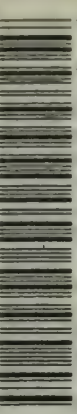


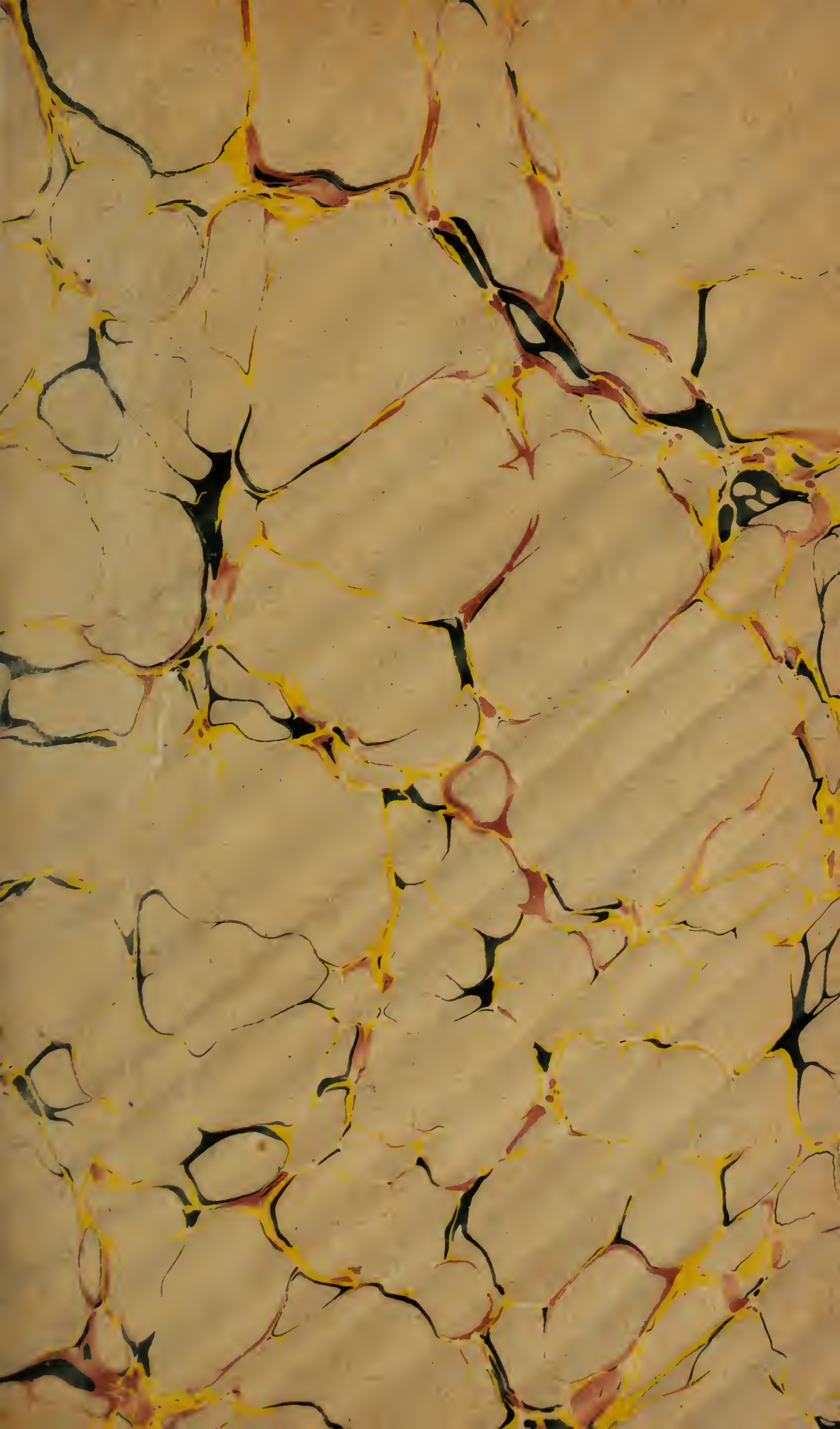
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE



3 1761 01889546 6



THIS BOOK IS PRESENT
IN OUR LIBRARY
THROUGH THE
GENEROUS
CONTRIBUTIONS OF
ST. MICHAEL'S ALUMNI
TO THE VARSITY
FUND







LIBRARY
ST. MICHAEL'S COLLEGE



ŒUVRES
DE
BOURDALOUE

TOME CINQUIÈME

7, rue des Grands-Augustins, à Paris

Knoll. Institutiones theologicæ. 7 vol. in-8.....	40 »
Manuale ordinandorum. 1 vol. in-18.....	1 80
Manuale totius juris canonici, auctore CRAISSON. 4 vol. in-12, 1894.....	18 »
Manuale sacerdotum, JOS. SCHNEIDER. 1 vol. in-18. Nouv. édit.....	7 50
Manuale clericorum, par le même. 1 vol. in-18.....	6 »
Manuel de l'hébraïsant, par l'abbé J.-B. GLAIRE. Nouv. édit. augmentée des paradigmes des verbes. 1 vol. in-12.....	3 75
Manuel de l'office divin. 1 vol. in-12.....	3 »
Manuel de piété. 1 vol. in-32.....	1 »
Manuel de logique, par l'abbé Bensa. 1 vol. in-12.....	3 »
MARC (R. P.) Institutions morales. 2 vol. in 8.....	15 50
Œuvres de Bourdaloue. 6 vol. in in-8.....	12 »
Œuvres de Massillon. 3 forts vol. in-8.....	8 »
Philosophiæ speculativæ summarium, auctore A. M. Bensa, quondam philosophiæ professore. 1878. 2 vol. in-8.....	8 »
Pieux séminariste (le). 1 vol. in-12.....	2 50
Pitra analecta sacra. I. II. III. IV. V. VII. VIII. chaque vol.....	15 »
» analecta novissima I. II. chaque vol.....	15 »
Pontificale Romanum. 1 vol. in-12. Nouv. édit.....	3 »
Prælectiones theologicæ maj. : De Justitia ; De Contractibus, J. CARRIÈRE 6 vol. in-8.....	32 »
Prælectiones theologicæ, J. PERRONE. Avec Index rerum. 4 vol. in-8...	20 »
Compendium cj. op. 2 vol. in-8.....	8 »
ROSSET (Mgr) De sacramento matrimonii. 6 vol.	12 »
San-Severino. Philosophia christiana. 7 vol. in-8. Net.....	28 »
— Compendium (Edit. classique). 2 vol. in-12. Net.....	6 »
— Philosophia moralis. 2 vol. in-12. Net.....	5 50
— Elementa philosophiæ. 4 vol. in-8. Net.....	1 »
Signoriello. Lexicon peripateticum. 1 vol. in-12. Net.....	4 50
Saint François de Sales, modèle du prêtre et du pasteur. 1 vol. in-12....	2 50
Scavini. Theologia moralis. Nouv. édit. Milan, 4 vol. in-8.....	30 »
Series ordinationum. Nouv. édit. avec chant. 1 vol. in-32.....	» 60
S. Liguorio. Theologia moralis. 2 vol. in-8.....	12 50
Synopsis philosophiæ scolasticæ, in-1.....	2 »
Theologia Cenomanensis, auctore J.-B. BOUVIER, 6 forts vol. in-12. 15 ^e édit.	16 »
Theologicæ Institutiones, Petr. COLLET, 7 forts vol. in-8.....	16 »
Thomæ (S.) Aquinatis Summa theologia, C.-J. DRIoux. 8 vol. in-8. Net.	50 »
Traité de Poffice divin, par COLLET, in-12.....	2 50
Traité des saints ordres, par M. OLIER, Grand in-32, revu par M. BRAN- CHEREAU.....	1 50
Traité des saints mystères, par le P. COLLET. 1 vol. in-8.....	2 »
Varceno. Compendium theologiæ moralis. 2 vol. in-8.....	13 »
Soglia. Institutiones juris canonici, 4 vol. in-8.....	10 »
Wouters. Histo iæ ecclesiasticæ Comp. 3 vol. in-8.....	15 »

BIBLIOTHECA SACERDOTUM PARVULA

Novum Jesu Christi Testamentum. cui adjungitur libellus de <i>Imitatione</i> <i>Christi</i> et <i>Officium parvum.</i> Parisiis. Editio nitidissima et sola cum <i>indicibus et concordantiis.</i> 1 vol. in-32. Nouvelle édition, texte ENCADRÉ ROUGE.....	3 »
Augustini (S.) Confessiones	1 »
— Meditationes	1 »
Catechismus Concilii Tridentini	1 60
Gaduel. Le Livre du séminariste, 1 vol. in-32.....	1 »
» Avis et examens de conscience, 1 vol.....	0 25
Gregorii (S.) de Cura pastorali	» 90
Officium parvum B. M. V. (Romain)	» 30
Memoriale vitæ sacerdotalis	1 50
Chrysostomi (S.) de Sacerdotio	1 »
Concilii Tridentini canones et decreta	1 50
Manuel de piété de Saint Sulpice	1 »
— en espagnol	1 25
Manuel du séminariste en vacances	1 60
— en espagnol	2 50
Expositio literalis et mystica totius missæ. 1 vol. in-32.....	1 »
Bernadi (S.) de consideratione	1 »
Alagona. Summa Summæ S. Thomæ	2 50
Acta Pii IX et concilii Vaticani. 1 vol. in-32.....	» 60



OEUVRES

DE

BOURDALOUE

TOME CINQUIÈME

PARIS

A. ROGER et F. CHERNOVIZ

ÉDITEURS

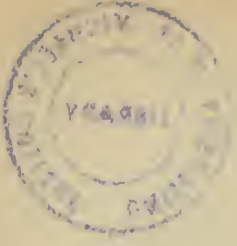
7, rue des Grands-Augustins, 7.

GAUME et Cie, EDITEURS

LIBRAIRES

3, rue de l'Abbaye, 3.

M DCCC XCVII



SERMONS

POUR DES VÊTURES

ET DES PROFESSIONS RELIGIEUSES.

PREMIER SERMON SUR L'ÉTAT RELIGIEUX.

LE TRÉSOR CACHÉ DANS LA RELIGION.

Simile est regnum cœlorum thesauro abscondito in agro, quem qui invenit homo abscondit; et præ gaudio illius vadit, et vendit universa quæ habet, et emit agrum illum.

Le royaume des cieux est semblable à un trésor enterré dans un champ : l'homme qui l'a trouvé le cache, et transporté de joie, il va vendre tout ce qu'il possède, et achète ce champ. *Saint Matthieu*, chap. xiiii.

C'est une de ces similitudes dont Jésus-Christ se servoit pour expliquer le mystère du royaume de Dieu. Vous le comprenez parfaitement, âmes religieuses, qui, élevées dans l'école de ce divin Maître, êtes ses fidèles disciples aussi bien que ses saintes épouses; et je puis vous appliquer aujourd'hui ce qu'il ajoutoit en parlant à ses apôtres : *Vobis datum est nosse mysterium regni Dei, cæteris autem in parabolis*¹ : Pour vous, qui êtes spirituelles et éclairées, il vous a été donné de discerner et de connoître ce royaume mystérieux, que les Justes par la foi possèdent dès maintenant sur la terre. Telle est la grâce de votre état, et tel est le fruit de ces profondes méditations dont vous vous occupez si utilement et si saintement dans la religion : *Vobis datum est*. Mais pour les autres, qui sont grossières et aveugles dans les choses de Dieu, c'est-à-dire pour les mondains, ce royaume ne leur est proposé qu'en paraboles, et ils n'en ont par là qu'une idée confuse, si le prédicateur de l'Évangile ne leur en découvre le secret. Permettez-moi donc de m'accommoder à leur disposition; et puisqu'en vertu de mon ministère je suis redevable à tous, souffrez, mes chères sœurs, que joignant à votre édification particulière l'instruction générale des chrétiens du siècle, qui ne sont ici assemblés que pour profiter de votre exemple, je leur fasse entendre, sous la parabole du trésor caché, ce qu'il y a de plus important dans ce royaume de Dieu, dont le Sauveur du monde nous a fait lui-même de si excellentes leçons. L'illustre vierge qui fait le sujet de cette cérémonie, et qui, par un acte héroïque de sa piété, va se dévouer pour jamais à Dieu, sera la preuve sensible et vivante de tout ce

¹ *Luc.*, 8.

que j'avancerai. Comme elle est déjà toute pénétrée des lumières du ciel, et qu'après les saints exercices qu'elle a si dignement soutenus, nous n'avons rien pour elle à désirer, sinon qu'elle persévère dans la ferveur où nous la voyons, sans m'arrêter à l'instruire, c'est vous, hommes du siècle qui m'écoutez, que j'instruirai par elle. Par elle vous connoîtrez la nature de ce trésor, à quoi le royaume des cieux est comparé; par elle vous apprendrez où on le trouve, comment on le conserve, et à quel prix il mérite d'être acheté. Nous avons besoin des grâces du Saint-Esprit, et, pour les obtenir, nous nous adressons à vous, glorieuse Mère de mon Dieu, et nous vous disons : *Ave, Maria.*

A prendre dans les vues de Jésus-Christ la parabole que je viens de vous proposer, quel en est le sens? Ce royaume de Dieu, semblable à un trésor, selon la pensée des Pères de l'Eglise, et en particulier de saint Jérôme, c'est le christianisme, où Dieu, par sa miséricorde, nous a appelés, et où sont renfermées pour nous toutes les richesses de sa grâce : *Simile est regnum cœlorum thesauro.* L'homme heureux et prédestiné dont parle le Sauveur du monde n'est autre que celui même qui a trouvé ce trésor, *Quem qui invenit homo;* qui a su le mettre à couvert, *Abcondit;* et qui s'est dépouillé de tout pour l'acquérir, *Et vendit universa quæ habet, et emit.* Trois choses distinctement marquées dans l'Evangile, et qui vont faire le partage de ce discours; car voici tout mon dessein. Le christianisme que nous professons, et dont selon Dieu nous nous glorifions, est en effet notre trésor : mais ce trésor, avouons-le, mes chers auditeurs, ne se trouve que rarement et difficilement dans le monde; mais ce trésor est infiniment exposé, et court de grands risques dans le monde; mais, à en juger par la conduite de la plupart des hommes, on voudroit qu'il n'en coûtât rien, ou du moins qu'il en coûtât peu pour avoir ce trésor dans le monde. Au contraire, on trouve infailliblement et sans peine ce trésor dans la religion; on met en assurance et hors de danger ce trésor dans la religion; et on ne ménage rien, ou plutôt on sacrifie tout, pour posséder ce trésor dans la religion. Trois oppositions entre la religion et le monde, que je vais développer, et d'où nous concluons que c'est donc évidemment et à la lettre, dans l'âme religieuse, que s'accomplit la parabole du trésor caché : pourquoi? parce qu'elle a les trois avantages que demande le Fils de Dieu, et qui sont pour cela requis : je veux dire, parce qu'en quittant le monde et se consacrant à la religion, elle trouve parfaitement le christianisme, *Invenit;* qu'embrassant une vie cachée, elle le met en sûreté, *Abcondit;* et que, ne se réservant rien, elle l'achète au prix

de toutes choses : *Et vendit universa quæ habet , et emit.* Avantage, encore une fois , où consiste , par rapport à ce trésor , son bonheur , sa sagesse , son courage. Son bonheur , en ce qu'elle le trouve ; sa sagesse , en ce qu'elle le cache ; son courage , en ce qu'elle abandonne tout , jusqu'à se livrer elle-même pour l'acheter. Voilà , généreuse épouse de Jésus - Christ , les trois prérogatives essentielles de votre vocation , et de quoi j'ai à vous féliciter : voilà , homme du siècle , par où j'entreprends , ou de vous convertir , ou de vous confondre , si vous me donnez une favorable attention.

PREMIÈRE PARTIE.

C'est par une inspiration particulière de Dieu que Job parloit autrefois , quand il interrogeoit toute la nature pour savoir où étoit la sagesse , et en quel lieu de l'univers on la pouvoit trouver : *Sapientia ubi invenitur* ¹ ? Et c'est par le même esprit que ce saint homme , après avoir inutilement cherché une chose si précieuse et si rare , faisoit répondre les éléments , la mer et la terre , qu'elle n'étoit point chez eux ni avec eux : *Abyssus dicit , Non est in me : et mare loquitur , Non est mecum* ². Il vouloit , dit saint Grégoire pape , nous déclarer par-là que la corruption générale où étoit le monde dès-lors , et où il est encore plus aujourd'hui , en avoit banni la sagesse ; qu'il n'en restoit plus sur la terre aucun vestige ; que , depuis que les hommes s'étoient égarés en suivant les routes trompeuses de leurs passions criminelles , ils avoient perdu cette sagesse de vue ; qu'à peine désormais la connoissoient-ils ; qu'ils se souvenoient peut-être d'en avoir ouï parler , mais que , dans l'état de perdition et de mort où le péché les avoit réduits , ils ne s'en souvenoient qu'à leur confusion : *Perditio et mors dixerunt : Auribus audivimus famam ejus* ³ : en un mot , qu'il n'y avoit que Dieu qui sût où habitoit cette sagesse ; mais qu'absolument il falloit sortir du monde pour la trouver , et pour en découvrir les voies : *Deus intelligit viam ejus , et ipse novit locum illius* ⁴. C'est ainsi que s'en expliquoit ce Juste de l'ancien Testament , qui , n'étant ni juif ni chrétien , ne laissoit pas d'être inspiré de Dieu , pour donner aux Juifs et aux chrétiens les plus vives idées de la religion. Or permettez-moi de faire l'application de tout ceci au sujet que je traite ; elle vous paroîtra naturelle , et même touchante : car la foi nous apprend que le christianisme est la véritable sagesse ; cette sagesse cachée , comme parle l'Apôtre , dans le mystère de l'humilité d'un Dieu , *Sapientiam in mysterio quæ abscondita est* ⁵ ; cette sagesse que nul des mondains n'a connue , et qu'il est néanmoins si important et si nécessaire de connoître , *Quam nemo principum*

¹ Job., 28. — ² Ibid. — ³ Ibid. — ⁴ Ibid. — ⁵ 1 Cor., 2

*hujus sæculi cognovit*¹ ; cette sagesse dont Jésus-Christ est l'auteur, et en comparaison de laquelle toute la sagesse du monde n'est que folie : voilà, dis-je, le trésor que la foi nous présente, et qui peut seul nous enrichir. C'est le christianisme pris dans la pureté de ses principes et dans la perfection de son être.

Mais où le trouve-t-on maintenant, ce christianisme pur et sans tache, ce christianisme tel qu'il a paru dans son établissement, et que les païens mêmes ont révééré ; où le trouve-t-on ? *Ubi invenitur ?* Interrogeons, non plus comme Job, la mer et les éléments, mais toutes les conditions du siècle. Dans l'affreuse décadence où nous les voyons, en est-il une seule qui, rendant témoignage contre elle-même, ne confesse de bonne foi que ce n'est plus chez elle qu'il faut chercher ce christianisme si vénérable ? Le monde, qui, proprement et à la lettre, est cet abîme d'iniquité qu'a voulu nous marquer le Saint-Esprit dans les paroles de Job ; le monde, aussi perverti qu'il est, n'en tombe-t-il pas d'accord ? *Abyssus dicit : Non est in me.* Et le cœur de l'homme mondain, qui est cette mer orageuse, toujours dans l'agitation et le trouble que lui causent l'inquiétude et la violence de ses désirs, ne nous le fait-il pas entendre ? *Et mare loquitur : Non est mecum.* Le dérèglement des mœurs qui croît tous les jours, et qui n'est que trop réellement la perdition et la mort des âmes, ne nous dit-il pas qu'il n'y a plus parmi nous qu'un vain fantôme et qu'un souvenir éloigné de cet ancien christianisme dont on nous fait encore de si magnifiques éloges ? *Perditio et mors dixerunt : Auribus audivimus famam ejus.* Parlons plus clairement et sans figure. Où est-il donc ce christianisme tant vanté et si peu pratiqué, ou, pour mieux dire, si peu connu ; où est-il ? *Ubi invenitur ?* C'est ici, mes chers auditeurs, que, sans craindre de paroître prévenu en faveur de la profession que j'ai embrassée, je vais rendre à Dieu la gloire qui lui appartient, en vous convaincant d'une vérité dont je défie le monde même de ne pas convenir. Vous me demandez où l'on trouve aujourd'hui ce christianisme qui faisoit autrefois l'admiration même des infidèles ? et moi, je vous dis qu'on le trouve dans l'état religieux, où Dieu, par sa miséricorde, l'a sauvé de ce déluge universel et de ce débordement de tous les vices qui ont inondé le reste de la terre.

Car, malgré la triste et fatale dépravation où nous avouons avec douleur que le christianisme est insensiblement tombé, nous ne pouvons après tout disconvenir que Dieu ne se soit réservé un peuple particulier, qui, malgré l'envie du démon, est encore à présent l'honneur du christianisme ; et qu'il n'y ait au milieu de nous des commu-

¹ 1 Cor., 2. — 2 *Ibid.*

nautés d'âmes élues qui, détachées de leurs corps, peuvent justement s'appliquer ces paroles de l'Apôtre : *In carne ambulantes, non secundum carnem militamus* ¹ : Quoique nous vivions dans la chair, nous ne vivons point et nous ne marchons point selon la chair. Des communautés d'âmes innocentes et tout ensemble pénitentes, qui, zélées pour le Dieu qu'elles servent, lui font, aux dépens d'elles-mêmes, des sacrifices continuels, puisque c'est pour lui, et pour lui seul, qu'elles se mortifient sans cesse, et qu'avec une humble confiance, elles ont droit de lui dire, aussi bien que David, *Quoniam propter te mortificamur totâ die* ² ; des communautés de vierges qui, séparées du monde, usent de ce monde comme n'en usant point, *Qui utuntur hoc mundo tanquam non utantur* ³ ; qui, remplies d'une sainte haine pour le monde, et autant éloignées du monde, d'esprit et de cœur, qu'elles le sont d'intérêt et de commerce, peuvent se rendre sans présomption ce consolant témoignage, qu'elles sont crucifiées au monde, et que par la même raison le monde leur est crucifié, *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo* ⁴ ; qui, insensibles à toutes les choses périssables, sont absolument mortes à elles-mêmes, et du nombre de ceux dont il est écrit, *Mortui estis, et vita vestra abscondita est cum Christo in Deo* ⁵ , Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec Jésus-Christ en Dieu ; qui, uniquement occupées des choses éternelles, sont déjà spirituellement ressuscitées, et n'ont de conversation que dans le ciel, *Nostra autem conversatio in cælis est* ⁶ ; des communautés de vierges qui, par le privilège de leur état, sont les véritables domestiques de Dieu, et ont non-seulement le bonheur, mais le mérite d'être toujours en sa présence, toujours aux pieds de ses autels, toujours dans l'exercice de son culte, comme si elles étoient déjà, selon l'expression de saint Paul, les concitoyennes des Saints ; car c'est à elles, comme religieuses, que conviennent singulièrement ces deux qualités : *Cives Sanctorum et domestici Dei* ⁷ . Voilà, encore une fois, ce que nous trouvons dans ces monastères, où Dieu est servi en esprit et en vérité.

Tout cela, surtout dans un sexe si délicat et si foible, nous paroît au-dessus de l'homme. Cependant saint Paul, pour faire la juste définition de l'homme chrétien, y comprenoit tout cela. C'est-à-dire que, selon le plan de saint Paul, il falloit tout cela pour être chrétien ; que, dans la doctrine de saint Paul, il suffisoit d'être chrétien, pour être indispensablement obligé à tout cela ; qu'à proportion de tout cela, on étoit, du temps de saint Paul, plus ou moins chrétien ; et que, supposé les saintes règles qu'établissoit saint Paul, tout cela

¹ 2 Cor., 10. — ² Psalm. 43. — ³ 1 Cor., 7. — ⁴ Galat., 6. — ⁵ Coloss., 3. — ⁶ Philipp., 3. — ⁷ Ephes., 2.

manquant, on n'étoit plus qu'une ombre de chrétien. Anathème à ceux et à celles qui, méprisant ces règles, voudroient accorder avec le nom de chrétien une vie mondaine, une vie sensuelle, une vie dissipée, une vie contradictoirement opposée à tout cela! Quoi qu'il en soit, mes chers auditeurs, grâces à la Providence de notre Dieu, nous avons la consolation de trouver encore tout cela dans le malheureux siècle où nous vivons, puisque, malgré sa corruption, nous y trouvons des maisons religieuses dont la ferveur constante et unanime ne nous représente pas moins que le christianisme naissant; des ordres dont l'éminente piété, dont la parfaite pauvreté, dont l'inviolable régularité, dont l'angélique pureté, dont l'exemplaire austérité seroient autant de miracles, si Dieu, par un autre miracle plus grand, ne les avoit même rendus communs. Or, en les rendant communs, qu'a prétendu Dieu, sinon de nous découvrir le trésor dont je parle, qui est le vrai christianisme?

Hors de la religion, je le répète, ce trésor conçu de la sorte ne se trouve que rarement; et à prendre même le monde dans le sens de l'Écriture, il ne s'y trouve point du tout. Car tout ce qui est dans le monde est, ou concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie; et y chercher autre chose que ces trois sources infectées et empoisonnées du péché, c'est non-seulement ne pas connaître le monde, mais vouloir que saint Jean ne l'ait pas connu, quand il a dit sans exception : *Omne quod est in mundo concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum, et superbia vitæ*¹. Ne cherchons donc point, dans ce qui s'appelle le monde, ces précieux caractères du christianisme dont je viens de faire le dénombrement : ce seroit chercher dans les ténèbres les plus épaisses la plus brillante lumière. Or quel rapport y a-t-il entre l'un et l'autre? *Quæ societas luci ad tenebras*². Ne cherchons point la sagesse chrétienne dans cette vie molle, dont les prétendus honnêtes gens du monde ne se font pas même un scrupule; je dis plus, dont les dévots même du monde ne sont pas toujours ennemis. Espérer de l'y trouver, ce seroit contredire le Saint-Esprit, et en appeler de l'arrêt qu'il a prononcé : *Non invenitur in terrâ suaviter viventium*. Non, ce renoncement à soi-même, ce crucifiement de la chair, cette mortification de l'esprit, qui est la vraie sagesse des élus, ne se trouvent point parmi ceux qui affectent de mener une vie commode et aisée. Ne cherchons point l'esprit chrétien dans ces états du monde où l'ambition et la cupidité dominent. Si je voulois ici les parcourir tous, je vous y ferois voir le christianisme si défiguré, qu'à peine le distingueroit-on du paganisme, même corrompu. Laissons là le monde profane. Mais,

¹ Joan., 2. — ² 2 Cor., 6.

pour trouver le trésor que nous cherchons, entrons en esprit dans ces sanctuaires de la virginité, fermés pour le monde; dans ces cloîtres consacrés à la retraite, et où les épouses de Jésus-Christ font leur demeure. Pour ne nous y méprendre pas, arrêtons-nous à ceux où l'esprit de Dieu paroît plus régner, à ceux dont nous savons mieux que l'esprit du monde est banni, à ceux où la règle est dans sa vigueur, à ceux dont l'éclatante sainteté, de notre propre aveu, nous édifie. Ne sortons point de celui-ci, connu pour être, sans contredit, en possession de tous ces avantages. C'est ici que nous découvrons le trésor évangélique; et, sans le chercher plus loin, c'est ici que nous trouvons le christianisme, non point en spéculation ni en idée, mais en substance et en pratique.

En effet, mes chers auditeurs (car il est important d'approfondir cette vérité), en quoi consiste, à le bien entendre, ce christianisme, qui est par excellence le don de Dieu? Dans des choses inconnues au monde, et qui pour les hommes du monde sont autant de trésors cachés: je veux dire dans la béatitude de la pauvreté, dans la gloire de l'humilité, dans le goût et l'attrait de l'austérité. Voilà ce que le monde ne connoît pas, et à quoi, selon l'Évangile, se réduit néanmoins le royaume de Dieu que je vous prêche. Je m'explique: dans le monde on trouve des pauvres, mais qui s'estiment malheureux de l'être; dans le monde on voit des hommes humiliés, mais qui ont en horreur l'humiliation; dans le monde, on souffre, mais on est au désespoir de souffrir, et on fait toutes choses pour n'y souffrir pas. Or rien de tout cela n'est le christianisme dont il est ici question: avant Jésus-Christ il y avoit des pauvres sur la terre, comme il y en a encore, et en aussi grand nombre; mais cette pauvreté n'étoit pas celle que le Fils de Dieu vouloit établir parmi les hommes, ni par conséquent celle qui devoit faire leur bonheur dans cette vie, et leur mérite pour parvenir à la vie éternelle. Car on ne trouvoit sur la terre qu'une pauvreté forcée; et celle qu'y vouloit établir Jésus-Christ devoit être une pauvreté volontaire, une pauvreté de cœur, une pauvreté désirée, choisie, embrassée par état et par profession. Or il est évident que la pauvreté avec toutes ces conditions ne se trouve point dans le monde; c'est dans la religion, dit saint Bernard, que se vérifie clairement et sensiblement ce divin paradoxe du Sauveur: *Beati pauperes*¹. C'est là que par choix, et même par vœu, on se fait un bonheur de n'avoir rien, de ne posséder rien, de n'espérer rien; là que se trouvent ces pauvres évangéliques, héritiers du royaume céleste. Combien de fidèles se sont tenus heureux, dans cette vue, de quitter tout et de se dépouiller de tout? Le monde les a traités

¹ *Math.*, 5.

de fous et d'insensés ; mais une partie de leur béatitude a été d'être réputés fous et insensés dans l'opinion du monde , pourvu qu'ils eussent l'avantage d'être les imitateurs de la pauvreté du Dieu qu'ils adoroient. Le comble de leur bonheur a été d'être persuadés, comme Moïse , que la pauvreté de Jésus-Christ étoit pour eux un plus grand trésor que toutes les richesses de l'Egypte ; et c'est ce qu'ils n'ont trouvé que dans la religion.

Il en est de même de la gloire de l'humilité. Autre paradoxe de l'Évangile : rien de plus commun dans le monde que l'humiliation ; mais en même temps rien dans le monde de plus rare que l'estime et l'amour de l'humiliation. Des mépris, des disgraces, des rebuts, des traitements indignes à essuyer ; mais tout cela accompagné de chagrins, de dépit, de murmures, voilà ce que produit le monde. Des hommes, par les révolutions de la fortune, abaissés et anéantis ; mais jusque dans l'abaissement et l'anéantissement, des hommes orgueilleux et superbes, voilà de quoi le monde est rempli. Où se glorifie-t-on sincèrement d'être humilié ? Dans la religion ; où l'on n'a point d'autre ambition que de n'en point avoir, point d'autre prétention que de ne prétendre rien ; où l'âme chrétienne, surtout dans la solennité de son sacrifice, peut dire, encore mieux que David : J'ai choisi d'être la dernière dans la maison de mon Dieu, et le choix que j'en ai fait est celui que j'accomplis aujourd'hui en me séparant du monde. Combien de grands, revêtus des honneurs du monde, se sont fait un honneur plus grand encore d'y renoncer, pour parvenir à cette gloire ? combien de vierges, distinguées par leur naissance, ont méprisé les établissements du monde les plus capables de flatter leur amour-propre, pour être les épouses d'un Dieu humble, en prenant le voile sacré ? voilà ce que j'appelle le trésor de l'Évangile.

Que trouve-t-on enfin dans le monde ? vous le savez, des croix sans onction, des souffrances sans consolation, une pénitence et une austérité sans mérite : et quel est le partage de ceux qui s'attachent au monde ? l'esclavage et la servitude, un éternel assujettissement aux lois dures et tyranniques du monde, qu'ils subissent malgré eux et dans l'amertume de leur cœur. Rien de plus opposé au trésor dont je parle ; car ce trésor, dit saint Bernard, est la joie qu'on a de souffrir et de se mortifier pour Dieu, la douceur de penser, comme saint Paul, que l'on se captive et que l'on est dans les liens pour Jésus-Christ ; le goût que l'on trouve à porter son joug ; les consolations intérieures de la pénitence volontairement préférée aux plaisirs des sens ; la paix de l'âme dans une vie austère, soutenue constamment et avec ferveur. Or où tout cela se rencontre-t-il, si ce n'est dans la religion ?

Confiteor tibi, Pater, Domine cæli et terræ : quia abscondisti hæc à

sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis ¹: Je vous bénis, ô mon Dieu, Seigneur du ciel et de la terre, je vous bénis d'avoir caché ces choses aux sages et aux prudents du siècle, et de les avoir révélées aux simples et aux petits; je vous rends grâces de m'avoir choisi, tout indigne que je suis, pour m'associer au nombre de ces âmes prédestinées. J'ai connu par-là ce qui devoit être mon unique trésor, et il ne tient qu'à moi de le posséder, et d'en jouir en demeurant ferme, et en me sanctifiant dans la vocation religieuse. Si vous étiez assez heureux, hommes du siècle, pour entrer dans ces sentiments, on pourroit dire que vous auriez trouvé le trésor évangélique. Mais qu'arrive-t-il? De deux choses l'une: ou qu'ayant des cœurs endurcis, vous ne goûtez pas ces pensées: ou que ces pensées, par la dissipation du monde, s'effacent bientôt de vos esprits. Car, pour trouver le christianisme, il ne suffit pas de savoir tout cela et de le penser; il faut en être pénétré et efficacement persuadé. Or ces pensées, à la vue même de cette cérémonie qui vous assemble ici, ne font communément sur vous qu'une impression superficielle, qui ne va pas jusqu'à la persuasion, et qui va bien moins encore jusqu'à la conversion. Avouons-le toutefois, malgré l'iniquité du siècle, il y a encore dans le monde de vrais chrétiens, qui, par une grâce spéciale, y trouvent le royaume de Dieu. Ne leur disputons point cet avantage; mais ajoutons pour leur instruction, que ce royaume de Dieu, que ce christianisme est exposé pour eux dans le monde à mille dangers, dont on se préserve aussi heureusement que saintement dans l'état religieux: c'est le sujet de la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

S'assurer un trésor quand on l'a trouvé, c'est à quoi nous porte le premier instinct de la cupidité; et lorsqu'il s'agit d'un trésor de biens spirituels, c'est à quoi le zèle de la charité, que nous nous devons à nous-mêmes, doit premièrement et soigneusement pourvoir. Car malheur à nous qui sommes, en qualité de chrétiens, les enfants de la lumière, si nous avons là-dessus moins de prudence que les enfants du siècle! J'en conviens, mes chers auditeurs, le christianisme où Dieu nous a appelés est pour nous un trésor de grâces. Mais par une fatalité qu'il ne suffit pas de déplorer, si nous n'avons soin de nous en garantir, ce trésor de grâces, selon les caractères différents de ceux qui le trouvent, ou qui prétendent l'avoir trouvé, est exposé dans le monde à trois grands dangers: car pour les âmes vaines et dissipées, il est exposé à la corruption du monde; pour les âmes foibles, quoique d'ailleurs touchées de Dieu, il est exposé à la

¹ *Math.*, 11.

crainte des railleries et des persécutions du monde : et le dirai-je ? pour les âmes même parfaites , il est exposé à la vanité , qui est le pernicieux écueil de toutes les vertus du monde. Trois dangers dont l'homme chrétien doit mettre à couvert sa religion , qui est son trésor ; trois dangers qu'il n'évitera jamais qu'en se séparant du monde , non-seulement d'esprit et de cœur , mais , autant qu'il est nécessaire et que sa condition le peut permettre , de commerce et de société ; et trois dangers contre lesquels la profession religieuse est un préservatif comme infaillible , puisqu'il est vrai , selon la remarque de saint Bernard , que dans l'état religieux on pratique le christianisme aisément , librement et sûrement : aisément , sans être dans la nécessité de combattre toujours les maximes du monde corrompu ; librement , sans être sujet à la censure du monde , ennemi et persécuteur de la piété ; sûrement , sans craindre l'ostentation et sans avoir à se défendre de l'orgueil secret , qui est la tentation ordinaire du monde , même le plus régulier. Appliquez-vous, Chrétiens ; et pendant que je vous fais voir les avantages de ceux qui renoncent au monde pour suivre Jesus - Christ , concevez bien l'obligation où vous êtes de vous tenir en garde contre le monde , si vous y voulez conserver cet inestimable trésor du christianisme , dont la possession vous doit être plus chère que la vie.

Il faut pour cela se préserver de la corruption du monde. Première vérité , dont la pratique est un des plus sûrs moyens du salut. Car , comme raisonneit saint Chrysostome , il n'est point nécessaire d'être né vicieux , ni d'avoir un mauvais fonds d'esprit ou de naturel , pour être exposé dans le monde à l'air contagieux que l'on y respire. Pour peu qu'on manque de vigilance et d'attention sur soi-même , avec de bonnes inclinations , avec de bons principes et une bonne éducation , avec de bonnes intentions même , on se perd dans le monde , et on s'y corrompt ; il suffit d'y être dissipé , pour être en danger de s'y perdre. Et en effet , cessez d'y marcher avec cette circonspection que demande l'Apôtre , et qui doit aller jusqu'au tremblement , dès-là l'esprit du monde s'empare de vous , dès-là vous en prenez les impressions , dès-là , par un progrès presque insensible , de chrétien que vous étiez , vous devenez mondain et vous vous pervertissez , sinon par les mœurs et par les actions , au moins par les sentiments. Qui me donnera , s'écrioit David , en vue d'une si dangereuse corruption , qui me donnera les ailes de la colombe , afin que je prenne mon vol , et que je cherche en m'élevant un air plus épuré ? *Quis dabit mihi pennas sicut colombæ , et volabo et requiescam* ¹. Ah ! Seigneur , ajoutoit ce saint roi , vous m'en avez appris le secret : c'est de me séparer

¹ *Psalm. 54.*

du monde, et de me renfermer dans une sainte retraite, où, dégagé des objets créés, et occupé de vous, j'éloigne de moi tout ce qui pourroit altérer l'innocence de mon âme, et donner quelque atteinte à mon cœur : *Ecce elongavi fugiens, et mansi in solitudine* ¹. Or voilà, mes chers auditeurs, ce que fait l'âme religieuse : convaincue qu'elle est de la malignité du monde, et persuadée de sa propre fragilité ; simple comme la colombe, mais, dans sa simplicité même, prudente comme le serpent, elle se sauve en fuyant et en s'éloignant : *Ecce elongavi fugiens*. Elle fuit le monde, tandis que vous avez la présomption, je ne dis pas d'y demeurer, mais de vous y plaire ; de vous y aimer, de vous y intriguer, de vous y pousser, et malgré tout cela de vous y croire en sûreté ; elle s'en éloigne, tandis que vous y entretenez des liaisons et des habitudes où succomberoit la vertu des Saints et même la vertu des anges. Dépositaire, comme chrétienne, du don de la foi, qui est le trésor que Dieu lui a confié, pour ne pas risquer ce trésor, elle le renferme, et elle se renferme avec lui dans la solitude qu'elle a choisie pour sa demeure : *Et mansi in solitudine*. Voilà le parti que la prudence du salut lui fait embrasser ; et si vous agissez comme elle par l'esprit de Dieu, malgré les prétendus engagements de vos conditions, voilà en quoi, par proportion, chacun de vous doit l'imiter. Donnons plus de jour à cette pensée.

Le monde, dans son désordre même, ou plutôt par la raison même de son désordre, a ses maximes et ses lois essentiellement opposées à celles de Dieu. Cependant, parce qu'on est du monde, on croit ne pouvoir pas se dispenser d'obéir à ces lois, et ce qui est encore bien plus déplorable, d'y accommoder jusqu'à sa religion. Ces lois du monde se trouvent confirmées par des usages qui sont autant d'abus, autorisées par des exemples qui sont autant de scandales, fortifiées par des occasions qui sont autant de tentations, et de tentations les plus violentes. Mais parce qu'on est du monde, on se fait malheureusement un point de sagesse de vivre selon ces usages, une nécessité de se conformer à ces exemples, un capital intérêt de rechercher ces occasions : faut-il s'étonner si la corruption qui s'ensuit de là est un mal universel ? Je sais que qui en use de la sorte n'est plus chrétien que de nom ; et je sais que la première loi du christianisme est de contredire les lois du monde, d'aller contre le torrent des coutumes du monde, d'être pour cela, s'il le faut, singulier dans le monde, afin de pouvoir dire comme David : *Singulariter sum ego donec transeam* ². Mais qui le fait, et où est l'âme assez heureuse pour être dans ces dispositions ? C'est vous, digne épouse de Jésus-Christ, qui, renonçant au monde, allez pour jamais vous engager

¹ *Psalm.* 54. — ² *Psalm.* 140.

dans un état de vie où ces dispositions, quoique héroïques, vous deviendront comme naturelles : dans un état où l'Évangile est la seule règle que vous aurez à observer ; où vous n'aurez qu'à suivre la coutume pour marcher dans la voie de Dieu, et pour vous sanctifier ; où il ne se présentera à vos yeux que des objets qui vous détermineront à faire le bien ; où, par l'éloignement des occasions, vous vous trouverez dans une espèce d'impuissance de faire le mal, où nul scandale ne vous troublera, où nulle fausse maxime ne vous séduira, où les exemples vous soutiendront, où les conversations vous édifieront. N'ai-je donc pas raison de conclure que par-là vous vous assurez ce précieux trésor de la grâce qui vous fait chrétienne ?

Ce n'est pas tout : dans le monde, les choses même indifférentes de leur nature, par une maligne qualité que leur communique le monde, corrompent le cœur de l'homme. Car, comme a très-bien observé saint Chrysostome, on se perd dans le monde par les richesses, et on s'y perd par la pauvreté ; l'élévation y fait naître l'orgueil, et l'humiliation y jette dans le désespoir ; on y abuse de la santé, en la faisant servir à ses plaisirs, et l'infirmité y est un prétexte pour vivre dans l'impénitence : mais rien de semblable dans la religion ; pourquoi ? parce que la religion, par une grâce qui lui est propre, fait de ces choses indifférentes autant de moyens efficaces pour arriver à sa fin. C'est dans la religion que tout contribue au salut et au bien des élus du Seigneur ; c'est là que l'on se sanctifie par les richesses en les sacrifiant à Dieu, et par la pauvreté en l'embrassant et la professant pour Dieu ; là que les exercices humiliants servent de fond aux plus sublimes vertus, et que les honneurs dont on se dépouille, rendent l'humilité plus méritoire ; là que l'on immole sa santé à l'austérité d'une règle, et que l'on se perfectionne par la maladie, en s'accoutumant et en apprenant chaque jour à mourir ; car voilà les véritables et incontestables privilèges de la vie religieuse : et de là quelle assurance pour y conserver purement et inviolablement l'esprit chrétien ! Il y a plus encore : dans les devoirs même les plus légitimes, les chrétiens du siècle trouvent des pièges et des embûches que leur dresse l'ennemi de leur salut. Combien de pères et de mères réprochés dans le christianisme, par l'amour désordonné qu'ils ont eu pour leurs enfants ? combien de femmes chargées de crimes devant Dieu, par la complaisance sans bornes et l'attachement aveugle qu'elles ont eu pour leurs maris ? Il n'y a que vous, o mon Dieu, qui sachiez jusqu'où s'étend cette corruption du monde. Mais c'est encore par-là, mes chères Sœurs, que nous devons, vous et moi, estimer la grâce de notre vocation, puisqu'en nous retirant du monde elle nous délivre pour jamais de ces devoirs,

qui, quoique justes, n'auroient pas laissé de nous partager entre Dieu et la créature. Une épouse du siècle, dit saint Paul, est occupée et le doit être du soin de plaire à son époux : devoir saint, mais, tout saint qu'il est, joint souvent au danger de déplaire à Dieu. Celle qui s'attache au Seigneur, n'a que le Seigneur à qui plaire. Ainsi elle n'est point divisée ; et toutes ses obligations se trouvant réunies dans une seule, dont Dieu est l'objet, elle marche avec une sainte confiance, parce qu'elle n'a plus même besoin de tant de discernement, ni pour modérer ses affections, ni pour régler ses actions. Ses affections, du moment qu'elles ont Dieu pour terme, ne sont plus capables d'excès, et ses actions sont plus que suffisamment réglées par l'état auquel elle se fixe : la voilà donc, et le christianisme avec elle, à couvert du monde corrompu. Allons plus avant.

On voit dans le monde, quoique corrompu, des âmes bien intentionnées, des âmes touchées de leurs devoirs, et qui voudroient de bonne foi chercher le royaume de Dieu ; mais elles sont foibles, et un des effets de leur foiblesse est de ne pouvoir soutenir la censure d'un certain monde libertin et ennemi de la piété ; elles n'osent se déclarer chrétiennes, parce qu'elles craignent de passer pour dévotes et d'avoir à essuyer la raillerie ; d'être traitées ou d'hypocrites ou de petits esprits : lâches esclaves du respect humain, qui semblent n'avoir de religion qu'autant qu'il plaît au monde qu'elles en aient. N'est-ce pas là, mes chers auditeurs, un des scandales du christianisme dont vous avez le plus à vous garantir ? car ce n'est pas assez pour le salut d'être chrétiens, il faut le paroître, il ne faut point rougir de l'être, il faut faire voir qu'on l'est, il faut pour cela mépriser le monde et ses jugements, et être persuadé que, sans cela, l'on ne doit attendre de Dieu qu'une affreuse malédiction : *Qui me erubuerit, hunc Filius Hominis erubescet*¹. Mais qu'y a-t-il de plus rare, dans le siècle où nous vivons, que ces âmes libres et affranchies de la servitude du monde ? Dans la profession religieuse, nul pareil danger : on n'y craint ni le monde ni la censure du monde ; on y sert Dieu sans être contredit des hommes, on y est chrétien en liberté, on n'y rougit point de souffrir une injure sans se venger, on y est humble et patient sans être accusé de bassesse de cœur. La censure même du monde y est une espèce de secours pour la pratique du christianisme : pourquoi ? parce que nous voyons que le monde, au moins équitable en ceci, ne censure les religieux que quand ils viennent à oublier ce qu'ils sont, et ne les honore que quand ils sont parfaitement ce qu'ils doivent être : autant qu'il a de malignité pour critiquer et railler ceux qui, demeurant dans le monde, y veulent

¹ Luc., 9.

être exactement et régulièrement chrétiens, autant a-t-il de mépris pour ceux qui, ayant quitté le monde, voudroient encore être mondains. Du moment que nous sommes religieux, le monde, mes chères Sœurs, tout monde qu'il est, exige de nous une vie exemplaire et irréprochable; le monde, tout perversi qu'il est, ne nous estime qu'à proportion qu'il nous croit Saints, et il n'a de respect pour nous qu'autant que nous lui paraissons avoir d'éloignement pour lui. Peut-on se trouver selon Dieu dans une situation plus avantageuse?

Enfin, pour les âmes même parfaites, le christianisme est encore exposé dans le monde : et à quoi? aux louanges, aux applaudissements, à la vanité, ennemis souvent plus dangereux que toutes les persécutions du monde; mais où se sauve-t-on de leurs attaques? Dans la religion, où, par une protection particulière de Dieu, ils n'ont presque point d'entrée : car, comme disoit saint Bernard, prouvant cette vérité par une opposition sensible et convaincante, qu'un chrétien engagé dans le monde fasse la moindre partie de ce que font communément les religieux, on l'admire et on le canonise; au lieu que les religieux n'en reçoivent nul éloge, parce qu'on suppose qu'ils ne font que ce qu'ils doivent. Or voilà, mes Frères, reprenoit saint Bernard, ce que nous avons gagné en quittant le monde, de n'être pas estimés saints avant que nous le soyons, ni même quand nous le sommes. Un religieux tiède, en pratiquant ce qu'il pratique, seroit, malgré sa tiédeur, regardé dans le monde comme un chrétien parfait; et un chrétien dans le monde censé parfait, avec sa prétendue perfection, à peine seroit-il supporté dans la religion. D'où vient cela? c'est que dans la religion, bien de la régularité, bien de l'humilité, bien de la piété n'est presque compté pour rien; au lieu que dans le monde, peu, et souvent rien, est compté pour beaucoup. Combien d'âmes pures et élevées se gâtent tous les jours dans le monde, par la complaisance secrète qu'elles ont pour elles-mêmes, et par le faux encens que le monde donne à leur vertu? Sans parler de celles qui ne sont dévotes que par ostentation, et qui par-là ne le sont pas, combien en voit-on que la dévotion, sans qu'elles s'en aperçoivent, rend au moins intérieurement vaines et présomptueuses? Combien de pécheresses converties se sont laissé éblouir de l'éclat même de leur conversion, et en ont ainsi perdu le fruit? Car il ne suffit pas, dit un grand pape, d'être en garde contre les tentations grossières du démon, si l'on n'a encore soin de se préserver du poison subtil de la louange et de l'estime des hommes : *Quia studium cœlestis desiderii à malignis spiritibus custodire non sufficit, qui hoc ab humanis iudibus non abscondit*¹. Dans la religion, grâces

¹ Greg

au Seigneur, il n'y a point de tels risques à courir : on y est régulier sans distinction, humble sans singularité, mortifié et austère sans éclat ; la vie parfaite y est une vie commune, et par conséquent à l'abri de la fausse et de la vraie louange. Quelque progrès que vous y fassiez dans les vertus chrétiennes et religieuses, on n'y pense point à vous, on n'y parle point de vous : Dieu seul et votre conscience y sont les approbateurs de votre conduite. Tout ce que vous y amassez de mérites est caché, et comme absorbé dans la masse des mérites infinis de la communauté dont vous êtes membres : circonstance, mes chères Sœurs, qui seule suffiroit pour me faire estimer ma condition, et pour m'en faire goûter le bonheur. Le christianisme y est en assurance ; et, par un troisième avantage, il y est prisé ce qu'il vaut, et l'âme religieuse donne tout pour le posséder. Encore un moment de réflexion pour cette dernière partie.

TROISIÈME PARTIE.

C'est une des illusions du siècle les plus ordinaires, de vouloir être chrétien, et de croire le pouvoir être sans qu'il en coûte rien à la nature et à l'amour-propre : et quoique l'Évangile nous prêche qu'il faut tout quitter et se renoncer soi-même, pour parvenir à cette grâce que j'appelle le trésor du christianisme ; quoique saint Paul proteste qu'il s'estime heureux de tout perdre pourvu qu'il gagne Jésus-Christ, *Propter quem omnia detrimentum feci, ut Christum lucrificam*¹ ; par un secret bien surprenant qu'a trouvé le monde, mais que les Saints n'ont point connu, on se flatte de pouvoir gagner Jésus-Christ en ne perdant rien, et de pouvoir le posséder en retenant tout, je dis tout ce qu'il faut au moins être prêt à sacrifier pour acquérir un si grand bien. En un mot, on vit dans cette erreur, et l'on y vit tranquillement, que, pour être chrétien, il n'est pas nécessaire de se détruire et de s'anéantir ; qu'on le peut être à des conditions plus supportables et plus proportionnées à notre foiblesse, c'est-à-dire qu'on le peut être en goûtant les douceurs de la vie, en les recherchant et en se les procurant ; qu'on le peut être en faisant éternellement sa volonté, et suivant sans contrainte et sans gêne le mouvement de ses désirs ; qu'on le peut être en travaillant à s'élever, en s'efforçant de s'enrichir, en donnant à son ambition toute l'étendue que les lois du monde lui accordent ; qu'on le peut être, enfin, sans se dépouiller pour cela de soi-même, ni en venir à ce renoncement dont on ne laisse pas, parce qu'on est chrétien, de reconnaître en spéculation la nécessité, mais dont on sait bien, parce qu'on est sage et prudent selon la chair, se défendre dans la pra-

¹ *Philip.*, 3.

tique. Car voilà, mes chers auditeurs, le raffinement de la dévotion chimérique, dont le monde se pare : on veut avoir la gloire du christianisme, mais on ne veut pas en avoir la peine ; on en veut avoir le mérite, mais on ne veut pas en porter le joug ; on veut en être quitte pour des paroles, pour des maximes, pour des sentiments, sans passer jamais jusqu'aux œuvres. Tel est l'abus dont je gémis, et qui excite tout mon zèle.

Mais n'ai-je pas en même temps de quoi me consoler, quand je considère que Dieu, pour la condamnation de cet abus, suscite actuellement dans son Église des âmes ferventes, des âmes remplies de son esprit, des âmes touchées de la grâce de leur vocation, qui, par un vœu particulier, se consacrant à lui et faisant divorce avec le monde, achètent le mérite et la gloire d'être parfaitement chrétiennes, aux dépens de tout ce qu'il en peut coûter à des créatures mortelles ? n'ai-je pas de quoi bénir Dieu, quand je les vois, non contentes de quitter leurs biens, leurs prétentions, leurs droits, se quitter elles-mêmes sans réserve, se priver de leur liberté, s'interdire les plaisirs les plus innocents, se livrer comme des victimes ? et pourquoi ? pour donner une preuve authentique à Dieu et aux hommes qu'elles savent estimer le christianisme et le faire valoir ce qu'il vaut. Quand je les vois, dis-je, pénétrées d'une sainte joie, et que je les entends protester aussi bien que l'apôtre des Gentils, *Omnia detrimentum feci, et arbitror ut stercora, ut Christum lucrifaciam* : Oui, tout cela nous a semé une heureuse perte, et nous avons regardé comme de la boue tout ce que le monde nous pouvoit promettre, en comparaison du bonheur dont nous jouissons par la profession religieuse, d'être tout à Jésus-Christ comme il est tout à nous ; quand j'en ai devant les yeux un exemple aussi éclatant que celui de cette illustre vierge, n'ai-je pas, encore une fois, de quoi rendre à Dieu d'immortelles actions de grâces, d'avoir confondu par-là l'infidélité et l'aveuglement des mondains ? Reprenons, s'il vous plaît, et suivez-moi.

On se fait honneur dans le monde de pratiquer le christianisme, et l'on croit en effet l'y pratiquer. J'en conviens, si vous le voulez : mais avouons aussi que le christianisme est aujourd'hui pratiqué dans le monde d'une manière dont on devroit rougir, et dont on rougiroit, pour peu qu'on eût de bonne foi, bien loin de s'en faire honneur. Jamais, dans le monde prétendu chrétien, tant de zèle pour la voie étroite, jamais tant de démonstrations de réforme, jamais, en apparence, tant d'ardeur pour la sévérité de la morale et pour la pureté de l'ancienne discipline ; mais au milieu de tout cela, jamais tant d'amour-propre, jamais tant de recherches de soi-même, jamais, à proportion des conditions, tant de mollesse, ou du moins tant d'atten-

tion à être abondamment pourvu de tout et à ne manquer de rien. Or, avec cela, il est aisé d'être chrétien ; avec cela, l'on ne sent point la pesanteur de ce fardeau du christianisme, et de ce poids du baptême dont parloit Tertullien ; avec cela on n'en est ni fatigué ni surchargé. Mais où est-ce qu'il se fait sentir ? Disons-le hardiment, et parce qu'il est vrai, et parce qu'il est utile de le dire : où il se fait sentir, ce poids, c'est dans les communautés religieuses, où les exercices d'une vie réglée, où les jeûnes, où les veilles, où le silence, où la pauvreté, où l'assiduité aux offices divins, sont une pénitence sans interruption, qu'il faut avoir éprouvée pour en bien juger. Car c'est là que, par choix et par état, l'on porte ce qu'il y a de plus pesant dans le christianisme ; et c'est là que l'âme chrétienne dit à Dieu, avec la même confiance que David : *Propter verba labiorum tuorum ego custodivi vias duras* ¹ : Pour vous, Seigneur, et pour le respect de votre loi, je marche dans des voies dures et pénibles. Le monde a lui-même des voies dures et pénibles, mais on y marche, parce qu'on est dominé par ses passions, parce qu'on est esclave de son ambition, parce qu'on est livré au démon de l'avarice, et c'est ainsi que l'on porte le poids du monde ; au lieu qu'on suit les voies dures et pénibles de la religion, parce qu'on veut s'attacher exactement aux paroles de Jésus-Christ et à ses conseils, *Propter verba labiorum tuorum* ; et c'est ce que nous pouvons appeler la perfection ou le comble du poids du baptême : *Pondas baptismi* ². Aussi est-ce par là, mes chers auditeurs, qu'on achète le trésor du royaume de Dieu. Mais écoutez ce que j'ajoute.

Dans le monde on professe le christianisme, mais en même temps on fait dans le monde sa volonté ; et, par un abus que le monde remarque bien lui-même, et dont il est quelquefois peu édifié, ceux qui dans le monde se piquent le plus d'être chrétiens et de le paroître, j'entends certains dévots, sont souvent ceux en qui la propre volonté règne davantage, ceux qui y sont plus attachés et qui s'en départent le moins. Or, pourvu que l'on fasse sa volonté, rien ne coûte ; et il n'y a ni excès de ferveur, ni pratique de pénitence, ni régularité de vie qu'on ne soutienne avec plaisir, tandis qu'on le veut, et qu'on se pique de le vouloir. Car cette volonté, du moment qu'elle est libre et qu'elle prédomine, tient lieu de tout, et adoucit la plus rigoureuse austérité. De là combien d'illusions dans la plupart des vertus du monde ! Il n'en est pas de même de la religion : on y jeûne, on y veille, on y prie ; mais en tout cela on y fait la volonté d'autrui, et jamais la sienne. Or voilà le grand sacrifice dont l'homme avec raison se glorifieroit, s'il pouvoit jamais avoir droit de se glo-

¹ *Psalm.* 16. — ² *Tertull.*

rifier devant Dieu : cette obéissance à laquelle il se voue , cette dépendance d'une volonté étrangère à laquelle il se rend sujet , cette loi qu'il s'impose de ne pouvoir plus disposer de soi-même , de n'être plus le maître de ses actions , de vivre dans un âge parfait comme un pupille qui ne doit jamais être émancipé , et qui , par un effet merveilleux de la vocation qu'il a embrassée , n'est libre que pour ne l'être plus , n'a de volonté que pour n'en avoir plus , n'use de sa raison et de ses lumières que pour n'en user plus. Voilà ce qui fait l'essentiel mérite de l'homme , et où il faut qu'il en vienne , afin qu'on puisse dire de lui : *Vendit universa quæ habet*. Car tout le reste sans cela est peu , et cela seul , sans tout le reste , est d'un prix infini. Or il n'y a que l'âme religieuse qui soit chrétienne à cette condition. Finissons , et voici ce qui doit achever de confondre le monde , en consolant ceux qui ont le courage et le zèle de le quitter.

Qu'en coûte-t-il à la plupart des chrétiens du siècle , pour mériter l'honneur qu'ils ont d'être , en qualité de chrétiens , incorporés à Jésus-Christ ? Oseroient-ils dire qu'ils fassent pour cela aucun effort dont le christianisme leur soit proprement et purement redevable ? Je parle de ceux dont le monde même vante si hautement la vertu et la probité ; de ceux qui , dans l'opinion du monde , passent communément pour gens d'honneur , de ceux qui lui paroissent irréprochables : que leur en coûte-t-il pour être chrétiens ? Ils renoncent à toute injustice : les païens , disoit le Sauveur , n'en font-ils pas autant ? Ils s'abstiennent des plaisirs impurs : les sages de la gentilité ne s'en sont-ils pas abstenus ? Ils ont de la modération dans leurs passions , de la règle dans leurs actions , de l'équité dans leurs jugements , de la sincérité dans leurs paroles : la raison , indépendamment du christianisme , ne leur enseigne-t-elle pas tout cela ? C'est dans la profession religieuse que , pour se rendre digne de Jésus-Christ , on enchérit sur les vertus païennes ; et comment ? en se dégradant , pour ainsi dire , soi-même , et se réduisant , selon la doctrine de l'Apôtre , à l'état des enfants. Car voilà ce que les païens n'ont jamais fait , et n'ont jamais eu la pensée de faire. Ils jetoient dans la mer l'or et l'argent ; mais ils demeuroient pleins d'eux-mêmes , dit saint Jérôme , et ils n'estimoient pas assez cette sagesse mondaine , dont ils se déclaroient les sectateurs , pour l'acheter au prix d'une vie obscure et humiliée. Voilà ce que ne font point encore les chrétiens engagés dans le monde. Ils seront réguliers , ils seront pieux , ils seront mortifiés , ils donneront tout , mais en se réservant toujours leur volonté propre , et n'allant jamais jusqu'à cette pleine abnégation , qui est le parfait christianisme , et le point capital du sacrifice de l'âme religieuse : *Vendit universa quæ habet , et emit*.

C'est ici, mes chers auditeurs, si le temps me le permettoit, que je vous ferois remarquer en passant l'erreur et la mauvaise foi de l'hérésiarque Luther, qui, pour colorer son libertinage et justifier son apostasie, affecta d'exalter les vœux du baptême, dans le dessein de décrier les vœux de la religion; comme si les vœux de la religion n'ajoutoient rien à la sainteté du baptême, et qu'en effet un simple chrétien donnât autant à Dieu qu'un religieux. Erreur que toute la théologie condamne comme également opposée à la raison et à la foi. Car ces saintes filles que vous voyez, en se dévouant à Jésus-Christ, lui ont fait, par leur profession, des sacrifices que nul de vous ne lui a faits en vertu de son baptême. Elles pouvoient être riches et bien pourvues, et elles se sont rendues pauvres; elles pouvoient être libres, et elles ont choisi de se captiver sous le joug d'une obéissance éternelle; elles pouvoient goûter les plaisirs légitimes et permis, et elles ont embrassé la croix. Il leur en a donc couté bien plus qu'à vous pour être ce qu'elles sont, puisque, tout chrétiens que vous êtes, vous n'avez jamais prétendu faire ce qu'elles font. Vous êtes puissants dans le monde, disoit saint Paul aux Corinthiens déjà convertis à la foi, mais qui pour cela n'avoient pas renoncé aux avantages des conditions où Dieu les avoit fait naître; vous êtes puissants dans le monde, et nous qui avons tout quitté pour Jésus-Christ, nous sommes foibles, sans crédit et sans autorité : *Nos infirmi, vos autem fortes* ¹. On vous honore, et on nous compte pour rien : *Vos nobiles, non autem ignobiles* ². Vous êtes considérés et respectés, pendant que l'on nous regarde comme le rebut des hommes : *Tanquam purgamenta hujus mundi facti sumus* ³. Or c'est ce que les vrais religieux pourroient bien s'appliquer, en se comparant avec les chrétiens de ce siècle. Mais du reste, à l'exemple de saint Paul, je vous dis tout ceci, mes chers auditeurs, non pas pour vous faire d'inutiles reproches, *Non ut confundam vos* ⁴, mais pour vous avertir, comme mes chers frères, d'un de vos plus essentiels devoirs : *Sed ut filios meos charissimos moneo* ⁵; c'est-à-dire, pour vous faire connoître le mérite de la vocation chrétienne, pour vous apprendre ce qu'elle vaut, combien vous la devez priser, et à quoi il faut que vous soyez déterminés lorsqu'il s'agit de marquer à Dieu jusques à quel point vous savez estimer ce trésor. Car enfin, ces épouses de Jésus-Christ, dont la ferveur vous édifie, ne servent pas un autre Dieu que vous, ne croient pas un autre Evangile que vous, n'attendent pas une autre gloire que vous. Si elles l'achètent plus cher que vous, c'est ce qui doit vous faire trembler, puisqu'il est certain que, quoi qu'elles donnent pour l'avoir, elles ne donnent rien de trop; et que le

¹ 2 Cor., 4. — ² *Ibid.*

royaume du ciel, prisé dans sa juste valeur, vaut encore bien au-delà. Que devez-vous donc conclure de leur exemple, sinon que jusqu'à présent vous n'avez pas connu le don de Dieu? Ah! Seigneur, devez-vous dire, je me flattois d'être chrétien, et je ne l'étois pas; mais aujourd'hui j'apprends à le devenir. Si vous êtes, mon cher auditeur, dans ces dispositions, c'est, pour vous, avoir trouvé le trésor de l'Evangile, et c'est le fruit que vous devez remporter de cette cérémonie. Vous, vierge fidèle, achevez ce que vous avez commencé. Présentez-vous avec confiance à l'autel où votre Dieu vous attend. Prononcez sans peine ces vœux qui vous engageront éternellement et irrévocablement à lui. Quoi que vous lui donniez, il vous le rendra au centuple et en cette vie et en l'autre, où nous conduise, etc.

DEUXIÈME SERMON SUR L'ÉTAT REIGIEUX.

LE CHOIX QUE DIEU FAIT DE L'ÂME RELIGIEUSE, ET QUE L'ÂME RELIGIEUSE FAIT DE DIEU.

Memento, Israël, et ne obliviscaris : Dominum elegisti hodiè, ut sit tibi Deus; et Dominus hodiè elegit te, ut sis ei populus peculiaris.

Souvenez-vous en, Israël, et ne l'oubliez jamais : vous choisissez aujourd'hui le Seigneur, afin qu'il soit votre Dieu; et le Seigneur vous choisit aujourd'hui, afin que vous soyez son peuple particulier. *Deutéronome, chap. xxvi.*

C'est ainsi que Dieu parla aux Israélites, lorsqu'après les avoir tirés de la servitude, et les avoir longtemps éprouvés dans le désert, il les fit entrer dans la terre promise, qu'ils avoient si ardemment désirée, et qui devoit être pour eux une terre de bénédiction. Mais toutes ces choses, dit saint Paul, n'étoient encore que des figures; et ce qui arrivoit alors aux Israélites, selon le dessein de Dieu même, se rapportoit essentiellement à nous : *Hæc autem in figurâ facta sunt nostri* ¹. En effet, c'est dans les parfaits chrétiens que ces figures de l'ancienne loi trouvent leur accomplissement; et, sans sortir du lieu où nous sommes, c'est dans cette cérémonie religieuse que l'on voit clairement et sensiblement la vérité de ce que le Saint-Esprit a prétendu nous faire entendre par ces divines paroles que j'ai prises pour mon texte, et qui renferment tout le sujet de ce discours. Car, dites-moi, une âme dans les dispositions où nous paroît cette généreuse fille qui sert ici de spectacle aux anges et aux hommes, une âme que Dieu, par la vertu toute-puissante de sa grâce, tire aujourd'hui de l'esclavage du monde, une âme prédestinée, dont l'heureux sort, après de saintes épreuves, est d'entrer dans la religion qu'elle regarde comme la terre des élus, et vers laquelle elle porte ses vœux

¹ *1 Cor., 10.*

les plus ardents ; une vierge qui , à la face des autels , par une profession solennelle , choisit le Seigneur pour son Dieu , et que le Seigneur choisit réciproquement , pour l'associer au nombre de ses épouses , c'est-à-dire au nombre de ces vierges qui lui sont uniquement dévouées , et qui composent dans le christianisme ce peuple particulier dont il se glorifie d'être servi , n'est-ce pas à la lettre tout le mystère qu'exprime ce passage : *Dominum elegisti hodiè , ut sis tibi Deus ; et Dominus hodiè elegit te , ut sis ei populus peculiaris ?* C'est donc à vous , digne épouse de Jésus-Christ , que j'adresse ces paroles : écoutez-les avec respect , et n'en perdez jamais le souvenir : *Memento , et ne obliviscaris*. En vous consacrant à la vie religieuse , vous allez choisir le Seigneur , afin qu'il soit votre Dieu , *Dominum elegisti hodiè , ut sis tibi Deus* ; et , par une insigne faveur , votre Dieu va vous choisir , afin que vous soyez particulièrement sa créature : *Et Dominus hodiè elegit te , ut sis ei populus peculiaris*. Méditez bien ces vérités importantes , et qu'elles demeurent pour jamais profondément gravées dans votre cœur. Voilà ce que je vous propose , et ce que vous devez envisager comme le fonds de toutes vos obligations : le choix que vous faites de Dieu , et le choix que Dieu fait de vous. Le choix que vous faites de Dieu , source des mérites infinis que vous amasserez en le servant , et qui seront les fruits du sacrifice que vous allez lui offrir ; c'est la première partie : le choix que Dieu fait de vous , source des grâces abondantes qu'il vous prépare , et qu'il commence dès ce jour à répandre sur votre personne ; c'est la seconde partie. Le choix que vous faites de Dieu , afin qu'il soit particulièrement votre Dieu : fondement solide du droit propre que vous aurez de vous confier en lui et de tout attendre de lui. Et le choix que Dieu fait de vous , afin que vous soyez spécialement sa créature : souverain motif de l'invincible attachement que vous devez avoir pour lui. Que ne dois-je point me promettre de ces deux considérations , parlant ici à des âmes religieuses pleines de l'esprit de leur vocation , et continuellement occupées du soin de le conserver , de le renouveler , de l'augmenter ? Quel exemple pour les chrétiens du siècle qui m'écoutent ! car pour votre édification , mes chers auditeurs , il n'y aura rien dans ce discours que vous ne puissiez et que vous ne deviez vous appliquer selon ce que vous êtes , et ce que Dieu demande de vous , dans la vie séculière et néanmoins chrétienne à laquelle il vous a appelés. Tout ce que je dirai vous instruira , ou , si vous n'en profitez pas , vous confondra. Mais indépendamment du fruit que les chrétiens du siècle en tireront , voici encore une fois , fidèle épouse du Sauveur , les deux avantages dont la profession religieuse va vous mettre en possession et dont le de-

voir de mon ministère m'oblige à vous féliciter. En vertu de l'action que vous allez faire, le Dieu de l'univers, parce que vous le choisissez, va devenir singulièrement votre Dieu; et vous, parce qu'il vous choisit lui-même, vous allez devenir singulièrement sa créature. C'est-à-dire, il va être votre Dieu avec toute la distinction qu'il le peut être dans l'ordre de la grâce; et vous, avec la même distinction, vous serez sa créature d'une manière qui, dans l'ordre de la grâce, va dès maintenant vous combler de gloire. Avant que d'en venir à la preuve, ayons recours à la Mère de Dieu, et saluons-la en lui disant, *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Choisir le Seigneur, et par ce choix en faire son Dieu, c'est un des secrets de la prédestination divine, qu'il n'appartenoit qu'à Dieu même de nous révéler; et dire qu'en quittant le monde pour embrasser l'état religieux, nous avons trouvé ce secret, c'est une vérité, mes chères Sœurs, aussi consolante pour nous qu'elle est propre à nous soutenir dans la pratique de nos devoirs. Mais cette vérité, quoique constante, a besoin d'éclaircissement. Car enfin, demandent les interprètes, expliquant ce passage du Deutéronome, *Dominum elegisti, ut sit tibi Deus*, Dieu ne seroit-il pas notre Dieu, si nous ne le choisissions de la sorte; et dépend-il de nous qu'il soit notre Dieu ou qu'il ne le soit pas, qu'il le soit plus ou qu'il le soit moins, qu'il le soit par un titre ou par un autre; et en conséquence du choix que nous avons fait de lui, sommes-nous en droit de prétendre qu'en effet il soit plus notre Dieu qu'il ne l'est du reste des hommes? C'est à ces importantes questions que je répondrai, et c'est de ces questions mêmes que je tirerai les preuves les plus convaincantes et les plus touchantes de la première proposition que j'ai avancée. Mais auparavant concevons-la bien, et formons-nous en une idée juste, et qui puisse désormais être la règle de toute la conduite de notre vie.

Oui, mes chères Sœurs, je le répète, quand nous nous séparons du monde pour nous consacrer à Dieu par le vœu solennel de la religion, nous accomplissons en vérité et en esprit ce que les Israélites charnels n'accomplirent qu'en figure, lorsqu'ils entrèrent dans la terre promise. Non-seulement nous choisissons le Seigneur, mais nous le choisissons dans cette vue, qu'il soit particulièrement notre Dieu. Or je veux vous montrer d'abord combien d'une part ce choix lui est honorable, et de l'autre combien il nous est avantageux. Rapport à Dieu et à nous-mêmes, par où nous devons mesurer l'excellence et la perfection de ce choix. Il y a plus : car ce choix présupposé, je veux

vous faire remarquer, et même vous faire sentir, combien Dieu nous est nécessaire dans la séparation du monde où la religion nous engage. Mais aussi veux-je au même temps vous obliger à reconnoître que, quelque séparés du monde que nous soyons, ce choix présupposé, Dieu nous suffit. Appliquez-vous à ma pensée, dont voici le précis réduit à cinq chefs : choix glorieux à Dieu, choix heureux pour nous, choix qui nous rend Dieu nécessaire, choix qui fait que Dieu nous suffit, et choix enfin d'où il s'ensuit que Dieu est tout autrement notre Dieu qu'il ne l'est des chrétiens du siècle. Plaise au ciel que je puisse bien imprimer dans vos esprits et dans vos cœurs des vérités si édifiantes !

Première vérité : choix glorieux à Dieu. La démonstration en est sensible, et vous en devez être touchées. C'est qu'en vertu de ce choix nous rendons à Dieu un authentique témoignage qu'il est Dieu, et parfaitement notre Dieu, et, à l'exclusion de tout autre, notre seul et unique Dieu, puisqu'il mérite que nous quittions tout pour lui, et que pour lui nous renoncions à nous-mêmes : car il n'y a que Dieu qui mérite cet abandonnement total, et pour qui il nous soit permis de renoncer à nous-mêmes jusqu'à nous sacrifier nous-mêmes, comme il n'y a que l'âme religieuse qui rende à Dieu cet honneur, au moins dans toute l'étendue que cet honneur peut lui être rendu sur la terre. Et c'est ici, mes chères Sœurs, que je commence à découvrir le privilège inestimable de notre vocation. Non, disoit saint Basile à ses disciples, il n'y a que Dieu seul à qui ce sacrifice volontaire de la profession religieuse puisse être dû, et pour qui il puisse être louable. Quitter tout pour tout autre que pour Dieu, ce seroit un excès de folie; mais pour Dieu, c'est une éminente sagesse. Renoncer à soi-même pour la créature, ce seroit une idolâtrie secrète et une impiété; mais pour Dieu, c'est un acte héroïque de religion. En cela, dis-je, consiste la grandeur de Dieu, et par un admirable enchaînement des intérêts de Dieu avec les nôtres, en cela la grandeur de Dieu, quoique absolue et indépendante de nous, semble ne pouvoir être séparée de nos intérêts. Car vous seul, ô mon Dieu, vous seul êtes digne que nous quittions tout pour vous, parce que dans vous seul nous trouvons tout ce que nous quittons, et infiniment au-delà de tout ce que nous quittons; vous seul avez droit d'exiger que pour vous nous renoncions à nous-mêmes, parce que vous seul pouvez nous redommager de ce renoncement, et qu'étant Dieu, vous avez seul de quoi pouvoir être la récompense de notre sacrifice.

Mettons nos intérêts à part : ce n'est point encore de quoi il s'agit. J'ai dit au Seigneur : Vous êtes mon Dieu, parce que vous n'avez nul besoin de mes biens : *Dixi Domino : Deus meus es tu, quoniam bono-*

rum meorum non eges ¹. Ainsi parloit David. Et moi, peut et doit ajouter l'âme religieuse, j'ai dit au Seigneur : Vous êtes mon Dieu, parce que, non content de mes biens, dont vous n'avez ni ne pouvez avoir besoin, vous avez attendu de moi un hommage plus digne de vous, qui est le sacrifice de moi-même, et c'est celui que je vais vous présenter. Où sont les chrétiens du siècle qui choisissent Dieu à ce prix, et à qui, pour le posséder, il en coûte ce dépouillement de toutes choses, et ce sacrifice d'eux-mêmes complet et entier ? L'âme chrétienne, je l'avoue, est obligée, comme chrétienne, de renoncer à tout, au moins d'esprit et de cœur, puisque sans cela elle ne peut être à Jésus-Christ. *Qui non renuntiat omnibus quæ possidet, non potest meus esse discipulus* ² : et, par la raison seule qu'elle est chrétienne, elle doit renoncer à elle-même, puisqu'elle est incapable sans cela de suivre Jésus-Christ, qui nous a dit à tous, sans exception : *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum* ³. Mais où sont ceux qui, dans le monde, observent à la lettre ces deux préceptes ; et entre ceux qui s'efforcent de les observer, où est celui qui les observe sans restriction ? Prenez et considérez le chrétien du siècle le plus zélé, et dans sa condition le plus parfait ; quelque parfait que vous le supposiez, en se donnant à Dieu, que ne se réserve-t-il pas ? quelque détaché du monde que nous le concevions, à combien de choses est-il néanmoins vrai qu'il ne renonce pas réellement, et qu'il n'a pas même intention de renoncer ? Maître de ses biens et de sa liberté, que quitte-t-il et de quoi se dépouille-t-il ? Il n'y a que l'âme religieuse, qui, par un retour et un généreux effort de sa reconnaissance, puisse dire à Dieu sans présomption : Qu'ai-je pu vous donner, Seigneur, que je ne vous aie pas donné ? qu'ai-je pu quitter pour vous que je n'aie pas quitté ? qu'ai-je pu faire pour m'offrir à vous comme une hostie vivante, que je n'aie pas fait ? Je dis, par un effort de sa reconnaissance ; car si elle parle de la sorte, ce n'est point pour exalter le mérite de son sacrifice, mais pour honorer au contraire le don de Dieu : ce n'est point pour se glorifier, ni pour se prévaloir de son état, mais pour reconnoître devant Dieu que ce qu'elle quitte n'est qu'un léger tribut de ce qu'elle lui doit : ce n'est point par un esprit d'ostentation, mais par une vive expression de son respect infini pour ce souverain Etre. Et voilà, mes chères Sœurs, comment le choix que nous faisons de Dieu lui est si glorieux.

Mais il est encore plus heureux pour nous : seconde vérité dont vous allez convenir. Car, fondé sur ce choix, et tandis que ce choix subsiste, nous sommes sûrs, autant qu'on le peut être en cette vie, que nous aimons Dieu, et que nous l'aimons de cet amour parfait

¹ *Psalm.* 15. — ² *Luc.*, 14. — ³ *Ibid.*, 9.

qui est inséparable de sa grâce, de cet amour souverain qui nous justifie aux yeux de Dieu, et qui seul, fussions-nous d'ailleurs chargés de crimes, a la vertu de nous réconcilier avec Dieu; de cet amour de préférence en quoi consiste la plénitude de la loi, et à quoi le salut de l'homme est immanquablement attaché : amour de préférence, dont nous avons le gage le plus certain. Permettez-moi de vous développer ce point ; vous y trouverez un fonds inépuisable de consolation. Hors de l'état religieux, il est aisé de dire à Dieu qu'on l'aime par-dessus toutes choses, et qu'on l'aime plus que soi-même ; mais autant qu'il est aisé de le dire et de le penser, autant est-il rare et difficile de le pratiquer ; autant que ce langage est ordinaire dans le christianisme, autant est-il douteux dans un chrétien qui n'a pas renoncé au monde, et qui jouit tranquillement et à son aise des biens de la vie. En un mot, dit saint Chrysostome, on peut facilement se tromper en se flattant qu'on aime Dieu, et que pour Dieu, s'il le falloit, on seroit prêt à tout quitter, pendant qu'on ne quitte rien et qu'on ne se dessaisit de rien. Au moment que nous prenons le parti de la religion, nous tenons le même langage : mais nous le tenons à bien meilleur titre. Pour montrer que nous aimons Dieu préférablement à tout, nous le préférons actuellement à tout, non pas en idée ni en spéculation, mais en pratique, et par l'engagement le plus réel. Nous ne voulons pas que Dieu nous en croie sur notre parole : en quittant tout pour lui, nous lui en donnons une preuve qui ne peut être équivoque ni sujette à l'illusion. Convaincus, par une fatale expérience, que nous ne devons pas nous en fier à nos propres sentiments pour nous assurer de nous-mêmes, nous nous vouons à Dieu jusqu'à nous ôter la disposition de nous-mêmes, et jusqu'à renoncer pour Dieu à tous les droits que nous avons sur nous-mêmes. Mais aussi pouvons-nous après cela, sans craindre de mentir au Saint-Esprit, protester à Dieu que nous l'aimons, et lui répondre de nous-mêmes sur l'article le plus essentiel de la loi. Donnons encore plus de jour à cette pensée. Dans cette vie, personne, dit l'Écriture, ne sait s'il est digne d'amour ou de haine : *Nescit homo utrùm amore an odio dignus sit*¹ ; et par conséquent personne dans cette vie ne sait s'il aime Dieu, ou s'il ne l'aime pas : car si j'étois certain que j'aime Dieu, je serois certain que Dieu m'aime et qu'il me trouve digne de son amour. Il est vrai, personne ne le sait infailliblement ; mais si quelqu'un le peut savoir, et si quelqu'un le sait de cette science qui, sans être infaillible, ne laisse pas de rendre l'espérance des Justes ferme et tranquille, je soutiens que c'est l'âme religieuse : pourquoi ? Parce qu'elle sait qu'il n'y a rien au monde qu'elle n'ait abandonné pour Dieu ;

¹ *Eccles.*, 9.

parce que , sans vouloir se comparer avec l'apôtre de Jésus - Christ , elle sait qu'elle a l'avantage de pouvoir dire comme lui : *Quis nos separabit à charitate Christi* ¹ : Qui désormais me séparera de l'amour de mon Dieu ? sont-ce les biens de la terre que j'ai quittés ? sont-ce les plaisirs des sens que je me suis retranchés ? sont-ce les honneurs du siècle que j'ai méprisés ? Non , peut-elle conclure : car malgré l'affligeante incertitude où Dieu veut que je sois touchant son amour et sa haine , après le choix que j'ai fait de lui , en sacrifiant tout et en me sacrifiant moi-même pour lui , j'ai l'assurance la plus raisonnable et la plus solide que son amour est en moi , et que jamais rien ne m'en détachera. Ce choix lui est donc une espèce d'évidence de l'amour qu'elle a pour Dieu : or qu'y a-t-il pour elle de plus heureux que d'être ainsi assurée de cet amour , que de pouvoir se rendre ainsi le témoignage de cet amour , que de posséder ainsi cet amour comme le titre le plus légitime de sa prédestination ? Avançons.

J'ai dit que le choix que nous faisons de Dieu dans la vocation religieuse et dans l'éloignement du monde où nous vivons , nous rend Dieu souverainement nécessaire : troisième vérité , mes chères Sœurs , à laquelle il est impossible que vous ne vous intéressiez pas , et qui suit du principe que j'ai établi. Car ayant tout quitté pour Dieu , si Dieu venoit à nous manquer , où en serions-nous ? Si par notre infidélité , frustrés de notre attente , nous venions à ne pas trouver Dieu dans la religion , ne pouvant d'ailleurs y trouver les consolations du monde , que nous resteroit-il ? où seroit notre ressource ? De cette vérité , le mondain , plein de ses erreurs , voudroit inférer qu'au moins en cela notre condition est à plaindre. Mais c'est en cela même , reprend saint Bernard , qu'elle nous paroît préférable à toute autre condition , et voici l'excellente raison qu'il en apporte : Car il est vrai , mes chers Frères , disoit-il à ses religieux , séparés , comme nous le sommes , de tout ce qu'il y a d'agréable dans le monde , Dieu nous est nécessaire dans la religion ; mais c'est justement de quoi nous bénissons Dieu , qui par-là nous a mis dans une sainte et absolue nécessité de nous attacher à lui et de ne vivre que pour lui. Il est vrai , Dieu , dans la religion , nous est infiniment plus nécessaire qu'aux chrétiens du siècle ; mais c'est en quoi nous nous sentons plus redevables qu'eux à Dieu : car malheur à nous si Dieu ne nous étoit plus nécessaire , ou s'il nous l'étoit moins ! malheur à nous si , hors de lui , nous pouvions trouver du repos et de la douceur dans la vie ! malheur si , venant à oublier Dieu et à le méconnoître , nous pouvions nous passer de lui ! Les mondains , dissipés par les fausses joies et les vains amusements du siècle , peut-être peuvent-ils quelquefois ,

¹ Rom., 6.

quoique faussement, se flatter d'être parvenus à cette prétendue et imaginaire indépendance de Dieu ; mais c'est ce qui fait la réprobation de leur état. La béatitude du nôtre est de ne pouvoir être heureux qu'en Dieu, de ne le pouvoir être qu'avec Dieu, de ne l'être qu'à proportion que nous nous unissons à Dieu : sans Dieu nous serions malheureux. Vous l'avez ainsi ordonné, Seigneur, et la loi que vous en avez faite n'est pas tant un arrêt de votre justice, qu'une disposition favorable de votre miséricorde : *Jussisti, Domine, et sic est*¹. Sans vous, nous serions malheureux ; mais nous le serions encore bien plus, si nous voulions sans vous ne l'être pas, puisque le comble de notre misère seroit de chercher hors de vous la véritable félicité. Quoi qu'il en soit, mes Frères, poursuivoit saint Bernard, en qualité de religieux, nous mettons au nombre des grâces, et des plus précieuses grâces de notre état, le besoin même que nous avons de Dieu ; car, selon la parole sainte, plus nous avons besoin de Dieu, plus Dieu se tient obligé à répandre ses dons sur nous ; plus nous avons besoin de Dieu, plus il veut que nous ayons droit de recourir à lui, de compter sur lui et de tout attendre de lui. Sans lui, nous ne trouverions dans la religion qu'un vide affreux de toutes les consolations humaines : mais étant, comme il est, un Dieu fidèle, il sait abondamment remplir ce vide par d'autres consolations toutes spirituelles, dont il est lui-même la source. Autant que par la privation de tout le reste il nous devient nécessaire, autant se fait-il un honneur et prend-il soin de ne nous manquer jamais, tandis que nous soutenons par une sainte persévérance le choix que nous avons fait de lui. Aussi ai-je ajouté, mes chères Sœurs, que, quelque séparés du monde que nous soyons, ce choix présupposé, Dieu nous suffit : et c'est la quatrième vérité, encore plus capable de nous faire goûter le bonheur de notre profession. Ecoutez-moi ; je n'en dis qu'un mot, mais qui, joint à vos réflexions, pourra vous tenir lieu d'un discours entier.

Les chrétiens du siècle, même les plus régés dans leurs désirs, ont, malgré eux, mille besoins qui, par l'engagement inévitable de leur condition, les assujettissent au monde, et les mettent par-là dans une impuissance morale de parvenir jamais, sur la terre, à être contents. De combien de choses, et de choses hors de leur pouvoir, leur repos ne dépend-il pas ; et s'il en manque une seule, quand ils auroient toutes les autres, combien de chagrins et de troubles ce seul défaut ne leur fait-il pas essayer ? Quel malheur, disoit un païen, de dépendre de la sorte pour être heureux ! Dans la religion, si nous avons besoin de Dieu, au moins avons-nous l'avantage de n'avoir

¹ August.

besoin que de Dieu ; car avec Dieu , nous nous passons sans peine de tout ; avec Dieu , nous n'envions point au monde ses prospérités ; avec Dieu , quoique pauvres , nous sommes riches , et bien plus riches que si nous possédions tout , parce que nous ne désirons rien : *Tanquam nihil habentes , et omnia possidentes* ¹. Quand on nous dit que Dieu seul fera notre béatitude dans le ciel , et que tout insatiables que nous sommes , au moment que sa gloire paroitra , nous en serons rassasiés , selon la parole du Prophète royal ; quoique ce soit un point de foi , nous avons de la peine à le comprendre , et nous voudrions qu'on nous en donnât une preuve sensible. La voici , mes chers auditeurs : car la preuve sensible de cet adorable attribut de Dieu , qui fait que , dans le séjour de la gloire , Dieu nous suffira , c'est qu'il suffit dès maintenant à l'âme religieuse , qui , fidèle à la grâce de sa vocation , jouit indépendamment du monde d'un solide et parfait contentement. Je m'explique : ce qui montre que les Justes dans la gloire trouveront en Dieu seul toute leur félicité , c'est que , par une anticipation de cette gloire , on voit dans la religion des âmes qui ne veulent que Dieu , qui trouvent tout en Dieu , après avoir tout quitté pour Dieu , et qui , contentes de Dieu , renoncent , pour le posséder , à toutes les grandeurs du monde , à tous les héritages du monde , à tous les établissemens et à toutes les fortunes du monde. Oui , l'on en voit , et Dieu , par sa miséricorde , nous en met aujourd'hui devant les yeux des exemples vivants. Voilà ce que la grace de Jésus-Christ opère dans ces âmes ferventes dont je parle , et à qui je parle : c'est un miracle incompréhensible pour ces mondains qui n'ont que des vues terrestres et animales ; mais ce miracle n'en est pas moins réel ni moins vrai. Le monde , avec tous ses biens , ne suffit pas à un avare ; le monde , avec tous ses honneurs , ne suffit pas à un superbe ; le monde , avec tous ses plaisirs , ne suffit pas à un sensuel ; et Dieu seul , sans ces plaisirs du monde , sans ces biens , sans ces honneurs , suffit à l'âme qui le choisit pour son Dieu. Est-il rien de plus convaincant que ce témoignage ? Etre content de Dieu , et de Dieu seul , voilà ce qu'éprouvent ceux et celles qui , faisant divorce avec le monde , cherchent Dieu dans la religion ; et que ne pouvez-vous là-dessus vous expliquer hautement , mes chères Sœurs , et rendre ici , à la grâce de votre Dieu , toute la gloire qui lui est due ? voilà ce que vous éprouvez tous les jours , et voilà ce qu'éprouvent tant d'autres dans l'humble et pauvre condition qu'ils ont , comme vous , choisie. Or quel dégagement et quelle liberté de l'âme , lorsqu'on se peut dire à soi-même : Dieu me suffit ! Je n'ai ni terre , ni héritages , ni revenus en ce monde . mais Dieu me suffit , fortune ,

¹ 2 Cor., 6.

dignités, grandeurs du monde, tout cela n'est point pour moi, mais Dieu me suffit; d'autres ont toutes les commodités de la vie, toutes les douceurs que le monde peut leur fournir, et moi j'en ai aucune, mais Dieu me suffit; il me suffit maintenant, il me suffira jusqu'à mon dernier soupir, il me suffira dans l'éternité: car étant mon Dieu, il est mon tout, et tout ce qui n'est pas mon Dieu ne m'est rien: *Quid mihi est in cælo, et a te quid volui super terram* ¹?

Enfin, pour cinquième et dernière vérité, je conclus que Dieu, en conséquence du choix que nous faisons de lui par la profession religieuse, devient singulièrement et spécialement notre Dieu; et voilà, heureuse épouse du Sauveur, ce qui doit vous rendre votre vocation également chère et vénérable: en conséquence de l'action que vous allez faire, le Seigneur que vous choisirez sera votre Dieu, avec toute la distinction qu'il peut l'être dans l'ordre de la grâce; pourquoi? parce qu'en conséquence du renoncement que vous faites à tout pour lui, il sera lui-même votre partage, votre héritage, votre possession, et que de cette sorte vous aurez sur lui, pour ainsi dire, tout le droit de propriété qu'une créature peut avoir sur son Dieu. Appliquez-vous à ce que je dis: quand Dieu divisa la terre promise entre les tribus d'Israël, il ne donna, remarque l'Écriture, aucun partage à la tribu de Lévi, parce que la tribu de Lévi, toute dévouée à Dieu, ne devoit point avoir d'autre partage que Dieu même: *Quia ipse Dominus possessio ejus est* ². Excellente figure, ma chère Sœur, de ce qui va se passer à votre égard; car vous allez être dans la loi de grâce cette âme choisie dont Dieu sera tout le partage, et à qui Dieu, comme Dieu, appartiendra tout autrement qu'il n'appartient aux chrétiens du siècle. En effet, le chrétien du siècle peut bien dire comme David: *Dominus pars hæreditatis meæ* ³: Le Seigneur est une portion de mon héritage; mais il ne peut pas dire absolument dans le même sens que l'âme religieuse, *Dominus hæreditas mea*. Le Seigneur est mon héritage; parce qu'avec Dieu, dit saint Bernard, il possède encore d'autres biens, et qu'en possédant ces autres biens avec Dieu, il en possède moins purement et moins parfaitement Dieu. C'est vous, fervente épouse de Jésus-Christ, qui, désormais ayant renoncé au monde, aurez droit de regarder Dieu comme un bien qui vous est uniquement propre, comme un bien qui vous est affecté, comme un bien d'autant plus votre bien que vous en faites votre seul bien. Au lieu que vos frères et vos sœurs selon la chair partageront entre eux un héritage temporel que vous leur abandonnez, et dont la mort les dépouillera; vous allez en acquérir un, lequel, quoique immense et infini, sera tout entier à vous, comme

¹ *Psa'm. 72.* — ² *Deut., 10.* — ³ *Psalm. 15.*

s'il n'étoit que pour vous ; et cet héritage , encore une fois , c'est Dieu même qui vous tiendra lieu de tout. Or vous tenir lieu de tout , c'est être non - seulement Dieu , mais spécialement votre Dieu. Et voilà le sens littéral de ces belles paroles : *Quia ipse Dominus possessio ejus est.*

Revenons donc , mes chères Sœurs , aux questions que j'ai d'abord proposées. Dieu ne seroit-il pas notre Dieu , si nous ne le choisissons pas de la manière que je le viens d'expliquer ? Ecoutez sur cela saint Basile : Il seroit notre Dieu , répond ce saint docteur , mais il ne le seroit pas dans cette étendue et cette perfection qui suppose le sacrifice que nous lui faisons de nous-mêmes par les vœux de la religion : c'est-à-dire , il seroit notre Dieu par la nécessité de son être , et par le droit inaliénable de sa souveraineté ; mais il ne le seroit pas avec ce surcroît de domination et d'empire qu'il a sur nous quand nous nous dépouillons pour lui de notre liberté. Malgré nous , il seroit le Dieu de toute la nature ; mais il ne seroit pas au point qu'il l'est , le Dieu de notre cœur. Il dépend de nous en ce sens qu'il soit notre Dieu ; comme au contraire , quoique Dieu de l'univers , il n'est pas le Dieu des mondains , parce que les mondains se font volontairement , et de leur choix , d'autres divinités que lui. C'est lui-même qui le leur déclare : *Et ego non ero Deus vester.* Par conséquent il est plus notre Dieu qu'il ne l'est du reste des hommes , puisqu'il l'est plus ou moins , selon que nous nous dévouons plus ou moins à son culte. Or y pouvons-nous être plus dévoués que nous ne le sommes en qualité de religieux ? D'où il s'ensuit qu'en nous consacrant à Dieu , nous ajoutons à tous les autres titres , en vertu desquels il étoit déjà notre Dieu , celui de notre choix , et celui du choix le plus parfait que nous puissions faire. Quel trésor de grâce pour nous , si nous savons connoître le don de Dieu et en profiter ! Ils ont appelé ce peuple heureux , disoit David , parce qu'il a des biens en abondance , parce qu'il jouit paisiblement des plaisirs de la vie , parce que le monde le loue et lui applaudit : *Beatum dixerunt populum cui hæc sunt* ¹. Mais moi , ajoutoit ce saint roi , j'ai dit : Bienheureux le peuple qui a le Seigneur pour son Dieu : *Beatus populus cujus Dominus Deus ejus* ². Et voilà , digne épouse de Jésus - Christ , votre vocation : vous avez choisi le Seigneur , afin qu'il soit singulièrement votre Dieu , *Dominum elegisti, ut sit tibi Deus* ; et le Seigneur vous choisit aujourd'hui , afin que vous soyez singulièrement sa créature , en vous associant à une communauté de vierges qui , dans le christianisme , est à la lettre son peuple particulier : *Et Dominus elegit te hodiè, ut sis ei populus peculiaris.* C'est le sujet de la seconde partie.

¹ Psalm. 143. — ² Ibid.

DEUXIÈME PARTIE.

Comme il est de la foi que la grâce, qui est le principe du mérite, doit par conséquent précéder en nous tout mérite, aussi est-ce pareillement un point de foi que le choix que Dieu fait de nous doit, par une absolue nécessité, précéder le choix que nous faisons de Dieu. Et voilà pourquoi saint Bernard, instruisant une épouse de Jésus-Christ, et lui donnant une juste idée de sa vocation, en concluait toujours pour elle l'obligation indispensable où elle étoit de marcher saintement devant Dieu, et de se tenir dans une profonde humilité, accompagnée d'une vive reconnoissance, par ce raisonnement invincible : *Nisi enim prius quæsitâ, non quæreres; sicut nec eligeres, nisi electa*¹ : car, lui remontroit-il, quelque fidèle et quelque fervente que vous puissiez être dans la voie de Dieu, vous ne cherchiez pas Dieu, si Dieu le premier ne vous avoit cherchée; et vous n'auriez pas l'avantage de l'avoir choisi, s'il n'avoit eu auparavant la bonté de vous choisir lui-même, en vous prévenant par sa grâce, et en vous attirant à son service. Appliquons-nous, mes chères Sœurs, cette grande vérité; et, remontant jusqu'à la source des miséricordes de notre Dieu, entrons dans les desseins de son aimable providence sur nous quand il nous a appelés à la religion. Les voici. Dieu nous a choisis, afin que nous soyons dans le monde, je dis dans le monde chrétien, son peuple particulier : *Et Dominus elegit te hodiè, ut sis ei populus peculiaris*. Qu'est-ce à dire, son peuple particulier? Saint Paul nous l'apprend en deux mots, dans ce beau passage de l'Épître aux Ephésiens, *Elegit nos in ipso, ut essemus Sancti et immaculati in conspectu ejus*². J'avoue que saint Paul parloit là des chrétiens en général; mais du reste, il est évident qu'il parloit des chrétiens parfaits, et qu'ainsi sa proposition convenoit encore mieux à ceux et à celles qui, dans la suite des temps, devoient renoncer au monde, pour embrasser la profession religieuse, puisque c'est dans la profession religieuse que se trouvent plus communément les parfaits chrétiens. C'étoit donc vous et moi, mes chères Sœurs, que l'Apôtre de Jésus-Christ avoit surtout en vue, lorsqu'il disoit : *Elegit nos, ut essemus Sancti et immaculati*. Entre les élus mêmes, Dieu nous a élus, afin que nous soyons Saints; il nous a élus afin que nous soyons irrépréhensibles; et j'ajoute, suivant la même pensée : Il nous a élus, afin que nous servions d'exemple aux chrétiens du siècle; il nous a élus, afin qu'au milieu d'eux nous paroissions comme la lumière du monde et comme le sel de la terre. Définition très-naturelle et très-vraie de l'état religieux. C'est le peuple saint du Seigneur : en com-

¹ Bernard. — ² Ephes., 1.

paraison des mondains , c'est le peuple sans tache et sans reproche , c'est le peuple suscité et prédestiné pour être le modèle des chrétiens ; c'est le peuple établi de Dieu pour confondre les erreurs et l'infidélité du siècle , et pour en arrêter la corruption : en un mot , c'est le peuple de Dieu particulier, dont les Israélites n'ont été que la figure. Voilà , dis-je , âmes religieuses , à quoi se termine le choix que Dieu a fait de nous. Encore quelques moments de votre attention.

Dieu nous a choisis , afin qu'en qualité de religieux nous soyons son peuple saint : *Elegit nos , ut essemus Sancti*. Choix adorable , qui nous a séparés du monde profane , pour nous associer , si j'ose m'exprimer de la sorte , à la sainteté de Dieu même : *Sancti estote , quia ego Sanctus sum*¹. Car Dieu , dans le fond de son être , étant Saint et le Saint des saints , il vouloit , dit saint Chrysostome , et il devoit être servi par des Saints. Or c'étoit l'état religieux qui , par une divine fécondité , devoit produire ce nombre de Saints que Dieu vouloit former pour la perfection de son culte. C'étoit l'état religieux qui , dans la retraite et dans l'éloignement du monde , devoit élever cette multitude de Saints éprouvés , de Saints mortifiés , de Saints consommés en toute sorte de vertus , de Saints victorieux du monde et d'eux-mêmes , tels qu'il les faillit à Dieu , pour être servi en Dieu. David se plaignoit autrefois , et gémissoit de ce qu'il n'y avoit plus de Saints dans le monde. Sauvez-moi , Seigneur , s'écrioit-il , touché des progrès que faisoit le vice , et des désordres qu'il voyoit croître de jour en jour : sauvez-moi , parce qu'il n'y a plus de Saints dans le monde. Or qu'est-ce que le monde , sinon un enfer , du moment qu'il n'y a plus de Saints ? *Salvum me fac , Domine , quoniam defecit Sanctus*². Telle étoit la prière de ce saint roi , dans l'ardeur de son zèle , à la vue des iniquités du monde. Mais , par un sentiment bien contraire , je me console aujourd'hui de ce que , malgré les iniquités du monde , il y a encore des Saints dans le monde. Car tandis que je vois des communautés de vierges consacrées à Dieu , et uniquement appliquées à remplir les devoirs de leur vocation , des communautés qui se distinguent par leur inviolable et constante régularité , qui édifient l'Eglise , et qui sont de celles que saint Cyprien appelloit la plus noble portion du troupeau de Jésus - Christ ; tandis que je vois des maisons religieuses de ce caractère (or il y en a) , je dis hardiment et sans crainte : Non , la main du Seigneur n'est pas raccourcie ; et , malgré l'envie du démon , il ne laisse pas d'y avoir encore des Saints. Comme il y en a dans le ciel que Dieu glorifie , il y en a sur la terre qui glorifient Dieu , et ce sont au moins , mes chers auditeurs , ces chastes épouses du Sauveur , qui se vouent à lui comme à leur unique époux ;

¹ *Levit.*, 11. — ² *Psalm.*, 11.

ces âmes pures, qui, possédées de l'esprit de Dieu, font un divorce éternel et solennel avec le monde; ces élues rachetées d'entre les hommes, pour être, dans les familles où elles sont nées, comme les prémices offertes au Dieu qu'elles adorent; ces vierges dont les vêtements, blanchis dans le sang de l'Agneau, n'ont jamais été souillés, et qui, tout innocentes qu'elles sont, s'imposent tout le joug de la pénitence. Voilà les Saintes de Dieu sur la terre : *Sanctis quæ sunt in terrâ ejus*¹. Tout le reste du monde, si vous voulez, est corrompu; et je consens qu'indignés des scandales dont le monde est plein, vous disiez avec le Prophète : Tous se sont égarés, *Omnes declinaverunt*² : tous, en quittant Dieu, se sont livrés aux plus abominables désirs : *Abominabiles facti sunt in studiis suis*³ : Il n'y en a pas un qui ne vive dans le dérèglement, pas un qui ne se fasse de ses passions de secrètes idoles; *Non est qui faciat bonum, non est usque ad unum*⁴. Oui, je consens que vous parliez de la sorte, pourvu que vous en exceptiez ces saintes filles qui suivent des voies si opposées à celles du monde, et qui par-là, se préservant de sa contagion, ne peuvent avoir aucune part à cet égarement universel : pourvu que vous reconnoissiez que dans leurs personnes Dieu s'est réservé des servantes fidèles, qui n'ont point fléchi le genou devant Baal; de sincères adoratrices qui le servent en esprit et en vérité, et qui, jour et nuit occupées du soin de lui plaire, lui font aux dépens d'elles-mêmes des sacrifices dont il n'y a que lui seul qui sache le prix et le mérite. Car voilà toujours, mes chères Sœurs, la fin pour laquelle Dieu vous a choisies.

Je dis plus : Dieu nous a choisis, afin que dans le monde chrétien nous soyons irrépréhensibles : *Ut essemus Sancti et immaculati*. Car dans l'état religieux, une sainteté ordinaire ne nous suffit pas; il nous faut une sainteté irréprochable, une sainteté à l'épreuve de toute censure, une sainteté où le monde critique ne puisse découvrir aucune tache, j'entends de ces taches honteuses qui déshonorent notre profession : pourquoi? parce qu'il nous faut une sainteté propre à confondre le libertinage du monde et son impiété. Or jamais notre sainteté ne sera telle, si elle ne monte jusqu'à ce degré d'irrépréhensibilité. Et en effet, c'est par ce motif que saint Pierre engageoit les premiers fidèles à se conduire parmi les Gentils d'une manière qui les mit à couvert, non-seulement de tout blâme, mais de tout soupçon, afin, leur disoit-il, mes Frères, que vous fermiez ainsi la bouche aux hommes ignorants et insensés, c'est-à-dire aux ennemis de la foi : *Ut benè facientes, obmutescere faciatis imprudentium hominum ignorantiam*⁵. C'est par cette même raison que saint Paul conjuroit

¹ Ps. 15. — ² Ps. 13. — ³ Ibid. — ⁴ Ibid. — ⁵ 1 Petr., 2.

les ministres de l'Eglise d'être des hommes sans reproche, afin, reprenoit-il, que nos adversaires, qui étoient les païens et les idolâtres, n'ayant aucun mal à dire de nous, soient forcés de nous respecter et de glorifier Dieu dans nous : *Ut is qui ex adverso est, vereatur, nihil habens malum dicere de nobis*¹. Or voilà justement, mes chères Sœurs, ce que Dieu demande de vous et de moi : car les mondains, au milieu desquels nous vivons, ne sont pas moins attentifs à nous observer, ni moins déterminés à nous censurer, que l'étoient alors les païens et les idolâtres à l'égard des premiers fidèles; et nous ne sommes pas moins obligés, comme religieux, à confondre, par l'intégrité de notre vie, l'injuste et maligne critique des libertins d'aujourd'hui, que l'étoient les chrétiens de ce temps-là à confondre celle du paganisme : comme religieux, la cause de Dieu et de son service n'est pas moins entre nos mains, et j'oserois bien dire qu'elle y est encore plus. C'est donc à nous de la soutenir par l'excellent moyen que je vous marque, et le voici. L'erreur des mondains, par exemple, est de se figurer que la piété, dans les vues secrètes de la plupart de ceux qui la pratiquent, n'est qu'un raffinement spécieux d'intérêt ou de vanité : c'est à nous de les convaincre d'ignorance, en leur faisant voir dans la religion des âmes solidement humbles, qui, bien loin d'y chercher l'éclat, font leurs plus chères délices de s'y ensevelir, et d'y mener une vie cachée avec Jésus-Christ en Dieu; des âmes plus que désintéressées, ou dont l'unique intérêt est de n'avoir plus dans le monde nul intérêt : *Ut obmutescere faciat imprudentium hominum ignorantiam*. La malignité des impies et des libertins est de décrier les serviteurs de Dieu par certains endroits foibles qu'ils leur reprochent, et dont ils font contre eux le sujet de leurs railleries : c'est à nous d'éviter ces foibles, et pour l'honneur de la religion, duquel nous devons personnellement répondre, de ne donner sur nous aucune prise : *Ut nihil habeant malum dicere de nobis*. Ainsi en usoient ces premiers chrétiens révéérés par les païens mêmes, et à qui, comme religieux, nous avons dû succéder. *Capite nos*, disoient-ils, ou plutôt disoit en leur nom le grand Apôtre, en faisant aux Gentils un saint défi : *Capite nos : neminem læsimus, neminem circumvenimus*² : Examinez-nous bien : nous n'avons fait tort à personne, nous n'avons ni offensé ni trahi personne : qu'avez-vous à nous objecter qui puisse nous faire rougir, ou qui soit indigne de nous ? voilà de quoi ils se piquoient : l'irrépréhensibilité de leur conduite étoit la gloire, tout ensemble, et de leur Dieu et de leur profession; par-là ils désarmoient l'impiété, et par-là ils triomphoient de la calomnie. Or, grâces au Seigneur, l'Eglise chrétienne est en-

¹ Tit., 2. — ² 2 Cor., 7.

core aujourd'hui en possession du même avantage. Mais à qui est-ce surtout qu'elle en est redevable? A ces ferventes communautés dont je viens de vous parler, à ces monastères où règne l'esprit de Dieu; car sans chercher des exemples ailleurs que dans cette sainte maison, quel droit ces vierges qui m'écoutent n'auroient-elles pas de dire aux mondains, comme saint Paul : *Capite nos* : Informez-vous de notre vie tant qu'il vous plaira; et toute votre malignité n'y trouvera rien dont elle puisse se prévaloir contre la profession que nous faisons d'être les épouses de notre Dieu? Mais parce que leur humilité ne leur permettroit pas, peut-être, de tenir ce langage, quoique vrai, quel droit, mes chers auditeurs, n'aurois-je pas moi-même de vous le produire, pour vous faire un défi pareil à celui de saint Paul, en vous disant : Considérez bien ces servantes de Dieu; et, sans leur faire aucune grâce, ce que je n'ai garde de vous demander pour elles, rendez-leur la justice qui leur est due, et confessez qu'elles sont au-dessus de la plus rigide censure. Et en effet, qui de vous les accusera d'ambition? qui de vous les soupçonnera d'hypocrisie? qui de vous les reprendra d'aucun de ces vices par où la vertu tous les jours devient si douteuse et même si odieuse dans le monde? Il n'y a, dans toute leur conduite, ni artifice, ni déguisement, ni affectation, ni ostentation, ni politique, ni intrigue : quel reproche auriez-vous donc à leur faire, et par quel endroit pourriez-vous éluder ou affaiblir l'argument que saint Paul tiroit de là pour la condamnation de votre vie lâche et mondaine? Or voilà, mes chères Sœurs, à quoi vous et moi nous devons aspirer dans la religion, à être de ces sujets irrépréhensibles. Il y a plus encore.

Dieu nous a choisis, afin qu'en qualité de religieux, nous servions de modèle aux chrétiens du siècle; c'est-à-dire afin que les chrétiens du siècle apprennent de nous ce qu'ils sont, ou plutôt ce qu'ils doivent être; afin qu'ils aient toujours dans nos personnes une idée sensible de la perfection à laquelle ils sont appelés; afin qu'en nous voyant, ils se souviennent, pour ainsi dire, de quelle tige ils sont sortis, et qu'en se mesurant à nous, ils reconnoissent qu'autant qu'ils se sont éloignés de cette tige, autant ils ont dégénéré du christianisme qu'ils professent. Car quelque différence qu'on suppose entre leur état et le nôtre, qu'est-ce qu'un vrai religieux, sinon un chrétien parfait; et comment un chrétien peut-il espérer d'être parfait chrétien, si, dans le siècle même où Dieu l'engage, il n'est religieux d'esprit et de cœur? Je serois infini si je voulois approfondir cette pensée; mais je manquerois au devoir essentiel de mon ministère, si je ne conclus de là, mes chères Sœurs, combien nous sommes spécialement obligés d'être réguliers et fervents dans la pratique de nos devoirs. Car puis-

qu'en qualité de religieux, nous sommes choisis pour être les modèles des chrétiens du siècle, je dis les modèles vivants de la sainteté de leur profession, que seroit-ce si nous-mêmes nous venions à négliger la nôtre, et à nous oublier? jusqu'à quel point nos infidélités et nos tiédeurs, par les funestes conséquences qu'en tireroient les mondains, n'autoriseroient-elles pas leurs désordres, et jusqu'à quel point leur libertinage ne se prévaudroit-il pas de nos moindres relâchements? Si le sel se corrompt, disoit Jésus-Christ, avec quoi empêchera-t-on tout le reste de se corrompre; et si dans l'Eglise de Dieu ce qui doit être lumière devient ténèbres, que sera-ce des ténèbres mêmes? Or c'est vous, ajoutoit notre divin Maître, en parlant à ceux qui avoient tout quitté pour lui, c'est vous qui êtes ce sel de la terre : *Vos estis sal terræ*. C'est vous qui, destinés pour éclairer et pour édifier, êtes la lumière du monde : *Vos estis lux mundi*. Sel de la terre qui n'est plus bon à rien dès qu'une fois il a perdu sa force; lumière du monde qui, venant à s'éteindre ou à s'obscurcir, selon la parabole du Sauveur, laisse tout le corps obscur et ténébreux. Ma consolation est de parler aujourd'hui à des vierges prudentes, zélées, vigilantes, qui sont bien à couvert de ce reproche; à des épouses du Fils de Dieu, dont la sainte vie est dans la maison du Seigneur un flambeau ardent et luisant, un sel pur et incorruptible, dont la vertu est à l'épreuve de toute l'iniquité du siècle.

De là, mes chères Sœurs, Dieu nous a choisis, afin que nous soyons dans la loi de grâce son peuple particulier, comme les Israélites l'étoient dans l'ancienne loi. Car c'est par-là qu'on les distinguoit, et qu'entre tous les peuples de la terre on les regardoit comme le peuple de Dieu : pourquoi? parce que c'étoit à eux, dit saint Paul, qu'appartenoit l'adoption des enfants, la gloire, l'alliance, le culte, la loi, les oracles de Dieu et ses promesses : *Quorum adoptio est filiorum, et gloria, et testamentum, et legislatio, et obsequium, et promissa*¹. Or, après le choix que Dieu a fait de nous par la vocation religieuse, tout cela nous convient encore plus qu'à eux. L'adoption des enfants, puisqu'en qualité de pauvres volontaires, nous sommes sans contestation les héritiers primitifs du Père céleste. La gloire, puisqu'en vertu du sacrifice que nous lui faisons de nous-mêmes, nous possédons dans la religion toute la dignité, aussi bien que la sainteté du sacerdoce royal de Jésus-Christ. L'alliance, puisqu'étant vierges par état, vous êtes, par un titre solennel, les épouses de cet Homme-Dieu. La loi, puisque, pour l'embrasser dans toute son étendue, non contentes d'en accomplir les commandements, vous y ajoutez les conseils, et les conseils de la plus éminente perfection. Le culte, puisque,

¹ Rom, 9.

libres et dégagées des emplois profanes du siècle, vous êtes uniquement occupées des choses de Dieu. Les promesses, puisque c'est expressément pour vous que le Sauveur du monde a dit : Quiconque aura tout quitté, et s'attachera à me suivre, recevra le centuple, et en cette vie, et dans la vie éternelle. Nous avons donc, comme religieux, tous les dons et tous les avantages qu'on peut avoir, pour être dans le christianisme le peuple de Dieu particulier : et au lieu que dans l'Écriture Dieu dit aux mondains : *Vos non populus meus*, Vous n'êtes point mon peuple, et vous êtes indignes de l'être; si nous sommes fidèles à la grâce de notre vocation, Dieu nous dit au contraire : C'est vous qui, séparés du monde, méritez de porter cette glorieuse qualité; c'est vous qui, dévoués à mon service, êtes non-seulement mon peuple, mais l'élite de mon peuple; c'est vous qui, rachetés de la terre, êtes ce peuple conquis que j'ai choisi pour publier mes grandeurs, et pour chanter éternellement mes louanges : *Populus acquisitionis, ut virtutes annuntietis ejus qui de tenebris vos vocavit in admirabile lumen suum*¹.

Or c'est à ce peuple particulier, ma chère Sœur, que vous allez être associée. Dieu vous a choisie, afin que, par le plus spécial de tous les titres, vous deveniez sa créature. Comme chrétienne, vous l'étiez déjà, mais vous ne l'étiez pas encore aussi parfaitement, aussi pleinement, aussi absolument que vous pouviez l'être; et Dieu, par la prédilection qu'il a eue pour votre personne, a voulu que vous le fussiez dans la même étendue de perfection qu'il est votre Dieu. Comme chrétienne, vous n'étiez qu'un commencement, qu'un essai, et, si j'ose user de ce terme, qu'une ébauche de sa créature; car c'est ainsi que le Saint-Esprit même s'en explique : *Genuit nos verbo veritatis, ut simus initium aliquod creaturæ ejus*¹ : Il nous a engendrés comme chrétiens par la parole de la vérité, afin que nous soyons au moins un commencement de cette créature parfaite que sa grâce est capable de former en nous : *Ut simus initium aliquod*. Mais comme religieuse, vous allez être cette créature parfaite, cette créature à qui rien ne manquera pour être totalement à Dieu, pour être uniquement à Dieu, pour être irrévocablement à Dieu; puisqu'il est vrai qu'on ne peut être plus à Dieu qu'en se consacrant à la religion. Il ne me reste donc qu'à conclure par les paroles de mon texte, et qu'à vous dire, ma chère Sœur : *Memento et ne obliviscaris* : Souvenez-vous-en, et ne l'oubliez jamais. Souvenez-vous-en dans les occasions importantes, où il s'agira de remplir les devoirs pénibles de votre état. Souvenez-vous-en dans les épreuves que Dieu voudra faire de vous, quand il sera question de lui donner des marques de votre persévérance. J'ai

¹ 1 Petr., 2. — 2 Jacob., 1.

choisi le Seigneur, et le Seigneur m'a choisie : ces deux pensées vous soutiendront et vous fortifieront. Avec cela, il n'y aura point de difficulté que vous ne surmontiez, point de tentation que vous ne repoussiez, point de chagrin et de dégoût au-dessus duquel vous ne vous élevez. J'ai choisi le Seigneur, et le Seigneur a bien voulu agréer le choix que j'ai fait de lui ; le Seigneur m'a choisie, et par un libre consentement j'ai ratifié le choix qu'il a fait de moi : ces deux pensées, dis-je, vous feront goûter le bonheur de votre état, vous en adouciront toutes les peines, vous exciteront à en acquérir toute la perfection. Souvenez-vous-en durant le cours de la vie, pour vous maintenir dans l'inviolable fidélité que notre Dieu attend de vous. Vous vous en souviendrez aux approches de la mort, pour vous animer d'une sainte confiance, à la vue de ce jugement si formidable pour les mondains, mais plein de consolation et de gloire pour les âmes vraiment religieuses. C'est la grâce que je vous souhaite, etc.

TROISIÈME SERMON SUR L'ÉTAT RELIGIEUX.

LE RENONCEMENT RELIGIEUX, ET LES RÉCOMPENSES QUI LUI SONT PROMISES.

Dixit Petrus ad Jesum : Ecce nos reliquimus omnia, et secuti sumus te : quid ergo erit nobis? Jesus autem dixit illis : Amen dico vobis, quod vos qui secuti estis me, in regeneratione sedebitis et vos super sedes duodecim, judicantes duodecim tribus Israel. Et omnis qui reliquerit domum, vel fratres, vel sorores, aut patrem, aut matrem, centuplum accipiet, et vitam eternam possidebit.

Pierre prenant la parole, dit à Jésus-Christ : Vous voyez, Seigneur, que nous avons tout quitté, et que nous vous avons suivi ; quelle récompense en recevrons-nous donc ? Jésus-Christ leur répondit : Je vous dis en vérité qu'au temps de la résurrection, vous qui m'avez suivi, vous serez assis sur des trônes, pour juger les douze tribus d'Israël. Et quiconque aura quitté sa maison, ses frères et ses sœurs, son père ou sa mère, recevra le centuple, et aura pour héritage la vie éternelle. *Saint Matthieu*, chap. xix.

De tout l'Évangile, voilà les paroles qui conviennent plus naturellement à la cérémonie pour laquelle nous sommes ici assemblés. Car, dans la pensée des Pères, la vocation des apôtres a été le modèle de la vocation religieuse ; et il est même de la foi que le Fils de Dieu, par ces paroles, a promis aux âmes religieuses ce qu'il promettoit aux apôtres, puisqu'il a conclu généralement et sans exception, que tous ceux qui, poussés de l'esprit de Dieu, renonceroient au monde comme les apôtres, recevraient comme eux le centuple : *Et omnis qui reliquerit domum centuplum accipiet*. Paroles, s'écrie saint Bernard, qui, depuis l'établissement du christianisme, malgré l'iniquité du siècle, ont persuadé aux hommes ce que la chair et le sang ne leur avoient point révélé, savoir, le mépris du monde et la pauvreté volontaire. Paroles qui, par une admirable fécondité, ont rempli les déserts de solitaires, les monastères et les cloîtres d'âmes ferventes,

l'Eglise de Dieu de saints et de florissants ordres. Paroles qui, tous les jours encore, dépeuplent l'Egypte, et lui enlèvent ses plus riches dépouilles : *Hæc sunt verba quæ Egyptum spoliant, et optima quæque ejus vasa diripiunt*¹ : c'est-à-dire, paroles qui tous les jours arrachent au monde tant d'excellents sujets dont le monde auroit pu se faire honneur, mais dont le monde n'étoit pas digne, et que Dieu s'étoit réservés, en les prédestinant pour la religion.

Je ne suis pas venu sur la terre, disoit le Sauveur, pour y apporter la paix, mais l'épée, *Non veni pacem mittere, sed gladium*²; car je suis venu séparer le père d'avec son fils, et la fille d'avec sa mère : *Veni enim separare hominem adversus patrem suum, et filiam adversus matrem suam*³. Or quelle est l'épée mystérieuse avec laquelle il fait cette séparation ? La parole que je vous prêche, cette parole vive et efficace, cette parole qui pénètre jusque dans les cœurs, et qui convertit les âmes par l'ardeur qu'elle leur inspire pour la parfaite sainteté, et par la promesse fidèle et solennelle qu'elle leur fait au nom même de celui qui est l'oracle de la vérité : *Vivus sermo, convertens animas, et felici æmulatione sanctitatis, et fideli promissione veritatis*⁴. En un mot, cette parole de saint Pierre à Jésus-Christ, Seigneur, nous avons tout quitté pour vous; et celle de Jésus-Christ à saint Pierre, Vous recevrez le centuple et vous posséderez la vie éternelle, c'est, dans le sens littéral de l'Evangile, l'épée, ou le couteau de division, qui fait dans les familles chrétiennes ce partage si surprenant, par où les uns deviennent volontairement pauvres, tandis qu'on travaille à enrichir les autres; les uns s'humilient et s'anéantissent pour Dieu, pendant que les autres s'élèvent aux honneurs du monde, les uns embrassent une vie austère et pénitente, lorsque les autres cherchent des établissements commodes. C'est là, dis-je, ce qui sépare tous les jours dans la loi de grâce ceux à qui la naissance avoit donné les mêmes prétentions et les mêmes droits. Quel bonheur pour moi si, par la vertu de cette même parole, je pouvois aujourd'hui persuader à ceux qui m'écoutent ce saint renoncement au monde, que la seule obligation du baptême, indépendamment de tout autre vœu, rend indispensablement nécessaire pour le salut, en quelque condition et en quelque état que se trouve l'homme chrétien ! C'est votre ouvrage, ô mon Dieu ! et l'exemple de cette jeune vierge, qui va pour jamais se consacrer à vous, est bien plus capable d'y contribuer, que tout ce que j'en pourrois dire. J'ai besoin de votre grâce, et je la demande par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

C'est une question qu'on propose, comment les apôtres, par la

¹ Bern. — ² Matth. 10. — ³ Ibid. — ⁴ Bern.

bouche et l'organe de saint Pierre qui fut leur chef, purent dire au Sauveur du monde : Seigneur, nous avons tout quitté, et nous vous avons suivi : eux qui, nés pauvres, ne possédoient rien, et qui, pour suivre Jésus-Christ, n'avoient quitté qu'une simple barque. Saint Grégoire, pape, répond que, tout pauvres qu'ils étoient, ils eurent néanmoins droit de parler ainsi, parce qu'en conséquence de leur engagement avec le Sauveur, quoiqu'ils n'eussent rien, au moins étoit-il vrai qu'ils avoient quitté, pour le suivre, le désir d'avoir, l'espérance d'avoir, la puissance même et la faculté d'avoir. D'où ce saint docteur concluait qu'en suivant le Fils de Dieu, ils avoient donc quitté autant de choses qu'ils en auroient pu désirer, qu'ils en auroient pu espérer, qu'ils en auroient pu même acquérir et posséder, s'ils ne s'étoient pas attachés à lui : *Undè et à sequentibus tanta derelicta sunt, quanta à non sequentibus desiderari potuerunt*¹. Voilà, mes chers auditeurs, ce qui m'a toujours paru un des plus touchants et des plus consolants principes de notre religion. Nous avons affaire à un Dieu qui nous tient compte, non-seulement de nos actions et de nos œuvres, mais de nos intentions et de nos désirs; non-seulement de ce que nous quittons pour lui, mais de ce que nous voudrions quitter. Nous servons un Dieu qui entend, qui agrée et qui récompense, comme dit l'Écriture, la préparation même de nos cœurs; un Dieu qui répond à nos désirs par les magnifiques promesses d'un royaume qu'il nous destine, d'un centuple qu'il nous assure, d'une vie éternelle dont il nous déclare les légitimes possesseurs.

Deux pensées auxquelles je m'arrête, et qui vont partager ce discours : car mon dessein, mes chères Sœurs, est de vous montrer, premièrement à quoi nous avons renoncé pour Jésus-Christ, et secondement à quoi Jésus-Christ s'est engagé pour nous : à quoi nous avons renoncé pour Jésus-Christ, et par-là vous comprendrez quelle est la grâce essentielle de votre vocation; à quoi Jésus-Christ s'est engagé pour nous, et par-là vous connoîtrez combien cette vocation vous doit être précieuse. Sujet important, non-seulement pour votre édification et pour la mienne, mais pour l'instruction générale des chrétiens du siècle qui vont être témoins de cette cérémonie. En vous faisant voir à quoi nous avons renoncé pour Jésus-Christ, je leur donnerai les justes idées qu'ils doivent avoir des biens de la terre, auxquels ils ne renoncent pas : et en vous apprenant à quoi Jésus-Christ s'est engagé pour nous, je leur découvrirai ce qui doit réveiller leur foi, exciter leur zèle, intéresser leur piété, et les piquer d'une sainte envie, par la comparaison que je ferai de leur état et du vôtre. Deux points, encore une fois, auxquels il est impossible qu'ils

¹ Greg.

ne prennent part comme chrétiens. Mais voici, mes chères Sœurs, le fruit principal qui nous regarde, vous et moi, comme religieux. Avoir tout quitté pour suivre Jésus-Christ, c'est pour nous une grâce inestimable, et le fonds de toutes les grâces dont nous sommes redevables à Dieu dans la religion; première vérité : avoir droit, comme nous l'avons, aux promesses de Jésus-Christ, c'est déjà pour nous une récompense et une béatitude commencée, mais qui doit être soutenue par notre ferveur, et que nous devons continuellement mériter dans la religion; seconde vérité : voilà, si j'ose m'exprimer ainsi, les deux termes de cette vocation divine qui nous a séparés du monde, ce qu'il nous en a coûté, et ce que nous y avons gagné : ce qu'il nous en a coûté, non pas pour nous en repentir, mais pour en bénir le Seigneur, et pour nous en féliciter; ce que nous y avons gagné, pour n'en pas perdre le mérite, mais pour en tirer tout l'avantage que Dieu a prétendu nous y faire trouver. *Reliquimus omnia, et secuti sumus te* : Nous avons tout quitté pour vous, Seigneur; mais qu'avons-nous quitté en quittant tout? c'est ce que j'expliquerai dans la première partie. *Quid ergo erit nobis?* Que nous en reviendra-t-il donc, et quelle sorte de récompense en devons-nous attendre? c'est ce qu'il nous importe de savoir, et à quoi je répondrai dans la seconde partie. Donnez à l'une et à l'autre votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Il est donc vrai, Chrétiens, que ceux qui se dévouent à Dieu et qui embrassent la profession religieuse, ont l'avantage de quitter tout pour suivre Jésus-Christ. Mais ne croyez pas qu'ils aient pour cela la pensée de s'en glorifier : ils savent se faire justice, ils savent honorer le don de Dieu; et bien loin de regarder leur renoncement aux biens de la terre comme un sacrifice dont Dieu leur soit redevable, ils le regardent comme une grâce dont ils se tiennent redevables à Dieu. S'ils disent au Sauveur, aussi bien que saint Pierre, *Ecce nos reliquimus omnia*, c'est avec un humble sentiment de gratitude, et non point avec un vain esprit d'ostentation; c'est pour reconnoître les miséricordes du Seigneur, et non point pour se prévaloir de leurs mérites; c'est pour s'exciter à la pratique de leurs devoirs, et non point pour présumer de leur état et de leurs prérogatives. Non, non, mes Frères, disoit, au rapport de saint Athanase, le bienheureux Antoine à ses disciples, qu'aucun de vous ne se flatte d'avoir quitté de grandes choses, parce qu'il a quitté le monde : *Nemo, cum dereliquerit mundum, gloriatur, quasi magna dimiserit*¹. Et j'ai droit, mes chères Sœurs, de vous tenir aujourd'hui le même langage, en me

¹ Anton.

l'appliquant à moi-même. Ne nous élevons point dans la vue de ce que nous avons fait pour Dieu quand nous sommes entrés dans la religion; mais pensons plutôt à ce que Dieu a fait pour nous quand il nous y a appelés. En prenant le parti de la religion, et en nous séparant du monde, nous avons, si vous le voulez, quitté des biens qui pouvoient justement nous appartenir, mais des biens dont la possession est un fardeau terrible selon Dieu, mais des biens dont l'amour est un crime selon l'Évangile, mais des biens dont la perte ou la privation est, de l'aveu même du monde, une source d'amertume et de douleur : je m'explique. Nous avons quitté des biens qu'on ne peut posséder sans être chargé devant Dieu, et souvent accablé du poids des obligations qu'ils imposent; des biens qu'on ne peut aimer sans être souillé du vice de la cupidité qui s'y attache, et de tous les désordres qu'elle cause; des biens qu'on ne peut perdre, ni seulement même craindre de perdre, sans en être troublé, désolé, consterné : *Bona*, dit excellemment saint Bernard, *quæ possessa onerant, amata inquinant, amissa cruciant*¹. Trois caractères sous lesquels ce grand Saint nous les a représentés, et dont je me sers d'abord pour vous faire connoître le bonheur de la vocation religieuse. C'est-à-dire, mes chères Sœurs, qu'en renonçant aux biens de la terre, nous avons renoncé à de grandes charges, je dis à de grandes charges de conscience; nous avons évité de grands écueils dans la voie du salut; nous nous sommes épargné de grands chagrins, dont toute la prudence humaine ne nous auroit pas garantis. Voilà ce que nous avons quitté : des biens onéreux, des biens contagieux, des biens qui, dans la vicissitude continuelle des choses de la vie, et plus encore dans l'inévitable nécessité de la mort, n'aboutissent enfin qu'à affliger l'homme et à le rendre malheureux. Aurions-nous bonne grâce après cela d'en faire tant valoir le sacrifice, et quelle reconnoissance ne devons-nous pas plutôt à Dieu, qui nous a inspiré le dessein de les abandonner? Mais vous, Chrétiens du siècle qui m'écoutez, et qui, par l'engagement de vos conditions, demeurez dans la possession de ces prétendus biens; vous qui, maîtres de ces biens, devez en accorder l'usage avec la pureté et la sainteté du christianisme que vous professez, quel sujet n'avez-vous pas de trembler? Appliquez-vous, et profitez d'une si sainte morale.

Oui, ces biens que vous possédez, et à quoi par sa profession renonce l'âme religieuse, quelque idée que vous en ayez, sont les biens onéreux pour la conscience; et malheur à vous si vous l'ignorez, et si vous négligez de le savoir! *Bona quæ possessa onerant*. Car, malgré l'illusion des fausses maximes du monde, ainsi les ont considérés

¹ Bern.

tous ceux qui en ont jugé selon les règles de la véritable sagesse, qui est la sagesse chrétienne; et c'est ce qui a modéré l'empressement et l'ardeur qu'ils auroient eue peut-être sans cela pour ces sortes de biens; c'est ce qui leur a donné pour ces biens terrestres et grossiers, non-seulement de l'indifférence et du mépris, mais de l'éloignement et de l'horreur. Ainsi même en jugea ce philosophe païen dont parle saint Jérôme, qui par l'effort d'une vertu, mondaine tant qu'il vous plaira, mais généreuse et tout héroïque, jeta dans la mer tout ce qu'il avoit amassé d'or et d'argent, et se réduisit dans le dénuement le plus réel et le plus parfait de toutes choses : *Abite in profundum, malæ cupiditates; ego vos mergam, ne ipse mergar à vobis* : Allez, s'écria-t-il, importunes et maudites richesses, sources d'inquiétudes et de soins, allez dans le fond de l'abîme; j'aime mieux vous y voir périr, que de m'exposer à périr moi-même pour vous. Or, comme païen, il ne pouvoit alors envisager les soins et les inquiétudes qu'attirent les biens de ce monde, que par rapport aux lois et aux devoirs du monde. Qu'auroit-il fait s'il eût été éclairé des lumières de la foi, et que s'élevant au-dessus du monde il eût regardé ces biens dans l'ordre du salut? avec quelle joie ne s'en seroit-il pas dépouillé, si, les pesant dans la balance du sanctuaire, il en avoit connu le poids redoutable par rapport au jugement de Dieu; s'il avoit su de combien de chefs un chrétien qui jouit de ces biens devient responsable à Dieu; s'il avoit approfondi les obligations infinies de justice et de charité dont un homme, pourvu de ces biens, doit s'acquitter pour se mettre à couvert d'une damnation éternelle et de la malédiction de Dieu? Avec quel redoublement de ferveur n'eût-il pas dit : *Abite in profundum* : Allez, fardeau de mon âme, votre pesanteur m'effraie, et je suis trop foible pour vous porter; il est plus sûr et plus avantageux pour moi de me détacher de vous, et c'est sans peine que je vous quitte, puisque par-là je romps mes liens, et je me tire de l'esclavage où vous auriez tenu ma conscience et ma liberté captives.

Or voilà, comme je l'ai dit, le sentiment qu'en ont eu les parfaits chrétiens et les vrais serviteurs de Dieu : ces biens, quand l'ordre de la Providence et la nécessité de leur état les en a chargés, bien loin de les élever, de les enfler, de les éblouir, par un effet tout contraire les ont humiliés, les ont saisis de frayeur, les ont fait gémir. Convaincus qu'ils n'en étoient que les simples économes, et sachant qu'ils en devoient rendre compte un jour à ce juge inexorable et sévère, dont ils n'auroient alors nulle grâce à espérer, ils ont toujours cru entendre cette parole foudroyante : *Redde rationem villicationis tuæ* ¹ :

¹ Luc., 16.

Vous avez reçu des biens dans la vie, vous les avez possédés, et il est maintenant question de montrer quel emploi vous en avez fait. Parole qui, par avance, les a consternés, et qui les a bien empêchés de se complaire, ni de trouver de la douceur dans des biens sur lesquels ils se voyoient sans cesse à la veille d'être recherchés avec tant de rigueur. Au lieu que les enfants du siècle, par l'abus qu'ils font de ces biens, n'en prennent que l'agréable et le commode, et en laissent l'onéreux et le pénible; ceux-ci, par une conduite tout opposée, en ont pris l'onéreux et le pénible, à quoi la loi de Dieu les obligeoit, et n'en ont jamais voulu goûter l'agréable. En un mot, dit saint Chrysostome, parce qu'ils en jugeoient sainement et selon l'esprit de Dieu, ces biens de la terre leur ont paru ce qu'ils étoient, c'est-à-dire des assujettissemens et des charges pesantes : charges que portent malgré eux les riches du monde, et qu'ils porteront surtout quand il faudra paroître devant le tribunal de Jésus-Christ; car c'est encore en ce sens que l'oracle de saint Paul se vérifiera, *Unusquisque onus suum portabit*¹; charges que l'ambition et l'avarice ont bien à présent le secret d'éviter, mais dont la conscience, pour peu qu'elle soit soumise à la raison, ne s'affranchira jamais; charges sous lesquelles nous voyons succomber les plus solides vertus; et qui de nous, sans présomption, auroit pu compter sur la sienne, et s'assurer d'un meilleur sort? charges enfin qui, par l'infidélité des hommes, après leur avoir été une matière de péché et de prévarication, deviennent pour eux des sujets de malédiction, de condamnation, de réprobation. En dis-je trop, et le Fils de Dieu n'en dit-il pas encore plus dans l'Évangile?

Or, cela supposé, mes chères Sœurs, rendons grâces au Seigneur, qui nous a retirés du monde et délivrés de telles charges. A quoi réduisez-vous les choses, disoient les apôtres à leur divin Maître? Si la condition de ceux qui s'établissent dans le monde est telle que vous la dépeignez, il seroit bien plus expédient de ne s'y établir jamais : *Si ita est causa hominis cum uxore, non expedit nubere*¹. Ainsi parloient-ils au regard du mariage, et de même auroient-ils pu ajouter en général : si les biens de la terre pour un chrétien sont des fardeaux si onéreux, il seroit beaucoup plus à souhaiter de n'en point avoir. Il est vrai, leur répondoit le Fils de Dieu, approuvant la conséquence qu'ils tiroient de sa doctrine, se dépouiller de tout et quitter tout, ce seroit constamment le plus avantageux pour le royaume de Dieu : mais tous ne comprennent pas cette parole, et pour en avoir l'intelligence, il faut qu'elle nous soit donnée d'en haut : *Non omnes capiunt verbum istud*³. Or c'est cette parole, ô mon Dieu, que nous avons

¹ Galat., 6. — ² Matth., 19. — ³ Ibid.

comprise, et dont toute âme religieuse éprouve sensiblement la vérité. Les mondains ne la goûtent pas : prévenus d'une erreur grossière qui, séduisant leur raison, affoiblit leur foi, ils croient qu'il est bien plus aisé de jouir des biens de ce monde que d'y renoncer, et cette erreur seule est capable de les perdre : pourquoi? Parce que l'unique ressource pour eux, ce seroit au moins qu'ils fussent bien persuadés, qu'avec les formidables obligations dont ils se trouvent chargés devant Dieu, et dont Dieu ne rabattra rien, il est incomparablement plus difficile d'être chrétien en jouissant des biens du monde, que de quitter tous les biens du monde pour être chrétien : principe qui surprend d'abord, mais qui n'est néanmoins ni un sophisme, ni un paradoxe.

Qui sont donc, à proprement parler, les heureux de la terre? Ecoutez la réponse de saint Bernard : Ce sont ceux qui, libres et dégagés, suivent Jésus-Christ, et marchent après lui sans embarras dans la sainte voie de la pauvreté évangélique : *Felices qui exonerati sunt, et sequuntur Dominum expediti* ¹. Et qu'est-ce que la profession religieuse? Une décharge générale des inquiétudes et des soins du siècle ; de ces soins, dis-je, et de ces inquiétudes dont la conscience d'un chrétien, pour peu qu'il ait de religion, doit être nécessairement troublée : *Abdicatio sollicitudinum hujus sæculi* ². Qu'est-ce que la religion? Un chemin droit et aplani qui conduit à Dieu sans nul empêchement : *Iter ad Deum sine impedimento* ³. J'ai donc eu raison de dire qu'en quittant les biens du monde, nous n'avons quitté, à le bien prendre, que les obstacles du salut. Et en effet (autre remarque de saint Bernard), ce qu'il y auroit d'agréable dans les biens du monde, si Dieu l'avoit ainsi permis, et s'il avoit pu le permettre, ce seroit d'en pouvoir disposer à son gré, d'en être entièrement le maître, de n'en rien devoir à autrui, d'en user et d'en jouir à discrétion, d'avoir droit de les employer sans bornes et sans mesure à ses divertissements, à l'accroissement de sa fortune, à satisfaire son ambition et à s'élever. Voilà par où ces biens pourroient plaire à l'homme, et ce que l'homme, en y renonçant, pourroit compter d'avoir quitté. Or rien de tout cela, mes chères Sœurs, n'est permis aux chrétiens du siècle, non plus qu'à nous. Ce n'est donc point à tout cela que nous avons précisément renoncé par la profession religieuse, puisque tout cela, indépendamment de la profession religieuse, nous étoit déjà interdit par la loi chrétienne. Otez tout cela, que reste-t-il dans les biens du monde? Je le répète : l'obligation indispensable, mais affreuse pour ceux qui les possèdent, de les dispenser avec fidélité, de n'en être ni avares, ni prodiges, d'en con-

¹ Bern. — ² Ibid. — ³ Ibid.

sacrer aux pauvres le superflu, d'en ménager pour Dieu le nécessaire ; le remords d'y avoir manqué, la crainte d'en être punis, tous les dangers et toutes les tentations inséparables de la prospérité humaine. Voilà ce que nous avons quitté, et voilà, chrétiens auditeurs, ce qui vous reste. Or tout cela, encore une fois, ce sont les obstacles du salut que l'on trouve dans le monde, mais que nous n'avons plus à combattre dans la religion.

Non-seulement les biens de la terre sont des biens onéreux, mais des biens contagieux, des biens qui souillent l'âme et la rendent impure par le feu de la concupiscence qu'ils y allument, et à qui ils servent d'aliment ; des biens qu'il est permis de posséder, mais à quoi il n'est pas permis de s'attacher, et dont l'amour est un crime : *Bona quæ amata inquinant*. C'est, mes chères Sœurs, une autre raison pour vous consoler de ne les avoir plus. Développons-la. Si l'Évangile de Jésus-Christ n'étoit que pour les religieux, ou s'il étoit moins sévère pour les chrétiens du siècle ; s'il permettoit aux chrétiens du siècle mille choses qu'il leur défend, et si les préceptes de la loi divine, qui les regardent aussi bien que les religieux, ne les resserraient pas dans des bornes aussi étroites que le sont celles de la voie du salut, peut-être leur condition nous pourroit-elle tenter, et peut-être en l'envisageant aurions-nous peine à réprimer certains retours, quoique involontaires, et certains regrets. Donnons encore plus de jour à cette supposition. Si nous pouvions effacer de l'Écriture ces paroles de l'Apôtre, *Nolite diligere mundum, nequæ ea quæ in mundo sunt*¹, et si l'amour du monde, qui nous est défendu comme un amour criminel, par un changement de providence, devenoit légitime et innocent ; s'il étoit permis aux gens du monde, par la raison qu'ils sont du monde, d'en aimer les biens ; s'ils pouvoient sans crime user de leur liberté pour satisfaire leurs désirs ; si les plaisirs même licites ne leur étoient pas des dispositions prochaines aux illicites ; enfin, si la loi de Dieu, s'accommodant pour eux aux lois du monde, les laissoit jouir tranquillement de ce qu'ils appellent avantages du monde : j'en conviens, ce que nous sommes, comparé à ce qu'ils sont, pourroit alors paroître triste ; et ce qu'ils sont, comparé à ce que nous sommes, nous pourroit être un objet d'envie. Mais quand je viens à considérer jusqu'à quel point ce christianisme qui leur est commun avec nous les gêne et les lie, tout mondains qu'ils sont ; quand j'entends le Fils de Dieu qui leur déclare dans l'Évangile que s'ils ne renoncent d'esprit et de cœur à tout ce qui leur appartient, même légitimement, que s'ils ne crucifient leur chair, que s'ils n'étouffent leur sensibilité et leur délicatesse sur le faux honneur et la

¹ Joan., 2.

vaine gloire du monde, que s'ils ne combattent comme leur ennemi le plus mortel l'amour d'eux-mêmes, je dis plus, s'ils ne se haïssent eux-mêmes, quoique chrétiens de profession et de nom, ils ne peuvent être ses disciples, et que sans tout cela ils ne doivent rien prétendre au royaume des cieux; quand je fais ensuite la réflexion que faisoit saint Augustin, combien tout cela, pour être pratiqué dans le monde, demanderoit de violences et d'efforts, et si les chrétiens du siècle vouloient de bonne foi se conformer et se soumettre à ce que leur enseigne leur religion, combien l'accomplissement de tout cela les déconcerteroit, et leur feroient trouver le monde même insipide et fade; quand je repasse ces importantes et étonnantes vérités, dont la raison ni la foi ne nous permettent pas de douter, qu'en dois-je conclure, sinon, mes chères Sœurs, de me réjouir avec vous et avec moi-même de la miséricorde singulière que Dieu nous a faite en nous appelant à la religion? Et en quoi est-elle singulière, cette miséricorde? Parce qu'il s'ensuit de là qu'en quittant le monde, nous avons donc pris le parti non-seulement le plus sûr, mais le plus aisé. Car il est bien plus aisé, comme l'observe saint Chrysostome, de renoncer à tous les biens du monde, que de les posséder aux conditions que l'Évangile nous marque, c'est-à-dire que de les posséder sans les aimer, que de les posséder sans s'y attacher, que de les posséder sans en abuser; bien plus aisé de se passer absolument des plaisirs des sens, que d'en user avec les restrictions ordonnées dans la loi de Dieu, c'est-à-dire que d'en user et de se contenir, que d'en user et de n'y excéder pas, que d'en user et de régler la concupiscence, en lui prescrivant de justes limites, et lui disant sans cesse malgré elle, *Usque huc venies, et non procedes amplius* ¹, Vous irez jusque-là, et vous n'irez pas plus avant; bien plus aisé de faire la volonté d'autrui, que d'avoir à répondre de la sienne propre, que de se gouverner soi-même, que de tenir en bride sa liberté, sans lui laisser prendre l'essor hors de l'exacte mesure des préceptes : *Quædam enim faciliùs omninò abscinduntur, quàm ex parte temperantur* ². User de ce monde comme n'en usant pas, c'est à quoi tout chrétien est obligé. Mais où sont les chrétiens du siècle qui en usent de la sorte? j'aime donc bien mieux quitter le monde, et n'en user jamais. Posséder comme ne possédant pas, c'est la disposition où doit être tout chrétien; et sans cela, dit saint Paul, point de salut : j'aime donc bien mieux ne rien posséder du tout. Car il en faut toujours revenir à la maxime et à la règle de saint Chrysostome, qui veut que, pour ne nous y pas méprendre, nous distinguions deux choses bien différentes par rapport aux biens de la terre, savoir, la possession et l'affection. Or la pos-

¹ Job, 38. — ² Chrys.

session sans l'affection n'est qu'un embarras et un fardeau ; l'affection sans la possession est un supplice , ou du moins une misère : l'un et l'autre ensemble , c'est-à-dire la possession jointe à l'affection , pourroit être une douceur dans la vie ; mais l'Évangile de Jésus - Christ nous en fait un crime. Que fait donc l'âme religieuse ? Se voyant par la loi de Dieu dans l'obligation de renoncer à l'un , elle abandonne l'autre par son choix ; et laissant aux chrétiens du siècle , s'ils sont avares et mondains , le désir et l'amour des biens de la terre qui les corrompt , ou s'ils sont justes et fidèles , la possession de ces mêmes biens , innocente , il est vrai , mais qui leur fait courir tant de risques , elle choisit pour soi la pauvreté évangélique , qui la sauve infailliblement et de l'iniquité de ceux-là , et des dangers où ceux-ci sont exposés ; ravie de ne plus rien trouver dans son état dont elle ait à se préserver , et de pouvoir dire à Jésus - Christ , dans le même sens que saint Pierre : *Eccè nos reliquimus omnia , et secuti sumus te.*

Enfin ces biens de la terre auxquels nous renonçons sont des biens fragiles et périssables qu'il faut tôt ou tard quitter , mais dont la perte ne peut être qu'affligeante et douloureuse à ceux qui n'y renoncent pas : *Bona quæ amissa cruciant.* Troisième et malheureuse propriété qui , par une raison toute contraire , augmente encore le bonheur de la profession religieuse. En effet , à combien de revers ces biens ne sont-ils pas sujets ? combien de persécutions et de traverses n'attirent-ils pas à ceux qui en jouissent ? La peine de les conserver , la crainte de les perdre , la douleur de les avoir perdus ; quand même on les posséderoit paisiblement , la vue que le temps de les posséder est court , l'inévitable nécessité d'en être au moins dépouillé à la mort , le souvenir de cette séparation involontaire qui ne peut être bien éloignée , la pensée seule qu'il faut mourir , quel fonds , pour une âme mondaine , d'amertume et d'affliction d'esprit : *O mors , quàm amara est memoria tua , homini pacem habenti in substantiis suis , viro quieto* ¹ ! Ne cessons donc point , mes chères Sœurs , de louer Dieu , et par ce dernier trait de comparaison entre nous et les chrétiens du siècle , convainquons-nous encore de l'avantage de notre état. En quittant les biens de la terre pour suivre Jésus-Christ , nous nous garantissons de tout cela. Nous ne craignons plus ni les calamités publiques , ni les disgrâces particulières , ni les révolutions d'états , ni les renversements de familles , ni les injustes vexations , ni les malignes jalousies. Ne possédant rien , nous sommes à l'abri de tout ; nous prévenons même la mort , et avant qu'elle nous dépouille , nous nous dépouillons nous-mêmes ; nous faisons dans nous-mêmes , par un libre mouvement de notre volonté , ce qu'elle fera dans les chrétiens

¹ *Eccli.*, 41.

du siècle par une dure et inflexible nécessité. Après quoi nous sommes en droit de lui dire aussi bien que le grand Apôtre : *Ubi est, mors, victoria tua? ubi est, mors, stimulus tuus*¹? O mort! où est ta victoire? ô mort! où est ton aiguillon? ta victoire est de dégrader les puissances du monde, et de les anéantir dans le tombeau; ton aiguillon, c'est - à - dire la douleur que tu causes aux avarés et aux ambitieux du monde, est de leur enlever les biens dont leur cœur est idolâtre et à quoi ils tiennent : mais je ne crains ni l'un ni l'autre, parce qu'en me séparant du monde j'ai quitté ces biens avant qu'ils me quittassent; et que, bien loin de me faire un tourment de leur perte, je m'en fais une vertu et un mérite. Le monde passe, disoit saint Bernard, et avec le monde passent ses désirs et ses concupiscentes : *Mundus transit, et concupiscentia ejus*² : il est donc bien plus raisonnable, concluoit ce Père, et même plus doux, de quitter le monde et ses biens, que d'attendre qu'ils nous quittent : *Plane ergo relinquere illa meliùs est, quàm ab eis relinqui*³. C'est ainsi, âmes religieuses, que nous avons renoncé à tout pour Jésus-Christ : voyons maintenant à quoi Jésus-Christ s'est engagé pour nous. Je vais vous l'apprendre dans la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

A quoi Jésus-Christ s'est-il engagé pour les âmes religieuses? A des choses si surprenantes, dit saint Bernard, qu'il a fallu, pour nous obliger à les croire, non-seulement toute l'autorité de sa parole, mais toute la sainteté de son serment : *Amen dico vobis* : Je vous le dis en vérité (car voilà comment ce divin Sauveur en a juré par lui-même), que ceux qui, pour me suivre, renoncent à tout, au jour de mon dernier avènement seront assis avec moi pour juger le monde, *Vos qui reliquistis omnia, in regeneratione sedebitis judicantes*; qu'ils recevront dès cette vie le centuple des biens qu'ils auront quittés, *Qui reliquerit domum, aut fratres, aut sorores, centuplum accipiet*, et qu'ils auront un droit spécial et particulier à la vie éternelle : *Et vitam æternam possidebit*. Trois promesses dont saint Bernard s'étonnoit avec raison, ne pouvant d'ailleurs comprendre qu'il y eût dans le monde chrétien des hommes assez insensibles pour n'en être pas touchés : *Quid enim est, quod ad verbum tantæ promissionis negligentia humana dormitat?* Trois promesses, mes chères Sœurs, dont je craindrois de vous faire connoître toute l'étendue, si je ne comptois sur votre humilité; mais dont je ne crains point de me servir, pour achever de réveiller la foi, la religion, la piété des chrétiens du siècle, en leur inspirant un saint zèle d'imiter, autant qu'il leur con-

¹ 1 Cor., 15. — ² 1 Joan., 2. — ³ Bern.

vient, votre renoncement. Commençons par la première prérogative exprimée en ces termes : *Vos qui reliquistis omnia, sedebitis iudicantes*; et rendons ce témoignage à notre Dieu, que de tous les maîtres il n'en est point de si fidèle, ni de si magnifique dans ses récompenses.

Avoir un titre pour paroître devant le tribunal de Dieu avec confiance, pour y paroître avec assurance et même pour y paroître avec honneur, tandis que le reste des hommes y sera dans l'humiliation et dans la consternation, c'est ce que l'Évangile de Jésus-Christ promet aux âmes religieuses. Il leur suffiroit d'être tranquilles dans ce jugement, où les puissances mêmes frémiront, et où le Juste à peine se sauvera. Or cette tranquillité est une des grâces particulières que Dieu, par une espèce de justice, disons mieux, par son infinie miséricorde, semble avoir attachée à leur profession : *Egredere, anima mea; quid times*²? disoit au moment de la mort ce solitaire dont saint Jérôme a fait l'éloge; c'étoit le bienheureux Hilarion : Sors, mon âme, s'écrioit-il, plein d'une vive confiance à la vue de ce jugement qu'il alloit subir; sors, mon âme, de ce corps mortel, qui depuis si longtemps te tient lieu de demeure et de prison. Que crains-tu? Il est vrai, tu vas être présentée devant le souverain juge; mais rassure-toi, et souviens-toi que ce juge, quoique souverain, est celui pour lequel tu as tout quitté. Il y a près de soixante et dix ans que tu le sers dans ce désert; pourquoi donc aurois-tu de la peine à comparoître devant lui? Il est dans des dispositions à ton égard trop favorables, pour te réprover; et quelque rigueur qu'il ait pour les autres, ayant tout quitté pour lui, tu peux tout espérer de lui : *Septuaginta propè annis servisti Deo; egredere: quid times*²? Cette pensée le fortifioit, l'encourageoit, le maintenoit dans un calme et une paix inaltérable. A ce moment de la mort, où les âmes mondaines souffrent de si cruelles agonies, cet homme de Dieu goûtoit des délices intérieures, occupé et pénétré de ce sentiment, qu'il alloit être jugé par celui même pour l'amour duquel il avoit solennellement renoncé à toutes choses. Or ce qu'il éprouvoit alors, c'est ce que l'expérience nous fait voir encore tous les jours. Car voilà comme on meurt dans la religion; et voilà, Seigneur, le miracle de votre grâce, dont j'ai eu la consolation d'être tant de fois témoin. Rien de plus ordinaire dans ces saintes communautés qui conservent leur premier esprit, et où l'on vit dans cet éloignement du monde, qui est le vrai caractère de la vie religieuse; rien de plus commun que d'y voir des âmes aux approches de la mort, disposées de la sorte; des âmes, quand il faut partir, sûres du Dieu auquel elles se sont dévouées, et qui sortent sans peine de leurs corps, pour aller au devant de l'époux;

¹ Hier. — ² Ibid.

des âmes qui , pour être proches du jugement de Dieu , n'en sont pas moins remplies de son amour , je dis de cet amour parfait qui bannit la crainte ; des âmes enfin qui , sans être présomptueuses , semblent , aussi bien qu'Hilarion , se hâter , et se dire à elles-mêmes : *Egredere ; quid times ?* parce qu'en quittant le monde , elles ont quitté tout ce qui pouvoit rendre le jugement de Dieu terrible.

Il suffiroit , dis-je , aux âmes religieuses d'avoir , en vertu de leur profession , de quoi soutenir ce jugement si redoutable avec confiance et avec tranquillité : mais le Fils de Dieu , portant encore plus loin la chose , a voulu qu'elles eussent de quoi le soutenir avec honneur et avec dignité ; il a voulu que ce jugement fût leur gloire , et que le rang qu'elles y tiendront , en qualité de ses épouses , fût pour elles , par rapport aux autres chrétiens , un rang de distinction , de supériorité et de prééminence : car il est de la foi que ceux qui auront tout quitté pour suivre Jésus-Christ seront , au temps de la régénération et à la fin des siècles , assis sur des trônes pour juger tout l'univers ; et les Pères de l'Eglise ont étendu cette promesse à tous ceux qui , poussés du même esprit que les apôtres , renoncent au monde pour embrasser la vocation religieuse. On demande pourquoi les religieux seront les juges du reste des hommes. Saint Chrysostome répond que cette gloire leur sera accordée , non-seulement pour honorer dans leurs personnes la pauvreté évangélique où ils auront vécu , mais parce qu'ayant été les sectateurs et les imitateurs de Jésus-Christ dans la profession de la pauvreté évangélique , ils auront une grâce particulière pour être alors ses assesseurs , et même une espèce d'autorité pour juger le monde. Et c'est , chrétiens qui m'écoutez , le mystère que je vous annonce aujourd'hui. Oui , ces saintes filles que vous voyez , que vous comptez parmi les morts du siècle , s'élèveront contre vous dans le jugement de Dieu , et vous confondront par l'opposition de leurs exemples. Leur austérité suffira pour confondre votre mollesse , leur humilité pour confondre votre orgueil , leur modestie pour confondre votre luxe , leur pauvreté , dont elles sont contentes , pour confondre votre cupidité , qui ne dit jamais : C'est assez. Or je vous dis ceci , afin que , tout ensevelies et comme anéanties qu'elles sont dans l'obscurité d'une vie cachée , vous les respectiez , et que , devant un jour subir le jugement rigoureux qu'elles feront de vous , vous l'anticipiez en vous jugeant et en vous condamnant vous-mêmes.

En effet , la fidélité de ces servantes de Dieu , leur ferveur et leur piété , leur inviolable régularité , leur pureté angélique , sont déjà comme autant d'arrêts qu'elles prononcent contre vous ; mais la prudence de la chair , qui vous aveugle , vous fait mépriser ces arrêts ,

pour vivre selon les lois et les maximes du monde corrompu. Que sera-ce quand, la figure de ce monde étant passée, ces arrêts portés contre vous, et fondés sur l'exemple de leurs vertus, s'exécuteront sans appel? que sera-ce quand ces épouses de l'Agneau prenant séance avec lui, et revêtues de la puissance qu'il leur donnera, paroîtront pour vous reprocher votre infidélité, votre impénitence, vos relâchements dans le service de Dieu, et pour former de tout cela ce jugement définitif dont vous ne vous relèverez jamais? car voilà, mes chers auditeurs, l'essentielle différence de leur destinée et de la vôtre. Au son de cette dernière trompette qui rassemblera toutes les nations, vous frémirez, et ces vierges de Jésus-Christ lèveront la tête : pourquoi? c'est que leur rédemption approchera, et que vous verrez approcher votre confusion. Or votre confusion sera d'avoir négligé, en servant le même Dieu qu'elles, de vous conformer à elles; et une partie de leur rédemption consistera à se voir au-dessus de vous; parce que dans le monde elles se sont séparées de vous. Que dis-je, au-dessus de vous? le comble de leur rédemption sera de se voir au-dessus des élus mêmes, qui, marchant dans la voie commune des commandements, n'auront pas suivi comme elles le chemin plus étroit des conseils : car voilà, dit saint Bernard, quel sera l'avantage singulier de leur élection et de leur prédestination : *Hæc erit illarum gloria singularis, inter ipsos etiam eminere fideles* ¹. Peu d'entre les filles du siècle qui sont ici présentes voudroient, digne épouse du Sauveur, s'engager à vivre dans la condition que vous allez embrasser : mais quelque mondaines qu'elles soient, il n'y en a pas une qui ne s'estimât heureuse d'y mourir. Y vivre, c'est une parole dure qu'elles ne goûtent pas; mais elles goûtent au moins celle-ci, qu'il leur seroit un jour avantageux d'y avoir vécu. Passons à la seconde promesse.

C'est le centuple dès cette vie; je dis le centuple des biens que le religieux a quittés pour Jésus-Christ : promesse dont cet Homme-Dieu s'est rendu lui-même garant : *Et omnis qui reliquerit domum, centuplum accipiet*. Mais, dit un mondain, assurez-moi et faites-moi voir que ce centuple ne me manquera pas, et, sans hésiter, je renoncerai à tous les plaisirs du siècle. Et moi je lui réponds : Erreur et illusion; vous ne vous connoissez pas vous-même : étant aussi sensuel et aussi charnel que vous l'êtes, ce centuple, quand je vous le garantirois, n'opéreroit point en vous ce changement; les gages les plus certains que je pourrois vous donner d'un bien dont vos sens ne seroient point frappés, ne feroient qu'une foible impression sur votre cœur; et puisque vous ne déférez pas à la parole d'un Dieu, vous n'écou-

¹ Bern.

teriez pas la mienne. Avant toutes choses, il faut croire : car ce centuple évangélique n'est promis qu'à celui qui triomphe du monde, et cette victoire par où l'on triomphe du monde vient de notre foi. Croyez à un Dieu qui vous parle, et vous concevrez, et vous expérimenterez, et j'ose dire que vous sentirez tout ce qu'il vous promet : ayez en lui de la confiance ; sur quel autre pouvez-vous plus sûrement compter ? Vous risquez bien tous les jours dans les traités que vous faites avec les hommes. L'usure, qui vous est interdite avec les hommes, est louable, est sainte, est méritoire avec Dieu. Il vous offre cent pour un : mettez-vous dans la disposition nécessaire pour en faire l'épreuve, et vous la ferez ; il est la vérité même.

Pendant, me dites-vous, il y en a qui se trouvent frustrés de leur attente, et qui, après avoir tout quitté dans le monde, ne goûtent point ce centuple dans la religion. N'en voyons-nous pas qui le publient eux-mêmes, et qui ne le font que trop hautement entendre ? n'en sommes-nous pas quelquefois témoins ? Levez-vous, Seigneur, s'écrie là-dessus saint Bernard, levez-vous, et, prenant votre cause en main, justifiez-vous vous-même ; car c'est à vous-même que ce reproche s'adresse, et votre providence ne doit pas souffrir qu'un reproche si frivole, mais si dangereux, ébranle la foi de vos serviteurs et de vos servantes, au préjudice de la parole que vous leur avez donnée. Elevez-vous donc encore une fois, et défendez-vous : *Exsurge, Deus, et judica causam tuam* ¹. Non, mes Frères, poursuit le même saint Bernard, ce centuple n'a jamais été refusé à ceux qui pour Dieu, et de bonne foi, ont abandonné tout. J'ai vieilli dans la religion, mais je n'y ai point vu de Juste trompé ni délaissé. Si dans les monastères et les cloîtres on voit des âmes qui ne jouissent pas de ce centuple évangélique, ce ne sont point de celles qui ont tout quitté, mais de celles au contraire qui n'ont rien quitté, au moins d'esprit et de cœur ; mais de celles qui, dans ce qu'elles ont quitté, se sont fait de secrètes réserves ; mais de celles qui, croyant avoir tout quitté, ne se sont pas quittées elles-mêmes. Si l'on en voit qui, après avoir joui de ce centuple dans les premières années de leur profession, le perdent malheureusement dans la suite de leur vie, ce ne sont point de celles qui persévèrent dans cet esprit de renoncement au monde, mais de celles qui, par un funeste relâchement, voudroient retrouver tout ce qu'elles ont quitté, et le reprendre, en accordant la religion avec le monde. Rentrons en nous-mêmes, mes chères Sœurs ; et si parmi nous il y en a quelqu'un qui n'ait pas dans la religion ce centuple qu'il attendoit, au lieu d'imputer ce défaut à Dieu, qu'il se l'impute à soi-même : car s'il veut se faire justice, il trouvera bientôt

¹ *Psalm. 73.*

dans son cœur quelque attache qu'il y conserve , et , convaincu qu'il n'a donc pas droit encore de dire comme saint Pierre , *Eccè nos reliquimus omnia* , il conclura qu'il n'a donc pas droit non plus de demander à Jésus-Christ l'effet de sa promesse. Touché de son indignité , il se confondra devant Dieu , et il s'écriera avec douleur : Vos jugements sont équitables , ô mon Dieu ! et je ne dois pas m'étonner si je suis privé du centuple dont vous récompensez ceux qui vous suivent. N'ayant quitté le monde qu'à demi , non-seulement ce centuple ne m'est pas dû , mais il est de votre justice de ne me l'accorder pas. Ainsi rendra-t-il gloire à Dieu , et dans son malheur même il adorera les justes et sages conseils de Dieu. Donnez-moi une âme solidement religieuse , une âme qui n'ait plus rien à quitter , et je la défierai de se pouvoir plaindre qu'elle n'ait pas reçu le centuple dont je parle , et qu'elle ne l'ait pas reçu à proportion de ce qu'elle a quitté. Celles qui ne quittent rien , ou qui ne se quittent pas elles-mêmes , bien loin d'affoiblir ma proposition , la vérifient et la confirment ; car si la promesse du Sauveur ne s'accomplit pas en elles , c'est que de leur part elles n'ont pas la disposition pour cela requise , et qu'elles manquent à la condition qu'il exige et qu'il leur a expressément marquée : *Qui reliquerit domum , aut fratres , aut sorores*.

Mais quel est donc enfin ce précieux centuple que le Fils de Dieu nous propose ? A Dieu ne plaise , mes chères Sœurs , que , suivant la pensée de quelques interprètes , je le fasse consister dans les avantages temporels qui se trouvent attachés à la profession religieuse ; et malheur à vous et à moi , si nous en étions réduits à ne chercher dans ce centuple que la bénédiction d'Esau et la graisse de la terre , au lieu de la rosée du ciel ! Une vie exempte de soins , un établissement sûr et tranquille , un port à l'abri des orages du siècle , tout cela auroit été bon pour ces anciens Israélites que Dieu traitoit en mercenaires , et dont les grâces et les faveurs n'étoient que l'ombre et la figure des biens à venir ; mais nous qui avons quitté le monde , nous attendons quelque chose de plus solide. Ce centuple donc , selon saint Bernard , c'est la préférence que notre état nous donne au-dessus de tous les autres , par rapport aux dons spirituels , qui sont les vrais dons de Dieu ; c'est l'avantage que nous avons , comme religieux , d'être les domestiques de Dieu ; c'est l'honneur qu'ont les vierges chrétiennes d'être spécialement et par excellence les épouses de Dieu. Ce centuple , c'est la liberté de l'esprit , qui nous affranchit de la servitude du monde ; c'est l'indépendance où nous vivons des lois du monde ; c'est l'éloignement où nous sommes des scandales du monde ; c'est la facilité de nous sauver , et l'impuissance morale de nous perdre. Ce centuple , c'est la paix intérieure de la conscience ;

c'est la joie de nous voir dans le chemin le plus sûr et le plus droit qui conduit à la vie ; c'est la douceur d'une sainte société , c'est le repos d'une salubre retraite , c'est l'alliance admirable de l'une et de l'autre ; c'est la ferveur de l'émulation , et le secours des bons exemples ; c'est la plénitude de ces consolations célestes dont l'âme séparée de tout , et unie à Dieu , peut se féliciter aussi bien que David : *In viâ testimoniorum tuorum delectatus sum , sicut in omnibus divitiis*¹. Le dirai-je ? ce centuple , ce sont les croix mêmes que nous avons à porter , et qui , par l'onction de la grâce , non-seulement s'adoucent dans la religion , mais y tiennent lieu de consolation : *Apud Deum namque ipsa quoque tribulatio magna quædam consolatio est*². Au lieu que les croix des mondains sont des croix d'esclaves , des croix inutiles pour le salut , souvent des croix réprouvées , et déjà par avance le centuple que Dieu ajoute à la malédiction du monde ; celles d'une âme religieuse sont des croix d'épouses , des croix précieuses pour le ciel , des croix changées , par la grâce de l'Évangile , en béatitudes , parce qu'elles ont la vertu , non-seulement de purifier et de sanctifier , mais de rendre heureux. Ce centuple est encore quelque chose au-delà de tout ce que je dis : c'est ce que je ne puis exprimer ; c'est ce que Dieu , tout pécheur et tout lâche que je suis , m'a fait plus d'une fois éprouver ; c'est ce qui m'a cent fois donné ces délicieux dégoûts du monde qui surpassent toutes les délices du monde ; c'est ce qui fait que tout le monde et toutes ses pompes ne me touchent point ; que je me passe aisément de lui ; que ses établissemens , ses prospérités , ses honneurs , ne sont pas même des sujets de tentation pour moi.

Après cela , venez , disoit le Seigneur par un de ses prophètes , et plaignez-vous , si vous l'osez encore , de ma providence : *Venite , et arguite me , dicit Dominus*³ : Dites que dès cette vie je ne sais pas récompenser ceux qui ont eu le courage de tout quitter pour mon service. Dites que je les fais languir par des espérances toujours incertaines et toujours éloignées ; dites que je n'ai pas dans tous les trésors de ma miséricorde de quoi les enrichir dès maintenant ; ou plutôt reconnoissez qu'il y a un Dieu qui rend justice à ses élus , et qui la leur rend même sur la terre : *Utique est Deus judicans eos in terrâ*⁴. Voilà ce que reconnoissoit et ce que déclaroit avec tant de zèle ce fervent disciple de saint Bernard , lequel ayant quitté de grands biens et de grands honneurs dans le monde , s'étoit retiré à Clairvaux , et y vivoit dans la pratique des plus éminentes vertus. Il souffroit de cruelles douleurs , et jusque dans les plus vives atteintes d'un mal aigu qui lui déchiroit les entrailles , il ne laissoit pas de dire à Jésus-

¹ Psalm. 118. — ² Bern. — ³ Isai., 1. — ⁴ Ps. 57.

Christ : *Vera sunt omnia quæ dixisti, Domine Jesu*¹ : Toutes vos paroles, ô mon Dieu, sont véritables ! Vous m'avez promis le centuple, et je le goûte actuellement, puisque rien n'égale la joie dont je suis pénétré, en me regardant comme une victime que vous avez choisie et agréée. Non, Seigneur, tout ce que j'endure ne m'empêche point de convenir que vous vous acquittez de vos promesses au-delà même de mes souhaits, et de protester que je suis pleinement content de vous. Aveu peu nécessaire à votre gloire, mais qui néanmoins est le plus grand hommage que vous puissiez recevoir de votre créature, puisqu'il n'y a qu'un Dieu comme vous qui, dans l'état de mes souffrances, puissiez non-seulement me contenter, mais me combler des plus abondantes consolations. Ainsi parloit ce Juste plein de foi, ainsi parleroient je ne sais combien d'âmes religieuses, si elles vouloient nous faire part des bénédictions de douceur dont Dieu les prévient.

Or ce centuple dont elles jouissent, et que l'on peut dire être déjà pour elles dans la religion une béatitude commencée, n'est après tout qu'un avant-goût, qu'un essai, qu'un gage de cette gloire éternelle que Dieu leur prépare, et où elles aspirent comme au dernier terme de leurs désirs et à l'essentielle récompense de leur renoncement : *Et omnis qui reliquerit domum, centuplum accipiet, et vitam æternam possidebit*. Que seroit-ce donc, mes chers auditeurs, si, pour conclure mon sujet par la troisième promesse de Jésus-Christ, j'ajoutois que ces épouses du Fils de Dieu, en qualité de religieuses, ont à la vie éternelle un droit affecté et privilégié que vous n'avez pas ; que le royaume des cieux leur appartient d'une manière dont il ne vous appartient pas ? Prenez garde : je ne prétends pas que la vie éternelle ne soit que pour les religieux ; loin de vous édifier par-là, je vous jetteroïis dans le désespoir. Mais je dis que la vie éternelle est pour les religieux plus particulièrement et plus sûrement que pour vous ; je dis que le royaume céleste leur est promis plus justement et plus infailliblement qu'à vous ; je dis que si l'Evangile est vrai, ils y ont plus de part que vous, et qu'ils doivent y être reçus préféralement à vous. En faut-il davantage pour vous inspirer un saint mépris de ce que vous êtes dans le monde et de tout ce qui vous attache au monde, et pour allumer dans vos cœurs un désir encore plus saint de vous conformer à ces servantes de Dieu, chacun dans votre condition, par un détachement aussi parfait qu'il vous peut convenir ?

Quoi qu'il en soit des chrétiens du siècle, voilà, généreuse et sainte épouse de Jésus-Christ, les récompenses que vous devez espérer, et qui vous doivent animer. Vous allez dire, dans le même esprit que

¹ Bern

saint Pierre; *Eccè nos reliquimus omnia* : C'est pour vous , Seigneur, que je quitte tout , et que je me quitte moi-même. Car en vain quitterois-je tout le reste , si je ne me quittois moi-même ; et en vain me flatterois-je de m'être quitté moi-même , si de bonne foi je n'avois quitté tout le reste. Je quitte tout , ô mon Dieu ! et malheur à moi si j'avois seulement la pensée de me réserver la moindre partie de ce tout. Je sais ce qu'il en coûta à l'infortuné Ananie et à sa femme Saphyre , et leur exemple me suffiroit pour avoir en horreur un tel partage ; mais , indépendamment de leur exemple , l'honneur que vous me faites d'accepter tout ce que je vous offre , la joie et la consolation que j'ai de vous l'offrir, ce que j'attends de vous et dans le temps et dans l'éternité , tous ces motifs font sur moi bien plus d'impression que la crainte de vos plus rigoureux châtimens. Je quitte tout , Seigneur, et pour cela j'oublie père et mère , frères et sœurs ; j'oublie le monde , et je consens à en être oubliée ; je renonce au monde , et je consens à en être renoncée ; je meurs pour le monde , et je consens qu'il soit mort pour moi comme je serai morte pour lui. J'en serai bien dédommée , ô mon Dieu , si vous daignez vous souvenir de moi ; si je trouve grâce auprès de vous , et si vous jetez un regard favorable sur moi ; si je vis pour vous , et si vous vivez pour moi : *Ecce nos reliquimus omnia*. Tels sont vos sentimens , ma chère Sœur : la solidité de votre esprit , la ferveur de votre piété , l'inflexible fermeté que vous avez fait paroître en vous arrachant du sein d'une famille qui comptoit sur vous pour vous élever aux honneurs du monde , et sur qui vous pouviez compter pour parvenir à ce qu'il y a de plus grand dans le monde ; tout cela , joint aux connoissances encore plus particulières que j'en puis avoir , me répond des dispositions intérieures de votre âme. Et moi , fondé sur l'inviolable fidélité de notre Dieu , j'ose vous répondre de tout ce qu'il vous a promis , soit pour le cours de la vie présente , soit au moment de la mort et à son jugement dernier , soit dans la félicité éternelle , que je vous souhaite . etc.

QUATRIÈME SERMON SUR L'ÉTAT RELIGIEUX.

L'OPPOSITION MUTUELLE DES RELIGIEUX ET DES CHRÉTIENS DU SIÈCLE.

Obsecro vos , ego vinculus in Domino , ut dignè ambuletis vocatione quâ vocati estis.

Je vous conjure , moi qui suis dans les chaînes pour le Seigneur , de vous conduire d'une manière qui soit digne de votre vocation. *Épître aux Éphésiens , chap. iv.*

C'est ainsi que parloit le grand Apôtre , exhortant les nouveaux fidèles qu'il avoit formés en Jésus-Christ par l'Évangile ; et c'est ainsi que je me sens inspiré de vous parler aujourd'hui , mes chers audi-

teurs, dans l'obligation où je me trouve de vous instruire sur le sujet important de cette cérémonie, pour laquelle vous êtes ici assemblés. Saint Paul avoit un droit particulier de tenir ce langage aux chrétiens d'Ephèse, parce qu'étant alors dans les fers pour le nom du Sauveur, qu'il leur avoit annoncé, il accomplissoit lui-même dignement sa vocation à l'apostolat; et il ne pouvoit pas les engager plus efficacement à honorer par la sainteté de leur vie leur vocation au christianisme, qu'en alléguant son exemple, qui, supposé la haute estime qu'ils avoient de lui, étoit pour eux un des motifs les plus convainquants dont ils pussent être touchés. Car c'est pour cela, leur disoit-il, mes Frères, que je me fais un honneur d'être prisonnier de Jésus-Christ : *Ego vincus Christi Jesu*¹ : et quand je me glorifie de cette qualité, ce n'est pas seulement pour moi, que Dieu par sa miséricorde a choisi dans le judaïsme, c'est pour vous qui êtes Gentils, c'est pour votre salut qui m'est si cher et si précieux; c'est afin de vous faire connoître le mérite de cette grâce, par où Dieu vous a appelés des ténèbres de l'infidélité à son admirable lumière, en vous communiquant le don de la foi : *Hujus rei gratiâ, ego vincus Christi Jesu pro vobis gentibus*. Permettez-moi, Chrétiens, d'appliquer ceci à mon sujet. Une vierge qui se consacre à Dieu par la profession religieuse peut dire, aussi bien que saint Paul, qu'elle est dans les chaînes pour le Seigneur. En effet, les vœux qui l'engagent à Dieu sont pour elle de véritables liens, des liens dont elle ne rougit point, et dont elle fait même toute sa gloire; des liens qu'elle porte avec joie, et où elle met toute sa confiance; des liens éternels qu'elle ne peut plus rompre, et qui la tiennent attachée inséparablement à Jésus-Christ. Elle auroit donc droit de dire aux chrétiens du siècle qui viennent assister à son sacrifice, ce que saint Paul disoit aux Ephésiens : *Obsecro vos, ut dignè ambuletis vocatione quâ vocati estis* : Je vous conjure, moi qui par un choix solennel vais me rendre captive pour Jésus-Christ, de profiter de mon exemple, et de vous comporter d'une manière digne au moins de la vocation chrétienne. Or voilà justement, mes chers auditeurs, ce que vous prêchez aujourd'hui, bien mieux que moi, cette généreuse fille qui va pour jamais se dévouer à Dieu; et c'est ce qui va faire le sujet de ce discours, après que j'aurai demandé les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie : *Ave, Maria*.

Etre appelé de Dieu, c'est, dans la pensée de saint Paul, le premier effet de la prédestination divine, et par conséquent le principe de tous les biens, et le fondement du salut de l'homme : *Quos præ-*

¹ Ephes., 3.

*destinavit, hos et vocavit*¹. Mais être appelé à un état de sainteté sans le connoître, et avoir reçu de Dieu une vocation sans en faire le discernement, c'est la source au contraire de tous les maux dans l'ordre de la grâce et du salut. En quelque condition que nous soyons, et quelque genre de vie que nous ayons embrassé, nous avons tous part, comme chrétiens, à cette vocation céleste, par où, comme dit saint Paul, Dieu nous a appelés en Jésus-Christ. Mais nous devons reconnoître, à notre confusion, qu'il y en a plusieurs parmi nous qui, grossiers et ignorants dans les choses de Dieu, quoique éclairés et intelligents dans celles du monde, ne savent pas, et par un abus encore plus déplorable, paroissent même ne se pas mettre en peine de savoir ce que c'est que cette vocation, c'est-à-dire qui n'en comprennent pas les engagements, qui n'en pénètrent pas les conséquences, et qui n'en ont jamais étudié les devoirs. Or c'est à quoi j'entreprends aujourd'hui de remédier. Car dans l'obligation où je me trouve de parler ici à deux sortes d'auditeurs, les uns engagés à vivre dans le monde, les autres consacrés à l'état religieux, mon dessein est de faire connoître aux premiers, que la Providence a choisis pour le monde, l'excellence et la sainteté de la vocation chrétienne, en la mesurant sur la vocation religieuse. Et pour m'acquitter en même temps de ce que je dois à ces chastes épouses du Sauveur, qui, poussées de l'esprit de Dieu, ont fait un divorce éternel avec le monde, je veux leur faire estimer le mérite et le prix de la vocation religieuse, en la réduisant aux principes de la vocation chrétienne. Voilà les deux fins que je me propose; et l'illustre vierge qui fait le sujet de cette cérémonie me servira, pour l'une et pour l'autre, de preuve vivante. Car comme elle est déjà plus que convaincue des saintes maximes sur lesquelles doit rouler tout ce discours, au lieu de l'exhorter et de l'instruire, je vous instruirai par elle, Chrétiens qui m'écoutez, je vous exhorterai par elle; ou, si je ne suis pas assez heureux pour vous persuader, je vous confondrai par elle: ce sera le sujet de la première partie. Et dans la seconde, en vous comparant, ou plutôt en vous opposant à elle, je la consolerais par vous, je lui ferai goûter son bonheur par vous, je l'affermirai dans sa vocation par vous. Voilà tout mon dessein, qui se réduit à deux vérités que je vous prie de bien concevoir; l'une qui regarde les chrétiens du siècle, et l'autre qui touche les religieux: ou plutôt qui, par l'opposition de ces deux états, doivent l'une et l'autre apprendre également aux religieux et aux chrétiens du siècle à se conduire d'une manière digne de leur vocation: *Ut dignè ambuletis vocatione quâ vocati estis*. Car je prétends que rien n'est plus capable de confondre la lâcheté des chrétiens du siècle,

¹ Rom., 8.

que de leur faire considérer la perfection de l'état religieux : c'est ma première proposition. Et j'ajoute que rien n'est plus propre à consoler les religieux, et à les confirmer dans leur vocation, que de leur faire envisager les malheurs presque inévitables et les obligations des chrétiens du siècle : c'est ma seconde proposition. Que ne dois-je pas espérer de ces deux importantes vérités, si vous me donnez une attention favorable ?

PREMIÈRE PARTIE.

Il étoit de l'honneur de la religion, et l'ordre de la Providence l'exigeoit ainsi, qu'il y eût toujours dans l'Eglise de Dieu de quoi confondre non-seulement l'impiété des chrétiens scandaleux et libertins, mais encore la négligence et la tiédeur des chrétiens lâches et imparfaits : et comme la charité de plusieurs devoit se refroidir, selon la prédiction de Jésus-Christ, à mesure que l'iniquité iroit croissant, aussi étoit-il nécessaire qu'au moins le zèle de quelques-uns dans la suite des temps se ranimât, pour empêcher que le désordre et le relâchement des autres ne prévalût. Or c'est à quoi Dieu semble avoir admirablement pourvu, en opposant à ce relâchement des mœurs qui entraîne la plupart des chrétiens du siècle, la perfection de l'état religieux ; et en voici les raisons, qui sont évidentes. En premier lieu, parce que cette vue de la perfection de l'état religieux découvre sensiblement aux chrétiens du siècle ce qu'ils sont, ou plutôt ce qu'ils doivent être ; ce qu'ils ont été, et malheureusement pour eux ce qu'ils ne sont plus ; le degré de sainteté dont ils sont déchus, et auquel Dieu les rappelle ; la voie de perfection qu'ils ont quittée, et où ils doivent s'efforcer de rentrer. En second lieu, parce que, envisageant la perfection de l'état religieux, les chrétiens du siècle sont, malgré eux, détrompés d'une erreur grossière, dont ils se préviennent souvent, savoir, que la loi de Dieu, prise dans toute son étendue et dans son étroite rigueur, est pour eux quelque chose d'impraticable : puisqu'au contraire ils la doivent concevoir, non-seulement possible, mais facile et proportionnée à la foiblesse même de l'humanité, lorsqu'ils voient le courage de tant d'âmes religieuses qui enchérissent sur cette loi, et qui, non contentes de ses préceptes, s'imposent le joug de ses plus sévères conseils. En troisième lieu, parce qu'il est constant que la perfection de l'état religieux réfute invinciblement toutes les excuses qu'allèguent les chrétiens du siècle, quand on leur reproche leur paresse et leur lâcheté dans la voie de Dieu ; et détruit tous les prétextes dont ils se servent communément pour éluder les solides et utiles remontrances qu'on leur fait sur l'observation exacte de leurs devoirs. Trois raisons capables de les confondre ; mais en même temps, mes chères Sœurs, trois puissants motifs pour

réveiller en vous cette sainte ferveur que je voudrois aujourd'hui vous inspirer. Ecoutez-moi.

Non, dans l'obligation indispensable où est l'homme chrétien d'agir et de vivre en chrétien, rien n'est plus important pour lui que de bien comprendre une fois l'excellence de son état, et de remonter de temps en temps, par de salutaires réflexions, jusqu'à son origine, pour reconnoître ce qu'il est, ou pour s'humilier de ce qu'il n'est pas. C'étoit la grande leçon que saint Paul faisoit aux Corinthiens. Il leur remettoit devant les yeux la sainteté de leur vocation, parce qu'il savoit bien, dit saint Chrysostome, que du moment qu'ils s'appliqueroient à la considérer, ils en concevroient une haute idée; que, remplis de la haute idée qu'ils en auroient conçue, ils feroient tous leurs efforts pour mener une vie qui y fût conforme; et que vivant conformément à cette idée, ils deviendroient des hommes parfaits : *Videte vocationem vestram, Fratres*. Ainsi leur parloit-il alors. Mais où voyons-nous aujourd'hui cette sainteté de la vocation chrétienne, et où pourrions-nous en trouver une vive image? Rendons - en vous et moi la gloire à Dieu : c'est dans l'état religieux, où Dieu non-seulement la fait subsister, mais la rend palpable et sensible. Car quoique nous ne puissions nous déguiser à nous-mêmes le triste changement qui s'est fait dans le christianisme, il est vrai néanmoins que Dieu a pris soin d'y susciter de saintes maisons, où la loi est pratiquée dans toute son étendue; des maisons que nous pouvons regarder comme les asiles de la piété chrétienne, de la pauvreté, de l'humilité, de la pénitence et de la mortification chrétienne; des maisons où l'Évangile de Jésus-Christ non-seulement est reçu avec respect, mais suivi à la lettre et avec une pleine fidélité; des maisons subsistantes au milieu de nous, pour servir de témoignage contre nous, et pour être des modèles visibles que nous puissions consulter, et sur qui nous puissions nous former. Prenez garde, s'il vous plaît, à ma pensée.

Dans les premiers siècles de l'Église, il n'étoit pas nécessaire qu'il y eût des religieux : pourquoi? parce que les chrétiens, vivant comme chrétiens, étoient alors, au moins dans la préparation de leur cœur, autant de religieux. Ainsi saint Jérôme le témoigne-t-il en parlant de ces chrétiens d'Alexandrie que saint Marc forma, et qui servirent de modèles à tous ceux que l'on nommoit disciples, c'est-à-dire sectateurs de la doctrine de Jésus-Christ et de sa loi. En effet, dit ce saint docteur, on ne voyoit rien parmi eux qui ressentît le monde : ils renonçoient à leurs biens, ils ne possédoient rien en propre, ils obéissoient aux apôtres comme à leurs pasteurs, ils vaquoient jour et nuit à la prière, ils s'appeloient frères, n'ayant tous qu'un cœur et qu'une

âme ; enfin , conclut saint Jérôme , ils étoient tous , par une profession générale , ce que sont maintenant , par un engagement particulier , ceux qui embrassent la vie monastique : *Ex quo patet talem primorum in Christo credentium fuisse Ecclesiam , quales nunc monachi esse nituntur et cupiunt* ¹. Voilà le miracle que le Saint-Esprit opéra , quand il descendit sur les apôtres et sur tous les disciples assemblés , les ayant , tout grossiers qu'ils étoient , rendus capables d'une vocation si sainte ; je veux dire les ayant détachés du monde et d'eux-mêmes , et par une conversion qui fut , dans toutes ses circonstances , le plus incontestable changement de la main du Très-Haut , et le plus étonnant prodige de la grâce qu'on ait jamais vu sous le ciel , leur ayant inspiré à tous le mépris des biens de la terre , la fuite des honneurs du siècle , le renoncement aux plaisirs ; disons mieux , leur ayant inspiré à tous l'estime de la pauvreté jusqu'à s'en faire une béatitude , l'amour de l'humilité jusqu'à se glorifier des humiliations , le goût des croix et des souffrances jusqu'à se réjouir de ce qu'ils en étoient trouvés dignes. Miracle qui , de l'Eglise de Jérusalem où il commença , se répandit bientôt après dans les nations et parmi les Gentils , où , selon le texte sacré , on voyoit s'augmenter et se multiplier de jour en jour le nombre des croyants : *Augebatur credentium in Domino multitudo* ². Qu'est-ce à dire , des croyants ? c'est - à - dire de ceux qui , animés du même esprit que les apôtres , se dépouilloient de tout , et quittoient tout pour suivre Jésus - Christ. Lisez ce qu'en rapporte Eusèbe , et ce qu'il raconte de l'esprit d'abnégation où vivoient ces chrétiens , qui , sans autre titre que celui de simples chrétiens , étoient autant de pauvres volontaires , autant de martyrs de leur foi , autant d'exemples de toutes les vertus religieuses. Telle étoit , dis-je , seion la tradition des Pères , l'idée que l'on avoit alors de la vocation chrétienne ; et cette idée , je le répète , n'étoit point une vaine spéculation , mais quelque chose de réel et de subsistant.

Mais le monde , dit saint Jérôme , n'étoit pas assez heureux pour pouvoir longtemps soutenir une telle perfection ; et cette perfection , quoique réelle , par un secret jugement de Dieu , ne devoit pas longtemps être à l'épreuve de la contagion du monde. Qu'arriva-t-il ? vous le savez , et pour peu de foi qu'il vous reste , vous en gémissiez. La ferveur de l'esprit chrétien vint bientôt à se ralentir ; et l'idée même s'en seroit perdue , si Dieu , qui la vouloit conserver , la voyant effacée et comme détruite dans les chrétiens du siècle , ne l'avoit retracée et renouvelée dans l'état religieux. Pourquoi retracée et renouvelée ? Non-seulement , répond saint Jérôme , afin qu'il y eût toujours

¹ Hieron. — 2 Act., 5.

des hommes sur la terre qui rendissent à Dieu ce culte parfait dont le seul christianisme le peut honorer ; mais afin que ceux qui viendroient dans la suite à dégénérer de la pureté de ce culte, pussent au moins, quand il plairoit à Dieu de les toucher, être en état d'y revenir, afin qu'ils en eussent toujours l'image présente, et que, malgré l'iniquité des derniers temps, j'eusse encore droit, comme prédicateur de l'Évangile, de leur dire : *Videte vocationem vestram* : Apprenez, mes Frères, vous dont l'aveuglement fait ma douleur, et pour la conversion desquels je me sens un zèle sincère, apprenez, par ce qui paroît à vos yeux, ce que c'est que d'être chrétien. Puisque vous en portez encore le nom, reconnoissez ce que vous êtes, et ne vous laissez pas pervertir jusqu'à oublier l'excellence et le prix de votre vocation. Pour vous en mieux instruire, contemplez-la et admirez-la dans ces épouses de Jésus-Christ, qui en sont les portraits vivants. Ne mesurez pas cette vocation chrétienne par les mœurs et par les maximes d'un certain monde qui vous séduit, et dont vous êtes obsédés. Pour en avoir une notion conforme à celle de saint Paul, sortez de ce monde profane ; entrez en esprit dans ces sanctuaires fermés pour le monde, où les servantes de Dieu font leur demeure ; dans ces cloîtres d'où vous avouez que l'esprit du monde est banni, et où vous convenez que l'esprit de Dieu règne souverainement : c'est là que vous verrez ce que c'est que votre vocation, et combien les voies où vous marchez sont éloignées de la perfection de celles qu'a voulu vous marquer l'Apôtre, quand il disoit : *Videte vocationem vestram*. Donnons à tout ceci plus de jour par une réflexion qui m'a touché, et dont je suis assuré que vous serez touchés vous-mêmes.

Quand saint Antoine eut vu saint Paul, anachorète, dans le désert, et qu'il eut été lui-même témoin de la vie toute céleste que menoit cet homme de Dieu : interrogé par ses disciples, qui le prièrent à son retour de leur faire part de l'édification qu'il avoit tirée d'un tel exemple, dont ils le voyoient pénétré, il leur répondit, les larmes aux yeux, et frappant sa poitrine de douleur : *Væ mihi peccatori qui tam indignè monachi nomen fero ! Vidi Eliam, vidi Joannem in deserto, et ut verum dicam, vidi Paulum in paradiso*¹ : Ah ! mes Frères, malheur à moi qui porte si indignement le nom de solitaire ! J'ai vu un second Elie, j'ai vu un autre Jean-Baptiste ; et, pour vous parler sans figure, j'ai vu Paul, non pas dans une habitation terrestre, mais dans un paradis. Voilà, hommes du siècle, mais avec bien plus de raison, ce que vous devez penser. Quand vous sortez d'un monastère, où vous reconnoissez vous-mêmes que Dieu est glorifié, comme il

¹ Anton.

l'est ici, par l'observance exacte de la règle, et qu'après une cérémonie aussi touchante que celle dont vous allez être témoins, vous retournez dans vos maisons, voilà ce que chacun de vous se doit lire dans l'amertume de son âme, et avec un cœur contrit : *Væ mihi peccatori qui tam indignè christiani nomen fero!* Malheur à moi qui ne suis qu'un faux chrétien, et qui ne mérite pas même d'en porter le nom ! J'ai vu des anges dans des corps mortels ; j'ai vu des vierges dont les vêtements, blanchis dans le sang de l'Agneau, n'ont jamais été souillés d'aucune tache ; j'ai vu des âmes dont le monde n'étoit pas digne, et qui, renonçant au monde, se sont rendues dignes de Dieu. Et qui suis-je, moi pécheur ? qui suis-je, moi pécheresse ? C'est ainsi, dis-je, mes chers auditeurs, que doivent parler, non-seulement ceux d'entre vous qui, dans l'idée commune, passent pour mondains, mais ceux mêmes dont la conduite est estimée plus régulière et plus louable. Car quelque parfaits que je les conçoive, ou que vous les supposiez, que font-ils dans le monde qui soit comparable à la vie de ces saintes filles que Dieu a séparées du monde ? en quoi approchent-ils de leur pauvreté et de leur austérité ? en quoi les imitent-ils dans cette abnégation totale d'elles-mêmes, dans cet assujettissement éternel de leur volonté, dans cette obéissance qu'elles ont vouée, et dont elles se font un mérite capital ? Qu'est-ce que la vertu d'un homme et d'une femme du monde mise en parallèle avec tout cela ? Cependant ces servantes de Dieu protestent qu'elles n'ont entrepris des choses si contraires à la nature, qu'elles n'ont embrassé des réformes si étroites, qu'elles ne se sont ensevelies avec Jésus-Christ par une pénitence si rigoureuse, que pour arriver, et plus tôt et plus sûrement, à cette perfection où elles ont conçu que le christianisme les appeloit : et ce qui les humilie, ce qui fait le sujet de leur douleur, ce qu'elles se reprochent sans cesse, c'est de se voir encore bien éloignées de ce christianisme parfait où elles aspirent. Et en effet, si moi qui vous parle, j'avois cru pouvoir être dans le monde aussi solidement chrétien, aussi purement chrétien, aussi exactement chrétien que je le puis être dans l'état religieux, je n'aurois jamais pris le parti de la religion. Car je n'ai cherché dans la religion que ce qui pouvoit m'aider à être chrétien ; et je n'ai donné la préférence de mon choix à la profession religieuse, que parce que la foi m'a appris que c'est de tous les états celui qui approche le plus de cet ancien christianisme, dont nous révérons encore la pureté. Or, suivant ce principe, mes chers auditeurs, qui que vous soyez, et pour peu de justice que vous vouliez vous faire, comment pourriez-vous, vivant dans le monde, ne vous pas humilier à la vue de ces saints modèles, et de ces ferventes épouses du Sauveur ? Et comment

pourriez-vous n'en pas tirer cette confusion salutaire qui doit être le remède efficace et souverain de tous vos relâchements? Confusion que vous devez faire consister à vous représenter souvent l'état dont vous êtes déchus, et qui m'autorise à vous dire ce que Dieu, dans l'Apocalypse, disoit autrefois à une âme tiède : *Memor esto undè excideris* ¹ : Souvenez-vous de ce que vous avez été, et de ce que vous n'avez cessé d'être que parce que vous avez oublié qu'être chrétien, c'est, sans autre engagement que celui-là, être religieux d'esprit et de cœur. Passons à la seconde raison.

Une des principales erreurs dont les lâches chrétiens se préoccupent, et qui contribue davantage à les endurcir dans leurs désordres, est de se figurer la loi de Dieu, non-seulement austère et difficile, mais, du moins par rapport à eux, moralement impossible; de se plaindre qu'elle surpasse leurs forces, et, par une pusillanimité dont ils voudroient lui imputer la cause, de se décourager et de se désespérer même absolument d'atteindre jamais à sa sainteté. Mais moi, je dis qu'un des grands moyens dont se sert la Providence pour déromper ces chrétiens foibles et timides d'une si pernicieuse erreur, c'est de leur opposer la perfection de l'état religieux, en les convainquant malgré eux que la loi de Dieu n'est point en effet impraticable, puisqu'il se trouve des âmes, non-seulement qui la pratiquent dans toute son étendue, mais qui vont encore au-delà, et qui, comptant pour rien, ou pour trop peu, d'en remplir la juste mesure par l'observation des préceptes, y ajoutent volontairement et de gré les vœux de la religion; des âmes généreuses qui, gardant inviolablement, et de l'aveu du monde même, exemplairement tous les devoirs de la profession religieuse qu'elles ont embrassée, servent dans le monde, ou pour mieux dire contre le monde, d'une preuve authentique et invincible, je ne dis pas de la possibilité, mais de la facilité de la loi chrétienne. Car avec quel front un mondain, pour se disculper des dérèglements de sa vie, osera-t-il prétexter l'impossibilité imaginaire de cette loi, tandis que des millions de vierges courent avec allégresse dans la voie des commandements; c'est peu, dans la voie des conseils les plus héroïques et les plus opposés aux inclinations de la chair et du sang?

Et c'est ici, Chrétiens, que je vous conjure de vous appliquer à vous-mêmes ce qui fit autrefois une si forte impression sur le grand docteur de l'Eglise, saint Augustin, et ce qui produisit enfin dans sa personne ce changement miraculeux de la main du Très-Haut. Pressé du désir d'être à Dieu, et déjà, à l'égard de tout le reste, détaché du monde, il ne tenoit plus au péché que par une seule habitude. Mais

¹ Apoc., 2.

cette seule habitude, par les fausses idées dont il étoit prévenu, lui sembloit un obstacle invincible à sa conversion. Il vouloit rompre ses liens, mais il désespéroit de le pouvoir. De là cette guerre cruelle qui lui déchiroit l'âme, cette incertitude où il demeuroit, ces délais et ces retardements continuels, tantôt voulant et tantôt ne voulant plus : disant toujours que ce seroit pour le lendemain, et ne disant jamais que ce seroit pour le jour présent : *Cras, cras*¹. Mais que fit Dieu? il lui fit voir en esprit la Chasteté, qui se présentant devant lui, et lui montrant une troupe de vierges de tout âge et de tout état, lui disoit, pour le piquer d'une sainte émulation : *Non poteris quod isti et istæ*²? Ne pourrez-vous pas ce que celles-ci et ceux-là ont pu? ne pourrez-vous pas ce que peuvent tant d'autres, foibles comme vous, et sujets aux mêmes tentations que vous? Ce reproche l'humilia, le réveilla, le toucha. Malgré ses propres préventions, Augustin, cédant à la force de l'exemple, crut enfin qu'avec le secours de la grâce il lui seroit possible et même aisé de sortir d'esclavage. Il le crut; et, convaincu qu'il le pourroit, il en vint à une pleine exécution. Or c'est ainsi, mes chers auditeurs, que Dieu, par mon ministère et par ma bouche, s'adresse à vous, et que, malgré vous, il vous détrompe sensiblement du vain prétexte dont votre lâcheté se couvre, quand il vous met devant les yeux la vie de ces incomparables filles, qui sont et l'honneur de leur sexe, et les prédestinées du monde chrétien. Car c'est comme s'il vous disoit : Hommes transgresseurs de ma loi, vous qui, pour la violer plus hardiment et avec moins de remords, la traitez d'impraticable; vous qui feignez dans le précepte un excès de rigueur qui n'y fut jamais, et dont cependant votre libertinage se prévaut, *Qui fingis laborem in præcepto*³, voyez, pour vous convaincre de votre injustice et de votre erreur, ces vierges ferventes, qui, animées d'une sainte confiance, ont eu le courage d'enchéir même sur ma loi; et qui, dans la vue de me plaire, par le choix libre qu'elles ont fait, mènent une vie plus angélique qu'humaine. Voyez l'infatigable persévérance avec laquelle elles soutiennent les observances les plus mortifiantes pour le corps, et les plus humiliantes pour l'esprit. Voyez leur force à remporter sur elles-mêmes des victoires, et à se faire des violences qui ne leur étoient point absolument nécessaires pour le royaume du ciel. Voyez leur détachement de tout ce que le monde avoit pour elles, non-seulement d'agréable et de délicieux, mais d'innocent et de permis. Prétendez-vous après cela que les devoirs communs du christianisme soient un fardeau trop pesant pour vous? et lorsque ces âmes fidèles ont l'avantage et la gloire de faire le plus, vous obstinerez-vous à croire que vous ne pouvez pas faire le moins?

¹ August. — ² Ibid. — ³ Ps. 93.

En effet , Chrétiens , quelle excuse pouvez-vous alléguer qui ne soit invinciblement réfutée par un tel exemple ? c'est la troisième raison qui suit de l'autre. Est-ce la naissance , est-ce l'éducation ? est-ce l'âge , le tempérament ? sont-ce les infirmités ? Mais entre ces vierges de Jésus-Christ , combien par leur naissance étoient ou aussi distinguées , ou même plus distinguées que vous ? cependant elles ont pu fermer les yeux à tout l'éclat qui les environnoit , pour s'ensevelir dans l'obscurité du cloître : combien dans la maison paternelle avoient été élevées , non-seulement au milieu de toutes les aises et de toutes les commodités de la vie , mais au milieu de toutes les délices , au milieu de toute la magnificence du monde ? cependant elles ont pu se priver de tout ce que le monde avoit de plus engageant et de plus flatteur , pour embrasser un état de pénitence , d'abnégation et de croix : combien , dans une jeunesse aussi vive que la vôtre , ont comme vous des inclinations naturelles et des passions à vaincre ; ou combien , dans une vieillesse aussi avancée et aussi caduque , ont à porter le poids des années qui les accablent ? cependant y a-t-il une inclination un peu trop humaine qu'elles n'attaquent et qu'elles ne combattent sans relâche ? y a-t-il une passion qu'elles ne surmontent ? à quels exercices ne se rendent-elles pas assidues , malgré la pesanteur de l'âge , qui leur pourroit servir de prétexte pour s'en dispenser ? Et , si peut-être elles se trouvent forcées d'accepter quelques dispenses que la règle leur accorde , disons mieux , que la règle leur impose , par quelles autres pratiques prennent-elles soin , autant qu'il est en leur pouvoir , de compenser d'ailleurs ce que leur fait perdre une triste nécessité dont elles se plaignent ? Sont-elles toutes d'un tempérament plus ferme et plus robuste que vous ? sont-elles toutes d'un sexe plus capable de soutenir le travail ? sont-elles toutes plus exemptes des foiblesses de la nature ? toutes néanmoins , sans égard aux forces , ni à la santé , s'assujettissent au même joug , et remplissent les mêmes obligations. Or voilà , mondains , par où Dieu vous jugera ; voilà par où elles vous jugeront elles-mêmes. Car c'est ce que Jésus-Christ leur a promis dans la personne de ses apôtres : *Vos qui reliquistis omnia , et secuti estis me , sedebitis judicantes*. Rien donc de plus propre à confondre la lâcheté des chrétiens du siècle , que de considérer la perfection de l'état religieux ; et rien en même temps de plus propre à consoler les religieux , que de considérer l'état des chrétiens du siècle : autre vérité que j'ai à vous faire voir dans la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Grâce à la providence de notre Dieu , c'est de tout temps que les vrais religieux , quoique pauvres et dénués de tous les biens de la

terre, n'ont pas laissé d'être contents de leur état, jusqu'à s'estimer plus heureux que les mondains avec tous les biens qu'ils possèdent; et c'est de tout temps que, malgré la vie dure et mortifiée où les engage la profession religieuse, persuadés qu'ils avoient choisi la meilleure part, ils se sont consolés dans leurs peines, par la comparaison qu'ils ont faite de leur condition avec celle des chrétiens du siècle. Mais quelque avantageuse qu'ait été pour eux cette comparaison, j'ose dire que la plupart n'en ont profité qu'à demi; et il m'est au moins évident que jamais ils n'en ont tiré tout le fruit qu'il seroit à souhaiter que chacun en tirât : pourquoi? parce qu'il est certain que la plupart des religieux n'ont jamais assez bien connu le monde, même en le quittant, ni après l'avoir quitté, pour comprendre parfaitement jusqu'à quel point l'état des chrétiens du siècle, comparé avec la vie religieuse, leur pouvoit et leur devoit être un fonds de consolation. Or c'est, mes chères Sœurs, ce qui me reste à vous développer. Vérité que je soutiens être la plus touchante, et la plus capable de vous affermir dans votre vocation, pour peu que vous vous appliquiez à deux réflexions que vous avez dû faire mille fois, et que je vous ai marquées dès l'entrée de ce discours, c'est-à-dire pour peu que vous envisagiez d'une part les misères inévitables, et de l'autre les indispensables devoirs des chrétiens engagés à vivre dans le monde. Ecoutez-moi, et vous allez en être convaincues.

Un des points sur quoi saint Bernard croyoit autrefois avoir droit de féliciter ceux qui se séparoient du monde, et qui faisoient profession de la vie monastique, étoit celui-ci. Il est vrai, mes Frères, leur disoit-il, la vie que nous menons dans la religion paroît aux enfants du siècle quelque chose de triste; mais ils n'en jugent de la sorte que parce qu'ils sont dans l'erreur, et qu'ils ne nous connoissent pas. Nos abstinences et nos jeûnes, nos macérations et nos veilles leur donnent une idée affreuse, mais vaine et mal fondée, de notre état : car ce qui les trompe, c'est qu'ils ne voient en tout cela que nos croix qui sont extérieures, et qu'ils ne voient pas l'onction intérieure de la grâce qui les adoucit, et qui nous rend nos croix mêmes non-seulement supportables, mais aimables : *Cruces vident, unctiones non vident*¹. Ainsi parloit ce Père, touché de l'expérience qu'il en avoit, et qu'en avoient ceux qui, formés et instruits à son école, l'expérimentoient comme lui. Mais si les enfants du siècle sont trompés quand il estiment la condition des religieux malheureuse, je ne crains point, saintes épouses du Sauveur, de vous dire que vous vous trompez encore bien plus dans le jugement que vous faites des enfants du siècle, si vous les estimez heureux : et pour-

¹ B278.

quoi? parce que vous ne voyez que leurs joies, qui, quoi qu'ils en disent, sont des joies fausses et apparentes, et que vous ne voyez pas leurs amertumes et leurs chagrins, d'autant plus véritables et plus réels, qu'ils sont secrets et cachés. Or, ce principe supposé, il me seroit aisé, mes chères Sœurs, de vous découvrir ici une source féconde et inépuisable de consolations même sensibles, que vous n'avez peut-être jamais goûtées, et dont je voudrois que vous fussiez aussi pénétrées que Dieu m'a souvent fait la grâce d'en être pénétré moi-même. Car je n'aurois pour cela qu'à vous faire un plan du monde, seulement tel qu'il m'est connu : que seroit-ce, si je vous le représentois tel qu'il est en effet? ce seroit assez pour vous obliger à bénir mille fois le ciel, qui vous en a séparées. Je n'aurois, pour vous faire sentir le bonheur de cette séparation, qu'à entrer dans le détail des choses à quoi vous engage la sainte règle que vous professez, et ensuite qu'à y opposer l'iniquité, la sévérité, la dureté, et, si je l'ose dire, la tyrannie des lois que le monde prescrit à ceux qui le sarvent.

En qualité de religieuses, vous avez des croix à porter, j'en conviens; et malheur à vous si vous n'aviez plus ce caractère de ressemblance avec le Dieu crucifié, qui est votre divin époux : mais s'il y a des croix dans la religion, le monde n'a-t-il pas les siennes, plus pesantes et plus affligeantes? et les vôtres, comparées à celles du monde, méritent-elles proprement d'être appelées croix? Votre vie dans la religion est un perpétuel exercice de pénitence, je le sais; mais je soutiens aussi que c'est ce qui en fait pour vous non-seulement la sainteté, mais la félicité, puisque, dans la pensée des Pères, depuis le péché, il n'y a plus pour l'homme perdu d'autre ressource, ni par conséquent d'autre félicité sur la terre, que la pénitence : *Pœnitentia est hominis rei felicitas*¹. Et pour vous montrer qu'en ceci vous n'avez fait que changer d'objet, et que selon le monde même vous y avez encore gagné, dites-moi, mes chères Sœurs, qu'est-ce que la vie de la plupart des mondains? qu'est-ce que la vie d'un avare, ou d'un ambitieux? qu'est-ce que la vie d'un courtisan esclave de la faveur, sinon une continuelle pénitence, d'autant plus malheureuse qu'elle est inutile et forcée? au lieu que la vôtre est au moins volontaire et salutaire. Or, pénitence pour pénitence, ne comptez-vous pas pour un don de Dieu d'avoir choisi celle qui vous conduit au salut, et de vous être affranchies de celle qui n'eût point eu d'autre effet que de vous affliger sans vous sauver? Vous faites profession, comme religieuses, de vous mortifier et de vous humilier : n'est-ce pas sans cesse et malgré soi mortifié et humilié dans le monde? et au lieu qu'en vous mortifiant, vous avez du moins l'avan-

¹ Tertul.

tage de pouvoir dire à Dieu , comme David , *Propter te mortificamur* ¹, C'est pour vous , Seigneur, et pour vous seul que nous souffrons ; le mondain n'est-il pas réduit à tenir dans un sens tout opposé le même langage , en disant au monde , *Propter te* : C'est pour toi , monde réprouvé, que je me captive , c'est pour toi que je me fais violence , c'est pour toi que je souffre et que je gémiss ; et parce que c'est pour toi , j'ai le malheur encore avec tout cela de me damner ? Vous dépendez , dans la maison de Dieu , d'une supérieure qui vous tient lieu de mère , et qui en a tout le zèle et tous les soins : mais de combien de maîtres durs , impérieux , bizarres , dépendent ceux qui prétendent à quelque chose dans le monde ? Comme religieuses , vous n'avez plus de volonté ; et est-il permis d'en avoir à ceux qui se dévouent au monde ? Sans sortir du saint lieu où nous sommes , que ne puis-je , pour vous détromper des fausses idées que vous avez peut-être encore du monde , vous révéler ici le secret des cœurs ! et de tous les chrétiens du siècle qui m'écoutent (car à peine y en a-t-il que je doive excepter , et qui ne puissent me servir de témoins des misères du monde dans les conditions même du monde les plus distinguées) , de ces hommes , dis-je , du siècle devant qui je parle , que ne puis-je vous faire connoître les déboires et les déplaisirs mortels ! quels troubles les agitent , quels chagrins les accablent , quelles passions les déchirent , quelles jalousies les rongent , quelles disgraces les désolent , quelles injustices qu'ils se croient faites les désespèrent , quels dégoûts ils ont à essayer , et quels rebuts à supporter ! Vous vous les figurez dans les divertissements et les plaisirs : que ne puis-je vous faire comprendre ce que leur coûtent ces prétendus plaisirs , et de quel fiel sont mêlés pour eux ces vains divertissements ! Ils vous paroissent comblés de biens : sans parler de ce qui leur manque , et de ce que la cupidité toujours insatiable leur fait désirer au-delà de ce qu'ils ont , que seroit-ce , si vous saviez à quoi les biens mêmes qu'ils possèdent les exposent ; les peines qu'ils ont à les conserver , les alarmes que leur cause la crainte de les perdre , la douleur qu'ils ressentent en les voyant dépérir , les envies , les traverses , les persécutions que leur fortune leur attire ? Ah ! mes chères Sœurs , vous et moi qui avons renoncé au monde , nous serions , en vue de tout cela , remplis , animés , pénétrés d'une vive et intime reconnoissance envers notre Dieu. Les actions de grâces que nous lui rendons pour le bienfait inestimable de notre vocation , ne procéderaient plus seulement de la foi qui nous élève à l'espérance des biens futurs , mais d'un sentiment presque naturel , que l'expérience même des biens présents produiroit en nous. Sans attendre d'autre centuple que celui-là , nous

¹ *Psalm.* 43.

éprouverions dès maintenant , mais avec un excès de douceur qui seroit comme l'avant-goût de notre béatitude , combien il est avantageux d'avoir tout méprisé pour Jésus-Christ ; et la seule chose que nous aurions à craindre , en nous comparant avec les partisans du monde , c'est que la tranquillité et la paix de notre état ne nous tint déjà lieu de récompense , et ne diminuât en quelque manière le mérite de notre sacrifice. Et en effet , à combien d'épouses du Sauveur l'obéissance qu'elles ont vouée dans la religion , de gênante qu'elle peut quelquefois leur paroître , ne deviendrait-elle pas pour jamais douce et aimable , si elles concevoient bien ce que c'est que l'assujettissement de la plupart des épouses du siècle ? et combien d'âmes religieuses , que Dieu éprouve de temps en temps par certains ennuis , ne guérirois-je pas tout-à-coup de cette tentation , si je pouvois leur donner les connoissances que j'ai , non plus des désordres et des abominations , mais des tribulations et des malheurs dont le monde est plein ; je dis ce monde dont l'éclat semble plus nous éblouir , et dont la figure trompeuse a plus l'air de prospérité ?

Mais je me suis réservé quelque chose de plus essentiel et de plus fort pour la conclusion de ce discours : et quoi ? le voici. Outre les croix et les misères que les chrétiens du siècle ont à supporter , ils ont comme chrétiens , dans le siècle même , des devoirs à remplir ; et ces devoirs bien entendus doivent les faire trembler , pour peu qu'ils aient de christianisme. Or ce qui les doit faire trembler , c'est ce qui doit achever , mes chères Sœurs , de nous consoler. Je m'explique. Je dis que ces devoirs doivent faire trembler les chrétiens du siècle ; pourquoi ? parce que ce sont des devoirs auxquels le salut est attaché pour eux aussi bien que pour nous ; parce que ce sont des devoirs dont l'observation est par conséquent aussi indispensable pour eux que pour nous , et parce que ce sont enfin des devoirs dont la pratique est beaucoup plus difficile pour eux que pour nous. En effet , ces chrétiens que la divine Providence a laissés dans le monde , et qui peuvent , selon leur vocation , y demeurer sans être appelés à la même perfection que nous , sont appelés au même salut. Ce salut ne leur est pas moins important qu'à nous ; ce salut ne leur est pas promis à de meilleures conditions qu'à nous ; ils doivent comme nous l'acheter , comme nous le mériter , comme nous y travailler ; et voilà pourquoi Dieu leur a donné sa loi et prescrit certains devoirs. Il leur a dit , comme à nous : *Hoc fac , et vives* : Gardez mes commandements , et vous aurez la vie éternelle ; mais sans cela n'attendez de moi qu'une affreuse damnation. A bien examiner ces commandements de Dieu , nous trouverons que tout ce qu'ils ont d'essentiel et de plus onéreux est aussi étroit pour toutes les personnes du monde que pour les per-

sonnes religieuses ; que les uns et les autres , sur mille points , doivent à Dieu la même obéissance et la même fidélité ; que les uns et les autres ont sur mille sujets , à l'égard du prochain , les mêmes obligations de justice et de charité ; qu'en mille rencontres il est également enjoint aux uns et aux autres de veiller sur eux-mêmes , de garder leur cœur , de faire le bien , et de se maintenir dans un état de grâce et de sainteté. Mais voici le triste sort des mondains , et ce qu'il y a dans leur condition de bien déplorable et de bien terrible : c'est que , liés aussi étroitement que nous , il leur est du reste bien moins facile qu'à nous de satisfaire à ces préceptes , dont ils ne peuvent toutefois se dispenser sans encourir la haine de Dieu , et sans s'exposer à toute la sévérité de ses jugements. J'en dis trop peu : c'est qu'il leur est d'une extrême difficulté de les garder , ces préceptes , et qu'ils ne le peuvent sans livrer les plus violents combats , et sans remporter de continuelles victoires. D'où il arrive de deux choses l'une , ou qu'ils cèdent lâchement aux obstacles qu'ils ont à surmonter , et que , transgressant la loi , ils se damnent ; ou que , voulant résister au torrent et être fidèles à la loi , ils ont à chaque pas de nouveaux efforts à faire , et ne peuvent se maintenir dans l'ordre que par un travail sans relâche et une constance infatigable. De là cet abandon où vivent les uns , lâchant la bride à toutes leurs passions , parce qu'ils désespèrent de les pouvoir réprimer ; suivant en aveugles toutes leurs cupidités , parce qu'ils ne se sentent pas un courage assez affermi pour en soutenir les attaques et pour les arrêter ; cédant à la tentation qui les sollicite , parce qu'ils ne se croient pas assez forts pour la surmonter : état si commun dans le monde , mais état qui doit faire horreur à quiconque n'a pas perdu tout principe de religion et toute crainte de Dieu. De là cette guerre perpétuelle où les autres passent leurs jours : guerre domestique et contre eux-mêmes , contre les désirs qui les sollicitent , contre les ressentiments qui les aigrissent , contre les jalousies qui les piquent , contre toute la fragilité et toute la corruption naturelle du cœur de l'homme , dont le poids les accable , ou les accableroit si , par une force supérieure , ils ne s'élevoient au-dessus de la nature et de ses foiblesses : guerre étrangère et contre tout ce que le monde leur présente , contre les exemples du monde , contre les discours du monde , contre les maximes du monde , contre les coutumes du monde , contre les respects du monde , contre les intérêts du monde ; en sorte qu'ils éprouvent bien ce qu'éprouvoit l'Apôtre , lorsqu'il disoit , *Intus pugna , foris timores* ¹ : Assauts au dedans , alarmes et dangers au dehors. Guerre néanmoins nécessaire , c'est-à-dire guerre où ils sont obligés de prendre les armes et de

combattre ; ce n'est pas assez : où ils sont obligés de vaincre, et de vaincre toujours, et de vaincre en toutes rencontres et sur toutes sortes de sujets. Car ce ne sera point pour eux une excuse au tribunal de Dieu, que la difficulté de la loi : difficile ou non, de l'avoir une fois violée, et sur un seul point, ce seroit assez pour faire leur condamnation. Voilà, je le répète, pour peu qu'ils s'intéressent à leur propre salut (et à quoi peuvent-ils être sensibles, si l'affaire de leur salut ne les touche pas), voilà ce qui doit les désoler et les consterner.

Mais c'est cela même, mes chères Sœurs, qui doit nous faire sentir l'avantage de notre état, cela même qui nous le doit faire estimer et aimer. Nous y avons deux sortes de devoirs, devoirs communs à tous les états du christianisme, et devoirs propres à la profession religieuse. Or, sans m'arrêter aux devoirs communs, dont l'observation nous est incontestablement beaucoup plus facile, je prétends, et vous l'éprouvez, que dans les devoirs même particuliers auxquels nous nous sommes volontairement soumis, il n'y a rien de si sublime, rien de si héroïque et de si parfait, qui dans la pratique ne nous devienne plus aisé que ne le sont aux mondains les devoirs les plus ordinaires : pourquoi cela ? Ne le savez-vous pas ? c'est que l'état religieux, en nous éloignant du monde, nous éloigne de tout ce qui pourroit séduire notre esprit et corrompre notre cœur ; c'est que dans l'état religieux nous n'avons devant nous que des exemples qui nous soutiennent, qui nous animent, qui nous sanctifient ; c'est que nous ne voyons rien, que nous n'entendons rien, que nous ne faisons rien qui ne nous porte à la perfection où nous sommes appelés : d'où il arrive que nous nous sauvons, et même que nous nous perfectionnons, sans avoir les mêmes périls à courir, les mêmes ennemis à repousser, ni par conséquent les mêmes violences à nous faire. Nous ne sommes point obligés de nous séparer de la multitude : au contraire, nous n'avons qu'à nous y joindre, et qu'à la suivre. Nous ne sommes point dans la nécessité de prendre des voies écartées : au contraire, nous n'avons qu'à tenir les chemins les plus fréquentés et les plus battus. Il ne faut point, pour obéir à Dieu et pour accomplir les volontés de Dieu, que nous allions contre le torrent : au contraire, nous n'avons qu'à nous laisser conduire ; tellement qu'il y auroit mille fois pour nous plus de peine à n'être pas dans l'ordre et à sortir de la règle, qu'à nous y assujettir et à y persévérer. Or, mes chères Sœurs, quelle pensée doit être plus consolante pour une âme religieuse que celle-ci : Ce que je fais aisément dans la religion, me coûteroit infiniment dans le monde. J'y trouve du goût, j'y trouve la tranquillité et le repos, et je n'y trouverois ailleurs que des contradictions et des

traverses. Encore , avec tout ce que j'aurois à essayer au milieu du monde , et avec toute ma fermeté , tomberois-je souvent , ou du moins ne ferois-je que très-peu de progrès ; au lieu que , sans opposition et sans risque , non-seulement je mets mon salut en assurance , mais je m'élève et j'acquiers chaque jour devant Dieu de nouveaux mérites. Pensée d'autant plus touchante pour des personnes religieuses , qu'elles connoissent mieux le prix du salut , et qu'elles ont plus d'ardeur pour leur avancement dans les voies de cette éternité bienheureuse.

Mais du reste , ma chère Sœur , tout ceci n'empêchera point que vous ne puissiez dire à Jésus - Christ , comme saint Pierre , et même dans un sens avec plus de confiance que saint Pierre : *Eccè nos reliquimus omnia , et secuti sumus te* : Seigneur , nous avons tout quitté pour vous. Car au lieu que cet apôtre n'avoit quitté que des filets et une barque , vous allez renoncer , par une profession solennelle , à tous les avantages et à tous les droits d'une naissance illustre : vous allez quitter tout ce que le monde pouvoit vous promettre de plus grand. C'est un sacrifice qui fera , dès cette vie même , votre bonheur ; mais après tout , ce bonheur de votre état n'ôtera rien à votre sacrifice de son mérite : ce sera toujours un sacrifice , et le plus généreux de tous les sacrifices que vous puissiez faire à votre Dieu. Il y aura égard , et surtout il aura égard au zèle et au désintéressement parfait avec lequel vous le faites : car je connois trop , ma chère Sœur , les dispositions intérieures de votre âme , pour ne savoir pas quel esprit vous anime dans le dessein que vous avez pris de vous dévouer à Dieu. Je sais que c'est lui seul qui vous attire , et non point les douceurs qu'il lui a plu d'attacher à son service ; qu'en vous donnant à lui , vous ne cherchez que lui , et que vous êtes prête à tout entreprendre et à tout souffrir pour lui. Sainte résolution qui achèvera de vous faciliter tout ce que la vie religieuse peut avoir en soi de plus pénible , puisqu'il est vrai que moins on pense à l'adoucir , plus elle devient douce , et que plus on veut sentir la pesanteur de la croix , plus la croix devient légère. Allez donc , précieuse victime , allez au pied de l'autel vous immoler ! allez mourir au monde et à vous-même , pour ne plus vivre qu'au Seigneur. C'est lui qui vous a appelée , c'est lui qui va vous recevoir ; c'est lui qui vous soutiendra dans l'exécution de toutes les promesses que vous avez à lui faire , comme c'est lui-même enfin qui vous couronnera dans la gloire , où nous conduise , etc.

CINQUIÈME SERMON SUR L'ÉTAT RELIGIEUX.

COMPARAISON DES PERSONNES RELIGIEUSES AVEC JÉSUS-CHRIST
RESSUSCITÉ.

Si complantati facti sumus similitudini mortis ejus, simul et resurrectionis erimus.

Si nous sommes entés en Jésus-Christ par la ressemblance de sa mort, nous le serons **en même temps** par la ressemblance de sa résurrection. *Épître aux Romains*, chap. vi.

Ne vous étonnez pas, Chrétiens, si je vous parle de Jésus-Christ ressuscité, dans une cérémonie qui, selon toutes les maximes de la foi, est un véritable sacrifice, et doit être par conséquent regardée comme une véritable mort*. Il est vrai, la mort et la résurrection sont deux termes essentiellement opposés, et il est aussi impossible dans l'ordre de la nature de mourir et de ressusciter tout à la fois, que d'être et de n'être pas. Mais cette opposition ne se rencontre point dans l'ordre de la grâce : car l'âme chrétienne, par la conformité qu'elle a avec Jésus-Christ, peut sans contradiction réunir en elle ces deux choses; je veux dire qu'elle peut, tout ensemble, et être morte spirituellement, et être spirituellement ressuscitée. *Si complantati facti sumus similitudini mortis ejus, simul et resurrectionis erimus* : Si, comme de nouvelles plantes, nous sommes entés sur la croix de cet Homme-Dieu; si notre conversion, par laquelle nous mourons au péché, est en nous, comme elle le doit être. l'image de sa mort, elle le sera en même temps de sa résurrection. L'Apôtre ne dit pas qu'après avoir été semblables à Jésus-Christ dans l'état de sa mort, nous lui serons un jour semblables dans l'état de sa résurrection et de sa gloire; mais il prétend que, par un effet miraculeux et tout divin, nous lui serons tout à la fois semblables dans l'un et dans l'autre; et qu'en qualité de parfaits chrétiens, nous aurons l'avantage d'être conformes à sa vie glorieuse, dès le moment même que nous nous trouverons conformes à sa sainte mort : *Simul et resurrectionis erimus*. Je conviens donc, digne et fidèle épouse du Sauveur, qu'en mourant au monde vous allez mourir et vous ensevelir avec Jésus-Christ, suivant la pensée et l'expression de saint Paul. *Consepulti sumus cum illo*¹; mais mourir et s'ensevelir de la sorte, c'est ressusciter et entrer dans une nouvelle vie, *Si commortui sumus et convivemus*²; et afin de ne me point écarter des sentiments de l'Eglise, qui, dans ces saints jours, est occupée à célébrer la résurrection du Fils de Dieu, après avoir pleuré sa mort, je veux vous montrer que l'état de Jésus-Christ ressuscité est le vrai modèle de la perfection de la vie religieuse, et que la vie religieuse, dans sa perfection, est la plus

* Le P. Bourdaloue fit ce sermon pour le temps de Pâques.

¹ Rom., 6. — ² 2 Tim., 2.

fidèle image de l'état de Jésus-Christ ressuscité. Pouvois-je choisir un sujet plus propre à vous donner une haute idée de votre vocation ? Mais pour en tirer tout le fruit que je me promets, j'ai besoin, pour vous et pour moi, des lumières du Saint-Esprit, et je les demande par l'intercession de la mère de Dieu, en lui disant : *Ave, Maria.*

Quand saint Paul parloit aux chrétiens de l'obligation que nous avons tous de porter, même dès cette vie, l'image de l'homme céleste, il s'expliquoit trop clairement pour ne pas convenir d'abord que par cet homme céleste, il entendoit Jésus-Christ ressuscité. Car voici comment il raisonne dans cet admirable chapitre de la première Epître aux Corinthiens, où, après avoir établi la résurrection du Fils de Dieu, comme le fondement de toute la morale du christianisme, il en tire cette conséquence, que je vous prie de bien comprendre, parce qu'elle va faire tout le sujet de ce discours. Nous reconnoissons, dit-il, deux hommes bien différents et bien opposés, mais qui sont néanmoins les deux principes de notre origine : le premier est Adam, qui fut formé de la terre, et qui, par cette raison, mais plus encore par le désordre de son péché, mérite d'être appelé l'homme terrestre, *Primus homo de terrâ terrenus*¹ ; et le second est Jésus-Christ, cet homme descendu du ciel, qui dans tous les mystères de sa vie, mais surtout dans sa sainte résurrection, a paru parfaitement ce qu'il étoit, c'est-à-dire un homme céleste et divin : *Secundus homo de cælo cælestis*². Tel qu'a été l'homme terrestre, qui est Adam, tels sont parmi nous ceux qui, menant une vie sensuelle et animale, bornent leurs désirs à la terre, et n'ont de vue que pour la terre, *Qualis terrenus, tales et terreni*³ ; et tel qu'a été l'homme céleste, qui est Jésus-Christ, tels sont ces chrétiens qui, par la pureté de leurs mœurs, se conformant à son exemple et imitant sa sainteté, semblent déjà participer à sa gloire : *Et qualis cælestis, tales et cælestes*⁴. C'est pourquoi, mes Frères, conclut l'Apôtre, comme nous avons été assez malheureux pour porter l'image de l'homme terrestre et pécheur, efforçons-nous maintenant de porter l'image de l'homme céleste et glorieux : *Igitur sicut portavimus imaginem terreni, portemus et imaginem cælestis*⁵. Or voilà, mes chers auditeurs, ce que fait excellemment une vierge chrétienne qui quitte le monde, et qui se consacre à Dieu par les vœux de la religion. Car pour vous en convaincre sensiblement, et pour vous donner une idée juste de la profession religieuse, en la comparant avec la résurrection du Fils de Dieu, voici mon dessein. Je trouve deux choses singulièrement remarquables dans l'état de Jésus-Christ ressuscité

¹ 1 Cor. 15. — ² Ibid. — ³ Ibid. — ⁴ Ibid. — ⁵ Ibid.

(j'entends de Jésus-Christ ressuscité avant qu'il montât au ciel, et pendant les quarante jours qu'il demeura sur la terre) : l'une par rapport à son corps, l'autre par rapport à son âme bienheureuse. L'une, qui consiste en ce que le corps de Jésus-Christ, par une vertu merveilleuse de sa résurrection, quoique toujours matériel dans sa substance et en lui-même, devint tout spirituel dans les divines qualités qu'il acquit en ressuscitant : l'autre, qui consiste en ce que Jésus-Christ, après sa résurrection, demeura tellement sur la terre, qu'il y fut désormais séparé du commerce des hommes, n'ayant même avec ses disciples que quelques entretiens courts et passagers, selon qu'il le jugeoit nécessaire pour les affermir dans la foi ; et du reste n'étant occupé que du ciel, et ne voulant plus avoir de conversation que dans le ciel. Deux choses qui font de Jésus-Christ ressuscité un parfait modèle de l'état religieux. Car c'est ainsi, ma très-chère Sœur, que, par le vœu de chasteté, vous allez présenter votre corps à Dieu comme une hostie vivante, sainte, et agréable à ses yeux. Or, dans la doctrine de saint Paul, votre corps consacré de la sorte et immolé à Dieu va devenir un corps tout spirituel par la grâce de votre vocation, comme l'étoit celui du Sauveur par la gloire de sa résurrection. Par le vœu de clôture, vous allez, à l'exemple du même Sauveur, sans sortir du monde, vous séparer du commerce du monde, pour n'avoir plus de société ni de communication avec le monde, qu'autant qu'une sainte nécessité vous y engagera ; en sorte que vos entretiens avec les personnes du monde ne seront, si je l'ose dire, que de simples apparitions pour leur inspirer le zèle de leur conversion et de leur salut, pour les confirmer dans le bien, pour les édifier. Je vous ferai donc voir d'abord les caractères du corps glorieux de Jésus-Christ vivement marqués dans une vierge chrétienne qui, renonçant à la chair et au sang, choisit Jésus-Christ pour son unique époux ; et ensuite vous verrez la forme de vie que tint sur la terre Jésus-Christ ressuscité, fidèlement et heureusement imitée par une vierge qui, se renfermant dans la maison de Dieu, se fait au milieu du monde une solitude où elle ne pense plus qu'à l'éternité. En deux mots, votre profession, âmes religieuses, par une pleine conformité avec la résurrection du Fils de Dieu, opère en vous tout à la fois deux miracles de la grâce ; savoir, une chair toute spirituelle, et un esprit tout céleste. Une chair toute spirituelle, par l'angélique pureté que vous professez : ce sera la première partie. Un esprit tout céleste, par l'entier éloignement du monde et l'intime commerce avec Dieu, où vous vivez : ce sera la seconde partie. Voilà, dis-je, les deux avantages que je découvre dans la vocation religieuse ; voilà à quoi je réduis les obligations de votre état ; et voilà, mes

chers auditeurs , ce que chacun de vous doit par proportion s'appliquer jusque dans la vie séculière , et cependant chrétienne , où la Providence l'engage.

PREMIÈRE PARTIE.

De toutes les idées que l'Écriture nous donne de Jésus-Christ dans l'état de sa résurrection , la plus surprenante et la plus digne de nos réflexions , c'est celle qu'en avoit conçue saint Paul , quand il disoit aux Corinthiens : *Et si cognovimus secundum carnem Christum , sed nunc jam non novimus* ¹ : Ainsi , mes Frères , quoique autrefois nous ayons connu Jésus-Christ selon la chair , maintenant qu'il est ressuscité et dans l'état de sa gloire , nous ne le connoissons plus de cette sorte. Mais sur quoi l'Apôtre fondeoit-il , ou sur quoi pouvoit-il fonder cette proposition si étonnante , et même en apparence si contraire à la vérité du mystère dont il parloit ? Car il est de la foi que Jésus-Christ étoit ressuscité dans la même chair où il avoit vécu , et où il étoit mort ; et il est de la foi que la gloire de sa résurrection n'avoit point détruit cette chair. Cela est vrai : mais elle l'avoit tellement changée , que saint Paul prétendoit avoir droit de ne la plus reconnoître. C'étoit un corps , dit saint Grégoire pape , mais qui n'avoit plus rien de matériel ni de terrestre , et que la gloire de sa résurrection rendoit si différent des autres corps , qu'il ne devoit plus être regardé que comme un pur esprit. Aussi les apôtres troublés et effrayés s'imaginoient-ils , en le voyant , voir un esprit : *Conturbati et conterriti existimabant se spiritum videre* ². En effet , par un miracle inouï , et qui ne pouvoit être que le privilège des purs esprits , il entroit dans les divers lieux où les disciples se trouvoient assemblés , sans que les portes lui en fussent ouvertes ; pour montrer , ajoute le même Père , que dans l'état de sa nouvelle vie sa chair étoit bien de même nature que dans sa vie mortelle et passible , mais qu'elle jouissoit d'une toute autre gloire : *Ut ostenderet esse post resurrectionem carnem suam , et ejusdem naturæ , et alterius gloriæ* ³.

Excellent modèle de ce qui s'accomplit tous les jours dans les vierges consacrées à Jésus-Christ pour être ses chastes épouses. Voulez-vous savoir le premier avantage qui leur revient de cette consécration ? le voici. Quoiqu'elles vivent encore dans la chair (c'est ainsi que s'exprime l'Apôtre) , elles ne vivent plus selon la chair , elles ne marchent plus selon la chair , elles n'agissent plus selon la chair : *In carne ambulantes , non secundum carnem militamus* ⁴ ; c'est-à-dire que par la chasteté religieuse elles sacrifient leurs corps à Dieu , et que leurs corps sacrifiés semblent n'être plus ce qu'ils étoient , tant ils sont ennoblis et perfectionnés dans l'ordre de la grâce. Divin pa-

¹ 2 Cor., 5. — ² Luc., 24. — ³ Greg. — ⁴ 2 Cor., 10.

rallèle de Jésus-Christ ressuscité, et de ses épouses; parallèle dont je ne puis mieux vous faire voir le parfait rapport, qu'en le réduisant aux quatre propositions ou saint Paul marquoit les prérogatives de la résurrection des corps glorieux. Peut-être serez-vous surpris de trouver toutes ces propositions vérifiées clairement et presque à la lettre dans la personne d'une vierge qui se voue à Dieu. Prenez garde. Le corps mort, dit le docteur des Gentils, est mis en terre comme un corps animal et matériel, et il ressuscitera tout spirituel: *Surget corpus spiritale*¹. Il est mis en terre plein de corruption, et il ressuscitera incorruptible: *Surget in incorruptione*². Il est mis en terre difforme et hideux, et il ressuscitera tout éclatant et brillant de gloire: *Surget in gloriâ*³. Il est mis en terre privé de mouvement et d'action, et il ressuscitera rempli de force et de vertu: *Surget in virtute*⁴. Voilà, par rapport aux prédestinés, ce que fera un jour la résurrection. Or je soutiens que, dès cette vie, la chasteté religieuse, dans ceux qui l'embrassent, produit déjà tous ces effets. Je soutiens que c'est elle qui par avance, et même dans le sens de saint Paul, rend le corps d'une vierge tout spirituel; que c'est elle qui le maintient dans une parfaite intégrité, et, si je puis me servir de cette expression, dans une sainte incorruptibilité; que c'est elle qui le remplit d'une force surnaturelle et divine; que c'est elle qui fait déjà sa gloire anticipée, et que ces quatre caractères des corps glorieux sont les quatre dons de grâce que la religion lui communique. Voilà ce que je soutiens, et dont vous allez convenir.

J'ai dit que la chasteté religieuse, anticipant dès cette vie l'effet de la résurrection, rend un corps tout spirituel; et la preuve en est évidente: parce qu'il est certain que la chasteté, surtout avec ce caractère de stabilité que lui donne la religion, affranchit un corps de la servitude des sens, le met dans une disposition à n'être plus dominé par la concupiscence de la chair, le rend souple et obéissant à la loi de l'esprit. Or pourquoi un corps soumis à l'esprit ne deviendrait-il pas spirituel, puisqu'un esprit esclave du corps est appelé dans l'Écriture un esprit charnel? Car la grâce, dit saint Augustin, n'est pas moins efficace pour le bien que le péché pour le mal; et puisque le péché peut faire qu'une âme raisonnable, de spirituelle qu'elle étoit, devienne tout animale et toute charnelle, faut-il s'étonner si la grâce, par une opération toute contraire, a la vertu de sanctifier un corps quoique matériel, et d'en faire un corps spirituel? *Neque enim absurdum est, quod sit in homine caro spiritualis, si potest esse in hac vitâ spiritus ipse carnalis*⁵. C'est le raisonnement de saint Augustin; et pour mieux établir la proposition que j'ai avancée, consultons l'Évan-

¹ 1 Cor., 15. — ² Ibid. — ³ Ibid. — ⁴ Ibid. — ⁵ August.

gile, et demandons au Sauveur du monde en quoi consiste cet état de spiritualité où doivent être élevés les corps bienheureux par la résurrection. C'est lui-même qui nous l'apprend dans le chapitre vingt-deuxième de saint Matthieu. *In resurrectione neque nubent, neque nubentur; sed erunt sicut angeli Dei in cælo*¹: Après la résurrection, dit le Fils de Dieu, les hommes libres et dégagés des alliances sensuelles, seront comme les anges dans le ciel: pourquoi? parce qu'ils n'auront plus entre eux d'autre société que celle dont les anges sont capables: *Sed erunt sicut angeli Dei*. Or il est manifeste qu'en ceci l'état de la religion ressemble parfaitement à celui de la résurrection. Car qu'est-ce que la religion, qu'est-ce qu'un monastère de vierges, sinon une assemblée d'âmes élues qui sont vraiment les anges de la terre; qui, s'étant associées pour être, par une inviolable et unanime profession, les épouses du Dieu qu'elles servent, n'ont point entre elles d'autre affinité que celle qu'elles auront comme les anges dans le séjour bienheureux; qui, selon la parole de saint Paul, ont des corps comme n'en ayant point, et usent du monde comme n'en usant point; enfin, dont il est vrai de dire, dans le sens propre et naturel, *Neque nubent, neque nubentur, sed erunt sicut angeli Dei*? Un corps sanctifié par la chasteté et par la solennelle profession qu'en fait une vierge, peut donc, dans les principes de Jésus-Christ, être considéré comme un corps spirituel et angélique; et Dieu, remarque saint Chrysostome, par son aimable providence, a ainsi disposé les choses, afin que de même qu'il y a des hommes dans le monde qui, par des péchés honteux, déshonorent leur corps et l'avilissent jusqu'à la condition des bêtes, *Homo cum in honore esset, non intellexit; comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis*², il y eût aussi des vierges sur la terre qui, par la sainteté de leur état, ennoblissent ce même corps, et l'élevassent en quelque manière jusqu'à la condition des anges: *Sed erunt sicut angeli Dei in cælo*. Suivons la pensée de saint Paul.

Le corps, tout sujet qu'il est par lui-même à la corruption, ressuscitera tout incorruptible: *Surget in incorruptione*; et je prétends que la chasteté, sans attendre la résurrection, nous fait déjà voir cette merveille dans une épouse de Jésus-Christ: second privilège que je vous prie de bien comprendre. Quand Madeleine, dans la ferveur de sa conversion, répandit sur les pieds du Sauveur du monde un précieux parfum, Jésus-Christ, pour la défendre et pour justifier son zèle contre les apôtres qui en murmuroient, dit une parole bien remarquable, et qui convient admirablement à mon sujet: *Quod habuit hæc, fecit; prævenit ungere corpus meum in sepulturam*³: Ne

¹ *Math.*, 22. — ² *Psalm.* 48. — ³ *Marc.*, 14.

condamnez point cette femme ; ce qu'elle a fait , ç'a été pour prévenir le temps de ma sépulture , et pour embaumer dès à présent mon corps , en me rendant par avance ce devoir de sa piété : *Prævenit unger corpus meum*. Or voilà , mes chères Sœurs , ce que vous avez saintement imité , et ce que Dieu , par une grâce singulière , vous a inspiré de pratiquer pour vous-mêmes dans la religion. Car la chasteté que vous avez embrassée est , dans la pensée des Pères , comme une onction céleste répandue sur vos corps ; comme un baume sacré qui maintient vos corps dans une intégrité parfaite. Oui , c'est cette onction de la chasteté religieuse qui vous conserve au milieu de tant de dérèglements , où toute chair , dans ce malheureux siècle , semble être livrée ; et c'est cette onction de la chasteté vouée à Dieu qui fait que le monde , tout perversi et tout corrompu qu'il est , ne peut néanmoins vous surprendre et vous pervertir. Hors de la religion , les vertus même les plus solides sont exposées à cette corruption du monde. Sans une grâce toute extraordinaire , pour peu qu'une femme du monde vive selon l'esprit du monde , ce ver , qui infecte aujourd'hui ce qu'il y a de plus sain dans le christianisme , ce ver de l'impureté se forme peu à peu dans son cœur : l'oisiveté , la mollesse , les délices de la vie , la liberté des entretiens , les occasions , les mauvais exemples , tout cela , sans qu'elle s'en aperçoive , porte avec soi un air contagieux , dont il est difficile qu'elle se défende. Mais votre état , mes chères Sœurs , est un préservatif infallible contre tout cela : préservatif contre la mollesse , par les austérités de la profession religieuse ; préservatif contre l'oisiveté , par le travail et les observances régulières qui partagent votre vie ; préservatif contre la licence des conversations mondaines , par les pieux entretiens et les saintes conférences que vous avez ensemble ; préservatif contre les occasions , par le divorce que vous avez fait avec le monde ; préservatif contre les mauvais exemples , par l'édification que vous donne une communauté tout entière , dont la ferveur vous soutient , et dont la sainteté est pour vous , selon l'Écriture , une odeur de vie : *Odor vitæ in vitam* ¹ ; au lieu que les scandales dont le monde est plein sont pour les Justes mêmes qui y vivent une odeur de mort : *Odor mortis in mortem* ². Or , vous trouvant ainsi préservées de la contagion du monde , et respirant sans cesse un air pur dans la maison de Dieu , il ne faut plus être surpris que votre vie soit avec tant de distinction et irréprochablement exempte de cette corruption générale qui règne aujourd'hui dans le monde , et dans le monde chrétien. Une vierge , comme épouse de Jésus-Christ , a donc le bonheur d'être incorruptible par un don de la grâce , comme le seront un jour

¹ 2 Cor., 2. — 2 Ibid.

les corps des bienheureux par une propriété de leur résurrection.

De ces deux espèces d'incorruptibilité, vous me demandez quelle est la plus glorieuse devant Dieu. Mais peut-on douter que ce ne soit, préférablement à l'autre, celle qui convient à l'épouse de Jésus-Christ; et n'est-ce pas encore ici que se vérifie la troisième proposition de saint Paul : *Surget in gloria?* Non, tout ce que nous concevons de l'éclat et de la gloire des corps bienheureux n'approche point de la gloire solide et intérieure d'une vierge consacrée à Dieu; de cette gloire qui lui vient de l'invincible chasteté qu'elle professe; de cette gloire que le Prophète royal lui attribue par ces paroles du psaume quarante-quatrième : *Omnis gloria filix regis ab intus* ¹. Car c'est cette divine chasteté qui élève l'âme chrétienne à la sublime alliance qu'elle contracte avec le Verbe de Dieu. C'est en vue de cette divine chasteté que le Fils unique de Dieu ne dédaigne pas, mes chères Sœurs, de vous reconnoître pour ses épouses, et que l'ange de l'Apocalypse disoit à saint Jean : *Veni, et ostendam tibi sponsam uxorem Agni* ² : Venez, je vous montrerai celle qui est l'épouse de l'Agneau. Titre spécialement acquis aux âmes religieuses, parce qu'il n'y a qu'elles dans l'Eglise de Dieu qui soient les épouses de l'Agneau par un vœu formel et solennel, par un engagement éternel, par un renoncement qui les met en droit d'appartenir bien plus que les autres vierges à cet époux immortel. C'est par le mérite de cette divine chasteté que vous suivez l'Agneau partout où il va, que vous avez part à ses plus intimes faveurs, que vous êtes rachetée d'entre les hommes pour être les prémices des offrandes qui lui sont faites : *Primitix Deo et Agno* ³. Que pouvez-vous espérer de la résurrection future, qui surpasse cet honneur? et un corps ainsi dévoué par la religion a-t-il besoin d'attendre la fin des siècles, pour être aux yeux de Dieu un corps revêtu de gloire? n'est-il pas déjà tel qu'il sera dans la béatitude que Dieu lui prépare?

Ce n'est pas qu'il n'y ait de la différence entre l'état présent d'une vierge, et l'état d'un corps glorieux; mais c'est par proportion la même différence que saint Bernard a mise entre un ange et une vierge. Ils diffèrent entre eux, dit ce Père, par le bonheur, et non par la force et la vertu : *Differunt felicitate, non virtute* ⁴. Je vais encore plus loin, et je prétends qu'à l'égard même de la vertu et de la force, non-seulement il y a de la différence entre l'état d'une vierge sur la terre et celui d'un corps glorieux dans le ciel; mais qu'à comparer l'un et l'autre, tout l'avantage est pour les vierges : comment cela? parce qu'après la résurrection, la pureté des corps glorieux sera désormais une pureté sans efforts, une pureté sans combat, une pureté

¹ Psalm. 44. — ² Apoc., 21. — ³ Ibid., 14. — ⁴ Bern.

sans victoire ; au lieu que la pureté des vierges, épouses du Sauveur, est en cette vie une pureté victorieuse, une pureté sujette aux attaques de l'ennemi, et qui se soutient, qui résiste, qui triomphe. Or pour cela, quelle vertu ne faut-il pas ? D'où je conclus que cette pureté met donc nos corps dans la disposition où seront les corps des élus, quand ils ressusciteront pleins de force, et qu'elle opère déjà dans nos personnes ce qui doit un jour arriver quand le dernier oracle de saint Paul s'accomplira : *Surget in virtute.*

Mais ici, mes chères Sœurs, permettez-moi de faire avec vous une réflexion qui renfermera le fruit de cette première partie, et qui me paroît d'une conséquence extrême pour votre édification et pour la mienne. Il est vrai que nos corps, par une grâce particulière de notre état, et par une prérogative de la profession religieuse, participent dès maintenant à la gloire de Jésus-Christ ressuscité ; mais souvenons-nous qu'ils n'y participent qu'autant que nous y coopérons, et que par notre fidélité nous travaillons à les maintenir dans cette perfection. Souvenons-nous que nos corps, quoique consacrés par le vœu de la chasteté, ne sont en cette vie ni spirituels, ni incorruptibles, ni revêtus de gloire, ni remplis de force qu'autant que nous avons soin de les rendre tels par une application constante à tous les devoirs de la religion. Au lieu que les corps glorieux posséderont dans le ciel ces excellentes qualités sans aucun danger de les perdre, et au lieu que ces qualités leur tenant lieu d'une récompense éternelle, ils les posséderont par une invariable et bienheureuse nécessité ; souvenons-nous que ces qualités ne nous peuvent convenir que dépendamment du bon usage que nous faisons de notre liberté ; que dépendamment de l'attention que nous avons sur nous-mêmes, du courage avec lequel nous combattons contre nous-mêmes, de la guerre que nous déclarons à notre chair, comme à la plus dangereuse ennemie de nous-mêmes, de l'esprit de pénitence que nous entretenons dans nous-mêmes. C'est ce qui augmente devant Dieu notre mérite ; mais aussi persuadons-nous bien que c'est ce qui doit augmenter notre circonspection et notre crainte. Car enfin, quelque confiance que nous donne la religion, elle ne nous donne point d'assurance ; et les grâces dont elle nous fortifie, quelque puissantes qu'elles soient d'ailleurs, ne sont point des grâces à fomentier notre lâcheté, beaucoup moins à autoriser notre présomption. Quelque fonds que nous puissions faire, et que nous ayons droit de faire sur ces secours abondants de la religion, il faut après tout reconnoître que, n'étant ni absolument impeccables, ni confirmés en grâce, nous pouvons toujours déchoir de cet état de pureté où notre vocation nous établit ; que plus cette pureté est dans un degré éminent, plus les chutes sont grièves et

redoutables ; que plus elle est éclatante , plus il est aisé d'en ternir le lustre ; que le moindre souffle de l'esprit impur est capable d'en effacer les plus beaux traits ; que portant , comme dit saint Paul , ce trésor dans des vases de terre , nous devons marcher avec une sainte frayeur , et mesurer tous nos pas ; que la conduite la plus téméraire seroit de nous glorifier de cet état de pureté , et de ne pas trembler dans la vue de notre fragilité ; que non-seulement les vices grossiers , mais les moindres relâchements , peuvent avoir des suites funestes ; que la recherche de certaines commodités , que l'attache même trop grande aux nécessités de la vie , sont autant de dispositions à faire revivre en nous ce corps terrestre , dont la destruction doit être , avec la grâce , l'ouvrage de notre ferveur , et surtout de notre mortification ; que nos corps , quoique sanctifiés par la chasteté , ont toujours un penchant à s'affranchir des devoirs pénibles , et que , par une malheureuse sympathie , ils entraînent l'âme peu à peu , ils l'appesantissent , la rendent tardive et languissante , lui font porter avec dégoût et avec chagrin le joug de Dieu. Vérités dont nous sommes assez instruits ; et plaise au ciel qu'une fatale expérience et une preuve personnelle ne vous les fasse jamais sentir !

Que devons-nous donc faire pour nous préserver de ces désordres ? vous en savez , mes chères Sœurs , l'important secret , et votre vie en pourroit être pour les autres une leçon. C'est de mettre en œuvre toutes les vertus religieuses qui doivent nous aider à entretenir cette admirable conformité de nos corps avec le corps glorieux de Jésus-Christ. Et quelles sont ces vertus ? La vigilance , qui nous est représentée par ce don de clarté qu'eut le corps du Sauveur après sa résurrection ; l'obéissance , qui nous est marquée par le don d'agilité ; la pénitence , qui éteint en nous toutes les passions , et que nous figure le don d'impassibilité : mais par - dessus toutes les autres , une humilité sincère , sans laquelle il ne peut y avoir en tout cela ni sûreté pour nous , ni solidité. Donnez-les-nous , mon Dieu , toutes ces vertus ; nous vous les demandons. Achevez l'ouvrage que vous avez commencé ; et puisque vous nous avez engagés dans la sainte entreprise que nous avons formée , ne nous y abandonnez pas. Dans l'obligation où nous sommes d'accomplir notre sacrifice , s'il nous manquoit une de ces vertus , où en serions-nous ? si , par une vaine dissipation , nous donnions encore à nos sens une dangereuse liberté ; si , par l'infraction de la règle qui nous est imposée , nous tâchions d'en éluder la sévérité ; si dans la pratique de l'obéissance nous trouvions moyen , par les artifices de notre amour-propre , de ne faire jamais que notre volonté ; si nous prétendions être chastes sans être humbles , et si la sainteté de notre vœu ne nous dégageoit pas des sentiments d'une

secrète vanité : ah ! Seigneur, notre profession ne serviroit qu'à notre confusion ; et n'auroit - on pas bien sujet alors , mes chères Sœurs , de nous faire le reproche que saint Paul faisoit aux Galates : *Nonne carnales estis , et secundùm hominem ambulatis* ¹ ? Quelque spirituels que vous paroissiez et que vous vous piquiez d'être , vous êtes encore tout charnels.

C'est à vous-mêmes , hommes du siècle , que vous devez appliquer cette morale. Car sans être religieux il vous suffit d'être chrétiens , pour avoir une indispensable et essentielle obligation de vous conformer à Jésus - Christ , comme à votre modèle. C'est - à - dire que si vous êtes spirituellement ressuscités avec ce divin Sauveur, que si dans cette solennité de Pâques vous avez été véritablement et sincèrement convertis , vous ne devez plus être esclaves de la cupidité et de la chair, vous ne devez plus suivre les appétits et les aveugles convoitises de la chair ; que cette chair, purifiée par le sacrement du corps de Jésus-Christ , ne doit plus être désormais sujette à la corruption du péché ; et qu'au lieu que nous gémissions autrefois de vous voir honteusement dominés par les sens , nous , les ministres du Seigneur, nous devons avoir la consolation de vous trouver heureusement changés et transformés en d'autres hommes ; de sorte que nous puissions dire de vous : *Et si cognovimus secundùm carnem , sed nunc jam non novimus*. Car voilà comment vous porterez l'image de l'homme céleste. Voilà les caractères de son corps glorieux , et voici ceux de sa bienheureuse âme dans l'état de la résurrection , non moins fidèlement exprimés dans une âme chrétienne qui se consacre à la retraite et à la vie religieuse. Renouvelez votre attention pour cette seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

C'est une réflexion de saint Paulin qui me paroît aussi solide qu'édifiante, savoir, que le mystère de la résurrection du Fils de Dieu ne nous confirme pas seulement dans la foi et dans l'espérance de notre résurrection future , mais qu'elle nous enseigne même la forme de vie que nous devons tenir, comme chrétiens , dans le siècle présent ; et que cette vie nouvelle consiste surtout dans la séparation du monde , qui de tout temps a été regardée par les vrais serviteurs de Dieu comme une des parties les plus essentielles de la sainteté : *Mysterio dominicæ resurrectionis , non ad solam resurrectionis nostræ fidem , sed ad voluntariam hujus sæculi abdicationem instruimur* ². En effet, s'il y eut jamais un parfait modèle d'une vie retirée , et en particulier de la retraite , il est évident que c'est le mystère ou plutôt

¹ 1 Cor., 3. — ² Paulin.

l'état de Jésus-Christ ressuscité, avant qu'il montât au ciel, et pendant les quarante jours qu'il demeura sur la terre. Appliquez-vous à la comparaison que je vais faire de l'un et de l'autre, et voyez s'il est rien de plus naturel et de plus juste. Voici dans Jésus-Christ ressuscité l'exemplaire, et vous en reconnoîtrez aisément dans l'âme religieuse la ressemblance. Le Sauveur du monde, après sa résurrection, demeure encore sur la terre; mais il y demeure séparé du commerce des hommes, séparé de ses disciples, séparé de ceux que l'Evangile appelle ses frères, séparé même de Marie sa mère : première circonstance, qui doit avoir pour vous, mes chères Sœurs, quelque chose de bien touchant et de bien consolant. Tout séparé qu'il est des siens, il ne laisse pas de leur apparître quelquefois et de se faire voir à eux; mais il ne leur apparît que pour des besoins importants, et qu'autant qu'il le juge nécessaire pour leur donner des marques de son zèle et de sa charité : seconde circonstance encore très-propre à vous servir de règle. Dans ces apparitions, quoique passagères, il les voit et il leur parle, mais en leur témoignant toujours une sainte impatience de les quitter, et une espèce d'empressement de retourner à son Père : troisième circonstance, qui vous fait une leçon non moins utile que les autres, ni moins convenable à votre état. Du reste, il n'a d'entretien qu'avec Dieu; toute sa conversation est dans le ciel, dont il se regarde déjà comme possesseur, et la terre n'est plus pour lui qu'une demeure étrangère : quatrième et dernière circonstance, qui achèvera de vous instruire, et de vous faire goûter votre bonheur. Or n'est-ce pas là en figure et en abrégé toute la perfection et toute la sainteté de la vie religieuse? Mettons ces quatre traits de ressemblance dans tout leur jour, et suivez-moi.

Tout ressuscité qu'étoit le Sauveur des hommes, il demouroit encore sur la terre, mais sans y avoir avec les hommes ce commerce ordinaire qu'il avoit eu pendant sa vie mortelle; et de la manière dont il se comportoit à leur égard, on peut dire qu'il étoit absolument séparé d'eux. C'est ainsi qu'il s'en expliquoit lui-même dans une de ses apparitions, lorsqu'il leur disoit : *Hæc sunt verba quæ locutus sum ad vos, cum adhuc essem vobiscum* ¹ : Vous voyez l'accomplissement des choses que je vous ai prédites lorsque j'étois avec vous. Hé quoi! reprend saint Augustin, n'étoit-il pas encore avec eux quand il leur parloit de la sorte? Il y étoit, dit ce saint docteur, puisqu'il leur parloit : mais il n'y étoit plus comme il y avoit été lorsqu'il entretenoit avec eux une société réglée; parce qu'en sortant du tombeau, et ne voulant plus mener sur la terre qu'une vie solitaire, il s'étoit séparé de ceux qui lui étoient le plus étroitement unis, sans

¹ *Luc., 24.*

en excepter même sa sainte et bienheureuse mère. Beau modèle de l'état d'une âme consacrée à la vie religieuse. Car voilà, mes chères Sœurs, ce que par la miséricorde du Seigneur vous pratiquez. Vivre dans le monde séparé du monde, loin des intrigues du monde, hors du tumulte et de l'embarras du monde, sans engagement et sans liaison d'intérêt avec le monde; avoir des familles, et se regarder comme n'en étant plus; avoir des proches, et s'en détacher comme ne leur appartenant plus: avoir des amis, et ne les fréquentant plus; être au milieu du monde, et jusque dans le centre des villes, aussi retiré que les anachorètes dans les déserts: voilà votre vocation. De là vient que le Fils de Dieu, pour faire entendre qu'il étoit venu appeler les hommes à la perfection évangélique, disoit qu'il étoit venu séparer le père d'avec son fils, et la fille d'avec sa mère: *Veni separare hominem adversus patrem suum, et filium adversus matrem suam* ¹. Or où voyons-nous la pureté, la sainteté, la sublimité de cet esprit de séparation ailleurs que dans la religion? où voit-on des filles, sans préjudice des droits sacrés de la nature, saintement et pour jamais séparées de leurs mères, si ce n'est dans la personne de ces vierges dont la vie, selon saint Paul, est cachée avec Jésus-Christ en Dieu? *Vita vestra abscondita est cum Christo in Deo* ². C'est donc à vous, mes chères Sœurs, de soutenir dignement ce caractère; et, grâces au Seigneur, vous le soutenez avec une persévérance et une régularité qui édifie toute l'Eglise. Une vie cachée dans le monde auroit par elle-même quelque chose de triste; mais les deux circonstances que l'Apôtre y ajoute, quand il dit que c'est une vie cachée en Dieu, et cachée avec Jésus-Christ, sont plus que suffisantes, non-seulement pour vous rendre supportable, mais pour vous rendre aimable la retraite que vous avez embrassée, et pour vous dédommager de tous les vains commerces à quoi vous avez renoncé. Car avec Jésus-Christ et avec Dieu, de quoi ne se passe-t-on point; et que peut-on désirer lorsqu'on a le bonheur de posséder Dieu et Jésus-Christ?

Cependant toute communication avec le monde est-elle interdite à l'âme religieuse? Non, Chrétiens; et l'âme religieuse, toute séparée du monde qu'elle est, peut et doit même quelquefois converser avec le monde, pourvu qu'elle se conforme à l'exemple que Dieu lui propose, et qu'elle doit elle-même se proposer: car il en faut toujours revenir au mystère de Jésus-Christ ressuscité, comme à la règle de notre perfection. Et voici, mes chères Sœurs, le second rapport de votre état avec le sien. Quoique séparé de ses disciples, il ne laisse pas de leur apparôître à certains temps, et de converser avec eux.

¹ *Math.*, 10. — ² *Coloss.*, 3.

Mais quand et pourquoi leur apparoît-il ? vous le savez : quand sa présence leur est nécessaire pour les affermir dans la foi ; quand il s'agit de les consoler, de les instruire, de les édifier ; quand il est question de leur parler du royaume de Dieu, de les détromper de leurs erreurs, de les ramener de leurs égarements ; en un mot, quand l'ordre de Dieu, et que la charité l'y engage. Ainsi, auprès du sépulcre, il apparoît à une troupe de femmes dévotes, pour les combler d'une sainte joie ; il apparoît à Madeleine dans le jardin, pour essuyer ses larmes ; il apparoît à saint Pierre, pour l'encourager dans sa pénitence ; il apparoît à saint Thomas, pour le guérir de son incrédulité ; il apparoît aux deux voyageurs d'Emmaüs, pour leur reprocher leur peu de foi, et pour rallumer dans leurs cœurs le feu de son amour ; il apparoît à tous les disciples assemblés, pour leur donner le Saint-Esprit, et leur recommander la paix. Jamais d'apparitions que pour des fins dignes de sa sagesse, et convenables à sa mission de Sauveur. Or ce que nous apprenons de là, mes chères Sœurs, ou ce que nous devons apprendre, c'est qu'en vertu de la profession que nous faisons de vivre dans le monde séparés du monde, nos conversations avec les hommes du monde doivent être à leur égard ce qu'étoient à l'égard des disciples les apparitions de Jésus-Christ, et produire par proportion les mêmes effets que produisoient les apparitions de Jésus-Christ. Je veux dire qu'en qualité de religieux, nous ne devons avoir de commerce avec les chrétiens du siècle qu'autant que nous sommes capables de contribuer à leur édification, qu'autant que le zèle de leur salut nous y peut obliger, qu'autant que la Providence nous fait naître des occasions de leur être saintement ou utiles, ou même nécessaires. Quand il y aura dans nos familles quelque intérêt de Dieu à appuyer, quelque œuvre de Dieu à procurer, quelque parole pour Dieu à porter ; quand nos proches vivront dans le désordre, et qu'il s'agira de leur conversion ; quand il se formera parmi eux des inimitiés, et qu'il faudra s'employer à leur réconciliation ; quand il leur arrivera des disgrâces, et qu'ils auront besoin, pour les supporter et pour en profiter, de notre consolation, paroissions alors comme Jésus-Christ, et faisons-nous voir à eux. Sanctifions-les par nos discours, fortifions-les par nos conseils, soutenons-les dans leurs peines, et, pour les engager à se les rendre salutaires, faisons-leur connoître le don de Dieu dans les afflictions ; imprimons-leur le désir et l'estime des choses du ciel, détachons-les de celles du monde, désabusons-les des fausses maximes qui les séduisent, donnons-leur du goût pour la solide piété, inspirons-leur l'horreur du libertinage ; qu'ils se retirent d'auprès de nous convaincus et touchés de leurs devoirs ; enfin, sans

rien prendre de leur esprit , tâchons à leur communiquer le nôtre. Car voilà ce que Dieu attend de notre fidélité , et pourquoi il nous a donné sa grâce. Combien de fois une âme religieuse a-t-elle par-là servi à l'exécution des desseins de Dieu les plus importants pour l'avancement de sa gloire et pour le salut du prochain? Combien de fois , par la sainteté de ses conversations avec le monde , a-t-elle eu le bonheur de gagner à Dieu des pécheurs endurcis ; et combien de fois Dieu a-t-il donné plus de bénédiction à ses paroles , qu'à celles des plus zélés et des plus éloquents prédicateurs? Combien de fois , quoique solitaire et séparé du monde , a-t-elle été dans sa famille un ange de paix , pour y réunir les cœurs aigris et divisés ; et combien de fois , par sa prudence , a-t-elle apaisé les différends et les querelles que l'esprit de discorde y avoit suscités? Voilà ce que j'appelle des conversations semblables aux apparitions du Sauveur ; et voilà comment une vierge consacrée à Dieu doit se produire au monde , et s'intéresser à ce qui s'y passe. Elle n'en doit pas demeurer là ; mais j'ajoute que ses entretiens avec le monde doivent être accompagnés d'une sainte impatience de retourner à sa solitude , comme ceux de Jésus - Christ ressuscité l'étoient d'un désir ardent de remonter à son Père. Il apparoissoit à ses disciples , et il leur parloit ; mais en leur témoignant toujours qu'il ne seroit pas longtems avec eux , et que , dans l'état de la vie nouvelle qu'il avoit commencée , il n'avoit plus que des moments à leur donner. Il faut , leur disoit-il , que je vous quitte ; et il le faut non-seulement pour moi , mais pour vous - mêmes , puisque je ne vous quitte que pour aller faire l'office de votre intercesseur auprès de Dieu : *Expedit vobis ut ego vadam* ¹. Je suis sorti , reprenoit le même Sauveur , je suis sorti du sein de mon Père pour venir dans le monde : maintenant je me sens pressé de sortir du monde pour rentrer dans le sein de mon Père : *Exivi à Patre , et veni in mundum ; iterùm relinquo mundum , et vado ad Patrem* ². Encore un peu de temps , concluoit-il , et vous me verrez ; et puis encore un peu de temps , et vous ne me verrez plus , parce que je m'en vais à celui qui m'a envoyé : *Modicum et videbitis me , et iterùm modicum et non videbitis me , quia vado ad Patrem* ³. Ainsi , dis-je , leur parloit-il , non pas qu'il n'eût toujours pour eux la même tendresse , mais parce que l'état de sa gloire ne souffroit pas qu'il entretint avec eux un plus long commerce , ni qu'il apportât le moindre retardement à l'ordre de son Père , qui le rappeloit. Ici , mes chères Sœurs , ne croyez - vous pas entendre parler une de ces religieuses ferventes dont le nombre parmi vous est si grand? ne croyez-vous par la voir agir? Si pour la gloire du Seigneur elle con-

¹ Joan., 16. — ² Ibid. — ³ Ibid.

verse quelquefois avec le siècle , de quel autre soin est-elle plus occupée que de retourner à ses devoirs , que de reprendre ses observations et ses exercices ? Que dit-elle à ses proches dans les visites qu'elle en reçoit ? ce que Jésus-Christ disoit à ses disciples : *Expedit vobis ut ego vadam* : Il est nécessaire que je vous laisse , parce que c'est Dieu qui me l'ordonne , et qui me l'ordonne pour vous : car en me séparant de vous , et priant pour vous , je vous serai plus utile qu'en demeurant avec vous. Elle leur dit dans le même esprit : *Modicum et videbitis me* ; Pour un moment vous me verrez , mais ne me demandez rien davantage : j'ai des fonctions à remplir ; et , comme religieuse il faut que je m'acquitte de ce que je dois à Dieu et à mon état. Elle pourroit ajouter : Je suis sortie de ma solitude , parce que vous m'en avez tirée ; et j'y retourne parce que Dieu m'y attend. La charité que je vous dois m'obligeoit à l'un , et la charité que je me dois à moi-même m'oblige à l'autre. Conduite dont le monde même le plus profane s'édifie , bien loin d'en être blessé. Mais que le monde l'approuve ou ne l'approuve pas , une épouse de Jésus-Christ ne pense qu'à plaire à l'époux céleste , pour qui elle a fait un divorce éternel au monde.

Achevons , et disons que , par un dernier trait de ressemblance avec son Sauveur ressuscité , quoiqu'elle soit encore sur la terre , toutes ses vues ne sont plus que pour le ciel ; que toute sa conversation est dans le ciel , et qu'elle a un droit particulier de s'appliquer ces paroles de l'Apôtre : *Nostra autem conversatio in cœlis est* ¹. Il est vrai , depuis sa résurrection et avant le triomphe de son ascension glorieuse , le Fils de Dieu étoit encore présent parmi les hommes : mais où élevoit-il ses pensées ? mais où portoit-il ses désirs ? mais où habitoit son esprit ? Dans ce royaume qui lui étoit acquis comme son héritage , qui lui étoit dû comme sa récompense , et où il aspirait sans cesse , comme au séjour éternel de son repos. Or qui l'imite en cela plus parfaitement que l'âme religieuse ! qui de tout le monde chrétien observe plus exactement et plus à la lettre cette grande leçon que faisoit saint Paul aux premiers fidèles , et qu'il nous fait à nous-mêmes : *Si consurrexistis cum Christo , quæ sursùm sunt quærite , ubi Christus est in dexterâ Dei sedens* ² : Si vous êtes ressuscité avec Jésus-Christ , cherchez les solides et les vrais biens ; mais n'espérez pas les trouver ailleurs qu'avec Jésus-Christ , et que dans cette sainte demeure où Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu. *Quæ sursùm sunt sapitè , non quæ super terram* : Goûtez , non plus les choses de la terre , qui sont au-dessous de vous , et qui par conséquent ne vous rendront jamais heureux ; mais goûtez les choses du ciel , et ne

¹ Philip., 3. — ² Coloss., 3.

goutez que les choses du ciel, qui, vous élevant au-dessus de vous-mêmes, vous élèveront à la source du parfait bonheur. Telle sera, ma chère Sœur, l'unique occupation de votre vie, et de là vous comprenez encore mieux que moi ce que vous devez aux miséricordes infinies de votre Dieu, qui vous appelle à une si éminente perfection.

Car voilà, digne épouse de Jésus-Christ, ce qui doit être aujourd'hui le sujet de votre reconnaissance; et je m'assure que dans cette cérémonie religieuse la reconnaissance est de tous les devoirs, celui dont votre âme est plus vivement touchée. Voilà ce qui doit vous faire dire avec le Prophète royal : *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi*¹? Que rendrai-je au Seigneur pour tout ce qu'il m'a donné, et pour toutes les grâces dont il m'a comblée? mais que lui rendrai-je en particulier pour la protection visible dont il m'a favorisée et qu'il a fait éclater sur moi, pour les soins paternels qu'il a pris de moi, pour les miracles de providence qu'il a opérés en moi? Que lui rendrai-je pour les ressources qu'il m'a fait trouver au milieu de mes malheurs, pour l'asile qu'il m'a préparé dans son sanctuaire et dans sa sainte maison, pour le bonheur inestimable que je vais avoir de vivre avec ses épouses, et d'être du nombre de ses épouses? que lui rendrai-je pour tout cela? *Quid retribuam*²? Je lui offrirai mes vœux en présence de tout son peuple : *Vota mea Domino reddam in conspectu omnis populi ejus*; et c'est par-là que je m'acquitterai de ce que je lui dois; par-là que je lui rendrai amour pour amour, sacrifice pour sacrifice; par-là, tout indigne que je suis, et tout Dieu qu'il est, que j'aurai l'avantage d'avoir fait pour lui, autant qu'il m'est possible, ce qu'il a fait pour moi: de n'avoir rien épargné pour lui, comme il n'a rien épargné pour moi; d'être la victime de sa gloire, comme il a été la victime de mon salut. Car c'est ainsi que vous m'avez prévenue, Seigneur, de vos plus abondantes bénédictions. Vous avez rompu les liens qui m'attachoient au monde, et qui m'attachoient à moi-même, *Dirupisti vincula mea*³; et voilà pourquoi je vous présenterai un sacrifice de louange et d'actions de grâces, *Tibi sacrificabo hostiam laudis*⁴; voilà pourquoi, à la face du ciel et de la terre, témoins de la disposition intérieure et des sentiments de mon cœur, je vais, au pied de cet autel et au milieu de cette bienheureuse Jérusalem qui est votre Eglise, me dévouer à vous pour jamais : *Vota mea Domino reddam in atriis domus Domini, in medio tui, Jerusalem*⁵.

Ainsi, dis-je, ma chère Sœur, devez-vous parler; mais l'esprit de Dieu, dont vous êtes remplie, vous en inspirera plus dans un mo-

¹ Psaml. 115. — ² Ibid. — ³ Ibid. — ⁴ Ibid. — ⁵ Ibid

ment que je n'en puis exprimer par toutes mes paroles. Vous le savez, et vous voulez que je le publie ici hautement : vous êtes la fille de la providence ; et qui jamais dut être plus convaincu que vous qu'il y a un Dieu dans le ciel, protecteur des âmes affligées ? Ce Dieu qui donne la mort et qui rend la vie, qui perd et qui sauve, qui précipite dans l'abîme et qui en retire, a fait paroître en vous l'un et l'autre, et a voulu que vous en fussiez un exemple éclatant, tandis qu'il vous faisoit servir de spectacle au monde, aux anges et aux hommes. Dans le dessein qu'il avoit formé de faire de vous une prédestinée, il vous a conduite par les voies dures des adversités les plus désolantes ; il vous a fait voir et sentir les horreurs de la mort, pour vous rendre aimables et douces les austérités de la vie où il vous destinoit. Par les événements les plus funestes et tout ensemble les plus singuliers, il a ménagé votre élection, votre vocation, votre conversion, votre sanctification. Des crimes mêmes des hommes (par un secret de cette sagesse éternelle, qui sait tirer des plus grands maux le bien de ses élus), de l'iniquité des hommes il a fait l'occasion précieuse de votre salut. Au comble de l'infortune, il vous a suscité dans le siècle une seconde mère ; une mère selon la grâce ; une mère dont la piété, dont la charité libérale et bienfaisante vous donne aujourd'hui une naissance toute nouvelle, par l'entrée qu'elle vous procure dans la religion ; une mère à qui vous ne pensiez pas, mais à qui le Seigneur pensoit pour vous, et qui, vous adoptant pour sa fille, s'est fait un mérite de vous pourvoir et de vous établir ; une de ces femmes de miséricorde, comme parle l'Écriture, dont le cœur s'attendrit sur toutes les misères, et dont les bonnes œuvres n'ont point de bornes ; une dame chrétienne, encore plus distinguée par sa vertu que par son rang, et qui, peu touchée de sa naissance et de son rang, conserve, avec toute la grandeur et tout l'éclat du monde, toute la modération et toute la perfection de l'humilité évangélique. Que n'en dirois-je point, si cette humilité même ne m'imposoit silence, et ne m'empêchoit de m'expliquer ? Ainsi, ma chère Sœur, Dieu vous a traitée comme il a traité de tout temps ses plus fidèles épouses ; il vous a traitée comme il a traité son Fils unique, le chef des prédestinés. Il a voulu que vous entrassiez dans la religion par la même porte que Jésus-Christ est entré dans sa gloire ; il vous a menée au port à travers les orages et les tempêtes ; il vous a conduite par les souffrances et par les croix au séjour de la paix et de la sainteté, jusqu'à ce qu'il vous fasse arriver un jour à ce royaume céleste qu'il vous prépare, et que je vous souhaite, etc.

SIXIÈME SERMON SUR L'ÉTAT RELIGIEUX.

L'ALLIANCE DE L'ÂME RELIGIEUSE AVEC DIEU.

Dilectus meus mihi , et ego illi.

Mon bien-aimé est à moi , et je suis à lui. *Cantique des cantiques*, chap. II.

C'est l'épouse des Cantiques , ou , sous la figure de cette épouse , c'est l'âme chrétienne , et en particulier l'âme religieuse , qui parle , et qui nous fait connoître la sainte alliance qu'elle a contractée avec Dieu. Quand elle dit d'abord que ce céleste époux est à elle , c'est pour nous donner à entendre comment il a fait en sa faveur les premières avances , comment il l'a recherchée , et de quelles grâces il l'a prévenue ; et quand elle ajoute qu'elle est à lui , c'est pour nous marquer avec quelle fidélité elle s'est rendue attentive à sa voix , elle a répondu à ses favorables poursuites , et suivi l'inspiration divine qui l'attiroit : *Dilectus meus mihi , et ego illi*. L'un et l'autre étoit nécessaire. Si Dieu ne l'eût point appelée , si elle n'eût point été éclairée d'une lumière céleste , et que la grâce ne lui eût point fait sentir ses saintes impressions , jamais elle n'eût conçu le dessein de renoncer au monde et de se dévouer à Dieu : ou si , fermant les yeux à la lumière qui l'éclairoit , et réprimant dans son cœur les mouvements que la grâce y avoit excités , elle eût été insensible à la vocation du ciel , Dieu , malgré elle , ne l'eût point engagée , et toutes les vues de sa miséricorde sur elle seroient demeurées sans effet. Mais l'attrait de Dieu d'une part , et de l'autre la correspondance de l'âme ; Dieu qui invite , et l'âme qui consent ; Dieu qui s'offre , et l'âme qui accepte en se donnant elle-même ; voilà , ma très-chère Sœur , ce qui forme cette belle alliance dont j'ai à vous entretenir , et en conséquence de laquelle vous pourrez dire éternellement : *Dilectus meus mihi , et ego illi*. Alliance la plus pure , puisque c'est avec Dieu que vous l'allez contracter , et que sa grâce en doit être le sacré nœud ; alliance la plus inviolable , puisque vous l'allez jurer à la face des autels , et par une profession solennelle ; alliance la plus glorieuse , puisqu'elle ne vous donnera pas seulement la qualité de servante du Seigneur , mais d'épouse du Seigneur ; et par-là enfin , alliance pour vous la plus avantageuse , puisqu'elle vous mettra en possession de toutes les richesses de Dieu , et en possession de Dieu même. Or pour vous proposer en trois mots , chrétiens auditeurs , le dessein de ce discours , trois choses , selon saint Augustin , forment une alliance : le choix , l'engagement et la société. Le choix en est comme le principe , l'engagement en est comme l'essence , et la société en est le fruit. Choix mutuel , engagement réciproque , société commune. Que fait donc

de sa part une jeune personne en embrassant la profession religieuse? c'est ce que j'ai à vous représenter dans les trois parties de cet entretien, et ce qui fera tout le sujet de votre attention. Elle choisit Dieu, elle s'engage à Dieu, elle acquiert, pour ainsi dire, un droit spécial sur tous les trésors de Dieu et sur Dieu même. Voilà, ma très-chère Sœur, les avantages inestimables du saint état auquel vous vous dévouez; mais voilà en même temps tout le fonds des devoirs indispensables et des obligations qu'il vous imposera. Vous les remplirez, ces obligations; et ces avantages aussi, vous les goûterez. Sainte mère de Dieu, c'est sous vos auspices que cette vierge fidèle se consacre à votre Fils adorable, et c'est par votre intercession que j'obtiendrai les lumières qui me sont présentement nécessaires; je les demande, en vous disant : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est par le choix qu'une alliance doit commencer, et par le même choix qu'elle doit être conclue, pour être non-seulement heureuse, mais légitime : car, comme disoit saint Jérôme, une alliance sans choix ne doit plus être proprement appelée alliance, mais dégénère dans une espèce de servitude. En effet, le sort et le hasard peuvent bien décider sur toute autre chose de la destinée des hommes; la force et la nécessité peuvent bien leur imposer un joug; l'intérêt et la crainte peuvent bien les déterminer à un parti : mais il n'y a que le choix, et le choix de préférence, qui puisse faire cette liaison volontaire et libre que nous entendons par le nom d'alliance. Or si cela est vrai des alliances purement naturelles, beaucoup plus l'est-il, dans l'ordre de la grâce, des alliances spirituelles, surtout de celle dont j'ai à parler, et que Dieu fait avec l'âme religieuse, ou que l'âme religieuse fait avec Dieu : car voilà, mes chers auditeurs, la première prérogative que je découvre dans la profession religieuse, et voilà l'idée que je m'en forme d'abord. Qu'est-ce que la profession religieuse? c'est le choix le plus singulier que Dieu puisse faire de la créature, et le choix le plus authentique que la créature puisse faire de Dieu. Je m'explique. Dieu donne à l'âme chrétienne une grâce de vocation par où il lui parle intérieurement, et lui persuade de se consacrer à lui. Cette vocation est le discernement et le choix qu'il fait de sa personne; et en vertu de cette vocation, l'âme chrétienne se consacre à Dieu par la solennité du vœu : or ce vœu n'est rien autre chose que le choix qu'elle fait de son Dieu préférablement ou plutôt privativement à tout ce qui n'est pas Dieu. Prenez garde, s'il vous plaît : Dieu l'appelle à la religion; et par cette grâce dont la douceur ne diminue point l'efficace et la vertu, il la sépare du monde, il l'é-

lève au-dessus du monde, il ne veut plus qu'elle soit pour le monde, ni que le monde soit pour elle; il se la réserve uniquement, et entre une infinité de vierges à qui il pouvoit faire le même honneur, il se plaît à la distinguer. Il laisse les autres, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, dans la masse commune d'une vie sensuelle et mondaine; et il en tire celle-ci pour en faire une prédestinée parmi les prédestinés mêmes; c'est-à-dire, pour l'élever au plus haut rang de ses élus. Car c'est en cette qualité qu'il l'invite dans ce sacré cantique, et qu'il lui adresse ces divines paroles, où le Saint-Esprit semble avoir eu dessein de nous marquer tout le mystère de la vocation religieuse : *Veni in hortum meum, soror mea sponsa*¹ : Venez, vous que j'ai spécialement choisie, venez dans ce jardin planté au milieu de mon Eglise, dans ce jardin fermé, et inaccessible à tout autre qu'aux vierges qui me sont dévouées. Or il est évident, reprend saint Ambroise, que ce jardin fermé est la religion. C'est là que Dieu retire les âmes qu'il a honorées de son choix, là qu'il se les attache du nœud le plus intime et le plus étroit, là qu'il veut être inviolablement à elles, et qu'elles soient inviolablement à lui : *Veni in hortum meum, soror mea sponsa*. Et de sa part que fait l'âme, quand elle suit le mouvement de cette vocation? Elle agréé les saintes poursuites de son Dieu, elle y consent; elle se fait non-seulement un plaisir et une gloire, mais un devoir et une loi d'y répondre. Comme Jésus-Christ l'a choisie entre mille, elle choisit, entre mille, Jésus-Christ; et pour s'attacher à lui seul, elle fait un divorce entier avec le monde.

Oui, ma chère Sœur, c'est ainsi que Jésus-Christ votre Dieu vous a prévenue, vous a recherchée, vous a attirée par sa grâce; et c'est en conséquence du choix qu'il a fait de vous, et par cette même grâce, que vous avez écouté sa voix, et que vous l'avez suivie. Il a fallu que ce Dieu de miséricorde fit les premières démarches; mais dans toutes ces démarches et toutes ces avances il ne croit pas en avoir trop fait, puisqu'il trouve en vous une disposition si conforme à ses vœux : car la profession que vous allez faire est le retour qu'il se promettoit de votre fidélité, c'est-à-dire un retour de préférence, et, pour me servir toujours du même terme, un retour de choix par où vous secondez le sien. En effet, ce ne sont point les hommes qui ont négocié pour vous cette alliance divine; ce n'est ni la chair, ni le sang; leurs maximes ne vont point jusque-là. Vous seule en avez pris le dessein, vous seule en avez traité avec Dieu, vous seule, animée de son esprit, en avez fait votre ouvrage. Comme vous ne pouviez l'entreprendre ni le commencer sans lui; aussi, tout Dieu

¹ *Cont.*, 5

qu'il est, il ne pouvoit le conclure sans vous, dès qu'il vouloit que ce fût un choix pleinement volontaire et libre. Je dis plus : car dans ce choix, ma chère Sœur, ce qui me paroît spécialement avantageux pour vous, c'est qu'en cherchant Jésus-Christ, vous n'avez cherché que Jésus-Christ même. On cherche souvent dans les alliances du siècle un intérêt tout humain ; mais ce n'est ni un rang, ni un établissement, ni une fortune temporelle que vous vous proposez, puisqu'au contraire vous quittez tout cela, et que pouvant posséder les biens du monde, goûter les plaisirs du monde, recevoir les honneurs du monde, vous embrassez la pauvreté de Jésus-Christ, l'humilité de Jésus-Christ, la mortification de Jésus-Christ.

Choix si excellent et si parfait, que l'âme religieuse a droit pour cela de quitter père et mère, de rompre en quelque manière les liens les plus sacrés de la nature, d'abandonner ceux de qui elle tient la vie, de s'émanciper de leur dépendance et de leur conduite ; et cela, non-seulement sans rien faire contre la piété, mais par l'acte même le plus héroïque de la plus pure et de la plus insigne piété. Elle le peut, dis-je, et, autorisée de la loi de Dieu, elle use en effet de ce pouvoir. Car, selon la remarque de saint Bonaventure, c'est à l'état religieux que nous pouvons appliquer ces paroles du Fils de Dieu : *Propter hoc, relinquet homo patrem et matrem* ¹ : Pour cela, il sera permis de se séparer de son père et de sa mère, quelque sacrés d'ailleurs que soient les nœuds qui nous y unissent. En est-il de même des vierges qui vivent dans le monde ? Non, continue le même saint docteur : parce que, toutes vierges qu'elles sont, elles n'ont pas encore choisi Jésus-Christ d'une manière qui les autorise à se retirer de la maison paternelle. D'où il s'ensuit que, quelque profession qu'elles fassent d'une inviolable virginité, il n'y a point encore de parfaite alliance entre Jésus-Christ et elles : c'est aux vœux de la religion que cet avantage est attaché. Mais admirez, Chrétiens, ce qu'ajoute saint Bernard, et ce qui mérite une attention particulière. Parce que l'alliance d'une âme avec Jésus-Christ devoit être quelque chose de plus grand que toutes les alliances de la terre, Dieu, dit ce Père, a établi une loi proportionnée à la grandeur et à la dignité de cette alliance ; et quelle est cette loi ? la voici. Pour un époux de la terre on est dans l'obligation de quitter père et mère ; mais Dieu a ordonné que pour l'époux céleste, qui est Jésus-Christ, on se quitteroit soi-même. Car il étoit bien juste, poursuit saint Bernard, que pour un époux qui est Dieu, on quittât plus que pour celui qui n'a rien au-dessus de l'homme. Mais que pouvoit-on faire de plus que de quitter père et mère ? Ah ! Chrétiens, encore une fois, on

¹ Marc., 10.

pouvoit se quitter soi-même. Or c'est ce qui se pratique, mais héroïquement, dans la profession religieuse : car c'est bien se quitter soi-même, que de quitter sa liberté. *Propter hoc, relinquet homo patrem et matrem* ; voilà ce qui regarde les époux de la terre. Mais voici ce qui est propre des épouses de Jésus-Christ : *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum* ¹ : Que celui qui veut venir après moi se renonce soi-même, se détache et se dépouille de soi-même ; et c'est cette loi, ma chère Sœur, que vous êtes sur le point d'accomplir : loi que je vous propose, comme le principe sur lequel doit désormais rouler toute la conduite de votre vie ; loi que vous devez vous appliquer par de fréquentes réflexions, et qui seule est capable de vous maintenir dans toutes les dispositions de piété et de ferveur que votre vocation demande. Je suis à mon Dieu, car c'est ainsi que vous devez raisonner avec vous-même ; je suis à mon Dieu, et je l'ai choisi : il faut donc que je vive désormais comme étant à lui ; il faut que toutes mes actions portent et soutiennent ce caractère de consécration ; il faut que je parle, que j'agisse, que je traite avec les hommes comme une âme dévouée à Dieu, et que dans tout ce qui paroîtra de moi, on puisse reconnoître ce que je suis et à qui je suis. J'ai choisi mon Dieu ; et en le choisissant, j'ai vu tout ce qu'il m'en coûteroit. Rien donc désormais ne doit m'être difficile pour lui ; car je l'ai choisi par amour, et l'amour rend tout, non-seulement possible, mais facile, mais agréable. C'est ce que fait tous les jours entre les mondains un amour profane : l'amour de mon Dieu est-il moins puissant pour me faire tout entreprendre, tout exécuter, tout supporter ? J'ai choisi mon Dieu, et je l'ai choisi uniquement : que seroit-ce si, non contente de Dieu, je voulois reprendre certains restes du monde ; si, comme les Juifs dans le désert tournoient les yeux vers l'Égypte, je portois encore quelquefois mes regards vers le monde ; si pour m'adoucir le joug, et pour me remettre des fatigues et des ennuis de mon état, j'appelois à mon secours le monde ? J'ai choisi mon Dieu : et pourquoi ? afin de l'honorer d'un culte particulier, et de ne plus vivre que pour lui. Quels reproches donc n'auroit-il pas à me faire et ne devrois-je pas me faire moi-même, si je dégénérois de la sainteté de ma profession ; si, me bornant à une vertu commune, je négligeois le soin de mon avancement et de ma perfection si je n'avois de l'état religieux que l'habit et que le nom ? Et qu'étoit-il besoin pour cela de sacrifier toutes les prétentions du siècle et tous les avantages qu'il me présentait ? qu'étoit-il besoin de m'éloigner de mes proches, et de sortir d'une famille où je trouvois, avec l'opulence, avec la splendeur et l'éclat, de la probité et de la religion ? qu'étoit-il

¹ *Matth.*, 16.

besoin de passer par tant d'épreuves, et d'embrasser une vie si sainte en elle-même? Que dis-je! et n'eût-il pas mieux valu m'en tenir à ce que j'étois, que d'être ce que je suis? car être ce que je suis, c'est être à Dieu et n'y être pas. Or cette contradiction, n'est-ce pas ce qui doit faire ma condamnation devant Dieu, et ma confusion devant les hommes? C'est, ma chère Sœur, ce qui fera l'un et l'autre pour ces épouses infidèles qui ne savent pas soutenir le choix qu'elles ont fait de Dieu : mais je puis me promettre que vous le soutiendrez dans toute son étendue, aussi bien que l'engagement qui y est attaché, et dont j'ai à vous parler dans la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Il n'y a proprement que Dieu avec qui il soit honorable et avantageux de s'engager ; et c'est une des choses en quoi l'excellence de l'être de Dieu se fait connoître et se distingue. Il n'en est pas de même des hommes. La grande règle de prudence, en traitant avec les hommes, est de s'engager le moins qu'il est possible, et on dispute pour cela comme pour le plus important de tous les intérêts : pourquoi? parce qu'en s'engageant avec les hommes, on perd sa liberté, on commence d'être moins à soi-même, on entre dans un état de dépendance, et de dépendance de la créature, qui ne peut être qu'humiliant et onéreux : au lieu qu'à l'égard de Dieu, le grand avantage est de s'engager le plus qu'on peut. parce qu'à proportion que l'on s'engage à Dieu, on se trouve plus attaché à son souverain bien. Cet engagement, loin de préjudicier à la liberté, perfectionne la liberté, puisque la véritable liberté de la créature est d'être dans la dépendance et sous la domination de Dieu; et que jamais elle n'est plus à elle-même, que quand elle est parfaitement et inviolablement à Dieu. Or c'est dans cet engagement que vous entrez, vous, Chrétiens, par la profession du baptême et vous, ma chère sœur, par la profession religieuse. Engagement pour lequel on peut très-bien vous appliquer ce que disoit l'esprit de Dieu par la bouche du roi-prophète, formant et instruisant une âme juste : *Audi, filia, et vide, et inclina aurem tuam* ¹ : Ecoutez, ma fille, mais écoutez attentivement ce que je vais vous faire entendre ; appliquez-y toutes les puissances de votre âme ; gravez-le dans le fond de votre cœur ; ayez soin de le méditer tous les jours de votre vie, et ne l'oubliez jamais. Par l'action que vous allez faire, vous vous engagez avec Dieu ; mais d'une espèce d'engagement assez peu connu, du moins dans toute son étendue, et dont je puis dire après Jésus-Christ : *Non omnes capiunt verbum istud* ². Or c'est pour cela même que je dois vous en instruire plus exacte-

¹ *Psalm. 44.* — ² *Matth., 19.*

ment, et qu'ajoutant à vos lumières celle d'une solide théologie, je vous dis en un mot, ma chère Sœur, que l'engagement de la profession religieuse est le plus grand dont une créature soit capable. En voici les raisons : parce que c'est un engagement sacré, parce que c'est un engagement solennel, parce que c'est un engagement irrévocable et qui ne doit jamais finir. Autant de paroles, autant de vérités essentielles pour vous et pour moi : comprenez-les.

C'est un engagement sacré que celui de la profession religieuse ; voilà sa première qualité ; et la preuve en est bien évidente : parce que c'est un engagement de vœu. Or le vœu dans sa substance est quelque chose de surnaturel, et même de droit divin. Il a été tel dans tous les temps, dans l'ancienne loi comme dans la loi nouvelle, parce qu'il est saint par lui-même. Que s'ensuit-il de là ? ah ! mes chères Sœurs, que ne s'ensuit-il pas pour toutes les âmes sincèrement touchées de leurs devoirs, et pour nous en particulier ? Car je conclus que notre engagement dans la religion est donc d'un ordre supérieur à tous les engagements du monde, et par conséquent qu'il ne peut être violé que par un crime d'une espèce différente et au-dessus de tous les autres crimes. Je conclus qu'en ce qui touche l'observance des choses que nous avons vouées, nous ne pouvons plus désormais commettre d'infidélité envers Jésus-Christ, qui ne tienne de la nature du sacrilège : pourquoi ? parce qu'en conséquence du vœu, nous sommes spécialement consacrés à Jésus-Christ. Cette conséquence est terrible, et me donneroit lieu, ce semble, de dire à toutes celles qui ont l'honneur de porter ce caractère de consécration, ce que leur disoit saint Augustin : *Nunc verò quia tene- tur apud Deum sponsio tua, non te ad magnam justitiam invito, sed à magnâ iniquitate deterreo* ¹ : Ame fidèle, souvenez-vous que vous n'êtes plus à vous-même, et que quand je vous parle d'accomplir les promesses que vous avez faites à votre Dieu, ce n'est pas tant pour vous inviter à une haute sainteté, que pour vous préserver d'une affreuse iniquité. Mais d'ailleurs, ajoute le même Père, cette pensée est infiniment capable de vous animer et de vous fortifier. Car le comble de votre joie doit être de n'avoir plus une pernicieuse liberté de faire le mal ; et l'avantage de votre profession est de ne pouvoir être plus unie à Dieu que vous l'êtes ; or c'est ce que l'engagement des vœux vous procure. D'où vient que saint Augustin concluoit : *Nec ideò te novisse, pœnitant : imò gaude jam tibi non licere, quod cum detrimento tuo licuisset* ².

Je dis plus : l'engagement de la religion est un engagement solennel, et c'en est la seconde prérogative. Car il n'est appelé pro-

¹ August. — ² Ibid.

fession, que parce qu'il est célébré à la face des autels et devant les ministres de l'Eglise, suivant le modèle que Dieu en proposoit autrefois aux parfaits chrétiens dans la personne des Israélites, dont l'Ecriture nous dit qu'à mesure qu'ils entroient dans la terre promise, ils alloient tous se prosterner aux pieds du grand prêtre, et faisoient entre ses mains cette profession publique : *Profiteor hodiè coram Domino Deo tuo, quòd ingressus sum in terram pro quâ juravit patribus nostris, ut daret eam nobis*¹ : Oui, je proteste que c'est aujourd'hui que je suis entré dans cette terre de bénédiction, où le Seigneur m'a appelé. Voilà ce que fait l'âme religieuse dans la solennité de ses vœux, puisque c'est alors qu'elle entre dans une terre abondante en vertus et en sainteté, et qu'elle n'y entre qu'après en avoir fait la protestation à celui qui lui représente Jésus-Christ, le souverain prêtre. Et ne croyez pas, mes chers auditeurs, que cette solennité soit une pure cérémonie. Quand David disoit : *Vota mea Domino reddam in conspectu omnis populi ejus, in atris domûs Domini, in medio tuè, Jerusalem*² : J'offrirai mes vœux au Seigneur; mais je les offrirai en présence de tout son peuple, dans l'enceinte de son temple, au milieu de Jérusalem; il prétendoit faire quelque chose de plus grand que s'il les eût seulement formés dans le secret de son cœur. Et en effet, un vœu solennel est bien différent d'un vœu particulier et secret : car l'Eglise accepte l'un, et elle n'accepte pas l'autre; elle ratifie l'un, et elle ne ratifie pas l'autre; elle s'oblige elle-même dans l'un, et elle ne s'oblige pas dans l'autre : circonstances bien remarquables en matière de vœu. Quoi qu'il en soit, il paroît bien par cette solennité que la profession religieuse est une véritable alliance de l'âme chrétienne avec Jésus-Christ. D'où vient que saint Ambroise, instruisant une vierge qui avoit pris le voile sacré, lui disoit ces belles paroles : *Sacro velamine tecta es, ubi omnis populus dotem tuam subscribens, non atramento, sed spiritu, clamavit : Amen*³ : Vous vous êtes engagée à Jésus-Christ, et tout le peuple qui étoit présent a signé votre contrat, non pas avec une encre matérielle, mais de l'esprit et du cœur, en y répondant : Ainsi soit-il. Or c'est, mes chères Sœurs, ce qui s'est fait à votre égard, et dont nous devons éternellement conserver le souvenir. Car si nous étions assez infidèles pour oublier cet engagement, tout ce qu'il y a eu de témoins de notre profession s'élèveroit contre nous et rendroient témoignage au Sauveur du monde, de la foi que nous lui avons jurée.

Mais quelle foi? c'est ici la troisième qualité de l'engagement religieux : une foi dont le lien est indissoluble, et plus indissoluble même

¹ Deut., 26. — ² Psalm. 115. — ³ Ambr.

que l'engagement des époux du siècle. Car l'engagement des époux du siècle cède quelquefois à la profession religieuse. Ainsi les conciles le déclarent-ils, et ainsi l'avons-nous reçu par tradition apostolique; d'où il s'ensuit que le vœu de la religion est donc un engagement plus irrévocable encore et plus indispensable que celui du grand sacrement établi par Jésus-Christ dans son Eglise : *Sacramentum magnum in Ecclesiâ*¹. L'engagement des époux du siècle est naturellement sujet à se dissoudre par la mort; au lieu que la profession religieuse est un engagement éternel, qui ne doit jamais finir. Tandis que Dieu sera Dieu, tandis que Jésus-Christ régnera, vous serez à lui. Si c'étoit tout autre que Dieu et tout autre que Jésus-Christ, cette parole devroit vous faire trembler. Car avec tout autre que Dieu, vous pourriez craindre de fâcheuses humeurs à essayer, des imperfections à supporter, des ennuis à dévorer. Mais plus on est à Dieu et avec Dieu, plus on le goûte, et plus on trouve en lui de consolations. Il est vrai que c'est un grand pas à faire que celui d'un engagement éternel; mais, encore une fois, avec Dieu, plus l'engagement est grand, plus il est aimable. Si cet engagement pouvoit finir, il ne feroit plus notre parfait bonheur; sa félicité consiste surtout dans son éternité : de sorte que, par un merveilleux effet de la grâce, ce qui fait le joug et la servitude des alliances du siècle fait le précieux avantage de la nôtre, parce que nous sommes liés à Dieu, avec qui l'on est toujours bien, et de qui l'on est toujours content, dès qu'on s'y donne et qu'on le cherche de bonne foi. Ce n'est donc point du côté de Dieu que nous devons trembler. Ce qu'il y a à craindre pour nous est dans nous-mêmes et vient de nous-mêmes. Ce sont nos légèretés et nos variations, c'est notre inconstance. En effet, quelque ferveur et quelque disposition présente qui paroisse un nous, nous sommes fragiles, et sujets au changement. Nous nous engageons pour toujours : mais notre volonté a ses vicissitudes et ses retours; et la difficulté est, avec une volonté si changeante, de soutenir un engagement qui ne doit point changer. De la part de Dieu, il n'en est pas ainsi : son engagement et sa volonté sont également immuables. Au moment qu'il a parlé et qu'il a promis, il est incapable de révoquer sa parole, parce que c'est un Dieu souverainement vrai et souverainement fidèle : *Juravit Dominus, et non pœnitebit eum*². Mais pour nous, qui n'agissons que par les mouvements d'une liberté volage, et à qui le repentir est aussi naturel que le choix, nous en sommes réduits à une condition bien différente, vivant toujours dans l'obligation de garder notre foi, et dans le danger de la violer. Voilà ce qui doit exciter, âmes religieuses, toute notre vigilance; voilà ce

¹ *Ephes.* 5. — ² *Psalm.* 109.

qui nous doit maintenir dans une sainte défiance de nous-mêmes, et par conséquent dans une attention continuelle sur nous-mêmes. Car quel désordre seroit-ce, et quelle indignité, de se démentir après des paroles si authentiques et si solennelles ; de se lasser d'être à Dieu, lorsqu'il ne se lasse point d'être à nous ; de n'y vouloir être qu'à demi, lorsqu'il veut être pleinement à nous ; de nous dégoûter de lui malgré ses infinies perfections, quand, tout imparfaits que nous sommes, il ne se dégoûte point de nous, et qu'il fait même ses délices de demeurer avec nous ? C'est par une persévérance inébranlable que nous nous préserverons, mes chères Sœurs, d'une infidélité que Dieu nous reprocheroit éternellement. Persévérance qui fut toujours le caractère des élus : persévérance non point seulement dans l'habit, mais dans l'esprit de la religion ; non point seulement dans la clôture et la retraite, mais dans l'exacte observation de nos devoirs ; non point seulement dans l'exercice extérieur des pratiques de notre état, mais dans une régularité solide et intérieure. Voilà comment, après avoir choisi Dieu, après nous être engagés à Dieu, nous entrerons avec Dieu dans une sainte communication, et dans une espèce de société d'intérêts et de biens. Vous l'allez voir dans la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

C'est l'effet propre d'une véritable et parfaite alliance, d'établir entre les personnes qu'elle unit ensemble, une société mutuelle et une pleine communication de biens : et puisque de toutes les alliances, la plus parfaite, ma très-chère Sœur, est celle que vous contractez avec Dieu par la profession religieuse, il faut conclure qu'en vertu du sacrifice que vous allez lui faire de tous les biens qui pourroient vous appartenir dans le monde, et surtout en vertu du sacrifice que vous allez lui faire de vous-même, vous aurez désormais, par le plus juste retour, d'incontestables et de légitimes prétentions sur tous les trésors du ciel, et, si je puis m'exprimer de la sorte, sur tous les biens de Dieu. Mais quels sont ces biens de Dieu dont une âme religieuse, en conséquence de sa profession, est si heureusement et si abondamment pourvue ? Ah ! répond saint Augustin, ne les cherchons point hors de Dieu, ou plutôt ne les distinguons point de Dieu : c'est Dieu même. Et ce saint docteur avoit bien raison de le dire ainsi ; car Dieu n'a point de plus grand bien que lui-même ; il est son souverain bien, et, par une suite nécessaire, il est le souverain bien de toutes les créatures : tellement qu'entrer en société de biens avec Dieu, ce n'est rien autre chose qu'entrer en possession même de Dieu. Or tel est en général le bonheur d'une âme qui se consacre

à Dieu dans le christianisme, et tel est plus avantageusement encore et en particulier le bonheur d'une âme qui, faisant un divorce entier avec le monde, se dévoue à Dieu dans la religion. Quand David parloit à Dieu, et qu'il s'entretenoit avec lui dans l'intérieur de son âme, il ne lui disoit pas, Je sais que vous êtes le Dieu du ciel et de la terre, le Dieu de toute la nature; mais, Je sais que vous êtes mon Dieu : *Dixi Domino, Deus meus es tu*¹. Mais, demande saint Augustin, pourquoi s'exprimoit-il de la sorte, et pourquoi s'attribuoit-il spécialement à lui-même ce qui est commun à toutes les créatures? Car n'est-ce pas Dieu qui les a toutes créées, et par conséquent n'est-il pas le Dieu de tout l'univers? *Numquid omnium Deus non est*²? Il est vrai, répond ce saint docteur, c'est le Dieu de tout le monde; mais il faut aussi reconnoître qu'il se donne particulièrement, et qu'il appartient plus proprement à certaines âmes, qui n'ont point d'autre sentiment sur la terre que de l'aimer, qui n'ont point d'autre soin que de le servir, qui n'ont point ni ne veulent point avoir d'autre héritage que lui-même et le bonheur de le posséder : *Sed eorum præcipuè Deus qui eum deligunt, colunt, possident*³. Or qui sont ces âmes dégagées de tout autre objet que Dieu, et dont tous les desirs tendent vers Dieu? qui sont ces âmes tout occupées du service de Dieu, et dont l'unique emploi dans la vie est d'honorer Dieu? qui sont ces âmes volontairement pauvres, qui se sont dépouillées de tous les biens sensibles pour Dieu, et dont le seul trésor et le seul bien est Dieu? N'est-il pas évident que ce sont les âmes religieuses, et n'est-il pas juste que Dieu soit à elles d'une façon toute singulière, puisqu'elles ont voulu d'une façon toute singulière être elles-mêmes à Dieu? C'est en ce même sens qu'il faut entendre cette autre parole de l'Écriture, que j'ai déjà rapportée; je veux dire cette formule de profession que prononçoient les Hébreux aux pieds du grand prêtre, en entrant dans la terre promise : *Profiteor hodiè coram Domino Deo tuo* : Je proteste aujourd'hui, disoient-ils au pontife, et je fais un aveu solennel devant le Seigneur votre Dieu. Eh quoi! reprend là-dessus saint Jérôme, ne devoient-ils pas plutôt dire, Devant le Seigneur notre Dieu? n'étoient-ils pas le peuple de Dieu, et Dieu ne les avoit-il pas cent fois assurés qu'il étoit leur Dieu, préférablement à toutes les autres nations? Cependant, en la présence des prêtres, ils n'osoient l'appeler leur Dieu, et se contentoient de dire, Le Seigneur votre Dieu : comme s'ils eussent reconnu que leur Dieu étoit bien plus à leurs prêtres qu'il n'étoit à eux; et que ceux qui se trouvoient employés aux fonctions du sacerdoce pouvoient tout autrement se glorifier qu'ils appartenoient à Dieu, et

¹ Psalm. 15. — ² Aug. — ³ Ibid.

que Dieu , pour ainsi parler , leur appartenoit. Pourquoi cela ? la raison en est bien claire , poursuit saint Jérôme , et nous n'avons qu'à consulter l'Écriture pour nous en instruire. C'est que le grand prêtre , aussi bien que toute la tribu de Lévi , n'ayant eu aucun partage ni aucune possession dans la terre promise , Dieu lui-même , comme il est expressément marqué , leur devoit servir de possession : excellente idée de l'âme religieuse. Elle ne se réserve que Dieu : il est donc juste qu'elle possède Dieu plus que les autres , et qu'en cela elle ait même , dans un sens , l'avantage sur les prêtres du Seigneur , tout distingués qu'ils sont d'ailleurs par leur caractère ; car les prêtres , après tout , soit de l'ancienne , soit de la nouvelle loi , n'ont jamais fait un renoncement aussi entier que le sien , puisque le sacerdoce n'empêche point qu'on ne puisse acquérir et conserver les biens temporels. Mais l'âme religieuse dit absolument à Dieu : *Quid mihi est in cælo , et à te quid volui super terram* ¹ ? De tout ce qu'il y a dans le ciel et de tout ce qu'il y a sur la terre , qu'ai-je désiré , qu'ai-je recherché , qu'ai-je voulu retenir , hors vous , Seigneur , et vous seul ? Je ne dis pas cela , mon Dieu , ajoute - t - elle , je ne le dis pas pour faire valoir auprès de vous la pauvreté et le dénûment où je me suis réduite ; mais pour me féliciter humblement moi-même et pour me réjouir devant vous de mon abondance ; car vous me valez infiniment mieux vous seul que tout le reste sans vous ; et ce qu'il y a de plus merveilleux encore , vous me valez mieux vous seul que tout le reste avec vous : non pas qu'avec tout le reste , vous perdiez rien de votre prix infini ; mais parce que ce reste m'empêcheroit de vous bien posséder , et qu'en vous possédant seul je vous possède plus parfaitement. Voilà donc , ma chère Sœur , je ne puis trop vous le redire , voilà le bonheur du saint état que vous embrassez : vous y posséderez Dieu. Dans le monde on ne le possède pas , ou l'on ne le possède qu'à demi : et comment , en effet , pourroit-on le bien posséder , lorsqu'on se trouve possédé soi-même par tant de maîtres , par l'ambition , par l'intérêt , par le plaisir , par toutes les passions et tous les vices ? C'est dans l'état religieux que cette possession est entière , paisible , assurée ; c'est là que l'on goûte Dieu , qu'on se repose en Dieu , qu'on recueille tous les fruits que peut produire un héritage aussi grand que Dieu.

Mais je vais plus avant encore , ma chère Sœur , et je finis par une pensée que vous ne devez jamais oublier. Vous allez faire une sainte alliance avec votre Dieu ; et , suivant les idées communes et ordinaires , je pourrais vous dire que c'est tellement un Dieu de gloire , qu'il a été tout ensemble un homme de douleur , un Dieu pauvre , un

¹ Psalm. 72.

Dieu humilié, un Dieu persécuté, un Dieu crucifié; que vous ne pouvez donc vous allier avec lui sans participer à sa pauvreté aussi bien qu'à ses richesses, à ses humiliations aussi bien qu'à sa gloire, à ses souffrances et à sa croix aussi bien qu'à sa souveraine béatitude. Voilà ce que je vous représenterois; et, dans la disposition où vous êtes, il n'y a rien de si contraire aux sens et à la nature, que vous ne voulussiez accepter. De tous les maux à quoi s'est assujetti le divin époux que vous choisissez, il n'y a rien qui vous étonnât et que vous ne voulussiez partager. Mais il n'est point même nécessaire que vous fassiez cet effort de fidélité; et ce seroit mal m'expliquer, de dire que vous devez entrer en société de peines et de maux avec Jésus-Christ, car dans Jésus-Christ tout s'est converti en bien; et la pauvreté, les souffrances, les croix, que nous estimons des maux, sont sur la terre les plus grands biens qu'il ait procuré à ses élus. N'en a-t-il pas fait autant de béatitudes? n'a-t-il pas dit hautement et formellement, dans son Evangile : Bienheureux les pauvres, *Beati pauperes*¹; bienheureux ceux qui pleurent, *Beati qui lugent*²? et ne sont-ce pas là, en faveur des croix et des souffrances de cette vie, des preuves que les mondains ne détruiront jamais? Or où a-t-on une plus abondante communication de ces biens spirituels et de ces dons célestes, que dans la religion? Dans le monde il y a des croix, mais elles sont bien différentes de celles que vous trouverez dans la vie religieuse; car, comme dit saint Bernard, toute croix n'est pas la croix de Jésus-Christ, toute pauvreté n'est pas la pauvreté de Jésus-Christ, toute mortification n'est pas la mortification de Jésus-Christ. On souffre dans le monde; on est humilié, mortifié dans le monde: mais souvent il n'y a rien de tout cela qui porte le caractère de la croix du Sauveur: pourquoi? parce qu'il n'y a rien en tout cela pour la justice et pour Dieu. C'est dans l'état religieux que les croix sont salutaires, qu'elles sont vivifiantes, qu'elles produisent la sainteté, parce qu'elles sont marquées du sceau de Jésus-Christ. Les croix du monde sont des croix d'esclaves, qui accablent ceux qui les portent: mais les vôtres vous porteront autant que vous les porterez. Vous l'avez déjà bien éprouvé, ma chère Sœur, et vous en rendez un témoignage bien authentique, par la profession de vos vœux. Le passé vous répond de l'avenir, et vous verrez si la société des croix de votre adorable époux n'attire pas nécessairement après soi celle de ses consolations. Nous en faut-il un autre garant que saint Paul? *Scientes, quod sicut socii passionum estis, sic eritis et consolationis*³: Sachez, mes Frères, disoit ce grand apôtre, et soyez fortement persuadés que vous aurez part aux consolations de Jésus-Christ, selon

¹ Matth., 5. — ² Ibid. — ³ 2 Cor., 1.

que vous aurez eu part à ses souffrances. A qui parloit-il ? à des chrétiens de la primitive Eglise, c'est-à-dire à des hommes parfaits, qui faisoient alors dans le christianisme, par une loi commune, ce que font maintenant les religieux par une obligation particulière. De sorte, ma chère Sœur, qu'au moment où vous allez ratifier votre alliance avec Dieu, vous vous trouverez pourvue de tous ses trésors, de ses grâces, de ses bénédictions, de sa paix et de ses douceurs intérieures, et qu'il vous dira par avance ce qu'il doit vous dire en vous recevant un jour dans son royaume : Entrez dans la joie de votre Seigneur : *Intra in gaudium Domini tui*¹.

Chrétiens qui m'écoutez, et qui êtes témoins de cette cérémonie, voilà un modèle que Dieu vous met aujourd'hui devant les yeux. Si vous avez l'esprit et le zèle de votre religion, voilà l'objet d'une émulation sainte que Dieu vous propose, et dont il vous demandera compte un jour. L'exemple de cette jeune vierge qui quitte le monde, sa fidélité à suivre la vocation de Dieu, la ferveur avec laquelle elle va faire le sacrifice de sa personne, la constance inébranlable de son âme dans l'action la plus héroïque et la plus importante de la vie, sa joie dans le mépris qu'elle fait de tous les avantages du siècle ; voilà ce qui confondra vos lâchetés, voilà ce qui condamnera vos attachements criminels aux biens de la terre, voilà ce qui réfutera tous les prétextes que vous pourriez alléguer pour justifier vos délicatesses et votre impénitence, voilà ce que Dieu vous représentera, ou plutôt ce qu'il vous opposera dans le jugement dernier, pour vous obliger à prononcer vous-même l'arrêt de votre condamnation. Vous trouvez tout difficile dans l'accomplissement des préceptes et de la loi de Dieu ; et cette jeune vierge, ayant trouvé le joug des préceptes et de la loi de Dieu trop léger pour elle, y ajoute tout ce qu'il y a de plus rigoureux et de plus sévère dans les conseils évangéliques. Vous ne pouvez vous résoudre à rompre les commerces dangereux où le monde vous engage, et elle a la force et le courage de se séparer du monde pour jamais. Vous disputez les années entières pour renoncer à des choses que votre seule raison vous dit être criminelles ; et elle renonce sans délibérer aux choses mêmes les plus innocentes, les plus légitimes et les plus permises, dont elle veut bien se priver pour Jésus-Christ. Vous ne vous surmontez en rien, et elle triomphe d'elle-même en tout. Vous ne donnez rien à Dieu, et elle se sacrifie elle-même. En faudra-t-il davantage pour conclure contre vous ?

Ah ! Chrétiens, permettez-moi de faire ici une réflexion : elle est importante pour l'édification de vos âmes, et vous conviendrez avec moi de la vérité qu'elle contient. Vous faites quelquefois des compa-

¹ *Matth.*, 25.

raisons de votre état avec l'état religieux, et, par de vains raisonnements que l'esprit du siècle vous suggère selon les vues différentes, pour ne pas dire selon les caprices avec lesquels vous en jugez, tantôt vous désespérez de votre état; tantôt vous en présumez avec excès, tantôt vous égalez la profession simple du christianisme à la profession religieuse; tantôt vous concevez la vie religieuse comme impraticable et au-dessus des forces de la nature; tantôt vous dites qu'il est impossible de se sauver dans le monde, et tantôt vous prétendez qu'il y a autant et peut-être plus de solide vertu dans le monde que dans la religion. Ainsi, prenant toujours les choses dans l'une ou dans l'autre des deux extrémités, vous ne tenez jamais ce juste milieu en quoi consiste votre perfection, et vous ne remplissez jamais la mesure de cette grâce qui doit faire la sainteté de votre état. Si cette émulation d'état procédoit d'un esprit sincère, d'un esprit humble, d'un esprit fervent et qui cherche Dieu, elle produiroit des fruits de christianisme qui paroîtroient dans la conduite de votre vie; et c'est ce que vouloit le grand Apôtre, quand il recommandoit aux premiers fidèles d'aspirer toujours à ce qu'il y a de plus excellent dans les dons de Dieu : *Æmulamini autem charismata meliora*¹. Mais parce que cette émulation ne procède bien souvent que d'un esprit vain, que d'un esprit de contention, que d'un esprit d'amour-propre pour tout ce qui nous touche, et de chagrin ou d'aliénation pour tout ce qui n'a pas de rapport à nous, de là vient qu'elle se réduit à des paroles et à des contestations inutiles, qui, bien loin de vous édifier, corrompent dans vous le vrai zèle de votre sanctification.

Quoi qu'il en soit, Chrétiens, il ne s'agit pas ici de mesurer ni de comparer les avantages de nos états. De quelque manière que Dieu ait disposé les choses, et votre état et l'état religieux sont les ouvrages de sa providence, et il a eu dans l'un et dans l'autre ses desseins. Il a suscité l'état religieux pour conserver dans son Eglise l'esprit et l'idée de ce premier christianisme que le paganisme même a admiré; et il veut que le vôtre subsiste comme un moyen de salut proportionné à votre foiblesse. Quelque différence qu'il y ait entre l'un et l'autre, deux vérités sont certaines : la première, pour vous consoler, et la seconde, pour vous faire trembler. Car ce qui doit vous consoler, c'est que vous pouvez être dans votre état aussi parfait que les religieux : oui, vous pouvez être pauvres d'affection, au milieu même de l'abondance et des richesses; vous pouvez être chastes et continents, parmi la corruption du siècle où vous vivez; vous pouvez être fidèles et soumis à la loi de Dieu, malgré le libertinage qui

¹ 1 Cor., 12.

vous environne. Non-seulement vous le pouvez, mais, ce qui doit vous faire trembler, c'est que vous y êtes indispensablement obligés. Ah ! Chrétiens, travaillez-y comme à l'affaire essentielle de votre vie. C'est de quoi je vous conjure ; car Dieu m'a donné du zèle pour votre salut, et je puis vous dire, aussi bien qu'à cette âme religieuse, ce que saint Paul disoit aux Corinthiens : *Æmulor enim vos Dei æmulatione. Despondi enim vos uni viro virginem castam exhibere Christo* ¹ : Je sens dans moi un zèle de Dieu pour vous ; et, animé de ce zèle, je voudrois vous présenter tous à Jésus-Christ comme une vierge pure et sans tache, digne de ses grâces en cette vie, et de sa gloire dans l'éternité bienheureuse, où nous conduise, &c.

¹ 2 Cor., 11.

ORAISONS FUNÈBRES.

ORAISON FUNÈBRE DE HENRI DE BOURBON,

PRINCE DE CONDÉ, ET PREMIER PRINCE DU SANG.

In memoriâ æternâ erit Justus.

La mémoire du Juste sera éternelle. *C'est l'oracle du Saint-Esprit dans le Psaume cxi.*

MONSEIGNEUR *,

Ce n'est pas sans raison que je parois aujourd'hui dans cette chaire, interrompant les sacrés mystères pour renouveler, dans l'esprit de ceux qui m'écoutent, le souvenir d'un prince dont il y a déjà tant d'années que nous avons pleuré la mort. Si la mémoire du Juste doit être éternelle seulement parce qu'il est Juste, beaucoup plus la mémoire de celui-ci, qui dans sa condition de prince n'a pu être juste de cette parfaite justice que la religion et la foi catholique formèrent en lui, et qui fut, comme vous verrez, son véritable caractère, sans avoir mérité, par un double titre, que l'on conservât éternellement le souvenir de sa personne.

L'une des malédictions de Dieu dans l'Écriture est d'anéantir jusqu'à la mémoire des princes réprouvés : *Dispereat de terrâ memoria eorum* ¹ : Que leur mémoire, dit Dieu, soit exterminée de dessus la terre. Il ne se contente pas de détruire leur grandeur, leurs ouvrages, leurs entreprises, leurs vastes desseins : il se venge sur leur mémoire même, qui, s'effaçant peu à peu, tombe enfin dans une éternelle obscurité, et s'ensevelit pour jamais dans un profond oubli des hommes. Au contraire, l'une des promesses que Dieu fait dans l'Écriture aux princes zélés pour sa loi, est que leur mémoire ne périra point, qu'elle passera de siècle en siècle et de génération en génération, et qu'affranchie des lois de la mort, elle trouvera dès maintenant dans les esprits et dans les cœurs une espèce d'immortalité : *Non recedet memoria ejus, et nomen ejus requiretur à generatione in generationem* ². Ainsi, Chrétiens, l'éprouvons-nous dans l'exemple du prince dont je dois parler, et qui est le sujet de la cérémonie funèbre pour laquelle vous êtes ici rassemblés **. Tandis que ce temple consacré à Dieu subsistera, et tandis qu'on offrira sur cet autel le sacrifice de l'Agneau sans tache, le nom de Henri de Bourbon ne mourra jamais ; ses louanges seront publiées, et on rendra à sa mémoire des tributs d'honneur.

* Monsieur le Prince.

¹ *Psalm.* 108. — ² *Eccli.*, 39.

** Ce discours fut prononcé à Paris, le dixième jour de décembre 1683, en l'église de la maison professe des jésuites.

Un de ses serviteurs fidèles * s'est senti touché de lui donner en mourant cette marque singulière de sa reconnaissance. Il a voulu que la postérité sût les immenses obligations qu'il avoit à un si bon maître ; et , ne pouvant plus s'en expliquer lui-même , il a laissé un monument de sa piété et de sa libéralité , afin d'exciter les ministres mêmes de l'Evangile à le faire pour lui. Je suis le premier qui satisfais à ce devoir ; je m'y trouve engagé par des ordres qui me sont aussi chers que vénérables : le prince devant qui je parle l'a désiré, et il ne m'en falloit pas davantage pour lui obéir. Ce sera à vous , Chrétiens , dans ce genre de discours qui m'est nouveau , de me supporter , et à moi d'y trouver de quoi vous instruire , et de quoi édifier vos âmes. Mais , quoi qu'il en soit , Dieu n'a ainsi disposé les choses que pour vérifier la parole de mon texte , en rendant éternelle et immortelle la mémoire de très-haut , très-puissant et très-excellent prince Henri de Bourbon , prince de Condé , et premier prince du sang.

Tout a été grand dans lui : mais voici , mes chers auditeurs , à quoi je m'arrête , et ce qui m'a semblé plus digne de vous être proposé dans le lieu saint où vous m'écoutez. C'est un prince que Dieu fit naître pour le rétablissement de la vraie religion ; c'est un prince qui semble n'avoir vécu que pour la défense et le soutien de la vraie religion ; c'est un prince dont toute la conduite a été un ornement de la vraie religion : trois vérités que l'évidence des choses vous démontrera , et qui vous feront avouer que sa mémoire doit être à jamais en bénédiction devant Dieu et devant les hommes : *In memoriâ aternâ erit Justus*. Un prince , dont la religion catholique a tiré trois insignes avantages , puisqu'il a servi à la relever , à l'amplifier , et à l'honorer : à la relever , et c'est ce que j'appelle le bonheur de sa destinée ou le dessein de Dieu dans sa naissance ; à l'amplifier , et c'est ce qui a fait le mérite de sa vie , et l'exercice de son infatigable zèle ; à l'honorer , et c'est ce que je vous ferai considérer comme le fruit de cette régularité solide qu'il observa dans tous les devoirs de sa condition.

Inspirez-moi , mon Dieu , les grâces et les lumières dont j'ai besoin pour traiter ce sujet chrétiennement ; et dans la profession que je fais d'abord d'y renoncer à toutes les pensées profanes et à tout ce qui est humain , donnez-moi ces paroles persuasives de votre divine sagesse , avec lesquelles je puisse , aussi bien que votre Apôtre , me promettre de soutenir encore ici le ministère de prédicateur évangélique. Un prince né , et choisi de Dieu pour être , si j'ose parler

* M. Perrault , secrétaire des commandements de ce prince , et président de la chambre des comptes de Paris.

ainsi , la ressource de sa religion. Un prince répondant à ce choix par les combats qu'il donna, et les différentes victoires qu'il remporta par sa religion. Un prince parfait , et remplissant exactement ses devoirs de prince pour faire honneur à sa religion. En un mot , naissance heureuse pour le bien de la foi catholique ; vie consacrée au zèle de la foi catholique ; règle de conduite, je dis de conduite de prince , honorable à la foi catholique. Voilà , chrétienne compagnie , les trois parties de ce discours, et le sujet de votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

C'est de tout temps que la France a expérimenté, dans ses malheurs et dans ses révolutions , un secours du ciel d'autant plus singulier et plus favorable, qu'il a paru souvent moins espéré et plus approchant du miracle. Mais on peut dire , et il est vrai , qu'elle n'en eut jamais une preuve plus sensible que dans la conjoncture fatale où elle se trouva sur la fin du siècle passé , lorsqu'accablée de maux, épuisée de forces , déchirée par les guerres civiles, exposée comme en proie aux étrangers, elle se vit sur le point de perdre ce qui l'avoit jusqu'alors maintenue , et ce qui étoit le fondement de toute sa grandeur , savoir , la vraie religion. Je m'explique.

La France , autrefois si heureuse et si florissante tandis qu'elle avoit conservé la pureté de sa foi, gémissoit dans la confusion et dans le désordre où l'hérésie l'avoit jetée. L'erreur de Calvin , devenue redoutable par sa secte encore plus que par ses dogmes, malgré toute la résistance du parti catholique, avoit prévalu : son venin , par une contagion funeste , avoit gagné les parties les plus nobles de l'état ; le sang de nos rois en étoit infecté ; l'héritier légitime de la couronne l'avoit sucé avec le lait ; les princes de sa maison étoient non-seulement les sectateurs, mais les chefs et les défenseurs du schisme formé contre l'Eglise. De là on ne devoit attendre que la décadence, et même l'entier renversement de l'empire françois. Les temples profanés , les lois méprisées , l'autorité anéantie, le culte de Dieu , sous ombre de réforme, perverti, ou plutôt aboli, en étoient déjà les infortunés présages. Mais au milieu de tout cela, la France étoit sous la protection du Très-Haut. Quoique penchante vers sa ruine , et sur le bord affreux du précipice où elle alloit tomber, la main toute-puissante du Seigneur la soutenoit. Le Dieu, non plus d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, mais de Clovis, de Charlemagne, et de saint Louis, veilloit encore sur elle ; et pour relever son espérance contre son espérance même, *Contra spem in spem*¹, il se préparoit à la sauver, par ce qui sembloit devoir être la cause de sa perte.

¹ Rom., 4.

Henri, l'incomparable prince dont j'ai entrepris de parler, étoit le sujet que Dieu avoit choisi entre autres et prédestiné pour cela. Appliquez-vous, mes chers auditeurs, et admirez avec moi la profondeur des conseils divins. Ce prince étoit né dans le sein de l'hérésie; et quoiqu'il fût encore enfant, le parti hérétique comptant sur lui, et se promettant tout de lui, le regardoit avec raison comme son héros futur. Rien dans l'apparence n'étoit mieux fondé que cette vue. Mais c'est ici, providence adorable de mon Dieu, où vous commençâtes à triompher de la prudence humaine, et où, par des voies secrètes mais infaillibles, vous disposâtes toutes choses avec force et avec douceur: avec force, changeant les obstacles en moyens, pour parvenir à vos fins; et avec douceur, n'employant pour y réussir que le charme de votre grâce, victorieuse des esprits et des cœurs.

Ce prince, né dans l'hérésie, étoit celui par qui la vraie religion devoit renaître, pour ainsi dire, et se reproduire dans son premier éclat. Il étoit suscité pour la rétablir, premièrement dans sa maison, et par-là dans toute sa nation. Le malheur de ses pères avoit été de s'en séparer, et c'étoit l'unique tache dont leur gloire avoit pu être ternie: il falloit qu'il l'effaçât, il falloit que le petit-fils et le successeur de ces grands hommes fût le restaurateur de leur foi, et que de leurs cendres il sortit un digne vengeur des maux que leur zèle aveugle et trompé avoit fait souffrir à l'Eglise leur mère.

Dieu ne vouloit pas que la maison de Condé dût à une autre qu'à elle-même l'accomplissement d'une si sainte obligation, ni qu'une autre qu'elle-même eût l'avantage de réparer ce qu'elle avoit détruit. Elle seule en étoit capable, et tout le mérite lui en étoit réservé. Elle devoit mettre au jour un autre Esdras, qui fit revivre parmi les siens la loi de Dieu; un second Machabée, qui, animé du même esprit, purifiait et renouvelât le sanctuaire que ses ancêtres infidèles avoient les premiers profané. Ce Machabée, cet Esdras étoit notre Henri; et en effet, c'est par lui que la maison de Condé, après trente années de désolation, retourna au culte des autels, et rentra dans la communion romaine, et par lui que la maison royale acheva d'être purifiée du levain de la nouveauté et de l'erreur. Mais voyons-en les circonstances, qui, sans fatiguer vos esprits, vont me servir d'autant de preuves de cette vérité.

Henri IV, monarque encore plus grand par ses vertus et par ses qualités royales que par son nom, élevé qu'il fut sur le trône, ne pensa dans la suite qu'à l'affermir en affoiblissant peu à peu l'hérésie, et donnant à la religion catholique, pour laquelle il s'étoit enfin déclaré, toutes les marques d'un véritable attachement. L'un et l'autre, quoique nécessaire, étoit difficile; et, selon les maximes de la po-

litique, l'un et l'autre, eu égard au temps, pouvoit être dangereux. Mais il surmonta heureusement et les difficultés et les dangers de l'un et de l'autre, en ôtant aux hérétiques le seul appui qui leur restoit, et retirant d'entre leurs mains le jeune prince de Condé, auquel il voulut désormais tenir lieu de père, et de l'éducation duquel il se chargea. Qui pourroit dire avec quel succès et avec quelle bénédiction ? Par-là le calvinisme, de dominant et de fier qu'il avoit été, se sentit consterné et abattu ; et par-là la vraie religion, de consternée et d'alarmée qu'elle étoit encore, acheva d'être pleinement et même tranquillement la dominante. Posséder le prince de Condé fut pour elle une assurance et un gage de toutes les prospérités dont le ciel l'a depuis comblée ; et l'avoir perdu, fut pour le parti protestant le coup mortel qui l'atterra.

Ainsi l'avoit prévu le sage et saint pape Clément VIII, dont la mémoire doit être à la France le sujet d'une éternelle vénération : ainsi, dis-je, l'avoit-il prévu. Pressé de ce soin de toutes les Eglises, qui excitoit sa vigilance et qui causoit son inquiétude, il ne crut pas, dans l'état chancelant où étoient les choses, pouvoir rien faire, ni pour la France, ni pour l'Eglise, de plus important que de s'intéresser à faire élever le prince de Condé dans la profession de la foi orthodoxe. Il l'entreprit, il y travailla, il le demanda avec prières et avec larmes, et comme souverain pontife il fut exaucé, pour le respect qui lui étoit dû. A cette condition, la grâce de l'absolution du roi et la ratification de sa réunion avec le saint Siège fut accordée. Mille raisons s'y opposoient ; et vous savez par combien d'artifices et d'intrigues ce grand œuvre fut traversé : mais le vicaire de Jésus-Christ, sous une telle caution, n'appréhenda rien ; sûr de tout, pourvu que le prince de Condé fût rendu à l'Eglise, et persuadé que d'assurer à l'Eglise le prince de Condé étoit l'épreuve la plus certaine qu'il pouvoit faire des dispositions du roi, qu'après cela il ne lui étoit non plus permis de douter de la pureté de sa religion, que de son droit incontestable à la couronne. L'événement, saint Père, vous justifia, et l'applaudissement que tous les peuples donnèrent à votre conduite montra bien dès-lors que c'étoit l'esprit de Dieu qui vous animoit, quand vous en jugeâtes ainsi.

Le roi, aussi sincère que généreux, et aussi religieux qu'invincible, se fit un honneur d'accomplir la condition ; et ce que je vous prie de remarquer, cette condition par lui accomplie, fut la preuve authentique de sa conversion. Jusque-là, ou la malignité ou l'ignorance avoient tâché de la rendre suspecte ; et la défiance qui s'étoit répandue dans les esprits, sur un point aussi délicat et aussi essentiel que celui-là, soutenoit encore un reste de faction que la diver-

sité des intérêts avoit excitée, et que le démon de discorde fomen-
toit sous le nom spécieux de sainte Union et de Ligue. Les uns, à
force de désirer que le roi dans le cœur fût converti, n'osoient ab-
solutement le croire; les autres affectoient de ne le pas croire, parce
qu'ils craignoient qu'il le fût, et qu'il étoit de leur intérêt qu'il ne
le fût pas. La passion obstinoit ceux-ci, et un dérèglement de zèle
séduisoit ceux-là.

Mais quand, malgré les soupçons et l'incrédulité, on vit le roi re-
tirer de Saint-Jean-d'Angely le prince de Condé, et ne vouloir plus
qu'il écoutât les ministres de l'hérésie; quand on le vit s'appliquer
lui-même à le faire instruire dans la religion catholique, et pour cela
lui choisir des maîtres aussi distingués par l'intégrité de leur foi,
qu'ils étoient d'ailleurs exemplaires et irrépréhensibles dans leurs
mœurs; un Pisani, l'honneur de son siècle, un Le Fèvre, double-
ment illustre et par son érudition profonde et par sa rare piété, tous
deux catholiques zélés, et tous deux unanimement attachés à l'é-
ducation du prince, que le roi leur avoit confiée, et dont chaque
jour ils lui rendoient un compte exact; quand on vit, dis-je, le
roi en user ainsi, ah! mes chers auditeurs, on ne douta plus qu'il
ne fût lui-même changé, et son retour à l'Eglise, que ses ennemis
persistoient à décrier comme vain et apparent, fut par-là justifié
véritable et de bonne foi. La ligue prétendue sainte se dissipa; la
protestante, qui, quoique déchue, pensoit toujours à se relever, en
désespéra: la vraie religion, triomphante de l'une et de l'autre,
respira et se ranima. Dénouement, encore une fois, dont on peut
bien dire que c'étoit le Seigneur qui l'avoit fait, *A Domino factum
est istud*; mais dénouement qu'on n'auroit jamais dû attendre, si
Dieu n'avoit suscité le prince de Condé pour en être l'instrument
principal.

Il n'avoit pas encore neuf ans (ceci mérite d'être remarqué), et
le roi, qui decouvroit en lui une maturité de raison et même de re-
ligion anticipée, le députa pour recevoir Alexandre de Médicis, légat
du pape, dans son entrée solennelle. Avec quelle grâce, quoique en-
fant, et avec quelle dignité s'acquitta-t-il d'une si importante com-
mission! Le légat en pleura de joie, et l'admira comme un prodige.
Mais de quelle consolation ceux qui avoient le cœur françois et le
cœur chrétien ne furent-ils pas pénétrés, voyant cet enfant, que le
seul nom de Condé avoit rendu peu auparavant redoutable au saint
Siège, rendre lui-même au saint Siège, dans la personne de son mi-
nistre, le devoir de l'obéissance filiale, et le rendre au nom de la
France, dont il étoit l'organe et l'interprète!

Ce fut là, Chrétiens, comme le sceau de l'alliance étroite et sa-

crée que ce royaume chéri de Dieu renouvela pour lors avec l'Eglise. Le sacerdoce et l'empire, divisés depuis si longtemps, furent par-là heureusement réunis; et la France, qui, pour user du terme de saint Jérôme, avoit été comme effrayée de se voir malgré elle calviniste, se retrouva parfaitement catholique. Qui fut le lien, le garant, le répondant de tout cela? Le jeune prince de Condé. L'esprit de Dieu, qui, selon la parole sainte, rend éloquentes les langues des enfants, exprima tout cela par la sienne dans le discours surprenant qu'il fit au légat. Le ciel et la terre y applaudirent, et l'hérésie seule en demeura confuse. Je ne me suis donc pas trompé quand j'ai dit que Dieu l'avoit fait naître pour le rétablissement de la vraie religion.

Mais pouvoit-il choisir un sujet plus propre, et qui eût avec plus d'avantage tout ce qui étoit nécessaire pour ce grand dessein? C'étoit un esprit éclairé, et en matière de religion, aussi bien qu'en toute autre chose, du discernement le plus juste et le plus exquis qui fut jamais. Il avoit l'âme droite, et également incapable de libertinage et de superstition : qualités que Dieu lui donna, quand il le sépara, si j'ose ainsi dire, pour l'œuvre à laquelle il le destinoit. Prenez garde, s'il vous plaît, Chrétiens : dans ce temps malheureux que nous déplorons, et que saint Paul ², par un esprit prophétique, sembloit nous avoir marqué, où l'hérésie, s'opposant à Dieu, s'éleva au-dessus de tout ce qui est appelé Dieu, et adoré comme Dieu; j'entends le sacrement de Jésus-Christ, que l'erreur de Calvin anéantissoit : en ce temps, dis-je, quoique déplorable, il y avoit dans le monde des savants, mais c'étoient des savants superbes, pleins de cette science réprouvée qui enfle et qui corrompt; il y avoit des humbles dans la foi, mais c'étoient des humbles ignorants, contents de la simplicité de la colombe, et absolument dépourvus de la prudence évangélique du serpent. Les premiers avoient attaqué la religion, et les seconds s'étoient trouvés trop foibles pour la soutenir : voilà ce qui l'avoit perdue. Il falloit, pour la relever, des humbles clairvoyants et pénétrants, dont l'humilité fût selon la science, et dont la science fût sanctifiée par l'humilité; des hommes dociles, mais pourtant spirituels, pour juger de tout; des spirituels, mais pourtant dociles, pour ne se révolter sur rien; et ce fut là proprement le caractère du prince de Condé.

Il étudia sa religion, chose si rare dans les grands du monde; et jamais prince ne fut catholique, ni avec tant de connoissance de cause, ni avec tant de conviction de ce qu'il croyoit et de ce qu'il devoit croire. Au lieu que les hommes mondains sont, communément, ou

¹ 2 *Thess.*, 2.

sensuels, ou impies; sensuels, occupés de leurs passions, condamnant avec témérité tout ce qu'ils ignorent, et affectant d'ignorer tout ce qui les condamne; impies, n'étudiant les choses de Dieu que pour les censurer, et ne les censurant que pour éviter, s'ils pouvoient, d'en être troublés: le prince de Condé, exempt de ces deux desordres, voulut s'instruire en sage et en chrétien de la religion à laquelle Dieu l'avoit appelé; mais il ne voulut s'en instruire que pour s'y soumettre, et il ne voulut s'y soumettre que pour la pratiquer. Il la posséda avec cette pureté de lumières que demandoit saint Pierre ¹, toujours prêt à en rendre raison, et toujours disposé à faire valoir les motifs qui l'avoient touché dans la comparaison des sociétés qui partagent le christianisme; s'estimant, disoit-il, responsable, et à Dieu, et aux hommes, et à soi-même, de la grâce qu'il avoit reçue en quittant le parti de l'erreur, et s'attachant à celui de la vérité.

Un prince éclairé de la sorte n'étoit-il pas né pour faire reflourir la vraie religion? Ajoutez-y ce cœur droit avec lequel il la professa; ce cœur droit que le monde n'ébranla jamais, et qui, lui inspirant pour Dieu une sainte liberté dans l'exercice de son culte, sans être ni hypocrite, ni superstitieux, en fit un catholique fervent. Vous m'en demandez une marque? concevez celle-ci, et imitez-la. Il se crut obligé, comme catholique, à avoir et à témoigner une vénération particulière pour tout ce qui avoit servi de sujet de contradiction à l'hérésie; et s'appliquant l'instruction faite au grand Clovis dans la cérémonie de son baptême, *Adora quod incendisti*, Adorez ce que vous avez brûlé, il prit pour maxime de signaler sa religion, particulièrement dans les choses où l'hérésie l'avoit combattue. Souffrez-en le détail, qui n'aura rien pour vous que d'édifiant.

L'aversion et la haine du saint Siège avoit été l'un des entêtements de l'hérésie: l'une de ses dévotions fut d'aimer le saint Siège et de l'honorer. Il savoit sur cela tout ce que la critique et tout ce que la politique lui pouvoient apprendre, et il en auroit fait aux autres des leçons. Mais il ne savoit pas moins se tenir dans les justes bornes que lui prescrivoit sur ce point la vraie piété; et persuadé de la sûreté de cette règle, il se fit une politique aussi solide que chrétienne d'avoir pour la chaire de saint Pierre, qui est le centre de l'unité, cet attachement inviolable que les Saints ont toujours regardé comme une source de bénédiction. Quels exemples n'en donna-t-il pas pendant sa vie, et avec quels sentiments de ferveur le recommanda-t-il, à la mort, aux princes ses enfants? C'est l'héritage sacré qu'il leur laissa; et l'une de ses dernières volontés fut de les conjurer avec tendresse d'être en ceci ses imitateurs, comme il l'avoit été lui-même de tant

¹ 1 Petr., 3.

de héros chrétiens. L'hérésie avoit méprisé les cérémonies de l'Eglise : il ne lui en fallut pas davantage pour se faire un devoir de les révéler. Combien de fois l'a-t-on vu assister aux divins offices, avec ce même esprit de religion qui animoit autrefois David, édifiant et excitant comme lui les peuples par sa présence, n'estimant point, non plus que lui, au-dessous de sa dignité de se joindre aux ministres du Seigneur, pour glorifier avec eux d'une voix commune l'arche vivante du Testament, et devenant par-là, aussi bien que David, un prince selon le cœur de Dieu.

Rien n'étoit plus odieux à l'hérésie que les ordres religieux : pour cela même il les respecta, il les chérit, il les protégea ; et parce qu'entre les ordres religieux il en considéra un plus singulièrement dévoué à porter les intérêts de la vraie religion, et, par une conséquence nécessaire, plus infailliblement exposé à la malignité et à la censure des ennemis de la foi ; un ordre dont il vit qu'en effet Dieu s'étoit servi pour répandre cette foi jusqu'aux extrémités de la terre ; un ordre qu'il reconnut n'avoir été institué que pour servir dès son berceau de contre-poison au schisme naissant de Calvin et de Luther ; un ordre qu'il envisagea, par une fatalité heureuse pour lui, persécuté dans tous les lieux où dominoit l'hérésie ; c'est à celui-là que le prince de Condé s'unit plus intimement, qu'il fit sentir plus d'effets de sa protection, qu'il confia ce qu'il avoit de plus cher, qu'il découvrit plus à fond les secrets de son âme, et qu'il donna son cœur en mourant.

C'est par-là, mes Pères (car encore est-il raisonnable que, parlant ici pour vous et pour moi, je rende à ce cœur une partie de la reconnaissance que nous lui devons) ; c'est par-là, mes Pères, que nous eûmes part à son estime et à sa bienveillance : et malheur à nous, si nous dégénérons jamais de ce qui nous l'attira ! Comme son amour pour sa religion en étoit le seul motif, il ne nous distingua entre les autres que par l'engagement particulier où il supposa que nous étions, de tout entreprendre et de tout souffrir pour l'avancement de la religion catholique ; et nous ne lui fûmes chers que parce qu'il nous crut des hommes déterminés à sacrifier mille fois nos vies pour l'Eglise de Dieu. Nos combats pour la foi dans les pays barbares et infidèles, nos travaux, nos croix, nos souffrances dans l'ancien monde et dans le nouveau (ainsi lui-même s'en expliquoit-il), voilà ce qui nous l'attacha. C'est donc à nous de remplir l'idée qu'il eut de nos personnes et de nos ministères. Ma consolation est que ce zèle de la foi ne nous a pas encore quittés, et que l'esprit même du martyre ne s'est pas retiré de nous. Ces glorieux confesseurs que l'Angleterre vient de donner à Jésus-Christ, le sang de nos frères immolés comme des victimes à la haine de l'infidélité, en sont encore les précieux

restes. A ce prix , nous posséderions encore aujourd'hui et le cœur et les bonnes grâces du prince de Condé. Il ne falloit rien moins pour les mériter ; et la vue de continuer à nous en rendre dignes , est une des considérations les plus propres à exciter en nous le souvenir de nos obligations.

Mais revenons à lui. Je vous ai dit , et je l'ai prouvé , que Dieu l'avoit choisi et l'avoit fait naître pour le rétablissement de la vraie religion. Voyons de quelle manière il répondit à ce choix , et avec quel zèle il combattit toute sa vie pour la défense de cette même religion. C'est le sujet de la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Comme l'un des caractères de la vraie religion a toujours été d'autoriser les princes de la terre ; aussi , par un retour de piété que la reconnoissance même sembloit exiger, l'un des devoirs essentiels des princes de la terre a toujours été de maintenir et de défendre la vraie religion. Voilà, dit saint Augustin, l'ordre que Dieu a établi. Les princes sont les protecteurs nés de la religion , comme la religion , selon saint Paul , est la sauvegarde inviolable des princes. Or jamais homme n'a mieux compris cette vérité , et ne s'est acquitté plus dignement ni plus héroïquement de ce devoir , que le prince dont je poursuis l'éloge , puisqu'il semble n'avoir vécu que pour faire triompher la religion catholique , c'est-à-dire que pour combattre l'hérésie , que pour renverser ses desseins , que pour dompter sa rébellion , que pour confondre ses erreurs , et , par les différentes victoires qu'il a remportées sur elle , s'acquérir le juste titre que je lui donne , du plus zélé défenseur qu'ait eu la religion catholique dans notre siècle. Ecoutez-moi , et concevez-en bien l'idée.

Henri , prince de Condé , fut sans contestation l'un des plus sensés et des plus sages politiques qui entra jamais dans les conseils de nos rois. Ses gouvernements et ses emplois lui donnèrent dans le royaume une autorité proportionnée à sa naissance. Il étoit brave , et , dans les entreprises militaires , héritier de la valeur de ses ancêtres , aussi bien que de leur nom. Il avoit au-dessus de sa condition une capacité acquise , qui dans la profession même des lettres l'auroit distingué. Mais il ne crut pas , ni pouvoir , ni devoir user d'aucun de ces avantages , sinon pour l'intérêt de Dieu ; et , loin des maximes profanes dont la plupart des princes , quoique chrétiens , se laissent malheureusement prévenir , en faisant servir la religion à leur grandeur , il se proposa de faire servir sa grandeur , et toutes les éminentes qualités dont Dieu l'avoit pourvu , à l'accroissement de sa religion. En voulez-vous la preuve ? la voici.

Il défendit la religion catholique par la sagesse de ses conseils , par la force de ses armes , et par la solidité de sa doctrine. Il la défendit en homme d'état, en général d'armée, en docteur et en maître, persuadant aussi bien que persuadé ; et par-là il mérita le témoignage que lui rend aujourd'hui l'Eglise, en reconnoissant ce qu'il a fait pour elle , et ce qu'elle lui doit. Si vous avez ce zèle de Dieu dont les fervents Israélites étoient autrefois émus, c'est ici où votre attention me doit être favorable.

Il défendit la religion catholique par la sagesse de ses conseils. On sait de quel poids fut celui qu'il donna à Louis XIII, quand il le détermina à cette fameuse guerre qui réprima l'hérésie, et qui la réduisit enfin à l'obéissance et à la soumission. A Dieu ne plaise que j'aie la pensée de faire ici aucun reproche à ceux que l'erreur ni le schisme ne m'empêchent point de regarder comme mes frères, et pour le salut desquels je voudrois, au sens de saint Paul, être moi-même anathème ! Dieu, témoin de mes intentions, sait combien je suis éloigné de ce qui les pourroit aigrir : et malheur à moi, si un autre esprit que celui de la douceur et de la charité pour leurs personnes se mêloit jamais dans ce qui est de mon ministère ! Mais je me croirois prévaricateur et de la vérité et de mon sujet, si je supprimois ce qui va vous faire connoître le génie de notre prince, et dont il ne tiendra qu'à eux de s'édifier.

L'assemblée de La Rochelle, je dis celle de 1621, si mémorable, et si funeste dans ses suites pour le parti protestant, avoit été une espèce d'attentat (eux-mêmes n'en disconviennent pas) que nul prétexte de religion ne pouvoit justifier ni soutenir. Assemblée non-seulement schismatique, mais séditeuse, puisque, malgré l'ordre, et contre la défense du souverain, elle avoit été convoquée, et qu'au mépris de l'autorité royale, on y avoit pris des résolutions dont la France, aussi bien que l'Eglise, devoit craindre les derniers maux. Que fit le prince de Condé ? Animé d'une juste indignation, il se mit en devoir de les prévenir ; et, éclairé de cette haute prudence que lui donna toujours dans les affaires une supériorité de raison à laquelle rien ne résistoit, il en vint heureusement à bout.

Il représenta dans le conseil du roi * (et ceci est la vérité pure de ses sentiments, auxquels je n'ajouterai rien), il représenta dans le conseil du roi que cette assemblée étoit une occasion avantageuse dont il falloit profiter pour désarmer l'hérésie, en lui ôtant non-seulement l'asile fatal qu'elle avoit tant de fois trouvé dans La Rochelle, mais absolument toutes les places de sûreté que la foiblesse du gouvernement lui avoit jusqu'alors souffertes, et dont on voyoit les per-

* Extrait de ses mémoires.

nicieuses conséquences. Il remontra, mais avec force, que des places ainsi accordées à des sujets étoient le scandale de l'état; que si ceux qui les occupoient étoient des sujets fidèles, ils ne devoient ni les désirer, ni en avoir besoin; s'ils ne l'étoient pas, qu'on ne pouvoit sans crime les leur confier; que, dans le doute, ces villes de sûreté et de retraite leur étoient au moins des tentations dont il falloit les préserver, ou des obstacles à leur conversion qu'il étoit bon, et même de la charité chrétienne, de leur ôter; qu'il ne convenoit point à la piété du plus chrétien de tous les rois de tolérer dans son royaume des places dont on savoit bien que la prétendue sûreté étoit toute pour l'erreur, et où, tandis que la nouvelle religion jouissoit d'une pleine liberté, l'ancienne et la vraie étoit dans la servitude; qu'il ne convenoit pas non plus à sa dignité de voir au milieu de la France des forteresses comme autant de semences de républiques, un peuple distingué, des chefs de parti; qu'il falloit finir tout cela, remettant dans la dépendance ce que l'hérésie seule en avoit soustrait, et obligeant à vivre en sujets ceux qui étoient nés sujets; que quand il n'y auroit plus qu'un maître, bientôt il n'y auroit plus, selon l'Évangile, qu'un pasteur et un troupeau; et que l'unité de la monarchie produiroit infailliblement l'unité de la religion.

Voilà ce qu'il représenta, et sur quoi son zèle éloquent dans la cause de Dieu insista et se déclara. La chose étoit périlleuse, il en fit voir la nécessité; difficile, il en fournit les moyens; hardie, il en garantit le succès. Il y avoit dans le conseil des âmes timides qui ne goûtoient pas cet avis; peut-être y en eut-il de lâches; et Dieu veuille qu'il n'y en eût point de corrompues pour appuyer l'avis contraire. Mais béni soit le Seigneur, qui préside au conseil des rois, et qui se sert du prince de Condé pour faire conclure dans celui-ci ce que l'on n'osoit entreprendre, et qu'il étoit néanmoins temps d'exécuter! Malgré le risque de l'entreprise, le prince de Condé l'emporta. On se rendit à ses raisons. La guerre contre les hérétiques fut résolue, les places reprises sur eux, leurs forteresses démolies, leurs troupes dissipées, leur parti ruiné; et c'est à la sagesse de ce conseil que La Rochelle et toutes les autres villes protestantes sont originairement redevables de leur réduction, c'est-à-dire de leur salut et de leur bonheur. Voilà dans un exemple particulier (combien en produirois-je d'autres!) ce que la vraie religion doit à la politique de notre prince.

Mais que ne doit-elle pas à ses armes? Je n'en parlerois pas, Chrétiens, si ses armes, qui furent toujours employées pour elle, n'avoient été sanctifiées et purifiées par elle; et pour vous avouer ingénument ma pensée, je ne me résoudrois jamais à faire valoir dans

cette chaire, et dans le lieu saint où je parle, des exploits de guerre où Dieu ni la religion n'auroient nulle part. Ma langue, consacrée à louer Jésus-Christ et ses Saints, n'est point encore accoutumée à ces éloges profanes; et les faits les plus héroïques d'un prince qui n'auroit combattu que pour la gloire du monde, quoique je les admirasse ailleurs, m'embarrasseroient ici.

Mais je suis hors de cette inquiétude dans le sujet que je traite. Si je parle des combats du prince de Condé, c'est de ces combats du Seigneur, dont l'Écriture, aussi bien que moi, le féliciteroit, puisqu'elle pourroit dire de lui, encore plus à la lettre que de David : *Præliabatur prælia Domini* ¹. Si je parle de ses victoires, c'est de ces victoires qu'elle canoniseroit, puisqu'il ne les remporta que pour l'Arche d'alliance et pour Israël. Si j'en parle au milieu du sacrifice, c'est à l'honneur du sacrifice même pour lequel elles furent gagnées. Si j'en parle en présence des autels, c'est parce qu'elles ont contribué à relever ces autels abattus. Oubliez, si vous voulez, tout ce qu'a fait hors de là le prince de Condé; hors de là, je ne m'intéresse point dans sa gloire : d'autres y en découvreroient des fonds admirables; mais pour moi, je consens à me borner là. C'est pour Dieu et pour son Église qu'il a combattu et qu'il a vaincu; sa valeur n'ayant rien eu de plus singulier que d'être inséparable de la religion, et sa religion n'ayant rien eu de plus éclatant que d'être inséparable de sa valeur : voilà ce qui me suffit.

La peine de l'orateur, en louant un guerrier, est de cacher les disgrâces qui lui sont arrivées; car où est celui à qui il n'en arrive pas? et l'adresse de l'éloquence est de les dissimuler. Pour moi, qui ne sais ni flatter, ni déguiser, je confesse que le prince de Condé fut quelquefois malheureux, pourvu que vous m'accordiez (ce qui ne lui peut être contesté) qu'en combattant pour la religion il fut toujours invincible; exposé aux hasards dans les autres guerres, mais sûr de Dieu et de lui-même dans celles-ci; jamais abandonné de la fortune quand il attaqua l'hérésie; et, aussi bien que Constantin, déterminé à vaincre quand il marchoit avec l'étendard de la croix, et qu'il alloit replanter ce signe de notre religion dans les lieux où ses ennemis l'avoient arraché. Or à peine eût-il d'autre emploi que celui-là, le Dieu des armées l'ayant comme attaché à son service, et ces guerres saintes ayant fait presque uniquement l'occupation de sa valeur. Si je vous dis donc qu'il assista le roi dans toutes les occasions célèbres où il en fallut venir aux mains avec le parti protestant; qu'il servit dans les sièges les plus fameux, de Montpellier, de Bergerac, de Clérac et de Sainte-Foi; qu'il eut part à la défaite des re-

¹ *Reg*, 25.

belles dans l'île de Rhé; que lui-même, de son chef, et en qualité de général, les extermina dans la Guienne, le Dauphiné et le Berri; que Sancerre, qui avoit tenu dix-huit mois contre une armée royale sous Charles IX, ne lui coûta que trois jours; que Lunel éprouva le même sort; qu'il força Pamiers à recevoir la loi du vainqueur, en se rendant à discrétion; qu'il fit grâce à Réalmont et à Sommières, les prenant par composition; que vingt-neuf places, toutes de défense, furent ses conquêtes dans le Languedoc; que le pays de Castres, résistant en vain, sentit les effets de sa juste colère; que les autres, la prévenant, eurent recours à sa clémence: si je vous dis tout cela, ne croyez pas que je veuille vous imposer en faisant un pompeux dénombrement d'actions illustres et éclatantes; je ne dis que ce que l'histoire a publié, et je ne le dirois pas, encore une fois, si la religion n'en avoit été le sujet et le motif.

Quand on loue les héros et les conquérants, on tâche d'éblouir l'auditeur, entassant victoire sur victoire: et moi, je n'ai fait qu'un simple récit de celles dont il plut au ciel de bénir les armes du prince de Condé. Si elles vous ont causé de l'étonnement, gloire à celui qui en est l'auteur! c'est parce qu'elles sont étonnantes par elles-mêmes: et si vous en êtes touchés, grâces à votre piété, c'est parce que, humiliant l'hérésie, elles ont glorifié le Dieu de vos pères et le Seigneur que vous servez.

Mais ce n'est pas toujours par les armes qu'on fait triompher la religion, et il est vrai même que par les armes seules la religion ne triomphe jamais pleinement. Il faut que la solidité de la doctrine vienne encore pour cela à son secours; et c'est le troisième service que lui rendit notre prince. Car voilà le génie de l'hérésie. Convainquez-la sans la désarmer, ou désarmez-la sans la convaincre, vous ne faites rien. Il faut, pour en venir à bout, l'un et l'autre ensemble: un bras qui la dompte, et une tête qui la réfute. La difficulté est de trouver ensemble l'un et l'autre; l'un séparé de l'autre étant toujours foible, comme l'un joint à l'autre est insurmontable.

Or c'est ce que le prince de Condé allia heureusement dans sa personne. Jamais les ministres de Calvin n'eurent un adversaire si redoutable que lui. Il savoit leurs artifices et leurs ruses, et il n'ignoroit rien de tout ce qui étoit propre à leur en faire voir plausiblement la vanité et l'inutilité: habile en tout, mais particulièrement dans cette science de les persuader ou de les confondre; savant dans l'Écriture, mais surtout pour leur démontrer l'abus énorme qu'ils en faisoient; savant dans l'histoire, mais surtout pour la tradition, dont il leur faisoit remarquer qu'ils avoient interrompu le cours; savant dans nos mystères, mais surtout pour la discussion des points

et des articles qu'ils nous contestoient; savant dans la morale de Jésus-Christ, mais surtout pour prouver la corruption qu'ils y avoient introduite; savant dans la langue, mais surtout pour leur faire toucher au doigt la fausseté ou le danger de leurs traductions. Quand on parle d'un prince qui sut tout cela, en peut-on concevoir un autre que le prince de Condé?

Mais en même temps jamais les partisans de l'hérésie n'eurent un adversaire si aimable, ni à qui, malgré eux, ils dussent être plus obligés qu'à lui. Il ne se prévaloit de ses talents que pour les guérir de leurs erreurs, et il ne savoit l'art de les confondre que pour les gagner à Dieu; insinuant pour cela, pressant pour cela, employant tout et n'épargnant rien pour cela: prévenu qu'il étoit de cette pensée, qu'ayant été lui-même enveloppé dans le schisme, et Dieu par sa miséricorde l'en ayant tiré, il avoit, aussi bien que saint Pierre, un engagement personnel à procurer aux autres le même bien: *Et tu, aliquandò conversus, confirma fratres tuos*¹. Il s'intéressoit pour leur conversion, il s'en chargeoit, il s'y appliquoit; et dans la foule des affaires dont il étoit occupé, il se faisoit un plaisir aussi bien qu'une obligation de celle-ci. Combien, par ses charitables poursuites, en ramena-t-il lui seul à l'obéissance de l'Eglise, et avec quelle passion n'auroit-il pas désiré pouvoir les y attirer tous?

Mais l'accomplissement d'un souhait si divin devoit être l'ouvrage d'un plus grand que lui. Dieu le réservoir à notre invincible monarque. Le prince de Condé semoit et plantoit; mais Louis le Grand devoit recueillir. L'heure n'étoit pas encore venue; et ce fruit, que le ciel préparoit, n'étoit pas encore dans sa maturité. C'est maintenant que nous le voyons, et que nous ne pouvons plus douter que Dieu n'y donne l'accroissement: *Venit hora, et nunc est*². Il étoit de la glorieuse destinée du roi que ce succès fût encore l'un des miracles de son règne. Ce qu'avoit fait le prince de Condé n'en étoit que le prélude; mais il est même honorable au prince de Condé d'avoir servi à Louis le Grand de précurseur dans un si important dessein.

Ah! mes chers auditeurs, si le cœur de ce prince, dont nous conservons ici le dépôt, pouvoit être sensible à quelque chose, de quel transport de joie ne seroit-il pas ému au moment que je parle? si ses cendres, renfermées dans cette urne, pouvoient aujourd'hui se ranimer, quel hommage ne rendroient-elles pas à la piété du plus grand des rois? et si son âme bienheureuse prend encore part aux événements du monde, comme il est sans doute qu'elle en prend à celui-ci, de quoi peut-elle être plus vivement touchée, que de voir, par un effet de cette piété, les progrès inconcevables de la religion

¹ *Luc.*, 22. — ² *Joan.*, 4.

catholique dans ce royaume? L'auriez-vous cru, grand prince, quand vous en jugiez par les premières idées que vous vous formâtes de ce monarque encore enfant, et eussiez-vous dit alors que c'étoit celui qui devoit bientôt achever et consommer l'œuvre que vous aviez si heureusement commencée?

C'est à nous, Chrétiens, de seconder des dispositions si saintes. Louis le Grand les augmente tous les jours par ses bontés toutes royales envers ceux qui écoutent la voix de l'Eglise, par les grâces dont il les prévient, par les bienfaits dont il les comble, par les instructions salutaires dont il les pourvoit, par les soins plus que paternels qu'il daigne bien prendre de leurs personnes. L'hérésie la plus obstinée ne peut pas lui disputer ce mérite; et, aux dépens d'elle-même, elle sera forcée d'avouer que jamais roi chrétien n'a eu tant de zèle que lui pour l'amplification de sa religion. Mais c'est à nous, mes Frères, je le répète, de concourir avec lui pour une si belle fin, ajoutant à son zèle nos bons exemples, l'édification de nos mœurs, la ferveur de nos prières, les secours mêmes de nos aumônes, dont l'efficace et la vertu fera sur l'hérésie bien plus d'impression que nos raisonnements et nos paroles. C'est à nous de faire cesser les scandales que l'hérésie, avec malignité, si vous voulez, mais pourtant avec fondement, nous reproche tous les jours, et entre autres nos divisions, dont elle sait, comme vous voyez, si avantageusement profiter : car voilà l'innocent stratagème pour attirer à la bergerie de Jésus-Christ le reste de nos frères égarés. Edifions-les, aimons-les, assistons-les : sans tant discourir, nous les convertirons. Gagnons-les par notre douceur, engageons-les par notre prudence, forçons-les par notre charité, faisons-leur cette aimable violence que l'Evangile nous permet, en les conjurant de se réunir à nous, ou plutôt en conjurant Dieu, mais avec persévérance, et de les éclairer, et de leur inspirer cette réunion : ils ne nous résisteront pas.

Ainsi le prince de Condé fit-il triompher la religion catholique. Il étoit né pour la rétablir ; il ne vécut que pour la défendre, et dans toute sa conduite il sembla n'avoir point d'autre vue que de remplir ses devoirs de prince pour l'honorer. Encore un moment d'attention : c'est la dernière partie de ce discours.

TROISIÈME PARTIE.

C'étoit par l'intégrité d'une vie irrépréhensible, que saint Paul exhortoit les premiers chrétiens à donner aux païens et aux infidèles une idée avantageuse de la religion de Jésus-Christ ; et quand je parle aujourd'hui d'un homme qui, par sa conduite, honore la vraie reli-

gion , j'entends un homme parfait dans sa condition , attaché inviolablement à ses devoirs , aimant la justice , pratiquant la charité , d'une probité reconnue , solide dans ses maximes , réglé dans ses actions , maître de ses mouvements et de ses passions : pourquoi ? parce qu'il n'y a que la vraie religion qui puisse former un sujet de ce caractère. C'est son ouvrage ; il ne faut donc pas s'étonner si elle s'en fait honneur : et parce qu'il est d'ailleurs impossible qu'elle se fasse honneur d'un sujet à qui ce caractère ne convient pas , sans cela il n'y a point de religion , pour sainte qu'elle soit en elle-même , qui ne tombe dans le mépris , et qui ne passe pour hypocrisie.

Il faut la garantir de ce reproche ; et pour la soutenir avec mérite devant Dieu , il faut , dans le sens de l'Apôtre , la pratiquer d'une manière qui lui attire même l'approbation , l'estime et le respect des hommes. Voilà ce que j'appelle l'honorer. Or c'est ce qu'a fait admirablement le prince dont j'achève l'éloge ; ou plutôt , c'est ce que la religion catholique a fait excellemment en lui , puisque c'est par elle , et suivant ses lois , qu'il a été un prince accompli dans tous ses devoirs de prince , c'est-à-dire fidèle à son roi , zélé pour le bien de l'état , plein de charité pour le peuple , appliqué à l'éducation des princes ses enfants , sage dans le règlement de sa maison , juste envers tous , et , quand il s'agissoit de l'être , au-dessus de lui-même et de l'intérêt ; modeste dans la prospérité , inébranlable dans l'adversité , égal dans l'une et dans l'autre fortune. Ma consolation est de voir qu'à toutes ces marques vous reconnoissiez le prince de Condé , et que , sans autre discours , ces traits , quoique simples , vous le représentent au vif. N'ai-je donc pas eu raison de dire que sa conduite avoit été l'ornement de sa religion ; et puis-je vous mettre devant les yeux un sujet plus propre à vous instruire de ce qu'une religion pure et sans tache doit opérer dans vos personnes , à proportion de ce que vous êtes ? Vous l'allez apprendre , et c'est par où je vais finir.

Henri , catholique d'esprit et de cœur , aussi bien que de profession et de culte , crut qu'après Dieu il devoit en donner la première preuve à celui qui , selon la parole de l'Écriture , est par excellence et par prééminence le ministre de Dieu sur la terre : *Regi quasi præcellenti*¹. Il s'attacha au roi , non par une politique intéressée , mais par une sincère fidélité , dont on sait qu'il faisoit gloire de servir d'exemple et de modèle. Combien de fois déplora-t-il ce temps malheureux où , la minorité de Louis XIV ayant donné lieu aux dissensions civiles , il s'étoit trouvé malgré lui entraîné par le torrent , et forcé par sa destinée à suivre un parti qu'il n'auroit jamais embrassé ,

¹ 1 *Petr.*, 2.

si sa raison, quoique séduite, ne lui en avoit répondu, comme du plus juste et du plus avantageux au souverain? Combien de fois, dis-je, revenu à soi, condamna-t-il son erreur? quel zèle ne témoignait-il pas pour la réparer par l'importance de ses services, et quel fruit n'en tira-t-il pas, non-seulement pour se confirmer lui-même dans la maxime qu'il garda depuis religieusement, et dont il ne se départit jamais, d'avoir en horreur tout ce qui avoit l'ombre de partialité, mais pour faire aux grands du royaume ces leçons salutaires qu'il leur faisoit, quand il les voyoit exposés à de pareilles tentations? Il s'étoit égaré par surprise, et son égarement même se tourna pour lui en mérite par les heureux effets de son retour.

Quelle vertu sa présence seule n'avoit-elle pas pour apaiser les soulèvements populaires? et avec quelle docilité ne voyoit-on pas les esprits les plus mutins plier sous le joug de l'autorité royale, du moment que le prince de Condé s'y intéressoit? où paroissoit-il plus éloquent, plus animé, plus ferme, plus inflexible, que dans les occasions où il s'agissoit de faire exécuter les ordres du roi? avec quelle force les appuyoit-il dans les parlements? quel poids ne leur donnoit-il pas dans les provinces et dans les villes dont le gouvernement lui étoit confié? Jamais homme n'eut tant d'empire sur les esprits des peuples, pour leur imprimer l'obéissance due à l'oïnt du Seigneur. Il la prêchoit par ses actions encore plus que par ses paroles; mais ses paroles, soutenues de ses actions, avoient une grâce invincible pour la persuader. Sa devise et sa règle étoit celle-ci : *Deum time, regem honorificate*¹ : Craignez Dieu, dont le roi est la vive image; et honorez le roi, dépositaire de la puissance de Dieu : c'est ainsi que ce grand prince pratiquoit sa religion; disons mieux, c'est ainsi qu'il édifioit et qu'il glorifioit même sa religion. Ce n'est pas tout.

Par le même principe, il aima l'état; et si le ciel, pour nos péchés, ne nous l'avoit ravi dans la conjoncture où il nous étoit devenu souverainement nécessaire, France, ma chère patrie, tu n'aurois pas essuyé les calamités dont sa mort fut bientôt suivie, et dont Dieu, par un sévère jugement, te voulut punir. Vous m'entendez, Chrétiens, et, sans que je m'explique davantage, le souvenir encore récent de nos misères passées ne vous oblige que trop à convenir avec moi de la perte infinie que fit l'état en perdant le prince de Condé. Les troubles de 1648 nous la firent sentir, et nous commençâmes à comprendre le besoin que nous avions de lui, et combien sa personne nous étoit précieuse, par les maux qui nous accablèrent dès que nous en fûmes privés. Chacun avouoit (et c'étoit la voix publique,

¹ 1 *Petr.*, 2.

plus sûre que tous les éloges) que, si le prince de Condé avoit vécu, nous ne serions pas tombés dans ces malheurs.

Et en effet, le prince de Condé étoit celui sur qui l'on pouvoit dire que rouloit alors la tranquillité et la paix du royaume, qui la maintenoit par sa prudence, par sa modération, par son crédit, par la créance qu'on avoit en lui, par la déférence des ministres à ses sages avis, par l'efficace et par la vigueur de son zèle; en un mot, qui, comme un ange tutélaire, préservoit la France du fléau de la guerre intestine dont l'orage se formoit déjà, mais qui demeura comme suspendu tandis que Dieu nous conserva ce prince dont dépendoit notre repos. C'étoit un homme solide, dont toutes les vues alloient au bien, qui ne se cherchoit point lui-même, et qui se seroit fait un crime d'envisager dans les désordres de l'état sa considération particulière (maxime si ordinaire aux grands); qui ne vouloit entrer dans les affaires que pour les finir, dans les mouvements de division et de discorde que pour les calmer, dans les intrigues et les cabales de la cour que pour les dissiper; un homme dont les partis contraires n'avoient ni éloignement ni défiance, parce qu'ils étoient convaincus que toute son ambition auroit été d'en être le pacificateur; qui cent fois les a réunis par la seule opinion qu'ils avoient de la droiture de ses intentions, sur laquelle ils se trouvoient également d'accord; qui, sans être aux uns ni aux autres, ne laissoit pas d'être à tous, parce qu'il vouloit le bien de tous; un homme enfin à qui l'état étoit plus cher que sa propre vie, et qui auroit tout sacrifié pour le sauver. En dis-je trop; et ceux à qui le prince dont je parle étoit connu, peuvent-ils m'accuser d'exagération? Or voilà, encore une fois, ce qui s'appelle faire honneur à sa religion; et quiconque bien instruit des choses conçoit la religion d'un prince, doit par-là l'estimer et la mesurer.

J'ai dit que le prince de Condé avoit eu pour le peuple un cœur de père, une affection tendre, des entrailles de bonté et de miséricorde : qualités, dit saint Augustin, qu'on adoreroit dans les princes de la terre, s'ils vouloient s'en prévaloir, et dont le Dieu jaloux a souvent permis qu'ils ne fussent pas touchés, peut-être, dit ce saint docteur, afin que l'honneur qu'on leur rendroit n'allât pas jusqu'à l'idolâtrie. Jamais prince usa-t-il mieux de cette qualité, et s'en fit-il une vertu plus épurée que celui dont je tâche ici, mais dont je ne puis que faiblement vous marquer tous les caractères?

Il étoit populaire, non point par bassesse, mais par grandeur d'âme; non point par vanité, mais par charité; non point par ambition, mais par compassion; c'est-à-dire, il n'aimoit pas les peuples pour en avoir le cœur et la bienveillance; mais il avoit la bienveillance et le cœur

des peuples, parce qu'il les aimoit. Et c'est ici où, me citant moi-même pour témoin, je pourrois, par ce que j'ai vu, confirmer hautement ce que je dis : témoignage de l'enfance, mais pour cela même témoignage non suspect, puisque c'est de là que, selon le Saint-Esprit même, se tirent les louanges les plus pures et les plus irréprochables. J'ai été nourri, Chrétiens, dans l'une de ces provinces dont le prince de Condé étoit, ne disons pas le gouverneur, mais le tuteur, mais le conservateur, mais, si j'ose ainsi dire, le sauveur; et je sais, puisque l'usage pardonne maintenant ce terme, jusqu'à quel point il y étoit adoré : heureux de pouvoir, dans un âge plus avancé, donner aujourd'hui des marques de la vénération qu'on m'a inspirée pour lui dès mes tendres années! Quelle joie ne nous apportoit-il pas, lorsque, quittant Paris et la cour, il venoit nous visiter? Il suffisoit de le voir pour oublier tout ce que la pauvreté et la difficulté des temps avoit fait souffrir. Il n'y avoit point de calamité publique que sa présence n'adoucit. On étoit consolé de tout, pourvu qu'on le possédât; tant on étoit sûr de trouver dans lui une ressource à tout ce qui pouvoit affliger. Son absence, au contraire, nous désoloit; et quand il n'étoit pas content de nous, et qu'il nous vouloit punir, il n'avoit qu'à nous menacer qu'on ne le verroit pas cette année-là. La moindre de ses maladies causoit dans tout le pays une consternation générale; et ce qui marque qu'elle étoit véritable, c'est qu'après trente-sept ans on y pleure encore et on y pleurera sa mort. De combien peu de princes en pourroit-on dire autant?

Il étoit populaire, non pas comme certains grands qui affectent de l'être, sans être ni obligeants ni bienfaisants. Il ne l'étoit qu'à juste titre, et il ne vouloit être aimé des peuples qu'à condition de leur faire du bien. Populaire, que pour leur obtenir des grâces, que pour solliciter leurs intérêts, que pour représenter leurs besoins; populaire, que pour être parmi eux l'arbitre de leurs différends, que pour terminer leurs querelles, que pour les empêcher de se ruiner; les regardant comme ses enfants, et croyant leur devoir cette application d'un père charitable : Dieu lui avoit donné grâce pour cela. Populaire, que pour être leur consolation et leur secours dans les nécessités pressantes. L'ennemi entre dans la Bourgogne, et en même temps la peste est à Dijon : il y accourt. On lui remontre le danger auquel il s'expose : il n'en reconnoît point d'autre que celui auquel il est résolu de remédier en soulageant cette pauvre ville. On lui dit que le mal y est extrême, et que le nombre des morts y croit tous les jours : C'est pour cela, répond-il, que j'y veux aller; car que deviendra ce peuple dont je suis chargé, si je l'abandonne dans un si éminent péril? Tel étoit le langage des Charles Borromée; mais ce

n'étoit pas le langage des princes. Ce fut pourtant celui du prince de Condé, qui, dans ces occasions, s'immolant lui-même, faisoit l'office de pasteur, et égaloit par son zèle les prélats de l'Eglise les plus fervents. Est-ce honorer sa religion que d'y procéder de la sorte?

Je serois infini, si de ces devoirs généraux passant aux particuliers, je vous le représentois comme un autre Salomon, réglant sa maison et sa cour, en bannissant le vice, n'y souffrant ni scandale ni impiété, en faisant une école de vertu pour tous ceux qui la composoient, et y maintenant un ordre que la reine étrangère de l'Evangile auroit peut-être plus admiré que celui qui l'attira des extrémités de la terre. Le plus aimable maître qui fut jamais : il y paroît bien par les monuments authentiques de reconnaissance que ses serviteurs, après l'avoir même perdu, lui ont érigés. Le prince le plus fidèle à ses amis : nous en avons encore des témoins vivants. L'homme contre lui-même le plus droit et le plus équitable, se retranchant pour payer ses dettes (écoutez, grands, et instruisez-vous d'un devoir que quelques-uns goûtent si peu), se retranchant pour payer ses dettes, et aimant mieux rabattre de sa grandeur que d'intéresser la justice; n'ayant jamais su ce secret malheureux de soutenir sa condition aux dépens d'autrui; et, dans le désordre où il trouva les affaires de sa maison, s'étant mesuré à ce qu'il pouvoit, et non pas à ce qu'il étoit, persuadé, malgré le dérèglement de l'esprit du siècle, que ses dépenses devoient au moins être bornées par sa conscience. Car voilà, encore une fois, ce que je soutiens être dans un prince les ornements de la vraie religion : or vous savez s'ils conviennent au prince de Condé. Je serois, dis-je, infini, si je voulois m'étendre sur tous ces chefs. Mais satisferois-je à ce que vous attendez de moi, si j'omettois, en finissant, celui qui tout seul pouvoit lui tenir lieu d'un juste éloge, et dont je suis sûr que vous allez être touchés? Ecoutez-moi : je n'ai plus qu'un mot.

Dieu lui donna des enfants; et, selon la promesse du Saint-Esprit, ses enfants ont été sa gloire. Comment ne l'auroient-ils pas été, puisqu'ils ont été la gloire de la France, de l'Europe et du monde chrétien? Mais ils ne s'offenseront pas quand je dirai que s'ils ont été la gloire de leur père, leur père, le meilleur et le plus digne de tous les pères, avoit auparavant été la leur. C'est lui-même qui les forma; il n'en falloit pas davantage pour rendre sa mémoire éternelle : c'est lui-même qui les forma, et il compta pour rien de les avoir fait naître princes, dans le dessein qu'il conçut d'en faire, si j'ose parler ainsi, des modèles de princes, en leur donnant une éducation encore plus noble que leur naissance. Y réussit-il? n'en jugez pas par le rapport

que je vous en fais , mais par les précieux fruits qui nous en restent , et que vous voyez de vos yeux.

Le héros qui m'écoute , l'incomparable fils qu'il nous a laissé , vous l'apprendra bien mieux que moi. Vous savez ce qu'il vaut , et ce qu'il a fait , et vous confessez tous les jours que ce qu'il a fait est encore moins que ce qu'il vaut. Sa présence et sa modestie m'empêchent de le dire : mais vous empêchent - elles de le penser , et empêcheront-elles la postérité de l'admirer ? Laissons là ces exploits de guerre dont l'univers a retenti , et dont il n'y a que lui - même qui ne soit pas étonné ; ces prodiges de valeur qui ont fait taire devant lui toute la terre , ces journées glorieuses dans lesquelles il a tant de fois sauvé le royaume et l'état. Il est ici au pied des autels , pour faire hommage de tout cela à sa religion , et il n'assiste à cette funèbre cérémonie que pour apprendre où doit aboutir enfin tout l'éclat de sa réputation. Un mérite encore plus solide dont il est plein , cette élévation de génie si extraordinaire qui le distingue partout , cette capacité d'esprit dont le caractère est de n'ignorer rien , et de juger en maître de toutes choses ; ces vertus du cœur que les grands connoissent si peu , et par lesquelles il est si connu ; cette facilité à se communiquer , si avantageuse pour lui , et qui , bien loin de l'avilir , le rend toujours plus vénérable ; ce secret qu'il a trouvé d'être aussi grand dans sa retraite , qu'il l'étoit à la tête des armées ; cent choses que j'ajouterois , plus surprenantes et plus admirables dans lui que ses conquêtes : voilà ce que j'appelle les fruits de cette éducation de prince qu'il a reçue et qui fait encore aujourd'hui tant d'honneur à la mémoire du prince de Condé. Et ne vous étonnez pas de ce que j'ai attendu à la fin de mon discours à vous en parler : c'eût été d'abord achever le panégyrique du père , que de prononcer le nom du fils.

C'est pour ce fils et pour ce héros que nous faisons continuellement des vœux ; et ces vœux , ô mon Dieu , sont trop justes , trop saints , trop ardents pour n'être pas enfin exaucés de vous. C'est pour lui que nous vous offrons des sacrifices : il a rempli la terre de son nom ; et nous vous demandons que son nom , si comblé de gloire sur la terre , soit encore écrit dans le ciel. Vous nous l'accorderez , Seigneur ; et ce ne peut être en vain que vous nous inspirez pour lui tant de désirs et tant de zèle. Répandez donc sur sa personne la plénitude de vos lumières et de vos grâces. Répandez-la sur toutes ces illustres têtes qui l'accompagnent ici : sur ce prince , le fondement de toutes les espérances de sa maison , l'héritier , par avance , de son courage et de toutes ses héroïques qualités , de sa hardiesse à entreprendre de grandes choses , de son activité à les poursuivre , de sa valeur à les exécuter ; des rares talents de son esprit , de la délica-

tesse et de la finesse de son discernement , de sa pénétration dans les affaires , de son génie sublime pour tout ce qu'il y a dans les sciences de plus curieux et de plus recherché : sur cette princesse selon son cœur, l'exemple de toutes les vertus , et l'idée de tous les devoirs que la cour révère , et qui ne s'y fait voir que pour l'édifier : sur ce petit-fils , sa consolation et sa joie , déjà le miracle de son âge , et bientôt la copie vivante de son père et de son aïeul : sur cette jeune princesse , dont le mérite répond si bien à la naissance , et pour laquelle le monde n'a rien de trop grand , si le ciel lui donne une alliance digne d'elle : sur ces deux princes , que la mémoire de leur père nous rend si chers , et que leur propre gloire , qui croît tous les jours , nous fait regarder comme ces nouveaux astres qui portent leur nom ¹, et qui brillant près du soleil , auquel ils semblent comme attachés , et dont ils suivent le mouvement , marquent heureusement leur destinée : sur cette digne épouse du premier, en qui la nature a préparé un si beau fonds à tous les dons de la grâce , et qui a tous les avantages aussi bien que les engagements pour donner à la piété du crédit et du lustre par son exemple.

Remplissez-les tous , ô mon Dieu , de cet esprit de religion dont je viens de leur proposer un modèle si propre à les toucher, et si capable de les convaincre. Faites qu'ils en soient pénétrés ; et à toutes les grandeurs qu'ils possèdent selon le monde, ajoutez-y celle d'en faire des princes prédestinés , puisque hors de là toutes leurs grandeurs ne sont que vanités et que néant. Pour nous , mes chers auditeurs , profitant de ce discours , et nous attachant à la règle de saint Paul , que le prince de Condé pratiqua si parfaitement , honorons notre religion. Ne nous contentons pas de l'aimer, ni d'être même zélés pour elle : honorons-la par la conduite de notre vie , et souvenons-nous que l'un des grands désordres que nous devons craindre est celui de la scandaliser. *Quid enim prodest*, disoit un Père de l'Eglise , *si quis catholicè credat , et gentiliter vivat?* Que sert-il d'avoir une créance catholique , et de mener une vie païenne ? Et moi je dis : Que sert-il de faire profession d'une vie chrétienne , et de manquer aux devoirs solides dans lesquels elle doit consister ? Car voilà , mes Frères , ajoute ce saint docteur, ce qui scandalise et ce qui déshonore en nous la religion. On se pique d'être chrétien , et on n'est rien de tout ce qu'on doit être dans sa condition : c'est - à - dire , on se pique d'être chrétien , et on n'est ni bon père , ni bon maître , ni bon magistrat , ni bon juge ; comme si tout cela pouvoit être séparé du chrétien , et que le chrétien fût quelque chose d'indépendant de tout cela. On est ca-

¹ Etoiles nouvellement découvertes , et appelées dans le globe céleste Astre de Bourbon , qui sont tout proche du soleil , et qui ne s'en éloignent jamais : *Borbonia sydera*.

tholique de culte, et l'on n'est ni fidèle, ni équitable, ni soumis à qui on le doit, ni complaisant à qui Dieu l'ordonne. Voilà, dis-je, ce qui décrie la religion. Préservons-nous de cet abus. Comme la vraie religion nous sanctifie devant Dieu, glorifions-la devant les hommes. Une vie remplie de nos devoirs est l'unique moyen d'y parvenir. Soyons tels que l'Apôtre nous vouloit, c'est - à - dire des hommes irrépréhensibles, et capables par notre conduite de confondre l'impiété; et soyons tels que le monde même nous veut, et qu'il exige que nous soyons, pour être exempts de sa censure. Il faut, pour l'un et pour l'autre, commencer par les véritables devoirs, les accomplir tous, n'en omettre aucun, nous en faire une dévotion, et régler par-là tout le reste. Nous faire une dévotion de nos devoirs, voilà, Chrétiens qui m'écoutez, ce que l'impiété même respectera dans nous, ce qui fera honneur à notre foi, ce qui ne sera point soupçonné d'hypocrisie, ce qui n'aura rien d'équivoque pour donner prise à la médisance, ce qui rendra notre lumière pure, ce qui nous élèvera dès maintenant à ce degré de justice dont la récompense est d'éterniser la mémoire de l'homme, et ce que Dieu couronnera un jour de l'immortalité de sa gloire, que je vous souhaite, etc.

ORAISON FUNÈBRE DE LOUIS DE BOURBON,

PRINCE DE CONDÉ, ET PREMIER PRINCE DU SANG.

Dixit quoque rex ad servos suos : Non ignoratis quoniam princeps et maximus cecidit hodie in Israël?... Plangensque ac lugens, ait : Nequaquam ut mori solent ignavi, mortuus est.

Le roi lui-même, touché de douleur, et versant des larmes, dit à ses serviteurs : Ignorez-vous que le prince est mort, et que dans sa personne nous venons de perdre le plus grand homme d'Israël?... Il est mort, mais non pas comme les lâches ont coutume de mourir. *Second livre des Rois*, chap. xxxiiii.

MONSEIGNEUR *,

C'est ainsi que parla David dans le moment qu'il apprit la funeste mort d'un prince de la maison royale de Judée, qui avoit commandé avec honneur les armées du peuple de Dieu; et c'est, par l'application la plus heureuse que je pouvois faire des paroles de l'Écriture, l'éloge presque en mêmes termes dont notre auguste monarque a honoré le premier prince de son sang, dans l'extrême et vive douleur que lui causa la nouvelle de sa mort. Après un témoignage aussi illustre et aussi authentique que celui-là, comment pourrions-nous ignorer la grandeur de la perte que nous avons faite dans la personne de ce prince? Comment pourrions-nous ne la pas comprendre, après que le plus grand des rois l'a ressentie, et qu'il a bien voulu s'en expliquer par des marques si singulières de sa tendresse et de son estime; pendant que toute l'Europe le publie, et que les nations les

* Monsieur le prince.

plus ennemies du nom françois confessent hautement que celui que la mort vient de nous ravir est le prince et le très-grand prince qu'elles ont admiré, autant qu'elles l'ont redouté? Comment ne le saurions-nous pas, et comment l'ignoreries-nous à la vue de cette pompe funèbre, qui, en nous avertissant que ce prince n'est plus, nous rappelle le souvenir de tout ce qu'il a été; et qui, d'une voix muette, mais bien plus touchante que les plus éloquents discours, semble encore aujourd'hui nous dire : *Num ignoratis quoniam princeps et maximus cecidit in Israel?*

Je ne viens donc pas ici, Chrétiens, dans la seule pensée de vous l'apprendre. Je ne viens pas à la face des autels étaler en vain la gloire de ce héros, ni interrompre l'attention que vous devez aux saints mystères par un stérile, quoique magnifique récit de ses éclatantes actions. Persuadé, plus que jamais, que la chaire de l'Evangile n'est point faite pour des éloges profanes, je viens m'acquitter d'un devoir plus conforme à mon ministère. Chargé du soin de vous instruire et d'exciter votre piété par la vue même des grandeurs humaines, et du terme fatal où elles aboutissent, je viens satisfaire à ce que vous attendez de moi. Au lieu des prodigieux exploits de guerre, au lieu des victoires et des triomphes, au lieu des éminentes qualités du prince de Condé, je viens, touché de choses encore plus grandes et plus dignes de vos réflexions, vous raconter les miséricordes que Dieu lui a faites, les desseins que la Providence a eus sur lui, les soins qu'elle a pris de lui, les grâces dont elle l'a comblé, les maux dont elle l'a préservé, les précipices et les abîmes d'où elle l'a tiré, les voies de prédestination et de salut par où il lui a plu de le conduire, et l'heureuse fin dont, malgré les puissances de l'enfer, elle a terminé sa glorieuse course. Voilà ce que je me suis proposé, et les bornes dans lesquelles je me renferme.

Je ne laisserai pas, et j'aurai même besoin pour cela de vous dire ce que le monde a admiré dans ce prince; mais je le dirai en orateur chrétien, pour vous faire encore davantage admirer en lui les conseils de Dieu. Animé de cet esprit, et parlant dans la chaire de vérité, je ne craindrai point de vous parler de ses malheurs; je vous ferai remarquer les écueils de sa vie, je vous avouerai même, si vous voulez, ses égarements; mais jusque dans ses malheurs vous découvrirez avec moi des trésors de grâces, jusque dans ses égarements vous reconnoîtrez les dons du ciel, et les vertus dont son âme étoit ornée. Des écueils mêmes de sa vie, vous apprendrez à quoi la Providence le destinoit, c'est-à-dire à être pour lui-même un vase de miséricorde, et pour les autres un exemple propre à confondre l'impiété. Or tout cela vous instruira et vous édifiera : il s'agit d'un héros de la terre;

car c'est l'idée que tout l'univers a eue du prince de Condé. Mais je veux aujourd'hui m'élever au-dessus de cette idée, en vous proposant le prince de Condé comme un héros prédestiné pour le ciel; et dans cette seule parole consiste le précis et l'abrégé du discours que j'ai à vous faire. Je sais que d'oser louer ce grand homme, c'est pour moi une espèce de témérité, et que son éloge est un sujet infini que je ne remplirai pas : mais je sais bien aussi que vous êtes assez équitables pour ne pas exiger de moi que je le remplisse; et ma consolation est que vous me plaigniez plutôt de la nécessité où je me suis trouvé de l'entreprendre. Je sais le désavantage que j'aurai de parler de ce grand homme à des auditeurs déjà prévenus, sur le sujet de sa personne, d'un sentiment d'admiration et de vénération qui surpassera toujours infiniment ce que j'en dirai. Mais dans l'impuissance d'en rien dire qui vous satisfasse, j'en appellerai à ce sentiment général dont vous êtes déjà prévenus; et, profitant de votre disposition, j'irai chercher dans vos cœurs et dans vos esprits ce que je ne trouverai pas dans mes expressions et dans mes pensées.

Il s'agit, dis-je, d'un héros prédestiné de Dieu, et voici comme je l'ai conçu : écoutez-en la preuve; peut-être en serez-vous d'abord persuadés. Un héros à qui Dieu, par la plus singulière de toutes les grâces, avoit donné, en le formant, un cœur solide, pour soutenir le poids de sa propre gloire; un cœur droit, pour servir de ressource à ses malheurs, et puisqu'une fois j'ai osé le dire, à ses propres égarements; et enfin un cœur chrétien, pour couronner dans sa personne une vie glorieuse par une sainte et précieuse mort. Trois caractères dont je me suis senti touché, et auxquels j'ai cru devoir d'autant plus m'attacher, que c'est le prince lui-même qui m'a donné lieu d'en faire le partage, et qui m'en a tracé comme le plan, dans cette dernière lettre qu'il écrivit au roi son souverain, en même temps qu'il se préparoit au jugement de son Dieu, qu'il alloit subir. Vous l'avez vu, Chrétiens, et vous n'avez pas oublié les trois temps et les trois états où lui-même s'y représente : son entrée dans le monde, marquée par l'accomplissement de ses devoirs, et par les services qu'il a rendus à la France; le milieu de sa vie, où il reconnoît avoir tenu une conduite qu'il a lui-même condamnée; et sa fin, consacrée au Seigneur par les saintes dispositions dans lesquelles il paroît qu'il alloit mourir. Car prenez garde, s'il vous plaît : ses services et la gloire qu'il avoit acquise demandoient un cœur aussi solide que le sien, pour ne s'en pas enfler ni élever; ses malheurs et ce qu'il a lui-même envisagé comme les écueils de sa vie demandoient un cœur aussi droit, pour être le premier à les condamner, et pour avoir tout le zèle qu'il a eu de les réparer; et sa mort, pour être aussi sainte et

aussi digne de Dieu qu'elle l'a été, demandoit un cœur plein de foi et véritablement chrétien.

C'est donc sur les qualités de son cœur que je fonde aujourd'hui son éloge. Ce cœur, dont nous conservons ici le précieux dépôt, et qui sera éternellement l'objet de notre reconnaissance ; ce cœur, que la nature avoit fait si grand, et qui, sanctifié par la grâce de Jésus-Christ, s'est trouvé à la fin un cœur parfait ; ce cœur de héros, qui, après s'être rassasié de la gloire du monde, s'est, par une humble pénitence, soumis à l'empire de Dieu, je veux l'exposer à vos yeux ; je veux vous en faire connoître la solidité, la droiture et la piété. Donnez-moi, Seigneur, vous à qui seul appartient de sonder les cœurs, les grâces et les lumières dont j'ai besoin pour traiter ce sujet chrétiennement. Le voici, mes chers auditeurs, renfermé dans ces trois pensées. Un cœur dont la solidité a été à l'épreuve de toute la gloire et de toute la grandeur du monde : c'est ce qui fera le sujet de votre admiration. Un cœur dont la droiture s'est fait voir jusque dans les états de la vie les plus malheureux, et qui y paroissent plus opposés : c'est ce qui doit être le sujet de votre instruction. Un cœur dont la religion et la piété ont éclaté dans le temps de la vie le plus important, et dans le jour du salut qui est principalement celui de la mort ; c'est ce que vous pourrez vous appliquer pour en faire le sujet de votre imitation : et ce sont les trois parties du devoir funèbre que je vais rendre à la mémoire de très-haut, très-puissant et très-excellent prince Louis de Bourbon, prince de Condé, et premier prince du sang.

PREMIÈRE PARTIE.

De quelque manière que nous jugions des choses, et quelque idée que nous nous formions du mérite des hommes, ne nous flattons pas, Chrétiens : il est rare de trouver dans le monde un vrai mérite ; encore plus rare d'y trouver un mérite parfait ; et souverainement rare, ou plutôt rare jusqu'au prodige, d'y trouver un mérite universel, c'est-à-dire tous les genres de mérite rassemblés et réunis dans un même sujet. Mais c'est pour cela même que ce mérite, quand il se trouve, est quelque chose de si difficile à soutenir ; c'est pour cela que la gloire d'un tel mérite est une tentation si délicate et si dangereuse, et que de s'en préserver, c'est une espèce de miracle dont il n'y a qu'un héros choisi de Dieu, et formé de la main de Dieu, qui soit capable. Or voilà quel fut le caractère de celui dont nous pleurons la mort ; et c'est, mes chers auditeurs, le premier trait des miséricordes que Dieu, par son aimable providence, a exercées sur lui. Je m'explique.

On voit tous les jours dans le monde des hommes avec peu de mé-

rite, aidés du hasard et de la fortune, ne laisser pas de s'acquérir de la gloire et faire de grandes actions, sans en être eux-mêmes plus grands. On voit dans le monde des hommes d'un mérite distingué, mais d'un mérite borné. On y voit des braves, mais dont les autres qualités ne répondent pas à la valeur; de grands capitaines, mais hors de là de petits génies. On y voit des esprits élevés, mais en même temps des âmes basses; de bonnes têtes, mais de méchants cœurs. On y voit des sujets dont le mérite, quoique vrai, n'a pas le bonheur de plaire; et qui, avec tous les talents dont le ciel les a pourvus, n'ont pas celui de se faire aimer. On y voit des hommes qui brillent dans le mouvement et dans l'action, mais que le repos obscurcit et anéantit; que les emplois font valoir, mais qui, dans la retraite, ne sont plus que l'ombre de ce qu'ils ont été.

Où voit-on l'assemblage de toutes ces choses; c'est-à-dire où voit-on tout ensemble, et dans le même homme, une gloire éclatante fondée sur un mérite infini; de grandes actions faites par des principes encore plus grands; un courage invincible pour la guerre, et une intelligence supérieure et dominante pour le conseil; un esprit vaste, pénétrant, sublime, n'ignorant rien, et né pour décider de tout; une âme encore plus belle et encore plus noble; les vertus militaires avec les civiles, l'élévation du génie avec la bonté, la vivacité des lumières avec les charmes de la douceur? Où voit-on un homme également aimable et redoutable, également aimé et admiré; un homme, l'honneur de sa nation, la terreur des ennemis de son roi, l'ornement de la cour, l'admiration des savants, l'amour et les délices des honnêtes gens; un homme aussi grand dans la retraite qu'à la tête des armées, aussi comblé de gloire, réduit à lui-même et se possédant lui-même, que remportant des victoires et donnant des combats? où voit-on, dis-je, tout cela, et dans un éminent degré?

Vous l'avez vu, Chrétiens, et je ne sais si vous le verrez jamais. Des siècles ne suffisent pas pour en produire un exemple, et notre siècle est le siècle heureux où cet exemple a paru. Mais l'idée que j'en donne est trop singulière pour pouvoir convenir ni être appliquée à nul autre qu'au prince incomparable que j'ai prétendu vous marquer; et je ne crains pas que, remplis de cette idée, vous ayez pu vous y méprendre, ni en imaginer un autre que lui. Or concluez de là, encore une fois, quel fonds de solidité il a donc fallu que Dieu lui donnât pour le fortifier contre une telle gloire; c'est-à-dire non pas contre la vaine et la fausse gloire, dont il n'y a que les petits esprits qui soient susceptibles, mais contre la gloire selon le monde la plus véritable, et par conséquent la plus propre à inspirer aux héros mêmes le poison subtil de l'orgueil, et d'une idolâtrie secrète de leurs personnes.

Non , Chrétiens , jamais homme sur la terre n'a été , ni dû être plus exposé à cette corruption de l'amour-propre , et à cette enflure de cœur qui naît de la connoissance de son propre mérite , que le prince dont je fais l'éloge : pourquoi ? parce que jamais homme n'a eu dans sa condition un mérite si complet , si généralement reconnu , si hautement , si justement , si sincèrement applaudi. Quel bruit ne firent pas dans le monde ses premiers exploits , et par quels prodiges de valeur sa réputation naissante ne commença-t-elle pas à éclater ?

Comme il étoit né pour la guerre , il ne lui fallut point d'apprentissage pour le former. La supériorité de son génie lui tint lieu d'art et d'expérience , et il commença par où les conquérants les plus fameux auroient tenu à gloire de finir. Dans un âge où à peine confie-t-on aux autres la conduite d'eux-mêmes , il se vit toute la fortune de la France entre les mains. Nous étions menacés des derniers malheurs : la foiblesse d'une minorité , une régence tumultueuse , un conseil en butte à l'intrigue et à la cabale , des semences de division , des grands mécontents , l'agitation de la cour , l'épuisement des peuples , faisoient concevoir à l'Espagne des espérances prochaines de notre ruine.

La valeur du duc d'Enguien apporta le remède à tous ces maux. Une bataille de laquelle dépendoit , ou le salut , ou la perte de l'état , fut l'épreuve et le coup d'essai de ce jeune héros. On crut qu'emporté par l'ardeur de son courage , il alloit tout risquer ; et déjà sûr de lui , en capitaine consommé , il répondit et se chargea de l'événement. En vain lui remontra-t-on qu'il alloit combattre une armée plus nombreuse que la sienne , composée des meilleures troupes de l'Europe , commandée par des chefs d'élite , fière et enflée de ses succès , avantageusement postée. Plein d'une confiance qui parut dans ce moment-là lui être comme inspirée d'en haut , quoiqu'avec des forces inégales , il s'avança , il triompha , et , faisant tout céder à sa valeur , il déconcerta et humilia les puissances ennemies.

Par-là il leur fit sentir que la France pouvoit être tout à la fois affligée et victorieuse , dans la désolation et en état de leur donner la loi. C'est ce que la journée de Rocroi leur dut apprendre , et ce qu'elles n'oublieront jamais. Mais en même temps par-là il sauva le royaume et le calma , et , si j'ose ainsi m'exprimer , il le ranima. Il devint le soutien de la monarchie , et , par cette importante action , affermissant l'autorité du nouveau monarque , dont il étoit le bras , il nous fut dès-lors comme un présage de ce règne heureux , glorieux , miraculeux , sous lequel nous vivons.

En effet , depuis ce mémorable jour , la fortune , inconstante pour les autres , sembla pour lui s'être fixée , et avoir fait avec lui un pacte éternel , pour être inséparable de ses armes. Vaincre et combattre ne

fut plus désormais pour lui qu'une même chose. Ce ne fut plus qu'un torrent de prospérités, de conquêtes, de batailles gagnées, de prises de villes. Il n'y eut point de campagne suivante qui, par la singularité des entreprises que forma le duc d'Enguien, et qu'il exécuta, n'égalât ou ne surpassât tout ce que nous lisons dans l'histoire de plus surprenant.

Les journées de Fribourg et de Nortlingue, si célèbres par l'opiniâtre résistance des ennemis, et par les insurmontables difficultés qu'il y eut à les attaquer; ces journées, que l'on peut fort bien comparer à celles d'Arbelles et de Pharsale, portèrent l'alarme et l'effroi jusque dans le cœur de l'Empire, et forcèrent enfin l'Allemagne à vouloir la paix aux conditions qu'il nous plut de la lui donner. Sans parler de cent autres actions que je supprime, et dont vous êtes bien mieux instruits que moi, la journée de Lens, encore plus triomphante, acheva de mettre ce prince dans la juste et incontestable possession où il se vit alors d'être le héros de son siècle. Une suite si étonnante de succès prodigieux et inouïs fit taire devant lui toute la terre¹, pour me servir du terme de l'Écriture; ou plutôt, par un contraire effet, quoique par la même raison, fit parler de lui toute la terre, c'est-à-dire la fit retentir de son nom, et la fit taire de tout le reste. Or vous savez combien, avec de tels succès, il est difficile de ne pas s'éblouir et de ne pas sortir des bornes de la modération humaine; vous savez le danger qu'il y a de s'oublier alors soi-même, jusqu'à devenir l'adorateur de soi-même, et jusqu'à dire comme l'impie : *Manus nostra excelsa, et non Dominus fecit hæc omnia*². Vous verrez pourtant combien, par la miséricorde du Seigneur, notre prince en fut éloigné.

Mais ce n'est pas tout, et je ne crains point d'amplifier ni d'exagérer, quand j'ajoute que ces succès n'ont été que la moindre partie de sa gloire, et que le principe de ses actions étoit encore plus propre à le flatter que ses actions mêmes; parce qu'on ne peut nier que lui-même, et ce qui étoit en lui, ne fût encore infiniment plus grand que ce qui parloit de lui. Car j'appelle le principe de tant d'héroïques actions ce génie transcendant et du premier ordre que Dieu lui avoit donné pour toutes les parties de l'art militaire, et qui, dans les siècles où l'admiration se tournant en idolâtrie produisoit des divinités, l'auroit fait passer pour le Dieu de la guerre, tant il avoit d'avantage au-dessus de tous ceux qui s'y distinguoient.

J'appelle le principe de ces grands exploits cette ardeur martiale qui, sans témérité ni emportement, lui faisoit tout oser et tout entreprendre; ce feu qui, dans l'exécution, lui rendoit tout possible et

¹ 1 Mach., 1. — ² Deut., 2.

tout facile ; cette fermeté d'âme que jamais nul obstacle n'arrêta , que jamais nul péril n'épouvanta , que jamais nulle résistance ne lassa ni ne rebuta ; cette vigilance que rien ne surprenoit ; cette prévoyance à laquelle rien n'échappoit ; cette étendue de pénétration avec laquelle , dans les plus hasardeuses occasions , il envisageoit d'abord tout ce qui pouvoit ou troubler ou favoriser l'événement des choses , semblable à un aigle , dont la vue perçante fait en un moment la découverte de tout un vaste pays ; cette promptitude à prendre son parti , qu'on n'accusa jamais en lui de précipitation , et qui , sans avoir les inconvénients de la lenteur des autres , en avoit toute la maturité ; cette science qu'il pratiquoit si bien , et qui le rendoit si habile à profiter des conjonctures , à prévenir les desseins des ennemis presque avant qu'ils fussent conçus , et à ne pas perdre en vaines délibérations ces moments heureux qui décident du sort des armes ; cette activité que rien ne pouvoit égaler , et qui dans un jour de bataille le partageant , pour ainsi dire , et le multipliant , faisoit qu'il se trouvoit partout , qu'il suppléoit à tout , qu'il rallioit tout , qu'il maintenoit tout , soldat et général tout à la fois , et par sa présence inspirant à tout un corps d'armée , et jusqu'aux plus vils membres qui le composoit , son courage et sa valeur ; ce sang froid qu'il savoit si bien conserver dans la chaleur du combat , cette tranquillité dont il n'étoit jamais plus sûr que quand on en venoit aux mains , et dans l'horreur de la mêlée ; cette modération et cette douceur pour les siens , qui redoubloit à mesure que sa fierté contre l'ennemi étoit émue ; cet inflexible oubli de sa personne , qui n'écouta jamais la remontrance , et auquel constamment déterminé il se fit toujours un devoir de prodiguer sa vie , et un jeu de braver la mort. Car tout cela est le vif portrait que chacun de vous se fait , au moment que je parle , du prince que nous avons perdu ; et voilà ce qui fait les héros.

Ceux qu'a vantés l'ancienne Rome , et ceux qui avant lui s'étoient distingués sur le théâtre de la France , possédoient plus ou moins de ces qualités. L'un excelloit dans la conduite des sièges , l'autre dans l'art des campements celui-ci étoit bon pour l'attaque , et celui-là pour la défense : l'universalité , jointe à l'éminence des vertus guerrières , étoit le caractère de distinction de l'invincible Condé. Ainsi le publioit le grand Turenne , cet homme digne de l'immortalité , mais le plus légitime juge du mérite de notre prince , et le plus zélé aussi bien que le plus sincère de ses admirateurs : ainsi , dis-je , le publioit-il , et la justice qu'il a toujours rendue à ce héros , en lui donnant le rang que je lui donne , est un témoignage dont on l'a ouï cent fois s'honorer lui-même. De là vient que le prince de Condé valoit seul à la France des armées entières ; que devant lui les forces ennemies

les plus redoutables s'affoiblissoient visiblement par la terreur de son nom ; que sous lui nos plus foibles troupes devenoient intrépides et invincibles ; que par lui nos frontières étoient à couvert et nos provinces en sûreté ; que sous lui se formoient et s'élevoient ces soldats aguerris , ces officiers expérimentés , ces braves dans tous les ordres de la milice , qui se sont depuis signalés dans nos dernières guerres , et qui n'ont acquis tant d'honneur au nom françois , que parce qu'ils avoient eu ce prince pour maître et pour chef.

Quel trésor dans un état d'y posséder un tel homme ! et quel vide un tel homme par sa mort ne laisse-t-il pas dans un état ! Or , de penser qu'on est cet homme , et l'être en effet , le savoir , le sentir , se l'entendre dire à toute heure , et jouir , mais aussi singulièrement que celui-ci , de cette haute réputation dont il semble que Dieu même a voulu paroître jaloux , ayant si souvent affecté de s'appeler dans l'Écriture le Dieu des armées ; c'est-à-dire être entre les hommes comme le dieu des autres hommes , quelle tentation et quel piège pour le salut , surtout dans les maximes d'une religion qui ne couronne que les humbles , et qui réprouve les vertus même séparées de l'humilité ! Vous allez voir si notre prince succomba à cette tentation.

Mais auparavant joignez à la gloire des armes celle de l'esprit , dont l'abus n'est pas moins à craindre , et qui donna dans sa personne tant de lustre à la qualité même de héros. Car il n'étoit pas , si j'ose me servir de ce terme , de ces héros incultes qui de la bravoure et de la science de la guerre se font un titre et un droit d'ignorance pour tout le reste. Avec le magnanime et l'héroïque , il sut accorder tout le brillant et tout le sublime des talents de l'esprit.

Quelle capacité plus vaste , quel discernement plus exquis , quel goût plus fin , quelle compréhension plus vive , quelle manière de penser et de s'énoncer plus juste et plus noble ? Qu'ignoroit-il , et dans l'immensité des choses dont il avoit acquis la connoissance , que ne savoit-il pas exactement ? Depuis le cèdre jusqu'à l'hysope , aussi bien que le sage Salomon , c'est-à-dire depuis la plus relevée théologie jusques aux moindres secrets de la mécanique , de quoi n'étoit-il pas instruit ? Que n'avoit-il pas lu et dévoré ? profane et sacré , antique et moderne , de quoi ne parloit-il pas , et ne jugeoit-il pas en maître.

S'il falloit assister à un conseil , avec quelle force de politique , avec quelle abondance d'expédients , avec quel don de décision n'y opinoit-il pas ? S'il s'entretenoit avec des savants , que n'ajoutoit-il pas à leurs lumières par ses réflexions ; et dans ce qu'ils croyoient savoir , de combien de faux préjugés , doué lui-même d'une science plus épurée , ne les faisoit-il pas revenir ? Quel poids , s'ils le consultoient

comme auteurs, son approbation ne donnoit-elle pas à leurs ouvrages ; et quelle censure plus infailible que la sienne leur répondoit par avance du jugement du public ? Tout cela se trouvant en lui accompagné de ces vertus qui font l'ornement de la société civile, et qui par une alliance rare joignent le parfait honnête homme à l'habile homme, au grand homme, au prince, au héros, que lui manquoit-il pour être, selon le monde, un homme achevé ?

Jamais homme, encore une fois, n'eut donc tant de droit d'être rempli de lui-même, si jamais on peut avoir droit d'en être rempli ; et jamais homme, pour se défendre de la vanité, n'eut donc tant à craindre du côté de la vérité. Mais c'est ici où commence le miracle de la Providence. Car en même temps, parce qu'il avoit un cœur solide (or voici à quoi je réduis la solidité de ce cœur, en le comparant et en l'opposant à lui-même), jamais homme, avec tant de gloire, n'a été si supérieur à sa propre gloire ; jamais homme, avec tant de mérite, n'a été moins enflé de son mérite ; jamais homme, avec tant d'éclatants succès, n'a été si éloigné de l'ostentation, ni si ennemi de la flatterie ; jamais homme, avec tant de grandeur, n'a allié tant d'humanité, tant d'affabilité, tant de bonté ; jamais homme, avec tant de capacité et tant de lumières, n'a eu moins de présomption ; jamais homme, avec tant de sujets d'être content de lui-même, n'a été moins occupé de lui-même, moins gâté ni moins infecté de l'amour de lui-même. Miracles, dis-je, de la Providence, mais d'autant plus miracles, qu'ils paroissent en lui comme naturels. A ces traits, mes chers auditeurs, vous reconnoissez encore ici le prince de Condé.

Un héros supérieur à sa propre gloire, c'est-à-dire qui a tout fait pour l'acquérir, hors de la désirer et de la chercher, ce qu'il ne fit jamais. Quelle gloire avoit-il en vue ? Celle du roi et de l'état. Pour celle-là, il n'y avoit rien qu'il ne se crût permis ; et la mesure de ses désirs, quand il s'agissoit de la gloire du roi, étoit de la désirer sans bornes, et de rapporter tout à elle, ou, pour mieux dire, de sacrifier tout pour elle. Il ne pensoit à la sienne que pour en réprimer les mouvements, et pour s'en interdire la vaine joie, qu'il estimoit une bassesse : ayant souvent protesté que, quoi qu'il eût fait, il n'avoit jamais rien fait pour paroître brave ; ayant toujours eu pour maxime d'aller au solide des choses, d'aimer son devoir pour son devoir même, et de trouver dans le seul témoignage de sa conscience toute la récompense de ses services : solidité d'autant plus héroïque, qu'elle est plus intérieure et plus cachée.

Un héros sans ostentation. Le vit-on jamais s'applaudir ou se prévaloir d'aucune de ces actions glorieuses qui l'avoient rendu si cé-

lèbre ? S'il en parloit, c'étoit avec une retenue dont jamais ni sa complaisance pour ceux qui l'écoutoient, ni leur curiosité qu'il faisoit souffrir, ne le fit relâcher. S'il racontoit le gain d'une bataille, vous eussiez dit qu'il n'y avoit eu nulle part; ce n'étoit que pour louer ceux qui y avoient montré de la valeur, que pour leur en donner la gloire, que pour les faire connoître à la cour; jamais plus éloquent ni plus officieux que quand il leur rendoit cette justice, et jamais plus en garde ni plus réservé que quand on vouloit ou surprendre ou forcer sa modestie, pour lui faire dire ce qui le touchoit personnellement. A-t-on pu obtenir de lui qu'il écrivit les mémoires de sa vie, chose qu'il auroit faite si dignement, et dont la postérité lui auroit eu une obligation éternelle; et avec quelque instance qu'on l'en ait pressé, son indocilité sur ce point, si je puis m'exprimer de la sorte, a-t-elle pu être vaincue ? Tout ce que j'ai fait, répondoit-il, n'est bon qu'à être oublié : il faut écrire l'histoire du roi ; toute autre désormais seroit superflue. Et on sait avec quelle abondance de cœur il parloit ainsi : sa sincérité n'étoit-elle pas en cela une aimable preuve de sa solidité ?

Un héros ennemi de la flatterie. Vous me direz qu'il lui étoit aisé de l'être, parce qu'étant sûr de la vraie louange, et ayant tout ce qu'il avoit pour être sincèrement loué, à peine pouvoit-il craindre d'être flatté. Parlons donc plus correctement. Un héros ennemi de la louange, même la plus sincère et la plus vraie : car il étoit difficile qu'on lui en donnât d'autre; mais c'étoit assez qu'elle fût louange, pour qu'il ne pût pas la soutenir. Avec quelle impatience et quel chagrin ne la supportoit-il pas, quand il ne pouvoit l'éviter ? et quand il en étoit le maître, avec quel air de dignité, quoique sans fierté, ne la rebutoit-il pas ? Au lieu que le foible des grands est d'aimer à être trompés et d'écouter avec plaisir l'adulation et le mensonge dont on nourrit sans cesse leur amour-propre, le caractère tout opposé de notre prince étoit de ne pouvoir souffrir les vérités même qui lui étoient avantageuses, et qui, honorant son mérite, fatiguoient et gênoient sa modestie : hors de là, passionné pour la vérité, c'est-à-dire aimant la vérité qui l'instruisoit, qui le détrompoit, qui le condamnoit, mais craignant et fuyant la vérité qui le louoit et qui l'exaltoit. Dis-je rien que vous n'ayez vu ? et ce caractère de solidité, si rare parmi les princes, ne vous a-t-il pas fait cent fois admirer celui que vous regrettez aujourd'hui ?

Un héros aussi humain qu'il étoit grand. Je sais qu'il pouvoit être l'un sans préjudice de l'autre, et je conviens qu'il étoit de l'intérêt de sa grandeur même qu'il eût ce fonds d'humanité qui le rendoit si affable et si accessible, parce qu'il ne naïsoit jamais plus grand

que quand il se communicoit et qu'il se laissoit voir de près. De combien peu de grands du monde en pourroit-on dire autant? Mais aussi dans combien peu de grands du monde voit-on cette application qu'il avoit à gagner, par des bontés prévenantes, ceux qui avoient l'honneur de l'approcher? Vit-on jamais prince d'un commerce plus aisé, plus libre, plus commode? se sentoit-on, quand on conversoit avec lui, embarrassé ou gêné du respect qu'on avoit pour sa personne, quoiqu'on en fût pénétré? quel soin n'avoit-il pas de le tempérer par tout ce qu'il y a d'obligeant : se familiarisant avec les uns, s'abaissant avec les autres, s'ouvrant et se confiant à ceux-ci, entrant dans les affaires de ceux-là, s'accommodant et se proportionnant à tous? pouvoit-on sortir d'avec lui sans être charmé de son honnêteté, et sans ressentir une joie secrète des marques qu'on venoit d'en recevoir; et faut-il s'étonner si, avec de semblables manières, après avoir gagné tant de batailles, il avoit gagné tant de cœurs? mais en falloit-il un moins solide que le sien, pour préférer, comme il faisoit, cette conquête des cœurs à toutes celles qu'il avoit faites par sa valeur?

Un héros que l'amour de lui-même n'avoit point gâté. De là vient cet attachement admirable et cet inépuisable zèle qu'il avoit pour tous ses devoirs. Comme il étoit peu occupé de soi, il pensoit éternellement à ce qu'il croyoit devoir aux autres. Fut-il jamais un meilleur père, fut-il un plus aimable maître, fut-il un plus parfait ami? Quelle ample matière d'éloges ces trois qualités ne me fourniroient-elles pas, si je pouvois m'y arrêter?

Un plus parfait ami. Servez-m'en ici de témoins, vous qui en avez fait l'épreuve. En avez-vous connu un plus fidèle, un plus sûr, un plus exact observateur des droits sacrés de l'amitié? vous qui êtes assez heureux pour avoir été honorés de celle de ce grand homme, rappelez-en le souvenir, et dites-moi, vous a-t-il jamais manqué? a-t-il eu de l'indifférence pour vos intérêts? s'est-il montré insensible à vos malheurs? lui est-il échappé un secret que vous lui eussiez confié? avez-vous découvert en lui ces foibles auxquels l'amitié des grands est si sujette, ou plutôt qui font que les grands connoissent si peu l'amitié? Ses défiances et ses froideurs vous ont-elles causé de l'inquiétude? avez-vous eu à essuyer ses inégalités? a-t-il exigé de vous des dépendances serviles? Quand il a pu vous obliger, vous a-t-il fait valoir ses grâces? Il aimoit et il vouloit être aimé : a-t-il rien omis pour y réussir, et jamais prince y est-il mieux parvenu, c'est-à-dire jamais prince a-t-il eu tant d'amis choisis, tant d'amis désintéressés, tant d'amis attachés à lui pour lui-même, tant d'amis de toutes professions et de tous états, à la cour et hors de la cour, dans la robe et dans l'épée? Mais l'aimoit-on comme on aime ordinaire-

ment les princes , par intérêt , par politique , par nécessité ; et n'avoit-il pas l'avantage d'être aimé comme les particuliers , par inclination , par choix , par estime ; en un mot , parce qu'il étoit aimable ? L'auroit-il été , quoique grand prince , s'il n'avoit été solide ?

Un meilleur père et plus digne d'en porter le nom. Mais il ne m'appartient pas de toucher à cette qualité ; il n'y a qu'à vous , prince et princesse qui m'écoutez , à qui elle ait été pleinement connue. Nous savons les soins infinis qu'il s'est donnés pour vous élever , et pour faire de vous des princes parfaits ; mais il n'y a que vous-mêmes qui puissiez dire la tendresse qu'il a eue pour vos personnes. Je vous le demanderois ici , si je n'appréhendois de rouvrir vos plaies ; et ce n'est qu'en tremblant que je vous y fais penser : mais dût-il vous en coûter de la douleur , au moins par-là comprendra-t-on combien vous lui avez été chers , et jusqu'où il a porté l'amour paternel. Permettez-moi donc de le dire , et aux dépens de ce qu'en souffrira votre cœur , écoutez l'éloge d'un père que la pieuse , quoique profane antiquité , n'auroit pas moins révééré sous ce nom de père , que sous celui de héros ; d'un père dont vous avez été la joie , comme il a été votre gloire. Il a rempli le devoir et le nom de père jusqu'à n'épargner pas sa propre vie , et jusqu'à se faire un plaisir de la sacrifier pour ses enfants ; et , puisqu'il faut le dire enfin , la mesure de l'amour qu'il a eu pour eux est qu'en effet il en a été la victime.

Or , tout cela compris ensemble est ce que j'ai appelé un cœur solide , opposé à ce cœur vain que Dieu réproûve , particulièrement dans les grands de la terre. Et j'ai dit , mes chers auditeurs , que par-là Dieu avoit donné à notre prince un préservatif admirable , non-seulement contre la gloire du monde , mais contre tous les désordres qui la suivent , et qui sont si funestes pour le salut. Car qu'est-ce qui perd les grands du monde ? Vous le savez : cette plénitude d'eux-mêmes , cette enflure de leur grandeur , cet abus de leur dignité , cet oubli de leur devoir , cette habitude d'indépendance , ce mépris et ce rebut des autres , cette haine de la vérité , cet amour de la flatterie , cette dureté , cette fierté , cette jalousie et cette ostentation d'autorité , cette crainte du mérite d'autrui , cette présomption du leur propre , cet entêtement de ce qui leur est dû ; que sais-je ? voilà ce que la gloire du monde leur attire ; et dans l'usage qu'ils en font , voilà ce qui les perd et ce qui les damne. Or , grâces au Seigneur , rien de tout cela ne s'est trouvé dans notre prince , parce qu'il avoit un cœur solide , à l'épreuve de la vanité et de toute l'iniquité qui en est inséparable. Dieu , lui donnant ce cœur solide , préparoit donc dès-lors en lui le fonds sur lequel devoit agir sa grâce. Il éloignoit donc déjà de lui tous les obstacles que sa grâce auroit eus à surmonter , si elle

avoit trouvé en lui un autre cœur. Cette solidité de cœur entroit donc déjà dans le dessein et dans l'ordre de sa prédestination éternelle : pourquoi? parce que, dans les vues de Dieu, elle devoit être en lui le contre-poids de toute la gloire qu'il avoit à soutenir. Mais voici quelque chose de plus : car j'ai ajouté que Dieu, par une seconde faveur, lui avoit donné un cœur droit, pour servir de ressource à ses malheurs; et c'est le sujet de la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Il n'y a point d'astre qui ne souffre quelque éclipse; et le plus brillant de tous, qui est le soleil, est celui qui en souffre de plus grandes et de plus sensibles. Mais deux choses en ceci sont bien remarquables : l'une, que le soleil, quoique éclipsé, ne perd rien du fonds de ses lumières, et que, malgré sa défaillance, il ne laisse pas de conserver la rectitude de son mouvement; l'autre, qu'au moment qu'il s'éclipse, c'est alors que tout l'univers est plus attentif à l'observer et à le contempler, et qu'on en étudie plus curieusement les variations et le système. Symbole admirable des états où Dieu a permis que se soit trouvé notre prince, et où je me suis engagé à vous le représenter. C'est un astre qui a eu ses éclipses. En vain entreprendrois-je de vous les cacher, puisqu'elles ont été aussi éclatantes que sa lumière même : et peut-être serois-je prévaricateur, si je n'en profitois pas pour en faire aujourd'hui le sujet de votre instruction. J'appelle ses éclipses le malheur qu'eut ce grand homme de se voir enveloppé dans un parti que forma l'esprit de discorde, et qui fut pour nous la source funeste de tant de calamités : et, considérant ce grand homme dans sa profession de chrétien, j'entends, par l'éclipse qu'il a soufferte, ce temps où, livré à lui-même, il nous a paru comme dans une espèce d'oubli de Dieu; ce refroidissement où nous l'avons vu dans la pratique des devoirs de la religion. Deux choses que je ne puis pas disconvenir avoir été les deux endroits malheureux de sa vie : l'une par rapport à son roi, et l'autre par rapport à son Dieu. Mais c'est ici, adorable et aimable Providence, où vous me paraissez tout entière, et où je découvre le secret de votre conduite : car vous aviez donné à ce héros un cœur droit, qui, dans les maux les plus extrêmes, lui a été d'une immanquable ressource; un cœur droit qu'il a conservé dans ces deux malheureux états, et qui, ayant toujours été entre vos mains, ne s'est jamais absolument ni perverti ni démenti; un cœur droit, dont vous vous êtes avantageusement servi pour ramener ce héros à tout ce qu'il vous a plu, n'ayant permis qu'il s'écartât du droit chemin que pour l'y faire rentrer, et plus utilement pour nous, et plus glorieusement pour lui-même. Voilà, Pro-

vidence de mon Dieu, l'effet de vos miséricordes, que je dois faire observer à ceux qui m'écoutent, et qui vont être pour eux autant de leçons de leurs plus importants devoirs.

Oui, pour le malheur de la France, le prince que nous pleurons se vit mêlé dans un parti que la discorde avoit formé, et qui le détacha de nous. D'autres, plus éclairés que moi, ont appréhendé de toucher ce point de son histoire : et moi, pour l'intérêt de mon ministère, je me suis senti inspiré de m'y arrêter. Car j'ose dire que jamais point d'histoire ne fut plus propre à vous faire voir ce que peut la droiture d'un cœur dans l'extrémité des disgraces humaines, ni plus propre à imprimer dans vos esprits la grande maxime, non-seulement de la véritable politique, mais de la pure religion, qui consiste dans l'inviolable attachement que l'on doit avoir pour les puissances établies de Dieu, et pour ceux en qui réside l'autorité légitime, ou qui en sont les dépositaires. Et je ne crains pas que le zèle que vous avez pour la gloire du héros dont nous parlons vous fasse supporter avec peine cette morale, puisque c'est de la droiture même de son cœur et de la pureté de ses sentiments que j'en vais tirer les preuves les plus convaincantes.

Il est donc vrai, Chrétiens : ce prince jusqu'alors l'appui de l'état, par la conjoncture fatale des dissensions civiles, en devint tout d'un coup la terreur. Il est vrai qu'entraîné par le torrent, il se trouva malgré lui hors de la route que sa sagesse et sa raison lui faisoient tenir, et qu'il avoit résolu de suivre. Mais il est vrai aussi (première circonstance bien essentielle) que jamais son cœur ne se sentit si cruellement déchiré : et nous n'avons qu'à rappeler le souvenir des choses passées, pour lui rendre aujourd'hui cette justice, qu'au moins les maux que nous souffrimes, causés par la guerre qui s'alluma dans le royaume, ne durent point lui être imputés, puisqu'ils ne furent que les suites de la violence qu'on avoit faite à son cœur. Et, en effet, on sait combien il s'efforça de détourner l'orage de cette guerre. et de quelle manière, sur le point qu'elle alloit éclater, il s'y opposa. Malgré les chagrins dont il étoit accablé, et dont il pouvoit se promettre par elle du soulagement, on sait combien il y résista. Vaincu par d'autres intérêts que les siens, auxquels il ne put être insensible, et qui l'y engagèrent enfin, on sait le désespoir qu'il en témoigna ; car il étoit naturellement ennemi des conseils violents, et, aux dépens de ses intérêts propres, il en avoit de l'horreur. Son cœur, dont les intentions étoient droites, n'eut donc par lui-même aucune part à nos misères ; et si les mouvements de ce cœur eussent été suivis, vous le savez, jamais l'esprit de division n'auroit prévalu ; jamais notre repos n'eût été troublé, et jamais la France n'eût eu la douleur

de voir le prince de Condé séparé d'elle. Ce fut la main du Seigneur qui s'appesantit sur nous ; ce fut le fruit de nos iniquités ; ce fut la justice de Dieu qui , pour nous punir, nous ôta ce prince, sur lequel, et avec raison, nous comptions bien plus que sur la multitude de nos légions et de nos forteresses.

Je ne dis point ceci pour vous justifier sa conduite. A Dieu ne plaise que j'excuse ce que lui-même a détesté, ni que je prétende faire ici une apologie dont il seroit encore le premier à me faire un crime ! Qu'il ait été foible une fois, et qu'une fois il ait succombé à une tentation humaine (seconde circonstance), au moins est-il vrai qu'il a eu le mérite des cœurs droits et des grandes âmes en se condamnant lui-même : et à Dieu ne plaise que je diminue rien, par mon discours, d'un mérite aussi rare que celui-là ! Car je soutiens que, pour un héros comme lui, cette condamnation de soi-même, surtout avec les suites qu'elle a eues, et dont nous l'avons vue accompagnée, a été, dans l'ordre politique aussi bien que dans la religion, cette espèce de pénitence qu'une bouche éloquente de notre siècle assuroit fort bien n'être pas moins glorieuse que l'innocence. Tel a été le sentiment de celui qui devoit en être le juge, c'est-à-dire du plus grand des rois ; et nous savons combien ce désaveu sincère d'une conduite malheureuse a eu de pouvoir sur lui pour regagner sa confiance et son amitié.

Mais ne croyez pas qu'il n'en ait coûté à notre prince qu'un stérile et vain repentir (troisième circonstance encore plus notable). Pour donner à ce repentir plus d'efficace et plus de poids, l'un des soins de notre prince fut de le rendre utile et salutaire à tous ceux qui étoient alors compagnons de son triste sort. Eloigné de la cour et du royaume, il en faisoit des leçons au jeune prince son fils ; et, par des confidences paternelles de l'état douloureux où il se voyoit, il rectifioit en lui, ou, si vous aimez mieux, il prévenoit les conséquences de son propre exemple. En père aussi tendre que sage, il lui représentoit les horreurs de ces sortes d'engagements ; il lui mettoit devant les yeux, et il lui faisoit sentir la déplorable destinée d'un prince réduit à chercher un asile, et à dépendre de la protection d'une puissance étrangère, qui se défie toujours de lui, et dont lui-même ne peut jamais s'assurer. En un mot, il lui apprenoit à profiter de ses malheurs : et son unique consolation, dans le comble de ses disgrâces, étoit de penser qu'il élevoit, dans la personne de ce fils, un autre lui-même ; mais qui, instruit et formé par lui, seroit plus heureux que lui, mieux conseillé que lui, le dirai-je ? plus irrépréhensible que lui dans la chose du monde où il avoit plus recherché et plus passionnément souhaité de l'être. Fut-il jamais droiture de cœur comparable à celle-là ? Ce n'est pas assez.

Pénétré de ces sentiments, et parce qu'il avoit le cœur droit, ce prince, quoique abandonné à sa mauvaise fortune, refusa constamment tous les avantages qui auroient pu la relever, mais qui, en la relevant, lui auroient été un obstacle à son rétablissement dans les bonnes grâces et dans l'obéissance du roi (quatrième circonstance, dont vous avez dû faire avant moi la remarque). A quelle épreuve sur ce point l'Espagne ne le mit-elle pas, et à quelles conditions ne fut-elle pas toute prête à traiter avec lui, s'il avoit voulu pour jamais s'attacher à elle? Mais avec quelle fermeté, quelle hauteur ne rejeta-t-il pas les propositions, quoique spécieuses, par où on le tenta? On lui offrit, en pleine souveraineté, des villes et des provinces considérables; et il ne répondit à ces offres que par une généreuse indignation d'avoir été cru capable de les écouter. Le retour à l'obéissance de son roi lui parut quelque chose de meilleur et de plus avantageux pour lui, que d'être lui-même souverain; et il préféra le droit qu'il s'étoit réservé de travailler à ce retour et de pouvoir l'espérer, à tous les titres dont son ambition auroit pu, hors de là, être flattée. Elle étoit irritée par la misère, mais son devoir le soutint. Il ne put ni souffrir, ni consentir d'acheter à ce prix une couronne; et il aima mieux s'exposer à être toujours malheureux, que de renoncer pour jamais à être fidèle. Voilà ce que j'appelle un cœur droit.

Eut-il un moment de joie, tandis que, séparé de nous, il se vit dans l'affreuse nécessité d'être, malgré lui-même, notre ennemi? Non, Messieurs; séparé de nous, il gémissoit, dans le secret de son cœur, des succès mêmes de ses armes; sa valeur, employée contre sa patrie, lui étoit odieuse à lui-même: forcé à en faire un tel usage, il auroit voulu, ou en avoir moins, ou être hors de toute occasion de la produire. Que ne fit-il pas pour mettre fin à un état si violent (cinquième circonstance, dont je suis sûr que vous fûtes alors touchés)? Omit-il rien de tout ce qui dépendoit de lui pour disposer les choses à la paix? Dans les négociations des Pyrénées, où il fut question de régler ce qui regardoit sa personne, voulut-il être considéré au préjudice de la cause commune? Hésita-t-il à sacrifier tout, plutôt que d'apporter à ce grand œuvre le moindre retardement? Les intérêts de ses amis exceptés, ne pria-t-il pas qu'on publiât les siens, et qu'on l'oublîât lui-même, si de là dépendoit la conclusion d'un traité qui devoit pacifier l'Europe? Et pourvu qu'on lui ménagât le seul bien après lequel il soupiroit, savoir, les bonnes grâces du roi, ne protesta-t-il pas qu'il seroit content? La paix entre les deux couronnes ne fut-elle pas le comble de ses vœux, parce qu'elle l'assura que ce bien lui seroit accordé? et n'avouoit-il pas que le jour de sa vie le plus triomphant étoit celui où, rétabli à la

cour , et favorablement reçu du roi , il étoit rentré dans la possession de ce bien ?

Mais avec quel zèle ne travailla-t-il pas ensuite à se l'assurer et à s'en rendre digne plus que jamais (sixième et dernière circonstance) ? Et quel soin n'eut-il pas , après son retour , de réparer ses malheurs par le redoublement de ses services ? Ici un nouvel ordre de choses se présente à moi , et je me trouve encore accablé de mon sujet. Car ce seroit le lieu de vous faire voir notre prince suivant le roi dans ses glorieuses campagnes , qui ont été les miracles de notre siècle ; et prenant part à ses conquêtes , dont un jour la postérité aura droit de douter , ou peut-être même qu'elle ne croira pas , parce qu'elles sont bien plus vraies que vraisemblables. De quel œil les regarda-t-il ? Si la droiture de son cœur n'en avoit encore sur ce point réglé les mouvements , peut-être auroit-il eu peine à n'en pas concevoir une envie secrète , lui qui jusque-là n'avoit rien trouvé dans la guerre qui pût être pour lui un sujet d'envie. Mais il fut alors convaincu qu'il y avoit quelque chose de nouveau sous le soleil ; et parce qu'il avoit un cœur droit , il vit avec joie un plus fort que lui , selon le terme de l'Écriture , sur le théâtre du monde , obscurcissant tous les héros , et lui causant à lui-même de l'étonnement. Je vous représenterois , dis-je , le prince de Condé suivant les pas de Louis le Grand , qui étoient des pas de géant , et se surpassant par la nouvelle ardeur que lui inspiroit l'exemple de ce monarque. Vous le verriez , ainsi que parle Daniel , rajeuni comme l'aigle , et , dans un corps usé de travaux rallumant tout le feu de ses premières années , combattre , et , comme un autre Hercule , défaire à Senef l'hydre conjurée contre nous , c'est-à-dire les trois formidables armées de l'Empereur , de l'Espagne et de la Hollande , en poursuivre les restes , et les dissiper par la levée du siège d'Oudenarde ; repasser en Allemagne , et , par sa présence , sauver l'Alsace , exposée en proie à l'ennemi et désolée par la mort de M. de Turenne ; empêcher les funestes suites de la perte de ce général ; avec les débris d'une armée et avec une poignée de gens , arrêter toutes les forces de l'Empire , les faire honteusement échouer devant Haguenau et devant Saverne , les fatiguer , les consumer , les pousser au-delà du Rhin ; partout secondé de son illustre fils , qui partageoit avec lui la gloire de ses actions , et à la valeur aussi bien qu'à l'amour duquel il eut , à Senef , la satisfaction et la joie de se voir lui-même redevable de la vie ; partout s'immolant et se sacrifiant , mais partout triomphant , et remplissant la mesure de cette glorieuse réparation qu'il faisoit à la France. Changeant de scène , vous l'admireriez hors du tumulte de la guerre et dans une vie plus tranquille ; achevant en ceci de se satisfaire par

une conduite envers le roi qui n'eut peut-être jamais d'exemple, mais qui en pourra éternellement servir à tous ceux qui m'écoutent.

En effet, il n'y avoit point de particulier dans le royaume à qui le prince de Condé ne fût un modèle de l'attachement, du dévouement, de la soumission et de l'obéissance qui sont dus au roi; il n'y avoit point de courtisan qui n'apprit de lui à honorer, à révéler, à aimer le roi; il n'y avoit point d'esprit chagrin, ni mécontent, qu'il ne redressât en lui inspirant la vénération et la tendresse qu'il avoit pour le roi. Ce mérite du roi, si connu, avoit des charmes pour lui qu'il faisoit sentir aux autres; et on ne concevoit jamais une idée plus haute des grandes qualités du roi, que quand le prince de Condé s'en expliquoit, et qu'on l'en entendoit parler. Avec quelle application s'étudioit-il pas les volontés de ce monarque, pour y conformer les siennes? avec quelle ardeur n'alloit-il pas au-devant de tout ce qui pouvoit lui plaire? avec quelle joie ne voyoit-il pas sa famille unie à la personne de ce grand roi par le lien d'un heureux mariage? avec quels saisissements de douleur et de crainte n'appréhendoit-il pas et ne ressentoit-il pas les moindres maux dont la santé précieuse de ce grand roi étoit attaquée? avec quelle vivacité ne s'intéressoit-il pas pour sa conservation? Après avoir cent fois tremblé des affreux périls où il avoit vu ce roi conquérant poussé par son héroïque valeur, avec quelle résolution ne l'empêcha-t-il pas de s'exposer aux dangers où la maladie de la jeune princesse, c'est-à-dire où l'excès de sa bonté et de son amour de père alloit l'engager? avec quel courage, dis-je, et quelle vigueur notre prince, quoique lui-même languissant et déjà mourant; ne l'en retira-t-il pas? Mais ne peut-on pas dire alors, et n'eut-il pas droit de penser, qu'il rendoit par-là un service à l'état, seul capable d'effacer le souvenir des choses passées; que par-là il s'acquittoit envers la France de tout ce qu'il pouvoit lui avoir dû; et que lui conserver son roi étoit ne lui devoir plus rien? Voilà, mes chers auditeurs, de quoi nous sommes redevables à la droiture de son cœur. Mais voyons de quelle ressource la droiture de son cœur lui a été par rapport à son Dieu; et c'est ici où votre piété va trouver de quoi se satisfaire.

Il est vrai, ce prince, ou livré à lui-même, ou, si vous voulez, emporté par l'esprit du monde, nous a paru quelque temps comme dans une espèce d'oubli de Dieu. Mais quoiqu'il ait paru oublier Dieu (ô profondeur et abîme de miséricorde!), il ne l'a jamais méconnu; et malgré son relâchement dans la pratique des devoirs de la religion, il n'a jamais, dans le secret de son cœur, abandonné la religion, il n'a jamais perdu la foi, il n'a jamais douté de nos mystères. Ainsi l'a-t-il lui-même déclaré, et nous savons que son témoi-

gnage est vrai , puisque jamais prince ne fut moins capable que lui , surtout dans un sujet pareil , de dissimuler ni de feindre. Quand il ne l'auroit pas assuré , certains traits de sa vie , quoique alors moins chrétienne et plus dissipée , nous en auroient suffisamment répondu. Ce soin qu'il avoit , après une victoire remportée , sur le champ même de bataille , les genoux en terre , d'en rendre à Dieu les premières actions de grâces ; c'est ce qu'il fit à Rocroi : ces ordres si absolus et si sévères qu'il fait garder , pour empêcher , dans la licence de la guerre , la profanation des lieux saints ; cette exactitude à ne confier les bénéfices auxquels il devoit pourvoir , surtout quand ils étoient chargés de la conduite des âmes , qu'à des sujets choisis et sans reproche , chose qu'il observa toujours ; ce zèle si louable qu'il témoignoit pour la conversion du moindre de ses domestiques engagé dans l'hérésie : c'est ce que nous avons vu ; ces conseils salutaires qu'il a si souvent donnés à ses amis mourants , et à ceux qui dans les attaques étoient blessés auprès de lui , les exhortant le premier à mettre leur salut en assurance , et s'employant à leur en procurer les prompts secours ; ces marques de christianisme si édifiantes qu'il donna lui-même à Gand , dans le danger d'une maladie ; et ce qui nous a enfin paru à sa mort , où , comme parle le Saint-Esprit , se fait la manifestation des sentiments de l'homme et de ses œuvres : *In fine hominis denudatio operum ipsius* ¹ ; tout cela , dis-je , montre bien qu'au milieu même des égarements du monde , la religion s'étoit conservée dans son cœur. Or elle ne s'y étoit conservée que parce qu'il avoit un cœur droit ; et par-là je prétends , mes chers auditeurs , rendre ici à la religion un des plus invincibles témoignages qui puissent lui être rendus , par-là je prétends confondre le libertinage , et tous les monstres d'impiété qui pourroient régner parmi vous ; et je veux par-là vous faire adorer la Providence , qui sait si bien des plus grands maux tirer sa gloire et notre bien. Ecoutez-moi , et qu'au moins ce que je vais dire ne soit pas un jour le sujet de votre condamnation.

Témoignage invincible et irréprochable en faveur de la religion : pourquoi ? parce que jamais homme (à peine en excepterois-je saint Augustin) n'a tant examiné la religion , ni avec un esprit si éclairé que notre prince ; et ce que je vous prie en même temps de remarquer , jamais homme ne l'a étudiée avec moins de précaution que lui , ni avec plus de danger de la perdre , c'est-à-dire avec un esprit plus curieux , et plus éloigné de cette soumission aveugle que la religion demande. Or que s'ensuit-il de là ? le voici , non pas comme je l'imagine , mais comme le prince lui-même l'a éprouvé , par un don de grâce dont il a depuis tant de fois rendu gloire à Dieu. Il s'ensuit

¹ *Eccli.*, 11.

Je là qu'il n'a donc conservé la religion pure que parce que, malgré sa curiosité, il l'a connue vraie; c'est -à - dire que parce que sa curiosité, son savoir, sa pénétration, n'ont pu y découvrir de foible, que parce qu'à l'exemple de saint Augustin, plus il étudioit cette religion, plus elle lui paroissoit fondée sur les principes éternels de la vérité et de la sainteté; que parce que toutes ses recherches n'aboutissoient qu'à l'en convaincre; que parce qu'au milieu même des égarements du monde, il avoit, aussi bien que saint Augustin, une raison saine, et que son cœur, qui étoit droit, a toujours été, sur le point de la religion, d'intelligence et d'accord avec sa raison. Car voilà ce que l'iniquité du monde n'a jamais pu corrompre dans ce grand homme, et voilà ce qui l'a sauvé. S'il avoit eu moins de lumières, semblable à ces demi-savants qui ne sont impies que parce qu'ils sont ignorants, il auroit, comme dit l'Apôtre, témérairement condamné tout ce qu'il auroit ignoré¹. S'il avoit eu moins de droiture, il n'auroit cru que ce qu'il auroit voulu, et à l'exemple de l'insensé, qui voudroit qu'il n'y eût point de Dieu, il auroit dit dans son cœur : *Il n'y a point de Dieu*². Mais parce que la droiture de son cœur répondoit parfaitement à l'abondance de ses lumières et à l'intégrité de sa raison, malgré l'impiété du monde, il a toujours dit et dans sa raison et dans son cœur : *Il y a un Dieu*; et par un enchainement de conséquences, contre l'évidence desquelles il a cent fois confessé que le libertinage le plus fier n'avoit rien à opposer que de foible et de pitoyable, son cœur, de concert avec sa raison, lui a toujours fait conclure : *Il y a un Dieu. Il y a une religion qui est le vrai culte de Dieu. De toutes les religions du monde, la chrétienne est uniquement et incontestablement l'ouvrage de Dieu. De toutes les sociétés chrétiennes, il n'y a que dans la catholique où se trouve l'unité, où subsiste l'ordre, et par conséquent où réside l'esprit de Dieu. C'est ainsi, mes chers auditeurs, que raisonnoit ce grand prince, et c'est à quoi, s'en ouvrant lui-même à ses plus confidens amis, il protestoit qu'il s'en étoit toujours tenu.*

Or voilà ce que je prétends avoir été l'heureuse ressource ou le remède souverain de ses froideurs et de ses relâchements dans la pratique des devoirs chrétiens. Car d'un cœur ainsi disposé, que ne doit-on pas attendre? D'un cœur en qui la religion n'est pas éteinte, que n'a-t-on pas lieu d'espérer? Avec ce principe de religion, de quoi ne revient-on pas? Tandis que la foi est encore vivante, faut-il s'étonner si, malgré la dissipation des voies du siècle, malgré la dureté de la pierre, malgré les épines qui l'étouffent, cette divine semence, surmontant tout cela par sa vertu, produit enfin des fruits de grâce,

¹ *Jud. Epist.* — ² *Psalm.*

de salut et de sainteté ? Et n'est-ce pas le miracle de la miséricorde que nous avons vu dans la personne de notre incomparable prince ? Le dirai-je, Chrétiens ? Dieu m'avoit donné comme un pressentiment de ce miracle ; et dans le lieu même où je vous parle aujourd'hui , dans une cérémonie toute semblable à celle pour laquelle vous êtes ici assemblés , le prince lui-même m'écoutant , j'en avois non-seulement formé le vœu , mais comme anticipé l'effet , par une prière qui parut alors tenir quelque chose de la prédiction. Soit inspiration ou transport de zèle , élevé au-dessus de moi , je m'étois promis , Seigneur , ou plutôt je m'étois assuré de vous , que vous ne laisseriez pas ce grand homme , avec un cœur aussi droit que celui que je lui connoissois , dans la voie de la perdition et de la corruption du monde. Lui-même , dont la présence m'animoit , en fut ému. Et qui sait , ô mon Dieu , si , vous servant dès-lors de mon foible organe , vous ne commençâtes pas dans ce moment-là à l'éclairer et à le toucher de vos divines lumières ! Quoi qu'il en soit , mes vœux et mes souhaits n'ont point été vains. Il vous a plu , Seigneur , de les exaucer , et j'ai eu la consolation de voir ma parole accomplie. Ce prince , qui m'avoit écouté , a depuis écouté votre voix secrète ; et parce qu'il avoit un cœur droit , il a suivi l'attrait de votre grâce. Mais je m'aperçois que j'entre dans le sanctuaire de ce cœur , et que sa droiture m'a insensiblement conduit à sa piété : dernière qualité qui , dans sa personne , a couronné , comme j'ai dit , une vie glorieuse par une sainte et précieuse mort. Encore un moment de votre attention , et je vais finir.

TROISIÈME PARTIE.

C'est à la mort , dit saint Chrysostome , que le secret de la prédestination des hommes commence à se développer ; et c'est , si j'ose parler ainsi , dans ce dénouement de la vie , où nous voyons tous les jours le discernement que Dieu fait déjà du bon grain et de la paille , c'est-à-dire des lâches chrétiens et de ceux en qui la foi est victorieuse du monde , par la différence des caractères et des dispositions de ceux qui meurent. Car les chrétiens lâches , dit ce saint docteur , par un effet de réprobation visible , qui est la suite déplorable de leur lâcheté , quoique chargés de crimes devant Dieu , obstinés à jouir de la vie , remettant l'importante affaire de leur conversion au temps de la mort , font paroître des foiblesses honteuses , et , supposé le principe de la religion , affreuses et scandaleuses dans la nécessité la plus pressante de se disposer à la mort ; ont pour Dieu des cœurs froids et des cœurs durs , dans la vue même prochaine de la mort. Telle est la destinée fatale des mondains que Dieu rejette. Au contraire , ceux qu'il choisit pour être , comme dit saint Paul , des vases

de miséricorde, s'ils sont dans le désordre du péché, préviennent la mort par une véritable pénitence; purifiés par la pénitence, regardent la mort avec tranquillité, et en soutiennent le combat avec fermeté; mourant, achèvent de se sanctifier par la mort, ou plutôt sanctifient la mort même, et se la rendent précieuse devant Dieu par la ferveur de leur piété. Ainsi meurent les élus de Dieu : et c'est ainsi, mes chers auditeurs, qu'est mort le grand prince à qui nous rendons aujourd'hui les devoirs funèbres.

Il est mort en sage chrétien, parce qu'il a voulu que sa mort fût précédée de sa conversion et de son retour à Dieu; il est mort en héros chrétien, parce qu'il a fait paroître en mourant toute la grandeur de son âme; il est mort en parfait chrétien, parce qu'il a consacré les derniers moments de sa vie par tout ce que la religion peut inspirer de plus saint et de plus tendre à un cœur fervent. N'ai-je donc pas eu raison de lui appliquer cet éloge de l'Écriture : *Nequam, ut mori solent ignavi, mortuus est* ¹. Il est mort, mais non pas comme les lâches mondains, ni comme les lâches impies ont coutume de mourir. Or voilà, hommes du siècle, ce que vous devez imiter. Ni la valeur de ce prince, ni ses qualités héroïques, ne sont presque pas des exemples pour vous, tant elles ont été élevées au-dessus de vous. Mais sa conversion et sa mort sont des modèles que Dieu vous avoit réservés, et dont je défie les cœurs les plus impénitents, et les plus endurcis pécheurs, de n'avoir pas été touchés.

Il voulut en sage chrétien, par un retour à Dieu aussi sincère qu'exemplaire, prévenir la mort. Ce fut votre ouvrage, Seigneur, et la gloire en est due encore aujourd'hui à votre grâce toute-puissante. Il auroit pu, suivant le malheureux usage des esclaves du monde, attendre jusqu'à la dernière heure, et par d'opiniâtres délais, dans l'impuissance de se résoudre, pousser jusqu'au bout le désordre d'une espérance présomptueuse; mais il avoit trop de lumières pour prendre un si mauvais parti. Persuadé qu'une conversion à la mort n'étoit d'ordinaire qu'une conversion forcée, et qu'une conversion forcée ne pouvoit jamais être une conversion chrétienne, il en médita une qui, au moins de ce côté-là, ne pût pas à lui-même lui être suspecte; et il voulut, par des épreuves solides de soi-même, se donner le loisir de se convaincre que c'étoit lui qui quittoit son péché, et non pas son péché qui le quittoit. Touché du souvenir des dangers qu'il avoit courus, et dans lesquels, prodigue de son âme aussi bien que de sa vie, il avoit mille fois risqué son salut éternel, il conçut l'importance et l'obligation de l'assurer une fois. Son âme, sauvée de tant de périls, lui parut précieuse; il ne voulut pas qu'en

¹ 2 Reg., 5

vain la Providence eût fait tant de miracles pour le conserver ; il crut lui devoir cet hommage , non-seulement de ne la plus tenter , mais de racheter , par ce qui lui restoit de jours et d'années , l'oubli de Dieu et de soi-même , dans lequel il avoit vécu. Le moment de salut arriva pour lui ; il le connut , et dans un temps où le monde ne s'y attendoit plus , mais où le Dieu des miséricordes avoit préparé son cœur , ce prince , qui n'avoit si longtemps balancé que pour s'affermir davantage , après avoir pris toutes les mesures pour s'attirer le don du ciel , se déclara enfin par un changement qui réjouit les anges et qui édifia les hommes , qui consola les gens de bien et qui confondit les impies. Quel coup de foudre pour ceux-ci , lorsqu'ils virent éclater les véritables sentiments de ce héros , duquel ils s'étoient jusque-là , quoique injustement , prévalus pour autoriser leur conduite ! Ce coup , mes chers auditeurs , les atterra et les consterna. De tout autre exemple , le libertinage en auroit appelé , ou plutôt , contre tout autre exemple , il se seroit ou élevé ou inscrit en faux. Car voilà l'iniquité de l'esprit libertin du siècle. Qu'un mondain , même de bonne foi , réforme sa vie , on raisonne sur sa conversion , on en cherche les motifs , on veut que l'intérêt soit le ressort qui ait donné le mouvement à la grâce ; et quand tous les dehors sont hors de prise , on va fouiller jusque dans les intentions les plus secrètes , pour y trouver le levain caché de l'hypocrisie et de la dissimulation.

La conversion de notre prince fut à couvert de tout cela. Sa bonne foi et la sincérité de son procédé étoit si établies dans le monde , que l'impiété la plus maligne se tut , et respecta dans sa personne l'œuvre de Dieu. En effet jamais retour à Dieu ne fut plus humble , plus uniforme , plus constant ni mieux soutenu , plus accompagné de toutes les conditions que le monde même respecte , et qui font dans les actions des hommes ce caractère d'irrépréhensibilité dont parle saint Paul. Quelles mesures de prudence , je dis de prudence chrétienne , son humilité n'y observa-t-elle pas ? Egalement ennemi de l'affectation et de l'ostentation , il évita soigneusement tout ce qui pouvoit ressentir l'une ou l'autre dans l'accomplissement d'une résolution si sainte ; et l'une de ses applications fut de n'y mêler aucune singularité par où il semblât avoir voulu s'en faire honneur ; s'étant proposé pour modèle le sage et l'humble saint Augustin , qui en usa de la sorte , de peur , disoit-il lui-même dans le livre de ses Confessions , qu'on ne l'accusât ou qu'on ne le soupçonnât d'avoir voulu paroître grand jusque dans sa pénitence : *Ne conversa in factum meum intuentium ora dicerent quod quasi appetiissem magnus videri* ¹. Avec quelle égalité d'âme et quelle constance notre prince ne poursuivit-il

¹ Lib. 9. Confess , 2.

pas ce que la grâce du Seigneur lui avoit si divinement inspiré? Incapable d'un vain projet, il se prescrivit dès-lors à soi-même une forme de vie chrétienne, qu'il pratiqua sans relâche, et de laquelle il ne se démentit jamais : assistant chaque jour, mais avec un respect digne de Dieu, au mystère adorable et redoutable; priant, comme le centenaire Corneille, avec assiduité; nourrissant son âme de la lecture des Ecritures saintes, dont Dieu lui avoit donné le goût; la purifiant par la patience, qui, selon l'Apôtre, devint l'épreuve de sa foi, aussi bien que la matière de sa pénitence; bénissant Dieu dans ses douleurs, et lui en faisant par sa soumission un sacrifice continuël : tout cela à la vue de sa maison, qu'il édifioit et qu'il régloit par son exemple; n'ayant pas eu moins de zèle pour donner, selon l'Evangile, les marques nécessaires de sa conversion, et pour en faire voir les fruits, que de modestie pour en éviter l'éclat; et jusqu'au temps que le Seigneur acheva d'y mettre le sceau de la grâce finale, ayant soutenu avec une inviolable persévérance ce qu'il avoit si saintement et si mûrement entrepris.

Ainsi préparé du côté de Dieu, faut-il s'étonner s'il a fait paroître en mourant toute la grandeur de son âme, et s'il est mort en héros chrétien? Car on peut bien dire de lui ce qu'a dit l'Ecriture d'un saint roi dont elle a canonisé la piété, *Spiritu magno vidit ultima*¹, qu'il a envisagé sa fin avec cet esprit de héros qui fut encore ici son caractère, et qui jamais ne fut plus grand que quand il se trouva dans sa personne sanctifié par la religion : *Spiritu magno*. Les impies et les enfants du siècle, malgré la prétendue force d'esprit qu'ils affectent pendant la vie, laissent voir aux approches de la mort toute leur foiblesse. Ils sont désolés à la mort, parce qu'ils n'ont pas assez de force pour se résoudre à quitter la vie. Ils veulent à la mort être trompés, parce qu'ils n'ont pas le courage de s'entendre dire qu'il faut mourir. Leur en porter la parole est pour eux une mort anticipée, que la fausse prudence du siècle croit toujours leur devoir épargner. Un malheureux respect humain, fondé sur leur conduite passée, et encore plus sur leur disposition présente, ferme sur cela la bouche aux plus zélés de leurs amis. On écarte les ministres de l'Eglise, dont au moins la vue les avertiroit d'y penser, et la crainte d'effrayer un pécheur mourant, mais particulièrement un grand du monde, fait qu'on le livre tel qu'il est, et qu'on l'abandonne à la rigueur des jugements de Dieu : terrible, mais juste châtement de sa lâcheté.

C'est ce que nous voyons tous les jours : mais c'est ce qu'on n'a pas vu dans le héros dont je vous propose l'exemple. Que fait-il? Frappé

¹ *Eccli.*, 48.

de la maladie qui doit décider de son sort , pour en bien soutenir l'attaque , il en veut savoir le péril : il commande , mais en prince et en maître , qu'on ne lui déguise rien de l'état où il est ; il oblige ceux qu'il a honorés de sa confiance à lui rendre cet important , quoique douloureux office ; il leur en lève lui-même toutes les difficultés . Il reçoit la nouvelle de sa mort comme il a cent fois reçu les ordres de son souverain , c'est-à-dire comme un ordre du ciel , auquel il est prêt d'obéir ; et le premier sentiment dont il est touché , c'est d'adorer en esprit et en vérité l'auteur de son être , en lui disant avec une soumission également chrétienne et héroïque : *Dominus est ; quod bonum est in oculis suis faciat*¹ : Il est le maître de ma vie ; qu'il fasse de moi ce qui est agréable à ses yeux . Posséda-t-il jamais son âme avec plus de fermeté ; et dans un jour de bataille , eut-il jamais plus de présence et plus d'application d'esprit que ce jour-là ? Quoique mourant , aucun de ses devoirs ne lui échappe . Il écrit au roi une lettre aussi tendre que respectueuse . Il profite de ce moment pour obtenir une grâce qu'il a si ardemment souhaitée , et qui va finir la disgrâce d'un prince qu'il ne peut oublier ; d'un prince qu'il a reconnu si digne de ses soins ; d'un prince qu'un mérite éprouvé , et dont il répond , lui a rendu encore plus cher que la proximité du sang . Il pourvoit aux affaires de sa maison avec autant de liberté que de sagesse . Il pense à ses amis ; et malgré eux , par les bienfaits dont il les comble , il leur donne les dernières marques de sa précieuse amitié . Vous diriez qu'en effet la mort n'est pour lui qu'un départ et un voyage auquel il se dispose ; au lieu que l'impie la regarde comme une entière ruine , et comme une totale destruction : *Et quod à nobis est iter exterminium*² . Mais laissons là ces devoirs du monde , et attachons-nous à ce qu'il fait comme chrétien .

Le désordre , ou plutôt le scandale des mondains qui meurent , est qu'on n'ose même leur parler de ce que l'Eglise a pour eux de plus salutaire et de plus saint . Cette idée de sacrements de l'Eglise , qui , dans les vues de la foi , devoit les remplir de consolation et de force , du moment qu'on la leur propose , les jette dans des abattements d'esprit qu'on ne sait si l'on doit imputer à une simple lâcheté , ou à une énorme dureté ; et Dieu veuille qu'il n'y entre point d'infidélité ! Quels détours ne faut-il pas prendre , et , à la honte de la religion , quels ménagements ne faut-il pas apporter pour les déterminer à se munir de ces divins secours , et à se pourvoir de ces remèdes souverains qui sont les sources du salut ? Ni ménagements ni détours ne sont nécessaires pour y déterminer notre prince . Il les désire lui-même avec ardeur , il les demande avec empressement ; il n'attend pas que son

¹ *Ier.*, 3. — ² *Sap.*, 3.

esprit affoibli ne soit plus en état d'en profiter; il veut, pour en ressentir toute la vertu, être dans un parfait usage de sa raison, et posséder son âme entière pour s'en appliquer tout le fruit. Instruit de cette grande vérité, que les choses saintes ne sont que pour les Saints, il s'y prépare, non-seulement par une confession fervente, mais par une exacte et rigoureuse discussion de toutes les obligations que sa religion lui prescrit, et auxquelles il achève de satisfaire. Oeuvres de piété, de charité, de justice, il n'omet rien de tout ce que la délicatesse d'une conscience aussi éclairée que la sienne peut lui suggérer : et ce que l'on a admiré, ou même vanté dans les consciences les plus timorées, est ce qu'il accomplit avec toute l'humilité du serviteur inutile, mais pourtant fidèle. Si quelque chose, malgré ses soins, se trouve avoir manqué à ce qu'il ordonne, et à quoi il soit obligé, il y supplée par la plus sûre et la plus efficace de toutes les voies. Il sait l'amitié qu'a son fils pour lui, il connoît son cœur, et il ne croit pas pouvoir donner à Dieu une caution plus infallible de ce qui lui resteroit à acquitter, que l'amitié de ce fils sur laquelle il se repose. Se trompoit-il, et, fondé sur cette amitié, n'avoit-il pas droit de s'assurer de tout? Mais achevons.

Après avoir reçu son Dieu, plein de zèle et animé de cette ferveur qui est comme l'effet sensible du sacrement dans ceux qui le reçoivent bien disposés, il répand son âme en présence des siens. Prince et princesse qui m'écoutez, oserai-je vous remettre devant les yeux ce triste spectacle que votre douleur eut tant de peine à soutenir? Mais suspendez pour un moment votre douleur, et dites-moi : avez-vous jamais ouï parler avec plus de dignité, avec plus de grâce, avec plus-d'énergie et plus de force, de vos plus essentiels devoirs, que vous en parla ce héros mourant? Non, je ne craindrai pas de vous rappeler ses dernières paroles. Je sais que vous ne pouvez les oublier, et que vous en fûtes trop vivement pénétrés pour en perdre jamais le souvenir. Quand vous n'auriez pas eu jusqu'alors les sentiments de religion que Dieu vous a donnés, ce prince, l'organe de Dieu, vous les auroit inspirés dans le moment qu'il se sépara de vous; et le dernier effort qu'il fit, lorsque, bénissant sa famille dans vos personnes, il vous dit *que la véritable grandeur consistoit à servir le Maître des naîtres, et à mettre en lui sa confiance; et que vous ne seriez jamais ni grands hommes ni grands princes, qu'autant que vous seriez chrétiens et attachés solidement à Dieu*; ces paroles, dis-je, que vous recueillites avec autant de respect que de piété, auroient bien fait sur vous plus d'impression que les prédications les plus touchantes n'en feront jamais pour vous le persuader. C'est avec ces paroles qu'il vous quitta, ou, pour mieux dire, qu'il s'arracha de vous.

Pour mourir en parfait chrétien , il voulut mourir par avance à ce qu'il avoit le plus tendrement aimé. C'est à vous seul , mon Dieu , qu'il voulut consacrer les derniers moments de sa vie. Pour se détacher de la chair et du sang , il vous en fit , Seigneur , un sacrifice digne de vous qui l'acceptâtes , et de lui qui vous le présenta ; et pour exécuter lui-même l'arrêt de cette douloureuse séparation , à laquelle vous le prépariez , il vous immola toute la tendresse de son cœur , en faisant retirer le prince son fils et la princesse sa belle-fille , dont la présence étoit encore pour lui quelque chose de si doux , et dont , pour tout autre que pour vous , il n'auroit pas voulu , ô mon Dieu , perdre un seul moment. Et c'est alors qu'uniquement occupé de vous , et déjà mort à tout le reste , il entra en esprit dans votre sanctuaire , pour n'avoir plus d'autres pensées que celles de votre justice et de votre miséricorde : *Introibo in potentias Domini , memorabor justitiæ tuæ solius* ¹. C'est alors , mes chers auditeurs , que renonçant à tout le faste de la gloire mondaine , et se souvenant seulement qu'il étoit pécheur , il donna ces marques publiques d'un cœur contrit et humilié , que Dieu ne méprisa jamais dans le plus vil coupable , mais que je ne sais s'il n'admire point , aussi bien que la foi du centenier , dans un héros pénitent. C'est alors qu'empruntant la voix et employant le ministère de celui qui l'assistoit , il déclara le désespoir où il étoit d'avoir , par ses discours et par ses exemples , mal édifié son prochain , et en particulier ses domestiques et ses amis. C'est alors qu'ajoutant au mérite de la patience le désir de la souffrance et le zèle de la pénitence , réduit à une langueur extrême , il s'affligea de ne pas souffrir assez , et souhaita , pour l'expiation de ses fautes , d'endurer les douleurs les plus aiguës. C'est alors que , rempli de foi , il répondit à toutes les prières de l'Eglise , se les faisant répéter , parce qu'il y trouvoit , disoit-il , les motifs les plus solides de son espérance , et achevant d'une voix mourante , mais qui étoit encore le souffle de cette vie divine de la grâce dont Dieu l'animoit , les psaumes qu'on lui commençoit. C'est alors qu'embrassant la croix de son Dieu , et s'unissant à elle par de saints baisers , il pria celui qui alloit être son juge de n'oublier pas qu'il étoit son Sauveur , lui disant ces paroles affectueuses qui justifièrent le publicain , *Deus , propitius esto mihi peccatori* ². C'est alors que , se livrant aux ferveurs de la charité la plus consommée , il ne fut plus touché que du seul regret d'avoir trop tard aimé son Dieu , et de la seule crainte de ne pouvoir pas l'aimer jusqu'à la fin. *Je crains* , dit-il , *que mon esprit ne s'affoiblisse , et que par-là je ne sois privé de la consolation que j'aurois eu de mourir occupé de lui , et m'unissant à lui.*

¹ *Psalm.* 70. — ² *Luc.* , 18.

Mais il ne m'appartenoit pas, Chrétiens, de vous faire goûter ni sentir l'onction d'une mort si précieuse. Ce don étoit réservé à une bouche plus sacrée et plus éloquente que la mienne. L'illustre et savant prélat qui vous a parlé avant moi a déjà épuisé cette matière; et après ce que vous avez oui, c'est à moi de me taire ici, en me réduisant à cette seule parole de mon texte : *Nequaquam, ut mori solent ignavi, mortuus est.* Il est mort, mais non pas comme les mondains, à la mort desquels il ne paroît qu'impénitence, que dureté, qu'insensibilité pour Dieu, et que lâcheté. Voilà, Monseigneur, ce qui devoit mettre le comble à l'éloge de notre incomparable prince, et ce qui devoit couronner sa glorieuse vie. Sans cela, tout ce qu'il a fait, et tout ce que j'ai dit de lui, seroit devant Dieu, non-seulement vanité des vanités, mais sujet de réprobation. C'est par-là que devoit finir son éloge, et c'est par-là qu'il a mérité d'être ce héros de la terre choisi de Dieu, et prédestiné pour le ciel. Dieu, Monseigneur, vous a donné dans sa personne l'idée de la véritable gloire. Mais en vain et pour lui et pour vous seroit-il aujourd'hui l'idée de la véritable gloire selon le monde, si vous ne trouviez en lui l'idée de la véritable piété. Vous avez hérité de ses grandeurs, de ses lumières, des rares talents de son esprit, et, malgré le silence que votre modestie m'impose, de ses qualités héroïques : mais tout cela, séparé de sa piété, à quoi vous conduiroit-il? comme, au contraire, tout cela, sanctifié par sa piété, à quoi ne vous élèvera-t-il pas? Il y a peu d'années que lui-même entendoit ici l'éloge du prince son père, et vous entendez aujourd'hui le sien. Ainsi se termine la gloire des hommes : mais celle que vous aurez d'imiter sa foi et sa religion ne se terminera jamais. Les miséricordes et les grâces singulières dont Dieu l'a prévenu, voilà ce qui fait le sujet de votre confiance, voilà ce qui fait la consolation de la princesse votre digne épouse, dont ce grand homme a tant honoré la vertu, et dont je puis dire que la vertu est l'un des plus puissants motifs qui ont servi à la sanctification de ce grand homme. Car jusqu'à quel point n'en a-t-il pas été touché, et qu'y avoit-il de plus propre à lui faire goûter Dieu et à lui faire aimer la religion, que la conduite édifiante, que la vie irrépréhensible, que la dévotion exemplaire de cette princesse selon son cœur, dont la douceur le charmoit, en même temps que son attachement à tous ses devoirs le persuadoit? Une vie héroïque, chrétiennement et saintement terminée, voilà ce que le jeune prince votre fils aura sans cesse devant les yeux, ce qu'il se souviendra d'avoir vu, et ce qui lui inspire déjà ces nobles et généreux sentiments que nous admirons en lui. Formé et cultivé par ce héros, en pouvoit-il avoir d'autres? voilà le modèle que tous les princes de votre maison auront éter-

nellement à se proposer, pour être eux-mêmes des princes parfaits et des princes prédestinés.

Mais après leur avoir représenté un modèle si propre à les toucher et si capable de les convaincre, c'est à nous, Monseigneur, de rendre aujourd'hui à ce héros les devoirs de la plus juste et de la plus solennelle reconnaissance, dont nous ne nous acquitterons jamais. Je parle ici au nom de toute une compagnie qu'il a honorée de sa protection, de sa bienveillance (oserai-je le dire), de sa confiance, de son estime et de son amitié. Vous le savez, mes Pères, et je suis sûr qu'au moment que je dis ceci, vos cœurs, aussi vivement émus que le mien, répondent par un témoignage unanime à tout ce que je pense et à tout ce que je sens : vous savez ce que nous devons à ce grand prince, et ce que nous avons perdu en le perdant ; il étoit notre appui, notre conseil, notre consolation. Nous avions recours à lui comme à notre père ; nos intérêts le touchoient, nos disgrâces l'affligeoient ; il prenoit part aux succès de nos ministères ; sa bonté pour nous nous servoit dans le monde de défense, et nous valoit mieux que toutes les apologies. Quelle marque ne nous a-t-il pas donnée de cette bonté ? après nous avoir confié, pendant sa vie, ce qu'il avoit au monde de plus cher, il a voulu mourir entre nos mains ; et mourant, il nous a laissé une partie de lui-même, qui est son cœur. Ce cœur plus grand que l'univers ; ce cœur que toute la France auroit aujourd'hui droit de nous envier ; ce cœur si solide, si droit, si digne de Dieu, il a voulu que nous le possédassions, et que nous en fussions les dépositaires. Nous le serons, grand Prince, et jamais dernière volonté n'aura été ni plus respectueusement, ni plus fidèlement exécutée : autant de cœurs que nous avons, ce sont comme autant de mausolées vivants où nous placerons le vôtre. Ce bronze et ce marbre ne sont destinés que pour en conserver les cendres ; mais il vivra éternellement en nous : tant que cette compagnie subsistera, il y sera en vénération. Jusques aux extrémités de la terre, on prendra part à l'engagement où nous sommes d'honorer ce cœur. Dans l'ancien monde et dans le nouveau, il y aura des cœurs pénétrés des obligations immortelles que nous avons au prince de Condé. Aidez-nous, ministre de Jésus-Christ¹, à remplir, dans toute son étendue, un si saint devoir. Pontife du Dieu vivant, prélat que ce héros a distingué entre ses plus chers et ses plus confidants amis, aidez-nous à lui rendre, devant Dieu, le tribut solide de notre véritable gratitude, et, par le sacrifice de l'agneau sans tache que vous allez immoler, achevez de purifier ce cœur que toute la gloire du monde n'a pu remplir, parce qu'il étoit né pour cette gloire éternelle et incorruptible que Dieu prépare à ses élus.

Monseigneur l'évêque d'Autun.

ÉLOGE

DE M. LE PREMIER PRÉSIDENT DE LAMOIGNON.

(Quelques jours après la mort de M. le premier président DE LAMOIGNON, le Père Bourdabue prêcha le sermon de l'Aumône dans une assemblée de charité; et après avoir expliqué ces paroles qu'il avoit prises pour texte : *Qui pensez-vous qu'est le serviteur prudent et fidèle que son maître a établi sur toute sa maison, afin qu'il pourvoie à leurs besoins, et qu'il leur distribue dans le temps la nourriture nécessaire ?* il ajoute à la fin de l'exorde :)

Je pourrois , Chrétiens, si la douleur toute récente me le permettoit, rappeler ici à vos esprits une idée sensible de ce serviteur prudent et fidèle dont l'Évangile nous parle aujourd'hui. Dieu nous en avoit mis devant les yeux un rare exemple, bien plus capable que mes paroles de vous édifier, si nous avons mérité de le posséder plus longtemps. Ce grand et illustre magistrat, qu'une mort aussi prompte que douloureuse vient de nous ravir; cet homme, l'honneur de son siècle, l'ornement de sa condition, l'appui et le soutien de la justice, le modèle vivant de la probité, l'amour de tous les gens de bien; cet homme parfaitement chrétien, et encore plus recommandable par sa religion que par toutes les éminentes qualités dont la nature l'avoit enrichi; cet homme qui sut si bien accorder la grâce de sa modestie avec l'élévation de sa dignité, la douceur de son esprit avec la fermeté de son ministère, les vertus qui le faisoient aimer avec celles qui, malgré lui-même, le faisoient révéler et admirer; cet homme enfin, dont le nom ne mourra jamais, et qui vient de s'ensevelir dans la bénédiction des peuples, c'est celui que je pourrois vous proposer comme la parfaite image du serviteur fidèle de l'Évangile, puisqu'il n'y a personne de vous qui ne lui rende ce témoignage, qu'il a été par profession, par inclination, par choix de Dieu et par élection, le père des pauvres; puisque l'un des caractères par où il s'est distingué est d'avoir chéri les pauvres comme ses enfants et comme sa propre famille; puisque ni l'éclat, ni la foule de ses importantes occupations, ne lui ont jamais ôté un moment de cette application infatigable qu'il a eue pour le bien des pauvres; puisqu'il n'y a point de maison ni d'établissement de pauvres qui n'ait été l'objet de son zèle, et qui n'en ait ressenti les effets; puisque les pauvres eux-mêmes, par leurs gémissements et par leurs larmes, protestent avoir perdu en lui un protecteur, qu'à peine espèrent-ils recouvrer jamais. Je pourrois, dis-je, pour l'exécution même de mon dessein, vous retracer l'idée de cet homme incomparable, et l'éloge que je ferois de sa personne ne seroit qu'une reconnoissance publique que vous confesseriez lui être due. Mais mon regret particulier (car combien en particulier me doit être, non-seulement vénérable, mais précieuse et chère sa mémoire?), ma douleur très-vive et très-sin-

ère m'empêche de vous en dire davantage, et de m'expliquer autrement que par mon silence. Suspendons pour quelques moments les réflexions que nous aurions à faire sur une perte que nous ne pouvons assez pleurer, et pour bien comprendre ce que c'est dans la maison de Dieu qu'un serviteur fidèle, adressons - nous à la Vierge qui prit la qualité de servante du Seigneur, au temps même qu'elle en fut déclarée la mère. *Ave, Maria.*

N. B. On a cru ne devoir pas omettre ici l'essai d'un panégyrique de saint Benoît, que le Père Bourdaloue avoit tracé pour une célèbre communauté de religieuses bénédictines, et qui se trouvoit placé à la fin du second volume des *Pensées.*

SERMON POUR LA FÊTE DE SAINT BENOIT.

Non est similis illi in legislatoribus.

Entre les législateurs il n'y en a point de semblable à lui. *Livre de Job*, chap. xxvi.

C'est de Dieu même que ces paroles doivent s'entendre dans le sens de l'Écriture; et le saint homme Job en parloit ainsi, parce que Dieu est en effet le premier et l'incomparable entre les législateurs. Je sais que Dieu a ce degré d'excellence, en quelque qualité que nous le considérons; mais il faut avouer qu'en qualité de législateur, il a un caractère de perfection qui le rend encore plus inimitable, et qui le distingue plus particulièrement des autres. Car, selon la remarque de saint Grégoire de Nazianze, il est tellement législateur, qu'il est en même temps la loi: c'est-à-dire que la loi de Dieu n'est rien autre chose que Dieu même; et que Dieu, qui donne la loi à tous les êtres créés, est lui-même la première et essentielle loi de toutes les créatures. Caractère propre de la divinité. Caractère fondé sur la nature et la prééminence de l'être de Dieu. Caractère incommunicable à tout autre que lui: et voilà par où lui convient dans toute son étendue ce bel et magnifique éloge, *qu'entre les législateurs il n'y en a pas un qui l'égale.*

Permettez-moi néanmoins, Mesdames, d'appliquer en quelque manière ce même éloge au grand saint Benoît, dont vous célébrez aujourd'hui la fête. Ce fut un législateur envoyé de Dieu, et suscité dans l'Église pour y établir des lois de sainteté et de perfection. Tel est le portrait que l'Église nous en a fait elle-même, et c'est sous cette image qu'elle nous l'a représenté en le mettant au rang des Saints. Un homme, dit-elle, qui fut le restaurateur de la discipline monastique, presque entièrement ruinée dans l'Occident. Et par où la rétablit-il? Par l'institution de sa règle; de cette règle qui a sanctifié des millions d'âmes, et opéré des effets de grâce que nous ne pouvons assez admirer.

Or, pour expliquer mon dessein, entre les qualités nécessaires à un législateur, il y en a trois principales, la sagesse, l'autorité, et le

succès : la sagesse pour disposer la loi , l'autorité pour la faire observer , et le succès pour la répandre et lui soumettre un grand nombre de sectateurs. Le législateur doit avoir des lumières et de la prudence , parce qu'il doit ordonner ; il doit avoir de l'autorité et de la force , parce qu'il doit obliger , et il doit avoir du bonheur dans ses entreprises , parce qu'il doit engager les hommes à recevoir sa loi et à l'agréer. C'est sur ce plan , Mesdames , que j'ai formé le panégyrique de votre glorieux patriarche. De tous les instituteurs que la Providence a choisis pour l'établissement des ordres religieux , nul ne fit paroître plus de sagesse dans les mesures qu'il prit pour bien disposer sa règle , et pour attirer sur lui l'esprit de Dieu ; premier point. Nul ne témoigna plus de zèle , et n'eut plus d'autorité pour maintenir sa règle et pour la faire pratiquer ; second point. Enfin , Dieu ne donne à nul autre plus de succès pour la propagation de sa règle et pour la perpétuer ; troisième point. Dans ces trois points , qui partageront ce discours , vous trouverez de quoi vous instruire et de quoi vous édifier , si vous voulez m'honorer de votre attention.

PREMIER POINT.

Les mesures de sagesse que prit saint Benoît pour bien disposer sa règle , et pour attirer sur lui l'esprit de Dieu. Je ne puis mieux sur cela le comparer qu'avec le législateur du peuple juif. Que fit Moïse pour se préparer à recevoir la loi de Dieu et à la publier ? Il fit trois choses. 1° Il se sépara de tout commerce , et se retira sur la montagne de Sinaï , où il demeura quarante jours dans une profonde solitude , éloigné du bruit et de la conversation des hommes. 2° Il observa un jeûne très-exact et très-rigoureux , mortifiant sa chair pour épurer son esprit , et pour le rendre plus capable des communications divines. 3° Il y entra dans un entretien familier et continu avec Dieu , qui se manifesta à lui , qui lui parla au cœur , qui lui découvrit les mystères les plus intimes de sa loi , et tout ce qui appartenait au gouvernement du peuple dont la conduite lui étoit confiée. Ainsi Dieu appelle saint Benoît. Il le destine à former dans l'Eglise un grand ordre , et à lui tracer une règle propre. Fidèle à sa vocation , que fait ce sage fondateur ? Il ne compte point sur lui-même ; il ne se laisse point préoccuper des vaines idées d'une philosophie présomptueuse : il comprend que la véritable sagesse de l'homme , surtout en ce qui regarde les œuvres de Dieu , est de se défier de toute la sagesse humaine , et d'aller d'abord à la source de cette sagesse éternelle que le Père des lumières ne refuse point à ceux qui la demandent , et qui se mettent en état de l'obtenir. Comment en état , et par où ? Par la retraite , par le jeûne , par la prière.

De là donc il quitte le monde, il sort de la maison paternelle, il renonce à tout, et, dès la première fleur de l'âge, il se confine dans un désert où il n'a que Dieu qui l'instruit. Ce n'est pas assez : rempli d'une sainte haine de lui-même, il déclare la guerre à tous ses sens. Il jeûne, non point quarante jours, comme Moïse, mais trois ans entiers. Il se porte à des excès de pénitence qui semblent surpasser toutes les forces de la nature, et où il a besoin de toutes celles de la grâce pour le soutenir. Et si vous me demandez pourquoi le jeûne de saint Benoît est plus austère et plus long que celui de Moïse, je vous répons, avec le vénérable Bède, l'un de ses plus illustres panégyristes, que c'est parce qu'il méditoit une loi bien plus parfaite que la loi de Moïse; je veux dire une règle qui, dans le plus sublime degré, devoit contenir toute la perfection de la loi évangélique. Enfin, seul avec Dieu, il ne s'occupe que de Dieu, que de la présence de Dieu, que des grandeurs et des infinis attributs de Dieu. Il prie, et dans sa prière il parle à Dieu, il consulte Dieu, il apprend de Dieu ce qu'il sera bientôt obligé d'enseigner lui-même : quelle forme de vie il doit prescrire à ses disciples ; quelles hautes maximes et quel genre de sainteté il doit leur inspirer ; à quelle police spirituelle et extérieure il les doit soumettre ; et quel ordre de discipline il doit établir parmi eux. Reprenons encore, s'il vous plaît, et donnons à ceci un nouvel éclaircissement.

1. Il quitte le monde. De quitter le monde, ce ne dut pas être pour saint Benoît un léger effort, ni une médiocre vertu. Il étoit grand selon le monde ; et en renonçant au monde, il renonçoit à de riches prétentions. Mais cette séparation du monde étoit nécessaire pour l'accomplissement des desseins de Dieu sur lui. Qu'eût-il appris dans le monde ? les maximes du monde, les coutumes, les règles, les lois du monde. Quelle prudence y eût-t-il acquise ? une prudence mondaine, cette prudence réprouvée de Dieu. Il n'y avoit que le désert où il pût être éclairé d'une sagesse supérieure et toute céleste. C'étoit là que Dieu devoit lui déclarer ses volontés, et lui faire connoître ses voies. C'étoit là même que, dégagé de toutes les vues humaines et de tous les objets capables de le distraire, il devoit être plus attentif à la voix de Dieu et qu'il pouvoit mieux l'entendre.

2. Il jeûne, et ce jeûne s'étend à toutes les œuvres de la plus sévère pénitence. C'est un autre Elie : malgré la délicatesse de son corps, il se couvre du vêtement le plus grossier. C'est un autre Jean-Baptiste : on peut dire de lui, comme du saint précurseur, *qu'il ne mange ni ne boit*¹. Sa demeure, c'est un antre ténébreux et plein d'horreur : on diroit plutôt que c'est un sépulcre, que la demeure

Neque manducans, neque bibens. (MATTH., 11.)

d'un homme vivant. Le lit où il repose, c'est la pierre dure. Et s'accorde-t-il même quelque repos, ou du moins ne regrette-t-il pas le peu de repos qu'il est forcé d'accorder à ses sens, et à quoi la nature malgré lui l'assujettit? Quelle vie! quelle mortification! quelle abnégation de soi-même! Et pourquoi? afin que tous les appétits sensuels étant réprimés et comme éteints, nul sentiment naturel, nulle inclination, nulle passion ne pût troubler les opérations de l'âme, ni l'empêcher d'apercevoir les rayons de ce soleil de justice d'où lui devoient venir les plus pures et les plus sublimes connoissances. Sans cela, dit saint Basile, le jeûne et tout ce qui l'accompagne, Moïse n'eût osé approcher de cette nuée lumineuse où le Seigneur lui apparut. Aussi est-ce le jeûne, poursuit le même Père, qui élève l'esprit, qui suggère les bons conseils, qui donne la sagesse aux législateurs.

3. Il prie. N'entreprenons point de le suivre jusque dans le sein de la Divinité, où par le secours de l'oraison il va s'abîmer et se perdre. Que dis-je, se perdre? Jamais le disciple bien-aimé, saint Jean, ne pénétra plus avant dans les secrets de la sagesse divine, qu'après s'être paisiblement endormi sur la poitrine de Jésus-Christ; et qui peut dire tout ce que l'esprit de vérité dictoit intérieurement à notre saint solitaire, dans le doux et mystérieux sommeil d'une profonde contemplation? C'étoit là son école, et il ne lui falloit point d'autre maître que vous, Seigneur; il n'en vouloit point d'autre. Sages du siècle, faux savants, taisez-vous; ou si, pour flatter votre orgueil, vous faites en de longs et vains discours le pompeux étalage de cette science profane dont vous êtes adorateurs, parlez tant qu'il vous plaira: ce n'est point à vous que Benoît aura recours, ce ne sont point vos leçons qu'il prendra. Aux pieds du crucifix où il se prosterne, à la vue du ciel où il tend incessamment et affectueusement les bras, dans une union étroite avec le Dieu qu'il adore et à qui il ouvre son cœur, il en apprendra plus mille fois qu'au milieu de tous les philosophes et dans les plus fameuses académies.

Voilà, Mesdames, quels furent les principes qui donnèrent naissance à votre règle, à cette règle marquée, selon l'expression de saint Grégoire, d'un caractère singulier de sagesse et de discrétion; à cette règle, ni trop courte ni trop étendue, ni trop vague ni trop détaillée, ni trop rigide ni trop indulgente; à cette règle qui, par le plus juste tempérament, mortifie tellement la nature qu'elle ne l'accable point, et la ménage aussi de telle sorte qu'elle ne la flatte point; qui s'accommode à tous les âges et à toutes les dispositions, aux foibles et aux forts, aux sains et aux malades, aux jeunes et aux vieux, à l'un et à l'autre sexe, à cette règle que les conciles ont approuvée et con-

firmée, que les instituteurs des siècles suivants ont étudiée comme un excellent modèle, et dont ils ont profité pour le gouvernement des saintes sociétés qu'ils avoient à conduire. Voilà, dis-je, Mesdames, comment elle fut originairement conçue; et voulez-vous en prendre vous-mêmes l'esprit, la voulez-vous former et maintenir dans vous, ce ne peut être, avec la grâce d'en haut, que par les mêmes moyens, je veux dire que par la fuite du monde, que par la sévérité de la pénitence, que par l'exercice de l'oraison.

Fuite du monde. Car l'esprit de votre règle est un esprit de retraite; et il en est de cet esprit comme de ces essences précieuses, qui ne peuvent se conserver et qui s'évaporent dès qu'on les produit au jour. Vous savez ce que disoit cet homme si intérieur et si versé dans la vie spirituelle et religieuse : *Toutes les fois que je me suis mêlé dans les conversations des hommes, j'en suis sorti moins homme et plus imparfait que je n'y étois entré*¹. Ah! Mesdames, la belle parole, et qu'elle contient un grand sens! Si pour converser avec les hommes on en devient moins homme, à plus forte raison en devient-on moins chrétien, moins religieux, moins régulier, moins fervent, et, dans votre état, moins remplis de l'esprit de saint Benoit. J'en parle avec d'autant plus d'assurance et plus de consolation, que c'est en présence d'une communauté où cet esprit de solitude n'a pas reçu jusqu'à présent l'atteinte la plus légère de la part du monde.

Austérité de la pénitence. Il y a dans nous deux lois toutes contraires : la loi de l'esprit, et la loi du péché, qui est celle des sens. Afin donc que l'esprit prévale, afin que dégagé de tout obstacle, il puisse agir dans une pleine liberté, il faut que les sens soient soumis, et ils ne le peuvent être que par la mortification et la pénitence. C'est à quoi, Mesdames, il n'est pas besoin que je vous exhorte. S'il y avoit quelque chose à corriger sur cela parmi vous, ce seroit plutôt un saint excès dans le retranchement des commodités et des aises de la vie. Excès, il est vrai, qui doit être réduit à de justes bornes; mais, du reste, excès plus louable que toute la prudence de la chair et ses faux ménagements, excès où porte cette sainte folie de la croix, dont le grand Apôtre se glorifioit; excès, dit saint Bernard, qui, par l'affoiblissement volontaire du corps, élève l'esprit à la véritable sagesse, et fait la sanctification de l'âme.

Exercice de l'oraison. En est-il un plus propre de la retraite, et, par conséquent, plus conforme à la règle que vous avez embrassée? Moins vous traitez avec le monde, plus devez-vous traiter avec Dieu; car ce n'est que pour traiter plus librement, plus assidument, plus familièrement avec Dieu, que vous vous êtes retirées du monde. **Dans**

¹ *Quoties inter homines fui, minor homo redii.* (Imit. Christ.)

la voie où vous marchez, toute droite qu'elle est, il peut y avoir pour vous des écueils à éviter, des égarements à craindre, des chutes, des décadences, des relâchements à prévenir. De prétendre trouver dans vous-mêmes les règles de votre conduite, les vues, les secours nécessaires, ce seroit une présomption et une illusion. Il faut donc aller plus haut; il faut vous dégager de vous-mêmes, il faut chercher ailleurs que dans vous-mêmes, et cela par une fréquente prière. La prière vous approchera de Dieu; et plus vous approcherez de Dieu, plus vous participerez à ce don de sagesse qu'eut en partage votre bienheureux Père, et qui fut particulièrement en lui le fruit de l'oraison.

DEUXIÈME POINT.

Autorité de saint Benoît pour accrédi-ter et faire observer sa règle. Il sort de sa grotte; il descend de la montagne comme Moïse, portant les tables de la loi, c'est-à-dire sa règle qu'il a concertée avec Dieu, et qu'il vient publier au monde. Plein de zèle, il parle, il sollicite, il presse: mais, aussi bien que Moïse, il ne trouve d'abord que des sujets rebelles et indociles, que des cœurs durs et intraitables, que des esprits farouches et grossiers, que des hommes légers qui l'écoutent, qui se rangent sous sa discipline, qui le reconnoissent pour leur maître; mais qui bientôt, ennemis du joug, se soulèvent, se tournent contre leur législateur, et osent même attenter sur sa personne.

Que fera-t-il? Dieu l'appelle ailleurs, et il y va. Le mont Cassin étoit le lieu marqué par la Providence, où la règle de saint Benoît devoit paroître dans le plus grand éclat. Changement admirable de la droite du Très-Haut. Que vos conseils, ô mon Dieu, sont incompréhensibles! qu'ils sont profonds et adorables? Qu'étoit-ce que cette fameuse montagne? Le siège de l'impie-té, où les peuples prosternés devant l'idole d'Apollon lui présentoient de l'encens et l'adoroient. Mais c'est là même que le nouveau législateur établit la règle qu'il apporte. L'idole est renversée, brisée, foulée aux pieds. La nouvelle règle est reçue, pratiquée, autorisée. Comment saint Benoît l'autorise-t-il? 1° Par ses exemples; 2° par ses miracles.

1. Par ses exemples. Ce qu'il fait pratiquer à ses disciples, il commence par le pratiquer lui-même. Voulez-vous, disoit saint Grégoire pape, un abrégé de la règle de saint Benoît, considérez sa vie; et voulez-vous, ajoutoit le même souverain pontife, un précis de la vie de saint Benoît, considérez sa règle. L'une est une parfaite expression de l'autre. Car ce grand Saint, cet homme de Dieu, ne vivoit point autrement qu'il en-ignoit, ni n'enseignoit point autrement qu'il vivoit. Voilà où consistoit tout le secret de son gouvernement. Il faisoit, et

il ordonnoit. D'ordonner et de ne pas faire, il eût cru être prévaricateur ; de faire et de ne point ordonner selon qu'il le falloit , il eût manqué au devoir de législateur. Il disoit à ses disciples : Soyez humbles , soyez petits à vos yeux ; mais en même temps il cherchoit en tout à s'humilier lui-même , et donnoit tous les témoignages d'un parfait mépris de lui-même. Il leur disoit : Cédez sans peine , et ne contestez avec personne ; mais en même temps il abandonnoit lui-même un monastère déjà bâti et pourvu de tout , afin de céder à la violence d'un prêtre qui le traversoit , quoiqu'il lui fût aisé d'en avoir justice , et de le réduire à la raison par les voies ordinaires et les plus légitimes. Il leur disoit : Aimez le prochain, aimez jusqu'à vos ennemis les plus déclarés ; mais en même temps lorsqu'il apprit lui-même la fin malheureuse de cet ecclésiastique qui s'étoit porté contre lui à de si étranges extrémités , il en fut pénétré de douleur, et il le pleura , comme s'il eût perdu l'ami le plus cher et le plus fidèle. Mes Frères, leur disoit-il , exercez la charité envers les pauvres , et faites-vous pauvres pour eux ; mais en même temps il se retranchoit lui-même jusqu'au nécessaire , il faisoit distribuer à des troupes de mendiants toutes les provisions de sa maison , et ne se réservoir d'autre ressource que la Providence. Ainsi du reste. Il n'est donc point étonnant que ses paroles fussent si efficaces , puisqu'elles étoient si bien soutenues par ses œuvres. C'étoit assez de le voir agir : ses exemples faisoient évanouir tous les prétextes , aplanissoient toutes les difficultés , confondoient la paresse des uns , excitoient la ferveur des autres , affermissoient la règle , et la maintenoient dans toute sa vigueur.

2. Par ses miracles. Ils furent éclatants et fréquents. Or qu'étoit-ce que tant de prodiges divinement opérés par le ministère de saint Benoît ? C'étoient comme autant de témoignages que Dieu rendoit à sa règle , comme autant de sceaux dont Dieu la scelloit et la confirmoit , comme autant de voix par où Dieu disoit aux disciples du saint abbé : Voilà mon serviteur que j'ai choisi, voilà le législateur et le maître que je vous ai donné ; écoutez-le, et obéissez-lui ; il est revêtu de mon pouvoir ; et si vous en doutez , les merveilles que j'opère par lui doivent vous en convaincre.

Aussi , Mesdames , prenez garde , s'il vous plaît , à une remarque bien particulière et bien importante touchant les miracles de votre glorieux fondateur. Elle est de l'abbé Godefroy , l'une des grandes lumières de l'ordre de saint Benoît. Car de même que Moïse ne fit jamais de miracles que pour autoriser la loi de Dieu ; de même qu'à la naissance de l'Eglise , les apôtres ne firent des miracles que pour établir la foi qu'ils annonçoient ; de même saint Benoît n'en fit-il aucun ,

ou presque aucun , que pour donner du poids à sa règle et pour l'appuyer. Il fait marcher un de ses disciples sur les eaux , il fait sortir du sein de la terre une fontaine , il multiplie les pains , il chasse les démons et délivre les possédés , il ressuscite un mort , il connoit les secrets des cœurs et les révèle , il prévoit l'avenir et le prédit : tout cela , et bien des faits que je passe , tout cela , dis-je , pourquoi ? afin de faire valoir et de relever tantôt la règle de l'obéissance , tantôt celle de l'humilité , ou celle de la charité , ou celle de la tempérance et de la sobriété , ou celle de la confiance en Dieu , ou celle de la solitude et de la clôture , ou quelque autre. De là cette autorité avec laquelle saint Benoît donnoit ses ordres , et de là même cette soumission avec laquelle ses ordres étoient reçus et suivis. Ce n'étoit point par la multitude des paroles , par la sévérité des menaces , par la rigueur des châtimens , par des airs impérieux , qu'il se faisoit obéir. Tout en lui ne respiroit que douceur , que bonté , que miséricorde : mais puissant en œuvres , et d'ailleurs le premier à toutes les observances , il y engageoit encore plus ses frères par l'édification de ses exemples , que par l'éclat de ses miracles.

Edification , Mesdames , que vous vous devez vous-mêmes les unes aux autres. Edification d'une extrême importance pour le soutien de la règle que vous professez. Car vous êtes toutes intéressées à la maintenir autant qu'il est en votre pouvoir : et si vous n'avez pas pour cela le don des miracles , il ne tient qu'à vous , par la grâce du Seigneur , de vous procurer mutuellement le secours du bon exemple. Rien de plus fort que l'exemple pour toucher les cœurs et pour les gagner. Il ne faut quelquefois , dans une communauté religieuse , qu'une fille exemplaire pour y entretenir la régularité , la piété , toutes les vertus. On la voit , on est témoin de ses actions , on ne peut lui refuser l'estime qui lui est due , et chacune entend au fond de l'âme une voix secrète qui lui dit : Pourquoi ne feriez-vous pas ce que celle-ci fait ? ne le pouvez-vous pas ? ne le devez-vous pas ? Ce reproche pique , réveille , encourage. Mais , par un effet tout contraire , souvent ne faut-il qu'une fille qui s'émancipe de ses devoirs et qui se dérange , pour déranger toute une maison. Point de contagion plus prompte à se communiquer que le mauvais exemple. Il répand même d'autant plus vite son venin , qu'il est secondé par le penchant de la nature corrompue , qui d'elle-même tend toujours vers le relâchement. On ne l'a que trop vu de fois : mais , par une bénédiction particulière du ciel , vous ne le vîtes jamais parmi vous , Mesdames , et vous ne l'y verrez point. Le précieux dépôt que votre père vous a transmis , vous le conserverez ; ce qu'il a commencé et ce qui lui coûta tant de soins , vous le perpétuerez ; cette règle dont vous avez hérité , ne perdra

rien entre vos mains de sa perfection et de sa force. Elle vivra dans vous , et vous-même vous vivrez par elle.

TROISIÈME POINT.

Succès de saint Benoît dans la propagation de sa règle. A en juger par l'événement , on peut dire que Moïse, le premier des législateurs, a été peut-être le moins heureux dans la promulgation de sa loi. Quelque excellente et quelque divine que fût cette loi , il ne la fit recevoir que dans une petite contrée de la terre , qui fut la Palestine ; et que par un seul peuple , qui fut le peuple juif. Toutes les autres nations la rejetèrent avec mépris ; et si nous en croyons les profanes de ces temps-là , judaïser, c'est-à-dire embrasser la loi des Juifs et l'observer, c'étoit une honte et un opprobre parmi les Gentils. Mais il en est allé tout autrement à l'égard du glorieux patriarche que nous honorons en ce jour. De la manière dont sa règle s'est répandue dans le monde , nous pouvons bien encore ici reprendre les paroles de mon texte, et conclure qu'entre tous les législateurs il n'a point eu d'égal : pourquoi ? parce que jamais il n'y en eut aucun dont la loi ait fait des progrès plus admirables , aucun dont l'institut ait été plus universellement suivi, aucun qui, sous une même règle, ait rassemblé plus de sujets et en ait formé un corps plus étendu et plus nombreux.

Saint Augustin disoit, et avec raison, que l'établissement de la loi évangélique, dans les circonstances que chacun sait, et par des hommes tels que les apôtres , étoit un des plus grands miracles de la Providence. C'est ainsi que tous les Pères en ont parlé : et sans vouloir user de comparaison , j'oserois presque ajouter que la propagation de la règle de saint Benoît fut comme une suite de ce miracle , comme une continuation de ce miracle, comme une extension de ce miracle. Et en effet, quel prodige, qu'une règle austère, sans l'être toutefois au-delà des bornes, et dans un excès insoutenable à l'infirmité humaine ; qu'une règle qui combat tous les sens et qui contredit toutes les inclinations de la chair ; qu'une règle qui, par un divorce entier, sépare du monde, et prive de tous les agréments que peut avoir le commerce du monde ; qu'une règle de pénitence, d'abstinence, de silence ; que cette règle, dès sa première origine, se soit accrue presque à l'infini ! que partout, et du consentement le plus général, elle ait été applaudie, embrassée, acceptée ! que de toutes les conditions, depuis les plus relevées ou par la noblesse du sang ou par l'éclat des dignités, depuis même les princes et les potentats, elle ait formé une multitude innombrable de religieux ! Encore une fois, ne faut-il pas reconnoître que le doigt de Dieu étoit là ?

Voulez-vous donc , Mesdames, une juste idée des bénédictions dont

le ciel combla votre saint instituteur? Rappelez le souvenir d'Abraham. Dieu dit à ce patriarche de l'ancienne loi : *Quittez votre pays, votre famille, la maison de votre père, et retirez-vous dans la terre que je vous montrerai* ¹. Ce ne sera pas en vain que vous obéirez au commandement que je vous fais : car, poursuivoit le Seigneur, *je ferai sortir de vous un grand peuple ; je rendrai votre nom célèbre, et vous serez béni* ². Voilà comment Dieu parloit. Or, de toutes ces paroles y en a-t-il une qui ne convienne parfaitement à saint Benoît, et qui ne se soit accomplie dans sa personne? Nous l'avons vu, fidèle à la grâce qui l'inspiroit, s'arracher d'entre les bras de ses proches, rompre tous les liens du sang et de la nature, sacrifier de grandes espérances, et se dépouiller de tous ses droits à d'amples héritages. Vous le vîtes, Seigneur, dans les ombres d'une affreuse caverne où votre divine vocation l'avoit conduit, s'ensevelir tout vivant, y demeurer obscur, inconnu, parmi les bêtes farouches, et sans nulle consolation humaine. Mais de là enfin comment le vit-on sortir? Comme l'astre du jour, lorsque, perçant un nuage épais qui l'enveloppoit, il sort plus lumineux que jamais, et se montre dans toute sa splendeur. Quel concours auprès de ce nouveau patriarche, dès qu'il a levé, pour ainsi dire, l'étendard de sa règle! On accourt à lui de toutes parts, on y vient en foule. Ce n'est point par une ferveur passagère : elle se soutient, et d'année en année c'est toujours le même feu. Des rois descendent du trône, et ne croient pas se dégrader en déposant l'autorité souveraine, et se rangeant sous l'obéissance du saint législateur. De son école et d'entre ses disciples, combien fournit-il à l'Eglise de prélats, remplis de son esprit et dressés par ses leçons? combien de pontifes au siège apostolique; et au ciel, combien de Saints couronnés dans la gloire et révéérés sur la terre?

Tout ceci est grand, Mesdames; mais sans m'y arrêter davantage, ni le mettre dans tout son lustre, je conclus par une courte instruction qui me paroît importante, et qui vous le paroitra comme à moi. Car si le père honore les enfants, c'est aux enfants, par un devoir indispensable et par un retour bien légitime, d'honorer le père. Vous êtes filles de saint Benoît : qualité dont il vous est permis de vous glorifier; mais comment? Vous me le demandez, et je ne puis mieux sur cela vous répondre que par la belle morale de saint Paul instruisant les Juifs, qui furent le peuple de Dieu. Mes Frères, leur disoit l'Apôtre, vous êtes tous les descendants d'Israël; mais il ne s'ensuit pas que vous soyez tous Israélites. Vous ne l'êtes ni ne pouvez l'être qu'autant que vous agissez, que vous parlez, que vous pensez en

¹ Genes., 12.

² *Erisque benedictus.* (Genes., 12.)

Israélites¹. Vous tirez tous d'Abraham votre origine, reprenoit le même apôtre ; mais ce n'est pas une conséquence que vous soyez tous enfants d'Abraham : car il n'y a de vrais enfants d'Abraham, que ceux qui imitent la foi de ce père des croyants. L'application, Mesdames, se présente d'abord, et chacune peut se la faire aisément à soi-même. Fille de saint Benoît selon l'habit et selon le nom, le suis-je en effet et dans la pratique ? Et si je ne le suis dans la pratique et en effet, quel avantage seroit-ce pour moi de l'être et selon le nom et selon l'habit ? Or je ne le serai jamais en effet, ni jamais ne pourrai l'être, qu'autant que je serai animée du même zèle que saint Benoît pour mon avancement et ma perfection ; qu'autant que je pratiquerai les mêmes vertus, ou que je travaillerai à les acquérir ; qu'autant que j'aurai la même charité dans le cœur, la même humilité dans l'esprit, la même soumission dans les sentiments, la même fidélité dans tous les exercices qui me sont ordonnés par la règle. Hé ! que m'importe qu'elle soit si sainte, cette règle, et si sanctifiante par la grâce qu'il a plu à Dieu d'y attacher, si elle ne me sanctifie pas, ou si je ne me sanctifie pas avec elle ? Que m'importe qu'elle ait eu dans les autres de si grands succès, si elle ne les a pas dans moi ? Solide considération, Mesdames, que je n'ai pas craint de vous mettre devant les yeux, tout persuadé que je suis du bon ordre et de la régularité qui règnent dans cette maison. Puissiez-vous ne déchoir jamais de l'heureux état où le Seigneur, par une protection toute spéciale, vous a conservées jusques à ce jour ! Que l'esprit de religion, et d'une religion pure, vous éclaire toujours, vous dirige toujours, vous conduise toujours, et qu'il nous fasse enfin parvenir au terme où votre saint instituteur vous a précédées, et où vous aspirez après lui.

¹ *Non omnes qui ex Israël sunt, ii sunt Israëlitaë, neque qui semen sunt Abrahamæ, omnes filii. Rom., 9.*

EXHORTATIONS.

AVERTISSEMENT.

Quoique ce ne soient ici que des exhortations et quelques instructions chrétiennes, on y reconnoîtra tout le caractère du Père Bourdaloue, et l'on n'y verra rien qui dégénère de la force et de la solidité de ses sermons. Non pas qu'il faille s'attendre d'y trouver des discours aussi étendus et aussi remplis que des sermons communément le doivent être : l'habileté du prédicateur est de se proportionner aux lieux, aux occasions, aux sujets; et voilà ce que le Père Bourdaloue savoit parfaitement.

En quelque degré d'excellence qu'il ait possédé le talent de la prédication, il ne comptoit ni sur son génie naturel, ni sur la facilité qu'un fréquent exercice pouvoit lui avoir acquise : mais n'eût-il à parler que dans une campagne, dans un hôpital, ou dans une prison, il se préparoit avec soin, et croyoit devoir ce respect à la parole de Dieu dont il étoit l'interprète.

Comme il se fait dans Paris diverses assemblées de charité en faveur des pauvres, et qu'elles commencent ordinairement par une exhortation, on s'adressoit pour cela souvent au Père Bourdaloue. Outre sa réputation, qui le faisoit désirer partout, on avoit d'autant plus volontiers recours à lui, qu'il accordoit plus aisément ce qu'on lui demandoit là-dessus, et surtout ce qui lui donnoit quelque matière d'exercer son zèle. Car il n'étoit pas de ceux qui ne veulent paroître qu'au grand jour, et que dans les actions d'éclat : tout lui convenoit, dès qu'il s'agissoit de la gloire de Dieu et de l'utilité du prochain. Il n'est donc pas surprenant qu'il ait composé jusqu'à sept exhortations pour ces sortes d'assemblées : savoir, deux sur la charité à l'égard des pauvres en général, et cinq sur la charité envers les prisonniers, envers les orphelins, envers les nouveaux catholiques, et envers des séminaires qu'on travailloit à établir.

On ne souhaitoit pas moins de l'entendre dans les maisons religieuses; mais il y a moins fait d'exhortations particulières, parce qu'il ne pouvoit fournir à tout, et que d'ailleurs il y prêchoit plusieurs fois chaque année dans les cérémonies de vêtures et de professions. J'ai joint aux exhortations pour les communautés religieuses celle qui regarde les prêtres. C'est un discours que fit le Père Bourdaloue dans une assemblée d'ecclésiastiques. Il y relève la dignité du sacerdoce, et personne peut-être n'en eut de plus hautes idées que lui. On sait quelle étoit son exactitude, et, si on l'ose dire, sa délicatesse sur toutes les choses qui avoient rapport au service divin et au sacré ministère des autels. Mais c'est cela même qui l'excitoit à représenter plus fortement aux ministres du Seigneur les obligations de leur état, les scandales qui pouvoient le déshonorer et l'avilir. Il garde néanmoins dans cette exhortation toutes les mesures convenables, et ne s'écarte point des sentiments d'estime et de vénération que méritent un grand nombre de dignes ecclésiastiques, assidus à leurs fonctions, exemplaires dans leur vie, et orthodoxes dans leur doctrine.

Ce qui l'engagea aux dix exhortations sur la Passion de Notre-Seigneur, c'est la coutume qui s'observoit chez les jésuites, de faire en chaque maison, tous les mercredis et tous les vendredis, depuis le premier dimanche du ca-

rême jus qu'au dimanche des Rameaux , une exhortation publique sur les souffrances de Jésus-Christ. Le Père Bourdaloue satisfait , comme les autres , à ce devoir pendant les quatre années qu'il fut employé à prêcher en province les Dominicales ; et les personnes de piété qui cherchent à s'entretenir de bonnes lectures durant le carême n'en peuvent guère choisir de plus solides que ces exhortations , ni de plus édifiantes.

On pourra également profiter des instructions chrétiennes qui suivent les exhortations : ce sont des avis spirituels et des règles de conduite qu'a donnés le Père Bourdaloue à différentes personnes qui le consultoient , et dont il gouvernoit la conscience. J'en ai supprimé plusieurs que j'avois pris soin de ramasser , et qu'on avoit bien voulu me confier. J'ai jugé qu'il étoit inutile d'en grossir ce recueil , parce que ce ne sont que de simples abrégés des sermons qu'il a faits sur les mêmes matières. Les douze instructions que j'ai retenues suffisent pour faire voir avec quel esprit de religion et quelle sagesse cet habile directeur conduisoit les âmes dans le chemin du salut.

Après les quatorze volumes de la première édition des ouvrages du Père Bourdaloue , ou les quinze de la seconde , je ne crois pas qu'on attende quelque chose au-delà , ni qu'on m'accuse de ne lui avoir pas rendu tout ce qui lui appartenoit. Si je puis néanmoins encore prendre le temps de parcourir ses papiers , et qu'il s'y rencontre des pensées détachées et des remarques qu'il n'ait mises nulle part en œuvre , je n'en priverai pas le public. Il n'y a rien à perdre d'un homme si juste dans ses réflexions , et si chrétien dans toute sa morale.

EXHORTATION SUR LA CHARITÉ ENVERS LES PAUVRES.

Date eleemosynam , et omnia munda sunt vobis.

Donnez l'aumône , et vous serez entièrement purifiés , *Saint Luc* , chap. xi.

Voilà , Mesdames , une grande promesse ; et pour la bien entendre , il est nécessaire de savoir en quoi consiste cette corruption du siècle que vous avez à craindre , et contre laquelle l'aumône vous servira de préservatif. Il faut examiner les causes les plus ordinaires d'où elle procède ; il faut voir les pernicieux effets dont elle est elle-même la source , et rechercher enfin les remèdes que vous y pouvez opposer. Or je ne puis mieux vous faire comprendre tout cela qu'en supposant un principe de saint Bernard , qui , dans la morale évangélique , est incontestable , et que je tire d'un de ses sermons. Il y a trois choses , dit ce Père , infiniment exposées dans le monde , et qu'il est d'une extrême difficulté d'y conserver , l'humilité , la chasteté , la piété : l'humilité au milieu des richesses du monde , la chasteté au milieu des délices du monde , et la piété dans l'embarras des affaires du monde : *Periclitatur humilitas in divitiis , castitas in deliciis , pietas in negotiis*. C'est-à-dire qu'il n'est presque pas possible d'avoir du bien , et d'être humble ; de vivre à son aise , et d'être chaste : de vaquer aux affaires temporelles , et de ne pas oublier Dieu.

Mais voici, Mesdames, l'excellent moyen que je viens vous enseigner pour vous garantir de ces trois écueils : c'est la pratique des œuvres de charité. Vous êtes dans des conditions opulentes, dans des conditions commodes, dans des conditions agissantes au dehors et chargées de soins : or je prétends qu'il n'est rien de plus efficace que les œuvres de la charité chrétienne, pour défendre votre humilité de l'orgueil des richesses, pour défendre votre pureté des attrait d'une vie sensuelle, et pour défendre votre piété de la dissipation des affaires humaines : trois points qui seront le partage de cet entretien et le sujet de votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

C'est une vérité, Mesdames, qui n'est que trop connue, et dont nous n'avons que trop d'exemples dans l'usage du monde : les richesses inspirent l'orgueil, et rien n'est plus rare qu'un homme humble dans l'opulence et modeste dans la fortune. Cet éclat qui environne un riche du siècle, cette pompe et cette magnificence qu'il étale aux yeux du public, ce crédit où il se voit, ce pouvoir de tout entreprendre et de tout faire, ces honneurs que lui rend le commun des autres hommes, ces respects, ces soumissions, et, si je l'ose dire, ces adorations : tout cela l'éblouit de telle sorte, qu'il ne se conçoit plus lui-même, et qu'il s'évanouit dans ses vaines idées, se faisant un prétendu mérite de son abondance, se persuadant que tout lui est dû, ne voulant dépendre de personne, et voulant qu'on dépende de lui ; affectant une grandeur d'autant plus onéreuse à ceux que la nécessité y asservit, qu'elle n'est souvent bâtie que sur l'injustice, et que c'est le fruit de ses concussions et de ses usures. N'est-ce pas là ce que nous voyons tous les jours ; et quoiqu'on en murmure et qu'on en conçoive de l'indignation, tant de riches mondains au-dessus de tous les discours, et à couvert de tous les traits de l'envie, en sont-ils moins fiers, moins présomptueux, moins remplis d'eux-mêmes ? Or je soutiens qu'un des correctifs les plus propres à réprimer ces sentiments et à rabattre cet orgueil, c'est l'obligation de l'aumône et des œuvres de charité, mûrement considérée et fidèlement accomplie. Ecoutez-en la preuve.

Car, en vertu de ce devoir indispensable, voici, pour l'instruction du riche et pour son humiliation, comment il doit raisonner : J'ai du bien ; mais dans le fond ce bien ne m'appartient pas, ou, s'il m'appartient, ce n'est qu'à des conditions que je ne me suis pas imposées moi-même, mais qui m'ont été imposées et ordonnées indépendamment de moi : marque évidente de ma sujétion. J'ai du bien ; mais Dieu en est le premier maître, le premier propriétaire, et je

n'en suis proprement que l'économe et le dispensateur ; tellement que si j'en dispose , ce ne doit point être selon mon gré ni comme il me plaît , mais selon le gré de Dieu , et par les ordres de Dieu. J'ai du bien ; mais j'en dois rendre compte , et un compte très-rigoureux ; le jour viendra où je serai appelé devant le tribunal de Dieu , et où il me dira ce qui fut dit à ce fermier de l'Évangile : *Redde rationem villicationis tuæ* ¹ : Faites voir quelle a été votre administration , et comment vous vous en êtes acquitté : compte dont je ne pourrai me défendre , et qu'il faudra nécessairement subir. Enfin , j'ai du bien ; mais tout ceci m'apprend que ce bien ne vient point de moi. Je n'ai rien que je n'aie reçu ; or , si je l'ai reçu , pourquoi tant me glorifier , comme si je le tenois de moi-même , et que tout ce que je suis , je le fusse par moi-même ? *Quid habes , quod non accepisti ? si autem accepisti , quid gloriaris quasi non acceperis* ² ? Ainsi , dis-je , doit raisonner un riche ; et ainsi peut-il trouver dans ses richesses de quoi s'humilier.

Mais encore ce bien qui n'est pas à lui , ou qui n'est à lui que sous certaines conditions ; ce bien qu'il n'a dans les mains que pour le dispenser et pour le partager ; ce bien dont il est comptable , et dont il aura à répondre ; ce bien qu'il a reçu , pour qui l'a-t-il reçu , et à quoi doit-il l'employer ? C'est pour les pauvres que ce bien lui est confié , et c'est à la subsistance des pauvres que Dieu l'a destiné ? d'où il s'ensuit que le riche n'est pas riche pour lui-même , mais pour les pauvres ; c'est-à-dire qu'il n'est pas riche pour satisfaire son ambition , pour contenter sa cupidité , pour entretenir son luxe , pour s'élever , pour dominer ; mais qu'il l'est pour subvenir aux besoins des pauvres , pour soulager les misères des pauvres , pour fournir le pain aux pauvres , et pour les nourrir. Voilà le dessein que la Providence s'est proposé , voilà les vues qu'elle a eues sur lui ; et par conséquent le bien qu'il possède , il ne le doit pas seulement regarder comme son bien , mais comme le bien du pauvre , puisqu'il en est redevable au pauvre. Oui , dit saint Ambroise parlant aux riches du siècle , et leur remontant leur plus essentielle obligation en qualité de riches , surtout de riches chrétiens , ce que vous retenez hors votre nécessaire , c'est l'aliment du pauvre , c'est le vêtement du pauvre , c'est son fonds : *Famelici panis est quem tu detines , nudi tunicâ*. Il ne faut donc point tant faire parade de ces trésors d'iniquité que vous vous appropriez , de ces brillants équipages , de ces superbes édifices , de ces somptueux repas ; de tout ce faste où vous vous montrez avec des airs si dédaigneux et si hautains. Car sous cette vaine splendeur et sous cette apparence trompeuse , savez-vous ce que vous êtes , et comment vous

¹ *Luc.*, 16. — ² *1 Cor.*, 14.

devez être considéré? comme un tuteur qui, pour sa propre élévation et pour s'agrandir dans le monde, enlèveroit le bien de son pupille, et laisseroit cet innocent périr sans secours et sans appui; comme un usurpateur qui, par violence et par voie de fait, se rendroit maître d'un héritage, et priveroit le légitime héritier de toutes ses espérances et de ses justes prétentions. Pensées bien humiliantes, Mesdames, pour une multitude infinie de riches; mais pensées solides et vraies. Il n'y a rien dans ces comparaisons, quelque odieuses qu'elles paroissent, ni à diminuer, ni à corriger.

De là même, par une nouvelle conséquence que je tire toujours des mêmes principes, et que je vous applique spécialement, Mesdames, je conclus que, dans l'état opulent où Dieu vous a placées, vous êtes, à le bien prendre, les servantes des pauvres, puisque vous êtes destinées par l'ordre de Dieu à les assister dans leurs nécessités, à les secourir dans leurs infirmités, à les chercher pour cela et à les prévenir. Ames chrétiennes, vous ne vous offenserez point de cette qualité de servantes, et vous pardonnerez cette expression à mon zèle, dès que vous en comprendrez tout le sens. Etre servantes des pauvres, c'est être servantes de Jésus-Christ. Si Jésus-Christ en personne, sortant de son tabernacle, et rompant le voile qui le couvre, se présenteoit sensiblement à votre vue, quelle est celle qui ne tiendroit à honneur de le servir, qui n'auroit là-dessus les mêmes soins, les mêmes empressements que Marthe, qui ne s'emploieroit avec joie aux mêmes offices, qui refuseroit rien, et qui trouveroit rien indigne d'elle et de son ministère? Or il est de la foi, Mesdames, et Jésus-Christ lui-même vous l'a déclaré, que tout ce que vous faites aux pauvres, c'est à lui que vous le faites : *Quamdiù fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis*¹. Ce sont entre les hommes les plus petits selon le monde, *Ex minimis*; mais tout petits, tout vils et tout méprisables qu'ils sont dans l'estime du monde, Jésus-Christ se les est associés, ou s'est associé à eux. Il les a établis auprès de vous comme ses substitués, *Ex his fratribus meis minimis*; et par ma bouche il vous fait encore annoncer aujourd'hui qu'il compte tous les services que vous leur rendez, et qu'il les met au nombre de ceux qui lui sont rendus : *Quamdiù uni fecistis, mihi fecistis*. Vérité indubitable dans la religion; vérité qui s'étend jusqu'à nos souverains mêmes et à nos rois; et ne les voyons-nous pas, dans cet esprit, abaisser devant les pauvres cette majesté redoutable sous qui tremblent tant de peuples, et qui fait plier les plus fières nations? Ne les voyons-nous pas avec eux-mêmes les pieds des pauvres; oubliant alors que ce sont des sujets, et les derniers de leurs sujets, pour reconnoître que ce sont

¹ *Math.*, 25.

les images vivantes du premier de tous les maîtres? *Quamdiù fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis.*

C'est ainsi, Mesdames, que vous ne rougirez point d'être appelées servantes des pauvres, c'est ainsi que vous en ferez gloire; mais du reste, dans cette gloire même qui vous en reviendra selon Dieu et devant Dieu, vous trouverez un remède bien efficace contre ces enflures du cœur si ordinaires dans les conditions opulentes, et un contre-poids bien puissant contre ces hauteurs que la possession des richesses ne manque guère d'inspirer. Eussiez-vous tous les trésors de la terre, vous serez humbles : pourquoi ? parce que les regardant avec les yeux de la foi, et voulant en faire un usage tel que la Providence l'a réglé, vous vous souviendrez que ces trésors sont pour vous des engagements à vous intéresser en faveur des pauvres, à les connoître et à communiquer avec eux; à vous charger de leur entretien, de leurs dettes, de leurs affaires; à leur ménager des fonds, à leur procurer du travail, à leur tenir lieu de tutrices et de mères; disons mieux, et ne craignons point de reprendre un terme qui relève votre charité, bien loin de la dégrader; à leur tenir lieu de servantes en Jésus-Christ. Sous ces dehors rebutants qui les exposent, parmi le monde profane, à de si injustes mépris, vous les respecterez et vous les honorerez. Autant de services qu'ils recevront de vous seront autant d'exercices d'une humilité toute religieuse, autant de traits d'une sainte ressemblance avec Jésus-Christ anéanti, autant de degrés que vous acquerrez d'une des vertus fondamentales du christianisme, et autant d'exemples que vous en donnerez.

Voilà quelle fut, dans toute la grandeur royale, l'humilité d'un saint Louis; quelle fut l'humilité des deux Elisabeth, l'une reine de Hongrie, et l'autre reine de Portugal; quelle fut l'humilité de tant d'illustres princesses, de tant de pieuses veuves, de tant de vierges dévouées à la miséricorde. Elles ont été dans des rangs distingués, et dans ces hauts rangs elles ont eu de grands domaines, de grands héritages, de grands biens; mais jamais les vit-on s'en prévaloir? Au milieu de cette affluence, vous savez, Seigneur, de quoi elles s'estimoient heureuses, de quoi elles s'applaudissoient dans le secret de leur âme, de quoi elles vous bénissoient : c'est, mon Dieu, d'avoir été choisies comme les ministres de votre providence pour le soulagement des pauvres. Vous savez de quels bas sentiments d'elles-mêmes elles étoient pénétrées, lorsque, entrant dans les hôpitaux, dans les prisons, dans les cachots les plus obscurs, elles vous adoroient en esprit, et embrassoient les genoux de ces malheureux vers qui il vous avoit plu de les envoyer. Quoi qu'il en soit, Mesdames, un des plus assurés préservatifs pour sauver l'humilité chrétienne

des atteintes de l'orgueil parmi les richesses temporelles, ce sont les œuvres de charité : *Perichlitatur humilitas in divitiis* ; et je vais de plus vous montrer que c'est un des plus sûrs moyens pour sauver l'innocence et la pureté du cœur des amorces d'une vie sensuelle : *Castitas in deliciis*. C'est la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Il est certain, Mesdames, et la foi, la raison ne nous permettent pas d'en douter, que l'innocence et la pureté du cœur n'a point de plus grand ennemi dans le monde que ce qui s'appelle une vie moile et voluptueuse. Sans parler de ces voluptés grossières et criminelles qui, d'elles-mêmes, sont condamnées par la loi de Dieu, je dis que celles qui passent même pour indifférentes, et que notre amour propre prétend avoir droit de rechercher comme honnêtes et permises, ne laissent pas d'avoir une opposition spéciale avec cette pureté de corps et d'esprit dont le christianisme fait profession. C'est pour cela que saint Paul, qui jugeoit des choses dans l'exactitude des maximes évangéliques, parlant des veuves chrétiennes, disoit sans hésiter que celle qui veut vivre à son aise et dans les délices, quoiqu'elle ait l'extérieur et les apparences d'une personne vivante, est déjà morte selon l'âme, et doit être réputée telle : *Nam quæ in deliciis est, vivens mortua est* ¹. Pourquoi ? parce qu'il n'est pas moralement possible, répond saint Chrysostome, qu'aimant son corps jusqu'à la délicatesse, elle maintienne son esprit dans cette disposition de sévérité qui est le rempart et le soutien nécessaire de la continence. Car qu'est-ce que la continence, sinon ce pouvoir absolu, cet empire qu'une sainte sévérité nous fait prendre sur nos sens pour les gouverner, pour les réprimer, pour arrêter toutes leurs révoltes, et pour les soumettre à la loi de Dieu, en les soumettant à la raison ?

Etrange misère de l'homme affoibli par le péché ! Avant son péché, il pouvoit mener une vie délicieuse, il pouvoit sans péril goûter les fruits de la terre, et en accorder à ses sens toutes les douceurs : mais depuis le péché, il n'y a plus que la pénitence, et qu'une pénitence austère qui lui convienne, parce qu'il n'y a plus que cette austérité qui puisse le contenir dans le devoir, et l'empêcher de se corrompre. Cependant, Mesdames, vous n'ignorez pas à quoi nous porte l'esprit du monde : à flatter nos corps, à leur donner tout ce qu'ils demandent, à leur procurer toutes les commodités, à ne les gêner et à ne les mortifier en rien, à les entretenir dans un embonpoint qui dégénère en sensualité, et communément en impureté. Vie des sens, vie épicurienne ; vie que les sages même du paganisme

¹ 1 Tim., 5.

ont réprouvée : jugez si jamais elle peut se concilier avec une religion pure et sans tache comme la nôtre. Faut-il donc s'étonner que le dérèglement des mœurs soit si général, que la contagion gagne si vite, et qu'elle se répande si loin? Ce qui m'étonneroit plus mille fois, et ce que je traiterois de prodige, c'est qu'une chair ainsi nourrie, ainsi ménagée, ainsi idolâtrée, pût demeurer chaste, et qu'elle fût insensible aux pointes de la passion.

Or quel est, Mesdames, le moyen que la Providence vous fournit pour vous préserver d'un danger si ordinaire et presque inévitable au milieu du monde, surtout au milieu de ce monde perverti, de ce grand monde où vous vivez? C'est la pratique des œuvres de charité et de miséricorde. C'est, dis-je, de vous employer pour les pauvres, de les appeler auprès de vous ou d'aller vous-mêmes à eux, d'entrer dans la connoissance et dans le détail de toutes les extrémités où ils sont réduits, de les interroger là-dessus, de leur donner tout le temps de s'expliquer, et de les écouter avec attention; de ne vous contenter pas de ce qu'ils vous disent, ou de ce qu'on vous en dit, mais de vous transporter sur les lieux, et de vous rendre témoins des choses; de voir comme ils sont logés, comme ils sont couchés, comme ils sont vêtus, de quel pain ils usent, et à quelle disette ils sont continuellement exposés. Je prétends, et vous l'éprouverez, que rien n'est plus capable de vous détacher de vous-mêmes, de vous inspirer l'esprit de mortification, de vous accoutumer aux exercices d'une vie pénitente, de vous faire négliger tous ces ajustements, toutes ces propretés, toutes ces superfluités, dont vous avez peut-être trop de fois cherché ou à parer votre corps, ou à satisfaire ses appétits; par conséquent, que rien ne doit plus vous garantir de cet aiguillon de la chair que saint Paul ressentoit lui-même, et qui lui faisoit former tant de vœux, verser tant de pleurs, pousser tant de soupirs, pratiquer tant de jeûnes, captiver ses sens, et châtier son corps avec tant de rigueur, craignant que cet ennemi domestique n'eût l'avantage sur lui, et qu'il ne le précipitât dans l'abîme : *Datus est mihi stimulus carnis meæ qui me colaphizet : propter quod ter Dominum rogavi*¹. *Castigo corpus meum, et in servitutem redigo, ne cum aliis prædicaverim, ipse reprobus efficiar*². Reprenons tout ceci, et comprenez-en la vérité par la simple exposition que j'en vais faire.

De là en effet, Mesdames, de cette vue que vous aurez de tant d'objets de douleur et de compassion, vous apprendrez à vous occuper moins de vos personnes, et à rechercher moins les plaisirs du siècle. Il est impossible d'avoir devant les yeux de tels spectacles, et de ne penser alors qu'à se bien traiter, qu'à se divertir et à se ré-

¹ 2 Cor., 12. — ² 1 Cor., 9.

jour. Il faudroit avoir pour cela éteint dans son cœur tout sentiment de religion, et même tout sentiment d'humanité. La triste image que forment dans l'esprit toutes ces misères y demeure profondément imprimée : on la remporte avec soi ; et , par un effet très-naturel , on ne trouve presque plus de goût à rien. Heureuse préparation à la grâce , qui survient dans une âme , et qui souvent achève ainsi de la déprenre absolument des vains attraits du monde et de tous les attachements sensuels qui servoient à l'amollir !

De là vous apprendrez à retrancher ces excès dans les ornements précieux , dans les repas somptueux , dans les mets exquis et délicieux , qui contribuoient à exciter le feu de la cupidité , et qui l'entretenoient. Vous aurez honte de vous voir si abondamment pourvues de tout , tandis que les pauvres n'ont pas le nécessaire. Urie , mari de Bethsabée , ne voulut point entrer dans sa maison , ni reposer autrement que sur la terre : parce , dit-il , que l'arche de Dieu , que toute l'armée d'Israël , que mon général et tous mes compagnons n'habitent présentement que sous des tentes. Voilà ce que vous vous direz à vous-mêmes : Quelle différence y a-t-il donc entre ces pauvres et moi ? ne sont-ce pas les enfants de Dieu comme moi ? ne sont-ce pas ses créatures ? Cette réflexion vous touchera : elle en a touché bien d'autres , et leur a fait faire des sacrifices qui maintenant vous paroïtroient au-dessus de vos forces , si je vous les proposois ; mais qui , tout généreux qu'ils sont , vous deviendroient faciles , si vous aviez considéré de près la déplorable situation de cette multitude d'hommes , de femmes , de filles que la faim dévore , et dont la vie est moins une vie qu'une mort lente et accablante.

De là vous apprendrez à souffrir : je dis , Mesdames , à souffrir en mille occasions , que vous n'éviterez jamais quoi que vous fassiez , et où il vous seroit si important de savoir sanctifier vos peines , et en profiter. Car prenez telles mesures qu'il vous plaira , c'est un arrêt du ciel , et un arrêt irrévocable , que nous devons tous avoir en ce monde nos afflictions et nos adversités : si ce n'est pas l'une , ce sera l'autre. Il n'est donc point question de vouloir s'en exempter , puisque nous n'y pouvons réussir. Il faudroit seulement se les rendre utiles et salutaires ; il faudroit , en les acceptant , se conformer aux desseins de Dieu , qui veut que ces amertumes de la vie nous servent de préservatif contre le penchant et les inclinations vicieuses de la nature corrompue. Mais c'est à quoi nous ne pouvons consentir. On se soulève , on résiste , on repousse autant que l'on peut la main du Seigneur ; et si l'on est trop foible pour en arrêter les coups , du moins on s'aigrit , comme Pharaon , on s'emporte , on se plaint. Or rien ne fera plus tôt cesser toutes vos aigreurs et toutes vos plaintes , que les

souffrances des pauvres. Dès que vous en rappellerez le souvenir, par la comparaison de leurs maux et des vôtres, vous verrez que Dieu vous épargne bien encore; vous vous reprocherez votre sensibilité extrême, vous vous encouragerez, vous vous fortifierez, et peu à peu vous vous élèverez au-dessus de cette mollesse qui vous abattoit, et dont les suites sont si dangereuses et si funestes.

De là même vous apprendrez enfin à soutenir les pratiques de la pénitence. On n'en a que trop d'horreur, et l'on ne se livre que trop là-dessus à ses répugnances naturelles : mais pour les surmonter, ce sera assez d'un regard sur ces pauvres, vers qui votre charité vous conduira. Vous vous demanderez à vous-mêmes en quoi ils ont plus péché que vous, ce qu'ils ont fait, et par où ils se sont attiré tous les fléaux dont le ciel les a affligés. Après avoir opposé de la sorte péché à péché, vous opposerez pénitence à pénitence. Vous rassemblez tout ce que l'Eglise vous ordonne de plus rigoureux, tout ce qu'un confesseur prudent et ferme vous prescrit de plus pénible; tout ce qu'intérieurement l'esprit de Dieu vous inspire de plus sévère et de plus mortifiant : vous mettrez tout cela dans la balance du sanctuaire, et vous examinerez ce qu'il peut y avoir en tout cela qui égale les misères que vous avez vues, et que vous voyez tous les jours. Ah! Mesdames, quel sujet de confusion pour vous! quelle instruction! et quand il s'agira d'une abstinence, d'un jeûne, d'une retraite, de quelque exercice que ce puisse être, si votre délicatesse en est blessée, si vos sens en sont troublés, si l'amour-propre vous suggère des prétextes qui semblent vous en dispenser, faudra-t-il à toutes les excuses et à tous les prétextes d'autre réponse que celle-ci : Sont-ce là les abstinences des pauvres, sont-ce là leurs jeûnes? est-ce là leur solitude? n'ont-ils rien de plus rude à porter, et est-ce là que se réduit leur pénitence? Vous connoîtrez ainsi combien celle qu'on vous demande est légère, et combien vous seriez inexcusable de ne vouloir pas vous y assujettir; vous vous y soumettez plus aisément, et vous ne cherchez point tant à la diminuer ni à l'adoucir : vous l'em brasserez avec confiance; et parce que de prendre soin des pauvres, d'essuyer leurs chagrins, leurs mauvaises humeurs, leurs grossièretés, de vaincre les dégoûts et les soulèvements de cœur que peut causer l'accès de ces demeures infectées par la pauvreté et par tout ce qui l'accompagne, c'est déjà une des œuvres de la pénitence les plus laborieuses, vous n'en deviendrez que plus zélées pour ces devoirs de miséricorde, et que plus fidèles à les accomplir : tellement que la charité sera, tout ensemble, et le motif pour animer votre pénitence, et la matière pour l'exercer. Remède infailible contre les passions et les désirs déréglés de la chair.

Travaillez, Mesdames, travaillez par toutes les voies qu'on vous présente, à vous maintenir dans cette pureté que l'Apôtre recommandoit si fortement aux premiers fidèles. Tout prévenu que je suis de l'estime la plus sincère pour les personnes qui m'écoutent, j'ai cru ne devoir pas omettre dans cette assemblée un point de morale sur quoi le maître des nations s'est tant de fois expliqué, parlant à des Saints, et dans la plus grande ferveur du christianisme. Que celui qui est pur devant Dieu se purifie toujours davantage : car ce Dieu de pureté ne se communique qu'aux âmes pures. Les anges mêmes à ses yeux ne sont pas exempts de toute tache : que sera-ce de nous, fragiles mortels, et sans une attention continuelle et de violents efforts, comment serons-nous en sûreté au milieu de tant de pièges qui nous environnent, et où nous pouvons nous perdre ? Concluons par un troisième avantage des œuvres de la charité chrétienne, qui est de conserver l'esprit de piété parmi les soins du monde : *Pietas in negotiis*. C'est par où je finis.

TROISIÈME PARTIE.

Il est difficile d'allier ensemble l'esprit de piété et l'embarras des affaires du monde. Car la piété consiste dans les sentiments intérieurs d'une âme retirée en elle-même et occupée de Dieu ; mais les soins et les affaires du monde l'obligent à sortir de cette retraite, et, par mille mouvements inquiets et empressés qui la dissipent, lui font insensiblement oublier Dieu, et tourner toutes ses pensées vers la terre. C'est pourquoi saint Paul déclare que tout homme qui veut s'engager dans la milice de Dieu, c'est-à-dire se donner à Dieu, être à Dieu, goûter les choses de Dieu, ne doit point s'ingérer dans les intrigues et les intérêts du siècle : *Nemo militans Deo implicat se negotiis sæcularibus* ¹. C'est pourquoi le saint auteur de l'Imitation de Jésus-Christ, qui dut être un des hommes les plus versés et les plus consommés dans les mystères de la vie spirituelle et dévote, nous avertit sans cesse de n'entrer point trop dans les affaires humaines; et que se proposant lui-même pour exemple, il reconnoît que jamais il ne s'est trouvé parmi le monde, qu'il n'en soit revenu plus imparfait qu'il n'étoit : *Quoties inter homines fui, minor homo redii*. C'est pourquoi les prêtres du Seigneur, les ministres de l'Eglise, les religieux vivent dans l'éloignement et la séparation du monde, ou du moins y doivent vivre autant que leur état le comporte et qu'il le demande, parce qu'ils sont consacrés par une vocation particulière au culte de Dieu, et appelés à un plus haut point de piété et de perfection.

¹ 2 *Tim.*, 2.

Je ne veux pas néanmoins par-là, Mesdames, vous porter à un renoncement entier ; et ce n'est pas ma pensée qu'il soit de votre piété d'abandonner toutes les affaires attachées par la Providence à votre condition. Bien loin que ce fût une vraie piété, ce seroit aller directement contre les vues du ciel ; et à parler en général, la piété est encore moins exposée dans une vie agissante, dans une vie de travail et d'affaires, quoique temporelles et toutes profanes, que dans une vie oisive, que dans la vie de la plupart des femmes du siècle, dont les journées se passent à ne rien faire. Car j'appelle ne rien faire, n'être occupé que de sa personne, n'être occupé que de ses parures, n'être occupé que de son jeu, n'être occupé que de visites inutiles, que de vaines conversations, que de lectures agréables : frivoles amusements, qui n'arrêtent point assez l'esprit pour le détourner de mille idées dangereuses ; au lieu que les affaires et l'attention qu'on leur donne ferment du moins la porte à tous ces objets, et à tous les sentiments, à tous les désirs criminels qu'ils ne manquent point d'inspirer.

Mais du reste, Mesdames, si l'un est encore plus à craindre que l'autre ; si l'esprit de piété peut encore moins se soutenir dans l'inutilité de vie et l'oisiveté que dans les affaires, il est toujours vrai qu'au milieu du bruit et du tumulte des affaires, il se relâche, il se ralentit, et souvent s'éteint tout-à-fait et s'amortit. Or par où l'entreprendrez-vous, et par où le réveillerez-vous ? Point de meilleur moyen que ces bonnes œuvres dont je parle, que les œuvres de charité et de miséricorde. Prenez garde : je ne viens pas, dans une morale outrée, condamner les soins ordinaires du monde, le soin d'une famille qu'il faut régler, le soin d'un bien qu'il faut administrer, le soin d'un héritage qu'il faut cultiver, le soin même d'un procès où l'on se trouve impliqué et où il faut nécessairement s'employer ; cent autres de cette nature, dont on est chargé, et dont on ne peut raisonnablement se dispenser. Je m'en suis déjà expliqué, et, je le répète, ce n'est point là ce que je reprends, ni ce que je dois reprendre. Je dis plus, et j'avoue qu'il y a tels engagements, telles conjonctures, telles affaires, où ce seroit plutôt un péché de négliger ces soins, que d'y vaquer. Mais cela posé, je vais plus avant ; et ce que je voudrois aussi vous faire comprendre, c'est que vous ne pouvez mieux sanctifier tous les soins où votre état vous applique, qu'en y joignant le soin des pauvres. Vous me répondrez que c'est ajouter affaires sur affaires, et par conséquent que c'est se livrer à de nouvelles distractions, en se chargeant de nouvelles occupations. Ah ! Mesdames, j'en conviens, c'est une nouvelle occupation, mais une occupation sainte et sanctifiante, seule capable de communiquer à

toutes les autres ce caractère de sainteté qui lui est propre, et de réparer dans vos âmes les dommages que toutes les autres ont coutume d'y causer. Concevez ma pensée.

Quoique les affaires du monde puissent être rapportées à Dieu, il y a néanmoins bien d'autres vues que la vue de Dieu qui peuvent nous y attacher, et qui n'y attachent en effet que trop tout ce que nous entendons sous le terme d'hommes mondains ou de femmes mondaines : vues de fortune, vues d'honneur et de distinction, vues d'élevation et de grandeur, vues d'intérêt, d'une passion démesurée d'avoir et de posséder, vues d'établissement, de commodité, de plaisir ; et parce que toutes ces vues sont conformes à celles de la nature, ou plutôt parce que ce sont les vues mêmes de la nature, et que le poids de la nature nous entraîne presque malgré nous, il n'est pas surprenant que ces vues terrestres et naturelles prévalent aux vues surnaturelles et divines, qu'elles remplissent l'étroite sphère de notre cœur, qu'elles nous fassent perdre l'idée de cette dernière fin où tout doit être référé, et d'où vient à nos actions toute leur sainteté. Mais, par une règle contraire, voici, Mesdames, quelle bénédiction particulière les œuvres de charité portent avec elles : ce n'est pas qu'elles occupent moins, mais c'est qu'elles occupent saintement. Et, en effet, comme ce sont des œuvres où les sentiments humains ne peuvent guère avoir de part, comme ce sont des œuvres par elles-mêmes mortifiantes, souvent très-obscurcs et très-humiliantes, il n'y a communément que Dieu qui nous y engage, que Dieu qui nous y attire, que Dieu qu'on s'y propose et qu'on y cherche. On les entreprend pour lui, on les pratique pour lui, on les soutient pour lui. Or est-il rien de plus propre à nourrir la piété, que cette intention droite et toute divine ?

Jugez-en par vous-mêmes, Mesdames, c'est à vous-mêmes que j'en puis appeler ; et que dis-je, dont plusieurs d'entre vous n'aient une connoissance personnelle plus convaincante que tous les discours ? Qu'avez-vous senti dans le secret de l'âme, et qu'y sentez-vous, toutes les fois que la charité adresse vos pas vers les pauvres pour les visiter et les assister ? Etes-vous jamais entrées dans un hôpital, dans une prison, que votre cœur ne se soit auparavant élevé à Dieu ? Quelles réflexions vous y ont occupées, et quelles réflexions en avez-vous remportées ? Quand donc votre piété commence à se refroidir, c'est là inmanquablement que vous la rallumez ; quand votre foi commence à s'affoiblir et à languir, c'est là inmanquablement que vous la réveillez et que vous la fortifiez. Mais quel est l'aveuglement de je ne sais combien de femmes du monde ! quoiqu'elles soient du monde, et tout abimées dans les soins du monde, elles sont néanmoins en-

core chrétiennes ; elles n'ont pas perdu certains principes qu'elles ont reçus de l'éducation ; elles ont de temps en temps des retours intérieurs , qui pourroient les remettre dans les voies d'une solide piété, s'ils étoient soutenus : elles y voudroient marcher ; elles voudroient être plus recueillies et plus dévotes ; car c'est ainsi qu'elles le disent elles-mêmes dans les rencontres , et qu'elles le font entendre. C'est quelquefois un pur langage ; je le sais : mais je dois aussi convenir qu'il y en a plusieurs qui là-dessus sont de bonne foi , et qui pensent en effet comme elles parlent. Elles gémissent du peu de goût qu'elles ont aux pratiques de la religion ; elles se plaignent de la sécheresse où elles se trouvent dans la prière ; elles souhaiteroient d'avoir plus de zèle pour leur salut , plus d'attention à cette grande affaire , et de se laisser moins distraire par les autres , qu'elles avouent n'être auprès de celle-là que des amusements et des bagatelles. Telles sont leurs dispositions ; mais parce qu'elles ne les secondent pas , ce sont des dispositions inutiles , et qui ne servent même qu'à leur condamnation ; car elles devroient donc prendre les moyens qu'on leur propose pour parvenir à ce qu'elles désirent. Or un de ces moyens , ce sont incontestablement les œuvres de la charité. Avec cela , elles se mettroient en état de goûter Dieu davantage. Une visite des pauvres, un office qu'elles leur rendroient , seroit une suspension salutaire des inquiétudes et des soins du monde ; et Dieu prendroit ces moments pour leur parler au cœur , pour les rappeler à elles-mêmes , pour leur retracer dans l'esprit les vérités éternelles , et pour leur en imprimer tellement le souvenir , que toutes les autres idées ne pussent l'effacer. Leur dévotion se renouvelleroit , leur religion se ranimeroit , leur espérance deviendroit plus vive , et leur amour pour Dieu plus affectueux et plus ardent. Mais elles prétendent que tout ces changements se fassent dans elles , sans qu'il leur en coûte une seule démarche ; et jamais , à les en croire , elles n'ont assez le loisir pour satisfaire à ce que demandent les pauvres , en s'acquittant de ce qu'elles doivent au monde. Vain prétexte dont elles découvriront aisément l'illusion , dès qu'elles voudront bien se consulter et ne se point flatter. Il ne faut pour le détruire qu'elles-mêmes ; il ne faut que la connoissance qu'elles ont du plan de leur vie , qui pourroit être autrement réglé et mieux ordonné.

Vous, Mesdames, plus fidèles aux ordres de Dieu , et plus attentives aux nécessités des pauvres , vous savez vous partager entre eux et le monde. En accordant à l'un tout ce qu'il peut exiger de vous , vous trouvez encore de quoi donner aux autres ce qu'ils attendent de votre charité ; et c'est pour vous confirmer dans cette sainte dispensation et dans ce juste partage , que je conclus par ces paroles de l'Apôtre :

Unusquisque prout destinavit in corde suo ¹ : Que chacune suive les heureux sentiments dont elle se sent prévenue en faveur des pœuvres ; qu'elle reconnoisse comme une grâce de Dieu, et une de ses grâces les plus précieuses, l'inclination qui la porte à les secourir. Vos affaires temporelles n'en souffriront point ; Dieu en prendra soin lui-même, lorsque vous prendrez soin de ses enfants ; et il est assez riche pour vous rendre au centuple ce qu'il aura reçu de vous par leurs mains : *Potens est autem Deus omnem gratiam abundare facere in vobis* ². Vous serez surprises en mille rencontres de voir les choses réussir au-delà de vos espérances, et ce seront autant de bénédictions que Dieu répandra sur vous sans vous le faire connoître. Plus vous donnerez, plus vous aurez de quoi donner : *Ut abundetis in omnes opus bonum* ³. Mais ce qu'il y a de plus essentiel, c'est que vous mettez par-là votre piété à couvert de ces relâchements si ordinaires dans la vie tumultueuse du monde. Ce sera une piété constante, parce que ce sera une piété entretenue, et sans cesse excitée par la charité ; tellement que la promesse du Prophète s'accomplira dans vous : *Sicut scriptum est : Dispensit, dedit pauperibus : justitia ejus manet in sæculum sæculi* ⁴. En répandant vos aumônes, vous recueillerez des fruits de justice, et vous amasserez des trésors de sainteté : mais de quelle sainteté et de quelle justice ? D'une justice inaltérable et invariable, d'une justice indépendante des occasions, et au-dessus de tous les événements, d'une justice qui vivra avec vous dans les siècles des siècles, et dont la récompense sera éternelle. Ainsi soit-il.

AUTRE EXHORTATION

SUR LA CHARITÉ ENVERS LES PAUVRES.

Semen est verbum Dei.

Le bon grain, c'est la parole de Dieu. *Saint Luc*, chap. VIII.

Dans l'engagement où je suis de contribuer par mon ministère à ce qui doit toujours être la fin de cette assemblée, je veux dire au soulagement des pauvres, j'ai cru, Mesdames, ne pouvoir rien faire de mieux que de m'attacher à l'évangile de cette semaine ; j'y trouve un fonds d'instruction dont j'espère que vous serez édifiées, et qui m'a paru très-naturel pour vous inspirer le zèle de la charité envers ceux que vous devez considérer comme vos frères et comme les domestiques de la foi.

C'est la parabole du bon grain, dont Jésus-Christ s'est servi pour expliquer au peuple qui l'écoutoit un des plus excellents mystères du royaume de Dieu, et une des vérités les plus solides de notre reli-

¹ 2 Cor., 9. — ² Ibid. — ³ Ibid. — ⁴ Ibid.

gion. Celui qui sème, disoit ce Sauveur adorable, est sorti pour aller semer son grain : et une partie de cette semence est tombée le long du chemin, où les passants l'ont foulée aux pieds, et où les oiseaux du ciel l'ont enlevée. Une autre partie est tombée sur des pierres, où, manquant le suc et d'humidité, elle s'est tout-à-coup desséchée ; une autre, au milieu des épines, et les épines l'ont empêchée de croître ; la dernière, dans une bonne terre : elle y a pris racine, elle y a germé, elle y a produit une ample moisson et rapporté au centuple. Or Jésus-Christ, parlant de la sorte, crioit à haute voix : Que celui-là entende, qui a des oreilles pour entendre : *Qui habet aures audiendi, audiat*. Expression dont usoit communément ce divin Maître, venant de déclarer quelqu'une de ces maximes importantes qui demandoient un cœur docile et un esprit attentif pour les comprendre et pour en profiter.

Ouvrons donc, Mesdames, ouvrons nos cœurs, et recueillons toute l'attention de nos esprits, pour bien entrer dans le sens de cette figure, et pour nous appliquer les salutaires enseignements qui y sont renfermés. Qu'est-ce que ce bon grain ? Vous savez que, selon l'interprétation même de Jésus-Christ, c'est la parole de Dieu : *Semen est verbum Dei*. Et en effet, la parole de Dieu est une précieuse et divine semence, dont la vertu n'a point de bornes si nous ne l'arrêtons, et dont la fécondité est infinie lorsqu'elle trouve des âmes préparées à la recevoir, et à la laisser agir dans toute sa force. Mais cette semence, toute divine et toute précieuse qu'elle est, devient tous les jours dans le christianisme la plus infructueuse et la plus stérile : pourquoi ? parce qu'il y a bien peu de chrétiens où elle rencontre les dispositions nécessaires pour y opérer ces fruits merveilleux de grâce qui lui sont propres, et qui ont autrefois enrichi le champ de l'Eglise. Juste sujet des plaintes et de la douleur des ministres évangéliques ; désordres qu'ils ne cessent point de déplorer, et que nous pouvons regarder comme le principe de la corruption des mœurs du siècle. Je ne m'en tiens pas là néanmoins, Mesdames ; cette morale est trop commune et trop vague : mais voici le point particulier qui vous concerne, et dont j'ai à vous entretenir. C'est un usage saintement établi, que chaque mois on emploie la parole de Dieu à exciter votre charité pour les pauvres. Vous assistez à nos exhortations, et cependant nous ne voyons pas que les aumônes augmentent, ni que les pauvres en soient plus secourus. D'où vient cela ? d'où vient, dis-je, que cette parole de charité qui vous est si souvent annoncée n'a pas dans la pratique toute l'efficace qu'elle peut avoir et qu'elle doit avoir ? c'est ce que je veux examiner avec vous : je suivrai par ordre mon évangile. Dans les différentes qualités de la bonne et de la mauvaise terre où le grain est

jeté, je vous représenterai les divers caractères des personnes qui s'assemblent ici avec une assiduité dont nous pourrions tout attendre, si l'expérience ne nous avoit appris que les effets n'y répondent pas. De là vous connoîtrez quelle est la source du mal, c'est-à-dire pourquoi les pauvres retirent si peu d'avantage de tant de discours qu'on vous fait en leur faveur; et, par une bénédiction toute nouvelle que Dieu donnera à sa parole, j'ose espérer que vous travaillerez avec plus d'ardeur que jamais à soulager les misères publiques. Voilà, sans autre partage, tout mon dessein.

I. Le laboureur alla semer son grain. C'étoit de bon grain, c'étoit une semence capable de fournir au père de famille une abondante récolte, et de remplir ses greniers: mais d'abord une partie de cette semence tomba près du chemin; les passants la foulèrent aux pieds, et les oiseaux du ciel la mangèrent. Qu'est-ce, Mesdames, que ce chemin ouvert à tout le monde? Vous le voyez: ce sont ces âmes volages et dissipées, qui donnent à tout sans réflexion, et qui apportent à ces assemblées un esprit distrait et sans arrêt. Soit que cette dissipation leur soit naturelle, et qu'elles soient nées avec ce caractère de légèreté; soit qu'il faille l'attribuer à une disposition et à une mauvaise habitude qu'elles aient contractées; quoi que ce puisse être, elles ne s'intéressent guère aux bonnes œuvres dont on leur prêche l'obligation et l'indispensable nécessité. Je m'explique.

Elles viennent aux assemblées de charité; elles entendent ce qu'on leur dit des besoins extrêmes des pauvres, elles en sont même touchées, ou elles le paroissent. Mais ces impressions passagères s'effacent bientôt. Dans un moment elles les ont reçues, et dans un moment elles les perdent. Le démon, ce lion rugissant qui tourne sans cesse autour de nous pour nous surprendre, leur enlève du cœur la sainte parole qu'elles devoient remporter avec elles, et dont elles devoient faire la matière de leurs méditations: *Venit diabolus, et tollit verbum de corde eorum, ne credentes salvi fiant*¹. Car il ne prévoit que trop, ce dangereux ennemi des âmes, quelles pourroient être, pour leur salut, les suites heureuses et les conséquences de cette parole bien repassée, bien considérée, bien appliquée. Il ne sait que trop qu'elle pourroit devenir ainsi le principe de leur conversion et de leur sanctification: *Ne credentes salvi fiant*.

En effet, si, lorsqu'elles ont entendu le ministre de l'Eglise, elles sortoient bien persuadées que c'est Dieu même qui leur a parlé, et qu'il ne leur reste plus que de mettre en pratique ce qu'on a pris soin de leur enseigner et de leur remontrer; si, comprenant un de leurs devoirs les plus essentiels, elles pensoient sérieusement à procurer

¹ Luc., 2.

aux pauvres toute l'assistance qu'elles sont en état de leur donner ; si, respectant et envisageant Jésus-Christ dans la personne de ces pauvres, elles s'affectionnoient à les prévenir, à les chercher, à les visiter ; si, non contentes d'une vue superficielle et d'une connoissance générale, elles entroient dans le détail de ce qu'ils ont à souffrir, et qu'elles se fissent une dévotion d'y remédier autant qu'il leur est possible, et de n'y rien épargner de tout ce que leurs facultés leur permettent : ah ! Mesdames, ce seroit là le commencement d'un retour sincère et parfait à Dieu. Chaque pas qu'elles feroient pour les pauvres, seroit compté par le père et le tuteur des pauvres. Dieu, mille fois plus libéral qu'elles ne peuvent l'être, répandroit sur elles ses grâces, à mesure qu'elles répandroient sur les membres de Jésus-Christ leurs largesses ; et avec ces grâces, de quels égarements ne reviendroient-elles pas ? quelles difficultés ne surmonteroient-elles pas ? J'oserois alors répondre d'une réformation entière de leur vie ; et j'en aurois pour garants tant de promesses si expresses, si solennelles, et si souvent réitérées dans l'Écriture ; j'en aurois pour garants tant de pécheurs qui n'ont point eu d'autre ressource, et qui, du plus profond abîme où ils étoient plongés, sont parvenus, avec le secours de l'aumône et par les pratiques d'une solide pénitence, à la plus sublime perfection. Or voilà à quoi elles ne font nulle attention, parce que l'esprit séducteur, cet esprit de ténèbres, les aveugle, et qu'il leur ôte toutes ces pensées si utiles pour elles, mais si contraires à ses entreprises : *Et tollit verbum de corde eorum, ne credentes salvi fiant.*

Je dis plus, Mesdames ; et sans que le démon s'en mêle (car combien de choses lui imputons-nous que nous ne devons imputer qu'à nous-mêmes ?), sans, dis-je, que le démon y ait part, le monde, par tous les objets qu'il leur présente et où elles se portent, les détourne des saints exercices de la charité chrétienne. Comme leur cœur est dans un perpétuel épanchement, et qu'il s'attache à tout ce qui leur frappe les yeux, ce qu'on leur a dit du triste état où sont réduits les pauvres, des maux qu'ils endurent et qu'ils auront encore à endurer, des soulagemens qu'ils attendent, et qu'elles ne peuvent, sans crime, leur refuser ; tout cela s'échappe en un moment pour faire place à d'autres idées, à d'autres entretiens, à de vaines occupations et aux plus frivoles amusements. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que, par l'habitude qu'elles se sont faite de ne rentrer jamais en elles-mêmes, et de mener une vie toute extérieure, elles n'en ont pas le moindre scrupule, et qu'elles ne se reprochent pas une fois devant Dieu cette dissipation. S'en accusent-elles au saint tribunal ? mettent-elles au nombre de leurs péchés d'avoir par-là rendu inutiles tant d'instructions, et par-là même d'avoir si longtemps vécu dans l'indif-

férence à l'égard des pauvres? elles seroient étonnées qu'un confesseur leur fit sur cela quelque peine, et elles ne s'accommoderoient pas d'une morale qui leur paroîtroit si étroite, et peut-être si peu sensée.

Voilà, Mesdames, le premier abus que vous avez à corriger. Abus dont les pauvres se ressentent par le délaissement où ils se trouvent; car, après bien des assemblées, après bien des conférences et des exhortations, après que les prédicateurs ont mis en œuvre tout leur zèle et tout ce qu'ils ont reçu de talents, la charité demeure toujours également languissante, et chaque jour même elle se refroidit davantage. Si donc la Providence a conduit ici de ces femmes mondaines dont je viens de vous faire la peinture, je m'adresse à elles en concluant cet article, et voici ce que j'ai à leur dire. C'est d'opposer au désordre de leur dissipation le remède d'une sérieuse réflexion; c'est de se persuader que cette assemblée n'est point une pure cérémonie, ni cette exhortation un simple discours, mais une instruction nécessaire, mais une instruction dont Dieu leur demandera compte, et sur laquelle il les jugera; c'est de s'examiner elles-mêmes là-dessus, et de s'examiner solidement, de voir comment elles ont jusqu'à présent satisfait au précepte de la charité envers les pauvres, de reconnoître leurs négligences passées, et de s'en confondre; c'est de faire surtout cette recherche et cet examen dans le temps qu'elles consacrent à la prière: car, toutes dissipées qu'elles sont, elles ne laissent pas d'avoir des temps de prière; et, par un assemblage assez étrange, plusieurs ont trouvé ou cru trouver le secret d'accorder ensemble Dieu et le monde. Mais en général, concevez bien, Mesdames, que ce que j'appelle ici dissipation, est la cause la plus universelle et la plus commune des dérèglements du siècle. Pourquoi voyons-nous tant de corruption dans le christianisme? pourquoi, dans les états même les plus chrétiens en apparence, est-on si peu chrétien? et pourquoi parmi les personnes dévotes de profession, y a-t-il si peu de vraie dévotion? Le Prophète nous l'apprend: *Desolatione desolata est terra, quia nullus est qui recogitet corde*¹: Toute la terre est dans une affreuse désolation; tout est défiguré dans l'Eglise de Jésus-Christ, quoiqu'elle subsiste toujours, et qu'elle soit toujours sainte et sans tache, tout y est renversé, parce qu'il n'y a plus de recueillement ni de retour du cœur sur soi-même. Ce n'est pas qu'il n'y ait encore certains dehors de piété; mais, sous ces dehors, il n'y a plus ou presque plus d'esprit intérieur. Ce sont des dehors spécieux; on prononce des paroles, on récite des offices, on lit de bons livres, on fait même l'oraison ou l'on se flatte de la faire, on en sait toutes les méthodes; mais, dans le fond, il n'y a rien là qui parte du cœur. C'est un cœur

¹ Jerem., 12.

évanoré qui ne peut se renfermer un moment en lui-même; un cœur qui se répand continuellement, et qui laisse évanouir tout ce que Dieu, ou ceux qui tiennent la place de Dieu, lui communiquent. Ainsi, Mesdames, voulez-vous être chrétiennes, ne sortez jamais hors de vous-mêmes. C'est là que vous trouverez Dieu; car c'est dans le cœur que Dieu habite, et qu'il veut habiter. L'action est louable, elle nous est même ordonnée; mais il faut que la méditation la précède, qu'elle l'accompagne, qu'elle l'anime: sans la méditation, elle ne peut longtemps se soutenir. Mais reprenons notre parabole, et poursuivons la comparaison que j'ai commencée.

II. Une autre partie du grain tomba sur des pierres. Quelle image, Mesdames, et quel caractère! des âmes dures comme des pierres, des âmes insensibles et que rien ne peut émouvoir, des âmes sans pitié, sans humanité. Que ne leur dit-on pas pour les toucher de compassion? On leur dit qu'il y a des pauvres accablés de maladies, qui ne peuvent s'aider eux-mêmes, parce que la foiblesse les tient misérablement étendus sur la paille, et qui périssent dans leur infirmité, parce qu'ils n'ont pas de quoi reprendre leurs forces, ni le travail dont ils tiroient leur subsistance. On leur dit qu'il y a de pauvres pères et de pauvres mères chargés d'enfants, qu'ils voient presque mourir de faim entre leurs bras, et qu'ils sont contraints d'abandonner nus à toute la rigueur du froid, pour leur ménager un peu de pain. On leur dit qu'il y a de pauvres artisans sans emploi, de pauvres ouvriers sans ouvrage, et par conséquent sans nourriture et sans soutien. On leur dit qu'il y a de pauvres filles exposées aux derniers malheurs, et dont elles pourroient sauver la vertu, en leur fournissant de quoi conserver leur vie. On leur dit tout cela, et bien d'autres choses; mais elles écoutent tout tranquillement, et il semble que ce soient des fictions, des contes qu'on leur débite pour les amuser.

Que dis-je, et est-il donc possible qu'il y ait des âmes de cette trempe? Oui, Mesdames, il y en a; et, malgré la sainteté de la foi chrétienne, on en voit dans le sein même de la religion qui, sur ce point, sont plus infidèles que les païens mêmes. Qu'il soit question de leurs personnes, que de soins! que de ménagements! que de précautions! elles sont délicates jusqu'à la mollesse. Mais qu'il s'agisse des pauvres (oserai-je parler de la sorte?), elles vont jusqu'à une espèce de barbarie et de cruauté.

Que leur demande-t-on? Ce qui leur coûteroit peu, ce qui souvent ne leur coûteroit rien, ce qui ne leur est nullement nécessaire, ce qui quelquefois leur est nuisible, et toujours absolument inutile. Car il ne faudroit rien de plus pour subvenir à tant de calamités dont nous sommes témoins. Avec cela les pauvres vivroient, ou plutôt il n'y

auroit plus de pauvres. Mais elles aiment mieux qu'il y en ait , et qu'il y en ait une si nombreuse multitude ; elles aiment mieux que tant de familles tombent en ruine et demeurent sans ressource ; elles aiment mieux les laisser languir, pâtir, se tourmenter et se désespérer dans leur indigence , que de se dessaisir de quoi que ce soit , quelque vil et quelque superflu qu'il puisse être. Voilà ce que j'appelle dureté.

Combien une femme idolâtre de son corps , et tout occupée de ses ajustements et de ses parures , pourroit - elle vêtir de pauvres qui font horreur sous l'affreuse figure où ils sont forcés de se montrer , si du moins elle vouloit consacrer à cette œuvre de miséricorde , non pas tout ce qu'elle donne , mais quelque chose de ce qu'elle donne à sa vanité ? Combien de pauvres nourrirait-on de l'excès de certaines tables , je dis de l'excès énorme et d'une prodigalité aussi scandaleuse qu'elle est visible ? Combien y auroit-il à retrancher de telles et telles dépenses pour un jeu , pour des spectacles , pour un train , pour un équipage , pour des ameublements , pour de pures curiosités ; et combien ce retranchement profiteroit-il aux pauvres , et leur épargneroit-il de chagrins et de douleurs ? Vous le pouvez mieux savoir que moi , Mesdames , et en vain descendrois - je à des particularités dont vous êtes mieux instruites que je ne le suis , et que je ne le veux être. Soyez vous - mêmes vos juges , mais des juges équitables , mais des juges sévères pour vous et compatissants pour le prochain : vous connoîtrez aisément ce qu'il y a à faire ; et si vous ne le faites pas , que répondrez-vous au témoignage de votre conscience , et comment vous défendrez-vous du juste reproche d'une dureté également condamnable , et devant Dieu et devant les hommes ?

Caractère de dureté dont nous avons un exemple bien mémorable et bien terrible dans le mauvais riche. Il y avoit à sa porte un pauvre , c'étoit Lazare. Ce pauvre étoit tout couvert d'ulcères , et non-seulement n'avoit pas de quoi guérir ses plaies , mais de quoi manger. Il ne demandoit que les miettes qui tomboient de la table du riche ; et qui croiroit qu'un si foible secours lui pût être refusé ? L'Évangile néanmoins nous marque qu'il ne put même obtenir cette grâce , et qu'il mourut enfin de misère. Ah ! Mesdames , au seul récit d'une pareille dureté , je m'imagine que vos cœurs se soulèvent ; et quand ensuite on vous représente ce riche impitoyable au milieu des flammes , brûlé d'une soif ardente , et priant en vain qu'on lui accorde une goutte d'eau pour rafraîchir sa langue , vous ne voyez rien dans son supplice qu'il n'ait mérité , et qui excède la grièveté de son crime ; mais en souscrivant à son arrêt , n'est-ce pas souscrire à celui d'une infinité de riches dont le monde est rempli ? n'est-ce pas peut-être souscrire à celui de bien des personnes qui m'écoutent ? Car , il faut l'avouer ,

on trouve partout, mais spécialement dans les conditions riches et opulentes du siècle, de ces âmes de bronze que rien n'amollit. Les cris des pauvres frappent leurs oreilles, mais ils ne peuvent pénétrer dans leurs cœurs. On ne le comprend pas, on ne se le persuaderait pas si l'on n'en étoit témoin : on en est indigné, et l'on ne peut s'en taire ; on en parle hautement, mais ce sont des paroles qu'elles laissent passer. Ce qui met le comble à leur dureté, c'est que ces misérables dont elles tiennent si peu de compte ne sont quelquefois devenus pauvres que pour elles, que dans leurs maisons et à leur service. Ce sont de pauvres domestiques, ce sont de pauvres manœuvres, ce sont de pauvres marchands à qui elles doivent, et qu'elles n'ont jamais payés qu'en promesses ; différant toujours, éludant toujours les instances qu'on leur fait, et se rendant tout à la fois coupables d'un double attentat, l'un contre la charité, et l'autre contre la plus étroite justice. Or si la naissance, si le rang, si l'autorité les met présentement à couvert de tout, qui pourra les garantir de la formidable menace du Saint-Esprit ? L'avez-vous jamais entendue, Mesdames ? c'est une grande matière à vos réflexions : *Cor durum habebit malè in novissimo*¹. La mort viendra, et c'est alors que les cœurs durs porteront la peine qui leur est due. Autant qu'ils se seront endurcis aux malheurs des pauvres, autant Dieu les laissera-t-il s'endurcir à leur propre malheur. Car voilà souvent ce qui leur arrive par une malédiction particulière du ciel. Nul sentiment de piété, à cette heure où toute la piété de l'âme chrétienne doit se réveiller. On diroit que c'est un abandonnement entier de Dieu, qui, dès cette vie, les réprouve. Mais sans qu'il les réprouve dès cette vie, à quelle réprobation les destine-t-il dans l'autre ? Je vais trop loin, Mesdames, et il semble que dans une assemblée comme celle-ci je ne devois promettre que des récompenses. Mais entre les âmes charitables qui la composent, et dont je ne puis assez louer le zèle, il peut s'en trouver à qui la menace que je vous fais entendre soit nécessaire. Dieu le sait, et il les connoît. Puissent-elles se bien connoître elles-mêmes ! Cependant, aux deux caractères que je vous ai tracés, ajoutons-en un troisième.

III. Il y eut encore du grain qui tomba au milieu des épines. Ne cherchons point, Mesdames, d'autre explication que celle même du Sauveur du monde : ces épines, ce sont les passions du siècle ; passions aveugles et turbulentes, qui troublent une âme, qui l'agitent de telle sorte, qu'elles étouffent toute la divine semence, et qu'elles émoussent tous les traits de la parole de Dieu. Or, selon la pensée de Jésus-Christ, ces passions se réduisent surtout à trois espèces ; l'inquiétude des soins temporels, la cupidité ou le désir empressé d'a-

masser les biens de la terre , et l'attachement aux plaisirs de la vie : trois obstacles qui énervent toute la force de la parole de Dieu ; trois sortes d'épines qui éteignent la charité dans les cœurs. C'est ce que l'expérience nous fait voir sensiblement ; c'est ce que vous avez reconnu vous-mêmes en mille occasions , ou ce qu'il ne tenoit qu'à vous de reconnoître.

Car comment vient-on à ces assemblées de charité , et qu'y apporte-t-on ? On y vient avec un esprit tout rempli des affaires du monde , dont on est uniquement occupé , et dont on se plaint même d'être accablé ; on les apporte toutes avec soi , et l'on s'en laisse tellement posséder , qu'on est incapable d'aucune autre réflexion. Nous parlons pour l'intérêt des pauvres , nous exposons leurs pressantes nécessités , nous élevons la voix , nous conjurons , nous exhortons ; mais s'attache-t-on à nous suivre ? Au lieu de prendre avec nous des mesures pour les pauvres , on en prend intérieurement avec soi-même : et pour qui ? pour soi-même. Dans un silence profond , il paroît qu'on s'applique à nos instructions : mais l'esprit est bien loin de nous ; il s'entretient d'un projet qu'on a formé , d'une entreprise où l'on s'est engagé , d'un ménage qu'on a à conduire , de toutes les choses humaines qui touchent personnellement , et sur quoi l'on doit veiller. Encore si l'on se borneroit à ses affaires propres , qui sont de l'ordre de Dieu ; mais , par je ne sais quelle démangeaison de se mêler de tout , on s'ingère en mille intérêts et en mille intrigues qui regardent celui-ci ou celle-là , sans que de soi-même on ait rien à y voir , ni rien à y prétendre. Encore si l'on s'en tenoit aux devoirs de son état ; mais , par une envie démesurée de décider , de dominer , de se rendre important et nécessaire , on se livre à tout ce qui se présente , souvent même à ce qui ne se présente pas , et où l'on n'est point appelé. Après cela , l'on s'excuse du soin des pauvres , et l'on n'a pas , dit-on , le loisir d'y vaquer. On ne l'a pas , j'en conviens ; mais pourquoi ne l'a-t-on pas ? Parce qu'on ne veut pas l'avoir ; parce qu'on se surcharge volontairement d'occupations inutiles ; parce qu'on dérobe aux pauvres le temps qu'on leur doit , pour le prodiguer ailleurs où on ne le doit pas , et pour en faire un usage criminel , dès qu'il leur est si préjudiciable. Voilà ce qu'on n'a jamais bien compris et ce que jamais on ne comprendra , tant qu'on ne nous écouterait point d'un sens plus rassis , et avec plus de tranquillité.

Car comment vient-on à ces assemblées de charité , et qu'y apporte-t-on ? On y vient avec un cœur possédé de l'amour des biens périssables , et l'on y apporte une insatiable convoitise ; ce ne sont que desirs ardents et sans règle , que vues secrètes de gagner , d'accumuler , de s'enrichir. De là , on n'entend guère volontiers parler de l'au-

même, et l'on n'est guère disposé à seconder les bonnes intentions du prédicateur sur cette matière. Si des personnes zélées, sages et fidèles, après avoir parcouru dans un quartier tout ce qu'il y a de pauvres maisons, disons mieux, de pauvres cabanes et de tristes réduits où l'indigence demeure cachée, rapportent exactement ce qu'elles ont vu, et témoignent sur cela leurs sentiments, on se figure qu'elles exagèrent, et l'on se met en garde contre leurs sollicitations; on voudroit pouvoir s'absenter de toutes ces conférences, et telle y assiste par respect humain, et parce qu'elle y est invitée, qui souhaiteroit d'avoir des prétextes pour n'y paroître jamais : pourquoi? C'est qu'elle n'aime pas à donner, et qu'elle ne peut néanmoins honnêtement s'en défendre; c'est qu'elle regrette tout ce qui sort de ses mains, et qu'elle seroit charmée de l'y retenir et d'en grossir ses épargnes; c'est qu'elle regarde ce qu'on lui demande comme une contribution onéreuse, comme un impôt, comme une taxe; c'est que, prenant ici place parmi les autres, elle a beaucoup moins en vue d'y répandre les dons de sa charité, que de garder certaines bienséances, et de sauver du reste tout ce que l'honneur lui permettra de ménager.

Enfin, comment vient-on à ces assemblées de charité, et qu'y apporte-t-on? On y vient avec une âme toute sensuelle, et l'on y apporte toutes les dispositions d'une mondanité voluptueuse : je ne dis pas voluptueuse jusqu'aux excès grossiers; mais voluptueuse dans l'attachement aux aises et aux commodités de la vie, aux plaisirs du siècle et à ses divertissements, mais voluptueuse dans la recherche de ce qui peut causer de la joie, de ce qui peut faire passer le temps sans ennui et avec agrément; mais voluptueuse dans la bonne chère, dans les visites, dans les conversations, dans les promenades. Accoutumé à n'avoir dans l'esprit que des idées qui réjouissent, à n'entendre que des entretiens qui plaisent, on se dégoûte d'abord de ces discours, où il n'est question que de pauvreté, que d'adversités, que de souffrances : ce sont des sujets trop sérieux, ce sont des images qui attristent; on en craint les impressions, et l'on ne cherche qu'à les effacer promptement de son souvenir.

Or sur tout cela, Mesdames, voici trois avis que je vous prie de n'oublier jamais. Sont-ce les soins temporels qui vous inquiètent et qui vous détournent? Je prétends qu'il n'y en a point de plus indispensables pour vous, que celui de satisfaire à l'un des commandements de Dieu les plus formels et les plus exprès, qui est de fournir à Jésus-Christ même dans ses frères, dans ses membres, dans son corps mystique, ce qui lui manque. D'où je tire, et vous devez tirer avec moi cette première règle, que si le soin des pauvres ne peut compatir avec les autres soins, il faut qu'une femme chrétienne re-

tranche des autres soins tout ce qu'il y a d'excessif, tout ce qu'il y a de moins nécessaire et de moins utile, tout ce qu'il y a d'étranger à sa condition et d'accessoire, afin de ne pas abandonner le soin des pauvres. Prenez cette mesure, et, selon ce principe, arrangez toutes les occupations de votre vie, vous trouverez pour les pauvres tout le temps qui leur convient. Sont-ce les biens de la terre et des vues d'intérêt qui vous resserrent à l'égard des pauvres? Là-dessus je vous dis deux choses, fondées l'une et l'autre sur la parole du Saint-Esprit : premièrement, qu'il y a dans le ciel des trésors infinis et mille fois plus précieux promis aux âmes secourables, comme leur récompense éternelle; et qu'en ce sens, donner aux pauvres, c'est acquérir, c'est s'assurer un profit immense et un fonds inépuisable de richesses : secondement, que rien, même par rapport aux affaires présentes et à leur succès, n'attire plus de bénédiction que l'aumône; et que souvent Dieu, dès ce monde, rend au double ce qu'il a reçu par le ministère des pauvres. Sont-ce les plaisirs du siècle qui vous touchent et qui vous attachent? Hé! Mesdames, est-il pour des âmes bien nées un plaisir plus doux que de consoler des affligés, que d'essuyer leurs larmes, que de leur rendre le calme, la paix, la santé, la vie; que d'être, après Dieu, leur espérance, leur refuge, leur bonheur? Servez ici de témoins, vous qui l'avez goûté ce plaisir si pur, ce plaisir si digne d'un cœur chrétien; dites-nous ce que vous avez senti, lorsque, entrant dans de pauvres retraites, et y paroissant l'aumône à la main, vous avez vu la sérénité se répandre sur tous les visages; que vous avez vu pères, mères, enfants, rassemblés autour de vous, vous accueillir comme des anges envoyés du ciel; que vous avez vu des malades reprendre leurs forces, et revoir le jour qu'ils sembloient avoir déjà perdu. En arrêtant le cours de tant de pleurs qu'arracheroient la tristesse et les douleurs les plus amères, avez-vous pu retenir les vôtres, qu'une onction toute sainte et toute divine faisoit couler? C'est à vous à nous l'apprendre; et qui ne vous en croira pas n'a, pour se convaincre, qu'à se mettre en état d'en faire la même épreuve que vous. Achéons.

IV. Tout le grain ne demeura pas sans fruit. Il y eut une bonne terre où il tomba, où il leva, où il profita; et il y a des âmes où la parole de Dieu, favorablement écoutée et soigneusement conservée, produit des œuvres de charité dont l'Eglise tire autant d'édification, que les pauvres d'assistance et de consolation. Oui, Mesdames, il y en a dans cette assemblée, et à Dieu ne plaise que je leur refuse les justes éloges que je leur dois comme ministre du Seigneur, et comme prédicateur de la miséricorde! Mais entre ces âmes même éclairées de la foi, et en qui la foi opère par la charité, nous pouvons encore

distinguer différents degrés : car, pour ne rien omettre de toutes les leçons contenues dans la parabole de notre Evangile, prenez garde que le grain ne rapporta pas également dans toute la bonne terre où il fut jeté. Là, dit notre adorable Maître, il ne rendit que trente pour un, *Aliud trigesimum* ; ailleurs il donna soixante pour un, *Aliud sexagesimum* ; mais en quelques endroits la récolte alla jusqu'à cent pour un, *Aliud verò centesimum* : tout ceci est mystérieux, et trois mots en vont développer tout le mystère.

Une âme touchée de l'exhortation qu'elle est venue entendre, et persuadée du précepte de l'aumône, veut l'accomplir à la lettre, parce qu'elle comprend que, sans la charité, il n'y a point de salut ; mais du reste, contente d'observer la loi, elle se borne précisément à l'obligation, elle examine ses forces, et elle y proportionne ses charités. En cela que fait-elle ? elle ne produit que trente pour un, *Aliud trigesimum* ; c'est toujours beaucoup, mais ce n'est point assez ; et, plus libérale encore, une âme ajoute à ces aumônes d'obligation des aumônes de surérogation. Soit qu'elle craigne de se tromper en se tenant à l'étroite mesure du précepte, et de n'en pas remplir toute l'étendue ; soit que le feu de sa charité lui dilate le cœur, et la porte à donner plus que moins, parce que le plus qu'elle donnera ne répondra jamais à la charité de Jésus-Christ pour elle ; quoi que ce soit, elle ne compte ni avec Dieu, ni avec les pauvres ; elle répand ses dons abondamment, elle les multiplie, et en cela que fait-elle ? elle rend soixante pour un : *Aliud sexagesimum*. N'est-ce pas tout ? non, Mesdames, et la charité, quand une fois elle est bien allumée, et qu'elle se laisse emporter à l'ardeur qui l'anime, ne connoit plus, pour ainsi dire, de règle, et n'en suit plus. Autant la cupidité est avide pour attirer tout à soi et pour ne rien relâcher, autant cette charité évangélique, cette charité vive et enflammée, est-elle toujours prête à se défaire de tout et à tout quitter. Une telle âme ne possède rien, ou ne pense pas posséder rien en propre ; elle n'a rien qui n'appartienne aux pauvres, ou qu'elle ne croie leur appartenir. Parlez-lui de précaution, de prévoyance pour elle-même, c'est un langage qu'elle ne conçoit pas ; mais proposez-lui quelque pratique de charité, c'est là qu'elle vole, et qu'elle devient saintement prodigue. Or, en cela, que fait-elle ? elle rapporte jusqu'à cent pour un : *Aliud verò centesimum*. On en a vu de ce caractère, Mesdames ; et si ce sont des exemples rares, ce ne sont point des exemples imaginaires ni supposés ; on a vu de ces filles, de ces femmes de miséricorde, suivant l'expression de la Sagesse, dont les charités, ou plutôt, dont les saintes prodigalités n'ont jamais manqué : dans une fortune médiocre, et bien au-dessous de leur naissance, elles ont toujours trouvé des misères

à soulager ; et , par un miracle du ciel , avec un pouvoir en lui-même très-limité , elles pouvoient tout , elles ont tout entrepris et tout exécuté ; leur mémoire encore récente est en vénération parmi nous , et leurs noms , consacrés par l'aumône , seront éternellement écrits dans le livre de vie.

Voilà , Mesdames , de grands modèles pour vous ; mais sans qu'il soit absolument nécessaire d'atteindre à cette souveraine perfection de la charité , du moins devez-vous voir de quel nombre vous êtes , et ce qui peut vous convenir dans toute cette application de la parabole du bon grain ; du moins devez-vous , en vous examinant devant Dieu , dans l'esprit d'une véritable et solide religion , rentrer en vous-mêmes , et tâcher de découvrir vos dispositions intérieures , soit pour les corriger , soit pour les perfectionner. Il ne dépend pas du laboureur qui sème le grain que la terre soit bonne ou mauvaise ; toute son habileté est à rechercher la bonne , dont il peut lui revenir du profit , et à laisser la mauvaise , dont il n'auroit rien à espérer. Mais il n'en est pas ainsi de nous. Dans l'obligation où nous sommes de porter des fruits tels que Dieu les demande , c'est à nous , dit saint Grégoire , d'y préparer nos cœurs , afin que nos cœurs soient des sujets propres à recevoir la précieuse semence de la parole de Dieu ; c'est à nous , avec le secours de la grâce , à les disposer et à les former. Si donc , Mesdames , vous étiez , ou de ces âmes dissipées , ou de ces âmes dures , ou de ces âmes volontairement esclaves de la cupidité et de la volupté , c'est à vous d'en répondre à Dieu ; c'est à vous que Dieu s'en prendra , et par conséquent c'est à vous de vous réformer là-dessus , et d'y apporter le remède : car , de toutes les excuses que vous pourriez alléguer pour vous justifier devant Dieu du peu de fruit que sa parole auroit produit en vous , surtout au regard des pauvres , il n'en est point de plus frivole que de lui dire : Seigneur , je n'y faisais pas assez de réflexion , et je n'y pensais pas ; Seigneur , je n'étois pas naturellement tendre ni compatissante ; Seigneur , j'avois d'autres soins , d'autres affaires dans le monde ; j'aimois mon plaisir , et il m'entraînoit. C'est en cela même , vous répliqueroit-il , qu'a consisté votre désordre ; en ce que vous ne vous êtes jamais fait nulle violence pour fixer la légèreté de votre esprit , et pour en arrêter les continuelles évagations ; en ce que vous n'avez jamais combattu la dureté de votre cœur , ni fait nul effort pour le fléchir ; en ce que vous vous êtes chargées de mille soins qui ne vous regardoient pas , et abimées dans des affaires que vous pouviez prendre avec plus de modération ; en ce que votre plaisir vous a dominées , et que vous ne vous êtes point mises en peine des maux d'autrui , pourvu que vous n'eussiez rien à souffrir vous-mêmes , et

que vous puissiez toujours vivre commodément ; c'est là , encore une fois , votre crime : or prétendez-vous qu'un désordre soit la justification d'un autre désordre ?

Ce seroit une erreur, Mesdames, et une erreur d'autant plus pernicieuse , qu'en vous trompant elle ne vous garantirait pas des jugements de Dieu. Mais ce qui vous en préservera , c'est un renouvellement de ferveur , qui vous applique encore avec plus de vigilance et plus de constance à vos charitables exercices. Ainsi , la parole de Dieu que je vous ai annoncée , cette exhortation vous sera également utile , et aux pauvres. Les pauvres en profiteront pour cette vie passagère et mortelle , et vous en profiterez pour une vie durable et immortelle ; elle sera salutaire aux pauvres selon le corps , et elle vous sera salutaire selon l'âme ; les pauvres en retireront quelque soutien dans le temps , et elle vous fera acquérir une gloire infinie dans l'éternité , où nous conduise , etc.

EXHORTATION SUR LA CHARITÉ ENVERS LES PRISONNIERS.

Spiritus Domini super me : propter quod evangelizare pauperibus misit me , sanare contritos corde , prædicare captivis remissionem.

L'esprit du Seigneur s'est reposé sur moi : c'est pour cela qu'il m'a envoyé prêcher l'Évangile aux pauvres , consoler ceux qui sont dans l'affliction , et annoncer aux captifs leur délivrance, *Saint Luc*, chap. iv.

Ce sont , Mesdames , les paroles du prophète Isaïe , et celles de toute l'Écriture , qui me semblent convenir plus naturellement au sujet que je dois traiter aujourd'hui devant vous. Paroles qui , dans le sens littéral , regardent la sacrée personne de Jésus - Christ , sur qui le Saint-Esprit s'est reposé avec toute la plénitude de ses dons ; aussi Jésus - Christ lui-même se les est-il appliquées , et nous a-t-il déclaré que c'étoient en lui qu'elles avoient eu leur accomplissement : mais paroles qui , par proportion , peuvent s'entendre des prédicateurs de l'Évangile , puisqu'en vertu de la mission qu'ils reçoivent de l'Église , l'esprit de Dieu leur est communiqué , et puisque la foi même nous enseigne que c'est ce divin esprit qui parle dans eux et par eux : *Non estis vos qui loquimini , sed Spiritus Patris vestri qui loquitur in vobis*¹. Je puis donc , en cette qualité , vous dire que l'esprit du Seigneur m'a conduit ici pour prêcher l'Évangile aux riches en faveur des pauvres ; que j'y viens pour la consolation de tant d'affligés , qui ont le cœur rempli d'amertume , et qui passent leurs jours dans la douleur ; que je suis chargé d'apprendre aux captifs et aux prisonniers l'heureuse nouvelle , que leurs peines vont être soulagées , non-seulement par votre charité et par les secours temporels que vous

¹ *Matth.*, 10.

leur apportez , mais par les grâces abondantes que Dieu leur accordera , si, touchés de l'esprit de pénitence, ils veulent avant toutes choses se convertir et rompre les liens qui les attachent au péché : *Spiritus Domini super me ; evangelizare pauperibus misit me ; sanare contritos corde ; prædicare captivis remissionem*. Quoiqu'il en soit , Mesdames , de ces prisonniers et de leur conversion à Dieu , votre devoir est de les assister ; et c'est à quoi vous engagent trois puissants motifs ; l'un tiré de l'exemple de Jésus-Christ ; l'autre du précepte de Jésus-Christ ; et le dernier , des avantages qui y sont attachés. Assister les prisonniers , et leur porter dans leur infortune l'aide nécessaire , c'est un des plus excellents actes de la charité chrétienne : comment cela ? parce que c'est Jésus - Christ qui nous en a donné l'exemple , parce que c'est Jésus - Christ qui nous en a fait le commandement , et parce qu'en soi c'est un des moyens les plus efficaces de sanctification et de salut. Voilà en trois points tout le partage de cet entretien.

PREMIÈRE PARTIE.

C'a toujours été la maxime de Jésus-Christ, de pratiquer et de faire, avant que d'enseigner et d'instruire : et pour appliquer cette règle générale au point particulier que j'ai présentement à établir , je dis que le soin d'assister les prisonniers , et de contribuer au soulagement de leurs peines , est un des plus sensibles exemples que cet Homme-Dieu nous ait donnés ; je dis que , pour nous exciter fortement à cette charité , il a voulu la consacrer dans sa personne ; je dis que tous les mystères de sa vie nous prêchent cette charité , et qu'il n'y en a pas un qui n'ait une grâce singulière pour nous l'inspirer.

Oui , Mesdames , tous les mystères de la vie de Jésus-Christ, non-seulement de sa vie souffrante , mais de sa vie glorieuse , c'est-à-dire son incarnation , sa prédication , sa passion , sa résurrection , son ascension , tout cela , si nous voulons consulter notre foi , et en tirer les conséquences pratiques qui se présentent d'elles-mêmes , sont autant de raisons fortes et pressantes pour ne pas délaisser ceux de vos frères que vous savez être détenus , et languir dans une triste captivité. Vous m'en demandez la preuve , et la voici dans une courte induction de tous les états où l'Evangile vous fait considérer ce Dieu Sauveur. Son incarnation : car qu'est-ce que cette incarnation divine, sinon le mystère d'un Dieu descendu sur la terre pour sauver des esclaves ; d'un Dieu sensible à nos misères , et revêtu de notre chair pour briser nos fers et nous procurer la plus heureuse liberté ? Voilà pourquoi il est sorti du sein de son Père. Si nous n'eussions pas été captifs , il n'eût pas été nécessaire qu'il se réduisit lui-même dans la dépendance et dans l'esclavage , pour nous délivrer. Sa prédication :

qu'est-il venu annoncer au monde? l'Évangile : et qu'est-ce que l'Évangile? cette bonne nouvelle qu'il nous a apportée de notre prochaine délivrance. C'est pour cela qu'il a été envoyé, et tel est le salut où il nous a appelés. Sa passion : n'est-ce pas pour nous racheter qu'il a sacrifié sa vie et qu'il est mort? De là vient que cette douloureuse passion est par excellence le mystère de notre rédemption : car c'est lui, dit saint Paul, c'est par sa croix et par les mérites de son sang qu'il nous a arrachés de la puissance des ténèbres : *Qui nos eripuit de potestate tenebrarum* ¹. Sa résurrection : une des circonstances les plus remarquables de cette résurrection toute miraculeuse, ce fut sa descente aux enfers, lorsqu'il alla visiter cette multitude innombrable de saintes âmes qui l'attendoient comme leur libérateur. Car c'est ainsi qu'en parle l'apôtre des Gentils, quand il dit que la première démarche de ce Dieu vainqueur de la mort fut d'entrer, couvert de gloire, dans cette obscure prison où tant de prédestinés soupiroient après lui, parce que c'étoit lui qui devoit les retirer de ce lieu d'exil, et les mettre en possession de leur éternelle béatitude. Enfin, sa triomphante ascension : je dis triomphante, puisque ce retour au ciel fut un vrai triomphe, mais bien différent de ces vains triomphes dont l'antiquité honoroit les conquérants. Ceux-ci traînoient après eux des nations ruinées, désolées, soumises au joug : et dans son triomphe, de qui ce rédempteur, ce divin conquérant, étoit-il suivi? de ces troupes d'élus qu'il avoit comblés de joie par sa présence, qu'il avoit dégagés et comme élargis par un effort de sa toute-puissance, à qui il avoit ouvert les portes de leur céleste patrie, et qu'il conduisoit à ce bienheureux terme, pour y jouir d'une pleine félicité. Après avoir sauvé les hommes, il avoit droit, ce semble, de ne plus penser qu'à se glorifier lui-même; après être mort pour nous, il avoit droit de ne plus vivre que pour lui : mais sa charité ne put consentir à ce partage. Il ne voulut pas que le souverain pouvoir qu'il avoit reçu de son Père ne servit désormais qu'à son propre bonheur et à sa propre élévation : mais il l'employa, et le mit tout entier en œuvre pour ces âmes souffrantes : *Ascendens in altum, captivam duxit captivitatem* ².

Or, je le répète, Mesdames, tous ces mystères sont pour vous autant d'exemples, et tous ces exemples autant de leçons. C'est là-dessus, comme sur tout le reste, et même encore plus que sur mille autres choses où souvent vous bornez votre dévotion, que notre adorable Maître vous prescrit la même règle qu'il prescrivait à ses apôtres. C'est là-dessus qu'il vous dit : *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci, et vos faciatis* ³ : Faites ce que j'ai fait, et que

¹ Coloss., 1. — ² Ephes., 4. — ³ Joan., 13.

votre charité, selon qu'il est possible, réponde à ma miséricorde. Voyez donc, Mesdames, quelle application vous en devez faire à votre conduite envers les prisonniers, et reprenons par ordre tout ce que je viens de vous retracer devant les yeux, comme le modèle le plus parfait que je puisse vous proposer. Suivez-moi.

Pour délivrer les captifs, ce Sauveur des hommes s'est fait homme. Il n'a pas attendu qu'ils le prévinsent, ni qu'ils l'appelassent à leur secours : il a connu leur malheur, et il est venu à eux ; il a demeuré parmi eux, il a pris sur lui toutes leurs misères, et les a partagées avec eux. Pouvez-vous ignorer combien de malheureux gémissent dans les prisons, et y sont étroitement resserrés ? Il ne leur est pas libre d'aller vous représenter leur état ; mais vous croyez-vous dispensés d'aller vous-mêmes vous en instruire ? Si vous en aviez une fois été témoins, j'ose répondre qu'il n'y a point de cœur si insensible qui n'en fût ému. On vous en parle, il est vrai ; on emploie, à vous en donner une idée juste et capable de toucher vos âmes, toute la force de la divine parole et tous les traits de l'éloquence chrétienne : mais autre chose est d'entendre, et autre de voir. Comme Jésus-Christ est descendu pour nous dans cette vallée de larmes où le péché nous avoit réduits sous la plus dure servitude, descendez, Mesdames, descendez dans ces antres profonds où la justice des hommes exerce toute sa rigueur. Tâchez de percer les ombres de ces noires demeures. Ouvrez les yeux, et démêlez, si vous le pouvez, au travers de ces affreuses ténèbres, un misérable accablé sous le poids de ses fers, et vous présentant dans toute sa figure l'image de la mort. Un regard fera plus d'impression que tous les discours : et dès que vous aurez vu (permettez-moi de m'exprimer ainsi), vous serez vaincues.

Pour sauver des captifs, et pour leur faire accepter la grâce qu'il leur annonçoit, ce Dieu-Homme, leur législateur et leur réparateur, a parcouru les campagnes, les solitudes, les bourgades, les villes. Tel étoit le sujet de sa mission, et c'est pour ce glorieux ministère qu'il avoit été spécialement consacré par l'onction du Saint-Esprit. Sans autre caractère que celui de chrétiennes, vous avez toutes une mission, non pour enseigner, ni pour prêcher, mais pour assister et pour soulager. Comme chrétiennes, Dieu vous a choisies ; et si vous êtes fidèles à votre vocation, vous avez des talents dont les prisonniers peuvent profiter : le talent de les fortifier dans leurs ennuis, dans leurs frayeurs, dans leurs désespoirs ; le talent de leur ménager certaines douceurs, et de leur rendre au moins leurs maux plus supportables ; le talent même de leur inspirer des sentiments de religion, de soumission, de patience : talents ordinaires et com-

muns, mais talents quelquefois singuliers dans des personnes qui pourroient en faire un meilleur usage, et qui ne les ont pas reçus de l'auteur de la nature pour les laisser inutiles et sans fruit. C'est sur quoi elles se trouveront peut-être plus criminelles qu'elles ne pensent au jugement de Dieu.

Pour racheter des captifs, un Dieu s'est livré lui-même, il a versé son sang et donné sa vie. De là, que conclut saint Jean? je pourrois le conclure comme lui, Mesdames; et cette conséquence, qui sans doute vous surprendra, n'a rien néanmoins qui dût vous étonner, si vous étiez bien remplies et bien animées de l'esprit de votre foi. Car nous avons connu la charité de notre Dieu, dit ce bien-aimé disciple, en ce qu'il s'est immolé jusqu'à perdre la vie pour nous : *In hoc cognovimus charitatem Dei, quoniam ille animam suam pro nobis posuit* ¹. Et que s'ensuit-il de ce principe? ajoute le même apôtre. C'est que nous devons être prêts nous-mêmes à mourir pour nos frères, et à les aider aux dépens de notre vie : *Et nos debemus pro fratribus animas ponere* ². Or est-ce là ce qu'on vous demande? et si je vous parle d'exercer la miséricorde dans des prisons et dans des cachots, veux-je vous dire d'y porter tous vos biens et de vous en dépouiller? s'agit-il d'y employer tout votre temps et d'y consumer vos jours? Quand je le prétendrois de la sorte, seroit-ce plus exiger de vous qu'il n'est marqué dans les paroles du saint disciple? seroit-ce plus que n'ont fait tant de saintes dames, qui sembloient n'avoir sur la terre d'autre retraite que ces sombres demeures, ni d'autre occupation que les œuvres de charité qu'elles y pratiquoient? seroit-ce plus que ne font encore de nos jours des hommes de Dieu, des hommes capables, ou par leur naissance, ou par leur mérite personnel, de se distinguer et de paroître ailleurs avec honneur; mais que nous savons, depuis les vingt et les trente années, se rendre en quelque manière par leur assiduité plus prisonniers que les prisonniers mêmes; vivant au milieu d'eux, traitant sans cesse avec eux; ne quittant les uns que pour se transporter auprès des autres, leur tenant lieu à tous de pères, de tuteurs, de patrons, d'amis, de confidants, d'agents, surtout d'apôtres et de maîtres en Jésus-Christ? Ah! Mesdames, vous voyez assez qu'il n'est point ici question de tout cela, et que tout cela est bien au-dessus de ce qu'on vous propose. Car qu'est-ce qu'on attend de vous, et qu'est-ce que je voudrois obtenir en faveur de ces infortunés dont je prends aujourd'hui les intérêts, et pour qui je fais auprès de vous la fonction d'avocat et de prédicateur? à quoi viens-je vous exhorter? A ce qui vous est très-facile, à ce qui vous coûtera très-peu, à ce qui ne vous retranchera

¹ 1 Joan., 3. — ² *Ibid.*

de votre état que certaines inutilités , que certaines superfluités, que certains excès ; à ce qui n'altérera ni vos forces , ni votre santé ; à ce qui ne vous sera , dans le système de votre vie , de nulle incommodité , ou que d'une très-légère incommodité ; à quelques aumônes , à quelques dépenses , à quelques contributions que vous tirerez, non de votre nécessaire , mais de votre jeu , mais de votre luxe et de vos mondanités. Y a-t-il rien là que vous puissiez refuser à votre Dieu , qui vous le demande pour les pauvres , après qu'il vous a fait le plein sacrifice de lui-même sur une croix ?

Pour consoler les captifs , il les est allé trouver dans les abîmes de la terre. Il y a employé les premiers moments de sa vie glorieuse , et vous y devez employer tout le cours de votre vie pénitente. Comprenez ceci. Ou vous êtes déjà ressuscitées par la grâce de la pénitence , ou vous êtes encore dans l'état du péché. Etes - vous encore criminelles et pécheresses ? par là vous vous disposerez à cette résurrection spirituelle qui vous réconciliera avec Dieu , et vous fera vivre en Dieu de la vie des Justes ; par-là vous engagerez Dieu à vous accorder des grâces de conversion , et des grâces fortes et victorieuses ; car les œuvres de la miséricorde chrétienne sont la plus sûre et la plus infailible ressource des pécheurs. Etes-vous heureusement et saintement ressuscitées ? vous avez à réparer le passé ; et par-là vous satisferez à la justice divine : vous avez à vous conserver et à persévérer ; et par-là vous vous maintiendrez , et vous vous préserverez des rechutes : vous avez des progrès à faire ; et par-là vous vous enrichirez devant Dieu , vous acquerrez des mérites , vous vous élèverez , vous vous conformerez au sacré modèle de votre perfection , qui est Jésus-Christ dans l'état de sa gloire.

Enfin , pour glorifier des captifs et pour remplir leurs vœux , il les a conduits avec lui dans son royaume. L'éclat de son triomphe ne lui a point fait oublier des âmes qui l'avoient si longtemps désiré. Il a voulu qu'elles fussent placées auprès de lui , et qu'elles y goutassent dans le séjour de la félicité le même repos , la même joie , le même bonheur : *Intra in gaudium Domini tui* ¹. On ne vous envie point, Mesdames , votre opulence , vos prospérités , vos grandeurs. Jouissez-en , puisqu'il a plu au ciel de vous en gratifier. Il a ses vues dans cette diversité de conditions ; et pourvu que vous ne vous écartiez point de ses vues , vous pouvez du reste , avec toute la modération convenable , user de ses faveurs et vous servir de ses dons. Mais au milieu de vos prospérités , serez-vous seules heureuses en ce monde ? aurez-vous seules toutes vos commodités et toutes vos aises ? et ce que le Prophète disoit aux riches de Jérusalem , ne puis-je pas vous

¹ *Matth.*, 25.

le dire à vous-mêmes : *Numquid habitabitis vos soli in medio terra* ¹? N'y aura-t-il sur la terre de maisons habitables que pour vous? les campagnes ne rapporteront-elles que pour vous? ne fera-t-on la moisson et ne recueillera-t-on les fruits que pour vous? Contentes d'avoir tout en abondance, et d'être à couvert de toutes les calamités temporelles, ne jetterez-vous point un regard de pitié sur ceux que l'indigence réduit aux dernières nécessités? Croyez-vous que Dieu les ait tellement abandonnés aux caprices du sort et à leur destinée malheureuse, qu'il n'en ait commis le soin à personne? Mais ne vous y trompez pas : il y a une Providence qui veille sur eux; et, en leur manquant dans leurs besoins, c'est à cette Providence que vous manquez; doublement coupables alors, et de ne pas suivre l'exemple de Jésus-Christ, et de violer encore le précepte de Jésus-Christ, comme je vais vous le montrer dans la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Il y a, Mesdames, dans le christianisme des pratiques, lesquelles quoique saintes, ne sont néanmoins que de l'institution des hommes : nous les devons louer, parce qu'elles sont saintes; et bien qu'elles ne soient que de l'institution des hommes, nous devons croire qu'elles leur ont été inspirées de Dieu, puisqu'il n'y a que l'esprit de Dieu qui puisse suggérer à l'homme les exercices d'une vraie et solide piété. Il y a des pratiques que l'Eglise approuve, qu'elle autorise, qu'elle établit; et dès qu'elles ont été établies par l'Eglise, nous les devons respecter, puisqu'il n'y a que l'esprit d'erreur, de schisme, d'hérésie, qui puisse censurer, mépriser et rejeter ce que l'Eglise permet, beaucoup plus ce qu'elle appuie de son autorité et ce qu'elle observe dans tout le monde chrétien. Mais ces pratiques de l'Eglise nous sont venues, après tout, par le ministère des hommes; nous les avons reçues des hommes, et nous en reconnoissons les hommes pour auteurs. Il n'en est pas de même de la charité à l'égard des prisonniers. C'est Jésus-Christ lui-même qui nous l'a expressément recommandée; c'est lui qui l'a consacrée dans son Evangile, et qui en a fait un point de sa loi.

Je dis un point de sa loi, un point particulier, un point non-seulement de perfection, mais d'obligation; et c'est à quoi ne pensent guère la plupart des personnes mêmes les plus régulières et les plus vertueuses. Si l'on est négligent sur cet article, on n'en a pas le moindre remords de conscience, parce qu'on ne le regarde pas comme un devoir. Si l'on y satisfait, on se flatte que c'est par une surabondance de zèle et de ferveur, parce qu'on ne le considère que comme

¹ *l. ii., 5.*

une œuvre de surérogation. Or c'est toutefois une obligation que vous ne pouvez, ou du moins que vous ne devez pas ignorer, après que le Fils de Dieu nous l'a marquée en des termes si précis et si formels. Dire donc, ainsi que nous l'entendons dire tous les jours : Chacun a sa dévotion, mais la mienne n'est pas pour les prisonniers ; c'est un sentiment peu chrétien, ou plutôt c'est un sentiment directement opposé à l'esprit du christianisme. Car il ne vous est pas libre d'avoir cette dévotion, ou de ne l'avoir pas. Il faut l'avoir, si vous voulez être chrétiennes. Ce n'est pas une dévotion qui soit à votre choix, ni d'une simple volonté : elle est de nécessité, et elle vous doit être en ce sens d'autant plus vénérable, qu'elle est du choix de Jésus-Christ. En d'autres sujets, vous pouvez suivre l'attrait que vous sentez ; mais entre les dévotions qui sont de l'ordre de Dieu, il ne dépend pas de vous de choisir celles qui se trouvent plus conformes à votre inclination, celles qui vous plaisent davantage, celles dont vous êtes plus sensiblement touchées. L'obligation est égale pour toutes : et quand vous y êtes fidèles, vous n'avez pas droit de vous glorifier comme ayant fait quelque chose au-delà du précepte, mais vous devez vous traiter de servantes inutiles, comme n'ayant fait que ce que vous avez dû faire.

Devoir, prenez garde, s'il vous plaît, devoir si indispensable, que c'est un des préceptes dont Jésus-Christ a fait dépendre le salut ou la damnation, la prédestination éternelle ou la réprobation des hommes. Leur prédestination ; car il dira aux élus : Venez, vous qui êtes bénis de mon Père, parce que j'étois en prison, et que vous m'avez visité. Leur réprobation ; car s'élevant contre les impies, il leur dira : Retirez-vous, maudits, et allez au feu éternel, parce que je souffrois dans la captivité, et que vous m'y avez laissé sans secours et sans consolation. Or, comme remarque saint Chrysostome, quand le Fils de Dieu nous a avertis qu'il en useroit de la sorte envers les uns et les autres, n'étoit-ce pas pour nous faire connoître que le soin des prisonniers n'est pas une œuvre de pure piété, mais que c'est un commandement ? Quoi donc ! demande saint Augustin, est-il vrai que le bonheur éternel d'un chrétien soit attaché à ce seul devoir ? Et ne peut-il pas arriver qu'un chrétien, après avoir accompli ce devoir, vienne encore à être du nombre des réprouvés ? C'est une objection que se fait ce saint docteur, et dont il ne sera pas inutile que je vous donne ici l'éclaircissement, le jugeant même nécessaire pour votre instruction. Je conviens que la prédestination ne dépendra pas uniquement des œuvres de miséricorde à l'égard des prisonniers ; je conviens qu'il y en faut bien ajouter d'autres ; je confesse même et je reconnois qu'absolument un chrétien, avec toutes ces œuvres de charité, peut mourir dans la disgrâce de Dieu. D'où vient donc que Dieu,

dans l'arrêt favorable qu'il prononcera aux prédestinés et aux élus, se contentera de leur dire : Venez, parce que j'étois pauvre, que j'étois en prison, et que vous m'avez assisté? Ah! mes Frères, répond saint Augustin, c'est que, selon le cours ordinaire de la Providence, les Chrétiens charitables ne tombent jamais dans cet affreux malheur d'une mort criminelle et impénitente; c'est que Dieu ne permet pas qu'ils soient surpris dans leur péché, ni enlevés avant que de s'être mis en état d'éprouver ses miséricordes et de recevoir ses récompenses. Il a ses voies pour cela; il a ses ressorts qu'il fait agir : au lieu qu'il abandonne ces âmes impitoyables, que la misère du prochain n'a pu fléchir, et qui ne se sont jamais attendries que pour elles-mêmes.

Quoi qu'il en soit, l'obligation de secourir les prisonniers est incontestable, puisque c'est un des points essentiels sur quoi nous serons jugés de Dieu. Je sais, Mesdames, que ce précepte est enfermé dans celui de l'aumône; mais je prétends que de tous les préceptes particuliers compris dans le précepte général de l'aumône, celui-ci est d'un devoir plus rigoureux, plus pressant, plus absolu. Concevez-en bien la raison : c'est que le précepte de la charité envers les pauvres est fondé sur leurs besoins et sur leur misère. Par conséquent, où il y a plus de besoins et où la misère est plus grande, la charité doit plus s'exercer, et l'obligation en est plus expresse et plus étroite. Or y a-t-il une misère pareille à celle de ces prisonniers? Ce sont les plus malheureux des hommes, puisqu'ils ont perdu le premier de tous les biens, qui est la liberté. Vous me direz qu'ils ont mérité de la perdre; et moi je vous dis, avec saint Chrysostome, que, cela même supposé, c'est ce qui redoubleroit encore leur malheur d'avoir perdu le plus précieux de tous les biens, et de l'avoir perdu par leur faute. Mais je dis plus, et j'ajoute qu'il n'est pas vrai qu'ils l'aient tous perdu par leur faute, ce bien dont on est si jaloux dans toutes les conditions, et dont on fait en cette vie le souverain bonheur. Car combien y en a-t-il parmi eux qui n'en sont privés que par un pur revers de fortune? Combien y en a-t-il dont les dettes et la ruine n'ont été nullement l'effet ni de leur mauvaise conduite ni de leur mauvaise foi, mais d'un événement et d'une occasion qu'ils n'ont pu éviter? Sans y avoir en rien contribué, ils en portent toute la peine. Or que peut-on imaginer de plus déplorable et de plus digne de compassion? Figurez-vous qu'un accident imprévu vous a réduites dans la même disgrâce : que penseriez-vous de ceux qui, se trouvant en pouvoir de vous relever, ou du moins d'adoucir vos chagrins et de les diminuer, vous en laisseroient porter tout le poids et ressentir toute l'amertume? Quelles plaintes en feriez-vous?

de quelle dureté les accuseriez-vous ? quelle justice en demanderiez-vous au ciel ? et dans vos transports , de quelles malédictions peut-être les frapperiez-vous ? Ce n'est pas assez : combien même parmi ces malheureux sont arrêtés pour des crimes qu'on leur impute , mais qu'ils n'ont pas commis , et attendent que leur innocence soit reconnue ? Cependant , que ne souffrent-ils point ? Ils se voient traités comme des criminels , méprisés , déshonorés , resserrés dans une prison , qui seule leur tient lieu de supplice. Que comprenez-vous de plus désolant ? et si vous pouviez les distinguer et les connoître , que leur refuseriez-vous ? Or il vous doit suffire de savoir qu'il y en a de tels , comme en effet il y en a presque toujours. Mais je veux enfin qu'ils soient coupables ; et j'en reviens à la pensée de saint Chrysostome , que s'ils sont indignes de la liberté , ils n'en sont , par cette indignité même , que plus misérables. Les innocents ont le témoignage de leur conscience pour les soutenir ; mais ceux-ci dans leur propre cœur ont un bourreau domestique qui ne cesse point de les tourmenter. Dans l'attente d'un jugement dont ils ne peuvent se défendre , et dont ils prévoient toute la rigueur , durant ces journées et ces nuits où , séparés de toute société et de tout commerce , ils n'ont , dans l'horreur des ténèbres , qu'eux-mêmes avec qui raisonner , qu'eux-mêmes de qui prendre conseil , quelles réflexions les agitent ? quelles vues de la mort , et d'une mort ignominieuse , d'une mort violente et douloureuse ? que d'idées lugubres ! que d'images effrayantes et désespérantes ! ajoutez à ces tourments de l'esprit les souffrances du corps : un cachot infect pour demeure , un pain grossier et mesuré pour nourriture , la paille pour lit. Ah ! Mesdames , y a-t-il de l'humanité à ne leur pas donner dans ces extrémités les foibles soulagemens dont ils sont encore capables ? Pour être criminels , ne sont-ce pas toujours des hommes ? Chez les païens mêmes et chez les nations les plus féroces , on ne les abandonneroit pas ; et n'est-il pas honteux que la charité chrétienne trouve en nous des cœurs moins compatissans et moins tendres qu'elle n'en a trouvé dans des infidèles ?

Outre ces prisonniers , il y a d'autres pauvres ; mais ces pauvres , ou retirés dans des maisons publiques et dans des hôpitaux , ont ces personnes auprès d'eux , dont toute la profession et tout l'emploi est de les servir : ou , maîtres d'eux-mêmes et de leur liberté , peuvent travailler , peuvent mendier , peuvent chercher leur vie , peuvent , à vos portes , en vous représentant leurs misères , forcer , pour ainsi dire , malgré vous , votre miséricorde. Il n'y a que les prisonniers qui manquent de toutes ces ressources. Il semble que ce soient comme les morts du siècle : *Inter mortuos sæculi* ¹ ; il semble que ce soient

¹ *Psalm.* 142.

des excommuniés, qui ne peuvent paroître en aucun lieu, et dont tout le monde doit s'éloigner : *Posuerunt me abominationem sibi* ¹. Or en cet état, Mesdames, je soutiens que vous êtes d'autant plus obligées de les aider, qu'ils sont plus dépourvus des moyens ordinaires pour s'aider eux-mêmes, et je reprends mon raisonnement. Car la loi de Jésus-Christ vous oblige à prendre soin des pauvres; et plus ces affligés sont affligés, plus cette obligation croît, et plus elle devient particulière. Point de pauvres plus pauvres que ceux dont je vous recommande les intérêts, et point d'affligés plus affligés. Tirez vous-mêmes la conséquence, et instruisez-vous. Je puis dire, Mesdames, que dans la prison vous trouverez toutes les sortes de misères dont le Fils de Dieu fera le dénombrement au jour de ses vengeances éternelles. Venez et voyez : dans ce triste séjour vous trouverez, non-seulement la captivité et l'esclavage, mais la faim, mais la soif, mais la nudité, mais la maladie et l'infirmité, mais toutes les calamités de la vie; tellement, que de négliger ces misérables et de les délaisser, ce seroit vous exposer à entendre contre vous, de la bouche de Jésus-Christ, tous les reproches qu'il doit faire aux réprouvés. Il ne vous diroit pas seulement, J'étois prisonnier, et vous ne vous êtes pas mises en peine de me visiter; mais il vous diroit : J'étois dévoré de la faim, et vous ne m'avez pas donné à manger : *Esurivi, et non dedistis mihi manducare* ²; mais il vous diroit : J'étois pressé de la soif, et vous ne m'avez pas donné à boire : *Sitivi, et non dedistis mihi potum* ³; mais il vous diroit : J'étois nu, et vous ne m'avez pas donné de quoi me vêtir : *Nudus, et non cooperuistis me* ⁴; mais il vous diroit : J'étois malade et infirme, et vous ne m'êtes pas venues voir : *Infirmus, et non visitastis me* ⁵. Il vous le diroit, Mesdames; et qu'auriez-vous à répondre? Je conçois que d'autres pourroient s'excuser sur le mauvais ordre de leurs affaires, ayant à peine ce qui leur est nécessaire dans leur condition. Mais en vérité, cette excuse seroit-elle recevable de votre part? Jugez-vous de bonne foi vous-mêmes; et sans qu'il soit besoin que j'entre avec vous en des discussions et en des questions où vous aurez toujours des prétextes pour vous justifier devant les hommes, quand vous en voudrez avoir, ne vous flattez point, et faites-vous justice devant Dieu. N'avez-vous pas des biens, n'avez-vous pas du crédit, n'avez-vous pas du loisir plus qu'il ne faut, pour vous employer utilement à cet exercice de charité que je vous propose, et dont vous ne pouvez ignorer l'importance? Il ne sera pas seulement profitable à ceux que vous soulagerez : mais il me reste à vous montrer combien il vous peut être salutaire à vous-mêmes par les avantages qui y sont attachés; c'est la troisième partie.

¹ Psalm. 87. — ² Matth., 25. — ³ Ibid. — ⁴ Ibid. — ⁵ Ibid.

Quand je dis, Mesdames, que la miséricorde envers les prisonniers, que le soin de les assister et de les visiter, peut être pour vous une des pratiques les plus salutaires, je ne parle point précisément du mérite que l'aumône renferme, ni des bénédictions que Dieu s'est engagé à répandre sur vous avec plus ou moins d'abondance, selon que vous seriez plus ou moins libérales à répandre vos dons, et à faire sentir aux pauvres les effets de votre charité. Ce sont des avantages inestimables, mais si connus, et si hautement, si souvent promis dans l'Écriture, qu'il n'y a personne qui n'en soit instruit, et qu'il seroit assez inutile de vous redire là-dessus ce que les prédicateurs vous ont déjà fait tant de fois entendre. Sans donc m'arrêter à une instruction si vague et si générale, voici quelque chose de plus particulier, et qui peut infiniment contribuer à l'édification de vos mœurs; car pour peu que vous fassiez de réflexions en visitant les prisons, c'est là que vous apprendrez à craindre Dieu, à redouter sa justice et ses jugements, à expier le péché qui en est le sujet, et à vous en préserver. Entrez, s'il vous plaît, dans ma pensée, qui vous paroîtra également solide et sensible.

David souhaitoit que les hommes, dès cette vie, pussent descendre dans les enfers, pour y être eux-mêmes témoins des affreux jugements que Dieu y exerce : *Descendant in infernum viventes*¹. C'étoit le souhait du Prophète, mais du reste un souhait impossible dans l'exécution, et selon les voies communes de la Providence. Car comment l'homme, sans un miracle, pourroit-il pénétrer dans ces abîmes de feu? et comment y subsisteroit-il assez de temps pour examiner ce qui s'y passe, et pour en revenir touché de tout ce qui lui auroit frappé la vue? Mais voulez-vous savoir, Mesdames, ce qui peut être en quelque manière pour vous le supplément de ce spectacle d'horreur, et vous en tracer une idée capable de faire sur vos cœurs les plus fortes impressions, pour vous ramener à Dieu, et pour vous tenir toujours soumises à la loi de Dieu? Ce sont ces prisons où la justice humaine rassemble tout ce qu'elle découvre de criminels, pour lancer sur eux ses arrêts, et pour les livrer à toute la sévérité de ses châtimens : et qu'est-ce en effet qu'une prison? Me sera-t-il permis de parler de la sorte? mais il me semble que je n'exagérerai point si je dis que c'est la plus vive image de l'enfer. Dans l'enfer, c'est la justice de Dieu qui se satisfait; et dans la prison, c'est la justice des hommes. Je sais combien, d'une part, il y a peu de proportion entre l'une et l'autre; je sais que Dieu punit en Dieu, et que

¹ *Psalm.* 54.

les hommes ne punissent qu'en hommes : mais c'est de là même que vous pouvez d'ailleurs tirer le fond d'une méditation la plus touchante, et la plus propre à vous imprimer dans l'âme une sainte et utile frayeur de ces jugements formidables que Dieu réserve aux pécheurs, et qui feront leur réprobation éternelle.

Car à la vue de ces criminels que vous visiterez dans les prisons ; au milieu de tant d'objets dont vos cœurs seront émus, et qui vous rempliront d'une terreur secrète ; à l'entrée de ces cachots où se présenteront à vous des malheureux enchaînés, défigurés, interdits et désespérés ; si vous voulez vous recueillir en vous-mêmes, et vous rendre dociles aux mouvements de la grâce, il est difficile que vous ne soyez pas frappés des considérations suivantes ; ne les perdez pas de vue : qu'il est bien terrible de tomber dans les mains de Dieu, puisqu'il est si terrible de tomber dans les mains des hommes ; que si les hommes ne croient pas excéder, en condamnant à la mort et aux derniers supplices les transgresseurs des lois qu'ils ont imposées, Dieu, à plus forte raison, ne peut porter trop loin ses vengeances contre les transgresseurs de ses commandements ; que nous sommes plus coupables devant Dieu que ces prisonniers ne le sont devant les hommes, parce qu'ils n'ont commis la plupart qu'un seul crime devant les hommes, au lieu que nous sommes responsables à la justice divine de mille désordres ; que si maintenant cette divine et redoutable justice suspend ses coups, et paroît même comme endormie, elle aura son temps, où elle s'éveillera, où elle éclatera, où elle nous appellera à son tribunal, où elle prononcera contre nous ses anathèmes ; que la justice des hommes, quelque éclairée qu'elle soit, a besoin de longues procédures pour parvenir à la connoissance des crimes, et pour convaincre les criminels ; mais que tous nos péchés, que tous nos crimes sont connus de Dieu dans le moment même que nous les commettons, parce qu'il en est témoin ; qu'on peut fléchir la justice des hommes, mais que durant l'éternité tout entière la justice de Dieu sera toujours également inexorable ; que dans ces prisons bâties par les mains des hommes, et par les ordres de la justice des hommes, cette justice humaine n'empêche pas qu'on ne procure aux criminels qu'elle poursuit quelque adoucissement ; mais que dans cette prison éternelle, bâtie de la main de Dieu, que dans ce feu allumé du souffle de Dieu, il n'y aura jamais ni consolation ni soulagement à espérer ; que ce feu dévorant ne s'éteindra jamais, et que le ver rongeur qu'on y ressent ne mourra jamais : *Vermis eorum non moritur, et ignis non extinguitur* ¹. De tout cela, Mesdames, et de tant d'autres réflexions que je retranche, mais qui ne manqueront

¹ Marc., 9.

pas de naître, que conclurez-vous? Saisies d'une crainte toute chrétienne, vous vous humilierez en la présence de Dieu, vous aurez recours à sa miséricorde, vous prendrez des mesures pour prévenir sa justice et pour vous en garantir; vous concevrez une sainte haine du péché, vous le détruirez dans vous autant qu'il vous sera possible, et par tous les moyens que la religion vous fournit; vous vous mettez en garde contre ses atteintes les plus légères, et vous le fuirez comme votre plus mortel ennemi: car voilà les fruits que peuvent produire les visites des prisons, et qu'il ne tiendra qu'à vous d'en retirer. Eh! Mesdames, vous faites tant d'autres visites dans le monde, et c'est la plus commune occupation de votre vie. Qu'y apprenez-vous, et qu'en rapportez-vous? Vous y perdez le temps, vous y offensez le prochain, vous y oubliez Dieu, vous vous y dissipez; vous y prenez tout l'esprit du siècle, toutes les maximes du siècle, tous les sentiments et toutes les manières du siècle; vous y entretenez votre vanité, votre oisiveté; et plaise au ciel que vous ne cherchiez pas quelquefois à y entretenir de plus funestes passions! Plaise au ciel que ces visites si assidues et si fréquentes, que ces visites si souvent rendues et reçues sous le spécieux prétexte de bienséance, d'honnêteté, de civilité, de société, ne dégénèrent pas en des visites d'inclination et de sensualité! Mais les visites que je vous demande, ou plutôt que Dieu vous demande, vous édifieront et vous sanctifieront.

Cependant nous avons la douleur de voir cette œuvre de charité tomber peu à peu; et si votre zèle ne se renouvelle, nous la verrons tomber tout-à-fait. Dans les commencements elle s'est soutenue, parce que la ferveur y étoit: et d'où venoit cette ferveur? De la nouveauté. L'entreprise paroisoit la mieux conçue et la plus louable, chacun y donnoit; mais qu'est-il arrivé? Par un effet de l'iniquité du siècle, qui croît tous les jours, la charité s'est refroidie, et chacun s'est relâché: *Et quoniam abundavit iniquitas, refrigescet charitas multorum*¹ L'inconstance qui nous est si naturelle, et qui ne devoit jamais avoir de part dans les œuvres de Dieu, se mêle en celle-ci. On se lasse, on se dégoûte, on se persuade qu'il y a des charités plus nécessaires. Sur cela, Mesdames, écoutez saint Augustin: c'est par où je finis. Ce Père parle de saint Laurent, et relève l'usage qu'avoit fait ce charitable lévite des trésors de l'Eglise, en les distribuant aux pauvres. De se les approprier, poursuit le saint docteur, et d'en user pour soi-même, ce seroit un crime; mais de s'en servir pour les pauvres, mais surtout de s'en servir en faveur des captifs et des prisonniers, c'est une miséricorde: *Sin verò pauperibus erogat, captivum redimit, misericordia est.* Et en effet, qui peut trouver étrange

¹ *Matth., 24.*

que les pauvres vivent? et qui peut se plaindre que des prisonniers, que des captifs soient rachetés ou du moins soulagés? *Nemo potest dicere, Cur pauper vivit? nemo potest queri quia captivi redempti sunt.* Enfin, reprend saint Augustin, c'est une œuvre si agréable à Dieu et si importante, que pour s'acquitter de ce devoir il ne faut point craindre de rompre même les vases sacrés, et de les vendre : *In his vasa Ecclesiæ confringere, vendere licet.* Dites après cela, Mesdames, que vous avez à faire un meilleur emploi de vos aumônes. Je ne prétends pas que les autres exercices de la charité chrétienne soient abandonnés : tous sont bons, tous sont méritoires devant Dieu; mais entre tous, je le répète, et j'ai tâché de vous en convaincre dans ce discours, il n'en est point de plus conforme à l'esprit et aux exemples de Jésus-Christ que la charité envers les prisonniers; il n'en est point de plus marqué, ni de plus formellement ordonné dans la loi de Jésus-Christ, et il n'en est point de plus efficace pour vous conduire au terme du salut où nous appelle Jésus-Christ, et qui est l'éternité bienheureuse, que je vous souhaite, etc.

EXHORTATION SUR LA CHARITÉ ENVERS LES ORPHELINS.

Religio munda et immaculata apud Deum et patrem hæc est, visitare pupillos in tribulatione eorum.

La religion pure et sans tache aux yeux de Dieu notre père, est de visiter les orphelins dans leur affliction. *Épître de Saint Jacques, chap. i.*

Voilà, Mesdames, la plus haute idée que vous puissiez concevoir et que je puisse vous donner du devoir de charité pour lequel vous êtes assemblées. Ce n'est pas moi qui vous la propose, c'est le Saint-Esprit; et jamais l'Écriture n'a rien décidé en des termes plus exprès que ce que vous venez d'entendre. Aussi dans toute l'Écriture ne pouvois-je choisir un texte plus propre que celui-ci pour satisfaire à ce que vous attendez de moi, et à l'engagement où je suis d'exciter votre compassion envers les orphelins. L'Écriture ne dit pas qu'une partie de la religion consiste à les visiter et à les secourir : elle dit absolument qu'en cela consiste la religion, et la religion pure et sans tache, la religion parfaite : *Religio munda et immaculata.* Or on ne peut douter que ce passage ne convienne particulièrement à ceux dont je dois vous entretenir, puisqu'il est évident que dans le monde chrétien il n'y a point d'orphelins, si j'ose ainsi dire, plus orphelins, ni par conséquent plus dignes de votre zèle. Il falloit toute l'autorité de la parole de Dieu pour vous persuader de cette importante vérité, que la religion est particulièrement attachée au soin de ces enfants qui réclament votre assistance : mais je puis vous assurer, Mesdames, que si vous comprenez bien le sens de l'Apôtre, cette vérité vous pa-

roitra non-seulement très-raisonnable, mais très-naturelle, très-conforme à tous les principes du christianisme ; et c'est de quoi j'entreprends ici de vous convaincre. Le lieu où je parle est spécialement destiné, disons mieux, spécialement consacré à la subsistance et à l'éducation de ces orphelins, qui, par l'iniquité des hommes, se trouvent tous les jours exposés au danger de périr et de se perdre, si la Providence et la charité publique ne venoient à leur secours. Oeuvre de Dieu dont vous ne pouvez ignorer l'utilité et la nécessité ; œuvre de Dieu dont on me charge de vous représenter l'état, en vous faisant au même temps connoître l'obligation que vous avez d'y contribuer, et le mérite que vous aurez d'y participer. Pour cela, Mesdames, tout mon dessein est de vous développer, dans une exposition simple et suivie, les paroles de mon texte. Il ne m'en échappera pas une, parce qu'il n'y en a pas une qui ne demande une réflexion particulière. Appliquez-vous, s'il vous plaît, et commençons.

I. On conçoit assez que le zèle d'assister les pauvres, surtout les orphelins, qui de tous les pauvres sont les plus abandonnés, est une partie essentielle de la religion, puisque c'est un des devoirs que la religion nous recommande plus expressément, et qu'elle nous en fait un point capital : *Religio* ; car il semble que de là dépende toute la prédestination. Ces hommes, et que le jugement de Dieu doit uniquement rouler sur ce précepte. Venez, dira le Sauveur du monde à ses élus, venez, vous qui êtes bénis de mon Père, parce que j'ai eu faim et que vous m'avez donné à manger, parce que j'étois nu et que vous avez pris soin de me vêtir, parce que je manquois de tout et que vous avez pourvu à mes besoins. On conçoit encore que l'aumône faite au pauvre et à l'orphelin est non-seulement une dépendance et une suite du culte de Dieu, mais un exercice actuel du culte de Dieu, puisque dans la personne de l'orphelin et du pauvre on rend hommage à Dieu même. Honorez, dit le Sage, au livre des Proverbes ¹, honorez le Seigneur de vos biens. On convient même, pour la consolation de ceux qui contribuent à cette sainte œuvre dont il s'agit ici, et à laquelle je vous exhorte, on convient que la charité qui se pratique envers les orphelins est une espèce de sacrifice, ou un vrai sacrifice, que l'on offre à Dieu ; d'où il s'ensuit que c'est donc un des premiers et des plus excellents actes de la religion. N'oubliez pas la charité, disoit saint Paul aux Hébreux ², et faites part de ce que vous avez parce que c'est par de telles hosties qu'on se rend Dieu favorable.

Tout cela est certain ; mais pourquoi saint Jacques nous marque-t-il si absolument que la religion est d'assister les orphelins et de les

¹ *Prov.*, 3. — ² *Hebr.*, 13.

visiter ; et pourquoi paroît-il la réduire à ce seul point ? voici , selon saint Augustin , sur quoi est fondée sa proposition. C'est qu'en effet toute la religion se réduit à la charité , se rapporte à la charité ; qu'elle a la charité pour principe , la charité pour fin , la charité pour objet. Ce qui faisoit conclure au maître des Gentils que la charité est la plénitude de la loi : *Plenitudo ergò legis est dilectio* ¹ , entendant par ce terme *dilectio* , l'amour du prochain ; car voilà pourquoi il ajoutoit : *Qui diligit proximum, legem implevit* ² : Celui qui aime son prochain accomplit toute la loi. Or quiconque a le zèle d'assister les orphelins et de les visiter , doit conséquemment avoir dans le cœur cet amour du prochain : je dis cet amour surnaturel , cet amour chrétien , amour pur , qui , dégagé de tous les intérêts du monde , regarde le prochain dans Dieu , et le soulage pour Dieu. Quel autre motif nous y porteroit , et qui pourroit sans cela nous faire penser à des misérables dont l'unique titre pour s'attirer cet amour est d'être les créatures de Dieu ? Je puis donc dire , et il est vrai , que celui qui s'affectionne à ces malheureux , et qui , connoissant leurs nécessités , s'empresse de leur procurer tous les soulagemens qu'il est en état de leur fournir , a dans l'âme , non-seulement de la religion , mais le fond de la religion , mais l'abrégé de toute la religion ; c'est-à-dire qu'il est dès-là préparé et déterminé à remplir sans réserve tous les autres devoirs de la religion ; et comme devant Dieu la préparation du cœur , quand elle est sincère , est réputée pour l'effet même , par ce seul acte de religion il a déjà en quelque manière tout le mérite de la religion ; il en a déjà tout l'esprit : *Religio hæc est*. Quel avantage , Mesdames , et quel bonheur pour une âme chrétienne de pouvoir , avec vérité et toujours avec humilité , se rendre à soi-même ce témoignage de sa religion ! On dit tous les jours qu'il n'y a plus de foi dans le monde ; c'est une plainte ordinaire , et une plainte qui , dans un sens , ne se vérifie que trop ; mais en quelque sens qu'on puisse l'entendre , il y aura de la foi parmi nous tant qu'il y aura des âmes charitables , puisqu'elles ne peuvent être vraiment et solidement charitables que par la foi , et que le degré de leur foi répond à l'abondance et à la mesure de leur charité : *Religio hæc est*.

II. De là , Mesdames , par une règle toute contraire , à flatter d' avoir de la religion , et n'avoir pas ce zèle de compassion , de tendresse , de miséricorde , pour des sujets aussi délaissés que le sont ceux en faveur de qui je vous sollicite , c'est une religion chimérique et imaginaire , une religion vaine et apparente , une religion dont Dieu n'est point honoré , et dont les hommes ne sont nullement édifiés. Voilà néanmoins la religion de notre siècle , et Dieu veuille que ce ne soit pas la

¹ Rom., 13. — ² *Ibid.*

vôtre ! On voit des femmes qui se piquent d'être chrétiennes et de pratiquer la dévotion, mais qui, toutes pieuses et toutes dévotes qu'elles paroissent, n'ont que de l'indifférence pour les pauvres, sont insensibles à leurs misères, les laissent souffrir, sans être touchées de leurs maux, ni se mettre en peine de les adoucir. Elles ont, si vous voulez, de la piété, mais une piété stérile, une piété dont les pauvres ne profitent point, une piété qui dès-lors ne peut être cette piété pure et sans tache que l'Apôtre nous recommande : *Religio munda et immaculata*.

Il faut que la piété, pour être pure et sans tache, glorifie Dieu. Or est-ce le glorifier, que de violer un de ses préceptes les plus étroits, qui est celui de la charité ? Est-ce le glorifier, que de renverser l'ordre de sa providence, qui n'a point donné d'autres fonds aux pauvres que ce qu'ils peuvent et ce qu'ils doivent recevoir de la charité ? Est-ce le glorifier, que d'oublier ses images vivantes, ses substituts, ses enfants, qu'il a commis aux soins des fidèles et à leur charité ? Il faut que la piété, pour être pure et sans tache, soit édifiante, soit exemplaire, soit exempte devant les hommes de tout reproche, et à l'épreuve de toute censure : et le reproche le plus honteux qu'on puisse faire à une chrétienne qui fait profession de vertu, n'est-ce pas de ne s'occuper que d'elle-même, et de n'avoir nulle pitié des pauvres ! Moins de prières, pourroit-on lui dire, moins de pratiques et d'exercices d'oraison, et un peu plus de bonnes œuvres ; moins de confessions et de communions, et un peu plus d'attention et de vigilance pour vos frères et les membres de Jésus-Christ : ou plutôt, sans rien retrancher de vos prières, ni diminuer le nombre de vos communions, montrez-en l'utilité et le fruit, par le zèle qu'elles vous inspireront pour des chrétiens comme vous, et pour subvenir à leur indigence. Autrement, ou vous n'avez que les dehors de la religion, ou la religion que vous professez, et dont vous prétendez vous prévaloir, n'est pas la religion sans tache que je vous prêche : *Religio munda et immaculata*.

III. Religion pure et sans tache aux yeux de Dieu notre père : *Apud Deum et patrem*. Car Dieu est le père des pauvres, et en particulier le père des orphelins ; par conséquent la vraie religion doit porter toute âme chrétienne à aimer singulièrement les orphelins, et à leur en donner des marques solides : pourquoi ? parce que la vraie religion, répond saint Augustin, est d'entrer dans les vues de Dieu et dans les inclinations de Dieu : or Dieu se plaît à être le père des orphelins, il s'en fait honneur ; et quand il se glorifie de cette qualité, il veut être en cela notre modèle : *Tibi derelictus est pauper : orphano tu eris adjutor* ¹ : Oui, Seigneur, c'est à vos soins paternels que le

¹ *Psalm. 9.*

pauvre est confié, et c'est vous qui êtes le protecteur de l'orphelin. Que faites-vous donc, Mesdames, quand vous vous appliquez à faire subsister ces pauvres enfants qui sont aujourd'hui l'objet de votre charité? je ne vous dis pas que vous déchargez Dieu du soin de pourvoir à leur subsistance; il est trop bon pour cesser jamais de penser à eux : mais je dis que vous êtes par-là les ministres de sa miséricorde, que vous en êtes les coopératrices et les coadjutrices; je dis que vous acquittez en quelque sorte sa providence à l'égard de ces enfants, afin qu'ils n'aient jamais lieu de se plaindre qu'il leur ait manqué. Il est leur père; et quand vous entrez dans leurs besoins par une charité bienfaisante, vous leur tenez lieu de mères en Jésus-Christ. Je dis plus encore : et c'est ainsi que vous devenez, dans un sens aussi véritable qu'il est honorable, comme les mères de Jésus-Christ même. Ne croyez pas qu'il y ait là de l'exagération, puisque c'est le Sauveur lui-même, ce divin Sauveur, qui vous le témoigne : car, dans son Evangile, il a déclaré que sa vraie mère selon l'esprit, c'étoit quiconque fait la volonté de son Père céleste : *Quicumque fecerit voluntatem Patris mei, ipse meus frater et mater est* ¹. Or pouvez-vous mieux accomplir la volonté du Père céleste qu'en vous employant auprès de ceux dont il vous a particulièrement chargées, qui sont les orphelins? *Religio munda et immaculata apud Deum et patrem hæc est.*

IV. Mais pourquoi les orphelins? *Visitare pupillos.* Ne le voyez-vous pas, Mesdames? parce que l'orphelin est, de tous les pauvres, le plus déstitué de secours et de moyens; parce que c'est à l'orphelin que la protection de Dieu est plus nécessaire; parce que c'est l'orphelin qui a plus droit de recourir à Dieu comme à son unique refuge, et de dire comme David : Mon père et ma mère m'ont quitté, ils sont perdus pour moi; mais le Seigneur m'a pris en sa garde : *Quoniam pater meus et mater mea dereliquerunt me; Dominus autem assumpsit me* ². Ce n'est pas assez; mais j'ajoute qu'entre les orphelins, il n'y en a point à qui ces paroles conviennent si naturellement qu'à ceux que la charité a retirés dans cette maison où vous venez les visiter : les autres, quoique orphelins, au défaut de leurs pères et de leurs mères, peuvent encore avoir des appuis; ils trouvent dans leurs familles des parents, des proches, qui les reconnoissent et les élèvent, ils ont des tuteurs qui ménagent leur bien et qui font valoir leurs deniers : ceux-ci n'ont ni tuteurs, ni parents, dont ils puissent implorer l'assistance; désavoués de tout le monde, ils n'ont personne dans tout le monde à qui s'adresser. Les autres, quoique sans père et sans mère, sont souvent dans un âge où ils peuvent s'aider eux-mêmes :

¹ *Matth.*, 12. — ² *Ps.* 26.

ceux-ci, dès le moment de leur naissance, sont exposés au danger prochain de périr, et périroient en effet, si le Créateur qui les a formés ne leur avoit ménagé une ressource dans la providence des hommes. Il est donc incontestable que ce sont là les orphelins les plus abandonnés de leurs pères et de leurs mères ; que ce sont ceux sur qui Dieu est plus engagé à veiller, ceux dans qui la religion pure et sans tache se pratique plus à la lettre : *Visitare pupillos*. C'est entre les bras de Dieu seul que ces pauvres enfants sont déposés ; et c'est dans vos mains, Mesdames, qu'il les remet, pour les retirer de la mort, et leur conserver une vie dont vous aurez à lui répondre.

Quel soin, dans l'ancienne loi, quel zèle Dieu n'a-t-il pas fait paroître pour les orphelins ? ceci mérite votre attention, et vous apprendra votre religion. Qu'étoit-ce, dans l'ancienne loi, que les orphelins ? Des personnes sacrées, des personnes privilégiées, des personnes spécialement protégées de Dieu, et comme telles respectées. Rien de plus authentique ni de plus formel que ce que nous lisons sur cela dans le Deutéronome. Dieu vouloit que les orphelins fussent considérés des Israélites comme leurs frères ; que chaque famille en adoptât un, et que cet orphelin ainsi adopté mangeât à la table, eût part à tous les biens, fût traité comme les autres enfants de la maison ; il vouloit que dans chaque famille il y eût une partie des dîmes affectée aux orphelins, et que lorsqu'on faisoit la récolte des fruits de la terre, on en réservât une portion pour l'orphelin, afin qu'il eût de quoi vivre ; il vouloit que les juges établis pour administrer la justice la rendissent à l'orphelin, préférablement à tout autre : voilà ce que Dieu avoit ordonné dès la loi de Moïse. Dans la loi nouvelle, qui est une loi d'amour et de miséricorde, au lieu de tout cela, Dieu s'en repose sur votre charité ; il ne vous oblige, ni à recueillir ces orphelins dans vos maisons, ni à les faire manger à vos tables ; mais il se contente que votre charité pourvoie d'une manière efficace à leur établissement. Sans exiger de vous d'autres dîmes, il veut que votre charité soit pour eux la dîme assurée de vos biens, et qu'ainsi vous soyez à leur égard encore plus secourables par le principe de la charité, que ne l'étoient les Israélites par l'obligation de la loi.

V. Vous y êtes d'autant plus indispensablement engagées, Mesdames, que ces orphelins se trouvent ici dans un état plus déplorable : *In tribulatione eorum*. Leur affliction est extrême : je veux dire que leur indigence est aussi grande que vous pouvez l'imaginer, et j'ai bien sujet de m'écrier avec saint Paul : *Os nostrum patet ad vos* ¹, Je suis député pour vous parler, et pour vous parler fortement ; *Cor nostrum dilatatum est* ², Je sens mon cœur qui se dilate, qui s'étend

¹ 2 Cor., 6. — ² *Ibid.*

par le zèle de la charité, et même de la religion, qui est là-dessus inséparable de la charité; *Non angustiamini in nobis*¹. Mes entrailles ne sont point resserrées pour vous et pour votre sanctification : *Angustiamini autem in visceribus vestris*², Mais que je crains que vos âmes ne se tiennent fermées, ou qu'elles ne s'ouvrent pas autant qu'elles devroient et qu'il est à souhaiter! Voilà des enfants dont Dieu nous charge aujourd'hui, vous et moi; il m'ordonne de vous représenter leurs besoins, de plaider auprès de vous leur cause, et d'y faire servir tout ce qu'il m'a donné de connoissances et de forces; c'est là mon ministère, et je tâche à m'en acquitter : mais quel est le vôtre? de contribuer à l'éducation de ces enfants et à leur salut, de répandre sur eux libéralement et saintement vos dons : libéralement, afin qu'ils en reçoivent une solide assistance; saintement, afin que vous en ayez devant Dieu le mérite, et que vous en obteniez la récompense : ce sera la même pour nous. Or, puisque vous aspirez à la même gloire que moi, que vos cœurs s'élargissent comme le mien : *Eamdem autem habentes remunerationem, dilatamini et vos*³.

A Dieu ne plaise que je veuille exagérer les misères de cette maison! Je suis le prédicateur de la vérité, et je ne voudrois pas m'en départir une fois, ni d'un seul point, pour exciter votre charité. On vous a dit qu'un grand nombre de ces enfants sont morts, faute de nourriture et des choses les plus nécessaires : je n'examine point si peut-être on vous en a trop dit; vous avez pu vous en instruire, et même vous l'avez dû, car votre ignorance en cela ne seroit pas une légitime excuse. On vous a dit que la multitude de ces enfants croît tous les jours, et que vos charités devroient croître à proportion. Quoi qu'il en soit, Mesdames, je sais que ces enfants sont dans la souffrance, qu'ils sont dans l'extrémité de l'indigence, et ce ne sera point amplifier si je conclus qu'ils sont donc dans l'état où la religion vous oblige à faire des efforts extraordinaires pour les soutenir : *Visitare pupillos in tribulatione eorum*.

Si vous y manquez, le sang de ces innocents demanderoit à Dieu justice; car leur sang, aussi bien que celui d'Abel, a une voix qui se fait entendre de Dieu, et qui crie de la terre jusqu'au ciel. Il est pour vous, Mesdames, du dernier intérêt que la voix de ce sang ne crie jamais contre vous. Il est pour vous d'une conséquence infinie que vous écoutiez cette voix, et que, sur le témoignage que je vous rends, vous preniez de justes mesures, et vous régliez vos aumônes. Sans cela, qui pourroit vous préserver de la malédiction dont Dieu menaçoit les Israélites par ces paroles du Psaume : *Turbabuntur à facie ejus, patris orphanorum et judicis viduarum*⁴ : Ils seront troublés et saisis

¹ 2 Cor., 6. — ² Ibid. — ³ Ibid. — ⁴ Psalm. 67.

de frayeur à son aspect, parce qu'il est le père des orphelins, et qu'il sera un jour leur juge? c'est-à-dire qu'il leur rendra justice aux dépens de ceux et de celles qui les auront négligés, et qui, témoins de leur extrême disette, ne se seront pas mis en devoir de les soulager.

Mais que dis-je, Mesdames? j'aime mieux vous exhorter à ce saint exercice par l'espérance des bénédictions éternelles que Dieu vous promet. C'est l'amour, je dis l'amour de votre Dieu, qui vous doit animer, plutôt que la crainte de ses châtimens. Il s'agit de seconder une entreprise des plus importantes à sa gloire. Il s'agit de sauver des âmes que Jésus-Christ a rachetées, et qui, n'ayant dans le monde nul asile, s'y perdroient inmanquablement, si votre zèle n'y remédloit. Il s'agit de dresser des enfans qui, sans vous, n'ayant nulle instruction, par une conséquence inévitable n'auroient nulle religion. Il s'agit de les retirer, non - seulement de la pauvreté, mais du vice, mais du libertinage, où la fainéantise, par une triste fatalité, les entraîneroit avec tant d'autres. Il s'agit de former dans leur personne de bons sujets, pour être employés partout où la Providence les destinera.

C'est votre ouvrage, Mesdames, et vous y êtes intéressées : car vous êtes comme les fondatrices de cet hôpital. C'est à vous que Dieu en a premièrement inspiré le dessein, et c'est vous qui avez eu le courage de l'entreprendre. Quand je dis vous, j'entends ces illustres dames dont toutes les assemblées des Saints publient et publieront sans cesse les charités. Vous les avez connues, et je ne vous en rappelle le souvenir que pour vous porter à les imiter. Vous leur avez succédé, et cet établissement qu'elles ont commencé ne peut être ni maintenu, ni conduit à sa perfection que par vous. Une grande princesse dont je respecte la présence, et dont l'humble modestie m'oblige à me taire sur ses éminentes qualités, n'a pas cru pouvoir mieux honorer Dieu, ni mieux reconnoître tout ce qu'elle en a reçu, qu'en se mettant à la tête de cette œuvre de piété. Sa foi l'y a engagée, et son exemple doit vous y attirer. Faites-vous un devoir et un mérite de vous conformer à ses pieuses intentions. Et vous, troupe infortunée, enfans que le crime a fait naître sans vous rendre criminels, bénissez dans votre malheur même le Dieu souverain, le Père des miséricordes : *Laudate, pueri, Dominum* ¹. Si vous êtes le rebut du monde, il y a dans le ciel un créateur qui s'intéresse à votre conservation, et à qui vous êtes aussi chers que le reste des hommes. Il est au plus haut point de la gloire, mais de ce haut point de gloire il ne dédaigne pas d'abaisser ses regards sur votre misère : *Qui in altis*

¹ *Psalm.* 112.

*habitat et humilia respicit*¹. C'est lui qui apprend aux grands du siècle, et aux plus grands, à descendre eux-mêmes jusqu'à vous; lui qui les fait sortir de leurs palais, de leurs riches et magnifiques appartements, pour se ranger auprès de vous : *Suscitans de terrâ inopem, ut sedeat cum principibus, cum principibus populi sui*². Levez vers lui vos voix, pour lui payer le juste tribut de vos louanges. C'est la louange des enfants, et des enfants à la mamelle, qui lui plaît pardessus toutes les autres : *Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem*³. Levez avec vos voix vos mains encore pures, et servez à toute cette assemblée d'intercesseurs. Vous n'en pouvez avoir de plus puissants, Mesdames, pour vous ouvrir le trésor des grâces divines, et pour vous obtenir l'éternité bienheureuse, que je vous souhaite, etc.

EXHORTATION

SUR LA CHARITÉ ENVERS LES NOUVEAUX CATHOLIQUES.

Pax fratribus, et charitas cum fide.

Que la paix soit sur nos frères, avec la charité et la foi. *Aux Ephésiens, chap. vi.*

Voici, Mesdames, une nouvelle charge pour vous; mais ce seroit, j'ose le dire, vous rendre indignes du nom de chrétiennes que vous portez, si vous la regardiez comme une charge, et si vous ne bénissiez mille fois le ciel de vous avoir ainsi réduites à l'heureuse nécessité de redoubler vos soins et vos aumônes. Vous comprenez qu'il s'agit des nouveaux catholiques, ou de ceux qui sont dans la disposition de le devenir, et qui n'attendent peut-être plus pour cela que votre secours. Ils sont répandus dans toute la France, répandus dans tous les quartiers de cette ville capitale; mais, par une providence particulière, nulle autre paroisse n'en est plus abondamment pourvue que celle-ci, et ne doit plus s'employer à leur soulagement. Encore une fois, Mesdames, ne vous en plaignez point; et bien loin de vous en plaindre, remerciez Dieu de ce qu'il vous donne, contre toute espérance, ces nouveaux sujets d'exercer votre zèle. Confiez-vous en lui, et ne doutez point qu'il ne vous donne en même temps de nouveaux moyens pour subvenir à tout, et pour remplir dans toute son étendue l'obligation qu'il vous impose. Soyez-lui fidèles, en faisant des efforts extraordinaires pour répondre aux desseins de sa miséricorde : et il vous sera fidèle, en vous faisant trouver les fonds nécessaires, et en secondant les pieuses intentions de votre charité. Telle est la préparation d'esprit où vous devez être, et que je vous demande en faveur de nos frères que le malheur de la naissance et de l'éducation a tenus si longtemps séparés de nous. Que la paix soit sur eux

¹ *Psalm 112.* — ² *Ibid.*, — ³ *Ibid.*, 8.

avec la foi, et cela par la charité que vous pratiquerez envers eux : *Pax fratribus, et charitas cum fide*. En deux mots, qui vont partager cet entretien, il faut pourvoir, tout à la fois, et à leurs besoins temporels, et à leur salut éternel : à leurs besoins temporels, en les assistant dans leur pressante nécessité ; à leur salut éternel, en les confirmant dans la foi, et en achevant leur conversion, qui n'est encore qu'imparfaite et qu'ébauchée. La charité fera l'un et l'autre, et c'est aussi à l'un et à l'autre que je viens vous exhorter.

PREMIÈRE PARTIE.

N'en doutez point, Mesdames, la nécessité de ces pauvres nouvellement convertis est très-pressante ; et si l'on ne pourvoit à leurs besoins, il est évident qu'ils doivent bientôt tomber dans l'extrême misère : pourquoi ? en voici la preuve sensible ; c'est qu'ils n'ont plus les secours qui les faisoient autrefois subsister. Dès-là donc que vous ne suppléerez pas à ce qu'ils ont perdu, ou, pour mieux dire, à ce qu'ils ont volontairement quitté en se réunissant à l'Eglise, quelle sera leur ressource, et qui les soutiendra ? Je m'explique ; et faites, s'il vous plaît, à ceci une sérieuse réflexion.

Car tant que leur religion a été tolérée, et qu'ils ont vécu dans l'église protestante, ils y étoient assistés, et bien assistés. On ne les voyoit point alors s'adresser à nous ; ils ne venoient point nous exposer leur pauvreté ; ils ne nous faisoient point entendre leurs gémissements et leurs plaintes : marque infallible qu'ils ne souffroient pas, et qu'ils trouvoient même sans peine, parmi leurs frères, ce qui suffisoit à leur condition et à leur état. En effet, la pauvreté, parmi nos hérétiques, n'étoit ni négligée, ni délaissée. Il y avoit entre eux, non-seulement de la charité, mais de la police et de la règle dans la pratique de la charité. C'étoit pour eux un devoir de secourir les pauvres dans leurs maladies, de les retirer de la mendicité, de procurer des places à ceux qui pouvoient servir, de l'ouvrage à ceux qui pouvoient travailler, des aumônes à ceux qui ne pouvoient s'aider eux-mêmes, ni s'appliquer ; de n'oublier personne, et de veiller sans exception sur tout le troupeau. Soyons de bonne foi, et ne leur refusons point la justice qui leur est due. Rendons-leur là-dessus le témoignage qu'ils ont mérité, et qu'on leur a souvent rendu. Reconnaissons que sur ce point nous n'avons rien à leur reprocher, et souhaitons que, sur cela même, ils n'aient de leur part nul reproche à nous faire.

Voilà, dis-je, comment leurs pauvres étoient traités. Mais depuis que ces pauvres, renonçant à l'erreur qui les séduisoit, se sont soustraits à la conduite des faux pasteurs qui les égardoient ; depuis qu'ils,

sont sortis de leurs mains pour se jeter dans les nôtres, et que du sein de l'hérésie ils ont passé dans le sein de la vraie Eglise, de quel œil désormais les regarde tout le parti qu'ils ont abandonné? On les dénonce aux assemblées comme des déserteurs, on les efface du nombre des frères, et on ne les compte plus dans le consistoire que pour des apostats et des excommuniés : on ne leur donne plus de part aux distributions, et on leur retranche tout ce qu'ils recevoient. Bien loin de s'intéresser pour eux et de leur continuer les mêmes gratifications, peut-être au fond de l'âme se réjouit-on de les voir dans la souffrance et dans la disette, et peut-être en triomphe-t-on. Ainsi donc, de ce côté-là, restent-ils sans espoir; ces sources auparavant si abondantes, se sont tout-à-coup desséchées, et ont tellement tari à leur égard, qu'ils n'y peuvent plus rien puiser; d'autant plus dignes de notre piété et de notre zèle, que c'est par esprit de religion et pour se joindre à nous qu'ils se sont privés de ce soutien, et qu'ils ont fermé les yeux à toutes les considérations humaines qui les pouvoient retenir.

Mais du reste, Mesdames, en faisant ce sacrifice, à quoi se sont-ils attendus, et à quoi ont-ils dû s'attendre? Ils ont cru que votre charité les dédommageroit de leur perte. Ils se sont persuadé que dans le parti de la vérité qu'ils embrassoient, il y auroit des âmes aussi tendres et aussi secourables que dans celui de l'erreur, dont ils se détachent. Ils se sont promis que, devenant par une étroite alliance nos amis, nos frères, les membres du même corps, nous ne leur refuserions pas les devoirs de l'amitié, de l'hospitalité, de la proximité, d'une sainte fraternité; que, priant devant les mêmes autels que nous, participant aux mêmes mystères que nous, mangeant avec nous le même pain céleste, et usant du même aliment spirituel à la même table, qui est la table de Jésus-Christ, on ne les laisseroit pas d'ailleurs manquer de la nourriture ordinaire, ni languir dans un triste abandonnement; que Dieu penseroit à eux, et que cette Eglise catholique dont on leur disoit tant de merveilles, *Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei*¹, que cette Eglise, à qui ils recouroient comme à leur mère, et qui les admettoit parmi ses enfants, ne seroit pas insensible à leur indigence, et ne les verroit pas périr sans prendre de justes mesures pour la conservation de leur vie. Telle a été leur attente; et, dans cette confiance, ils ont franchi le pas; ils ont rompu les liens les plus forts, qui depuis de longues années les arrêtoient; ils n'ont écouté ni les sentiments de la nature, en s'éloignant de leurs proches; ni la voix de leurs ministres, dont ils ont également méprisé et les menaces et les promesses, et les invectives et les offres.

¹ *Psalm. 86.*

Ils nous ont tendu les bras, et nous les avons reçus. Dans un premier mouvement, nous leurs avons témoigné la même joie que le bon pasteur marqua à tous ses voisins lorsqu'il eut ramené sa brebis : *Congratulamini mihi, quia inveni ovem quæ perierat*¹.

Mais en quel deuil doit se tourner pour eux cette courte joie, si de notre part ils demeurent sans assistance? N'ayant plus rien de ce qu'ils avoient, et ne trouvant rien chez nous de ce qu'ils espéroient, ne seront-ils pas dans un délaissement absolu? Quand les Israélites se virent engagés sous la conduite de Moïse et d'Aaron dans une terre aride et déserte, et qu'ils se sentirent pressés de la faim, il s'éleva parmi cette innombrable multitude d'hommes, de femmes, d'enfants, un murmure général contre leurs conducteurs et contre le Dieu même d'Israël. Où sommes-nous, s'écrièrent-ils, et en quel pays nous a-t-on fait venir? Du moins en Egypte nous avions du pain en abondance : *Comedebamus panem in saturitate*². Je sais, Mesdames, que ce murmure des Israélites étoit injuste et trop précipité. C'est pour cela qu'ils en furent punis, et que Dieu en tira une si prompte et si rigoureuse vengeance. Mais lorsque tant de nouveaux fidèles resteront parmi nous dans l'oubli, et qu'ils y seront dépourvus de toutes choses, n'auront-ils pas droit de se plaindre? et que leur répondrons-nous, quand ils nous diront, *Comedebamus panem in saturitate*, Rien ne nous manquoit où nous étions; on nous recherchoit, on nous entretenoit. Vous nous avez appelés, vous nous avez invités à vous suivre; vos prédicateurs, vos pasteurs, toutes les puissances ecclésiastiques et séculières nous ont pressés là-dessus, et fait des instances auxquelles nous n'avons pu résister. Nous nous sommes rendus, nous sommes venus, nous voici, et chacun semble nous méconnoître, chacun se retire de nous? Que sera-ce quand ils le diront à Dieu? *Comedebamus panem in saturitate* : Hé! Seigneur, nous avons éprouvé les effets de votre providence, tandis que nous marchions hors de vos voies; nous y avez-vous attirés pour nous donner la mort?

Non, Mesdames, ce n'est point ainsi que Dieu l'a prétendu. Ce seroit une honte, et pour son service, et pour son Eglise. L'honneur de l'un et de l'autre demande qu'on n'y trouve pas moins d'avantage, pas moins de douceur, pas moins de charité, que dans de fausses religions et dans des sectes formées contre lui. Si donc il est touché des murmures qu'il entendra, et si ces murmures excitent sa colère, ce ne sera pas tant à l'égard de ceux qui les feront que de ceux qui les causeront. Il pardonnera aisément à des malheureux trompés dans leurs espérances, accablés de leurs peines, incertains de leur sort,

¹ Luc., 15. — ² Exod., 16.

également troublés et de la vue du passé, et du sentiment des misères présentes, et de la crainte des maux à venir. Mais sur qui il exercera sa justice avec plus de sévérité, c'est sur vous-mêmes : pourquoi ? parce que c'est vous qui les aurez réduits en ces tristesses profondes et en ces désolations, vous qui aurez été le sujet et l'occasion de ces plaintes amères et de ces révoltes, vous qui aurez renversé les desseins de la Providence, qui aurez déshonoré l'Eglise de Jésus-Christ, et donné à l'hérésie une espèce de supériorité et d'ascendant.

Car quelles seront les railleries et les insultes des hérétiques opiniâtres et endurcis, lorsqu'ils verront le déplorable état de ces troupes de catholiques tout récemment entrés dans l'Eglise, après s'être séparés d'eux ? N'auront-ils pas lieu en apparence de leur dire ce que Moïse disoit avec vérité aux Juifs incrédules et rebelles : *Ubi sunt dii, in quibus habebant fiduciam* ¹ ? Où sont donc vos appuis ? où sont ces bénédictions du ciel, dont on vous répondoit avec tant d'assurance, et sur quoi vous faisiez tant de fond ? où sont ces âmes charitables, ces protecteurs puissants et vigilants, ces patrons qui devoient vous secourir en tout, et ne vous renvoyer jamais les mains vides ? Qu'ils paroissent, et qu'ils vous soulagent au moins en de si fâcheuses extrémités : *Surgant, et opitulentur vobis, et in necessitate vos protegant* ². Or ces outrages, Mesdames, ne retomberont-ils pas sur toute l'Eglise, et n'en serez-vous pas responsables à Dieu ?

Mais le nombre de ces convertis est trop grand. Trop grand, Mesdames ? ah ! le peut-il être trop ? le pouvez-vous penser ? le devez-vous ? Et qu'y a-t-il à souhaiter davantage, que de le voir croître sans cesse, et d'être tous rassemblés, selon le désir du Fils de Dieu, dans une même bergerie et sous un même pasteur ? *Et fiet unum ovile et unus pastor* ³. Le nombre de ces pauvres est grand : c'est pour cela que vous devez augmenter vos soins ; c'est pour cela que vous ne devez pas vous contenter de vos aumônes ordinaires ; c'est pour cela que vous ne devez pas seulement y employer tout le superflu de votre état, mais quelque chose du nécessaire. Disons la vérité : le nombre ne seroit pas trop grand, si chacune faisoit son devoir, et donnoit à proportion de ses forces. Il n'est donc trop grand que parce que plusieurs ne veulent rien contribuer, ou ne veulent pas assez contribuer.

Mais les temps sont difficiles : j'en conviens ; mais après tout, Mesdames, ne m'obligez pas à réfuter cette objection, toute spécieuse qu'elle est, par des preuves qui vous convaincroient et qui vous confondroient. Car ce sont des arguments pris de vous-mêmes, de votre propre exemple, de vos dépenses les plus communes dont nous

¹ Deut., 32. — ² Ibid. — ³ Joan., 10.

sommes témoins, et dont nous gémissons. Quoi qu'il en soit, et quoi qu'il y ait à prendre sur vous, vous n'en ferez jamais tant pour bien accueillir ces généreux prosélytes, qu'ils en ont fait pour parvenir jusqu'à nous, et pour vaincre tous les obstacles qui s'opposaient à leur réunion. Combien se sont arrachés par une sainte violence d'entre les bras de leurs parents, qui les baignoient de leurs larmes et qui leur perçoient le cœur des cris les plus douloureux? combien ont abandonné leurs héritages, et ont mieux aimé se mettre au hasard d'une ruine entière, que de s'obstiner contre la lumière qui les éclairoit et contre la grâce qui les pressoit? Que leur courage vous anime; que leur désintéressement vous instruisse : mais surtout ayez égard à leur salut éternel; et souvenez-vous qu'en les assistant dans leurs besoins, vous les confirmerez par votre charité dans la foi, et vous achèverez leur conversion, comme je vais vous le montrer dans la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Toute conversion, même sincère, n'est pas, Mesdames, dans le sens que je l'entends, une conversion parfaite; et je n'appelle conversion parfaite que celle où l'âme demeure bien affermie, sans être sujette à ces incertitudes qui rendent sa foi chancelante, ni à ces retours qui l'entraînent dans ses premiers égarements, et détruisent en elle l'œuvre de Dieu. Suivant ce principe, nous pouvons dire que, s'il y a beaucoup de catholiques nouvellement convertis, il y en a peu qui le soient pleinement et parfaitement; pourquoi? parce qu'il y en a peu en qui la foi ne soit encore bien foible, et dont on ne doive craindre de scandaleuses rechutes. Il est donc d'une extrême conséquence de les fortifier, et de nous les attacher si étroitement, que rien ne puisse les rengager dans leurs anciennes erreurs, ni les détourner du droit chemin où la miséricorde du Seigneur les a conduits. Que faut-il pour cela? Gagner leur esprit et leur cœur : leur esprit, en leur persuadant toujours de plus en plus la vérité de notre religion; leur cœur, en les affectionnant à cette même religion et la leur faisant aimer. Or l'un et l'autre, Mesdames, dépend de vous, et sera le fruit de votre zèle pour eux et pour tout ce qui les concerne. Voici comment : écoutez-le, s'il vous plaît.

Car je soutiens d'abord que vous ne leur ferez jamais mieux connoître la vérité de notre religion que par la charité qui s'y pratique, puisque la charité est la marque la plus certaine de la sainteté, et que la sainteté est un des plus favorables préjugés de la vérité. Je ne prétends pas néanmoins que ce soit là le seul motif de leur créance. On sait assez que toutes les hérésies ont affecté l'éclat des bonnes œuvres et d'une charité fastueuse. On sait que saint Augustin pour

cela, vouloit qu'on jugeât des personnes par la foi, et non de la foi par les personnes. Mais quand aux autres motifs la charité se joint, une charité bienfaisante, une charité prévenante, une charité toujours vigilante et constante, c'est ce qui achève de déterminer les esprits et de les fixer. Aussi est-ce cette charité envers les pauvres, qui si longtemps a donné du crédit à la religion prétendue réformée. Ce n'étoit pas une preuve suffisante pour elle, parce que ce n'étoit pas une preuve entière et complète; mais enfin cette preuve, quoique suspecte de sa part, ne laissoit pas de faire impression, et de lui attirer une infinité de sectateurs. C'étoit un faux métal, mais qui frappoit les yeux; et ces pauvres, dont vous êtes présentement chargées, n'étoient la plupart retenus que par-là, et n'avoient point de plus puissante raison qui les convainquit.

Ainsi, Mesdames, pour vous conformer à leurs dispositions, il faut maintenant que vous les détrompiez de la fausse opinion où l'on s'étudioit à les élever : que de toutes les religions, il n'y avoit que la protestante qui s'intéressât pour les pauvres. Il faut que vous leur fassiez voir qu'entre les autres prérogatives de la religion catholique, elle a encore celle-ci, d'être la plus compatissante et la plus miséricordieuse. On prépare des missions pour leur instruction, et je ne puis assez louer un dessein si digne du zèle apostolique. Mais du reste, il faut, avant toutes choses, que vous soyez vous-mêmes leurs missionnaires : par où? par vos libéralités. Car, pour appliquer ici la parole de saint Paul, *Prius quod animale, deindè quod spirituale*¹, le temporel ouvre la voie au spirituel, et c'est un des préparatifs les plus efficaces. Voilà ce qui conciliera aux ministres du Seigneur l'attention de ces nouveaux disciples; voilà ce qui donnera de la force à leurs paroles, et ce qui appuiera leurs prédications. Quand ces pauvres, que l'Eglise a recueillis dans son sein, verront des dames de qualité les rechercher elles-mêmes, les visiter, les encourager, les aider, c'est ce qui les touchera. Ils concluront qu'une religion qui inspire une charité si pure, n'est point aussi affreuse que leurs ministres la leur dépeignoient. Ils reviendront des fausses idées qu'ils en avoient conçues, et ils en prendront de plus justes et de plus vraies. Sans cela, les prédicateurs auront beau parler, toutes nos exhortations seront inutiles, et tout ce que nous dirons ne produira rien. Car comment recevront nos discours des gens à qui nous refusons le pain et la vie, et qui, comparant ce qu'ils sont avec ce qu'ils étoient, se trouveront parmi nous assaillis de toutes sortes de calamités, et sans espérance d'aucun soutien? Ne croiront-ils pas que leur misère est une punition du ciel; que Dieu condamne leur changement, et qu'il

¹ 1 Cor., 15.

les en châtie? et ne penseront-ils pas à retourner en arrière, et à rompre l'engagement qu'ils avoient contracté avec nous? Dangereuse tentation contre laquelle il ne tient qu'à vous, Mesdames, de les prémunir, et illusion subtile dont vos charités les détromperont.

Il y a plus : en persuadant leurs esprits, vous gagnerez leurs cœurs : car rien ne gagne plus le cœur que l'affection qu'on nous témoigne, et que le bien qu'on nous fait. Ils trouveront de la douceur dans la foi catholique, et par-là ils la goûteront; elle leur deviendra chère et aimable. Tel est le moyen dont se servoit le Sauveur même du monde : pour sauver les âmes, il guérissoit les corps, et à peine a-t-il opéré l'un de ces miracles sans l'autre. Cela paroît intéressé; mais Dieu dont la providence est adorable, emploie tout à la vocation et au salut de ses élus. Les riches et les pauvres se gagnent différemment : ceux-là d'une certaine manière, et ceux-ci par les dons. Mais qu'importe, pourvu qu'en effet on les gagne tous, et qu'à l'exemple de notre divin maître nous profitions des besoins des pauvres pour les acquérir à l'Eglise, et nous nous prévalions de leur indigence pour la gloire et les intérêts de Dieu? Moyen le plus proportionné à leur foiblesse : convertis ou non convertis, ce sont les membres de Jésus-Christ, mais les membres souffrants et languissants, qu'il faut, par conséquent, ménager, et mettre en état de bien digérer la sainte nourriture qu'on leur destine. Comme pauvres, ils doivent être évangélisés : *Pauperes evangelizantur*¹; mais il est nécessaire, à leur égard, que l'Evangile soit accompagné d'amples largesses et d'utiles secours : moyen que vous avez entre les mains, vous, Mesdames, que Dieu a pourvues des biens de ce monde, et qui aurez là-dessus plus de comptes à lui rendre. D'où s'ensuit une décision qui vous étonnera peut-être, et qui pourra troubler vos consciences, mais dont vous serez obligées de convenir, pour peu que vous y fassiez d'attention, et que vous compreniez les principes les plus communs et les plus indubitables de la morale chrétienne. C'est par-là que je finis, et c'est dans cette conclusion que je renferme tout ce qui me reste à vous représenter sur un sujet si important.

Voici donc comment je raisonne. Il est certain que les œuvres de miséricorde ne sont pas seulement de conseil, mais de précepte, dans le christianisme, puisque c'est particulièrement sur ces œuvres de miséricorde que nous devons être jugés un jour, et récompensés ou réprouvés éternellement. Il est certain que ces œuvres de miséricorde, ordonnées sous de si grièves peines, ne regardent pas seulement les besoins du corps, mais les besoins de l'âme; et même les besoins de l'âme encore plus que ceux du corps, puisque l'âme est bien plus

¹ *Matth.*, 11.

noble que le corps. De là je conclus que ce qui suffiroit pour être coupable d'un péché mortel par rapport aux besoins du corps , suffit à plus forte raison pour être également criminel par rapport aux besoins de l'âme. Si donc , comme il est évident et comme vous le reconnoissez toutes , ce seroit un péché digne de la damnation , d'abandonner le pauvre dans le danger prochain de perdre la vie du corps , faute d'un secours qu'on peut lui fournir , c'est une conséquence incontestable , que ce ne sera pas un moindre crime (je devrois dire que ce sera un crime mille fois plus grand) de l'abandonner dans le prochain danger de perdre la vie de l'âme et de se pervertir , lorsqu'on peut , par une assistance salutaire , le mettre à couvert de ce malheur et l'en préserver. Or ne savez-vous pas , Mesdames , que c'est là le péril où se trouvent une infinité de pauvres à demi convertis ? Je dis , à demi convertis ; car , malgré toutes les démonstrations extérieures et toutes les paroles qu'ils ont données , nous ne devons pas supposer qu'à leur égard tout soit déjà fait , et nous devons plutôt supposer que tout est encore à faire. En effet , les uns , ainsi que je vous l'ai d'abord marqué , quoique convertis de bonne foi , ne sont pas néanmoins bien établis dans la grâce de leur conversion. D'autres sont dans le trouble et dans l'agitation qu'a dû leur causer un changement qui les éloigne de tout ce qu'ils avoient de plus cher , et qui les engage à une créance et à des pratiques où ils n'ont point été élevés. Quelques-uns demeurent dans une indifférence et une froideur qui ne les attache à rien ; et plusieurs enfin ne se sont soumis que par force , et catholiques au-dehors , ne le sont guère dans le cœur. Jugez ce qu'il doit arriver de tous ces gens-là , si votre charité n'y remédie. Jugez si l'on peut raisonnablement espérer qu'ils aient assez de persévérance pour tenir ferme dans l'affliction et dans la disette. Ce sont des arbres transplantés : s'il n'y a point de suc dans la terre pour les nourrir , si c'est pour eux une terre sèche , y prendront-ils racine , et dès le premier orage ne seront-ils pas renversés ?

Reprenons , Mesdames : il est donc vrai que cette nombreuse multitude de nouveaux catholiques est exposée à retomber dans l'hérésie , à renoncer la foi et à se damner. Il n'est pas moins vrai que vous pouvez les arrêter sur le bord du précipice et les sauver en les cultivant , en les consolant , en les soulageant , en subvenant à leur infortune. Si vous ne le faites pas , vous en croirez-vous quittes devant Dieu ?

Hé ! Mesdames , qu'on vint actuellement vous dire qu'à la porte de cette maison un pauvre est sur le point d'expirer par la faim qui le consomme , y en a-t-il une de vous qui ne courût à l'aide , et qui s'en tint dispensée ? Or je vous avertis , moi , et vous ne pouvez l'ignorer , que des milliers de pauvres sont prêts à périr spirituellement , parce que

vous les laissez périr temporellement ; et sur cela , vous vivrez tranquilles et sans scrupules ? vous penserez n'en être point comptables à Dieu ? vous ne craignez point cette formidable menace qu'il vous fait dans l'Écriture , aussi bien qu'à ces prêtres qu'il avoit choisis pour la conduite de son peuple ? *Sanguinem autem ejus de manu tuâ requiram* ¹ : Voilà des âmes dont le salut dépendoit de vous. Elles m'étoient bien précieuses , puisque je les avois rachetées de mon sang ; mais les voilà perdues par votre faute. Je vous les redemande ; et si vous ne pouvez me les rendre , il faut que la vôtre m'en réponde : *Sanguinem autem ejus de manu tuâ requiram*. Oui, Mesdames, la vôtre en répondra : mais ce qui doit être aussi pour vous d'une consolation infinie , c'est qu'autant d'âmes que vous conserverez à Dieu , autant mettez - vous le salut de la vôtre en sûreté : autant Dieu la comblera-t-il de grâces en cette vie , et de gloire dans l'éternité bienheureuse que je vous souhaite , etc.

EXHORTATION SUR LA CHARITÉ ENVERS UN SÉMINAIRE.

Maria ergo accepit libram unguenti nardî pistici , pretiosi , et unxit pedes Jesu.

Marie-Madeleine prit une livre d'huile de senteur d'un nard excellent et de grand prix , et elle en arrosa les pieds de Jésus. *Saint Jean*, chap. xii.

C'est le témoignage que Madeleine, l'une des plus illustres pénitentes de l'Église de Dieu , et, si j'ose user de cette expression, l'une des plus saintes amantes de Jésus-Christ, donne à ce divin Maître des sentiments de son cœur, et de l'attachement le plus pur et le plus sacré. Le parfum le plus précieux ne l'est point encore assez pour satisfaire son zèle , et il n'y a rien qu'elle voulût épargner , dès qu'il s'agit de ce Sauveur adorable dont elle a embrassé la loi, et à qui elle s'est dévouée sans réserve. Beau modèle que vous propose, Mesdames, l'évangile de ce jour , et qui m'a paru convenir admirablement à ce que vous venez faire dans cette assemblée. C'est la charité qui vous y amène , et une charité d'autant plus relevée et plus parfaite, qu'elle regarde les prêtres du Seigneur et ses ministres. Je puis donc la comparer avec l'amour de Madeleine , et avec tout ce qu'il lui inspire aujourd'hui pour honorer le Fils de Dieu et pour lui marquer son inviolable fidélité. Je dis plus, et je prétends même que votre charité a des avantages qui la distinguent , et voici dans une comparaison suivie tout le fonds et tout le partage de cet entretien. Jésus-Christ témoigna que l'action de Madeleine lui étoit agréable , *Sinite illam* ² ; mais votre charité doit être encore devant lui d'un plus grand mérite ; c'est la première partie. Judas et la plupart des apôtres traitèrent de prodi-

¹ *Ezech.*, 3. — ² *Joan.*, 12.

galité l'action de Madeleine , et en murmurèrent : *Ut quid perditio hæc* ¹ ? mais votre charité doit être d'une utilité si évidente , qu'il ne peut y avoir d'esprits assez critiques pour ne la pas approuver : c'est la seconde partie. Enfin , toute la maison fut remplie de l'odeur du parfum que Madeleine versa sur les pieds du Sauveur du monde , *Et domus impleta est ex odore unguenti* ² ; et le fruit de votre charité se répandra dans toute l'Eglise : c'est la dernière partie. Donnez - moi , s'il vous plaît , votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

C'est une témérité de vouloir faire comparaison du mérite des Saints ; et saint Jérôme traite d'indiscrets et d'esprits peu sensés ceux qui entreprendroient d'examiner si de deux Saints , l'un est plus grand devant Dieu que l'autre , et s'il le surpasse dans l'état de la gloire : *Qui Sanctorum merita stultè comparant*. Mais on peut , sans imprudence , et même avec sagesse , faire comparaison des bonnes œuvres et des actions des Saints , en jugeant les unes plus méritoires , plus louables , plus agréables à Dieu que les autres , parce que Dieu nous a donné dans l'Ecriture des règles pour les discerner de la sorte , et les connoître. Il ne nous a pas révélé lequel des bienheureux dans le ciel est plus élevé et plus glorieux ; mais il nous a révélé , par exemple , que l'obéissance vaut mieux que le sacrifice , et qu'il faut quitter l'autel pour aller se réconcilier avec son frère. Il m'est donc ici permis de comparer la charité que vous exercez envers les prêtres de Jésus-Christ , avec l'action que fait Madeleine en répandant un parfum précieux sur les pieds du même Sauveur ; et je ne crois point manquer au respect dû à cette sainte pénitente , ni diminuer sa gloire , quand je dis que de contribuer par vos aumônes à la subsistance des ministres de l'Eglise , c'est quelque chose encore de plus excellent dans l'estime de Dieu , et dont il se tient infiniment plus honoré. Jésus-Christ disoit bien , en parlant de sa propre personne , que celui qui croiroit en lui , feroit de plus grands miracles que lui-même : *Qui credit in me , opera quæ ego facio et ipse faciet , et majora horum faciet* ³. Pourquoi ne pourrions-nous pas dire , sans rien perdre de l'humilité chrétienne , qu'avec la grâce de Dieu , et par la grâce de Dieu , nous sommes capables d'être employés à une œuvre plus importante en elle-même et plus relevée que celle de Madeleine convertie ? Non , Mesdames , ni Jésus-Christ , ni Madeleine n'en seront point offensés , pourvu que cette comparaison serve à exciter votre zèle pour la charité la plus parfaite que vous puissiez pratiquer. Or c'est là que je rapporte tout le parallèle que je vais faire de Madeleine et de vous , ou plutôt de l'action de

¹ *Matth.*, 26. — ² *Joan.*, 12. — ³ *Joan.*, 14.

Madeleine et de la vôtre : appliquez-vous. Jésus-Christ étoit dans la maison de Marthe , et Madeleine , prenant un vase plein de parfum , le vint répandre sur les pieds de son adorable Maître ; elle les baigna de ses larmes et les essuya de ses cheveux. Tout cela , disent les Pères , étoit la figure de l'aumône , qui , selon toutes les Ecritures , est le précieux parfum que la charité répand sur le corps mystique de Jésus-Christ , et sur ses membres , qui sont les pauvres. Ces cheveux , dont les pieds du Fils de Dieu furent essuyés , nous représentent , dans la pensée de saint Augustin , les biens superflus qui servent ou qui doivent servir à l'entretien des pauvres. Si donc ce qui n'étoit encore que l'ombre , que la figure , fut néanmoins d'un tel mérite auprès du Sauveur des hommes , combien plus est-il glorifié de la vérité même et de l'effet ?

Je vais plus avant , et j'ajoute que Jésus-Christ n'agréa l'action de Madeleine , que parce que c'étoit la figure de l'aumône et de la charité chrétienne. Car , dans le fond , cette action n'avoit rien par elle-même qui dût lui plaire , ni qui répondit aux inclinations de son cœur. Il put être sensible à la piété de Madeleine , et au zèle qu'elle eut de lui en donner quelque marque : mais cette marque , de répandre sur lui des parfums , ne convenoit nullement à la morale et à l'esprit de ce divin législateur , puisqu'il étoit venu prêcher le renoncement aux délices de la vie , et enseigner , soit par sa doctrine , soit par son exemple , l'austérité et la mortification. Pourquoi donc loua-t-il non-seulement l'intention , mais l'action de Madeleine ? Parce que l'action de Madeleine devoit être pour nous non-seulement la figure , mais l'exemplaire et le modèle d'une des plus essentielles vertus du christianisme. Or jugez par-là de quel œil et avec quels sentiments cet Homme-Dieu vous voit accomplir aujourd'hui , dans un exercice réel et véritable , ce qui , de la part de Madeleine , n'étoit qu'une image et qu'une disposition. Jugez si vous devez envier le service qu'elle eut le bonheur de rendre à Jésus-Christ. Que dis - je ? jugez si vous n'avez pas de quoi vous féliciter devant Dieu , de quoi le bénir et le remercier , de quoi lui témoigner la plus vive reconnoissance , lorsqu'il vous met en pouvoir et qu'il vous fournit les moyens et l'occasion d'agir plus selon ses affections et son gré , que cette femme si vantée toutefois dans l'Evangile , et dont l'amour fut si promptement et si abondamment récompensé par l'entière rémission de ses péchés.

Prenez garde , je vous prie : Madeleine ne se contenta pas de répandre ce parfum sur les pieds de Jésus-Christ , elle le répandit encore sur la tête de ce divin Sauveur : *Et super caput ipsius recumbentis* ¹. Circonstance que l'évangéliste a remarquée , circonstance qui

¹ *Math., 26.*

ne fut pas sans un mystère particulier, et bien propre à redoubler votre ardeur pour l'œuvre sainte à laquelle je ne puis trop fortement vous exhorter ; car entre les pauvres, qui sont les membres de Jésus-Christ, et qui composent son corps mystique, il y en a de différents ordres. Les uns, dit saint Augustin, en sont comme les pieds, et les autres comme la tête. Ceux-là, ce sont les pauvres ordinaires, qui, quoique chers à Jésus-Christ, ne tiennent après tout dans son Eglise que le dernier rang. Mais ceux-ci, ce sont les ministres du Seigneur, ses prêtres, par qui l'Eglise est gouvernée, est conduite, est dirigée, et dont la pauvreté n'avilit ni le caractère, ni la dignité. Que fit donc Madeleine quand elle versa ce parfum sur la tête du Fils de Dieu ? Elle nous donna la première idée du devoir de charité dont vous venez vous acquitter ; elle nous traça le premier plan de cet établissement que nous voyons enfin commencer, et qui ne peut être achevé que par votre secours et par vos soins ; elle vous apprit à honorer et à soulager, non-seulement les pieds, mais la tête de ce grand et sacré corps, où nous sommes tous attachés en qualité de chrétiens.

Ainsi j'ai droit de vous dire en vous la montrant : *Inspice, et fac secundum exemplar*¹. Considérez, Mesdames, examinez, et formez-vous sur ce que l'Evangile vous met devant les yeux. Voilà votre règle, voilà votre instruction, voilà le sujet de votre imitation, et le digne sujet. Ce parfum que Madeleine répand sur les pieds de Jésus-Christ, vous fait connoître à quel usage vous devez destiner tous ces agréments de la vanité humaine, dont le sexe est si curieux, et dont le prix, quelquefois excessif, seroit bien mieux employé en faveur des pauvres. Ces larmes que Madeleine verse sur les pieds de Jésus-Christ, vous apprennent à compatir aux maux du prochain, et de quels sentiments vous devez être touchées en voyant les misères des pauvres. Ces cheveux avec lesquels Madeleine essuie les pieds de Jésus-Christ, vous donnent à entendre où doit aller tout le superflu de vos biens, et qu'au lieu de se dissiper en d'inutiles dépenses, il ne doit sortir de vos mains que pour passer dans celles des pauvres.

Leçons générales ; mais en voici une particulière : *Inspice, et fac secundum exemplar*. Madeleine ne s'en tient pas aux pieds de Jésus-Christ ; et parmi les pauvres, il y en a qui sont comme les chefs du peuple de Dieu. Ce sont des pauvres, mais des pauvres respectables par leur ministère, mais des pauvres tout apostoliques, mais des pauvres spécialement chéris de Dieu, qui les a établis pour être les gardiens des âmes et les pasteurs de son troupeau. C'est de ceux-là qu'il disoit par le prophète Zacharie : Quiconque s'attaque à vous et

¹ Exod., 25.

vous blesse, s'attaque à moi-même, et me blesse dans la prunelle de l'œil : *Qui tetigerit vos, tangit pupillam oculi mei*¹. Expression qui nous marque qu'après les avoir honorés de son sacerdoce, il les honore d'une protection toute singulière; que sa providence veille particulièrement sur eux, et que c'est surtout pour eux et pour leur subsistance qu'il vous ordonne de vous intéresser.

Ne doutez donc point, Mesdames, que votre charité envers ces oints du Seigneur, pour parler le langage de l'Écriture, *Christos meos*²; ne doutez point, dis-je, que votre empressement à les secourir et à les seconder ne soit une des œuvres les plus glorieuses à Jésus-Christ, et que Jésus-Christ ne vous en tienne un compte exact. C'est répandre, non plus sur ses pieds, mais sur sa tête, le parfum le plus exquis; car s'il a dit à ses prêtres, Celui qui vous méprise, me méprise, *Qui vos spernit, me spernit*³; n'étoit-ce pas aussi leur dire conséquemment : Celui qui vous respecte, me respecte; celui qui prend soin de vous, prend soin de moi; et tout ce que vous en recevez d'assistance, je le reçois comme si j'en profitois moi-même. Ainsi, pour ne plus parler en figure, et pour vous faire comprendre plus simplement vos obligations, ainsi en usèrent ces saintes femmes qui, dans le cours de ses voyages, lui fournissoient et à ses apôtres les choses nécessaires, et y consacroient leurs revenus : *Quæ ministrabant ei de facultatibus suis*⁴. Madeleine étoit de ce nombre, et cette troupe dévote suivoit pour cela ce divin Maître. Maintenant qu'il est monté au ciel, et qu'il n'est plus visible sur la terre, c'est dans la personne de ses ministres que vous pouvez et que vous devez lui rendre les mêmes devoirs. Il n'est pas besoin de les suivre et de les accompagner dans leurs travaux évangéliques : il ne faut point les chercher loin de vous, puisqu'ils sont au milieu de vous et auprès de vous. Quand vous contribuerez, non pas à les entretenir dans une abondance sensuelle, mais à leur procurer une nourriture frugale et mesurée; non pas à leur bâtir de superbes et de vastes édifices, mais à les loger modestement et dans une demeure convenable à leurs fonctions; non pas à les vêtir, à les meubler en ecclésiastiques mondains (car il y en a de mondains et de très-mondains), mais en ecclésiastiques sages, humbles, retenus, ennemis d'une propreté affectée, et ne voulant que la pure décence de leur état : quand vous leur assurerez, non pas d'amples héritages plus propres à les relâcher qu'à les aider dans les exercices de leur ministère, mais assez de fonds pour n'être pas détournés par les inquiétudes et les embarras de la vie; alors vous imiterez ces âmes pieuses dont saint Luc a fait l'éloge, et vous aurez le même mérite de servir chacune Jésus-Christ

¹ Zach., 2. — ² Psalm. 104. — ³ Luc., 10. — ⁴ Luc., 8.

selon l'étendue de vos facultés : *Ministrabant ei de facultatibus suis.*

Ah ! Mesdames , on a quelquefois du zèle pour l'ornement des autels ; on met sa piété à embellir et à parer les tabernacles où repose le corps de Jésus-Christ , on n'y épargne rien de tout ce que l'art peut imaginer de plus riche et de plus grand. Veux-je condamner une dévotion si solide , si ancienne , et si digne de l'esprit chrétien ? à Dieu ne plaise ! dès qu'il est question du temple de Dieu , du sanctuaire de Dieu , de la demeure de Dieu , rien ne doit coûter à des hommes formés de sa main et comblés de ses dons , rien ne doit coûter à des enfants de Dieu. Mais ces tabernacles , après tout , ces autels , ne sont que des autels , que des tabernacles inanimés : et pouvez-vous ignorer que les prêtres sont les tabernacles et les autels vivants de ce Dieu de gloire ; que c'est dans leurs mains qu'il s'incarne tout de nouveau ; dans leurs mains qu'il s'immole et se sacrifie tout de nouveau ; que c'est dans leur sein qu'il habite réellement , corporellement , substantiellement , et dans leur cœur qu'il a posé son trône ? O excellence du sacerdoce , s'écrie là-dessus saint Augustin , dans un sentiment d'admiration ! *O veneranda sacerdotum dignitas !* Quelle honte seroit-ce donc , quelle indignité , que des ministres revêtus de ce sacerdoce si vénérable fussent négligés et abandonnés ! Avançons : tout agréable qu'étoit à Jésus-Christ l'action de Madeleine , les apôtres en murmurèrent , et la traitèrent de profusion : et l'œuvre sainte que je viens vous recommander est d'une utilité si évidente , qu'il n'y a personne qui puisse lui refuser son suffrage et se défendre de l'approuver. Vous l'allez voir dans la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

C'est par la fin et par la convenance ou le rapport des moyens qu'on emploie pour y parvenir , qu'il faut juger de l'utilité d'une entreprise. Car de travailler pour une fin peu importante , ou de n'user pas des moyens qui y sont propres , c'est un zèle mal entendu , et que la charité même ne peut justifier. Or , suivant ce principe , je prétends que , de toutes les œuvres qui se pratiquent dans le christianisme , une des plus utiles et des plus nécessaires est celle dont j'ai présentement à vous faire connoître les avantages. Quelle en est la fin , et quels en sont les moyens ? voilà ce qui demande une attention toute nouvelle.

La fin , Mesdames , c'est la sanctification de l'Eglise , et cette sanctification de l'Eglise consiste à en arrêter les désordres , à en retrancher les scandales , à en réformer les mœurs , à en faire observer les lois , à en rétablir la discipline. La fin est de remédier à la perte d'une infinité d'âmes , qui périssent tous les jours , soit par l'ignorance des vérités de la foi et l'oubli de leurs devoirs , soit par la contagion des

vices qui se répandent avec plus d'impunité que jamais, et portent partout avec eux la licence et la corruption : dommage infini et perte inestimable. O abîme des conseils et des jugements de Dieu ! pouvons-nous être témoins de tant de chutes et de tant de malheurs, et n'en pas sécher de douleur comme le Prophète : *Tabescere me fecit zelus meus* ¹. La fin est de faire cesser la profanation des choses saintes, l'abus des sacrements, les relâchements de la pénitence, les sacrilèges dans l'usage de la communion. La fin est de relever le culte du Seigneur, d'inspirer aux peuples du respect pour nos redoutables mystères, de les rendre plus assidus à nos prédications, à nos instructions, à nos offices, à nos cérémonies ; de rallumer l'ardeur de leur dévotion presque entièrement éteinte, et de renouveler ainsi tout le troupeau de Jésus-Christ. En un mot, Mesdames, imaginez-vous tout ce qu'il y a dans le ministère apostolique de plus parfait et de plus divin, c'est ce qu'ont eu en vue des hommes de Dieu, de fervents zélateurs de sa gloire, et de dignes ministres de sa parole.

C'eût été peu néanmoins qu'une fin si noble, s'ils n'eussent sagement pensé aux moyens. Ils ont donc cru que le moyen le plus court, le moyen le plus efficace, le plus infaillible, étoit de former de bons prêtres, qui, comme le sel de la terre, selon la figure de Jésus-Christ, et comme la lumière du monde, éclairassent l'Eglise et en conservassent la pureté. Ils ont considéré que ce sel de la terre étant une fois corrompu, et cette lumière du monde obscurcie, c'étoit une conséquence immanquable que les esprits devoient tomber dans les plus épaisses ténèbres, et les cœurs se pervertir ; que la désolation du christianisme étoit venue, dans tous les temps, beaucoup moins des peuples que de ceux qui les devoient conduire ; et que, pour aller à la source du mal, il falloit avoir des prêtres savants, des prêtres vigilants, des prêtres laborieux et appliqués, des prêtres d'une vie régulière et sans reproche, d'habiles prédicateurs, de sages confesseurs, de fidèles et de zélés pasteurs : qu'il étoit pour cela nécessaire qu'il y eût des maisons où ils fussent élevés et perfectionnés, des maisons qui servissent aux ecclésiastiques de noviciat, comme il y en a pour les religieux ; et que de même que les ordres religieux ne se sont maintenus dans l'esprit de leur institut que parce qu'ils ont eu de ces maisons d'épreuve où l'on instruisoit et l'on dispoit des sujets, en leur faisant pratiquer toutes les observances de leur état, aussi l'on ne pouvoit se promettre que jamais le clergé fût florissant, je dis florissant en vertu, si de bonne heure dans des séminaires l'on ne préparoit à la vie cléricale ceux qui se proposoient de l'embrasser, et qui s'y sentoient appelés de Dieu : que ces séminaires, au reste,

¹ *Psalm. 119.*

devoient bien être d'une autre conséquence par rapport aux ecclésiastiques qu'aux simples religieux, parce que les simples religieux, en se relâchant, ne nuisent qu'à eux-mêmes, au lieu que le dérèglement des ecclésiastiques et des prêtres est préjudiciable à tout le monde chrétien, dont ils doivent être les guides et les conducteurs : que l'on n'eût pas vu si souvent le clergé réduit dans la plus déplorable décadence, s'il y avoit eu de ces séminaires, et si l'on n'eût pas admis aux fonctions les plus sacrées des hommes sans capacité, sans régularité, et même sans piété ; des hommes qui ne connoissoient ni la sainteté de leur vocation, ni la grandeur de leurs obligations ; qui ne savoient ni ce que Dieu demandoit d'eux, ni comment ils le devoient accomplir ; des hommes qui prenoient aveuglément des fardeaux qu'ils ne pouvoient porter, et sous lesquels ils étoient obligés de succomber ; des hommes qui, sans nulle préparation et nul examen, commençoient par ce qu'il y a de plus difficile et de plus terrible ; des hommes que la nécessité, que la cupidité, que l'ambition, que des vues tout humaines et toutes profanes faisoient entrer dans l'Eglise contre les desseins de Dieu, et pour de sordides intérêts : qu'afin de tirer plus d'avantage de ces séminaires, il convenoit d'y recevoir les pauvres gratuitement, et de ne rien exiger d'eux, parce qu'autrement les meilleurs sujets se trouveroient exclus ; parce que les pauvres ont communément plus d'application et plus de talent ; parce qu'il n'étoit pas juste que de là dépendit un aussi grand bien que celui qu'on attendoit de leur éducation. Voilà, dis-je, Mesdames, les réflexions qu'ils ont faites, et le plan qu'ils se sont tracé. Mais peuvent-ils l'exécuter, si vous n'y coopérez ? Or c'est pourquoi ils ont recours à vous. C'est par ma bouche qu'ils vous parlent, et qu'ils vous exposent leurs saintes intentions et leurs pressants besoins. C'est en leur nom et de leur part que je vous dis, selon les règles et les belles maximes du grand Apôtre, que votre abondance doit suppléer à leur indigence : *Vestra abundantia illorum inopiam suppleat* ¹ : que travaillant à vous communiquer les biens spirituels, il est raisonnable qu'ils recueillent quelque chose de vos biens temporels : *Si nos vobis spiritualia seminavimus, magnum est si nos carnalia vestra metamus* ².

Mais que fais-je, et pourquoi vous citer l'Apôtre, lorsque le Maître s'est expliqué ? Car il s'agit d'obéir à l'ordre de Dieu, qui vous dit aujourd'hui ce que le Sauveur du monde disoit autrefois à ses disciples : *Messis quidem multa, operarii autem pauci* ³ : Levez les yeux, et voyez ; la moisson est abondante, mais il y a peu d'ouvriers pour faire la récolte. Adressez-vous donc au maître de la moisson ; priez-le d'ap-

¹ 2 Cor., 8. — ² 1 Cor., 9. — ³ Luc., 10

peeler des ouvriers et d'en envoyer : *Rogate ergò dominum messis , ut mittat operarios* ¹. Il y est déjà disposé ; mais c'est de vous qu'il veut se servir pour les envoyer. Vous me direz que jamais il n'y eut tant de ministres de l'Eglise qu'il y en a présentement ; et moi je vous réponds deux choses : premièrement , que plus il y en a , plus il faut de fonds pour les entretenir ; secondement , que s'il y a plus d'ouvriers que jamais , c'est ce qui vous montre évidemment l'importance et l'utilité des séminaires. Car voilà ce qu'ils ont produit. Avant qu'ils fussent érigés , il n'y avoit qu'un petit nombre de prêtres , la plupart ignorants et méprisés du public : l'hérésie en triomphoit , le libertinage s'en prévaloit. Mais dans la suite , la face des choses a bien changé , et cela par les séminaires. Si l'on voit encore quelques prêtres scandaleux qui déshonorent leur caractère , du moins y en a-t-il d'autres qui les confondent par leur conduite , et qui nous édifient par leurs exemples.

Pendant , Mesdames , nous en pouvons toujours revenir à la parole de Jésus-Christ : *Mensis multa , operarii pauci* ; Grande moisson , et peu d'ouvriers ; ou , si vous voulez , beaucoup d'ouvriers , mais peu par rapport à l'ouvrage et aux soins qu'il demande. Beaucoup d'ouvriers , mais peu qui réunissent dans leurs personnes toutes les qualités requises : la doctrine , la piété , le zèle , la discrétion , la patience , l'amour du travail. Beaucoup d'ouvriers , mais peu qui , pourvus de tous les dons nécessaires , veillent soutenir les fatigues du sacerdoce , y consumer leur vie , s'y dévouer et s'y sacrifier. Beaucoup d'ouvriers pour remplir certaines places , pour posséder certaines dignités , pour en avoir l'honneur , les privilèges , les revenus , mais peu pour en porter la charge et le fardeau. Beaucoup d'ouvriers pour les ministères éclatants , mais peu pour les emplois obscurs ; beaucoup pour les villes , mais peu pour les campagnes ; beaucoup pour Paris , mais peu pour les provinces. Et je ne m'en étonne pas ; car pour se confiner dans les provinces , surtout pour travailler dans les campagnes , il faut se résoudre à tout ce qu'il y a de plus pénible , de plus mortifiant , de plus ennuyeux et de plus rebutant : il faut être préparé à la plus triste solitude , vivre avec des hommes qui n'ont presque de l'homme que la figure , se familiariser avec eux , s'accommoder à leurs manières barbares , essayer leurs grossièretés , leur répéter cent fois les mêmes instructions pour les leur faire comprendre , et s'épuiser de voix et de forces pour leur donner quelque teinture de la religion.

Or l'établissement de ce séminaire regarde aussi bien les campagnes que les villes , aussi bien les provinces que Paris , aussi bien les emplois obscurs que les ministères les plus éclatants. On n'y envisage

¹ Luc., 10.

que la gloire de Dieu et le salut du prochain. Partout où l'un et l'autre peut se rencontrer, on est résolu de l'y chercher sans distinction de lieux et d'états. Tels sont les sentiments qu'on inspire à de jeunes ecclésiastiques, et qu'ils remportent de cette maison après s'y être quelque temps exercés. A quoi leur zèle ne les porte-t-il point ? je l'ai vu, Mesdames, et j'en puis rendre témoignage. Honoré des ordres de notre incomparable monarque, et envoyé pour annoncer l'Évangile à des peuples éloignés, j'ai vu sur ma route des ces missionnaires et de ces dignes pasteurs du troupeau de Jésus-Christ. Mais avec quelle consolation les ai-je vus ! avec quelle admiration ! J'en ai encore le souvenir vivement imprimé dans la mémoire, et je ne le perdrai jamais. J'ai vu des hommes toujours prêts dès qu'il s'agissoit de l'avancement des âmes ; des hommes occupés sans relâche à cultiver des terres sèches et arides, je veux dire à ramener des esprits égarés, à détromper des esprits prévenus, à gagner des esprits opiniâtres, à éclairer des esprits plongés dans le plus profond aveuglement, à se les concilier pour les réconcilier avec l'Église. Je les ai vus, et j'ai béni mille fois la maison d'où ils sont sortis, comme les apôtres sortirent du cénacle : c'est celle-ci. J'ai souhaité mille fois qu'ils pussent assez se multiplier, pour faire part de leurs travaux à toute notre France. Quelle réforme suivroit de là, et dans le clergé, et dans tout le corps des fidèles ! Si donc, Mesdames, vous n'êtes pas tout-à-fait insensibles à l'honneur de Dieu et au bien spirituel de vos frères ; si vous n'êtes pas insensibles à vos propres intérêts, et si vous voulez pleinement et solidement réparer tous les scandales que peut-être vous avez donnés, les uns avec connoissance, et les autres sans le remarquer ni le savoir, est-il rien que vous deviez ménager, et rien que vous puissiez refuser pour maintenir un séminaire où se forment de tels ministres ? Combien d'âmes gagnerez-vous à Jésus-Christ par vos aumônes, en leur procurant de si habiles maîtres et de si zélés prédicateurs ? Toute la maison où étoit Madeleine fut remplie de la bonne odeur du parfum qu'elle versa sur les pieds de Jésus-Christ ; et pour achever le parallèle que j'ai commencé, le fruit de votre charité se répandra dans toute l'Église : c'est la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Quelque grâce qu'eût reçue saint Paul pour reprendre, pour menacer, pour presser et pour exhorter ; pour reprendre les pécheurs, pour menacer les endurcis, pour presser les lâches, pour exhorter les tièdes et les négligents, *Argue, obsecra, increpa in omni patientiâ et doctrinâ*¹, il ne laissoit pas de mêler. parmi ses menaces et ses ré-

¹ 2 Tim., 4.

primandes, des consolations et même des louanges, pour encourager les fidèles. Après leur avoir fortement représenté leurs devoirs, il les félicitoit quelquefois de leurs bonnes œuvres, il s'en réjouissoit avec eux, il en rendoit grâces au ciel, étant persuadé que cela seroit beaucoup à exciter leur zèle, et que rien n'étoit plus capable d'augmenter la ferveur de leur charité, que de leur mettre devant les yeux les fruits qu'elle produisoit actuellement dans l'Eglise de Dieu.

Ainsi, Mesdames, écrivant aux chrétiens de Thessalonique, leur témoignoit-il sa joie de ce que, par leur moyen, la parole divine s'étoit fait écouter et respecter, non-seulement dans la Macédoine et l'Achaïe, mais dans tous les lieux du monde où la foi étoit devenue célèbre : *A vobis diffamatus est sermo* ¹. Sur quoi je vous prie d'observer que cette foi des Thessaloniciens ne s'étoit pas moins étendue dans toute l'Asie par les effets d'une charité bienfaisante, que par l'édification et le bon exemple. Car tel étoit leur esprit, tel étoit leur caractère. Une Eglise particulière faisoit ressentir à toutes les autres le zèle qui l'animoit, et n'aspiroit qu'à leur communiquer les dons célestes et les grâces dont elle avoit été favorisée.

Ainsi le même apôtre, sans prétendre enfler les Corinthiens d'un vain orgueil, leur inspiroit-il une sainte confiance, fondée d'un côté sur le succès, et de l'autre sur l'ardeur du zèle dont ils étoient remplis. Je ne puis assez louer Dieu, mes Frères, leur disoit-il, ni assez le remercier de ce qu'il répand par vous, en tous lieux, l'odeur et la gloire de son nom : *Deo autem gratias, qui odorem notitiæ suæ manifestat per nos in omni loco* ². Car nous sommes, leur ajoutoit-il, la bonne odeur de Jésus-Christ, soit à l'égard de ceux qui se sauvent, soit à l'égard de ceux qui se perdent : à l'égard de ceux qui se sauvent, parce que c'est nous qui, par nos soins, leur procurons les secours du salut ; à l'égard de ceux qui se perdent, parce que, s'ils abusent de ces moyens et de ces secours, nous servirons un jour de témoins contre eux, et nous justifierons la Providence, dont ils ne pourront se plaindre : *Quia Christi bonus odor sumus Deo, in iis qui salvi fiunt et in iis qui pereunt* ³. C'est ainsi, dis-je, que ce Docteur des nations consolait les fidèles, et que, piqués d'une émulation toute chrétienne, ils faisoient chaque jour de nouveaux efforts pour la propagation de la foi, et pour y contribuer par leurs aumônes. Voilà comment le christianisme a commencé.

Or il ne tient qu'à vous, Mesdames, que je puisse aujourd'hui vous donner la même consolation et la partager avec vous. Il n'est pas juste que je sois continuellement employé à faire la censure de vos

¹ 1 Thessal. 1. — ² 2 Cor 2. — ³ *Ibid.*

actions et de vos mœurs. Il n'est pas juste que vous n'entendiez jamais de moi que des reproches. Vous pouvez me mettre dans l'heureuse obligation de vous faire les mêmes jouissances que saint Paul faisoit à ceux de Thessalonique ; car c'est par vous que la parole du Seigneur peut être prêchée, par vous que la grâce de ses sacrements peut être sagement et utilement dispensée, par vous que les peuples peuvent être instruits, convertis, sanctifiés, non-seulement dans ce diocèse, mais dans tous les diocèses du royaume, mais, si je l'ose dire, dans tout l'univers. Et c'est ce qui arrivera, quand vous aiderez de vos soins et de vos largesses ce séminaire institué pour fournir à toutes les Eglises des docteurs de la vérité et des directeurs dans les voies de Dieu : *A vobis diffamatus est sermo*. Partout où iront et agiront ces ministres évangéliques, il y sera parlé de votre foi et de votre charité : *Sed et in omni loco fides vestra, quæ est ad Deum, profecta est*¹. Ils publieront l'un et l'autre, ils les exalteront, et, de toutes les personnes ici présentes dont ils auront en quelque sorte reçu leur mission, il n'y en aura pas une dont il ne soit vrai, par proportion, comme de Madeleine, que dans toutes les contrées et chez tous les peuples où l'Évangile sera annoncé, on annoncera ce qu'elle a fait pour ceux qui en étoient les prédicateurs : *Ubi cumque prædicatum fuerit Evangelium istud in universo mundo, et quod fecit hæc narrabitur in memoriam ejus*².

Il ne tient qu'à vous que la connoissance de Dieu ne soit répandue aussi loin, et même plus loin qu'elle ne se répandit par la charité des chrétiens de Corinthe. Car vous devez être comme eux la bonne odeur de Jésus-Christ, selon l'expression de l'Apôtre ; et malheur à vous, si vous ne pouviez pas dire dans le même sens qu'eux : *Christi bonus odor sumus in omni loco*. Or le propre de l'odeur est de s'étendre, et de remplir toute la capacité du lieu où elle est contenue. Combien de pays, je ne dis pas parmi les idolâtres et les sauvages, mais jusque dans la chrétienté, où Dieu n'est point encore connu, du moins n'est connu que très-obscurément et très-imparfaitement ? combien de villages en France où l'on n'a presque nulle idée des articles les plus essentiels de la religion ? Quel bonheur pour moi si je pouvois rendre ici par avance à Dieu d'humbles actions de grâces, et le bénir de ce que vous y allez pourvoir, et de ce que l'odeur de votre charité pénétrera dans ces régions incultes et abandonnées ! *Deo autem gratias qui odorem notitiæ suæ manifestat per nos in omni loco*³. Vous imitez en cela le zèle des premiers chrétiens, dont vous devez professer la foi. Comme les apôtres étoient chargés de parcourir le monde et d'instruire toutes les nations, les fidèles se croyoient obligés

¹ 1 Thessal., 1. — 2 Marc., 14. — ³ 2 Cor., 2.

de penser à leurs besoins , tandis qu'ils travailloient à l'accroissement de l'Eglise. Lisez les Epîtres de saint Paul ; vous y verrez comment on recueilloit pour cela tous les jours les aumônes , et avec quelle ardeur chacun s'intéressoit à l'établissement du christianisme.

Vous me direz : J'ai des pauvres dans mes terres , que j'assiste. Il est vrai , Mesdames , et à Dieu ne plaise que je blâme cette charité ! elle est solide , elle est nécessaire , et j'avoue même que c'est par-là que vous devez commencer : *Operemur bonum ad omnes , maximè autem ad domesticos fidei* ¹ : Faisons du bien à tous , mais surtout aux domestiques de la foi , à ceux dont la conduite nous a été spécialement confiée , et qui nous appartiennent de plus près. Rien de plus raisonnable ni rien de plus juste que cette règle. Suivez-la , j'y consens ; mais suivez-la tout entière , et ne vous contentez pas d'en prendre une partie et de laisser l'autre. Car elle renferme deux points : l'un particulier , c'est de soulager d'abord les nécessités de ceux qui relèvent de vous et qui vous sont soumis , *Maximè ad domesticos* ; l'autre général , et c'est d'être charitables et bienfaisants envers tout le monde , *Operemur bonum ad omnes*. Si donc de ces deux devoirs vous vous en tenez au second , et vous abandonnez le premier , vous n'accomplissez qu'à demi la loi ; et pécher dans un article de la loi , c'est , selon la parole du Saint-Esprit , violer la loi.

Et qui êtes-vous , pour prescrire ainsi des bornes à la providence du Seigneur et à sa miséricorde ? *Et qui estis , vos qui tentatis Dominum* ² ? Je dis à sa providence et à sa miséricorde , qui doivent être le modèle de notre charité , et qui , étant infinies , exigent de nous une charité sans limites. Ce n'est pas que j'ignore qu'elle peut être resserrée dans ses effets par la médiocrité de la fortune et des biens : mais hors de là , c'est-à-dire dans la disposition du cœur , elle doit être immense et embrasser tout. Car c'est en ce sens que nous sommes catholiques , et il ne suffit pas d'en porter le nom , si nous n'en remplissons la signification. Je m'explique , et observez cette pensée. Il ne suffit pas que ce nom de catholique convienne à notre foi , il faut encore qu'il convienne à notre charité. Je veux dire que , comme notre foi est la foi de tous les temps , de tous les pays , de toutes les nations du monde , et que c'est pour cela qu'elle est appelée catholique ou universelle : aussi notre charité , du moins dans le désir et la préparation de l'âme , ne doit avoir ni terme , ni mesure. Or , Mesdames , quand ce désir est bien allumé et bien sincère , il passe à la pratique autant qu'il le peut et selon qu'il le peut ; et en vérité , ne pouvez-vous pas , sans rien retrancher des aumônes que vous distribuez dans tous les lieux de votre dépendance , trouver encore de quoi

¹ Gal., 6. — ² Judith., 8.

soutenir ce séminaire, et de quoi rétablir par-là tant d'églises désolées?

Peut-être ajouterez-vous qu'il y a d'autres séminaires dans tous les diocèses du royaume, ou presque dans tous, je le sais; mais là-dessus voici ce que j'ai à répondre. Car premièrement, c'est de là même que je tire la preuve de ce que j'ai avancé. Et en effet, d'où sont venus tant de séminaires institués depuis quelques années à la gloire de Dieu et à l'avantage du public? n'est-ce pas sur le modèle de celui-ci qu'ils ont été formés, et celui-ci n'en a-t-il pas été l'origine? ne sont-ce pas les fruits qu'on en a retirés qui ont excité la vigilance et le zèle des prélats, pour procurer à leurs églises le même bien? la plupart ne s'en sont-ils pas expliqués de la sorte? ne l'ont-ils pas reconnu, et ne le reconnoissent-ils pas? Vous voyez donc comment la bonne odeur de cette maison et de la piété de toutes les personnes qui se sont intéressées en sa faveur s'est déjà fait sentir jusqu'aux extrémités de la France, et quelles bénédictions elle y a portées : *Et domus impleta est ex odore* ¹. Mais, en second lieu, je soutiens que les séminaires particuliers n'empêchent pas que celui-ci ne soit nécessaire, et qu'ils ont besoin que celui-ci subsiste comme le séminaire universel : pourquoi? afin d'entretenir l'uniformité d'esprit dans toutes les Eglises, en y entretenant l'uniformité de doctrine, de discipline, de cérémonies et de culte, d'observances et de lois. Car puisque ce séminaire est la règle des autres, et qu'il l'a été jusqu'à présent, le même esprit qui règne en celui-ci doit régner dans tous les autres, et voilà le sûr moyen de maintenir partout l'unité de la foi.

Si cette foi vous est chère, Mesdames, comme elle le doit être, vous ne manquerez aucune occasion d'en étendre l'empire et de lui soumettre les cœurs. Tant d'ennemis en attaquent la pureté et en profanent la sainteté! verrez-vous d'un œil tranquille les atteintes mortelles qu'elle reçoit tous les jours, et la laisserez-vous en proie à l'erreur qui la détruit et au péché qui la corrompt? Il lui faut des défenseurs, des propagateurs, et c'est ce qu'elle vous demande. Prenez garde : elle ne vous demande pas que vous entrepreniez vous-mêmes de combattre; elle se contente que vous y soyez disposées quand la nécessité le requiert. Elle ne demande pas que vous quittiez vos familles, et que vous alliez travailler vous-mêmes à l'établir dans des terres éloignées : elle a d'autres ministres que vous qu'elle y appelle; mais ces ministres ne peuvent rien sans vous. Quelle excuse vous justifieroit un jour devant Dieu, lorsque dans son jugement il vous reprocheroit votre indifférence pour l'honneur et le progrès d'une foi qui vous devoit être plus précieuse que la vie; de cette foi que vous

¹ 1 Joan., 12.

deviez défendre, non-seulement au péril de tous vos biens, mais au prix de votre sang? Vous vous plaignez quelquefois qu'elle s'affoiblit dans le christianisme, et cette plainte n'est que trop juste et que trop véritable : mais que ne servez-vous donc, autant qu'il vous est possible et qu'on vous en présente les moyens, à la réveiller et à la fortifier? Vous vous plaignez même de temps en temps qu'elle est bien languissante dans vos cœurs, et qu'il vous semble, à certains moments, qu'elle y est morte; mais que ne travaillez-vous donc à la ressusciter dans vous-mêmes, en contribuant à la ressusciter dans les autres? Car, selon que vous donnerez, on vous donnera; c'est-à-dire que, plus vous contribuerez à répandre au dehors ce don de la foi, plus Dieu le fera croître en vous. Telle sera dès cette vie la récompense de votre zèle, jusqu'à ce que vous receviez dans le séjour des bienheureux une gloire éternelle et la souveraine félicité, que je vous souhaite, etc.

AUTRE EXHORTATION

SUR LA CHARITÉ ENVERS UN SÉMINAIRE.

Zelus domûs tuæ comedit me.

Le zèle de votre maison me dévore. *Psaume LXXIII.*

C'est un prophète qui parle, Mesdames; et sans être inspirées comme lui de l'esprit prophétique, j'ose dire que vous devez être animées du même zèle. C'étoit l'honneur de la maison de Dieu qui le touchoit; et à quoi devez-vous être plus sensibles qu'aux besoins de ce séminaire, où Dieu habite d'une façon d'autant plus particulière, que c'est la demeure de ses ministres, et leur refuge dans la tribulation dont ils ont été affligés? Ils n'en ressentent encore que trop les effets; et si la charité ne s'intéresse pour eux et pour leur soulagement, ils ne doivent s'attendre désormais qu'à une ruine totale et à une entière désolation. La laisserez-vous tomber, cette maison de Dieu? Faudra-t-il qu'une œuvre si saintement entreprise soit tout-à-coup arrêtée par défaut de secours, lorsqu'il ne tient qu'à vous de la soutenir, de l'avancer, de la consommer? Non, Mesdames, vous ne l'abandonnerez point. Le zèle dont le Prophète étoit consumé s'allumera dans vos cœurs, ou s'y réveillera; et c'est pour l'exciter que je veux vous faire voir deux choses : qui sont ceux que vous devez ici assister, ce sera la première partie : pourquoi vous les devez assister, ce sera la seconde. Fasse le ciel que vous sortiez de cette assemblée aussi ardentes pour la maison du Seigneur, que l'étoit ce saint roi, qui s'écrioit dans le transport de son âme : *Zelus domûs tuæ comedit me!* Fasse le ciel que, sans vous borner ni à des désirs,

ni à des paroles, vous en prouviez la sincérité et la solidité par une prompte et constante pratique ! Voilà tout le sujet et tout le fruit de cette exhortation.

PREMIÈRE PARTIE.

Il est vrai, Mesdames, et c'est une maxime de l'Apôtre, dont vous êtes pleinement instruites : la charité, pour être chrétienne, doit être universelle, et faire, autant qu'il lui est possible, du bien à tout le monde. Mais sans déroger en aucune sorte à ce grand principe, ni l'affaiblir, il faut après tout reconnoître qu'il y a des pauvres plus dignes de nos soins les uns que les autres, et que vous êtes par-là même plus fortement engagées à les soulager : or tels sont les pauvres dont je parle ; car qui sont-ils ? apprenez, s'il vous plaît, à les connoître, et suivez-moi.

Ce sont de véritables pauvres, associés en cette qualité de pauvres, et réunis dans une communauté spécialement formée pour les pauvres ; qui n'y sont admis qu'après un examen de leurs personnes, de leur état, et surtout de leur pauvreté ; par conséquent qui n'imposent point par des misères feintes et apparentes, et dans le discernement desquels vous ne pouvez être trompées.

Je sais que la charité n'est point défiante ni soupçonneuse ; je sais même qu'elle doit être, au contraire, facile à croire. *Omnia credit*¹ ; qu'elle doit plutôt courir le hasard de se tromper en assistant le prochain, que de manquer au moindre de ses devoirs : mais, du reste, elle a des mesures à garder et des extrémités à éviter ; elle doit être éclairée, sage, circonspecte, pour préférer les vrais pauvres à ceux qui ne le sont pas, les plus pauvres à ceux qui le sont moins, les pauvres certains et déclarés aux pauvres suspects et douteux. Une crédulité trop prompte pourroit dégénérer en imprudence, comme aussi une défiance extrême et trop vigilante seroit souvent inhumanité et dureté. Mais de ces deux écueils, vous n'avez à craindre, Mesdames, ni l'un ni l'autre, dans la charité que vous exercerez à l'égard de cette maison. Vous y trouverez des pauvres de bonne foi, des pauvres éprouvés ; tout ce qu'ils recevront de vous et tout ce que vous leur mettrez dans les mains sera sûrement employé, parce qu'il sera employé avec connoissance. Je pourrois donc en demeurer là, et m'en tenir précisément à la raison générale du précepte de l'aumône, et de l'indispensable commandement que Dieu vous a fait de prêter secours à l'indigent dans sa nécessité : commandement d'autant plus absolu et moins sujet aux excuses et aux prétextes, que cette indigence vous est plus connue, et que vous en avez de plus évidents témoignages.

¹ 1 Cor., 13.

Mais il y a quelque chose ici, Mesdames, de plus particulier et de plus touchant encore pour vous. Car ce ne sont pas seulement de véritables pauvres; ce sont de saints pauvres, des pauvres qui vivent dans l'ordre, qui servent Dieu, qui édifient le public, qui ne scandalisent point par une pauvreté déréglée, à qui la licence et le libertinage ne tiennent point lieu de richesses; des pauvres qui observent une discipline exacte, qui joignent à la disette où les réduit leur condition l'assujettissement de l'esprit, l'obéissance à leur supérieur, la pureté des mœurs et une parfaite régularité; des pauvres qui pratiquent la vie la plus austère, et toute la mortification, toute la perfection du christianisme : tellement que ce séminaire peut passer pour le modèle d'une pauvreté évangélique, d'une pauvreté contente du pur nécessaire, d'une pauvreté ennemie par profession de tout ce qui peut flatter les sens, et tant soit peu fomenter la mollesse et la délicatesse du corps. Or par-là c'est une pauvreté plus conforme à celle du Sauveur, plus spirituelle, plus intérieure, plus du caractère de cette pauvreté que Jésus-Christ a érigée en béatitude, et à qui le royaume du ciel appartient : *Beati pauperes spiritu.*

Il y a des pauvres en qui la pauvreté n'est nullement une vertu, parce qu'elle n'est pas dans leur cœur, et qu'au contraire la cupidité y règne, l'avarice, l'injustice, un désir presque insatiable d'amasser, par quelque voie et à quelque prix que ce soit. Mais celle-ci, bornée à une simple subsistance, et ne voulant rien de plus, n'a ni vues, ni desseins, ni intrigues, ni sentiments qui puissent la corrompre en aucune sorte et en altérer l'innocence. De là même, pauvreté respectable. La pauvreté par elle-même inspire la compassion sans inspirer le respect; bien loin de relever les sujets sur qui elle tombe, et qu'elle afflige de ses calamités temporelles, elle les rabaisse, elle les avilit, elle les dégrade dans l'estime des hommes : mais la pauvreté qui se présente ici à vos yeux, tout obscure et toute dépouillée qu'elle est, doit attirer le respect et non la compassion. Si nous sommes chrétiens, nous devons plutôt lui porter envie, ou de moins nous ne pouvons lui refuser l'honneur qui lui est dû et les éloges qu'elle mérite; mais encore moins pouvons-nous l'oublier et la délaisser.

Ce sont des pauvres qui ont choisi Jésus-Christ, et que Jésus-Christ a choisis. Car quoique Dieu, à parler en général, ait choisi les pauvres pour les enrichir des dons de sa grâce, et pour les faire héritiers de son royaume céleste, *Nonne Deus elegit pauperes in hoc mundo, divites in fide et hæredes regni* ¹? il ne les a pas néanmoins tous choisis également, et tous ne l'ont pas également choisi. Il y

¹ *Jacob. 2.*

en a qu'il rejette et qu'il réproûve, parce qu'ils sont criminels; il y en a sur qui il n'a nulle vue particulière, et qu'il ne destine à rien autre chose dans le monde qu'à y tenir le dernier rang que sa providence leur a marqué : mais il n'en est pas de même de ceux-ci. Ce sont des pauvres dont Dieu a fait un choix spécial, des pauvres qu'il a distingués entre les pauvres, en les appelant à lui, et les prédestinant pour son service par une vocation qui leur est propre; des pauvres qui, répondant à cette vocation, ont eux-mêmes fait choix de Dieu, ont embrassé pour cela l'état ecclésiastique, et ont ainsi consacré leur pauvreté même et leur personne au ministère des autels. Il n'y a point de pauvre dans la vie qui n'ait droit de dire comme le Prophète : *Dominus pars hæreditatis meæ*¹ : Le Seigneur est ma portion et mon héritage : mais qui le peut dire avec un titre mieux établi que ces pauvres, qui là-dessus ont l'engagement le plus solennel ?

C'est donc à vous, Mesdames, de prendre garde que ce titre ne leur manque pas; car Dieu vous en commet le soin, et vous ne pouvez, sans contrevenir à ses ordres, le négliger. Dans l'ancienne loi il y avoit des terres, des villes même, assignées aux lévites; mais ces lévites de la loi de grâce, si je puis ainsi les nommer, Dieu veut qu'ils n'aient pour entretien et pour appui que votre charité. D'autres ont des bénéfices, ont des pensions, ont des revenus : ceux-ci n'ont de revenus, n'ont de pensions, n'ont de bénéfices que vos libéralités, dont ils n'abuseront jamais. Si ces aumônes et ces libéralités, si ces sources viennent à tarir pour eux, que feront-ils? à qui s'adresseront-ils? et ne pourront-ils pas se plaindre à Dieu qu'il les abandonne; qu'il les avoit choisis pour leur tenir lieu de tout, et pour ne les attacher qu'à lui; que dans cette vue ils ont renoncé à toutes les affaires humaines, et n'ont voulu s'occuper que de lui; qu'ils se sont séparés du monde et retirés dans ce séminaire, comptant sur sa providence et se confiant en lui; mais que cette providence ne leur fournit rien, et qu'ils demeurent les mains vides, sans fonds et sans assistance? plaintes qui retomberoient sur vous, Mesdames, et dont vous vous exposeriez à porter un jour toute la peine.

Que dirai-je encore? Ah! voici, ce me semble, ce qui doit faire sur vos cœurs une impression toute nouvelle et plus sensible : ce sont des pauvres étrangers, bannis de leur patrie, en haine de leur religion et de leur foi; des pauvres persécutés, qui souffrent pour la cause de Dieu; des pauvres à qui le lieu de leur naissance n'est interdit que parce qu'ils sont prêtres, ou qu'ils se disposent à l'être, que parce qu'ils sont catholiques et qu'ils défendent les intérêts de l'E-

¹ Psalm. 15.

glise. Dans les premiers siècles du christianisme, on les eût mis au nombre des martyrs et des confesseurs de Jésus-Christ; car, dans le temps des persécutions, c'étoit une espèce de martyre d'être exilé pour la foi, d'être prisonnier et captif pour la foi. Or voilà l'état et la situation de ces pauvres. La foi qu'ils professent leur a suscité autant d'ennemis que l'erreur a formé d'hérétiques parmi des peuples indociles et rebelles à la lumière. Ils ont enduré pour cette foi les traitements les plus rigoureux : *Angustiati, afflicti*¹. Ils ont été proscrits, poursuivis, emprisonnés : *Insuper et vincula et carceres*. Ils ont été obligés de se cacher dans des déserts et dans des cavernes; et ce n'est qu'après avoir essuyé mille périls, qu'ils ont pu parvenir jusqu'à nous, et chercher en ce royaume un asile : *In solitudinibus errantes, in montibus et cavernis terræ*².

Mais quel asile y trouvent-ils, s'ils n'y peuvent subsister? et que leur sert d'être échappés aux traits de leurs persécuteurs et aux attentats de l'hérésie, si nous les laissons languir dans la misère au milieu de la catholicité? Comprenez, Mesdames, comprenez bien qu'il ne s'agit point seulement ici de la charité et de la miséricorde chrétienne, qui vous oblige à secourir les pauvres; mais qu'il s'agit de votre religion, laquelle vous engage, par un devoir encore plus inviolable, à secourir des pauvres qui ne sont pauvres que parce que leur constance à soutenir sa gloire les a réduits dans cette pauvreté. Quand les martyrs autrefois étoient arrêtés dans les fers, tout le corps des fidèles s'employoit à leur soulagement. On les alloit trouver dans les prisons; on imaginoit mille moyens de leur adoucir leur captivité et leurs peines; on s'exposoit pour cela soi-même au martyre: tant on les honoroit, et tant on prenoit de part à tous leurs besoins. Il n'y a plus présentement le même danger: ces ministres du Dieu vivant, ces généreux confesseurs de la foi, vous pouvez sans obstacle les aider; et s'il vous reste quelque zèle pour cette Eglise dont vous êtes comme eux les membres et les enfants, combien vous doivent être chers et vénérables des hommes préparés à lui faire le sacrifice de leur sang, après lui avoir déjà sacrifié toutes leurs espérances temporelles et leur repos?

Ce sont des pauvres envers qui vous pratiquerez tout à la fois et l'aumône corporelle et l'aumône spirituelle, c'est-à-dire envers qui vous pratiquerez toute la perfection de la charité. Car prenez garde, je vous prie: la charité, qui est la reine des vertus, ne se rend pas seulement attentive aux besoins corporels du prochain; et je puis dire même que ces besoins qui regardent la vie présente sont les moindres sujets de sa vigilance et de ses soins. Contribuer à l'instruc-

tion , à l'éducation , à la sanctification du prochain ; lui procurer les secours du salut , et non-seulement de son salut , mais du salut d'autrui , auquel il peut travailler : voilà l'objet principal de la charité. A l'égard des pauvres vagabonds , on n'exerce que cette charité commune qui soulage le corps. Il est vrai que Dieu l'ordonne et qu'il la récompense ; mais ce n'est du reste qu'une charité du dernier ordre, et bien inférieure à celle qui va jusqu'à l'âme , puisque l'âme est infiniment plus noble que le corps. Dans les hôpitaux on joint l'une et l'autre , et l'on ajoute au soulagement du corps la conduite de l'âme ; mais , après tout , la fin immédiate et directe de ces maisons de charité , et , si j'ose ainsi m'exprimer, de ces infirmeries publiques , c'est la santé du corps. Tout ce qui concerne l'âme n'en est que l'accessoire ; au lieu que l'aumône corporelle ne se fait ici qu'en vue de l'aumône spirituelle ; qu'en vue d'affermir des hommes apostoliques dans leur attachement à la vraie créance , et de leur associer de zélés ouvriers qui puissent les seconder dans leurs saintes entreprises.

Enfin , Mesdames , ce sont des pauvres qui , par leurs prières, vous rendront au centuple ce qu'ils auront reçu de vous ; et qui sans cesse feront monter en votre faveur, vers le trône de Dieu , les vœux les plus ardents et les plus puissants. Deux choses qu'il ne faut point séparer, et que vous devez bien remarquer : les vœux les plus sincères et les plus ardents , et les vœux auprès de Dieu les plus efficaces et les plus puissants. Car ce ne sont point de ces pauvres grossiers et mal nés , tels que nous en voyons dans le monde , qui ne pensent qu'à leurs personnes, et dont vous ne pouvez attendre aucun retour. Ce ne sont point de ces pauvres tout matériels qui ne sentent que leurs misères, sans être touchés de leurs obligations envers les riches , et sans en avoir aucun sentiment. Ce ne sont point de ces pauvres libertins qui souvent n'ont aucun usage des exercices de la religion , et ne prient presque jamais pour eux-mêmes , bien loin de prier pour ceux qui les assistent. Ce sont des pauvres reconnoissants , des pauvres sensibles aux bienfaits , des pauvres qui , par christianisme et par piété , encore plus que par une gratitude naturelle , se tiendront obligés de lever pour vous les mains au ciel et de lui offrir leurs sacrifices.

Oui , Mesdames , pendant que vous êtes dans le tumulte et l'agitation du monde , recueillis devant Dieu , ils imploreront pour vous sa miséricorde, et lui représenteront, pour la fléchir, vos aumônes et vos charités. Pendant que vous êtes au milieu de mille dangers , et dans des occasions si fréquentes de tomber et de vous perdre , prosternés au pied des autels, ils demanderont à Dieu pour vous des grâces de salut, et les grâces les plus fortes et les plus précieuses. Pendant que

vous êtes peut-être hors des voies de Dieu et dans le désordre du péché, humiliés en la présence du Seigneur, ils solliciteront auprès de lui votre conversion, ils arrêteront les coups de sa justice, et l'engageront à jeter sur vous un regard favorable. Car si leurs vœux sont sincères et ardents, ils ne seront pas moins efficaces ni moins puissants.

Nous savons de quel poids sont les prières des pauvres ; nous savons, et l'Écriture nous apprend que Dieu exauce jusqu'à leurs simples désirs : *Desiderium pauperum exaudivit Dominus*¹ ; mais il y a des pauvres néanmoins plus en état d'obtenir, et cela par leur mérite personnel et par leur sainteté. Quand le pauvre prie, dit saint Augustin, si c'est un pécheur, ce n'est pas lui que Dieu écoute en faveur du riche, mais c'est l'aumône même du riche, qui, mise comme un dépôt dans le sein de ce pauvre, se fait entendre, et a son langage pour s'exprimer : au lieu que si c'est un Juste, si c'est un homme de Dieu, agréable à Dieu et uni avec Dieu, ce n'est plus seulement l'aumône qui touche le cœur de Dieu, mais le pauvre et l'aumône tout ensemble ; de sorte que Dieu se trouve doublement engagé à ouvrir ses trésors et à les répandre. Que ne devez-vous donc pas attendre de la médiation et des prières de ces pauvres, qui vous exposent aujourd'hui leurs besoins ? Par le commerce de l'aumône, vous entrerez en société de tous les biens spirituels qu'ils acquièrent dans la retraite, comme ils entrèrent en société des biens temporels que vous possédez dans la vie. Ce sont de fidèles serviteurs de Dieu, qui, selon l'expresse doctrine de saint Paul, suppléeront à votre pauvreté, comme vous suppléerez à leur indigence. Il faut, disoit ce grand apôtre écrivant aux Corinthiens et leur recommandant la miséricorde et la charité, il faut que votre abondance soit le supplément de l'indigence de vos frères, afin que dans votre pauvreté vous soyez vous-mêmes soulagés par leur abondance. Ce maître des nations supposoit que les pauvres étoient riches devant Dieu en mérites et en vertus ; c'est pourquoi cette règle ne peut pas être appliquée à tous les pauvres, mais seulement à ceux qui se sanctifient par la pauvreté, à ceux qui sont pauvres de cœur et d'esprit, à ceux qui vivent dans un détachement parfait des biens de la terre ; et ce même docteur des Gentils supposoit au contraire que les riches sont communément très-pauvres en bonnes œuvres et en sainteté ; d'où il concluoit que, par une communication mutuelle et utile aux uns et aux autres, ils devoient se prêter secours et s'entr'aider.

Or voilà, Mesdames, la condition avantageuse que Dieu vous offre, ou que je vous offre moi-même de sa part. Autant que ces pauvres

¹ *Psalm. 9.*

pour qui je m'emploie auprès de vous sont pauvres selon le monde, autant sont-ils riches selon Dieu, et autant peuvent-ils vous enrichir, non pas de biens passagers et périssables, mais de biens éternels et incorruptibles. Voilà les amis que vous devez vous faire suivant la parole de l'Évangile, et que vous devez, pour user de cette expression, acheter au poids de l'or : *Facite vobis amicos de mammonâ iniquitatis* ¹; des amis agréables à Dieu, chéris de Dieu, spécialement élus de Dieu, des amis qui, dans leurs longues oraisons, dans leurs austérités et leurs mortifications, dans leurs saints exercices, se souviendront de vous, et ne cesseront point d'intercéder pour vous; des amis qui, comme les anges de la terre, se présenteront devant le trône du Très-Haut; je dis plus, qui, revêtus du plus sacré caractère, et célébrant chaque jour le redoutable mystère de nos autels, immoleront pour le salut de vos âmes l'agneau sans tache et la victime de propitiation. Ah ! Mesdames, quand, au sang de ce divin agneau, ils joindront vos aumônes et leurs humbles demandes, le ciel se tiendra-t-il fermé? et que faudra-t-il davantage pour vous mettre à couvert de tous ses foudres, et pour attirer sur vous toutes ses bénédictions? De là vous voyez qui sont ceux que vous devez assister, et je vais encore vous faire voir plus particulièrement pourquoi vous les devez assister. C'est la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Il est difficile, Mesdames, que vous ignoriez l'état déplorable où se trouve réduit un royaume jusqu'à présent si fidèle à l'Église, et si catholique. L'erreur a prévalu, non par la force de la persuasion, mais par la violence des armes. L'hérésie, après avoir désolé l'Angleterre et l'Écosse, pour comble de ses prétendus triomphes, a pénétré dans l'Irlande, et y a porté ses ravages. Il n'est permis à nul prêtre d'y entrer; tous les évêques en sont chassés, tous les missionnaires exilés. Si on y tolère encore quelques pasteurs, c'est seulement jusqu'à leur mort, et sans espérance de succession. Voilà donc le troupeau de Jésus-Christ abandonné; voilà son héritage détruit; voilà dans cette terre si longtemps éclairée des plus pures lumières de la foi, et si fertile en saints, la religion éteinte, à moins que Dieu, par son aimable providence, ne daigne y pourvoir. Or il y pourvoit par l'établissement de ce séminaire, à quoi vous devez contribuer.

Car, dans cet établissement, qu'est-ce qu'on se propose? D'élever des sujets qui puissent un jour servir cette Église affligée, et en réparer les ruines; qui, malgré l'injustice des lois et la rigueur des arrêts, aillent remplacer les pasteurs qu'elle aura perdus, et dont elle

¹ Luc., 16.

est sur le point de se voir entièrement destituée ; qui osent hasarder pour cela leur liberté , leur vie , et que nul péril , que nulle crainte ne soit capable d'arrêter ; des sujets qui consolent , qui rassurent , qui maintiennent le troupeau , non pas encore absolument dispersé , mais à la veille de l'être ; qui confirment les foibles dans la foi , qui ramènent ceux que l'orage auroit entraînés ; qui inspirent un courage tout nouveau à ceux que la persécution n'aura pu ébranler. Car , du moment qu'ils manqueront de ce soutien , que doit-on se promettre d'eux , et quel fonds y a-t-il à faire sur des peuples intimidés , troublés , déconcertés ? Tel est , dis-je , le dessein que se sont tracé les zélés instituteurs de cette maison. Ils ont eu en vue d'établir un séminaire conçu et formé selon l'idée du concile de Trente , c'est-à-dire de celui de tous les conciles qui s'est appliqué avec plus de soin à la réformation du clergé , qui nous a donné là-dessus de plus solides et de plus saintes règles , et en particulier celle qui regarde l'érection des séminaires : dessein qui n'a pu être que l'œuvre de Dieu , et de cet esprit de vérité , lequel dispose tout avec autant d'efficace que de douceur et de sagesse.

Animés d'un vrai zèle pour la gloire du Seigneur , de vertueux ministres ont entrepris d'accomplir à la lettre tout ce que les Pères du concile ont prescrit , et de le suivre de point en point. Ils l'ont entrepris , et c'est ce qui s'exécute heureusement en cette sainte communauté. C'est là qu'on cultive des jeunes gens , comme de jeunes plantes dans la maison de Dieu ; de jeunes hommes qui déjà ont assez de raison pour connoître leur état et ses devoirs , mais qui n'ont point encore assez d'usage , ni assez d'expérience pour en exercer les fonctions. C'est là qu'on dresse de jeunes clercs , dont on éprouve le mérite , dont on démêle les bonnes et les mauvaises qualités , les unes pour les faire croître , et les autres pour les retrancher et les corriger ; dont on étudie le naturel , le génie , les forces , les talents , afin de les appliquer chacun à ce qui leur convient , et de leur partager utilement leurs emplois. C'est là qu'on forme de jeunes ecclésiastiques à servir l'Eglise dans l'esprit d'humilité , de pauvreté , de patience , de renoncement à soi-même. Les gens de qualité entrent dans l'Eglise pour s'y agrandir , pour s'y enrichir , pour en posséder les honneurs , pour en percevoir les revenus ; et , selon la fausse opinion du monde , dont ils ne se laissent que trop prévenir , ce seroit une honte pour eux d'être ecclésiastiques , et de n'avoir nul autre titre qui les distinguât. Mais on fait entendre à ceux-ci que le plus grand honneur où ils puissent prétendre , est de rendre à l'Eglise les services qu'elle leur demande ; qu'ils ne doivent avoir , en la servant , ni d'autres vues , ni d'autre ambition ; qu'ils la doivent servir pour les fruits qu'elle en peut retirer ;

et non pour les avantages temporels qu'ils en peuvent espérer ; et que , bien loin de vouloir profiter de ses dépouilles , ils doivent eux-mêmes se dépouiller de toutes choses , ou du moins consentir à en être dépouillés. C'est là que , dans un certain cours d'études , on leur fait acquérir toutes les connoissances nécessaires : sciences humaines , sciences divines , rien n'est omis , et rien n'échappe à leur application ; car le zèle doit être éclairé , et , sans les lumières de la doctrine , il ne peut se conduire lui-même , ni conduire les autres. C'est là que , par une pratique ordinaire et journalière de l'oraison , ils s'instruisent des voies de Dieu et des plus secrets mystères de la vie intérieure ; qu'ils se nourrissent d'utiles lectures , qu'ils y puisent de salutaires enseignements , et qu'ils se disposent à être un jour d'habiles directeurs des âmes. Enfin , c'est là que , par avance et en des exercices particuliers , ils font une espèce d'apprentissage des différents ministères où dans la suite ils doivent être employés , qu'ils s'accoutument à chanter l'office divin , à en observer toutes les cérémonies , à enseigner , à catéchiser , à exhorter , à prêcher. Quelle ressource pour cette Eglise où ils sont destinés ! et sans cette ressource , en quelle décadence va-t-elle tomber , et que pourra-t-on recueillir de tant d'ouailles livrées au pouvoir et à la fureur du loup ravissant ?

Or le moyen , Mesdames , de leur procurer ce secours , et de l'entretenir , si la charité n'y contribue ? Comment cette maison subsistera-t-elle sans fonds ? et quel autre fonds a-t-elle présentement que la Providence , et que les aumônes des fidèles ? C'est donc à vous que s'adresse toute une Eglise autrefois si florissante , mais maintenant plongée dans l'amertume , et accablée sous l'oppression de ses ennemis. C'est vers vous qu'un nombre infini de catholiques tendent les bras , et c'est sur vous qu'ils appuient toute leur espérance. Il est rapporté aux Actes des Apôtres que saint Paul vit en songe un homme de Macédoine (c'étoit l'ange tutélaire de cette province) , qui l'invitoit à y venir annoncer l'Evangile : *Transiens in Macedoniam , adjuva nos* ¹ : Aidez-nous , lui disoit-il , et pensez à nous. Après cette vision , ajoute l'historien sacré , Paul ne tarda pas à partir : Nous nous mîmes promptement en chemin , assurés que Dieu nous appelloit pour instruire les Macédoniens : *Ut autem visum vidi , statim quæ-sivimus proficisci in Macedoniam , certi facti quod vocasset nos Deus evangelizare eis* ². Ce n'est point l'ange protecteur de l'Irlande qui vous parle ici , Mesdames ; mais c'est le ministre du Seigneur envoyé de sa part , et chargé de vous recommander une des plus chères portions de son troupeau. Ce n'est point pour des idolâtres et des infidèles que je viens intercéder ; ce n'est point pour des schismatiques et des hérés-

¹ Act., 16. — ² Ibid.

tiques ; c'est pour des enfants de la même Eglise que vous , c'est pour vos frères. Je ne vous demande point que vous couriez après ces brebis errantes, ni que vous alliez les chercher sur leurs montagnes. Je ne vous dis point en leur nom : *Transiens adjuva nos* : Passez les mers, hâtez-vous de nous apporter vous-mêmes la consolation que nous attendons. Quand je vous le dirois, le même zèle qui brûloit le maître des Gentils , et qui le pressoit si vivement , devoit vous disposer à entreprendre les plus pénibles voyages ; et, retenues par de justes considérations, par des raisons de bienséance, de convenance d'état, du moins dans le sentiment du cœur, et par le désir, devriez-vous être préparées à surmonter, s'il le falloit, tous les obstacles , et à soutenir, malgré votre foiblesse, toutes les fatigues qu'il y auroit à supporter. Mais on n'en exige pas tant de vous, et voici précisément où l'on se borne : *Adjuva nos* ; c'est que vous fassiez par d'autres ce que vous ne pouvez faire par vous-mêmes. Or vous le ferez , en fournissant par vos largesses de quoi assembler de dignes ministres, de quoi les nourrir, de quoi les vêtir, de quoi les envoyer comme une sainte milice qui combatte pour l'Eglise, et qui achève, par l'efficace de la parole de Dieu, ce que vous aurez commencé par l'abondance de vos charités.

Mais on ne peut pas fournir à tout : vous le dites ; Mesdames , et c'est un langage spécieux dont on se prévaut dans le monde : mais écoutez ce que j'ai à y opposer. Car je soutiens d'abord qu'il n'y a communément rien à quoi la charité chrétienne ne puisse satisfaire, lorsqu'elle agit par l'esprit de la foi , et qu'elle est secondée par la confiance en Dieu. Cette foi et cette confiance en Dieu rendent tout possible. Avec l'une et l'autre on est capable de faire des miracles ; et c'est ce qui se vérifie tous les jours , surtout au sujet de l'aumône. Confiez-vous en Dieu, et il n'y aura point d'occasion d'exercer la charité , que vous n'embrassiez : ce que vous croyez aujourd'hui ne pas pouvoir vous deviendra praticable , et peut-être facile. Mais je vais plus loin, et je prétends que celles qui s'autorisent de cette excuse sont justement celles qui devoient moins l'alléguer : pourquoi ? parce que ce sont ordinairement celles qui pratiquent moins les œuvres de miséricorde , celles qui donnent moins aux pauvres , celles qui , possédées du monde et remplies des maximes du monde, ont moins d'attention et moins de zèle pour le soulagement du prochain ; et par conséquent qui , bien loin d'être justifiées par l'impossibilité imaginaire de fournir à tout, devoient rougir et se confondre devant Dieu de ne contribuer et de ne fournir à rien. Je prétends que cette excuse cesseroit, s'il étoit question de toute autre chose que de la charité et de l'aumône, s'il s'agissoit de fournir à vos divertisse-

ments, de fournir à votre jeu, de fournir à votre luxe et à votre faste.

Mais pour cela on se retrancheroit d'ailleurs : oui, Mesdames, on se retrancheroit pour cela ; et que ne se retranche-t-on aussi pour une des œuvres les plus importantes, qui est celle que je vous propose ? Vous savez ce qui se passa parmi les Israélites, lorsque, Moïse étant sur la montagne où il s'entretenoit avec Dieu, il leur vint dans la pensée de construire un veau d'or, et de l'adorer. Quel empressement, quelle ardeur de tout le peuple ! il n'y en eut pas un qui ne s'employât à l'exécution de ce détestable dessein ; et toutes les femmes, pour y concourir, se défirent de leurs plus précieux ornements. Voilà ce que leur inspira l'esprit d'idolâtrie ; et que ne doit pas à plus juste titre vous inspirer l'esprit de religion ? Ne remontons pas si haut, ne nous éloignons point des temps où nous vivons, et des affaires présentes : vous savez par quelle triste révolution trois couronnes ont été enlevées à l'un des plus saints et des plus déclarés protecteurs de l'Eglise. Providence de mon Dieu, vous l'avez permis par un de ces conseils impénétrables que toute la raison de l'homme ne peut approfondir ! Quoi qu'il en soit, vous savez, Mesdames, quelles ont été, je ne dirai pas les contributions, mais les profusions du parti hérétique pour susciter une guerre où la justice a succombé, où tous les droits ont été violés, où l'usurpateur a détrôné le prince légitime, et où l'Eglise, par la chute de ce prince, a perdu de si belles espérances. Hé quoi ! à cet exemple, si toutefois c'est proprement un exemple, et non pas un sujet d'horreur ; à cette vue ne vous sentez-vous point piquées d'une pieuse et généreuse émulation ? Quoi ! l'hérésie n'aura rien épargné contre la foi que vous professez, elle aura travaillé de tout son pouvoir à en arrêter les progrès et à la détruire ; et vous, pour la rétablir, pour en sauver au moins les débris, vous ne prendrez rien sur vous : tout vous coûtera, tout vous paroîtra excéder vos forces. Sur cela je vous renvoie au témoignage de cette foi même, qui vit encore assez dans votre cœur pour se faire entendre. Rendez-vous attentives à sa voix, à ses cris, à ses reproches. Que dis-je, Mesdames ? Soyez toujours de plus en plus sensibles à ses intérêts, comme je dois croire que vous l'avez été jusqu'à présent, et que vous l'êtes. Agissez pour sa cause et pour sa gloire en ce monde, et elle agira pour votre défense devant le tribunal de Dieu, et vous élèvera dans l'éternité à une gloire immortelle, que je vous souhaite, etc.

EXHORTATION SUR L'OBSERVATION DES RÉGLES.

Et quicumque hanc regulam secuti fuerint, pax super illos et misericordia.

Paix et miséricorde à tous ceux qui observeront cette règle. *Aux Galates*, chap. vi.

C'est la promesse que l'apôtre saint Paul faisoit aux Galates, en leur proposant l'excellente règle du renouvellement intérieur qu'ils devoient faire d'eux-mêmes en Jésus-Christ, et sans quoi il leur déclaroit que toutes les observances et toutes les cérémonies de la loi leur étoient absolument inutiles. Je me sers aujourd'hui des mêmes paroles, mes très-chères Sœurs; et à l'occasion du saint renouvellement de vos vœux, auquel vous vous préparez suivant l'usage de cette communauté, je ne crois pas pouvoir vous entretenir d'une matière plus importante que de l'observation de vos règles. Il y a deux choses à maintenir dans la religion : le vœu et la règle. L'un et l'autre sont sujets à déchoir; et par-là même nous devons, autant qu'il nous est possible, nous renouveler dans la pratique de l'un et de l'autre. Le vœu est comme le corps de cette forteresse mystérieuse où nous nous sommes retranchés en quittant le monde : *Urbs fortitudinis nostræ*¹; et la règle lui tient lieu de rempart, de défense, de dehors : *Ponetur in eâ murus et antemurale*². Je ne vous parlerai point ici du vœu. Je ne puis douter que, parmi des âmes si religieuses, il ne se soit toujours conservé et ne se conserve dans toute son intégrité; mais à l'égard de la règle, nous confessons tous, chacun dans notre état, que, comme elle est plus exposée aux atteintes de notre foiblesse naturelle, il nous est beaucoup plus commun aussi d'y faire des brèches d'une conséquence même dangereuse, et qui demandent tous nos soins pour les réparer, si nous voulons être fidèles à la grâce de notre vocation. Saint Paul assuroit les premiers chrétiens que quiconque suivroit exactement la même règle que lui, faisant profession du christianisme, jouiroit d'une heureuse paix : *Et quicumque hanc regulam secuti fuerint, pax super illos* : et moi, réduisant la proposition de ce maître des Gentils à la règle particulière que nous avons embrassée en entrant dans l'état religieux (car ceci me regarde aussi bien que vous, mes chères Sœurs), je dis, par une juste opposition, que si nous venons à nous relâcher dans l'accomplissement de nos règles, à les négliger, à en secouer le joug et à nous faire une criminelle habitude de les violer, nous ne pouvons alors conserver la paix, ni avec Dieu, ni avec nous-mêmes, ni avec le prochain; c'est-à-dire avec nos supérieurs et toutes les personnes qui vivent sous le même habit et dans la même maison que nous; ni avec Dieu, qui nous

¹ *Isai.*, 26. — ² *Ibid.*

en demandera compte ; ni avec nous-mêmes , qui sans cesse en ressentirons au fond de nos consciences le reproche ; ni avec le prochain , puisque le lien qui nous unit tous dans une parfaite société , c'est la règle , et que ce lien se trouve rompu par le désordre d'une vie peu exacte et peu régulière. Trois points auxquels je me borne , et qui feront le sujet de votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

A prendre la chose dans son principe , Dieu seul est la règle primitive et essentielle de toutes nos actions ; et nous pouvons dire que comme il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu , il n'y a point aussi de règle , de constitution , de loi qui ne soit une participation de la loi de Dieu , et qui ne parte originairement de cette source divine. Qu'est-ce que la règle qui nous est prescrite dans la religion ? est-ce une simple production de la sagesse des hommes ? Non , mes chères Sœurs : du moment que les hommes ont été suscités de Dieu pour l'établir ; du moment qu'il les a remplis de son esprit pour en être les fondateurs et les instituteurs , qu'il leur a donné pour cela un pouvoir légitime ; que la règle qu'il leur a dictée lui-même a été ensuite juridiquement approuvée , autorisée et scellée par l'Eglise , nous ne la devons plus considérer comme leur ouvrage , ni par rapport à eux ; et ils ne sont plus , selon le terme de l'Ecriture , que les ministres dont Dieu s'est servi en qualité de législateur et de souverain , pour nous déclarer ses desseins et nous intimer ses ordres.

Cette règle , conclut saint Thomas , est donc une volonté spéciale de Dieu , et les hommes , à notre égard , n'en sont que les interprètes. Volonté que saint Paul appelle de bon plaisir et de perfection , pour la distinguer d'une autre volonté plus absolue , et qui nous impose une plus rigoureuse obligation : *Voluntas Dei bona , et beneplacens , et perfecta*¹. Volonté par laquelle Dieu nous sanctifie , en nous marquant les voies où il veut que nous marchions , et nous préservant ainsi des égarements inévitables où notre conduite seroit exposée , si nous étions abandonnés à nos propres lumières et même à la droiture de nos intentions. Volonté que Dieu n'a pas formée pour le commun des hommes , mais singulièrement pour nous , et que nous devons par conséquent envisager comme une grâce de choix. Enfin , volonté dont nous nous sommes fait un mérite d'être dépendants , et dont nous avons préféré la bienheureuse servitude à tous les avantages de la liberté du siècle. Voilà ce que c'est que notre règle , je dis celle que nous avons à suivre dans la profession religieuse.

Que fais-je donc , quand , par un esprit de soumission et de ferveur ,

¹ Rom., 12.

je m'attache à l'observer? Prenez garde, s'il vous plaît : je m'unis à Dieu de la plus excellente manière dont une créature foible comme moi lui puisse être unie sur la terre : et comment cela? parce que j'applique cette volonté parfaite qui est en Dieu aux moindres actions de ma vie, ou que je conforme les moindres actions de ma vie à cette volonté parfaite qui est en Dieu; parce que je me fais à chaque moment une loi de ce qui lui plaît, et qu'à chaque moment je rectifie mes sentiments et mes désirs par cette loi; parce que j'agis en toutes choses selon son cœur, et que, dans mes emplois, je ne dispose point, autrement que selon son gré, de tout mon temps et de toute ma personne. Or en cela consiste la paix que je suis capable d'entretenir avec lui, et dont je jouis tranquillement, tandis que je me tiens ainsi dans le devoir et dans une constante régularité. Mais, par un effet tout contraire, quand je désobéis à ma règle, je me sépare en quelque sorte de Dieu; je m'affranchis de cette aimable sujétion qui m'attachoit à lui; je ne veux plus que ce soit sa volonté qui me gouverne, je veux que ce soit mon amour-propre. Comme si je lui disois : Cette volonté, Seigneur, sous laquelle vous voulez que je me captive, est trop gênante pour moi, elle contredit en trop de rencontres mes inclinations; et j'aime mieux renoncer aux biens inestimables qu'elle me pourroit procurer, que me réduire dans un pareil esclavage. Elle me trace une telle route : elle m'ordonne le silence, et je veux parler; elle m'appelle à la prière, et je veux travailler; elle m'engage à l'action, et je veux le repos. Car l'infraction de la règle, sans qu'on s'en déclare si expressément, dit tout cela; et dans cette contrariété qui se trouve alors entre Dieu et nous, le moyen que la paix subsiste?

J'ai péché, mon Dieu, s'écrioit le saint homme Job, pénétré du sentiment de ses misères, j'ai péché; et quelle réparation puis-je vous faire de tant d'offenses? *Peccavi : quid faciam tibi, ô custos hominum*¹? Mais permettez-moi, ajoutoit-il, sans prétendre accuser votre justice, de me plaindre respectueusement et humblement de votre providence. Pourquoi m'avez-vous créé dans des dispositions si différentes de celles où je devois être envers vous? Pourquoi, vous qui êtes mon souverain auteur, m'avez-vous donné une volonté si opposée à la vôtre? *Quare posuisti me contrarium tibi*²? Ainsi parloit-il à Dieu dans l'amertume de son âme. Mais Dieu, dit saint Grégoire pape, auroit pu lui répondre : Non, je ne t'ai point créé avec cet esprit et ce cœur rebelle, et en vain voudrois-tu m'imputer cette opposition de ta volonté à la mienne. Ma providence n'y a point de part : c'est l'effet de ton péché. Quand je t'ai formé de mes mains, il n'y avoit rien en toi qui ne fût réglé; et si tu n'étois pas sorti de la

¹ Job, 7. — ² *Ibid.*

dépendance où te bernoit ta condition et où ma grâce te contenoit , il y auroit eu entre moi et toi une éternelle paix. Mais en péchant , tu l'as troublée cette paix , et tu m'as donné lieu de tourner contre toi la même plainte que tu m'adessois : *Quare posuisti te contrarium mihi?* Pourquoi toi-même , détruisant l'œuvre de ma grâce et abusant de ta liberté , t'es-tu perverti jusqu'à me refuser l'obéissance qui m'est due? Voilà , mes chères Sœurs , ce que Dieu peut dire par proportion à chacun de nous , et ce qu'il nous dit dans le secret de l'âme , lorsque nous craignons si peu de transgresser ces saintes règles qu'il nous a marquées , et auxquelles nous nous sommes volontairement assujettis : *Quare posuisti te contrarium mihi?* Pourquoi , à force de vous émanciper des lois communes , vous faites-vous une conduite particulière qui renverse toutes mes vues sur vous ? Pourquoi , par un dérèglement de vie où vous vous abandonnez , tombez-vous dans ce malheur , de vouloir presque toujours ce que je ne veux pas , et de ne vouloir presque jamais ce que je veux ? Pourquoi vous arrive-t-il en me servant , moi qui aime l'ordre , et qui n'ai rien fait que dans l'ordre , d'être si souvent hors de l'ordre ?

Il n'y a qu'une chose dont les âmes imparfaites pourroient ici se prévaloir , et qui semble dans un sens leur être favorable ; savoir , que le péché seul trouble la paix de l'homme avec Dieu. Or la règle , ainsi qu'on nous l'a fait entendre , séparée du vœu et du précepte , n'oblige point sous peine de péché. On nous l'a dit , mes très-chères Sœurs , et il est vrai : mais vous savez , aussi bien que moi , le correctif important et nécessaire dont en même temps on a eu soin de nous prémunir , pour ne pas abuser de cette maxime. Je n'entre point dans l'examen d'un sentiment qui pourroit faire impression sur vos esprits , et que de savants théologiens ont soutenu : qu'un religieux , qui , de dessein formé et par état , viole ouvertement sa règle et la néglige , dès-là tombe dans un péché grief ; pourquoi ? parce que dès-là , disent-ils , il n'est plus dans la voie de la perfection où il doit tendre ; parce que dès-là il renonce à ce qu'il est , et qu'il déshonore son caractère ; parce que dès-là il se met dans une impuissance morale d'accomplir son vœu , et par conséquent dans un danger prochain de se damner et de se perdre. Mais , sans m'arrêter à cette question , ni vouloir la décider , je m'en tiens à la belle remarque de Hugues de Saint-Victor. Car , dit ce saint docteur , il y a ici deux choses à distinguer : une rupture entière de l'homme avec Dieu , et un simple refroidissement entre l'homme et Dieu. L'un est l'effet du péché , j'entends du péché mortel ; et l'autre est la suite de certaines fautes moins grièves , de certaines imperfections qui ne vont pas jusqu'à ce divorce , mais qui ne laissent pas d'éloigner Dieu de l'homme. Or ,

pour troubler la paix avec Dieu , cet éloignement suffit. Je ne dis pas qu'il suffit pour la rompre absolument , mais pour la troubler : c'est-à-dire pour entretenir l'âme religieuse dans un état de contrariété avec Dieu ; pour interrompre le commerce intime et secret qu'elle avoit , ou qu'elle pouvoit avoir avec Dieu ; pour arrêter le cours des communications de Dieu , des grâces de Dieu , des lumières de Dieu ; et voilà ce que fait au moins la transgression de la règle. Dieu n'est pas content d'une telle âme , et ne doit pas l'être. Plus donc pour elle de ces faveurs particulières qu'il accorde aux âmes exactes , et qui sont la récompense de leur fidélité ; plus de goût dans la prière , plus de vœux dans l'oraison , plus de bons mouvements dans la communion , plus de ferveur dans tous les exercices de religion : aridité , sécheresse , insensibilité. L'âme de sa part , si je puis m'exprimer de la sorte , n'est pas contente de Dieu , parce qu'elle s'en trouve ainsi délaissée , et que souvent elle est assez aveugle pour ne pas voir qu'elle s'est elle-même attiré ce châtement. Elle ose se plaindre que Dieu l'abandonne , qu'elle n'en reçoit rien , qu'elle ne sent rien , que tout lui devient insipide , et que rien ne lui adoucit le fardeau. Ah ! vous vous en étonnez , âme négligente et infidèle ; mais en devez-vous être surprise ? car dites-moi , pour qui est la paix de Dieu ? Pour ceux qui aiment Dieu ; et c'est à proportion de leur amour , que Dieu leur fait goûter ses douceurs célestes : *Pax multa diligentibus legem tuam* ¹. Or comment l'aimez-vous ? Si vous n'avez pas encore perdu ce fonds d'amour absolument nécessaire pour vous préserver de sa haine et vous maintenir en grâce avec lui , du reste avez-vous cet amour vigilant qui étudie toutes ses volontés , cet amour agissant qui se porte à tout ce qui lui peut plaire , cet amour prévenant qui n'attend pas même ses ordres , et qui les exécute , pour ainsi parler , avant que de les avoir reçus ? Avez-vous cet amour généreux à qui rien ne coûte , dès qu'il y va de sa gloire ; cet amour libéral qui ne ménage rien , dès qu'il est question de ses intérêts ; cet amour prompt , fervent , constant , que rien n'arrête et que rien ne lasse , dès qu'il faut , et dans les grandes occasions et dans les plus petites choses , lui obéir ? L'avez-vous , dis-je , cet amour parfait , ou travaillez-vous à l'avoir ? Si cela étoit , n'auriez-vous pas toute une autre exactitude dans la pratique de la règle , où Dieu vous déclare ce qu'il veut de vous , et de quelle manière il veut être servi ? Sachant qu'il en est l'auteur et qu'elle vient de lui , ne la respecteriez-vous pas , et oseriez-vous en omettre un point ? Est-il donc étonnant , lorsque vous la violez avec tant de liberté , qu'il vous traite comme vous le traitez lui-même , et qu'il laisse son amour se ralentir pour vous , comme à son égard vous

avez laissé ralentir le vôtre? Or cet état est ce que j'appelle une espèce de guerre entre lui et vous; et c'est alors que doit s'accomplir dans votre personne cette parole de l'Écriture, que quiconque résiste à Dieu, ne peut être en paix avec Dieu : *Quis restitit ei, et pacem habuit*¹?

Mais, dites-vous, de transgresser ma règle, ce n'est pas même une offense de Dieu vénielle. Je le veux : car je ne prétends point, mes chères Sœurs, vous rendre le joug plus pesant qu'il n'est, et en toutes choses je fais profession de m'en tenir à la plus exacte vérité. Il est donc certain, et je le reconnois, que ni votre règle, ni la mienne, ne sont point en soi des sujets de péché, et pas même du moindre péché; mais en même temps que je le dis comme vous, voici ce que j'ajoute, et de quoi vous devez convenir avec moi : c'est que l'infraction de la règle peut n'être pas péché prise en elle-même, et l'être par rapport aux circonstances qui l'accompagnent. Ainsi, que ce ne soit point précisément un péché de parler, de s'entretenir, de converser à une heure et dans un lieu où la règle ordonne de se taire, j'y consens : mais le scandale que vous causez alors est un péché; mais le mépris que vous faites alors de votre règle est un péché; mais l'immortification, la dissipation, la curiosité, peut-être la passion, l'animosité, l'esprit de censure, tous les sentiments du cœur qui vous font alors parler, sont des péchés. Or qui ne sait pas combien il est facile et ordinaire que ces circonstances, ou d'autres semblables, se rencontrent dans la transgression de nos règles? Ah! mes chères Sœurs, rentrons en nous-mêmes, et faisons une sérieuse réflexion sur nous-mêmes; nous nous trouverons beaucoup plus coupables devant Dieu que nous ne l'avions cru jusqu'à présent. Quoi qu'il en soit, des âmes dévouées à Dieu doivent-elles donc compter si exactement avec Dieu? et pour me faire observer ma règle dans toute son étendue, pour m'engager à n'en pas omettre l'article le plus léger, ne doit-il pas me suffire, Seigneur, que ce soit au moins une imperfection de la violer; que ce soit m'opposer à l'exécution de vos desseins, et agir contre vos vues? Dans cet état de contradiction, d'opposition mutuelle et habituelle entre vous et moi, que puis-je attendre de vous? et par quel titre pourrois-je me promettre de conserver une sainte union avec vous? Ne seroit-ce pas, si je m'en flattois, le dernier aveuglement? ne seroit-ce pas la plus grossière et la plus dangereuse illusion? Il faut donc, si je veux avoir la paix de Dieu, comme parle saint Paul, *Pax Dei*², cette paix qui est au-dessus de tous les sens, cette paix plus précieuse que toutes les richesses, que toutes les grandeurs, que tous les plaisirs du monde; cette paix que j'ai dû chercher

¹ Job, 7. — ² Philp., 4.

dans la retraite religieuse , et que j'y dois chérir comme mon unique trésor ; il faut , dis-je , pour l'avoir , cette paix divine , que je me soumette à ma règle. La nature y répugnera , et cette condition lui paroîtra onéreuse ; mais le fruit que j'en retirerai , ce fruit de paix , et d'une telle paix , est un assez grand bien pour me dédommager de tout ce qu'il m'en coûtera de violence et d'efforts. Avançons : sans l'observation de la règle , point de paix avec Dieu , et point de paix avec nous-mêmes : c'est la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Comment une âme peut-elle être bien avec elle-même , lorsque dans elle-même elle est dérégulée ; et le moyen qu'elle jouisse de la paix intérieure , tandis qu'elle entretient au milieu d'elle-même deux ennemis qui se combattent sans cesse et se livrent les plus rudes assauts ? Or voilà l'état d'une âme religieuse qui ne vit pas conformément à sa profession , et qui veut s'affranchir des observances de sa règle. Saint Bernard , parlant de lui-même , s'expliquoit en des termes qui devroient nous surprendre , si nous ne savions pas quel esprit les lui inspiroit , et qu'ils partoient du fond de son humilité. Vous me voyez , mes frères , disoit-il à ses religieux ; mais me connoissez-vous , et savez-vous qui je suis ? Ah ! poursuivoit cet humble serviteur de Dieu , j'aurois peine à le dire moi-même , et à me bien définir. Car de la manière que je vis , je ne suis ni du monde ni de la religion. Je ne suis pas du monde , puisque j'y ai renoncé ; et je ne suis pas proprement de la religion , puisque toute ma conduite est si peu religieuse. J'étois appelé de Dieu à la solitude , et il n'y a point d'homme si dissipé que moi. J'ai fait vœu de vivre dans le cloître , et toute ma vie se passe au dehors , dans les voyages , dans les cours des princes , dans les assemblées publiques. Mon emploi devoit être de vaquer à la contemplation des choses du ciel , et je me trouve chargé de toutes les affaires de la terre. Qu'est-ce que tout cela , et , dans une telle disposition , ne dois-je pas me regarder comme un monstre ? Ainsi le pensoit ce grand Saint , ainsi le confessoit-il ; et c'étoit , encore une fois , son humilité seule qui lui inspiroit ce sentiment et lui faisoit tenir ce langage. Car il n'agissoit en tout que par l'ordre de Dieu. S'il traitoit avec les rois et les potentats du siècle , ce n'étoit que pour travailler à leur conversion. S'il se trouvoit dans les plus célèbres assemblées , ce n'étoit que pour terminer les schismes et pour accommoder les différends. Occupations où la cause de Dieu l'engageoit , et qui valoient mieux que le repos de sa solitude , outre qu'il la portoit toujours dans son cœur , cette solitude si chère , qu'il l'y conservoit au milieu de tous les embarras , et que s'il sortoit de

son monastère, c'étoit pour aller répandre dans le monde l'esprit de la religion, et non point pour apporter dans la religion l'esprit du monde.

Mais nous, mes chères Sœurs, quand nous négligeons notre règle et que nous en abandonnons la pratique, ne pouvons-nous pas dire, à notre confusion et avec vérité, ce que saint Bernard disoit pour son instruction et pour s'humilier? Car qu'est-ce qu'une personne religieuse sans régularité? n'est-ce pas comme un fantôme et une chimère? Elle est du corps de la religion, et elle n'en est pas. Elle n'est pas du monde, et elle en est. Prenez garde : elle est du monde, puisqu'elle a l'esprit du monde, qui est de vivre sans règle; et elle n'est pas du monde, puisque son état l'en sépare. Elle est du corps de la religion, puisqu'elle a les engagements de la religion; et néanmoins elle n'est pas membre de la religion, puisqu'elle n'est pas animée de l'esprit de la religion. Elle est l'un et l'autre tout à la fois, car elle tient quelque chose de l'un et de l'autre; et elle n'est tout à la fois ni l'un ni l'autre, car elle ne veut pas être l'un, et elle ne peut pas être l'autre. Or, dans cette contrariété, je prétends qu'il est impossible qu'elle ait la paix : pourquoi? parce que de là doivent naître dans elle des affections, des désirs, des sentiments tout opposés, et que cette diversité de sentiments, de désirs, d'affections doit exciter dans son cœur une guerre perpétuelle.

Vous savez ce qui faisoit gémir saint Paul. Malheureux que je suis, s'écrioit ce grand apôtre, qui me délivrera de ce corps mortel, où j'ai tous les jours de si violents combats à soutenir? Je sens presque à chaque moment la chair s'élever contre l'esprit, et l'esprit contre la chair; tellement qu'ils ne s'accordent jamais, et que j'en porte toute la peine : *Caro enim concupiscit adversus spiritum, spiritus autem adversus carnem; hæc enim sibi invicem adversantur* ¹. Hélas! mes chères Sœurs, ne sommes-nous pas encore dans un état plus fâcheux, quand deux esprits contraires et absolument incompatibles se trouvent tout ensemble au milieu de nous pour nous tourmenter, l'esprit de la règle, et l'esprit de la liberté? l'esprit de la règle, que nous avons reçu dès notre enfance spirituelle, si je puis m'exprimer de la sorte, c'est-à-dire dès notre entrée dans la maison de Dieu; et l'esprit de la liberté, qui dans la suite a repris sur nous son empire, et s'est emparé de notre cœur; l'esprit de la règle, qui nous inspire la soumission; et l'esprit de la liberté, qui nous porte à l'indépendance : l'esprit de la règle, qui nous captive, et par-là nous devient insupportable; et l'esprit de la liberté, qui nous flatte, et qui par-là même nous corrompt. Car c'est bien alors que nous pouvons nous

¹ Galat., 5.

écrier, avec tout un autre sujet que le Docteur des nations : *Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus* ¹ ? Hé ! Seigneur, jusques à quand serai-je dans le trouble, et en de si cruelles agitations ? Je ne suis plus d'accord avec moi-même ; je suis comba' tu par mes propres sentiments. Je condamne ce que j'aime, et j'aime ce que je condamne. Je veux, et je ne veux pas ; et tant que je demeure ainsi partagé, puis-je avoir la paix et m'établir dans une situation tranquille ?

Non, mes chères Sœurs, nous ne l'aurons jamais : et quelles douceurs pourrions-nous goûter ? Les douceurs du monde nous sont interdites, et nous nous privons des douceurs de la religion. Nous n'avons pas les joies apparentes du monde, parce que nous ne le pouvons pas ; et nous n'avons pas les joies solides de la religion, parce que nous ne le voulons pas. Le monde a ses divertissements et ses plaisirs ; mais nous n'y pouvons prétendre, puisque nous l'avons quitté. La religion a ses consolations toutes spirituelles et toutes saintes ; mais elles ne sont pas pour nous, puisque nous vivons sans règle : car de mépriser la règle et d'en ressentir l'onction, c'est ce qui ne fut jamais, et ce qui ne peut être. Or n'ayant plus ni consolations ni douceurs dans la vie religieuse, n'est-ce pas une conséquence nécessaire que nous n'ayons plus ni calme ni repos dans le cœur ? De sorte, mes chères Sœurs (pardonnez-moi si j'applique ici ces paroles de saint Bernard, et si j'use de cette comparaison, dont vous pourriez justement être blessées, si je l'entendois à la lettre, et que je n'y misse pas toute la proportion convenable) ; de sorte que ce qui se passe à l'égard de l'âme réprouvée dans le lieu de son supplice éternel, se vérifie en quelque manière dès maintenant à l'égard de l'âme religieuse dans le lieu même où le centuple lui étoit destiné, et où elle devoit trouver son bonheur. Voulant se soustraire à sa règle, elle ne veut jamais ce qu'elle devoit vouloir, et elle veut toujours ce qui lui est défendu et ce qu'elle ne peut avoir. Elle voudroit vivre à sa discrétion, ordonner elle-même selon son gré de toutes ses actions, ne faire que ce qui lui plaît, que comme il lui plaît, que lorsqu'il lui plaît, et c'est ce qui ne lui peut être permis. Elle ne voudroit point dépendre, se captiver, se gêner ; et c'est à quoi néanmoins elle est indispensablement obligée. Or, dit saint Bernard, qu'y a-t-il de plus pénible qu'une volonté réduite à cette double nécessité ? n'est-ce pas là l'image de l'enfer ? *Quid tam pœnale, quàm semper velle quod nunquam erit, et semper nolle quod nunquam non erit ? quid tam damnatum, quàm voluntas addicta huic necessitati ?*

Cependant que fait la conscience ? ne parle-t-elle point ? n'agit-elle

¹ Rom., 7.

point? et dans ce désordre ne vient-elle pas ajouter peine sur peine, et percer une âme de ses pointes les plus douloureuses? Ah! mes chères Sœurs, il n'y a que Dieu et nous qui soyons témoins de ce qu'elle nous fait sentir quand nous sortons des voies que notre règle nous a tracées, et que nous nous abandonnons à nous-mêmes. Si peut-être, à certains moments où les objets nous dissipent et nous entraînent, nous ne sommes point touchés de ces remords secrets, que ces moments sont suivis de retours amers, de traits vifs et piquants, de pensées tristes et affligeantes! Car, au milieu de tant de bons exemples qu'on a devant les yeux, au milieu de tout ce qu'on voit et de tout ce qu'on entend, dans la confession, dans la communion, dans l'oraison, dans tous les exercices dont on ne peut s'absenter, et où l'on assiste au moins de corps, si l'on n'y est pas de cœur, il n'est pas possible qu'il ne vienne à l'esprit mille réflexions qui l'inquiètent, et mille reproches qui le piquent: Je ne suis pas ce que je dois être, je ne vis pas en religieux, je n'en ai que l'habit. Pourquoi me distinguer ainsi des autres, et ne pas faire ce qu'ils font? Pourquoi m'exempter des lois communes? et qui m'autorise à prendre toutes les libertés que je me donne? Que seroit-ce si chacun en usoit comme moi? et quelle forme de religion y auroit-il dans une communauté? Mais enfin, à quoi se terminera la vie lâche que je mène, et que me servira d'avoir quitté le monde? Que deviendrois-je si Dieu m'appeloit à lui, et quelle consolation aurois-je de mourir en cet état? Est-ce un état de perfection? est-ce même, par rapport à moi et à mes engagements, un état de salut? Tout cela, mes chères Sœurs, ce sont autant de vues dont on ne peut se défendre, et qui nous causent malgré nous les plus mortelles alarmes. Car vous l'avez sagement ordonné, mon Dieu, disoit saint Augustin; et c'est un effet de votre miséricorde aussi bien que de votre justice, que tout esprit hors de la règle trouve dans soi-même son châtiment et sa peine: *Jussisti, Domine, et sic est, ut omnis inordinatus animus pœna sit ipsi sibi* ¹.

N'en cherchons point d'autre témoignage que l'expérience, elle suffit ici pour vous convaincre; et souffrez qu'outre les connoissances propres que vous pouvez avoir, je vous fasse encore part des miennes, et de ce qu'un long usage doit m'avoir appris. La Providence qui m'a honoré du saint ministère où je m'emploie par ses ordres, et dont je tâche à m'acquitter, cette Providence divine m'a conduit en bien des lieux différents; elle m'a fait connoître l'intérieur de bien des maisons religieuses; elle m'a confié bien des âmes, qui n'ont pas dédaigné de m'accepter pour leur servir de conseil et pour être le dépositaire de

¹ Aug.

leurs plus secrets sentiments. J'en ai été édifié, j'en ai été touché, j'ai eu mille fois occasion de me confondre moi-même, et malheur à moi si je n'en ai pas profité ! Mais au milieu de tant d'exemples édifiants et touchants, on trouve quelquefois de ces personnes malcontentes et chagrines, à qui tout déplaît dans leur profession, et dont la vie, par-là même, n'est qu'amertume et que dégoût. Il y en a beaucoup moins que le monde ne veut se le persuader ; et c'est une injustice qu'il fait à notre état, de croire que ce soit là le grand nombre ; mais enfin il y en a eu de tout temps, et il y en a encore. Or voici, mes chères Sœurs, ce que vous pouvez observer avec moi : c'est que de ces âmes ainsi rebutées et affligées, la plupart ne le sont que parce que ce sont des âmes paresseuses et négligentes, que parce que ce sont des âmes immortifiées et indociles, que parce que ce sont des âmes ennemies de toute contrainte, et qui n'ont jamais su se faire quelque violence pour se former à l'ordre d'une communauté et pour s'y accoutumer. Car tout ce qu'il y a de religieuses ferventes et fidèles à leurs devoirs, bien loin de trouver le joug pesant et de se plaindre, ne cessent point au contraire de rendre gloire à Dieu, et de le bénir de ses miséricordes envers elles : tout leur devient praticable, tout leur devient aisé ; elles se plaisent à tous les exercices de la religion, parce qu'elles les aiment ; et elles les aiment, parce qu'elles aiment la règle, et que ce sont des exercices que la règle ordonne. Mais ces âmes tièdes, volages, dissipées, répandues au-dehors, sans exactitude et sans fidélité à leurs pratiques et aux fonctions de leurs emplois, voilà celles à qui les moindres observances paroissent insoutenables, et qui s'épanchent là-dessus en de si fréquents murmures.

D'autant plus aveugles que, par une erreur dont on ne peut presque les détromper, elles se persuadent que ce sera en se mettant plus au large, si je puis parler ainsi, en se rendant moins sujettes aux pratiques d'une maison, et en s'attribuant comme de plein droit des privilèges particuliers, qu'elles se procureront du soulagement et qu'elles diminueront leurs peines : illusion la plus spécieuse dans l'apparence, mais, dans le fond, la plus fausse et la plus trompeuse. Car je dis, moi, que plus elles chercheront à s'émanciper et à se licencier, plus elles seront exposées aux mécontentements et aux ennuis : la raison en est que tout ce qu'elles voudront avoir de commodités et de vaines satisfactions aux dépens de leurs devoirs, ne servira qu'à les rendre encore plus sensibles, plus délicates ; et que plus leur délicatesse, plus leur sensibilité augmentera, plus elles sentiront augmenter pour elles le poids de la règle. Il est vrai qu'elles se déchargeront d'une partie de cette règle ; mais quoi qu'elles fassent,

il y aura toujours mille exercices dont elles ne pourront se dispenser ; il faudra toujours garder certains dehors , il faudra toujours suivre un certain plan de vie ; et , n'agissant alors que par nécessité et par contrainte , vous jugez assez ce que chaque pas , dans une voie si difficile et si contraire à leurs inclinations , leur doit coûter. Ce n'est donc point un paradoxe , de dire que dans l'état religieux plus on ôte de la charge qu'on a à porter , plus elle pèse ; que plus on élargit la route où l'on marche , plus on l'étrécit ; et que , moins on veut se mortifier , plus on s'attire de mortifications. Et c'est en ce sens que nous devons entendre cette belle et consolante parole du Sauveur du monde : *Tollite jugum meum super vos ; et invenietis requiem animabus vestris* ¹. Voulez-vous vous établir dans un repos solide et véritable ? en voici le moyen et l'unique moyen ; c'est de prendre sur vous mon joug , et de n'en rien retrancher. Maxime que vous ne pouvez trop méditer , mes très-chères Sœurs , et qui mérite toutes vos réflexions. Il y en a parmi vous qui depuis longues années en ont fait l'épreuve , et la font tous les jours ; il ne tient qu'aux autres d'en connoître la vérité par elles-mêmes , et par la pratique encore plus que par les raisonnements : puissiez-vous toutes en profiter , et bien comprendre enfin de quelle importance il est que vous vous attachiez à l'observation de la règle , pour avoir la paix avec le prochain. Je conclus par cette troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Tous les hommes , de quelque condition qu'ils soient , nous tiennent lieu de prochain ; et quand ce docteur de la loi , dont il est parlé dans l'Évangile , vint demander à Jésus-Christ qui il devoit regarder comme son prochain : *Et quis est meus proximus* ² ? que lui répondit ce divin maître ? Il lui représenta le prochain sous l'idée d'un pauvre inconnu , d'un voyageur , d'un passant trouvé par hasard dans le chemin de Jéricho , d'un homme sans nom , *Homo quidam* ³ ; voulant par-là nous apprendre , remarque saint Jérôme , que la charité ne faisoit aucune distinction , et qu'il n'y avoit point d'homme sur la terre à qui elle ne dût s'étendre , parce qu'il n'y en a point qui ne soit notre prochain. Mais il faut après tout convenir que , dans la profession religieuse , il y a deux sortes de personnes qui nous appartiennent et auxquelles nous appartenons plus particulièrement , vous et moi , en qualité de prochain : savoir , nos frères ou nos sœurs qui vivent avec nous sous le même habit , et nos supérieurs , que Dieu a revêtus de son autorité pour nous conduire. Or je prétends que , sans une fidélité parfaite et une sainte soumission à la règle , nous ne pouvons bien conserver la paix ni avec les uns , ni avec les autres ; et que , dès l'instant

¹ *Matth.* , 11. — ² *Luc.* , 10. — ³ *Ibid.*

que la règle est négligée, la paix en doit être nécessairement altérée. Encore un moment d'attention.

Et d'abord, violer la règle et être en paix avec les supérieurs, n'est-ce pas une contradiction ? car qu'est-ce, dans une communauté religieuse, qu'un supérieur ? c'est le protecteur et le tuteur de la règle, qui, par une obligation propre et spéciale, doit la soutenir, doit l'autoriser, doit la défendre et la venger ; qui doit, dis-je, la défendre, et contre qui ? contre ceux qui voudroient entreprendre sur elle et la transgresser ; qui doit la venger, et de quoi ? de ses transgressions et des transgresseurs. Voilà pourquoi Dieu l'a choisi ; et, comme dit saint Paul, ce n'est pas sans cause qu'il a le pouvoir en main : *Non sine causâ gladium portat*¹. Il a droit de me commander, il a droit de me punir, et je dois obéir à ses ordres ; je dois subir telle peine qu'il lui plaît sagement et utilement de m'imposer : tout cela fondé sur la commission qu'il a reçue de maintenir cette règle, qui lui a été confiée et dont il est responsable. Si donc je ne la garde pas, et surtout si je m'obstine à ne la pas garder, il doit s'élever contre moi ; il doit s'opposer à l'injuste possession où je voudrois m'établir de l'enfreindre impunément ; il doit me déclarer une espèce de guerre, m'avertir, me reprendre, et user d'une salutaire correction : car c'est à quoi l'engage indispensablement son ministère ; et s'il manquoit là-dessus de fermeté, il seroit encore plus criminel que moi, parce qu'il nuiroit plus à la règle par sa molle condescendance, que je ne lui puis nuire par ma désobéissance. Or il ne peut me contredire de la sorte sans qu'il y ait de la division entre lui et moi ; ainsi je le mets dans la nécessité, ou de m'être contraire, ou de se rendre coupable : s'il me souffre dans mon irrégularité et qu'il la tolère, le voilà prévaricateur ; s'il parle, s'il agit, et qu'il veuille me réduire, le voilà mon adversaire et ma partie ; et parce qu'il doit toujours préférer la règle, qui est de l'ordre de Dieu, à toutes mes volontés et à tous mes intérêts, il se trouve obligé en mille rencontres de me traverser, jusqu'au péril même de me voir moins uni que je ne l'étois et moins attaché à sa personne : c'est ce que saint Bernard témoigne avoir éprouvé lui-même dans le gouvernement de ses religieux, et ce qui lui faisoit déplorer la condition des supérieurs.

Ce n'est pas que leur exactitude et leur sévérité à tenir la règle dans sa première vigueur, et à ne la pas laisser déchoir, dût jamais nous aliéner d'eux et nous causer à leur égard la moindre altération. Je dis plus, et je prétends que c'est même par là qu'ils nous devroient être plus respectables et plus chers, puisqu'en cela ils ne travaillent que pour notre avancement et pour notre bien. Mais qu'arrive-t-il ?

¹ Rom., 13.

Ah ! mes chères Sœurs , ce que nous n'avons peut-être reconnu et expérimenté que trop de fois : c'est que notre imperfection nous fait prendre , pour ainsi dire , ce zèle des supérieurs à contre-sens , et qu'au lieu de l'approuver et de l'aimer comme moyen de sanctification par rapport à nous , nous le condamnons et nous nous en choquons , parce que nous sommes mal disposés à y correspondre : de là tant de plaintes , tant de fausses idées et de malignes interprétations ; ce qui est zèle et zèle le plus pur , nous le traitons de caprice , de prévention , d'imprudencè , d'excès ; si , pour nous redresser , un supérieur nous fait une juste et sage réprimande , nous nous excusons , nous disputons avec lui ; s'il est forcé d'en venir à quelque punition qui nous humilie et qui nous mortifie , nous nous révoltons , non pas toujours d'effet et d'action , mais de cœur , mais de paroles ; quoique ce soit une charité toute paternelle qui l'anime , nous nous mettons dans l'esprit que c'est une mauvaise volonté , et cette persuasion dont nous ne pouvons revenir , combien fait-elle naître de dépit , d'animosités , de desseins même et d'intrigues secrètes ? Autrefois nous agissions simplement avec ce supérieur , et nous lui marquions de la confiance ; mais maintenant ce n'est plus pour lui , de notre part , qu'indifférence et que froideur ; autrefois nous nous comportions avec lui comme avec un père , mais maintenant nous ne l'envisageons plus que comme un censeur incommode ; nous nous retirons de lui , nous nous en défions ; et si nous gardons quelques mesures pour ne le pas offenser ouvertement , ce ne sont que des dehors affectés et de trompeuses apparences. Lui cependant , témoin de notre conduite , ne peut plus se confier en nous ; et c'est , de part et d'autre , une défiance mutuelle : or , dans cet état , est-il possible qu'il y ait entre lui et nous de l'intelligence et de la concorde ?

Quel remède ? Vous le savez , mes chères Sœurs : l'esprit de régularité. Soyons fidèles à nos règles , nous serons soumis à nos supérieurs ; et nos supérieurs , touchés de notre soumission , s'uniront à nous et ne penseront qu'à nous contenter : voilà le nœud qui nous rapprochera d'eux et qui les rapprochera de nous ; toute autre liaison que nous aurions ensemble ne pourroit être que l'effet d'une politique humaine et de la prudence de la chair. Entrons dans leur cœur par la voie de la sainteté : quand ils nous verront aussi zélés pour la règle qu'ils le sont eux-mêmes , ils nous estimeront et ils honoreront notre vertu. Nous ne devons rechercher ni cette estime , ni ces éloges ; mais , sans que nous les recherchions , ce sera nécessairement le fruit de notre assiduité et de notre vigilance. Je dis nécessairement : car , prenez-y garde , à peine verrez-vous jamais une fille régulière être mal avec sa supérieure , et à peine voit-on jamais

une supérieure être bien avec une fille qui se dérange , et qui ne vit pas selon la règle : vous voyez néanmoins de quelle conséquence cela nous doit être devant Dieu. Pour moi , disoit un saint religieux de notre compagnie (c'est le bienheureux Louis de Gonzague), j'aime-rois mieux encourir la disgrâce de tous les hommes , et m'entretenir dans un parfait accord avec mon supérieur , que de m'en séparer, et de m'attacher par-là tout ce qu'il y a d'hommes au monde : pour-quoi ? parce qu'un supérieur et Dieu , ajoutoit-il , ne sont à mon égard qu'une même chose : or , pourvu que je sois bien avec Dieu , que m'importe tout le reste ? Ainsi en jugeoit , dès la fleur de son âge , et ainsi parloit ce jeune serviteur de Dieu , encore plus illustre par sa rare piété que par la noblesse de son sang et l'éclat de sa nais-sance.

Mais moi , mes chères Sœurs , je vais même plus loin , et je sou-tiens que sans l'observation des règles , outre qu'on ne peut avoir la paix avec ses supérieurs , on ne peut non plus la faire subsister entre les particuliers et les divers membres qui composent une mai-son religieuse. Ecoutez-en la preuve : car il n'est rien , dit saint Ber-nard , de plus efficace et de plus puissant , pour lier les hommes en-semble , que la pratique d'une même règle. Aussi voyons-nous dans l'état religieux tant de personnes qui ne se connoissoient point , dès qu'elles ont embrassé le même institut et les mêmes observances, s'af-fectionner comme frères ou comme sœurs, et contracter une alliance spirituelle , plus forte que toutes les alliances de la nature. Qui fait cela ? demande saint Bernard. C'est l'engagement au même genre de vie et aux mêmes exercices. Nous combattons sous les mêmes étendards , et nous avons tous les mêmes intérêts. Chaque règle a son esprit propre , et cet esprit de la règle est le même dans tous les su-jets qu'elle dirige et qu'elle conduit. Tel est le principe de notre union. Mais que ce fondement soit renversé , que ce lien soit rompu par l'infraction de la règle ; comme les contraires doivent avoir des conséquences toutes contraires , ce qui s'ensuit infailliblement alors , c'est que les cœurs se divisent , et que le trouble bannit la tranquil-lité.

En effet , supposons une communauté semblable à la vôtre , mes très-chères Sœurs ; je veux dire une communauté où la règle se soit conservée jusqu'à présent dans toute sa force et dans toute son in-tégrité : est-il rien de plus paisible ? n'est-ce pas une Jérusalem , n'est-ce pas sur la terre un paradis et un jardin de délices ? Mais si c'étoit une maison où il n'y eût ni ordre , ni règle , permettez-moi de le dire , ne seroit-ce pas bientôt une Babylone ? ne seroit-ce pas un lieu de confusion , plus exposé que le monde même aux schismes et aux

partialités? Car ce que saint Chrysostome a remarqué de l'homme en général, nous peut bien être appliqué en particulier. Rien de plus sociable que l'homme, dit ce saint docteur, quand il use de sa raison; mais, dès qu'il l'oublie, rien de plus opposé à la paix, ni de plus sujet aux dissensions et aux discordes. Il en est de même des personnes religieuses, et nous ne devons point craindre de le reconnoître ici pour notre instruction. Point de liaison plus étroite ni plus constante que celle qui les attache les unes aux autres, tant qu'elles persévèrent dans la règle : mais qu'elles viennent à en sortir, rien de plus irréciliable, de plus opiniâtre, de plus scandaleux que les factions qui se forment entre elles, et que produit la diversité des partis. Vérité qui n'est que trop connue; et plutôt au ciel que dans l'Eglise du Dieu de la paix on n'en eût pas eu des témoignages si fréquents et si éclatants!

Ah! mes chères Sœurs, souvenons-nous de ce que nous sommes, souvenons-nous que nous avons succédé à ces premiers chrétiens dont on nous raconte tant de merveilles, et que nous représentons dans la religion l'état florissant de l'Eglise naissante. A quoi reconnoissoit-on ces fidèles des premiers siècles? à la charité. Ils n'avoient entre eux qu'un cœur et qu'une âme : *Multitudinis credentium erat cor unum et anima una* ¹. Et sur quoi étoit fondée leur charité? Sur ce qu'ils observoient une même règle de vie. Car du moment qu'ils se relâchèrent là-dessus, on vit croître parmi ce bon grain la zizanie; et quels désordres suivirent la triste désunion qui se fit des cœurs! C'est par votre infinie miséricorde, ô mon Dieu! que la paix jusqu'à ce jour, depuis son établissement, a régné dans cette sainte maison, parce que la règle n'y a jamais reçu nulle atteinte. Soutenez, Seigneur, ce que vous avez si heureusement commencé; soutenez-le vous-mêmes, mes chères Sœurs, et ne laissez pas dépérir entre vos mains l'œuvre de Dieu. Secondez les pieuses intentions, et marchez sur les traces de tant de ferventes religieuses qui vous ont précédées, et dont on vous propose les exemples. Que loue-t-on en elles? la fidélité à la règle. Par où se sont-elles sanctifiées? par l'accomplissement de la règle. Quelle a été dès ce monde leur récompense? la paix avec Dieu, la paix avec elles-mêmes, la paix avec le prochain, fruits ordinaires de la règle. Et qu'ont-elles enfin trouvé après la mort? cette paix éternelle, où nous conduise, etc.

¹ Act., 4.

EXHORTATION

SUR LE RENOUVELLEMENT DES VŒUX DE RELIGION.

Renovamini spiritu mentis vestræ.

Renouvelez-vous en esprit. *Aux Ephésiens*, chap. iv.

Ce n'est pas moi qui vous le dis, mes chères Sœurs, c'est Jésus-Christ lui-même *, c'est votre Dieu que je vous présente, et qui se présente à vous pour honorer en personne la sainte et édifiante cérémonie du renouvellement de vos vœux. C'est lui qui, spectateur aussi bien que juge et rémunérateur fidèle de l'action que vous allez faire, vous dit à toutes en général et à chacune en particulier : Renouvelez-vous en esprit et de cœur. Ne vous contentez pas d'accomplir en apparence ce qui vous est ordonné, et ce que vous avez coutume de pratiquer dans ce saint jour : accomplissez-le en effet ; et par l'impression de ferveur que ce renouvellement produira en vous, rendez-le aussi solide et aussi complet qu'il le doit être : *Renovamini spiritu mentis vestræ*. C'est, dis-je, Jésus-Christ qui vous parle ; c'est le Dieu que vous adorez, c'est l'unique époux à qui, en qualité de vierges, vous êtes dévouées. Ecoutez-le non-seulement avec respect et comme ses humbles servantes, prêtes à lui obéir, mais avec un zèle affectueux, et comme ses chastes épouses, touchées du désir de lui plaire.

Car il s'agit de sa gloire, aussi bien que du plus essentiel de vos intérêts ; et prenez garde à quatre pensées, où je réduis tout le fond de cette courte exhortation. Je vous ferai voir comment et combien le renouvellement de vos vœux honore Dieu ; comment il vous sanctifie vous-mêmes, et à quel degré de perfection il vous élève ; comment Jésus-Christ, présent à vos yeux, a spécialement droit dans cet état de l'exiger de vous, et comment enfin vous n'avez jamais été mieux disposées à le faire d'une manière digne de lui. Pensées infiniment propres à vous inspirer aujourd'hui une dévotion aussi fervente que solide. Méditez-les ; elles achèveront de vous mettre dans toute la préparation nécessaire pour l'important devoir dont vous avez à vous acquitter.

I. N'en doutez point, mes chères Sœurs, ce renouvellement de vos vœux honore Dieu : comment cela ? parce qu'en renouvelant vos vœux, vous allez ratifier le sacrifice que vous avez fait à Dieu de vos personnes, en entrant dans la religion. Vous allez lui témoigner que vous ne vous repentez point de vous être données à lui, que vous ne

* Le Père Bourdaloue, selon la coutume de la communauté où il parloit, prononça cette exhortation le Saint-Sacrement à la main.

vous laissez point de le servir : au contraire, que plus vous éprouvez son joug, plus il vous paroît aimable; que vous ne le trouvez ni dur, ni pesant; que la suite des années ne sert qu'à vous l'adoucir et à vous le faire porter avec plus de joie; que, bien loin de vouloir le rejeter, vous seriez encore disposées à le prendre tout de nouveau et à vous en charger; que bien loin de vous en plaindre, vous le regardez en cette vie comme votre bonheur; que toute votre gloire enfin, dans le saint état que vous avez embrassé, est de pouvoir dire comme le grand Apôtre : *Ego vincit in Domino*¹ : Je suis dans les liens, mais j'y suis en Jésus-Christ, pour Jésus-Christ, avec Jésus-Christ. Car voilà ce qui est renfermé dans cette protestation publique et solennelle, que vous venez ici renouveler en sa présence. D'où il vous est aisé de conclure combien elle lui doit être glorieuse.

En effet, c'est par-là que vous justifiez pleinement ce qu'il a dit dans son Evangile, que son joug est doux, et que son fardeau est léger, *Jugum meum suave est, et onus meum leve*²; par-là que vous lui servez dans le monde d'une preuve sensible, que c'est un Dieu sage et infailible dans toutes ses paroles, puisque la parole de son Evangile la plus incroyable, selon les apparences, se vérifie parfaitement en vous : *Jugum meum suave est*. Car il n'y a point de servitude qui ne devienne, du moins avec le temps, onéreuse et fatigante : il n'y a que celle de Jésus-Christ qui soit toujours également agréable, où l'on trouve toujours le même goût, dont on ressent toujours la douceur; et n'est-ce pas ce que vous donnez hautement à entendre, en vous y engageant plus que jamais, et serrant encore, pour ainsi dire, les nœuds qui vous y attachent?

C'est par-là que vous faites connoître combien Dieu est un bon maître, et qu'il est même de tous les maîtres le meilleur et le plus digne d'être servi. Or est-il rien pour lui de plus glorieux que d'être reconnu tel? Est-il rien pour lui de plus honorable que de voir des âmes qui renoncent sans cesse à elles-mêmes, afin de se consacrer tout entières à lui; qui se fassent une béatitude d'être à lui et de n'être qu'à lui, de ne vivre que pour lui, de ne dépendre que de lui? On sait assez combien à l'égard des hommes il est naturel de haïr la dépendance et de la fuir. Quels moyens n'imagine-t-on pas pour cela? de quelles violences n'use-t-on pas? à quelles révoltes et à quels excès n'en vient-on pas? Mais cette dépendance, si odieuse et si peu supportable par rapport aux hommes, vous est plus chère, à l'égard de votre Dieu, que toute la liberté où vous étiez nées, et dont vous auriez pu jouir dans le monde. Vous ne croyez pas devoir être jamais plus libres que lorsque vous serez plus étroitement liées à

¹ Ephés., 4. — ² Matth., 11.

ses ordres, et plus constamment dévouées à son souverain empire.

C'est par-là que vous reconnoissez combien il est fidèle dans ses promesses et magnifique dans ses récompenses ; que ce centuple qu'il a promis à ceux qui le suivent, n'est point un bien imaginaire, puisque déjà vous le possédez ; que ce n'est point un bien de peu de valeur et incapable de vous contenter, puisque dès maintenant vous y trouvez votre félicité ; que dans l'attente des biens éternels où vous aspirez, et qu'il vous destine, vous vous estimez dès à présent heureuses, et abondamment dédommagées de tout ce que vous avez quitté, et que vous ne voyez rien à quoi vous ne préféreriez le saint engagement que vous avez contracté avec lui. Engagement qui vous tient lieu de toutes choses, et que vous mettez en ce monde au-dessus de toutes choses. Engagement qui vous détache de toutes les grandeurs, de tous les établissements, de toutes les fortunes du siècle. Engagement au prix duquel vous ne considérez, aussi bien que le maître des Gentils, et selon son expression, tous les trésors de la terre que comme de la boue, et en vertu duquel vous n'enviez rien aux mondains de toutes leurs prospérités ni de tous leurs plaisirs. Engagement donc qui, dès cette vie, est pour vous le vrai centuple, et où vous fixez toutes vos prétentions. Or quel honneur doit revenir à Dieu de cette préférence que vous lui marquez, et du temps même où vous la lui marquez ?

Je dis du temps où vous la lui marquez, et observez bien ceci, mes chères Sœurs. Quand, pour la première fois, vous fîtes la profession de vos vœux, vous n'étiez pas encore en état de rendre à Dieu de si glorieux témoignages, parce que vous n'aviez presque nulle expérience de la vie religieuse. Vous suiviez la voix de Dieu qui vous appeloit : vous vous abandonniez à lui avec une foi pleine de mérite, avec une confiance généreuse, avec un amour ardent ; mais après tout, vous ne pouviez encore, ni vous répondre à vous-mêmes, ni servir aux autres de témoins des avantages inestimables de la religion, et des miséricordes infinies du Seigneur qui vous y appeloit. On vous en faisoit des peintures qui vous touchoient ; on vous en disoit des choses dont vous étiez édifiées, dont vous étiez pénétrées, dont vous étiez charmées. Tout cela étoit vrai, et vous vous en laissiez aisément persuader : *Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei* ¹. Mais aujourd'hui que vous renouvez la cérémonie de votre première consécration, vous n'y êtes plus attirées par ce qu'on vous dit, mais par ce que vous avez vu, par ce que vous avez connu, par ce que vous avez vous-mêmes éprouvé et senti : *Nunc cognovi* ². Ah ! Seigneur, ceux qui nous parloient en votre nom ne nous ont point trompées,

¹ *Psalm. 86.* — ² *Exod., 18.*

et vous ne nous avez point trompées vous-mêmes. On ne nous a rien fait espérer que nous n'ayons trouvé, et l'effet répond pleinement à notre attente. Oui, mon Dieu, le plus doux repos d'une âme est en vous; son bonheur le plus solide est de s'attacher à vous. Or, il faut, pour votre gloire, que le monde en soit instruit; et c'est pour cela qu'à la vue du monde nous venons ici le publier. On peut bien nous en croire, Seigneur, puisque nous ne nous en expliquons qu'avec la plus parfaite connoissance; et notre témoignage aura d'autant plus d'efficace, qu'il est fondé sur une expérience personnelle. Puisse-nous engager ainsi le monde à vous bénir comme nous, et puisse-t-il apprendre de nous à vous connoître et à vous glorifier!

II. Ce n'est pas là, mes chères Sœurs, le seul avantage du renouvellement de vos vœux; et s'il honore Dieu, il n'est pas moins propre ni ne contribue pas moins à vous sanctifier. En voici la preuve: c'est que par ce renouvellement, de la manière que vous le pratiquez, vous entretenez dans vous le salutaire et précieux souvenir de vos obligations. Au lieu que les chrétiens du siècle, dissipés et emportés par le torrent du monde, vivent dans un profond oubli de ce qu'ils doivent à Dieu comme chrétiens; au lieu qu'ils n'y pensent que très-rarement et que très-superficiellement, votre occupation continuelle, surtout aux approches de ce saint jour, est de rappeler dans vos esprits ce que vous devez à votre Dieu comme religieuses, de le repasser, de l'étudier, de le considérer, de vous en rafraîchir la mémoire, afin d'en remplir vos cœurs et de les y affectionner. Ainsi, dans le renouvellement de vos vœux, vous gardez à la lettre ce que Dieu, dans l'ancienne loi, recommandoit si expressément aux Israélites, lorsque, après les avoir fait passer à la terre de promission, il leur disoit, par la bouche de Moïse: *Memento, Israel, et ne obliviscaris*¹: Souvenez-vous-en, ô Israël, et ne l'oubliez jamais. Souvenez-vous que je vous ai choisi, parce que je veux être votre Dieu, et parce que je veux que vous soyez mon peuple, et mon peuple particulier. Or c'est vous, mes chères Sœurs, qui accomplissez aujourd'hui cette figure, et qui allez dire à Dieu: Oui, Seigneur, je m'en souviens, et malheur à moi si, dans le cours de ma vie, je venois à l'oublier! Car j'ai encore plus d'intérêt que David, et plus de sujet de m'écrier: *Si oblitus fuero tui, oblivioni detur dextera mea; adhæreat lingua mea faucibus meis, si non meminero tui*²: Si je vous oublie jamais, ô mon Dieu, que ma main droite s'oublie elle-même; que ma langue demeure attachée à mon palais, si je ne me souviens pas toujours du choix que vous avez fait de moi, et du choix que j'ai fait de vous. Mais tandis, Seigneur, que je renouvellerai ce sacrifice de la profession de mes vœux, je

¹ Deut., 9. — ² Psalm. 136.

m'en souviendrai , et je ne l'oublierai pas , puisque c'en est pour moi comme un monument sensible et perpétuel.

Or ce souvenir, mes chères Sœurs , conservé de la sorte , et renouvelé , est le plus excellent moyen , le plus puissant et le plus sûr , pour ne pas tomber dans le désordre et le relâchement d'une vie tiède et languissante. Souvenez-vous , disoit le Sage , de votre dernière heure , et vous ne pécherez plus. Mais moi , je me dis à moi-même , aussi bien qu'à vous : Souvenons-nous des promesses que nous avons faites à Dieu , et nous lui serons éternellement fidèles. Souvenons-nous-en dans toutes nos actions , et toutes nos actions seront parfaites. Souvenons-nous-en dans les occasions importantes où il s'agit de remplir les devoirs les plus pénibles de notre état , et nous les remplirons sans peine. Souvenons-nous-en dans les épreuves où Dieu de temps en temps nous expose , et ces épreuves ne serviront qu'à nous rendre encore plus fervents. Car avec un tel souvenir , comment pourrions-nous une fois nous relâcher dans l'observance de nos règles , dans l'amour de la pauvreté , dans le détachement de nous-mêmes , dans l'esprit de mortification , dans la pratique de la plus soumise et de la plus aveugle obéissance ? J'en appelle à vous-mêmes , mes chères Sœurs , et à vos connoissances particulières. Ce souvenir , retracé et fortement imprimé dans vos âmes par le renouvellement de vos vœux , ne vous a-t-il cent fois relevées après certaines chutes presque inévitables ? et ne vous a-t-il pas fait , si je puis parler ainsi , redoubler le pas pour vous avancer dans les voies de la sainteté ?

Vous n'avez donc qu'à profiter d'un souvenir si utile , et de la religieuse cérémonie qui vous l'inspire , pour être assurées de conserver l'esprit de régularité et de piété. Ces deux paroles , J'ai choisi le Seigneur et le Seigneur m'a choisie , vous soutiendront et vous fortifieront. Avec cela , il n'y aura point de difficultés que vous ne surmontiez , point de tentation à quoi vous ne résistiez , point de chagrins ni de dégoûts au-dessus desquels vous ne vous élevez. J'ai choisi le Seigneur , et le Seigneur , en acceptant mes vœux , a mis le sceau au choix que j'ai fait de lui ; le Seigneur m'a choisie , et , par un libre consentement , j'ai agréé le choix qu'il a fait de moi : voilà , dis-je , ce qui vous fera goûter tout le bonheur de votre état , et travailler avec une constance infatigable à en acquérir toute la perfection.

Oui , mes chères Sœurs , par le renouvellement de vos vœux , vous vous affermirez de plus en plus dans la volonté de satisfaire à tout ce qu'ils vous imposent , et que vous vous êtes imposé vous-mêmes ; c'est-à-dire dans la volonté et l'inviolable résolution de vous dépouiller de tout ce qui pourroit avoir quelque apparence de propriété ; de crucifier votre chair , qui ne peut être sans cela l'hostie vivante du Sei-

gneur ; d'être sans exception et sans réserve obéissantes jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix : *Usque ad mortem, mortem autem crucis* ¹. Par le renouvellement de vos vœux, vous vous maintiendrez dans la disposition la plus sainte où puissent être sur la terre des créatures mortelles, puisque, sans vous comparer avec l'Apôtre, vous pourrez dire comme lui : Qui nous séparera de la charité de Jésus-Christ ? ce ne sont ni les richesses du siècle, ni ses plaisirs : *Quis nos separabit a charitate Christi* ². Par le renouvellement de vos vœux, vous vous ferez dans la religion une heureuse habitude de persévérance ; vous donnerez chaque fois à ces vœux mêmes un degré nouveau de stabilité ; vous vous attacherez toujours plus étroitement à Dieu par ce triple lien dont il est dit : *Funiculus triplex difficile rumpitur* ³. Par le renouvellement de vos vœux, vous reprendrez des forces pour fournir toute la carrière où vous marchez ; et ce sera à votre égard comme le renouvellement de l'aigle, qui, selon le texte sacré, semble renaître et rajeunir. Quel redoublement de ferveur, quel feu, quelle émulation va-t-on apercevoir dans toute cette communauté ! quelle édification pour le public ! C'est la grâce visible que Dieu dans tous les temps, depuis votre institution, a répandue sur l'ordre de Sainte-Marie, et qu'il ne cessera point d'y répandre : *Renovabitur ut aquilæ juvenus tua* ⁴. Par le renouvellement de vos vœux, vous réparerez avec avantage jusqu'aux moindres brèches que l'ennemi peut avoir faites dans vos cœurs. Si le soin des commodités de la vie avoit donné quelque atteinte à l'esprit de pauvreté ; si le plus léger attachement à des objets créés avoit terni tant soit peu l'éclat et le lustre d'une entière pureté ; si l'abondance du propre sens, ou l'ennui de la dépendance, avoit rendu le joug un peu plus incommode, et porté à quelque sentiment contre l'obéissance et son aveugle simplicité, vous allez tout régler et tout réformer, en réformant l'intérieur de vos âmes, tellement que vous sortirez de ce saint lieu comme des créatures toutes nouvelles en Jésus-Christ : *In Christo nova creatura* ⁵. Enfin par le renouvellement de vos vœux, vous imiterez l'Eglise dans l'usage qu'elle observe de célébrer chaque année la dédicace des temples consacrés à Dieu : car vous êtes, mes chères Sœurs, les vrais temples du Saint-Esprit ; et la solennité de ce jour est la fête particulière de la dédicace ou de la consécration de vos personnes. Or vous voyez combien tout cela doit contribuer à votre sanctification.

III. Ce renouvellement, il est vrai, mes chères Sœurs, vous coûtera : mais Dieu, dans l'état où je vous le présente, n'a-t-il pas droit d'exiger et d'attendre tout de vous ? Le voilà sacrifié pour vous ; le

¹ Philip., 2. — ² Rom., 8. — ³ Eccl., 4. — ⁴ Psalm. 102. — ⁵ 2 Cor., 5.

voilà, non pas en figure, mais véritablement et réellement immole pour vous : le voilà sous ces adorables espèces, qui renouvelle actuellement tout ce qu'il a fait pour vous sur la croix. Que vous demande-t-il ? Sacrifice pour sacrifice, renouvellement pour renouvellement ; c'est-à-dire qu'il vous invite à renouveler pour lui le sacrifice de vos vœux, comme il renouvelle ici pour vous le sacrifice de son humanité sainte. Jamais vous demanda-t-il rien de plus juste, et peut-il jamais vous rien demander qui lui soit de votre part plus légitimement dû ?

Pour faire en esprit et en vérité ce renouvellement, il vous falloit un grand exemple qui vous animât, le voici : c'est Jésus-Christ, l'auteur et le consommateur de votre foi ; c'est Jésus-Christ, l'époux de vos ames et votre Sauveur. Il a les yeux actuellement attachés sur vous, et il est témoin des plus secrets sentiments de vos cœurs. Disons plutôt qu'il se présente lui-même à vos yeux, et qu'il veut que je vous le montre dans l'état de victime où il s'est réduit sur son autel ; dans cet état où il s'est offert, et où je viens moi-même de l'offrir en votre nom. Que vous dit-il, et qu'avez-vous à lui dire ? Car il vous parle, mes chères Sœurs ; et, sans les accents de la voix, par sa seule présence il se fait entendre. Il vous témoigne, dans le secret de la conscience, combien votre sacrifice lui est agréable ; mais en même temps il vous donne à juger s'il ne le mérite pas bien de vous. Vous lui dévouez vos personnes ; et lui, il se livre tout entier à vous. Ce qu'il reçoit de vous lui appartenait déjà par un droit inaliénable comme au souverain Etre ; et ce que vous recevez de lui, son corps, son sang, son âme, sa divinité, contenus dans cette hostie, ce sont de purs dons de son amour. Vous consentez pour lui, et vous vous engagez à demeurer jusqu'à la mort cachées dans la retraite et sous le voile ; et lui pour vous il s'engage à se tenir, jusqu'à la consommation des siècles, renfermé dans son tabernacle, et enseveli dans la plus sombre obscurité. Vous vous faites pour lui, pauvres et soumises, et lui, pour vous, il se dépouille en quelque sorte de tout l'éclat de sa majesté, il se revêt des plus viles apparences, il se soumet, si je l'ose dire, à ses ministres, à des hommes qu'il a formés de sa main. En quittant pour lui le monde, vous avez voulu vivre avec lui dans sa sainte maison, et auprès de lui ; vous le voulez encore : et lui, sortant à cette heure même de son sanctuaire, il vient à vous, non-seulement pour vivre avec vous, mais dans vous. Ah ! mes chères Sœurs, je vous laisse porter vous-mêmes cette comparaison aussi loin que vous pouvez l'étendre : que penserez-vous sur cela, et en quels termes vous expliquerez-vous ? Compterez-vous pour beaucoup ce que vous rendez, voyant ce que vous avez tant de fois reçu et ce que

vous allez recevoir? Je ne vous ai sacrifié qu'un monde, Seigneur, lui direz-vous chacune en particulier; et de ce monde je ne vous ai sacrifié qu'une foible partie, où toutes mes espérances étoient bornées. Mais que n'ai-je, ô mon Dieu, tous les trésors et toutes les grandeurs du monde! que n'ai-je mille mondes en mon pouvoir, non point pour m'y attacher, mais afin d'y renoncer, et de vous faire, par ce renoncement, un sacrifice plus digne de vous! Que dis-je? Seigneur, quoi que je fasse, je ne vous ferai jamais un sacrifice tel que vous le méritez; mais ce seroit au moins un sacrifice tel que je le pourrois faire et que je le voudrois faire. Car, dans le fond, mon Dieu, je ne désire que vous, je n'aspire qu'à vous, je ne soupire qu'après vous; et si je souhaitois quelque chose hors de vous, ce n'est que pour avoir dans ce renouvellement de mes vœux une nouvelle offrande à vous présenter, et pour vous donner une preuve plus convaincante et plus éclatante que je ne veux rien que vous.

IV. Il n'est pas besoin, mes chères Sœurs, que vous présentiez rien à Dieu de nouveau. C'est assez que vous renouveliez dignement le sacrifice que vous lui avez déjà fait: or pouvez-vous être mieux disposées que vous ne l'êtes à ce saint renouvellement? Dernière pensée par où je finis, et qui doit être pour vous d'une grande consolation. Car si vous venez ici renouveler votre premier dévouement à Dieu, c'est après vous y être préparées par la retraite, où vous vous êtes éprouvées vous-mêmes, où Dieu vous a parlé au cœur, où il vous a fait connoître ce qu'il vouloit de vous, où vous avez pris avec lui toutes les mesures pour entrer dans une vie encore plus religieuse et plus exemplaire. Je ne vous dirai donc point ce que Samuel disoit aux Israélites, quand il les exhortoit à se mettre en état d'obéir au Seigneur, et de ne servir que lui seul: *Præparate corda vestra Domino, et servite illi soli*¹; car il n'y en a pas une de vous qui ne soit déjà dans cette préparation, et qui ne puisse s'écrier comme David: *Paratum cor meum, Deus; paratum cor meum*². Mon cœur est prêt, Seigneur; mon cœur est prêt. Voilà à quoi vous vous êtes appliquées dans les exercices de la solitude. Mais je dis plus: Si vous venez ici renouveler votre premier dévouement à Dieu, c'est après vous être purifiées par une revue générale de toutes vos actions et de toute votre conduite, par une confession exacte, par une déclaration sincère et douloureuse des plus légères fautes qui ont pu échapper à votre fragilité; et cela dans le dessein que vous avez eu de ne vous offrir à Jésus-Christ que comme des hosties pures et sans tache. Je ne vous dirai donc point ce que Dieu, dans le Lévitique, disoit à son peuple: *Sanctificamini, et estote sancti*³: Sanctifiez-vous, ne souffrez

¹ 1 Reg., 7. — ² Psalm. 56. — ³ Levit., 20.

rien dans vos âmes qui en puisse flétrir la pureté. Car je vous trouve déjà toutes sanctifiées, et c'est à quoi vous avez pourvu par l'amertume de vos regrets, par l'abondance de vos larmes, par les austérités de la pénitence.

J'ajoute encore, mes chères Sœurs, que si vous renouvez ici votre premier dévouement à Dieu, ce n'est point en secret, mais dans une cérémonie publique et aussi solennelle qu'elle le peut être parmi vous; mais à la face des autels du Dieu vivant, mais au milieu du plus redoutable mystère de notre religion. Or toutes ces circonstances ont je ne sais quoi d'auguste et de vénérable qui doit encore plus animer votre foi, recueillir vos esprits, toucher vos cœurs. Dans tous les autres jours de l'année, vous pouvez saintement et utilement renouveler vos vœux à Dieu, et par-là vous renouveler vous-mêmes; car la maxime du grand Apôtre est universelle, et n'a point de temps limité : *Renovamini spiritu mentis vestræ* ¹. Mais aujourd'hui, c'est le temps favorable et privilégié; c'est le jour spécialement destiné à chercher le Seigneur et à le trouver : *Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis* ². Vous voilà toutes assemblées et toutes réunies. L'exemple de l'une soutient l'autre, le zèle de l'une se communique à l'autre, la prière de l'une seconde la prière de l'autre : de tous les cœurs, il ne s'en fait qu'un; et que ne peut point auprès de Dieu ce concours unanime d'une communauté si nombreuse et si religieuse ?

Approchez donc, mes chères Sœurs, approchez du trône de la grâce de votre Dieu : *Adeamus ergo ad thronum gratiæ* ³. Car voici le trône de sa grâce : c'est l'adorable Eucharistie, où lui-même, auteur de la grâce, et grâce substantielle et incarnée, réside personnellement. Approchez-en avec toute la confiance et tout l'amour qui conviennent à ses chastes épouses, puisqu'il n'est ici que pour se donner à vous, après que vous aurez renouvelé le sacrifice et l'hommage qu'il va recevoir de vous. Approchez, et vous serez éclairées, et vous serez de plus en plus sanctifiées. Ce Dieu de gloire vous remplira de ses lumières, et ce Saint des saints vous fera part de sa sainteté. Approchez, mais ne venez pas les mains vides : *Vovete et reddite Deo vestro, omnes cui in circuitu ejus offertis munera* ⁴. Offrez-lui vos vœux, vous toutes qui êtes autour de lui, et qui environnez son sanctuaire pour y apporter vos présents. Il n'en veut point d'autres que vous-mêmes. Présentez-vous à lui dans le même esprit que Marie, la reine des vierges, lorsqu'elle fit à Dieu la première oblation de sa personne. C'est votre mère : adressez-vous à cette mère si miséricordieuse et si tendre. Demandez-lui qu'elle vous présente elle-même, comme ses enfants et une des plus chères portions de son troupeau. Refu-

¹ *Ephes.*, 4. — ² *2 Cor.*, 6. — ³ *Hebr.*, 4. — ⁴ *Psalm.* 75.

sera-t-elle de s'employer en votre faveur? et par combien de titres est-elle engagée à vous accorder sa médiation? Son nom que vous portez, ce nom qui vous honore et que vous honorez, l'importance du sujet pour quoi vous la réclamerez, tout l'intéressera à vous écouter. Elle agira, elle parlera pour vous; et selon le terme de l'Evangile, elle vous confessera hautement devant son Fils. Les trésors du ciel vous seront ouverts, et toute cette maison sera comblée des plus abondantes bénédictions. Ainsi soit-il.

EXHORTATION SUR L'OBÉISSANCE RELIGIEUSE.

Obedite præpositis vestris, et subjacete eis.

Obéissez à vos supérieurs, et soyez-leur soumis. *Epître aux Hébreux*, chap. XIII.

C'étoit une règle générale que prescrivait l'Apôtre à tous les fidèles, d'obéir aux puissances, et de se soumettre sans distinction à toute personne établie de Dieu pour la conduite et le gouvernement du monde. Mais cette règle commune est pour nous, mes chères Sœurs, un devoir particulier à l'égard de ces supérieurs dont nous reconnaissons l'autorité légitime, et à qui nous nous sommes assujettis par un vœu authentique et solennel. De tous les vœux qui nous engagent à la religion, c'est sans doute le plus parfait; et il en est, en quelque manière, de l'obéissance par rapport à la pauvreté et à la chasteté religieuse, comme il en est, selon saint Paul, de la charité par rapport à la foi et à l'espérance. La charité est au-dessus de ces deux vertus, quoiqu'elles la précèdent : *Major autem horum est charitas*¹; et malgré tous les avantages de cette pauvreté évangélique que le Fils de Dieu a béatifiée, malgré toutes les prérogatives de cette chasteté qui rend l'homme semblable aux anges, il faut convenir que l'obéissance est une vertu souveraine, et qu'elle tient dans l'estime de Dieu le premier rang. Il est donc d'une conséquence infinie que vous appreniez à la pratiquer; et, pour vous tracer en trois mots tout le plan de cet entretien, je m'arrête à l'observation de saint Bernard; car il y a, remarque cet incomparable maître de la sainteté monastique et régulière, trois degrés, ou, pour parler plus juste, trois espèces d'obéissance : l'obéissance de l'action, l'obéissance de la volonté, et l'obéissance du jugement. Obéissance de l'action, qui nous fait exécuter ce qui nous est ordonné; obéissance de la volonté, qui nous fait conformer notre volonté à ce qui nous est ordonné; obéissance du jugement, qui nous fait approuver ce qui nous est ordonné. Trois sortes d'obéissance où le religieux sacrifie tout à la fois à Dieu ses œuvres, son cœur, son esprit. Par l'obéissance de l'action,

¹ 1 Cor., 13.

il lui sacrifie ses œuvres ; par l'obéissance de la volonté, il lui sacrifie son cœur ; et par l'obéissance du jugement, il lui sacrifie son esprit. Voilà, mes chères Sœurs, ce que Dieu attend de nous, et à quoi je viens aujourd'hui vous exhorter.

PREMIÈRE PARTIE.

De tous les degrés d'obéissance, le premier et tout ensemble le dernier est ce que j'appelle, après saint Bernard, l'obéissance de l'action. C'est le premier degré, puisque c'est par-là que le religieux doit commencer, et qu'il ne peut être obéissant et soumis, s'il n'accomplit, autant qu'il lui est possible et selon qu'il lui est possible, l'ordre de son supérieur. Mais, dans un autre sens, c'est le dernier degré, je veux dire le moins parfait, puisque cette action, cette exécution pure et simple n'est encore proprement que le corps de l'obéissance, et qu'il y a, comme nous l'expliquerons dans la suite, un esprit qui doit l'animer et la vivifier.

Quoi qu'il en soit, mes chères Sœurs, cette première obéissance est absolument nécessaire et d'une obligation indispensable : comment cela ? Vous l'entendez, ce me semble, assez. Car je sais bien, et je conviens avec vous, qu'antécédemment à l'état que vous avez embrassé, ces règles, ces observances, ces volontés d'autrui à quoi vous êtes sujettes, n'étoient point des devoirs pour vous. Je sais de plus, et je reconnois à votre gloire, ou plutôt à la gloire de Dieu qui vous a inspirées et appelées, que si vous vous êtes assujetties à ce joug de l'obéissance religieuse, c'est de vous-mêmes et avec une pleine liberté. Mais aussi vous n'ignorez pas qu'en conséquence du choix que vous avez fait, qu'en conséquence du vœu que vous avez prononcé, ce qui vous étoit libre vous est devenu d'une nécessité rigoureuse ; que vous avez renoncé à tout droit sur vos personnes et sur votre conduite ; que vous l'avez cédé, déposé entre les mains des ministres de l'Eglise, qui, solennellement et à la face des autels, au nom de Dieu et au nom de la religion, ont reçu votre sacrifice. D'où il s'ensuit que vous n'êtes plus à vous, mais au saint ordre où vous vous êtes dévouées, *Non estis vestri*¹ ; que vous êtes liées par votre profession encore plus particulièrement et plus étroitement que ne l'est le reste des chrétiens par les promesses du baptême, *Propria professione teneris*² ; en un mot, que vous êtes dépendantes : or dépendre, c'est, selon la plus claire notion et la plus évidente, être tenu d'obéir ; et qu'est-ce qu'obéir, si ce n'est pas faire ce qui est légitimement ordonné ? Donè, obéissance de l'action, obéissance si essentielle qu'il y va du salut, qu'il y va d'une éternelle damnation. Ce

¹ 1 Cor., 6. — ² Bern.

que je dis, mes chères Sœurs, et ces expressions dont je me sers, quelque fortes qu'elles soient, ne vous étonneront point dans la préparation de cœur où vous vous trouvez, et dans la disposition où je ne puis douter que vous ne vous soyez toujours maintenues, d'exécuter à la lettre tout ce qui vous est prescrit, et de vous y conformer par la pratique la plus exacte et la plus fidèle.

Mais vous allez plus loin, et vous voulez savoir quelles sont les qualités de cette obéissance, qui consiste précisément à pratiquer et à faire. Car est-ce assez d'agir? Je prétends que ce doit être une obéissance prompte et sans retardement, universelle et sans bornes, indépendante de toute considération humaine, et sans acception de personne. Appliquez-vous à toutes ces circonstances. Il n'y en a pas une qui ne renferme une leçon particulière, et qui ne soit comprise dans le point que j'en traite.

Obéissance prompte et sans retardement : pourquoi? Parce que, dès que Dieu parle, ou par lui-même, ou par la bouche de ses ministres qu'il a constitués en sa place, il n'y a point à délibérer ni à différer : toute lenteur alors ne lui peut être qu'injurieuse, et il est de l'honneur et de la grandeur du maître qui ordonne, d'être obéi sur l'heure, et de ne pas voir dans l'accomplissement de ses volontés le moindre délai. Et en effet, hésiter d'obéir, tarder à obéir, remettre à obéir, c'est faire l'œuvre de Dieu avec négligence, c'est ne s'en acquitter que par une espèce de violence et de contrainte : or, suivant l'oracle et la menace du Saint-Esprit, malheur à quiconque fait négligemment l'œuvre du Seigneur : *Maledictus qui facit opus Dei negligenter* ¹. Quel est donc le vrai obéissant? dit saint Bernard. Celui qui ne balance jamais, qui ne réplique jamais, qui ne demeure jamais, qui ne connoît point de lendemain, quand il peut satisfaire dans le jour présent ; qui n'attend pas même qu'on lui commande, mais prévient le commandement aussitôt qu'il l'a entrevu, et court au-devant ; enfin, qui, par une vigilance continuelle, et transporté d'une sainte ardeur, a toujours les yeux ouverts pour considérer, toujours les oreilles attentives pour écouter, toujours les pieds levés pour marcher, toujours les mains préparées pour travailler au gré des supérieurs qui le gouvernent, et qui peuvent disposer de lui comme il leur plaît. Que faut-il pour lui faire tout quitter, et pour l'appeler? Le son de la cloche, et le premier son, rien davantage. Ce son de la cloche, c'est pour lui la voix de Dieu : l'a-t-il entendue, il y répond dans le moment, et il la suit, *Ut audivit, surgit citò, et venit* ² : ce son de la cloche, c'est le signal qui lui annonce la venue de ce grand Maître auprès de qui il doit se ranger ; il part dans l'instant, et lui va

¹ Jerem., 48. — ² Joan., 11.

rendre ses devoirs : *Hoc signum magni Regis est , camus* ¹. Obéit-on autrement dans le monde , et surtout obéit-on autrement dans les cours des princes ? qu'ils aient prononcé une parole , cela suffit , on use de toute la diligence possible , et l'on s'en fait un mérite ; on s'empresse , on se précipite , on vole. Or ne seroit-il pas bien honteux pour nous , mes chères Sœurs , de servir notre Dieu avec moins de zèle ? ne seroit-ce pas le déshonorer lui-même ? et comment pourroit-il agréer une sorte d'obéissance que les maîtres de la terre ne compteroient pour rien , et dont souvent ils se tiendroient offensés ?

Obéissance universelle et sans bornes , c'est-à-dire obéissance qui s'étende à tout , soit grandes , soit petites choses , soit faciles , soit difficiles , soit commodes , soit incommodes , soit praticables , et soit en quelque manière impraticables. Car le même motif de la volonté de Dieu intimée et déclarée par l'organe du supérieur , cette même raison se trouve partout ; aussi bien , selon la belle réflexion d'un des plus savants et des plus saints directeurs des âmes religieuses , aussi bien lorsqu'il faut reposer , que lorsqu'il faut veiller ; aussi bien lorsqu'il faut parler , que lorsqu'il faut se taire ; aussi bien lorsqu'il faut cesser , que lorsqu'il faut commencer ; aussi bien lorsqu'il faut prendre quelque relâche et se récréer , que lorsqu'il est question de subir une pénitence et de se mortifier. Tout cela , dis-je , marqué du même sceau , est également du ressort de l'obéissance ; et vouloir y faire le moindre retranchement , vouloir user sur tout cela de restrictions , d'exceptions , d'interprétations , c'est entreprendre sur les droits de Dieu , c'est s'attirer sa haine et s'exposer à ses châtimens , ainsi qu'il s'en est expliqué lui-même , quand il nous défend de rien dérober du sacrifice qui lui doit être offert tout entier et sans réserve : *Odio habens rapinam in holocausto* ². Mais ce que je retranche n'est rien en effet. Non , si vous le voulez , ce n'est rien , à le regarder en lui-même et dans sa substance ; mais , dès que vous le considérerez comme faisant partie de la loi qui vous est imposée , comme enfermé dans la règle que Dieu vous a tracée , comme matière et sujet de l'obéissance que vous avez vouée , ce rien vous deviendra respectable et sacré , et vous vous efforcerez de mériter l'éloge et la récompense ³ de ce bon serviteur de l'Évangile , à qui le maître dira : Parce que vous avez été fidèle dans les plus légères occasions , et que vous n'avez pas négligé un seul point de tout ce qui vous étoit marqué , entrez dans la joie du Seigneur : *Quia super pauca fuisti fidelis , intra in gaudium Domini tui* ³. Mais cette suite de menues observances , qui se succèdent perpétuellement les unes aux autres , est bien gênante et d'une sujétion bien importune. Il est vrai , et c'est

¹ *Offic. Epiph.* — ² *Isaï.*, 61. — ³ *Matth.*, 25.

justement en cela qu'est le mérite : voilà le joug. Prenez chaque article en particulier, vous n'y trouverez nulle peine ; il n'y a que cet assemblage, que cette totalité qui coûte ; et autant que vous diminuerez de ce poids, autant devez-vous perdre du prix de votre obéissance. Mais ce qu'on exige de moi m'est insupportable, je ne le puis soutenir. Hé ! mes chères Sœurs, nous sommes-nous donnés à Dieu pour ne rien souffrir, pour ne nous faire nulle violence, pour ne voir en aucune rencontre nos inclinations combattues et contredites ? avons-nous promis une obéissance dont nous n'eussions jamais à sentir la pesanteur, et qui ne demandât de nous nul effort ? Quelques difficultés que nous ayons à vaincre dans l'obéissance religieuse, y en a-t-il qui égalent celles qu'on surmonte tous les jours dans l'obéissance militaire ? Quoi ! pour une couronne corruptible, pour une gloire mondaine, des gens obéissent jusqu'à l'effusion de leur sang, jusqu'au péril de leur vie ! que leur exemple au moins nous instruisse, et souvenons-nous à qui nous devons obéir et pourquoi nous devons obéir ; que c'est à Dieu que nous devons cette soumission, que le fruit de cette soumission doit être une couronne immortelle : du moment que nous aurons compris ces deux vérités, il n'y aura plus rien qui nous arrête ; car c'est ainsi que tout devient possible à l'homme obéissant : *Et illi quidem ut corruptibilem coronam accipiant, nos autem incorruptam* ¹.

Obéissance indépendante de toute considération humaine et sans acception de personne. Je m'explique : les supérieurs qui nous conduisent peuvent être considérés en deux manières, ou comme hommes ou comme supérieurs. En tant qu'hommes, ils peuvent avoir des qualités toutes différentes : l'un peut être plus prudent, et l'autre moins éclairé ; l'un plus insinuant, et l'autre moins affable ; l'un plus saint, et l'autre moins parfait. Mais en tant que supérieurs, ils ont tous le même pouvoir et la même autorité, parce qu'ils occupent tous la même place, qui est celle de Dieu. De là je puis bien, à ne les envisager que par leurs qualités personnelles, et les comparant comme hommes, estimer l'un plus que l'autre ; mais ce n'est point là ce que je dois avoir en vue quand il s'agit de leur obéir : je ne dois me les proposer alors que comme supérieurs, je ne dois avoir égard qu'à leur autorité ; et puisque cette autorité est en tous la même, je leur dois par conséquent à tous le même respect et la même obéissance. Règle admirable que nous donne le grand Apôtre : obéissez à vos maîtres ; mais prenez garde comment vous leur obéirez : car, en leur obéissant, vous ne devez pas les regarder comme des hommes, et votre principale attention doit être, au contraire, de ne chercher

¹ 1 Cor., 9.

pas à leur plaisir, ni à leur obéir comme à des hommes, mais comme à Dieu, le souverain Seigneur que vous reconnoissez dans eux, et qu'ils vous représentent : *Non sicut hominibus placentes, sed ut Domino servientes* ¹. Suivant ce principe, à quels maîtres le christianisme nous oblige-t-il de rendre obéissance? Souvent à des maîtres vicieux, impies, libertins; à des maîtres durs, cruels, impitoyables; à des maîtres sans probité, sans équité, sans lumières, sans talents: fussent-ils mille fois encore plus déréglés et plus imparfaits, saint Paul veut qu'avec l'œil de la foi nous découvriions dans leurs personnes Jésus-Christ même, et que dans leurs personnes, quels qu'ils puissent être, nous obéissions à Jésus-Christ même. Voilà, si nous sommes chrétiens, notre devoir : *Domino Christo servite* ². Si donc, à plus forte raison, je suis religieux, que m'importe à qui j'obéis, et en quel examen ai-je droit là-dessus d'entrer? n'est-ce pas assez pour moi qu'un supérieur, qu'une supérieure ait parlé; et que reste-t-il autre chose que d'exécuter l'ordre que j'ai reçu, comme étant l'ordre du Seigneur? *Domino servientes* ³.

Telle doit être, mes très-chères Sœurs, cette obéissance d'exécution; telle a été l'obéissance du divin Epoux que vous avez choisi. Il ne s'est pas contenté de vous faire des leçons sur une des vertus les plus nécessaires dans toutes les sociétés, il a voulu vous en donner l'exemple, et, pour renverser tous les prétextes de la nature indocile et ennemie de la gêne, pour lever tous les obstacles qu'elle formeroit et qui pourroient étonner votre foiblesse, il a voulu, par son exemple, vous exciter et vous fortifier. Car, sans autre motif, il doit me suffire ici de vous mettre devant les yeux cet exemple d'un Homme-Dieu : tout Dieu qu'il étoit, il a obéi : et quels ont été les caractères de cette obéissance de mon Sauveur? voilà ce que je me demande à moi-même, ou pour m'instruire et m'édifier, ou pour me confondre et me condamner : reprenons, et suivez-moi.

Obéissance la plus prompte. Dès le moment de son incarnation, il s'est fait une loi inviolable d'accomplir la volonté de son Père : loi écrite pour lui à la tête du livre, c'est-à-dire loi qu'il a observée et à laquelle il s'est soumis dès le premier instant de sa vie mortelle; se revêtant de notre chair pour obéir à la volonté de son Père, se chargeant de toutes nos infirmités pour obéir à la volonté de son Père, se faisant la victime de notre salut pour obéir à la volonté de son Père : car c'est ainsi qu'il s'en est expliqué par son prophète : *In capite libri scriptum est de me ut facerem, Deus, voluntatem tuam* ⁴. Obéissance la plus universelle et la plus complète. Comme il étoit venu, non pour détruire la loi, mais pour l'établir, avec quelle exactitude ne

¹ Ephes., 6. — ² Coloss., 3. — ³ Rom., 12. — ⁴ Psalm. 39.

l'a-t-il pas gardée? en a-t-il omis une lettre? *Iota unum non præteribit à lege* ¹. Mais encore quelle étoit à son égard cette loi qu'il a remplie dans toute son étendue? à quoi l'engageoit-elle, et jusqu'à quel point s'est-il fait obéissant? Ah! mes chères Sœurs, plaignons-nous de la rigueur de nos observances, et prévalons-nous de dispenses imaginaires et prétendues, lorsque nous voyons notre Dieu obéir jusques à prendre la forme d'un esclave, obéir jusqu'à la mort de la croix : *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis* ². Enfin, obéissance sans distinction des personnes, et sans attention à leurs bonnes ou à leurs mauvaises qualités, à leurs perfections ou à leurs défauts, à leurs vertus ou à leurs vices. Il s'est soumis à Marie toute sainte, et il s'est soumis à Hérode, le plus impie et le plus barbare des hommes; il s'est soumis à Joseph, simple artisan, mais du reste plein de religion et de mérites; il s'est soumis à Auguste, empereur de Rome, mais idolâtre et païen; que dis-je? n'a-t-il pas obéi aux juges qui le condamnoient, aux soldats qui l'outrageoient, aux bourreaux qui le crucifioient? Quel modèle pour nous, mes chères Sœurs! étudions-le, méditons-le souvent, et, par une utile comparaison, apprenons ce que nous devons faire, et humilions-nous de ne l'avoir pas encore assez fait jusqu'à présent.

Grâces à la Providence, qui veille spécialement sur cette maison, je sais que la règle y est en vigueur, et que l'obéissance s'y maintient. Je sais qu'il ne s'y trouve point de ces âmes inflexibles qu'on ne peut plier, et qui n'ont de l'état religieux que la clôture et que l'habit. Je le sais, et vous ne pouvez trop bénir le ciel de n'avoir point au milieu de vous de ces scandales qui causent tant de désordres dans les communautés; esprits intraitables, que des supérieurs sont quelquefois obligés d'abandonner à eux-mêmes, parce qu'ils ne peuvent rien obtenir d'eux, ni les réduire à rien. Non, mes chères Sœurs, vous n'avez point de tels objets devant les yeux, et, si je l'ose dire, vous n'êtes point infectées de cette contagion. Mais après tout, dans les maisons mêmes où se conserve toujours un certain fonds de régularité, l'obéissance, en mille occasions et en mille sujets particuliers, ne laisse pas de recevoir bien des atteintes. On obéit, mais lentement : de tout ce qu'on fait et qu'on doit faire, on ne fait rien dans le temps précis, on ne fait rien qu'à l'extrémité, on ne fait rien que lorsqu'il n'y a plus à reculer ni à remettre. Une fille est la dernière à tout; et si l'on vouloit se conformer à ses heures, il faudroit changer toute la discipline religieuse, et en former une nouvelle : encore ne s'y rendroit-elle pas plus assidue et plus diligente; et c'est assez qu'une chose soit de la règle et du devoir de l'obéissance, pour qu'elle y apporte des

¹ *Matth.*, 5. — ² *Philip.*, 2.

retardements infinis , et qu'elle diffère toujours à s'en acquitter. On obéit , mais imparfaitement ; on ne fait qu'à demi ce qui est prescrit. On veut bien s'assujettir à telle et telle pratique , mais on néglige cette autre , parce qu'elle paroît trop légère , et qu'elle n'est bonne , dit-on , que pour des commençantes et pour des novices. On veut bien accepter tel et tel emploi , où l'on n'est pas destiné ; et cet autre où l'obéissance nous destine , c'est justement celui dont on s'excuse , parce qu'on prétend qu'il est trop pénible et trop fatigant : parce qu'on se persuade que la santé y sera intéressée , et qu'on n'en pourra soutenir le travail ; parce qu'on se figure , chacun selon son idée , mille causes de refus qu'on est éloquent à exagérer et à faire voir. De là tant d'allées et de venues , tant de remontrances à une supérieure , qui se voit enfin comme obligée de se rendre , et de céder à l'importunité de ces longues et ennuyeuses représentations. On obéit , mais pourquoi ? C'est qu'on estime cette supérieure , c'est qu'on lui est plus étroitement attachée , c'est qu'on lui trouve un air et des manières qui la font goûter davantage , et qui plaisent ; c'est qu'elle a des dispositions naturelles , une habileté , une sagesse , des talents qui préviennent en sa faveur , et qui lui attirent la confiance. Une autre n'est pas pourvue des mêmes dons , et l'on ne découvre dans elle qu'un mérite très-borné ; on la méprise intérieurement , et ce mépris de la personne porte au mépris de ses ordres : comme si c'étoit aux personnes qu'on doit obéir , et non pas à Dieu dans les personnes , de quelques vertus qu'elles soient douées , ou quelques défauts qu'on y puisse remarquer. Obéissons , mes chères Sœurs , mais obéissons religieusement , c'est-à-dire obéissons pour Dieu et en vue de Dieu. Dès que vous aurez cette vue de Dieu , il vous sera indifférent d'obéir à celle-ci ou à celle-là ; et de même qu'en matière de foi nous ne devons être précisément , ni à Pierre , ni à Paul , mais à Jésus-Christ ; ainsi , en matière d'obéissance , vous ne ferez nul discernement des supérieures ; vous les écouterez toutes avec la même docilité ; vous exécuterez ce qu'elles vous ordonneront avec la même exactitude ; et , sans vous contenter de l'obéissance d'action , vous y ajouterez l'obéissance de volonté , dont j'ai à vous entretenir dans la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

C'étoit pour la consolation des apôtres , et pour leur inspirer des sentiments dignes de leur ministère et conformes à la sainteté de leur vocation , que le Fils de Dieu leur disoit qu'il ne les regarderoit point désormais comme des esclaves , ni comme des serviteurs , mais comme des amis : *Jam non dicam vos servos , vos autem dixi amicos* ¹. Et c'est

¹ Joan., 15.

pour relever votre obéissance et pour la sanctifier, que vous ne devez pas seulement, mes très-chères Sœurs, vous considérer comme servantes de Dieu, pas même seulement comme amies de Dieu, mais comme enfants de Dieu; qualité commune à tous les chrétiens unis au corps mystique du Sauveur, et adoptés de Dieu par la grâce du baptême : mais qualité spécialement attribuée aux personnes religieuses, que des nœuds encore plus étroits attachent à Jésus-Christ, et qui n'ayant plus sur la terre, à proprement parler, ni pères, ni mères, ni parents, ni familles, puisqu'elles y ont renoncé, peuvent dire avec un droit particulier, et dans le même esprit que le séraphique François d'Assise : Notre Père, qui êtes dans les cieux : *Pater noster, qui es in cœlis*. Or s'il est vrai que Dieu est singulièrement votre père, et que vous êtes singulièrement les enfants de Dieu, il s'ensuit que vous devez donc à Dieu une obéissance toute filiale, je veux dire une obéissance du cœur, une obéissance de la volonté, qui, jointe à l'obéissance de l'action et aux œuvres, les anime et les vivifie.

Car ne vous y trompez pas, je vous prie, et gardez - vous d'une des plus dangereuses illusions où vous puissiez tomber, en vous persuadant que d'agir, c'est obéir. Nous pouvons encore raisonner ici de l'obéissance comme de la foi. Si je me flatte d'avoir la foi dans le cœur, et que dans la pratique je n'en aie pas les œuvres, l'apôtre saint Jacques m'annonce que cette foi oisive et stérile n'est qu'une foi morte; et si je pense être obéissant dans la disposition intérieure de l'âme, et que dans l'effet je laisse des ordres que je reçois sans les accomplir, mon obéissance n'est qu'un fantôme qui s'évanouit de lui-même, et n'a rien de solide. Principe universellement reconnu parmi les pères et les maîtres de la vie spirituelle. Mais, par une règle toute contraire et par un autre principe tout opposé, de même aussi que les œuvres ordonnées par la foi, mais faites sans l'esprit de la foi, ne sont plus dès-lors des œuvres de foi, ni des vertus chrétiennes; ainsi tout ce que je puis faire de conforme à l'obéissance, mais sans l'esprit d'obéissance et sans la soumission de ma volonté, ne doit point être réputé pour obéissance, et n'est devant Dieu de nulle valeur. C'est la lettre, c'est le corps de l'obéissance; mais, selon saint Paul, la lettre tue, *Littera occidit*¹; et ce corps n'est qu'un cadavre, si l'âme ne lui donne la vie : *Spiritus autem vivificat*².

Disons autrement, mes chères Sœurs : c'est obéissance, si vous le voulez, mais une obéissance d'esclave. Or je vous ai déjà fait entendre, et ce seroit bien dégénérer de la dignité de votre état si vous ne le compreniez pas, que l'obéissance religieuse est l'obéissance des enfants. Dans l'une, la volonté n'a point de part; et dès-là ce n'est

¹ 2 Cor., 3. — ² *Ibid.*

plus une vertu , mais une servitude , mais un esclavage dont Dieu ne vous peut savoir aucun gré : et dans l'autre , c'est la volonté qui domine , non pas en s'élevant , mais en s'abaissant , mais en s'immolant et se sacrifiant : sacrifice plus agréable à Dieu que tous les sacrifices de l'ancienne loi : car , dans les sacrifices de l'ancienne loi , remarque saint Grégoire , on n'offroit à Dieu qu'une chair étrangère , au lieu que , par le sacrifice de l'obéissance religieuse , c'est ce qu'il y a dans l'homme de plus noble qu'on présente à Dieu , puisque c'est le cœur et la propre volonté : *Per victimas aliena caro , per obedientiam voluntas propria mactatur.*

Vérités importantes , mes très-chères Sœurs , vérités d'où je tire des conséquences qui demandent toutes vos réflexions , et qui sont autant de maximes fondamentales pour la conduite de votre vie. Les voici réduites en quelques articles plus essentiels. Ecoutez-les : vous n'y trouverez rien d'outré , et qui ne vous paroisse solidement établi.

De là donc , première conséquence , il s'ensuit que je dois trembler , quand un supérieur m'ordonne des choses selon mon inclination et selon mon goût : pourquoi ? parce que je dois craindre alors que ma volonté ne soit pas sacrifiée , et que le fruit de mon obéissance ne soit perdu pour moi. Mais , dites-vous , ce qu'on me commande étant selon mon goût et mon inclination , je l'embrasse avec plaisir , je m'y porte avec plus d'ardeur , et j'ai certainement l'obéissance de volonté. Il est vrai ; mais ce n'est pas en ce sens que l'obéissance de volonté est une obéissance religieuse et méritoire : c'est dans un sens tout différent , et concevez , s'il vous plaît , ma pensée. Quand on me demande une obéissance de volonté , on me demande une obéissance où ma volonté acquiesce à la volonté de mon supérieur , et non pas à mes propres désirs ; on me demande une obéissance où ma volonté s'affectionne à ce que veut mon supérieur , précisément parce qu'il le veut , et non point parce que je le veux moi-même d'ailleurs , et que le commandement qu'il me fait s'accommode à mon penchant naturel et à mes desseins. Car si ce penchant naturel , si cette inclination et ce goût étoient le principal motif de mon obéissance , ce ne seroit plus la volonté de mon supérieur ni la volonté de Dieu que je ferois , mais la mienne. Or vous voyez néanmoins combien il est aisé que ce soit ce penchant , que ce soit cette inclination , ce goût qui me détermine et qui m'engage , quand il se trouve en effet dans l'exercice auquel on m'applique , et dans l'observance particulière dont on me charge.

De là , seconde conséquence , il s'ensuit que je dois me réjouir selon Dieu et en Dieu , quand il arrive qu'un supérieur , sans examiner dans les vues qu'il a sur moi , si elles m'agréeront ou si elles ne m'agréeront pas , mais comptant sur mon obéissance et ma docilité ,

m'emploie à des fonctions qui me mortifient, qui me gênent, et à quoi répugnent tous les sentiments de la nature. La raison en est évidente : car c'est alors que le sacrifice de ma volonté, si je me soumetts intérieurement et de bonne foi, est beaucoup plus certain, beaucoup plus pur, beaucoup plus excellent : plus certain, parce qu'il ne peut être sujet à mille illusions de l'amour de moi-même, puisque je me renonce moi-même ; plus pur, parce qu'il n'y entre rien d'humain, et qu'au contraire tout ce qu'il y a d'humain dans mon cœur y est contredit ; plus excellent, parce qu'il me coûte davantage et que je me fais plus de violence. A chaque pas il faut un nouvel effort, et tout acte, tout effort nouveau ajoute sans cesse un nouveau mérite. Les martyrs n'ont donné leur vie qu'une fois, et la mort dans un moment a fini leur peine et commencé leur éternelle béatitude : mais dans la conjoncture où je suppose l'âme religieuse et obéissante, son martyre est continuel. On ne vit plus longtemps que pour avoir à se combattre soi-même, et à se vaincre plus longtemps et plus souvent. Que de triomphes, et que de couronnes ! Or est-il rien, mes chères Sœurs, que nous devions souhaiter avec plus d'ardeur, que d'avoir ainsi occasion de grossir notre trésor pour l'éternité ? De sorte que, dans la comparaison et dans le choix, un religieux qui n'auroit égard qu'à ses intérêts personnels, devrait préférer un supérieur qui le contraire, un supérieur qui l'éprouve et qui l'exerce, un supérieur ferme et sévère, à un autre plus modéré et plus indulgent. Cette morale est bien parfaite, je l'avoue, mais elle est fondée sur les principes de la sagesse de l'Évangile ; et c'est cette sagesse que je dois prêcher à des âmes que leur état appelle à la plus haute perfection.

De là, troisième conséquence, il s'ensuit qu'une des plus grossières erreurs dans les personnes religieuses est de croire qu'elles pratiquent l'obéissance, lorsque, par elles-mêmes ou par d'autres, par des sollicitations et des poursuites ouvertes, ou par des intrigues secrètes et des ressorts cachés, elles travaillent à gagner une supérieure, et qu'après mille mouvements, elles l'amènent enfin à ce qu'elles veulent. Abus, dit saint Bernard : ce n'est pas vous qui obéissez à cette supérieure, c'est cette supérieure qui vous obéit : comment cela ? parce que ce n'est pas vous qui suivez la volonté de cette supérieure, mais cette supérieure qui suit la vôtre. Vous en répondrez l'une et l'autre à Dieu : vous, d'avoir si fortement pressé, et peut-être si adroitement engagé votre supérieure ; et elle, de n'avoir pas eu plus de vigilance et plus de fermeté. Mais si je me suis procuré de sa part tel emploi, direz-vous, c'est que je m'y sentois plus de disposition, c'est que j'espérois y mieux réussir ; et en effet, le succès répond assez à mes espérances. Tant de succès qu'il vous plaira : ce

n'est point ce que Dieu vouloit de vous. Ce succès , dans le fond , lui importe peu , et il ne le demande pas absolument ; mais ce qui lui importe , c'est que sa volonté soit faite , et que la vôtre lui soit en tout subordonnée : voilà ce qui l'honore , voilà l'hommage dont il est jaloux ; car voilà en quoi paroît son suprême domaine , et par où vous le devez glorifier comme souverain maître. Du reste , que vous réussissiez ou que vous ne réussissiez pas , c'est un soin dont il vous décharge en quelque sorte , et qu'il faut abandonner à sa providence. Faites ce qui dépend de votre travail , de votre application , de votre fidélité ; cela suffit. Mais ce que j'ai entrepris est une œuvre sainte. Point de sainteté qui ne soit réglée par la volonté de Dieu , et par la volonté de ceux qui nous tiennent la place de Dieu : c'est une œuvre sainte ; mais il y auroit encore pour vous quelque chose de plus saint , et ce seroit de renoncer à vos volontés même les plus saintes en apparence , dès qu'il s'agit de la volonté du Seigneur et de celle de vos supérieurs. Qu'y a-t-il de plus saint que le sacrifice ? cependant sans l'obéissance , le sacrifice perd aux yeux de Dieu tout son mérite , et devient une abomination. Allez , répondit le Prophète à Saül , en le rejetant , toutes vos victimes sont réprochées du ciel. Avant que de les offrir , et plutôt que de les offrir , il falloit obéir : *Melior est obedientia quam victimæ* ¹.

Obéissance de volonté , dont nous avons le plus parfait modèle dans la personne de notre adorable Maître. S'il est descendu de sa gloire , et s'il a vécu parmi nous , c'est qu'il l'a voulu : *Deus meus , volui* ² ; mais pourquoi l'a-t-il voulu ? parce que son Père le vouloit. Car je ne suis pas venu , disoit-il , pour faire ma volonté , mais la volonté de mon Père qui m'a envoyé : *Descendi de cælo , non ut faciam voluntatem meam , sed voluntatem ejus qui misit me* ³. Toutefois la volonté de cet Homme-Dieu étoit toute sainte ; mais c'est pour cela même qu'elle ne devoit jamais être séparée de la volonté de son Père. Nous l'avons voulu comme lui , mes chères Sœurs ; c'est-à-dire nous avons dit , en entrant dans la religion , ce qu'il dit en entrant dans le monde : *Deus meus , volui* : Ordonnez , mon Dieu , ou immédiatement par vous-même , ou par l'organe de vos ministres et de vos substitués ; je recevrai toujours vos ordres avec soumission , et j'y attacherai mon cœur. Oui , nous l'avons dit ; mais combien de vous l'ont peut-être bientôt oublié ? combien n'y ont plus pensé ? combien dans la pratique l'ont rétracté ? combien se sont accoutumées à faire leur volonté , et à vouloir qu'on fit leur volonté ? Au lieu de dire à une supérieure , dans un plein abandonnement d'elles-mêmes : Que voulez-vous que je fasse ? *Quid me vis facere* ⁴ ? combien l'ont réduite à leur dire , par une con-

¹ 1 Reg. 45. — ² Psalm. 39. — ³ Joan., 6. — ⁴ Act..

descendance forcée : Puisque rien ne vous contente , expliquez-vous donc , et marquez-moi comment vous prétendez que je me comporte à votre égard ? *Quid tibi vis faciam* ¹ ?

Quoi qu'il en soit , mes chères Sœurs , comme il n'est rien de plus héroïque ni de plus grand devant Dieu qu'un entier assujettissement de la volonté , aussi n'est-il rien communément de plus rare. Car qu'est-ce souvent que notre obéissance ? faisons-en dans le fond de notre âme l'humble confession. Ce que c'est ? une obéissance de politique , une obéissance de respect humain , une obéissance de contrainte , une obéissance d'habitude , une obéissance d'artifice , ou d'une espèce de violence. Vous me pardonnerez toutes ces expressions ; et , sans vous scandaliser des termes , vous vous arrêterez aux choses qu'ils expriment , et vous vous appliquerez ou à les corriger , ou à vous en préserver. Obéissance de politique : on veut être en grâce auprès des supérieurs et des supérieures ; on veut par-là s'établir dans un certain crédit ; on a ses vues pour l'avenir , on a ses intérêts à ménager : et c'est pour cela qu'on se rend si souple , si flexible , et que , passant même les bornes d'une dépendance raisonnable , on va jusqu'à la flatterie et à la servitude. Obéissance de respect humain : on ne veut pas se distinguer des autres , ni faire parler de soi dans une maison ; on est bien aise de s'y conserver la réputation de fille régulière et sage ; et dans cet esprit on garde tous les dehors de l'obéissance , sans en avoir les sentiments. Obéissance de contrainte : on n'aime pas à recevoir des avis , et l'on est sensible aux répréhensions , on les craint , et l'on se captive pour les éviter ; c'est-à-dire , mes chères Sœurs , qu'on se réduit à l'obéissance la plus indigne de vous , et selon le monde , et selon la religion. Selon le monde (car je puis ici vous rappeler les idées mêmes du monde) : hé quoi ! étiez-vous donc nées pour vous avilir de la sorte , et pour vous abaisser jusqu'au rang des serviteurs que la crainte fait obéir ? Selon la religion : malgré les engagements qui vous y attachent , n'est-ce pas un état de liberté , je dis de la sainte liberté de l'Evangile ? et si vous êtes liées , n'est-ce pas , comme saint Paul , dans le Seigneur , et par amour pour le Seigneur ? *Vinctus in Domino* ². Obéissance d'artifice : on a des patrons qu'on interpose , on a des raisons ou des prétextes spécieux dont on s'autorise , on a des manières insinuanes , des déférences et des soumissions étudiées : tout cela , pourquoi ? pour obéir , à ce qu'il paroît ; mais réellement et dans la vérité , pour faire tout ce qu'on veut , et ne rien faire de tout ce qu'on ne veut pas et qu'on devroit vouloir. Enfin , obéissance que je traite de violence , et qui l'est en effet : il y a quelquefois de ces esprits hauts et obstinés ,

¹ Luc., 18. — ² Ephes., 4.

sujets aux éclats dans une communauté, et devenus redoutables, si je l'ose dire, aux supérieurs, qui, par sagesse, les épargnent et s'accommodent, pour ne les pas choquer, à toutes leurs idées. Ils sont disposés à obéir; où ils se vantent de l'être; mais à cette condition, qu'on ne leur imposera point d'autre loi que celle qu'ils auront eux-mêmes dictée.

Concevons mieux, mes chères Sœurs, le devoir de l'obéissance. Le Prophète disoit : Si vous cherchez le Seigneur, cherchez-le véritablement, *Si quæritis, quærite*¹; et moi je vous dis : Si vous obéissez, obéissez religieusement. Que le Seigneur, qui vous a rassemblées dans sa sainte maison, vous donne à toutes un même esprit pour l'honorer, et pour exécuter ses ordres d'un grand cœur et d'une pleine volonté : *Det vobis cor unum ut colatis eum, et faciatis voluntatem ejus corde magno et animo volenti*². Ayez la consolation de pouvoir vous rendre le même témoignage que Jésus-Christ se rendoit : Je fais toujours ce qui plaît à mon Père et à mon Dieu : *Quæ placita sunt ei, facio semper*³ : il ne tient qu'à vous, et c'est un des plus grands avantages de la profession religieuse. Depuis le matin jusqu'au soir, toutes vos actions sont réglées par l'obéissance; il n'y en a pas une qui ne soit marquée du sceau de la volonté de Dieu : de sorte que vous n'avez pas un moment dont vous puissiez disposer selon votre volonté propre. Si quelquefois elle se révolte, si elle murmure, répondez-vous à vous-mêmes : N'ai-je fait vœu d'obéir que pour vivre et pour agir en tout à mon gré? Falloit-il un vœu pour cela; et si mon vœu se bernoit à cela, en quoi seroit-il saint? Que la propre volonté cesse, dit saint Bernard, et qu'on y substitue la volonté de Dieu, il n'y aura plus d'enfer, parce qu'il n'y aura plus de péché. Cette volonté propre, poursuit le même Père, est un mal bien pernicieux, puisqu'elle enlève même à nos bonnes œuvres leur mérite et leur bonté : *Grande malum propria voluntas, quâ fit ut bona tua non sint tibi bona*. Au contraire, l'obéissance relève tout, sanctifie tout, perfectionne tout; j'entends une obéissance, non-seulement d'action et de volonté, mais de jugement, ainsi qu'il me reste à vous l'expliquer dans la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

C'est la dernière ressource de la nature, quand l'esprit de religion est assez puissant pour nous faire sacrifier notre volonté, de se réserver au moins le pouvoir de raisonner et de juger. La volonté embrasse avec respect les ordres qui nous sont légitimement et juridiquement intimés : elle les accepte et s'y soumet, et voilà son sacrifice.

¹ *Isai.*, 21. — ² *2 Mach.*, 1. — ³ *Joan.*, 8.

Mais la nature n'est pas encore, par ce sacrifice, quelque généreux qu'il puisse être, tout à fait détruite; elle a comme un asile où elle se retranche, et c'est l'entendement. De là, de cette partie supérieure de l'âme, elle prononce ses arrêts et elle donne ses décisions. On examine la conduite des supérieures; et, selon les idées particulières qu'on s'en forme, on les approuve ou on les condamne. Si l'on se fait une prudence et un devoir de n'en rien témoigner au-dehors, on n'en pense pas moins dans l'intérieur; et si la langue se tait, l'esprit n'en devient que plus fécond en réflexions dont il aime à s'entretenir. Combien même ne peuvent se réduire à ce silence? on parle, on blâme, on murmure; on y trouve un vain soulagement: et, ce qu'il y a de plus déplorable, on croit souvent y trouver, du moins y chercher, la gloire de Dieu et l'intérêt de la communauté. Or, mes chères Sœurs, l'obéissance a un dernier sacrifice à faire, et c'est d'arrêter tous ces jugements de l'esprit, d'éteindre toutes ses lumières, et de lui ôter la faculté de voir; de ne lui permettre nul usage de sa raison, que pour se soumettre à la raison du supérieur, estimant que tout ce qu'il ordonne est bien ordonné, et que tout ce qu'il défend est bien défendu. Voilà jusqu'où cette obéissance, tant recommandée dans l'état religieux, doit monter, et sans cela elle ne peut être une obéissance parfaite.

Car, comme je vous l'ai déjà fait remarquer, la perfection de l'obéissance demande que tout l'homme soit soumis à Dieu. Or ce qu'il y a dans l'homme de plus excellent, c'est la raison, c'est l'esprit. Par conséquent ne pas assujettir l'esprit, c'est ne pas assujettir tout l'homme, mais refuser à Dieu ce qu'il y a de meilleur dans la victime qui lui est offerte. Je conviens que le sacrifice de la volonté est un vrai sacrifice et un grand sacrifice; mais après tout, si vous n'y ajoutez le sacrifice de l'entendement, qui en est la consommation, votre sacrifice ne peut être cet holocauste que Dieu attend de vous. Dans les sacrifices ordinaires de l'ancienne loi, une portion de l'hostie étoit consumée, et l'autre réservée aux prêtres; mais dans l'holocauste, point de partage: tout passoit par le feu, et la destruction étoit entière. Belle image de l'âme parfaitement obéissante! Victime toute dévouée au Seigneur qui l'a choisie et qu'elle a choisi elle-même, elle ne laisse rien échapper au sacré feu qui la brûle. Sa charité ne se prescrit point de terme; et tant qu'il lui reste quelque nouvelle offrande à présenter, elle ne peut être contente qu'elle ne l'ait portée à l'autel.

Expliquons-nous, mes chères Sœurs, et parlons plus simplement: je prétends que cette soumission et cette obéissance du jugement est d'une telle nécessité, que sans cela toute autre obéissance, soit celle

de l'action, soit celle de la volonté, ne peut se soutenir; et la preuve en est sensible. Car je vous l'ai dit, l'obéissance de l'action doit être prompte, doit être exacte, doit être universelle. Or le moyen que j'obéisse avec cette promptitude, avec cette exactitude, avec cette plénitude, tandis que mon esprit se soulève contre le commandement qu'on me fait; tandis que je désapprouve, et conséquemment que je méprise celui qui me le fait; tandis que je demeure persuadé qu'il se trompe dans ses vues, que ses mesures ne sont pas justes, que ses intentions ne sont pas droites, qu'il agit, ou par prévention, ou par passion, ou par défaut de connoissance et sans réflexion? L'obéissance de la volonté doit être une obéissance filiale et affectueuse. Or comment mon cœur s'affectionnera-t-il à ce qui me paroît mal conçu, mal imaginé, mal disposé; à ce qui me blesse et qui me choque; à ce que je traite secrètement d'injustice, de mauvaise foi, de témérité, d'imprudence, de foiblesse; à ce qui excite ou mes plaintes, ou mes railleries? Dès-là donc que chacun dans une maison se donnera la liberté d'appeler en quelque manière les supérieurs à son tribunal, de leur demander compte de leur conduite, de dire, comme le serpent disoit à Eve : *Cur præcepit* ¹? Pourquoi cet ordre? pourquoi cette défense? dès que chacun s'attribuera le droit de censurer tout ce qui ne lui plaira pas, et de s'attacher là-dessus à ses sentiments, il ne peut plus y avoir de véritable obéissance.

Mais quoi! faut-il que l'obéissance soit aveugle? Appliquez-vous, mes chères Sœurs : je vais vous répondre, et vous développer un des plus beaux mystères de la vie spirituelle et de la sainteté religieuse : le voici. C'est qu'en effet la vraie obéissance est aveugle; mais d'ailleurs qu'elle est dans son aveuglement plus éclairée, plus droite, plus sûre que toute la sagesse de l'esprit humain, quelque clairvoyant qu'il puisse être ou qu'il se flatte d'être. Je reprends, et je le répète : oui, elle est aveugle cette sainte obéissance. Aveugle comme celle d'Abraham, lorsque, sans égard à la parole de Dieu, qui lui promettoit de multiplier sa race par Isaac, et sans entrer dans la moindre défiance touchant la vérité de cette promesse, il se mit en devoir d'immoler ce fils unique sur qui il comptoit, espérant contre toute raison d'espérer : *Contra spem in spem credidit* ². Aveugle comme celle de saint Paul, lorsque Dieu, sans lui déclarer autrement ses volontés, se contenta de l'envoyer à Damas, où il apprendroit ce qu'il auroit à faire : *Ingredere civitatem, et ibi dicetur tibi quid te oporteat facere* ³. Aveugle comme celle de ces soldats que le centenier de l'Évangile tenoit sous son pouvoir, disant à l'un, Marchez, et il marchoit; à l'autre, Venez, et il venoit : *Dico huic, Vade, et vadit; alii,*

¹ Genes., 3. — ² Rom., 4. — ³ Act., 9.

Veni, et venit ¹. Aveugle pour n'exiger jamais d'un supérieur aucune justification ; pour ne s'engager jamais avec lui dans aucune recherche, dans aucune discussion, dans aucun éclaircissement ; pour ne savoir que ces deux choses essentielles, l'ordre qui est porté, et l'obligation de l'accomplir. Non pas qu'en certaines conjonctures elle ne puisse découvrir ce qu'elle pense et le représenter, pourvu que ce soit avec humilité, avec simplicité, avec docilité. Voilà, dis-je, en quoi consiste cette obéissance aveugle dont les Pères nous font tant d'éloges, et dont le mérite devant Dieu est si relevé.

Cependant, mes chères Sœurs, admirez-en l'avantage inestimable. Car autant qu'elle est aveugle d'une part, autant de l'autre est-elle éclairée. C'est cette lumière dont parle saint Pierre dans sa seconde Epître : *Habemus firmiorem propheticum sermonem, cui benè facitis attendentes, quasi lucernæ lucenti in caliginoso loco* ². Vous avez les prophètes, vous avez les oracles de l'obéissance, mille fois plus assurés que toutes vos vues. Arrêtez-vous là ; et si ce n'est encore qu'une lueur obscure et ténébreuse, elle vous conduira mieux néanmoins que toutes vos connoissances propres et tous vos raisonnements. En effet, il en est toujours ici, par proportion, de l'obéissance comme de la foi. Point de conduite plus sage ni plus sûre pour tout homme chrétien, que la conduite de la foi ; et point de voie plus courte ni plus droite pour tout religieux, que la voie de l'obéissance. En la suivant je ne m'égare jamais, parce que je suis dans la voie où Dieu veut que je marche. Mon supérieur peut se tromper en ce qu'il me commande, ou du moins peut toujours craindre de s'y tromper : mais moi je suis certain de ne me point tromper en l'exécutant, parce que Dieu veut que j'obéisse à ce qui m'est commandé. De se tromper ou de ne se pas tromper dans la disposition que mon supérieur fait de moi, c'est un soin qui le regarde, c'est son affaire : mais la mienne est de faire ponctuellement ce qu'il m'enjoint, dès que je n'y vois rien qui me paraisse évidemment criminel. Il est chargé de tout le reste ; mais moi j'en suis quitte, et je ne répons de rien autre chose que de ma soumission. S'il agit imprudemment dans les desseins qu'il forme et dans les mesures qu'il prend, j'agis prudemment dans l'obéissance que je lui rends : et si le succès n'est pas tel qu'il l'espéroit, il est toujours tel pour moi que je le dois désirer ; savoir, de contenter Dieu, et d'en recevoir un jour la récompense.

Il y a plus, mes chères Sœurs : car comme Dieu dispense ses lumières et partage ses grâces selon les divers ministères où il nous emploie, on peut dire qu'il éclaire plus abondamment ceux qui doi-

¹ *Matth.*, 8. — ² *Petr.*, 1.

vent éclairer les autres et les gouverner ; qu'il les inspire et qu'il les conduit lui-même. Ainsi, en agissant selon leurs vues, j'agis selon les vues de Dieu, je suis dirigé dans toutes mes démarches par la lumière de Dieu, je me mets à couvert de tous les égarements et de toutes les illusions de mon propre sens, et je me trouve en assurance contre tant d'écueils où il lui est si ordinaire d'échouer, lorsqu'il n'a point d'autre guide que ses idées toujours incertaines et trompeuses. Solide sagesse de l'âme obéissante ? Fût-elle d'ailleurs dépourvue de tous les dons naturels et de tous les trésors de la science, fût-ce de tous les génies le plus petit et le plus borné, en se laissant conduire, elle est mille fois moins exposée à s'écarter du chemin et à se perdre, que ces prétendus esprits forts qui se confient en eux-mêmes, et qui se prévalent de leur vaine suffisance. Ne le voyons-nous pas tous les jours ? telle âme simple et peu pénétrante vit des quarante et des cinquante années dans une communauté sans aucun reproche. Elle est toujours discrète dans ses paroles, toujours circonspecte dans ses actions, toujours du bon parti : pourquoi ? parce que c'est une âme soumise, qui ne s'ingère en rien, qui ne dispute sur rien, qui ne prend jamais d'autres sentiments que ceux de ses supérieurs, qui ne suit point d'autre route que celle qu'ils lui ont marquée. Mais si c'étoit une de ces âmes présomptueuses qui, de leur autorité privée, se font arbitres de tout, car il n'y en a que trop de ce caractère jusque dans les plus saintes sociétés ; si c'étoit une de ces âmes orgueilleuses qui ne croient pas qu'il y ait rien de bien, à moins qu'elles n'y aient eu part, et que ce ne soit par leur conseil qu'on l'ait entrepris ; que lui seroit-il cent fois arrivé, et que lui arriveroit-il en cent autres rencontres ? ce qui arrive à ces esprits si habiles et si jaloux de leur fausse habileté. A les entendre parler et décider, ce sont les sages d'une maison : mais dans la pratique, ce sont les plus inconsidérés et les plus dérégés : mille fautes leur échappent qui font pitié, et qui vérifient le mot de l'Écriture, que Dieu confond les superbes, et qu'il renverse leurs projets : *Dispersit superbos mente cordis sui*¹.

Mais enfin peut-on s'empêcher d'apercevoir les erreurs d'un supérieur ou d'une supérieure, lorsqu'elles sont sensibles et qu'elles frappent les yeux ? Voilà, mes chères Sœurs, ce que vous pouvez m'opposer de plus apparent ; mais comprenez la réponse que je vous fais ; car je vous demande, moi, quelle preuve si certaine vous avez que ce supérieur se trompe, ou que cette supérieure est dans l'erreur. J'en juge, dites-vous, par ce que je vois : mais ce que vous voyez est-il toujours suffisant pour en bien juger ? Vous voyez les dehors, mais

¹ Luc, 1.

voyez-vous le fond ? Dans le même fait , et par rapport au même fait , combien y a-t-il de choses que vous ne savez pas , et dont une supérieure est instruite ? Est-elle obligée de vous en instruire vous-mêmes , et souvent , au contraire , n'est-elle pas obligée de les tenir secrètes et de vous les cacher ? Or , parce qu'elle en est instruite , elle n'ordonne rien qui ne soit très à propos ; et vous , qui ne les savez pas , vous la condamnez très-injustement , et vous êtes inexcusable , quelque spécieuses que soient vos raisons , de ne pas faire cette réflexion , qu'il peut y en avoir d'autres plus importantes encore dont vous n'êtes pas informées , et qui changent tout l'état de l'affaire.

Ah ! mes chères Sœurs , que cette réflexion bien faite et cette règle bien suivie arrêteroit de jugements précipités , de discours mal fondés , de bruits et de mouvements qui troublent la paix des communautés ! Les supérieures en souffrent , et ce n'est pas là sans doute pour elles une petite croix : mais leur consolation doit être dans le témoignage de leur conscience , et dans la promesse que Dieu leur a faite de prendre leur cause en main , parce que c'est sa propre cause. Car elles peuvent dire ce que disoient les conducteurs du peuple juif à cette nation opiniâtre et rebelle : Ce n'est pas contre nous que se tournent vos murmures , mais contre le Seigneur même , qui nous a mis à votre tête : *Nec contra nos est murmur vestrum , sed contra Dominum*¹. C'est votre juge et le nôtre ; et puisque les outrages que nous recevons de vous retombent sur lui , craignez son juste ressentiment et ses vengeances.

Daigne le ciel en préserver cette maison , et y maintenir toujours l'ordre , en y maintenant l'obéissance ! C'est par son obéissance que Jésus-Christ nous a sauvés , et c'est par notre obéissance que nous nous sanctifierons et que nous nous sauverons. Non , ce n'est point précisément aux miracles du Fils de Dieu , ce n'est point précisément à ses prédications , ni aux autres actions de sa vie les plus éclatantes , que nous sommes redevables de notre salut , mais à son obéissance et à sa mort. Ainsi , mes chères Sœurs , ce ne sera point absolument par les austérités que nous parviendrons à la perfection religieuse , ce ne sera point par les jeûnes et par les veilles , ce ne sera pas même par la prière ni par tous les autres exercices de piété , mais par l'obéissance répandue en tout cela ; ou ce sera , si vous voulez , par tout cela , mais autant qu'il se trouvera conforme à l'obéissance , et réglé selon l'esprit de l'obéissance. Tout cela , hors de l'obéissance , n'est rien devant Dieu ; tout cela , contre l'obéissance , est rejeté de Dieu. Attachons-nous donc à une vertu qui doit être le principe de toutes nos vertus , qui en doit être la perfection , et qui , par une humble dé-

¹ Exod., 16.

pendance, nous fera mériter le royaume éternel que je vous souhaite, etc.

EXHORTATION POUR UNE COMMUNAUTÉ DE CARMÉLITES.

SUR SAINTE THÉRÈSE.

Et ipse præcedet in spiritu et virtute Eliæ, parare Domino plebem perfectam.

Il viendra avec l'esprit et la vertu d'Elie, pour former au Seigneur un peuple parfait. *Saint Luc*, chap. 1.

C'est une question parmi les interprètes, quel est ce double esprit qu'Elisée demanda avec tant d'instance à Elie lorsqu'il le vit sur le point de son ravissement, et qu'il lui dit ces dernières paroles : *Obscuro, ut fiat in me duplex spiritus tuus*¹. Dans la pensée du docteur angélique saint Thomas, ce double esprit ne fut autre chose que le don de prophétie et celui des miracles ; mais outre qu'Elisée possédoit déjà l'un et l'autre, il y a quelque peine à se persuader qu'un homme aussi éclairé que ce prophète, pouvant obtenir toute autre grâce en conséquence de la promesse que lui avoit faite Elie, *Postula quod vis, ut faciam tibi*², se fût borné à demander des grâces stériles, et qui, par elles-mêmes, ne contribuent en rien à la sainteté. C'est donc à l'explication de saint Paulin que je m'en tiens, et c'est de ses Epîtres que je la tire. Il parle de la forme de vie qu'observoient les anciens prophètes ; et insistant sur Elie, leur patriarche et leur maître : C'étoit, dit-il, un ange sur la terre, et il n'avoit de commerce avec les hommes que pour leur porter les ordres de Dieu. Il demouroit sur le Carmel, dégagé de tous les soins du monde, et là se repaissoit de la rosée du ciel, qui lui faisoit sans cesse goûter une douce et fréquente méditation des choses divines. Afin que son corps ne pût arrêter le vol de son esprit, il l'exerçoit par une continuelle pénitence, le traitant comme un esclave, le domptant comme un ennemi, le châtiant comme un criminel. Qu'étoit-ce que sa nourriture ? le jeûne ; qu'étoit-ce que son repos ? les veilles et le travail ; qu'étoit-ce que son vêtement ? un rude cilice. D'où ce Père conclut que le double esprit d'Elie fut donc, par rapport au corps, l'esprit de mortification, et par rapport à l'âme, l'esprit d'oraison et de contemplation. C'est de l'un et de l'autre que le divin précurseur Jean-Baptiste fut rempli dès qu'il parut sur la terre, et c'est pour cela que l'Évangile nous l'a représenté comme un second Elie : *Et ipse præcedet in spiritu et virtute Eliæ*. Eloge magnifique dans le peu de paroles qu'il contient : mais pour l'appliquer, tout grand qu'il est, à l'illustre Thérèse, je n'ai, mes très-chères Sœurs, qu'à vous mettre devant les yeux, en quel-

¹ 4 Reg., 2 — ² Ibid.

ques traits , son histoire , et qu'à vous faire suivre l'ordre de sa vie. Qu'y trouverons-nous autre chose qu'une mort perpétuelle des sens par l'austérité la plus rigoureuse , et que de sublimes élévations de l'âme par toutes les ferveurs et toutes les extases de la prière ? Ce fut avec ces ailes mystérieuses qu'elle s'éleva au-dessus d'elle-même , et qu'elle alla se reposer dans le sein de son bien-aimé. En deux mots, double caractère de sa sainteté : un corps sacrifié comme une hostie vivante par la mortification , et une âme transformée en Dieu par l'oraison. Voilà tout le partage et tout le fond de cette exhortation ; voilà ce qui vérifie les paroles de mon texte et l'application que j'en fais , savoir, que Thérèse fut dans ces derniers siècles l'héritière , et , pour ainsi dire , la dépositaire de tout l'esprit d'Elie : *In spiritu et virtute Eliæ*. Mais à cela j'ajoute que c'est par ce même esprit qu'elle a fait dans l'ordre du Carmel cette fameuse réforme dont l'Eglise a reçu et reçoit encore de nos jours tant d'édification : *Parare Domino plebem perfectam*. Car, commençant par sa propre personne qui devoit servir de modèle , elle a réformé le corps par l'austérité de vie qu'elle a pratiquée avec une constance héroïque ; et elle a perfectionné l'esprit par l'usage de l'oraison , où elle s'est exercée avec de si merveilleux progrès. Dans ces deux points je vous proposerai de grands exemples à imiter ; et c'est de quoi j'ai cru devoir vous entretenir aux approches de cette fête que vous allez célébrer en l'honneur de votre glorieuse mère. Le sujet vous intéressera , et mérite toute votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Il faut convenir qu'une vie austère et mortifiée a quelque chose de grand , et qu'elle sert beaucoup à relever le lustre et le mérite de la sainteté. Nous avons de la vénération pour ceux qui , dans leurs personnes , en portent les caractères ; et quelque indulgence que nous ayons pour nous-mêmes , nous admirons cette sévérité dans les autres , et nous ne croyons pas pouvoir mieux exprimer une vertu rare et singulière qu'en la représentant comme une vertu rigoureuse dans sa conduite , tout opposée aux inclinations de la nature , et ennemie des sens et de la chair. Et , en effet , cette guerre que l'homme se fait à lui-même , ce détachement de son corps , cette application infatigable à le contredire en tout , et cette généreuse résolution de le persécuter sans relâche , de le crucifier , de le détruire : ce sont autant de miracles qui surpassent la foiblesse de notre humanité , et qui ne peuvent avoir d'autre principe que la grâce toute-puissante de Dieu. Jésus-Christ demandoit aux Juifs ce qu'ils cherchoient dans le désert , quand ils y alloient en foule pour y voir son glorieux précurseur :

Quid existis in desertum videre ¹ ? Prétendez-vous trouver, leur disoit-il, un homme mollement vêtu ? vous vous trompez : c'est chez les grands que règne cette mollesse, et Jean-Baptiste n'a point appris à se traiter de la sorte. Peut-être même vous fera-t-il horreur sous l'habit dont il est couvert ; mais c'est en cela que vous devez le considérer, non-seulement comme prophète, mais comme plus que prophète : *Etiam dico vobis et plus quàm prophetam* ². Parole, remarque saint Chrysostome, qui leur fit croire que c'étoit le Messie, tant ils étoient prévenus en faveur d'une vie pénitente, et tant ils s'en formoient une haute idée.

Permettez-moi, mes chères Sœurs, de vous faire aujourd'hui la même demande : *Quid existis in desertum videre* ? Vous voici assemblées au Carmel. C'est un désert et une sainte solitude, et, conduites par l'esprit de Dieu, vous y êtes venues chercher Thérèse. Mais qu'avez-vous cru trouver en elle ? une fille sujette aux délicatesses de son sexe, et qui, selon sa condition et sa naissance, ait su accommoder la piété avec les aises et les douceurs de la vie ? Ah ! vous le savez : c'est dans les cours des princes, c'est dans le grand monde que se trouvent ces dévotions aisées et commodes, ces dévotions que l'on veut accorder avec les maximes du siècle, et que l'on n'accorde jamais avec les maximes de Jésus-Christ : *Ecce in domibus regum sunt* ³. Mais ce n'est point à cela que Thérèse s'est bornée. Ce chemin étroit qui mène au ciel, et que nous a marqué l'Evangile, lui parut encore trop large, et toute sa vie elle s'étudia à le rétrécir autant qu'il lui fut possible. Je vais vous la représenter dans son image naturelle, ou plutôt je vais vous la représenter dépouillée de toute la nature ; et vous verrez que si, pour être à Jésus-Christ, comme dit l'Apôtre, il faut crucifier sa chair, *Qui christi sunt, carnem suam crucifixerunt* ⁴, elle a rempli toute l'étendue de son nom, et que ce ne fut point en vain qu'elle fut nommée *Thérèse de Jésus*. Car elle a levé, pour m'exprimer ainsi, l'étendard de la plus sévère austérité. Elle l'a portée, cette sainte austérité, sur son propre corps, elle l'a fait triompher de tous ses sens, et jamais la pénitence n'eut de sujet plus soumis à toutes ses rigueurs : *Semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes* ⁵.

Vous n'ignorez pas, mes chères Sœurs, l'essai qu'elle en voulut faire. Le martyre, qui est la consommation de la charité et la dernière épreuve du christianisme, fut le premier objet de ses désirs. Thérèse étoit encore enfant quand elle les conçut ; mais si elle étoit à peine capable de raisonner et de choisir, elle étoit déjà capable de souffrir. Allons, disoit-elle à son frère, confident de son cœur, et dé-

¹ *Matth.*, 11. — ² *Ibid.* — ³ *Ibid.* — ⁴ *Galat.*, 5. — ⁵ *2 Cor.*, 4.

positaire de la sainte résolution qu'elle avoit formée, allons chercher dans l'Afrique les palmes que l'Espagne a cessé de porter. Jamais nous ne verserons de sang plus pur pour Dieu. Moins nous avons goûté de la vie, plus il nous en reste à sacrifier. Les premiers martyrs de l'Eglise ont été des enfants, et le ciel se plut à les couronner dès le berceau. Nous trouverons un persécuteur aussi bien qu'eux, et la faiblesse de notre âge sera une preuve invincible de la force de notre foi. Ainsi parloit Thérèse; et si elle eut assez de connoissance pour former ces sentiments, elle avoit plus de courage qu'il n'en falloit pour les exécuter. Que fait-elle donc? Le Saint-Esprit animant cette jeune vertu, elle sort de la maison de son père, aussi dégagée de tout qu'Abraham lorsqu'il renonça à l'héritage de ses ancêtres, et aussi généreuse qu'Isaac lorsqu'il voulut être lui-même la victime de son sacrifice.

Mais après tout, où va-t-elle, et qu'entreprend-elle? L'Afrique n'est pas le lieu de son martyre; c'est dans l'Espagne même qu'elle le doit accomplir. Elle n'y trouvera ni tyran, ni bourreau; mais elle en fera elle-même et pour elle-même l'office. La Providence ne veut pas la frustrer de son attente; mais il y a un autre genre de martyre à quoi Dieu la destine, martyre qui ne dépendra ni de l'injustice ni de l'infidélité des hommes, mais de la seule charité qui la consume; martyre moins cruel dans son action présente, mais beaucoup plus rigoureux dans sa durée: c'est la mortification de la chair, par où elle ne mourra pas une fois seulement, mais tous les jours, pour dire avec le grand Apôtre: *Quotidiè morior*¹. Or voilà, mes très-chères Sœurs, le martyre où vous avez vous-mêmes aspiré, et voilà de quoi je ne puis assez vous féliciter. Dès une première et florissante jeunesse, vous l'avez cherché; et, pour le trouver comme Thérèse, vous avez renoncé comme elle à toutes les espérances du siècle. Remplies de l'esprit de l'Evangile, vous ne regrettez point ce que vous avez quitté; et, détrompées des fausses idées du monde, où faites-vous consister sur la terre votre bonheur, si ce n'est à sacrifier au maître qui vous a appelées tout le bonheur humain, et à pouvoir, dans le même sens que votre sainte mère, vous rendre le consolant témoignage que chaque jour vous mourez pour Dieu? car votre vie, qu'est-ce autre chose qu'une mort? *Quotidiè morior*.

Quoi qu'il en soit, ce fut là que Thérèse devint la plus implacable et la plus irréconciliable ennemie de son corps. Je ne dis point avec quel avantage et quelle victoire sur soi-même elle embrassa la profession religieuse. Dieu, qui, selon la conduite ordinaire de sa providence, y fait entrer les âmes chrétiennes comme dans un lieu de délices spiri-

¹ 1 Cor., 15.

tuelles, voulut qu'elle y entrât comme dans un purgatoire, et c'est d'elle-même que nous l'avons appris. Son corps, par un pressentiment de ce qu'il y devoit souffrir, résista longtemps à ce dessein; mais c'étoit à ce corps mortel de recevoir la loi, et non pas de la donner. Thérèse lui en préparoit une bien dure, mais c'est du ciel même que cette loi lui fut apportée; c'est, comme Moïse, par le ministère des anges qu'elle la reçut. Ce séraphin, avec lequel on la dépeint, lui grava cette loi sainte dans le cœur : *Non in tabulis lapideis, sed in tabulis cordis* ¹; et pour cela il se servit de cette flèche ardente, qui fut, pour user de ses expressions figurées, comme le style de l'amour détrempe dans le fiel du Calvaire, afin que tous ses traits représentassent mieux Jésus crucifié. Si vous me demandez pourquoi il n'imprima pas visiblement les sacrés stigmates sur la chaire toute pure de cette vierge. ainsi qu'il les avoit imprimés sur celle du séraphique François d'Assise, c'est afin que Thérèse le fit encore mieux par elle-même, et parce qu'en effet elle le devoit faire, sans nul secours étranger, avec autant d'efficace et beaucoup plus de mérite.

C'est une merveille bien digne de notre admiration, mes chères Sœurs, de voir par quels puissants attraits de la grâce, Dieu inspiroit à cette grande âme l'esprit de pénitence, et par quels accroissements il l'entretenoit sans relâche, et l'augmentoît. Au lieu que David étoit continuellement prévenu par des bénédictions de douceur, il n'y avoit pour Thérèse que des bénédictions de rigueur et de souffrances. Jésus-Christ daigne-t-il lui apparôître, c'est toujours tel qu'il étoit au Calvaire, et jamais tel qu'il apparut sur le Thabor; c'est toujours couvert de plaies, et jamais éclatant de gloire. La choisit-il pour son épouse (honneur réservé aux âmes les plus pures), il veut qu'elle signe de son sang cette glorieuse alliance; et, sans rien perdre ni de l'amour ni du respect qu'elle lui doit, elle ose bien lui faire la même plainte que Séphora : *Sponsus sanguinum tu mihi es* ². Il est vrai, lui répond ce divin époux, la croix est comme le lit nuptial où vous devez prendre désormais votre repos; mais je n'en ai point eu d'autre pour moi, et quelque part ailleurs que vous me cherchiez, vous ne me trouverez jamais. Ainsi, dis-je, lui parle cet Homme - Dieu, et ce ne sont point là des productions de mon esprit, ni de vaines imaginations; ce furent des communications réelles et véritables : Thérèse a pris soin elle-même de nous les marquer, et presque dans les mêmes termes. Nous devons à son obéissance le récit fidèle qu'elle nous en a fait, et la vérité de son témoignage n'est que trop sûrement garantie par le mérite de son éminente sainteté.

Telle fut l'essentielle condition de l'alliance sacrée que lui proposa

¹ 2 Cor., 2. — ² Exod., 4.

son Sauveur, et qu'elle accepta. En devenant l'épouse de Jésus-Christ, elle voulut épouser la croix ; et comme , par un sentiment de religion , nous rendons un culte à la croix aussi bien qu'à Jésus-Christ , elle se consacra également à l'un et à l'autre. On nous a dit cent fois quelle étoit sa grande maxime ; mais la peut-on assez répéter pour la gloire de cette sainte pénitente et pour notre instruction : *Aut pati , aut mori* ; Ou souffrir, ou mourir. Voilà l'unique désir de Thérèse , et n'est-ce pas en cela que paroît toute la force de l'esprit évangélique ? Vaincre ou mourir, c'est la maxime des conquérants , et du moins dans l'un des deux leur ambition se trouve satisfaite ; mais entre souffrir ou mourir, quel choix de sagesse y a-t-il à faire , sinon de cette sagesse qui s'apprend à l'école de la croix , et dont Thérèse eut une si parfaite connoissance ? Voilà , encore une fois , quelle fut sa devise ordinaire : *Aut pati , aut mori* : aussi étoit-elle persuadée que , dans le christianisme , souffrir ou mourir signifioit tout ce qu'exprime vaincre ou mourir : pourquoi ? parce qu'une âme chrétienne ne peut vaincre sans combat , et qu'elle ne peut combattre sans violence et sans effort.

Non , mes chères Sœurs , dans cette guerre que vous avez entreprise contre vous-mêmes , vous ne vaincrez jamais autrement ; il y a dans la voie ou vous marchez bien des assauts à donner et bien des assauts à soutenir. Malgré l'ardeur qui vous a conduites dans la maison de Dieu , et qui vous a fait surmonter tant d'obstacles ; malgré ces renouvellements de zèle et de ferveur qui vous animent à certains temps , et qui semblent vous inspirer une fermeté inébranlable , il y a des moments où cette constance est rudement attaquée et dangereusement exposée ; il y a des jours de tentation , des jours de tribulation , des jours de trouble et de désolation , où le cœur , sec et aride , tombe dans une défaillance qui l'abat ; où l'esprit , agité de pensées tristes et sombres , n'a que des vues affligeantes qui le déconcertent et le rebutent ; où la nature se réveille tout entière et avec toute sa sensibilité. Or vous ne sortirez victorieuses et avec avantage de ces combats , qu'autant que vous vous serez bien établies dans ce sentiment , et bien affermiées dans cette résolution tout héroïque , et , si je l'ose dire , toute divine : ou souffrir ou mourir, *Aut pati , aut mori* ; c'est-à-dire , qu'autant que vous vous serez bien déterminées à porter toute l'austérité de votre état , quoi qu'il exige de vous et quelque sacrifice qu'il y ait à faire ; qu'autant que vous aurez bien compris que la croix est tout votre partage en ce monde , et qu'il n'y a ni conjoncture , ni occasion , ni exercice , ni emploi où vous ne deviez la prendre avec courage et l'embrasser , qu'autant que vous vous trouverez disposées à renoncer pour cela au soin de votre santé et

même au soin de votre vie. Dès que vous viendrez à hésiter sur ce point capital, dès que vous voudrez y apporter des tempéraments, des ménagements, des adoucissements, il n'y aura plus de victoires que l'ennemi de votre salut et de votre perfection ne remporte peu à peu sur vous; aujourd'hui ce sera l'une et demain l'autre : les inclinations naturelles, trop favorablement écoutées, ne manqueront jamais de prétextes à vous suggérer; vous vous laisserez surprendre en mille rencontres aux illusions des sens, et plus vous leur accorderez, plus ils demanderont; plus vous les seconderez, plus ils se révolteront; plus vous leur permettrez de défendre leurs intérêts et de se fortifier, plus ils vous affoibliront, ou plus vous vous affoiblirez vous-mêmes. Il n'y a donc qu'un vrai moyen, qu'un moyen également court et infaillible de les réprimer, de vous délivrer de leurs retours fréquents et de leurs sollicitations importunes, de vous rendre invincibles à toutes leurs attaques; c'est de dire comme Thérèse, et de le penser comme elle : *Aut pati, aut mori*. Oui, je vivrai sur la croix; et si je n'y puis vivre, j'y mourrai : l'un ou l'autre, voilà où je m'attache, et de quoi je ne me départirai jamais. Du moment que vous serez ainsi résolues, l'ennemi confondu se retirera, la nature désespérée se taira, les sens, n'ayant rien à prétendre, cesseront leurs poursuites; votre triomphe, ou plutôt le triomphe de la grâce dans vous sera complet.

Qui l'eût cru, mes chères Sœurs, qu'un tel amour de la croix pût passer du cœur de Thérèse dans le cœur de tant d'autres? c'est néanmoins le prodige que nous voyons, et dont nous devons bénir le ciel. Non, cette fidèle amante de Jésus crucifié ne sera pas seule embrasée des saintes ardeurs qui la consomment : *Adducentur virgines post eam*¹ : un nombre presque infini de vierges brûleront du même feu, et leurs corps innocents seront immolés sur le même autel : *Pro patribus tuis nati sunt tibi filii*² : l'alliance qu'elle a contractée avec Jésus souffrant, par une merveilleuse fécondité, lui donnera pour enfants, dans l'ordre de la grâce, ceux mêmes qu'elle honoroit d'ailleurs comme ses pères. Expliquons-nous : il s'agissoit de la réformation du Carmel; il falloit relever ou planter tout de nouveau la croix sur cette sainte montagne, et c'est à ce grand ouvrage que Thérèse devoit être employée. Dieu la piqua d'une émulation toute religieuse pour rétablir l'ancienne discipline de son ordre, et pour s'opposer aux attentats de ces faux prophètes que l'hérésie, dans ces temps ténébreux, souleva contre l'Eglise, et qui, sans avoir ni l'esprit d'Elie, ni celui d'Elisée, ne furent pas moins écoutés que l'un et l'autre, ni moins suivis. Vains réformateurs! je parle de Luther et de Calvin : à les en croire, ils

¹ *Psalm. 44.* — ² *Ibid*

étoient députés de Dieu pour corriger les abus , pour arrêter les désordres , pour sanctifier le peuple chrétien, c'est-à-dire qu'ils étoient députés pour abolir dans l'Eglise les plus salutaires et les plus solides observances , les jeûnes , les abstinences réglées , la profession des vœux , les mortifications de la chair ; de là cette application à décrier partout , dans leurs discours , dans leurs écrits , les austérités corporelles ; de là ces sanglantes satires contre le carême , contre le discernement des viandes à certains jours , contre les pratiques de pénitence les plus usitées par les Saints , et même les plus autorisées par le témoignage de l'Écriture. Au lieu que les vrais prophètes du Dieu vivant crioient sans cesse aux ministres des autels , qu'ils prennent le sac et la cendre : *Accingite vos , sacerdotes ; et cubate in sacco , ministri altaris* ¹ : ceux-ci les invitoient à satisfaire leur cupidité , et à se permettre les plaisirs qui leur étoient le plus expressément et le plus sagement défendus. Plus de célibat pour eux , plus de continence pour les personnes religieuses : voilà ce qui s'appeloit réformer l'Eglise , et la remettre dans sa première pureté. Ah ! esprit d'Elie , où étiez-vous , dans ce pressant besoin et dans cette déplorable décadence ? Autrefois vous vous élevâtes avec tant de zèle contre la fausse divinité de Baal : ne revivrez-vous point pour détruire cette idolâtrie de la chair , déguisée sous l'apparence de religion ? Disons mieux , où étiez-vous , esprit de Jésus , lorsque l'erreur et le vice conjuroient ainsi contre vous et contre la sévérité de votre Evangile ?

Il étoit , mes chères Sœurs , dans le cœur de Thérèse ; et c'est de là , comme d'une place d'armes , si je puis parler de la sorte , qu'il alloit faire de glorieuses sorties sur les ennemis de la croix. Pendant que le ciel préparoit de savants hommes , des hommes apostoliques , pour confondre ces nouveaux docteurs par l'efficace et la vertu de la parole , Dieu dispoit cette sainte institutrice à les combattre par la force de l'exemple , et par une austérité de vie dont toute l'Eglise fut édifiée. Le Sauveur lui-même se fit là-dessus entendre à elle. Hé quoi ! lui dit cet adorable Maître , dans un de ces entretiens secrets qu'il eut si souvent avec cette âme choisie et prédestinée , vous souffrirez que , sans nul obstacle de votre part , le scandale de ma croix soit anéanti ? *Ergo evacuatum est scandalum crucis* ² ? on fera des réformes au gré des sens , pour les affranchir de la servitude , et leur donner une pleine liberté ; et l'on n'en fera point pour les assujettir et les tenir sous le joug de ma loi ? pensée la plus touchante pour Thérèse. Elle entreprend la réforme de son ordre ; réforme que je pourrois appeler la ruine du corps humain ; réforme qui , dans une règle étroite et mortifiante , ménageant à peine de quoi satisfaire à la loi naturelle ,

¹ *Joel.*, 1. — ² *Galat.*, 5.

comprend toutes les rigueurs de la loi évangélique. Mais, providence de mon Dieu, que faites-vous? Je vois Thérèse déjà tout épuisée des austérités communes et ordinaires, et vous voulez qu'elle en embrasse de nouvelles! Il y a vingt ans qu'elle est dans la religion, c'est-à-dire dans la rigueur et dans l'infirmité; vous l'avez jusqu'à présent accablée de maladies, sans qu'il lui soit jamais échappé une plainte; mais ici ne peut-elle pas s'écrier, avec le patriarche Job, que vous la faites souffrir d'une étrange manière? *Mirabiliter me crucias*¹. Toute foible qu'elle est, vous la destinez encore à des exercices qui feroient trembler les plus robustes; et quoiqu'elle soit prête à succomber sous la croix dont elle est chargée, vous lui en présentez une autre plus pesante, et vous lui ordonnez de la porter.

Que dis-je, mes chères Sœurs? c'est pour cela même que Dieu choisit Thérèse; c'est parce que, dans un corps infirme, la croix qu'on lui impose lui fera mieux sentir ses impressions; c'est parce que, dans sa foiblesse même, sa vertu se perfectionnera, et que, dans son infirmité, l'esprit de mortification dont elle sera animée paroitra avec plus d'éclat; enfin, c'est parce que l'exemple d'une fille, et d'une fille déjà si exténuée, sera pour le monde sensuel un reproche plus pressant et une plus évidente conviction. De vous dire tout ce que l'amour de la pénitence lui inspira pour affliger sa chair, ce seroit une matière infinie; et ce qui ne put lasser ni ralentir sa charité, lasseroit peut-être votre attention. Lisez ce que les Pères, sur ce point, ont écrit de plus singulier: saint Epiphane, de la vie des premiers pharisiens, religieux de l'ancienne loi; Tertullien, de la vie des premiers chrétiens; saint Grégoire de Nysse, de celle de saint Basile son frère; saint Jérôme, de celle de sainte Paule: tout cela ne vous retracera point encore l'idée des austérités de Thérèse; je dis des austérités qu'elle a pratiquées et qu'elle a fait pratiquer dans le christianisme à tant d'imitateurs et d'imitatrices de sa pénitence: solitude profonde, clôture la plus exacte, rigoureuse sujétion du corps, jeûnes continuels, retranchement absolu de toutes les commodités et de toutes les aises, vêtements grossiers, nudité des pieds aux milieu des froids les plus piquants, fréquentes macérations.

Ce n'est pas que dans l'établissement d'une règle aussi austère que la proposa Thérèse, et que Dieu la lui dicta, elle n'ait trouvé bien des difficultés et bien des contradictions. Le monde, dit saint Bernard, se contente de révéler la croix, en figure et en représentation; mais il ne la peut souffrir dans la réalité et dans l'effet. Or cette parole, mes chères Sœurs, ne se vérifia que trop à l'égard de votre bienheureuse fondatrice. Jamais entreprise fut-elle plus traversée que la

¹ Job, 10.

sienne? Luther eut partout des approbateurs de sa réforme : où celle de Thérèse fut-elle reçue sans opposition et sans combat? A lire l'histoire de ses fondations, ne croiroit-on pas lire les persécutions de saint Paul? Combien de calomnies eut-elle à essayer, combien d'outrages à dévorer? en quelles extrémités se vit-elle souvent réduite, en quelle disette? Combien de fois fut-elle citée devant les tribunaux, et obligée de répondre à de sévères inquisiteurs? On eût dit qu'au lieu de réforme, elle alloit pervertir toutes choses. Mais c'est le caractère des œuvres de Dieu d'être ainsi contredites, et nous n'en devons jamais attendre un plus heureux succès que lorsqu'il y a moins lieu, selon les vues humaines, de l'espérer. Thérèse triompha de tout, vint à bout de tout, exécuta tout.

Que reste-t-il, mes très-chères Sœurs, pour l'entière consommation de ce grand ouvrage? C'est que vous le souteniez vous-mêmes; car c'est en vos mains que cette glorieuse et sainte mère l'a déposé. Or vous ne le soutiendrez jamais que par le même esprit qui en a été le principe, je veux dire que par un esprit de sévérité pour vous-mêmes, et par une pleine abnégation de vous-mêmes. Esprit qui fut toujours le propre des âmes spécialement dévouées à Dieu. Esprit qui, par une grâce anticipée, forma ces héros de l'ancien Testament, dont l'apôtre saint Paul faisoit un si bel éloge aux Hébreux, en décrivant leurs combats et leurs souffrances : *Circuierunt in melotis, in pellibus caprinis, egentes, angustiati, afflicti* ¹. Esprit qui dans le cours des siècles a rempli l'Eglise de martyrs, a peuplé les déserts d'anachorètes et de pénitents. Esprit de vos pères, et de tous ceux qui, selon le langage du Docteur des nations, vous ont engendrées à l'Evangile. Mais en particulier, mes chères Sœurs, et par-dessus tout, esprit de Thérèse, dont vous faites gloire d'être les filles en Jésus-Christ, et par conséquent esprit de votre vocation.

Elle ne vous a point tracé une voie où elle n'ait elle-même marché avant vous. Elle ne vous a point chargées d'un fardeau dont elle n'ait pas elle-même éprouvé toute la pesanteur. Elle n'a point commencé par dire, mais par faire; et quel soutien pour vous que la vue d'un tel modèle! Si donc au milieu des violences et des efforts que demande nécessairement et incessamment une vie aussi mortifiée que la vôtre, et une observance aussi étroite et aussi contraire aux sens; si, dis-je, vous vous trouvez quelquefois dans ces découragements et ces abattements involontaires, où la plus ferme vertu est déconcertée, et où le cœur, ce semble, est sur le point de succomber; si la croix que vous avez choisie vous paroît moins supportable; si l'amour-propre (car il s'introduit partout, et en vain nous flattons-

¹ Hebr., 11.

nous de lui avoir donné la mort : il conserve toujours une étincelle de vie , qui se rallume bientôt jusque dans les lieux les plus consacrés à la pénitence) ; encore une fois , si cet amour de vous-mêmes se ranime et vous livre de dangereuses attaques , ce que vous avez à lui opposer , c'est l'exemple de cette conductrice que vous voyez à votre tête , et qui , d'un pas si assuré et avec tant de résolution , sut fournir toute la carrière qu'elle vous a ouverte.

Hé quoi ! doit se dire alors une âme qui veut s'encourager et se relever , Thérèse dont je porte l'habit , dont je professe la règle , dont je prétends suivre l'esprit et la conduite , avoit-elle une obligation particulière d'embrasser la croix ? les mêmes motifs qui l'y ont engagée ne me sont-ils pas communs avec elle ? Que dis-je ! et la croix avec toutes ses rigueurs ne m'est-elle pas encore plus justement due , à moi coupable de tant d'infidélités , à moi responsable au tribunal de Dieu de tant de lâchetés et de tiédeurs , de tant de chutes et de dettes , qu'à cette âme pure et innocente , qu'à cette âme enrichie de toutes les vertus , qu'à cette âme comblée de mérites ? Elle l'a portée par amour ; ne la dois-je pas au moins porter par justice ? Oui , c'est un devoir pour moi , et un devoir indispensable : il faut m'acquitter auprès de Dieu ; et le puis-je mieux que par-là ? mais à Dieu ne plaise que je m'en tienne là-dessus au devoir ! ah ! ce sera comme Thérèse , ce sera par amour que je la porterai , cette croix ; ce sera pour ne pas dégénérer des sentiments d'une telle mère ; ce sera pour ne pas renverser ses desseins , pour ne pas ébranler le principal fondement du saint édifice qu'elle a bâti à si grands frais , pour ne pas dissiper le précieux héritage qu'elle nous a acheté si cher , et qu'elle a remis dans nos mains ; pour ne pas m'attirer le sanglant et l'accablant reproche d'avoir détruit , autant qu'il étoit en moi , par ma délicatesse , par ma foiblesse , par le soin de ma personne , ce qu'elle avoit édifié par un abandonnement total d'elle-même.

Reproche , mes chères Sœurs , à quoi vous exposeroient ces relâchements qui se glissent , je ne dirai pas dans les communautés les plus régulières , mais dans quelques-uns des membres qui les composent . Car dans les communautés les plus saines , si je puis parler de la sorte , il y a des membres infirmes et capables de gâter tout le corps , si l'on n'apportoit à leur maladie le remède nécessaire , et si l'on donnoit à la contagion le temps de se répandre . Or le remède ici le plus prompt , le plus présent , le plus efficace , c'est , à l'occasion de cette fête , un regard sur la glorieuse mère que vous honorez . Il n'est pas possible qu'ayant devant les yeux sa vie pénitente et crucifiée , une âme trop indulgente pour elle-même ne s'en confonde en la présence de Dieu , et qu'elle ne conçoive un nouveau zèle pour l'ac-

complissement des plus rigoureuses pratiques de son état. Car voilà, dit saint Chrysostome, pourquoi nous célébrons les fêtes des Saints, et pourquoi nous en rappelons à certains temps la mémoire. C'est afin que le souvenir de ce qu'ils ont été nous apprenne ce que nous devons être; et que, n'étant pas ce qu'ils ont été, ni par conséquent ce que nous devons être, nous nous excitions à le devenir. Et ne seroit-ce pas en effet une contradiction insoutenable de louer, par exemple, et de canoniser dans Thérèse ce renoncement parfait où elle a vécu, à tout ce qui peut flatter les sens, tandis qu'on cherche à les satisfaire; tandis qu'on ménage autant qu'on peut leurs intérêts; tandis qu'on imagine pour cela mille prétextes, qu'on prend pour cela mille détours, qu'on use pour cela de vaines dispenses, qu'on se trompe pour cela et sur cela soi-même, et qu'on tâche, sans y vouloir prendre garde, à tromper des personnes supérieures, que leur charité, peut-être trop aveugle, rend également faciles, et à convenir des besoins qu'on leur expose, et à condescendre aux soulagemens qu'on leur demande? Ne portons pas plus loin cette morale, mes chères Sœurs; vos réflexions particulières y pourront suppléer; et moi cependant, après vous avoir représenté dans Thérèse un corps sacrifié à Dieu par la mortification, je dois faire voir une âme transformée en Dieu par l'oraison : c'est la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

J'entre, mes très-chères Sœurs, dans un sujet de la plus haute élévation. Parler de l'oraison de Thérèse et de ses contemplations, c'est vouloir pénétrer dans le sanctuaire même de la Divinité, où cette grande âme habitoit, et entreprendre de découvrir ces profonds mystères, dont saint Paul disoit qu'il n'étoit permis à nul homme mortel de révéler les secrets admirables et ineffables : *Arcana verba, quæ non licet homini loqui* ¹. Je m'expliquerai, néanmoins, sans contrevenir en aucune sorte à la parole de l'Apôtre; et ce qui peut-être vous surprendra, c'est que, sur une matière si sublime par elle-même et si abstraite, je ne vous dirai rien que de pratique, rien que d'instructif, rien qui ne se fasse aisément comprendre, et dont vous ne puissiez profiter dans votre état, et selon votre état.

Il s'agit ici de cette oraison extraordinaire et excellente, où l'âme, suivant la doctrine de saint Denis, reçoit les opérations divines, plutôt qu'elle n'opère elle-même. C'est à celle-là que Thérèse étoit appelée de Dieu, et c'est en cela qu'elle s'est distinguée, et qu'elle va vous servir de modèle. Je sais que saint Thomas, au quatrième livre des Sentences, prétend et prouve solidement que ce genre d'oraison

¹ 2 Cor., 12.

n'est pas une vertu , mais un don du ciel ; qu'il ne consiste dans aucun exercice des facultés humaines, mais dans une impression de l'esprit de Dieu ; que l'homme n'y contribue en rien , mais qu'il le souffre seulement et qu'il le ressent. Tout cela est vrai ; et si vous concluez de là qu'on n'en peut donc pas prescrire des règles , j'en conviendrai avec vous , et j'avouerai , comme je l'avoue en effet , qu'il ne nous appartient pas d'expliquer ce qui se passe dans ce commerce intime de l'âme avec Dieu , beaucoup moins d'en donner des préceptes et d'entreprendre de le réduire en art. Mais cela même n'empêche pas que je ne puisse vous faire trouver dans l'exemple de Thérèse , et dans sa conduite , de très-utiles instructions touchant cette vie contemplative. Car si cette oraison tout extatique est un don de Dieu , comme le Docteur angélique le reconnoît , il vous est important d'apprendre trois choses : premièrement , par où l'on s'y doit disposer ; secondement , avec quel esprit il le faut recevoir ; et en dernier lieu , comment on en peut faire le juste et vrai discernement pour se garantir des illusions de l'ange de ténèbres , et se mettre à couvert de ses prestiges. Saintes filles de Thérèse , voilà ce qui vous regarde encore plus particulièrement que le reste des fidèles. Dans la profession religieuse que vous avez embrassée , vos plus communs entretiens sont avec Dieu , ou y doivent être. J'ose même ajouter que le bras de Dieu n'étant point raccourci , et que ses miséricordes n'ayant point de bornes ni de temps limités , il n'y a rien de si relevé dans l'oraison , où , sur les vestiges de votre bienheureuse mère , vous ne puissiez parvenir. Ecoutez-moi donc , et profitez des trois instructions les plus nécessaires dans le désir que vous avez conçu de vous avancer , selon votre vocation et par le secours de la grâce , aux degrés les plus éminents de la vie intérieure et spirituelle.

Avant que Thérèse eût paru au monde , il y avoit eu des visions , des ravissements , des extases. Ces grâces , dit saint Bonaventure , n'ont jamais manqué dans l'Eglise ; Dieu les y a toujours conservées , mais il semble qu'il réservoir à notre sainte de nous faire connoître les dispositions qu'il y faut apporter. Tout gratuit qu'est le don de contemplation , il ne le fut jamais moins que dans la personne de Thérèse ; et si Dieu peut être engagé par la fidélité d'une âme à l'en gratifier , nulle autre n'eut plus de quoi l'attirer dans elle , ni ne se mit plus en état de l'obtenir. Que faut-il pour cela ? demande saint Bernard. Ah ! répond ce Père , il faut être d'abord un Jacob luttant avec l'ange , afin d'être ensuite un Israël voyant Dieu. Frappez assidûment à la porte du ciel par la prière , dit saint Augustin , et l'on vous ouvrira par la contemplation. *Pulsate orando , et aperietur vobis contemplan-do*. Voilà ce qu'a pratiqué Thérèse et comment elle s'est

préparée aux faveurs divines. Vingt-deux ans de persévérance dans l'oraison commune et ordinaire, lui méritèrent enfin le précieux avantage d'être introduite dans la chambre de l'Époux.

Comprenez-vous bien, mes chères Sœurs, ce que je dis ? Ces paroles sont bientôt prononcées, vingt-deux ans de persévérance et d'oraison : mais une âme qui aime Dieu, et qui n'aime que lui, employer tout ce temps à le chercher, sans le trouver jamais, *Quæsi vi illum, et non inveni*¹, quelle épreuve et quelle matière de combats ! N'examinons point pourquoi Dieu, qui fait ses délices de converser avec les enfants des hommes, la laissa tant attendre, et se refusa si longtemps à elle : sa sagesse a des vues supérieures aux nôtres, et c'est ainsi que sa bonté l'ordonne aussi souvent que sa justice. Mais admirons la constance de Thérèse à soutenir ces retards. Jamais cette Chananéenne de l'Évangile ne se vit exposée à de tels rebuts : ni sentiment, ni goût, ni consolation ; le ciel est fermé pour elle, et son cœur demeure toujours comme une terre sèche et aride : *Anima mea sicut terra sine aquâ tibi*². Que fera-t-elle, et n'est-il point à craindre que cette âme désolée et sans appui ne vienne enfin à se démentir ? Quelle foi si courageuse et si ferme ne seroit pas ébranlée, et le moyen de suivre toujours un Dieu qui ne daigne pas la favoriser d'un regard ? Mais non, mes chères Sœurs ; Thérèse peut être éprouvée, mais les plus fortes épreuves n'épuiseront point son invincible patience. Quelque insipides que lui deviennent les choses célestes, elle s'y attachera, et elle en fera toute la nourriture de son âme ; car que seroit-ce de moi, disoit-elle, si je ne méditois incessamment la loi de mon Dieu ? *Nisi quod lex tua meditatio mea est, tunc fortè periissem in humilitate meâ*³. Puis-je mieux employer ma vie, que de rendre chaque jour mes hommages à un si grand maître ? S'il ne m'écoute pas, du moins il souffre ma présence ; et s'il ne pense pas à moi, du moins il me permet de penser à lui. Ainsi raisonneit Thérèse, et de là cette assiduité à la prière que les plus nombreuses occupations ne purent interrompre ; de là tant de jours et tant de nuits passés au pied de l'oratoire ou devant l'autel du Seigneur ; de là ce soin de recueillir son esprit et de purifier son cœur, selon le conseil du Sage, avant que de se présenter à Dieu et d'approcher d'une si haute majesté. Préparation qu'elle estimoit d'autant plus nécessaire, que Dieu se communiquoit moins à elle. Or n'est-ce pas là se rendre digne de ses grâces les plus signalées ; n'est-ce pas le forcer par une sainte violence à rompre le voile qui le couvroit, et à se faire voir dans son plus bel éclat ? Et s'il n'eût pas exaucé les vœux de Thérèse, s'il ne se fût pas laissé gagner à une telle per-

¹ Cant., 3. — ² Ps. 142. — ³ Ps. 118.

sévérance, et qu'il y eût toujours paru insensible, comment la parole de saint Paul se seroit-elle vérifiée, qu'il est riche, et qu'il se montre infiniment libéral envers tous ceux qui l'invoquent? *Dives in omnes qui invocant illum*¹ : comment cet ordre qu'établissoit le Prophète royal entre la réflexion et la contemplation, *Vacate et videte*², n'eût-il pas été troublé et déconcerté?

Ne nous étonnons donc point, mes chères Sœurs, que Thérèse, dans la suite de ses années, ait fait des progrès si merveilleux, qu'elle ait été éclairée des plus pures lumières du ciel, qu'elle ait découvert les plus impénétrables secrets de la sagesse de Dieu, que par la sublimité de ses connoissances elle ait vu presque jusqu'à l'essence divine. Mais étonnons-nous que dans tous les états, même les plus retirés, même les plus religieux, il y ait maintenant si peu d'âmes contemplatives : ou plutôt n'en soyons point surpris, puisque dans tous les états, je ne dis pas seulement dans tous les états du monde, mais dans tous les états de l'Eglise, et dans tous ceux de la religion, il y en a très peu qui prennent la voie nécessaire pour atteindre à ce sublime degré; car la voie qui conduit là, et par où tous les Saints ont marché, ce sont les exercices ordinaires de l'oraison : exercices solidement pratiqués et constamment soutenus, malgré les stérilités, malgré les ennuis, malgré les vivacités naturelles de l'esprit, et les difficultés qu'il trouve à se captiver et à s'appliquer. C'est ainsi que Dieu veut être recherché; et n'est-il pas bien juste qu'il le soit, puisqu'il est le centre de toute perfection? *Quærite Dominum.*

Mais disons la vérité, mes chères Sœurs, et ne craignons point d'en porter devant Dieu la confusion salutaire : quoique dans toutes les maisons religieuses il y ait des pratiques d'oraison marquées et ordonnées, est-il rien néanmoins, même parmi les personnes religieuses, de plus négligé et de plus abandonné que l'oraison? On voudroit qu'elle ne coûtât aucune violence, aucune contrainte, aucune victoire sur soi-même. On voudroit du premier pas arriver à la terre de promission, et y être admis sans passer par le désert. On voudroit toujours avancer dans la clarté d'un beau jour, et ne tomber jamais dans les obscurités et dans les ténèbres. On voudroit que, d'abord et à chaque moment, l'esprit de Dieu nous transportât, qu'il nous enivrât de ses saintes douceurs, qu'il nous ravît, comme saint Paul, au troisième ciel, qu'il nous donnât, si je l'ose dire, dès cette vie, une claire vision de l'Etre divin et de ses adorables attributs. Mais parce que ce n'est point là l'ordre de la Providence, et que pour s'élever au point où l'on aspire, il y a des démarches à faire, il y a

¹ Rom., 10. — ² Psalm. 45.

des épreuves à essayer, il y a des méthodes à garder, il y a des répugnances, des tristesses, des abattements, des langueurs, mille évagations, mille distractions, mille légèretés d'une imagination inconstante et volage à supporter, de là vient qu'on se rebute et qu'on demeure dès l'entrée de la carrière. On conçoit pour l'oraison un éloignement presque insurmontable; on la regarde comme une gêne, comme un esclavage, comme un tourment de l'esprit et du cœur; on se persuade que tout ce qu'on y emploie de temps n'est qu'inutilité et qu'oisiveté; on se sert de tous les prétextes qui se présentent pour l'abréger, pour en retrancher, pour s'en dispenser; ou bien on satisfait extérieurement à son devoir, on garde les apparences et les dehors, rien davantage; c'est-à-dire qu'on fait l'oraison sans la faire, qu'on y est présent selon la coutume, et de corps, tandis que l'esprit ou s'entretient dans une dissipation continuelle et volontaire, ou s'appesantit dans une indolence paresseuse et lâche. Ni retour sur soi-même ni réflexion, ni effort pour se recueillir, pour se relever et s'exciter. Après cela, plaignons-nous du peu d'union que nous avons avec Dieu; envions le sort de ces âmes bien-aimées et prédestinées, qui, dans la prière, semblent le voir face à face: tel est le fruit de leurs soins, telle fut la récompense de la fidélité de Thérèse. Au milieu de tout ce qui pouvoit la détacher du saint exercice de l'oraison, voilà par où elle s'ouvrit le chemin jusque dans le sein de Dieu, pour y jouir des plus insignes faveurs; et comme elle vous apprend par-là même quelle disposition vous y devez apporter, elle va encore vous apprendre la manière dont vous les devez recevoir.

En effet, mes chères Sœurs, Dieu, tout miséricordieux et tout bon, ne pouvoit être insensible aux vœux d'une âme qui le désiroit uniquement et si ardemment. Vingt-deux ans écoulés dans un travail perpétuel furent enfin suivis du repos. Dieu se communique à Thérèse avec toute la plénitude de ses dons; et, sans vouloir s'égaliser à Marie, elle peut bien dire, comme cette mère du Sauveur, que le Tout-Puissant a fait pour elle de grandes choses: *Fecit mihi magna qui potens est* ¹. Elle peut ajouter avec l'Apôtre, que ni les sens, ni l'esprit, ni le cœur de l'homme ne peuvent pénétrer ces mystères, et qu'ils peuvent encore moins les exprimer: *Quod oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit* ². Quelle abondance de lumières au-dessus de toutes les connoissances humaines! Elle voit Dieu aussi clairement que les prophètes; elle traite avec Dieu aussi familièrement que les patriarches; elle parle de Dieu plus hautement que les docteurs.

Il n'y a qu'à lire ces merveilleux ouvrages qu'elle nous a laissés.

¹ Luc., 1. — ² 1 Cor., 2.

Ils ont autrefois servi à convaincre et à gagner des hérétiques. Ils enflamment encore tous les jours la piété des fidèles. Pour peu qu'on entre dans ce mystérieux château dont elle nous a tracé le plan, on se trouve tout investi des splendeurs célestes, et l'on croit être dans ces demeures éternelles où règnent les Saints : *In splendoribus Sanctorum* ¹. Ne l'avez-vous pas éprouvé cent fois, mes chères Sœurs, que, sans bien comprendre la doctrine de ces excellents traités, on se sent néanmoins, à la seule lecture qu'on en fait, le cœur tout ému, et que l'on conçoit pour Dieu des ardeurs secrètes dont on ignore même le principe ? C'est ce qu'avoit remarqué avant nous ce savant maître de la vie mystique, Jean Avila, et c'est sur quoi nous ne pouvons trop bénir le Seigneur de ce qu'ayant mis souvent sa toute-puissance dans les mains d'une femme, *Tradidit eum in manus feminae* ², il a bien voulu combler celle-ci des trésors de sa science. Oui, grande Sainte, nous le reconnoissons ; et, abaissant l'orgueil de nos esprits, nous rendons hommage à la supériorité de vos vues, sans entreprendre d'y atteindre. La contemplation a été pour vous comme le char d'Elie, qui vous a transportée au-dessus de nous. C'est assez que nous demeurions au pied de la montagne pendant que vous conversez avec Dieu. Ce vol de l'esprit dont vous nous parlez, ce sommeil de toutes les puissances, cette quiétude, cette suspension de l'âme tout entière, ces assauts, ces blessures intérieures : tout cela ce sont des secrets que nous révérons. Mais après tout, j'ose le dire, voici ce que nous admirons encore davantage, et ce qui doit plus contribuer à notre édification : c'est que vous ne soyez point éblouie de tant de clartés, et que dans un rang si distingué où vous a portée la grâce de votre Dieu, vous ayez su ne rien perdre de vos plus humbles sentiments.

Chose étonnante, mes chères Sœurs ! toutes les bénédictions du ciel sont désormais pour Thérèse, mais elle ne les reçoit qu'avec crainte, et quelque gage que Jésus-Christ lui donne de sa présence, jusqu'à lui dire comme aux apôtres, c'est moi, elle lui demande la permission d'en douter. Plus il redouble ses faveurs, plus elle se tient dans l'humiliation et dans la confusion. Elle ne peut se persuader qu'il n'y ait pas de l'illusion dans ce qu'elle ressent, tant elle s'en croit indigne, et tant elle est touchée de sa propre misère. Il lui faut des assurances ; et pour les avoir, tout instruite qu'elle est des voies de Dieu, elle ne fait point difficulté de prendre des guides et des conducteurs qui la dirigent. Elle se souvient que Saul, converti par Jésus-Christ, fut toutefois envoyé auprès d'Ananias pour être formé au christianisme : *Ingredere civitatem, et ibi dicetur tibi quid te oporteat*

¹ Psalm. 109. — ² Judith, 16.

facere ¹. Saul obéit, et c'est dans le même esprit que Thérèse, quoique possédée et toute remplie de Dieu, se soumet à la conduite des hommes; et comment s'y soumet-elle? Jusqu'à se laisser condamner par des confesseurs ignorants; jusqu'à résister par leurs ordres aux divines opérations; jusqu'à brûler par obéissance ce qu'elle avoit tracé sur le papier, et qui lui avoit été inspiré d'en haut; jusqu'à rejeter les visions de son Dieu comme des apparitions du démon. Fais ce qu'ils te diront, lui dictoit intérieurement le Seigneur. S'ils se trompent, leur erreur perfectionnera ta soumission, et ta soumission te fera mieux encore, dans la suite, découvrir la vérité. Maxime qu'elle entendit dans le vrai sens où elle lui fut donnée, et qu'elle suivit avec toutes les précautions convenables; car ce n'est pas, du reste, que l'esprit de sagesse ne la portât à choisir toujours, autant qu'il étoit possible, pour la direction de son âme, des hommes capables et d'habiles ministres. Elle n'eut rien plus à cœur dans toute sa vie, aimant mieux, disoit-elle, plus de vertu dans elle-même que de lumière, mais dans un directeur plus de lumière que de vertu; et ajoutant même (ce que nous ne pouvons trop remarquer) qu'elle avoit plus souffert du zèle aveugle de quelques personnes, que de leurs vices et de leurs passions. Ainsi en jugeoit Thérèse; et la Providence, en ce point comme dans les autres, ne lui manqua pas. Mais à quelque maître qu'il plût au ciel de l'assujettir, fut-il une âme plus docile, en fut-il une moins attachée à son sens et moins présomptueuse?

Humilité, mes chères Sœurs, et docilité beaucoup plus rares que vous ne le pensez peut-être, dans les âmes que Dieu gratifie de certaines faveurs, ou qui s'en croient gratifiées. A-t-on dans une retraite, dans une communion, entrevu quelque lueur d'une grâce passagère; a-t-on versé quelques larmes, poussé quelques soupirs; a-t-on senti quelques impressions de l'esprit divin et quelques transports d'un cœur sensiblement touché, il semble que tout-à-coup l'on soit monté jusqu'à la région supérieure du ciel, et qu'on ne tienne plus à la terre. Il semble qu'on ait droit de se regarder comme séparé du commun des chrétiens; et qu'on puisse, en se mettant au-dessus d'eux, dire comme le pharisien : *Non sum sicut cæteri* ². Il semble qu'on n'ait plus besoin ni de règle, ni de méthode, ni de guide, ni de conseil, et qu'on se suffise à soi-même. Il semble que ce seroit se dégrader et se rabaisser au-dessous de son état, que de s'en tenir aux pratiques usitées, et de se borner à certains sujets plus connus et plus sensibles. A peine même daigne-t-on s'occuper des mystères de la vie de Jésus-Christ. L'être de Dieu, l'essence infinie de Dieu, sa présence toute simple et dégagée de toute image, telles autres ma-

¹ Act., 9. — ² Luc., 18.

tières bonnes en elles-mêmes, mais dangereuses par leur subtilité, et très-souvent mal conçues; voilà où l'on s'élançait d'abord, et la sphère que l'on se propose; voilà sur quoi l'on s'exprime dans des termes d'autant plus fastueux, et que l'on prononce avec d'autant plus d'ostentation, qu'ils sont plus obscurs et moins intelligibles. Tout cela veut dire qu'on s'évanouit dans ses vaines idées; et ce qui arrive de là, c'est que Dieu, qui donne sa grâce aux humbles et qui résiste aux superbes, laisse tomber ces âmes hautaines dans des égarements pitoyables : *Dispersit superbos mente cordis sui*¹.

N'est-ce pas ce qu'on a vu dans tous les siècles de l'Eglise; et quel autre principe a formé tant de sectes de faux illuminés et de visionnaires? Ah! mes chères Sœurs, je ne puis douter qu'il n'y ait parmi vous bien des âmes que Dieu appelle par un attrait particulier aux plus sublimes exercices de l'oraison: c'est votre nourriture dans la sainte solitude où vous vous êtes enfermées, c'est votre aliment spirituel; et plaise au ciel de conserver toujours dans votre communauté cet esprit de prière! il en sera le soutien, il en fera tout le bonheur. Mais un avis sur lequel je ne puis trop insister, et que vous ne devez jamais oublier, c'est de joindre à cet esprit de prière l'esprit de soumission, une défiance salutaire et un bas sentiment de vous-mêmes; c'est de vous souvenir toujours de cette parole du Sauveur du monde à ses apôtres, lorsqu'ils lui témoignaient quelque complaisance des miracles qu'ils avoient opérés en son nom, *Videbam Satanam sicut fulgur de cælo cadentem*², J'ai vu Satan, ce premier ange, précipité du plus haut des cieux; c'est de rentrer dans votre néant à mesure que Dieu paroît vous en tirer, de cacher dans le secret de votre cœur tout ce que la grâce y peut produire, et de n'en faire part qu'à Dieu même dans la personne de ses ministres; surtout de ne vous attacher à rien avec obstination, et d'avoir pour suspecte toute singularité, toute voie extraordinaire, tout ce qui éloigne des chemins les plus battus. Je ne veux pas dire que vous renonciez à toutes les faveurs du ciel, mais que vous les examiniez, mais que vous les soumettiez au jugement de ceux que Dieu a constitués pour en juger; mais que vous appreniez enfin de Thérèse à les discerner. C'est la dernière leçon par où je finis, et qu'elle vous fait par son exemple.

Saint Paul exhortoit les fidèles à ce discernement des esprits, comme à un point d'une extrême conséquence, et rien, en effet, mes chères Sœurs, n'est plus important, soit en général pour le gouvernement de l'Eglise, soit en particulier pour la conduite des âmes. Or à quoi votre sainte et glorieuse mère reconnut-elle l'esprit de

¹ Luc., 1. — ² Luc., 10.

Dieu, qui lui parloit, qui l'animoit, qui la dirigeoit? Admirables instructions pour nous! c'est qu'elle observa que, dans toutes les vues qu'il lui inspiroit, il n'y eut jamais rien de contraire ni aux coutumes, ni aux règles, ni aux vérités de la religion. C'est qu'elle remarqua que jamais elle ne sortoit de ses extases sans en être plus confirmée dans la foi, et sans brûler d'un nouveau zèle pour la propagation de l'Eglise. C'est qu'elle s'aperçut que ces contemplations, où Dieu l'élevoit, augmentoient en elle le désir de sa perfection et le soin de purifier son âme, d'en effacer jusqu'aux moindres taches, de travailler à acquérir les vertus, et de chercher en toutes ses actions la pure volonté de Dieu, et ce qui lui devoit plaire davantage. C'est qu'elle éprouva que Dieu ne lui communiquoit ses lumières que dans le besoin, et selon le besoin qu'elle en avoit pour l'avancement de quelque œuvre sainte, pour l'établissement de sa réforme, pour la conversion des âmes et pour leur sanctification. Témoignages solides, qui lui faisoient conclure avec l'Epouse des Cantiques, qu'elle avoit heureusement trouvé l'Epoux qu'elle aimoit : *Inveni quem diligit anima mea* ¹. Non, non, pouvoit-elle dire alors, comme le disciple bien-aimé, ce n'est point un fantôme; c'est le Seigneur lui-même que je vois et qui me parle; c'est mon Dieu : *Dominus est* ². Car le démon, cet esprit de mensonge, ne s'intéresse point pour le progrès de la vraie foi, ne porte point les âmes à la sainteté, n'inspire point de combattre les vices, de corriger les abus et de répandre le culte de Dieu.

Ainsi Thérèse avoit-elle de quoi se rassurer; et voilà les principes certains qui doivent nous rassurer nous-mêmes : voilà par où nous pouvons connoître les dons du ciel. Car ne vous y trompez pas, mes chères Sœurs, et faites-y toute l'attention nécessaire : il y a des dons du ciel apparents, et il y en a de véritables. De n'avoir que l'apparence sans la réalité, c'est illusion; d'autant plus dangereuse, que sous l'image d'un faux bien elle nous égare et nous perd. Il est donc d'une conséquence infinie de savoir démêler l'un de l'autre, et de ne prendre pas l'un pour l'autre. Or, encore une fois, je n'ai point là-dessus de règles plus sûres à vous donner que celles dont se sert si utilement et si sagement votre bienheureuse institutrice. Tant que l'oraison vous rendra plus fermes dans la foi de Jésus-Christ, plus respectueuses envers l'Eglise de Jésus-Christ, plus sensibles aux intérêts de l'Eglise de Jésus-Christ, plus soumises à ses décisions et plus exactes à ses observances et à ses pratiques; tant que vous deviendrez par l'oraison plus zélées pour l'accomplissement de vos devoirs, plus assidues à vos fonctions, plus attentives à mortifier vos

¹ Cant., 3. — ² Joan., 21.

désirs, vos inclinations, vos passions ; plus vigilantes sur vous-mêmes et plus appliquées à vous perfectionner selon l'esprit de votre état ; tant que vous profiterez de l'oraison pour avoir plus de charité envers le prochain , plus d'obéissance aux ordres des supérieurs , plus de patience dans les contre-temps et les chagrins de la vie , plus de douceur, de modération , de retenue , d'empire sur les mouvements de votre cœur et sur les paroles de votre bouche : à ces caractères , je reconnoîtrai le sceau de Dieu , et sans faire de longues perquisitions de la méthode d'oraison que vous gardez , ni de tout ce qui s'y passe, je vous dirai d'abord et sans hésiter : Ne craignez pas, le Seigneur est là : *Dominus est.*

Mais par une raison toute contraire , en vain me dira-t-on de celle-ci ou de celle-là que c'est une âme privilégiée , une âme prévenue de grandes grâces , que c'est une fille d'oraison : si je sais d'ailleurs que c'est une fille d'une foi équivoque , attachée à ses propres idées , infatuée de doctrines étrangères et d'opinions réprouvées de l'Eglise , n'écoutant rien de tout ce qu'on lui veut faire entendre pour la guérir de ses erreurs , et ne cherchant qu'à en infecter les autres , bien loin d'y renoncer elle-même ; si je sais que c'est une fille de parti , engagée dans des cabales et dans des intrigues, qu'elle est aussi ardente à soutenir qu'elle le devrait être à les attaquer et à les combattre ; si je vois qu'après tant d'oraisons et tant de contemplations, elle n'en est ni plus charitable , ni plus condescendante aux foiblesses d'autrui , in moins maligne dans ses jugements , ni moins aigre dans ses discours , ni plus régulière , ni plus fidèle à la discipline domestique , ni plus souple aux volontés et aux avis des personnes qui la conduisent ; en un mot , qu'elle est toujours sujette aux mêmes imperfections et aux mêmes défauts , sans prendre nul soin de se réformer et de changer, ah ! mes chères Sœurs , eût-elle tous les transports d'Elie , tous les ravissements de saint Paul , toutes les révélations des prophètes , ou parût-elle les avoir, je me défierai de tout cela , et l'on ne me convaincra jamais que l'esprit de Dieu s'y trouve, ni qu'il en soit l'auteur : pourquoi ? parce que l'esprit de Dieu est un esprit de religion , et d'une religion pure et sans tache ; parce que l'esprit de Dieu est un esprit de charité , un esprit d'obéissance , un esprit de règle , un esprit de sainteté , et que je ne découvre aucun de ces fruits dans ces vides spéculations et dans ces contemplations prétendues.

Mais que fais-je , et qu'est-il nécessaire de m'étendre davantage sur un point qui ne peut regarder une maison aussi sainte et aussi édifiante que celle-ci ? Quoi qu'il en soit, il étoit toujours bon , mes chères Sœurs , de vous prévenir contre des illusions et des désordres qui se glissent partout , et dont il v a partout à se défendre. Du reste,

que l'esprit de Thérèse vive parmi vous, qu'il s'y ranime aujourd'hui, et qu'il y fasse sans cesse de nouveaux progrès. Sans cet esprit de mortification, l'oraison dégénère dans un pieux, mais vain amusement, et sans cet esprit d'oraison, la mortification ne peut subsister, et tombe enfin dans la langueur et le relâchement. L'un et l'autre fait la perfection de l'âme religieuse, et l'unit étroitement à Dieu dans ce monde, pour lui être encore plus inséparablement et plus intimement unie dans la félicité éternelle, que je vous souhaite, etc.

EXHORTATION

SUR LA DIGNITÉ ET LES DEVOIRS DES PRÊTRES.

Sacerdotes tui induantur justitiam.

Que vos prêtres, Seigneur, soient revêtus de justice et de sainteté. *Psaume cxxxii.*

C'est ainsi, Messieurs, que le prophète vous fait tout à la fois connoître l'excellence de votre sacerdoce et ses devoirs* ; et c'est là-dessus que saint Ambroise, traitant de la dignité des prêtres, leur adresse des paroles aussi éloqu岸tes pour exprimer la grandeur de leur ministère, qu'elles sont instructives pour en exercer saintement les fonctions : *Audite me, stirps Levitica, germen sacerdotale, propago sanctificata, duces ac rectores gregis Christi* : Ecoutez-moi, vous qui êtes les vrais héritiers de la tribu de Lévi, issus de la branche sacerdotale, sanctifiés par votre caractère, et constitués les chefs du troupeau de Jésus-Christ : *Audite me rogantem pariter et verentem* : Ecoutez la prière que je vous fais, accompagnée du respect et de la vénération que je dois avoir pour vos personnes : *Ut cum honoris vobis prærogativam monstramus, congrua etiam merita requiramus* ; afin que vous ayant montré l'éminence du rang où vous êtes élevés, je puisse exiger de vous toutes les vertus et toute la sainteté nécessaire pour la soutenir avec honneur. Paroles dignes d'un évêque qui, honoré d'un caractère supérieur encore à celui des prêtres que la Providence lui avoit subordonnés, les instruisoit en maître et s'expliquoit avec autorité. Pour moi, Messieurs, qui n'ai parmi vous ni la même distinction, ni les mêmes droits, je n'entreprendrai point de vous prescrire ici des règles ; mais, sans m'oublier moi-même, et gardant toutes les mesures convenables, je puis du reste vous représenter les obligations qui se trouvent indispensablement attachées à votre état, et je n'aurai, pour m'en tracer l'idée juste, qu'à me tracer l'idée de votre conduite la plus ordinaire. C'est donc dans cet esprit, qu'usant de la liberté que vous me donnez, je ne craindrai point de vous dire ce que vous devez être, parce que je sais qu'en même

* Cette exhortation fut faite pour une assemblée d'ecclésiastiques.

temps je vous dirai ce que vous êtes. Je pourrais, dans un récit pompeux et en de magnifiques expressions, relever les avantages infinis et toutes les prérogatives du sacerdoce de la loi de grâce. Mais si j'en parle, ce ne sera que pour établir cette proposition si solide et si vraie, savoir, que tous les titres d'honneur qui rehaussent l'éclat et le prix du sacerdoce, sont autant de raisons et de puissants motifs qui nous obligent, comme prêtres du Dieu vivant, à travailler sans relâche à la sanctification de notre vie et à notre propre perfection. Et parce que tous ces titres se réduisent à deux pouvoirs que le prêtre exerce en vertu de son ministère : le premier, que les théologiens appellent communément pouvoir de l'ordre, et le second, appelé, selon le même langage de la théologie, pouvoir des clefs ou pouvoir de juridiction : celui-là, par rapport au corps réel de Jésus-Christ, qui est son sacrement ; et celui-ci, par rapport au corps mystique de Jésus-Christ, qui est son Eglise composée de tous les fidèles : je veux vous faire voir quel fonds de sainteté demandent indispensablement l'un et l'autre. En deux mots, sacrés ministres du Seigneur, soyez saints : pourquoi ? et parce que vous êtes les sacrificateurs du corps de Jésus-Christ, c'est la première partie ; et parce que vous êtes les pasteurs de l'Eglise de Jésus-Christ, c'est la seconde : *Sacerdotes tui induantur justitiam*. Voilà tout le sujet de cet entretien.

PREMIÈRE PARTIE.

J'ai, ce me semble, compris tout ce qui peut se dire de plus grand à l'avantage du sacerdoce, quand j'ai dit qu'il donne au prêtre une espèce de pouvoir sur la personne même du Sauveur : mais par-là, Messieurs, je crois aussi vous faire assez entendre la plus essentielle et la plus étroite de vos obligations, qui est de vous purifier sans cesse, de veiller sans cesse sur vous-mêmes, et de soutenir par une vie sainte la sainteté de votre ministère.

Le Fils de Dieu, se présentant lui-même à son Père, se mit tout à la fois en deux états, ou fit tout ensemble deux offices bien différents : celui de prêtre, et celui de victime. Dans les sacrifices de l'ancienne loi, remarque saint Augustin, le prêtre n'immoloit qu'une victime étrangère ; mais dans le sacrifice de la loi nouvelle, c'est le même Dieu qui offre et qui est offert ; qui offre comme prêtre, et qui est offert comme hostie : *Idem sacerdos et hostia*. D'où il s'ensuit que le Sauveur des hommes en se sacrifiant exerce sur sa personne adorable une autorité propre, puisqu'on ne peut sacrifier une victime sans avoir droit sur son sang et sur sa vie. Et de là même encore suit une autre conséquence, qu'ayant substitué les prêtres à sa place pour continuer le même sacrifice qu'il offrit sur la croix il leur a trans-

porté le même droit sur sa sainte humanité, qu'il leur a ordonné d'user de ce droit tout divin, et que c'est pour cela qu'il les a établis : *Hoc facite in meam commemorationem*¹. Or, ceci posé comme une vérité incontestable dans les principes de notre religion, je vous demande, Messieurs, s'il y a, hors la sainteté de Dieu, une sainteté assez éminente pour répondre à l'honneur d'un ministère si relevé? L'ordre de la Providence est que quiconque a pouvoir sur un autre, ait quelque avantage et quelque perfection au-dessus de lui. Si par rapport à Jésus-Christ, Fils de Dieu et vrai Dieu, notre misère infinie et notre bassesse nous rend cet ordre impossible, du moins ne nous dispense-t-elle pas de diminuer, autant qu'il nous est libre et qu'il dépend de nos soins, l'extrême disproportion qui se rencontre entre ce Dieu-Homme et nous : du moins faut-il que, comme il n'a point mis de bornes à notre pouvoir, nous n'en mettions point à notre sanctification ; qu'à l'indignité qui nous est commune avec tous les hommes, nous n'en ajoutions pas une personnelle, et que si elle est nécessaire par la condition de notre nature, elle ne soit pas volontaire par le relâchement de nos mœurs.

Il est vrai, nous n'avons ce pouvoir qu'en qualité de vicaires de Jésus-Christ, et comme représentant Jésus-Christ, dont il est primitivement émané ; mais cela même, à quoi ne nous engage-t-il pas? Car pour représenter Jésus-Christ, il faut avoir quelque ressemblance avec Jésus-Christ ; et quelle monstrueuse indécence, que le Saint des saints fût représenté par des pécheurs ! Voici donc ce que je me dis à moi-même, et ce que je dois me dire, en approchant de l'autel, et me disposant à célébrer le plus redoutable de tous les mystères : C'est la place d'un Dieu que je vais tenir, non point seulement par commission, non point seulement pour déclarer la volonté qu'il a de s'immoler à son Père, mais comme s'il résidoit lui-même en moi, ou que je fusse transformé en lui. Je vais parler comme lui, agir comme lui, opérer le même sacrement avec lui, et consacrer le même corps et le même sang. Quelle honte, si je profanois par mon péché une telle fonction, et si la sainteté de mon Sauveur se trouvoit ainsi déshonorée par l'iniquité de son ministre ! Tous ceux qu'il a spécialement choisis pour avoir quelque rapport à lui, ont été saints. Jean-Baptiste, pour être son précurseur, fut sanctifié dès le ventre de sa mère. Joseph, pour être le gardien de son humanité, fut comblé de vertus et de mérites. Il fallut que les apôtres fussent confirmés en grâce, et remplis de l'esprit céleste, pour être les prédicateurs de sa parole. Que dois-je donc être, comme son substitut et son agent dans le plus redoutable sacrifice !

¹ *Luc.*, 22.

Au reste, quoique le prêtre ne soit dans ce sacrifice que le substitut de Jésus-Christ, il est certain néanmoins que Jésus-Christ se soumet à lui, qu'il s'y assujettit, et lui rend tous les jours sur nos autels la plus prompte et la plus exacte obéissance. Si la foi ne nous enseignoit ces vérités, ne passeroient-elles pas dans nos esprits pour des fictions, et pourrions-nous même nous figurer de la part d'un Dieu un si prodigieux abaissement? pourrions-nous penser qu'un homme pût jamais atteindre à une telle élévation, et être revêtu d'un caractère qui le mit en état, si je l'ose dire, de commander à son souverain Seigneur, et de le faire descendre du ciel? Nous ne lisons qu'avec étonnement ce qui est rapporté dans l'Évangile, que Jésus obéissoit à Marie : *Et erat subditus illis*¹. Il y a moins lieu toutefois de s'en étonner, puisque c'étoit le fils de Marie, et que la nature sembloit donner pouvoir à cette mère sur son fils. Mais qu'est-ce que le prêtre, et quel titre a-t-il à l'égard de son Dieu, qui ne soit un titre de dépendance et de servitude? Cependant à la parole de ce serviteur, de cet esclave, la majesté divine vient tous les jours s'humilier dans le sanctuaire, et y renfermer toute sa gloire. Voilà, Messieurs, à quoi vous êtes employés : mais prenez garde, s'il vous plaît, et revenez-en toujours à la même conséquence. S'il faut des qualités éminentes pour exercer un empire légitime sur des hommes, que faut-il pour un empire qui s'étend jusqu'à Dieu même?

C'est sur cela que saint Augustin s'écrie : *O veneranda sacerdotum dignitas!* O dignité des prêtres, que vous êtes vénérable! Mais encore, quelle raison en apporte ce saint docteur? Elle mérite une attention particulière : *In quorum manibus, velut in utero Virginis, Filius Dei incarnatur*; Car, dit ce Père, c'est en quelque sorte dans les mains du prêtre, comme dans le sein virginal de Marie, que le Verbe de Dieu est conçu, et qu'il s'incarne tout de nouveau. Expression figurée, mais dont le sens n'en est pas moins solide, ni moins réel. Et de là quelle conclusion? que la charité du Fils de Dieu n'a point de bornes? c'est celle que tout le monde en doit tirer. Qu'il n'est rien de plus respectable que le caractère des prêtres? c'est l'idée que tout le peuple chrétien doit s'en former. Mais que ce caractère suréminent engage donc les prêtres à une vie toute angélique; c'est ce qu'ils doivent conclure eux-mêmes, pour leur propre édification.

Ecoutez, je vous prie, Messieurs, le raisonnement du même saint Augustin, écrivant aux anachorètes. Le plus grand obstacle au dessein de l'incarnation du Verbe fut l'impureté de notre nature. Mais que fit l'amour de Dieu? Pour surmonter cet obstacle, il prédestina, avant tout les siècles, une femme, ou plutôt un miracle de pureté.

¹ Luc., 2.

qui devoit être la mère de l'Homme-Dieu. Il la sépara de la masse commune, et la conserva toute sainte jusqu'au milieu de la corruption. Ce n'étoit pas assez : il changea tout l'ordre et toutes les lois de la nature, et il ordonna que, par le prodige le plus singulier, la virginité subsisteroit avec la maternité; c'est-à-dire qu'une vierge seroit mère, et qu'une mère ne cesseroit point d'être vierge. Qui jamais entendit rien de semblable? Mais après toutes ces merveilles qui sanctifièrent Marie, savez-vous néanmoins quel sentiment l'Eglise attribue au Verbe divin, quand il fallut accomplir le grand mystère de notre salut? Elle croit en avoir beaucoup dit quand elle chante qu'il n'eut point horreur de demeurer dans le sein de cette vierge : *Non horruisti virginis uterum*. N'est-ce pas le même Dieu qui descend sur l'autel, et que les prêtres portent dans leurs mains? n'est-il pas toujours également saint et ennemi du péché? la pureté n'est-elle pas toujours également l'objet de ses complaisances? Pourquoi donc n'a-t-il pas fait les mêmes miracles pour sanctifier ceux qui coopèrent à ce mystère? c'est pour leur en laisser l'obligation et le mérite : de sorte que, considérant à quoi ils sont élevés, ils se confondent en eux-mêmes de se voir si éloignés de la sainteté de leur ministère, et qu'ils travaillent sans relâche à l'acquérir.

Mais qu'arrive-t-il? permettez-moi de m'expliquer, Messieurs : je ne dirai rien que vous ne remarquiez aussi bien que moi, et que vous ne déploriez avec la même douleur et le même zèle que moi. Qu'arrive-t-il donc, encore une fois? On sépare l'honneur d'avec la charge et le fardeau, et de deux choses essentiellement jointes ensemble, on prend celle qui flatte l'avarice, l'ambition, et l'on se dispense de celle qui engage à la réformation des mœurs, et à leur sanctification. Désordre dont nous ne pouvons assez gémir, et qui devient tous les jours plus commun dans le christianisme. Tellement que le sacerdoce aujourd'hui se trouve comme abandonné à toutes les convoitises des hommes. On en fait le partage des enfants, et c'est la ressource d'un père et d'une mère chargés d'une nombreuse famille. Pour les pauvres, c'est une fortune et un moyen de se garantir de la misère. Pour les riches, c'est une voie à des rangs honorables et à des distinctions éclatantes. De là combien voyons-nous de prêtres intéressés, de prêtres ambitieux, de prêtres vains et présomptueux, de prêtres oisifs et voluptueux, de prêtres tout mondains? Vous ne vous offenserez point, Messieurs, de cette morale, que je dois, par proportion, m'appliquer à moi-même, autant qu'elle me peut convenir, et dont nous devons tous profiter. Reprenons.

Je dis des prêtres mercenaires et intéressés. Je n'ignore pas la maxime de saint Paul; elle est juste, elle est raisonnable : Quiconque

sert à l'autel, doit vivre de l'autel. Qu'un ministre du Seigneur, en faisant les fonctions de son ministère, reçoive donc certaine rétribution qui y est assignée, c'est ce que l'Eglise approuve, et ce que je ne pourrais condamner sans une extrême témérité. Mais que dans des fonctions si excellentes et si sacrées, ce ministre n'ait en vue que la rétribution qu'il en tire; qu'il ne s'y adonne que pour cette rétribution; qu'il ne paroisse les estimer que par cette rétribution; qu'il en fasse comme un trafic, comme un commerce, et que dès que cette rétribution viendrait à manquer ou à diminuer, il soit disposé à les négliger et à s'en exempter: voilà ce que toute l'Eglise réprouve, et ce que je ne saurois trop hautement réprouver moi-même. Car voilà le principe malheureux de tant de profanations du plus saint mystère. On le célèbre sans dévotion, sans onction, sans attention, souvent sans préparation, et sans la plus nécessaire préparation, qui est l'innocence du cœur. On a ce que l'on prétendoit, dès qu'on ne se retire pas les mains vides. Tout le reste n'étoit que comme l'accessoire; mais c'étoit là le capital.

Je dis des prêtres ambitieux. Il y a dans l'état ecclésiastique des degrés où l'on ne peut monter sans le sacerdoce. C'est une condition absolument requise pour obtenir tel bénéfice, et pour parvenir à telle dignité. Il faut donc entrer dans les ordres sacrés, et l'on y entre: pourquoi? Est-ce pour avoir le précieux avantage d'offrir le sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ? c'est à quoi l'on ne pense guère; et si le saint caractère n'étoit bon qu'à cela, on ne s'empresseroit pas de le demander. Mais il peut servir à autre chose; et on ne le recherche que pour cette autre chose. Non-seulement on est prêtre avec ambition, mais on ne l'est que par ambition. Est-on venu à bout de ses desseins, et se voit-on au terme où l'on aspirait, on ne se souvient plus en quelque manière de la qualité de prêtre, parce qu'elle n'est plus de nul usage. On passe les mois, on passe presque les années sans en faire nul exercice. On vit en laïque; et plutôt à Dieu que l'on vécût au moins en laïque pieux et chrétien! c'est le dernier souhait où nous réduisent tant de bénéficiers. Une courte messe où ils assistent, et où ils n'assistent qu'aux jours ordonnés, voilà souvent tout le fonds de leur piété et toute leur religion.

Je dis des prêtres vains et présomptueux. Jésus-Christ ne recommandoit rien davantage à ses apôtres, qui furent les premiers prêtres de la loi nouvelle, que l'humilité. Saint Paul ne vouloit pas qu'un ministre de l'Eglise cherchât à dominer dans l'Eglise même, beaucoup moins à dominer dans le monde. Mais depuis Jésus-Christ et depuis saint Paul, cet esprit de domination a fait dans le sacerdoce des progrès qu'il n'est pas aisé d'arrêter. Parce qu'on est prêtre, on est dé-

licat et sensible sur le point d'honneur; et tel, dans la condition où il est né, eût conservé toute la modestie de son état, qui n'a commencé à la perdre que du moment qu'il s'est vu couvert d'un habit qui devoit le rendre plus modeste encore et plus humble. Parce qu'on est prêtre, on s'arroe le droit de juger de tout, de décider de tout, de l'emporter partout et sur tout. A l'exemple de ces pharisiens qui ne vouloient pas qu'on les approchât, on traite le reste des hommes de profanes, et l'on en exige des déférences que l'on s'attireroit bien mieux si l'on y étoit moins attentif, et si l'on en paroisoit moins jaloux. Je sais de quel prétexte on veut s'autoriser. Ce n'est pas pour ma personne, dit-on, c'est pour mon caractère. Distinction spé cieuse, mais sujette à la plus subtile illusion. Car, dans cette union si étroite du caractère et de la personne, est-il rien de plus facile et rien de plus ordinaire que de confondre l'un avec l'autre? et en mille rencontres ne pourroit-on pas, avec plus de vérité, renverser la proposition, et dire tout au contraire : Ce n'est pas pour mon caractère, mais pour ma personne? Quoi qu'il en soit, jamais ni votre personne ni votre caractère ne seront plus respectés, que lorsque vous ne ferez plus apercevoir tant de vivacité et tant d'exactitude sur les respects qui leur sont dus. Il vous est permis de soutenir les prérogatives de votre sacerdoce, et d'en défendre les privilèges; mais moins vous voudrez vous en prévaloir, moins s'attachera-t-on à vous les contester.

Je dis des prêtres oisifs et voluptueux. Ont-ils satisfait à un office qu'ils abrègent autant qu'il leur est possible, et qu'ils récitent très-légèrement, ils se tiennent quittes de tout. A quoi, du reste, se consomment toutes les heures de la journée? ni pratique de l'oraison, ni étude des sciences divines; visites fréquentes, conversations inutiles, parties de divertissement, vie molle, et par-là vie très-dangereuse, et exposée à tous les écueils où l'oisiveté peut conduire : car l'oisiveté est la source de bien des maux dans tous les états, et si je vous faisois ici le dénombrement de ceux qu'elle a causés dans l'état ecclésiastique, et qu'elle y cause, je vous tracerois une peinture bien affreuse et bien affligeante; et le moyen que des prêtres sans occupation au milieu du siècle se maintiennent dans la pureté de leur profession? Un solitaire a sa solitude, un religieux sa retraite, pour rempart contre les occasions et les tentations : cependant, ni la solitude, ni la retraite, ne suffisent pas encore pour préserver l'un et l'autre; et sans le secours des saintes observances qui partagent tout leur temps et qui le remplissent, ils ne se croiroient pas en sûreté et ils n'y seroient pas. Que sera-ce d'un prêtre abandonné à lui-même, maître de lui-même et de ses actions, n'ayant pour l'éclairer d'autre inspecteur que Dieu, qu'on

oublie aisément, ni pour le retenir d'autre frein que le devoir, dont on perd aussi facilement le souvenir?

Enfin, je dis des prêtres tout mondains. Mondains dans les affaires où ils s'emploient, vivant dans une agitation perpétuelle de procédures, de poursuites, de soins temporels, dont quelquefois ils s'accablent, soit que ce soit pour eux ou pour leurs proches; mondains dans leurs habitudes et leurs sociétés; voulant être de toutes les assemblées, de tous les jeux, de tous les plaisirs, de tous les spectacles; mondains dans leurs manières et leurs discours, affectant de se distinguer par des airs dissipés, par des paroles indécentes, par des excès de joie et des libertés dont ils se flattent qu'on leur applaudit, et dont ils se font un faux mérite; mondains jusque dans leurs vêtements, et par où? par toute la propreté, par tout l'ajustement, par tout le luxe qu'ils peuvent joindre à la simplicité évangélique. Ah! Seigneur, sont-ce donc là ces ministres que vous avez spécialement consacrés? sont-ce là les dépositaires de votre puissance, et est-ce en de telles mains que vous avez prétendu livrer votre corps et votre sang?

Honte du christianisme! disons plutôt, honte de ceux qui déshonorent ainsi ce qu'il y a de plus vénérable dans le christianisme! Quand je lis ce que saint Augustin raconte de certains prêtres éthiopiens, ou ce que saint Jérôme reprochoit à Jovinien touchant les mœurs des prêtres d'Égypte, et que je viens à considérer que ces infidèles s'assujétissoient à une vie si rigoureuse et si austère pour mériter seulement l'estime des peuples, et pour se mettre en crédit auprès d'eux, j'ai compassion de leur aveuglement. Mais tandis que je le déplore avec saint Augustin, je déplore encore plus, comme ce saint docteur, notre misère, de ce que les infidèles nous font des leçons, qu'ils devraient recevoir de nous: *O grandis christianorum miseria! Ecce pagani doctores fidelium facti sunt.* Quel assemblage! dit saint Ambroise, et comment accorder ensemble deux choses si opposées, l'éminence de la dignité et l'imperfection de la vie, une profession toute divine et une conduite toute criminelle? *Honor sublimis et vita deformis, deifica professio et illicita actio.* Abus dont saint Bernard se plaignoit si amèrement et avec tant de sujet au pape Eugène. Chacun travaille, lui disoit-il, à devenir plus grand; mais aucun ne s'étudie à devenir plus saint: *Altiozem unumquemque, non meliorem esse delectat.* Cependant la vraie grandeur, surtout la vraie grandeur du sacerdoce, consiste dans la sainteté. Otez-lui ce fond, vous la détruisez. Du moins autrefois étoit-elle soutenue par la noblesse. Dans la loi de nature, le droit d'aïnesse lui servoit de titre; et dans la loi de Moïse, c'étoit une prérogative de la tribu de Lévi. Mais dans la loi de grâce, où, sans acception de personne, les prêtres sont admis

aux mêmes mystères , c'est la sainteté qui en fait le plus bel ornement. Sainteté requise , non-seulement par rapport au pouvoir de l'ordre dont le prêtre est revêtu comme sacrificateur du corps de Jésus - Christ , mais encore par rapport au pouvoir de juridiction qu'il exerce comme pasteur de l'Eglise de Jésus-Christ. Renouvelez votre attention pour cette seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Ce ne fut point une parole sans effet que celle de Jésus-Christ à ses apôtres , lorsqu'il leur dit : Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel : et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel. Les Pères et les interprètes reconnoissent que par-là le Fils de Dieu soumit aux prêtres , dans la personne des apôtres , toute l'Eglise ; qu'il les revêtit d'un pouvoir qui s'étend sur tous les membres du corps mystique de ce Sauveur, et qu'il n'y a dans le monde ni prince ni monarque qui ne relève de cette juridiction , aussi souveraine qu'elle est universelle.

En voulez-vous, Messieurs, concevoir une légère idée? Imaginez-vous un homme qui , d'une fortune médiocre et d'une condition obscure , se trouve tout-à-coup élevé au premier ministère d'un grand état , et cela par la pure libéralité du maître , lequel veut faire éclater sa puissance dans l'élévation de son sujet : *Sic honorabitur, quemcumque voluerit rex honorari* ¹. Le voilà l'arbitre de toutes choses , et les plus importantes affaires ne se conduisent que par lui ; c'est lui qui distribue les faveurs , lui qui assigne les récompenses , lui qui fait les heureux et les malheureux ; ses ordres sont reçus comme des ordres supérieurs , et tous les intérêts du prince lui sont confiés. Qu'un rebelle , qu'un criminel ait sa grâce à obtenir, c'est à ce médiateur qu'il s'adresse ; et par l'efficace de cette médiation , le plus coupable est en un moment rétabli dans tous ses droits et dans toutes ses espérances. Jamais entendit-on parler d'un tel crédit? et dans ce que l'Ecriture nous a marqué de celui d'Aman, y a-t-il rien qui puisse l'égalé? Je ne m'en étonne pas : car les princes de la terre n'ayant qu'un pouvoir borné, ils n'ont garde de le communiquer avec si peu de réserve. Mais il en est tout autrement à l'égard de Dieu : comme sa grandeur est infinie , il peut , sans lui rien ôter , en faire part à qui il lui plaît ; or il l'a , pour ainsi dire , déposée tout entière entre les mains de ses ministres , et c'est la belle réflexion de saint Chrysostome dans ses doctes commentaires sur le sacerdoce. Quelle merveille! et qui le croiroit? Le serviteur est établi juge sur la terre , et le maître dans le ciel ratifie toutes les sentences qu'il porte , *Servus sedet in terrâ , et*

¹ Esth., 6.

Dominus sequitur sententiam; le ciel reçoit de la terre la règle et la forme de justice qu'il doit suivre, *A terrâ judicandi formam cælum accipit*. De sorte, ajoute saint Cyprien, que le jugement des prêtres est comme le jugement anticipé de Jésus-Christ même, *Anticipatum Christi judicium* : encore ce jugement du prêtre a-t-il cet avantage, qu'il confère la grâce, qu'il efface les péchés, qu'il convertit les pécheurs en saints; ce que n'aura point le dernier jugement que prononcera le Sauveur du monde à la fin des siècles.

Voilà, Messieurs, le ministère de réconciliation que Dieu vous a commis. Vous êtes ses délégués, et, si j'ose user de ce terme, vous êtes ses plénipotentiaires, pour conclure cette grande paix qui se traite entre le ciel et la terre, entre Dieu offensé et l'homme pécheur. C'est à vous que le Créateur du monde remet sa cause et ses intérêts; c'est à vous qu'il dit encore plus qu'à ses prophètes : *Judicabit inter me et vineam meam*¹ : Cet homme est pécheur, il m'a outragé, il a blessé ma gloire; je pourrais le juger moi-même; mais je m'en rapporte à vous. Tout ennemi qu'il étoit, je le tiendrai pour ami dès que vous l'aurez déclaré tel; il ne s'agit pour lui que de se rendre digne de l'absolution que vous lui donnerez : du moment que vous lui aurez pardonné, je lui pardonne, et toutes les portes du ciel, qui lui étoient fermées, s'ouvriront pour le recevoir. Voilà, dis-je, ministres de Jésus-Christ, comment Dieu vous parle, et voilà de quoi toute l'Eglise le doit glorifier comme ces troupes fidèles de l'Evangile : *Et glorificaverunt Deum, qui dedit potestatem talem hominibus*²; car, en conséquence de ce pouvoir absolu, on peut dire que tout ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré est en votre disposition. Les grâces sont les richesses inestimables que le Sauveur des hommes nous a acquises par son sang; mais vous en êtes les dispensateurs. C'est vous qui conférez aux âmes leur première innocence, vous qui la leur faites retrouver lorsqu'elles l'ont perdue, vous qui leur partagez le pain de vie pour les nourrir, qui les dirigez dans les voies de l'éternité, et qui les conduisez jusque dans le sein de Dieu.

Après cela serons-nous surpris que les plus grands monarques du monde aient en tant d'égards et témoigné tant de révérence pour les prêtres; qu'un Constantin, revêtu de la pourpre royale, n'ait pas osé s'asseoir le premier en présence des Pères d'un concile; qu'une impératrice se soit fait un honneur et un mérite de servir à sa table un évêque, et que de tout temps le respect des princes envers les prêtres ait été la plus illustre marque de leur religion? Non, Messieurs, tout cela n'a rien que je ne comprenne aisément, puisque la foi leur découvrait dans les prêtres une puissance bien au-dessus de leur gran-

¹ *Isai.*, 5. — ² *Matth.*, 6.

deur. Mais ce qui m'étonne et ce qui me paroît inexusable, c'est que ces prêtres, si distingués des autres hommes par leur ministère, n'aient pas la pureté des anges, ou ne s'efforcent pas d'y parvenir : car dans toutes ces prééminences, j'aperçois tant de motifs de sainteté, que je ne sais de quoi ils doivent être plus accablés, ou du poids de leurs honneurs, ou du poids de leurs obligations.

Venons au détail. Comment un homme peut-il s'entremettre d'une réconciliation aussi sainte que celle des pécheurs avec Dieu, s'il est lui-même ennemi de Dieu ? C'étoit le raisonnement de saint Grégoire, s'instruisant soi-même, et se considérant comme l'intercesseur et le patron de tout le peuple chrétien : *Quâ enim fiduciâ pro peccatis alienis intercessor venio, apud quem de propriis securus non sum ?* De quel front, disoit-il dans un sentiment d'humilité, et avec quelle assurance irai-je demander grâce pour les péchés de mes frères, lorsque j'ai à trembler pour mes propres péchés ? C'est pour cela que le Sage nous représente d'abord le prêtre uni à Dieu par la grâce, agréable à Dieu par la sainteté de ses vertus : *Ecce sacerdos magnus, qui in diebus suis placuit Deo, et inventus est Justus* ¹ : et ensuite qu'il nous le fait voir devant le trône de Dieu en qualité de pacificateur et de réconciliateur : *Et in tempore iracundiæ factus est reconciliatio* ².

Comment un homme peut-il s'ingérer dans l'administration des sacrements de Jésus-Christ, et verser sur les fidèles les mérites et le sang de ce Dieu Sauveur, avec des mains impures ? Il est vrai, malgré l'indignité du ministre, ce sang a toujours son prix, et l'efficace des sacrements est indépendante. Aussi ne veux-je rien conclure au préjudice du fidèle qui les reçoit, mais du prêtre dont il les reçoit : car comme le prédicateur, selon la terrible parole de l'Apôtre, peut devenir un réprouvé en convertissant tout le monde, ainsi arrive-t-il, (ô pensée bien humiliante pour nous, Messieurs, et vérité d'autant plus capable de nous confondre qu'elle est confirmée par de plus fréquents et de plus funestes exemples !) ainsi arrive-t-il souvent que le prêtre, enrichissant les autres des trésors de l'Eglise, n'en retienne rien pour lui ; que le même sang avec lequel il purifie les autres, et leur fournit de quoi acquitter leurs dettes, serve à augmenter les siennes ; que ce qu'il présente aux autres comme les sacrements et les moyens de leur salut lui soit une occasion de ruine et une matière de damnation. Je ne m'explique pas davantage : poursuivons.

Comment un homme peut-il entreprendre de juger, de condamner, d'absoudre, dans des dispositions toutes criminelles ? Car pour être juge et pour en faire l'office, il doit être exempt de toute passion, exempt de tout intérêt, exempt de tout respect humain, exempt de

¹ *Eccli.* 44. — ² *Ibid.*

tout reproche. Ce sont les qualités qu'exige de ses ministres la justice des hommes : tirez la conséquence, et voyez ce qu'exige à plus forte raison la justice de Dieu. Je vous le laisse à méditer, et je m'arrête à la remarque de saint Augustin. Elle m'a frappé, et elle convient parfaitement à mon sujet. Ce Père examine pourquoi le Fils de Dieu ne voulut pas porter un arrêt de condamnation contre cette femme adultère que les Juifs produisirent devant lui : *Nemo te condemnavit, nec ego te condemnabo*¹ : et après avoir exposé la-dessus les raisons ordinaires, il en ajoute une qui, pour n'être pas la plus naturelle, n'est pas la moins mystérieuse ni la moins instructive. C'est, dit ce saint docteur, parce que le Sauveur du monde étoit encore chargé de nos péchés, et que, portant sur sa personne innocente le caractère de pécheur, il ne croyoit pas devoir se constituer juge, mais se réserver au temps où il auroit satisfait pour nos offenses. Belle leçon, mes Frères, reprend saint Augustin : nous apprenons de là quels doivent être ces juges que Dieu a choisis pour exercer son autorité et sa justice dans le tribunal de la conscience. Si ce ne sont pas des saints, c'est-à-dire si ce sont des hommes semblables au ~~reste~~ des hommes, des hommes foibles, des hommes passionnés, des hommes impatients et colères, des hommes sensuels et amateurs d'eux-mêmes, des hommes sujets aux intempérances, aux médisances, aux ressentiments et aux vengeances, à tous les vices, quelle confiance mériteront-ils, quelle créance s'attireront-ils, quels jugements donneront-ils ?

Enfin, comment un homme peut-il répandre l'édification dans l'Eglise et y servir de modèle, avec une conduite peu régulière et même absolument déréglée ? Voici, Messieurs, un des points les plus essentiels, et qui regarde un de vos devoirs les plus indispensables : ne le perdez pas. Quelles idées devons-nous concevoir des prêtres, selon l'esprit et les figures de l'Evangile ? Ce sont des flambeaux allumés pour éclairer l'Eglise : *Vos estis lux mundi*². Ce sont des villes placées sur le sommet des montagnes, afin qu'on puisse de toutes parts les apercevoir : *Civitas supra montem posita*³. C'est le sel de la terre, dont la vertu communiquée aux corps les préserve de la corruption : *Vos estis sal terræ*⁴. En un mot, ce sont dans le christianisme des règles sensibles et animées. Titres spécieux, mais titres qui, bien loin de rehausser par leur éclat notre gloire, redoublent, si nous ne les soutenons pas, notre confusion, et nous rabaissent dans l'estime commune autant qu'ils devroient nous y élever. Prenez garde, je vous prie. Oui, tout homme adapté au sacerdoce de Jésus-Christ doit se regarder comme un exemple public, et vivre comme si toute la terre

¹ Joan., 8. — ² Matth., 5. — ³ Ibid. — ⁴ Ibid.

avoit les yeux attachés sur lui , et étoit témoin de ses actions. Il doit être persuadé qu'il n'y a rien de médiocre dans les fautes qui lui échappent , parce qu'elles sont accompagnées de scandale ; et que si les injures faites à sa personne en deviennent plus grièves et sont d'une nature particulière , de même les péchés qu'il commet contractent une indignité personnelle par la sainteté de son état. Il doit s'humilier de voir des laïques qui l'égalent en perfection , mais surtout il doit se confondre d'en voir qui le surpassent. Il doit bien se convaincre que mille choses peuvent être permises aux gens du monde , et lui être défendues ; qu'elles peuvent être sans conséquence dans les gens du monde , et être des crimes dans lui selon l'opinion même du monde. Car le monde , tout profane qu'il est , n'en juge point autrement que nous , et souvent il en juge encore plus rigoureusement que nous : ou si le monde ne nous condamne pas , ce n'est que pour tirer de nous une prétendue justification de ses désordres.

Ah ! combien de fois (je n'y puis penser qu'avec la plus vive douleur , et vous en êtes touchés comme moi , Messieurs) , combien de fois les dérèglements des prêtres ont-ils autorisé les vices , et servi de prétexte à la licence des mœurs ? Le libertinage , qui n'osoit se montrer , et se tenoit caché dans les ténèbres , a levé le masque depuis qu'il s'est vu introduit jusque dans le sanctuaire. L'impiété n'attendoit que ce secours de la mauvaise édification des prêtres pour se fortifier et pour s'étendre. Les simples ont cru qu'ils pouvoient les imiter et les suivre , puisque ce sont leurs conducteurs ; les libertins ont conclu qu'ils pouvoient pratiquer ce que les prêtres pratiquoient , puisque ce sont les docteurs de la loi. Les premiers se sont émancipés à faire ce qu'ils avoient auparavant en horreur ; les autres se sont confirmés dans ce qu'ils faisoient , et l'ont fait avec plus d'audace. Le scandale a été général : le sacerdoce est tombé dans le décri , les ecclésiastiques dans le mépris. L'Eglise en a gémi , et jamais Jérusalem , pleurant ses prêtres réduits dans une dure captivité , ne versa plus de larmes , ni ne fut plus sensiblement affligée.

Mais si les prêtres ont été ainsi exposés au mépris des peuples , à qui doit-on s'en prendre ? est-ce aux peuples mêmes ? Mais , répond saint Ambroise , comment les peuples respecteroient-ils un homme qui avilit son caractère , et qui dans sa conduite se rend en tout semblable à eux ? *Quomodò enim potest observari à populo , qui nihil habet separatam à populo ?* Qu'admireront-ils dans sa personne , s'ils s'y reconnoissent eux-mêmes , et toutes leurs imperfections ? *Quid in illo miretur , si sua in illo recognoscat ?* Et le moyen qu'ils aient de la vénération pour celui en qui ils retrouvent tout ce qui les fait rougir dans eux-mêmes ? *Et si quæ in se erubescit , in eo quem venerandum*

arbitratur, offendit? A qui donc, je le répète, l'Eglise adressera-t-elle ses plaintes, si ce n'est aux auteurs de ce scandale? et quel droit n'a-t-elle pas de leur dire avec le même zèle et la même indignation que le Prophète : *Vos autem recessistis de viâ, et scandalizastis plurimos in lege*¹? Vous ministres de mes autels, vous qui deviez sanctifier le monde par vos exemples aussi bien que par vos paroles et vos instructions, vous êtes sortis de mes voies, et vous avez entraîné après vous les foibles. Vous avez détruit d'une main ce que vous bâtiessez de l'autre; et tant d'âmes que vous aviez fait naître en Jésus-Christ par l'efficace et la vertu des sacrements, ont reçu de vous la mort par la liaison qu'elles ont eue avec vous, et par les effets contagieux de votre conversation. Justes reproches, mais reproches encore plus terribles, si nous y ajoutons les menaces du Dieu vivant. Car si la justice de Dieu doit être si exacte dans le compte qu'elle demandera à tous les hommes des devoirs de leur profession, elle ira jusqu'à la rigueur par rapport aux prêtres. Jésus-Christ leur avoit confié ce qu'il avoit sur la terre de plus cher, ses frères, le prix de sa croix, les brebis de son troupeau. Ils en devoient être les sanctificateurs : que sera-ce d'en avoir été les corrupteurs? Il faudroit peut-être, Messieurs, adoucir cette expression : mais laissons - lui toute sa force. Elle ne vous donnera rien à entendre qui passe vos connoissances, et qui ne vous ait plus d'une fois rempli le cœur d'amertume.

Voilà ce qui faisoit trembler les Saints ; et entre les autres, voilà ce qui faisoit trembler saint Jérôme. C'étoit l'ornement du désert, bien loin d'en être le scandale ; c'étoit dans l'Eglise, non - seulement un docteur consommé, mais un modèle de pénitence et de sainteté. Toutefois ce docteur, ce pénitent, ce Saint, ne laissoit pas d'être saisi de crainte, dès qu'il venoit à faire cette réflexion : *Grandis dignitas sacerdotum, sed grandis ruina eorum*. C'est une grande dignité que celle des prêtres, mais leurs chutes n'en sont que plus profondes. Glorifions Dieu de la sublimité du rang où il nous a appelés ; mais craignons encore plus le précipice où nous pouvons tomber : *Lætetur ad ascensum, sed timeamus ad lapsum*. Saint Chrysostome va plus loin, et j'aurois peine à user ici de sa pensée, s'il ne nous assuroit lui-même avoir fait à ce qu'il avance une sérieuse attention. C'est dans la seconde homélie sur les Actes des apôtres. Non, dit ce docteur si éloquent et si solide, ce n'est pas sans y avoir bien réfléchi que je parle : *Non temerè dico*. Je ne crois pas que dans l'état du sacerdoce il y en ait beaucoup qui se sauvent ; et, selon mon sentiment, le plus grand nombre parmi les prêtres est de ceux qui périssent. Quoi qu'il en soit de l'opinion de ce Père, c'est ainsi qu'il s'en est formelle-

¹ Malach., 1.

ment et hautement expliqué : *Ut affectus sum ac sentio, non arbitror inter sacerdotes multos esse qui salvi fiant, sed multò plures qui pereant.*

La conclusion de tout ceci, Messieurs, c'est ce que nous recommande saint Grégoire : écoutez-le, et n'oubliez jamais le salutaire avis qu'il vous donne. Voici en quels termes il s'exprime, et ce qui comprend tout le fruit de cette exhortation. Craignons donc, mes chers Frères, craignons, et appliquons-nous à nous-mêmes cette importante leçon de l'Apôtre, d'opérer notre salut avec tremblement. Craignons qu'après avoir été prêtres de l'autel, nous ne soyons les victimes de l'enfer ; et qu'après avoir eu pouvoir sur le ciel et sur la terre, nous ne devenions les esclaves des démons. Pour prévenir ce malheur, accordons notre vie avec notre ministère, et faisons répondre la piété de l'une à la sainteté de l'autre. Voulez-vous encore un précis et un abrégé de tous vos devoirs ? Le bienheureux Justilien nous l'a tracé en peu de mots : remportez-les avec vous, et méditez-les. *Accedat sacerdos ad altaris tribunal ut Christus, assistat ut angelus, ministret ut sanctus, offerat vota populorum ut pontifex, interpellat pro pace ut mediator, pro se autem exoret ut homo* : Que le prêtre approche de l'autel comme Jésus-Christ, par sa puissance ; qu'il y assiste comme un ange, par son respect ; qu'il y serve comme un Saint, par la pureté de sa vie ; qu'il y offre les vœux du peuple comme un pontife, par sa charité envers le prochain ; qu'il y moyenne la paix comme médiateur, par son zèle pour la gloire de Dieu ; et qu'il y prie pour lui-même comme homme, par son humilité et par la connoissance de ses foiblesses. De cette sorte, non-seulement il ne sera pas condamné au jugement de Dieu, mais il ira continuer l'exercice de son pouvoir auprès du souverain Juge, et il s'assiéra sur le tribunal qui lui est préparé, pour juger avec Jésus-Christ les douze tribus d'Israël. Il accompagnera ce Dieu Sauveur dans sa gloire, et il recevra de sa main la couronne d'immortalité, que je vous souhaite, etc.

EXHORTATION

SUR LA PRIÈRE DE JÉSUS-CHRIST DANS LE JARDIN.

Et progreſsus puſillùm, procidit in faciem ſuam, orans et dicens : Pater mi, ſi poſſibile eſt, tranſeat à me calix iſte : verumtamen non ſicut ego volo, ſed ſicut tu.

S'étant avancé un peu plus loin, il se prosterna le visage contre terre, priant et disant : Mon Père, s'il est possible, faites que ce calice passe, et qu'il ne soit point pour moi : cependant que votre volonté s'accomplisse, et non la mienne. *Saint Matthieu*, chap. xxvi.

Voilà, Chrétiens, le premier mystère et comme l'entrée de tous les mystères de la passion du Fils de Dieu, que nous devons méditer pendant le cours de ce carême. C'est la grande dévotion des âmes

fidèles, surtout en ce saint temps, de considérer les souffrances de leur Sauveur; et c'est de cette méditation que les Saints ont retiré des fruits si merveilleux de grâce et de sainteté. Pour moi, mes Frères, disoit saint Bernard, depuis le jour de ma conversion, mon soin le plus ordinaire et le plus fréquent a été de cueillir, comme l'Épouse, ce bouquet de myrrhe, composé de toutes les amertumes et de toutes les douleurs de Jésus-Christ, mon souverain Seigneur. Je l'ai mis dans mon sein, et je l'ai appliqué à toutes mes plaies: *Hunc mihi fasciculum colligere et intra viscera mea collocare curavi, collectum ex amaritudinibus Domini mei*. Car comment pourrois-je oublier les miséricordes d'un Dieu souffrant, ajoutoit ce saint docteur, puisque ce sont elles qui m'ont donné la vie? et quel intérêt n'ai-je pas à les tenir profondément gravées dans mon souvenir, puisque c'est là que je trouve la vraie sagesse, que je trouve la plénitude de la science, que je trouve des trésors de salut, que je trouve enfin un fonds inépuisable de mérites? *In his sapientiam, in his plenitudinem scientiæ, in his divitias salutis, in his copiam meritorum*. De là, mes Frères, continuoit encore le même Père, parlant à ses religieux, de là vient que je les ai si souvent dans la bouche, comme vous le savez; et que je les ai encore plus dans le cœur, comme Dieu le sait: car c'est là toute ma philosophie, c'est à la seule connoissance de Jésus qu'elle se réduit, et de Jésus crucifié: *Hæc philosophia mea, scire Jesum, et hunc crucifixum*. Tels étoient les sentiments de saint Bernard: faisons-en les nôtres, mes chers auditeurs; et puisque c'est pour cela que nous sommes ici rassemblés, commençons dès aujourd'hui à étudier cette science sublime et suréminente de la charité de notre Dieu et de sa douloureuse passion. Ce que nous présente d'abord l'Évangile, c'est Jésus-Christ priant dans le jardin, et acceptant avec une pleine soumission le calice que son Père lui a destiné et préparé: *Verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu*. Arrêtons-nous là, et pour notre édification apprenons nous-mêmes comment nous devons en tout nous conformer aux ordres de Dieu, et nous résigner à ses adorables volontés. Soumission d'une nécessité indispensable; soumission que tout chrétien doit conserver jusqu'à la mort, et sans laquelle il n'y a point de salut, puisque le salut devient impossible à quiconque refuse d'obéir à Dieu, et ne veut pas dépendre de Dieu; mais soumission qui, de toutes les vertus, est peut-être la moins connue dans le christianisme et la moins pratiquée. Elle renferme deux choses qui vont partager cet entretien, savoir le sentiment et l'action; le sentiment dans le cœur, et l'action dans la pratique: le sentiment dans le cœur, pour vouloir tout ce que Dieu veut, et l'action dans la pratique, pour exécuter ensuite et pour faire tout ce

que Dieu veut : deux devoirs que nous enseigne par son exemple le divin Maître qui s'est anéanti pour nous , et rendu obéissant jusques à la mort. Donnez , s'il vous plaît , à l'une et à l'autre une favorable attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Pour comprendre ce que c'est qu'une résignation parfaite aux ordres de Dieu , et que cette soumission du cœur qui consiste dans le sentiment , nous n'avons , Chrétiens , qu'à contempler le Fils de Dieu prosterné en la présence de son Père , et lui adressant l'humble prière que les évangélistes ont pris soin de rapporter. C'est là que ce Dieu Sauveur nous donne la plus haute idée d'une sainte conformité aux arrêts du ciel et à toutes les dispositions de la divine Providence ; c'est là qu'il nous fait connoître toute l'étendue qu'elle doit avoir, et à quel degré de dépendance elle nous doit réduire ; tellement qu'il n'y ait ni circonstances si rigoureuses , ni répugnances si vives et si naturelles , ni temps , ni conjonctures , où notre volonté ne soit soumise , et où nous ne réprimions toutes ses révoltes. Remarquez ceci , mes chers auditeurs ; car voilà , j'ose le dire , un des points les plus importants de la morale chrétienne , et un des plus salutaires enseignements.

Que fait donc notre adorable Maître , retiré dans le jardin de Gethsémani , et se disposant à consommer , par une mort également ignominieuse et violente , le grand ouvrage de notre rédemption ? Il prie , non pas pour une fois , mais jusques à trois fois ; non pas pour quelques moments , mais pendant trois heures entières. Et dans tout le cours de cette oraison si souvent réitérée et si longtemps prolongée , que demande-t-il ? Une seule chose , et rien de plus ; une chose qu'il préfère à toutes les autres ; une chose pour laquelle il est descendu sur la terre ; une chose qu'il a cherchée dans toute sa vie mortelle , et qu'il ne cessera point de chercher jusques à son dernier soupir : c'est , ô mon Dieu , Père tout-puissant , Père souverainement sage , souverainement juste , souverainement saint , que votre volonté soit faite , et non la sienne : *Verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu*. Prenez garde , Chrétiens : il se soumet , ce Fils unique de Dieu , au bon plaisir de son Père ; il s'y soumet dans le dernier accablement de l'affliction , et lorsqu'il semble qu'un déluge de maux ait inondé son âme ; il s'y soumet dans un temps où ce Père même , qu'il veut glorifier par sa soumission , s'est retiré sensiblement de lui , et paroît l'avoir abandonné ; il s'y soumet , sans trouver nulle consolation auprès des créatures ; et il s'y soumet enfin de telle sorte , qu'il agrée tout , sans exception et sans réserve. Je reprends et je m'explique , pour vous faire encore mieux connoître tout le mérite d'une résignation si généreuse et si héroïque.

Il se soumet au bon plaisir de son Père : car le bon plaisir de son Père étoit qu'il souffrit, qu'il mourût, et que, par ses souffrances et sa mort, il procurât le salut de l'homme. Or voilà ce qu'il accepte, malgré la nature qui s'y oppose, et malgré tous les sentiments contraires qu'elle lui inspire. En vain se révolte-t-elle; en vain, par la violence de ses révoltes, lui fait-elle dire : *Transeat à me calix iste*. Que ce calice passe, et que je ne sois point réduit à le boire. La grâce, par un effort supérieur, prévaut et l'emporte : le retour est prompt, et, sans égard à la parole que les sens lui ont en quelque sorte arrachée, il en revient bientôt au point capital qu'il s'est tracé comme la grande règle de sa vie, et qui est de ne vouloir que ce que le ciel a résolu, et que ce qu'il a déterminé dans ses immuables décrets : *Verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu*.

Il se soumet; et en quelles conjonctures? Ah! Chrétiens, en pouvons-nous imaginer de plus tristes et de plus désolantes? c'est dans un soulèvement général de toutes ses passions contre lui-même; c'est au milieu des plus rudes combats que lui livrent tour à tour, tantôt la douleur la plus mortelle, *Cœpit contristari*¹; tantôt l'ennui le plus profond, *Cœpit tædere*²; tantôt la crainte et les plus vives frayeurs, *Cœpit pavere*³: c'est au plus fort de son agonie, et dans une telle défaillance que le sang coule de tous les membres de son corps, et que la terre en est arrosée : *Factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram*⁴; c'est, à ce qu'il semble, dans un délaissement total, et de la part du ciel et de la part des hommes. Il s'adresse à son Père, et son Père ne lui répond rien; les trois apôtres qui l'ont accompagné s'endorment; et le laissent seul dans la plus sombre nuit et la plus affreuse solitude. De là donc il se soumet sans recevoir nulle consolation, surtout nulle consolation humaine. S'il persiste dans la prière, ce n'est pas en vue d'y trouver un soulagement à sa peine, mais dans le dessein d'y prendre de nouvelles forces pour la supporter. Aussi l'ange que le ciel lui envoie ne lui rend-il point d'autre office que de le soutenir et de l'encourager : *Apparuit autem angelus de cælo, confortans eum*⁵. Observez cette parole, dit saint Augustin : l'Évangéliste ne nous fait pas entendre que l'ange le consola, mais seulement qu'il le fortifia : *Confortans eum*. Enfin, il se soumet : et à quoi? A tout : c'est-à-dire non-seulement à la chose, mais à toutes les circonstances qui y doivent être jointes; non-seulement à la substance de ce que Dieu veut, mais à la manière dont il le veut; non-seulement à la croix, mais à tous les opprobres et à toutes les ignominies particulières de la croix. D'où vient qu'il ne se contente pas de dire, Que ce que vous voulez se fasse; mais il ajoute : Qu'il se fasse, et

¹ *Matth.*, 26. — ² *Marc.*, 14. — ³ *Ibid.* — ⁴ *Luc.*, 22. — ⁵ *Ibid.*

qu'il en soit comme vous le voulez : *Non sicut ego volo , sed sicut tu.*

Voilà , mes chers auditeurs , le vrai modèle de la soumission chrétienne ; voilà en quoi consiste cette conformité de cœur et de sentiment qui nous tient toujours unis à Dieu , quoi qu'il ordonne de nous , et en quelque situation qu'il lui plaise de nous mettre. Etre soumis dans l'adversité comme dans la prospérité , dans le trouble de la passion comme dans la paix ; être soumis quand Dieu nous traite en apparence dans toute la rigueur de sa justice , qu'il ne prend nul soin de nous , ou plutôt qu'il en use avec nous comme s'il n'en prenoit nul soin , et qu'il nous eût absolument oubliés ; être soumis sans recourir au monde , à une famille , à des proches , à des amis qui pourroient nous être de quelque soutien , et apporter quelque remède au mal qui nous presse ; sans rien même attendre de la grâce , je dis rien de sensible , qui puisse nous adoucir l'amertume du calice que Dieu nous présente ; sans avoir d'autre ressource , ni d'autre asile , que l'autel et que l'oratoire , non pas pour y demander à être déchargé , mais à être secondé et conforté , et du reste pour y témoigner une fidélité inébranlable et une pleine résignation ; être soumis avec une détermination entière à tout ce que Dieu voudra , comme il le voudra , et dans l'ordre qu'il le voudra ; c'est là , encore une fois , ce que j'appelle une véritable conformité d'esprit et de volonté avec l'esprit et la volonté de Dieu. De tous ces points qu'il en manque un seul , je n'ai plus cette soumission que mon Sauveur m'a enseignée par son exemple , et je ne satisfais pas au devoir de la religion que je professe , ou je n'y satisfais qu'à demi.

Car , pour en venir au détail , de me conformer au bon plaisir de Dieu quand rien ne me mortifie , quand rien ne contredit mes inclinations , quand je me vois dans un état commode par lui-même , et qu'il ne m'arrive rien de désagréable et de fâcheux , est-ce là une vertu de chrétien , et seroit-ce même une vertu de philosophe et de païen ? Il est vrai néanmoins que je dois , en cet état comme en tout autre , me soumettre au gré de Dieu ; mais en même temps ma soumission me doit être bien suspecte ; j'ai bien lieu de m'en défier , et je dois dire à Dieu : Seigneur , je veux maintenant ce que vous voulez ; mais après tout , parce que vous ne voulez que ce qui me plaît , je n'ose presque compter sur une résignation si douce et si aisée : car c'est plutôt vous qui vous conformez à moi , que moi qui me conforme à vous ; et selon que les choses succèdent , c'est vous qui faites ma volonté , plutôt que je ne fais la vôtre. C'est trop , mon Dieu , c'est trop me ménager et trop m'épargner ; mais afin de me connoître , afin de voir si je suis en effet dans la disposition d'un cœur solidement et chrétiennement soumis , éprouvez-moi , frappez-moi , affligez-moi :

Praba me , Domine , et tenta me ¹. Faites-moi passer par le creuset et par le feu de la tribulation : *Ure renes meos et cor meum* ² : c'est ainsi que je pourrai savoir si ce n'est point par un effet de mon amour-propre que j'accepte ce que vous m'envoyez , et que je m'y résigne ; si ce n'est point parce qu'il m'est utile selon le monde , parce qu'il m'est honorable et agréable. Sans cette épreuve de l'affliction et de la souffrance , je n'oserois vous répondre de mon cœur , ni en être garant : *Praba me , Domine , et tenta me*.

De même , Chrétiens , si je ne me trouve docile et souple sous la main de Dieu que lorsque mes passions sont dans le calme , que lorsque je ne sens en moi nulle agitation , que lorsqu'il ne s'élève dans mon âme nul mouvement qui me porte au murmure et à la résistance , quel sacrifice fais-je à Dieu ; et ma patience peut-elle être à ses yeux d'un grand prix ? Je n'ai nul ennemi à vaincre , je n'ai nulle victoire à remporter , je n'ai presque qu'à suivre le sentiment naturel qui me conduit. Il ne m'est pas difficile alors de m'écrier dans la ferveur de la méditation : Que votre volonté s'accomplisse , ô mon Dieu ! *Fiat voluntas tua* ³. Mais quand je suis dans l'ardeur d'une passion violente , qui s'est emparée de mon esprit ; quand toutes les puissances de mon âme sont dans le désordre et dans la confusion ; quand la raison elle-même paroît choquée , et que toutes mes réflexions , que toutes mes connoissances ne servent qu'à m'aigrir davantage et à m'animer : au milieu de cette tempête et de ces soulèvements involontaires , m'arracher en quelque sorte à moi-même , me renoncer moi-même , pour rendre hommage à la providence de Dieu , et pour lui dire : *Non sicut ego volo , sed sicut tu* : Il n'importe , Seigneur ; n'ayez point d'égard à ce que je souhaiterois , ni à ce qui me sembleroit même plus raisonnable , plus juste , plus saint ; vous l'avez autrement réglé , cela me suffit : demeurer ferme dans cette disposition , et ne m'en pas départir un moment , c'est ce qui me distingue devant lui et ce qui m'élève auprès de lui : pourquoi ? parce que c'est ce qui l'honore , parce que c'est ce qui le fait triompher dans moi de tout moi-même , en le faisant triompher de tout ce qu'il y a de plus vif et de plus intime dans mes inclinations et dans mes désirs. Heureux qu'il m'en coûtât une agonie pareille à celle de mon Sauveur ! heureux que , tout couvert comme lui de mon sang , je pusse mille fois redire après lui , et par proportion comme lui : *Verumtamen non sicut ego volo , sed sicut tu* !

Mais si Dieu , dans l'orage dont nous sommes assaillis, s'éloigne de nous , ou , pour parler plus juste , si Dieu se comporte envers nous comme s'il s'étoit éloigné de nous ; car voilà quelquefois comment il traite une âme affligée , la livrant en apparence à elle-même , ne lui

¹ *Psalm.* 25. — ² *Ibid.* — ³ *Math.*, 26.

donnant ni vues, ni lumières, ni goût : tout la rebute, tout contribue à lui faire sentir le poids de sa peine. En quel abattement elle tombe ! *Cæpit contristari* ; quel ennui la saisit et la désole ! *Cæpit tædere* ; quelles sombres réflexions l'inquiètent et la tourmentent ! *Cæpit pavere*. Sa foi vient au secours, et lui dicte intérieurement d'aller à Dieu : elle y va ; mais elle le cherche et ne le trouve point. Elle frappe à la porte ; mais il semble que le ciel est fermé pour elle, il semble qu'il n'y a point de Dieu qui l'écoute : du moins c'est ce que les ennemis de son salut lui reprochent, c'est ce que la nature et les sens ne cessent point de lui suggérer : *Dùm dicitur mihi quotidie : Ubi est Deus tuus*¹ ? Peut-être se rencontre-t-il un ministre du Seigneur qui, comme l'ange envoyé d'en haut, la relève, la rassure, la ranime : *Apparuit ei angelus confortans* ; mais c'est seulement un appui pour ne pas succomber, et non point un adoucissement qui lui rende la paix, et qui fasse couler sur elle quelques gouttes de l'onction divine. Or dans cette sécheresse et dans cet accablement, puis-je être bien résigné aux ordres de Dieu ? Oui, je le puis, et je le dois. Car quand on me dit qu'il faut être soumis au bon plaisir de Dieu, il ne s'agit pas du temps de la consolation spirituelle, lorsque Dieu me remplit des douceurs de son esprit et de l'abondance de ses grâces. On sait assez que rien ne nous est pénible en cet état, et que nous disons avec la même confiance que David : *Ego dixi in abundantia meâ : Non movebor in æternum*². Combien de fois dans une communion où Dieu se faisoit sentir à moi, dans les saintes ardeurs d'une prière où je m'entretenois avec Dieu, dans un ravissement de mon cœur que Dieu touchoit, que Dieu embrasoit, que Dieu transportoit, lui ai-je protesté que je n'aurois éternellement d'autre volonté que la sienne ! Et falloit-il beaucoup prendre sur moi pour lui parler de la sorte ? que dis-je ! et étoit-ce moi qui parlois alors, ou n'étoit-ce pas l'esprit de Dieu qui parloit en moi et pour moi ? En quoi donc je puis bien marquer ma soumission, mais une soumission ferme et constante, mais une soumission solide et de quelque valeur dans l'estime de Dieu, c'est lorsque toutes les lumières qui m'éclairoient viennent à s'éteindre ; c'est lorsque toute la ferveur qui m'excitoit et qui m'emportoit vient à se refroidir ; c'est lorsque toutes ces larmes qu'une certaine tendresse de cœur et de dévotion me faisoit répandre sont venues à sécher, et que toutes ces douceurs secrètes qui m'attiroient et qui m'attachoient se sont tournées en aridités et en dégoûts. Car voilà l'écueil où les âmes qui paroissent le mieux affermies ne sont que trop sujettes à échouer : c'est là qu'elles commencent à se démentir : *Avertisti faciem tuam, et factus sum conturbatus*³. Mais c'est en ce

¹ *Psalm. 41.* — ² *Psalm. 29.* — ³ *Ibid.*

temps d'épreuve que je dois m'armer de toute la force chrétienne, et faire à Dieu une sainte violence pour m'approcher de lui, malgré ses rebus apparents : *Verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu*. Vous me délaissez, mon Dieu, mais je ne vous délaisserai point. Vous me délaissez en me privant de cette présence sensible dont vous favorisez vos élus; mais je ne vous délaisserai point en perdant cette union inviolable et essentielle que vos élus ont avec vous, et qu'ils doivent toujours conserver. Au contraire, plus je me verrai abandonné de vous, ou plus je croirai l'être, plus je m'abandonnerai à vous; et avec les simples vues de la foi qui me restent, je vous dirai tout ce que je vous disois en ces jours de bénédiction et de paix, où vous daigniez vous communiquer à moi et me gratifier de vos plus doux entretiens et de vos plus consolantes visites : *Verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu*.

De là, sans chercher les vaines consolations du monde, et sans avoir recours à des parents, à des amis qui pourroient la dissiper, et en quelque manière la dédommager de ce qu'elle ne trouve point auprès de Dieu, une âme soumise ne veut que Dieu; et de quelques épines que la voie où elle marche soit semée, il lui suffit de savoir que c'est la voie de Dieu, et qu'elle y est par la volonté de Dieu. Cette seule pensée lui inspire un courage qui la dispose à tout, et qui lui fait accepter tout. Je dis tout, sans restriction et sans choix. Car à quoi je ne puis trop prendre garde, c'est que ce ne seroit point encore assez, et même que ce ne seroit rien pour moi de me soumettre, si ma soumission n'étoit universelle, et si je prétendois me résigner à une chose et non à l'autre. Dès que l'une et l'autre se trouvent également marquées du sceau de la volonté de Dieu, l'une et l'autre, sous cet aspect, me doivent être également sacrées, puisque la volonté de Dieu est dans l'une comme dans l'autre également respectable et adorable. Quel calice le Fils de Dieu consent-il à boire? Celui que son Père lui présente, celui que son Père lui a choisi, celui que son Père lui envoie par le ministère de l'ange, et non pas celui qu'il s'est préparé, ni qu'il a choisi lui-même : *Calicem quem dedit mihi Pater*¹. Si j'avois moi-même à me prescrire mes peines, mes disgraces, mes mortifications, mes humiliations; si je pouvois, à mon gré et selon mon goût, prendre l'une et laisser l'autre, autant qu'il y auroit de mon goût et de mon gré, autant y auroit-il de ma volonté, j'entends de ma propre volonté. Or ce qui s'appelle ma propre volonté ne peut compatir avec la volonté de Dieu, ou plutôt avec une sincère et véritable soumission à la volonté de Dieu : pourquoi? parce que l'essence de cette soumission est que toute propre volonté soit anéantie dans moi, et comme absorbée dans la volonté de Dieu.

¹ *Joan., 18.*

Ainsi je dois reconnoître l'illusion de ce langage si commun dans le christianisme, et que tiennent tant d'âmes pieuses du reste, et régulières dans leur conduite. On dit : Je veux bien souffrir, puisque Dieu l'ordonne ; mais je voudrois que ce ne fût point ceci ou cela. On dit : Que Dieu m'afflige d'une infirmité, d'une maladie, je la porterai sans me plaindre : mais je ne puis vivre dans l'abaissement où je suis. ni digérer les outrages que je reçois et les traitements indignes qu'on me fait : On dit : Que Dieu me frappe dans mes biens ; je les lui offre tous, et il en est le maître : mais que ma réputation soit attaquée, mais que cet homme l'emporte sur moi, et que mes droits soient si injustement blessés ; mais que le repos de ma vie soit sans cesse troublé par les chagrins, par les humeurs, par les contradictions perpétuelles de cet esprit bizarre et inquiet, c'est ce qui ne me paroît pas soutenable. Voilà comment on s'explique, et le sentiment où l'on s'entretient : mais c'est en cela même qu'on s'égare et qu'on perd toute soumission, parce qu'on n'en a qu'une imparfaite et bornée. Car ce calice qu'on rejette, c'est justement celui que Dieu nous a destiné par sa providence, et par conséquent celui qui nous doit sanctifier, celui qui doit être la matière de notre obéissance, et qui en doit faire le mérite : *Calicem quem dedit mihi Pater*. Tout autre nous seroit inutile, parce qu'il ne nous viendrait pas de la main de Dieu, et que ce n'est point par celui-là qu'il lui a plu d'éprouver notre soumission, ni à celui-là qu'il a voulu attacher notre salut et notre perfection. D'où il s'ensuit que si je veux être soumis à Dieu, je ne dois rien excepter : rien, dis-je, non-seulement par rapport aux choses, mais même par rapport aux moindres circonstances des choses. Et, en effet, remarque saint Thomas, ce que Dieu veut, hors des conjonctures où il le veut, et sans les circonstances avec lesquelles il le veut, n'est plus, à le bien prendre, ce qu'il veut. Dire donc : De la part d'un autre, je supporterois cette parole, ce mépris, ce refus ; mais de la part de telle personne, c'est ce que je ne saurois dissimuler ni tolérer ; dire : En d'autres rencontres et dans un autre temps, je me taisois ; mais maintenant, il faut que je me contente et que j'éclate : penser de la sorte, et être ainsi disposé, n'est-ce pas vouloir faire la loi à Dieu ? Cette circonstance du lieu, du temps, de l'occasion, de la personne, est-elle moins dépendante de lui et de sa suprême volonté, que tout le reste ?

Ah ! Seigneur, que la nature est ingénieuse pour défendre ses intérêts ! et que le cœur de l'homme, jaloux de sa liberté et impatient sous le joug, devient adroit à s'autoriser contre vous et à justifier ses révoltes ! Trop longtemps, mon Dieu, et trop souvent j'ai moi-même écouté les faux prétextes d'un esprit aigri, d'un esprit animé, d'un

esprit rebelle, et j'en ai suivi les mouvements : mais il faut enfin qu'il plie ; et, après un exemple comme le vôtre, il ne lui est plus permis d'avoir d'autre sentiment que celui d'une humble et d'une aveugle soumission. Soumission dans les plus fâcheux revers et dans les plus tristes accidents ; soumission dans les calamités, dans les besoins, dans les traverses, dans toutes les misères de la vie ; soumission malgré les répugnances, malgré les soulèvements de cœur, malgré tout le bruit et tous les retours des passions les plus vives et les plus ardentes ; soumission au milieu des plus profondes ténèbres, au milieu des découragements, des désolations, des langueurs, et sans nulle goutte de cette rosée céleste que vous faites couler, Seigneur, à certains moments et sur certaines âmes ; soumission toute pure et toute surnaturelle, où ne se mêle rien d'humain, rien de tout ce que le monde me peut offrir pour me soulager ou pour me distraire ; soumission générale et complète, qui embrasse tous les événements, quels qu'ils soient ou qu'ils puissent être, et dans chaque événement jusques aux plus légères particularités. Car telle est, mon Dieu, la soumission que je vous dois, et dont je ne puis me départir sans oublier ce que vous êtes et ce que je suis. Elle a pour moi bien des difficultés, et j'y trouve dans moi bien des obstacles. Tout ce qu'il y a de charnel dans mon cœur y forme de continuelles oppositions, et cette guerre intestine m'expose à de rudes assauts. Mais avec votre grâce, Seigneur, la raison et la religion réprimeront la chair ; ou si elles ne peuvent lui imposer silence, au milieu de ses cris, et sans prêter l'oreille à ses murmures, je ne cesserai point de répéter cette parole que je vous ai déjà bien des fois adressée, et dont je comprends aujourd'hui le sens mieux que jamais : *Verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu*. Quand je ne chercherois que le repos de mon âme, c'est dans cette disposition que je le trouverai ; et sans cette disposition, je ne puis l'avoir ; car vous êtes, Seigneur, le centre de mon repos ; et, par conséquent, il n'y a de repos à espérer pour moi qu'autant que je serai uni à vous. Le supplice des damnés dans l'enfer est d'avoir une volonté contraire à la vôtre, et, par-là même, de vouloir éternellement ce qui jamais ne sera, et de ne vouloir jamais ce qui sera pendant toute l'éternité. Le bonheur des prédestinés dans le ciel est de n'avoir qu'une même volonté avec vous. Ils vous voient, ils vous aiment, ils vous possèdent ; mais cette vision, cet amour, cette possession ne les rendent bienheureux que parce que ce sont les principes de cette admirable et ineffable conformité qu'ils ont avec vous. De sorte que si quelqu'un de ces bienheureux n'étoit pas content de l'état où vous l'avez mis, et qu'il désirât un autre degré de gloire que celui qu'il a reçu, il ne seroit plus bienheureux. Or il ne tient qu'à moi

d'entrer dès à présent, par une soumission chrétienne, en participation de ce bonheur, et d'acquérir par choix et par mérite cet avantage dont les bienheureux jouissent par récompense et par nécessité. Soumission dans le sentiment, pour vouloir tout ce que Dieu veut, et soumission encore dans l'action, pour faire tout ce que Dieu veut : c'est ce que j'ai maintenant à vous expliquer.

DEUXIÈME PARTIE.

Il y a, disent les théologiens, deux sortes de vertus : les unes, selon le langage de l'école, vertus affectives ; et les autres, vertus effectives ; c'est-à-dire qu'il y a des vertus qui sont toutes renfermées dans le cœur, et qui ne consistent qu'en de simples complaisances, dans le désir, l'affection, le sentiment ; et qu'il y a des vertus qui se produisent au-dehors par des effets, et dont le mérite est d'exécuter, d'accomplir, de pratiquer. La conformité chrétienne et la soumission aux volontés de Dieu comprend l'une et l'autre espèce : non-seulement elle nous fait aimer et accepter ce que Dieu veut ; mais, dans la pratique, elle nous fait agir conséquemment à ce que Dieu veut, et selon qu'il le veut. Voyons-le dans la conduite de notre divin Maître, et tirons de son exemple cette nouvelle instruction.

Il étoit marqué dans les décrets de la sagesse divine que cet Homme-Dieu seroit livré à la mort. L'ange venoit encore de lui annoncer là-dessus l'ordre du ciel : c'étoit un commandement exprès, et par l'effort le plus généreux il s'y étoit résigné, il y avoit consenti. Mais dans l'extrême défaillance où il se trouvoit, épuisé de forces, et ayant presque déjà perdu tout son sang, étoit-il en état de se présenter si tôt à cette cruelle passion dont il avoit ressenti si vivement les approches ? La seule idée qu'il en avoit conçue l'avoit consterné, l'avoit accablé, l'avoit jeté dans un trouble et réduit dans une foiblesse où il se connoissoit à peine lui-même. Il avoit été plus d'une fois obligé d'avoir recours à ses apôtres pour le soutenir ; il les avoit avertis de veiller, de se tenir prêts et sur leurs gardes, de ne le point abandonner : *Sustinete hic, et vigilate mecum*¹ ; comme s'il se fût défié de sa résolution, dit saint Chrysostome, et qu'il eût cru avoir besoin de leur présence. Y avoit-il donc lieu d'attendre qu'il osât entrer dans un combat où il sembloit si mal disposé ; qu'il osât se mettre lui-même entre les mains de ses ennemis ; que bien loin de prendre la fuite au bruit des soldats qui le cherchoient, il allât le premier à eux et qu'il les prévînt : tout cela, par un saint empressement de satisfaire à ce que son Père demandoit de lui, et de se conformer à ses desseins sur lui ? Non, Chrétiens, à en juger selon les vues humaines,

¹ *Matth.*, 26.

On ne pouvoit guère l'espérer ; mais c'est là même aussi que nous devons reconnoître et que nous ne pouvons assez admirer l'efficace toute-puissante d'une résignation parfaite , et secondée de la grâce. Il n'y a rien à quoi elle ne nous porte ; rien , dis-je , de si pénible qu'elle ne nous fasse entreprendre , rien de si rebutant qu'elle ne nous fasse embrasser , rien de si ennuyeux et de si fatigant où elle ne nous fasse persévérer , jusqu'à ce que l'ordre de Dieu , que sa volonté ait tout l'accomplissement qui dépend de nous , et que nous lui pouvons donner. En voici la preuve ; et pour nous en convaincre, ayons toujours les yeux attachés sur Jésus-Christ , notre exemplaire et notre guide.

Quel prodige en effet , et quel changement merveilleux ! quelle intrépidité dans cet homme auparavant si timide , à ce qu'il paroisoit, et saisi de si mortelles alarmes ? quelle constance et quelle fermeté dans cet homme auparavant tout abattu , tout interdit , et prêt à succomber sous le poids de sa douleur ! quelle promptitude et quelle activité dans cet homme auparavant tout appesanti selon les sens , tout atténué , étendu par terre , et sur le point de rendre l'âme ! Qu'est-il arrivé , et qui en a pu faire de la sorte comme un autre homme ? Voici le mystère , chrétiens auditeurs , et l'une des plus salutaires instructions pour nous. C'est toujours le même Homme-Dieu, et ce l'a toujours été ; toujours pénétré des mêmes sentiments de soumission à la volonté de Dieu ; mais cette soumission demeurait renfermée dans le cœur , parce que ce n'étoit pas encore le temps de la prouver par les œuvres , et d'agir. Elle a été rudement attaquée , fortement combattue , violemment agitée , et presque déconcertée ; mais dans le fond elle ne fut jamais altérée , ni jamais elle ne s'est démentie. De là l'heure est-elle venue où il faut enfin accomplir le commandement de Dieu : c'est alors que cette soumission se montre dans tout son éclat , et qu'elle déploie toute sa vertu. A ce moment toutes les frayeurs de Jésus-Christ se dissipent , toutes ses inquiétudes se calment , toutes ses répugnances s'évanouissent ; rien ne l'étonne , rien ne l'arrête. A ce moment toutes les puissances de son âme se réveillent et se fortifient. Suivons-le , voyons-le marcher vers ses apôtres , écoutons-le parler. Il ne leur dit plus : Ne vous endormez pas , observez exactement toutes choses , et ne me quittez point , comme s'il eût voulu qu'ils fussent toujours attentifs à sa défense ; mais : Dormez maintenant , leur dit-il , et reposez : *Dormite jam et requiescite* ¹ ; voulant ainsi , selon la pensée de saint Chrysostome , leur donner à connoître qu'il ne comptoit point sur eux , qu'il n'y avoit point pour lui à reculer , que son parti étoit pris , que son jour

¹ *Math.*, 26.

étoit marqué, que c'étoit celui-là, et qu'il ne cherchoit point à l'éviter : *Ecce appropinquavit hora* ¹. Il ne leur témoigne plus ni tristesse, ni crainte, ni irrésolution ; mais, dans le feu et l'ardeur qui le transporte, il hausse la voix, il les presse, il les excite. Allons, reprend-il d'un ton vif et assuré, levez-vous, et avançons : *Surgite, camus* ² : pourquoi ? c'est que le perfide qui me doit trahir n'est pas loin, et que je ne veux pas qu'il ait l'avantage d'avoir été plus prompt à me trouver, que je ne l'aurois été à m'offrir moi-même. C'est que la troupe qu'il conduit va bientôt paroître, et qu'il ne convient pas qu'ils fussent plus déterminés à se saisir de ma personne, que je ne l'aurois été moi-même à la leur abandonner : *Surgite, eamus; ecce appropinquavit qui me tradet* ³. Il ne se retire plus à l'écart, ni dans le lieu du jardin le plus solitaire, comme s'il eût eu peur d'être découvert et aperçu de ses ennemis ; mais il va au-devant d'eux, mais il les aborde, il les interroge, il leur demande quel dessein les amène, et contre qui ils sont envoyés : *Quem quæritis* ⁴ ? S'ils lui répondent que leur commission regarde Jésus de Nazareth, et qu'ils viennent à lui, il ne dissimule point, il ne se déguise point : C'est moi ; me voilà : *Ego sum* ⁵. Si la majesté de son visage, si sa parole toute divine leur imprime d'abord du respect, et leur donne même une telle épouvante qu'ils en sont tous renversés, il leur permet de se relever, il leur parle une seconde fois : De quoi s'agit-il ? je vous ai dit que je suis ce Jésus que vous cherchez ; faites tout ce qui vous est ordonné : *Dixi vobis, quia ego sum* ⁶. S'il se met de la sorte en leur pouvoir, il leur défend de rien entreprendre contre ses apôtres, et de les arrêter avec lui, parce qu'ils ne lui sont point nécessaires, et qu'il ne les considère point comme des appuis. Pour moi, vous me traiterez de la manière qu'il vous plaira, puisque c'est à moi que vous en voulez ; mais pour ces disciples, laissez-les aller : *Si ergo me quæritis, sinite hos abire* ⁷. Enfin quand, par un excès de zèle pour son maître, Pierre tire l'épée et frappe un des gens du pontife, on diroit, selon la belle expression de Tertullien, que du même coup la soumission de Jésus-Christ et sa patience est blessée : *Patientia Domini in Malcho vulnerata est*. Il condamne l'impétuosité de cet apôtre trop ardent, il lui retient le bras, et dans le moment même il fait un miracle pour guérir la blessure que Malchus avoit reçue. Car il ne peut souffrir qu'on forme le moindre empêchement à ce que son Père désire de lui, et à l'ouvrage dont il est chargé. Il ne pense plus qu'à cela, il ne soupire plus qu'après cela, il ne s'occupe plus que de cela. Dès qu'il y envisage la volonté de son Père, il ne lui faut point d'autre motif, d'autre intérêt, d'autre soutien : et c'est lui-même qui s'en déclare le plus hautement et le plus expressément

¹ *Matth.*, 26 — ² *Ibid.* — ³ *Ibid.* — ⁴ *Joan.*, 18. — ⁵ *Ibid.* — ⁶ *Ibid.* — ⁷ *Ibid.*

dans cet admirable passage de l'évangile de saint Jean : *Ut cognoscat mundus quia diligo Patrem , et sicut mandatum dedit mihi Pater , sic facio ; surgite , eamus*¹ : Ne balançons point , et ne différons point. Je sais ce qui m'est réservé , et à quoi je suis appelé ; mais il n'y a rien de si rigoureux que je ne veuille subir , point de supplice si cruel que je ne sois résolu d'endurer ; afin que le monde sache que j'aime mon Père , afin de faire voir au monde combien les ordres de mon Père me sont vénérables et me sont chers ; afin d'instruire le monde , et de lui apprendre comment il doit respecter les volontés de mon Père , et s'y conformer dans toutes ses démarches : *Ut cognoscat mundus quia diligo Patrem , et sicut mandatum dedit mihi Pater , sic facio.*

Or , mes Frères , ce monde que le Fils de Dieu a voulu instruire aux dépens de sa propre vie , c'est nous-mêmes. Il y a , comme vous l'avez pu déjà comprendre , il y a des volontés de Dieu qui n'exigent de nous autre chose que le gré du cœur , qu'une acceptation volontaire et libre , que la patience à recevoir et à supporter. Mais il y en a qui tendent à l'action , qui nous imposent certains exercices , certains devoirs , et qui nous obligent à les remplir : volontés de pratique , volontés dont il est présentement question : et là-dessus voici ce que nous enseigne l'excellent modèle que je viens de vous proposer ; car dès qu'une fois elles nous sont connues , ces divines volontés , et que nous sentons le mouvement de la grâce qui nous presse de les exécuter et de les suivre , malheur à quiconque délibère et demeure dans une oisiveté lente et paresseuse ! En vain d'ailleurs nous flattons-nous d'une prétendue résolution d'être fidèles à Dieu ; du moment que cette résolution est sans effet , c'est une résolution chimérique et une erreur qui nous trompe. Dans l'ordre de la grâce , vouloir et faire n'est qu'une même chose , puisque si la grâce , dit saint Augustin , n'est donnée de Dieu que pour vouloir , le vouloir n'est donné par la grâce que pour faire. Si donc ce vouloir dont nous nous prévalons n'opère rien , ce n'est plus qu'un vouloir imaginaire ; et l'on ne peut mieux nous comparer qu'à ces idoles dont parle Moïse , qui ont des bras , mais qui n'agissent jamais ; qui ont des pieds , mais qui ne marchent jamais ; qui ont une bouche , et qui jamais ne prononcent une parole.

Tel est néanmoins , mes chers auditeurs , le pitoyable aveuglement où tombent une infinité de chrétiens. Ils disent cent fois le jour à Dieu : *Fiat voluntas tua* : Seigneur , que votre volonté soit faite ; ils le disent , et se font un mérite de l'avoir dit : tellement que , à les en croire , ce sont autant d'actes de soumission et de résignation. Cependant que font-ils de tout ce que Dieu veut , et de tout ce qu'il leur a prescrit dans leur état ? à quoi se montrent-ils assidus et réguliers ?

¹ Joan., 14.

combien d'obligations indispensables négligent-ils ? et de celles même qu'ils accomplissent peut-être en partie , que ne retranchent-ils point , et que n'oublient-ils point ? Or se dire soumis à Dieu , et toutefois ne se conduire presque en rien selon les vues de Dieu ; témoigner à Dieu qu'on est résigné à tout ce qui lui plaît , et ne pratiquer presque rien de ce qui lui plaît , et que nous savons lui devoir plaire ; demander chaque jour à Dieu que tout se fasse dans le ciel et sur la terre , dans nous et hors de nous , conformément à sa volonté , et s'écarter sans cesse de cette volonté divine , et ne garder presque rien des règles que nous a tracés cette volonté divine , et vivre dans une omission fréquente , ordinaire , presque universelle de ce que nous inspire cette volonté divine , n'est-ce pas se jouer de Dieu même , et vouloir faire un fantôme d'une des plus solides et des plus saintes vertus du christianisme ?

Rendons-nous justice , chrétiens auditeurs , et jugeons-nous de bonne foi nous-mêmes. Nous professons une religion dont les maximes , les conseils , les préceptes , toutes les observances sont à notre égard des déclarations formelles et précises de la volonté de Dieu. Nous sommes dans des conditions , dans des ordres , dans des sociétés où Dieu nous a appelés , où Dieu nous a marqué nos voies , où Dieu nous a distribué nos fonctions et nos emplois. En mille occasions particulières et en mille conjonctures nous nous sentons intérieurement touchés , sollicités , pressés de Dieu , qui nous fait connoître ce qui lui agréeroit , ce qui l'honoreroit , ce qui nous sanctifieroit , ce qui coopéreroit aux vues de miséricorde et de salut qu'il a conçues en notre faveur. Si nous l'écoutons , si nous entrons dans la route qu'il nous ouvre , et où il nous attire par sa grâce ; si nous nous acquittons chrétiennement et constamment du ministère dont il nous a chargés , et que nous nous adonnions sans relâche à tout ce qui est de notre profession ; si nous accordons nos mœurs et tout le plan de notre vie avec son Evangile , avec notre foi , avec le culte qui lui est dû , et que , jusqu'au dernier soupir , nous nous attachions à le servir comme il mérite de l'être , et comme il veut l'être : alors prenons confiance ; nous pouvons avec quelque certitude nous répondre que nous lui sommes unis d'esprit et de volonté. Sans cela , nous avons beau nous humilier devant ses autels , nous avons beau le reconnoître pour le souverain arbitre et le maître de toutes choses , nous avons beau à-dessus , à certains moments , nous épancher dans les protestations les plus animées et les plus spécieuses : ce n'est qu'un pur langage , ce ne sont que de simples complaisances , qui , séparées des œuvres qu'elles devroient produire , ne peuvent être réputées devant Dieu , ni comptées pour une véritable soumission.

Vous me direz que cette soumission en pratique et en œuvres de-

mande bien de la contrainte et de la gêne ; qu'il y a des exercices très-laborieux et très-fatigants ; qu'il y a des temps où ils sont supportables, et qu'il y en a d'autres où ils ne le sont plus ; qu'on n'est pas toujours en disposition de se faire violence, et d'agir de la même manière, avec la même promptitude et le même zèle, dans la même étendue et la même exactitude. Ah ! Chrétiens, en parlant de la sorte et voulant vous prévaloir de telles excuses, pensez-vous au maître à qui vous appartenez comme ses créatures, et dont vous relevez nécessairement et essentiellement ? comprenez-vous sa grandeur et ses droits ? n'est-il pas toujours votre Dieu ? ne l'est-il pas partout et dans tous les lieux ? ne l'est-il pas en toutes rencontres, et en quelque situation, ou intérieure ou extérieure, que vous puissiez vous trouver ? La volonté de ce premier Etre n'est-elle pas une volonté supérieure ? et par quel renversement faudra-t-il que cette volonté suprême, cette première volonté, dépende de nos foiblesses et de nos lâchetés, dépende de nos humeurs et de nos caprices, dépende de nos légèretés et de nos inconstances ? Quoi donc ! ce Dieu si puissant et si digne d'être servi et obéi ne verra ses ordres suivis que lorsqu'ils nous plairont, que lorsqu'ils nous seront aisés et faciles, que lorsqu'ils ne nous exerceront point, qu'ils ne nous captiveront point, qu'ils ne nous mortifieront point ? il se conformera à nos changements et à nos variations ? il attendra le temps favorable où notre ferveur se rallumera, et où nous serons touchés d'un attrait tout nouveau ; comme si c'étoit à lui de s'accommoder à nous, et non pas à nous de nous accommoder à lui et à toutes ses ordonnances ? Non, Seigneur, il n'en doit pas être ainsi, et ce seroit non-seulement un désordre, mais une indignité. Car pourquoi vous serois-je soumis plutôt aujourd'hui que demain, plutôt dans une occasion que dans une autre, plutôt sur tel sujet que sur tel autre ? N'êtes-vous pas toujours pour moi le même Dieu, et ne suis-je pas toujours à votre égard dans la même dépendance ? Votre volonté est une volonté éternelle, et je suis l'instabilité même ; mais il faut que mon instabilité soit fixée par votre éternité, et qu'en tout ce qui sera de votre bon plaisir, ma volonté soit immuable par vertu, comme la vôtre est immuable par nature. Le même empire impose toujours la même obligation, et le même maître m'engage toujours à la même obéissance.

Sur cela, Chrétiens, qu'avons-nous à faire ? C'est de rentrer en nous-mêmes, et de nous examiner sérieusement nous-mêmes ; c'est de voir en quoi particulièrement nous sommes plus lâches à pratiquer la volonté de Dieu, et plus libres à nous affranchir des règles et des devoirs qu'il nous a prescrits. Est-ce dans les exercices de piété, dans la prière, dans la pénitence, dans l'usage des sacrements et dans les

divins mystères? est-ce dans les soins temporels, dans les fonctions d'une charge, dans l'administration d'un bien, dans la conduite d'un ménage, dans l'éducation des enfants? De même, quels sont les accidents de la vie, les événements, les disgrâces, où nous sommes plus sujets à nous troubler et à murmurer? Sont-ce les maladies dont Dieu nous afflige? sont-ce les injustices que nous font les hommes, et les persécutions qu'ils nous suscitent? sont-ce les pertes qui nous arrivent dans un commerce et dans les affaires que nous entreprenons? sont-ce les mépris qu'on nous témoigne, et les humiliations où nous sommes exposés? sont-ce les travaux dont on nous charge, et les fatigues dont on nous accable, ou dont nous nous croyons accablés? Reconnoissons-le en la présence de Dieu; car il ne tient qu'à nous de le découvrir, et nous savons assez ce qui altère plus communément notre cœur, et ce qui nous fait plus de peine. Ne nous contentons pas de le savoir, mais prémunissons-nous contre cela même; et toutes les fois que la chose en effet se présente, et qu'il faut mettre la main à l'œuvre, qu'il faut baisser la tête et porter le fardeau, qu'il faut se renoncer soi-même et s'assujettir, qu'il faut se réprimer ou faire effort, imaginons-nous que nous nous trouvons à la place des trois disciples, et que Jésus-Christ, marchant devant nous comme notre conducteur, nous dit : *Surgite, eamus : ecce appropinquavit hora* : Hâtez-vous, âmes chrétiennes, et ne tardez pas un moment. Voilà l'heure où votre Dieu vous appelle, et où vous devez me suivre. C'est dans cette occasion, dans cette action, que vous avez à montrer votre amour, votre attachement, votre obéissance, et à en donner un témoignage certain. Gardez-vous de vous comporter ici avec négligence, et avec un esprit chagrin et chancelant. Gardez-vous de faire un pas en arrière, ou de vous tenir dans un lâche assoupissement et dans un repos oisif : *Surgite, eamus*. Souvenez-vous de la grandeur du Maître qui veut cela de vous, et qui vous l'enjoint. Souvenez-vous de la gloire qu'il en attend, et de la récompense que vous en recevrez. Souvenez-vous que vous l'aurez pour témoin, pour spectateur, pour juge. Souvenez-vous que c'est de là peut-être qu'il a fait dépendre votre sanctification, votre salut, votre prédestination éternelle. Souvenez-vous qu'il y a peut-être attaché les dons les plus précieux de sa grâce, et que peut-être, manquant là-dessus de soumission, vous vous priverez de ses plus insignes faveurs et de ses plus abondantes bénédictions : *Surgite, eamus*. Figurons-nous, dis-je, mes Frères, que c'est le Sauveur même qui nous presse de la sorte, et qui nous sollicite. S'il nous reste un degré de foi, y a-t-il rien à quoi ces motifs ne soient capables de nous déterminer? Plus résignés alors que jamais et plus résolus à toutes les volontés de notre Dieu,

nous nous écrierons comme saint Paul : *Domine, quid me vis facere*¹? Expliquez-vous, Seigneur, et me déclarez, ou me faites annoncer de votre part, ce que vous désirez de moi : quoi que ce soit, j'y consens ; je vous tends les bras, et mon cœur est prêt. Pour nous confirmer dans cette disposition, nous en reviendrons au sentiment du Fils de Dieu ; et quelque victoire qu'il y ait à remporter, ou sur nous-mêmes, ou sur le monde, nous dirons : *Ut cognoscat mundus quia diligo Patrem ; et sicut mandatum dedit mihi Pater, sic facio*. Ah ! Seigneur, le monde n'a guère connu jusqu'à présent si je vous aimois, et je ne l'ai guère connu moi-même : mais il est temps enfin de l'en convaincre pour son édification, et de m'en convaincre moi-même pour ma consolation. Car jamais je ne donnerai au monde, ni moi-même je n'aurai jamais de preuve plus convaincante, que je vous aime sincèrement, efficacement, pleinement, que lorsque je me trouverai, et dans le sentiment et dans la pratique, comme transformé en vous par une inviolable et entière conformité de volonté. Ce ne sera pas en vain ; et jamais aussi n'aurai-je de meilleur titre pour aspirer à votre gloire, et pour être reçu dans votre royaume, où nous conduise, etc.

EXHORTATION SUR LA TRAHISON DE JUDAS.

Adhuc eo loquente, ecce Judas unus de duodecim venit, et cum eo turba multa, missi à principibus sacerdotum. Qui autem tradiderat eum, dedit illis signum, dicens : Quemcumque osculatus fuero, ipse est, tenete eum.

Le Sauveur du monde n'avoit pas encore achevé de parler, que Judas, l'un des douze apôtres, arriva, et avec lui une troupe d'hommes armés, qui étoient envoyés par les princes des prêtres. Or le disciple qui le trahissoit leur avoit donné ce signal, et leur avoit dit : Celui que je baisera, est celui que vous cherchez ; saisissez-le. *Saint Matth.*, chap. xxvi.

Que puis-je, Chrétiens, ajouter à ces paroles ? et pour vous faire concevoir une juste horreur de la trahison de Judas, quelle autre image vous en tracerois-je, et en quels caractères plus marqués pourrois-je vous la représenter ? C'est un disciple de Jésus-Christ, et c'est même un des disciples favoris, puisque c'est un des douze apôtres : *Unus de duodecim*. Il paroît à la tête d'une troupe armée : contre qui ? contre son maître ; et envoyé par qui ? par les ennemis de son maître : *Et cum eo turba multa, missi à principibus sacerdotum*. C'est lui-même qui le trahit, cet adorable Maître, et lui-même qui l'a vendu aux Juifs : *Qui autem tradiderat eum*. Enfin le signal qu'il leur donne pour le connoître et pour le prendre, c'est un baiser : *Quemcumque osculatus fuero, ipse est, tenete eum*. Voilà sans doute, entre les souffrances de Jésus-Christ dans sa passion, ce qui lui dut être le plus sensible ; et c'est de quoi je viens aujourd'hui vous entretenir. Je ne prétends point m'arrêter à une longue et inutile déclamation contre l'attentat de

¹ *Act.*, 9.

cette âme lâche et sans foi. Une simple vue en découvre d'abord toute l'énormité. Mais , afin d'en tirer des leçons qui nous soient profitables, nous devons considérer dans le crime de Judas surtout deux choses , savoir , ce qui en a été le principe , et ce qui en a été le comble. Or le principe de son crime , ce fut une passion mal réglée , vous le verrez dans la première partie ; et le comble de son crime , ce fut un aveugle désespoir , je vous le montrerai dans la seconde partie. De là nous apprendrons en premier lieu de quelle conséquence il est de ne souffrir dans notre cœur nulle passion qui le puisse corrompre ; et en second lieu , qu'à quelques excès néanmoins que la passion nous ait conduits , il n'y a jamais sujet de perdre espérance , et de se croire absolument abandonné de Dieu. Deux points que je vous prie de bien remarquer , et qui vont partager cet entretien.

PREMIÈRE PARTIE.

Rien de plus dangereux , Chrétiens , ni rien qui traîne après soi de plus funestes conséquences , qu'une passion mal gouvernée , et à qui peu à peu nous laissons prendre l'ascendant sur nous. C'est un serpent qui se nourrit dans notre sein , mais qui n'en sort ensuite qu'en le déchirant. C'est une étincelle de feu qui s'entretient sous la cendre , mais qui peut causer un incendie général. C'est ce lion domestique et familier dont parle l'Écriture , qui , venant à croître , porte la désolation partout , et dévore tout ce qu'il rencontre. Vérité dont le perfide Judas sera dans tous les âges un exemple mémorable. Il a trahi le Sauveur du monde , en le livrant à ses ennemis : voilà de tous les crimes le plus abominable. Mais quel en a été le principe ? Si l'évangéliste ne nous l'avoit marqué en termes exprès , nous ne pourrions nous le persuader , et nous aurions formé sur cela mille conjectures , sans jamais découvrir la cause d'une si détestable entreprise. Car voyant un disciple se tourner contre son maître , et travailler à le perdre , nous aurions cru qu'il s'étoit déterminé à cet attentat par quelqu'un de ces violents transports qui aveuglent l'esprit et troublent les sens ; par un emportement de colère , par une ardeur de vengeance , dans le ressentiment vif et tout récent d'une offense reçue. Supposé même toute l'énormité du fait , du moins aurions-nous jugé qu'il y eût quelque chose en cela de plus qu'humain , et que Judas , en s'abandonnant à cette perfidie , étoit possédé du démon qui agissoit en lui , et dont il n'étoit que l'instrument et le ministre. Mais non , Chrétiens , ce n'a rien été de tout cela. Judas a trahi le Fils de Dieu sans emportement , sans ressentiment , sans vengeance , sans haine et sans aversion de sa personne. Car quel sujet en eût-il pu avoir ? Pendant les trois années de son apostolat , de quelles grâces

ne l'avoit pas comblé ce Dieu Sauveur, et qu'étoit-il arrivé qui dût l'aigrir contre lui, et l'engager à une si noire trahison? Comment donc oublia-t-il tant de bienfaits, et sacrifia-t-il si indignement son bienfaiteur? Encore une fois, mes Frères, l'eussiez-vous jamais pensé, si le Saint-Esprit ne vous l'avoit pas fait entendre? Une avare convoitise, l'esprit d'intérêt, la passion d'avoir, voilà ce qui corrompt le cœur de ce traître, et ce qui le précipita dans le plus profond abîme de l'iniquité. Reprenons la chose d'un peu plus haut; et expliquons-nous.

Il avoit été présent lorsque Marie-Madeleine vint répandre sur les pieds de Jésus-Christ un parfum de très-grand prix. Il en avoit conçu de la peine, et s'en étoit hautement déclaré. Son avarice lui avoit fait traiter de profusion et condamner une action si sainte : *Ut quid perditio hæc* ¹? Pour justifier son sentiment, il l'avoit coloré d'une apparence de piété et de charité : Hé quoi! ne pouvoit-on pas vendre cette liqueur? on en eût retiré une somme considérable, et cette somme eût servi au soulagement des pauvres : *Potuit enim istud venundari multò, et dari pauperibus* ². Rien de plus spécieux que ce prétexte; mais ce n'étoit qu'un prétexte; et si vous voulez savoir la vraie raison qui le touchoit, le texte sacré va vous l'apprendre. Car, dit saint Jean, il n'avoit guère en vue les misères des pauvres; et, en parlant d'eux, ce n'étoit pas pour eux qu'il parloit. Mais il amassoit et il thésaurisoit; mais ayant soin de recueillir les aumônes faites à Jésus-Christ, il les gardoit et se les approprioit : *Non quia de egenis pertinebat ad eum, sed quia fur erat et loculos habens* ³. De là que fait-il? et quelle résolution, et quelle affreuse extrémité! Judas se voit frustré de son espérance; ce gain qui lui fût revenu de ce baume précieux qu'avoit apporté Madeleine, ce gain sordide qu'il se proposoit, lui échappe des mains. Il veut s'en dédommager; et parce qu'il en trouve l'occasion prompte et commode, en vendant son maître même, ce parricide ne l'étonne point. Il en a bientôt formé le dessein, il se met bientôt en état de l'exécuter : le voilà dans le conseil des princes des prêtres; du sacré collège des apôtres qu'il a quitté, le voilà dans la synagogue des Juifs, avec qui il vient délibérer et négocier. Que me donnerez-vous, et je vous répons de ce Jésus que vous cherchez : je vous l'amènerai : *Quid vultis mihi dare, et ego eum vobis tradam* ⁴. Ah! disciple ingrat, que promettez-vous? que dites-vous? ou plutôt, mes chers auditeurs, que dis-je moi-même? et comment pourrois-je fléchir un cœur que la cupidité domine? Cette âme intéressée n'écoute que ce qui la peut satisfaire. On convient de part et d'autre : trente deniers sont offerts et sont acceptés : tout est conclu. Judas prend des mesures; il agit, il

¹ *Math.*, 26. — ² *Ibid.* — ³ *Joan.*, 12. — ⁴ *Ibid.*

livre Jésus, et ne s'estime pas moins heureux de pouvoir, aux dépens de cet adorable Sauveur, contenter l'insatiable désir qui le dévore. que les Juifs de pouvoir, à si peu de frais, contenter leur animosité et leur envie.

Voilà, Chrétiens, tout le fond de son crime, en voilà l'origine. C'a été un déicide, parce que c'étoit un voleur : *Fur erat*; et c'étoit un voleur, parce qu'il étoit avare. De son avarice sont venus tous ses larcins, et ses larcins ont enfin abouti jusqu'à mettre la vie et le sang d'un Dieu au prix des esclaves : car le prix des esclaves étoit de trente deniers. Faut-il s'étonner qu'étant avare, il soit devenu traître? Non, certes, puisqu'il est comme essentiel à l'avare de n'avoir point de foi. Faut-il s'étonner qu'étant avare, il ait violé lâchement tous les devoirs de la reconnaissance et de l'amitié? Il n'y a rien en cela que de très-naturel, puisque l'amitié et l'avarice sont incompatibles : car le caractère de l'une est de se communiquer et de vouloir du bien à autrui; au lieu que le caractère de l'autre est de se renfermer toute dans elle-même, et de ne vouloir que son propre bien. Faut-il s'étonner qu'étant avare, il ait renoncé son maître? Je n'en suis point surpris, répond saint Chrysostome, puisque, selon l'oracle de la vérité éternelle, en ne peut servir deux maîtres, et que tout avare est asservi à son avarice. Faut-il même s'étonner qu'étant avare, il ait vendu jusqu'à son Dieu? Je n'ai pas non plus de peine à le comprendre, poursuit saint Chrysostome, puisque l'avare ne veut point d'autre dieu que son avarice, ou que son argent. Or il n'est pas difficile de concevoir qu'on vende le Dieu véritable pour un dieu prétendu, quand ce dieu prétendu est le seul qu'on reconnoit, et à qui l'on est dévoué. Tout cela, Chrétiens, ce sont des réflexions solides; mais sans nous arrêter à ce point particulier, ni davantage insister sur la passion de l'intérêt, concluons de l'exemple de Judas trois choses qui regardent toute passion en général; et apprenons, premièrement, combien il est pernicieux de fomentér une passion dans notre cœur, et de s'y assujettir, puisqu'elle peut nous conduire aux plus grands désordres; secondement, de quelle importance il est de l'attaquer de bonne heure et de l'étouffer dès sa naissance, puisque lorsqu'elle s'est une fois établie et fortifiée, il faut une espèce de miracle pour la détruire et la surmonter; en troisième lieu, combien il est nécessaire de n'en épargner aucune, quelle qu'elle soit, et de les réprimer toutes, puisqu'une seule suffit pour nous pervertir et pour nous perdre. Trois maximes d'une conséquence extrême dans le règlement de notre vie. Plaise au ciel que je puisse bien les imprimer dans vos cœurs, et que vous sachiez dans la pratique en profiter!

Car j'en appelle d'abord à vous-même, mon cher auditeur, et je vous

demande ce que peut la passion, ou, pour mieux dire, ce qu'elle ne peut point, quand elle s'est emparée d'un cœur? Quelles entreprises et quels desseins criminels ne lui inspire-t-elle pas? Elle a fait de Judas un apostat et un homicide : que ne fera-t-elle point de moi? Je n'ai qu'à rappeler ma conduite passée, et qu'à voir où m'a mené en mille rencontres une passion qui m'entraînoit. N'est-ce pas là le principe de tous les dérèglements de ma vie? Si j'avois été guéri de cette passion, je n'aurois pas fait cent démarches dont je n'ai que trop lieu maintenant de me repentir; je ne me serois jamais engagé en telles et telles habitudes; je ne serois jamais allé jusqu'à ces excès; ma raison s'y seroit opposée, ma volonté en eût eu horreur : mais la passion m'a tout persuadé, et m'a fait franchir toutes les barrières qui pouvoient me retenir. Aussi quand Dieu a voulu punir les hommes sur la terre, et les plus grands hommes, il n'y a point employé de plus terrible châtiment que de les livrer à leurs passions : *Tradidit illos Deus in desideria cordis eorum* ¹. C'étoient des impies, dit saint Paul, parlant des philosophes païens; et c'est pour cela que Dieu les a abandonnés au gré de leurs désirs. Il ne les a pas livrés aux afflictions et aux adversités temporelles; au contraire, il les a comblés d'honneurs et de prospérités. Il ne les a pas livrés aux démons, ministres de sa justice, et les exécuteurs de ses vengeances : à qui donc? à eux-mêmes et à leurs passions dérégées : pourquoi? parce qu'une passion, répond saint Chrysostome, est pire qu'un démon, et que Dieu se tient plus vengé par ce démon intérieur et naturel, que par tous les démons de l'enfer. Et en effet, poursuit l'Apôtre, de quelles passions ont-ils été esclaves? des plus brutales et des plus honteuses : *Tradidit illos in passiones ignominia* ².

Or ce que Dieu a fait au regard de ces infidèles par de si sales passions, il l'a fait au regard de Judas par la passion de l'intérêt; et c'est ce qu'il fait encore tous les jours à notre égard par tant de passions différentes qui nous tyrannisent. Hé bien! dit Dieu dans l'ardeur de sa colère, vis donc, et agis comme tu le voudras; suis le torrent qui t'emporte, et lâche impunément la bride à tes appétits les plus injustes et les plus désordonnés. Je t'avois jusques à présent arrêté par la force de ma grâce; mais je te laisse désormais la carrière ouverte. Puisque tu veux être pécheur, sois-le tout-à-fait; et puisque tu veux obéir à ta passion, qu'elle te maîtrise, et qu'elle te plonge dans tout ce qu'elle a de plus vicieux et de plus odieux. Car voilà, Chrétiens, le vrai sens de cette terrible parole du Docteur des nations, *Tradidit illos in passiones*; et voilà ce que le Sauveur fit entendre à Judas, lorsque, après avoir tenté toutes les voies pour le ra-

¹ Rom., 1. — ² *Ibid.*

mener à son devoir, il lui permit enfin, ou sembla lui permettre d'exécuter son exécration projet : *Quod facis, fac citius* ¹ : Achève, perfide, achève ce que tu as médité et commencé. Depuis ce moment, ressentit-il la moindre peine au fond de son âme ? hésita-t-il à se rendre auprès des pontifes conjurés contre le Fils de Dieu ? disputa-t-il quelque temps sur la convention qu'ils firent avec lui, et vendit-il au moins chèrement la sacrée personne de Jésus-Christ ? Montra-t-il quelque répugnance à conduire lui-même les soldats dans le jardin, et fut-il ému de la présence du maître le plus aimable, de l'accueil qu'il en reçut, et de ce reproche si tendre : *Amice* ¹ ; Mon ami : *Juda, osculo Filium hominis tradis* ³ ? Quoi ! Judas, vous me trahissez, et c'est par un baiser ? Ah ! la passion soutient tout cela, dévore tout cela, l'endurcit sur tout cela. Vous en êtes effrayés : mais, Chrétiens, n'y a-t-il eu qu'un Judas où la passion ait produit de si damnables effets ? et combien voyons-nous encore dans le christianisme d'hommes passionnés vendre Jésus-Christ, le trahir, le sacrifier à leurs aveugles convoitises ? Supposez les crimes les plus énormes et les plus monstrueux attentats : l'homme en devient capable dès que la passion le gouverne. Supposez l'homme le plus vertueux et le plus attaché à ses devoirs : dès que la passion commencera à le solliciter, et qu'il lui prêtera l'oreille, il est en danger, et dans le danger prochain d'une ruine entière de sa conscience et de son âme. La raison en est que le caractère de la passion est de n'avoir point de bornes. Car les bornes que Dieu nous a prescrites ne peuvent nous être appliquées que par deux règles, qui sont la raison et la foi. Or le propre de la passion est de prévenir la raison et la foi, et que, les prévenant, elle prend l'avantage sur l'une et sur l'autre, et rend inutiles toutes leurs lumières.

Quel remède, mes chers auditeurs ? Celui même que je vous ai marqué dans la seconde maxime, et que je trouve si bien exprimé dans ces belles paroles de l'Écriture : *Beatus qui tenebit et allidet parvulos tuos ad petram* ⁴ : Bienheureux celui qui écrasera tes petits contre la pierre. Expressions figurées : et voici, selon saint Augustin, ce qu'elles nous représentent. Ces petits, remarque ce saint docteur, sont les passions de l'homme qui commencent à naître, et qui n'ont pas encore pris leur accroissement. Or c'est alors que nous devons les écraser, les briser, les mortifier, parce qu'elles sont faibles, et qu'il est par conséquent beaucoup plus aisé de les vaincre et de s'en défaire. Mais si nous leur permettons de s'établir et de se fortifier, si nous les laissons se former en habitudes, dans peu nous n'en serons plus maîtres, et jusques au dernier soupir de notre vie, elles nous

¹ Joan., 13. — ² Math., 26. — ³ Luc., 22. — ⁴ Psalm. 136.

tiendront sous le joug, et nous feront éprouver leur malheureuse et cruelle domination : *Beatus qui tenebit et allidet parvulos tuos ad pe-*
tram.

Ce que je dis, au reste, mes Frères, regarde toutes les passions, sans en excepter aucune : pourquoi ? parce qu'il n'en faut qu'une pour faire en nous d'étranges ravages, et qu'une seule peut nous égarer de la voie du salut, et nous damner ; parce qu'il n'en faut qu'une pour susciter toutes les autres, autant qu'elles peuvent lui être utiles et servir à ses fins ; parce que celle dont nous nous défions peut-être le moins, est justement celle dont nous avons le plus à craindre, et qui souvent a des suites plus funestes. Troisième et dernière maxime, non moins incontestable que les deux premières. Judas n'étoit ni ambitieux, ni impudique, ni sensuel, ni emporté : l'Evangile ne lui attribue aucun de ces vices ; mais il étoit intéressé, et ce fut assez pour l'engager dans l'intrigue la plus criminelle et la plus sacrilège conspiration. C'est donc fort mal raisonner que de dire : Je n'ai qu'une passion, et Dieu m'a fait la grâce d'être, du reste, peu sujet aux passions ordinaires qui règnent dans le monde : c'est comme si je disois : Je n'ai qu'une maladie mortelle, et que, me croyant en sûreté, je n'usasse contre cette maladie de nulle précaution. Mais dès que c'est une maladie mortelle, pourroit-on me répondre, cela ne suffit-il pas, et ne devez-vous pas prendre tous les soins nécessaires pour en arrêter le cours ? Car dans le fond, qu'importe que ce soit de plusieurs maladies compliquées ensemble, ou d'une seule, que vous mouriez, si vous venez en effet à mourir ? Disons de même, Chrétiens, par rapport à la passion : c'est une maladie de l'âme, et une maladie qui peut nous donner la mort ; en faut-il davantage, et qu'importe que d'autres l'accompagnent, ou qu'elle agisse seule ? qu'importe que ce soit celle-ci ou celle-là, si nous périssons par celle-ci aussi bien que par celle-là ; et s'il y a dans chacune séparément un poison assez malin et assez contagieux pour éteindre dans nous tous les principes de la vie ?

Quelle prière faut-il donc faire plus souvent et plus ardemment à Dieu que celle du Prophète royal ? *Ne tradas bestiis animas confitentis tibi*¹ : Ah ! Seigneur, je le reconnois devant vous, et je le confesse ; j'ai mérité mille fois, en me révoltant contre vous, de ressentir la révolte de mes passions contre moi-même. Ce sont des bêtes féroces qui m'agitent, qui me tourmentent, et il est bien juste qu'une âme qui n'a pas voulu obéir à votre loi, ne soit pas elle-même obéie par ses propres convoitises. Mais après tout, mon Dieu, si vous avez à me châtier, que ce ne soit pas en me livrant à leurs désirs insensés :

¹ *Psalm. 73.*

Ne tradas. Que j'aie de leur part des combats à soutenir ; que j'aie , pour leur résister , des efforts à faire , et de grands efforts ; que je sois obligé , pour ne pas succomber à leurs attaques , de vivre dans une attention continuelle sur moi-même et dans un renoncement perpétuel à moi-même , c'est une peine qui m'est due ; et tant que j'en serai là et que vous voudrez m'éprouver par-là , je ne penserai qu'à me soumettre , et qu'à bénir votre souveraine justice. Mais , Seigneur , si jamais vous allez plus avant , et que dans cette guerre intestine vous m'abandonniez à ces ennemis de mon salut , que sera-ce de moi ? Tout autre châtement , mon Dieu , je l'accepte de votre main : vous en avez de toutes les sortes ; et quel que soit celui que vous choisirez , je m'y sou mets : mais ce fatal abandonnement à mes passions , c'est , si je l'ose dire , Seigneur , à quoi je ne puis consentir ; c'est sur quoi je ne cesserai point d'implorer votre miséricorde , et de vous adresser mes vœux : *Ne tradas bestiis animas confitentis tibi.* Ce ne seront point , Chrétiens , des vœux stériles et sans fruit , pourvu qu'ils soient sincères. Dieu les écouterà : prenons confiance , et gardons-nous de l'autre malheur de Judas. La source de son crime , ce fut la passion ; mais le comble et la consommation de son crime , ce fut son désespoir , comme vous le verrez dans la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Il n'est pas surprenant que l'attentat commis contre la personne de Jésus-Christ ait été la cause de la réprobation de Judas ; car , selon que saint Chrysostome l'a très-judicieusement remarqué , un homme perdu , un homme réprouvé de Dieu , est quelque chose de bien moins qu'un Dieu trahi et un Dieu vendu. Mais ce qu'il y a de plus étrange et de plus effrayant pour nous , c'est qu'un apôtre de Jésus-Christ se soit porté jusqu'à cette perfidie , et que , par une telle perfidie , il soit tombé dans l'affreux état d'une damnation éternelle. Voilà ce que nous pouvons regarder comme un abîme des jugements de Dieu. Ces deux termes d'apôtre et de réprouvé joints ensemble , et néanmoins si opposés , sont capables de jeter la terreur dans tous les esprits. Car qu'est-ce qu'un apôtre ? Un élu de Dieu , un ministre de Jésus-Christ , un dépositaire de ses secrets , un dispensateur de ses mystères , un prédicateur de son Evangile , un prince de son Eglise , un pasteur de son troupeau , un homme rempli des plus riches dons de la grâce. Et qu'est-ce qu'un réprouvé ? L'abomination de Dieu , l'objet de la colère et de la vengeance de Dieu , une victime de l'enfer , un vase d'ignominie , selon l'expression de saint Paul , un homme frappé de la malédiction du ciel , et livré à sa plus rigoureuse justice. Or qui peut sans effroi voir tout cela réuni dans un même sujet ? La

réprobation d'un homme, quel qu'il soit et en quelque état que je me le figure, est sans doute bien terrible; celle d'un Juste qui, de l'état de grâce où il étoit élevé, tombe dans l'état de perdition, est encore beaucoup plus affreuse: que sera-ce de la réprobation d'un disciple du Sauveur, qui de l'éminence du trône apostolique, si je puis parler de la sorte, est précipité dans un feu qui ne s'éteindra jamais, et condamné à un opprobre que rien jamais ne pourra effacer!

C'est là toutefois, mes Frères, que s'est terminée la trahison de Judas. Elle en a fait d'abord un apostat; son apostasie l'a conduit au désespoir; son désespoir lui a inspiré la pensée d'attenter lui-même à sa propre vie; et cette mort pleine d'horreur, en mettant le comble à son crime, a mis le comble à la damnation de son âme, et doit être suivie d'une éternité de supplices. Encore une fois, n'est-ce pas là qu'il faut s'écrier avec le maître des Gentils: *O altitudo*¹! O profondeur impénétrable! et jamais cette parole fut-elle mieux appliquée et vérifiée plus à la lettre? car une profondeur suppose une élévation: or que concevons-nous, dans l'ordre du salut et de la grâce, de plus relevé que l'apostolat? et par conséquent, que pouvons-nous concevoir de plus profond et de plus bas que la chute et la réprobation d'un apôtre? *O altitudo*! O profondeur! mais de quoi? non pas des richesses de la miséricorde et de la bonté de Dieu, mais des trésors de la justice et de la colère de Dieu: *O altitudo divitiarum*²! Car Dieu a des trésors de colère comme des trésors de bonté, et les uns et les autres sont également des trésors de sagesse et de science, *Sapientia et scientia Dei*³, parce que Dieu n'est pas moins sage ni moins éclairé en réprouvant, qu'il l'est en prédestinant. Il a voulu nous découvrir ses trésors de colère dans la personne de Judas, pour nous apprendre à les craindre et à nous en garantir. Voyons donc encore plus en détail les circonstances de la réprobation de ce malheureux.

Après avoir traité avec les princes des prêtres, il renonce à Jésus-Christ et à sa compagnie; d'où vient qu'il est appelé par saint Ambroise le chef des apostats, *Apostatarum caput*, et que, selon le cardinal Pierre Damien, tout ce qu'il y a de chrétiens qui perdent la foi et qui apostasient, sont comme les descendants et la postérité de Judas: *Judæ execranda progenies*. Et ne falloit-il pas en effet qu'il portât dès-lors le caractère des réprouvés, puisqu'au moment qu'il communia de la main du Fils de Dieu, il fut possédé du démon, qui entra dans lui? et c'est ce que saint Jean nous déclare expressément: *Et post buccellam introivit in eum Satan*⁴. Or qu'étoit-ce, mes Frères, demande saint Cyrille d'Alexandrie, qu'un homme qui venoit tout à

¹ Rom., 11. — ² Ibid. — ³ Ibid. — ⁴ Joan., 13.

la fois de recevoir dans son cœur Satan et Jésus-Christ? Satan, pour l'y faire régner; et Jésus-Christ, pour l'y faire mourir; Satan, à qui il donnoit dans lui-même un empire absolu; et Jésus-Christ, qu'il y crucifioit: Satan, qu'il exaltoit au-dessus de Jésus-Christ; et Jésus-Christ, qu'il lui présentoit comme une victime et qu'il lui sacrifioit! N'étoit-ce pas là le sceau de la réprobation? n'en étoit-ce pas le dernier terme?

Mais cette réprobation, après tout, ne fut pas l'effet nécessaire ni du sacrilège de Judas, ni de son apostasie, ni de sa trahison. Car, après avoir abandonné Jésus-Christ, après avoir trahi Jésus-Christ, après l'avoir livré au pouvoir des Juifs, il y avoit une ressource pour lui dans la miséricorde de Dieu; et s'il eût bien ménagé les grâces qui lui restoient, il pouvoit encore rentrer dans la voie de la justification, et par-là même dans la voie du ciel. Que ne fit point le Fils de Dieu pour l'y rappeler? Comment lui parla ce Dieu Sauveur, et quels retours ne lui donna-t-il pas occasion de faire sur lui-même? Mais le cœur de cet apostat et de ce traître s'étoit fermé pour jamais aux grâces divines; et de là son désespoir. Non pas qu'il ne reconnoisse son crime: au contraire, c'est parce qu'il le reconnoît, parce qu'il le déteste, mais par une fausse pénitence, qu'il se désespère. Il le reconnoît, mais il ne le reconnoît qu'à demi. Il le reconnoît comme une production de sa malice, mais il ne le reconnoît pas comme un sujet capable encore d'exciter la bonté de Dieu. Le voilà touché de repentir: *Pœnitentia ductus*¹; mais repentir, disent les Pères, qui outrage Dieu, bien loin de l'apaiser; pourquoi? parce qu'il procède d'un faux jugement, que Dieu est moins miséricordieux qu'il n'est juste; et parce que ce jugement, faux et erroné, au lieu d'attendrir le pécheur pour Dieu, et de le toucher d'un saint amour, ne lui inspire que de l'aversion et de la haine.

L'eussiez-vous jamais cru, mes chers auditeurs, que le démon, qui est l'auteur du péché, pût être l'auteur de la pénitence, et que la pénitence, qui doit réconcilier l'homme avec Dieu, ne dût servir qu'à l'en éloigner? Voilà néanmoins le mystère qui s'est accompli dans Judas. Sa pénitence a été l'ouvrage du démon: c'est le démon qui la lui a suggérée, le démon qui lui en a donné les règles, le démon qui la lui a fait exécuter. Car tout y a été de son esprit. Ce fut une pénitence sincère, puisque Judas se repentit véritablement de son péché; ce fut une pénitence vive et affectueuse, puisqu'il conçut une sensible douleur de son péché; ce fut même une pénitence beaucoup plus efficace que ne le sont communément les nôtres, puisqu'il alla trouver les princes des prêtres, qu'il leur témoigna l'innocence de Jé-

¹ *Math.*, 27

sus-Christ, et qu'il leur rendit l'injuste salaire qu'il avoit reçu : *Pœnitentiâ ductus, retulit triginta argenteos*¹ : mais avec toutes ces qualités, ce fut une pénitence de démon ; comment cela ? parce qu'elle ne fut pas animée de l'espérance chrétienne. Il y a près de six mille ans que tous les demons, dans l'enfer, font une pareille pénitence : ils reconnoissent toujours leur péché, et le reconnoîtront toujours ; mais sans nul amour pour Dieu, ni nul sentiment de confiance en Dieu. Le grand artifice de l'esprit de ténèbres est de nous inspirer cette pénitence défectueuse, et de nous porter à faire par volonté ce qu'il fait par une sorte de nécessité.

Ainsi Judas proteste qu'il est pécheur, il s'en déclare publiquement : J'ai péché, dit-il, j'ai vendu le sang du Juste : *Peccavi, tradens sanguinem justum*². Mais ce n'est point assez, répond saint Bernard, de confesser que tu es pécheur ; il faut confesser que Dieu est bon, et joindre cette confession de la miséricorde de ton Dieu à la confession de ton crime, parce que c'est dans ces deux confessions que consiste le retour à la grâce. Judas fait l'un, mais il laisse l'autre ; et de là il se repent, mais il ne se convertit pas. Il jette dans le temple les trente deniers dont on a payé sa trahison ; mais il n'a pas recours au trésor inépuisable de l'infinie bonté de Dieu qu'il a trahi ; il jette le prix pour lequel il a vendu son maître, et il ne connoît pas le prix dont son maître l'a racheté : *Pretium reddit quo vendiderat Dominum* (ces paroles sont de saint Augustin), *non agnoscit pretium quo redemptus est à Domino*. Enfin, confus et interdit, n'espérant rien de la part de Dieu, il se tourne contre soi-même, et, dans l'horreur qu'il conçoit de lui-même, il devient lui-même son propre bourreau. Les pharisiens et les scribes l'avoient renvoyé, et lui avoient dit en le renvoyant qu'ils ne se mêloient point de ce qui le regardoit, et qu'ils n'y prenoient aucun intérêt : Que nous importe ? c'est à vous de voir ce que vous avez à faire : *Quid ad nos ? tu videris*³. Il y pourvoit en effet, mais de la manière que lui dicte son aveugle fureur. Il se croit indigne de vivre, il se condamne à la mort : mais à quelle mort ? à la plus infâme. De la même main dont il a reçu le prix du sang : *Pretium sanguinis*⁴, il forme le nœud qui doit finir le cours de ses années et lui ravir le jour. Il meurt, et, expirant par un nouveau crime, il laisse sa mémoire en exécration à tous les siècles, *Et suspensus crepuit medius*⁵.

Tel fut le sort de cet apôtre, déchu de son apostolat et dépouillé de toutes les grâces qui y étoient attachées. Or là-dessus, mes Frères, que de réflexions à faire, que de conclusions à tirer, que de résolutions à prendre ? Appliquons-nous bien à cet exemple, pour le consi-

¹ *Matth.*, 26. — ² *Ibid.* — ³ *Ibid.*, 27. — ⁴ *Ibid.* — ⁵ *Act.*, 1.

dérer et l'étudier. C'est l'exemple d'un réprouvé ; mais l'exemple d'un réprouvé peut être pour nous une leçon aussi salutaire que les exemples des Saints ; et la vue des damnés peut nous servir à connoître les voies de notre prédestination. Judas s'est perdu aux côtés de Jésus-Christ , et au milieu des apôtres ; il n'y a donc plus d'état dans le monde qui soit assuré, il n'y a donc plus de lieu où l'on soit à couvert du péril ; on peut donc se damner jusque dans les plus saintes professions ; on ne peut donc plus compter sur rien. Et en effet , sur quoi compterois-je ? est-ce sur les grâces de Dieu ? Judas en a eu de plus abondantes que moi. Est-ce sur l'usage des sacrements ? Judas a vécu et conversé avec l'auteur même des sacrements ; il a mangé à la table de Jésus-Christ , et il y a eu la même part que les autres disciples. Est-ce sur ma pénitence ? Judas en a fait une infructueuse , et puis-je me promettre que la mienne aura plus de mérite et plus de pouvoir auprès de Dieu ? Sur quoi donc , encore une fois , ferai-je fond ? Ah ! Seigneur, mon plus solide appui sera la crainte de vos jugements ; car voilà par où vous voulez que le Juste se soutienne aussi bien que le pécheur, et c'est en cela que votre grâce est admirable , d'avoir fait de la crainte , dont le propre est d'ébranler, l'affermissement de toutes les vertus. Il n'appartenoit qu'à vous , ô mon Dieu , de lui donner une qualité si rare et si excellente. Dans l'ordre naturel , la crainte affoiblit ; mais dans l'ordre du salut , elle fortifie : et c'est par cette raison , remarque saint Ambroise , que le Fils de Dieu a souffert Judas , et qu'il l'a admis au nombre de ses disciples. Car ce choix n'a pas été sans un dessein particulier de sa Providence : *Eligitur Judas , non per imprudentiam , sed per providentiam*. Dieu a voulu que sa chute nous fût une preuve sensible de cette grande vérité , que nous devons opérer notre salut avec tremblement : *Cum metu et tremore* ¹. Le premier ange nous avoit déjà servi sur cela d'exemple , en se pervertissant dans le ciel ; mais son exemple , dit saint Bernard , n'étoit pas assez sensible pour nous. Le premier homme nous en avoit donné un témoignage plus touchant en se perdant lui-même , et toute sa postérité avec lui , dans le paradis terrestre ; mais c'étoit un témoignage trop éloigné de nous : il en falloit un qui nous fût plus présent , et qui nous fit voir que dans le christianisme même où la grâce abonde , et dans les sociétés du christianisme les plus régulières et les plus parfaites , il y a toujours des dangers et des écueils à éviter. Or c'est de quoi nous avons la plus évidente conviction dans la personne de Judas ; et si nous présumons encore des miséricordes de notre Dieu , si nous oublions ses jugements redoutables , pour nous entretenir dans une vaine confiance ,

¹ *Philip.*, 2.

si nous négligeons l'affaire du salut, et que nous nous en reposions sur la providence du Seigneur, qui ne manque point aux hommes en cette vie, n'est-ce pas un aveuglement criminel, et une témérité sans excuse?

Mais devons-nous tellement craindre, que nous bannissons de notre cœur toute espérance? A Dieu ne plaise, Chrétiens! Craignons, mais d'une crainte filiale: or cette crainte des enfants, bien loin d'exclure l'espérance, la demande au contraire, et la suppose comme une compagne inséparable. Judas a désespéré, et c'est son désespoir qui a consommé sa condamnation; d'où il s'ensuit qu'il n'y a donc point de désordre, point d'habitude si invétérée, où il soit permis de se défier de la bonté divine, et de n'en plus attendre de grâce. Quand je serois aussi coupable et même plus coupable que Judas, tant que je suis sur la terre, je suis toujours dans la voie; et tant que je suis dans la voie, Dieu veut que je le regarde comme ma fin, et que j'y aspire. Mais comment pourrois-je aspirer à ce que je n'espère plus? David étoit devenu adultère; David à son adultère avoit ajouté l'homicide; David avoit scandalisé tout son peuple; David avoit abusé de tous les dons de Dieu: mais entra-t-il pour cela dans le moindre sentiment de désespoir? Que dis-je? plus il se reconnut criminel, plus il ranima son espérance, plus il la redoubla. Avant son péché, il appeloit Dieu son Seigneur, son souverain, son roi; mais depuis son péché il usa d'un nom plus engageant et plus tendre, et commença de l'appeler sa miséricorde: *Deus meus misericordia mea*¹. Car, selon la pensée de saint Augustin, étant pécheur devant Dieu, il ne trouva point de terme plus propre pour exprimer ce que Dieu lui étoit et lui vouloit être: *Non invenit quid appellaret Dominum, nisi misericordiam suam*. D'où ce saint docteur conclut en s'écriant: *O nomen sub quo nemini desperandum!* O le grand nom, mes Frères! nom qui condamne toutes les défiances des hommes, et qui nous apprend que personne, qui que nous soyons, ne peut, sans faire outrage à Dieu, se croire hors d'état de retourner à lui, et d'en obtenir une pleine rémission.

Pécheurs qui m'écoutez, comprenez ce que je dis, et ne l'oubliez jamais: ce qui a damné Judas, ce n'est point proprement la trahison qu'il avoit commise, mais le désespoir où il s'abandonna après sa trahison; car sans ce désespoir, tout traître qu'il étoit, il pouvoit néanmoins encore se sauver. S'il eût espéré, sa trahison eût pu servir à sa justification, en servant à exciter sa pénitence et sa contrition. Son malheur est de s'être persuadé qu'il n'y avoit plus de pardon pour lui; et voilà ce qui perd tous les jours les grands pécheurs du monde.

¹ *Psalm.* 58.

Les pécheurs ordinaires se perdent par un excès de confiance, mais les libertins et les impies déclarés se perdent par un défaut de confiance. Les uns périssent parce qu'ils espèrent trop, et les autres parce qu'ils n'espèrent point du tout. Car voici la plus dangereuse illusion de l'esprit séducteur, qui ne cherche qu'à nous attirer dans le précipice par quelque voie que ce puisse être. Avant le péché, il nous donne de la confiance, et il nous l'ôte après le péché; c'est-à-dire qu'il nous donne de la confiance quand elle nous peut être préjudiciable, et qu'il nous l'ôte quand elle nous est salutaire et nécessaire. De même, avant le péché, il nous ôte la crainte des jugements de Dieu; mais il nous la rend après le péché, et nous la rend au double. De sorte, si je puis le dire, qu'il nous fait comme une espèce de restitution, en nous rendant après le péché ce qu'il nous avoit ôté avant le péché. Mais, je me trompe: il ne nous rend point ce qu'il nous ôte, et il ne nous ôte point ce qu'il nous donne; car il nous rend après le péché une fausse crainte, au lieu de la crainte véritable et religieuse qu'il nous a ôtée avant le péché, et ne nous ayant donné qu'une confiance présomptueuse avant le péché, il nous ôte après le péché la vraie confiance qui pourroit nous retirer de notre égarement, et nous ramener à Dieu.

Ah! pécheurs, encore une fois, qu'il est important que vous conceviez bien ceci, et que vous y fassiez une sérieuse attention! Si vous saviez espérer en Dieu, tout pécheurs que vous êtes, j'oserois vous répondre de votre salut; car si vous saviez espérer, vous espéreriez chrétiennement; c'est-à-dire que, malgré la multitude et la grièveté de vos offenses, vous espéreriez assez pour vous toucher, assez pour vous inspirer un saint désir de rentrer en grâce avec Dieu, assez pour vous en faire prendre la résolution et l'unique moyen, qui est la pénitence; assez pour vous soutenir, pour vous consoler, pour vous encourager dans votre retour; mais non point assez pour vous endurcir dans vos désordres, et pour vous confirmer dans vos habitudes vicieuses: c'est-à-dire que, ne perdant jamais l'idée de la miséricorde divine, et qu'au milieu des dérèglements de votre vie, rappelant le souvenir de cette bonté souveraine qui s'intéresse encore pour vous, qui vous ouvre son sein, qui vous tend les bras, qui vous invite, et qui vous promet une prompte et entière abolition dès que vous voudrez revenir, et que vous le voudrez bien, vous vous sentiriez émus jusque dans le fond de l'âme, pénétrés, attendris, piqués de reconnaissance envers le meilleur de tous les maîtres, confus de vos ingratitude et indignés contre vous-même, déterminés à tout pour profiter de la grâce qui vous est offerte, et pour achever l'ouvrage de votre conversion. Plaise au ciel que ce soit là le fruit des saintes

vérités que je viens de vous annoncer ! plaise au ciel que tout ce qu'il y a de pécheurs dans cet auditoire, prosternés devant Dieu et humiliés au pied de cet autel, commencent dès aujourd'hui à mettre en œuvre cette espérance si avantageuse et si efficace que je leur prêche. Allons, mes Frères, et ne différons plus ; le Seigneur nous attend, et il est prêt à nous recevoir. Nous sommes chargés de crimes, et c'est justement ce que nous devons d'abord confesser en sa présence. *Peccavi, tradens sanguinem justum* : Oui, Seigneur, j'ai péché, et le perfide qui vous a vendu a-t-il plus péché que moi ? J'ai déshonoré votre nom, j'ai violé votre loi, j'ai abusé de vos grâces, j'ai négligé vos sacrements, et combien de fois peut-être les ai-je profanés ? J'ai sacrifié mon âme à mes passions, cette âme que vous aviez rachetée de votre sang : *Tradens sanguinem justum*. Je ne viens donc point m'excuser, mon Dieu ; je viens plutôt m'accuser comme Judas ; mais du reste dans un autre sentiment que Judas. *Peccavi* : J'ai péché contre vous, mais je ne cesserai point pour cela d'espérer en vous. J'ai péché ; mais comme votre miséricorde est au-dessus de vos jugements, elle est au-dessus de tous mes péchés, et au-dessus de tous les péchés du monde. J'ai péché ; mais plus j'ai péché, plus ma douleur augmente ; et plus mon repentir est vif, plus vous êtes disposé à me pardonner. Dans cette confiance je vous réclamerai, et vous m'écoutez ; je vous adresserai mes vœux, et vous les agréerez ; je travaillerai à vous satisfaire, je vous vengerai de moi-même, et vous me préserverez de vos vengeances pour me recevoir parmi vos élus, et me faire part de votre gloire, où nous conduise, etc.

EXHORTATION SUR LE RENIEMENT DE SAINT PIERRE.

Et post pusillum, rursus qui astabant, dicebant Petro : Verè ex illis es, nam et Galileus es. Ille autem cepit anathematizare, et jurare : Quia nescio hominem istum quem dicitis.

Quelque temps après, ceux qui se trouvèrent là, dirent à Pierre : Assurément vous êtes de ces gens-là, car vous êtes aussi de Galilée. Mais il se mit à faire des imprécations, et à dire avec serment : Je ne connois point cet homme-là, dont vous me parlez. *Saint Marc*, chap. xiv.

N'étoit-ce donc pas assez pour le Sauveur du monde qu'un de ses apôtres l'eût trahi et vendu ; et falloit-il que, dans son affliction, il eût encore la douleur de voir le prince même des apôtres le renoncer, et d'entendre celui qu'il destinoit à être un jour le souverain pasteur des fidèles le charger d'anathèmes et le blasphémer ? Providence de mon Dieu, vous le permettes ainsi, selon les décrets éternels de cette justice impénétrable dont nous devons adorer les jugements, sans entreprendre d'en découvrir le fond et de les examiner. Quoi qu'il en soit, cette colonne sur laquelle devoit porter le saint édifice de l'Eglise fut ébranlée ; Pierre tomba, et nous donna tout

à la fois, dans sa chute, et un exemple sensible de la fragilité humaine, et une triste image de ce qui se passe tous les jours parmi nous. Car, au milieu du christianisme, combien de chrétiens renoncent tout de nouveau Jésus-Christ? mais avec cette différence bien essentielle et bien funeste pour nous, que Pierre ne renonça son maître que dans une rencontre, et que par une prompte pénitence il prévint les suites malheureuses de son infidélité; au lieu que nous renonçons ce Dieu Sauveur habituellement, constamment, et que par-là nous nous exposons à être renoncés nous-mêmes. En deux mots, qui comprennent tout le sujet de cet entretien, Jésus-Christ renoncé par les mauvais chrétiens, ce sera la première partie; et les mauvais chrétiens, renoncés par Jésus-Christ, ce sera la seconde. Deux vérités affligeantes que je prends ici occasion de traiter, et qui pourront vous engager à faire un retour salutaire sur vous-mêmes. Commençons.

PREMIÈRE PARTIE.

Ce fut sans doute un changement bien subit et bien étrange que celui de Pierre; ce fut une foiblesse bien condamnable, lorsque, voyant Jésus-Christ entre les mains des Juifs, et craignant d'être arrêté lui-même comme son disciple et enveloppé dans le même sort, il ne se contenta pas de méconnoître publiquement ce divin Sauveur, mais qu'il en vint jusqu'aux imprécations et aux serments. Etoit-ce là cet homme auparavant si résolu, ainsi qu'il le protesta plus d'une fois, et si déterminé à perdre la vie plutôt que d'abandonner jamais le Fils de Dieu? *Etiam si oportuerit me mori, non te negabo* ¹. Etoit-ce cet apôtre si ferme et si intrépide, qui seul dans le jardin s'étoit présenté au combat contre une multitude de gens armés, et qui n'attendoit qu'un ordre de son maître pour se jeter au milieu d'eux? *Domine, si percutimus in gladio* ²? Après de si belles démonstrations, après une conduite si hardie et des sentiments si généreux, une parole l'étonne, une simple fille le fait trembler: dans le trouble où il entre et la frayeur dont il est saisi, il devient blasphémateur et parjure; il renonce son Dieu et sa foi: *Nescio hominem istum* ³. De dire qu'en ce moment la grâce lui avoit manqué, ce seroit renouveler une erreur proscrite dans l'Eglise, et flétrie de ses censures: mais disons avec plus de vérité, que dans cette fatale conjoncture il manqua à la grâce, qui pouvoit le confirmer et le soutenir. De dire que sa chute fut une suite et le juste châtiment de sa présomption, c'est la pensée de tous les Pères et de tous les interprètes, autorisée par l'Evangile et fondée sur l'oracle du Saint-Esprit. Mais sans rechercher la source de son désordre, considérons le nôtre. ~~et confondons-nous~~ d'avoir tant

¹ Math., 26. — ² Luc., 22. — ³ Math., 26.

de fois nous-mêmes renoncé Jésus-Christ, et de le renoncer peut-être encore tous les joars. Vous me demandez comment, et je vais vous l'expliquer.

C'est une plainte que faisoit saint Paul écrivant à Tite son disciple, et déplorant la conduite de quelques chrétiens, fidèles tout à la fois et infidèles; fidèles dans les paroles, mais infidèles dans la pratique et dans les œuvres : *Confitentur se nosse Deum, factis autem negant*¹ : Il est vrai, disoit ce docteur des nations, ils parlent comme nous; mais ils n'agissent pas comme nous : ils confessent comme nous Jésus-Christ, Fils de Dieu et vrai Dieu; mais ils n'observent pas comme nous sa loi, et par leurs mœurs ils blasphèment, non plus ce qu'ils ignorent, mais ce qu'ils connoissent et ce qu'ils croient. Or tel est le déplorable désordre où nous sommes tombés dans le christianisme, et voilà comment le monde, même chrétien, a renoncé et renonce sans cesse Jésus-Christ. Renoncement le plus universel, et renoncement le plus criminel. Développons ces deux points, qui nous donneront bien lieu de gémir, pour peu que nous soyons sensibles aux intérêts de la sainte religion que nous professons.

Renoncement le plus universel : car à quoi ne s'étend-il pas, et jusqu'où ne le porte-t-on pas? On le renonce, cet adorable et divin maître, en tout : c'est-à-dire, qu'on le renonce dans sa vie et dans ses exemples, qu'on le renonce dans sa mort et dans sa croix, qu'on le renonce dans son Evangile et dans sa morale, qu'on le renonce dans ses sacrements, et en particulier dans le plus auguste et le plus saint de ses mystères; enfin qu'on le renonce jusque dans ses disciples et ses sectateurs. Et pour en venir à la preuve, qu'est-ce que renoncer Jésus-Christ, ainsi que nous le devons présentement entendre? C'est tenir une conduite toute contraire à celle de Jésus-Christ; c'est suivre dans l'usage ordinaire de la vie des maximes et des règles incompatibles avec l'esprit de Jésus-Christ; c'est rejeter ce qu'il a recherché, fuir ce qu'il a aimé, négliger sans attention et sans soin ce qu'il nous a laissé de plus salutaire et de plus précieux, l'attaquer jusque dans ses membres, et faire de ses imitateurs et de ce petit nombre de fidèles qui lui sont dévoués, le sujet ou des plus malignes railleries, ou des plus violentes persécutions. Or n'est-ce pas là comment le traitent une multitude innombrable de mondains, quoique éclairés des lumières de la foi et nourris dans le sein de son Eglise? Nous n'avons qu'à ouvrir les yeux et qu'à les jeter autour de nous, pour nous en convaincre : l'expérience ne nous en instruit que trop, et il seroit à souhaiter que nous n'en eussions pas des témoignages si sensibles et si communs.

¹ Tit., 1.

On le renonce dans sa vie et dans ses exemples. Il nous les a proposés pour modèles, et c'est à nous aussi bien qu'à ses apôtres qu'il a dit : *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis* ¹ : Je suis venu et j'ai vécu parmi vous, afin que vous puissiez vous former sur moi, et que, par une sainte conformité de pratiques et d'actions, on pût me reconnoître en vous. L'Apôtre, dans le même sens, vouloit que la vie de Jésus-Christ parût dans la vie des chrétiens, qui composent le corps mystique dont il est le chef : *Ut et vita Jesu manifestetur in corporibus nostris* ². Et ce maître des Gentils prenant pour lui-même ce qu'il enseignoit aux autres, et se l'appliquant dans toute son étendue et toute sa force, croyoit, sans perdre l'humilité chrétienne, pouvoir dire de lui : Ce n'est pas moi qui vis, mais Jésus-Christ qui vit en moi : *Vivo autem jam non ego; vivit verò in me Christus* ³. Pouvons-nous parler de la sorte? et y a-t-il dans toute notre vie un seul trait qui ne soit pas directement opposé à la vie de Jésus-Christ pauvre et amateur de la pauvreté, de Jésus-Christ humble et amateur de l'humiliation et de l'obscurité, de Jésus-Christ ennemi du siècle et de ses fausses prospérités?

On le renonce dans sa mort et dans sa croix. Cette croix, selon le langage de saint Paul, a été une folie pour les Gentils et un scandale pour les Juifs; mais, dit saint Chrysostome, elle est souvent pour nous l'un et l'autre tout ensemble : une folie, quand nous devrions la rechercher nous-mêmes, et un scandale, quand nous sommes forcés de la porter; une folie, quand nous devrions la rechercher nous-mêmes, parce que, bien loin de la rechercher en effet, nous mettons toute notre sagesse à la fuir et à ne rien souffrir; un scandale, quand nous sommes forcés de la porter, parce que nous en faisons le sujet de nos révoltes intérieures et de nos murmures. Que Dieu nous envoie une affliction, et que par-là il veuille nous associer à Jésus-Christ souffrant et crucifié, en quelle désolation ne tombons-nous pas? à quels excès, et quelquefois à quels désespoirs ne nous emportons-nous pas? On a beau nous dire que cette croix, cette peine qui nous arrive est une portion de la croix du Sauveur! elle nous paroît insoutenable; et quoiqu'elle nous soit présentée de la main même du Fils de Dieu, quelque légère d'ailleurs qu'elle puisse être, au lieu de la recevoir avec respect, nous la rejetons avec horreur.

On le renonce dans son Evangile et dans sa morale. Il y a deux morales qui se contredisent formellement, la morale de Jésus-Christ et la morale du monde. Parcourons les maximes de l'une et de l'autre, nous n'en trouverons point entre lesquelles il ne se rencontre une contrariété absolue. Selon la morale de Jésus-Christ, toute affection aux

¹ Joan., 13. — ² 2 Cor., 4. — ³ Galat., 2.

biens de la terre et aux richesses temporelles est réprouvée; et selon la morale du monde, il faut avoir, et avoir le plus qu'on peut, et avoir le plus tôt qu'on peut, et avoir comme on peut. Il y faut tourner tous ses désirs et toutes ses réflexions; il y faut appliquer tous ses soins: car on ne vaut, et l'on est heureux qu'autant qu'on se voit à son aise et bien pourvu. Selon la morale de Jésus-Christ, c'est une béatitude que d'être doux et débonnaire, que d'être pacifique et patient, que d'endurer les injures et de les pardonner; et, selon la morale du monde, c'est une lâcheté que de supporter la moindre offense. Il n'y a point là-dessus de ménagement à garder, il n'y a point de satisfaction qu'on ne doive exiger, point de paix qu'on ne doive pour cela troubler, point d'intérêt qu'on ne doive sacrifier: autrement, ce seroit se couvrir d'une tache ineffaçable, et se mettre dans un opprobre dont on ne se laverait jamais. Selon la morale de Jésus-Christ, nous n'entrons point dans le royaume du ciel, si nous ne nous faisons petits comme des enfants; et selon la morale du monde, c'est une bassesse de cœur que de ne travailler pas, autant qu'il est possible, à se distinguer, à se faire de la réputation, à s'attirer du respect, à s'établir dans l'autorité et dans le crédit, à se pousser dans les emplois, dans les dignités. L'ambition est une noblesse d'âme, et c'est n'avoir point d'honneur, que de ne se sentir pas piqué d'une si belle passion. Selon la morale de Jésus-Christ, l'état de ceux qui pleurent en cette vie, de ceux qui mortifient leurs sens, de ceux qui font pénitence, est préférable à tous les plaisirs et à toutes les joies du siècle; mais là-dessus quelle est la morale du monde, et à quoi nous porte-t-elle? à se divertir, à jouir du temps, à se procurer tous les agréments de la vie, à être des jeux, des compagnies, des spectacles, des repas; à ne se faire aucune violence, à ne se gêner en rien. Il en est de même de tous les autres articles, qu'il seroit trop long de parcourir en détail, et où la morale de Jésus-Christ et celle du monde ont des principes tout différents. Par conséquent, s'attacher à l'une, c'est renoncer à l'autre. Or des deux laquelle suivons-nous? quelles maximes débitons-nous dans les entretiens? à nous entendre parler, et à voir la manière dont nous nous comportons en tout, peut-on se former quelque idée du christianisme; et si d'ailleurs l'on ne savoit que nous en faisons une certaine profession, s'imagineroit-on jamais que nous avons été élevés à l'école de Jésus-Christ, et que nous croyons à son Evangile?

On le renonce dans ses sacrements, et surtout dans le plus auguste et le plus saint de ses mystères, qui est la divine Eucharistie. Dans ce mystère adorable il se propose à nous comme l'objet de notre culte; mais au lieu des honneurs qui lui sont dus, quels outrages ne lui fait-on pas! Point de respect en sa présence, point d'attention ni de recueil-

lement : encore si l'on ne le déshonorait que par de simples dissipations et de simples immodesties ; mais jusque dans son sanctuaire , à quelles abominations n'en vient-on pas ? quels discours y tient-on ? quels sentiments y conçoit-on ? quelles scènes y donne-t-on ? quels scandales y cause-t-on ? Les hommages qu'on devoit lui rendre , on les rend à une idole mortelle ; l'encens qu'on devoit lui offrir comme au vrai Dieu , on l'offre à une fausse divinité. Ce n'est pas tout : dans ce même mystère , dans ce sacrement où il réside en personne , il a voulu demeurer avec nous jusqu'à la fin des siècles ; il s'est attendu que nous irions l'y visiter , et que , dans ces saintes et salutaires visites , il seroit notre conseil , notre consolation , notre ressource ; il nous a promis que nous trouverions tout en lui , et nous l'abandonnons comme s'il ne devoit rien être pour nous. N'est-il pas étrange que ses temples soient si solitaires et si délaissés ! A peine y voit-on quelques personnes s'entretenir avec lui ; à peine y sommes-nous entrés à certains jours , que l'ennui nous prend , et que nous pensons à nous retirer. S'il n'y avoit un précepte qui nous obligeât quelquefois d'y paroître , nous nous en absenterions durant des années entières. Il y a encore plus : c'est qu'il nous a donné ce sacrement de son corps et de son sang comme un pain , comme une nourriture , comme le soutien de nos âmes ; mais ce pain de vie , nous ne le mangeons presque jamais ; mais cette nourriture céleste , nous la négligeons , nous la rebutons , nous n'en usons qu'avec dégoût ; mais ce soutien de nos âmes , souvent par de sacrilèges profanations , nous nous en faisons un poison ; en sorte que ce qui devoit être notre salut , devient notre mort : ainsi renversons-nous toutes les vues de Jésus-Christ , et abusons-nous de ses grâces contre lui-même et contre nous.

Enfin , on le renonce jusque dans ses disciples et dans ses sectateurs. Quoiqu'il n'y ait plus , comme autrefois , de tyrans qui persécutent l'Eglise de Jésus-Christ , il y a néanmoins , dans l'Eglise même , une espèce de persécution moins sanglante , mais du reste non moins dangereuse , qu'ont à soutenir les vrais chrétiens. Il semble que ce soit une honte dans le monde de se conduire selon les principes de la religion , et d'en pratiquer les devoirs. Qu'une personne prenne le parti de la piété , qu'elle en fasse une profession particulière ; qu'une femme se détache de ses habitudes , et qu'elle se réduise à une vie moins mondaine et plus conforme à l'esprit de l'Evangile ; qu'un homme refuse de s'engager dans une affaire , parce qu'elle lui paroît délicate pour la conscience et qu'elle blesse la pureté de la loi chrétienne , cela suffit pour être exposé à mille discours et à mille jugements : d'où il arrive que , comme aux premiers siècles de l'Eglise , les fidèles qui confessoient Jésus-Christ étoient souvent dans la néces-

sité de se cacher, pour se mettre à couvert des arrêts et des violences de leurs persécuteurs, ceux maintenant qui veulent vivre selon les règles et la sainteté de la foi qu'ils professent sont quelquefois dans une espèce d'obligation de dérober leurs pieuses pratiques et leurs bonnes œuvres à la connoissance du public, pour se garantir de la malignité des chrétiens même et de leur mépris.

Voilà donc le renoncement le plus universel, et il est encore évident que c'est le renoncement le plus criminel. Car, comme la qualité d'apôtre dont Pierre étoit revêtu ne servit qu'à redoubler le crime de sa désertion, ainsi la qualité de chrétiens dont nous sommes honorés n'a point d'autre effet alors que de nous rendre plus coupables devant Dieu, et plus condamnables. Il est vrai, et il en faut convenir, tout ce qu'il y a eu d'infidèles ont renoncé Jésus-Christ; ils s'en sont hautement déclarés, et quelque différents qu'ils fussent de secte et de religion, ils sont tous convenus en ce point, de faire la guerre à cet Homme-Dieu : *Convenerunt in unum adversus Dominum et adversus Christum ejus*¹. Mais, après tout, il y a là-dessus une réflexion à faire, qui est essentielle : c'est que ces infidèles, qui se sont ligués contre le Fils de Dieu, ne le connoissoient pas pour ce qu'il étoit, et qu'ils n'y avoient pas la même créance que nous. Si donc, par exemple, les païens l'ont renoncé dans sa personne et dans sa divinité, c'est qu'en effet ils ne le regardoient pas comme un Dieu, et qu'ils traitoient les honneurs divins qu'on lui rendoit de superstition et de profanation. En cela ils étoient aveugles, et malheureux dans leur aveuglement; ils étoient même coupables; mais du reste, tout coupables qu'ils pouvoient être, ils agissoient conséquemment, et péchoient autant par erreur que par une malice délibérée. Si les Juifs l'ont renoncé dans sa doctrine et dans sa loi, c'est qu'ils ne le prenoient pas pour le Messie et l'envoyé de Dieu, et que, trop prévenus en faveur de la loi de Moïse, ils rejetoient comme une loi supposée le nouvel Evangile qu'il leur annonçoit. Car, dit saint Paul, s'ils avoient été persuadés qu'il leur parloit de la part de Dieu, et qu'il étoit Dieu lui-même, ils ne l'auroient pas crucifié. C'étoit opiniâtreté dans eux de ne pas écouter sa parole, confirmée par tant de miracles, et leur ignorance étoit inexcusable; mais enfin l'animosité qu'ils témoignèrent contre lui étoit une suite naturelle de cette ignorance, et ils ne se portèrent à de si cruels excès, que par un faux principe où ils pensoient être bien fondés. Si les hérétiques l'ont renoncé dans ses principaux mystères, et, pour ne rien dire des autres, si les hérétiques de ces derniers siècles le renoncent dans le sacrement de ses autels, et s'ils refusent de l'y adorer, c'est qu'ils ne croient pas qu'il

¹ *Psalmi. 2.*

y soit réellement ; ils se trompent , ils s'égarent , et ils sont condamnables dans leur égarement , parce qu'ils s'obstinent contre les témoignages les plus certains ; mais après tout , selon leur intention , ce n'est pas à lui directement qu'ils s'attaquent , et ils ne manqueraient pas de lui rendre tout l'honneur qu'il mérite, du moment qu'ils viendraient à se détromper , et à s'apercevoir de l'illusion où ils sont engagés.

De là il nous est aisé de conclure que , de toutes les contradictions où l'on tombe à l'égard de ce Dieu Sauveur , il n'en est point de plus injurieuse , ni par conséquent de plus criminelle que la nôtre : car en même temps que nous le renonçons, soit dans sa vie et dans ses exemples par une vie toute profane et toute mondaine , soit dans ses souffrances et dans sa croix par notre extrême délicatesse et nos sensualités , soit dans son Evangile et dans sa morale par des maximes et une conduite formellement opposées , soit dans son adorable sacrement et le précieux sacrifice de son corps et de son sang par nos négligences et nos irrévérences , soit dans ses disciples et ses sectateurs par nos mépris et la malignité de nos jugements , nous savons néanmoins, ainsi que la foi nous l'enseigne, que sa vie et ses exemples nous doivent servir de règle ; qu'il a souffert et qu'il est mort sur la croix , pour nous inspirer le détachement de nous-mêmes , et l'esprit de patience et de mortification ; que son Evangile est une parole de vérité , et que sa morale contient nos plus essentielles obligations ; qu'il est en personne dans son sacrement , ou plutôt que ce divin sacrement n'est autre chose que lui-même , vrai Dieu et vrai homme ; enfin , que ses disciples et ses sectateurs sont ses élus , ses favoris , et qu'en s'attachant à lui ils ont pris le meilleur parti , et même le seul qu'il y ait à prendre. Or savoir tout cela , et cependant le renoncer en tout cela , n'est-ce pas le traitement le plus indigne et l'injure la plus outrageante ?

Voilà ce que nous ne pouvons assez méditer , et c'est à quoi saint Paul exhortoit les Hébreux de penser incessamment : *Recogitate eum qui talem sustinuit à peccatoribus adversus semetipsum contradictionem* ¹. Mes Frères , leur disoit ce grand apôtre , pensez à celui qui a souffert de la part des pécheurs une telle contradiction. Il ne leur dit pas qu'ils pensent aux affronts et aux outrages que Jésus-Christ a reçus de la part des Juifs , ni à la violence du supplice dont ils le firent mourir ; mais à la contradiction des pécheurs , parce que cette contradiction lui est mille fois plus sensible. Il ne leur dit pas seulement , Pensez-y ; mais pensez-y continuellement. *Recogitate* ; n'en perdez jamais le souvenir , parce que ce souvenir , bien imprimé dans vos

esprits , y produira des fruits infaillibles de conversion. Occupons-nous sans cesse nous-mêmes de cette pensée , conservons-la , entretenons-la dans notre cœur : *Recogitate*. A force de nous représenter souvent le désordre d'une contradiction qui dément toute notre foi , nous en concevrons de l'horreur , nous nous humilierez en la présence de Jésus-Christ , nous lui dirons : Ah ! Seigneur , il n'est que trop vrai , et je suis obligé de le reconnoître à ma confusion , j'ai contredit votre loi , j'ai contredit vos actions , je vous ai contredit en tout ce que vous avez voulu être pour moi ; et en vous contredisant de la sorte , je me suis contredit moi-même : car il ne m'étoit pas possible d'être bien d'accord avec moi-même , tandis que j'étois en contradiction avec vous ; et voilà ce qui a fait le trouble de mon âme. Si j'avois été tout à fait athée et sans religion , j'aurois eu du moins quelque sorte de paix dans les dérèglements de ma vie ; mais ce reste de foi que je n'ai point perdu , joint au désordre de ma conduite , a fait naître dans mon esprit des contradictions qui m'ont jeté en de cruelles inquiétudes. Ainsi, Seigneur , ou je dois me conformer désormais à vous , ou il faut renoncer à mon propre repos et à mon bonheur éternel ; car que puis-je attendre en contredisant et en renonçant l'auteur de mon salut , sinon d'en être à jamais renoncé moi-même et réprouvé ? Jésus-Christ renoncé par les mauvais chrétiens , ç'a été le premier point ; mais aussi les mauvais chrétiens renoncés par Jésus-Christ , c'est l'autre point , dont nous devons être d'autant plus touchés qu'il y a plus de quoi nous intéresser.

DEUXIÈME PARTIE.

Quoique Pierre ait renoncé Jésus-Christ , ce n'est pas , dans le sens où je l'entends , une conséquence qu'il ait été renoncé de Jésus-Christ : pourquoi ? parce que le repentir de cet apôtre suivit immédiatement son péché , et le rétablit promptement dans la grâce qu'il avoit perdue. Vous savez comment le Sauveur se tourna vers lui , et le regarda : *Et conversus Dominus respexit Petrum* ¹. Vous savez quelle impression fit ce regard sur le cœur de ce disciple infidèle. Pierre en fut pénétré , il se reconnut , il se retira à l'écart , il pleura amèrement. Ses larmes effacèrent le crime que sa bouche avoit commis en reniant son maître , et bientôt sa douleur le remit auprès du Fils de Dieu dans l'heureux état d'où l'avoit précipité une crainte immodérée : *Et egressus foras , flevit amarè* ². Mais nous , mes Frères , si nous renonçons Jésus-Christ , c'est souvent avec une obstination sans retour : nous demeurons dans cette disposition criminelle , nous y vivons , nous y mourons ; et voilà pourquoi je dis que nous sommes aussi re-

¹ Luc., 22. — ² *Ibid.*

noncés de Jésus-Christ. Je m'explique; et suivez-moi, s'il vous plaît.

C'est un secret de prédestination bien surprenant que Jésus-Christ, le Rédempteur et le Sauveur du monde, doive être un jour la ruine de plusieurs, et servir à leur réprobation : mais c'est un autre secret encore plus étonnant, que de tous les réprouvés il n'y en ait point pour qui Jésus-Christ soit le sujet d'une plus grande ruine et d'une plus grande damnation, que pour les mauvais chrétiens. Toutefois ces deux secrets nous sont révélés par le Saint-Esprit. Car l'Évangile ne nous a pas seulement fait entendre que cet Homme-Dieu sera la perte éternelle d'un grand nombre d'hommes : *Positus est in ruinam multorum* ¹; mais il a ajouté que ce seroit dans Israël, c'est-à-dire parmi le peuple de Dieu, parmi le peuple choisi de Dieu, parmi le peuple spécialement aimé de Dieu et favorisé de la connoissance de Dieu : *In Israël*. Or quel est ce peuple? Le peuple chrétien, qui a succédé au peuple juif, et qui, selon saint Paul, tient maintenant la place des vrais Israélites. Pour mieux comprendre ceci, souvenons-nous d'une chose bien terrible qui doit arriver à la fin des siècles : c'est que le Fils de Dieu, après avoir été renoncé par les hommes, les renoncera à son tour dans le jugement dernier, et que ce renoncement de la part de Jésus-Christ sera justement leur ruine, et comme le sceau de leur réprobation; de sorte que le renoncement doit être mutuel et réciproque. Quiconque aura renoncé Jésus-Christ, en sera renoncé; quiconque aura désavoué Jésus-Christ, en sera désavoué; quiconque aura, pour ainsi parler, réprouvé Jésus-Christ, en sera réprouvé. Sa parole y est expresse : *Qui negaverit me, negabo eum* ². Dès le temps même que ce Dieu Sauveur étoit sur la terre, il a commencé à vérifier cet oracle. Qu'a fait Jésus-Christ dans le monde, demande l'abbé Rupert? Il a contredit et renoncé le monde, *Propterea exhibuit se mundo ut contradiceret mundo*. Voilà son emploi et sa mission. Il a contredit et renoncé les sensualités du monde; il a contredit et renoncé l'orgueil du monde; il a contredit et renoncé les convoitises du monde; il a contredit et renoncé les vengeances, les perfidies, les injustices du monde; en un mot, toute sa vie n'a été qu'une contradiction et un renoncement perpétuel à l'égard du monde. Mais après tout, remarque saint Augustin, tous les arrêts qu'il prononçoit alors contre le monde n'étoient que comminatoires. Ils sortoient de sa bouche et de son cœur, mais ils ne passaient pas outre. C'étoient des foudres qu'il faisoit seulement gronder contre les pécheurs, sans les faire encore éciater sur eux. Mais dans son dernier jugement, poursuit le même saint docteur, il les renoncera pour les perdre, pour les détruire, pour les ruiner. Ce ne sera plus

¹ Luc., 22. — ² Matth., 10.

de simples menaces , ni de simples paroles : mais ce sera l'accomplissement et l'exécution de toutes ses paroles et de toutes ses menaces. Et comme il n'est rien de plus formidable que ses menaces et que ses paroles , jugeons de là combien à plus forte raison nous en devons craindre l'exécution et l'accomplissement. Autrefois David demandoit à Dieu qu'il le préservât des contradictions du peuple : *Eripies me de contradictionibus populi* ¹. Mais moi , mon Dieu, je vous demande tout autre chose. Je n'appréhende point les contradictions ni les jugements des hommes ; mais pour les vôtres , je les crains souverainement. Que les hommes s'attachent à condamner ma vie et toute ma conduite , peu m'importe , pourvu que je ne sois pas condamné de vous. Car que peuvent contre moi tous les peuples de la terre , si vous êtes pour moi , si vous vous déclarez pour moi , si vous vous joignez à moi ? Mais du moment que vous viendrez , en me renonçant , à me rejeter et à vous retirer de moi , me voilà perdu sans ressource , et frappé d'une malédiction éternelle. *Qui negaverit me , negabo eum.*

Cependant , à qui est-ce que ce renoncement de Jésus-Christ sera plus funeste , et de tous les impies que le Fils de Dieu , comme dit saint Paul , exterminera dans son jugement , qui sont ceux contre qui il s'élèvera avec plus de rigueur ? Ah ! mes Frères , ce sont ceux qui auront été dans Israël , mais qui n'auront pas vécu en Israélites ; ceux qui , ayant été éclairés de la foi , ne se seront pas mis en peine de suivre ses lumières , et qui , ayant connu Dieu , ne l'auront pas glorifié comme leur Dieu ; ceux enfin que nous comprenons sous le terme de mauvais chrétiens. La raison en est évidente , et la chose s'explique assez d'elle-même. Car il est juste (c'est la réflexion de Tertullien) que ceux qui auront été les plus rebelles à Jésus-Christ sentent à proportion les plus rudes effets de ses vengeances. Il est de la droite équité (c'est la pensée de saint Chrysostome) que ceux qui lui auront montré plus d'ingratitude , en reçoivent aussi de plus rigoureux châtimens. Et il est de l'ordre , conclut saint Bernard , que ceux qui auront eu part aux avantages de sa loi soient jugés selon toute la sévérité de sa loi. Or , entre les réprouvés , il n'y en aura point à qui tout cela convienne plus sensiblement , ni plus incontestablement , qu'aux mauvais chrétiens.

En effet , qu'appelons-nous mauvais chrétiens , sinon des hommes rebelles par profession et par état au Sauveur du monde , et dont par conséquent le Sauveur du monde doit se venger d'une manière plus éclatante ? Souvenons-nous de la parabole et de la figure dont se servit là-dessus Jésus-Christ même , parlant aux pharisiens. Il leur dit qu'il

¹ *Psalm.* 17

étoit la pierre angulaire sur laquelle devoit porter tout l'édifice de notre salut, mais qu'ils l'avoient rebuté ; et pour leur faire concevoir à quoi ils s'étoient exposés par leur obstination : Quiconque, ajouta-t-il, ira heurter contre cette pierre, elle le brisera ; et sur qui que ce soit que tombe cette pierre, elle l'écrasera. Les pharisiens, au lieu de profiter d'un avertissement si salutaire, n'en devinrent que plus animés contre ce divin Maître ; et, selon l'expression de l'évangéliste, leur ressentiment passa jusques à la fureur. Ne nous endurcissons pas de la sorte ; mais détournons, par une sainte pénitence et un prompt changement de vie, l'affreux malheur dont nous sommes menacés. C'est à nous-mêmes que le Fils de Dieu prétendoit parler, aussi bien qu'aux pharisiens. Il est pour nous-mêmes, comme pour eux, cette pierre mystérieuse, cette pierre fondamentale. Or Dieu nous déclare que si jamais elle vient à tomber sur nous, nous en serons accablés ; et d'ailleurs il est indubitable qu'elle y tombera, si nous continuons à faire de criminels efforts pour la rejeter. Combien y en a-t-il déjà qu'elle a brisés ? combien de grands de la terre ? combien de potentats et de monarques ? Quand un Julien s'écrioit, dans l'extrémité de son désespoir, *Vicisti, Galilæe*, Tu as vaincu, Galiléen ; ne confessoit-il pas qu'il succomboit sous le poids de la colère de ce Dieu vengeur, et que c'étoit son bras tout-puissant qui le frappoit ? Combien de particuliers dans le christianisme ont éprouvé le même sort, ou sont en danger de l'éprouver bientôt ?

Car non-seulement ce sont des rebelles à leur Sauveur, mais des ingrats, d'autant plus condamnables en qualité de chrétiens, qu'ils ont été plus comblés de grâces. Abus, de se persuader que Jésus-Christ, dans le jugement qu'il fera de nous, nous doive être plus favorable, parce que nous aurons eu plus de part à ses bienfaits et à son amour. C'est pour cela même, au contraire, qu'il se rendra plus inflexible à notre égard. Que disoit-il à ces villes de Bethsaïde et de Corozain, lorsqu'il lançoit contre elle ses anathèmes, parce qu'elles étoient demeurées dans leur aveuglement malgré ses miracles ? Il leur reprochoit que si des païens et des idolâtres eussent été témoins des mêmes merveilles, ils auroient pris le sac et le cilice pour faire pénitence ; et par-là même il leur annonçoit qu'elles seroient plus sévèrement punies que ces idolâtres et ces païens. Or qu'avoit fait Jésus-Christ dans Bethsaïde, qu'avoit-il fait dans Corozain, en comparaison de ce qu'il a fait dans nous et pour nous ? Il ne visita qu'une fois Bethsaïde, et combien de fois nous a-t-il honorés de ses visites intérieures ? Il ne fit entendre qu'une fois sa parole dans Corozain ; et ne l'avons-nous pas mille fois entendue ? Que répondra donc un chrétien quand Jésus-Christ lui dira : Vois, malheureux, et compte toutes les grâces

que tu as reçues de moi. Avec ces seules grâces, j'aurois converti dans le paganisme des nations entières, et tu n'en as pas été meilleur. A quoi t'ont servi tant d'avis, tant d'instructions, tant de connoissances, tant de bons sentiments, tant de moyens de salut? Tout cela me demande justice contre toi, et cette justice sera mesurée selon ma miséricorde. Or ma miséricorde pour toi n'a point eu de bornes : apprends quelle justice tu dois attendre.

Justice d'autant plus redoutable pour nous, qu'ayant vécu dans la loi de Jésus-Christ, nous serons jugés selon la loi de Jésus-Christ. Quel titre de condamnation, et quel sujet de frayeur ! y avons-nous jamais fait une réflexion sérieuse? Etre jugé selon la loi la plus sainte, selon la loi la plus pure, selon la loi la plus irrépréhensible ! tellement que cette loi de Jésus-Christ, qui doit être pour nous un fonds de mérite et un principe de vie, servira, contre l'intention de Dieu et de Jésus-Christ même, à notre réprobation et à notre perte. Ce n'est pas, au reste, que la loi de Jésus-Christ soit mauvaise en soi, ni que ce qui est bon en soi puisse être mauvais en nous : mais, dit l'Apôtre, c'est que la concupiscence et nos passions, dont nous nous laissons dominer, s'élèvent en nous contre cette loi, et qu'à l'occasion de cette loi qu'elles nous font violer, elles nous deviennent des sources plus abondantes de péché.

Voilà, mes chers auditeurs, ce que nous ne pouvons prévenir avec trop de soin. Ne sommes-nous donc chrétiens que pour être un jour plus réprouvés? Cette glorieuse qualité que nous portons ne sera-t-elle pour nous qu'un caractère de damnation? A qui nous en pourrions-nous prendre, et qui en pourrions-nous accuser? Sera-ce Dieu qui nous a donné un Sauveur, et qui nous a aimés jusqu'à livrer pour notre salut son Fils unique? Sera-ce ce Sauveur que Dieu nous a donné, ce Fils unique du Père, lequel a bien voulu quitter le séjour de sa gloire, et venir sur la terre pour travailler à l'ouvrage de notre rédemption? Reconnoissons que nous serons nous-mêmes les auteurs de notre ruine, et que nous ne pourrions l'imputer qu'à nous-mêmes. Dans le juste effroi dont nous devons être saisis, adressons-nous à ce même Sauveur que nous avons tant de fois renoncé, et qui veut bien encore nous recevoir, malgré toutes nos infidélités. Ce n'est présentement qu'un Dieu de miséricorde : profitons de cette heureuse disposition, et ne laissons pas échapper un temps si favorable. Pleurons nos égarements passés : ce ne sera pas en vain, si nos larmes sont accompagnées d'une sainte résolution pour l'avenir. Faisons à Jésus-Christ la même protestation que Pierre, mais faisons-la avec plus d'humilité, et par-là même avec plus d'efficace et plus de constance que ce disciple présomptueux : *Etiam si oportuerit me mori,*

non te negabo ¹, Je suis un infidèle, Seigneur, ou plutôt je l'ai été, et ne le veux plus être. Vous êtes encore assez miséricordieux pour oublier toutes mes révoltes; et c'est ce qui m'attache à vous pour jamais : *Non te negabo*. Non, Seigneur, quoi qu'il arrive, et quoi qu'il m'en puisse coûter, je ne vous renoncerai plus. Que dis-je? et me suffit-il de ne vous plus renoncer? Il faut désormais me déclarer ouvertement pour vous, il faut pour la juste réparation de tant de scandales, et pour l'honneur de votre loi, la professer hautement, la pratiquer exactement, l'accomplir parfaitement et dans toute son étendue. Il le faut malgré toute considération humaine; il le faut, malgré tous les discours et tous les respects du monde; il le faut aux dépens de ma fortune, au péril de ma vie, au prix de mon sang : *Etiam si oportuerit me mori*. J'en serai bien payé, Seigneur, et bien récompensé, puisque vous me promettez de me reconnoître devant votre Père après que je vous aurai confessé devant les hommes, et de me mettre en possession de votre royaume, où nous conduise, etc.

EXHORTATION

SUR LE SOUFFLET DONNÉ A JÉSUS-CHRIST DEVANT LE GRAND PRÊTRE.

Hæc cum dixisset, unus assistens ministrorum dedit alapam Jesu, dicens : Sic respondes pontifici ?

Jésus ayant parlé de la sorte, un des soldats qui étoit à son côté lui donna un soufflet : en disant : Est-ce ainsi que vous répondez au grand prêtre? *Saint Jean*, chap. xviii.

Qu'avoit donc répondu le Sauveur du monde, interrogé par le grand prêtre, et qu'avoit-il dit qui méritât une si prompte punition, et qui dût lui attirer un tel outrage? Anne lui demandoit compte de sa doctrine; et pour la justifier devant ce pontife, il l'avoit renvoyé à ses disciples, et vouloit que sur ce point ils fussent appelés en témoignage. Étoit-ce là son crime, et falloit-il pour cela l'insulter et lui meurtrir le visage d'un soufflet? Mais, Chrétiens, ne raisonnons point ici selon les lois de la justice : elles y sont toutes violées, et le moyen que le bon droit eût quelque part dans un jugement où la passion domine, et l'une des plus violentes passions, qui est l'envie? Ce que nous devons uniquement considérer comme le sujet tout ensemble et de notre admiration et de notre imitation, c'est l'invincible constance du Fils de Dieu dans une conjoncture capable de déconcerter et de troubler l'homme le plus ferme et le plus maître de lui-même. Voilà ce qu'il avoit prévu, et sur quoi il s'étoit déjà si clairement expliqué, quand il disoit, par la bouche de son prophète : *Faciem meam non averti ab increpantibus, et conspuentibus in me* ² : Je n'ai point dé-

¹ *Matth.*, 26. — ² *Isai.*, 50.

tourné mon visage pour me mettre à couvert des coups de mes ennemis, et de toutes les extrémités où ils se portoit contre moi. Voilà par où il a prétendu nous former nous-mêmes aux injures, et nous apprendre comment nous devons les recevoir. Leçon, mes chers auditeurs, si nécessaire dans le commerce de la vie ! Recevoir les injures comme Jésus-Christ les a reçues, c'est-à-dire les supporter, et même les agréer : les supporter, en les recevant avec patience ; et même les agréer, en les recevant avec joie : les supporter sans en poursuivre la vengeance et sans éclater ; et même les agréer, surtout en certaines rencontres, jusqu'à s'y exposer, et à les aimer. Que je m'estimerois heureux si je pouvois bien aujourd'hui vous imprimer l'un et l'autre dans le cœur ! C'est le dessein que je me propose, et tout le partage de cette exhortation.

PREMIÈRE PARTIE.

Quelle épreuve pour la patience de Jésus-Christ ! un soufflet reçu, et reçu devant une nombreuse assemblée, et reçu comme un châtiement et une correction, et reçu de la main d'un soldat et d'un homme méprisable ! car toutes ces circonstances sont remarquables. Et prenez garde encore, s'il vous plaît. De qui s'agit-il, et de quoi s'agit-il ? De qui, dis-je, s'agit-il ? Du Messie, de l'envoyé de Dieu, d'un Homme-Dieu, d'un Dieu. Et de quoi s'agit-il ? De l'outrage le plus sanglant, d'une injure qui, parmi les hommes, est une insulte, est une flétrissure, est un opprobre et une ignominie. Le Sauveur du monde n'en pouvoit-il pas tirer une vengeance éclatante ? Ah ! Chrétiens, il n'a qu'à prononcer une parole, et le feu du ciel descendra pour foudroyer cet audacieux qui l'a frappé ; il n'a qu'à prier son Père, et son Père, s'il est besoin, lui enverra des légions d'anges pour le seconder ; il n'a qu'à mettre en œuvre sa propre vertu, et elle fera des miracles pour sa défense. Je dis plus : non-seulement il est en pouvoir de venger sur l'heure un tel affront, mais, selon toute la raison, il semble y être engagé, et le devoir ; car il est question de prévenir un scandale, ou de le réparer. On l'accuse d'avoir offensé le pontife, et blessé le respect dû à cette suprême dignité. C'est pour cela qu'on s'élève contre lui, et qu'on le maltraite. Le souffrira-t-il ? mais ce sera autoriser le reproche qu'on lui fait, mais ce sera en quelque sorte justifier le traitement indigne qu'il reçoit, mais ce sera laisser impunément répandre une tache sur sa sainteté, dont on cherche à ternir l'éclat. Tout cela est vrai, mes chers auditeurs, et tout cela néanmoins ne le peut porter à se faire justice : pourquoi ? parce que la justice qu'il se feroit, quoique juste et fondée sur le droit le plus certain, auroit toujours quelque couleur de ressentiment propre et de

vengeance. Or il veut détruire dans le cœur des hommes et dans leur conduite tout ressentiment et toute vengeance, et même toute couleur de ressentiment et de vengeance.

Ce n'est pas que la vengeance ne lui appartienne : car en qualité de Dieu et de souverain Maître, il a dit et il a pu dire : *Mihi vindicta* ¹. Mais si elle lui appartient en qualité de Dieu, elle ne lui appartient pas en qualité d'homme. Or, étant homme et Dieu tout ensemble, il y avoit à craindre que ce qui viendrait de Dieu ne fût imputé à l'homme ; et parce qu'il étoit important que jamais l'homme n'entreprît de se venger, et qu'il n'eût pour cela aucun titre apparent, voilà pourquoi ce Dieu-Homme ne se venge pas lui-même. Il avoit fait un miracle dans le jardin, en renversant d'une parole les soldats envoyés pour se saisir de sa personne : mais il l'avoit fait avant qu'ils l'eussent attaqué, et qu'ils eussent porté les mains sur lui ; c'est-à-dire dans un temps où l'on ne pouvoit regarder ce miracle comme une vengeance. Maintenant qu'il a reçu l'injure, il demeure, pour ainsi dire, sans action. S'il faisoit un nouveau miracle, il feroit redouter à ses ennemis sa toute-puissance ; mais il aime mieux paroître foible, que de paroître agir avec aigreur et par passion. Si donc il répond à cet insolent qui l'outrage, ce n'est point en s'élevant, ni en se récriant, mais avec une modestie et une douceur que rien n'altère. Si j'ai mal parlé, lui dit-il, faites voir en quoi : sinon, pourquoi me frappez-vous ? *Si malè locutus sum, testimonium perhibe de malo : si autem benè, cur me cædis* ² ? Voilà où il s'en tient, et toute la satisfaction qu'il demande. Mais de prendre lui-même sa cause et ses intérêts, de rendre à l'injuste agresseur qui l'offense mal pour mal, et de réprimer son audace par une punition exemplaire, c'est ce qu'il ne fera pas, parce que cette punition, ainsi que je vous l'ai fait remarquer, quelque légitime d'ailleurs et quelque équitable qu'elle fût, pourroit être faussement interprétée, et confondue avec une vengeance toute naturelle.

Ainsi, mes Frères, ce divin Sauveur évite, autant qu'il est possible, et fuit jusqu'à l'ombre de la vengeance, parce qu'il est venu abolir la vengeance même, et l'extirper de la société des hommes. Or, en matière de vengeance, l'ombre et le corps sont presque inséparables ; et pour détruire le corps, qui est un corps de péché, il en faut détruire l'ombre la plus légère. Comme législateur de la loi nouvelle, il avoit fait là-dessus son commandement, et il s'en étoit déclaré dans ses divines instructions : mais, dit saint Chrysostome, cela ne suffisoit pas. Il falloit pourvoir à la sûreté de ce commandement, et mettre ce précepte à couvert de tous les stratagèmes et de toutes les subtilités.

¹ Rom., 12. — ² Joan., 18.

dont la passion des hommes se sert pour en éluder l'obligation et la pratique. Car il n'est pas croyable, ajoute ce saint docteur, combien de ruses et combien d'artifices l'amour-propre sait là-dessus imaginer, tantôt nous persuadant qu'on nous fait injure, lorsque ce n'est qu'une injure chimérique; tantôt, s'il y a quelque chose de réel, nous l'exagérant, l'augmentant, le défigurant, l'empoisonnant; tantôt, pour colorer nos vengeances, nous les déguisant sous le masque de zèle et d'équité, nous les proposant comme permises, comme raisonnables, comme saintes; nous fournissant des prétextes pour les exécuter, des autorités pour s'y conformer, mille adoucissements pour les pallier. Il étoit, dis-je, nécessaire de renverser tout cela: et parce que, pour le renverser et l'anéantir, il étoit d'une égale importance d'ôter à l'homme sur ce point la liberté de son raisonnement; parce que, s'il y a chose pernicieuse et trompeuse, c'est le raisonnement d'un esprit piqué et animé; parce qu'il n'y a que la passion alors qui raisonne, et que rien n'est plus faux ni plus outré que le raisonnement de la passion, il falloit que Dieu, ou que Jésus-Christ, Fils de Dieu, fortifiât sa loi d'une conviction qui fût au-dessus de tout le raisonnement humain. Or cette conviction sans réplique, poursuit saint Chrysostome, c'est son exemple.

Oui, Chrétiens, c'est l'exemple de ce soufflet qu'il laisse impuni, et dont il ne demande nulle réparation. Car s'il ne vouloit pas lui-même tirer raison d'une injure si publique et si atroce, s'il ne vouloit pas y employer cette vertu souveraine qui dans un moment forme les tonnerres, et les lance sur la tête des criminels pour punir leurs crimes et leur faire sentir la sévérité de ses châtimens, du moins ne pouvoit-il pas s'adresser au juge? ne pouvoit-il pas lui porter sa plainte? ne pouvoit-il pas le prendre à témoin, et de son innocence outragée, et de la dignité même de ce pontife, blessée par un attentat commis au pied de son tribunal et sous ses yeux? Mais il abandonne tous ses droits, il oublie tous ses intérêts, il sacrifie toute sa gloire, et n'est attentif qu'à nous donner un modèle sensible de la patience la plus héroïque et la plus parfaite.

Exemple, encore une fois, si convaincant, qu'il ne nous laisse nulle ressource où nous puissions nous retrancher. Car vous avez beau, mon cher auditeur, raisonner et vous défendre: après l'exemple de Jésus-Christ, il faut se taire et céder. Il n'y a point d'autre règle à suivre que celle-là, point d'autre principe de morale. Principe d'une évidence entière et absolue; principe d'autant plus incontestable, qu'il est plus proportionné à nos connoissances et plus palpable; principe selon lequel nous devons juger de tous les autres, auquel nous devons rapporter tous les autres, sur lequel nous devons rectifier

tous les autres ; principe seul capable de réprimer tous les mouvements et toutes les saillies du cœur le plus irrité et le plus emporté, pour peu que ce soit encore un cœur chrétien. En un mot , principe d'où suit nécessairement cette grande conséquence exprimée dans l'Evangile, et marquée par le Sauveur du monde comme un article capital de la doctrine toute céleste qu'il est venu nous enseigner : *Ego autem dico vobis non resistere malo ; sed si quis percusserit te in dexteram maxillam tuam , præbe illi et alteram* ¹. Pour moi , je vous dis de ne point repousser la violence par la violence ; mais si quelqu'un vous frappe sur la joue droite , présentez-lui encore la gauche ; c'est-à-dire souffrez-le sans bruit , sans animosité , sans fiel. Si Jésus-Christ eût seulement parlé de la sorte en maître et en docteur , ce seroit toujours une parole respectable pour nous , puisqu'elle seroit toujours pleine de sainteté et de sagesse : mais après tout , en la respectant , nous aurions pu dire que c'est une parole d'une sainteté bien sévère et d'une pratique bien dure : *Durus est hic sermo*. Ainsi s'expliquoient , quoique sur un autre sujet , les Capharnaïtes , et ainsi nous en serions-nous expliqués nous-mêmes. Le Fils de Dieu l'a prévu , et voici le remède qu'il y apporte. Hé bien ! nous dit-il , s'il faut tempérer la dureté apparente de ma parole , je la tempérerai , je l'adoucirai , et par où ? par mon exemple. Car je ne veux pas qu'elle devienne un scandale pour vous , et que cette parole , qui est une parole de vie , vous donne lieu de me quitter , et de vous perdre en vous éloignant de moi. Est-il rien de plus outrageant qu'un soufflet ? or je m'exposerai à cet outrage , et ma patience sera le tempérament , et l'adoucissement de cette parole que vous trouvez si rigoureuse , et qui vous semble si impraticable.

En effet , Chrétiens , il est impossible de ne pas goûter cette parole du Sauveur des hommes , tout amère qu'elle paroît , quand on le voit l'accomplir lui-même avant nous. Et ne me répondez point qu'il en a trop exigé de nous , lorsqu'il a voulu que son exemple nous servit de règle : comme si l'exemple de cet Homme-Dieu ne devoit pas être la règle de toute notre vie ; comme s'il n'avoit pas prétendu réformer le monde , autant par la force de son exemple que par l'efficace de sa prédication ; comme si ce n'étoit pas dans cette vue qu'il s'est fait semblable à nous et de même nature que nous , afin que nous pussions aussi nous-mêmes nous conformer à lui , et que son exemple fit plus d'impression sur nous ; comme si en particulier cet exemple d'un Dieu supportant la plus griève offense n'étoit pas le plus pressant reproche et la plus haute condamnation de nos délicatesses infinies , de nos sensibilités extrêmes sur tout ce qui concerne le faux honneur d'un

¹ Matth., 5.

siècle, de nos impatiences et de nos vivacités que rien ne modère, que rien n'apaise, que rien ne peut satisfaire.

Car voilà, mes chers auditeurs, le désordre où nous sommes tombés, et qui croît tous les jours; voilà ce que tous les prédicateurs de l'Évangile, avec tout leur zèle et toute leur éloquence, n'ont pu corriger; voilà, de tous les vices, le dernier dont nous travaillons à nous défaire et dont nous croyons devoir nous défaire. Il y a des sages dans le monde qui, par raison et même par christianisme, mènent une vie assez réglée: point d'intrigues ni d'habitudes criminelles, point d'excès, de débauches, de scandales; bonne foi, droiture, fidélité en tout: il y a des âmes pieuses et dévotes qui s'adonnent avec édification à toutes les pratiques saintes, qui visitent les autels, qui écoutent la parole de Dieu, qui vaquent à l'oraison, qui fréquentent les sacrements, qui exercent la charité envers les pauvres; il y a des âmes religieuses qui vont encore plus loin, et qui, en vue de s'élever et de parvenir à la plus sublime perfection, se dépouillent de tous les biens de la terre, renoncent à tous les plaisirs des sens, se renferment dans le cloître, et là passent leurs jours dans la pauvreté, dans l'obscurité, dans la sujétion et la dépendance, dans la pénitence et la mortification: effets de la grâce du Seigneur, qui se sont perpétués jusque dans ces derniers siècles, et dont nous ne pouvons trop le bénir. Mais, oserai-je le dire? parmi ces sages chrétiens, parmi ces âmes vertueuses, ou faisant profession d'une piété particulière, parmi ces âmes parfaites, ou voulant l'être, et pour cela retirées dans les solitudes et dans les monastères, à peine peut-être s'en trouvera-t-il un seul qui sache dissimuler une injure, qui sache l'oublier et la pardonner. On apprend tout le reste, on se forme à tout le reste, on s'exerce dans tout le reste; on apprend à jeûner, on apprend à veiller, on apprend à prier, on apprend à méditer, on apprend à macérer sa chair et à la mortifier; mais le silence, mais la patience, mais la charité, mais la modération, l'empire sur soi-même et sur les mouvements de son cœur, dans les occasions et sur les matières où l'on se croit offensé, c'est en toutes les conditions et en tous les états ce qu'on n'apprend presque jamais, et ce qu'on ne veut pas même apprendre. On se fait un point de conduite et de sagesse de n'être pas si bon, ni si endurant; on n'aime point à passer pour une personne que l'on puisse aisément attaquer, et qui ne sache pas se défendre; on s'applaudit au contraire de s'être rendu comme invulnérable, et d'avoir accoutumé les gens à nous craindre et à nous ménager; on a là-dessus mille raisons de prudence, de bienséance, de justice, mais raisons qui, bien examinées et bien pesées, se réduisent toutes à une seule, savoir, qu'on ne veut rien souffrir.

Avec cela néanmoins , on est déclaré pour la plus étroite morale , on demeure les heures entières aux pieds du Seigneur ; on est dans un quartier , dans une société , dans une maison un modèle de vertu ; on a des ravissements et des extases ; c'est-à-dire qu'on est comme ces montagnes dont parle l'Écriture , qu'il suffit de toucher pour faire sortir de leur sein d'épaisses fumées et des flammes ardentes : *Tangemontes, et fumigabunt* ¹. Ah ! ce sont des montagnes que ces âmes si pures et si saintes , ou prétendues telles ; ce sont de hautes montagnes , des montagnes élevées presque jusqu'au troisième ciel , par la sublimité de leurs sentiments et de leurs vues ; mais allez tant soit peu heurter contre elles , qu'il vous échappe une parole , un geste , un air de mépris , une légère contradiction qui les choque , ce sont alors des montagnes fumantes et tout embrasées ; ou si elles se resserrent dans elles-mêmes , et ne produisent rien au-dehors , c'est pour nourrir en secret un venin caché qui agit lentement , mais pour n'agir ensuite et selon les rencontres que plus efficacement et que plus malignement. Écueil fatal à l'innocence de tant d'âmes , du reste les plus irréprochables ; écueil capable de les perdre , et de les perdre partout , parce qu'on n'en est nulle part à couvert , et que c'est souvent dans les assemblées les plus régulières d'ailleurs qu'il est plus à craindre.

Quoi qu'il en soit , mon cher auditeur , et qui que vous soyez , j'en reviens à l'exemple que notre mystère nous présente : c'est celui de Jésus-Christ. Car ce que le Prophète disoit à Dieu , je ne ferai point difficulté de vous l'appliquer ici , et de vous dire à vous-même : *Respice in faciem Christi tui* ². Vous êtes touché , mon cher Frère , de la manière dont on a parlé de vous , dont on s'est comporté envers vous , et vous avez bien de la peine à modérer là-dessus votre chagrin et à le digérer. Mille considérations devroient vous retenir , et je pourrois les produire et les employer pour adoucir l'amertume de votre cœur ; mais il ne m'en faut qu'une : envisagez votre Christ ; voyez cette face respectable et adorable aux anges mêmes , couverte d'un soufflet : *Respice in faciem Christi tui* : c'est votre Christ , puisque c'est pour vous qu'il a reçu l'onction divine ; votre Christ puisque c'est à vous qu'il s'est donné , et pour vous qu'il s'est livré et immolé , *Christi tui* ; mais je dis plus , c'est votre Dieu. Or comparez personne à personne , injure à injure ; la personne sacrée d'un Homme-Dieu et la vôtre , foible et vile créature ; un soufflet , et l'offense peut-être assez peu remarquable par elle-même , que vous relevez néanmoins avec tant de bruit , et dont vous vous plaignez avec tant d'exagération et tant de chaleur. Il y va de votre honneur , dites-vous ; mais

¹ *Psalm.* 143 — ² *Psalm.* 83.

votre honneur est-il plus précieux que celui du Fils de Dieu , et que celui de Dieu même ? il y va de votre intérêt , ajoutez-vous ; mais votre intérêt est-il plus important que celui de toute la religion , intéressée dans l'injure faite à son chef et à son divin auteur ? On vous a traité indignement , et sans nul respect de votre rang , de votre nom , de votre naissance ; mais l'indignité est - elle plus grande à votre égard qu'elle ne l'étoit à l'égard de la souveraine majesté ? Imaginez tout ce qu'il vous plaira ; l'exemple que je vous mets devant les yeux aura toujours la même force ; et quoi que vous puissiez alléguer , j'aurai toujours droit de vous répondre : *Respice in faciem Christi tui*. Oui , regardez-le ce Christ , et apprenez de lui non-seulement à supporter les injures avec patience , mais avec joie ; et même , selon les conjonctures et les besoins , à vous y exposer et à les aimer : c'est la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Non , Chrétiens , ce n'est point assez que l'exemple du Fils de Dieu fasse mourir dans nos cœurs tout sentiment de vengeance ; je prétends qu'il y doit produire quelque chose encore de plus ; je prétends qu'il doit nous préparer aux affronts , aux mépris , à tout ce qu'il y a de plus sensible en matière d'honneur. Et pour vous mieux déclarer ma pensée , qu'est-ce , dans le sens où je l'entends , que de nous préparer à tout cela ? est-ce nous mettre dans la disposition d'endurer généreusement tout cela ? c'est trop peu ; d'accepter de la main de Dieu et volontairement tout cela ? ce n'est point encore à quoi je me borne ; d'agréer tout cela , de l'honorer , d'en faire gloire et de le rechercher ? voilà le point où nous devons tendre , et que j'ose ici vous proposer comme un point essentiel et souvent indispensable. On ne peut , ce semble , porter la perfection à un plus sublime degré ; mais après tout , la loi chrétienne va jusque-là , et cette perfection qui nous paroît si relevée est , en je ne sais combien d'occasions qui se présentent tous les jours , un précepte évangélique et une obligation. Développons cet article important , et donnons - lui tout l'éclaircissement nécessaire , afin que vous le puissiez bien comprendre.

Ainsi , par exemple , pour être déterminé , comme je le dois être , à pardonner de bonne foi , et à m'interdire toute vengeance ; pour être prêt , en mille rencontres , à soutenir la cause de Dieu , et à la défendre ; pour m'opposer à des scandales que je vois naître à toute heure dans le commerce du monde , et que ma charge , que ma dignité , que mon ministère m'engagent à réprimer , autant qu'il est en moi et qu'il dépend de moi ; pour me dégager de tant de considérations particulières , qui pourroient m'arrêter lorsqu'il s'agit de l'hon-

neur de la religion et de ses intérêts ; en un mot , pour être dans une résolution inébranlable , quoi qu'il arrive , et quoi qu'on en puisse dire , de me comporter en chrétien , et de n'en pas démentir une fois la glorieuse qualité : pour cela , dis-je , et pour bien d'autres devoirs dont le détail seroit infini , combien y a-t-il de contradictions , de chagrins , de retours fâcheux , de faux jugements , de railleries , de médisances , de paroles aigres , de reproches , enfin d'outrages à essuyer ? Or le moyen de n'en être point ébranlé , si l'on n'est dans la disposition de les aimer pour Dieu , de les agréer pour Dieu , de les honorer , de s'en glorifier pour Dieu ? Car voilà comment la foi que nous professons exige de nous les mêmes sentiments que témoignent les apôtres lorsqu'on les calomnioit , qu'on les insultoit dans les places publiques , et qu'ils se tenoient heureux d'endurer toutes sortes d'opprobres pour le nom de Jésus-Christ : *Ibant gaudentes à conspectu concilii , quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati* ¹.

Il est vrai , Chrétiens , et je l'ai reconnu d'abord , que pour en venir là , il faut une vertu bien pure et bien généreuse , et c'est néanmoins une vertu nécessaire. Mais si la religion nous impose une loi si difficile et si contraire aux sens et à la nature , elle a bien aussi de quoi nous en faciliter la pratique ; et , sans parler des autres motifs qu'elle nous fournit , en est-il un plus puissant et plus capable de nous consoler dans les humiliations de la vie et de nous animer , que le soufflet donné au Sauveur du monde , et , malgré toute l'ignominie qui y étoit attachée , désiré et recherché par cet Homme-Dieu ? Prenez garde , en effet , qu'il ne l'a reçu que parce qu'il l'a voulu recevoir : car il ne tenoit qu'à lui d'arrêter le bras sacrilège de l'insolent qui le frappa. Non-seulement il n'a point voulu se défendre de cet outrage , mais il l'a souhaité , mais il s'y est disposé , mais il en a fait le sujet de ses vœux les plus ardents , et comme ses délices. D'où vient que le prophète Jérémie , parlant de ce divin Sauveur et de ses souffrances , se servoit d'une expression bien propre et bien énergique , savoir , qu'il seroit rassasié d'opprobres : *Saturabitur opprobriis* ². Une viande dont nous avons horreur , nous la rejetons , ou , si le besoin nous force d'en user , du moins n'en prenons-nous qu'autant qu'il suffit selon la nécessité présente , et rien davantage : mais que ce soit une viande à notre goût , nous la mangeons avec appétit , et même avec avidité , jusqu'à nous en remplir et nous en rassasier. Voilà comment notre adorable Maître s'est , pour ainsi dire , nourri de la confusion ; voilà comment il en a contenté sa faim : *Saturabitur*. Or ce qui a été la nourriture d'un Dieu et l'objet de ses désirs , pour procurer la gloire

¹ Act., 5. — ² Lam., 3.

de son Père et le salut des hommes , ne doit-il pas nous devenir respectable , nous devenir vénérable , nous devenir aimable , partout où la même gloire et le même salut se trouvent intéressés ?

C'est pour cela que les Saints se sont réjouis d'être en butte aux persécutions et aux mépris du monde ; et que bien loin de s'en offenser , ils les regardoient comme des faveurs. C'est pour cela que saint Paul , qui sentoit autant que personne , et qui connoissoit le véritable honneur , puisqu'il étoit d'un sang noble et citoyen romain , se faisoit néanmoins , ainsi qu'il l'a hautement et si souvent déclaré , un plaisir des affronts même les plus sanglants , *Propter quod placeo mihi in contumeliis* ¹. Il ne disoit pas seulement , Je me console , je me résigne , je me fortifie dans les outrages ; mais , Je m'y plais ; pourquoi ? parce que mon Sauveur les a sanctifiés , et me les a rendus précieux. C'est pour cela que David , tout roi qu'il étoit , dans la seule vue de ce mystère , je veux dire d'un Dieu si indignement et si violemment insulté , au lieu de fuir les opprobres , les attendoit , les demandoit , les recevoit avec action de grâces et comme des bienfaits : *Improperium expectavit cor meum* ². Séméï , l'un de ses sujets , le chargeoit de malédictions et de reproches , mais ce prince en bénissoit Dieu. Toute sa cour , justement irritée , vouloit réprimer l'audace et la violence de cet emporté ; mais ce prince les retenoit : Laissez-le , leur disoit-il ; c'est une humiliation que Dieu m'envoie ; c'est un don de sa main , ne me l'enlevez pas. Qui pouvoit inspirer à David un sentiment si peu ordinaire dans un roi , et même si opposé à toutes les raisons d'état ? Ah ! Chrétiens , rien autre chose que la considération de son Dieu et de son Sauveur , qui se faisoit déjà connoître à lui par les lumières de l'esprit prophétique , et qui en particulier lui révéloit toutes les ignominies de sa passion. Il voyoit ce Dieu de gloire , cette souveraine majesté , déshonoré par un soufflet ; et à ce spectacle , touché d'un saint zèle : Hé ! Seigneur , s'écrioit-il , qui craindroit après cela toutes les injures du monde , et qui ne les souhaiteroit pas , puisque vous les prenez pour vous-même , et que vous en faites les apanages de votre adorable humanité ? Voilà pourquoi , mon Dieu , je les reçois , non plus précisément comme une épreuve de ma patience , car je n'ai plus en quelque manière besoin de cette vertu ; mais comme l'accomplissement des vœux de mon âme , qui les attend et qui y aspire : *Improperium expectavit cor meum*. Prenez garde , Chrétiens , à la raison qu'il en apporte : elle contient en abrégé tout le précis de la doctrine évangélique : *Quoniam opprobria exprobrantium tibi ceciderunt super me* ³. C'est , mon Dieu , ajoutoit-il , que tous les outrages qui vous ont été faits dans votre

¹ 1 Cor., 12. — ² Psalm., 68. — ³ Ibid.

douloureuse passion , sont par avance retombés sur moi. C'est que j'y ai pensé attentivement , que je les ai considérés , et qu'en y pensant , qu'en les considérant , je les ai vivement ressentis moi-même. C'est qu'ils ont fait sur mon cœur une impression de grâce , et que cette grâce , que cette impression divine m'a porté à les aimer : je ne dis pas seulement (c'est saint Augustin qui développe ainsi les paroles de ce prophète - roi , dans l'exposition du Psaume soixantième) , je ne dis pas seulement , Seigneur , à les aimer dans vous , mais dans moi. Car lors même que c'est à moi qu'on s'attaque , et que par-là les injures me deviennent personnelles , je les regarde néanmoins comme les vôtres , et les envisageant de cette sorte , comment ne les aimerois - je pas ? Oui , Seigneur , ce sont les vôtres , puisque vous les avez fait passer de vous en moi , et qu'après les avoir éprouvées d'abord , vous les avez fait rejaillir sur moi : *Quoniam opprobria exprobrantium tibi ceciderunt super me.*

Il faut toujours convenir , mes chers auditeurs , qu'il n'y a que la religion , et que la religion la plus sainte , qui puisse établir une âme dans une telle disposition ; et ne nous en étonnons pas : car il n'y a que la religion qui puisse nous faire rendre hommage aux opprobres d'un Homme-Dieu. Il faut convenir que ce n'est ni la chair ni le sang qui nous révèle ces grandes maximes et cette haute morale , mais le Père qui est dans le ciel , mais le Fils qui est descendu sur la terre , mais le Saint-Esprit qui réside en nous. Il faut convenir que c'est là comme le chef-d'œuvre de la grâce toute-puissante du Seigneur. Mais persuadons-nous bien encore une fois , et convainquons-nous fortement de cette vérité fondamentale , que sans cela l'on ne peut avoir l'esprit de Jésus-Christ , et par conséquent que sans cela même on ne peut être véritablement chrétien. C'est ce que toute l'Écriture nous annonce , et ce que chacun de nous doit s'appliquer à lui-même. Car voilà le point sur lequel je ne puis trop insister , et que nous ne pouvons trop méditer , qu'il est impossible d'être chrétien , et même simplement chrétien , si l'on n'est préparé de cœur à toutes les injures , puisqu'il y a mille occasions dans la vie où , sous peine de damnation , l'on est obligé de s'y exposer pour l'acquit de sa conscience et la sûreté de son salut ; qu'il est impossible que nous y soyons sincèrement préparés et de cœur , tandis que nous en conservons une aversion et une horreur volontaire ; et qu'il n'est pas enfin possible que nous n'en ayons toujours le même éloignement et la même horreur , à moins que nous n'en concevions la juste estime qui leur est due , et que nous ne les aimions selon Dieu et en Dieu. Tout cela est d'une suite et d'une liaison nécessaire ; pourquoi ? parce que nous fuions naturellement ce que nous n'aimons pas , et que nous

n'aimons pas ce que nous n'estimons pas, et que nous ne pouvons estimer ce que nous jugeons vil et méprisable. C'est donc par l'entendement qu'il faut commencer d'abord, afin de former ensuite dans le cœur les vrais sentiments que Dieu exige de nous. Selon l'estime que nous ferons de tout ce qui s'appelle dans le monde injures et outrages, nous apprendrons plus ou moins à les révéler et à les agréer.

Mais, dites-vous, comment estimerons-nous et comment aimerons-nous ce qui nous rabaisse dans l'opinion des hommes, ce qui nous humilie et ce qui nous perd d'honneur, ce qui passe dans la société civile pour une tache et une flétrissure? J'en conviens : tant que nous le regarderons en soi, et que nous ne porterons pas plus loin nos vues, nous ne le trouverons jamais estimable : mais ce n'est point en soi que nous le devons considérer, c'est en Jésus-Christ, et par rapport à Jésus-Christ. Je veux dire que nous le devons regarder comme une portion des opprobres de Jésus-Christ, comme un état de ressemblance avec Jésus-Christ, comme une matière de sacrifice à Jésus-Christ, et comme un sujet qu'il nous fournit de lui marquer notre attachement et notre constance. Or, sous ce regard, il n'y a rien de si outrageant et de si infamant, selon l'esprit du siècle, qui ne nous devienne glorieux selon l'esprit de la foi, et que nous n'embrassions comme un avantage pour nous et comme un bonheur.

Ceci néanmoins demande encore quelque explication, et cette doctrine que je vous prêche est si fort au-dessus de l'homme, que je ne puis trop vous la rendre intelligible, ni trop vous faire connoître où dans la pratique elle doit s'étendre, et où elle peut se borner. Car à quoi se réduit ce langage si inconnu au monde, et que signifient ces expressions si nouvelles peut-être pour vous, et dont votre foiblesse est étonnée : estimer les injures, aimer les injures, se réjouir dans les injures, recevoir de bon gré les injures, et même avec plaisir? Je ne prétends pas vous faire entendre par-là qu'il soit absolument nécessaire d'étouffer toutes les répugnances que nous y avons, je ne prétends pas que nous y devions être tout-à-fait insensibles, tellement qu'elles ne nous causent nulle altération, même involontaire, nul de ces retours intérieurs, nulle de ces peines presque inséparables de notre humanité; je ne prétends pas que nous y trouvions un goût qui flatte le cœur, et qui soit conforme aux inclinations de la chair. Je sais que les Saints ont été jusque-là; qu'ils ont si bien réprimé en eux et fait mourir la nature, que toutes les insultes et tous les affronts n'étoient pas capables de troubler un moment la paix de leur âme; qu'ils s'y étoient comme endurcis, ou pour mieux dire qu'ils les goûtoient aussi sensiblement, aussi agréablement, aussi délicieusement, qu'un

esprit ambitieux goûte les vaines distinctions et les faux honneurs du siècle : je le sais , et combien d'exemples en pourrois-je produire ? Mais je ne puis ignorer aussi que ces vertus extraordinaires et singulières , que ces miracles de l'humilité chrétienne , ne sont point d'une nécessité indispensable ; et puisque je m'en tiens ici à la nécessité , je dis qu'estimer en chrétien les injures , les aimer , s'y complaire , c'est dans un esprit de religion , malgré tous les raisonnements du monde et malgré toutes les révoltes des sens , se croire heureux de participer aux ignominies du Fils de Dieu , surtout lorsqu'il s'agit de la gloire de Dieu et de la défense de sa loi ; que c'est aimer mieux se voir méprisé , se voir moqué et raillé , se voir condamné et persécuté pour la justice , que d'être élevé et applaudi en commettant l'iniquité ; que c'est être dans la résolution , et dans une forte résolution , de ne se départir jamais de la plus exacte vertu , soit par l'espérance d'un éclat mondain , soit par le dégoût d'une vie cachée et d'une condition obscure.

Ce n'est pas que le cœur ne soit alors bien combattu ; qu'il ne se trouve exposé à de violentes agitations et à de grandes tentations ; que s'il s'écouloit lui-même , il ne franchît bientôt toutes les barrières qui l'arrêtent ? ou qu'au moins il ne se laissât emporter aux reproches , aux dépits , aux saillies de la colère et à toutes ses vivacités. Ce n'est pas même qu'à des moments fâcheux et critiques , où toute sa force semble l'abandonner , il ne tombe dans l'abattement , dans l'ennui , dans la désolation et une défaillance presque entière : car voilà , quelque résolu et quelque déterminé qu'il puisse être , ce que lui fait éprouver malgré lui la passion. Mais , au milieu de ces sentiments que la raison désavoue et où la volonté n'a point de part , au milieu de ces assauts , une âme demeure toujours fixe et comme immobile dans les mêmes principes , qui sont les principes évangéliques. Elle se dit toujours à elle-même que c'est un bien , et le souverain bien en cette vie , de pouvoir marquer à Dieu sa fidélité dans l'abjection. Elle se soutient par les paroles du Sauveur du monde à ses apôtres : On vous accusera , on vous calomnierà , on dira de vous toute sorte de mal ; mais pour cela ne vous relâchez point dans l'exercice de votre ministère , et ne vous affligez point , puisque au contraire vous devez vous en glorifier , et que vous en devez triompher de joie : *Gaudete et exultate* ¹. Elle se nourrit de ces pensées si vraies et si consolantes , que la plus belle gloire d'un chrétien est de faire à Dieu le sacrifice de toute propre gloire ; que si c'est le sacrifice le plus difficile , c'est aussi le plus méritoire pour l'éternité ; qu'une confusion soutenue pour une si bonne cause , et dans une vue si sainte , est un fonds qui profite au

¹ *Matth.*, 5.

centuple devant le Seigneur ; qu'on ne peut mieux lui témoigner que par-là son dévouement inviolable , et la préférence qu'on donne à son devoir par-dessus toute autre considération ; que s'il y a quelque amertume à ressentir d'abord, cette amertume se change bientôt dans une douceur solide, et quelquefois même très-sensible, dès qu'on vient à ouvrir les yeux de la foi, ou à prendre la balance du sanctuaire, pour juger d'une injure qui nous est faite et de l'humiliation qui nous en reste. Tout cela , encore une fois, et mille autres réflexions que fournit à une âme , non l'aveugle prudence du siècle, mais une sagesse toute divine, la rassurent, la fortifient, la ramènent de ses premiers troubles et de ses premiers mouvements, la rétablissent dans le calme, et lui font goûter la paix au milieu de ce qui excite tant de guerres et tant de dissensions parmi les hommes.

Dieu , de sa part, ne lui manque pas ; et autant que cette âme lui est fidèle, autant et plus encore se montre-t-il libéral envers elle. Il fait couler sa grâce avec abondance ; et qu'y a-t-il de si désagréable et de si rebutant que cette grâce ne puisse adoucir ? Avec l'onction de cette grâce , on est en état, si je l'ose dire, d'affronter, pour l'honneur de Dieu, pour la défense de l'Eglise, pour le progrès de la religion, pour la pratique et l'observation de ses devoirs, tous les outrages et tous les opprobres. Plus il s'en présente, plus on s'écrie avec le Prophète royal : *Bonum mihi quia humiliasti me*¹ : Soyez béni, Seigneur, d'avoir permis que je fusse ainsi humilié, puisque je le suis pour vous. On se rend intérieurement et devant Dieu le même témoignage que se rendoit le grand Apôtre, et l'on dit avec la même confiance que lui : *Maledicimur, et benedicimus*², Nous sommes chargés de malédictions, et nous ne croyons pas devoir autrement y répondre que par des bénédictions et des actions de grâces : *Blasphemamur, et obsecramus*³, On prononce contre nous mille blasphèmes, et nous ne faisons entendre au ciel que des prières en faveur de nos calomnieux, et que des vœux : *Tanquam purgamenta hujus mundi facti sumus*⁴, On nous regarde comme les derniers hommes du monde, et au lieu d'en concevoir de la peine, nous nous en félicitons nous-mêmes. Car nous savons pourquoi l'on nous traite de la sorte, que c'est parce que nous sommes à Dieu, et que nous y voulons toujours être ; parce que nous ne voulons jamais sortir de l'obéissance qui est due aux commandements de Dieu, ni nous détacher de sa loi ; parce que nous employons l'autorité que nous avons reçue de Dieu à maintenir le bon ordre et la règle, l'équité et le bon droit, et que nous n'avons là-dessus ni ménagements, ni égards ; parce que nous usons des talents que Dieu nous a donnés, et du zèle que sa grâce nous a

¹ *Psalm.* 118. — ² *1 Cor.* 4. — ³ *Ibid.* — ⁴ *Ibid.*

inspiré , pour attaquer le vice , pour combattre l'erreur , pour démasquer le mensonge , et le détruire en le dévoilant . Or être décrié pour cela , être pour cela noté dans le monde et marqué des plus noirs caractères . être exposé aux discours , aux satires , aux jugements les plus injurieux , aux traitements les plus iniques et les plus outrés , voilà notre consolation , voilà en quelque manière notre triomphe , voilà de quoi nous ne pouvons assez remercier le Seigneur qui nous éprouve , et sur quoi nous ne pouvons trop lui dire : *Lætati sumus pro diebus quibus nos humiliasti , annis quibus vidimus mala* ¹.

Plaise au ciel , mes chers auditeurs , que vous soyez animés de cet esprit ! S'il ne vous porte pas jusqu'à vous réjouir dans les injures , du moins vous affermira-t-il contre une foiblesse bien ordinaire dans le christianisme , je veux dire contre ce respect humain qui arrête tant de bonnes œuvres , et qui cause tant de désordres et tant de maux . Parce qu'on craint une parole , une raillerie , on néglige tous les jours ses obligations les plus essentielles ; et souvent même on se laisse entraîner au crime et à des dérèglements dont on a d'ailleurs horreur . On n'a pas la force de surmonter je ne sais quelle honte , et peut-être en avez-vous mille fois éprouvé les pernicieux effets . Mais voulons-nous nous affranchir de cette servitude , suivons le conseil de l'Apôtre , par où je finis , et revenons - en toujours à l'exemple de notre Sauveur : *Aspicientes in auctorem fidei et consummatorem Jesum* ² : Attachons sans cesse nos regards sur ce Maître adorable , l'auteur et le consommateur de notre foi . Il en est l'auteur par sa sagesse , et le consommateur par son amour . Il en est l'auteur par sa doctrine toute sainte , et le consommateur par ses exemples tout divins . Il n'a point voulu séparer ces deux qualités , ni être l'auteur de notre foi sans en être le consommateur ; non-seulement afin qu'il ne nous vint pas en pensée qu'il lui avoit été bien facile d'en ordonner ainsi , et d'établir des règles pour les faire garder aux autres sans les observer lui-même , mais surtout parce que la qualité de consommateur lui a paru aussi glorieuse et aussi digne de lui que celle d'auteur : de sorte qu'il n'a pas cru devoir nous la laisser , mais qu'il l'a prise par droit de préférence ; voulant bien que nous fussions les observateurs et les sectateurs de cette foi , mais se réservant la gloire d'en être le consommateur . Or en quoi particulièrement et par où l'a-t-il consommée ? saint Paul nous l'apprend et nous le marque en termes exprès : *Qui , proposito sibi gaudio , sustinuit crucem , confusione contempta* ³ , ç'a été en méprisant la confusion , en s'élevant au-dessus , et en la portant avec un courage et une constance inébranlables . Mais oserois-je , grand apôtre , ajouter quelque chose à cette parole , et ne pourrois-je

¹ *Psalm.* 89. — ² *Hebr.*, 12. — ³ *Ibid.*

pas dire, sans en altérer le sens, que ce n'a pas même seulement été par le mépris de la confusion, mais par l'amour de la confusion? De là je ne dois point espérer d'avoir jamais un foi bien ferme, ni une piété bien solide, tant que je me laisserai dominer par le respect du monde, et par la crainte qu'il ne parle de moi, qu'il ne se tourne contre moi, qu'il ne lance ses traits sur moi. Mais du moment que je me serai dégagé de cet esclavage, du moment que je ne rougirai point de mon Dieu et de mon devoir, c'est alors que je commencerai à être chrétien, et que marchant, s'il le faut, par la voie de la confusion selon les fausses idées des hommes, je parviendrai à la vraie gloire, qui est la gloire éternelle, où nous conduise, etc.

EXHORTATION

SUR LES FAUX TÉMOIGNAGES RENDUS CONTRE JÉSUS-CHRIST.

Multi testimonium falsum dicebant adversus eum, et convenientia testimonia non erant.

Plusieurs rendoient de faux témoignages contre Jésus, et tous ces témoignages ne s'accordoient point. *Saint Marc*, chap. xiv.

Le moyen que tous ces témoignages pussent convenir ensemble, puisqu'ils étoient contraires à la vérité, et qu'il n'y a que la vérité qui s'accorde bien avec elle-même, au lieu que l'imposture est tous les jours sujette à se contredire et à se démentir? *Mentita est iniquitas sibi* ¹. C'est ce que nous voyons dans ces faux témoins qui déposent contre Jésus-Christ, et qui se font ses accusateurs devant le tribunal de Caïphe, alors grand prêtre, et revêtu de l'autorité pontificale pour connoître de toutes les causes qui concernoient la religion. Ils allèguent bien des faits, ils produisent bien des preuves, ils s'étendent en de longs discours; mais rien ne se soutient, et ce que dit l'un, l'autre le détruit, parce qu'ils ne sont inspirés, les uns et les autres, que par l'esprit de mensonge et par la passion qui les aveugle. Cependant Caïphe les écoute, lui qui devoit, en juge équitable, réprimer leur audace; et les scribes, les pharisiens, les princes des prêtres, les anciens de la Synagogue, tous assemblés pour délibérer avec le pontife, bien loin d'imposer silence à ces imposteurs et de les confondre, se déclarent en leur faveur, et deviennent les plus zélés à les exciter: *Summi verò sacerdotes et omne concilium quærebant adversus Jesum testimonium* ².

Voilà, Chrétiens, quoique d'une manière en apparence moins odieuse, ce qui arrive encore chaque jour dans la société humaine et dans les conversations du monde. Il est vrai qu'on ne se porte pas communément à des calomnies atroces, et qu'il est moins ordinaire

¹ *Psalm* ⁹⁶ — ² *Marc.*, 14.

de vouloir, en parlant du prochain, lui imputer des crimes dont on le croit innocent ; mais, du reste, est-il rien de plus commun, dans le commerce des hommes, que de se déchirer mutuellement par de cruelles et d'ajurieuses médisances ? et toutes injustes, toutes criminelles qu'elles sont, en a-t-on quelque remords dans l'âme, et s'en fait-on quelque scrupule ? Avec quelle liberté les débite-t-on ? avec quelle facilité les écoute-t-on ? Deux désordres dignes de tout le zèle évangélique, et contre lesquels je ne puis ici m'élever avec trop de force. C'est aussi de quoi je prétends vous entretenir. Désordre de la médisance dans celui qui la fait, et désordre de la médisance dans celui qui l'écoute. Désordre de la médisance dans celui qui la fait, et qui souvent ne se rend pas moins coupable que ces faux accusateurs, qui témoignent contre le Fils de Dieu : ce sera la première partie. Désordre de la médisance dans celui qui l'écoute, et qui souvent n'est pas moins condamnable que ce pontife et que tout son conseil, qui prêtent si volontiers l'oreille aux accusations formées contre le Fils de Dieu : ce sera la seconde partie. La matière est d'une extrême conséquence, et mérite toutes vos réflexions.

PREMIÈRE PARTIE.

C'est le caractère de l'iniquité, de se parer autant qu'elle le peut des dehors de la plus exacte justice, et d'en affecter les plus belles apparences, lorsque dans le fond on en viole les règles les plus essentielles. Ainsi, quoique la mort du Fils de Dieu eût été déjà résolue dans un conseil secret des pharisiens et des pontifes, ils feignent néanmoins d'agir contre lui dans toutes les formes, et de ne manquer à aucune des procédures ordinaires. Il faut donc qu'il soit déféré au tribunal du grand prêtre, qu'il y soit accusé publiquement, et juridiquement examiné. C'est pour cela qu'on cherche des preuves ; et, dans ce jugement où la passion domine, on ne trouve que trop de délateurs et de prétendus témoins.

Que ne disent-ils point contre Jésus-Christ, et sous quels traits le dépeignent-ils ? Cet homme dont toute la conduite fut toujours la plus droite et la plus irréprochable ; cet homme qui, dans ses paroles et dans ses actions, fut toujours la douceur même, la patience, la charité, l'humilité, la sainteté même ; cet Homme-Dieu, pour qui le font-ils passer ? pour le plus méchant des hommes, pour un perturbateur du repos public, qui veut changer le gouvernement et révolter toute la nation ; pour un usurpateur qui prétend se faire roi, et ose attenter aux droits et à l'autorité du prince ; pour un impie qui blasphème la loi de Moïse, et qui parle même de renverser le temple de Dieu. Une parole qu'il a dite dans le sens le plus juste, et avec l'intention la

plus pure et la plus innocente, ils la relèvent, ils l'empoisonnent, ils l'interprètent à leur gré, et lui en font un sujet de condamnation. Ne nous en étonnons pas; c'est que ce sont des gens prévenus; c'est qu'ils ont le cœur envenimé, et qu'ils sont remplis contre lui d'amertume. Pourvu qu'ils contentent leur haine, et qu'ils puissent venir à bout du dessein qu'ils ont formé de le perdre, rien du reste ne les arrête, et ils ne suivent que leur animosité et leur ressentiment. C'est de quoi le Prophète, s'expliquant au nom de ce divin Sauveur, se plaignoit avec tant de raison: Ils ont aiguisé leurs langues, ils les ont rendues aussi subtiles et aussi pénétrantes que le glaive le mieux affilé, pour me percer des coups les plus mortels: *Lingua eorum gladius acutus* ¹.

Or, mes Frères, le même crime que commirent à l'égard de Jésus-Christ ces faux témoins, je dis que c'est, par proportion, celui dont tous les jours nous devenons coupables nous-mêmes dans les discours que nous tenons du prochain, et dans les médisances que nous en faisons avec si peu de retenue et si peu de modération. Car prenez garde, s'il vous plaît, et faites-en avec moi la comparaison, autant qu'elle nous peut convenir. Ces accusateurs du Fils de Dieu avançoient contre lui mille impostures; et je soutiens que rien ne nous est plus ordinaire dans nos médisances que d'y mêler des faussetés, que peut-être nous ne connoissons pas comme telles, mais qui le sont en effet, et dont nous aurions dû mieux nous instruire, pour en parler du moins avec plus d'exactitude, et pour n'y être pas trompés. Ces accusateurs du Fils de Dieu vouloient le noircir dans l'esprit de ses juges, et le faire condamner; et vous savez que l'injustice de la médisance est de s'attaquer à la réputation d'autrui, de la détruire dans l'estime publique, et d'exposer le prochain aux mépris et aux jugements les plus désavantageux. Ces accusateurs du Fils de Dieu n'agissoient que par passion: et l'expérience de la vie nous apprend assez que le principe le plus commun de tant de médisances où l'on se porte si aisément et si impunément dans tous les états, même les plus saints, c'est une secrète passion qui nous anime et qui veut se satisfaire. Expliquons-nous, et considérons encore chacun de ces trois articles plus en détail.

Je sais combien la calomnie, je dis la calomnie délibérée et préméditée, nous paroît odieuse; et je ne puis ignorer que, pour peu qu'on ait de droiture d'âme et de probité, on ne voudroit pas imaginer des titres d'accusation contre le prochain, ni lui attribuer de pures fictions comme des faits réels et comme des vérités. Ce n'est pas que nous n'en ayons vu de nos jours, et que nous n'en voyions encore des

¹ *Psalm.* 56.

exemples en certaines rencontres et sur certains sujets. Il n'y a rien qu'un faux zèle de religion n'ait employé et qu'il n'emploie pour décréditer, non point seulement quelques particuliers, mais des sociétés entières qui s'opposent à ses progrès. Les plus évidentes suppositions ne lui coûtent plus alors à soutenir, et lui semblent suffisamment justifiées, dès là qu'elles peuvent servir à ses desseins et favoriser ses entreprises. Cependant, Chrétiens, je veux bien reconnoître que la médisance ne va pas toujours jusque-là, et que ce sont des excès dont nous avons naturellement horreur. Mais voici en même temps ce que j'ose avancer, et de quoi le seul usage du monde doit pleinement nous convaincre. C'est qu'il n'y a guère de médisances où la vérité même, outre la justice et la charité, ne soit au moins blessée en quelque manière; où elle ne soit au moins altérée, déguisée, diminuée. Combien d'histoires se racontent dans les entretiens comme des choses certaines et avérées, et ne sont néanmoins que de faux bruits et de simples imaginations? On les croit comme on les entend, et on les répète de même. Elles deviennent communes par une démangeaison extrême qu'on a de les publier, et d'en informer toutes les personnes à qui elles ne sont point encore parvenues. S'il étoit question de les vérifier, quelle preuve en pourroit-on produire? point d'autre que le récit qu'on nous en a fait à nous-mêmes; récit aussi mal fondé que la créance que nous y avons donnée. Mais tout s'éclaircit enfin avec le temps, et l'on a la confusion d'apercevoir l'erreur dont on s'étoit laissé prévenir, et dont on a prévenu les autres. Je le pensois ainsi, dit-on, et j'en avois ouï parler de la sorte. Belle et solide excuse! comme si c'étoit une raison suffisante pour former votre jugement et pour l'appuyer, que quelques rapports vagues et sans autorité; comme si vous ne deviez pas savoir qu'il n'est rien de plus incertain ni de plus trompeur; comme si la sagesse ne demandoit pas d'autre examen, lorsqu'il s'agit de flétrir votre frère et de l'outrager. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que des gens, après y avoir été trompés cent fois, n'en sont dans la suite ni plus réservés, ni plus circonspects, et qu'on les trouve toujours également disposés à recevoir tous les mauvais discours qu'on leur tient, et à les répandre.

Accordons-leur néanmoins qu'ils ne disent rien qui dans le fond ne soit vrai: mais ce fond, qui peut être véritable, combien l'exagère-t-on? quelles circonstances y ajoute-t-on? sous quelles couleurs empruntées le représente-t-on? de quels prétendus embellissements l'orne-t-on, ou plutôt le défigure-t-on? On fait là-dessus mille raisonnements; on en tire des conséquences; on en veut pénétrer les motifs, les vues, les intentions, les principes les plus secrets: tout cela autant de fantômes qu'on se figure, et autant d'idées vaines et

chimériques où l'esprit s'égaré et se perd. Or n'est-ce pas là ce qui arrive presque sans cesse dans ces conversations où l'on met si volontiers en jeu le prochain? et n'est-ce pas ainsi que, sans vouloir être calomniateur, et sans croire l'être, on l'est toutefois, sinon absolument, du moins en partie et sur des points très-essentiels.

Mais sans aller plus loin, et à se renfermer précisément dans les bornes de la médisance, je n'ai, mes Frères, qu'à vous la faire considérer en elle-même, pour vous en faire connoître l'injustice; injustice la plus grièye : pourquoi? parce qu'elle ravit au prochain, de tous les biens naturels, le plus précieux, le plus délicat, le plus difficile et à conserver et à réparer, qui est l'honneur. Et en effet, qui ne sait pas que l'honneur, dans l'opinion du monde, est un bien du premier ordre? Qu'est-ce qu'un homme sans honneur? eût-il tous les autres biens, fût-il comblé de richesses, pût-il goûter dans son état tous les plaisirs, si c'est un homme noté et déshonoré, on le regarde comme le dernier des hommes. Ainsi tout ce qu'un homme du siècle oppose à l'Evangile sur le pardon des injures, qu'il se le dise à lui-même sur la médisance, et qu'il mesure son péché par les maximes qu'il établit et qu'il suit en matière de point d'honneur. Il a horreur des concussions, des usurpations violentes ou frauduleuses, des vols, des assassinats, des meurtres; mais tout cela n'attaque, après tout, que les biens de fortune ou que la vie. Or il préfère l'honneur à tous ces biens; d'où il s'ensuit qu'il doit donc avoir encore plus d'horreur de la médisance, que de tout cela.

Est-il, mes chers auditeurs (souffrez que je m'exprime de la sorte), est-il une bizarrerie pareille à la nôtre? Nous mettons l'honneur à la tête de tous les autres biens; nous sommes sur cet honneur sensibles à l'excès; il n'y a rien, pour sauver cet honneur, à quoi nous ne fussions prêts de renoncer; nous nous en déclarons hautement; nous le témoignons dans toutes les rencontres, et la moindre atteinte faite à cet honneur est capable d'exciter dans nos cœurs les ressentiments les plus amers : mais, par une contradiction qui ne se peut comprendre, et que nous ne justifierons jamais, nous traitons de péché léger ce qui enlève aux autres ce même honneur, ce qui le ternit, ce qui le détruit. Est-ce là raisonner conséquemment? Ou bien abandonnons ces grands principes auxquels nous paroissions si attachés, et que nous faisons tant valoir touchant l'honneur; ou bien reconnoissons notre injustice, lorsque nous le blessons si aisément dans autrui, et que nous en tenons si peu de compte.

Injustice d'autant plus condamnable, que l'honneur est un bien plus délicat, un bien plus difficile à acquérir, à maintenir, à rétablir. Il n'y a qu'à voir combien il en coûte pour se faire dans le monde une

bonne réputation. On n'en vient à bout qu'après de longues années d'épreuves, et des épreuves les plus critiques et les plus rigoureuses. Est-elle faite, que ne faut-il point pour s'y conformer, et pour la défendre de tout ce qui en pourroit obscurcir l'éclat? Car cet éclat d'une réputation saine et heureusement établie, est comme la glace d'un miroir, à qui la plus foible haleine ôte dans un moment tout son lustre. Nous avons un tel penchant à croire le mal, nous sommes même si accoutumés à l'augmenter et à l'exagérer, qu'une parole suffit pour perdre un homme, une femme dans notre estime. Nous prenons cette parole dans tous les sens, et toujours dans les plus mauvais, parce que c'est la perversité naturelle de notre cœur qui nous la fait interpréter. De sorte que la meilleure réputation et la plus juste est tout d'un coup renversée, et que souvent il n'est presque plus possible de la relever. Pour peu que vous touchiez à certain fruit, il perd toute sa fleur, et ne la peut plus reprendre; et dès qu'une fois l'honneur est endommagé, la tache est presque ineffaçable et le dommage sans remède. Vous direz dans la suite tout ce qu'il vous plaira, vous prendrez tous les soins imaginables pour guérir le coup que vous avez porté, et pour en fermer la plaie; malgré toutes vos réparations et tous vos soins, on se souviendra toujours de tel mot qui vous est échappé, on s'en tiendra là, et l'on traitera tout le reste de discours étudiés et de cérémonies.

Qu'est-ce donc que la médisance? c'est comme une grêle, qui ruine dans un jour, et même en beaucoup moins de temps, l'ouvrage de vingt années de travaux, de précautions, de mesures. On regarde comme une cruauté de ravager des terres cultivées : que sera-ce de détruire une réputation achetée si cher et au prix de tant de peines. Mais vous ne la détruisez, dites-vous, que par une vérité, et la vérité ne peut être contre la justice. Erreur : car il ne vous est pas permis de faire connoître toute vérité. Quoique ce soit une vérité, tant qu'elle demeure secrète, ma réputation est entière, et vous l'entamez; j'ai droit à cette réputation, et vous m'en privez : je suis dans une possession actuelle de cette réputation, et vous m'en dépouillez; ce que j'ai fait est caché, et vous le révélez. Voilà votre injustice, et envers Dieu et envers moi-même : envers Dieu, puisqu'il vous avoit défendu de me ravir un bien dont j'étois le maître, et que vous violez sa loi; envers moi-même, puisque sans raison vous attendez sur ce qui m'appartenoit le plus légitimement, et que par une espèce d'oppression vous me l'arrachez des mains et le dissipez.

Oui, Chrétiens, c'est sans raison que le médisant se porte à de pareils attentats contre la réputation de son frère, et c'est aussi ce qui met le comble à son crime. Car je n'ai garde d'appeler de véritables

raisons une vengeance outrée, une haine envenimée, une aveugle antipathie, une jalousie mortelle, un esprit d'intérêt, une humeur chagrine et critique, un zèle mal entendu, une envie démesurée de parler, de railler, de plaisanter, une légèreté sans attention, sans réflexion, sans ménagement ni discrétion. Or ne sont-ce pas là les principes de la médisance? Reprenons.

Une vengeance outrée : on se croit bien fondé à rendre médisance pour médisance. Il a dit ceci de moi, et je dis cela de lui; il ne m'épargne pas, pourquoi l'épargnerois-je? Conduite en quelque sorte tolérable parmi des Juifs, parmi des idolâtres et des païens; mais si expressément réprochée dans des chrétiens, à qui Jésus-Christ a donné cette grande règle de pardonner toute injure, et de bénir ceux qui les chargent d'imprécations. Du moins, si l'on y observoit quelque proportion : mais pour une chose qu'on a dite de vous, et qu'on n'a dite qu'une fois, peut-être même pour le seul soupçon que vous en avez, il y a des années entières que vous poursuivez sans relâche cette personne, et que vous la déchirez.

Une haine envenimée; c'est assez d'être mal ensemble, d'avoir ensemble quelque dispute, quelque contestation, quelque procès, pour conclure qu'on peut publier contre son ennemi tout ce qu'on en sait, ou tout ce qu'on en croit savoir. De là, dans la défense d'une cause, tant de faits scandaleux que l'on recueille et que l'on produit, sans autre sujet ni d'autre avantage que de contenter son animosité et de couvrir de confusion l'adverse partie.

Une aveugle antipathie : certaines gens ne nous plaisent pas, et dès-lors on n'en peut dire de bien. Mais pourquoi ne nous plaisent-ils pas? il ne faut point nous demander pourquoi, car nous ne le voyons guère nous-mêmes, et nous aurions de la peine à le marquer. Quoi qu'il en soit, dès qu'ils ne nous reviennent pas, et que nous en avons je ne sais quel éloignement, on ne leur passe rien, on ne leur pardonne rien, on ne les ménage en rien. C'est un plaisir de les faire sans cesse paroître sur la scène, et d'en divertir les compagnies.

Une jalousie mortelle : on ne l'avoue pas, parce que de soi-même c'est une vice honteux et humiliant; mais sans l'avouer, on ne la sent pas moins. Jalousie ingénieuse à déguiser la médisance sous les plus beaux dehors, et à lui donner les couleurs les plus spécieuses; jalousie du mérite d'autrui, de ses succès, de ses vertus et de ses perfections; jalousie entre des partis différents, surtout entre des personnes du sexe, plus susceptibles que les autres de cette passion, et par-là même plus sujettes à médire, et plus piquantes dans leurs traits satiriques et médisants.

Un esprit d'intérêt : examinez bien pourquoi dans la même voca-

tion, dans le même emploi, celui-ci s'étudie tant à rabaisser l'autre et à le décréditer : c'est qu'il voudroit tout attirer à soi, et profiter aux dépens de celui-là qui lui fait ombrage. Examinez bien pourquoi dans la cour d'un prince la médisance est si fort en règne, et pourquoi il s'y répand tant de mémoires injurieux : c'est que chacun pense à s'avancer, et que tous ne pouvant occuper telle et telle place, vous vous trouvez par conséquent intéressé à flétrir quiconque pourroit y aspirer préférablement à vous, et les obtenir. Examinez même, si je puis user ici de cet exemple, examinez bien pourquoi, dans le cours d'une intrigue criminelle, ce rival se déchaîne à toute occasion et avec tant de violence contre son rival : c'est qu'il travaille à l'écartier, et qu'il prétend posséder seul l'infâme et malheureux objet de ses désirs.

Que dirai-je encore ? Une humeur chagrine et critique ; le monde est plein de ces censeurs par état, qui ne voient dans le prochain que ce qu'il y a de défectueux, ou ce qui en a l'apparence. Du moins est-ce à cela qu'ils s'attachent, sans égard à tout le reste : n'ayant, ce semble, d'autre occupation, ni d'autre satisfaction dans la vie, que de déclamer, tantôt contre l'un, tantôt contre l'autre ; cherchant en tout et y trouvant, selon leurs bizarres idées, de quoi exciter le fiel qui les dévore, et sur quoi le faire couler.

Un zèle mal entendu : ô que de médisances par-là sont justifiées, sont consacrées, sont sanctifiées ! un médisant dévot, un médisant zélé ou prétendu tel, est le plus à craindre. D'un air tranquille et composé, d'un ton pieux et modeste, il en dira plus que l'emportement le plus passionné et la plus ardente colère n'en peut inspirer. Encore se flattera-t-il d'avoir en cela rendu service à Dieu, et s'en fera-t-il un mérite auprès du Seigneur. Content de lui-même, il ira devant un autel ou au pied d'un oratoire épancher son âme, et croira pouvoir dire, comme David ¹ : Dans un matin, ô mon Dieu, sans autre glaive que celui de la langue ou que celui de la plume, je combattois tous les ennemis de votre loi, et j'exterminois tous les pécheurs de la terre.

Une envie démesurée de parler, de railler, de plaisanter : Je n'ai rien contre cet homme, dit-on, je ne lui veux point de mal ; et si j'en parle, ce n'est que pour me réjouir. Divertissement sans doute bien charitable et bien chrétien ! vous n'avez rien contre lui, et vous le frappez aussi rudement que s'il y avoit entre lui et vous l'inimitié la plus déclarée ! vous ne lui voulez point de mal, et vous lui en faites ! Vous n'avez en vue que de vous réjouir : eh quoi ! de le noircir et de le diffamer, de le rendre au moins un sujet de risée, et de lui ôter par-là toute la douceur de la société humaine, de lui causer mille

¹ *Psalm.* 100.

chagrins et de lui aigrir le cœur contre vous , est-ce donc si peu de chose que vous en deviez faire un jeu ? Esprit railleur dont on s'applaudit , dont on tire une fausse gloire , dont on se laisse tellement posséder , qu'on n'est plus maître de le retenir. Esprit pernicieux qui trouble la paix , qui rompt les amitiés les plus étroites , qui suscite les querelles et les dissensions.

Enfin , une légèreté sans attention , sans réflexion , sans ménagement ni discrétion : on raisonne de tout , à propos et hors de propos ; on dit tout ce qu'on sait , et souvent tout ce qu'on ne sait pas ; on n'a rien de secret , et quoi que ce soit qui s'offre à la pensée , on le jette d'abord tel qu'il se présente. Ce n'est point dessein prémédité ; j'en conviens : c'est vivacité ; mais cette vivacité , ne falloit-il pas la modérer ? ne falloit-il pas vous en défier ? ne falloit-il pas profiter de tant d'occasions , où vous avez reconnu vous-même qu'elle vous avoit emporté au delà des bornes ? En serez-vous quitte quand vous direz à Dieu : Je n'y pensois pas. Il vous répondra que vous deviez y penser. Car que vous n'y ayez pas pensé , le prochain n'en souffre pas moins ; et c'est à vous de voir par où vous pourrez le dédommager.

Concluons , Chrétiens. Voilà les principes de la médisance ; or de tels principes , que peut-il venir que de mauvais et de corrompu ? Si donc nous voulons acquérir la vie éternelle , et nous garantir d'un des dangers les plus présents d'en être exclus pour jamais ; si même dès ce monde nous voulons couler d'heureux jours et couper la racine de mille peines , de mille disgrâces , de mille affaires désagréables , *Qui vult diligere vitam , et dies videre bonos*¹ ; que ferons-nous pour cela ? c'est de suivre l'important avis que nous donne le Prophète en ces courtes paroles : *Prohibe linguam tuam à malo*². C'est , dis-je , de veiller sur notre langue et de la régler ; d'y mettre un frein , et , si je puis m'exprimer de la sorte , un frein d'équité , un frein de charité , un frein de circonspection et de sagesse , qui en arrête l'intempérance et qui en réprime les saillies. Ainsi nous éviterons le désordre de celui qui fait la médisance , et vous allez encore apprendre à éviter le désordre de celui qui l'écoute : c'est la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Qu'il se trouve des hommes assez perdus d'honneur et de conscience pour s'attaquer à l'innocence même , et pour imaginer contre elle des faits supposés et de prétendus sujets d'accusation , c'est une des iniquités les plus criantes et les plus dignes de toute la sévérité des lois. Mais que ceux encore que Dieu a établis et qu'il a revêtus de sa puissance pour réprimer cette audace , l'autorisent au contraire ,

¹ 1 *Petr.*, 3. — ² *Psal.* 33.

l'appuient , et lui laissent la liberté d'inventer tout ce qu'il lui plaît , et de l'avancer impunément , c'est le comble et le dernier degré de l'injustice. Or voilà néanmoins ce que fait Caïphe dans la cause de Jésus-Christ , et à l'égard des faux témoins qu'on a subornés contre cet Homme-Dieu. Comme grand prêtre et souverain juge, Caïphe devoit les rejeter et même les châtier. Il étoit évident que leurs témoignages se contredisoient , et par conséquent qu'il y avoit dans leurs dépositions de l'imposture et du mensonge. Il n'ignoroit pas au nom de qui ils parloient , ni de qui ils étoient les ministres et les suppôts. Il savoit qu'ils étoient gagés par les ennemis du Fils de Dieu pour l'opprimer et le faire périr. Mais bien loin de s'opposer à une si damnable entreprise et de confondre ces calomniateurs , il les reçoit favorablement , il les écoute , il se joint à eux , et tire de la bouche du Sauveur du monde un aveu touchant sa divinité , dont il lui fait un crime , et qu'il traite de blasphème : *Quid adhuc desideramus testes? Audistis blasphemiam* ¹ ? Pourquoi tout cela? C'est qu'il entroit dans toutes les passions des scribes et des docteurs de la Synagogue ; c'est qu'il étoit lui-même d'intelligence avec les Juifs , piqués contre Jésus-Christ ; c'est qu'il étoit bien aise d'avoir , pour le condamner , des preuves au moins apparentes , s'il ne pouvoit en avoir de réelles et de solides. Voilà ce qui le rend si facile à entendre tout , quelque peu de vraisemblance qu'il y découvre , et quelque persuadé qu'il soit que ce sont autant d'inventions et autant d'artifices de la plus injuste et de la plus violente cabale.

De là , Chrétiens , que viens-je vous enseigner , ou de quelle erreur voudrois-je aujourd'hui vous détromper? Appliquez-vous à ce point de morale , dont on n'a pas dans le monde une idée assez juste , et sur lequel on suit sans scrupule des principes très-contraires néanmoins et à la raison et à la religion. D'être auteur de la médisance , de la faire et de la débiter , c'est ce que les âmes vraiment chrétiennes reconnoissent aisément pour une injustice et un désordre ; mais d'y prêter seulement l'oreille , de s'y rendre attentif , de ne l'arrêter pas , autant qu'il est possible , et de n'y former nulle opposition , c'est ce qu'on ne pense guère à se reprocher , et ce qu'on met au rang des fautes les plus légères et les plus pardonnables. Or je soutiens que , sans rien dire soi-même au désavantage du prochain , on peut toutefois , par la seule attention qu'on donne à la médisance , pécher très-grièvement. Je soutiens que si c'est un crime d'attaquer et de blesser l'honneur d'autrui , c'en est pareillement un de ne le défendre pas de tout son pouvoir , et de ne le pas maintenir. Je soutiens que Dieu , là-dessus , nous a chargés de l'intérêt de nos frères ; que c'est un de-

¹ Marc., 14.

voir, sinon de justice, au moins de charité; et que de manquer à cette loi indispensable, c'est désobéir à un précepte divin, et par-là même s'exposer à une éternelle damnation.

Je le soutiens, dis-je; et voilà pourquoi saint Bernard disoit de la médisance que c'est un étrange mal et bien funeste, puisque du même trait elle cause la mort à trois personnes : à celui qui médit, à celui dont on médit, à celui devant qui l'on médit; à celui qui médit, et qui perd la vie de l'âme en perdant la grâce de Dieu; à celui dont on médit, et qui perd en quelque sorte la vie civile en perdant la réputation qui l'y entretenoit : enfin, à celui devant qui l'on médit, et qui perd la charité, dès-là qu'il en abandonne les intérêts et qu'il permet qu'elle soit violée en sa présence. Tout ceci ne souffre nulle contestation : mais il faut le développer encore davantage, afin que vous en ayez une intelligence plus parfaite, et que vous sachiez précisément à quelles règles vous pouvez dans la pratique et vous devez vous en tenir.

Je dis donc qu'il y a, selon la distinction commune, trois états différents, soit à l'égard de celui qui fait la médisance, ou à l'égard de celui qui l'écoute : un état de supériorité, un état d'égalité et un état de dépendance. Comme je ne veux rien outrer, je conviens que chaque état a ses obligations particulières, et que dans tous ce ne sont pas les mêmes. Suis-je dans un état supérieur à celui du médisant, je puis lui fermer la bouche, je puis user de mon autorité pour interrompre ses discours trop libres et trop mordants; je puis hautement lui déclarer et lui faire entendre que ce n'est point par de tels entretiens qu'on me peut plaire, que le christianisme nous les interdit, et qu'étant chrétien, je ne suis pas dans une disposition à les tolérer ni à les agréer. Suis-je dans un état égal, ou même dans un état inférieur; je n'ai pas le même droit alors de résister en face à la médisance, ni de m'élever aussi ouvertement contre elle et avec la même force : mais je puis au moins me taire, et par mon silence la laisser tomber; mais je puis, par un air grave et sérieux, donner à connoître que je n'entre point en tout ce qu'on me dit, et que je n'y prends point de part; mais je puis, par des propos éloignés, couper la conversation, et peu à peu la tourner sur d'autres sujets; mais je puis même, par quelques paroles d'excuse, couvrir les choses, les justifier ou les adoucir : car c'est ainsi que la charité le demande. Sans cela, que fais-je? Je me rends responsable devant Dieu de la médisance qui se commet, et j'en fais retomber sur moi l'iniquité. Voulez-vous savoir comment? vous n'aurez pas de peine à le comprendre.

En effet, c'est une illusion de penser que nous n'ayons à répondre que de nos propres péchés. Les péchés d'autrui, selon la part que nous y avons, doivent entrer dans le compte que Dieu exigera de

nous, ou, pour mieux dire, les péchés d'autrui nous deviennent propres et personnels, dès-là que nous y participons, que nous y coopérons, que nous les favorisons, et que nous les fomentons. Or écouter la médisance, je dis l'écouter sans nécessité, sans contrainte, d'une volonté délibérée et d'un plein gré, quand on pourroit ou la repousser directement et la combattre, ou l'é luder adroitement et la détourner, c'est sans contredit y participer, c'est y coopérer, c'est la favoriser et la fomenter.

Pour vous en convaincre d'une manière sensible, supposons l'esprit de charité tellement répandu dans le christianisme, que la médisance y trouvât partout des contradictions; que la plupart des chrétiens fussent prévenus de telle sorte et disposés contre elle; que personne ou presque personne ne lui applaudit; que le pouvoir des maîtres fût employé à la bannir de devant eux et à la proscrire; que la fermeté des égaux et même des inférieurs fût assez constante pour y témoigner toujours une certaine répugnance, pour y former toujours quelque obstacle, du moins pour n'y consentir jamais, pour ne l'approuver jamais, pour ne marquer jamais ni par aucun signe, ni par aucune parole, qu'on y fit réflexion, et que l'esprit y fût appliqué: ah! mes Frères, dites-moi s'il y auroit alors beaucoup de médisants, et même dites-moi s'il y en auroit un seul? La médisance ne trouvant point d'auditeurs favorables, ne recevant point d'éloges capables de la flatter et de l'exciter, se voyant au contraire ou honteusement rebutée, ou reçue froidement et négligée, oseroit-elle se produire? le chercheroit-elle avec tant d'ardeur? seroit-elle si hardie et si téméraire à s'expliquer? n'y garderoit-elle pas plus de mesure? n'y apporteroit-elle pas plus de réserve? Il est donc incontestable que ce qui l'entretient et ce qui lui donne dans le monde un empire si étendu, c'est le bon accueil qu'on lui fait, et l'accès facile qu'elle rencontre dans tous les lieux où elle se présente. D'où il s'ensuit que la malice n'en doit pas être seulement attribuée aux médisants, mais qu'elle doit rejaillir encore sur tous ceux qui contribuent à la médisance, en lui laissant une pleine liberté de lancer ses traits sur qui il lui plaît, et comme il lui plaît. C'est pour cela que saint Jérôme s'écrioit: *Heureuse la conscience qui ne s'attache ni à voir le mal, ni à l'entendre: Felix conscientia quæ nec audit, nec aspicit malum*¹. Prenez garde, je vous prie: ce saint docteur ne se contente pas de dire qu'heureux est l'homme qui ne se porte point à mal parler, mais qui ne s'arrête pas même à écouter le mal: pourquoi? parce qu'il se met par-là à couvert d'un des péchés les plus griefs, et en même temps les plus ordinaires.

¹ Hieron.

Non, mes chers auditeurs, rien de plus ordinaire que d'avoir les oreilles ouvertes à tous les mauvais contes qui se font, et à toutes les histoires scandaleuses qui se récitent. Je puis ajouter que c'est aussi l'un des plus dangereux écueils où l'innocence soit exposée dans le commerce du monde. Une âme chrétienne et prévenue des sentiments de la religion peut avec moins de difficulté s'abstenir de la médisance, et ne la prononcer jamais elle-même; mais de ne la pas entendre, c'est de quoi il n'est pas possible de se garantir sans une vigilance continuelle sur soi-même, et sans une résolution à l'épreuve de toutes les occasions et de toutes les tentations. De là vient, pour peu qu'on ait la conscience timorée, qu'il est rare que nous allions parmi le monde, et que nous nous mêlions dans les conversations du monde, sans en revenir avec quelque scrupule dans le cœur sur ce qui s'est fait du prochain, et sur la manière dont nous l'avons reçu. Je me trompe, Chrétiens, et je devrois plutôt reconnoître, en le déplorant, qu'il est rare et très-rare que nous ayons là-dessus le moindre scrupule, parce que la plupart ne comptent pour rien d'écouter une médisance, et d'en raisonner avec celui qui la fait. On l'écoute avec indifférence, on l'écoute avec complaisance, on l'écoute par un respect humain et par une lâche condescendance, on l'écoute par une vaine curiosité; et ce qu'il y a de plus criminel enfin, on l'écoute par une secrète malignité. Autant de caractères ou autant de degrés à distinguer dans le péché dont on se charge devant Dieu. Suivez-moi.

On l'écoute avec indifférence. Comme on n'est guère touché des intérêts du prochain, et qu'on ne se croit nullement engagé dans sa cause, on laisse parler chacun ainsi qu'il le juge à propos. Ce n'est pas mon affaire, dit-on, et cela ne me regarde point; ce n'est point moi qui ai entamé cette matière; et dans tout cet entretien, je n'ai été qu'auditeur et que témoin. Sur ce beau principe, on se rassure, et l'on se tient quitte de tout. Si, dans les visites qu'on rend et qu'on reçoit, si, dans les compagnies que l'on fréquente, la charité est fidèlement observée et l'honneur d'autrui ménagé, on en est bien aise, et l'on en bénit le Seigneur: mais du reste, que la médisance y vienne prendre place, que la réputation de celui-ci ou de celle-là y soit impitoyablement déchirée, on en est peu en peine: pourquoi? parce qu'on ne peut se figurer qu'on en soit complice; parce qu'on ne peut se mettre dans l'esprit qu'on ait sur cela d'autre obligation que de se tenir neutre, et de ne se point déclarer: comme si voyant mon frère attaqué avec violence et sur le point de périr, je pouvois sans crime l'abandonner à l'ennemi qui le poursuit, et lui refuser mon secours, lorsque je suis en état de le sauver. Il n'est pas nécessaire, pour connoître l'indignité d'une telle conduite et pour la condamner d'avoir

recours à la religion ; il suffit de consulter la loi de la nature et la raison.

On l'écoute avec complaisance. De tout temps la médisance a été , et est encore plus que jamais l'assaisonnement des conversations. Tout languit sans elle , et rien ne pique. Les discours les plus raisonnables ennuient , et les sujets les plus solides causent bientôt du dégoût. Que faut-il donc pour réveiller les esprits , et pour y répandre une gaieté qui leur rende le commerce de la vie agréable ? Il faut que dans les assemblées le prochain soit joué , et donné en spectacle par des langues médisantes : il faut que par des narrations entrelacées des traits les plus vifs et les plus pénétrants , tout ce qui se passe de plus secret dans une ville , dans un quartier , soit représenté au naturel et avec toute sa difformité : il faut que toutes les nouvelles du jour viennent en leur rang , et soient étalées successivement et par ordre. C'est alors que chacun sort de l'assoupissement où il étoit , que les cœurs s'épanouissent , que l'attention redouble , et que les plus distraits ne perdent pas une circonstance de tout ce qui se raconte. Les yeux se fixent sur celui qui parle ; et quoiqu'on ne lui marque pas expressément le plaisir qu'on a de l'entendre , il le voit assez par la joie qui paroît sur les visages , par les ris et les éclats qu'excitent ses bons mots , par les signes , les gestes , les coups de tête. Tout l'anime ; et se trouvant en pouvoir de tout dire , sans que personne l'arrête , où sa passion , où son imagination ne l'emporte-t-elle pas ? On ne se retire point qu'il n'ait cessé , et l'on s'en revient enfin d'autant plus content de soi , que , sans blesser , à ce qu'on prétend , sa conscience , on a eu tout le divertissement de la conversation la plus spirituelle et la plus réjouissante. Voilà ce qu'on met au nombre des amusements permis , et de quoi l'on s'imagine être en droit de goûter toute la douceur , sans que l'innocence de l'âme en soit endommagée.

On l'écoute par un respect tout humain et par une lâche condescendance. C'est un ami qu'on craint de choquer , c'est un maître qu'on ménage et qu'on veut flatter , c'est même un inférieur qu'on n'a pas la force de reprendre , et dont on se laisse dominer. On sait bien ce qui seroit du devoir de la charité , et l'on voudroit y satisfaire ; mais l'assurance et le courage manquent. On gémit intérieurement de la contrainte où l'on est , et l'on se reproche sa faiblesse , mais on ne peut venir à bout de la surmonter. De là ce consentement forcé , mais apparent , qu'on donne à la médisance. On la condamne dans le fond du cœur ; mais , de la manière dont on y répond , il semble au-dehors qu'on l'approuve ; il semble qu'on entre dans toutes les pensées du médisant , dans toutes ses idées et tous ses sentiments. Or par-là

même on l'y confirme ; et bien loin de le guérir, on le perd, et l'on se perd soi-même avec lui.

On l'écoute par une vaine curiosité. Combien de gens veulent être informés de tout et tout savoir ? je dis tout ce qui ne les regarde point, et qui ne les intéresse en rien. Car voici ce qu'il y a souvent de plus étrange et de plus bizarre : c'est qu'on ignore ses propres affaires, qu'on n'a nul soin de les apprendre, ni d'examiner ce qui se fait dans sa propre maison ; tandis qu'on veut avoir une connoissance exacte des affaires des autres, et qu'on tient en quelque sorte registre de tout ce qu'ils font et de tout ce qui se fait chez eux. Au lieu donc de rejeter mille rapports, non-seulement inutiles, mais très-injurieux et très-pernicieux, on en est avide, on les recherche, et l'on en recueille jusqu'aux moindres particularités. C'est ce qu'on appelle ouvertures de cœur, confidences ; et moi, c'est ce que j'appelle perfidies et médisances. C'est ce qu'on tâche de justifier par le droit de l'amitié ; et moi, c'est ce que je réproouve par le droit de la charité. Et où est-elle cette charité évangélique ? comment l'accorder avec ces tours d'adresse, avec ces perquisitions, ces questions subtiles et captieuses ; avec ces longs circuits pour amener une personne dans le piège, pour lui tirer ce qu'elle a de plus caché dans l'âme, pour l'engager insensiblement à vous le révéler, pour abuser de son ingénuité, ou plutôt de sa simplicité ? Il faudroit lui enseigner à se taire, et l'on use de toutes les industries et de toutes les instances, pour lui arracher une parole qu'elle devrait retenir. Cependant on se sait bon gré d'avoir découvert telle chose qui n'est pas connue ; on en triomphe, on s'en fait un faux mérite ; et ce sera beaucoup si dans peu l'on ne la rend pas publique, et l'on ne produit pas au jour tout le mystère. Achéons.

On l'écoute par une secrète malignité. Un homme a des précautions à prendre et des mesures à garder ; il n'auroit pas bonne grâce de s'élever hautement contre cet autre, et de déclamer contre lui ; on ne l'en croiroit pas, et tout ce qu'il diroit ne feroit nulle impression ; on l'attribueroit à chagrin, à ressentiment, à prévention, à mauvaise volonté, parce qu'ils sont mal ensemble, et qu'ils ne se voient point ; parce qu'ils sont liés à des partis tout contraires, et que le monde est instruit de leur division ; parce qu'ils sont actuellement en concurrence pour un emploi, pour une charge, pour quelque avantage que ce puisse être. Mais s'il ne peut s'expliquer lui-même et s'il ne lui convient pas, qu'il lui est doux de trouver quelqu'un qui prenne sa place et qui parle pour lui ! Peut-être par bienséance en fera-t-il paroître quelque peine ; peut-être même affectera-t-il d'excuser ce qu'il entend et d'y donner un bon sens. Mais que la malignité est artificieuse ! il en dira trop peu pour une solide justification, et assez pour

animer l'entretien , et pour engager encore à de plus amples détails et à de nouvelles médisances. Voilà le fruit de cette prétendue modération. Autant et mieux vaudrait-il qu'il eût ouvert son cœur , qu'il en eût suivi tous les sentiments , et qu'il eût jeté au-dehors tout le fiel dont il est rempli.

Quoi qu'il en soit, mes Frères , préservons-nous de la médisance comme du poison le plus contagieux et le plus mortel. C'est l'idée que nous en fait concevoir le Saint-Esprit, en comparant la langue du médisant avec la langue du serpent : *Acuerunt linguas suas sicut serpentis*¹. Le serpent pique; ce n'est qu'une morsure : mais de cette morsure le venin se communique dans toutes les parties du corps. Le médisant parle; ce n'est qu'une parole : mais bientôt cette parole retentit partout ; on se la redit les uns aux autres , et , pour user de cette figure , comme un souffle empesté , elle infecte également et toutes les bouches d'où elle sort , et toutes les oreilles où elle entre. Ne nous arrêtons point tant à examiner ce que fait le prochain , et ce qu'il ne fait pas. Si Dieu nous en a confié la conduite, veillons-y avec toute l'attention nécessaire ; mais du reste , en y observant toutes les règles d'une correction charitable , c'est-à-dire en l'avertissant , en le reprenant de lui à nous , et non en publiant ses imperfections et ses vices , ni en le décrivant. S'il ne dépend point de nous et que nous n'en soyons point responsables , qu'avons-nous affaire de rechercher ses actions ? de quelle autorité entreprenons-nous de le juger et de le censurer ? Chacun devant Dieu portera son fardeau ; et c'est à chacun de penser à soi , sans vouloir étendre plus loin ses vues. Que de soins superflus dont on se délivreroit ! que de retours fâcheux qu'on s'épargneroit ! que de querelles et de démêlés qu'on prévieroit ! que de péchés qu'on éviteroit ! Combien une médisance a-t-elle troublé de familles , de sociétés , de communautés ? combien a-t-elle blessé de consciences , et combien d'âmes a-t-elle damnées ? De toutes les tentations dont nous avons à nous garantir, on peut dire que celle-ci est non-seulement la plus universelle , mais la plus dangereuse et la plus difficile à vaincre. L'apôtre saint Jacques en étoit bien persuadé , et nous n'éprouvons que trop tous les jours la vérité du témoignage qu'il en a rendu , quand il nous dit que la langue est un feu qui ne cherche qu'à s'échapper et à consumer tout , *Et lingua ignis est*² ; que c'est un mal inquiet , qui n'a point de repos et qui n'en donne point , *Inquietum malum* ; qu'il n'y a aucune espèce de bêtes si sauvages et si farouches que l'homme n'ait su réduire ; mais que pour la langue , on ne la peut dompter : *Linguam autem nullus hominum domare potest*. Et n'est-ce pas elle , en effet , qui fait tomber les plus sages , et

¹ Psalm. 139. — ² Jacob., 3.

qui entraîne les plus vertueux ? Il n'y a point d'état où elle n'ait causé des dominages infinis.

Au reste, mes chers auditeurs, si nous nous sentons quelquefois atteints de ses coups, et si nous nous voyons en butte à la médisance, nous avons dans Jésus-Christ un beau modèle de patience. Imitons ce divin Maître, et ne soyons point plus jaloux de notre réputation qu'il ne l'a été de la sienne. Ou ce qu'on dit de nous est vrai : reconnaissons-le humblement devant Dieu, et consentons, puisqu'il le permet, à en porter devant les hommes toute la confusion. Ou c'est sans fondement et sans raison qu'on nous accuse : contentons-nous, pour notre défense, d'une simple exposition de la vérité, et laissons au Seigneur le soin d'une plus entière justification ; il y pourvoira dès cette vie même, au moins dans l'autre. Quand le monde nous combleroit de ses malédictions, nous sommes heureux si nous pouvons à ce prix mériter les bénédictions du ciel, et obtenir la gloire éternelle, que je vous souhaite, etc.

EXHORTATION

SUR LE JUGEMENT DU PEUPLE CONTRE JÉSUS-CHRIST EN FAVEUR DE BARABBAS.

Respondens autem præses, ait illis : Quem vultis vobis de duobus dimitti ? At illi dixerunt : Barabbam. Dixit illis Pilatus : Quid igitur faciam de Jesu, qui dicitur Christus ? Dicunt omnes ? Crucifigatur... Sanguis ejus super nos et super filios nostros.

Pilate leur dit : Qui voulez-vous qu'on vous remette des deux ? Barabbas, dirent-ils. Pilate leur repartiit : Que ferai-je donc de Jésus, qu'on appelle Christ ? Tous lui répondirent : Qu'il soit crucifié... Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants. *Saint Matth.*, chap. xxvii.

S'il y a une image naturelle du péché, et du pécheur qui le commet, n'est-ce pas celle-ci, Chrétiens, où nous voyons tout un peuple, animé de la plus aveugle passion, donner, sur le Fils même de Dieu, la préférence à un insigne voleur, et consentir à porter toute la malédiction que doit attirer sur leur tête le sang de ce Dieu-Homme si injustement répandu, et sa mort poursuivie avec tant de violence ? Combien d'autres réflexions me fourniroient l'inconstance de cette nation, qui depuis peu de jours avoit reçu le Sauveur du monde avec tant d'applaudissements et de cris de joie, et l'avoit comblé de bénédictions ; l'obstination invincible et l'animosité des pharisiens, qui, non contents de tout ce qu'ils avoient déjà entrepris contre Jésus-Christ, veulent achever de le perdre, et forment le détestable dessein de le faire crucifier ; la foiblesse de Pilate, qui n'a pas la force d'employer son autorité à défendre ce prétendu criminel, dont il connoit toute l'innocence, et qui, pour le tirer de leurs mains, use d'artifice et lui fait l'affront de le mettre en parallèle avec Barabbas ; que ne pourrois-je

pas, dis-je, vous représenter sur tout cela, et quel sujet de morale n'aurois-je pas à traiter? Mais je m'en tiens à la pensée de saint Chrysostome, et dans une juste application de la conduite des Juifs à la nôtre, quand nous nous élevons contre Dieu par de grièves transgressions de sa loi, il me suffit aujourd'hui de vous apprendre à craindre le péché, à le haïr et à le fuir, à le regarder comme le plus mortel ennemi de vos âmes, et à vous en préserver comme du plus grand de tous les maux. Nous avons deux choses à considérer dans le péché : premièrement la malice du péché, et secondement la peine du péché. Or l'une et l'autre ne se trouvent ici que trop bien exprimées, et ce sera le partage de cet entretien. Les Juifs, en renonçant Jésus-Christ, lui préférèrent Barabbas : voilà la malice du péché. Et par une si indigne préférence, ils se rendent devant Dieu responsables du sang de Jésus-Christ : voilà la peine du péché. Je dis la malice du péché, dont nous devenons nous-mêmes coupables, en sacrifiant à nos passions tous les intérêts de Dieu. Je dis la peine du péché, dont nous nous chargeons nous-mêmes, et à quoi nous nous exposons, en suscitant contre nous le sang de Jésus-Christ et toute la justice de Dieu. C'est tout le sujet de votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Pilate étoit trop éclairé pour ne pas voir la fausseté des accusations que formoient les Juifs contre le Fils de Dieu. Après l'avoir interrogé lui-même, il ne trouvoit rien qui lui parût digne de mort; et, selon un reste d'équité que son cœur ne pouvoit démentir, il pensoit aux moyens de sauver le Juste opprimé par la calomnie, et de le délivrer des mains de ses persécuteurs. C'étoit une coutume depuis longtemps établie et constamment observée, qu'à la solennité de Pâques on élargit un prisonnier, et qu'on en laissât au peuple le choix. Or, entre les autres, il y en avoit un plus connu par ses crimes, c'étoit Barabbas, homme convaincu de meurtre, de sédition, des attentats les plus noirs, et pour cela réservé au dernier supplice. Que l'occasion, ce semble, étoit favorable au dessein de Pilate! Il ne la manqua pas. Il s'adresse en particulier aux princes des prêtres et aux anciens de la Synagogue; il s'adresse en général à tout le peuple assemblé devant lui : Qui des deux, leur dit-il, mettrai-je en liberté à cette fête, et qui voulez-vous que je renvoie, ou de Barabbas, ou de Jésus : *Quem vultis vobis de duobus dimitti* ¹? S'il eût eu à traiter avec des esprits moins prévenus et moins possédés de leur barbare envie contre le Sauveur des hommes, y avoit-il lieu de douter qu'ils ne se déclarassent en sa faveur, et que dans une telle comparaison ils ne prissent au moins

¹ *Math.*, 27.

des sentiments assez équitables pour ne le pas rabaisser au -dessous d'un scélérat et d'un infâme? Pilate l'espéroit, il se l'étoit promis; mais que peut-on se promettre d'une populace émue, conjurée, furieuse, surtout quand de faux docteurs secondent ses emportements, et qu'elle se voit autorisée des mêmes chefs qui devoient l'arrêter et la réprimer? Ce n'est donc de toutes parts qu'une même voie, qu'un même cri pour demander le coupable et pour condamner l'innocent : *Non hunc, sed Barabbam* ¹ : Ne nous parlez point de cet homme, mais donnez-nous Barabbas; c'est celui que nous voulons, préférablement à l'autre.

Quelle surprise pour Pilate! et une si étrange résolution ne dut-elle pas le troubler et le déconcerter? En vain, pour calmer cette émotion populaire, fait-il de fortes instances, et veut-il, pour les convaincre, entrer en raisonnement avec eux. Dans l'ardeur forcenée qui les transporte, ils sont incapables d'entendre aucune raison et de s'y rendre. S'il leur dit : Que prétendez-vous donc que je fasse de ce Jésus que vous m'avez amené, et qui porte la qualité de Christ? sans hésiter un moment et sans autre procédure, ils prononcent l'arrêt de sa mort, et concluent qu'il le faut crucifier : Défaites-nous en, et crucifiez-le : *Tolle, tolle, crucifige* ². Si, prenant une seconde fois la parole, il exige d'eux qu'ils produisent ce qu'ils ont à déposer, et qu'ils en viennent à la preuve de leurs dépositions : car quel mal a-t-il fait? *Quid enim mali fecit* ³? ils croient ce détail inutile, et ne daignent pas s'y engager, tant ils sont persuadés de la vérité de leur témoignage : Si ce n'étoit pas un méchant homme, nous ne l'aurions pas conduit à votre tribunal, ni ne vous l'aurions pas livré. Sur cela, nouveaux mouvements, nouvelles poursuites, nouvelles clameurs : Qu'on le mette en croix, et qu'il périsse : *At illi magis clamabant, dicentes : Crucifigatur* ⁴. Enfin, si Pilate ose leur remontrer que c'est le roi des Juifs, et que d'attenter à sa vie, c'est pour eux le crime le plus énorme, ils protestent hautement qu'ils ne le reconnoissent point, qu'ils n'en dépendent point, qu'ils n'ont point d'autre roi que César, et qu'ils ne souffriront jamais que celui-ci ait dans la Judée le moindre pouvoir : *Non habemus regem, nisi Cæsarem* ⁵.

Ah! peuple indocile et rebelle, c'étoit en effet votre roi, et c'étoit en même temps le roi de gloire; mais vous n'en avez point voulu, pourquoi? parce qu'il vous apportoit la lumière, et que vous aimiez les ténèbres; parce qu'il vous annonçoit des vérités auxquelles vous refusiez de vous soumettre, et que par sa parole toute divine et ses œuvres merveilleuses il confondoit votre incrédulité; parce qu'il vous prêchoit une loi dont vous aviez peine à vous accommoder, et dont

¹ Joan., 18. — ² Luc., 23. — ³ Matth., 27. — ⁴ Ibid. — ⁵ Joan., 19.

vous vous faisiez un scandale ; parce qu'il rabattoit l'orgueil de vos pharisiens , et qu'il démasquoit leur hypocrisie ; parce qu'ils vous aigrissoient , qu'ils vous envenimoient , qu'ils vous soulevoient contre lui , et vous inspiroient toutes leurs passions. Voilà , dis-je , pourquoi vous l'avez rejeté , et vous lui avez fait le plus sanglant outrage qu'il ait reçu dans tout le cours de ses souffrances. Car jamais fut-il plus humilié que dans ce jugement , où vous l'avez couvert d'opprobre et d'ignominie ? D'être comparé avec Barabbas , c'étoit déjà une des plus grandes humiliations ; mais le dernier degré et le comble de l'humiliation , n'a-ce pas été de voir encore Barabbas obtenir sur lui l'avantage ? et le Fils unique de Dieu pouvoit-il être traité avec plus d'indignité et plus de mépris ?

Ne nous flattons point , mes chers auditeurs ; et sans nous épancher en d'inutiles reproches contre les Juifs , tournons toute notre indignation contre nous-mêmes , et convenons que cette rebelle nation n'a point méprisé plus outrageusement Jésus-Christ , que nous méprisons notre Dieu sur tant de sujets et en tant d'occasions où nous nous laissons entraîner , et où nous nous abandonnons au désordre du péché. Quand Tertullien parle du péché de rechute après la pénitence , il en fait consister la grièveté et la malice en ce que l'homme , dit-il , après avoir éprouvé l'empire du démon et celui de Dieu , l'empire du démon lorsqu'il étoit dans l'état du péché , et celui de Dieu , tandis qu'il vivoit dans l'état de la grâce , se détermine enfin , et se livre au démon plutôt qu'à Dieu ; de sorte que , faisant la comparaison de l'un et de l'autre , il semble conclure que le joug de Dieu est moins avantageux et moins souhaitable que celui du démon , puisque , après avoir secoué dans sa pénitence le joug du démon pour se convertir à Dieu , il quitte tout de nouveau le joug de Dieu , et se réduit sous l'esclavage et la servitude du démon. Ainsi raisonnaient ce savant Africain.

Mais il n'est pas nécessaire , pour justifier ma pensée , de la renfermer dans cette espèce de péché. Je prétends que tout péché , je dis tout péché mortel , est une préférence refusée à Dieu et donnée à la créature. Je prétends que tout homme qui , par une offense griève , pèche contre Dieu , est aussi coupable envers Dieu que le furent les Juifs envers le Fils de Dieu dans le choix qu'ils firent de Barabbas , au préjudice et à la ruine de cet adorable Sauveur. Je prétends que c'est la même injure de part et d'autre , que c'est le même jugement , le même crime. Comment cela ? comprenez-en la preuve ; elle est incontestable et sans réplique. Car , selon toute la théologie , qu'est-ce que le péché ? Un éloignement volontaire de Dieu , et un attachement libre et délibéré aux objets créés. Dès-là que nous péchons , nous quittons Dieu , nous nous séparons de Dieu : et pourquoi ? l'un pour

une volupté sensuelle, l'autre pour un vil intérêt ; celui-là pour un fantôme d'honneur, celui-ci pour un caprice, pour une vaine idée, pour un rien. Or n'est-ce pas là une vraie préférence, où des objets périssables et mortels, où d'indignes créatures, plus méprisables souvent et plus abominables que Barabbas, l'emportent sur tous les droits de Dieu ?

En effet, je ne puis pécher que je ne connoisse le mal que je vais commettre. Je sais, en péchant, que telle action est criminelle, que telle liberté, que telle injustice, que telle médisance, que telle vengeance est défendue, et contre la loi de Dieu. Quand donc, indépendamment de la loi et malgré la loi qui condamne tout cela, je m'y porte néanmoins, c'est que j'aime mieux me contenter en tout cela, que d'obéir à cette loi : par conséquent, c'est qu'en vue de tout cela, je la méprise, cette loi divine, et le souverain auteur qui me l'a imposée. Sans me déclarer aussi ouvertement que les Juifs, ni m'en expliquer en des termes si formels, je dis comme eux dans mon cœur : *Non hunc, sed Barabbam*¹ : c'est un maître trop exact et trop sévère qu'on me propose à servir. La voie de ses commandements est trop étroite pour moi, et il m'en faut une plus large. Le monde est mille fois plus commode ; et en le suivant, il n'y a point tant de gêne ni de contrainte. Il se conforme à mes inclinations, il seconde mes desirs, il me laisse une licence entière pour vivre à mon gré et selon mes volontés : voilà le Dieu qui me plaît, et que je demande. *Tolle, tolle*² : Otez-moi ce Dieu si saint, qu'une œillade, qu'un geste, qu'une parole est capable de le blesser ; ce Dieu si clairvoyant, qui ne pardonne rien. *Tolle* : Otez-moi cet Evangile, cette loi si rigoureuse, et si opposée à tous mes sentiments naturels. *Non habemus regem, nisi Cæsarem*³ : Je n'ai point d'autre loi que mon ambition, point d'autre loi que ma convoitise, point d'autre loi que mon amour-propre, point d'autre loi que toutes mes cupidités, et tout ce qui peut me rendre la vie plus douce et plus agréable. Ce sont là mes guides, mes docteurs, mes maîtres : *Non habemus regem, nisi Cæsarem*. Ces pensées, Chrétiens, font horreur ; mais à bien considérer la nature du péché, voilà dans la pratique où il se réduit, en voilà le fond et le caractère le plus essentiel.

Vous me direz qu'on n'y procède pas communément avec tant de délibération, et qu'on n'y fait pas toutes ces réflexions. Ah ! mes Frères, c'est ici le prodige, et de la malice de l'homme pécheur, et de l'énormité de son péché. Car écoutez deux choses que j'ai à vous répondre. Je soutiens d'abord, et j'en prends à témoin la conscience d'un nombre infini de pécheurs, et même de plusieurs qui m'écou-

¹ Joan., 18. — ² Luc., 23. — ³ Joan., 19.

tent actuellement : encore une fois , je soutiens qu'il y en a qui pèchent avec toutes ces vues ; qui délibèrent , qui raisonnent , qui combattent en eux-mêmes et contre eux-mêmes , et qui ne s'abandonnent à leurs désordres que par cette conclusion formée : je le veux. Péchés d'un plein choix , d'une pleine résolution , et de la volonté la plus parfaite : mais en même temps , péchés les plus pernicieux par rapport au salut ; péchés qui conduisent le plus directement à la réprobation , ou qui sont déjà comme une réprobation anticipée ; péchés que Dieu souvent ne remet ni en cette vie ni en l'autre , et qu'il punit dans la rigueur de sa justice. Quelle abomination , quelle désolation !

Du reste , et c'est l'autre réponse , je conviens aussi que tous ne vont pas jusqu'à cet excès , et n'embrassent pas de la sorte le péché. Je ne ferai pas même difficulté de reconnoître qu'une grande partie de ceux qu'il entraîne , s'y engagent plus légèrement : c'est-à-dire qu'ils s'y engagent avec moins d'avertance et moins d'attention ; qu'ils s'y engagent par un premier mouvement et par précipitation , soit parce que les objets présents les frappent tout-à-coup et les excitent , soit parce que le penchant les domine et que le poids de l'habitude les emporte. Tel est , je veux bien l'avouer , tel est l'état de la plupart des pécheurs du siècle. Mais cela même les excuse-t-il , et cela diminue-t-il l'injure que fait à Dieu le péché ? Quoi ! je prétendrais tirer avantage de mon inadvertance et de ma légèreté dans un sujet qui demandoit toute mon attention et toute ma précaution ? Quoi ! lorsqu'il s'est agi de perdre mon Dieu , et de le sacrifier aux sales appétits d'une sensualité brutale , je me croirai bien justifié de dire que je ne pensois guère à ce que je faisais ? Quand il étoit question d'immoler Jésus-Christ et de le crucifier dans mon cœur , je me tiendrai moins coupable , parce que je n'examinois rien là-dessus , et que je ne m'appliquois pas à en prévoir les affreuses conséquences ? Et où est-ce donc que j'emploierai toutes mes lumières , que j'apporterai toute ma vigilance , que j'userai de toute ma circonspection ? La passion m'a entraîné : et voilà justement ce qui offense mon Dieu , et ce qui l'outrage. Car le respect d'un tel Maître , et l'honneur qui lui est dû par tant de titres , ne devoit-il pas être plus puissant pour l'arrêter , que toute l'ardeur de la plus violente passion , pour me précipiter et m'emporter ? Si les Juifs tumultuairement assemblés prioient à Pilate , *Tolle hunc , et dimitte nobis Barabbam* ¹ , Faites-le mourir , et remettez-nous Barabbas , c'étoit dans un transport qui les aveugloit : mais en étoient-ils moins criminels ? Ainsi j'ai commis ce péché par vivacité de tempérament , par inconsidération , et presque sans y prendre garde ; mais c'est ce qu'il y a de bien surprenant et

¹ Luc., 23.

de bien étrange, que j'aie pris si peu garde à ne faire aucune démarche qui pût être préjudiciable à la gloire et aux intérêts d'un Dieu, de qui j'ai tout reçu et à qui je dois tout. Mon devoir capital, n'étoit-ce pas d'étudier toutes ses volontés, et de me rendre continuellement attentif à les accomplir, et à ne m'en départir jamais ? Il falloit que j'y fusse bien peu attaché, pour en perdre si aisément le souvenir ; et si je veux de bonne foi me consulter moi-même, si je veux sonder le fond de mon cœur et ses véritables dispositions, je trouverai que je n'ai franchi si précipitamment et si hardiment le pas, que parce que la loi de Dieu ne me touchoit guère, et que j'étois beaucoup plus sensible à mes désirs dérégés, et aux sujets malheureux qui les allumoient.

De tout ceci donc, Chrétiens, vous comprenez l'énormité du péché, et le degré de malice qui lui est propre. Que dis-je ! et quel esprit humain la peut comprendre telle qu'elle est ? Car pour concevoir toute la grièveté de cette préférence donnée à la créature au-dessus de Dieu, il faudroit en même temps concevoir toute la grandeur de Dieu au-dessus de la créature : tellement que la malice du péché doit être aussi grande, par proportion, que Dieu est grand, que Dieu est juste, que Dieu est bon, que Dieu est parfait dans tous ses attributs : or tout cela est infini, et par conséquent hors de la portée d'une raison aussi foible et aussi bornée que la nôtre. Et comme il est de l'essence de Dieu que, quelque idée que je me forme de son souverain être, il passe toujours infiniment tout ce que j'en connois, il est de l'essence du péché que, quoi que j'en imagine, il soit toujours plus difforme et plus odieux que tout ce que je m'en puis figurer. Quand je conçois qu'il a converti les anges en démons, qu'il a ruiné pour jamais l'état d'innocence où furent créés nos premiers parents, et qu'il les a perdus avec toute leur postérité ; qu'il dépouille l'âme de tous ses mérites, en eût-elle amassé des trésors sans nombre, et qu'il l'expose à des supplices éternels ; quand je me représente tout cela, ce n'est rien encore, dit saint Augustin, parce que tout cela n'est rien en comparaison de ce que je ne puis me représenter, qui est la majesté du créateur offensée et comme dégradée dans l'estime du pécheur.

Ah ! Chrétiens, que ne connoissons-nous mieux le péché, ou que n'en perdons-nous absolument toute la connoissance ! notre malheur est de le connoître, et de ne le pas connoître assez. Si nous ne le connoissions point du tout, nous ne serions plus en danger de le commettre ; ou si nous le connoissions mieux et dans toute sa laideur, bien loin de le rechercher et de nous y plaire, nous ne penserions qu'à nous en préserver et à le fuir. Mais, hélas ! nous le connoissons

autant qu'il faut pour pouvoir devenir coupables devant Dieu, et nous ne le connoissons pas autant qu'il seroit nécessaire pour être en état de ne le pouvoir plus aimer et de n'y pouvoir plus tomber. Etat d'impeccabilité, état bienheureux ! Quand est-ce que nous y serons ? Ce sera quand nous verrons Dieu, et que nous le contemplerons dans toute sa gloire, parce qu'alors nous aurons une connoissance du péché beaucoup plus vive et plus étendue, puisque nous le connoîtrons dans Dieu même ; et que d'ailleurs attachés à Dieu d'un lien désormais indissoluble, nous nous trouverons par-là dans la sainte nécessité de haïr tout ce qui peut nous en éloigner et nous l'enlever. Cependant, mes Frères, sans être dès maintenant en cet état, il ne tient qu'à nous de quitter le péché, de nous retirer du péché et de ne plus retourner au péché, parce que la grâce ne nous manque pas pour cela, et qu'avec la grâce tout nous est possible. C'est ainsi qu'exempts de la malice du péché, nous nous mettrons encore à couvert de la peine qui le suit, et dont j'ai à vous entretenir dans la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

C'étoit une espèce d'imprécation parmi les Hébreux, de souhaiter à un homme que le sang d'un autre homme retombât sur lui. Nous en voyons l'usage dans le Lévitique ; et si quelqu'un se la faisoit à soi-même par forme de serment, et qu'il dit, Je veux que le sang de celui-ci ou de celui-là retombe sur moi, c'est comme s'il eût dit : Je veux que tout le crime qu'il peut y avoir en le répandant me soit imputé. S'il y a des peines et des malédictions qui y soient attachées, je veux m'en charger. Si ce sang est innocent, je m'en fais le coupable, et je m'engage à être la victime et l'anathème de son expiation. Voilà, Chrétiens, l'affreuse extrémité où la fureur des Juifs les porta ; jusqu'à consentir, après l'indigne préférence qu'ils avoient donnée à Barabbas, que le sang de Jésus-Christ non-seulement retombât sur eux, mais sur leurs enfants : *Sanguis ejus super nos et super filios nostros* ¹.

Imprécation dont le sens est plein d'horreur ; car, c'est-à-dire si cet homme que vous appelez Juste, et qui s'appelle Dieu, est aussi juste que vous le croyez, et qu'il soit, ainsi qu'il le prétend, égal à Dieu et Dieu lui-même, nous voulons bien, en vous demandant sa mort, devenir responsables de toute l'injustice qu'elle renferme, et nous consentons à être traités, nous et toute notre postérité, comme des déicides. Imprécation que je ne puis prononcer, et que vous ne pouvez entendre sans en être saisis d'effroi, puisqu'elle nous fait voir dans ce peuple le plus violent transport de haine, et qu'elle nous pré-

¹ *Math.*, 27.

sage pour eux dans l'avenir et pour leurs descendants les plus terribles malheurs. Imprécation où Pilate, tout païen qu'il étoit, craignit d'avoir part, et dont il voulut se mettre à couvert, lorsqu'en présence de cette multitude, et au milieu des cris qu'ils redoubloient sans cesse et qu'ils lui adressoient, il se fit apporter de l'eau; qu'il se lava les mains, et leur déclara hautement qu'il se tenoit quitte de l'énorme attentat qu'ils alloient commettre, qu'il n'y contribuoit en aucune sorte; que c'étoit à eux d'en rendre compte, et que pour lui il s'en croyoit innocent : *Innocens ego sum à sanguine Justi hujus* ¹. Mais, enfin, imprécation dont l'effet, dans le cours des siècles, n'a été que trop réel et que trop visible. Nation réprouvée, race maudite et du ciel et de la terre, vous l'éprouvez encore maintenant. Ce n'étoit pas seulement un souhait que formoient vos pères, c'étoit une vérité qu'ils annonçoient. Ce sang qu'ils ont versé, en retombant sur eux, a rejailli sur vous; et, prophètes contre leur pensée et centre leur intention, ils n'ont rien prédit qui ne se soit accompli, et qui ne s'accomplisse tous les jours.

Cependant, Chrétiens, voyons la chose plus en détail, quoique toujours en abrégé; et par l'application que j'en vais faire, apprenons quels sont les redoutables jugements de Dieu sur les pécheurs, et à quoi nous nous exposons en profanant par le péché le sang de Jésus-Christ, et en le suscitant contre nous. Car, prenez garde, s'il vous plaît : en vertu de ce sang divin si injustement répandu par les Juifs, et si justement retombé sur cette nation sacrilège, Dieu les a affligés de trois grands maux, ou plutôt Dieu les a affligés de tous les maux, que nous pouvons réduire à trois espèces : ruine temporelle, aveuglement spirituel, réprobation éternelle. Je m'explique, et ceci sans doute mérite bien nos réflexions, et doit bien nous faire connoître quelle vengeance le Seigneur sait tirer de ses ennemis, et comment il sait punir les offenses qu'il en reçoit.

Ruine temporelle. Jamais il n'en fut de plus entière; et en pouvons-nous avoir une peinture plus vive, que celle même qu'en avoit tracée le Fils de Dieu avant sa dernière entrée en Jérusalem? Car il vit dès-lors tout ce qui devoit arriver à cette ville criminelle; il en parut touché jusqu'aux larmes : et quelle désolation lui annonça-t-il? Qu'il viendroit un temps où les étrangers l'assiégeroient, qu'ils en seroient bientôt maîtres, qu'ils la pilleroient, qu'ils la saccageroient, qu'ils la renverseroient de fond en comble; qu'ils ne laisseroient pas pierre sur pierre; que ces calamités s'étendroient sur toute la nation; qu'elle seroit séparée, dispersée, et qu'il ne lui resteroit ni empire, ni demeure, ni temple. Or personne n'ignore comment tout cela de

¹ *Matth.*, 27.

point en point s'est vérifié. Nous en sommes témoins ; et si nous voulons remonter à la cause, le même Sauveur a pris soin de la marquer : parce que ce peuple malheureux n'a pas connu la visite du Seigneur ; parce que, n'écoutant ni reproches intérieurs de la conscience, ni remontrances tant de fois réitérées de la part de Pilate, ni droit, ni équité, ils n'ont suivi que leur passion et que la haine qui les transportoit, parce que, depuis tant de siècles qu'ils ont trempé leurs mains parricides dans le sang d'un Dieu, ce sang adorable n'a point cessé, ni jamais ne cessera, dans tous les siècles, de crier au ciel vengeance contre eux. De sorte que ce même sang, qui devoit être la ressource de tout Israël et leur rédemption, est devenu, selon qu'ils s'y étoient eux-mêmes condamnés, leur perte et leur destruction : *Sanguis ejus super nos et super filios nostros.*

Aveuglement spirituel. C'est ce voile dont a parlé saint Paul ; ce voile qu'ils ont sur les yeux, et qui jusques à présent les a empêchés d'apercevoir la lumière qui les environne de toutes parts, et se montre à eux dans toute sa clarté. Et n'est-il pas étrange qu'après tant de témoignages les plus sensibles et les plus évidents de la justice divine qui les poursuit, et qui voudroit leur faire enfin reconnoître la grièveté de leur crime, ils ne se rendent point encore ; que toujours également obstinés et endurcis, ils conservent le même ressentiment contre le vrai Messie qu'ils ont renoncé, et s'en promettent un autre qu'ils ne verront jamais ; que, de génération en génération, cette inflexible dureté de cœur et cette impénitence se perpétue comme un héritage ; que par-là ils irritent toujours de plus en plus la colère du Seigneur, et qu'ils achèvent, ainsi qu'il est dit dans l'Évangile, de remplir la mesure de leurs pères ? A quoi devons-nous attribuer ce mortel assoupissement, et d'où a-t-il pu venir ? C'est qu'ils se sont retirés de Dieu, et que Dieu s'est retiré d'eux ; c'est qu'ils ont abandonné Dieu, et que Dieu les a abandonnés. Car c'est en ce sens que le Seigneur disoit à son prophète : Aveuglez-les, et rendez-les sourds, afin qu'ils voient comme s'ils ne voyoient point, et qu'ils entendent comme s'ils n'entendoient point. Ils ont méconnu leur libérateur ; et son sang, qu'ils ont fait couler, est encore tout fumant. Au lieu d'être pour eux une source inépuisable de grâces, comme il pourroit l'être, après tout, s'ils en vouloient profiter, c'est lui qui en détourne le cours et qui les arrête. Au lieu de servir à leur guérison, c'est lui qui aigrit leur plaies et qui les envenime. Suites funestes de cet arrêt qu'ils ont porté contre eux-mêmes, et qui s'exécute dans toute son étendue et toute sa force : *Sanguis ejus super nos et super filios nostros.*

Réprobation éternelle. Je ne dis pas que ce soit dès la vie une ré-

probation déjà parfaite et consommée : mais je veux dire que Dieu les ayant livrés à leur sens réprouvé, il arrive de là qu'ils marchent dans la voie de perdition, et qu'il est d'une difficulté extrême de les en faire jamais revenir. On gagneroit à Jésus-Christ des millions de païens et d'idolâtres, plutôt qu'on ne lui ramèneroit un seul de ce peuple perverti, et marqué du plus visible caractère de la damnation. C'est le triste sort où ils sont réservés. Au jugement de Dieu, à ce jugement où Jésus-Christ présidera en personne, ils paroîtront devant lui tout couverts, ou pour mieux dire, tout souillés de son sang. La tache alors en sera ineffaçable : tous les feux de l'enfer ne la purifieront pas ; sans cesse elle se présentera à leurs yeux, et sans cesse ils s'écrieront pendant toute l'éternité, non plus en insultant à ce Dieu Sauveur, mais en se désespérant : *Sanguis ejus super nos et super filios nostros.*

Or, mes Frères, pour en venir à nous-mêmes, pour tirer de là une instruction qui nous retienne dans le devoir, ou qui nous engage fortement et promptement à y rentrer, il est certain, et c'est l'expresse doctrine du grand Apôtre, que par le péché nous faisons outrage au sang de Jésus-Christ, comme si nous le répandions tout de nouveau et nous le foulions aux pieds. D'où il s'ensuit que nous l'attirons contre nous-mêmes, ce sang précieux ; que nous le faisons retomber sur nous-mêmes, et que par proportion nous nous exposons aux mêmes châtimens que les Juifs, et aux mêmes vengeances du ciel.

Je n'exagère point, et ce que j'avance ici n'est que trop vrai et que trop solidement fondé. Car, quoique nous ne soyons plus à ces temps où Dieu, gouvernant un peuple grossier et tout charnel, faisoit plus communément éclater contre lui sa justice par des maux temporels, comme il le récompensoit par des prospérités humaines, nous ne pouvons néanmoins douter qu'il ne punisse encore de la même sorte bien des pécheurs, et qu'il ne les afflige des mêmes misères. Tant de malheurs publics qui désolent les états, tant de fléaux qui y portent le ravage, guerres, pestes, famines, ne sont-ce pas souvent les effets de la licence des peuples et de la corruption de leurs mœurs ? Tant d'accidens particuliers et de revers qui renversent des familles, qui en dissipent les biens, qui en ternissent l'éclat, qui en troublent la paix, qui font échouer les desseins les mieux concertés, qui font évanouir les espérances les mieux établies, qui empêchent que rien n'avance, que rien ne réussisse et ne succède heureusement, ne sont-ce pas souvent de justes punitions, ou des injustices d'un père, de ses fraudes et de ses mauvais tours, de ses excès et de ses débauches ; ou des mondanités d'une mère, de son faste et de son orgueil, de

ses intrigues et de ses scandales ; ou de la conduite déréglée des enfants, les uns mal élevés et maîtres d'eux-mêmes, les autres rebelles à toutes les leçons qu'on leur fait, et emportés par le feu d'une jeunesse libertine et passionnée ? Combien de décadences, de chutes, de disgrâces ; combien d'humiliations, d'afflictions, de chagrins : combien de contre-temps fâcheux, de traverses, de contradictions ; combien d'infirmités, de maladies, de morts subites ; combien d'infortunes, et de toutes les espèces, que nous imputons, ou à la malice des hommes, ou aux caprices du hasard, sont des coups de Dieu et de secrètes malédictions dont il nous frappe ?

On ne le voit pas, on n'y pense pas, parce qu'on s'accoutume à regarder toutes choses avec les yeux de la chair, sans ouvrir jamais les yeux de la foi. On prend bien des mesures, on imagine bien des moyens pour se rétablir dans un meilleur état ; mais le plus sûr, ce seroit celui que donnoit le Prophète à Jérusalem : *Lavamini, mundi estote*¹ : Purifiez-vous, et lavez-vous de tant d'iniquités ; *Auferte malum cogitationum vestrarum ab oculis meis*² : Bannissez de votre cœur le péché qui l'infecte, et qui blesse la vue de votre Dieu ; *Quiescite agere perversè, discite bene facere*³ : Cessez de faire le mal, apprenez à faire le bien. Alors vous commencerez à jouir d'un sort plus heureux, même selon le monde. Dieu bénira vos entreprises, il adoucira vos peines, vous verrez votre maison se relever, vos affaires prospérer ; tout ira selon vos vœux, et vous connoîtrez de quel avantage il est, non-seulement par rapport au salut, mais par rapport à la vie présente, d'avoir pour vous le Seigneur, et de vivre dans sa grâce : *Si volueritis et audieritis me, bona terræ comedetis*⁴.

Je sais ce que vous me direz : Que cette règle n'est pas générale. J'en conviens ; on voit des pécheurs dans l'opulence, on en voit dans la splendeur, on en voit qui passent leurs jours dans le plaisir, et qui goûtent ou semblent goûter toutes les douceurs de la vie. Mais écoutez la réponse de saint Augustin : C'est que s'ils sont exempts de toute peine temporelle, ils n'en sont que plus rigoureusement punis, et que le plus grand de tous les châtimens est que Dieu maintenant les épargne, et ne prenne pas soin de les châtier : pourquoi ? parce qu'il les laisse par-là tomber dans un aveuglement d'esprit et un endurcissement de cœur qui leur ôtent presque toute espérance de retour, et qui les conduisent à l'impénitence finale. Si Dieu dès à présent envoyoit à ce pécheur quelque adversité, il se dégoûteroit du monde, il rentreroit en lui-même, il feroit des réflexions sérieuses sur la disposition de son âme, il comprendroit que c'est la main de Dieu qui s'est appesantie sur lui, il reconnoitroit ses égarements, et penseroit

¹ *Isai.*, 1. — ² *Ibid.* — ³ *Ibid.* — ⁴ *Ibid.*

à se remettre dans l'ordre, et à reprendre la bonne voie qu'il a quittée : mais parce que le monde a toujours pour lui les mêmes agréments , parce que tout répond à ses désirs et que tout flatte ses inclinations, de là vient qu'il se plaît dans son péché, qu'il s'y attache sans cesse par de nouveaux liens, qu'il s'y endort si profondément, que, sans un miracle de la grâce, on ne peut plus attendre qu'il se réveille de ce sommeil léthargique.

Vengeance de Dieu d'autant plus funeste, qu'on la ressent moins, et que, bien loin d'en être effrayé, on s'en applaudit, et on la prend pour un bonheur et une félicité. Les plus sages mêmes s'y laissent surprendre, et ont peine de voir des gens sans piété, sans règle, peut-être sans religion et sans foi ; des gens adonnés aux vices les plus honteux, et plongés en toutes sortes de désordres ; des gens à qui rien ne coûte, ou pour leur fortune, ou pour leur plaisir, ni trahisons, ni mensonges, ni fourberies, ni chicanes, ni violences, ni concussions ; de les voir, dis-je, en effet s'élever, s'agrandir, s'enrichir, venir à bout de tous leurs projets, quoique les plus iniques ; et avoir tout à souhait. Dieu, dit-on quelquefois, est témoin de cela ; et comment le souffre-t-il ? Ah ! mes Frères, comment il le souffre ? vous me le demandez, et moi je prétends que c'est par un des plus redoutables arrêts de sa justice. Car je m'imagine l'entendre prononcer, contre ces pécheurs enivrés de leur prospérité prétendue, le même anathème qu'il prononça contre les peuples d'Ephraïm : *Væ coronæ superbiæ, ebriis Ephraïm* ¹ : Malheur à ces ambitieux, qui ne font que monter de degrés en degrés ; malheur à ces voluptueux, qui ne font que passer de plaisirs en plaisirs ; malheur à ces riches avarés et intéressés, qui ne font qu'ajouter héritages à héritages, et qu'entasser trésors sur trésors ! pourquoi ? parce que c'est ce qui les entretient dans leur ivresse, c'est-à-dire dans leur attachement à la terre, dans leur insensibilité pour le ciel, dans toutes leurs cupidités. Aussi rien ne les touche, je dis rien de tout ce qui regarde leur éternité ; et n'est-ce pas là l'état de tant de mondains et de mondaines ? On a beau leur représenter le péril où ils se trouvent exposés ; ils ont perdu là-dessus toute vue, tout sentiment. Ils marchent toujours du même pas sans s'alarmer, et suivent toujours le même train de vie, jusqu'à ce qu'ils se soient enfin précipités dans l'abîme.

Et en quel abîme ? voilà, Chrétiens, le comble des vengeances divines contre le péché, et voilà le dernier coup de la justice du Seigneur qui le punit : une réprobation éternelle. Voilà le terme fatal où le pécheur se laisse entraîner, et ce qui lui est dû. Vérité incontestable dans la religion que nous professons. Il n'est point ici question de

¹ *Isai.*, 28.

douter, de raisonner, de disputer. Nous sommes chrétiens, et nous ne pouvons l'être que nous ne reconnoissions cette éternité de peines comme le juste salaire du péché, comme la suite naturelle du péché, comme la fin malheureuse où mène par lui-même le péché. C'étoit pour nous délivrer de ce souverain malheur que Jésus-Christ avoit donné son sang, et tout son sang : mais par l'abus criminel que le pécheur en a fait, ce sang, qui devoit le laver, ne sert qu'à le rendre aux yeux de Dieu plus difforme; ce sang, qui devoit le réconcilier, ne sert qu'à le rendre devant Dieu plus coupable; ce sang, qui devoit être son salut, devient la perte irréparable de son âme et sa damnation.

Ah ! mes Frères, qui pourroit exprimer, je ne dis pas la douleur, mais le désespoir du réprouvé sur qui coule le sang de son Sauveur, non plus pour éteindre les flammes qui le dévorent, mais pour les allumer ? Car ce sang divin descendra jusque dans l'enfer ; et c'est là que doit se vérifier dans toute son étendue cette parole de l'Écriture, que le Seigneur, le Dieu tout-puissant, a fait distiller sa fureur sur ses ennemis, et sa plus grande fureur : *Magnus enim furor Domini stillavit super nos* ¹. De vous expliquer quels sont les effets de cette colère du Seigneur, aigrie et irritée par cela même qui devoit l'adoucir et l'apaiser, c'est ce qui me conduiroit trop loin, et ce qu'on vous a fait mille fois entendre; c'est ce qu'éprouvent tant de pécheurs déjà condamnés; et plaise au ciel que nous nous mettions en état de ne l'éprouver jamais !

Pour cela que nous reste-t-il, mes chers auditeurs ? Contrition, réformation de vie, satisfaction. Contrition à la vue de tant de péchés qui nous ont éloignés de notre Dieu, de ce Dieu digne de tout notre amour, et dont nous n'avons payé les bienfaits que d'ingratitude et d'offenses. Réformation : car il ne suffit pas de pleurer le passé, il faut penser à l'avenir ; il faut le régler, il faut le sanctifier ; il faut rendre à Dieu toute la gloire que le péché lui a ravie ; il faut se dédommager de tous les mérites qu'on a perdus, ou qu'on n'a pas amassés : or on ne le peut que par une vie toute nouvelle, et d'autant plus remplie de bonnes œuvres, qu'elle a été plus souillée de crimes. Satisfaction : n'allons point, mes Frères, n'allons point chercher plus loin que dans ce saint temple le prix nécessaire pour nous acquitter auprès de la justice divine. C'est dans ce tabernacle qu'il est renfermé ; c'est là que repose ce sang qui seul a pu expier tous les péchés du monde, et qui peut, à plus forte raison, expier les nôtres. Prosternons-nous devant lui, et adressons-nous à lui. Sang adorable, relique vivante de mon Dieu, remède souverain et tout-puissant, c'est

en vous que je me confie et que je mets toute mon espérance. Quand je serois mille fois encore plus chargé de dettes, il n'est rien que vous ne puissiez payer pour moi, et c'est ce que j'attends de vous. Aussi coupable que je le suis, je devrois, pour l'expiation de mes iniquités, répandre tout mon sang; mais sans vous que serviroit mon sang et le sang de tous les hommes? Vous êtes donc ma ressource, et c'est à vous que j'ai recours. Non pas que je veuille m'épargner moi-même : je suis pécheur, et par conséquent je veux désormais et je dois me traiter en pécheur. Mais ma pénitence tirera de vous toute sa vertu, et n'aura de mérite qu'autant qu'elle vous sera unie. Vous la sanctifierez, vous la consacrerez, vous me la rendrez salutaire pour l'éternité bienheureuse, où nous conduise, etc.

EXHORTATION SUR LA FLAGELLATION DE JÉSUS-CHRIST.

Tunc apprehendit Pilatus Jesum, et flagellavit.

Alors Pilate fit prendre Jésus, et le fit flageller. *Saint Jean*, chap. XIX.

Quel nouveau spectacle, Chrétiens, et quelle sanglante scène! on conduit notre divin Maître dans le prétoire de Pilate; on le dépouille de ses habits et on l'attache à une colonne; outre une nombreuse multitude de peuple qui l'investit de toutes parts, une troupe de soldats s'assemble autour de lui; ils sont armés de fouets, et ils se disposent à le déchirer de coups! Pourquoi ce supplice, et qui l'a ainsi ordonné? Comment s'y comportent les ministres du juge qui vient de rendre cet arrêt, et comment est-il exécuté? c'est ce que je me suis proposé de vous mettre aujourd'hui devant les yeux, et ce qui doit faire également le sujet de votre compassion et de votre instruction. Pour y procéder avec ordre, observez, s'il vous plaît, qu'un supplice devient surtout rigoureux et par la honte qui l'accompagne, et par l'excès de la douleur qu'il est capable de causer : en quoi l'esprit et le corps ont tout à la fois à souffrir; car la honte afflige l'esprit, et la douleur fait impression sur les sens et tourmente le corps. L'une et l'autre ne se trouvent pas toujours jointes ensemble. La honte d'un supplice peut être extrême, sans qu'il y ait nulle douleur à supporter; ou la douleur en peut être très-cuisante et très-violente, sans qu'il s'y rencontre nulle confusion à soutenir. Mais voici ce que je dis touchant cette cruelle flagellation, où le Sauveur des hommes se vit condamné : c'est que ce fut tout ensemble un des supplices de sa passion, et le plus honteux, et le plus douloureux. Cette honte qu'il a voulu subir, tout Dieu qu'il étoit, nous apprendra à corriger les désordres d'une honte criminelle, qui souvent nous arrête dans

le service de Dieu , et à nous prémunir contre le péché de la honte salutaire que nous en devons concevoir. Et cette douleur, qu'il a voulu ressentir dans tous les membres de son corps, nous animera à retrancher en nous les délicatesses de la chair, et à nous armer contre nous-mêmes des saintes rigueurs de la pénitence chrétienne. Voilà en deux mots tout le fond de cet entretien, et tout le fruit que vous en devez retirer.

PREMIÈRE PARTIE.

C'étoit une nécessité bien dure pour Pilate, que celle où l'obstination des Juifs sembloit le réduire, de trahir ses propres sentiments et d'agir contre tous les reproches de son cœur, en livrant à la mort un homme dont il ne pouvoit ignorer la bonne foi, la candeur, la sainteté, et en l'abandonnant à toute la violence de ses ennemis. Il est vrai que ce gouverneur, revêtu de l'autorité du prince, pouvoit repousser la violence par la violence; que, dans la place qu'il occupoit et dans le crédit que lui donnoit son rang, il ne tenoit qu'à lui de se déclarer le protecteur du Fils de Dieu, de l'enlever d'entre les mains de ses persécuteurs, et de le mettre à couvert de leurs poursuites. Il est même encore vrai que non-seulement il le pouvoit, mais qu'il le devoit; car il étoit juge, et, selon toutes les lois de la justice, il devoit défendre le bon droit contre l'iniquité et l'oppression. Mais il craignoit le bruit; et, par un caractère de timidité si ordinaire jusque dans les plus grandes dignités, il ne vouloit point faire d'éclat: mais il craignoit les Juifs; et, par une lâche prudence, il ne vouloit pas s'exposer à une émeute populaire: mais il craignoit l'empereur, dont on le menaçoit; et, par un vil intérêt, il ne vouloit pas qu'on pût l'accuser devant lui et le citer à son tribunal.

Quelle est donc sa dernière ressource, et quel est enfin l'expédient qu'il imagine pour fléchir des cœurs que rien jusque-là n'avoit pu toucher? Ah! mes Frères, l'étrange moyen! et fut-il jamais une conduite plus bizarre, et plus opposée à toutes les règles de l'équité? C'est de condamner Jésus-Christ au fouet, dans l'espérance de calmer ainsi les esprits, et de leur inspirer des sentiments plus humains, en leur donnant une partie de la satisfaction qu'ils demandoient: car telle est la vue de Pilate. Quoi qu'il en soit, la sentence est à peine portée, qu'on en vient à la plus barbare exécution. Des mains sacrilèges saisissent cet adorable Sauveur, lui déchirent ses vêtements et les arrachent, le lient à un infâme poteau, et se préparent à lui faire éprouver le traitement le plus indigne et le plus sensible outrage. Que vous dirai-je, Chrétiens? et quelle horreur! Ce corps virginal, ce corps formé par l'esprit même de Dieu dans le sein de Marie, ce temple vivant de la divinité, est exposé aux yeux d'une populace insolente et

à la risée d'une brutale soldatesque. Il l'avoit prédit, ce Verbe éternel; il nous l'avoit annoncé par son prophète, lorsque parlant à son Père, il lui disoit : *Quoniam propter te sustinui opprobrium, operuit confusio faciem meam* ¹ : C'est pour vous, mon Père, c'est pour la gloire de votre nom, que j'ai voulu être comblé d'opprobre, et couvert de honte et de confusion.

Arrêtons-nous là, mes chers auditeurs, et sans nous retracer des images dont les âmes innocentes pourroient être blessées, considérons seulement et en général cette honte du Fils de Dieu, comme le modèle ou le correctif de la nôtre. Dieu nous a donné la honte, ou du moins il nous en a donné le principe, pour nous servir de préservatif contre le péché. La honte est une passion que la nature raisonnable excite en nous, et qui nous détourne, sans que nous remarquions même ni comment ni pourquoi, de tous les excès et de toutes les impuretés du vice. C'est une bonne passion en elle-même; mais elle n'est que trop sujette à se dérégler dans l'usage que nous en faisons; et il nous falloit un aussi grand exemple que celui de Jésus-Christ pour en corriger le désordre. Or je prétends que jamais cet Homme-Dieu ne nous a fait là-dessus de leçon plus solide ni plus touchante que dans le mystère que nous méditons.

En effet, Chrétiens, savez-vous d'où lui vient cette confusion, qui le jette dans le plus profond accablement? Ah! mon Père, ajoutoit-il, comme il n'y a que vous qui connoissiez toute la mesure de mes humiliations, il n'y a que vous qui, par les lumières infinies de votre sagesse, en puissiez bien pénétrer le fond et découvrir le véritable sujet : *Tu scis improprium meum et confusionem meam* ². Les hommes en ont été témoins, ils en ont vu les dehors, et rien de plus; mais vous, Seigneur, sous ces apparences et ces dehors qui n'en représentoient que la plus faible partie, vous avez démêlé ce qu'il y avoit de plus intérieur et de plus secret, et vous en avez eu une science parfaite : *Tu scis confusionem meam*. Or cette science des opprobres de Jésus-Christ, et de la confusion qui lui a couvert le visage, c'est, mes Frères, ce qu'il a plu à Dieu de nous révéler. Qu'est-ce donc ici qui l'humilie, et de quoi a-t-il plus de honte? est-ce d'avoir à subir un châtement qui ne convient qu'aux esclaves? en consentant à prendre la forme d'un esclave, il a consenti à en porter toute l'ignominie. Est-ce d'être fouetté publiquement comme un scélérat? il proteste lui-même qu'il y est tout disposé, et il est le premier à s'y offrir, parce que c'est pour obéir à son Père, parce que c'est pour honorer la majesté de son Père, et pour satisfaire à sa justice : *Quoniam egi in flagella paratus sum* ³. Est-ce même de l'état où il paroît devant

¹ Psalm. 68. — ² Ibid. — ³ Ibid.

tout un peuple qui l'insulte , et qui lance contre lui les traits de la plus piquante et de la plus maligne raillerie ? voilà , je l'avoue, voilà de quoi faire rougir le ciel , et de quoi confondre le Dieu de l'univers : mais j'ose dire après tout , et vous devez , mon cher auditeur , le reconnoître , que ce qui redouble sa confusion , que ce qui la lui fait sentir plus vivement , que ce qui la lui rend presque insoutenable , ce n'est point tant l'insolence des Juifs que la nôtre. Expliquons-nous , et confondons-nous nous-mêmes.

Oui , Chrétiens , de quoi il rougit , ce Saint des saints et ce Dieu de pureté , c'est de vos discours licencieux , c'est de vos paroles dissolues , c'est de vos conversations impures , c'est de vos libertés scandaleuses , c'est de vos parures immodestes , c'est de vos regards lascifs , c'est de vos attachements sensuels , de vos intrigues , de vos rendez-vous , de vos débauches , de vos débordements , de toutes vos abominations. Car c'est là ce qu'il se rappelle dans cet état de confusion où le texte sacré nous le propose : c'est de tout cela qu'il est chargé , de tout cela qu'il est responsable à la justice divine , et de tout cela , encore une fois , qu'il rougit d'autant plus que , par l'affreuse corruption du siècle et par l'audace la plus effrénée du libertinage , vous en rougissez moins.

De là , mes Frères , j'ai dit que nous devons apprendre à réformer en nous les pernicieux effets de la honte , et à sanctifier même cette passion pour l'employer à notre salut. Quel en est le dérèglement et l'abus le plus ordinaire ? Je le réduis à deux chefs : l'un , de nous porter sans honte à ce qu'il y a pour nous de plus honteux ; et l'autre , de nous éloigner par honte de ce qui devrait faire notre gloire aussi bien que notre bonheur. Voici ma pensée , qui n'est pas difficile à comprendre. Nous n'avons nulle honte de commettre le mal , et nous en avons de pratiquer le bien ; d'où il arrive que nous péchons le plus ouvertement , et que souvent même nous nous en glorifions : au lieu que , s'il s'agit d'un exercice de piété , de charité , de quelque bonne œuvre que ce puisse être , ou nous l'omettons lâchement , parce qu'un respect tout humain nous retient ; ou nous ne nous en acquittons qu'en particulier et secrètement , parce que nous craignons la vue du public et les vains jugements du monde. Deux dispositions les plus dangereuses et les plus mortelles. Car il n'est pas possible que j'entre jamais dans la voie de Dieu , ou que je m'y établisse , si je ne me défais de cette honte mondaine , qui me retire de l'observation de mes devoirs et de la pratique des vertus chrétiennes ; et si je n'acquiesce cette honte salutaire , qui nous sert de barrière contre le vice , et qui nous en détourne. Il faut donc que je bannisse l'une de mon cœur , et que j'y entretienne l'autre. La honte

du bien, dit saint Bernard, est en nous la source de tout mal, et la honte du mal est le principe de tout bien. Par conséquent je dois apporter tous mes soins à maintenir celle-ci dans mon âme, et combattre celle-là de toutes mes forces. Sans la honte du péché, ajoute saint Chrysostome, bien loin de pouvoir me conserver dans l'innocence, je ne puis pas même, après ma chute, me relever par la pénitence : pourquoi? parce que la pénitence est fondée sur la honte du péché, ou plutôt parce que la pénitence n'est autre chose qu'une sainte honte, et qu'une horreur efficace du péché. D'où il s'ensuit que c'est par la honte du péché que je dois retourner à Dieu, que je dois me rapprocher de Dieu, que je dois commencer l'ouvrage de ma réconciliation avec Dieu.

Mais, du reste, en vain le commencerai-je par là, si, dans un assemblage monstrueux, je joins à la honte du péché une fausse et damnable honte de la vertu. C'est alors que ce que j'aurai commencé, je ne l'achèverai jamais, puisque cette honte de la vertu ruinera dans moi tout ce qu'aura produit la honte du péché. Ainsi, mes Frères, voulons-nous consommer l'œuvre de notre sanctification; outre la honte du péché, revêtons-nous des armes du salut, c'est-à-dire d'une fermeté, d'une intrépidité, d'une hardiesse, et, selon l'expression de saint Augustin, d'une sage et pieuse effronterie dans le culte de notre Dieu et dans l'accomplissement de tous les devoirs de la religion. Règles divines et admirables enseignements, que nous recevons de Jésus-Christ même. Tournons encore vers lui les yeux, et formons-nous sur un modèle si parfait.

Le voilà, ce Sauveur adorable, dans la plus grande confusion; et ce qui fait sa honte, ce sont les péchés d'autrui : comment n'en aurois-je pas de mes propres péchés? Ah! malheureuse, disoit le Seigneur par la bouche de Jérémie à une âme pécheresse, où es-tu réduite? Je ne vois plus de ressource pour toi. Ton iniquité est montée à son dernier terme, et je suis sur le point de t'abandonner : pourquoi? parce que tu t'es fait un front de prostituée, et que tu ne sais plus ce que c'est que de rougir; *Frons meretricis facta est tibi; noluisti erubescere*¹. Tandis que tu n'étois pas tout-à-fait insensible à la honte que devoient te causer tes crimes et tes dissolutions, j'espérois de toi quelque chose; car cette honte étoit encore un reste de grâce, et un moyen de conversion : mais maintenant que tu l'as perdue, qui sera capable de te ramener de tes égarements, et qui pourra te rappeler à ton devoir? La crainte de mes jugements est bien forte; mais elle s'efface en même temps que la honte du péché. La vue de l'éternité est bien terrible; mais on n'y pense guère dès

¹ Jerem., 3.

qu'une fois on a déposé toute honte du péché. Ma grâce est toute-puissante ; mais elle ne l'est que pour inspirer la honte et la douleur du péché. De là , tant que tu demeureras sans honte et sans pudeur dans ton péché , il n'y a rien à attendre de ta part , et tes plaies deviennent incurables : *Frons meretricis facta est tibi ; noluit erubescere.*

En effet , Chrétiens , s'il y a en cette vie un état de perdition et presque sans remède , c'est celui d'un pécheur qui ne rougit plus de son péché ; et la raison qu'en apporte saint Bernard devrait faire trembler tout ce qui se rencontre ici de pécheurs disposés à tomber en ce fatal endurcissement. C'est, dit-il, que la honte du péché est la dernière de toutes les grâces que Dieu nous donne ; et qu'après cette grâce , il n'y a presque plus de ces grâces de salut , de ces grâces spéciales et de choix , qui font impression sur une âme criminelle , et qui , par une espèce de miracle , la retirent de l'abîme où elle est plongée. L'expérience nous le fait assez connoître , et la chose ne se vérifie que trop par la nature même des grâces. Si donc , reprend saint Bernard , je ne ressens plus cette grâce de honte et cette confusion qui me troublait autrefois à la présence du péché , et qui m'en éloignoit , j'ai lieu de craindre que je ne sois bien près de ma ruine , et que Dieu ne me laisse dans un funeste abandonnement.

Mais le moyen de réveiller en moi cette grâce si précieuse , et d'y exciter cette confusion ? Jésus-Christ , mes Frères , Jésus-Christ : c'est celui qui la ranimera , qui la ressuscitera , qui la fera renaître , quand elle seroit pleinement éteinte. Il nous suffit de le contempler dans le mystère de sa flagellation. Nous l'y verrons chargé d'opprobres pour nos péchés ; mais beaucoup moins confus de ses opprobres que de nos péchés. Hé ! mon Frère , s'écrie saint Chrysostome , si tu ne rougis pas de ton crime , rougis au moins de la honte qui en retombe sur ton Sauveur ! si tu ne rougis pas de pécher , rougis au moins de ne pas rougir en péchant. Car le plus grand sujet de honte pour toi , c'est de n'en avoir point ; et peut-être cette honte ne te sera pas inutile , puisqu'elle servira à faire revivre en toi la honte du péché même , et qu'à force d'avoir honte de n'en point avoir , tu pourras en avoir dans la suite et la reprendre.

Qui doute , Chrétiens , que cette pensée ne pût être un frein pour le plus déterminé pécheur , s'il faisoit dans son péché cette réflexion : Ce péché que je commets a fait rougir mon Dieu. Il en a porté la tache , et cette tache , avec laquelle il s'est présenté aux yeux de son Père , lui fut , tout innocent qu'il étoit , plus ignominieuse que tous les coups de fouet dont l'accablèrent ses bourreaux. Combien plus encore doit-elle donc me défigurer devant Dieu ? Ce qui fut plus

sensible à Jésus-Christ dans le prétoire, ce n'étoit pas d'être exposé à la vue des Juifs, ni d'être en butte à tous leurs traits, mais de paroître avec mon péché devant tous les esprits bienheureux et toute la cour céleste. Or n'ai-je pas actuellement moi-même tout le ciel pour témoin, et n'est-ce pas assez pour me confondre, et pour arrêter par cette utile confusion le cours de mon désordre? Veux-je me réserver à cette confusion universelle du jugement de Dieu, où ma honte éclatera aux yeux du monde entier? et ne vaut-il pas mieux en rougir présentement avec fruit dans le souvenir d'un Dieu Sauveur attaché à la colonne, que d'en rougir inutilement, et avec le plus cruel désespoir, aux pieds d'un Dieu vengeur assis sur le tribunal de sa justice?

Mais ce n'est pas tout. La même honte que nous n'avons pas pour le mal, ou que nous travaillons à étouffer, nous l'avons pour le bien, et nous manquons de courage pour la surmonter. Du moins, en rougissant du péché, nous rougissons également de la vertu. De sorte que, par l'alliance la plus réelle, quoique la plus bizarre et la plus injuste, c'est pour nous tout à la fois une confusion, et de mal faire, et de bien faire : de mal faire, parce qu'il nous reste toujours un certain fonds de conscience; de bien faire, parce que nous nous conduisons selon les idées du monde, et que nous en craignons la censure. Etat le plus ordinaire dans le christianisme. Les libertins déclarés n'ont honte que du bien qu'il faudroit faire, et qu'ils ne font pas; les âmes vertueuses de profession et les vrais chrétiens n'ont honte que du vice, qui leur est odieux, et dont ils tâchent de se préserver; mais la plupart, ni libertins tout-à-fait, ni tout-à-fait chrétiens, marchent entre ces deux extrémités, et réunissent dans eux l'une et l'autre honte, la honte du péché et la honte de la piété.

En combien d'occasions où Dieu exige que nous fassions connoître ce que nous sommes, nous tenons-nous renfermés dans nous-mêmes, et déguisons-nous nos sentiments, parce que nous avons de la peine à prendre parti contre telles personnes, et que nous ne voulons pas avoir à essayer leurs raisonnements et leurs discours? Combien de fois parlons-nous et agissons-nous contre toutes nos lumières, et tous les reproches de notre cœur, parce que nous n'avons pas la force de parler et d'agir autrement que celui-ci ou que celui-là avec qui nous vivons, et que nous n'avons pas l'assurance de contredire? Un homme a de la religion, il a la crainte de Dieu, et il voudroit vivre régulièrement et chrétiennement; il voudroit assister au sacrifice de nos autels avec respect; il voudroit fréquenter les sacrements avec plus d'assiduité; il voudroit accomplir avec fidélité tous les préceptes de l'Eglise; il voudroit s'opposer à certains scandales, abolir certaines coutumes,

réformer certains abus; il voudroit s'absenter de certains lieux, rompre certaines liaisons, et s'engager en d'autres sociétés moins dangereuses et plus honnêtes; la grâce le presse, et il en voudroit suivre les mouvements; il le voudroit, dis-je, et il se sent de l'attrait à tout cela: mais toutes ces bonnes volontés et tous ces bons désirs, que faut-il pour les déconcerter et les renverser? Une répugnance naturelle à se distinguer et à paroître plus religieux et plus scrupuleux qu'on ne l'est communément à son âge et dans sa condition.

Honte du service de Dieu, où n'es-tu pas répandue, et quels dommages ne causes-tu pas jusque dans les plus saintes assemblées? Combien de desseins fais-tu avorter? combien de vertus retiens-tu captives? en combien d'âmes détruis-tu l'esprit de la foi, et combien de gloire dérobes-tu à Dieu? Or il faut, Chrétiens, triompher de cet ennemi; il faut, à quelque prix que ce puisse être, vaincre cette honte, non-seulement parce qu'elle est indigne du caractère que nous portons, mais parce qu'elle est absolument incompatible avec les maximes et les règles du salut. Et pour nous fortifier dans ce combat, quel exemple est plus puissant que celui de Jésus-Christ? Car si toute la honte, disons mieux, si toute l'infamie de sa flagellation n'a pu ralentir son zèle pour l'honneur de son Père, ne serois-je pas bien condamnable de trahir la cause de mon Dieu par la crainte d'une parole, d'un mépris que j'aurai à supporter de la part du monde? Si je dois rougir, ce n'est point des railleries du monde, ce n'est point des jugements et des rebuts du monde; mais c'est de ma lâcheté, c'est de mon infidélité, c'est de mon ingratitude, quand un aussi vain respect que celui du monde me fait oublier tous les droits et tous les intérêts du Dieu que j'adore, d'un Dieu à qui j'appartiens par tant de titres, d'un Dieu à qui je suis redevable de tant de biens, d'un Dieu, le souverain auteur de mon être, et mon unique fin, mon unique béatitude dans l'éternité. N'insistons pas davantage sur un point si évident par lui-même, et passons à un autre, où nous devons considérer la flagellation du Fils de Dieu, non plus comme un des supplices les plus honteux, mais les plus douloureux, et apprendre de là à retrancher par la mortification évangélique toutes les délicatesses des sens et de la chair: c'est la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

C'étoit beaucoup pour le Sauveur des hommes d'avoir subi toute la honte d'un supplice aussi humiliant que celui de la flagellation; mais il falloit encore qu'il en éprouvât toute la cruauté, et que sa chair, victime d'expiation pour tous les péchés du monde, fût immolée à la rage de ses bourreaux, et mise par-là même en état d'être offerte à

Dieu , comme une hostie précieuse, et de fléchir sa colère : c'est le triste objet que nous avons présentement à considérer. Quand les amis de Job , instruits de son infortune et de la déplorable misère où il se trouvoit réduit , vinrent à lui pour le consoler, l'Ecriture dit que le voyant couché sur un fumier, tout défiguré et tout plein d'ulcères, ils furent saisis d'un tel étonnement qu'ils déchirèrent leurs habits , qu'ils se couvrirent la tête de cendres , et que , pour marquer la consternation où ils étoient , ils se tinrent là plusieurs jours dans un profond et morne silence. Il y auroit encore bien plus lieu , Chrétiens , de tomber ici dans la même désolation , de garder la même conduite et de demeurer sans parole à la vue du Fils unique de Dieu , accablé sous une grêle de coups , tout meurtri de blessures , et comme donné en proie à une troupe féroce et à toute leur inhumanité.

Que devoit-on attendre de cette brutale soldatesque? C'étoient des hommes nourris dans le tumulte et la fureur des armes , et de là plus incapables de tout ménagement et de tout sentiment de compassion. C'étoient les ministres d'un juge timide et lâche , qui les abandonnoit à eux-mêmes , et dont ils pouvoient impunément passer les ordres , s'il en eût porté quelques-uns , et qu'il leur eût prescrit des bornes. C'étoient des âmes vénales et mercenaires , des âmes intéressées , et d'intelligence avec les Juifs , dont ils avoient à contenter la haine , pour en recevoir la récompense qui leur étoit promise et qu'ils espéroient. C'étoient les suppôts de ce peuple ennemi de Jésus - Christ , c'est-à-dire du peuple le plus cruel et le plus barbare , le plus envenimé dans ses ressentiments et le plus insatiable dans ses vengeances. C'étoit toute une cohorte assemblée , afin de se relever les uns les autres , et que , reprenant tour-à-tour de nouvelles forces , ils pussent toujours frapper avec la même violence. Tout cela , autant de conjectures des excès où ils se portèrent contre cet innocent agneau qu'ils tenoient en leur pouvoir , et contre qui ils étoient maîtres de tout entreprendre.

Que ferai-je ici , mes chers auditeurs , et que vous dirai-je? m'arrêterai-je à vous dépeindre dans toute son étendue et toute son horreur une scène si sanglante? entrerais-je dans un détail où mille particularités nous sont cachées , et dont nous ne pouvons avoir qu'une connoissance obscure et générale? vous représenterai-je l'acharnement des bourreaux , le feu dont leurs yeux sont allumés , les fouets grossis de nœuds et tout hérissés de pointes , dont leurs bras sont armés? compterai-je le nombre des coups qu'ils déchargent sur ce corps foible et déjà tout épuisé de forces , par l'abondance de sang qu'il a répandu dans le jardin ! Que de cris , que de nouvelles insultes de la part des prêtres , des pontifes , d'une populace infinie , témoins

de tout ce qui se passe , et animant tout par leur présence ! Mais je vous laisse , mes Frères , à juger vous-mêmes de toutes ces circonstances , comme de mille autres , et à vous en retracer l'affreuse idée. C'est assez de vous dire que cette chair sacrée du Sauveur n'est plus bientôt qu'une plaie ; que ce n'est plus partout que meurtrissures , que contusions , et qu'à peine y peut-on découvrir quelque apparence d'une forme humaine ; qu'au milieu de ce tourment , cet homme de douleurs , après s'être soutenu d'abord , est enfin obligé de succomber ; que , dans une défaillance entière , il tombe au pied de la colonne , qu'il y demeure couché par terre , perclus de tous ses membres et privé de l'usage de tous ses sens ; qu'il ne lui reste ni mouvement , ni action , ni voix , ni parole ; et que , bien loin de pouvoir s'expliquer et se plaindre , il conserve à peine un dernier souffle et une étincelle de vie.

Que dis-je , Chrétiens ? c'est en cet état qu'il s'explique à nous plus hautement et plus fortement qu'il ne s'est jamais expliqué. Il n'a qu'à se montrer à nos yeux : cela suffit. Il ne lui faut point d'autre voix que celle de son sang , pour nous instruire ; il ne lui faut point d'autre organe que ses plaies ; ce sont autant de bouches ouvertes pour nous redire ce qu'il s'est tant efforcé de nous persuader en nous prêchant son Evangile , que quiconque aime son âme en ce monde , c'est-à-dire sa chair , que quiconque y est attaché , et veut l'épargner et la choyer , la perdra inmanquablement ; mais que pour la sauver dans l'éternité , c'est une nécessité indispensable de la haïr en cette vie , de réprimer ses sensualités , de lui refuser ses aises et ses commodités , de lui faire une guerre continuelle en la mortifiant , en l'assujettissant , en la domptant : *Qui amat animam suam , perdet eam ; et qui odit animam suam in hoc mundo , in vitam æternam custodit eam* ¹. Maxime essentielle dans la morale de Jésus-Christ ; maxime la plus juste , et fondée sur les principes les plus solides , parce que cette chair que nous avons à combattre est une chair souillée de mille désordres , une chair de péché ; et qu'étant criminelle elle doit être punie temporellement , si nous ne voulons pas qu'elle le soit éternellement ; parce que c'est une chair rebelle , et qu'il n'est pas possible de la tenir dans la soumission et dans l'ordre , si l'on ne prend soin de la réduire sous le joug , à force de la châtier et de la mater ; parce que c'est une chair corrompue et la source de toute corruption , puisque c'est d'elle que vient tout ce que saint Paul appelle œuvres de la chair , les débauches et les impudicités , les querelles et les dissensions , les colères et les envies ; et que nous ne pouvons nous mettre à couvert de ses traits contagieux , ni les repousser , que par de salutaires violences ;

¹ Joan., 12.

parce que c'est une chair conjurée contre Dieu et contre nous-mêmes : contre Dieu , dont elle rejette la loi ; contre nous - mêmes , dont elle ruine le salut ; et que nous devons par conséquent la regarder et la traiter comme notre plus mortelle ennemie.

La chair du Fils de Dieu n'avoit rien de tout cela. C'étoit une chair sainte et sanctifiante , une chair sans tache et toute pure , une chair pleinement soumise à l'esprit ; c'étoit la chair d'un Dieu , et toutefois nous voyons quels traitements elle a reçus : or c'est sur cela même que cet Homme-Dieu , baigné dans son sang , se fait entendre à nous du pied de la colonne , et qu'il nous reproche , tout muet qu'il est , nos délicatesses , et l'extrême attention que nous avons à flatter nos corps ; comme s'il nous disoit : Jetez sur moi les yeux , et , par une double comparaison , confondez-vous. Idolâtres de votre chair , vous ne voulez pas que rien lui manque , que rien la blesse , que rien l'incommode , et moi me voici déchiré de fouets et tout ensanglanté. Mais encore qu'est-ce que cette chair dont vous prenez tant les intérêts , et qu'étoit - ce que la mienne , que j'ai si peu ménagée ? Reproche le plus touchant , et dont l'Apôtre avoit senti toute la force , lorsqu'il traçoit aux premiers fidèles ces grandes règles de la pénitence et de la mortification chrétienne : que si nous voulons être à Jésus-Christ , nous devons crucifier notre chair avec tous ses vices et toutes ses concupiscences : *Qui sunt Christi carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis* ¹ ; que nous ne devons nous conduire que selon l'esprit , sans écouter jamais la chair , ni avoir égard ou à ses répugnances ou à ses désirs : *Spiritu ambulate , et desideria carnis non perficietis* ² ; qu'au lieu de la consulter et de la suivre , nous devons expressément y renoncer , et même en quelque sorte nous en dépouiller : *Expoliantes vos veterem hominem* ³ ; que quelque effort qu'il y ait à faire pour cela , quelque sacrifice qu'il nous en puisse coûter , il ne doit être compté pour rien , et que nous ne devons jamais oublier , en considérant Jésus-Christ , que nous n'avons point encore comme lui répandu notre sang : *Nondùm enim usquè ad sanguinem restitistis* ⁴.

Quel langage , mes chers auditeurs ! et qui de vous l'entend ? Ne sont-ce pas là des termes dont le monde ignore souvent jusques à la signification , ou que le monde au moins croit ne convenir qu'à des solitaires et à des religieux ? Or prenez garde néanmoins à qui saint Paul donnoit ces divines leçons , et à qui il enseignoit cette excellente morale ; car ce n'étoit ni à des religieux , ni à des solitaires qu'il parloit ; c'étoit à des chrétiens comme vous , n'ayant au-dessus de vous d'autre avantage ni d'autre distinction , sinon qu'ils étoient de

¹ Galat., 5. — ² Ibid. — ³ Coloss., 3. — ⁴ Hebr., 12.

vrais chrétiens , et que vous ne l'êtes pas ; c'étoit à des hommes employés comme vous , selon leur profession , aux affaires du monde ; à des femmes engagées comme vous , par leur état et leur condition , dans la société et le commerce du monde. Voilà ceux à qui il recommandoit de mener une vie austère , non - seulement selon le cœur , mais selon les sens ; de mourir à eux-mêmes et à leur chair ; de se contenter du nécessaire , ou pour le logement , ou pour le vêtement , ou pour l'aliment , et de retrancher tout ce qui est au - delà comme superflu , comme dangereux , comme indécent dans la religion d'un Dieu qui , par ses souffrances , est venu consacrer l'abnégation de soi-même et de tout soi-même. Ces expressions ne les étonnoient point , ces propositions ne leur sembloient point outrées ; ils les comprenoient , ils les goûtoient , ils se les appliquoient. Le christianisme a-t-il donc changé , et n'est-il plus le même ? Ah ! mes Frères , le christianisme a toujours subsisté ; mais reconnoissons , à notre confusion , que ce ne sont plus les mêmes chrétiens : nous en avons retenu le nom , et nous en avons laissé toute la substance et tout le fond.

Quoi qu'il en soit , c'est dans cette sainte mortification de la chair que les Saints de tous les siècles et de tous les états ont fait consister une partie de leur sainteté. Parcourez leurs histoires , et trouvez-en un qui n'ait pas témoigné pour sa chair une haine particulière. Soit qu'ils eussent toujours vécu dans l'innocence , ou qu'après une vie mondaine ils se fussent convertis à Dieu ; soit qu'ils eussent abandonné le siècle pour se retirer dans le désert et dans le cloître , ou qu'ils fussent restés au milieu du monde pour satisfaire à leurs engagements et à leurs devoirs ; en quelque situation qu'ils aient été , et par quelque voie qu'ils aient marché , du moment qu'ils ont commencé à embrasser le service de Dieu , ils ont commencé à se déclarer contre leurs corps , et en sont devenus les implacables ennemis. Leurs vocations étoient différentes , et leur sainteté avoit , ce semble , des caractères tout opposés : c'étoit , dans les uns , une sainteté de silence et de retraite , et dans les autres , une sainteté de zèle et d'action ; dans les uns , une sainteté toute pour elle-même , et dans les autres , une sainteté presque toute pour le public ; mais malgré cette diversité de vocations , ils sont convenus en ce point de haïr leur chair et de la traiter durement. La foiblesse du sexe , la complexion , le travail , les infirmités même , n'ont point été des excuses pour eux. Bien loin qu'il fallût les exciter , il falloit au contraire leur prescrire des bornes et les modérer ; tant ils étoient , je ne dirai pas seulement sévères , mais saintement cruels envers eux-mêmes.

D'où leur venoit cette haine si vive et si universelle dont ils étoient tous animés ? De l'ardent désir qu'ils avoient conçu de conformer , au-

tant qu'il étoit possible, leur chair à la chair de Jésus-Christ ; de la forte persuasion où ils étoient que jamais leur chair ne participeroit à la gloire de la résurrection de Jésus-Christ , si elle ne participoit à sa mortification et aux douleurs de sa passion ; du souvenir qu'ils portoient profondément gravé dans leur cœur, que c'étoit pour notre chair et pour ses voluptés sensuelles , que la chair de Jésus-Christ avoit été si violemment tourmentée ; d'où ils concluient qu'une chair ennemie de Jésus-Christ , qu'une chair coupable de tous les maux qu'avoit endurés la chair de Jésus-Christ, étoit indigne de toute compassion, et ne pouvoit être trop affligée elle-même, ni trop maltraitée. C'est ainsi qu'ils en jugeoient ; mais pour nous , mes chers auditeurs, nous raisonnons , ou du moins nous agissons bien autrement : la maxime la plus commune et la plus établie dans toutes les conditions, est d'avoir soin de son corps , et de ne l'endommager en rien ; de ne le point fatiguer, de ne le point affoiblir, de l'entretenir toujours dans le même embonpoint ; d'en étudier les goûts , les appétits , et de lui fournir abondamment tout ce qui l'accommode : voilà notre principale, et souvent même notre unique occupation.

Ce qu'il y a de plus merveilleux et de plus étrange , c'est qu'avec cela l'on prétend être pénitent , l'on prétend être dévot , l'on prétend s'ériger en réformateur du relâchement des mœurs et de la doctrine. Appliquez-vous à ma pensée ; c'est un point de morale à quoi vous n'avez peut-être jamais fait assez d'attention. Que des impies déclarés, que des libertins de profession, que des mondains par état, se rendent esclaves de leur corps , et lui accordent tout ce qu'il demande, je n'en suis point surpris : comme ils n'aspirent, ou du moins qu'ils ne pensent à nul autre bonheur qu'à celui de la vie présente, il est naturel qu'ils en recherchent toutes les douceurs. Dès-là que ce sont des mondains, ils sont possédés du monde et de l'esprit du monde : or tout ce qui est dans le monde, dit saint Jean, n'est qu'orgueil de la vie, que concupiscence des yeux et que concupiscence de la chair ; il est donc moins étonnant qu'ils soient si attachés à leur chair, et qu'ils la laissent vivre à l'aise et au gré de tous ses désirs.

Mais ce qui doit bien nous surprendre , et ce que je déplore comme un des plus grands abus du christianisme , je l'ai dit et je le répète, c'est qu'on prétende être pénitent sans pratiquer aucune œuvre de pénitence. Un homme est revenu de ses criminelles habitudes, une femme a quitté le monde , après l'avoir aimé jusqu'au scandale : il y a sujet de bénir Dieu d'un tel changement, et je l'en bénis. Ce ne sont plus les mêmes intrigues , ni les mêmes désordres ; mais du reste, parlez à l'un et à l'autre de satisfaire à la justice de Dieu ; représentez-leur avec l'Apôtre que, comme ils ont fait servir leur corps à l'ini-

quité , ils doivent le faire servir à la justice et à l'expiation de leurs péchés ; dites-leur , avec saint Grégoire , qu'autant qu'ils se sont procuré de plaisirs défendus et illicites , autant ils doivent s'interdire de plaisirs même permis et innocents : c'est une langue étrangère pour eux , et toute leur pénitence ne va qu'à corriger certains excès et certains vices , sans en être moins amateurs d'eux-mêmes , ni moins occupés de leur personne.

Ce qui doit bien nous surprendre , c'est qu'on prétende être dévot sans être chrétien ; je veux dire , sans marcher par la voie étroite du christianisme : car le christianisme est une loi austère et mortifiante ; et cependant , tout dévot qu'on est , on ne veut rien avoir à souffrir ; on renonce au luxe , au faste , à la pompe ; mais d'ailleurs on veut être servi ponctuellement , nourri délicatement , couché mollement , vêtu et logé commodément. Rien que de modeste en tout ; mais rien en tout que de propre , que de choisi , que d'agréable. Telle dans la dévotion mène une vie mille fois plus douce , et je pourrais ajouter , plus délicieuse , qu'une autre dans son dérèglement et son libertinage.

Ce qui doit bien nous surprendre , c'est qu'on prétende s'ériger en censeur des mœurs et en réformateur des relâchements du siècle , sans penser d'abord à réformer le relâchement où l'on vit soi-même à l'égard de la mortification des sens : n'est-ce pas là l'illusion de nos jours ? Crier sans cesse contre des doctrines prétendues relâchées ; gémir à toute occasion et avec amertume de cœur sur le renversement de la morale évangélique ; s'élever avec zèle , ou plutôt avec emportement et avec aigreur , contre ceux qu'on veut faire passer pour destructeurs de cette sainte morale ; les regarder comme l'ivraie semée dans le champ de l'Eglise , et former de pieux desseins pour arracher ce mauvais grain : *Vis imus , et colligimus ea* ¹ ? ne parler que de sévérité , et en lever partout l'étendard , dans les discours publics , dans les entretiens particuliers , dans les tribunaux de la pénitence , dans les ouvrages de piété , voilà les beaux dehors et les précieuses apparences dont une infinité d'âmes , ou simples , ou prévenues , se laissent fasciner les yeux. Mais quand , moins crédule et moins facile à confondre les apparences avec la vérité , on vient à percer au travers de ces dehors , et que , prenant la règle de Jésus - Christ , on juge des paroles par les œuvres : *A fructibus eorum cognoscetis eos* ² , que trouve-t-on ? des gens sévères , ou réputés tels , mais en même temps bien pourvus de toutes choses , et ayant grand soin de l'être ; des gens sévères , mais en même temps répandus dans le monde , et dans le plus beau monde , pour en goûter tous les agréments ; des gens sévères , mais n'étant toutefois ennemis ni des divertissements

¹ *Matth.*, 13. — ² *Ibid.*, 7.

profanes, ni des conversations plaisantes et enjouées, ni des bons repas ; disons en deux mots, des gens de la dernière sévérité dans leurs leçons, mais de la dernière indulgence dans leurs exemples ; anges dans leurs maximes, mais hommes, et très-nommes, dans leur conduite. Ce n'est pas qu'ils ne veuillent que cette sévérité, qu'ils prêchent avec tant d'emphase, soit mise en pratique, mais par d'autres, et non par eux : comme maîtres et comme docteurs, ils s'en tiennent à l'instruction, et se déchargent sur leurs disciples de l'exécution.

Ah ! mes chers auditeurs, ne nous trompons point, et mettons-nous bien en garde contre les artifices et les prestiges de notre chair ; tout animale et toute matérielle qu'elle est, il n'est rien de plus subtil et de plus adroit à défendre ses intérêts : ne perdons jamais de vue le grand modèle que nous propose notre mystère, et faisons à notre égard ce que fit Pilate à l'égard des Juifs, lorsqu'après la flagellation de Jésus-Christ, il le leur présenta dans l'état le plus pitoyable, et qu'il leur dit : Voilà l'homme, *Eccè homo*¹ ; disons-le nous à nous-mêmes en le contemplant : Voilà l'homme, et voilà le Dieu de mon salut ; voilà par où il m'a sauvé, et par où je me sauverai. Les Juifs, en le voyant, n'en devinrent que plus endurcis ; mais je puis me promettre que nous en serons touchés, que nous nous sentirons animés d'une ardeur et d'une résolution toute nouvelle, pour ruiner en nous l'empire de la chair, afin de ne plus vivre désormais que de cet esprit de grâce qui nous élèvera à Dieu, et qui, par les saintes rigueurs de la mortification évangélique, nous conduira à la béatitude éternelle que je vous souhaite, etc.

EXHORTATION

SUR LE COURONNEMENT DE JÉSUS-CHRIST.

Tunc milites præsidis suscipientes Jesum in prætorium, congregaverunt ad eum universam cohortem ; et exuentes eum, chlamydem coccineam circumdederunt ei ; et plectentes coronam de spinis, posuerunt super caput ejus, et arundinem in dexterâ ejus.

Alors les soldats du gouverneur ayant emmené Jésus dans le prétoire, rassemblèrent autour de lui toute la cohorte ; et après l'avoir dépouillé, ils le couvrirent d'un manteau de pourpre : puis faisant une couronne d'épines, ils la lui mirent sur la tête. Ils lui mirent aussi un roseau à la main droite. *Saint Matthieu*, chap. xxvii.

N'étoit-ce donc pas assez de tant d'outrages déjà faits au Fils de Dieu ? et puisqu'il étoit enfin condamné à mourir, falloit-il ajouter, à l'injustice et à la rigueur de cet arrêt, de si amères insultes et de si barbares cruautés ? Il semble, dit saint Chrysostome, que tout l'enfer en cette triste journée fût déchainé, et eût donné le signal pour soulever tout le monde contre Jésus-Christ. Car ce ne sont plus même les Juifs, ce ne sont plus les princes des prêtres, ce ne sont plus les scribes

¹ *Joan.*, 19.

et les pharisiens, qui pouvoient avoir des raisons cachées et des sujets particuliers de haine contre ce divin Sauveur; ce ne sont plus là, dis-je, ceux qui le persécutent; mais ce sont les soldats de Pilate, ce sont des Gentils et des étrangers, qui en font leur jouet, et qui le préparent au supplice et à l'ignominie de la croix par les plus sensibles dérisions, et par toutes les inhumanités que leur inspire une brutale férocité. Les paroles de mon texte nous les marquent en détail; et voilà le mystère que nous méditerons, s'il vous plaît, aujourd'hui, et que je puis appeler le mystère de la royauté du Fils de Dieu. Car, à bien considérer toutes les circonstances qui s'y rencontrent, j'y trouve tout à la fois la royauté de ce Dieu-Homme méprisée et reconnue, avilie et déclarée, profanée, et néanmoins établie et solidement vérifiée. Je dis méprisée, avilie, profanée, par les indignités qu'exercent contre lui les soldats; mais je dis en même temps reconnue, établie, et solidement vérifiée, par une conduite supérieure et une secrète disposition de la Providence, qui se sert pour cela de l'insolence même des soldats et de leur impiété. L'un et l'autre ne sera pas pour nous sans instruction. En voyant la royauté de Jésus-Christ si outrageusement méprisée, nous nous confondrons de l'avoir tant de fois méprisé nous-mêmes, ce roi du ciel et de la terre; et en la voyant si justement reconnue et si solidement vérifiée, nous apprendrons à quoi nous la devons nous-mêmes reconnoître, et en quoi nous la devons honorer. La suite vous développera ces deux pensées, qui comprennent tout le sujet et tout le partage de cette exhortation.

PREMIÈRE PARTIE.

Jamais la barbarie fut-elle plus ingénieuse que dans la passion de Jésus-Christ à satisfaire son aveugle fureur? et quelles lois si sévères ont jamais produit aucun exemple d'un supplice pareil à celui que vient d'imaginer une cohorte entière de soldats, et qu'ils mettent en œuvre contre cet adorable Maître? Ils avoient entendu dire qu'il prenoit la qualité de roi; et pour se jouer de cette royauté prétendue, selon leur sens, le dessein qu'ils forment est de lui en déférer, avec une espèce de cérémonie et d'appareil, tous les honneurs, et d'observer à son égard tout ce que l'on a coutume de pratiquer envers les rois. On le conduit encore dans le prétoire de Pilate, on lui présente un siège qui lui doit servir de trône, on lui commande de s'asseoir, tous se rangent autour de lui : *Congregaverunt ad eum universam cohortem*¹; et chacun témoigne son empressement pour être admis au nombre de ses sujets.

Ce n'est pas assez : afin de le revêtir des marques de sa dignité, on

¹ *Math.*, 27.

le dépouille de ses habits collés sur son corps, déchiré et tout ensanglanté par la cruelle flagellation qu'il a endurée. On lui jette sur les épaules un manteau de pourpre, comme son manteau royal; on lui met un roseau à la main, qui lui tient lieu de sceptre, et qui représente son autorité et son pouvoir. On fait plus encore, et pour diadème on prend une couronne d'épines qu'on lui enfonce dans la tête. De toutes les parties de ce corps sacré, il n'y avoit que la tête qui fût restée saine, et qu'on n'eût point attaquée. Aussi dans les supplices des plus grands criminels, épargnoit-on toujours la tête, parce que c'est le chef où domine la raison, et où réside les plus nobles puissances de l'âme. Mais par rapport à Jésus-Christ, il n'y a plus de règles. Il faut qu'il soit couronné; mais que son couronnement lui coûte cher. Il faut que ce soit un couronnement de souffrances et un martyre. Les épines, appliquées avec force, le percent de toutes parts; autant de pointes, autant de plaies; le sang coule tout de nouveau, et, selon la parole du Prophète qui s'accomplit à la lettre, depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, il n'y a plus rien en cet homme de douleurs qui n'ait eu sa peine et son tourment : *A plantâ pedis usque ad verticem non est in eo sanitas* ¹.

Du moins, si l'on en demeuroit là; mais tout cela ne peut suffire à des cœurs si durs et si impitoyables. Il faut qu'on lui rende dans cet état les hommages qui lui sont dus, c'est-à-dire des hommages proportionnés à la pourpre, au sceptre et à la couronne qu'il porte. Comment donc l'adorent-ils? En s'humiliant par raillerie devant lui, et lui disant, un genou en terre et d'un ton moqueur : Nous vous saluons, roi des Juifs : *Ave, rex Judæorum* ². Quels tributs lui paient-ils? Ils lui crachent au visage, ils le meurtrissent de soufflets, ils lui ôtent la canne qu'il tient dans la main, et lui en déchargent mille coups sur la tête. Tout ce que je dis, c'est ce que les évangélistes nous ont rapporté, et je n'ajoute rien au témoignage qu'ils en ont rendu : *Et expuentes in eum, acceperunt arundinem, et percutiebant caput ejus* ³.

Voilà, Chrétiens, à quoi fut exposé le Roi des rois; voilà, j'ose l'espérer de votre piété, voilà ce qui vous touche, ce qui vous pénètre, peut-être ce qui vous attendrit jusqu'aux larmes, ou ce qui vous anime au moins de la plus juste indignation. Mais du reste, n'allumons point inutilement notre zèle contre les ennemis de Jésus-Christ : réservons-le pour nous-mêmes, et tournons-le contre nous-mêmes. Car n'est-ce pas ainsi que nous avons cent fois traité ce roi de l'univers, et que nous le traitons tous les jours? Nous le couronnons, mais nous le couronnons d'épines, et d'épines mille fois plus

¹ *Isai.*, 1. — ² *Malth.*, 27. — ³ *Ibid.*

piquantes que toutes celles dont il fut couronné par ses bourreaux. Je m'explique, et concevez ceci, je vous prie.

Nous sommes chrétiens, et en qualité de chrétiens, nous faisons profession d'appartenir à ce Dieu Sauveur, comme à notre roi. Nous savons, et la foi nous l'enseigne, que toute puissance lui a été donnée au-dessus de toutes les nations du monde, et même au-dessus de toute la cour céleste : *Data est mihi omnis potestas in cælo et in terrâ*¹. Nous savons qu'il a été établi de son Père pour régner, non-seulement en Sion, *Ego autem constitutus sum rex ab eo super Sion*²; mais pour étendre son empire jusqu'aux extrémités de la terre : *Postula à me, et dabo tibi gentes hæreditatem tuam, et possessionem tuam terminos terræ*³. Il est vrai qu'il dit à Pilate que son royaume n'étoit pas de ce monde; mais il ne prétendoit point en cela lui faire entendre que ce monde ne fût pas soumis à sa domination. Il ne vouloit lui dire autre chose, sinon qu'il n'étoit venu dans le monde que pour y exercer une domination spirituelle, et non point une domination temporelle : car voilà le sens de ces paroles : *Regnum meum non est de hoc mundo*⁴. Domination qu'il n'a fait consister que dans l'Évangile qu'il nous a annoncé, que dans la loi qu'il nous a prêchée, que dans les préceptes, dans les conseils, dans les exemples et les règles de conduite qu'il nous a donnés : *Ego autem constitutus sum rex ab eo, prædicans præceptum ejus*⁵. Nous savons, dis-je, tout cela, mes Frères; et, prévenus de ces connoissances et de ces principes de religion, nous embrassons l'Évangile de cet envoyé de Dieu, nous acceptons la loi de ce souverain législateur, nous recevons sa morale, et nous révérons, ce semble, ses préceptes et ses maximes; nous allons à ses autels lui offrir notre culte, et nous nous prosternons en sa présence pour l'adorer. Ainsi, pour m'exprimer de la sorte, le voilà proclamé roi par notre bouche, et couronné de nos propres mains : *Et cæperunt salutare eum : Ave, rex*⁶.

Mais cette couronne que nous lui présentons, de quelles épines n'est-elle pas mêlée; ou plutôt, de quelles épines n'est-elle pas toute composée? Car ne nous trompons point, mes chers auditeurs, et ne nous arrêtons point à de spécieuses démonstrations. Quand en même temps que nous couronnons Jésus-Christ, nous le renouons du reste dans toute la conduite de notre vie; quand, après lui avoir rendu devant un autel, ou au pied d'un oratoire, je ne sais quel culte d'un moment et de pure cérémonie, nous agissons ensuite d'une manière toute contraire à l'Évangile qu'il nous a prêché; que nous violons impunément et habituellement la loi qu'il nous a annoncée; que nous suivons dans la pratique une toute autre morale que celle qu'il nous a

¹ Matth., 28. — ² Psalm. 2. — ³ Ibid. — ⁴ Joun., 18. — ⁵ Psalm. 2. — ⁶ Marc., 15.

enseignée ; que nous abandonnons les règles, les maximes, les principes qu'il nous a tracés ; que nous traitons même de foiblesse , et que nous tournons en raillerie la fidélité de quelques âmes chrétiennes qui refusent de s'en départir, et font une profession ouverte de s'y conformer ; quand nous ne prenons pour guides dans toutes nos démarches que le monde , que notre ambition, que notre plaisir, que notre intérêt , que nos ressentiments , que nos passions et tous nos désirs déréglés ; encore une fois , quand nous nous déclarons ses sujets , et que néanmoins nous en usons de la sorte et nous nous comportons en mondains et en païens, n'est-ce pas le couronner d'épines ? et ne peut-on pas alors dire de nous ce que le texte sacré nous rapporte des soldats ? *Et plectentes coronam de spinis , posuerunt super caput ejus* ¹.

Car jamais les épines qui lui percèrent la tête lui furent-elles plus douloureuses et plus sensibles que tant de désordres , que tant d'injustices , que tant de vengeances , que tant de médisances , que tant d'impiétés , que tant d'excès et de débauches , où tous les jours l'on se porte jusque dans le christianisme , qui est proprement son royaume ? Est-ce donc là le tribut que nous lui payons ? Les rois , dit saint Bernard , se font des couronnes de ce qui leur est offert par les peuples qui leur sont soumis ; et comme l'or est le tribut qu'ils exigent de leurs sujets , de là vient aussi qu'ils ont des couronnes d'or : mais que reçoit de nous notre Dieu , et que lui produisons-nous autre chose que des épines , c'est-à-dire que des négligences et des lâchetés , que des imperfections et des infidélités , que des habitudes vicieuses , que des attaches criminelles ? tellement que notre âme est comme ce champ ou comme cette vigne dont a parlé le Sage , lorsqu'il disoit : J'ai passé par le champ du paresseux , et j'ai considéré la vigne de l'insensé , *Per agrum hominis pigri transivi , et per vineam viri stulti* ² ; mais qu'y ai-je aperçu ? tout étoit plein d'orties , et toute la surface étoit couverte d'épines : *Et ecce totum repleverant urticae , et operuerant superficiem ejus spinæ* ³.

Il ne peut s'en taire , ce Roi digne de toutes nos adorations et de tout notre amour, mais dont nous profanons si indignement la souveraine majesté , et à qui nous causons tous les jours de si vives douleurs. Il nous adresse sur cela ses plaintes , et sa grâce nous les fait entendre au fond du cœur : mais où tombe sa parole ? comme ce bon grain de l'Évangile , elle tombe au milieu des épines : *Et aliud cecidit inter spinas* ⁴ ; c'est-à-dire , qu'elle tombe dans des cœurs sensuels et tout charnels , dans des cœurs vains et enflés d'orgueil ! , dans des cœurs possédés du monde et de ses biens périssables , dans des cœurs

¹ Matth., 27. — ² Prov., 24. — ³ Ibid. — ⁴ Luc., 8.

corrompus. Ces épines croissent toujours, elles s'étendent, elles se multiplient, jusqu'à ce qu'elles viennent à étouffer tous les sentiments de la grâce du Seigneur, et qu'elles arrêtent toute la vertu de sa divine parole : *Et simul exorta spinæ suffocaverunt illud*¹.

Ce n'est pas tout, reprend saint Bernard, et nous déshonorons encore autrement la royauté du Fils de Dieu. Outre les épines dont nous le couronnons, nous ne lui faisons porter pour sceptre qu'un roseau : comment cela ? Par nos inconstances et nos légèretés perpétuelles en tout ce qui concerne son service. Aujourd'hui nous sommes à lui, et demain nous n'y sommes plus. Aujourd'hui nous nous rangeons sous son obéissance pour exécuter fidèlement ses ordres, et demain nous les transgressons. Aujourd'hui nous lui jurons un attachement inviolable, et demain nous secouons le joug, et nous nous révoltons : tantôt pour Dieu et tantôt pour le monde; tantôt dans l'ardeur d'une dévotion tendre et affectueuse, et tantôt dans le relâchement d'une vie tiède et inutile. Or tout cela, qu'est-ce autre chose que lui mettre un roseau dans la main pour nous gouverner ? Je veux dire que c'est ne lui donner sur nous qu'un empire passager, sans solidité et sans consistance.

Car son empire est dans nous-mêmes et au milieu de nous-mêmes : *Regnum Dei intra vos est*²; et quelque absolu qu'il soit, il ne subsiste (ne vous offensez pas de cette proposition, je l'expliquerai), il ne subsiste qu'autant que nous le voulons et que nous nous y soumettons. Si nous le voulons toujours et si nous nous y soumettons toujours, il durera toujours : mais si nous ne le voulons et si nous ne nous y soumettons que par intervalles, ce ne sera plus un empire stable et permanent. Ce n'est pas que Jésus-Christ, vrai Dieu comme il est vrai homme, n'ait sur nous un empire indépendant de nous, un empire inaliénable, immuable, éternel, un empire que nous ne pouvons troubler, parce qu'il est au-dessus de tous nos caprices et de tous nos changements : mais outre ce premier empire, cet empire essentiel et nécessaire, il y en a un que nous pouvons lui donner ou lui refuser, parce qu'il l'a fait dépendre de nous-mêmes et de notre volonté. Ainsi, que nous lui soyons volontairement et librement soumis comme à notre roi; que volontairement et de gré nous nous attachions à lui, nous observions ses commandements, nous lui rendions tous les devoirs que nous prescrit la religion, voilà l'empire que nous pouvons lui ôter. Je ne dis pas que nous pouvons lui en ôter le droit, mais l'effet, puisqu'il nous a laissé notre libre arbitre pour demeurer dans la sujétion qui lui est due, et pour satisfaire à tout ce qu'elle nous

¹ *Luc.*, 8. — ² *Luc.*, 17.

impose, ou pour nous en retirer malgré toutes nos obligations, et pour vivre selon nos appétits et nos aveugles convoitises.

Or c'est de cet empire, dont il est néanmoins si jaloux, que nous faisons comme un roseau qui plie au moindre souffle, et qui tourne de tous les côtés. Que ne lui disons-nous point à certains jours et à certaines heures, où l'esprit divin se communique plus abondamment à nous, et nous touche intérieurement? De quels regrets sommes-nous pénétrés à la vue de nos égarements, et que ne nous proposons-nous point pour l'avenir? Quelles résolutions, quels serments de ne nous détacher jamais de ses intérêts, et de garder de point en point toute sa loi? Rien donc, à ce qu'il semble, rien alors de mieux établi que son empire. Mais le voici bientôt détruit : il ne faut pour cela qu'une occasion qui se présente, qu'un exemple qui attire, qu'une difficulté qui naît, qu'un respect humain qui arrête, qu'un dégoût naturel qui survient, qu'une passion qui se réveille. On reprend ses premières voies, on se rengage dans ses mêmes habitudes, on oublie toutes ses promesses, on quitte toutes ses bonnes pratiques, on change de maître; et de l'empire de Jésus-Christ, on retourne sous la domination et la tyrannie de ses inclinations vicieuses. Peut-être en revient-on encore; mais pour y rentrer tout de nouveau. Ce ne sont que vicissitudes, que variations; et le plus fragile roseau n'est pas sujet à plus de mouvements opposés, ni à plus de dispositions toutes différentes.

Cependant, mes Frères, l'iniquité se soutient jusqu'au bout; et si les soldats couvrent enfin par dérision le Sauveur du monde d'une robe de pourpre, cela même, par rapport à nous, renferme un mystère bien étrange; je dis un mystère véritable, et que le Saint-Esprit, selon la remarque des Pères, a eu expressément intention de nous déclarer; car ce n'est pas sans raison, dit saint Augustin, que le prophète Isaïe, s'adressant à la personne du Sauveur, lui demande l'intelligence de ce mystère, et qu'il veut apprendre de lui ce que signifie cette pourpre : *Quare ergò rubrum est indumentum tuum, et vestimenta tua sicut calcantium in torculari* ²? Hé! Seigneur, pourquoi votre robe est-elle toute rouge? et pourquoi vos vêtements sont-ils comme les habits de ceux qui foulent le vin dans le pressoir? Le voulez-vous savoir, Chrétiens, la chose vous touche aussi bien que moi. Ecoutez ce que ce Sauveur lui-même répond à son prophète : *Aspersus est sanguis eorum super vestimenta mea* ¹: Leur sang a rejailli sur moi, et toute ma robe en a été tachée. Comme s'il disoit : Ce sont les déréglés de mon peuple qui m'ont fait rougir, et c'est de quoi je rougis encore tous les jours. La honte en est retombée sur moi; et

¹ *Isai.*, 63. — ² *Ibid.*

ne pouvant faire nulle impression sur ma divinité, elle s'est attachée à l'humanité dont je me suis revêtu. Dans la splendeur de ma gloire, mes habits étoient aussi blancs que la neige; mais depuis que je me suis réduit sous une forme humaine, ils sont devenus rouges comme l'écarlate, parce que je me suis vu chargé de toutes les abominations du monde.

Quel reproche, mes Frères, et quel sujet de confusion pour nous-mêmes! Car la confusion de notre roi doit retomber sur nous-mêmes, et doit encore de plus servir un jour à notre jugement et à notre condamnation. Il aura son temps pour venger l'honneur de sa royauté flétrie et profanée. Tout l'univers alors s'humiliera devant lui, tous les rois de la terre déposeront à ses pieds leurs couronnes; il n'y aura plus là d'autre roi que ce Roi de gloire; et de quelle frayeur serons-nous saisis, quand nous le verrons assis sur son trône, armé du glaive de sa justice, et couronné de tout l'éclat de sa divine et suprême grandeur! C'est à ce dernier jour qu'il fera le terrible discernement de ceux qui l'auront honoré, et de ceux qui l'auront méprisé; qu'il mettra les uns à sa droite comme ses prédestinés et ses élus, et les autres à sa gauche comme des rebelles et des réprouvés; qu'il dira aux uns, en les appelant à lui: Venez, possédez mon royaume, vous qui m'avez servi comme votre maître, et qui m'avez obéi comme à votre roi: *Tunc dicet rex his, qui à dextris erunt: Venite, possidete paratum vobis regnum*¹; et qu'il dira aux autres, en les rejetant: Allez, et retirez-vous de moi; vous n'avez point été mon peuple, et vous n'avez point voulu vivre dans ma dépendance; je ne sais qui vous êtes, et je vous livre à ces puissances de ténèbres qui vous ont si longtemps dominés, et qui vous attendent pour vous faire part de leur sort et de leur malheur éternel: *Tunc dicet et his qui à sinistris erunt: Discedite à me in ignem æternum, qui paratus est diabolo et angelis ejus*².

Ah! Chrétiens, que ferons-nous lorsqu'il nous frappera de ce redoutable anathème? En vain nous commencerons à craindre et à révéler son souverain pouvoir; en vain nous lui crierons mille fois: Seigneur, Seigneur: *Tunc respondebunt ei, Domine*³; en vain, prosternés devant son tribunal, nous lui dirons: Roi immortel, roi de tous les siècles, que toute louange, que toute gloire vous soit rendue: *Regi sæculorum immortalis honor et gloria*⁴; ce ne sera plus qu'un culte forcé et contraint, et il demandoit un culte de piété et d'amour; ce ne seront plus que des soumissions d'esclaves, et il vouloit une obéissance d'enfants. Or il n'y a que les enfants qui trouveront place dans son royaume, et les esclaves en seront éternellement

¹ Math., 25. — ² Ibid. — ³ Ibid. — ⁴ 1 Tim., 1.

bannis. Ce n'est pas qu'il ne retienne toujours sur ces malheureux son empire naturel, car c'est à lui que son Père a dit : Régné au milieu même de vos ennemis : *Dominare in medio inimicorum tuorum* ¹; mais comment? pour les gouverner avec un sceptre de fer, et pour leur faire sentir tout le poids de vos justes vengeances : *Reges eos in virgâ ferreâ* ². Je vais trop loin, mes chers auditeurs, et revenons. Comme il n'y a point de mystère où la royauté de Jésus-Christ ait été plus avilie et plus outragée que dans son couronnement, je prétends d'ailleurs qu'il n'y en a point où elle ait été plus solidement établie et plus justement vérifiée : c'est le sujet de la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

C'est le caractère particulier de la royauté de Jésus-Christ, d'avoir été reconnue au milieu même des opprobres et jusque dans le comble de l'humiliation. Au Calvaire et sur la croix, entre deux voleurs condamnés au même supplice que lui et mourant avec lui, il fut déclaré roi; et malgré toutes les oppositions de la Synagogue, l'écriteau qu'on mit au-dessus de sa tête en le crucifiant portoit ces mots : *Jésus de Nazareth, roi des Juifs* ³. Il est étonnant, Chrétiens, que Pilate, après avoir accordé si lâchement aux Juifs tout ce qu'ils lui avoient demandé touchant la personne du Sauveur, jusqu'à le sacrifier à leur haine, ne voulût néanmoins jamais les entendre, ni rien relâcher, quand ils lui proposèrent d'effacer ces quatre paroles, ou d'y faire au moins quelque changement. Quelque mécontentement qu'ils pussent lui en témoigner, quelques instances qu'ils lui fissent, tous leurs efforts et toutes leurs remontrances furent inutiles. Non, leur répondit-il avec une fermeté inébranlable, il n'y a rien là à réformer : ce que j'ai écrit, est écrit : *Quod scripsi, scripsi* ⁴. Pourquoi cela, et d'où lui venoit sur ce point une telle résolution? N'en soyons point surpris, dit saint Chrysostome : c'est qu'il agissoit alors par le mouvement de l'esprit de Dieu qui le conduisoit : et comme Caïphe, tout méchant et tout injuste qu'il étoit, avoit prophétisé, par l'inspiration divine, sur la mort de Jésus-Christ, aussi Pilate, quoique païen, fut l'organe dont Dieu se servit pour relever solennellement et authentiquement la royauté de ce Messie. Jésus-Christ, parlant de lui-même, avoit dit hautement : Je suis roi; et les Juifs soutenoient opiniâtrément qu'il ne l'étoit pas. Il falloit un juge qui terminât ce différend, et un juge désintéressé. Pilate prononce; et après avoir ouï les parties, et mûrement examiné le fait, lui qui étoit étranger et Romain, il décide à l'avantage du Fils de Dieu, et le reconnoît roi : *Jesus Nazarenus rex* ⁵.

¹ *Psalm.* 109. — ² *Psalm.* 2. — ³ *Joan.*, 19. — ⁴ *Ibid.* — ⁵ *Ibid.*

Mais que fais-je, Chrétiens ? n'allons pas si loin : les soldats , en le couronnant , ne commencent-ils pas dès-lors à le reconnoître pour ce qu'il est ; et tout ignominieux que paroît ce couronnement , n'étoit-ce pas , selon les vœux du ciel , une disposition secrète au jugement que devoit rendre Pilate ? ce n'étoit pas là l'intention de cette brutale et insolente milice ; mais , remarque saint Ambroise , contre leur intention , ils contribuoient , sans le vouloir et sans le savoir , à l'accomplissement des desseins de Dieu. Dieu vouloit que son Fils fût salué comme roi , fût couronné comme vainqueur , fût adoré comme Seigneur et comme Dieu. Or voilà justement ce qui s'exécute ; et quoique ce ne fût pour ces soldats qu'un divertissement et qu'un jeu , c'étoit , pour la Providence et la Sagesse éternelle qui l'avoit réglé de la sorte , un effet réel et une vérité : *Et si corde non credunt , Christo tamen suus non defuit honor , qui salutatur ut rex , coronatur ut victor , Deus et Dominus adoratur* ¹ ; mystère profond et admirable , mes chers auditeurs ; mystère digne de toutes nos réflexions. Mettons-le dans un nouveau jour , et tâchons à en découvrir toutes les merveilles.

Car ce qu'il y a , ce me semble , de plus singulier , c'est que les mêmes choses par où les persécuteurs de notre divin Maître croyoient le déshonorer , ont été les marques les plus naturelles de sa souveraineté , et ont servi à nous en donner l'idée la plus convenable. Prenez garde , ils l'ont couronné d'épines ; à qui cette couronne pouvoit-elle mieux convenir qu'à celui qui devoit surtout être le roi des âmes souffrantes , et qui ne vouloit à sa suite que des sujets préparés à la douleur , aux persécutions , au martyre ? une couronne de fleurs lui eût-elle été propre , et ces épines n'exprimoient-elles pas le vrai caractère de sa dignité royale ? En effet , Chrétiens , c'est cette couronne d'épines que toute la terre a révérée ; c'est pour cette couronne d'épines que les princes et les plus grands monarques ont témoigné tant de zèle et tant de piété , armant des flottes entières , passant les mers , s'exposant à mille périls , et regardant comme une précieuse conquête de l'enlever à des peuples infidèles ; c'est cette couronne d'épines qu'ils ont rapportée dans leurs états , et qu'ils y ont conservée comme le plus riche trésor ; c'est cette couronne d'épines qui a fait les délices des Saints , et toute leur gloire.

Quand le Sauveur des hommes se présenta à la bienheureuse Catherine de Sienne avec deux couronnes à la main , l'une d'épines et l'autre de roses , et qu'il lui en laissa le choix , délibéra-t-elle un moment ? Avec quelle ardeur et quelle tendresse , avec quels transports de joie prit-elle les épines et rejeta-t-elle les roses ! pourquoi ? parce

¹ *Ambr.*

qu'elle savoit à quel roi elle s'étoit dévouée ; que ce n'étoit point un roi de plaisir, mais un roi de souffrance ; que dans sa cour il ne permettoit ni délicatesses, ni douceurs humaines, ni commodités de la vie. D'où elle concluoit que, s'étant toute consacrée à son service, elle ne devoit point souhaiter d'autre partagé que les afflictions et les épines les plus aiguës. Nous n'en demanderons point d'autre nous-mêmes, dès que nous serons remplis du même esprit que cette fidèle épouse de Jésus-Christ, ou, pour mieux dire, dès que nous serons remplis comme elle du véritable esprit de la religion que nous professons.

Cependant, mes Frères, à ce roi couronné d'épines il falloit un sceptre, et les soldats y pourvoient. Le sceptre répond parfaitement à la couronne : car c'est un roseau qu'ils lui mettent dans la main. Or, selon la belle observation de saint Augustin, pouvoient-ils mieux représenter la nature de son pouvoir, qui n'a point éclaté par la force ni par la violence, mais par la foiblesse même et par l'infirmité ? Les rois de la terre ont besoin de troupes, de légions, de corps d'armées, pour dompter leurs ennemis, et pour maintenir leurs sujets dans le devoir et l'obéissance. Ils portent le sceptre ; et ce sceptre, disoit un ancien, est comme une main empruntée ¹ ; pour signifier que si d'eux-mêmes ils n'ont pas le bras assez fort, ils ont de quoi l'affermir et le roidir, quand ils voudront l'étendre sur la tête des rebelles. Mais au roi que nous adorons, il ne faut, de la part des hommes, ni appui, ni secours. A le considérer selon le monde, on diroit qu'il n'est rien de plus foible, et qu'il n'a ni puissance, ni vertu ; c'est un roi pauvre, un roi humble et petit, un roi sans éclat, sans pompe, sans munitions, sans armes ; mais comme il est le bras de Dieu, rien de tout cela ne lui est nécessaire ; et sans emprunter sa force d'ailleurs, il la trouve dans lui-même : de sorte qu'avec les moyens les plus impuissans, il peut tout et il vient à bout de tout. Pour opérer les plus grands miracles, un roseau lui a suffi : avec ce roseau qui fut, selon la remarque de saint Athanase, le symbole de la croix, il a subjugué plus de nations que les plus fameux conquérans ; avec ce roseau, il a confondu les démons et mis toutes les puissances infernales en déroute ; avec ce roseau, il a établi son royaume, qui est son Eglise ; il l'a élevée sur les ruines de l'infidélité, et répandue jusqu'aux extrémités du monde ; avec ce roseau, il a brisé l'orgueil des potentats qui s'opposoient à sa sainte loi ; il a dissipé tous leurs projets, renversé toutes leurs entreprises, et les a réduits eux-mêmes sous son empire. O prodige le plus merveilleux ! ô foiblesse toute-puissante !

Sur quoi saint Bernard entroit dans un sentiment bien affectueux

¹ *Manus altera regum.*

et bien touchant : Ah ! Seigneur, s'écrioit-il en s'adressant à Jésus-Christ même, puisque les choses les plus foibles acquièrent dans votre main tant de pouvoir et tant de force, et qu'un roseau y a été comme un sceptre et une verge de fer pour régir les peuples, prenez mon cœur ; ce n'est qu'un roseau fragile, qu'un roseau creux et vide de tout bien, vide de charité, vide de dévotion et de piété, vide de bonnes œuvres et de mérites ; qu'un roseau flexible et mobile, que son extrême légèreté fait tourner à tout vent, et que la moindre impression est capable d'ébranler : mais du moment qu'il sera entre vos mains, vous le remplirez de votre grâce et de la force de votre divin esprit ; vous en ferez un cœur généreux, un cœur ferme, un cœur ardent et fervent ; un cœur prêt à surmonter toutes les difficultés, et à vaincre, par une persévérance infatigable, tous les obstacles. Ainsi parloit ce Père ; et ne nous persuadons pas, au reste, que ce roseau donné à Jésus-Christ, en forme de sceptre, fût de l'invention des soldats ; il fut du choix même du Fils de Dieu, qui, selon le témoignage du grand Apôtre, a toujours pris ce qu'il y avoit de plus infirme et de plus petit dans le monde, pour abattre les forts ; ce qu'il y avoit de plus vil et de plus bas, pour humilier les grandeurs ; ce qu'il y avoit de plus méprisable ou ce qui le paroissoit, en un mot, ce qui n'étoit rien, pour confondre tout le faste humain et pour anéantir toute puissance mortelle : *Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia ; et ignobilia mundi et contemptibilia elegit Deus, et ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt, destrueret* ¹.

Ce n'est pas non plus sans mystère qu'on le couvre enfin d'un manteau de pourpre, et il n'est pas difficile d'en apercevoir d'abord toute la convenance : car étoit-il une couleur plus sortable à un roi qui devoit former son royaume sur la terre, et qui devoit l'amplifier par l'effusion de son sang ? Ah ! il devoit être le prince et le roi des martyrs : il devoit leur donner le signal de ces guerres sanglantes où leurs corps seroient livrés à tous les tourments, où ils seroient brisés, déchirés, immolés comme des victimes ; et quel autre signal eût été plus propre à leur annoncer de tels combats et à les animer, que la pourpre dont il est revêtu ? La pourpre fut toujours employée à l'investiture des rois ; mais jamais roi eut-il droit, comme le Sauveur, de la porter, puisque jamais roi ne fut consacré comme lui, ni ne reçut l'onction royale dans son sang ? Ce roi de nos cœurs (belles paroles de saint Ambroise), ce roi de nos cœurs se montre à nous sous la pourpre et sous l'écarlate, pour nous désigner les victoires et les triomphes du martyr : *Designans martyrum palmas, et regis potestatis insignia* ². Il veut nous faire entendre de quel sang

¹ 1 Cor., 1. — ² *Ibid.*

son Eglise seroit un jour toute empourprée; il veut nous faire connoître sur quoi son royaume sera fondé, à quel prix il le doit acheter, et que c'est par le sacrifice de sa vie et par toutes les douleurs de sa passion qu'il le doit conquérir : *Quod caro ejus fusum pro toto terrarum orbe sanguinem esset susceptura pro nobis, et passio regnum paritura de nobis* ¹.

La pourpre des Césars étoit teinte de sang, dit saint Jérôme; mais du sang des hommes qu'ils avoient versé, et souvent avec autant d'injustice que de fureur. Si elle éclatoit, c'étoit du feu brûlant de leur ambition; et si elle rougissoit, c'étoit bien moins de sa propre couleur que de leurs vices. Leur pourpre les faisoit donc redouter, poursuit ce saint docteur; mais la pourpre de Jésus-Christ nous le fait également respecter et aimer : car qui ne l'aimeroit pas, voyant dans cette pourpre, avec les marques de sa royauté, les plus sensibles témoignages de sa charité?

Il n'y a dans tout cet appareil qu'une circonstance qui ne semble pas pouvoir s'accorder avec la majesté souveraine : ce sont les injures qu'il reçoit, les blasphèmes que profèrent contre lui les soldats, les reproches, les malédictions, les coups dont ils l'accablent. Quels hommages en effet pour un roi! Je me trompe, Chrétiens, et saint Cyrille de Jérusalem corrige sur ce point mon erreur : c'est dans la douzième de ses Catachrèses. Il prétend, et avec raison, que ces hommages, quelque indignes qu'ils paroissent, n'ont rien eu que de très-conforme à la mission du Sauveur et à sa qualité de roi. Si son royaume, dit-il, eût été, comme les autres, un royaume temporel, il faut avouer qu'il n'y eût eu entre sa royauté et de pareils traitements nulle proportion : mais souvenons-nous, mes Frères, ajoute ce saint évêque, et n'oublions jamais, que le royaume de notre maître ne consiste pas dans les honneurs mondains; ou plutôt, souvenons-nous que ce royaume de Jésus-Christ consiste expressément dans le mépris de tous les honneurs du monde, que c'en est là une des lois fondamentales, que c'en est une des maximes les plus essentielles. Or un roi qui venoit ériger en maxime et en loi le mépris des honneurs, pouvoit-il être mieux reconnu que par les affronts et les opprobres? Voilà donc encore une fois la royauté du Fils de Dieu déclarée, publiée, manifestée dans toute la manière qu'elle devoit l'être; et, malgré la malignité des Juifs, voilà les vues du ciel suivies avec toute l'exactitude possible, et ses ordres pleinement accomplis.

De là même, Chrétiens, devons-nous conclure ce que nous sommes, à qui nous sommes, pourquoi nous y sommes, et ce que nous

¹ *Ambr.*

devons enfin devenir, selon le caractère que nous portons, et selon les sacrés rapports que nous avons, en qualité de chrétiens, avec Jésus-Christ. Appliquez-vous, s'il vous plaît, à cette importante morale; c'est tout le fruit de cette seconde partie. Nous sommes les sujets d'un roi couronné d'épines; nous appartenons à un roi de souffrances, à un roi d'abjection et d'humiliation; nous ne sommes à lui que pour vivre comme lui, que pour être animés du même esprit que lui, que pour nous rendre ses imitateurs, comme nous nous déclarons ses disciples et ses sectateurs. Vérités universellement reconnues dans le christianisme, mais bien peu suivies dans la pratique, et même, si je l'ose dire, généralement abandonnées et démenties.

Car de ces principes, que s'ensuit-il? Ah! mes Frères, que n'en avons-nous mieux compris jusqu'à présent les conséquences, ou du moins que ne commençons-nous à les bien comprendre, et à y conformer désormais tous nos sentiments et toute notre conduite! Prenez garde: nous sommes les sujets d'un roi couronné d'épines, nous ne devons donc plus tant rechercher les douceurs et les délices de la vie. Car servir un roi qui n'a que des épines pour couronne, et vouloir se couronner de roses, n'est-ce pas une contradiction? Tel est néanmoins le désordre le plus commun: et quel autre langage est plus ordinaire dans le monde, je dis dans le monde même prétendu chrétien, que celui de ces impies, qui se disent les uns aux autres chez le Sage: *Venite, et fruamur bonis quæ sunt*¹, Divertissons-nous, et jouissons des biens que nous avons: *Coronemus nos rosis*²; Faisons-nous des couronnes de fleurs, et des fleurs les plus agréables et les plus douces: *Ubique relinquamus signa lætitiæ*³; Que la joie nous accompagne en tous lieux, et laissons-en partout des marques: *Quoniam hæc est pars nostra, et hæc est sors*⁴; car voilà quel doit être notre partage et notre sort, voilà quelle doit être notre vie.

Il est vrai néanmoins que cette vie molle et délicieuse n'est pas la vie de tous les gens du monde, et qu'il s'en faut bien même qu'elle ne le soit. Mais si ce n'est pas là leur vie en effet, ce l'est au moins en désir. On y aspire sans cesse, à cette vie aisée et commode; on se la propose comme la fin de ses travaux; on y fait consister le bonheur et la sagesse; on envie la destinée de ceux qui en goûtent la tranquillité, et l'on se plaint de ne pouvoir trouver dans sa condition cette félicité temporelle: comme si c'étoit un malheur à des sujets de n'être pas mieux traités que leur roi, et qu'au lieu des épines qu'il a portées et consacrées, il ne dût leur fournir dans son service que des plaisirs.

¹ Sap., 2. — ² Ibid. — ³ Ibid. — ⁴ Ibid.

Nous appartenons à un roi de souffrances : nous ne pouvons donc participer aux avantages et aux prérogatives inestimables de sa royauté qu'autant que nous participerons à ses douleurs. C'est en cette vue que les Saints ont témoigné tant d'ardeur pour les souffrances. Il n'est pas nécessaire que nous les cherchions comme eux , ni que nous les demandions à Dieu ; sa providence prend assez soin d'y pourvoir ; et, par une miséricorde aussi favorable qu'elle nous semble sévère et rigoureuse , il ne nous laisse point manquer sur la terre de disgraces et d'afflictions : il n'est question pour nous que d'en bien user ; tellement que cette robe de pourpre , dont nous sentirons à être revêtus , nous soit une robe d'honneur et un vêtement de sainteté à quoi il nous reconnoisse. Mais voici l'erreur la plus déplorable , et c'est celle où les disciples eux-mêmes tombèrent. ils se persuadoient que Jésus-Christ dans la suite seroit un roi temporel , et que sous son règne ils n'auroient rien à souffrir : *Domine , si in tempore hoc restitues regnum Israel* ¹ ? Ainsi nous nous imaginons faussement , et nous croyons , parce que nous sommes à Dieu , que nous devons être exempts de toutes peines et à couvert de toutes adversités. Nous nous étonnons de voir des gens de bien affligés et sujets aux calamités humaines ; et comme ce qui nous touche nous est encore beaucoup plus sensible , il ne faut que le plus léger accident qui nous arrive , pour nous troubler et nous déconcerter. D'où vient cela ? c'est que nous ne considérons pas que ce sont là justement les apanages du roi que nous servons , que c'est par-là qu'il nous distingue , et qu'il nous fait entrer au nombre de ses élus.

Enfin , nous dépendons d'un roi ignoré du monde , abject et obscur selon le monde , regardé , si je puis m'exprimer de la sorte , comme un roseau dans le monde : comment donc sommes-nous si jaloux d'y paroître et de nous y élever ? Je vous laisse , mes Frères , faire vous-mêmes cette monstrueuse opposition , d'un roi volontairement réduit dans le dernier mépris et dans l'humiliation la plus profonde , et d'un vil sujet qui ne pense qu'à s'agrandir , et qu'à tenir au-dessus des autres un rang qui le fasse craindre , qui le fasse honorer , qui lui attire des respects et de la considération parmi les hommes. C'est n'est-ce pas là le terme où tendent tous les désirs , toutes les réflexions , tous les projets et toutes les démarches d'une multitude infinie de chrétiens , adorateurs d'un Dieu abaissé , moqué , outragé ? C'est à vous , mes chers auditeurs , à le dédommager de tant d'outrages qu'il a reçus de ses ennemis , et qu'il a si souvent reçus de nous-mêmes. Les Juifs n'en ont point voulu pour leur roi ; mais nous l'avons choisi pour le nôtre. Allons lui offrir nos hommages ,

¹ Act., 1.

et des hommages dignes de lui ; l'hommage d'une tendre componction , l'hommage d'une sainte mortification , l'hommage d'une sincère humilité de cœur et d'action. Voilà par où il veut être honoré , et par où nous parviendrons à régner un jour avec lui dans la gloire , que je vous souhaite , etc.

EXHORTATION SUR JÉSUS-CHRIST PORTANT SA CROIX.

Susceperunt autem Jesum, et eduxerunt. Et bajulans sibi crucem, exiit in eum qui dicitur Calvariae locum.

Alors ils prirent Jésus, et ils l'emmenèrent ; et Jésus, chargé de sa croix, sortit pour aller au lieu appelé Calvaire. *Saint Jean*, chap. xix.

Vous voyez, Chrétiens, quel doit être aujourd'hui le sujet de notre entretien : Jésus-Christ sortant du prétoire de Pilate, et marchant vers le Calvaire, chargé de sa croix. Voilà le triste objet que j'ai à vous représenter. Après tant de scènes différentes, et toutes également lugubres, nous approchons enfin de la funeste catastrophe d'une tragédie si sanglante. Il faut que le sacrifice soit consommé, et que la victime perde la vie. C'est pour cela qu'on le conduit au Calvaire, ce Juste, ce Saint des saints, cet Homme-Dieu condamné à la mort, et qu'on lui donne même à porter la croix qui lui est destinée. Contemplons-le dans cette marche, mes chers auditeurs, et suivons-le nous-mêmes pas à pas. Que veux-je dire ? mon dessein est de vous apprendre comment nous devons nous-mêmes dans le christianisme porter la croix, et la porter après Jésus-Christ. Car il y a pour nous des croix en ce monde ; il y en a, vous le savez, de toutes les sortes, et nous avons chacun la nôtre. Or il nous est d'une conséquence infinie de la bien porter, en la portant sur les traces de Jésus-Christ ; et c'est de quoi je vais tout ensemble vous faire voir, et la nécessité, et la facilité. Nécessité de porter la croix après Jésus-Christ ; ce sera la première partie : facilité de porter la croix après Jésus-Christ ; ce sera la seconde. Que ces deux points bien compris peuvent produire d'heureux effets, et qu'ils sont capables de nous rendre tant de souffrances où nous sommes tous les jours exposés, et plus salutaires qu'elles ne l'ont été jusqu'à présent, et plus supportables ! Appliquez-vous.

PREMIÈRE PARTIE.

L'arrêt de mort étoit prononcé contre le Fils de Dieu, et toutes choses étoient préparées pour l'exécution. On lui signifie qu'il est temps d'aller au supplice, et on lui présente sa croix, dont on l'oblige à se charger jusqu'au Calvaire. Toutes ses forces sont épuisées, tout son corps est meurtri de coups et couvert de plaies ; il ne se soutient que

par miracle, et à chaque moment il est sur le point de succomber ; le chemin qui mène à la montagne est rude et difficile, et sa croix enfin est d'une pesanteur extraordinaire. Il n'importe : les Juifs n'ont nul égard à tout cela. C'est l'Isaac de la loi nouvelle : il faut qu'il porte lui-même le bois de son sacrifice. Car l'Isaac de l'ancienne loi n'étoit qu'une figure de celui-ci, et ne porta son propre bûcher que pour annoncer ce qui arriveroit dans la plénitude des temps au vrai Messie.

Ce ne fut point, au reste, ses seuls ennemis qui lui imposèrent une obligation si rigoureuse : ce fut son Père qui l'avoit ordonné de la sorte, et dont toutes les volontés étoient pour lui autant de préceptes inviolables. Ainsi Abraham prit-il le bois de l'holocauste, selon le terme de l'Écriture ; et l'ayant mis sur les épaules de son fils, il lui commanda de marcher en cet état vers la montagne où il se dispoit à l'immoler : *Tulit quoque ligna holocausti, et imposuit super Isaac filium suum*¹.

Le voilà donc, mes Frères, ce véritable Isaac, en qui toutes les nations doivent être bénies ; le voilà le Fils unique de Dieu, qui paroît portant le bois de son holocauste sur ses épaules sacrées, et dans son cœur le feu qui doit servir à le consumer ; je veux dire, le feu de sa charité divine. Il est accompagné de deux infâmes voleurs, lui qui dans le séjour et les splendeurs de la gloire céleste est assis au-dessus de tous les chœurs des anges, et qui se fit voir avec tant d'éclat sur le Thabor, au milieu de Moïse et d'Elie. Tout le ciel est attentif à ce spectacle, et jamais y en eut-il un plus digne en effet de ses regards ? L'escorte qui l'environne et qui s'avance avec lui, ce sont les ministres de la justice ; ce sont tous les prêtres, les pontifes, les princes de la Synagogue ; c'est toute la soldatesque et tout le peuple, dont l'innombrable multitude lui fait comme une pompe funèbre. On le presse, on redouble les invectives et les imprécations. Parmi ce tumulte et cette confusion, il traîne quelque temps sa croix, plutôt qu'il ne la porte : mais tous ses efforts ne suffisent pas au poids qui l'accable, et, sans un prompt secours, il n'y a pas lieu d'espérer qu'il poursuive plus loin sa route, ni qu'il puisse parvenir au terme fatal où les Juifs souhaitent si ardemment de le voir. C'est donc par cette crainte, dit saint Jérôme, et non par compassion, qu'on pense à l'aider. On ne veut pas que, par une mort précipitée, il échappe à une mort mille fois plus douloureuse et plus ignominieuse. La haine de ses persécuteurs ne seroit pas assouvie et pleinement rassasiée, s'ils n'étoient spectateurs de toute la honte et de toute la cruauté de son crucifiement, et s'ils ne repaissoient leurs

¹ Genes., 22.

yeux de ce plaisir barbare. Voilà pourquoi on arrête Simon le Cyrénéen. Il s'en défend, mais on l'engage par force; il résiste, mais on lui fait violence, et on le contraint de suivre Jésus et de le soulager. *Et imposuerunt illi crucem portare post Jesum* ¹.

Quoi qu'il en soit de l'intention des Juifs, notre Maître, mes Frères, avoit en cela même ses vues; et rien ne se faisoit qui ne dût, selon ses desseins, contribuer à notre édification. Cependant, à une peine où il reçoit quelque soulagement, une autre succède. Il aperçoit une troupe de femmes qu'une tendre pitié attire après lui, pour compatir du moins à ses maux, s'il n'est pas en leur pouvoir de l'en délivrer. Leurs visages sont baignés de larmes, elles se frappent la poitrine, elles éclatent en gémissements. A cet aspect, que dut ressentir son cœur? De quelle pitié, dit saint Ambroise, paya-t-il lui-même toute la pitié qu'elles lui témoignent? Il ne veut pas qu'elles pleurent pour lui; mais il les avertit de pleurer pour elles-mêmes. Il ne veut pas qu'elles s'arrêtent à déplorer sa misère; mais il leur fait entendre qu'elles doivent bien autrement déplorer les affreuses calamités et les misères extrêmes dont leurs enfants sont menacés. Il leur prédit le plus désolant avenir, et un avenir prochain; qu'alors on dira d'elles: Bienheureuses les femmes qui sont demeurées stériles; bienheureuses les entrailles qui n'ont point conçu, et les mamelles qui n'ont point donné de lait: qu'alors elles s'adresseront aux montagnes et aux collines, et que, dans leur désespoir, elles s'écrieront: Montagnes, tombez sur nous; collines, couvrez-nous. Car si l'on traite ainsi le bois vert, conclut-il, que fera-t-on au bois sec? C'est-à-dire, jugez par ce que je souffre ce que vous devez un jour, à plus forte raison, souffrir vous-mêmes: *Quia si in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet* ²?

Raisonnement invincible, mes chers auditeurs, et preuve la plus convaincante pour nous-mêmes, si nous nous en faisons à nous-mêmes la juste application. Tout nous prêche ici la nécessité indispensable de porter la croix, et la nécessité encore plus étroite de la porter après Jésus-Christ; car ces deux nécessités sont bien différentes, et l'une enchérit infiniment sur l'autre. Nécessité de porter la croix: pourquoi? parce qu'un Homme-Dieu, notre modèle et notre médiateur, l'a portée: d'où il s'ensuit que nul homme n'a droit de s'en exempter. Et en effet, c'est un Juste, et nous ne sommes que des pécheurs; c'est un fils, et le Fils du Très-Haut, et nous ne sommes que des esclaves; c'est un Dieu, et nous ne sommes que de viles créatures. De là, les conséquences sont aisées à tirer, et se trouvent renfermées dans cette courte et divine parole du Sauveur, qui seule

¹ Luc., 23. — ² *Ibid.*

contient tout ce que pourroient exprimer les plus longs discours, et qui devoit être le sujet éternel de nos réflexions : *Se in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet?*

Jésus-Christ, remarque saint Augustin, n'a porté la croix **que** parce qu'il l'a voulu : mais la volonté qu'il a eue de la porter lui en a fait une nécessité ; et ce qui fut pour lui une nécessité d'engagement libre, est devenu pour nous une nécessité de devoir, une nécessité de loi, une nécessité de condition et d'état. Entre lui et nous, ajoute le même saint docteur, il y a une différence bien essentielle ; car on ne peut pas dire de nous que nous portons la croix, parce que nous le voulons. On peut bien dire que nous la voulons porter, on peut bien dire que nous la portons et que nous le voulons ; mais que nous ne la portions que parce que nous le voulons, c'est ce qui ne nous convient pas. Il n'appartient qu'au Sauveur du monde de la porter de la sorte, et il n'y a que lui dont il soit vrai, non - seulement qu'il l'a portée et qu'il l'a voulu, mais qu'il ne l'a portée que parce qu'il l'a voulu : *Non oblatu est et voluit* (ce sont les paroles de saint Augustin, *sed oblatu est quia voluit*¹).

Or c'est sur cela même que je dois former ma résolution ; car si Jésus-Christ a bien voulu porter la croix sans être obligé à le vouloir, que dois-je faire, moi qui ne puis refuser de la porter et ne le pas vouloir, sans me la rendre d'une part beaucoup plus pesante, et de l'autre absolument inutile ? Quoi que je fasse, je la porterai ; et tous mes soins, toutes mes précautions ne m'en préserveront jamais. Quand je serois assis sur le trône, je ne l'éviterois pas ; au contraire, je l'y trouverois plus dure et plus accablante qu'en bien d'autres conditions. Dieu l'a ainsi réglé et arrêté : si c'étoit par la disposition des hommes que cela arrivât, peut-être pourrois-je prendre des mesures pour m'en garantir ; mais c'est un arrêt du ciel, contre lequel il n'y a point de conseil ni de prudence : *Non est prudentia, non est consilium contra Dominum*². La grande prudence est de me conformer à ce souverain arrêt, puisqu'il est irrévocable, et qu'il n'y a point de tribunal où j'en puisse appeler. Le grand secret est de me rendre la croix volontaire ; et puisque je ne puis avoir la gloire de la porter parce que je le veux, le plus sage conseil est d'avoir au moins la gloire de l'accepter et de la vouloir quand je la porte : ne me contentant pas là-dessus d'une certaine persuasion vague et générale, qu'il faut porter sa croix dans le monde, car il n'y a personne qui n'en soit convaincu : mais m'appliquant en particulier ce principe universel, le réduisant aux occasions et aux points qui me sont propres, reconnoissant la croix dans les sujets où Dieu me la présente, et prenant

¹ *August.* — ² *Prov.*, 21.

bien garde à ne la pas considérer seulement en spéculation et en idée, ce qui fait l'erreur de la plupart des chrétiens, mais la déterminant à ceci et à cela; bénissant Dieu de cette affliction, me soumettant à cette disgrâce, souffrant avec patience cette douleur, cette incommodité, cette perte de biens, ce rebut et ce mépris de ma personne, parce que tout cela est véritablement la croix et ma croix qu'il faut porter, puisque la Providence me l'a préparée, et qu'elle me vient de la main du Seigneur.

Je n'en dis pas assez, mes Frères; et s'il est nécessaire de la porter cette croix, combien plus l'est-il de la porter après Jésus-Christ? car de la porter simplement, c'est la chose en soi la plus indifférente. Les pécheurs la portent aussi bien que les Saints, et tous les jours on la porte pour se damner comme pour se sauver. Mais de la porter après le Fils de Dieu, c'est-à-dire dans le même esprit, avec les mêmes vues et par le même chemin que le Fils de Dieu, voilà le point capital et ce qui opère le salut.

Or, c'est à quoi il nous engage puissamment dans le mystère que nous méditons. Les Pères demandent pourquoi cet adorable Sauveur, allant au Calvaire, voulut qu'on le soulageât, et qu'on lui donnât quelqu'un pour porter la croix avec lui. Ne pouvoit-il pas faire un miracle? Ne pouvoit-il pas mettre en œuvre cette toute-puissante vertu qui porte le monde, et dans une telle conjoncture ce miracle n'eût-il pas servi à sa gloire? Ne pouvoit-il pas ranimer toutes ses forces, quoique épuisées; et ne le fit-il pas ensuite, lorsqu'avant que de rendre son dernier soupir, il poussa vers le ciel un cri qui, selon tous les principes de la nature, n'étoit point d'un homme mourant? Ne pouvoit-il pas appeler des millions d'anges, et le secours d'un seul n'eût-il pas été pour lui un soutien plus que suffisant? Ah! mes Frères, répond saint Ambroise, il pouvoit tout cela; mais tout cela n'étoit point de l'ordre de sa prédestination et de la nôtre. Il ne devoit point appeler d'anges à son secours, parce que la croix n'étoit point pour les anges; il ne devoit point faire de miracle pour la porter seul, parce que la croix n'étoit pas pour lui seul. C'étoit la croix des hommes et la sienne; il falloit donc qu'il la portât avec les hommes, ou que les hommes la portassent avec lui; et c'est pourquoi il souffre que Simon, ce pauvre étranger, lui soit associé : *Bonus ordo nostri profectus, ut prius crucis suæ jugum ipse humeris imponeret, deindè nobis tradiderit sublevandum*¹ : en cela il s'est proposé notre avancement et notre bien. Il a pris d'abord le joug de la croix et l'a chargé sur ses épaules, et puis il nous l'a donné, comme pour nous dire : Voilà désormais votre partage, n'en cherchez point d'autre; c'est celui des

¹ *Ambr.*

élus de Dieu. Cette croix n'est pas moins pour vous que pour moi, et elle doit être même plus pour vous que pour moi, puisqu'elle n'a été pour moi que parce qu'elle devoit être pour vous.

C'est ainsi, dis-je, qu'il nous parle : et parce que la plupart des hommes n'entendent pas ce langage, et qu'ils ont peine à l'écouter; parce qu'au lieu de s'attacher à la pratique de cette grande maxime, ils se repaissent de vaines idées et de fausses apparences; parce que tout le fruit qu'ils recueillent de la passion de Jésus-Christ est d'en concevoir, à certains moments, quelques sentiments tendres et affectueux; parce qu'en même temps que nous la pleurons, nous n'y voulons participer en aucune manière, versant des larmes de dévotion au souvenir et à la vue de la croix, mais du reste employant tous nos efforts à l'éloigner de nous autant qu'il nous est possible; enfin, parce que la considération des souffrances du Sauveur n'a pu encore nous mettre dans cette disposition chrétienne, de vouloir souffrir avec lui, que fait-il? Il s'adresse à nous pour nous faire la même leçon qu'il fit à ces femmes de Jérusalem : *Nolite flere super me* ¹. Détrompez-vous, nous dit-il, et instruisez-vous. Pleurer ma passion, c'est sans doute un saint entretien, mais ce n'est point de cela seulement qu'il s'agit; et si vous vous en tenez là, autant vaudroit de n'y point penser, et de ne la pleurer jamais : car il y a si longtemps que vous la pleurez, sans que vos pleurs aient produit en vous un changement solide et véritable. *Super vos ipsos flete* : commencez par pleurer sur vous-mêmes, et puis vous pourrez pleurer sur moi. Pleurez sur tant de désordres où vous vous laissez sans cesse entraîner; pleurez sur l'éternel malheur dont vous êtes menacés, et à quoi vous vous exposez; pleurez de ce qu'après avoir cent fois médité le mystère de ma croix, vous n'en êtes pas moins sensuels, pas moins amateurs de vous-mêmes, pas moins ennemis de tout ce qui peut mortifier ou votre cœur, ou votre chair; pleurez de ce que, malgré toutes vos larmes et toute votre compassion pour moi, vous n'en êtes pas plus déterminés à partager avec moi mes peines, ni à tenir la même route que moi; pleurez de ce que vous n'avez point encore appris de mon exemple à faire chrétiennement ce que néanmoins vous ferez nécessairement jusqu'au dernier jour de votre vie, qui est de marcher dans la voie de la tribulation et de la croix : *Nolite flere super me; sed super vos ipsos flcte*. A cela, mes Frères, que devons-nous répondre, et en quels sentiments devons-nous là-dessus entrer? Je les réduis à trois : le premier, d'une vive douleur; le second, d'une humble reconnoissance, et le troisième, d'une ferme résolution; car ce que je dois d'abord témoigner à Dieu, et ce que je

¹ Luc, 23.

dois amèrement et véritablement ressentir devant Dieu, c'est un regret sincère d'avoir depuis tant d'années si mal porté ma croix; je veux dire, de l'avoir portée par contrainte et non par vertu; de l'avoir portée en me défendant, en me révoltant, en me plaignant, en me désolant, en murmurant; de l'avoir portée pour le monde, pour les vains respects du monde, pour les fausses espérances du monde, et jamais pour le ciel ni pour Dieu; de l'avoir par conséquent portée sans mérite et même à ma condamnation, au lieu de la porter pour mon salut, et de m'en faire un moyen de sanctification.

Tels sont en effet, Chrétiens, les déplorables égarements où nous tombons à l'égard des souffrances et des afflictions de la vie. Nous portons la croix; mais si j'ose user de cette expression, nous la portons comme des forçats qu'on tient enchaînés, et qu'on soumet au joug et au travail à force de coups. Ainsi la porta ce Simon de Cyrène, il fallut le menacer, l'intimider, l'arrêter : *Hunc angariaverunt ut tolleret crucem* ¹. Nous portons la croix, mais en faisant tous les efforts possibles pour la secouer et nous en décharger. De là tant de mesures qu'on prend, tant d'inquiétudes et d'agitations où l'on entre, tant de mouvements que l'on se donne; et parce que tous ces mouvements, toutes ces agitations et ces inquiétudes, toutes ces mesures n'ont communément d'autre succès que de nous tourmenter davantage, bien loin d'apporter quelque soulagement au mal qui nous presse; de là les chagrins, les mélancolies, les amertumes de cœur, les emportements, quelquefois les plus violents désespoirs et les blasphèmes les plus impies contre le Seigneur et sa providence. Nous portons la croix, mais nous la portons pour nous avancer dans le monde et selon le monde : car y a-t-il une croix plus rude que celle d'un homme intéressé, qui, pour satisfaire son avaro convoitise, se mine de soins et de fatigues; que celle d'un homme vain et orgueilleux, qui, pour un honneur frivole, se consume d'études et de veilles; que celle même d'un homme sensuel et voluptueux, que sa passion expose à mille dégoûts, et qu'elle dévore de soupçons et de jalousies? Nous portons la croix; et ne la portant pas comme nous le devons, nous nous la rendons infructueuse devant Dieu, et inutile pour le royaume de Dieu.

Encore si elle nous devenoit seulement inutile! mais nous la portons à notre ruine, et cette même croix par où Dieu vouloit nous attirer à lui et nous assurer la possession de sa gloire sera éternellement contre nous un titre de réprobation, puisque ce sera une grâce dont nous aurons abusé, et dont Dieu nous demandera compte. Voilà de

¹ *Matth.*, 27.

quoi je dois m'humilier en la présence de Dieu. Ah ! Seigneur, je ne serai pas moins jugé selon les maux dont vous m'aurez affligé sur la terre, que selon les biens dont vous m'aurez comblé ; et votre justice ne me punira pas moins du mauvais usage des uns que des autres, car les uns et les autres partoient également de votre miséricorde, et devoient contribuer à l'accomplissement de ses favorables desseins. Je vois, mon Dieu, toutes les pertes que j'ai faites, et j'en gémiss. Heureux de n'y être pas insensible, et d'en concevoir actuellement le vrai repentir qu'il vous plaît de m'en inspirer !

L'autre sentiment est celui d'une humble reconnoissance envers Dieu, qui nous a mis cette nécessité de porter la croix et de souffrir. Non-seulement je ne dois pas la regarder, cette nécessité inévitable, comme un malheur, mais je la dois considérer comme un des plus solides avantages de cette vie. Non-seulement j'y dois consentir, mais j'en dois être bien aise, mais j'en dois louer Dieu, mais je dois m'écrier avec saint Augustin : *Felix necessitas* ¹ ! O salutaire et précieuse nécessité ! car puisque c'est la croix qui me doit sauver, n'est-ce pas un bien pour moi qu'elle me suive partout, et qu'il ne soit pas en mon pouvoir de l'éloigner de moi et de m'en préserver ? Si Dieu me laissoit sur cela le choix, je n'aurois pas le courage de la chercher, et il y a bien de l'apparence que je succomberois aux révoltes de la nature et aux répugnances de mes sens, qui se soulèvent contre, et qui ne peuvent s'en accommoder. Ainsi je passerois mes jours sans combats, sans victoires sur moi-même, sans mortification et sans pénitence. Or une vie sans pénitence est une vie de damnation : mais grâce au Seigneur, dont la sagesse y a pourvu, il ne m'est pas libre de fuir la croix et de m'en garantir. Il n'y a que la manière de la porter qui dépend de moi ; et dès qu'il ne s'agit plus que de la manière, on a moins de peine à se résoudre, et à prendre le plus sage et le meilleur parti. Je serois bien aveugle et bien ennemi de moi-même, si, me trouvant attaché inséparablement à la croix, je ne la portois pas au moins de bonne grâce, et ne tâchois pas d'en profiter.

Quel est donc le dernier sentiment qui me reste à prendre ? c'est une ferme résolution de bien porter ma croix jusqu'à ce que je sois arrivé au sommet de la montagne, c'est-à-dire, jusqu'à ce que je sois parvenu à la fin de ma vie et au terme de ma félicité éternelle où je suis appelé de Dieu. Car m'appliquant les paroles de l'ange au prophète Elie, je me dis à moi-même : *Surge* ² : Prends courage, mon âme, et ne te laisse point abattre. Tu n'es pas au bout de ta course. Il y a encore bien du chemin à faire pour y atteindre ; et puisque la

¹ August. — 23 Reg., 19.

voie qui nous y conduit est celle de la croix , il y a bien encore pour toi des croix à porter : *Grandis enim tibi restat via* ¹. C'est ici qu'il faut de la fermeté et de la persévérance. On en voit qui portent assez bien la croix une partie du chemin , qui la portent bien pour un temps ; mais qui se relâchent ensuite et qui demeurent. Ce n'est point à eux que la couronne est promise , et ce n'est point ainsi qu'on emporte le prix. Il n'est réservé qu'au vainqueur , et-on ne l'est qu'après avoir fourni toute la carrière. Mais il en doit coûter pour cela , vous le dites , mon cher auditeur : et moi je vais vous montrer , non plus la nécessité , mais la facilité de porter la croix après Jésus-Christ. Ceci demande une attention toute nouvelle , et ce sera la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Je ne puis mieux entrer dans cette seconde partie que par une figure dont j'ai lieu de croire que vous serez touchés , et qui pourra faire une forte impression sur vos cœurs. Je m'imagine le Sauveur du monde chargé de sa croix , montant au Calvaire , et suivi , non des Juifs qui sont ses ennemis , mais des chrétiens qui sont ses disciples. Je me le représente en cet état , nous adressant la parole et nous faisant cette même invitation qu'il a faite tant de fois à ses apôtres , et qui renferme en abrégé toute la doctrine évangélique : *Si quis vult post me venire , tollat crucem suam et sequatur me* ². Chrétiens , vous qui professez ma loi , et qui vous flattez de m'appartenir , déclarez-vous ; ou plutôt , éprouvez-vous vous-mêmes , et voyez si vous voulez en effet venir après moi. Ah ! il le faut bien , Seigneur ; et à qui irions-nous , puisque c'est vous seul qui avez les promesses et les gages de la vie éternelle ? *Ad quem ibimus ? verba vitæ æternæ habes* ³. Vous y êtes donc résolu , reprend ce divin Maître , et vous m'en faites une sincère protestation. Or si cela est , écoutez la condition que je vous propose : c'est que vous prendrez sur vous mon joug , qui est ma croix , et que vous la porterez avec moi : *Tollite jugum meum super vos* ⁴.

Voilà des paroles , mes chers auditeurs , qui de tout temps ont paru bien dures aux âmes mondaines , et dont notre mollesse et notre amour-propre a toujours témoigné une extrême horreur : pourquoi cela ? parce que nous ne les avons jamais comprises dans toute la force de leur sens , et que nous n'en avons jamais eu une intelligence parfaite. Car en même temps que ces divines paroles nous imposent une obligation dont notre foiblesse est étonnée , et qui nous semble trop rigoureuse pour la pouvoir soutenir , elles nous présentent d'ailleurs tout ce qui peut nous en adoucir la rigueur et nous en faciliter la pra-

¹ 3 Reg., 19. — ² Matth., 16. — ³ Joan., 6. — ⁴ Matth., 11.

tique. Appliquez-vous, je vous prie, et tâchez à vous en convaincre.

De quoi s'agit-il? Ce n'est pas seulement de porter la croix, mais de porter la croix de Jésus-Christ; ce n'est pas seulement de la porter seul et sans guide, mais de la porter après Jésus-Christ et avec Jésus-Christ; ce n'est pas seulement de la porter volontairement et de gré, mais de la porter en vue de Jésus-Christ et pour Jésus-Christ. Or dès que c'est la croix de Jésus-Christ, dès qu'il est question de la porter avec Jésus-Christ et après Jésus-Christ, pour Jésus-Christ et en vue de Jésus-Christ, un chrétien, frère et membre de Jésus-Christ, y peut-il alors trouver des difficultés; ou quelques difficultés qu'il y puisse d'abord rencontrer, ne sont-elles pas bientôt levées par la douceur et l'abondance des consolations dont il est rempli? Du moment que le soldat voit avancer le capitaine, il marche, il court, il vole; point de péril qui l'arrête, et qui même ne disparaisse à ses yeux; tout lui devient aisé. S'il hésitoit, s'il délibéroit, s'il restoit en arrière, ne seroit-ce pas une honte et un opprobre dont la confusion lui feroit mille fois plus de peine que tous les dangers qu'il eût eu à essayer? Hé quoi? mes Frères, ne sommes-nous pas encore plus étroitement engagés à Jésus-Christ? Le caractère dont nous sommes revêtus, la fidélité que nous lui avons jurée, le serment que nous lui avons fait, tout cela a-t-il moins de pouvoir pour nous animer à le suivre? Nous seroit-il moins honteux de reculer; et, témoins de ses démarches, serions-nous moins piqués d'une généreuse et sainte émulation? Car il ne nous dit pas, Marchez devant moi; mais, après moi: il ne nous dit pas, Ouvrez-vous le chemin; mais, Entrez dans le chemin que je vous ai ouvert: il ne nous dit pas, Faites les premiers efforts et donnez les premières attaques: mais, Venez me joindre dans le combat, et partager avec moi le travail. A cette proposition, tout notre zèle ne doit-il pas s'allumer, et y a-t-il obstacle qui nous puisse retenir?

Autrefois, dit saint Bernard, et dans l'ancienne loi, il n'en étoit pas de même à l'égard d'un Juste. Quand Dieu lui offroit une croix à porter, il pouvoit craindre, il pouvoit se défier de lui-même; il pouvoit, si j'ose parler ainsi, avant que de la prendre, en mesurer l'étendue et la comparer avec ses forces: pourquoi? parce qu'il n'avoit point devant lui le chef visible qui le soutint par son exemple. Cependant ces Justes de l'ancien Testament, sans être soutenus comme nous de l'exemple de Jésus-Christ, que n'ont-ils pas souffert, et que n'ont-ils pas voulu souffrir? Il n'y a qu'à lire le détail qu'en a fait saint Paul, et qu'à jeter les yeux sur l'admirable peinture que ce grand apôtre nous en a tracée. Quelles misères ont-ils eu à supporter? la disette, la faim, la soif. tous les ennuis de l'exil et toute la vio-

lence des plus cruelles persécutions : *Egentes , angustiati , afflicti* ¹. Par quelles épreuves ont-ils passé? ils ont été exposés aux outrages , aux ignominies , aux coups ; ils ont été arrêtés , chargés de fers , enfermés dans les prisons : *Alii ludibria et verbera experti , insuper et vincula , et carceres* ². Quels tourments ont-ils endurés? on les tiroit sur des chevalets , on les lapidoit , on les scioit , on les faisoit périr par le tranchant de l'épée : *Alii autem distenti sunt , lapidati sunt , secti sunt , in occisione gladii mortui sunt* ³. Tout cela les ébranloit-il , leur paroissoit-il insoutenable? Ah ! ils n'en étoient que plus constants , que plus intrépides et plus forts : *Convaluerunt de infirmitate , fortes in bello facti sunt* ⁴. Or voilà notre confusion. Avant Jésus-Christ , tout ce que la croix peut avoir de plus douloureux et de plus pesant , leur est devenu léger et doux par le seul zèle de l'honneur du Dieu d'Israël qu'ils adoroient : et nous , depuis Jésus-Christ , nous excités , non-seulement par l'intérêt et la gloire de ce même Dieu que nous adorons comme eux , mais par la présence d'un Homme-Dieu qui s'est montré à nous , et qu'ils n'ont pas vu comme nous , tout nous fait peine et tout nous abat ! *O insensati , ante quorum oculos Jesus Christus præscriptus est* ⁵ ! C'étoit le reproche que faisoit aux Galates le docteur des Gentils , et qu'on peut bien nous faire à nous-mêmes. Chrétiens aveugles et insensés , ou , pour mieux dire , chrétiens lâches et timides , levez les yeux , regardez devant vous , et considérez quel est celui qui vous précède : c'est votre maître , c'est votre Sauveur , c'est votre Dieu. Avec cela y a-t-il rien qui ne doive s'aplanir pour vous? et si la route qu'il tient vous semble trop étroite et trop épineuse , êtes-vous dignes de son nom , et méritez-vous la glorieuse qualité dont il vous a honorés? *O insensati , ante quorum oculos Jesus Christus præscriptus est* !

D'autant plus que c'est sa croix que nous devons porter , et non point précisément la nôtre. Oui , c'est la croix de Jésus-Christ ; et de là vient , remarque saint Chrysostome , qu'en nous invitant à le suivre , il ne nous a pas dit , Prenez votre joug ; mais , Prenez mon joug : *Tollite jugum meum super vos* ⁶ ; parce qu'il vouloit nous engager par un puissant attrait à son service , et nous rendre la croix dont il nous chargeoit aussi aimable que vénérable. S'il nous eût dit , Prenez votre joug et portez-le , il nous eût effrayés et rebutés : car qu'y a-t-il de plus dur à un homme et de moins supportable que son propre joug , que le joug de sa faiblesse naturelle , que le joug de ses passions , de ses appétits sensuels et de ses désirs déréglés? Mais , non , nous dit-il , ce n'est point votre joug que je vous impose ; au contraire , je vous permets de le rejeter , je vous y exhorte , je vous

¹ Hebr., 11. — ² Ibid. — ³ Ibid. — ⁴ Ibid. — ⁵ Galat., 3. — ⁶ Matth., 11.

l'ordonne, puisque je vous ordonne de vous renoncer vous-mêmes et de vous dépouiller de vous-mêmes. C'est donc, en la place du vôtre, le mien que je vous présente et que je vous enjoins de prendre. Je veux faire un échange avec vous. J'ai pris votre joug sur moi, en me revêtant de votre chair mortelle et de votre humanité : prenez maintenant le mien sur vous, en participant aux souffrances de ma passion et en portant ma croix. C'étoit une humiliation pour moi de porter votre joug, et ce ne peut être qu'une gloire pour vous de porter le mien. Je n'ai trouvé dans votre joug que de l'amertume, et j'en ai senti tout le poids ; mais vous goûterez dans le mien les douceurs les plus solides, et souvent les plus sensibles. J'ai été accablé de votre joug, et j'y ai enfin succombé ; mais le mien vous fortifiera, et, bien loin de vous fatiguer, il vous soulagera : *Tollite jugum meum super vos, et invenietis requiem animabus vestris* ¹.

C'est ainsi, dis-je, que nous parle notre adorable Sauveur ; et c'est par-là même, mes chers auditeurs, qu'au lieu d'un joug d'esclaves et de malheureux, tel qu'est celui que nous portons communément dans le monde, il ne tient qu'à nous de porter le joug d'un Dieu. Voilà ce que souhaitoit si ardemment saint Bernard, et ce qu'il demandoit à Jésus-Christ avec tant d'instance dans ses pieux colloques : Seigneur, déchargez-moi de mon joug, je ne le puis plus soutenir ; et puisqu'il faut nécessairement en avoir un, donnez-moi le vôtre. Car dès que ce sera le vôtre, vous me le ferez porter avec une sainte allégresse, comme en triomphe.

Il le fera, Chrétiens ; et tout ce qu'éprouva saint Bernard, nous l'éprouverons nous-mêmes. Et en effet (c'est la belle réflexion de saint Chrysostome), si ce pauvre Cyrénéen, que les Juifs forcèrent de porter la croix de Jésus-Christ, eût su que c'étoit la croix du Sauveur des hommes, que c'étoit le trésor du monde, l'instrument et le gage de notre rédemption, que c'étoit la croix de son Dieu et du Dieu de l'univers ; s'il en eût connu le prix infini et le mérite sans mesure ; si Dieu, dans ce moment, lui eût ouvert les yeux pour voir tous les fruits de grâce et de salut que cette croix alloit produire, de quel sentiment de joie eût-il été transporté ? avec quelle ardeur l'eût-il embrassée ? eût-il fallu le presser et le solliciter, eût-il fallu le contraindre ? eût-il été besoin de lui promettre une récompense, et en eût-il voulu d'autre que l'avantage et l'honneur de toucher ce bois précieux et de l'appliquer sur lui ? Ne s'y seroit-il pas présenté de lui-même ? n'auroit-il pas redoublé ses prières auprès des soldats, auprès des ministres de la justice, pour obtenir un bonheur qu'il eût plus estimé que toutes les richesses de la terre ? Cette seule pensée,

¹ *Matth.* . 11.

Ce n'est point la croix d'un criminel que je porte , mais c'est la croix de mon créateur et de mon rédempteur ; voilà ce qui l'eût enlevé , ce qui l'eût consolé , et , si je l'ose dire , ce qui l'eût béatifié . Nous sommes à sa place , Chrétiens ; ce qu'il ne connoissoit pas , nous le connoissons . Nous savons ce que c'est que la croix de Jésus-Christ , et quelle en est l'excellence et la valeur . La foi nous l'apprend : et ce qu'elle nous en découvre , ne doit-il pas être pour nous l'adoucissement de toutes ses rigueurs ?

Surtout lorsque nous ne la portons pas tout entière ; et voici ce qui nous rend encore plus inexcusables quand nous faisons si peu d'efforts pour vaincre notre délicatesse , et que nous en tirons tant de prétextes pour exagérer nos peines , et pour y chercher tous les soulagemens que nous inspire un amour désordonné de nous-mêmes . Car que souffrons-nous qui puisse être en quelque sorte comparé avec tout ce qu'a souffert Jésus-Christ ? Je pourrois vous dire : Que souffrons-nous en comparaison de ce que nous méritons après tant de péchés , dont un seul ne pourroit être dignement expié par tous les supplices de l'enfer ? Je pourrois vous dire : Que souffrons-nous en comparaison de tant de misérables sur la terre , que nous voyons dans la pauvreté , dans la nécessité , dans l'obscurité , manquant de tout , et ayant néanmoins besoin de tout dans les infirmités et les maladies qui les affligent , et dans les douleurs aiguës qui les tourmentent ? En sommes-nous réduits là ; et au lieu des plaintes que nous formons , n'aurions-nous pas de quoi remercier Dieu , qui nous a mis à couvert de tous ces maux et de bien d'autres ?

Mais ceci n'est point de mon sujet , et je m'en tiens toujours au même exemple . Je vous le dis donc encore une fois , mon cher auditeur , et je le répète : que souffrons-nous en comparaison de Jésus-Christ ? Voilà la grande mesure et la grande règle par où nous devons juger de notre état : oserions-nous le mettre en parallèle avec l'état d'un Dieu anéanti ; avec l'état d'un Dieu abandonné à toute l'envie et à tous les attentats d'un peuple ennemi et furieux ; avec l'état d'un Dieu trainé à tous les tribunaux , et là , accusé , calomnié , traité comme le plus abominable des hommes et le plus impie ; avec l'état d'un Dieu condamné à la mort , et à la mort la plus infâme ? Par conséquent , la croix que nous portons n'est qu'une partie de la croix de ce Dieu Sauveur , et n'en est même qu'une très-petite partie . Or , dans une si foible portion de cette croix , qu'y a-t-il qui doive tant nous coûter ?

Vous me direz que la difficulté ne doit pas se mesurer par les choses , selon ce qu'elles sont en elles-mêmes , mais selon nos forces ; et qu'étant aussi fragiles que nous le sommes , le moindre fardeau est ca-

pable de nous abattre. Il est vrai, mes Frères, et j'en conviens; si nous nous trouvons abandonnés à nous-mêmes, si nous sommes seuls à porter la croix, et que nous soyons privés du secours d'en haut. Mais ce qui doit achever de nous convaincre, c'est qu'en portant la croix de Jésus-Christ, nous la portons avec lui, ou qu'il la porte avec nous, comme il la portoit avec le Cyrénéen. Principe incontestable dans la religion; car il est de la foi que Jésus-Christ souffre dans nous, que Jésus-Christ est affligé et persécuté dans nous: tellement que, quelque adversité qui nous arrive, nous pouvons avec la même confiance que saint Paul, nous dire à nous-mêmes, en nous encourageant et nous animant: *Non ego, sed gratia Dei mecum*¹: Ce coup est bien rude, ce calice bien amer, cet accident bien triste et bien fâcheux; mais le Seigneur ne me manquera pas au besoin: il sera auprès de moi, avec moi, dans moi, pour me seconder et me conforter. Or avec le Seigneur et avec sa grâce toute-puissante, que ne peut-on pas, et de quoi ne vient-on pas à bout? *Omnia possum in eo qui me confortat*².

Le point essentiel est de se bien persuader cette importante vérité, et de se l'imprimer bien avant dans l'esprit: Jésus-Christ porte avec moi cette croix, ou du moins il est toujours prêt à la porter, si j'ai recours à lui, et que je veuille l'accepter comme m'étant présentée de sa main. Tant que je serai soutenu de cette pensée, et que dans cette pensée je me tiendrai soumis aux ordres de Dieu, quand tous les fléaux du ciel tomberoient sur moi, quand toute la terre se ligueroit contre moi, quand je me verrois assailli de toutes les infortunes et de toutes les calamités de la vie, au milieu de tous les assauts je demeurerai inébranlable: pourquoi? parce que j'aurai pour appui Jésus-Christ, et que par une vertu supérieure il m'élèvera au-dessus de tout. Dans une humble et sainte assurance, je m'écrierai avec le Prophète: Que les armées entières conjurent ma perte, *Si consistant adversum me castra*³; que de toutes parts les puissances des ténèbres viennent m'attaquer, *Si exurgat adversum me prælium*⁴; mon cœur n'en sera point ému, et mon âme, d'autant plus ferme qu'elle comptera moins sur elle-même, ne perdra rien de sa tranquillité et de son repos: *Non timebit cor meum*⁵.

D'où partira cette force? C'est que le Seigneur me favorisera de sa présence, et qu'il m'aidera. Or, dès que je pourrai me répondre de l'assistance du Seigneur, tout s'aplanira sous mes pas, et tout me deviendra possible; c'est trop peu, tout me deviendra même aisé et facile: *Omnia possum in eo qui me confortat*⁶. Mais, Chrétiens, du moment que nous ne pensons point à cette présence de Jésus-Christ,

¹ 1 Cor., 15. — ² Philip., 4. — ³ Ps. 26. — ⁴ Ibid. — ⁵ Ibid. — ⁶ Philip., 4.

et que nous nous reposons sur nous-mêmes, nous sommes perdus ; car, indépendamment de Jésus-Christ, que pouvons-nous attendre de nous-mêmes ? et voilà par où les croix nous paroissent intolérables ; nous ne les regardons que par rapport à notre foiblesse, et alors il n'est pas surprenant qu'elles nous causent tant d'alarmes, et qu'elles nous jettent dans le découragement et le désespoir. Si les Saints les avoient ainsi envisagées, ils en auroient été effrayés comme nous : mais parce que dans toutes leurs souffrances ils avoient toujours en vue Jésus-Christ, et qu'ils se tenoient inséparablement unis à lui ; parce qu'ils se souvenoient de la promesse qu'il nous a faite d'être avec nous jusqu'à la dernière consommation des siècles, *Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi* ¹ : voilà pourquoi ils s'estimoient heureux dans les plus grandes tribulations. Les apôtres se réjouissoient de tous les opprobres et de toutes les ignominies où ils se voyoient exposés dans les rues et dans les places publiques : *Ibant gaudentes* ². Les martyrs se montroient devant les tyrans, et leur répondoient avec une constance dont ils étoient déconcertés. On les mettoit entre les mains des bourreaux pour les tourmenter, pour les brûler, pour les crucifier ; et dans les plus violentes douleurs, ils se félicitoient eux-mêmes, et goûtoient les plus pures délices. C'étoient là, dites-vous, des miracles : oui, mes Frères ; mais le même Dieu qui les opéroit dans eux, ces miracles, ne peut-il pas, par proportion et selon les divers états de souffrance où nous nous trouvons, les opérer encore dans nous ? ne le veut-il pas ? n'est-ce pas le même Jésus-Christ qui nous offre sa grâce, à cette seule condition que nous prendrons sa croix chrétiennement, et que nous nous joindrons à lui pour la porter ? Est-ce trop nous demander que de nous dire : Venez à moi, et je vous soulagerai, et je répandrai sur vous toute l'onction céleste ? *Venite ad me, et ego reficiam vos* ³. Profitons, mes chers auditeurs, d'un secours si présent et si efficace. Bénissons mille fois ce Dieu Sauveur d'avoir voulu de la sorte nous adoucir lui-même, et par son exemple, et par l'impression de sa grâce, toutes les peines de cette vie. C'étoit bien assez de nous les rendre méritoires et salutaires : mais il ne s'est pas contenté de cela ; il veut que dès ce monde même notre tristesse, ainsi qu'il le disoit à ses disciples, se tourne pour nous en joie : *Tristitia vestra vertetur in gaudium* ⁴. Il veut que nous éprouvions la vérité de sa parole, quand il nous a proposé comme une béatitude les pleurs, les disgrâces temporelles, les revers de fortune, les persécutions : *Beati qui lugent* ⁵. Confions-nous en sa providence, lors même qu'elle nous semble moins favorable. Après nous avoir fait trouver dès mainte-

¹ Matth. 28. — ² Act., 5. — ³ Matth., 11. — ⁴ Joan., 15. — ⁵ Matth., 5.

nant notre félicité dans la croix , il veut enfin par la croix nous conduire au repos éternel , que je vous souhaite , etc.

EXHORTATION

SUR LE CRUCIFIEMENT ET LA MORT DE JÉSUS-CHRIST.

Postquam venerunt in locum qui vocatur Calvariae , ibi crucifixerunt eum.

Quand ils furent arrivés au lieu appelé Calvaire , on y crucifia Jésus. *Saint Luc* , chap. **xxiii**.

Quel souvenir , chrétiens auditeurs , nous rappellent ces paroles de mon texte ! et si les historiens sacrés n'avoient pris soin de perpétuer dans le monde la mémoire d'un tel événement ; si la religion que nous professons ne nous l'enseignoit d'une manière à ne permettre pas le moindre doute , qui jamais eût pu se persuader que le Messie , le Saint des saints dût mourir sur le Calvaire , c'est-à-dire dans un lieu destiné au supplice des criminels ; et qu'un Homme-Dieu dût terminer sa vie mortelle par le tourment et l'opprobre de la croix ? Voilà toutefois ce que l'Évangile nous représente ; et sans m'arrêter à de terribles lamentations , si j'ose d'abord pénétrer dans ce profond mystère , il me semble que c'est là que se fait cette merveilleuse alliance dont avoit parlé le Prophète royal , quand il disoit que la justice et la miséricorde s'étoient réunies , et que par un heureux accord elles se trouvoient l'une et l'autre pleinement satisfaites : *Justitia et pax osculatæ sunt* ¹. Du moment que l'homme , en violant le commandement de Dieu , s'étoit rendu pécheur , il y avoit entre cette justice et cette miséricorde divine une espèce de combat. L'une étoit armée contre nous , et se disposoit , par notre perte éternelle , à venger les intérêts du Seigneur et à réparer sa gloire ; mais l'autre , sans oublier ni la gloire , ni les intérêts du Dieu tout-puissant , sensible néanmoins à notre malheur , retenoit le glaive suspendu sur nos têtes , et arrêtoit le coup dont nous étions menacés. Le moyen de les concilier ? O secret inconnu à toute la prudence humaine ! ô abîme de la sagesse et des conseils du Très-Haut ! le voici , mes Frères , ce grand moyen , ce moyen prévu de toute éternité et accompli dans la plénitude des siècles ; c'est que Jésus - Christ , Fils de Dieu et Fils de l'homme , vrai Dieu et vrai homme lui-même , verse son sang , donne sa vie ; qu'il meure , et que par sa mort il soit tout ensemble sacrifié et à la justice du Dieu des vengeances et à la miséricorde du Dieu de la paix. En deux mots , Jésus-Christ mourant sur la croix comme victime de la justice de Dieu ; ce sera la première partie : comme victime de la miséricorde de Dieu , ce sera la seconde. Je ne puis mieux

¹ *Psalm. 84.*

finir le cours de ces exhortations que j'avois à vous faire pendant ce saint temps. Puissiez-vous encore remporter de celle-ci tout le fruit que je m'en promets, avec le secours de la grâce, pour votre instruction et votre édification.

PREMIÈRE PARTIE.

Oui, Chrétiens, c'étoit depuis la naissance du monde, où l'homme rebelle et criminel osa se révolter contre l'ordre de son créateur et de son Dieu; c'étoit, dis-je, depuis ce premier péché que la justice du ciel attendoit une victime capable de l'apaiser, et demandoit un sacrifice digne de la majesté du Seigneur violée et outragée. Ce n'est pas que dans le cours de tant de siècles écoulés depuis cette chute fatale à toute la nature humaine, les hommes n'eussent offert à Dieu des hosties, et qu'ils ne lui eussent présenté divers sacrifices pour reconnoître sa souveraine grandeur et pour l'honorer; mais ces hosties n'étoient ou que des fruits de la terre, ou que de vils animaux; et de tels sacrifices ne pouvoient être proportionnés à la dignité du maître dont il s'agissoit de réparer l'honneur et de venger les intérêts. Il n'y avoit donc qu'une personne divine, il n'y avoit que le sang d'un Dieu qui pût effacer pleinement et laver l'offense faite à un Dieu. Or voilà ce qui s'accomplit au Calvaire, et c'est là que cette justice si rigoureuse et si inflexible dans la défense de ses droits, trouve enfin toute la satisfaction qu'elle avoit si longtemps exigée sans la recevoir, et qui lui étoit due par tant de titres.

Car quelle victime lui est immolée sur l'autel de la croix? Un Homme-Dieu, le Fils éternel de Dieu, égal à son Père, et possédant comme lui toute la plénitude de la divinité: *In ipso inhabitat omnis plenitudo divinitatis* ¹. Dès le moment de son incarnation, il avoit déjà commencé ce grand sacrifice, puisqu'il n'étoit descendu sur la terre qu'en qualité de victime, et qu'il ne s'étoit revêtu d'un corps mortel que pour en faire hommage au créateur de l'univers, et pour le lui offrir en holocauste. Dans le temple de Jérusalem, il avoit continué et comme perfectionné ce même sacrifice, lorsqu'il voulut être porté solennellement entre les bras de Siméon, et présenté par les mains de Marie. Mais tout cela n'étoit encore que le sacrifice du matin, et nous voici présentement au sacrifice du soir; à ce sacrifice où la victime doit être consumée tout entière; à ce sacrifice où tendoient depuis trente-trois ans toutes les vues, toutes les démarches, toutes les actions du Rédempteur des hommes; à ce sacrifice par où toute la gloire du Seigneur devoit être réparée, et tous les droits de sa justice rétablis.

¹ *Coloss.*, 2.

Mais que dis-je , et quelle dette le soumettoit à cette inexorable justice , cet agneau de Dieu , cet agneau sans tache ? de quelle offense pouvoit-il être coupable , et qu'avoit-il fait qui lui attirât la colère d'en haut , et qui l'exposât à un tel opprobre et à une telle mort ? Ah ! chrétiens auditeurs , c'est un mystère que vous ne pouvez ignorer , et c'est sur ce fondement qu'est établie et que roule toute la religion. Vous savez que de lui-même et de sa nature , ce Sauveur du monde est la sainteté par excellence ; que dans le céleste séjour et dans les splendeurs éternelles , il reçoit les adorations de tous les esprits bienheureux , et en fait toute la félicité ; que même dans cette terre d'exil où il a paru , et que dans cette vallée de larmes où il a voulu converser avec nous , il ne connut jamais le mal que pour le combattre et pour le détruire ; enfin , que c'est à lui que fut rendu plus d'une fois cet éclatant témoignage qui retentit le long du Jourdain , et qui se fit entendre sur le Thabor : Voilà mon Fils bien-aimé , l'objet de mes complaisances : *Hic est Filius meus dilectus , in quo mihi benè placui* ¹. Vous en êtes instruits , et ce sont autant d'articles de votre créance. Mais ce que vous enseignez aussi la même foi que vous professez , c'est que , pour l'expiation du péché , ce Sauveur , si saint en lui-même , a pris toutefois la forme de pécheur ; c'est que n'ayant jamais commis de péché et étant incapable d'en commettre , il a néanmoins voulu porter sur son corps tous nos péchés : *Qui peccata nostra ipse pertulit in corpore suo* ² ; que son Père l'en a chargé , et qu'il en a été tout couvert : *Posuit in eo iniquitatem omnium nostrum* ³. Tellement que nous le pourrions comparer à cette nuée qui conduisoit les Israélites dans le désert , et qui , toute lumineuse d'une part , étoit de l'autre toute ténébreuse. Or c'est justement sous cet aspect si difforme et si affreux , que le ciel aujourd'hui le considère , et c'est sous cette lèpre du péché que la justice de Dieu l'envisage comme un objet digne de toutes ses vengeances. Voilà pourquoi elle s'arme contre lui , pourquoi elle le poursuit le glaive à la main , pourquoi elle prononce l'arrêt de sa mort.

Comment donc , afin de vous tracer encore de tout ceci une figure plus naturelle et plus propre , comment paroît-il au Calvaire ? Représentez-vous , mes chers auditeurs , cette malheureuse victime dont parloit saint Paul aux Hébreux , sur laquelle on mettoit toutes les iniquités du peuple pour les expier , et qu'on jetoit hors du camp pour la brûler. Ainsi Dieu l'avoit ordonné dans l'ancienne loi : et qu'étoit-ce là , dit l'Apôtre , qu'une image sensible de ce qui devoit s'accomplir dans la personne de Jésus - Christ ? On le conduit hors de la ville , on le fait monter au Calvaire : c'est le dernier théâtre où il va

¹ *Matth.*, 27. — ² *1 Petr.*, 2. — ³ *Isaï.*, 53.

paroître, et c'est là que l'attend la divine justice à qui il s'est rendu responsable, et qu'elle vient ordonner de son supplice et l'exécuter par les mains des bourreaux qu'elle a choisis pour ses ministres. Car souffrez, mes Frères, que je vous fasse part d'une pensée qui me touche, et qui doit vous remplir comme moi d'une horreur toute religieuse. Quand Dieu chassa le premier homme du paradis terrestre où il avoit péché, l'ange du Seigneur se fit voir armé de l'épée, et ferma pour jamais l'entrée de ce jardin de délices. Ce fut encore par le ministère de l'ange exterminateur que Dieu frappa l'armée de Sennachérib, et que pour le salut de son peuple il fit éclater contre ce prince orgueilleux toute sa puissance. Mais quand pour le salut du monde entier il est question de consommer le sacrifice de ce divin médiateur, sur qui sont tombés tous les péchés des hommes et qui les doit effacer de son sang, je m'imagine que la suprême et souveraine justice descend elle-même, et que, sans se montrer, elle préside à tout ce qui se passe dans cette sanglante et terrible exécution.

Non, Chrétiens, ne croyons pas que ce soit seulement ici la fureur des Juifs qui agisse, ni la cruauté des soldats : c'est la justice de Dieu. C'est elle, prenez garde, c'est elle qui veut que ce Dieu-Homme soit encore une fois dépouillé de ses habits, et qu'il ne lui reste pas même une robe qui le couvre : pourquoi? afin que, par ce dépouillement total et cette extrême pauvreté, il porte la peine de toutes les injustices où nous a engagés et où nous engage tous les jours une envie démesurée d'avoir, et un attachement excessif aux biens de la vie. C'est elle qui veut qu'on l'étende sur la croix, et qu'en l'y étendant on lui disloque tous les membres; que pour l'y attacher, on se serve, non de liens, mais de clous, qu'on lui en perce les pieds et les mains, et qu'on les y enfonce avec violence : pourquoi? afin que dans sa chair il expie tous les dérèglements de la nôtre, tant de sensualités, tant de commerces criminels, tant de sales plaisirs, tant d'excès et d'abominations. C'est elle qui veut qu'il obéisse à d'infâmes bourreaux, que sans résister un moment ni prononcer une parole, livré à leur pouvoir et soumis à leurs ordres, il se laisse remuer, trainer, tourmenter, selon qu'il leur plaît : pourquoi? afin que par une telle soumission il répare cette fatale désobéissance de nos premiers parents, qui nous a tous perdus, et que ce soit encore le châtiment de tant de transgressions de la loi du Seigneur, qui nous sont particulières et personnelles, de tant de résistances à ses adorables volontés, de tant de révoltes intérieures dans les afflictions qu'il nous envoie, et de tant de murmures et de plaintes. C'est elle qui veut qu'il soit placé au milieu de deux voleurs, et crucifié avec eux; que dans cet état on l'élève, on le fasse voir, on l'expose aux yeux de Jérusalem,

et que le ciel et la terre soient témoins de sa honte : pourquoi ? afin que cette ignominie publique soit la juste punition de toutes les enflures de notre cœur, de toutes ses complaisances et ses vanités, de tous ses projets ambitieux et de tout son orgueil.

N'est-ce pas assez, justice de mon Dieu, et n'êtes-vous pas enfin satisfaite ? Sur quelle partie de ce corps sacré frapperez-vous encore, qui ne soit déjà toute couverte de plaies ? Voyez et considérez : voyez ces yeux tout éteints, cette bouche toute livide, ce visage tout meurtri, ce sein tout déchiré et tout ouvert par le nombre des blessures qu'il a reçues : voyez ces pieds, ces mains, changés en des sources de sang. Quels nouveaux opprobres a-t-il à essayer ? Le voilà comme abîmé, comme anéanti dans la confusion : il en est rassasié, selon l'expression de votre prophète, et, si je l'ose dire, il en est comme enivré. Il n'importe : cette implacable justice a néanmoins toujours le bras levé, et ne le retirera point que sa victime n'ait été détruite : *Sed adhuc manus ejus extenta* ¹.

C'est donc elle, suivez-moi, c'est elle qui veut qu'on s'assemble autour de ce Dieu souffrant, et que, bien loin de le plaindre, on vienne insulter à ses souffrances ; qu'on lui reproche qu'il ne peut se sauver lui-même, après avoir sauvé les autres ; qu'on le traite de profanateur et de destructeur du temple ; qu'on blasphème son saint nom, et qu'on profère contre lui mille anathèmes : pourquoi ? parce que c'est à lui d'acquitter par-là tant de discours injurieux, tant de railleries malignes et piquantes, tant de paroles outrageantes, de paroles licencieuses et dissolues, de paroles impies et scandaleuses, que nous met dans la bouche, et contre le prochain et contre Dieu même, ou la médisance, ou l'animosité et la colère, ou le libertinage et l'irréligion : *Sed adhuc manus ejus extenta*. C'est elle qui veut que dans la soif qui le presse, et que lui cause l'extrémité de sa foiblesse et le dernier épuisement où il est réduit, on ne lui présente à boire que du vinaigre et du fiel : pourquoi ? parce que c'est dans l'aigreur et l'amertume de ce breuvage que doivent être lavées, si je puis m'exprimer de la sorte, les grossières débauches et les intempérences de tant de mondains, leur avidité insatiable, leurs délicatesses infinies à flatter leur goût et à contenter tous leurs appétits : *Sed adhuc manus ejus extenta*. C'est elle qui veut que dans un accablement si général toute ressource lui manque, même de la part de son Père ; qu'il en soit comme abandonné ; qu'il n'en reçoive nul secours, nul appui sensible ; que plus rigoureusement traité qu'il ne le fut au jardin, où le ciel au moins parut s'intéresser en sa faveur, et prit soin, par le ministère d'un ange, de le conforter, il soit désormais des-

¹ *Isaï.*, 5.

titué de tout soutien ; c'est-à-dire que son humanité soit délaissée de sa divinité , et que livrée à elle-même , elle tombe dans la plus profonde et la plus mortelle désolation : pourquoi ? parce qu'il ne peut mieux satisfaire que par cet abandonnement , pour toutes les fausses joies du monde dont nous sommes si enchantés , pour toutes les vaines consolations que nous cherchons dans les créatures , pour la confiance trompeuse que nous y avons , pour l'indigne préférence que nous leur donnons , et le prodigieux oubli de Dieu où nous vivons. Que puis-je encore ajouter ? *Sed adhuc manus ejus extenta* ; c'est elle qui , sans se relâcher jusques au dernier souffle de vie qui lui reste , veut enfin qu'il expire entre les bras de la croix , et qu'avec ce grand cri qu'il pousse vers le ciel , il achève de rendre l'âme , et mette le sceau à l'œuvre de notre rédemption : pourquoi ? parce que c'est par cette mort temporelle d'un Dieu que nous devons être délivrés d'une mort éternelle : *Jesus autem , emissâ voce magnâ , expiravit* ¹.

Quelle terreur, Chrétiens, et quelle consternation ! la seule frayeur de ce lugubre spectacle et d'un tel acte de justice sur une personne divine , ne dut-elle pas suffire pour ébranler toute la nature et la déconcerter ? aussi la terre en trembla , le voile du temple se déchira , le soleil s'éclipsa , les pierres se fendirent , et les tombeaux en furent ouverts. Or si cet effroi a pu se communiquer aux êtres mêmes inanimés , et agir sur eux , comment doit-il se faire sentir à nous , et quels effets doit-il produire dans nos cœurs ?

Car quoique le plus essentiel et le premier de tous les motifs qui doive nous attacher à Dieu et à la pratique de nos obligations soit la reconnoissance et l'amour , toutefois une crainte chrétienne de la justice de Dieu , des vengeances de Dieu et de ses redoutables châtimens , n'a rien que de louable , rien que de saint et de salutaire. Jésus-Christ lui-même , dans son Evangile , en a fait la matière de ses plus fortes instructions , et il y a employé les expressions les plus vives et les menaces les plus effrayantes. Ce n'étoit pas seulement au peuple qu'il les faisoit entendre , ni aux pécheurs engagés dans le monde , mais à ses disciples et à ses apôtres , parce que cette crainte des jugemens du Seigneur convient à tous les états du christianisme et à tous les degrés de perfection.

Je ne puis donc rien faire de plus important pour votre salut , que de la réveiller dans vos âmes , et de vous apprendre à tirer de la croix du Sauveur et de sa mort que nous méditons et que nous pleurons , une des conséquences les plus naturelles et les plus solides , quoique la moins ordinaire et la moins connue , savoir , que c'est une

¹ Marc., 15.

chose souverainement à craindre , de tomber dans les mains du Dieu vivant : *Horrendum est incidere in manus Dei viventis* ¹. Je dis conséquence la moins ordinaire et la moins connue. En effet , nous sommes accoutumés à ne considérer le mystère d'un Dieu crucifié que par ce qu'il a de consolant pour nous , et nous n'en tirons presque jamais d'autre conclusion que de nous confier en Dieu et dans l'efficacité de ses mérites. Confiance , mes chers auditeurs , trop bien fondée , pour entreprendre de l'affaiblir , et espérance que je suis bien éloigné de condamner , puisque je prétends au contraire vous l'inspirer dans la suite de ce discours , et vous y affermir. Mais ce que je voudrois d'abord vous faire comprendre , et ce qui demande toute l'attention de vos esprits , c'est que ce mystère de grâce est en même temps un mystère de justice , et de la justice la plus formidable ; c'est que s'il a de quoi nous encourager et nous rassurer , il n'en a pas moins de quoi nous intimider et nous consterner : comment cela ? faites - en avec moi la réflexion , et entrez dans ma pensée.

Quand le prince des apôtres , saint Pierre , écrivant aux premiers fidèles , vouloit leur donner une idée de la justice de Dieu qui les retint dans le devoir , ou qui les engageât promptement à s'y remettre , si le péché les en avoit écartés , il leur proposoit l'exemple des anges rebelles et leur condamnation. Craignez , mes Frères , disoit - il , et n'oubliez jamais à quel Dieu vous avez affaire : on ne s'attaque point à lui impunément , et l'on n'échappe point au bras de sa justice et à ses coups. Il n'a pas même pardonné à ces esprits qu'il avoit créés dans le ciel et enrichis des dons les plus excellents ; mais dès qu'ils se sont révoltés , et dès le premier péché qu'ils ont commis , il les a liés avec les chaînes de l'enfer , il les a chassés de son royaume et précipités dans l'abîme , pour y être éternellement tourmentés : *Deus angelis peccantibus non pepercit , sed rudentibus inferni detractos in tartarum tradidit cruciandos* ². Or que devons-nous donc attendre de sa colère , si nous l'irritons contre nous ? et puisque des anges bien supérieurs à nous , et en force et en puissance , ne peuvent néanmoins soutenir la rigueur du jugement qu'il a porté contre eux , et qui les a rendus autant de sujets d'exécration , que deviendrons-nous , fragiles créatures , qui ne sommes devant lui que de foibles roseaux qu'il peut renverser et briser du moindre souffle ? *Angeli fortitudine et virtute cum sint majores , non portant adversum se execrabile judicium* ³. Tel étoit le raisonnement du saint apôtre ; mais sans oublier en aucune sorte le respect que je dois à une si grande autorité , je ne fais point difficulté de dire que nous avons dans la mort de notre divin Maître une preuve mille fois encore plus touchante et un exemple plus con-

¹ Hebr., 10. — ² 2 Petr., 2. — ³ Ibid.

vaincant. Car ce ne sont plus seulement des anges que Dieu , comme souverain juge, n'a pas épargnés , mais son propre Fils : *Proprio Filio suo non pepercit* ¹. D'où nous devons connoître toute la puissance de cette adorable justice, toute sa sainteté , toute sa sévérité , toute sa droiture et son inflexible équité. Remarquez , je vous prie , tous ces traits : il n'y en a pas un qui ne soit capable de nous faire trembler, pour peu que nous soyons susceptibles d'une crainte raisonnable , et sensibles à l'intérêt de notre salut.

Je dis toute la puissance de cette justice de Dieu , puisqu'elle a étendu son pouvoir jusque sur un Homme-Dieu. Après cela, qui pourra nous arracher d'entre ses mains ? qui pourra lui faire violence et l'arrêter ? que lui opposerons-nous , et qui sera en état de prendre contre elle notre défense et de nous sauver ? Je dis toute la sainteté de cette justice de Dieu , puisqu'elle n'a pu voir le péché sans le poursuivre , même dans un Homme-Dieu. Ce n'étoit dans cet Homme-Dieu que les péchés d'autrui ; ce n'étoit que des péchés dont il avoit contracté la dette , sans être coupable de l'offense : comment en poursuivra-t-elle les auteurs , et à quel jugement doivent-ils être réservés ? Je dis toute la sévérité de cette justice de Dieu , puisqu'il a fallu , pour l'apaiser, le sang et la mort d'un Homme-Dieu. Hommes vils et criminels , quoi qu'elle exerce sur vous de rigoureux, sera-ce assez pour elle ; et quand elle décharge sur le Juste ses plus rudes fléaux , que prépare-t-elle aux pécheurs , et peuvent-ils se promettre d'être ménagés ? Je dis toute la droiture de cette justice de Dieu et son inflexible équité, puisqu'elle n'a point eu même d'égard à la dignité d'un Homme-Dieu. Qui que nous soyons et quelque intercesseur que nous ayons auprès d'elle , en vain compterons-nous de la fléchir sans une satisfaction convenable, et espérons-nous qu'elle se relâche jamais sur cela de ses prétentions.

Ah ! mes Frères , quelles vérités ! et quand un pécheur, j'entends un de ces pécheurs obstinés qui vieillissent dans leurs désordres , et que toute l'ardeur de notre zèle , que toutes nos remontrances et toutes nos sollicitations ne peuvent ramener de leurs voies corrompues ; quand , dis-je , à la vue du crucifix , un pécheur de ce caractère vient à se retracer toutes ces idées , de quel tremblement et de quelle épouvante doit-il être saisi ? car il me semble que je puis bien lui appliquer ce que saint Léon pape a dit des Juifs , et que la comparaison n'est que trop juste. Il nous invite à contempler Jésus-Christ sur la croix : mais du reste , mes Frères , poursuit ce saint docteur. à Dieu ne plaise que nous le considérions comme les impies, figurés par ces anciens Juifs à qui Moïse disoit dans le désert , et au sujet du serpent d'airain : Vous aurez sans cesse votre vie suspendue devant vos

¹ Rom., 8.

yeux ; vous la verrez , et bien loin que cet objet , si consolant pour les autres , anime votre confiance et dissipe vos craintes , vous serez toujours , en la voyant , dans le même trouble , parce que vous ne croirez pas y devoir trouver votre salut : *Et erit vita tua quasi pendens ante te : timebis die et nocte , et non credes vitæ tuæ* ¹. Voilà , continue le même saint Léon , comment dans la suite des siècles les Juifs incrédules et déicides ont dû encore envisager le Messie qu'ils avoient crucifié. Ils n'apercevoient en lui , et dans sa croix , que leur crime ; et demeurant toujours dans leur infidélité , cette vue d'un Dieu livré à la mort devoit les remplir , non point de la crainte salutaire qui part d'une vraie foi , et qui sert à nous justifier par la foi , mais de la crainte servile et désespérante dont est agitée et cruellement tourmentée une mauvaise conscience : *Isti enim nihil in crucifixo Domino præter facinus suum cogitare potuerunt , habentes timorem , non quo fides vera justificatur , sed quo conscientia iniqua torquetur* ².

Triste image du pécheur ! Qu'est-ce à ses yeux que la croix de son Sauveur et de son Dieu ? Un monument visible , mais terrible , de la justice du ciel ; c'est-à-dire d'une justice dont il dépend mille fois plus encore que ce Dieu - Homme , à qui néanmoins elle a fait sentir son pouvoir d'une manière si éclatante et par un arrêt si absolu ; d'une justice dont il aura en personne à subir lui-même le jugement , et à recevoir sa condamnation ; d'une justice qui n'oubliera rien , qui ne passera rien , qui ne lui pardonnera rien ; d'une justice qu'il se rend tous les jours plus ennemie , en accumulant péchés sur péchés , et négligeant tous les moyens de les effacer ; d'une justice devant laquelle tout ce que Jésus-Christ a fait et tout ce qu'il a souffert pour lui ne lui sera de nul profit , de nul avantage , de nul usage , et ne doit même servir qu'à sa réprobation , puisqu'il ne s'en sert pas pour sa sanctification ; par conséquent , d'une justice dont il n'a rien de moins à craindre que la plus affreuse sentence et qu'un tourment éternel : *Terribilis quædam expectatio judicii* ³. Si toute la religion n'est pas encore éteinte dans son cœur , peut-il n'être pas effrayé de ces réflexions ; et pour n'en être point ému , ne faut-il pas qu'il soit tombé dans le plus mortel endurcissement ?

Tout cela , dites - vous , ne l'inquiète guère , parce qu'il n'y pense point. Il est occupé de ses affaires , entêté de sa fortune , possédé de son plaisir. Il bannit tout le reste de son esprit , et il sait bien éloigner des pensées si sérieuses , et s'en délivrer. Oui , mes Frères , il le sait bien , et il ne le sait même que trop ; mais voilà justement ce que je déplore , et ce que je regarde comme le plus grand de tous les malheurs : car voilà ce qui l'entretient dans son impénitence , ce qui lui

¹ *De 1.*, 28. — ² *Leo.* — ³ *Hebr.*, 10.

fait amasser contre lui un trésor de colère , ce qui le lui fait grossir chaque jour , jusqu'à ce qu'il en ait comblé la mesure , et que cette justice , dont il ne tenoit nul compte , et qui l'attendoit au jour marqué , agisse enfin , ouvre elle-même le trésor de ses vengeances , et le fasse fondre sur lui pour l'accabler.

Je dis plus , Chrétiens ; et s'il n'y pense point maintenant , il y pensera à la mort. Étrange renversement ! A cette dernière heure où tout l'abandonnera , où tous les secours humains lui manqueront , du moins lui deviendront inutiles ; où ces prétendues divinités qu'il adoroit seront incapables de le soutenir , et où ces faux biens dont il jouissoit sur la terre lui seront enlevés et lui échapperont , c'étoit la croix de Jésus-Christ , ou plutôt c'étoit Jésus-Christ lui-même attaché à la croix et y mourant , qui devoit être sa ressource , son refuge , sa force , et ce sera le sujet de ses plus vives frayeurs et le comble de sa désolation. Le prêtre , pour le toucher , pour l'encourager , pour le consoler , et pour satisfaire au devoir de son ministère , lui présentera le crucifix ; il le fera souvenir que c'est son Dieu , l'auteur de son salut , qui lui tend les bras ; il l'exhortera à se tourner vers lui , et à se confier en lui : mais tandis que la parole du ministre lui frappera au dehors l'oreille sans pénétrer jusqu'au cœur , que lui dira intérieurement sa conscience ? Que lui reprochera-t-elle ? Sous quel aspect lui montrera-t-elle ce Rédempteur immolé à la même justice , qui le cite actuellement à son tribunal , et dont il ne peut se promettre d'être plus épargné que ne l'a été un Dieu ? Quelle peinture lui tracera-t-elle de ses désordres passés ? et malgré toute la vertu et toute l'efficace d'un sang divin , quelle espérance lui donnera-t-elle pour l'avenir ? Que fais-je après tout , mes chers auditeurs ? est-ce que je prétends diminuer votre confiance dans la croix du Sauveur et dans sa grâce ? à Dieu ne plaise ! mais je voudrois que ce fût une confiance solide , une confiance soutenue de vos œuvres et de votre correspondance ; car il n'y en a point d'autre que celle-là qui vous puisse sauver , ni sur laquelle il y ait quelque fond à faire. Aussi est-ce pour vous l'inspirer que je vais présentement vous proposer Jésus-Christ crucifié , comme victime , non plus de la justice , mais de la miséricorde de Dieu. Ce sera la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

C'est le caractère des œuvres de Dieu et de tous les desseins qu'il forme sur nous , d'être toujours accompagnés de sa miséricorde , et de tendre au salut de l'homme et à son éternelle prédestination : *Universæ viæ Domini misericordia* ¹ : tellement , remarque le Prophète ,

¹ *Psalm.* 24.

qu'il n'oublie point cette infinie miséricorde jusque dans sa plus grande colère et dans les plus sévères châtimens de sa justice : *Cum iratus fueris, misericordiam recordaberis* ¹. Il n'y a que l'enfer d'où cette bonté divine se tienne éloignée, et où elle ne fasse point couler ses grâces, parce qu'elle n'y trouveroit point de sujet en état de les recevoir et d'en profiter. Mais partout ailleurs, il lui est si naturel de se communiquer, que dans tous les ouvrages du Seigneur elle a toujours la meilleure part, et qu'à bien examiner même les plus rigoureux jugemens de Dieu, ce sont moins des jugemens de justice que de miséricorde : *Supere exaltat misericordia iudicium* ². Or si jamais elle a paru, cette miséricorde souveraine et sans bornes, et si jamais elle a répandu ses richesses avec abondance, il est évident et incontestable que c'est dans ce mystère de Jésus-Christ crucifié et mort pour la rédemption du monde. Découvrez - en, mes Frères, autant que la foiblesse de nos esprits peut le permettre, et admirons - en l'ineffable et adorable conduite.

Il falloit une victime à la justice de Dieu, et une réparation authentique du péché de l'homme; je l'ai dit, et c'est ce que nous avons déjà médité. L'homme de lui-même et de son fonds n'avoit rien, ni n'étoit capable de rien qui pût en aucune sorte égaler l'injure faite à la majesté du Très-Haut, et par conséquent il ne pouvoit de son fonds ni de lui-même la réparer; c'est encore ce que j'ai tâché de vous faire comprendre. De là s'ensuivoit, par une conséquence non moins nécessaire, que sans les mérites d'un Homme-Dieu, l'homme étoit inmanquablement perdu, et qu'il ne pouvoit être sauvé que par les souffrances et par la croix de ce puissant médiateur. Voilà pourquoi Jésus-Christ est venu, voilà quelle a été la fin de sa mission et le fruit de sa mort. Tout cela est vrai, Chrétiens; mais tout cela ne nous apprend point que Jésus-Christ, absolument et indispensablement, ait dû souffrir, qu'il ait dû mourir. Parlons autrement, et mettons la chose dans un jour qui vous fasse mieux entendre ce point de religion.

Il devoit venir ce Verbe de Dieu, et prendre une chair semblable à la nôtre. Dans cette chair passible et mortelle, il devoit souffrir, il devoit mourir : mais comment le devoit-il? concevez - le. Il devoit, dis-je, souffrir, et il devoit mourir : mais dans cette supposition toute gratuite de sa part, et toute de son choix, savoir, qu'il voulût sauver le monde. Car c'est de quoi il étoit pleinement le maître, et à quoi nulle obligation ne l'engageoit. Il pouvoit laisser l'homme dans l'abîme où il s'étoit précipité; il pouvoit le livrer à son propre malheur, et par-là s'épargner toutes les douleurs et toutes les ignominies de la croix. Oui, mes Frères, il le pouvoit, selon toutes les lois de sa justice;

¹ Habac., 3. — ² Jacob, 2.

mais c'est ce que sa miséricorde n'a pu voir sans s'y opposer. Toutes ses entrailles en ont été émues, ces entrailles de charité et de compassion : *Viscera misericordiæ* ¹. Il en a suivi les mouvements, et il n'a pu, si je l'ose dire, résister à des sentiments si tendres et si affectueux. Ainsi, de deux partis qu'il avoit à choisir, ou d'abandonner le salut de l'homme, ou de s'abandonner lui-même à toute l'infamie d'un supplice aussi cruel et aussi honteux que la croix, il a mieux aimé nous racheter à ce prix, au prix de son sang, au prix de sa vie, que de consentir à notre perte éternelle. Or de là même n'ai-je pas droit de conclure qu'il s'est donc sacrifié sur l'autel de la croix comme une victime de miséricorde?

Solide théologie que l'Apôtre nous a si bien exprimée en deux courtes paroles dont il étoit vivement touché, et qui, dans leur simplicité et leur brièveté, sont pleines d'onction et de consolation : *Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me* ² : Il m'a aimé, ce Dieu essentiellement et souverainement miséricordieux, disoit le maître des Gentils; et parce qu'il m'a aimé, il s'est donné pour moi. Prenez garde, s'il vous plaît, à l'ordre qu'observe le grand Apôtre, et à la liaison qu'il met entre ces deux choses. Il ne sépare point l'une de l'autre, comme si l'une étoit indépendante de l'autre; mais il les unit ensemble comme la cause et l'effet. Il m'a aimé, voilà le principe; et il s'est donné pour moi, voilà l'effet et la suite. De sorte que c'est avant tout, et par-dessus tout, son amour qui lui a fait accepter et boire le calice de sa passion : *Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me*.

Aussi demandez au même saint Paul ce que faisoit Jésus-Christ sur le Calvaire, où ses bourreaux l'avoient conduit, et où ils accomplissoient contre lui avec tant de barbarie les ordres qu'ils avoient reçus. Cette peinture est admirable, mes chers auditeurs, et voici sans doute des expressions dignes de l'esprit de Dieu, dont le saint Apôtre étoit inspiré : écoutez-le. On l'attachoit à la croix, ce médiateur des hommes, on l'y clouoit : mais lui cependant, d'une main invisible et par un excès de miséricorde, il y attachoit l'acte qui avoit été écrit contre nous; l'arrêt qui nous condamnoit comme pécheurs, il l'effaçoit de son sang et il l'annuloit : *Delens quod adversus nos erat chirographum decreti, et ipsum tulit de medio, affigens illud cruci* ³. On lui donnoit la mort; et lui, en mourant, il nous rendoit la vie par la rémission et l'abolition de tous nos péchés : *Et vos cum mortui essetis in delictis, convivificavit, donans vobis omnia delicta* ⁴. Il succomboit à la violence des coups qu'il avoit reçus, et à la rigueur des tourments qu'il avoit endurés; mais dans cette défaillance même, où la nature

¹ *Luc.*, 1. — ² *Galat.*, 2. — ³ *Coloss.*, 2. — ⁴ *Ibid*

ne pouvoit se soutenir, et étoit obligée de céder, plus fort néanmoins que toutes les principautés et toutes les puissances infernales, il défendoit contre elles notre cause, il les combattoit, il leur arrachoit les dépouilles que ces esprits de ténèbres avoient enlevées et dont ils se glorifioient, il les confondoit à la vue de tout l'univers, il les désarmoit et il en triomphoit, content de mourir dans ce combat, pourvu que sa victoire, qui lui coûtoit si cher, fût auprès de son Père notre rançon et notre salut : *Expolians principatus et potestates, traxit confidenter, palàm triumphans illos in semetipso*¹.

De là, Chrétiens, nous ne devons point nous étonner des témoignages particuliers, ou plutôt des prodiges d'amour et de miséricorde qu'il fait paroître à cette dernière heure, qui doit terminer sa course et consommer sa charité pour nous. Plus il avance vers la fin de sa carrière, plus son cœur s'attendrit. Il semble ne plus respirer que la miséricorde. Il prie, et c'est une prière de miséricorde; il promet, et c'est une promesse de miséricorde; il donne, et c'est un don de miséricorde; il témoigne sa soif, et cette soif qu'il souffre, quelque pressante qu'elle puisse être, n'est après tout que l'image d'une soif mille fois encore plus ardente, qui achève de le consumer, et qui est un sentiment de miséricorde. Appliquez-vous.

Il prie, et c'est une prière de miséricorde, et de la plus grande miséricorde; car il prie pour ses ennemis mêmes et ses propres persécuteurs. Il prie pour les prêtres et les docteurs de la Synagogue qui ont conspiré contre lui, pour les soldats qui l'ont arrêté, pour le peuple qui l'a insulté, pour les faux témoins qui l'ont calomnié, pour Pilate qui l'a condamné, pour les bourreaux qui l'ont crucifié. Encore s'ils reconnoissoient leur crime, et s'ils en marquoient quelque repentir : mais les voilà tous au pied de la croix, qui le comblent de nouveaux outrages, qui secouent la tête en se moquant et le raillant, qui se le montrent les uns aux autres comme leur jouet et un objet de mépris, qui, par mille impiétés et par les paroles les plus piquantes, l'attaquent dans sa puissance, dans sa sainteté, dans sa royauté, dans sa divinité. C'est au milieu de ce bruit confus et de cette multitude animée, que tout-à-coup il rompt le silence qu'il avoit jusque-là gardé, et qu'il élève la voix. Il porte les yeux au ciel : et que va-t-il lui demander ? N'est-ce point pour en faire descendre la foudre ? ce seroit la juste vengeance de tant d'inhumanités et d'attentats : mais ne craignez point, Juifs sacrilèges et parricides ; c'est la miséricorde qui le fait parler. Il ne prononcera pas une parole que ne lui ait dictée l'amour le plus généreux et le plus désintéressé. Mon Père, s'écrie-t-il, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. Il

¹ *Coloss., 2.*

ne dit pas mon Dieu, mais mon Père, parce que ce nom de Père est plus favorable pour se faire écouter et pour fléchir la colère divine : *Pater* ¹. Il ne dit pas en détail, Pardonnez à celui-ci et à celui-là, moins coupables que les autres, et qui ont eu moins de part à cette conjuration formée contre moi ; mais en général et sans distinction, il dit : Pardonnez-leur ; ne voulant exclure personne de ce pardon, les y comprenant tous, même ceux qui l'ont accusé et jugé le plus injustement ; même ceux qui l'ont frappé, meurtri, traité le plus violemment ; même ceux qui lui ont enfoncé les épines dans la tête, les clous dans les pieds et dans les mains. Sa miséricorde, qui remplit toute la terre, est universelle. Pas un seul pour qui ses bras et son sein ne soient ouverts ; pas un dont il ne soit l'avocat, et dont il ne se déclare l'intercesseur et le Sauveur : *Dimitte illis*. Il ne s'en tient pas à une simple prière, mais il tâche, autant qu'il lui est possible, de les justifier ; et tout criminels qu'ils sont, sa charité lui fait trouver pour leur défense et en leur faveur une raison et un sujet d'excuse. Pardonnez-leur, parce qu'ils sont aveuglés, et qu'ils ne connoissent pas toute l'énormité de l'offense qu'ils commettent : *Pater, dimitte illis ; non enim sciunt quid faciunt* ².

Il promet, et c'est une promesse de miséricorde. En effet, Chrétiens, admirons le pouvoir et la vertu de sa prière. Rien de plus efficace, et le premier miracle qu'elle opère, c'est la conversion d'un insigne voleur. C'étoit un scélérat, peut-être encore pire que Barabbas, puisqu'on ne l'avoit pas même proposé à la fête solennelle pour obtenir sa délivrance. C'étoit un blasphémateur et un furieux, qui d'abord s'étoit tourné lui-même contre Jésus-Christ, puisque, selon l'Evangile de saint Matthieu et celui de saint Marc, les voleurs qui furent crucifiés avec lui l'outrageoient de paroles et le chargeoient d'injures : *Et qui cum eo crucifixi erant, conviciabantur ei* ³. Mais au bout de quelques moments, et par une secrète merveille de la grâce, voilà ce blasphémateur, ce voleur, changé dans un humble pénitent, qui rend gloire à Dieu, qui confesse hautement ses péchés et se reconnoît digne de la mort ; qui publie l'innocence de ce Juste contre lequel il s'étoit élevé, qui s'adresse à lui comme à son Seigneur, comme à son Roi, qui se range au nombre de ses sujets, et lui demande une place dans son royaume : enfin, qui reçoit de la bouche même du Fils de Dieu cette assurance si douce et si consolante : Je vous dis, en vérité, que dès ce jour vous serez avec moi dans le ciel, pour y jouir de la souveraine béatitude : *Amen dico tibi : Hodie mecum eris in paradiso* ⁴.

Il donne, et c'est un don de miséricorde. Car dans cette extré-

¹ Luc., 23. — ² Ibid. — ³ Marc., 15. — ⁴ Luc., 23.

mité, voulez-vous savoir quel est, si je puis m'exprimer de la sorte, son testament de mort? Sont-ce des héritages temporels? hélas! que posséda jamais sur la terre ce Dieu pauvre, qui dans tout le cours de sa vie n'eut pas même où se retirer, ni où reposer sa tête? Qu'est-ce donc? Ah! mes Frères, du haut de sa croix, il baisse la vue: et qu'aperçoit-il devant ses yeux? Marie, sa mère, et Jean, son disciple. Voilà son trésor, voilà sa plus précieuse succession. A ce double aspect, tout épuisé qu'il est, il sent encore toute la tendresse de son cœur s'exciter et se réveiller. Dans l'état d'accablement où il se trouve, et que chaque moment augmente, il n'est pas néanmoins encore tellement occupé de ses extrêmes douleurs, qu'il ne pense à l'une et à l'autre. Il ne les veut pas quitter sans leur donner une dernière preuve et leur laisser un gage authentique de son amour. Femme, dit-il à Marie, lui présentant son bien-aimé disciple, voici votre fils: *Mulier, ecce filius tuus*¹. Mon fils, dit-il à Jean, lui présentant sa sainte mère, voici votre mère: *Ecce mater tua*². Il sait qu'il ne peut mieux confier l'une qu'au plus fidèle de ses disciples; et il sait qu'il ne peut mieux disposer de l'autre qu'en le remettant dans les mains de la plus tendre de toutes les mères. Que dis-je, mes chers auditeurs? dans ce don mutuel, dans ce riche don, tout est mystérieux. Ce n'est précisément, ni sa mère, ni son disciple, que ce Dieu des miséricordes envisage. Ses vues s'étendent bien plus loin, et ses faveurs n'ont point de bornes. Il veut que Marie, dans la personne de Jean, adopte généralement tous les hommes pour ses enfants, qu'elle en soit la mère, la protectrice, la médiatrice; et il veut que tous les hommes, en l'acceptant comme Jean, en l'honorant et s'y confiant, aient dans elle une source abondante de toutes les grâces du salut, un asile toujours ouvert, et des secours toujours assurés et présents: *Et ex illâ horâ accepit eam discipulus in sua*³.

Enfin il témoigne sa soif; et cette soif qu'il souffre n'est que l'image d'une autre soif bien plus pressante, qui est le désir de notre salut et le sentiment de sa miséricorde. Quand autrefois ses apôtres, voyant qu'après une pénible marche, et depuis un long espace de temps, il n'avoit pris encore nulle nourriture, et qu'il devoit ressentir la faim, l'invitèrent à se reposer et à manger: Il y a bien une autre viande, leur répondit-il, que cette viande matérielle dont j'ai besoin, et dont je me nourris. L'aliment que je désire, et que je cherche en tout, c'est d'accomplir la volonté du Père qui m'a envoyé, et de donner à l'ouvrage pour lequel je suis descendu toute la perfection qu'il demande. Telle étoit alors sa faim, et telle est présentement sa soif. Cette soif, c'est son amour, que toutes les eaux de

¹ Joan., 19. — ² Ibid. — ³ Ibid.

sa passion n'ont pu éteindre ; cette soif , c'est le zèle des âmes , de ces âmes que l'enfer tenoit captives , et qu'il est venu racheter ; cette soif , c'est une sainte impatience de consommer le chef-d'œuvre de sa miséricorde en consommant le sacrifice de sa vie : *Sitio* ¹. Plus l'heure approche , plus le feu croît , ce feu sacré dont est dévoré cette divine hostie. Malgré tout l'opprobre et tout le tourment de la croix, il ne regrette point la vie qu'il va perdre , parce qu'il voit par avance le fruit de sa mort. Il ne peut se refuser le témoignage qu'il se rend à lui-même , qu'il a exécuté de point en point tout ce qui lui étoit prescrit , et qu'il a rempli toute sa mission : *Consummatum est* ². Il ne lui reste plus que de porter son âme entre les bras de son Père , pour recevoir la récompense de tant de travaux : *Pater , in manus tuas commendo spiritum meum* ³. Il ne lui faut pour cela qu'un soupir : et ce dernier soupir , en terminant sa carrière , couronne ses combats , et dans le sein de la mort même commence son triomphe : *Et hæc dicens , expiravit* ⁴.

Sur cela , mes chers auditeurs , qu'ai-je à vous dire , et quels sentiments doit vous inspirer cette mort d'un Dieu ? viens-je encore vous la représenter comme un objet de terreur ? Il est vrai , toute la terre en fut comme ensevelie dans les ténèbres , et ce fut un deuil universel. Mais après avoir payé d'abord à cet Homme-Dieu , mort pour nous , le juste tribut de notre reconnaissance et de nos larmes , il nous permet , jusque dans ce triste mystère , de reprendre le même cantique que nous avons chanté avec la milice céleste , dans le mystère de sa bienheureuse nativité , et de nous écrier : *Gloria in altissimis Deo , et in terrâ pax hominibus* : Gloire à Dieu au plus haut des cieux , et paix aux hommes sur la terre. Et en effet , c'est sur la croix qu'est ratifiée cette nouvelle alliance que Dieu a voulu faire avec les hommes ; c'est là que du sang du médiateur , notre réconciliation et notre paix est signée. Paix glorieuse au souverain Seigneur , puisqu'il y reçoit toute la satisfaction que pouvoit exiger sa grandeur violée , et que la réparation même est au-dessus de l'offense. Paix générale et commune à tous les hommes , puisque c'est la paix de tout le genre humain , et que sans distinction ni de Juste , ni de pécheur , ni de Juif , ni de Gentil , ni de fidèle , ni d'idolâtre , il n'y a pas un seul homme qui n'y soit compris. Paix salutare , où l'homme rentre dans tous ses droits auprès de Dieu ; où d'esclave qu'il étoit de l'enfer et du péché , il devient tout de nouveau enfant de Dieu , et héritier du royaume de Dieu ; où toutes les grâces de Dieu recommencent à couler sur lui avec plus d'abondance que jamais , puisque la miséricorde du libérateur qui l'a sauvé est infinie , et que cette ré-

¹ Joan., 19. — ² Ibid. — ³ Luc., 23. — ⁴ Ibid.

demption divine n'est pas seulement une rédemption abondante, mais surabondante : *Quia apud Dominum misericordia, et copiosa apud eum redemptio*¹.

Qu'est-ce donc proprement que la croix de Jésus-Christ ? le siège de la grâce et le trône de la miséricorde. Et quelle leçon plus importante ai-je là-dessus à vous faire, que celle de l'Apôtre, par où je concius : *Habentes ergo Pontificem magnum, Jesum Filium Dei, teneamus confessionem*². Ainsi, mes Frères, ayant un aussi grand pontife que le Seigneur Jésus, Fils de Dieu, lequel s'est immolé pour nous, et qui dans ce sacrifice a voulu être tout ensemble et le prêtre et la victime, attachons-nous à cet article capital de notre foi ; et sans nous contenter de le croire, méditons-le sans cesse et rappelons-en le souvenir, pour nous instruire, pour nous exciter, et surtout pour nous animer d'une sainte confiance en la miséricorde de notre Dieu. Quelles que soient nos misères, ne craignons point d'être rejetés : pourquoi ? en voici la raison sensible et naturelle : *Non enim habemus pontificem qui non possit compati infirmitatibus nostris ; tentatum autem per omnia pro similitudine, absque peccato*³ : C'est que nous n'avons pas un pontife qui soit incapable de compatir à nos infirmités, faute de les connoître, ou qui ne les connoisse qu'en spéculation, et qui par-là soit moins en état d'en être touché. N'a-t-il pas lui-même passé par toutes les épreuves : et hors le péché, qu'y a-t-il en quoi il ne se soit rendu semblable à nous ? Encore a-t-il voulu porter l'image du péché, et mourir sous la figure de pécheur. *Adeamus ergo cum fiducia ad thronum gratiæ, ut misericordiam consequamur, et gratiam inveniamus in auxilio opportuno*⁴ : Allons donc, Chrétiens, allons à la croix dans tous nos besoins, et comptons que nous y serons toujours secourus à propos et selon nos nécessités présentes.

Solide dévotion que je voudrois renouveler dans le christianisme, ou du moins parmi vous, mes chers auditeurs : la dévotion au crucifix. C'est là que nous trouverons des grâces de toutes les sortes, puisque Dieu les y a toutes renfermées. Ce n'est pas sans mystère qu'un Dieu mourant, ou qu'un Dieu mort, y paroît les bras étendus et le côté percé d'une lance. Il veut, en nous tendant les bras, nous embrasser tous ; et dans la plaie de son sacré côté il veut, comme dans un asile certain, nous recueillir tous. Je dis tous, et c'est ce que je ne puis trop vous redire, afin que nul ne l'ignore : car malheur à moi, si par une erreur insoutenable, et contre tous les témoignages des divines Ecritures, j'entreprenois de prescrire des bornes aux mérites et à la miséricorde de mon Sauveur ! Sommes-nous dans l'é-

¹ Psalm. 129. — ² Hebr., 4. — ³ Ibid. — ⁴ Ibid.

tat du péché , séparés actuellement de Dieu et depuis longtemps par le péché ; c'est au pied du crucifix que nous recevrons des grâces de pénitence et de conversion , qui nous ouvriront les yeux de l'âme pour voir la grièveté de nos désordres , et qui nous amolliront le cœur pour les détester et les pleurer. Quelque éloignés que nous soyons du salut , nous ne pouvons l'être plus que les Juifs et que les bourreaux de Jésus-Christ : or combien néanmoins de ces Juifs si endurcis , et de ces bourreaux si intraitables et si barbares , conçurent auprès de la croix des sentiments de repentir , et ne se retirèrent qu'en se frappant la poitrine ! Sommes-nous dans l'heureux état de la justice chrétienne , fidèles à la loi de Dieu , et par-là même amis de Dieu ; c'est au pied du crucifix que nous recevrons des grâces de persévérance et de sanctification , qui nous affermiront dans la pratique de nos devoirs , et qui nous élèveront aux plus sublimes vertus. Les Saints nourrissoient là leur piété , y allumoient leur ferveur , y amortissoient le feu de leurs passions , y puisoient des forces contre toutes les attaques de leurs ennemis invisibles , et contre toutes leurs tentations. Si l'affliction nous abat , et que les peines , soit intérieures , soit extérieures , nous rendent la vie amère , et nous plongent dans la tristesse et dans l'accablement , c'est au pied du crucifix que nous recevrons des grâces de soutien et de consolation , qui nous relèveront , qui nous remettront dans la tranquillité et la paix , qui nous adoucironent les douleurs les plus vives et les maux les plus cuisants. Une âme est étonnée d'un changement quelquefois si prompt et si subit. On avoit apporté aux pieds de Jésus-Christ un cœur troublé , un cœur agité , un cœur serré , un cœur flétri et désolé ; mais dans un moment tout se calme , tout s'éclaircit : ce cœur , à la présence de son Dieu crucifié , revient à lui-même , se reconnoit , se reproche sa foiblesse ; reprend une vigueur toute nouvelle , et se rétablit dans un repos inaltérable.

De vouloir ici parcourir tous les autres avantages que nous procure ce recours fréquent et dévot au crucifix , ce seroit m'engager dans un trop long détail. Heureux qui fait de la croix , ou plutôt de Jésus attaché à la croix , son confident , son conseil , son maître , son docteur , son pasteur , son guide , son directeur , son médecin , son tout ! car Jésus-Christ seul lui sera tout ; tout dans la vie , et tout à la mort. Pesez bien , Chrétiens , cette dernière parole , tout à la mort. Quand il sera venu , ce jour qui doit finir sur la terre toute la suite de vos jours ; quand on vous aura fait entendre cet arrêt , dont tout homme , quelque saint qu'il soit , est effrayé , *Vous mourrez* ; ou sans qu'on prenne soin de vous l'annoncer , quand une défaillance entière de la nature vous le fera malgré vous sentir , quand aux

approches de ce terrible moment, le passé, le présent, l'avenir, mille objets s'offriront à votre pensée pour vous affliger, pour vous inquiéter, pour vous consterner, ah ! mon cher Frère, où sera votre ressource alors, où sera votre réconfort ? dans le crucifix. Où adresserez-vous vos regards et où porterez-vous vos soupirs ? vers le crucifix. Qu'exposera-t-on à votre vue, que vous mettra-t-on dans les mains, que vous appliquera-t-on sur les lèvres ? le crucifix. Quel nom vous fera-t-on prononcer ? le nom de Jésus, et de Jésus crucifié. Ce sera là le fond de votre espérance, si dès maintenant vous en faites le sujet le plus ordinaire de vos pieux exercices, de vos entretiens les plus intimes, et de vos plus affectueuses considérations. Plaise au ciel que vous vous disposiez de cette sorte à passer des bras de Jésus-Christ mourant en croix, entre les bras de Jésus-Christ vivant et triomphant dans la gloire, où nous conduise, etc.

INSTRUCTION POUR LE TEMPS DE L'AVENT.

Le dessein de l'Eglise, dans l'institution de l'Avent, a été d'honorer le Verbe incarné dans le chaste sein de la Vierge, et de nous disposer ainsi à la glorieuse nativité de cet Homme - Dieu. Nous ne pouvons donc mieux nous occuper pendant tout ce saint temps ; que du grand mystère de l'incarnation ; et quoique le Fils de Dieu s'y soit si profondément humilié et comme anéanti, nous le devons néanmoins considérer comme un mystère de gloire pour Dieu même, selon qu'il nous est marqué dans ce sacré cantique que chantèrent les anges à la naissance de Jésus-Christ : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux*. En effet, c'est en se revêtant d'une nature semblable à la nôtre, et en se faisant homme, que le Verbe divin est venu sur la terre, 1° découvrir sensiblement aux hommes la gloire de Dieu ; 2° combattre parmi les hommes, et y détruire tous les ennemis de la gloire de Dieu ; 3° allumer dans le cœur des hommes un zèle ardent pour la gloire de Dieu. Appliquons-nous à méditer et à bien pénétrer ces trois vérités. Ce sera pour nous un fonds inépuisable de réflexions et de sentiments les plus propres à nous édifier.

§ I Comment Jésus-Christ vient découvrir sensiblement aux hommes la gloire de Dieu.

I. Que le Verbe éternel, en s'incarnant, soit venu découvrir aux hommes la gloire de Dieu, c'est l'expresse doctrine de l'évangéliste saint Jean : *Le Verbe, dit-il, s'est fait chair ; il a demeuré et conversé parmi nous, et nous avons vu sa gloire*¹. Quelle conséquence ! et le

¹ Joan., 1.

— saint évangeliste ne devoit-il pas, ce semble, conclure tout autrement, et dire : Le Verbe s'est fait chair, et sous cette chair mortelle dont il est revêtu, il nous a caché la gloire de sa divinité? S'il disoit, Le Verbe s'est fait chair, et nous avons été témoins de ses infirmités volontaires, de ses abaissements et de ses anéantissements, nous n'aurions pas de peine à comprendre la pensée de ce disciple bien-aimé, et elle nous paroîtroit très-naturelle; mais que le Verbe se soit fait chair, qu'en se faisant chair comme nous, il se soit assujetti à toutes nos misères, et qu'en cela néanmoins il ait fait éclater sa gloire, c'est ce qui paroît se contredire, et de quoi nous ne voyons pas d'abord la liaison. Rien toutefois n'est plus juste que ce raisonnement, dit saint Augustin, et il ne faut qu'un peu d'attention pour en voir toute la solidité et toute la vérité. Car si la gloire de Dieu devoit être révélée aux hommes d'une manière sensible, c'étoit justement par les humiliations du Verbe; et il n'y avoit que ce Verbe humilié qui pût nous faire connoître l'excellence d'un Dieu glorifié : tellement, conclut saint Augustin, que si saint Jean n'avoit pas dit, Le Verbe s'est fait chair, nous n'aurions pu dire que nous avons vu sa gloire. Qu'est-ce que la gloire de Dieu dont il est ici question, et en quoi consiste-t-elle? Cette gloire de Dieu telle que nous la devons maintenant entendre, c'est-à-dire cette gloire qui est dans Dieu, et que nous désirons de connoître, n'est autre chose que les perfections de Dieu. Par conséquent, découvrir aux hommes les perfections de Dieu, c'est leur découvrir la gloire de Dieu. Or n'est-ce pas ce que nous découvrons admirablement et sensiblement le Fils de Dieu dans son adorable incarnation?

II. Et d'abord, la miséricorde de Dieu pouvoit-elle se produire avec plus d'éclat que dans ce mystère? pouvoit-elle nous donner une idée de ce qu'elle est, comparable à celle-ci? a-t-elle jamais rien fait dans le monde qui en ait approché? O prodige! s'écrie Zénon de Véronne, un Dieu réduit à la petitesse d'un enfant; et cela pour qui? par amour pour son image, et pour des créatures formées de sa main. Reconnoissons l'excellence de notre religion dans les vues excellentes qu'elle nous donne du Maître que nous adorons, et de sa bonté sans mesure. Toutes les religions païennes, dans la vanité de leurs fables, ont-elles jamais rien imaginé de pareil? Nous avons des dieux, disoit un des sages du paganisme; mais ces dieux passeroient pour des monstres s'ils vivoient parmi nous, tant ils ont été vicieux et corrompus. Nous, dit saint Augustin, nous servons un Dieu en qui tout est merveilleux; mais de toutes les merveilles qu'il renferme dans son être divin, ce qu'il y a de plus merveilleux et de plus incompréhensible, c'est son amour. Il ne faudroit donc que le mystère de l'in-

carnation pour confondre toute l'idolâtrie et toute la superstition païenne. Car, selon la belle remarque de saint Grégoire de Nysse, la vraie religion est d'avoir des sentiments de Dieu conformes à la nature et à la grandeur de Dieu : or ce grand mystère nous fait concevoir une estime de la miséricorde de Dieu si relevée, qu'il n'est pas possible à l'esprit de l'homme de la porter plus haut.

III. Il en est de même de la sagesse de Dieu. Que la prudence aveugle du siècle en juge comme il lui plaira, on peut dire, et il est vrai, qu'un Homme-Dieu est le chef-d'œuvre d'une sagesse toute divine, parce que c'est ainsi que Dieu a pris le moyen le plus convenable de réparer sa propre gloire et d'opérer le salut des hommes. Il avoit été offensé, ce Dieu de majesté; il lui falloit une satisfaction digne de lui, et nul autre qu'un Dieu ne pouvoit dignement satisfaire à un Dieu. L'homme s'étoit perdu : Dieu vouloit le sauver en le délivrant de la mort éternelle; et comme il n'y avoit qu'un Dieu qui, par ses mérites infinis, pût le délivrer de cette mort, il n'y avoit conséquemment qu'un Dieu qui pût le sauver. Il falloit que ce Sauveur fût tout ensemble vrai Dieu et vrai homme. S'il eût seulement été Dieu, il n'eût pu souffrir; s'il eût été seulement homme, ses humiliations ni ses souffrances n'eussent pas été des réparations suffisantes. De plus, s'il eût seulement été Dieu, il eût été invisible, et n'eût pu nous donner l'exemple; et s'il eût seulement été homme, son exemple n'eût pas été pour nous une règle tout-à-fait sûre et à couvert de tout égarement. Mais étant Dieu et homme, comme homme il a pu s'abaisser, et comme Dieu il a donné à ses abaissements une valeur inestimable et sans mesure; comme homme il s'est montré à nos yeux pour nous servir de guide, et comme Dieu il nous a rassurés pour nous faire prendre avec confiance la voie où il est entré, et où il a voulu nous conduire. Ainsi, dans ces jours de grâce et de salut, nous n'avons point de sentiment plus ordinaire à prendre que de nous écrier avec l'Apôtre : *O richesses ! ô abîme de la sagesse et des jugements de Dieu*¹.

IV. Mais quelle vertu et quel pouvoir dans Dieu ne demandoit pas l'accomplissement de ce grand ouvrage? Quel effort et quel miracle de la droite du Très-Haut ! un Dieu-Homme, conçu par une mère vierge; c'est-à-dire, dans la même personne, dans le même Jésus-Christ, la divinité jointe avec notre humanité, l'immortalité avec notre infirmité, la grandeur avec notre bassesse, l'infini avec le fini, l'être avec le néant; et, dans la même mère, la maternité avec la virginité ! Voilà proprement l'œuvre de Dieu. Tout ce qu'il avoit fait jusqu'à présent dans l'univers, n'étoit pour lui, selon l'expression même de l'Écriture, que comme un jeu; mais c'est ici que sa toute-

¹ Rom., 11.

puissance se déploie dans toute son étendue , et c'est dans la faiblesse d'un Enfant-Dieu qu'il fait éclater toute sa force.

V. Il n'y a que la justice de Dieu qui semble demeurer inconnue , et n'avoir nulle part dans ce mystère de grâce. Mais nous nous trompons , si nous le pensons de la sorte ; et l'on peut même ajouter que de toutes les perfections divines qui reluisent dans la personne du Sauveur , la justice est celle dont les effets y sont plus sensibles , et dont les droits inviolables et souverains y paroissent avec plus d'évidence : jusque-là que saint Chrysostome n'a pas fait difficulté d'avancer cette étrange proposition , mais qui n'a rien que de solide , toute surprenante qu'elle est , savoir : que dans l'enfer , où Dieu exerce ses plus rigoureux châtimens , il ne fait pas néanmoins autant connoître sa justice , que dans le sein virginal de Marie , où le Verbe s'est incarné. La preuve en est incontestable. C'est que dans l'enfer ce ne sont que des hommes réprouvés qui se trouvent soumis à cette justice ; au lieu que dans le sein de Marie , c'est un Homme-Dieu qui commence à en devenir la victime et à lui être immolé. Or qu'est-ce qu'une justice à laquelle il faut une telle hostie et un tel hommage ? d'où vient que le Prophète royal , parfaitement éclairé dans la science et le discernement des attributs divins , après avoir dit que *Dieu a montré aux hommes l'auteur de leur salut* , ajoute ensuite *qu'il a révélé sa justice à toutes les nations* ¹.

VI. De tout ceci , concluons que le Sauveur du monde , en prenant un corps humain et visible , et nous découvrant ainsi les plus hautes perfections de Dieu , nous donne par-là même la plus grande idée de la gloire de Dieu. De sorte que sans attendre sa passion et la fin de sa vie mortelle , il peut dire à son Père , dès le moment de sa sainte incarnation : Mon Père , j'ai déjà commencé l'office pour lequel vous m'avez envoyé , qui est de vous faire connoître dans le monde. Je n'y entre que pour cela , et je n'en sortirai qu'après avoir consommé cette importante affaire. Car il est d'une nécessité absolue que vous soyez connu des hommes , puisque l'ignorance où ils vivent à l'égard de leur créateur , et du premier de tous les êtres , est un désordre essentiel dans la nature , et la source de tous les autres désordres. C'est pourquoi je viens en ce jour , afin que les hommes , en me contemplant , contemplent dans moi votre gloire , et que la lumière que j'apporte se répande dans toute la terre , et dissipe les ténèbres où elle est ensevelie.

VII. Cependant , après une telle manifestation de la gloire de Dieu , n'est-il pas étrange qu'il soit si peu connu dans le monde ? Car ce qu'on appelle le monde , les sectateurs du monde , les esclaves du monde ,

¹ *Psalm. 97.*

ces hommes et ces femmes remplis de l'esprit du monde connoissent-ils Dieu ? ne font-ils pas profession de l'ignorer , ou du moins de l'oublier ? ne vivent-ils pas comme s'il n'y en avoit point ? leur grand principe n'est-il pas de l'effacer autant qu'ils peuvent de leur souvenir , et de n'y penser presque jamais ? C'est la plainte que faisoit le disciple saint Jean , expliquant la génération éternelle et temporelle du Fils de Dieu : *Dieu étoit au milieu du monde*, comme le maître et l'arbitre du monde, *et le monde n'en avoit nulle connoissance*¹. C'est la plainte que Jésus-Christ lui-même faisoit à son Père : *Père saint, le monde ne vous connoît point*². Quoi que j'aie fait pour lui annoncer vos grandeurs, son aveuglement a prévalu , et il y demeure toujours plongé. Déplorable aveuglement , s'écrie Salvien ; aveuglement qui va jusqu'à mettre Dieu dans notre estime au-dessous de tout ! On le perd sans regret , on se tient éloigné de lui sans inquiétude , on lui préfère le moindre avantage, le moindre plaisir , et on ne lui donne la préférence sur rien. Sa grâce et sa haine nous sont également indifférentes : tout cela pourquoi ? toujours par la même raison : c'est que le monde ne l'a jamais bien connu. Car si le monde le connoissoit , ce Dieu si miséricordieux , ce Dieu si sage , ce Dieu si puissant , ce Dieu si juste et si saint , on ne vivroit pas dans le dérèglement où l'on vit , on ne s'abandonneroit pas à une telle corruption de mœurs, on ne viendroît pas l'outrager au pied de ses autels, on honoreroit son culte , on respecteroit ses temples , on pratiqueroit sa loi , on redouteroit ses vengeances. Mais parce que le monde affecte de le méconnoître , il n'y a point d'excès où l'on ne se porte.

VIII. Quoi donc ! le dessein de Jésus-Christ est-il absolument ruiné ? Il est descendu parmi nous , et il a voulu vivre au milieu de nous, pour publier dans le monde la gloire de son Père : mais dans la suite des siècles , a-t-il été frustré de son attente ? Non , sans doute ; mais, outre ce monde perverti qui ferme les yeux à la lumière que le Sauveur des hommes est venu nous présenter , il y a un autre monde , un monde fidèle , un monde prédestiné , le petit monde des Justes et des élus. Ce sont ceux-là que Jésus-Christ s'est réservés, et qu'il se réserve encore ; c'est à ceux-là qu'il est donné de connoître les mystères de Dieu , et en particulier le mystère d'un Dieu fait homme. Oui, c'est à vous , dit saint Bernard , à vous qui êtes humbles , à vous qui êtes soumis et obéissants , à vous qui êtes modestes dans votre condition, et qui ne cherchez point à vous élever au-dessus de vous-mêmes par un orgueil présomptueux ; à vous qui veillez sur toute votre conduite et sur toutes vos démarches pour les régler ; à vous enfin qui vous appliquez à méditer les perfections de votre Dieu et à pratiquer sa loi.

¹ Joan., 1. — ² Ibid., 17.

IX. Plaise au ciel que nous soyons de ce monde chrétien ! Ouvrons les yeux de la foi, et dans le cours de cet Aventure, admirons les merveilles du Seigneur. Rendons-nous attentifs à la voix de cet enfant, qui, du sein de sa mère où il est encore caché, nous invite à louer Dieu, à le bénir, et à lui dire avec toute l'Eglise : *J'ai considéré vos œuvres, Seigneur, et j'en ai été saisi d'étonnement*¹. Car voilà votre ouvrage, ô mon Dieu ! voilà l'ouvrage de votre bras tout-puissant. A en juger par les dehors, je n'y vois rien que de commun, rien même que de bas et de rebutant ; mais c'est en cela même qu'est le prodige. Où votre gloire devoit être ensevelie et anéantie, c'est là que vous la faites paroître dans toute sa splendeur ; et plus vous semblez l'obscurcir dans de profondes ténèbres, plus vous lui donnez de lustre et en rehaussez l'éclat. Heureux que vous en fassiez rejaillir sur moi les rayons, et que vous m'ayez dessillé les yeux pour me la faire apercevoir à travers les ombres qui la couvrent ! Que le monde envisage vos abaissements avec mépris, et qu'il s'en scandalise : pour moi, malgré le scandale du monde et ses fausses idées, je redirai mille fois, et je ne cesserai point de chanter avec toute la cour céleste : *Gloire à Dieu dans toute l'étendue de la terre et jusqu'au plus haut des cieux*² !

§ II. Comment Jésus-Christ vient combattre parmi les hommes, et y détruire tous les ennemis de la gloire de Dieu

I. Jésus-Christ fait plus encore. Pour mieux établir parmi les hommes la gloire de Dieu, il vient détruire tous les ennemis qui la combattoient. Dieu avoit trois grands ennemis de sa gloire : le démon, le péché et les biens de la terre, ou plutôt l'amour déréglé des biens de la terre. Le démon avoit usurpé un empire si absolu sur les âmes, que, de l'aveu même de Jésus-Christ, il passoit pour le prince du monde, et l'étoit en effet, non par une puissance légitime, mais par une possession tyrannique. Le péché, dit saint Paul, régnoit depuis Adam jusqu'à Moïse, et depuis Moïse jusqu'à Jésus-Christ, causant partout de tristes ravages, désolant le royaume de Dieu, et suscitant contre lui ses propres créatures. Enfin, l'amour déréglé des biens de la terre dominoit presque dans tous les cœurs, où les hommes l'avoient placé comme leur idole, et auquel ils sacrifioient leur conscience et leur salut. Voilà, dis-je, les trois ennemis que le Fils de Dieu est venu attaquer, et sur lesquels il a remporté de signalés avantages pour la gloire de son Père.

II. Cela est si vrai, que le démon n'attend pas même le jour où ce Messie devoit naître, pour lui céder la place. Si nous en croyons les auteurs païens, qui ne peuvent être suspects lorsqu'ils rendent témoignage à notre religion, peu de temps avant la naissance de Jésus-

¹ *Offic. Eccles.* — 2 *Luc.*, 2.

Christ, on vit tomber les idoles des faux dieux, où l'esprit de mensonge se faisoit adorer. Tous les oracles se turent, hors ceux qui annonçoient la venue de ce Dieu-Homme; et plus d'une fois les puissances infernales furent forcées d'avouer que leur règne étoit fini, et qu'un maître au-dessus de tous les maîtres approchoit pour gouverner le monde et le soumettre à la loi du vrai Dieu. En quoi s'accomplit par avance cette parole de l'Évangile : *C'est maintenant que le monde va être jugé, et que le prince de ce monde en sera banni*¹.

III. Ce n'étoit là néanmoins que des présages de ce que Jésus-Christ devoit faire pour détruire le péché : autre ennemi non moins difficile à vaincre, ni moins opposé à la gloire de Dieu. Afin de bien entendre ce point, il faut supposer d'abord une vérité que la foi nous enseigne, et qui est indubitable, savoir, que tout ce qui s'est passé, et dans l'incarnation, et dans la naissance du Sauveur qui l'a suivie, n'a rien eu de fortuit à son égard; mais que tout a été de son choix, et qu'il n'y a pas une circonstance qu'il n'ait prévue en particulier, et qu'il n'ait lui-même déterminée. Les autres enfants, dit saint Bernard, ne choisissent ni le temps où ils naissent, ni le lieu de leur patrie, ni les personnes dont ils reçoivent le jour, parce qu'ils n'ont pas la raison pour en délibérer, ni le pouvoir pour en ordonner; mais le Fils de Dieu avoit l'un et l'autre; et comme dans la suite des années il devoit mourir, parce qu'il le voudroit et de la manière qu'il le voudroit, aussi il s'est incarné, et il est né dans le monde, parce qu'il l'a voulu, et de la manière qu'il l'a voulu. Si bien que tout ce que les évangélistes nous ont appris, soit de son incarnation, soit de sa nativité; la pauvreté de Marie sa mère, l'obscurité de Joseph réputé son père, la rigueur de la saison où il a pris naissance, le plein dénuement et l'abandonnement général où il s'est trouvé, sont autant de moyens dont il a prétendu se servir pour la fin qu'il s'étoit proposée.

IV. De là il nous est aisé de voir comment tout cela en effet tend à la ruine du péché. Car le Sauveur du monde vient travailler à détruire le péché, parce que, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, il vient satisfaire pour les péchés des hommes, et présenter à Dieu le sacrifice de notre salut. Que lui manque-t-il dès maintenant pour être la victime de ce sacrifice, et une victime parfaite? La victime, disent les théologiens, doit être changée et comme transformée : or quel changement qu'un Dieu *sous la forme d'un homme*² ! La victime doit être humiliée; et quelle humiliation qu'un Dieu réduit à l'état d'un enfant, et à l'état même d'un esclave ! La victime doit être dépouillée; et est-il un dépouillement semblable à celui d'un Dieu, qui ne doit avoir en naissant, pour retraite, qu'une étable, et pour berceau

¹ *Jean., 12.* — ² *Philip., 2.*

qu'une crèche? La victime doit mourir, et il est vrai que Jésus-Christ n'a pas même encore paru au monde; mais naître comme bientôt il naîtra, et comme il s'y prépare, dans la souffrance et la douleur, exposé à toutes les injures de l'air, n'est-ce pas une espèce de mort? Voilà donc le sacrifice commencé, quoiqu'il ne soit pas achevé; et par conséquent saint Bernard a raison de dire que le péché reçoit ici une rude et violente atteinte. Si ce Dieu Sauveur ne l'efface pas déjà par son sang, au lieu de sang il va verser des larmes; et ces larmes, dit saint Ambroise, ce sont des eaux salutaires qui laveront les crimes de ma vie. Larmes d'autant plus précieuses, qu'elles seront plus glorieuses à Dieu, et qu'elles le vengeront de l'ennemi le plus mortel et le plus irréconciliable.

V. Il faut après tout convenir que la destruction du péché ne seroit pas encore complète, si le même Sauveur n'en coupoit la racine la plus féconde et la plus contagieuse, qui est la cupidité, ou l'amour déréglé des biens de la terre. Or, il vient attaquer ce puissant ennemi en deux manières, l'une à l'égard des élus, et l'autre à l'égard des réprouvés; l'une à l'égard des Justes et des vrais fidèles, et l'autre à l'égard des impies et des mondains. Dans les Justes et les âmes fidèles, il triomphera de cette affection désordonnée aux richesses du monde, aux honneurs du monde, aux plaisirs du monde, en la leur arrachant du cœur: et dans les mondains et les impies, il la combattra au moins en la condamnant, en la frappant d'anathème, en la rendant moins excusable et plus criminelle devant Dieu.

VI. Sommes-nous chrétiens, c'est-à-dire sommes-nous de ces âmes dociles, de ces âmes heureusement disposées à recevoir les impressions de la grâce de Jésus-Christ et à profiter de ses exemples; la vue de ce Dieu-Homme doit faire inmanquablement mourir dans nos cœurs toute convoitise, et nous détacher de tout ce qui s'appelle biens temporels. Car le moyen alors de le voir pauvre, et de vouloir vivre dans l'opulence; de le voir abaissé, et de vouloir vivre dans l'élévation; de le voir souffrant et mortifié, et de vouloir jouir de toutes les commodités et vivre dans les délices? Voilà ce qui a formé dans le christianisme tant de pauvres volontaires et tant de pénitents. Voilà ce qui a rempli, dans les premiers siècles de l'Eglise, les déserts de solitaires. Voilà ce qui remplit encore de nos jours les monastères de religieux, et ce qui leur fait quitter tout avec joie, mépriser tout, renoncer pour jamais à tout. Mais sommes-nous de ce monde réprouvé, de ce monde avare et intéressé, de ce monde ambitieux et vain, de ce monde sensuel et voluptueux, de ce monde insensible à tous les enseignements que vient nous donner cet Enfant-Dieu: quels arrêts de condamnation ne va-t-il pas porter contre nous? quels fondres ne

fera-t-il pas gronder sur nos têtes? de quels malheurs ne nous menacera-t-il pas, et quel témoignage ne rendra-t-il pas devant son Père pour notre conviction et pour notre perte éternelle?

VII. Il n'y a point de cœur si endurci qui ne doive être ému de tout cela, et c'est ce qui a touché un grand nombre de mondains. Mais, quoi qu'il en soit des autres, faisons-y toute la réflexion que demande l'importance de la chose. N'attirons pas sur nous un jugement aussi formidable que celui des humiliations et des souffrances d'un Dieu incarné. Que le fruit de cet Avent soit de nous mettre en état de le faire naître en nous d'une naissance toute spirituelle et toute sainte. Or nous nous mettrons dans cette heureuse disposition en nous conformant à lui d'esprit, de cœur et de conduite. Voilà quel doit être le principal sujet de nos entretiens intérieurs, de nos méditations, de nos oraisons, de nos résolutions. Ajoutons au triomphe de Jésus-Christ, vainqueur de tous les ennemis de la gloire de Dieu, la victoire qu'il remportera sur nous-mêmes, et que nous lui céderons. Par-là nous pourrons entrer au rang des justes et des prédestinés; par-là nous mériterons de célébrer avec eux les grandeurs de Dieu, et de le glorifier éternellement dans le ciel, après l'avoir glorifié sur la terre.

§ III. Comment Jésus-Christ vient allumer dans le cœur des hommes un zèle ardent pour la gloire de Dieu.

I. Enfin Jésus-Christ vient allumer dans le cœur des hommes un saint zèle pour la gloire de Dieu : comment cela? Premièrement, par la haute estime qu'il nous donne de cette gloire de Dieu; et secondement, par l'intérêt propre et essentiel qu'il nous fait trouver dans cette gloire de Dieu.

II. Car quand nous nous appliquons à considérer le mystère de l'incarnation divine, et que voyant Jésus-Christ dans l'état où la foi nous le propose, nous venons à faire ces réflexions, que c'est pour réparer la gloire de Dieu, qu'un Dieu est descendu du trône de sa majesté, et qu'il n'a pas cru que ce fût une condition trop onéreuse, de s'avilir de la sorte et de s'anéantir; qu'il n'a point connu de moyen plus propre que celui-là, ni d'autre prix qui pût égaler le bien qu'il avoit à rétablir; que malgré tout ce qu'il lui en devoit coûter, il a mieux aimé s'assujettir aux dernières extrémités de la misère humaine, que de ne pas rendre à son Père toute la gloire qui lui avoit été ravie, et de lui en laisser perdre le moindre degré : pour peu que nous raisonnions et que nous comprenions ces principes, voici les conséquences qui se présentent d'elles-mêmes et que nous sommes obligés d'en tirer. Que la gloire de Dieu est donc un bien au-dessus de tous les biens, puisqu'il n'y a point, hors Dieu, d'autre bien à quoi le Fils

de Dieu n'ait renoncé pour le rétablissement de cette gloire. Qu'il n'y a donc rien que nous ne devions sacrifier à la gloire de Dieu, puisque le Fils de Dieu s'y est sacrifié lui-même. Que de procurer de la gloire à Dieu, c'est donc ce qu'il y a de plus grand et de plus digne d'un homme raisonnable, à plus forte raison d'un homme chrétien, puisque ç'a été une œuvre digne même d'un Homme-Dieu. Au contraire, que de blesser la gloire de Dieu, c'est donc le souverain mal, parce que c'est l'offense de Dieu, et une telle offense qu'elle n'a pu être expiée que par les mérites d'un Dieu, c'est-à-dire, en particulier, que par toutes les douleurs et tous les mépris qu'il a eu à souffrir, et à quoi il s'est exposé. Par conséquent, que rien ne nous doit donc être plus précieux, plus sacré, plus cher que la gloire de Dieu, et que nous ne pouvons mieux employer notre zèle qu'à la répandre, autant qu'il dépend de nous, et à l'amplifier.

III. Une autre considération nous y doit encore exciter très-fortement : c'est notre intérêt, et de tous nos intérêts le plus important, qui s'y trouve lié, et qui est notre salut. Car la gloire de Dieu et notre salut sont ici comme inséparables. Et en effet, cette gloire de Dieu dans l'incarnation du Verbe divin, consiste à sauver les hommes et à opérer l'ouvrage de notre rédemption : tellement que dans ce mystère, Dieu glorifié et l'homme sauvé, c'est proprement une même chose. Combien donc devons-nous prendre part à une gloire où nous sommes si intéressés ! A parler en général, plus nous contribuons volontairement et par zèle à la gloire de Dieu, plus nous nous avançons auprès de Dieu, et plus nous méritons ses récompenses.

IV. Mais par où pouvons-nous glorifier Dieu ? Par les moyens que le Sauveur des hommes est venu le glorifier. Jésus-Christ fait connoître la gloire de Dieu, en faisant connoître ses infinies perfections : adorons ces perfections divines, reconnoissons-les dans la sainte humanité du Fils de Dieu, et rendons-lui chaque jour de cet Avent, et même, s'il se peut, à toutes les heures, de fréquents et de pieux hommages. Jésus-Christ vient rétablir la gloire de Dieu en renversant l'empire du démon : chassons nous-mêmes de notre cœur ce damnable ennemi, dont nous n'avons que trop écouté en tant de rencontres les suggestions ; et pour nous dégager entièrement de sa tyrannie, chassons avec lui bien d'autres démons domestiques qui lui ont ouvert l'entrée, et qui ont secondé ses pernicieux desseins : ce sont nos passions et nos inclinations vicieuses. Jésus-Christ vient réparer la gloire de Dieu par la destruction et l'expiation du péché : pleurons nos péchés, effaçons-les par nos larmes et par notre pénitence ; prenons toutes les précautions nécessaires pour nous garantir des rechutes où le monde pourroit nous entraîner, et conservons pour jamais à Dieu nos âmes

pures et sans tache. Jésus-Christ vient assurer la gloire de Dieu contre les nouvelles insultes du péché, par le renoncement aux biens de la terre, dont l'amour dérégé corrompoit le monde : renonçons à ces faux biens, au moins de cœur, si nous ne nous sentons pas appelés à y renoncer en effet. Quand Dieu permet que nous tombions dans le besoin, dans l'humiliation, dans la souffrance, souvenons-nous que ce sont là les moyens les plus efficaces dont a usé le Fils de Dieu, et qu'il nous a enseignés pour honorer son Père, et pour le dédommager en quelque manière de tous les outrages qu'il a reçus de nous ; consolons-nous dans cette pensée ; acceptons ce que Dieu nous envoie, et faisons-nous en un mérite auprès de lui. S'il ne nous traite pas en apparence avec tant de rigueur, et qu'il nous laisse dans une condition aisée, commode, honorable, gardons-nous de toute attache aux commodités que notre condition nous fournit, aux honneurs qu'elle nous procure, aux richesses dont elle nous accorde la possession et l'usage. Dans l'opulence, ayons l'esprit de pauvreté ; dans la grandeur, l'esprit d'humilité ; et parmi tout ce qui peut contribuer à la douceur de la vie, l'esprit de mortification. Ne nous en tenons pas précisément à l'esprit ; mais selon que notre état le comporte, passons à la pratique. La pratique sans l'esprit ne seroit qu'un vain extérieur ; mais aussi l'esprit sans la pratique ne seroit qu'une illusion.

V. Voilà, Sauveur adorable, les excellentes règles que vous venez nous tracer, et que nous devons suivre ; mais pour les pratiquer et pour les suivre, il nous faut une grâce, et une grâce puissante. Or en est-il une plus puissante que celle même que vous apportez avec vous ? Car en nous apportant une nouvelle loi, vous nous apportez une grâce toute nouvelle, qui est la grâce du Rédempteur. Avec le secours de cette grâce, de quoi ne viendrons-nous point à bout pour la gloire de votre Père et pour la vôtre ? nous ne cesserons point de vous la demander avec confiance, et vous ne cesserez point de la répandre sur nous avec abondance. Elle nous éclairera, elle nous conduira, elle nous soutiendra. Mais que sera-ce quand à cette grâce intérieure vous ajouterez la force de votre exemple, et que, sortant du bienheureux sein où vous êtes enfermé comme dans un sanctuaire, vous vous montrerez au monde, et nous servirez de modèle ? Hâtez-vous de paroître : nous vous attendons et nous vous désirons. *Que la terre s'ouvre, et qu'elle germe le Sauveur*¹ ; qu'il vienne nous remplir de son esprit, nous animer de ses sentiments, nous marquer ses voies, et nous conduire enfin à cette béatitude céleste, où, après avoir glorifié Dieu sur la terre, nous devons être nous-mêmes éternellement comblés de gloire.

¹ *Isai.*, 45.

INSTRUCTION POUR LE TEMPS DU CARÈME.*

I. Représentez-vous bien que le carême est un temps consacré à la pénitence, et qu'on peut par conséquent lui appliquer ce que saint Paul disoit aux Corinthiens : *Voici maintenant le temps favorable : voici les jours du salut* ¹ ; parce qu'il n'y a point de temps dans l'année plus favorable pour nous que celui où nous travaillons à apaiser la colère de Dieu, ni de jours plus précieux pour le salut que ceux qui sont employés à expier nos péchés. C'est donc à vous d'entrer dans ce sentiment de l'Apôtre. Quoique toute votre vie doive être une pénitence continuelle, eu égard aux fautes dont vous vous reconnoissez coupable devant Dieu, c'est particulièrement dans le carême que vous devez vous attacher à la pratique et aux exercices d'une vertu si importante et si nécessaire ; en sorte que vous puissiez dire : *Voici maintenant le temps favorable pour moi*, et qu'en effet ce soit pour vous un temps de pénitence. Car quel reproche auriez-vous à soutenir de la part de Dieu, si, pendant que toute l'Eglise est en pénitence, vous n'y étiez pas ; et si par le malheur et le désordre ou d'une vie lâche et dissipée, ou d'une vie molle et sensuelle, vous passiez ce temps du carême sans participer en aucune manière à la pénitence publique des chrétiens ! puisqu'alors bien loin qu'il fût pour vous ce temps de grâce et de salut dont parle saint Paul, il ne serviroit qu'à votre condamnation, et qu'il s'en suivroit de là que votre impénitence, criminelle en tout autre temps, le seroit doublement en celui-ci.

II. Il n'y a nulle raison qui puisse vous dispenser de la pénitence, parce que la loi de la pénitence est une loi générale, dont personne n'est excepté ; une loi qui dans tous les états de la vie se peut accomplir, et contre laquelle la prudence de la chair ne peut jamais rien alléguer que de vain et de frivole. Plus il vous paroît difficile, dans la place où vous êtes, d'observer exactement cette loi, plus vous devez faire d'efforts pour vous y assujettir, parce que c'est justement pour cela que vous avez encore plus besoin de pénitence. Vos infirmités mêmes, au lieu de vous rendre impossible l'observation de cette loi, sont au contraire, dans les desseins de Dieu, de puissants secours pour vous aider à y satisfaire, soit en vous tenant lieu de pénitence, lorsqu'elles vont jusqu'à l'accablement des forces, comme il arrive dans les maladies ; soit en vous servant de sujets pour remporter sur vous de saintes victoires, quand ce ne sont que des incommodités ordinaires que vous devez alors surmonter par la ferveur de l'esprit.

* Cette instruction fut faite pour une dame de qualité.

¹ 2 Cor., 6.

afin que vous fassiez de votre corps , selon l'expression du maître des Gentils , une hostie vivante et agréable aux yeux de Dieu. La pratique tout opposée où vous avez vécu doit non-seulement vous confondre , mais vous animer contre vous-même , et vous exciter fortement à réparer tout ce que l'amour-propre vous a fait commettre au préjudice de cette divine loi de la pénitence ; car voilà les sentiments avec lesquels vous devez commencer le carême : résolue d'une façon ou d'autre , de subir cette loi , que vous ne devez point regarder comme un joug pesant , ni comme une loi onéreuse , mais plutôt comme une loi de grâce d'où dépend tout votre bonheur.

III. Toute la pénitence du carême , comme l'a très-bien remarqué saint Léon pape , ne se réduit pas à jeûner , ni à s'abstenir des viandes défendues ; c'en est bien une partie , mais ce n'est pas la principale ni la plus essentielle. Quoique le précepte de l'abstinence et du jeûne cesse en certaines conjonctures , celui de la pénitence subsiste toujours ; et comme il y a dans le monde des chrétiens relâchés , qui , par une espèce d'hypocrisie , jeûnent sans faire pénitence , ou parce qu'ils jeûnent sans renoncer à leur péché , ou parce qu'ils trouvent le moyen , par mille adoucissements , de jeûner sans se mortifier , ce qu'on peut appeler l'hypocrisie du jeûne , si souvent condamnée dans l'Écriture : aussi , par une conduite toute contraire , les âmes fidèles à Dieu , quand le jeûne leur devient impossible , savent bien faire pénitence sans jeûner , parce que sans jeûner elles savent se vaincre elles-mêmes , s'interdire les délices de la vie , marcher dans les voies étroites du salut , et pratiquer en tout le reste la sévérité de l'Évangile. Suivez cette règle , et tenez-vous d'autant plus obligée à la pénitence , que vous vous sentez moins capable de garder à la lettre et dans la rigueur le commandement du jeûne. Car il est certain que la dispense de l'un ne vous peut être qu'un surcroît d'engagement pour l'autre. Si vous raisonnez en chrétienne , c'est ainsi que vous en devez user , afin que Dieu ne perde rien de ses droits , et que la délicatesse de votre santé ne vous empêche point de remplir la mesure de votre pénitence.

IV. En conséquence de ces principes , la première chose que Dieu demande de vous , et que vous devez vous-même demander à Dieu pour tout ce saint temps , c'est l'esprit d'une salutaire componction , cet esprit de pénitence dont David étoit pénétré , et dont il faut qu'à son exemple vous vous mettiez en état de ressentir l'impression et l'efficace. C'est - à - dire que votre plus solide occupation pendant le carême doit être de repasser tous les jours devant Dieu , dans l'amertume de votre âme , les désordres de votre vie , d'en reconnoître avec douleur la grièveté et la multitude , de vous en humilier , de vous en affliger , de ne les perdre jamais de vue : tellement que vous puis-

siez dire comme ce saint roi : *Seigneur, mon péché m'est toujours présent* ¹. Car, selon l'Écriture, voilà en quoi consiste l'esprit de la pénitence. Or une excellente pratique pour cela même, c'est que pendant le carême vous fassiez toutes vos actions dans cet esprit, et par le mouvement de cet esprit ; allant, par exemple, à la messe comme au sacrifice que vous allez offrir vous-même pour la réparation de vos péchés ; priant comme le publicain, et ne vous présentant jamais devant Dieu qu'en qualité de pénitente accablée du poids de vos péchés ; vous assujettissant de bon cœur aux devoirs pénibles de votre état, comme à des moyens d'effacer vos péchés ; vous proposant pour motif dans chaque bonne œuvre de racheter vos péchés ; vous levant et vous couchant avec cette pensée : Je suis une infidèle, et Dieu ne me souffre sur la terre qu'afin que je fasse pénitence de mes péchés. Cette vue continuelle de vos péchés vous entretiendra dans l'esprit de la pénitence, et rien ne vous aidera plus à l'acquérir et à le conserver, que de vous accoutumer à agir de la sorte.

V. Cet esprit de pénitence, si vous êtes assez heureuse pour en être touchée, doit produire en vous un effet qui le suit naturellement, et qui en est la plus infallible marque ; savoir, la pénitence de l'esprit, c'est-à-dire une ferme et constante disposition où vous devez être de mortifier votre esprit, votre humeur, vos passions, vos inclinations, vos mauvaises habitudes, mais par-dessus tout votre orgueil, qui est peut-être dans vous le plus grand obstacle à la pénitence chrétienne : car le fond de la pénitence chrétienne, c'est l'humilité ; et tandis qu'un orgueil secret vous dominera, ne comptez point sur votre pénitence. Il faut donc, pour répondre aux desseins de Dieu, qu'en même temps que vous célébrez le carême avec l'Église, animée de l'esprit de la pénitence, vous vous appliquiez à être plus humble, plus douce, plus patiente, plus compatissante aux foibleses d'autrui, plus vide de l'estime de vous-même ; que vous parliez moins librement des défauts de votre prochain, que vous soyez moins prompte à le condamner ; que si, malgré vous, vous en avez du mépris, vous n'y ajoutiez pas la maligne joie de le témoigner ; car si vous ne prenez sur tout cela nul soin de vous contraindre, quelque pénitence que vous puissiez faire, vous ne commencez pas par celle qui doit justifier devant Dieu toutes les autres, et sans laquelle toutes les autres pénitences sont inutiles. En vain, disoit un prophète, déchirons-nous nos vêtements, si nous ne déchirons nos cœurs : c'est le changement du cœur et de l'esprit qui fait la vraie pénitence ; autrement, ce que nous croyons être pénitence n'en est que l'ombre et le fantôme. Du reste, il n'y a personne à qui convienne plus qu'à vous

¹ *Psalm.* 50.

cette pénitence de l'esprit, puisque vous confessez vous-même que c'est principalement par l'esprit que vous avez péché.

VI. La pénitence purement intérieure ne suffit pas, et tous les oracles de la foi nous apprennent qu'il y faut joindre l'extérieure, parce que la corruption du péché s'étant également répandue sur l'homme extérieur et sur l'homme intérieur, Dieu, dit saint Augustin, exige de nous, selon l'un et l'autre, le témoignage de notre contrition. Conformément à cette maxime, vous devez être durant le carême plus fidèle que jamais aux petites mortifications que Dieu vous a inspiré de vous prescrire à vous-même, afin qu'au moins en quelque chose vous ayez la consolation, suivant la parole de saint Paul, *de porter sur votre corps la mortification du Seigneur Jésus, et qu'elle paroisse dans votre chair mortelle*¹. Par la même raison, le temps du carême doit encore allumer votre ferveur, pour rendre aux malades que Dieu confie à vos soins les visites de charité, et même les services humiliants qu'ils attendent de vous : car ces services et ces visites sont pour vous des œuvres de pénitence; et vous devez vous souvenir que comme la foi est morte sans les œuvres, ainsi l'esprit de pénitence s'éteint peu à peu, quand il n'est pas entretenu par les œuvres de la pénitence. Vous ne devez pas non plus négliger, autant qu'il dépend de vous, d'être plus modeste dans vos habits pendant le carême, qu'en tout autre temps de l'année, puisque le Saint-Esprit, en mille endroits de l'Écriture, fait consister dans cette modestie un des devoirs de la pénitence des pécheurs : d'où vient que les pénitents de la primitive Eglise se revêtoient du cilice et se couvroient de cendres. Vous ne professez pas une autre religion qu'eux; et tout votre zèle, à proportion et dans l'étendue de votre condition, doit être de vous conformer à eux.

VII. L'aumône, selon la doctrine des Pères, ayant toujours été considérée comme inséparable du jeûne, parce que les pauvres, disoient-ils, doivent profiter de la pénitence des riches, il est évident que cette obligation des riches devient encore bien plus grande à leur égard, quand par des raisons légitimes ils sont dispensés de jeûner. L'aumône n'est plus alors un simple accompagnement, mais un supplément du jeûne, dont elle doit tenir la place. Il faut donc qu'elle soit plus abondante, comme étant due à double titre, et du jeûne et de l'aumône même. C'est par-là que vous devez mesurer et régler vos aumônes pendant ce saint temps, ne vous contentant pas des aumônes que la loi commune de la charité vous engage à faire en toute sorte de temps, mais en faisant d'extraordinaires que la loi de la pénitence y doit ajouter, parce qu'il est constant qu'une pé-

¹ 2 Cor., 4.

cheresse doit bien plus à Dieu sur ce point , qu'une chrétienne qui auroit conservé la grâce de son innocence. Vos aumônes , pour être le supplément de votre jeûne, et pour faire partie de votre pénitence, doivent être des aumônes qui vous coûtent ; je veux dire que vous les devez faire de ce que vous vous serez refusé à vous-même , et qu'une de vos dévotions du carême doit être de sacrifier à Dieu certaines choses dont vous voudrez bien vous priver pour avoir de quoi secourir votre prochain , préférant le soulagement de ses misères à votre sensualité , à votre curiosité , à votre vanité. C'est par de semblables victimes , dit le saint apôtre , qu'on se rend Dieu favorable.

VIII. Ce n'est pas assez : mais pour sanctifier le carême , il faut de plus retrancher les plaisirs et les vaines joies du monde ; rien n'étant plus opposé à l'esprit de la religion , beaucoup plus à l'esprit de la pénitence , que ce qui s'appelle plaisir , surtout dans un temps dédié à la pénitence solennelle de l'Eglise. Ainsi une âme chrétienne doit alors , non-seulement abandonner tous les divertissements profanes qui ne sont permis en nul autre temps , comme les spectacles , les comédies , les danses ; mais même les jeux innocents , les conversations mondaines , les assemblées , les promenades , tout ce qui peut faire perdre l'esprit de recueillement et de componction. Il n'y a pas jusques aux personnes les plus séparées du monde par leur état de vie , qui ne doivent entrer dans cette pratique , ayant un soin particulier , pendant le temps du carême , de s'abstenir de certaines récréations , et d'en faire à Dieu le sacrifice. Ce qui doit néanmoins s'entendre des choses qui ne sont ni nécessaires , ni utiles , et dont on se peut passer sans préjudice d'un plus grand bien. Ce qu'on accorde même pour lors ou à la santé , ou à une honnête relâche de l'esprit doit être accompagné d'une secrète douleur de se voir réduit à la nécessité de prendre ces petits soulagements , et à l'impuissance de faire une pénitence parfaite , telle qu'on voudroit la pouvoir faire pour s'acquitter pleinement auprès de Dieu.

IX. Jésus-Christ , durant son jeûne de quarante jours , se retira au désert , et quitta même ses disciples : d'où vous devez conclure que le carême des chrétiens doit être pour eux un temps de retraite et de séparation du monde , puisque le Fils de Dieu n'en usa de la sorte que pour notre instruction , et non pas pour sa propre sanctification ; et que le jeûne qu'il observa ne fut que pour servir de modèle au nôtre. Car c'est ce que tous les Pères de l'Eglise nous ont enseigné. Formez-vous sur ce grand exemple. Faites-vous une règle de vous séparer du monde , non par l'amour de votre repos , mais par le désir et le zèle de votre perfection. A l'exemple de votre Sauveur , et conduite comme lui par l'esprit de Dieu , allez passer certains jours dans votre

solitude, pour y vaquer à Dieu et à vous-même. Ne vous contentez pas de cela : mais sans changer de lieu, ni en faire dépendre votre dévotion, établissez-vous au milieu de vous-même une solitude intérieure, où, dans le silence et hors du tumulte, vous communiquez avec Dieu, donnant tous les jours du carême plus de temps à l'oraison et à la prière. Est-il personne au monde, sans exception, à qui cet exercice de retraite, joint à l'oraison et à une sainte communication avec Dieu, soit si nécessaire qu'à vous ? Disposez-vous donc à en tirer tous les avantages que Dieu par sa miséricorde y a attachés pour votre salut. Car c'est à vous-même et de vous-même que Dieu dit, par le prophète Osée : *Je la conduirai dans la solitude, et là je lui parlerai au cœur*¹.

X. La parole de Dieu a été, dès les premiers siècles du christianisme, la nourriture spirituelle dont l'Eglise, pendant le jeûne du carême, a pourvu ses enfants, et l'usage en est encore aujourd'hui très-commun. Vous devez là-dessus, non-seulement accomplir votre devoir, mais l'accomplir exemplairement : vous affectionnant à la divine parole qui vous est prêchée, vous y rendant assidue, l'estimant, la goûtant, la méditant, craignant d'en abuser ou de la négliger, portant les autres à l'entendre comme vous, et lui donnant du crédit, quand ce ne seroit que pour empêcher l'avilissement où elle tombe. Par-là vous aurez part à la béatitude de ceux qui l'honorent : car c'est Jésus-Christ lui-même qui les a déclarés bienheureux. Au défaut de la prédication, lorsque vous serez hors d'état d'y assister, et même quand vous y assisterez, vous devez aller à la source de cette parole toute sainte, lisant chaque jour du carême l'évangile qui lui est propre ; mais le lisant avec respect, avec attention, avec foi, parce que c'est la parole pure et immédiate du Saint-Esprit, et qu'en ce sens cette parole est encore plus vénérable que celle qui vous est annoncée par le ministère des hommes.

XI. Ajoutez qu'une des fins du carême et de son institution est de préparer les fidèles à la communion pascale, et que c'est à quoi vous devez singulièrement penser, travaillant plus que jamais à purifier votre conscience, faisant vos confessions avec plus d'exactitude, rentrant plus souvent en vous-même pour vous éprouver, afin que dans la solennité de Pâques Jésus-Christ vous trouve plus digne d'approcher de lui et de ses divins mystères. Il seroit bon que vous fissiez pour cela, d'année en année, une espèce de revue durant le carême, pour remédier à vos relâchements et à vos tiédeurs. Par cette confession générale depuis la dernière, vous vous renouvelleriez et vous disposeriez à la fête qui approche, et qui doit être le renouvellement

¹ Osée., 2.

universel de toutes les âmes chrétiennes. Du reste, la plus excellente préparation pour bien communier est, selon saint Chrysostome, la communion même. Vous ne pouvez mieux vous disposer à celle de Pâques, que par les communions fréquentes et ferventes du carême. Car voilà pourquoi dans la plupart des Eglises d'Occident, comme nous l'apprenons des anciens conciles, la coutume étoit, pendant le carême, de communier tous les jours. Coutume que saint Charles souhaita si ardemment de rétablir dans l'Eglise de Milan, n'ayant point trouvé de moyen plus efficace pour préparer les peuples au devoir pascal, que d'ordonner dans le temps du carême la fréquentation des sacrements. Pourquoi donc ne vous conseillerois-je pas la même pratique, puisque j'en ai les mêmes raisons, et que je suppose de votre part les mêmes dispositions ?

XII. Enfin le carême, de la manière qu'il est institué dans le christianisme, se rapportant tout entier au grand mystère de la passion de Jésus-Christ, qui en est le terme, c'est surtout dans cette sainte quarantaine que vous devez être occupée du souvenir des souffrances du Sauveur. Souvenir que Jésus-Christ attend de vous, et auquel vous ne pouvez manquer sans vous rendre coupable de la plus énorme ingratitude. Souvenir qui vous doit être infiniment avantageux, et que vous ne pouvez perdre sans renoncer aux plus solides intérêts de votre salut. C'est, dis-je, dans le temps du carême que vous devez vous l'imprimer profondément, ce souvenir, afin qu'il ne s'efface jamais de votre âme, et qu'à tous les moments de votre vie vous puissiez vous écrier : Ah ! Seigneur, j'oublierois plutôt ma main droite que je n'oublierois ce que vous avez souffert pour moi. Il est donc important que vous ne passiez aucun jour du carême sans lire dans les évangélistes quelque chose de la passion du Fils de Dieu et de sa mort. Quels miracles de vertu, pour peu que vous y soyez attentive, n'y découvrirez-vous pas ? Le souvenir des souffrances d'un Dieu vous rendra tous les exercices de la pénitence non-seulement supportables, mais aimables ; et l'une des plus douces pensées pour vous, et des pratiques les plus consolantes dans la suite du carême, sera d'unir votre pénitence à la pénitence de Jésus-Christ. Telle étoit la dévotion de saint Paul, quand il disoit : *Je suis attaché à la croix avec Jésus-Christ* ¹ ; ne séparant point la croix de Jésus-Christ d'avec la sienne, et n'en faisant qu'une des deux. Mais pour parvenir à cette dévotion du grand apôtre, il faut que le mystère de la passion soit le sujet le plus ordinaire de vos considérations et de vos réflexions.

XIII. Voilà les avis que j'ai à vous donner pour un temps qui vous doit être si précieux. Vous ne pouvez trop reconnoître la bonté de

¹ Galat., 2.

Dieu qui vous l'accorde , et qui veut bien accepter le bon emploi que vous en ferez pour la rémission de vos fautes. Car il y a dans cette conduite de Dieu envers vous une double miséricorde , dont vous ne sauriez assez le bénir , ni lui témoigner assez votre reconnaissance. Hé ! Seigneur , devez-vous lui dire , qu'ai-je fait , et par où ai-je mérité que vous m'ayez ainsi attendue , et que vous m'avez fourni un moyen si facile de payer à votre justice tant de dettes dont je me trouve chargée ? Vous n'avez pas voulu me perdre comme des millions d'autres ; et bien loin de me traiter comme eux dans toute la rigueur de vos jugements , vous vous relâchez en quelque sorte pour moi de tous vos droits. A combien de pécheurs et de pécheresses , moins coupables que moi , avez-vous refusé ce temps de pénitence , et quelle proportion y a-t-il entre cette pénitence que votre Eglise m'impose , et toutes les infidélités de ma vie ? Mais plus vous m'épargnez , mon Dieu , moins je m'épargnerai moi-même ; et plus vous usez d'indulgence envers une misérable créature pour lui faciliter la juste réparation qu'elle vous doit , plus j'userai de sévérité pour vous rendre , non pas toute la gloire que je vous ai ravie , et qui vous est due , mais toute celle au moins que je suis en état de vous procurer. Que n'ai-je été toujours animée de ce sentiment ! je n'aurois point tant écouté mille prétextes , que l'esprit du monde , que la nature corrompue , que ma foiblesse et mon amour-propre me suggéroient. Mais si je n'ai pas profité du passé , vous voyez , Seigneur , la résolution où je suis de ne laisser rien échapper du présent , ni de l'avenir , autant qu'il vous plaira de me donner encore de jours. Daignez , mon Dieu , me confirmer dans cette heureuse disposition ; et comme votre grâce me l'inspire , qu'elle m'aide à la soutenir. Ainsi soit-il.

INSTRUCTION POUR LA SECONDE FÊTE DE PAQUES.

SUR LES DEUX DISCIPLES QUI ALLÈRENT A EMMAÛS.

L'Evangile nous parle de deux disciples qui s'en allèrent à un bourg nommé Emmaüs¹, et il nous les représente en trois dispositions dangereuses. Ils ne croyoient plus que foiblement en Jésus-Christ , ils n'espéroient presque plus en lui , et , par une suite nécessaire , ils ne lui étoient plus guères attachés. Mais ce Dieu Sauveur se joignant à eux sur le chemin d'Emmaüs , et s'entretenant avec eux , raffermir leur foi , ranime leur espérance , et rallume enfin toute l'ardeur de leur charité. Nous pouvons tirer de là de très-solides leçons pour nous-mêmes , et nous en faire une juste application.

¹ Luc., 24.

§ I. Comment Jésus-Christ raffermît la foi des deux disciples.

La foi de ces disciples n'étoit plus qu'une foi chancelante et foible, depuis qu'ils avoient vu leur maître condamné à la mort, et livré au supplice honteux de la croix. Ils avoient de la peine à se persuader qu'un homme traité de la sorte, et mort si ignominieusement, pût être ce Messie qu'ils attendoient, ce Messie qui devoit sauver Israël, ce Messie dont ils s'étoient formé de si hautes idées. Voilà ce que nous pouvons appeler le désordre ou le scandale de leur foi. Car c'est, au contraire, pour cela qu'ils devoient croire en Jésus-Christ : c'est, dis-je, parce qu'ils l'avoient vu mourir dans l'opprobre et crucifié. Ainsi, de ce qui devoit être pour eux un motif de créance et de foi, ils se faisoient un obstacle à la foi même. Ils commençoient à douter et à ne plus croire, par la même raison qui eût dû les déterminer à croire; et le mystère de la croix leur devenoit, comme aux Juifs incrédules, un sujet de trouble : au lieu que s'ils eussent bien raisonné, c'étoit le mystère de la croix qui devoit les rassurer et les confirmer.

Que fait donc le Fils de Dieu ? Il leur reproche leur aveuglement, et les convainc par trois arguments invincibles, capables de confondre leur incrédulité et la nôtre.

I. Il leur montre que tous les prophètes qui avoient parlé du Messie, après l'avoir si hautement exalté, et l'avoir annoncé comme le libérateur d'Israël, avoient en même temps déclaré qu'il souffriroit tout ce qu'en effet il avoit souffert. Il leur fait le dénombrement de toutes ces prophéties où se trouvoient marquées si distinctement et en détail les différentes circonstances de son supplice, le jour de sa mort, le prix donné à celui qui l'avoit vendu, l'emploi qu'on avoit fait de cet argent, le partage de ses habits, le fiel et le vinaigre qu'on lui avoit présenté à boire, et le reste. D'où il les oblige à conclure que leur incrédulité est non-seulement mal fondée, mais absolument insensée et déraisonnable, puisqu'il s'ensuivoit de là que s'il n'avoit pas été trahi et livré, s'il n'avoit pas été comblé et rassasié d'opprobres, s'il n'avoit pas été condamné et attaché à la croix, il ne seroit pas celui qu'avoient prédit les prophètes, ou que ces prophètes se seroient trompés à son égard, leurs prophéties n'ayant pas été accomplies dans sa personne. Contradiction dont leur foi eût dû être ébranlée et scandalisée. Mais parce que ce Dieu Sauveur avoit enduré la mort et le tourment de la croix, tout s'accordoit parfaitement et se concilioit. Les oracles étoient vérifiés; il ne manquoit rien à l'accomplissement des Ecritures; on voyoit dans lui ce Messie, d'une part victorieux et triomphant, et de l'autre sacrifié et immolé; d'une part le plus beau des enfants des hommes, et de l'autre meurtri et

défiguré ; d'une part le Dieu de gloire, et de l'autre l'homme de douleurs : preuve convaincante et sans réplique.

II. Il les fait souvenir que lui-même, qui avoit mis fin à la loi et aux prophètes, il leur avoit parlé plus d'une fois de son crucifiement et de sa mort ; qu'il les en avoit avertis par avance, et qu'il les y avoit ainsi préparés, afin que dans le temps ils n'en fussent point surpris, et qu'ils rappelaient la mémoire de tout ce qu'il leur avoit dit. Rien donc ne devoit plus les fortifier que de voir toutes ces prédictions si ponctuellement exécutées : comme, au contraire, rien n'eût dû les jeter dans une plus grande incertitude, ni ne les eût fait douter avec plus de fondement, que s'il étoit mort d'une autre manière, et qu'il n'eût pas été exposé à une pareille persécution, ni à tant d'indignités. Et, en effet, après leur avoir dit expressément : *Nous allons à Jérusalem, et tout ce que les prophètes ont écrit du Fils de l'Homme s'accomplira ; on le livrera aux Gentils, on le couvrira d'ignominie, on lui crachera au visage, il sera flagellé, et ensuite on le mettra en croix*¹ ; après, dis-je, leur avoir tenu ce langage, si l'événement n'y eût pas répondu, qu'eussent-ils pu penser de lui ? et, bien loin de le reconnaître pour le Messie, n'eussent-ils pas eu sujet de juger qu'il n'étoit pas même prophète ? Mais, par une règle tout opposée, ayant été eux-mêmes témoins de ce qui s'étoit passé, ayant su la prédiction, l'ayant entendue de sa bouche, et la comparant avec le succès où rien n'étoit omis de tout ce qu'elle contenoit, n'avoient-ils pas en cela de quoi les soutenir, de quoi les consoler, et ne devoient-ils pas dire : Voilà justement ce que notre maître nous avoit marqué ; toutes ces paroles étoient véritables, et c'est sans doute l'envoyé de Dieu ? Tellement que c'étoit dans eux une extrême folie et l'aveuglement le plus grossier, de prendre de là même un scandale directement contraire, non-seulement à la foi, mais au bon sens et à la raison.

III. Indépendamment des anciennes prophéties et de ses propres prédictions, il leur fait entendre et leur explique *comment il étoit nécessaire que le Christ souffrît, et que par ses souffrances il entrât dans sa gloire*². Nécessaire qu'il souffrît, parce qu'il devoit satisfaire à Dieu, parce qu'il devoit réformer le monde, parce qu'il devoit nous donner l'exemple, parce qu'il devoit être, en nous servant de modèle, notre règle, notre soutien, notre consolation. Nécessaire que par ses souffrances il entrât dans sa gloire, parce qu'une des marques de sa divinité devoit être de parvenir, par l'humiliation de la croix, à la possession de toute la gloire dont un Dieu est capable. Ce moyen si singulier et si disproportionné ne convenoit qu'à Dieu, et surpassoit toutes les vues et toutes les forces de l'homme. Démon-

¹ Luc., 18. — ² Luc., 24.

stration encore plus sensible pour nous et plus touchante que pour les disciples d'Emmaüs, puisque nous voyons dans l'effet ce qu'ils ne faisoient que prévoir dans l'avenir. Jésus - Christ est monté au plus haut des cieux, et, par la voie de la tribulation et de la confusion, il est arrivé au comble de la félicité et de la gloire. Si tout cela ne sert pas à rendre notre foi plus ferme, ne peut-on pas nous dire à nous-mêmes : *O hommes aveugles et incrédules* ¹ !

Quoi qu'il en soit, voilà le caractère de l'incrédulité, qui a été le vice de tous les siècles, et qui n'est encore que trop commune dans ces derniers âges. Combien sur le fait de la religion y a-t-il, jusqu'au milieu du christianisme, de gens incertains et indéterminés? combien y en a-t-il de lents et de tardifs à croire? combien d'ignorants et de grossiers dans les choses de Dieu? combien même d'absolument impies et libertins? Or, à bien examiner les principes les plus ordinaires qui les font penser, juger, douter, décider, parler, on trouvera souvent que ce qui altère leur foi, c'est cela même qui devrait l'augmenter; que ce qui trouble leur foi, c'est cela même qui devrait la calmer; que ce qui les détache de la foi, c'est cela même qui devrait les y attacher. Une simple explication des choses, s'ils vouloient l'écouter avec docilité, et déposer pour quelques moments leurs vains préjugés, leur ouvreroit les yeux, et leur feroit apercevoir l'erreur qui les séduit.

Demandons à Dieu le don de la foi : car c'est un don de Dieu, et l'un des plus grands dons. Conservons-le avec tout le soin possible, et ne nous le laissons pas enlever par des opinions tout humaines, qui n'ont d'autre fondement ni d'autre attrait que leur nouveauté, pour engager les esprits frivoles et remplis d'eux-mêmes. Tenons-nous en aux prophètes et à l'ancienne doctrine de l'Eglise. Afin d'exciter souvent notre foi et de la réveiller, formons - en de fréquents actes; et s'il nous vient des difficultés, faisons-nous instruire; mais pour l'être, écoutons avec attention, avec soumission, sans obstination. Au contraire, ne prêtons jamais l'oreille à tout ce qui pourroit blesser la foi. Ces sortes de discours sont toujours pernicieux et très-nuisibles à ceux mêmes qui n'y veulent pas déferer. Il est rare que les âmes les plus fidèles n'en remportent pas certaines impressions, qu'elles ont de la peine à effacer, et dont il est aussi difficile de se défaire, qu'il est aisé de les prendre.

Entre tous les articles de notre foi, tâchons surtout à nous bien pénétrer de cette vérité essentielle, qu'il a fallu que Jésus-Christ endurât toutes les ignominies et toutes les douleurs de sa passion, avant que de recevoir la gloire de sa résurrection. Cette pensée nous

¹ *Luc.*, 24.

préservera d'un double scandale. Car le monde naturellement se révolte contre une religion qui nous propose pour objet de notre culte un Dieu crucifié : mais plus nous comprendrons ce mystère des souffrances et des humiliations de notre Dieu, plus nous le trouverons adorable. Il y a encore un autre scandale qui n'est que trop commun : c'est d'être surpris de voir sur la terre la plupart des gens de bien dans l'affliction, et en particulier de nous y voir nous-mêmes ; mais du moment que nous aurons une foi vive de l'obligation où étoit Jésus-Christ même de subir la mort, et la mort de la croix, pour entrer dans une vie éternellement glorieuse, nous nous estimerons heureux d'avoir part à son calice, nous reconnoissons en cela une providence et une miséricorde toute spéciale sur nous ; nous nous confondrons des plaintes et des murmures où nous nous sommes portés ; et nous appliquant les paroles du Fils de Dieu, nous nous écrierons : *O infidèles et insensés ! ne falloit-il pas que le Christ lui-même souffrît, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire* ¹.

§ II. Comment Jésus-Christ ranime l'espérance des deux disciples.

La foi des deux disciples étant devenue si foible et si chancelante, c'étoit une conséquence nécessaire que leur espérance s'affoiblit à proportion. Ils avoient espéré en Jésus-Christ ; mais on peut dire qu'ils n'espéroient plus, ou qu'ils n'espéroient qu'imparfaitement. Ils avoient espéré, comme ils le témoignent eux-mêmes : *Nous espérons* ² ; mais ils n'espéroient plus, ou ils n'espéroient qu'imparfaitement ; car si leur espérance eût toujours été la même, ils n'eussent pas dit seulement : Nous espérons ; mais ils auroient ajouté : Nous espérons encore, et nous sommes sûrs que notre attente ne sera point trompée. Ce n'est plus là leur disposition : pourquoi ? parce qu'il y avoit deux erreurs dans leur espérance, l'une par rapport au fond, et l'autre par rapport au temps.

I. Erreur par rapport au fond. Ils espéroient que Jésus-Christ rétablirait le royaume temporel d'Israël, qu'il délivrerait les Juifs de la servitude où ils étoient réduits ; qu'il remettrait toute la nation dans la gloire et dans l'éclat où ils avoient été ; qu'il les comblerait de prospérités, et les rendrait puissants dans le monde : voilà ce qu'ils avoient conçu, et ce qu'ils s'étoient promis de lui. Or en cela leur espérance étoit une espérance mondaine et toute terrestre. Espérance qui n'avoit point Dieu pour objet, qui ne s'élevoit point au-dessus de l'homme, qui n'alloit point au solide bonheur ; mais qui s'attachoit à des biens périssables, au lieu de chercher avant toutes choses le royaume de Dieu et sa justice. Espérance qui tenoit encore du ju-

¹ Luc., 24. — ² Ibid.

daïsme , et n'avoit rien de la loi de grâce. De sorte qu'ils étoient par-là semblables à ces Israélites qui avoient soupiré après les oignons d'Égypte , qui avoient méprisé la manne du ciel , et s'étoient dégoûtés des viandes délicates que Dieu leur préparoit dans le désert. Espérance qui les rendoit tout charnels , comme ces anciens Juifs , au goût desquels Dieu s'étoit accommodé , ne leur promettant que la fertilité de leurs moissons , que l'abondance du blé et du vin , que la défaite de leurs ennemis , en un mot , que des avantages humains. Mais par-dessus tout , espérance fausse et erronée : car Jésus-Christ leur avoit fait expressément entendre que son royaume ne seroit pas de ce monde. Il devoit les délivrer , mais de leurs péchés , et non point de la servitude des hommes. Il ne s'étoit point engagé à les rendre heureux dans la vie , puisque au contraire il leur avoit dit : *Si quelqu'un veut venir après moi , qu'il porte sa croix , et qu'il me suive* ¹. Bien loin de leur promettre des prospérités sur la terre , il ne leur avoit annoncé que des souffrances. En quoi donc consistoit leur erreur ? En ce qu'ils confondoient les choses , interprétant d'un royaume temporel et visible ce qui n'étoit vrai que d'un royaume spirituel et intérieur , et ne comprenant pas la nature des biens que la venue de Jésus-Christ et sa mission leur devoient procurer.

N'est-ce pas là ce qui nous arrive à nous-mêmes ? Nous espérons en Dieu , mais si nous nous consultons bien , et si nous démêlons bien les vrais sentiments de notre cœur , nous trouverons que nous n'espérons en Dieu que dans la vue des biens de cette vie , que dans la vue d'une fortune passagère , que dans la vue de mille choses que nous attendons de lui , mais qui n'ont nul rapport à lui. Nous espérons en Dieu : mais nous ne l'espérons pas lui-même , ou du moins nous ne l'espérons pas lui-même préférablement à tout ; et loin d'espérer en lui de la sorte , nous le faisons servir indignement à nos espérances mondaines , n'espérant en lui que pour satisfaire nos désirs corrompus , et pour venir à bout de nos plus injustes prétentions.

De là vient que , quand nous voyons ces espérances frustrées , nous commençons à perdre confiance en Dieu , et que nous disons comme les disciples d'Emmaüs : *Nous espérions*. J'espérois que servant Dieu avec quelque fidélité , il auroit soin de moi , qu'il m'assisteroit , qu'il me protégeroit , qu'il me délivreroit de la persécution de mes ennemis. J'espérois qu'ayant recours à lui ; il écouterait mes prières , il seconderoit mes desseins , il bénirait mes entreprises : mais rien de tout cela ; et après tant de vœux , je me trouve encore dans le même état. Au lieu de dire : J'espérois que , m'attachant à Dieu , je recevois de lui de puissants secours pour opérer mon salut et pour acquérir les

¹ *Matth.*, 16.

vertus ; j'espérois, ou qu'il écarteroit de moi les tentations, qui m'attaquent, ou qu'il m'aideroit à les surmonter (espérances solides , espérances infaillibles , puisqu'elles sont fondées sur la parole de Jésus-Christ) ; au lieu, dis-je , de parler ainsi , on tient dans le secret du cœur un langage tout contraire : J'espérois qu'en prenant le parti de la piété , je passerois des jours tranquilles , et à couvert des orages du siècle ; j'espérois y avoir plus de douceurs et plus d'agrémens. *Nous espérons* : marque donc que nous n'espérons plus : et pourquoi ? parce que nous espérons mal , c'est-à-dire que nous n'avions qu'une espérance trompeuse et mal conçue.

Non , mes Frères , dit saint Augustin , qu'aucun de nous ne se promette une félicité temporelle parce qu'il est chrétien. Jésus-Christ ne nous a point admis parmi ses disciples à cette condition. Quand un soldat s'enrôle dans une milice , on ne lui dit point qu'il vivra bien à son aise , qu'il sera bien traité , bien logé , bien couché ; mais on l'avertit qu'il faut agir , fatiguer , s'exposer ; et comme il s'y attend , il n'est point étonné des marches pénibles qu'on lui fait faire , ni des périls où on l'engage. Nous sommes les soldats de Jésus-Christ : ce divin conquérant des âmes nous a enrôlés dans sa sainte milice , non pas pour amasser des richesses , non pas pour parvenir à de hauts rangs ni pour être grands selon le monde , non pas pour jouir de toutes nos commodités , mais pour nous sanctifier , mais pour détruire dans nous le péché , mais pour combattre nos vices et nos passions , mais pour avoir part à ses souffrances et à ses humiliations. Il est vrai qu'il nous a en même temps promis un bonheur et une récompense ; mais ce bonheur et cette récompense , non plus que son royaume , ne sont pas de ce monde. Voilà ce qu'il nous a cent fois répété dans son Evangile , et sur quoi nous avons dû compter. Par conséquent , quoi que nous ayons à soutenir de fâcheux selon la nature et dans la vie présente , nous n'en devons point être surpris ni déconcertés ; et c'est même ce qui doit donner à notre espérance un nouvel accroissement et un nouveau degré de fermeté.

II. Une autre erreur des deux disciples fut à l'égard du temps. Le Fils de Dieu leur avoit prédit qu'il ressusciteroit le troisième jour ; ce troisième jour n'étoit pas encore passé , et ils ne laissent pas de témoigner déjà leur impatience : *Nous voici* , disent-ils , *au troisième jour que toutes ces choses sont arrivées , sans que nous ayons rien vu* ¹. Ce n'est pas , ajoutent-ils , que quelques femmes n'aient été avant le jour au sépulcre , et qu'elles ne nous aient rapporté que le corps n'y étoit plus. Quelques-uns de nous y sont aussi allés , et ont en effet trouvé les choses comme les femmes les avoient dites. Tout cela de-

¹ Luc., 24.

voit relever leur espérance , et les conforter : mais leur empressement l'emporte sur tout cela , et au lieu d'attendre en paix et avec persévérance , ils s'inquiètent et se découragent.

Telle est encore la disposition de la plupart des chrétiens. Nous espérons en Dieu ; mais nous ne savons ce que c'est que d'attendre avec tranquillité et en repos l'accomplissement des promesses de Dieu. Nous voulons que Dieu nous exauce tout d'un coup. Nous nous lassons de lui demander si souvent et si longtemps , et le moindre délai nous rebute : comme si la persévérance n'étoit pas une condition nécessaire de la prière pour obtenir les grâces du ciel , comme si ces grâces divines ne valoient pas bien celles que nous attendons de la part du monde , et que nous sommes si constants à poursuivre et à rechercher ; comme si Dieu n'étoit pas le maître de ses dons , et que ce ne fût pas à lui de juger en quel temps et en quelles conjonctures il est à propos de les répandre sur nous.

Confions-nous en la bonté de notre Dieu , et laissons agir sa providence , sans entreprendre de lui prescrire aucun terme. S'il tarde à nous répondre , demeurons en patience , et réprimons les mouvements précipités de notre cœur. Voilà le grand principe , et en quoi nous devons au moins imiter la conduite de Dieu même à notre égard. Nous nous plaignons qu'il y a tant d'années que nous lui demandons telle grâce , et que nous ne l'avons pu encore obtenir ; mais lui-même , combien y a-t-il d'années qu'il nous sollicite , qu'il nous appelle , qu'il nous presse intérieurement de renoncer à cette passion , de lui sacrifier cette inclination , de nous défaire de cette habitude , de changer de vie , et de travailler à une sainte réformation de nos mœurs ? combien de fois s'est-il fait entendre là-dessus au fond de notre âme , et combien de fois nous a-t-il fait entendre la voix et les exhortations de ses ministres ? Lui avons-nous accordé ce qu'il vouloit de nous ? n'avons-nous point différé ? ne différons-nous pas tous les jours ? et néanmoins se rebute-t-il ? cesse-t-il ses poursuites ? nous abandonne-t-il à nous-mêmes ? ne devrait-il pas être plus fatigué de nos retards , que nous des siens ? Car enfin les siens ne tendent , selon les vues de sa sagesse , qu'à notre bien et à notre salut ; mais les nôtres , par une obstination opiniâtre et presque insurmontable , ne vont qu'à le déshonorer et à nous perdre. Régions-nous sur ce modèle. Soyons patients envers Dieu , comme il l'est envers nous. Dès que nous persévérons , il n'y a rien que nous ne puissions espérer de sa miséricorde.

§ III. Comment Jésus-Christ rallume la charité des deux disciples.

De l'affoiblissement de la foi et de l'espérance , suit enfin le relâchement de la charité. Ces deux disciples avoient aimé Jésus - Christ ;

c'étoit à eux , comme aux autres , que cet Homme - Dieu avoit dit : *Mon Père vous aime , parce que vous m'aimez* ¹. Ils avoient dans les rencontres montré du zèle pour ce Dieu Sauveur : mais ce zèle , autrefois si ardent , paroissoit tout refroidi. Ils étoient tristes : cette tristesse n'étoit qu'un dégoût qui leur avoit pris de son service , qu'un chagrin secret de s'être engagés à le suivre , qu'une sécheresse de cœur , qu'un abattement d'esprit ; et rien de plus opposé qu'une pareille désolation à la ferveur de l'amour de Dieu et de la piété chrétienne. Etat malheureux , quand on ne prend par soin de s'en relever , qu'on ne fait nul effort pour cela. L'on y succombe lâchement , et l'on quitte tout. Etat dangereux pour les âmes foibles , et peu expérimentées dans les choses de Dieu : c'est la tentation la plus commune et la plus forte dont se sert le démon pour attaquer les personnes qui commencent à marcher dans la voie du salut , et pour les renverser. Etat pénible pour une âme fidèle qui veut s'y soutenir ; mais aussi état d'un très-grand mérite pour elle , lorsque , l'envisageant comme une épreuve , et s'estimant heureuse d'avoir cette occasion de marquer à Dieu son attachement inviolable , elle porte avec courage toutes les aridités , tous les ennuis , et avance toujours du même pas et avec la même résolution.

Comment le Fils de Dieu ranime-t-il ces disciples affligés et tout abattus ? comment rallume-t-il dans leur cœur le feu de son amour ? En trois manières et par trois moyens.

I. Par ses discours. Il se joint à eux , il se mêle dans leur conversation , il s'accommode à leur disposition présente , il se fait voyageur comme eux , et marche au milieu d'eux ; il leur parle , il les interroge , il leur répond. Cependant sa grâce agit secrètement , il s'insinue peu à peu dans leurs esprits. Autant de paroles qu'il prononce , ce sont autant de traits enflammés qui les touchent , qui les percent , qui les brûlent d'une ardeur toute nouvelle. C'est ce qu'ils témoignèrent bien dans la suite , quand ils vinrent à le reconnoître : *Que ne sentions-nous pas ?* se disoient-ils l'un à l'autre , *et dans quels transports étions-nous , pendant qu'il nous entretenoit* ² ? Ainsi se vérifia ce qu'avoit dit à Dieu le Prophète royal : *Votre parole , Seigneur , est une parole de feu , et du feu le plus vif et le plus pénétrant* ³. Ainsi ces deux disciples éprouvèrent-ils par avance ce que tous les Saints depuis eux ont éprouvé , et ce que nous a si bien marqué l'un des hommes les plus versés dans la vie intérieure ⁴ , lorsqu'il nous représente les douceurs que goûte une âme en s'entretenant avec Dieu. Il n'y a point de peine si amère qui ne s'adoucisse dans ces communications divines , ni d'ennui qui n'y trouve son soulagement et sa consolation.

¹ Joan., 16. — ² Luc., 24. — ³ Psalm. 118. — ⁴ Gerson.

II. Par la pratique des bonnes œuvres. Quand ils sont arrivés au bourg d'Emmaüs, Jésus-Christ fait semblant de vouloir passer outre et aller plus loin, et par-là il leur présente une occasion d'exercer envers lui l'hospitalité. Ils l'exercent en effet : ils le pressent de demeurer avec eux ; ils lui remontent qu'il est déjà tard, et que le jour commence à tomber. Parce qu'il ne se rend pas d'abord, ils lui font de nouvelles instances, et ils vont même jusqu'à lui faire une espèce de violence, tant ils souhaitent de le retenir. Il ne s'étoit pas encore fait connoître à eux ; ils ne le regardoient que comme un voyageur, et ce ne fut pas sans une providence particulière de cet Homme-Dieu, qui vouloit épurer leur charité, et qu'elle en devint plus méritoire. Car s'ils l'eussent connu pour leur maître, ce n'eût pas été proprement une charité de l'arrêter ; leur seul intérêt les y eût portés. S'il se fût invité de lui-même, ou que sans nulle résistance il eût accepté leur première invitation, leur charité eût encore moins paru. Mais elle éclate tout entière dans l'empressement qu'ils lui témoignent, jusqu'à l'obliger, en quelque sorte malgré lui, de rester. Aussi ne fut-elle pas sans récompense. Lorsqu'il marchoit avec eux, remarque saint Grégoire pape, et qu'il leur expliquoit les divines Ecritures, ils ne purent découvrir qui il étoit ; mais dans le repas qu'ils lui avoient offert, et qu'ils firent ensemble, il se déclara enfin, et les combla de joie en se faisant reconnoître.

III. Par l'usage de la divine Eucharistie. Car ce fut *dans la fraction du pain*, c'est-à-dire, selon le langage de l'Ecriture, dans la communion, *qu'ils reconnurent Jésus-Christ*¹. Ils le reconnurent, dis-je, dans cette sainte action, et en le reconnoissant ils se souvinrent de l'amour qui l'avoit engagé à instituer pour eux et pour tous les fidèles l'adorable sacrement de son corps. Ce souvenir les toucha, et réveilla dans leurs cœurs les sentiments d'un amour tendre et affectueux. Mais, de plus, ils sentirent dans leur âme les opérations salutaires de ce sacrement de vie et ses admirables effets, dont le premier est le renouvellement de la charité de Dieu, la ferveur de ce divin amour, l'union avec Jésus-Christ. Car il est certain que c'est surtout dans la communion que s'accomplit ce que disoit le Sauveur du monde parlant de lui-même : *Je suis venu sur la terre pour y répandre le feu*². Son intention, et le principal dessein qu'il se propose en se donnant à nous dans le sacré mystère, est de nous embraser de son amour, d'entretenir dans nous le feu de son amour, de nous attacher éternellement à lui par l'amour. Delà ce zèle et cette sainte précipitation des deux disciples, qui tout-à-coup se lèvent, retournent à Jérusalem, annoncent aux autres disciples la résurrection de

¹ Luc., 24. — ² Luc., 12.

leur maître, protestent hautement qu'ils l'ont vu eux-mêmes, et sont prêts, au péril de leur vie, à en rendre partout témoignage. Or ce sont ces trois mêmes moyens dont nous devons nous servir pour renouveler en nous la ferveur de notre dévotion et de notre amour envers Dieu. Pourquoi y a-t-il parmi nous tant de chrétiens lâches, tièdes et indifférents, n'ayant nul goût pour le service de Dieu, et ne s'affectionnant à aucun exercice de religion? En voici les trois raisons les plus communes.

1. De quoi s'entretient-on communément, de quoi parle-t-on? Nos conversations ont-elles ce caractère que demandoit saint Paul, c'est-à-dire ressentent-elles la piété? montrent-elles que nous sommes chrétiens? A nous entendre raisonner et discourir pendant les heures entières, pourroit-on distinguer quelle foi nous professons? Sont-elles, encore une fois, ces conversations mondaines, telles que les vouloit l'Apôtre, quand il disoit aux premiers chrétiens : Qu'on n'entende point entre vous des paroles libres, et capables de blesser les oreilles chastes, car ces sortes de discours ne conviennent point à la sainteté de votre vocation; mais que vos paroles soient des paroles d'actions de grâce. Comme si l'Apôtre leur eût dit : Entretenez-vous souvent des obligations que vous avez à Dieu, des grâces que vous avez reçues de Dieu, des miséricordes dont il vous a prévenus, de la patience avec laquelle il vous a supportés; car voilà de quoi doivent parler les Saints. Est-ce ainsi que l'on converse dans le monde? est-ce sur cela que roulent ces longs et fréquents discours on l'on consume les journées et où l'on perd le temps? Encore si l'on n'y perdoit que le temps; mais on y offense le prochain par des railleries piquantes, par des médisances pleines de malignité, quelquefois par de vraies calomnies; mais du moins on s'y dissipe, et l'on s'y remplit l'imagination de mille idées vaines et toutes profanes, de mille bagatelles et de mille maximes d'autant plus contraires à la religion et au culte de Dieu, qu'elles sont plus conformes à l'esprit du siècle.

Après cela faut-il s'étonner si nous vivons dans une si grande indifférence et une si grande froideur pour Dieu? Comment l'aimons-nous de cet amour sensible qu'ont eu les Saints, quand on ne pense jamais à lui, qu'on ne parle jamais de lui, qu'on n'en entend jamais parler, qu'on évite même ces sortes d'entretiens comme ennuyeux et importuns? Il y auroit bien plus lieu d'être surpris que la ferveur de notre dévotion pût avec cela subsister et ne pas s'éteindre. Car voici l'ordre : comme les mauvais discours corrompent les bonnes mœurs, aussi les pieux entretiens réforment les mœurs les plus corrompues, et raniment les âmes les plus languissantes. Si donc nous nous trouvons dans cet état de langueur où Dieu, par une juste pu-

nition , permet que nous tombions , au lieu de nous épancher là-dessus en des plaintes inutiles , allons au remède , cherchons quelqu'un avec qui nous puissions nous entretenir de Dieu ; formons de saintes liaisons avec les personnes que nous savons être plus attachées à Dieu , et plus disposées à nous parler de Dieu ; rendons-nous assidus à entendre la parole de Dieu , et alors nous sentirons dans le cœur ce que sentirent les disciples d'Emmaüs , et nous nous écrierons comme eux : De quelle ardeur mon âme est - elle embrasée ? C'est par-là que l'esprit de Dieu se communique ; c'est par-là que saint Augustin , selon qu'il le rapporte lui - même dans ses Confessions , fut intérieurement ému et changé. De l'abondance du cœur la bouche parle ; et à mesure que la bouche parle , le cœur se remplit du sujet qui l'occupe , et sur quoi il s'explique.

2. Outre qu'on ne s'entretient point assez de Dieu , on ne pratique point assez les bonnes œuvres du christianisme et propres de la condition où l'on est engagé. Car de même que la foi est morte sans les œuvres , et que les œuvres , pour ainsi dire , sont l'âme de la foi , de même la charité séparée des œuvres s'amortit , et c'est une illusion de croire qu'on la puisse conserver sans en faire aucun acte. Les bonnes œuvres en sont l'aliment ; et comme le feu s'éteint dès qu'il n'a plus de matière , et qu'il lui en faut sans cesse fournir , si l'on ne donne à la charité sa nourriture , et qu'on la laisse oisive et dépourvue de saintes pratiques , elle se ralentit , et perd bientôt toute sa vertu. On entend dire à tant de personnes qu'ils voudroient avoir plus de dévotion qu'ils n'en ont ; mais comment en auroient-ils , ne faisant rien de tout ce qui est nécessaire pour l'exciter ? Qu'ils s'adonnent , selon que leur état le permet , aux œuvres de la miséricorde chrétienne ; qu'ils soulagent les pauvres , qu'ils consolent les malades , qu'ils visitent les prisonniers , qu'ils soient bienfaisants envers tout le monde , et ils verront si Dieu , touché de leurs aumônes et de leurs soins officieux à l'égard du prochain , ne répandra pas dans leur esprit de nouvelles lumières qui les éclaireront , et dans leur cœur de nouvelles grâces qui les retireront de l'assoupissement où ils étoient. Mais en vain espérons-nous de telles faveurs de la part de Dieu , tandis que nous mènerons une vie paresseuse et inutile , tandis que nous aurons un cœur dur et insensible aux misères d'autrui , tandis que nous manquerons aux devoirs les plus essentiels de la société humaine.

3. Enfin , on n'approche point assez du sacrement de Jésus-Christ et de sa sainte table , et c'est la dernière cause du refroidissement de la piété et de la charité dans les âmes. Ce divin sacrement est le pain qui doit réparer nos forces et nous soutenir ; c'est le remède

qui doit guérir nos maladies spirituelles et nous rétablir ; c'est la source de toutes les grâces , et par conséquent de la dévotion. Pourquoi les premiers chrétiens étoient-ils si fervents, et d'où leur venoit cette intrépidité, cette joie même et cette allégresse avec laquelle ils couroient au martyre et versaient leur sang pour Dieu ? C'est qu'ils avoient le bonheur de communier tous les jours. Dans la suite des siècles , ce fréquent usage de la communion a été négligé : par cette négligence si pernicieuse, l'iniquité peu à peu a prévalu dans le monde ; et plus l'iniquité s'est accrue , plus la charité s'est relâchée. Il n'y a rien en cette triste décadence que de très-naturel. Si vous refusez au corps les viandes dont il se nourrit , faute de soutien il n'a plus de vigueur , et tombe dans une mortelle défaillance ; et dès que vous ôtez à l'âme cette viande céleste que Jésus-Christ lui a préparée, elle doit devenir, pour m'exprimer de la sorte, toute sèche et toute aride. Voilà de quoi nous n'avons que trop de témoignages. On se contente de communier une fois dans l'année ; du moins on pense en avoir beaucoup fait , si l'on ajoute à cette communion pascale quelques autres communions très-rares et en très-petit nombre. On est bien aise d'avoir des prétextes pour s'éloigner de l'autel du Seigneur , et l'on porte même l'illusion jusqu'à s'en faire un mérite et une vertu. De là dans l'Eglise de Dieu cette désolation presque universelle que nous déplorons , et qui est en effet si déplorable.

Profitons de l'exemple des deux disciples en qui la présence du Fils de Dieu produisit de si heureux changements. Prions ce Dieu Sauveur qu'il nous ressuscite avec lui , en ressuscitant notre foi, notre espérance, notre charité ; car c'est en cela que consiste présentement notre résurrection selon l'esprit, et c'est cela même qui nous mettra en état d'obtenir un jour cette résurrection glorieuse selon le corps, laquelle doit être la consommation de la béatitude éternelle des élus. Ainsi soit-il.

INSTRUCTION POUR L'OCTAVE DU TRÈS-SAINT SACREMENT.

I. Entrons dans l'esprit de l'Eglise, et comprenons bien ce qu'elle se propose dans la fête du Saint-Sacrement. Elle veut rendre au corps de Jésus-Christ un culte particulier, et c'est aussi la fin que nous devons nous-mêmes avoir en vue dans cette grande solennité. Appliquons-nous sérieusement et saintement aux moyens que nous fournit pour cela notre religion. Car rien ne nous doit être plus vénérable que le corps de Jésus-Christ, de quelque manière que nous le considérons, soit par rapport à lui-même, puisqu'il est uni au Verbe

divin ; soit par rapport à nous , puisqu'il est la victime de notre salut , et qu'il doit être jusqu'à la fin des siècles la nourriture de nos âmes.

II. Nous avons une obligation de l'honorer d'autant plus étroite , qu'outre les traitements indignes qu'il reçut pour nous dans sa passion , il en reçoit encore tous les jours de plus humiliants dans l'Eucharistie , par l'abus que les hommes font de ce redoutable mystère. Comprendons donc bien que le dessein de l'Eglise, dans cette octave, est de faire à Jésus-Christ une réparation publique de tous ces outrages : et concevons en même temps que c'est à nous en particulier de nous acquitter d'un devoir si important , puisque, ayant eu le malheur d'être du nombre de ces âmes infidèles qui ont souvent abusé de l'adorable Eucharistie, nous devons nous reconnoître devant Dieu comme personnellement coupables de ce que saint Paul appelle la profanation du corps du Seigneur.

III. Les hérétiques et les mauvais catholiques , quoique par différentes impiétés , déshonorent ce sacré corps dans le mystère même où il est continuellement immolé pour eux , et par conséquent où il devroit être l'objet de leur culte. Mais s'il est de notre zèle de réparer, autant qu'il nous est possible, les outrages faits au corps de Jésus-Christ par d'autres que nous, il est encore bien plus juste que nous travaillions à réparer ceux dont nous avons été spécialement les auteurs, et que nous devons éternellement nous reprocher. Car telle est la disposition où il faut que nous soyons : c'est-à-dire que nous devons être dans une disposition de pénitence et de zèle pour rendre au corps de Jésus - Christ tout l'honneur que nous lui avons refusé jusqu'à présent, et qui lui étoit dû par tant de titres. Pensée solide et touchante; pensée qui répond parfaitement aux vues de l'Eglise, et qui nous doit être toujours présente, si nous voulons célébrer cette fête en esprit et en vérité.

IV. Cependant il ne suffit pas que nous ayons ce zèle en général; mais pour en venir à la pratique et aux réparations particulières que Jésus-Christ attend de nous, elles se réduisent à deux chefs : l'un, qui regarde l'Eucharistie comme sacrement ; l'autre, qui la regarde comme sacrifice : le premier, fondé sur le mauvais usage que nous avons fait de la communion ; le second , sur la manière peu chrétienne avec laquelle nous avons tant de fois assisté au sacrifice de la messe. Car c'est à ce sacrifice et à ce sacrement que se rapportent tous les péchés dont nous nous sommes rendus coupables envers le corps de Jésus-Christ ; et par une miséricorde infinie de Dieu , c'est dans ce même sacrement et ce même sacrifice que nous trouvons de quoi lui en faire une pleine satisfaction. Toute autre satisfaction que nous

pourrions imaginer ne seroit ni égale à l'offense que nous avons commise, ni conforme aux inclinations de ce Dieu Sauveur, dont la gloire est inséparable de notre salut. Et voilà l'excellent secret que la religion nous enseigne. Voilà ce que nous devons désormais pratiquer avec toute la ferveur dont nous sommes capables. Secret qui consiste à honorer le corps de Jésus-Christ, par où nous l'avons si longtemps peut-être et si souvent profané.

§ I. Comment nous devons réparer les outrages que nous avons faits à la divine Eucharistie, considérée comme sacrement.

I. Souvenons-nous d'abord, mais avec une extrême douleur, de tant de communions peut-être sacrilèges, lorsqu'emportés par le torrent du monde nous vivions dans le désordre de nos passions, approchant des sacrements dans l'état d'une conscience dérégulée, et avec de secrètes attaches au péché. Quel outrage, ou, comme parle saint Cyprien, quelle violence ne faisons-nous pas au Fils de Dieu, en le recevant ainsi pour notre condamnation, lui qui vouloit être notre vie? Souvenons-nous au moins de tant de communions lâches, c'est-à-dire de tant de communions faites avec négligence et sans préparation : communions tièdes, auxquelles nous n'avons apporté qu'un esprit dissipé, qu'un cœur froid et indifférent; communions inutiles, qui n'ont produit nul changement en nous; parce qu'elles n'avoient été précédées de nulle épreuve de nous-mêmes; communions en vertu desquelles nous n'avons été ni plus réguliers, ni plus humbles, ni plus charitables envers le prochain. Pouvons-nous compter sur de telles communions, et avons-nous pu nous en faire un mérite auprès de Jésus-Christ? Enfin souvenons-nous de ces éloignements de la communion où nous nous sommes entretenus, et qui ont été si injurieux à Jésus-Christ; quand par indévotion, par insensibilité, par un attachement opiniâtre aux créatures, nous n'avons pas voulu faire le moindre effort pour surmonter les obstacles qui nous empêchoient de communier. N'étoit-ce pas mépriser ouvertement le corps de notre Dieu, quoique d'ailleurs l'esprit d'erreur, pour justifier notre conduite, nous suggérât assez de prétextes, surtout celui d'un faux respect, qui ne servoit qu'à nous endurcir davantage dans nos dérèglements?

II. Il s'agit de faire à Jésus-Christ une réparation authentique de tout cela, et nous ne le pouvons que par la communion même. Car, suivant trois belles maximes de saint Chrysostome, la communion sacrilège ne peut être réparée que par de saintes communions; la communion lâche, que par des communions ferventes; et les omissions volontaires de la communion, que par la fréquentation du divin sacrement, accompagnée de toutes les dispositions requises. Il faut

done que désormais notre plus grand désir soit d'en approcher ; notre plus grand soin, de nous y préparer ; et notre plus grande douleur, de tomber dans un état qui nous oblige à nous en éloigner. Il faut que nous ayons un exercice de préparation, auquel nous nous attachions inviolablement, et que l'un des motifs qui nous y engagent soit de réparer toutes nos profanations et toutes nos négligences passées. Chacun peut se prescrire à soi-même cet exercice, en le soumettant néanmoins à l'examen et au jugement d'un directeur. Quand nous nous le serons ainsi tracé nous-mêmes, nous y trouverons plus de goût, et nous y deviendrons plus fidèles. Quoi qu'il en soit, on ne doit point communément approcher de la sainte table, sans avoir pris quelque temps pour rentrer dans l'intérieur de son âme, sans avoir fait quelque réflexion ou quelque lecture sur le sujet de cette importante action, sans s'y être disposé par quelqu'œuvre de charité et de pénitence. L'intérêt de Jésus-Christ, dont nous nous sentirons touchés, nous rendra tout facile.

III. Mais de quelque méthode que nous usions, nous devons toujours communier avec humilité et avec amour, avec crainte et avec confiance, avec un profond respect, et un désir ardent de nous unir à Jésus-Christ. Car c'est là, c'est dans le juste tempérament de ces mouvements du cœur, contraires en apparence, mais en effet d'un merveilleux accord, que doit consister pour nous la sainteté de la communion. Ne séparons jamais l'un de l'autre. Que la crainte de communier indignement soit toujours comme le contre-poids du désir que nous avons de communier ; et que la confiance et l'amour soient toujours soutenus de l'humilité et du respect. Voilà en substance toute la perfection de la communion chrétienne. Mais, pour commencer à en faire l'épreuve, ne communions point dans cette octave que nous n'ayons fait auparavant à Jésus-Christ une amende honorable de toutes nos irrévérences, de toutes nos dissipations, de toutes nos tiédeurs, de tous nos scandales, de toutes les injures qu'il a eues à essayer de nous ; et que, dans ce dessein, nous ne nous soyons prosternés devant son autel.

IV. Allons à lui comme l'enfant prodigue alla à son père, contrits et pénitents, la tête baissée, et n'osant même lever vers lui les yeux pour le contempler. Disons - lui dans les mêmes sentiments de douleur et de confusion que ce fils ingrat et rebelle, mais enfin suppliant et soumis : Ah ! Seigneur, puis-je encore paroître en votre présence ? et par quel prodige de votre infinie bonté, souffrez-vous à vos pieds une âme criminelle, et lui permettez-vous d'approcher de votre sanctuaire ? J'ai péché, mon Dieu, j'ai tant de fois péché contre le ciel, contre vous, devant vous ! Oui, Seigneur. J'ai péché contre le ciel,

puisque je ne pouvois pécher contre vous sans pécher contre votre Père, contre votre divin Esprit, contre tout ce qu'il y a de bienheureux dans le ciel, qui s'intéressent à votre gloire. J'ai péché contre vous, et n'est-ce pas directement à vous que je me suis attaqué, en déshonorant votre corps, en ne lui rendant pas les hommages que je lui devois, en le profanant? Mais surtout, Seigneur, j'ai péché devant vous, sous vos yeux, à votre autel, à votre table.

V. Ajoutons : Dans le repentir qui me touche et le regret que me cause la vue de tant d'infidélités, je ne demande point, ô mon Dieu, que vous me mettiez encore au nombre de vos fidèles adorateurs. Je ne suis pas digne que vous me comptiez parmi vos enfants, ni que dans votre sacré banquet vous me communiquiez les mêmes grâces et me fassiez part des mêmes faveurs qu'à tant d'âmes pures et ferventes. Je ne le méritai jamais; jamais il n'y eut rien en moi qui pût m'élever à ces entretiens si doux, si tendres, si intimes, et même si familiers, dont il vous plaît de les gratifier. Mais, Seigneur, vous avez plus d'une bénédiction. Il y a dans votre royaume plusieurs places, et au même autel vous parlez et vous agissez différemment. Si cette différence n'est pas sensible aux yeux, elle l'est au cœur. Traitez-moi donc, mon Dieu, j'y consens, traitez-moi comme un esclave, et le dernier de vos esclaves. Mais souvenez-vous aussi que tout méprisable et tout vil qu'est un esclave, le maître lui accorde le pain nécessaire pour le nourrir. Voilà ce que j'attends de vous, et ce que je cherche auprès de vous. De quelque manière que vous vous comportiez du reste envers moi, je m'estimerai toujours heureux, et je regarderai comme un avantage inestimable, si vous daignez m'admettre à la participation de votre corps et de votre sang. Qu'oserois-je prétendre au-delà; et si même je ne savois combien vous êtes libéral et bienfaisant, oserois-je me flatter d'un tel retour de votre part, et concevoir en votre miséricorde une telle confiance?

VI. Disons encore : Que n'est-il, Seigneur, que n'est-il présentement en mon pouvoir de vous rendre tout l'honneur que je vous ai ravi! que ne puis-je autant relever votre culte que je l'ai profané et avili! que ne puis-je le répandre par toute la terre, et vous faire connoître, vous faire adorer, vous faire aimer dans tout l'univers! Que dis-je, Seigneur? c'est beaucoup pour moi si j'apprends bien moi-même à vous connoître, et si, dans la vive connoissance de vos grandeurs et de vos innombrables perfections, je commence à vous adorer comme vous devez l'être, et à vous aimer. Agréez du moins, mon Dieu, agréez sur cela les vœux de mon cœur. Agréez les vœux de tant de fidèles, avec qui je vais me présenter pour vous recevoir, et à qui je m'unis d'intention. Tout ce qu'ils vous diront, je vous le dis,

ou je veux vous le dire comme eux. Seigneur, que je puisse aussi comme eux l'éprouver au fond de mon âme, et le sentir !

N'en doutons point, Dieu écoutera cette prière. Il nous traitera de même que le père du prodigue traita son fils, dès qu'il le vit humilié devant lui et repentant. Il nous embrassera, il nous fera asseoir à son festin, il se réjouira de notre retour avec ses anges et ses élus. Nous aurons part à cette joie ; nous nous trouverons remplis d'une tendre dévotion, souvent même de la plus douce consolation. L'Eglise en sera édifiée, et voilà d'abord comment nous entrerons dans ses vues, et nous accomplirons le dessein qu'elle s'est proposé.

§ II. Comment nous devons réparer les outrages que nous avons faits à la divine Eucharistie, considérée comme sacrifice.

I. Après avoir considéré la divine Eucharistie comme sacrement, nous la devons considérer comme sacrifice. Sacrifice véritable, puisque c'est dans cet adorable mystère, et par cet adorable mystère, que la vraie chair et le vrai sang de Jésus-Christ sont présentés à Dieu, en qualité de victimes : et c'est en ce même sens que saint Augustin appelle l'Eucharistie la victime sainte et le sacrifice du médiateur. Sacrifice d'une valeur inestimable et d'un prix infini, puisque c'est un Dieu qui y est offert, et le même Dieu qui s'offrit sur la croix. Sacrifice de la loi nouvelle, dont tous les sacrifices de l'ancienne loi ne furent que les ombres et que les figures. Sacrifice unique dans cette loi de grâce où nous sommes. Tous les autres sacrifices sont abolis, et celui-ci en est la consommation. Car comme le Fils de Dieu disoit à son Père, par la bouche de David : Vous n'avez pas voulu, ô mon Père ! du sang des animaux. Il vous falloit une hostie plus pure et plus noble : c'est moi-même. Ainsi moi-même je suis venu, et moi-même je me suis sacrifié. Sacrifice non sanglant, puisque le sang de Jésus-Christ n'y est plus répandu comme dans sa passion ; mais sacrifice néanmoins qui renferme toutes les grâces et tous les mérites de cette passion sanglante, puisqu'il s'y fait la même oblation. Sacrifice universel et perpétuel : universel, pour tous les lieux du monde ; perpétuel, pour tous les temps jusques à la fin des siècles. Sacrifice de louange, qui honore Dieu de la manière la plus parfaite dont il puisse être honoré ; d'impétration, qui attire sur nous les bénédictions de Dieu et ses dons les plus précieux ; de propitiation, qui nous rend Dieu favorable, et qui apaise sa colère : d'expiation, qui nous acquitte auprès de Dieu, et communique pour cela sa vertu aux vivants et aux morts. Voilà ce que nous appelons dans l'Eglise catholique le sacrifice de la messe.

II. Or, par rapport à ce sacrifice, combien est-on coupable, soit en n'y assistant pas, soit en y assistant mal? En n'y assistant pas : tant de chrétiens et de catholiques font profession d'en reconnoître la vérité, la sainteté, la dignité, et cependant n'y assistent presque jamais ! Plusieurs n'y assistent pas, même aux jours ordonnés par l'Eglise, ou s'en dispensent pour la plus légère incommodité. Mais du moins est-il rien de plus commun dans le monde que de voir des personnes se faire une habitude de n'entendre jamais la messe aux jours non commandés ? comme s'ils n'avoient ces jours-là nul devoir de religion à remplir ; comme s'ils étoient moins catholiques, ou qu'ils dussent moins honorer Dieu ; comme si Jésus-Christ avoit moins de quoi les attirer par amour, par piété, par intérêt, à un sacrifice où ce Dieu Sauveur s'immole pour nous, où il agit si efficacement pour nous auprès de son Père, et où il verse si libéralement sur nous ses grâces.

III. Telle est néanmoins la conduite d'une infinité de mondains. La moindre affaire, et souvent, sans nulle affaire, une molle oisiveté les arrête. Telle est surtout la conduite d'une infinité de femmes. Une délicatesse outrée, un mauvais temps, quelques pas qu'il leur en coûteroit, quelques moments qu'il y auroit à retrancher de leur sommeil, le soin de s'ajuster et de se parer, en voilà plus qu'il ne faut pour les retenir. L'Eglise a beau faire donner le signal pour appeler les fidèles : les temples sont déserts, et le plus auguste sacrifice est abandonné. Si c'étoit le signal d'une partie de plaisir, d'une partie de jeu, on s'y rendroit bientôt. Si c'étoit le signal d'une heure marquée pour paroître devant un roi de la terre, ou pour solliciter un juge, on y seroit attentif, et l'on ne manqueroit pas de diligence. Mais dès qu'il n'est question que d'un exercice chrétien, et en particulier de la messe, on n'y pense pas, et tout sert d'excuse pour s'en exempter. En vérité, n'est-ce pas là un mépris formel de la plus grande action du christianisme, et n'est-ce pas ainsi qu'en jugeroit un idolâtre, s'il en étoit témoin ?

IV. D'autres sont plus assidus au sacrifice de la messe : ils y assistent ; mais ils n'en sont guère moins criminels, parce qu'ils y assistent mal. Rappelons dans notre mémoire combien de fois nous y avons assisté sans application, sans réflexion, sans dévotion, avec une imagination distraite, tout occupés des pensées du monde, et n'y donnant aucune marque de religion. Combien de fois une femme voyage et sans retenue a-t-elle fait de ce sacrifice le sujet de ses scandales ; y tenant des postures indécentes, y parlant et s'y entretenant avec la même liberté que dans une assemblée toute mondaine, y satisfaisant sa vanité et son amour-propre par un pompeux étalage de

son luxe et de ses parures , y servant peut-être et y voulant servir d'objet à la passion d'autrui? C'est l'usage du monde , je dis du monde impie et libertin , dont on suit les pernicieuses maximes : mais en même temps , c'est le sacrifice du vrai Dieu , le sacrifice du corps de Jésus-Christ que l'on profane. Quoi donc! le corps de Jésus-Christ est sacrifié pour nous sur l'autel , et nous lui insultons en quelque sorte par nos impiétés! Nous devons honorer ce corps vénérable partout où il est présent , mais encore plus dans les sacrés mystères où il achève de consommer l'œuvre de notre rédemption.

V. A tous ces désordres , quel remède et quelle réparation? Comme les contraires se guérissent et se réparent par leurs contraires , après avoir conçu un repentir sincère du passé , et l'avoir témoigné à Dieu , voici les promesses que nous devons lui faire pour l'avenir , et les résolutions où nous devons nous confirmer pendant cette octave. Elles se réduisent à quatre.

1. D'assister tous les jours au sacrifice de la messe , de s'imposer cette loi , de la garder inviolablement , et de s'y assujettir en satisfaction de nos négligences. Mais , dit-on , je n'ai pas le temps : si vous le voulez bien , le temps ne vous manquera pas. Des personnes plus occupées que vous le savent trouver. Jugez - vous vous-même de bonne foi , et voyez si vous ne pourriez pas remettre à une autre heure certaines affaires , si vous ne pourriez pas prendre un peu sur votre repos , qui n'est que trop long et que trop paresseux. Dès que vous entrerez là-dessus dans une sérieuse discussion , et que vous vous donnerez le soin d'arranger l'ordre de votre journée , vous verrez qu'il est très-rare que vous n'ayez pas absolument le loisir d'entendre une messe. Mais ma santé ne me le permet pas : je conviens qu'il y a telle infirmité qui peut être une excuse légitime ; mais il est vrai aussi que bien des infirmités , dont on se prévaut , ne sont que de vains prétextes , parce que ce ne sont que de pures délicatesses. Avec cette prétendue infirmité , combien faites-vous d'autres choses plus difficiles? Mais c'est une gêne et une peine : je le veux , et c'est justement par-là que vous vous en ferez une pénitence , et que ce sera pour vous devant Dieu une espèce de réparation. Etrange mollesse , que celle de la plupart des femmes du siècle ! elles ont auprès d'elles dans un quartier plusieurs églises où elles peuvent en un moment se transporter ; et elles ne daignent pas pour cela sortir de leur maison.

2. D'assister au sacrifice de la messe , non-seulement avec assiduité , mais avec révérence , avec attention , avec dévotion. Avec révérence , pour réparer tant d'immodesties commises durant cet adorable sacrifice. Avec attention , pour réparer tant de dissipations vo-

lontaines et de pensées inutiles , peut-être criminelles , où l'on s'est arrêté pendant ce même sacrifice. Avec dévotion , pour réparer tant de lâchetés , tant de froideur et d'indifférence qu'on a apporté à ce sacrifice. Révérence , soit par rapport à l'habillement , qui ne doit être ni trop négligé , ni trop orné (car on tombe sur cela en deux excès condamnables); soit par rapport à la vue , qui doit être communément ou baissée vers la terre , ou appliquée sur un livre de prières , ou attachée à l'autel ; soit par rapport à la contenance , qui doit toujours être décente , humble , sortable à l'état et aux sentiments d'une âme suppliante. Attention qui recueille l'esprit , qui en bannisse toutes les idées et toutes les affaires du monde , qui le rappelle de ses égarements et de ses évagations , dès qu'il commence à s'en apercevoir ; qui l'applique aux cérémonies et aux différentes parties du sacrifice ; qui le porte continuellement à Dieu , ou pour honorer sa souveraine majesté , ou pour implorer sa miséricorde et lui rendre des actions de grâces. Dévotion , laquelle excite sans cesse le cœur à de tendres et pieuses affections , aux actes de toutes les vertus. Il y aura des soins pour cela à prendre , il y aura des obstacles à vaincre , des respects humains à surmonter. Il faudra mortifier la curiosité naturelle , qui nous fait observer tout ce qui se passe autour de nous. Il faudra captiver le corps , en le tenant dans une situation qui le contraint et qui l'incommode. Il faudra réprimer sa langue et l'envie de parler , en se condamnant à un silence inviolable. Il faudra , pour s'éloigner de l'occasion et de la tentation , se retirer de certains lieux , de certaines places , de certaines personnes. Il faudra éviter certaines messes , qui sont comme les rendez-vous d'un certain monde , et où l'on cherchoit auparavant à se faire voir et à se distinguer. Des gens viendront vous aborder et vous saluer , ils resteront auprès de vous , ils voudront lier entretien avec vous , et il faudra ne leur point répondre , ou ne le faire qu'en peu de paroles , et couper tout-à-coup le discours. Peut-être en seront-ils surpris , en riront-ils , et il faudra les laisser dans leur surprise , et ne tenir nul compte de leurs railleries. Mais tout cela , tous ces soins que vous prendrez , toutes ces victoires que vous remporterez , seront autant de satisfactions que Dieu acceptera , et dont le mérite pourra compenser en quelque sorte tant de fautes , qui vous rendent également redevable soit à sa justice , puisque ce sont de vrais péchés ; soit à sa suprême grandeur , puisqu'elles regardent le mystère même où vous devez plus la reconnoître , et où il doit recevoir de plus profonds hommages.

3. D'offrir avec le prêtre le sacrifice de la messe , toutes les fois que nous y assisterons , de l'offrir en esprit de pénitence pour tous

les péchés du monde, et en particulier pour les nôtres; mais surtout de l'offrir en esprit de réparation, pour toutes les messes que nous n'avons pas entendues par notre négligence, ou que nous avons mal entendues. Car tout fidèle peut et doit s'unir ainsi au prêtre, en assistant à la messe, pour offrir avec lui le sacrifice, puisque nous en sommes tous les ministres, quoique d'une manière différente. Et comme ce sacrifice est le même que celui qui s'accomplit sur la croix, et qui y fut offert par le Sauveur des hommes pour la rémission des péchés, une des principales vues que nous devons avoir en l'offrant est d'obtenir de Dieu le pardon de tous les péchés que notre conscience nous reproche, et d'acquitter par une offrande si sainte et d'un si grand prix toutes les dettes dont nous nous sentons chargés. Mais entre les autres péchés nous pouvons nous proposer d'abord ceux que nous avons commis à l'égard du sacrifice que nous offrons, et par-là nous tirerons de ce qui a été le sujet et l'occasion du mal, le moyen le plus efficace et le remède le plus puissant pour le guérir.

4. De communier spirituellement à chaque messe, et de participer ainsi au sacrifice, témoignant à ce Dieu Sauveur, caché sous les apparences du pain et du vin, un désir sincère de le recevoir réellement et en effet, tâchant de se mettre dans les mêmes dispositions que si l'on approchoit de la sainte table, et de concevoir les mêmes sentiments. Saint Augustin disoit : Croyez, et votre foi sera une espèce de communion, qui honorera Jésus-Christ, qui l'attirera dans vous, qui vous rendra participants de ses mérites : et que sera-ce quand à cette foi nous ajouterons l'humilité, la reconnoissance, l'amour, tout ce qui compose cet exercice que nous appelons communion spirituelle?

Voilà de quoi nous devons nous occuper dans ces jours spécialement consacrés à l'honneur du plus auguste de tous les sacrements et du plus grand de tous les sacrifices. Voilà sur quoi nous devons prendre de justes mesures et former de bons propos pour tous les jours de notre vie. C'est avec Jésus-Christ même que nous en pouvons conférer au pied de son autel; c'est avec lui que nous pouvons traiter de la manière dont il doit être satisfait, et dont il le veut être. Car à quel autre m'adresserai-je, Seigneur, et qui peut mieux m'éclairer que vous, m'instruire que vous, me faire connoître ce que vous voulez de moi, et me donner les secours nécessaires pour en soutenir la pratique? Je viens donc à vous avec confiance, et j'ose me promettre que vous serez touché du dessein qui m'y amène et de la droiture de mon cœur, aussi bien que de la vivacité de mes regrets. Vous êtes témoin de mes résolutions, vous les voyez; car c'est vous-même qui me les avez inspirées. N'est-ce pas encore assez, et demandez-vous, Seigneur, d'autres réparations? Parlez : que voulez-

vous que je fasse? Je n'en ferai jamais trop, et il n'y a rien à quoi je ne me sente disposé. Daignez seulement seconder les désirs de mon âme, daignez les agréer. Hélas! Seigneur, ma foiblesse est telle, que je ne puis guère vous offrir autre chose que des désirs. Mais je me trompe : je puis tout vous offrir, puisque je puis vous offrir vous-même à vous-même; puisque je puis vous offrir votre corps, votre sang, toute votre adorable personne. Vous ne refuserez point ce sacrifice; et par les mérites infinis de ce sacrifice, j'obtiendrai la grâce de l'honorer toujours et d'en profiter.

INSTRUCTION

POUR L'OCTAVE DE L'ASSOMPTION DE LA VIERGE.

Cette fête, dans son institution et dans le dessein de l'Eglise, comprend trois choses auxquelles le jour de l'Assomption est particulièrement consacré, savoir : la mort de la sainte Vierge, sa gloire dans le ciel, et le culte qu'on lui rend sur la terre. Sa mort, qui doit être pour nous le modèle d'une mort précieuse devant Dieu; sa gloire, que nous devons envisager pour nous former une juste idée de ce qui fait la véritable gloire des élus de Dieu; et le culte que lui rend l'Eglise, qui doit nous servir de règle pour lui en rendre un raisonnable, c'est-à-dire pour l'honorer saintement et utilement, en qualité de mère de Dieu. Voilà les trois fruits que nous devons retirer de cette octave : Apprendre de l'exemple de Marie à mourir de la mort des Saints. Apprendre de la personne de Marie à bien discerner en quoi consiste et sur quoi est fondé le bonheur des Saints. Apprendre de la pratique et de l'usage de l'Eglise envers Marie, à avoir une dévotion pure et solide pour celle qui a été la mère du Saint des saints. Ce sont les effets salutaires que ce mystère bien médité doit produire en nous, et par où nous reconnoissons si nous célébrons cette fête en esprit et en vérité.

§ I. Comment l'exemple de Marie nous apprend à mourir de la mort des Saints.

I. Il n'y a jamais eu de mort plus précieuse devant Dieu que celle de la Vierge, parce qu'il n'y a jamais eu de vie plus remplie de mérites que la sienne. Tirons la conséquence de ce principe; et puisque nous convenons qu'une mort sagement prévue et précédée d'une bonne vie est la voie la plus droite et la plus sûre pour arriver au terme du salut, concluons de là que toute notre application doit donc être à amasser ce trésor de mérites, qui doit sanctifier selon Dieu notre mort et la rendre heureuse. Et en effet, tout nous quitte à la mort : il n'y aura que nos bonnes œuvres qui nous suivront. Ces bonnes

œuvres faites pour Dieu (car il n'y en a point d'autres de méritoires), ce sont les seuls biens qui nous resteront , et que nous emporterons avec nous. Ainsi il s'agit maintenant de nous enrichir de ces sortes de biens , et nous devons user là-dessus d'une diligence d'autant plus grande, que nous avons peut-être le malheur d'être du nombre de ceux qui sont venus des derniers , et qui n'ont commencé que tard à travailler. Faire un fonds de mérite pour la mort , voilà à quoi doivent se rapporter toutes les actions de notre vie ; voilà ce qui doit nous animer à n'en pas négliger une seule , puisqu'il n'y en a aucune dont le prix et la sainteté de notre mort ne dépendent. Si toutes nos pensées n'aboutissent là , c'est à nous , bien plus justement qu'à Marthe , que s'adresse aujourd'hui ce reproche du Sauveur : *Vous vous empressez , et vous vous troublez du soin de plusieurs choses ; cependant il n'y en a qu'une de nécessaire*¹.

II. La mort de la sainte Vierge n'a pas été seulement précieuse devant Dieu par les mérites qui l'ont précédée , mais par les grâces et les faveurs divines qui l'ont accompagnée. L'une de ces grâces est que la sainte Vierge en mourant n'éprouva point les douleurs de la mort , qui sont les inquiétudes et les regrets que nous ressentons communément à la vue d'une mort prochaine. La parole de l'Écriture s'accomplit singulièrement en elle : *Les âmes justes sont dans la main de Dieu , et les douleurs de la mort ne les affligeront point*². Or cette grâce fut donnée à Marie , et parce qu'elle étoit juste par excellence , et parce qu'elle étoit parfaitement détachée de toutes les choses de la terre. Car le péché , dit saint Paul , est l'aiguillon de la mort ; et ce qui redouble encore la peine et les douleurs de la mort , c'est l'amour du monde. Voilà les deux causes qui sont capables de nous rendre un jour la mort affreuse : le péché , parce que c'est particulièrement à la mort qu'il se fait sentir ; et l'amour du monde , parce qu'on ne peut quitter qu'avec douleur ce qu'on possède avec attachement. Retranchons l'un et l'autre , si nous voulons participer au privilège de la Mère de Dieu , et mourir comme elle dans le calme et dans l'assurance. Travajllons à détruire dans nous le péché par la pénitence. Dès-là , quelque terrible que soit la mort , elle ne le sera plus pour nous , et nous pourrons avec une humble confiance nous écrier : *O mort ! où est ton aiguillon*³ ? De même , détachons notre cœur de toutes les choses dont il faudra bientôt nous séparer : par-là nous nous épargnerons les amertumes de la mort ; *car la mort n'est amère , selon le Sage , qu'à celui qui a mis ou voulu mettre son repos dans la jouissance des biens de ce monde*⁴.

III. Mais ce qui a rendu par-dessus tout la mort de Marie précieuse

¹ Luc., 10. — ² Sap., 3. — ³ 1 Cor., 15. — ⁴ Eccl., 14.

devant Dieu, c'est la disposition d'esprit et de cœur avec laquelle elle la reçut. Disposition d'esprit : elle envisagea la mort dans les vues les plus pures de la foi, je veux dire comme l'accomplissement de ses vœux, comme le moyen d'être promptement réunie à son Fils et à son Dieu, dont elle gémissait depuis si longtemps de se voir séparée. Disposition de cœur : regardant ainsi la mort, elle la désira avec toutes les ardeurs de la plus fervente charité, et elle souhaita bien plus vivement que saint Paul, *d'être enfin dégagée des liens du corps, pour vivre avec Jésus-Christ*¹; car ces paroles de l'Apôtre ne convinrent jamais mieux à personne qu'à Marie. C'est de cette sorte que devroient mourir tous les vrais chrétiens; mais, à la honte de la vraie religion, la plupart meurent comme des païens qui n'ont ni foi, ni espérance, ou du moins comme des hommes en qui l'espérance des biens éternels est infiniment affoiblie et presque entièrement étouffée par l'amour des biens visibles et présents. Désordre que nous déplorons tous les jours dans les autres, mais dont peut-être nous ne pensons pas à nous garantir nous-mêmes. Faisons-nous donc un capital de nous disposer par de fréquents désirs à cette mort sainte, après laquelle les Justes et les amis de Dieu ont soupiré; et que ce ne soit pas seulement de bouche, mais sincèrement et de cœur, que nous disions chaque jour à Dieu : *Que votre règne arrive pour nous*²! Car il n'y a que la mort par où nous puissions parvenir au royaume de Dieu, et nous sommes incapables de faire à Dieu cette prière, si nous ne regardons la mort comme l'a regardée la Mère de Dieu.

§ II. Comment Marie nous apprend sur quoi doit être fondé le bonheur des Saints.

I. La sainte Vierge, immédiatement après sa mort, est entrée en possession de sa béatitude et de sa gloire : c'est le mystère que nous célébrons, et c'est proprement ce que nous appelons son Assomption. Mais pourquoi pensons-nous qu'elle ait été élevée au plus haut des cieux, et comment croyons-nous qu'elle soit montée à un degré si éminent? Dieu, en la couronnant, n'a-t-il eu en vue que sa maternité divine? Reconnoissons plutôt que ce n'est point précisément sa maternité divine qu'il a prétendu couronner, mais sa sainteté et ses bonnes œuvres. Combien d'ancêtres de Jésus-Christ ont été réprochés de Dieu, parce qu'avec cette qualité d'ancêtres de Jésus-Christ, ils n'ont pas laissé d'être des impies et des infidèles?

II. Importante leçon qui doit tout à la fois nous instruire, nous confondre, nous consoler. Nous instruire : car il est donc vrai, et si nous ne l'avons pas assez bien compris jusques à présent, l'exemple de Marie doit achever de nous en convaincre : il est, dis-je, certain et

¹ Philip., 1. — ² Matth., 6.

indubitable que nous ne serons glorifiés dans le ciel qu'autant que nous aurons travaillé sur la terre. Quoiqu'on ne parvienne communément à rien dans le monde sans travail, et que le monde même nous vende bien cher les vains avantages que nous y obtenons, cette règle n'est pas néanmoins si universelle qu'elle n'ait ses exceptions ; et nous avons souvent la douleur de voir au-dessus de nos têtes, et dans les premières places, des gens qui n'ont pas fait à beaucoup près ce que nous faisons, et sur qui nous devrions l'emporter, si les récompenses étoient partagées et mesurées selon les services. Mais quel est ce serviteur fidèle qui entrera dans la joie du Seigneur, et que le Seigneur placera dans le séjour des bienheureux et des élus ? C'est celui qui aura fait valoir le talent qu'on lui avoit confié ; c'est celui qui se sera conservé dans une sainte innocence, ou qui aura réparé ses désordres passés, et satisfait à Dieu par la pénitence. Ce Juste vigilant, appliqué, laborieux, qui, sans se contenter d'éviter le mal, aura pratiqué le bien, et l'aura pratiqué chrétiennement, l'aura pratiqué pleinement, l'aura pratiqué constamment ; c'est à celui-là que les bénédictions divines sont réservées, et que l'héritage céleste est promis. Tout autre en est exclu, c'est-à-dire que quiconque n'auroit pas ce fonds de richesses spirituelles et de bonnes œuvres ne pourroit espérer d'y être admis ; et cela par une loi si absolue et si générale, que la Mère de Dieu n'en a pas elle-même été dispensée.

III. Cette vérité, en nous instruisant, doit en même temps nous confondre. Le monde, frappé d'un certain éclat qui nous environne et qui nous éblouit, nous honore peut-être, et nous rend de faux hommages. Une grande naissance, un grand nom, une grande réputation, de grands biens, et une grande fortune ; autorité, crédit, dignités, titres d'honneur, qualités éminentes de l'esprit, habileté, savoir, tout cela nous attire de la part des hommes des respects et des adorations qui flattent notre vanité, et qui nous enflent le cœur. Il semble qu'il n'y ait rien au-dessus de nous, et que nous soyons des divinités. Mais si nous sommes encore assez heureux pour ne nous être pas laissé aveugler jusques à perdre la foi, et qu'il nous en reste quelque rayon, que faut-il pour rabattre ces hautes idées, et pour nous faire rentrer dans notre néant ? Une seule pensée suffit : c'est que tout cela pris en soi-même ne nous donne pas devant Dieu le moindre degré de mérite, ni ne peut par conséquent nous être de la moindre valeur dans l'estime de Dieu. C'est que bien loin que Dieu, dans le choix qu'il fera de ses prédestinés, en les séparant et les recueillant dans son royaume, ait égard à tout cela, il ne les y recevra au contraire, et ne les y élèvera, qu'autant qu'ils auront méprisé tout cela, qu'ils se seront détachés de tout cela, qu'ils auront renoncé d'af-

fection et de volonté à tout cela. C'est qu'avec tout cela nous pouvons encourir la disgrâce de Dieu, la malédiction de Dieu, la réprobation éternelle de Dieu; et qu'en effet des millions d'autres avec tout cela, et même avec des avantages encore plus éclatants, selon l'opinion humaine, ont été rejetés de Dieu, et seront à jamais l'objet de sa haine et de ses vengeances.

IV. Mais cette même vérité doit aussi nous consoler; et en est-il un sujet plus solide que cette réflexion: Il ne tient qu'à moi de gagner le ciel, parce qu'il ne tient qu'à moi de me sanctifier par l'observation de mes devoirs, et que c'est là l'unique voie qui conduit à cette souveraine béatitude? La différence des conditions, des dons naturels, des conjonctures et des événements, peut bien faire les heureux du siècle et les malheureux; mais elle ne fait rien auprès de Dieu; et devant lui tout est renfermé dans ce seul point, qui dépend de moi avec le secours de la grâce, et qui est de répondre, selon mon état, quel qu'il soit, aux desseins de Dieu, de lui obéir en toutes choses, et d'accomplir exactement ses saintes et adorables volontés. Je n'ai donc qu'à laisser le monde juger, parler, agir, distribuer ses faveurs comme il lui plaira. Il aura beau me dire qu'heureux sont les riches et les grands de la terre, je n'aurai qu'une maxime à lui opposer, mais une maxime fondamentale et inébranlable; c'est celle de Jésus-Christ: plus heureux mille fois, et même heureux uniquement ceux qui sont soumis à Dieu, et qui dans leur condition exécutent fidèlement les ordres de Dieu, puisque ce n'est qu'à ceux-là que Dieu destine une gloire immortelle!

V. Entre les vertus de Marie, il y en a trois principales qui l'ont sanctifiée, et que Dieu a aussi singulièrement glorifiées dans cette sainte mère, savoir: sa pureté, son humilité, sa charité. Son inviolable pureté a sanctifié son corps, sa profonde humilité a sanctifié son esprit, et son ardente charité a sanctifié son cœur. Or cette pureté virginale est glorifiée par l'incorruptibilité de ce même corps, qui jamais ne fut flétri de la moindre tache. Au lieu que nous sommes tous condamnés par l'arrêt de Dieu à retourner en poussière. Marie, par un privilège particulier de sa mort, fut exempte de la corruption du tombeau, de même que, par une prérogative extraordinaire de sa conception, elle avoit été exempte de la corruption du péché. Cette humilité est glorifiée par le plus haut point d'élévation où puisse atteindre une créature auprès du trône de Dieu. Différence admirable qui se rencontre entre la gloire du monde et celle des élus du Seigneur. L'orgueil est pour l'ordinaire le fondement de la gloire du monde, et la gloire du monde ne manque guère d'inspirer l'orgueil; mais la gloire des élus de Dieu n'est fondée que sur l'humilité, n'inspire

que l'humilité, est d'un merveilleux accord avec l'humilité, en est même inséparable, et ne peut subsister sans l'humilité. Enfin, cette charité ardente est glorifiée par la plus intime union avec Dieu et la plus parfaite possession de Dieu. Tant que Marie a vécu sur la terre, elle a toujours aimé Dieu, et elle en a toujours été aimée : mais on peut dire du reste que son amour faisoit en quelque sorte son martyr. Elle étoit, surtout depuis l'ascension de Jésus-Christ, comme cette Epouse des Cantiques, qui, saintement passionnée pour son époux, mais ne le voyant pas et ne le possédant pas selon toute l'étendue de ses désirs, le cherchoit avec des empressements extrêmes, et ne cessoit point de gémir qu'elle ne l'eût trouvé. Le moment fortuné qu'elle attendoit est venu, et c'est celui de cette assomption glorieuse qui la met en état de goûter éternellement la présence de son bien-aimé, et de pouvoir, comme la même Epouse des Cantiques, s'écrier, dans le ravissement de son âme : *J'ai trouvé celui que j'aime ; je le tiens, et jamais rien ne sera capable de me l'enlever*¹.

VI. Voilà sur quoi il est d'une extrême conséquence pour nous de nous examiner à fond pour connoître nos véritables dispositions, et pour y remédier, supposé qu'elles ne soient pas telles qu'elles doivent être. Souvenons-nous que rien de souillé et d'impur n'entrera dans le royaume de Dieu, qui est la pureté même, et ne pensons pas qu'il suffise de nous préserver de certaines taches grossières ; mais défions-nous des plus légers sentiments de notre cœur, et ne craignons point d'avoir là-dessus trop de délicatesse. Marie se trouble à la seule vue d'un ange, et l'Écriture nous témoigne que les cieus mêmes ne sont pas purs aux yeux de Dieu : que sera-ce de nous ? Si Dieu nous a donné quelque distinction dans le monde, soyons persuadés que ce qui nous élève et nous distingue dans le monde, non-seulement n'est rien devant Dieu, mais qu'il est réprouvé de Dieu, quoi que ce puisse être, s'il n'est sanctifié par l'humilité. Ce n'est point assez que nous ayons de la modestie : les païens en ont eu, et souvent cette modestie n'est pas même une vertu. Il faut, pour nous garantir de la contagion du monde, que nous ayons l'humilité chrétienne dans le cœur. Car Dieu n'a de récompenses que pour les humbles de cœur ; et si l'humilité de cœur n'a part dans notre modestie, il réproouve notre modestie comme une vertu chimérique, qui, sous les apparences de l'humilité, cache peut-être tous les désordres de la plus subtile vanité. Etre humble à proportion des avantages que nous avons reçus de Dieu, c'est la perfection où Dieu nous appelle. Cela demande une grande fidélité et une grande attention sur nous-mêmes, il est vrai ; mais la chose le mérite bien. Car à quoi nous rendrons-nous donc at-

¹ Cant., 3.

tentifs , si ce n'est à nous défendre du poison le plus dangereux et le plus mortel , qui est l'orgueil du monde ? Marie , avec la dignité de Mère de Dieu , a bien su conserver un cœur et un esprit humbles : pourquoi , parmi de vaines grandeurs , ne conserverions-nous pas l'un et l'autre ? Quoi qu'il en soit , nous ne trouverons jamais grâce auprès de Dieu , si nous ne sommes humbles , et qu'autant que nous serons humbles. Ajoutons à cette sincère humilité une charité toute divine. Cet amour de Dieu est la consommation de toutes les vertus et de tous les mérites ; et comme il doit faire dans la vie future notre bonheur , il faut qu'il fasse dans la vie présente notre sanctification.

§ III. En quoi consiste la vraie dévotion envers Marie.

I. Le vrai culte de la sainte Vierge est celui qui nous porte , avant toutes choses , à la prendre pour notre modèle , et à régler toute la conduite de notre vie sur ses exemples. Car en vain , dit saint Bernard , faisons-nous profession de l'honorer , si nous ne sommes touchés en même temps du désir de nous y conformer. Cette obligation regarde tous les chrétiens , à qui la vie de Marie doit être un tableau raccourci de tous leurs devoirs et de toutes leurs perfections. Ils doivent continuellement apprendre de cette Vierge ce qu'ils ont à éviter , à retrancher , à réformer , et ce qu'ils ont à observer et à pratiquer. En un mot , le dessein de Dieu a été de leur proposer dans la personne de Marie une image sensible et vivante , dont ils étudiasent tous les traits pour les exprimer en eux et se les appliquer. Or nous n'avons qu'à lire les divers endroits de l'Évangile où il est parlé de la Mère de Dieu. Car sans chercher ailleurs un plus grand détail de l'histoire de Marie , nous trouverons dans ce que l'Évangile en a rapporté les exemples les plus touchants des plus héroïques vertus ; et il ne nous en faudra pas davantage pour avoir le précis et l'abrégé de toute la sainteté de notre état. Faisons-nous , s'il est nécessaire , un recueil de ses principales actions ; méditons souvent ce qu'elle a fait , et la manière dont elle l'a fait ; retraçons-nous en le souvenir dans les occasions ; nous éprouverons combien son exemple est efficace et engageant. Non-seulement il nous servira d'une règle sûre pour nous bien conduire , mais il nous fortifiera et nous animera par une certaine onction de grâce qui lui est propre.

II. Ce que nous pourrons particulièrement remarquer dans l'Évangile au sujet de la sainte Vierge , c'est , outre sa pureté , outre son humilité et son amour , la reconnoissance envers Dieu , le zèle pour l'honneur de Dieu , la foi et la confiance en Dieu , la préparation aux souffrances qui sont les épreuves de Dieu. La reconnoissance envers Dieu : jusqu'à quel point n'en fut-elle pas pénétrée , quand elle chanta

dans la maison d'Elisabeth ce merveilleux cantique : *Mon âme, glorifie le Seigneur*¹ ! Récitons - le tous les jours comme elle , et dans le même esprit qu'elle. Il y a des sentiments fort affectueux et fort tendres , et il est difficile que nous n'en ressentions pas l'impression. Le zèle pour Dieu : avec quelle ferveur n'offrit-elle pas à Dieu le sacrifice de son Fils, dans le temple de Jérusalem ! Est-ce ainsi que nous sommes résolus de sacrifier tout à Dieu , et même ce que nous avons de plus cher ? La foi et la confiance en Dieu : c'est par-là qu'elle obtint de Jésus-Christ tout ce qu'elle lui demanda. Pourquoi désespérons-nous de mille choses à quoi Dieu veut que nous travaillions , et qu'il accordera peut-être à la persévérance de nos prières et de notre foi ? La préparation aux souffrances : avec quel courage n'entendit-elle pas la prédiction de Siméon , qui lui annonçoit que son âme seroit transpercée d'un glaive de douleur ! Sommes-nous disposés de la sorte aux afflictions et aux adversités ? Quand Dieu nous enverra des croix , représentons-nous Marie au pied de la croix de son Fils ; car elle ne l'abandonna pas comme les disciples. Voilà l'usage que nous pouvons faire de ses exemples : il en est de même de toutes les autres vertus.

III. Une autre partie du culte que nous devons à la sainte Vierge est de nous adresser à elle dans nos besoins , et de la reconnoître pour notre protectrice et notre avocate. Après la médiation de Jésus-Christ , nous n'en pouvons avoir de plus puissante que celle de Marie. Aussi toute l'Eglise a-t-elle sans cesse recours à cette mère du Sauveur. Prions-la comme l'Eglise la prie. Recommandons-lui nos intérêts auprès de Dieu , comme l'Eglise lui recommande les siens. N'employons pas seulement son intercession pour nous-mêmes , mais pour tous ceux dont le salut nous est cher. Si nous sommes à la tête d'une maison , d'une famille , mettons sous sa protection toute cette famille , toute cette maison. Ne nous déterminons à aucun parti sans la consulter , ne nous engageons dans aucune affaire sans l'y appeler. Excellente pratique , dont les effets ont été si salutaires à une infinité de pères chrétiens et de mères chrétiennes. Ils ont vu par-là toutes leurs entreprises réussir , leurs vœux accomplis , et leurs familles comblées de toutes les bénédictions temporelles et spirituelles. Aimons au reste toutes les dévotions instituées en l'honneur de Marie. Du moment que l'Eglise les a établies , ou qu'elle les approuve , elles nous doivent être vénérables. Autorisons-les par notre exemple , et soutenons-les par notre piété. Pratiquons celles qui sont plus utiles , et qui nous paroissent plus solides. Honorons au moins celles que nous ne pratiquons pas. Ne condamnons pas aisément celles qui ne

¹ Luc., 1.

sont pas de notre goût. Quoique ce soient des dévotions populaires, respectons-les, puisqu'en sanctifiant les peuples elles contribuent à la gloire de Dieu. Par esprit d'opposition à l'hérésie, déclarons-nous pour ce culte public et solennel, qui est rendu à la mère de Dieu dans toute la terre. Joignons-y le nôtre en particulier. Gardons-nous de tomber dans la froideur et l'indifférence qu'ont sur cela de lâches chrétiens, ou de prétendus esprits forts, dont la foi est tiède et languissante. Pleins de la foi de l'Eglise, glorifions-nous de notre zèle pour Marie; et comme Jésus-Christ lui-même n'a pas dédaigné d'être son Fils, tenons à honneur d'être du nombre de ses fidèles serviteurs.

IV. Vous nous recevrez, Vierge sainte; vous agréerez la résolution que nous formons en ce jour, de nous dévouer plus que jamais à vous et à votre culte. L'éclat de votre gloire ne vous éblouira point jusqu'à nous oublier; et dans votre souveraine béatitude, vous vous souviendrez de nos misères: elles sont grandes, elles sont innombrables, et vous les connoissez mieux que nous ne pouvons vous les représenter. Or voilà, mère de miséricorde, ce qui vous intéressera en notre faveur, et ce qui excitera toute votre compassion. Tandis que nous ferons monter vers vous nos vœux, vous ferez descendre sur nous les grâces du ciel, et vous userez de tout votre pouvoir pour relever et pour fortifier notre faiblesse. Vous n'en pouvez faire, j'ose le dire, sainte Vierge, vous n'en pouvez faire un usage plus digne de vous, ni plus conforme aux desseins de Dieu sur vous, puisque c'est par vous qu'il a voulu nous donner le Rédempteur qui s'est revêtu de nos infirmités pour les guérir et pour être le salut du monde. En agissant pour nous, vous seconderez les vues de ce Fils adorable que vous avez porté dans votre sein, que vous avez accompagné au Calvaire, et qu'aujourd'hui vous revoyez au milieu de la cour céleste, tout rayonnant de gloire et couronné de toutes les splendeurs des Saints. Que dis-je, ô mère secourable! vous suivrez vos propres sentiments, et vous agirez selon les inclinations de votre cœur. C'est donc de vous, ou plutôt c'est par votre entremise que nous attendons des grâces en quelque sorte semblables à celles que vous avez reçues, et qui vous ont conduite à ce bienheureux terme où vous aspiriez, et où nous devons adresser nous-mêmes toutes nos prétentions et toutes nos actions. Oui, Vierge sainte, ce que nous attendons et ce que nous demandons par votre secours, c'est la grâce d'une vie innocente et fervente, la grâce d'une mort chrétienne et d'une heureuse persévérance, la grâce d'une pureté inaltérable et de l'âme et du corps, la grâce d'une humilité sincère et d'un vrai mépris de nous-mêmes, la grâce d'un amour solide pour Dieu, d'un amour sensible, d'un amour libéral, généreux, constant; toutes

les autres grâces qui vous ont sanctifiée , celle d'un vif ressentiment des bienfaits de Dieu , celle d'une ardeur empressée pour la gloire de Dieu , celle d'une foi pure , simple , soumise , et d'un plein abandonnement au bon plaisir de Dieu ; celle d'une patience invincible en tout ce qui peut nous arriver de plus fâcheux , par la volonté ou par la permission de Dieu. Ce sont là les moyens qui ont servi à votre élévation , en servant à votre perfection ; et ce sont aussi les puissants moyens qui nous serviront à suivre vos traces et à marcher dans la même voie que vous , pour parvenir, sinon au même rang , du moins à la même terre des vivants et au même royaume. Ainsi soit-il.

INSTRUCTION SUR LA MORT. *

I. Vous devez établir pour principe , que la pensée qui vous est venue de vous préparer à la mort , et de faire désormais de cet exercice votre occupation principale , est non-seulement une grâce , mais la plus précieuse de toutes les grâces que vous pouviez recevoir de Dieu , et que Dieu , qui veille sur vous par un effet de sa miséricorde , vous a inspiré cette pensée pour vous engager plus que jamais à le servir en esprit et en vérité , et pour vous préserver par-là de la corruption du monde , et en particulier des dangers de votre état ; car il est évident que le souvenir et la vue de la mort est le moyen le plus efficace et le plus infailible dont vous puissiez user pour conserver dans votre état , et au milieu du monde , l'esprit de votre religion. Il est donc maintenant question que vous soyez fidèle à cette grâce , et que , répondant aux desseins de Dieu , vous en tiriez tout le fruit que vous en devez tirer pour la sanctification de votre vie , et pour l'accomplissement du grand ouvrage de votre conversion.

II. La première impression que doit faire en vous cette grâce ou cette pensée de vous préparer à la mort , est un solide et parfait détachement de toutes les choses du monde. Peut-être , dans les sentiments que Dieu vous donne , vous y croyez-vous déjà parvenue , et si cela étoit ainsi , j'en remercirois Dieu pour vous : mais quand vous aurez bien considéré ce que c'est qu'un détachement parfait et solide , peut-être aussi avouerez-vous que vous en êtes encore bien éloignée. Quoi qu'il en soit , il faut que vous en commenciez la pratique par la méditation fréquente de ces admirables paroles de saint Paul : *Voici donc , mes Frères , ce que je vous dis : Le temps est court ; ainsi , que ceux qui possèdent des biens vivent comme ne les possédant pas ; ceux qui sont dans les honneurs , comme n'y étant pas ; ceux qui*

* Cette instruction fut faite pour une dame de qualité.

*usent de ce monde , comme n'en usant pas ; car la figure de ce monde passe*¹. Ces paroles ont quelque chose de divin qui se fait sentir. En effet, être élevé, honoré, heureux dans le monde, et devoir bientôt mourir, c'est comme être élevé et ne l'être pas, comme être honoré et ne l'être pas, comme être heureux et ne l'être pas. Ce terme de *mourir* efface, détruit tous les autres; et malgré nous-mêmes, pour peu que nous soyons raisonnables, il anéantit dans notre idée et dans notre estime ces prétendus biens et ces prétendus honneurs que nous sommes à la veille de quitter.

III. Soyez bien persuadée que ce détachement du monde ne peut être en vous ni solide ni parfait, s'il ne renferme le détachement de vous-même; et que c'est particulièrement dans vous-même qu'est ce monde corrompu, dont la pensée de la mort doit vous détacher; que hors de là, le détachement de tout le reste ne coûte rien; qu'il n'y a que le détachement de soi-même qui soit difficile, et qui soit une vertu chrétienne, puisque tout autre détachement que celui-là s'est trouvé dans les païens; qu'il ne s'agit donc pas de vous détacher des richesses ni des plaisirs du monde, dont peut-être vous vous souciez peu, mais de vous-même: c'est-à-dire, par exemple, qu'il s'agit que vous soyez sincèrement préparée à tout ce qui pourroit vous arriver de plus mortifiant et de plus humiliant; à voir paisiblement et sans trouble vos sentiments contredits, vos desseins traversés, vos inclinations choquées; en un mot, à vous voir vous-même, si Dieu le permettoit ainsi, méprisée, rebutée, déchue de l'état de prospérité où il lui a plu de vous élever: car voilà ce que j'appelle le bienheureux détachement où vous devez aspirer, et que la vue de la mort doit opérer en vous. Sans cela, quelque détachée que vous soyez du monde, ou que vous paroissiez l'être, vous ne devez jamais compter d'être parfaite selon Dieu. Cette réflexion pourra vous être d'une grande utilité pour le discernement de vos dispositions intérieures.

IV. Prenez bien garde que ce détachement du monde, causé par la vue de la mort, ne se tourne en ennui, et n'aille quelquefois jusqu'au dégoût des choses à quoi Dieu veut que vous soyez appliquée, et qui sont pour vous des devoirs dans l'ordre de la Providence: car, à force d'envisager la mort, de la voir présente, on peut tomber dans ce dégoût, et dans une certaine indifférence pour toutes les choses du monde, qui fait qu'on se ralentit dans ses devoirs mêmes, parce qu'on ne voit plus rien dans le monde qui vaille la peine, pour ainsi dire, de s'y affectionner. Il faut donc alors monter plus haut, et regarder les choses du monde, non plus dans la simple vue de la mort, mais dans la vue de ce qui la suit; c'est-à-dire, du juge-

¹ 1 Cor., 7.

ment de Dieu ; où nos actions doivent être pesées selon la mesure de nos obligations. La pensée de la mort ne doit pas , sous prétexte de détachement , nous abattre le courage , et beaucoup moins doit-elle nous porter au relâchement ; elle doit retrancher l'excès , l'empressement , l'impatience et l'inquiétude de nos désirs trop impétueux et trop ardents ; mais elle ne doit pas refroidir les désirs louables et honnêtes , que le zèle de notre condition et de notre religion nous oblige d'avoir. Retenez bien ces deux maximes , qui , jointes ensemble , font un merveilleux tempérament dans l'âme chrétienne. Il faut vivre détaché de tout , parce qu'il faut être prêt à mourir bientôt ; mais en même temps il faut s'appliquer , vaquer , pourvoir et satisfaire à tout , parce qu'il faut rendre compte à Dieu de notre vie. Si vous sépariez l'un de l'autre , le détachement même du monde ne seroit plus une préparation à la mort , parce que ce seroit un détachement mal entendu et mal réglé.

V. Vous appliquant ces paroles de saint Paul , *Le temps est court* , tirez-en une autre conséquence , qui n'est pas moins essentielle que ce détachement du monde , savoir : combien il est donc nécessaire que vous vous hâtiez de faire le bien que Dieu demande de vous et qu'il attend de vous ; car le plus grand de tous les malheurs qui pourroit vous arriver seroit que vous fussiez prévenue de la mort , en laissant l'ouvrage de Dieu imparfait. Il faut , s'il est possible , que vous puissiez dire à Dieu , par proportion , ce que Jésus-Christ disoit à son Père : *J'ai achevé , Seigneur , l'ouvrage dont vous m'avez chargé* ¹. Dans la condition où Dieu vous a appelée , vous savez à quoi cela s'étend , non-seulement par rapport à vous-même , mais peut-être encore davantage par rapport aux autres. Quelle consolation , si vous pouviez , en mourant , vous rendre le témoignage que Jésus-Christ se rendit sur la croix , en disant : *Tout est accompli* ² ! Mais pour cela , encore une fois , il faut vous hâter et profiter du temps , dont tous les moments sont précieux ; ne remettant point au lendemain ce que vous pouvez faire aujourd'hui , ne couvrant point votre paresse du voile d'une fausse prudence , exécutant ponctuellement ce que Dieu vous inspire , en faisant le bien , comme dit saint Paul , pendant que vous le pouvez et que Dieu vous donne le temps de le faire. Agir de la sorte , c'est se préparer solidement à la mort.

VI. Considérez bien que Notre-Seigneur , instruisant ses disciples sur cette importante matière , ne leur disoit pas , Préparez-vous ; mais , *Soyez prêts* ³ ; car il arrive tous les jours aux enfants du siècle ce qui arriva aux vierges folles. Elles se préparoient , et même avec empressement , pour aller au-devant de l'Époux : cependant on leur

ferma la porte. Combien ai-je connu dans le monde de personnes qui ont été surprises de la mort, dans le temps qu'elles formoient des desseins, qu'elles prenoient des mesures, qu'elles faisoient même déjà quelques démarches pour leur salut? Tout cela étoit un commencement de préparation : mais parce qu'une préparation commencée ne suffit pas, et qu'il en faut une complète; par un terrible jugement de Dieu, qui étoit peut-être le châtiment de leurs infidélités passées, malgré leur préparation même, Dieu les rejetoit, parce qu'elles n'étoient pas entièrement préparées. Examinez donc les plis et les replis de votre cœur, pour vous rendre cette vérité salutaire. Voyez s'il y a encore quelque chose en vous qui soit un obstacle à cette préparation consommée où vous devez être pour trouver grâce auprès de Dieu, quand il faudra paroître devant lui; car ce seroit assez d'un seul point pour vous faire éprouver le malheureux sort de ces vierges folles de l'Évangile.

VII. Mais le principal usage que vous devez faire de la pensée de la mort et de l'obligation de vous y préparer, est que cela même vous soit un remède contre le désordre que vous avez le plus à craindre, qui est la tiédeur et la lâcheté dans les exercices de la religion. Or ce remède est non-seulement souverain, mais facile : car vous n'avez pour cela qu'à vous mettre dans la disposition où vous voudriez être si vous étiez sur le point de mourir : par exemple, ne vous approcher jamais du sacrement de pénitence qu'avec la même contrition que vous voudriez avoir à la mort; ne communier jamais qu'avec la même foi et le même zèle que vous communieriez à la mort. Et cela n'est-il pas juste, et même dans le bon sens? Cette vue de la mort répandra dans vos actions un esprit de ferveur qui vous deviendra même sensible; ces actions ainsi faites sanctifieront votre vie, et vous ne serez point exposée à la malédiction des âmes lâches qui font l'œuvre de Dieu négligemment; une de ces actions vous attirera plus de grâces que cent autres : et voilà comment votre vie sera une préparation continue à une heureuse et précieuse mort.

VIII. Servez-vous de la pensée de la mort pour vous déterminer et pour vous résoudre sur toutes les difficultés que vous pourrez avoir dans la conduite de votre vie. Il n'y a point de règle plus sûre que celle-là : Que penserai-je à la mort de ce que j'entreprends aujourd'hui? Cette vue de la mort vous servira de conseil et de lumière pour ne prendre jamais un mauvais parti, et pour ne vous repentir jamais de ce que vous aurez fait; rien ne décidera mieux vos doutes, ni n'éclairera mieux les choses où il vous paroîtra de l'obscurité; et, au défaut de celui que vous avez choisi pour votre guide dans la voie du salut éternel, vous aurez toujours dans vous-même un conseiller

fidèle, qui ne vous trompera point et qui ne vous flattera point. De cette manière vous vous préparerez encore efficacement à la mort, puisqu'à la mort votre conscience ne vous reprochera rien et ne vous objectera rien à quoi vous n'avez déjà pourvu par une anticipation de la mort même : heureux état pour s'assurer tout à la fois, autant qu'on le peut, une vie sainte et une mort tranquille !

INSTRUCTION SUR LA PAIX AVEC LE PROCHAIN.*

Je ne puis trop vous exhorter de contribuer, autant que vous le pourrez, à établir la paix dans votre maison, et à l'y conserver. J'ai cru même devoir vous marquer sur cela quelques pensées; et quoique je l'aie fait sans beaucoup d'ordre, vous verrez néanmoins aisément qu'elles se rapportent à trois points, qui sont l'importance de cette paix dont je vous parle, les obstacles les plus ordinaires qui la troublent dans une communauté, et les moyens enfin les plus propres à l'y maintenir.

§ I. Importance de la paix avec le prochain.

I. Jésus-Christ, en quittant ses disciples et les laissant sur la terre, ne leur recommanda rien plus expressément ni plus fortement que la paix. Dans un seul entretien qu'il eut avec eux, il leur répéta jusqu'à trois fois : *Que la paix soit avec vous*¹. Il ne se contenta pas même de la leur souhaiter, ni de la leur recommander, mais il la leur donna en effet : *Je vous donne ma paix*². Pourquoi l'appela-t-il sa paix? Pour la leur faire estimer davantage, et pour la distinguer de la fausse paix du monde : car la paix du monde n'est communément qu'une paix apparente, et n'a pour principe que l'intérêt propre, que le déguisement et l'artifice, au lieu que la paix de Jésus-Christ est toute sainte, toute divine, et n'est fondée que sur une charité sincère et une parfaite union des cœurs. Voilà quels ont été les sentiments de notre adorable maître; et puisque nous faisons une profession particulière de l'écouter et de le suivre, avec quel respect devons-nous recevoir ses enseignements sur un point qu'il a eu si fort à cœur, et avec quelle fidélité devons-nous accomplir ses ordres?

II. Cette paix où nous devons vivre les uns avec les autres est un des plus grands biens que nous puissions désirer. C'est le plus précieux trésor de la vie, et sans elle tous les autres biens ne nous peuvent rendre heureux en ce monde. Ainsi raisonneroit un philosophe et un païen. Mais nous qui sommes chrétiens, et qui avons de plus

* Cette instruction regarde surtout les communautés religieuses.

¹ Joan., 20. — ² Ibid., 14.

embrassé l'état religieux , nous devons surtout envisager cette paix comme un des plus grands biens par rapport à notre perfection et à notre salut. Car, sans cette paix , il n'est pas possible que nous travaillions solidement à nous avancer dans les voies de Dieu. Et le moyen qu'ayant sans cesse l'esprit agité et le cœur ému contre le prochain , nous puissions avoir toute la vigilance nécessaire sur nous-mêmes , et toute l'attention que demandent nos exercices spirituels , pour nous en bien acquitter ? A quoi pense-t-on alors ? de quoi s'occupe-t-on ? D'une parole qu'on a entendue et qu'on ne peut digérer ; de la réponse qu'on y a faite , ou qu'on devoit y faire et qu'on y fera à la première occasion qui se pourra présenter ; de la manière d'agir de celle-ci , d'un soupçon qu'on a conçu de celle - là , de telle injustice qu'on prétend avoir reçue , de telle affaire dont on veut venir à bout , malgré toutes les oppositions qu'on y rencontre ; de mille choses de cette nature , qui jettent dans une dissipation perpétuelle, et qui ôtent presque à une âme toute vue de Dieu. En de pareilles dispositions , quel recueillement , quelle dévotion , quel goût peut-on trouver à la prière et à toutes les observances religieuses ? Et Dieu , d'ailleurs , qui est le Dieu de la paix , comment répandroit-il son esprit au milieu de ce trouble , et comment y feroit-il sentir son onction ?

III. Il y a plus ; car dès que la paix ne règne plus dans une communauté , et que les esprits y sont divisés , combien de péchés s'y commettent tous les jours ? combien de plaintes et de murmures , combien de médisances y fait-on ? combien d'aigreurs et d'animosités nourrit-on au fond de son cœur ? quels desseins quelquefois y forme-t-on , et même à quelles vengeances secrètes se porte-t-on ? Péchés d'autant plus fréquents , que les sujets en deviennent plus ordinaires par le commerce journalier et continu qu'on a ensemble ; péchés d'autant plus dangereux , qu'ils n'ont point l'apparence de certains péchés grossiers , dont la honte en est comme le préservatif et le remède ; péchés où l'on se laisse aller avec d'autant plus de facilité , qu'on y est poussé par la passion , et que d'ailleurs on en voit moins la malice et la grièveté. Car chacun , au contraire , se croit très-justement et très-solidement autorisé en tout ce qu'il dit et en tout ce qu'il fait ; et si dans les discordes et les dissensions on veut entendre les deux partis , on trouvera , à les croire , qu'ils ont de part et d'autre les meilleures raisons du monde , et que leur conduite est droite et irréprochable. Mais quoi qu'ils en puissent penser , péchés néanmoins réels , péchés souvent griefs et très-griefs : tellement qu'au lieu de se sanctifier dans la religion , on s'y rend par - là devant Dieu très-criminel , et l'on se charge d'une multitude infinie de dettes dont il nous demandera un compte exact et rigoureux.

IV. Il ne faut point s'étonner après cela que peu à peu toute la discipline régulière vienne à se renverser ; car, suivant la parole de Jésus-Christ : *Tout royaume où il y a de la division sera désolé, et l'on verra tomber maison sur maison* ¹. Les personnes qui gouvernent, ou qui devraient gouverner et tenir toutes choses dans l'ordre, ne sont plus obéies. On les fait entrer elles-mêmes dans les différends qui naissent. Pour peu qu'elles semblent pencher d'un côté, l'autre se tourne contre elles. D'où il arrive qu'elles n'osent presque parler ni agir, et que, pour ne pas allumer le feu davantage, elles sont obligées de dissimuler, et de tolérer les abus qui demanderoient toute leur fermeté. Ainsi le relâchement s'introduit, les fautes demeurent impunies ; chaque jour ce sont de nouvelles brèches qu'on fait à la règle : plus d'unanimité, plus de concert. Une maison est alors comme un vaisseau abandonné aux vents, et prêt à donner dans tous les écueils où il sera emporté.

V. Avec la paix ce seroit un paradis, et voilà ce que Dieu en vouloit faire pour nous, lorsqu'il nous y a assemblés. Il vouloit, en nous retirant du tumulte et des embarras du monde, nous faire éprouver la vérité de ce qu'avoit dit le Prophète : *Qu'il est doux et qu'il est agréable à des frères ou à des sœurs en Jésus-Christ, de se voir renfermés dans un même lieu, d'y être parfaitement unis par le lien d'une charité mutuelle* ². Mais sans la paix, cette Jérusalem, ce séjour de la tranquillité et du repos, n'est plus qu'un lieu de confusion. De là naissent les chagrins, les dégoûts de la vie religieuse. On n'y trouve pas ce qu'on y avoit cherché. On s'étoit proposé d'y passer ses jours dans un saint calme et dans la pratique de la vertu : on s'étoit promis d'y être content, et l'on avoit sujet de l'espérer ; mais comment le seroit-on parmi des personnes avec qui l'on ne peut compatir, et au milieu d'une guerre domestique, où l'on n'a presque point de relâche par les divers incidents qui se succèdent sans cesse, et qui excitent les querelles et les combats ? Ce qu'il y a encore de bien déplorable et de bien pernicieux pour la religion, c'est qu'on intéresse les gens du monde dans des dissensions, qu'il faudroit au moins cacher aux yeux du public et dérober à sa connoissance. Mais soit par indiscretion, soit pour se donner une vaine consolation, soit pour se procurer de l'appui et de la protection, on s'explique de sa peine avec des amis, on en fait part à des parents, on émeute toute une famille. Le scandale se répand au dehors, et une communauté tombe dans le décri. Le monde, naturellement enclin à juger mal, se persuade, quoique très-injustement et très-faussement, qu'il en est de même de toutes les autres maisons religieuses ; et voilà par où l'état religieux a beau-

¹ Luc., 11. — ² Psalm. 132.

coup perdu de son lustre et de son crédit dans une infinité d'esprits, prévenus et trompés par certains exemples dont ils ont tiré des conséquences trop générales.

VI. L'Apôtre conjuroit les premiers chrétiens qu'il n'y eût point entre eux de schismes ni de partialités. Il en prévoyoit les suites funestes pour le christianisme, et c'est pour cela qu'il s'appliquoit avec tant de soin à en garantir l'Eglise de Dieu. Il représentoit aux fidèles qu'ils avoient reçu le même baptême, qu'ils avoient été instruits dans la même foi, qu'ils servoient le même Dieu : d'où il concluoit qu'ils ne devoient donc avoir, pour ainsi dire, qu'un même cœur et qu'une même âme. Mais outre ces raisons communes et universelles, il y en a encore de particulières qui doivent nous lier plus étroitement dans la profession religieuse. Nous avons fait à Dieu les mêmes vœux, nous nous sommes soumis à la même règle, nous gardons depuis le matin jusques au soir les mêmes observances, nous dépendons des mêmes supérieurs, nous demeurons dans la même maison, nous portons le même habit, nous sommes membres de la même société et du même ordre. L'unité en tout cela est parfaite : n'y auroit-il que nos cœurs entre lesquels elle ne se trouvera pas, lorsqu'elle y est néanmoins si nécessaire?

§ II. Les obstacles les plus ordinaires qui troublent la paix avec le prochain.

Malgré toutes les remontrances de saint Paul et ses plus fortes exhortations, la paix, du temps même de ce grand apôtre, ne laissa pas d'être troublée parmi les chrétiens. Ainsi, nous ne devons point être surpris qu'elle le soit encore aujourd'hui dans les communautés religieuses. Elles ne sont pas plus saintes que l'étoit cette Eglise naissante, que le Saint-Esprit venoit de former, et qu'il avoit comblée de ses dons les plus excellents. Mais c'est justement ce qui nous doit engager à prendre plus sur nous-mêmes, et à faire plus d'efforts pour nous préserver d'un malheur où il est si aisé de tomber, et dont toute la ferveur de la primitive Eglise n'a pas défendu des âmes si pures d'ailleurs, et comme toutes célestes. Voilà, dis-je, pourquoi nous devons redoubler nos soins, et apporter une extrême vigilance à prévenir et à écarter les moindres obstacles qui pourroient altérer la paix et la détruire. Or, entre ces obstacles, les plus communs sont : 1° la diversité des tempéraments et des humeurs ; 2° la diversité des intérêts et des prétentions ; 3° la diversité des opinions et des sentiments ; 4° la diversité des directions et des conduites ; 5° enfin, les liaisons et les amitiés particulières. Il y en a d'autres, mais qui la plupart sont compris dans ceux-ci et en dépendent. Je vais m'expliquer davantage sur chacun de ces cinq articles.

I. Les tempéraments ne sont pas les mêmes, et rien n'est plus différent que les humeurs. Il y a des humeurs douces et paisibles, et il y en a de violentes et d'impétueuses; il y a des humeurs agréables et enjouées, et il y en a de chagrines et de bizarres; il y a des humeurs faciles et condescendantes, et il y en a d'opiniâtres et d'inflexibles. Dans une même communauté, les unes aiment à contredire, et les autres ne peuvent souffrir la plus légère contradiction; les unes prennent plaisir à railler et à médire, et les autres sont délicates jusques à l'excès, et sensibles à la plus petite parole qui les touche. De tout cela, et de bien d'autres caractères tout opposés, naît une contrariété naturelle qui demande une attention infinie pour en arrêter les fâcheux effets. Si l'on ne vivoit pas ensemble, ou qu'on ne se vît que très-rarement, cette contrariété seroit moins à craindre; mais quand des personnes ont tous les jours à se parler, à converser, à traiter les unes avec les autres; quand tous les jours elles se rencontrent dans les mêmes offices, les mêmes fonctions, et à côté l'une de l'autre, n'est-ce pas un miracle de la grâce, si elles se tiennent toujours dans un parfait accord, et s'il ne leur échappe rien qui les puisse déconcerter? Et certes, s'il y a quelque chose en quoi paroissent plus sensiblement la sagesse et la force de l'esprit de Dieu, c'est de savoir assortir et concilier des cœurs à qui la nature avoit donné des inclinations et des qualités qui sembloient les plus incompatibles.

II. La diversité des intérêts et des prétentions ne cause pas moins de troubles que la diversité des humeurs et des tempéraments. Tous les sujets qui composent une communauté ne devraient proprement avoir qu'un seul intérêt: c'est celui de la communauté même. Si cela étoit, on y verroit une pleine correspondance et un concours général à s'aider mutuellement et à se prêter la main, parce qu'on n'auroit en vue que le bien commun. Mais ce bien commun n'est pas toujours ce qu'on se propose; et il y a un bien particulier et personnel qui nous occupe beaucoup plus, et sur quoi l'on n'a souvent que trop de vivacité. Car quoiqu'on ait renoncé au monde, on ne laisse pas dans la profession religieuse de se faire mille intérêts propres, qui, pour être d'un autre genre, n'en attachent pas moins le cœur; et si l'on n'y prend garde, on nourrit dans le cloître les mêmes passions qu'on auroit eues dans le siècle, et il n'y a de différence que dans les objets. On se met en tête d'avoir une telle charge, on veut obtenir une telle permission, on prétend que telle préférence nous est due, et l'on s'obstine à l'emporter. Il faut pour cela des patrons, il faut des suffrages. De là les intrigues pour réussir; de là les jalousies et les dépits si l'on ne réussit pas; de là les vains triomphes qui piquent les autres et qui les aigrissent, si l'on a l'avantage sur elles. C'est assez

pour partager toute la maison. Les unes approuvent, les autres condamnent : les esprits s'échauffent, et de cette sorte l'on n'a que trop vu de fois des bagatelles et des affaires de néant devenir des affaires sérieuses et bouleverser des communautés entières.

III. Un autre obstacle à la paix, encore plus dangereux et plus pernicieux, c'est la diversité des sentiments et des opinions en matière de doctrine. Il n'est rien de plus étrange, ni rien de plus déplorable que de voir des filles religieuses, et souvent de jeunes filles sans expérience et sans connoissances, vouloir entrer dans des questions que non-seulement elles n'entendent pas, mais qu'elles n'entendront jamais et qu'elles ne peuvent entendre, parce qu'elles n'ont pas là-dessus les principes nécessaires. Cependant un esprit de présomption, un esprit de curiosité, un esprit de vanité et de singularité les préoccupe tellement, qu'elles veulent connoître de tout, parler de tout, juger de tout. S'élève-t-il des disputes dans l'Eglise sur des matières très-subtiles et très-abstraites, il faut qu'elles en soient instruites : et à peine en ont-elles la teinture la plus foible et la plus superficielle, qu'elles se croient aussi éclairées que les plus habiles théologiens. Du moins s'expliquent-elles d'un ton plus assuré et plus décisif que les docteurs mêmes : et parce que tout ce qui est extraordinaire et nouveau donne un certain air de distinction, c'est là communément ce qui leur plaît, et à quoi elles s'attachent, se flattant en secret et se glorifiant de n'être pas de ces génies bornés qui ne pénètrent rien, et qui s'en tiennent purement et simplement aux premières idées dont on les a prévenus. Encore si elles en restoient là, et qu'elles se contentassent de ne pas penser comme les autres : mais elles vont plus loin, et voilà le plus grand désordre. Elles se mettent en tête de faire penser les autres comme elles pensent : elles étalent leur science, elles dogmatisent, à propos ou mal à propos. Qu'arrive-t-il de là? c'est que toute une communauté ne se trouvant pas assez docile pour recevoir leurs leçons, il y en a une partie qui se tourne contre elles, et une partie qui se joint à elles. Or, du moment qu'il commence à y avoir de la division entre les esprits, il est immanquable qu'il y en aura bientôt entre les cœurs. Qu'a-t-il fallu davantage pour allumer les guerres intestines dans les empires mêmes et dans les royaumes?

IV. De cet obstacle précédent, il en suit un de même espèce et tout semblable : c'est la diversité des directions et des conduites. Car chacune veut avoir un directeur qui soit dans les mêmes sentiments qu'elle, et qui l'y confirme. Souvent c'est ce directeur qui les lui a d'abord inspirés, et qui par-là se l'est attachée. Comme donc parmi les premiers chrétiens, les uns étoient pour Apollo, les autres pour Pierre, d'autres pour Paul, et que c'étoit là ce qui les divisait : de

même entre les personnes religieuses, les unes sont pour celui-ci, les autres pour celui-là; et il n'est pas moralement possible que cette variété ne soit la source de mille discordes. Hé! mes Frères, disoit saint Paul aux Corinthiens, n'est-ce pas un seul Dieu que nous servons, et un seul Jésus-Christ? est-ce au nom de Pierre que vous avez été baptisés? est-ce Paul qui a été crucifié pour vous? voilà l'exemple qu'on devroit s'appliquer, et ce qu'il faudroit se dire à soi-même Pourquoi tant se mettre en peine d'un homme, quoique ministre de l'Eglise, et quelque saint qu'il paroisse, si la paix en est endommagée? Et quel malheur, si ceux qui devoient nous sanctifier par leur ministère, et être pour nous des anges de paix, servoient à nous désunir, et par-là même à nous dérégler!

V. Un dernier obstacle, ce sont les liaisons et les amitiés particulières que forment quelquefois certains esprits qui aiment à dominer, et à se faire dans une maison comme chefs de parti. Amitiés dont tout le fruit est de s'assembler en particulier, et cela pourquoi? pour s'entretenir de la communauté; pour se rapporter de part et d'autre tout ce qui se passe, tout ce qui se fait, tout ce qui se dit; pour s'épancher en de vaines railleries, en des plaintes amères, en des discours remplis de fiel; pour tenir conseil contre des supérieurs, ou contre d'autres, de qui l'on n'est pas content et dont on se croit maltraité. Amitiés que tous les saints instituteurs ont toujours étroitement défendues, parce qu'elles dégénèrent très-aisément en cabales, et qu'elles font dans une même communauté autant de communautés différentes qu'il y a de ces sortes d'unions et de ligues.

VI. Anathème sur ceux qui sèment ainsi la zizanie dans le champ du père de famille et dans la maison de Dieu! Car ce sont des enfants d'iniquité. Saint Paul souhaitoit qu'on les retranchât du corps des fidèles; mais sans porter la chose si loin, il est bien à souhaiter que, dans la juste crainte d'un si terrible anathème, ils prennent une conduite toute nouvelle, et qu'ils réparent tous les désordres dont ils ont été jusqu'à présent les auteurs. Bienheureux au contraire les pacifiques, ces enfants de Dieu qui gardent la paix avec tout le monde, qui du moins la désirent, qui y travaillent de tout leur pouvoir, et n'omettent pour cela aucun des moyens qu'ils jugent les plus convenables et les plus assurés, quelque gênants d'ailleurs et quelque mortifiants qu'ils puissent être. En voici quelques-uns.

§ III. Les moyens les plus propres à maintenir la paix avec le prochain.

I. S'accoutumer de bonne heure à vaincre son humeur. Ce n'est pas l'affaire d'un jour: mais si dès les premières années qu'on est entré dans la religion, on s'étoit fait certaines violences, on se seroit

peu à peu rendu plus maître de soi-même, et l'on auroit appris à se posséder davantage, et à mieux réprimer les saillies de son naturel. Or cette victoire sur soi-même consiste en deux choses : l'une intérieure, et l'autre extérieure. La première et la plus parfaite, c'est de corriger tellement en soi le fond de l'humeur, et d'acquérir un tel empire sur son tempérament, qu'on n'en ressente plus même dans l'âme les atteintes secrètes, et que le cœur n'en reçoive aucune altération. Cela demande une souveraine vertu ; et ce degré est si rare, qu'on ne le peut guère proposer pour règle. Les Saints néanmoins y sont parvenus, et nous pourrions, aidés de la grâce, y parvenir comme eux, si nous voulions l'entreprendre avec la même résolution et le même courage. Mais avant que nous soyons arrivés à ce point de perfection, l'autre chose à quoi nous devons nous étudier, et qu'il faut au moins gagner sur nous, regarde l'extérieur. C'est de savoir si bien renfermer au dedans tout ce qui s'élève de troubles et de mouvements involontaires dans le cœur, qu'il n'en paroisse rien au dehors ; et qu'on ne laisse pas échapper le moindre geste, le moindre signe, la moindre parole qui fasse connoître l'agitation où l'on est, et qui puisse choquer personne. Ce n'est là ni dissimulation, ni hypocrisie, quand on n'y a en vue que le bien de la paix ; et l'effort qu'on est alors obligé de faire n'est pas devant Dieu d'un petit mérite. Ainsi, malgré l'orage dont l'âme est assaillie, la paix avec le prochain se maintient et ne court aucun danger, parce qu'on se comporte comme si l'on ne sentoit rien, et qu'on fût dans l'assiette la plus tranquille. O que cela coûte dans la pratique ! mais que cela même attire aussi de bénédictions de la part du ciel, et qu'on en est bien récompensé dès cette vie, par la consolation qu'on a de pouvoir présenter à Dieu un sacrifice qui lui est si agréable !

II. Se désister volontairement de toutes ses prétentions, dès qu'il y va de la paix, et abandonner sans résistance tous ses droits, qui du reste sont si peu de chose dans l'état religieux. Car de quoi pour l'ordinaire s'agit-il dans les contestations qu'ont entre elles les épouses mêmes de Jésus-Christ ? d'un léger intérêt qu'on s'est fait, et sur lequel, ou par opiniâtreté, ou par une fausse gloire, on ne veut point se relâcher. En vérité, ne doit-on pas rougir de honte, quand on vient à considérer d'un sens rassis de quoi l'on s'inquiète tant et à quoi l'on s'arrête avec tant d'obstination ; et comment peut-on soutenir les reproches de sa conscience, lorsque malgré soi on se dit intérieurement : Si j'avois assez de vertu pour reculer d'un pas, et que je voulusse ne plus penser à cela, qui dans le fond n'est rien, la paix aussitôt seroit rétablie ? Il ne tient donc qu'à moi de pacifier tout, d'éteindre le feu de la division. Qui n'est déjà que trop enflammé,

et de calmer les esprits. Si je ne le fais pas, lorsque je le puis si aisément et à si peu de frais, ne serai-je pas bien condamnable, et qui me disculpera auprès de Dieu? Jésus-Christ a versé son sang pour la paix : à quoi ne dois-je pas préférer un bien que mon Sauveur a tant estimé, et qu'il a acheté si cher?

III. Ne s'attacher point trop à son propre sens. Car on ne se brouille souvent dans les communautés que parce qu'on s'entête, que parce qu'on suit certains préjugés dont on ne veut point revenir, que parce qu'on ne consulte que soi-même et qu'on ne s'en rapporte qu'à soi-même, ne prenant aucun conseil et ne déférant à aucun avis. Dans les affaires les plus importantes, les gens du monde choisissent un tiers, sage et désintéressé, et consentent, en vue de la paix, d'en passer par son jugement. Dans les communautés divisées, on n'écoute qui que ce soit. On se prévient contre ceux qui par zèle et par charité voudroient s'entremettre et ménager quelque accommodement. On se persuade que ce sont des gens gagnés, et dont on doit se défier. On les prend à partie eux-mêmes, à moins qu'ils n'entrent aveuglément dans nos pensées, et qu'ils ne se déclarent pour nous. Que la docilité seroit alors d'un grand usage, et qu'elle épargneroit à toute une maison de démêlés et d'embarras!

IV. Sacrifier même, s'il est nécessaire, sa propre raison. Il est vrai, vous n'avez pas tort, et la raison est certainement de votre côté; mais si vous ne cédez, vous n'aurez jamais la paix, et la guerre sera éternelle. Or il vaut mieux, en de pareilles conjonctures, renoncer, pour parler de la sorte, à la raison, et retourner en arrière, que de tenir ferme et de vouloir aller plus avant. En mille rencontres, il est de la souveraine raison de condescendre, contre la raison même, aux foiblesses et aux imaginations de quelques esprits qui ne sont pas raisonnables. Mais, dites-vous, on agira mal à propos : il n'importe, le mal qui en pourra arriver sera moindre que le bruit et les ruptures où la maison se trouveroit exposée par une inflexible fermeté. Cette règle, au reste, n'est pas générale; mais elle demande beaucoup de discernement, et ne peut être appliquée qu'aux choses qui ne blessent point la conscience, et où il n'y a point d'offense de Dieu.

V. Préférer une sage et religieuse simplicité à une envie dangereuse et immodérée de savoir. On n'a que trop éprouvé dans les monastères de filles les pernicioeux effets de cette malheureuse démangeaison d'apprendre, et de vouloir passer pour savante. Désordre plus commun dans ces derniers temps qu'il ne l'étoit autrefois. Les premières religieuses se contentoient d'être bien instruites des points les plus essentiels de l'Évangile et de la foi; de bien étudier leur

règle, leurs observances, leurs devoirs, et de les bien remplir. De là, soumises à l'Eglise, elles s'en tenoient à ses décisions, sans raisonner, sans contester, et sans prétendre prononcer sur ce qu'elles voyoient assez n'être pas de leur compétence et de leur ressort. Elles montroient en cela leur humilité, leur prudence, leur droiture d'esprit et de cœur, et elles en goûtoient le fruit solide, qui étoit une sainte paix. D'où vient que les supérieures de communautés les plus habiles dans le gouvernement ont soin encore, autant qu'il leur est possible, d'écarter de leur maison livres, écrits, directions, tout ce qui pourroit y faire naître des questions très-nuisibles, ou du moins très-inutiles.

VI. Mais de tous les moyens, le plus efficace et le plus puissant est la sainte et fréquente communion; car le sacrement de nos autels est le sacrement de l'unité, le mystère de la charité, et par conséquent le nœud de la paix. Dans la communion, nous sommes tous nourris du même pain céleste, nous sommes assis à la même table de Jésus-Christ, nous lui sommes tous unis comme à notre chef : que de raisons pour nous lier étroitement ensemble ! Comment cet adorable sacrement sera-t-il pour nous le sacrement de l'unité, si nous nous séparons les uns des autres ? comment sera-t-il le sacrement de la charité, si nous nous soulevons les uns contre les autres ? et comment ne ferons-nous qu'un même corps avec Jésus-Christ et en Jésus-Christ, si nous ne demeurons attachés les uns aux autres ?

VII. Une des dispositions les plus essentielles à la communion est donc que nous conservions la paix entre nous. C'est pourquoi le Fils de Dieu, avant que d'instituer ce grand mystère et d'y admettre les apôtres, leur donna la paix. Sans cela, quoique purs d'ailleurs, il ne les eût pas jugés dignes de son sacrement : ainsi toutes les autres préparations que nous pouvons et que nous devons y apporter supposent celle-là, et c'est aussi par-là que nous nous mettons en état d'accomplir le dessein du Sauveur du monde, qui a été, en nous incorporant avec lui, d'établir parmi nous la plus parfaite société, et de faire de nous un même troupeau et une même Eglise.

VIII. Au contraire, un des plus grands obstacles à la communion, est que nous ne soyons pas en paix avec nos frères, ni nos frères avec nous : car alors Jésus-Christ veut que nous quittions l'autel et le sacrifice, beaucoup plus la communion, puisqu'il faut bien plus pour **approcher** de la communion que pour offrir simplement le sacrifice. Un pécheur, même en état de péché, peut assister à la messe, et, dans la vue d'apaiser Dieu, lui offrir le sacrifice ; mais il ne peut communier, s'il ne s'est réconcilié et avec Dieu et avec le prochain. C'est donc à nous de nous éprouver là-dessus nous-mêmes avant que de

recevoir le Saint des saints, et d'écouter notre cœur pour savoir s'il n'a rien à nous reprocher sur un point de cette conséquence.

IX. Daigne le Seigneur, dans la participation de son corps et de son précieux sang, nous réunir tous ! C'est lui, selon le mot de l'Apôtre, *qui est notre paix* ¹, et c'est dans la communion que cette parole se vérifie à la lettre, puisque c'est là qu'il veut être lui-même le médiateur de toutes nos réconciliations. Il a bien eu le pouvoir de réconcilier le ciel et la terre : notre réunion est-elle plus difficile ? Dans les siècles passés, on a vu plus d'une fois des ennemis irréconciliables, à ce qu'il sembloit, déposer toute leur haine à la sainte table, et en sortir dans une sincère et pleine intelligence. Aujourd'hui, et quelquefois dans les maisons religieuses, on voit des personnes divisées sortir de cette table de Jésus-Christ avec la même aigreur, et en remporter les mêmes animosités. Puissions-nous éviter ce malheur, et nous préserver d'une telle malédiction !

INSTRUCTION SUR LA CHARITÉ.

Ce que vous avez particulièrement à considérer touchant la charité est compris dans son précepte et dans sa pratique. En vous expliquant ce qui regarde le précepte de la charité, je vous ferai voir la nécessité indispensable de cette vertu, et vous pourrez tirer de là de puissants motifs pour vous exciter à l'acquérir. Et en vous apprenant quelle en doit être la pratique, je vous en marquerai les divers caractères, qui pourront vous servir de règles pour vous juger vous-même, et pour connoître comment vous avez accompli jusques à présent un des devoirs les plus essentiels de la vie chrétienne.

§ I. Le précepte et l'obligation de la charité.

1. La charité n'est point seulement un conseil évangélique, mais un précepte; et le Sauveur du monde l'a eu tellement à cœur, qu'il en a fait son précepte particulier. Car *voici mon commandement*, disoit-il à ses apôtres : *c'est que vous vous aimiez les uns les autres* ². Motif admirable dont se servoit saint Jean, le bien-aimé de Jésus-Christ et l'apôtre de la charité, lorsque parcourant les Eglises d'Asie, dont il étoit le patriarche et le fondateur, il répétoit sans cesse dans les assemblées des fidèles ces paroles : *Mes chers enfants, aimez-vous les uns les autres* ³. Sur quoi ses disciples lui ayant représenté qu'il leur prêchoit toujours la même chose, en lui demandant par quelle raison il réduisoit toutes ses instructions et toutes ses exhortations à ce seul devoir, il leur fit cette réponse si remarquable :

¹ Ephes., 2. — ² Joan., 15. — ³ Hieron.

Parce que c'est le précepte de notre maître ; et que si vous le gardez , il suffit pour vous rendre parfaits selon Dieu ¹. Voilà , à l'exemple de ce grand apôtre , ce qu'on ne devoit jamais cesser de dire , non-seulement dans les assemblées chrétiennes , mais dans les communautés religieuses ; je dis même dans les communautés les plus régulières , les plus austères , les plus éloignées du monde ; et si vous vous lassiez d'entendre toujours cette leçon , je vous répondrois : *Plaignez-vous plutôt de ne l'entendre pas assez : pourquoi ? parce que c'est le commandement du Seigneur* ² , qui vous doit être plus cher que tout le reste ; parce que c'est un commandement pour lequel vous devez avoir une vénération , une soumission toute singulière , puisque Jésus-Christ a voulu lui-même se l'adapter et en être spécialement le législateur.

II. Aussi l'observation de ce précepte est-elle la marque spécifique et certaine des vrais chrétiens. Car c'est à cela , ajoutoit le Fils de Dieu , *que vous vous ferez reconnoître mes disciples* ³. Ce ne sera point précisément par les dons sublimes d'oraison et de contemplation : sans ces faveurs extraordinaires , on peut être chrétien , et solidement chrétien. Ce ne sera point non plus par de rudes pénitences et de rigoureuses austérités du corps : elles sont bonnes , elles sont louables , elles sont saintes ; mais ce n'est point après tout ce qui nous discerne de ces sectes d'infidèles , où l'on voit pratiquer des macérations et des mortifications de la chair beaucoup plus étonnantes que dans le christianisme. Ce n'est donc point par-là que nous serons avoués de Jésus-Christ dans le jugement dernier , mais par la charité. Et n'est-ce pas par la charité que les païens eux-mêmes , ennemis déclarés de la religion chrétienne , distinguoient ceux qui la professoient ? N'est-ce pas encore par la charité que nous jugeons si l'esprit de Dieu règne dans une famille , dans une maison religieuse ? Tout autre signe est équivoque ; mais quand nous y voyons la charité bien établie , et que nous n'y apercevons rien qui la puisse blesser , nous disons avec assurance que c'est une maison de Dieu. Et en cela nous ne nous trompons pas : car il n'y a que Dieu et que l'esprit de Jésus-Christ qui puissent former dans les cœurs une charité parfaite et l'y entretenir.

III. C'est dans le commandement de la charité que sont contenus tous les autres ; et c'est à celui-là qu'ils se rapportent tous : tellement que saint Paul l'appelle *la plénitude de la loi* ⁴. En vain donc je prétendrois garder tous les autres préceptes , si je manquois à celui de la charité. Sans cette charité envers le prochain , je ne puis pas même avoir l'amour de Dieu , qui est néanmoins le premier et le plus grand

¹ Hieron. — ² Ibid. — ³ Joan., 13. — ⁴ Rom., 13.

de tous les commandements. Car aimer Dieu et aimer son prochain sont deux commandements inséparables, ou plutôt ce n'est qu'un même commandement qui nous oblige à aimer le prochain dans Dieu, et Dieu dans le prochain. Et en effet, c'est proprement dans le prochain que nous aimons Dieu d'un amour solide et pratique : hors de là, tout notre amour pour Dieu n'est qu'en spéculation et qu'en idée. Théologie divine que tout l'Évangile, que tous les écrits des apôtres, que tous les saints livres nous enseignent, et qui est comme le précis de tous nos devoirs.

IV. Si je n'ai pas pour mon prochain la charité que Jésus-Christ me commande, quand je parlerois le langage des anges et des plus éclairés d'entre les hommes, je ne serois, selon les expressions figurées de saint Paul, qu'un airain sonnante et qu'une cymbale retentissante. Quoi que je pusse dire à Dieu pour lui témoigner les sentiments de mon cœur, il ne m'entendrait pas, et il ne voudroit pas même m'entendre. Quand je ferois des miracles, que je transporterois les montagnes, que je ressusciterois les morts, ou ce seroient de faux miracles, ou, malgré ces miracles, quoique vrais, je ne laisserois pas d'être réprouvé de Dieu : car Dieu peut, par le ministère même d'un réprouvé, opérer des miracles ; mais ces miracles n'empêchent pas que celui par qui il les opère ne puisse absolument devenir et être actuellement à ses yeux un sujet de damnation. Quand je livrerois mon corps au fer et au feu, c'est-à-dire quand je m'exposerois au martyre le plus rigoureux, tout ce que je pourrois endurer de supplices et de tourments seroit perdu pour moi, et ne me serviroit de rien auprès de Dieu. Je serois, comme martyr, confesseur de la foi, mais indigne confesseur, parce que je serois en même temps apostat de la charité. Car, dans une telle supposition, on peut être l'un et l'autre, et l'on en a vu des exemples. Témoin celui dont parle Eusèbe dans son Histoire de l'Église, qui, allant souffrir la mort à laquelle il avoit été condamné pour la foi, ne voulut jamais pardonner à un autre chrétien son ennemi, quoique prosterné à ses pieds il lui demandât grâce, et le conjurât de vouloir bien se réconcilier avec lui. Mais sans remonter si haut, ne voit-on pas tous les jours des âmes religieuses martyres de leur règle, pour ainsi parler, n'avoir avec cela nulle charité pour ceux ou pour celles qui ont eu le malheur de s'attirer leur disgrâce et leur aversion ? Ne voit-on pas dans le monde tant de personnes dévotes, martyres de la pénitence et de la mortification, être néanmoins les plus vives dans leurs ressentiments et leurs animosités ? Appliquons-nous ceci, et disons-nous à nous-mêmes : Quand je m'immolerois comme une victime, et que je pratiquerois toutes sortes d'austérités ; quand je passerois toute

ma vie ou en oraisons, ou en d'autres saints exercices, tous mes exercices, toutes mes oraisons, toutes mes austérités, sans la charité, me deviendroient inutiles. Grande leçon pour nous, et capable de faire trembler une infinité de gens, soit dans le siècle, soit dans le cloître, qui, sévères à l'excès sur les autres points de la morale chrétienne, vivent dans un relâchement, ou, pour mieux dire, dans une licence extrême à l'égard de la charité.

V. Si je n'aime pas mon prochain aussi parfaitement que Jésus-Christ me l'ordonne, il est de la foi que je n'ai pas la vie de la grâce : *Celui qui n'aime pas son frère est dans un état de mort*¹. Il est de la foi que je suis dans le plus déplorable aveuglement : *Celui qui n'aime pas son frère marche dans les ténèbres*². Il est de la foi que je me rends coupable d'une espèce de meurtre : *Celui qui n'aime pas son frère est homicide*³. Trois malédictions marquées par saint Jean, et d'autant plus à craindre qu'elles sont plus communes. En voici le sens et l'explication.

VI. Si je n'aime pas mon frère, je suis dans un état de mort, c'est-à-dire dans l'état du péché mortel ; car il n'y a que le péché mortel qui puisse causer la mort à mon âme. Or le péché mortel où tombent plus aisément les personnes mêmes qui font profession de piété, et les âmes religieuses, c'est celui qui attaque et qui blesse la charité, puisque, pour pécher grièvement en ce point, il ne faut qu'un secret sentiment de haine ou de vengeance, volontairement conçu et entretenu. Péché qui se forme si promptement dans le cœur, que sans une grande précaution il est très-difficile de l'arrêter. Péché qui se tourne très-aisément en habitude, et où l'on demeure quelquefois des années entières. Il y a certaines conditions qui par elles-mêmes nous mettent assez à couvert des autres péchés, de l'ambition, de l'avarice, de l'impureté : mais il n'y a point de condition où l'on ne soit exposé à celui-ci. C'est souvent dans les plus saints états qu'il règne avec plus d'empire et plus d'impunité.

VII. Si je n'aime pas mon frère, je marche dans les ténèbres. Mais pourquoi en commettant ce péché suis-je plutôt dans les ténèbres, qu'en commettant les autres ? En voici la raison, qui est évidente : c'est que les péchés contre la charité sont ceux où il est plus ordinaire et plus facile de se faire une fausse conscience, une conscience peu exacte, une conscience selon ses vues, selon ses desseins, selon ses inclinations, selon ses antipathies : or rien n'est plus sujet à l'illusion que nos vues et nos idées particulières, que nos antipathies et nos inclinations naturelles. C'est que l'article de la charité est celui où l'on se flatte davantage, et où l'on trouve plus de spécieuses ex-

¹ 1 Joan., 3. — ² Ibid., 2. — ³ Ibid., 3.

cuses pour se justifier, quelque criminel que l'on soit. C'est qu'il arrive même tous les jours qu'on érige en vertus les actions, les sentiments, les discours où la charité est le plus visiblement offensée. On appelle zèle de la gloire de Dieu, zèle du salut des âmes, zèle de la vérité et de la pure doctrine, ce qu'il y a dans la médisance de plus outrageux et de plus calomnieux. Bien loin d'en avoir quelque peine, on s'en fait un mérite devant Dieu, et l'on s'en glorifie devant les hommes.

VIII. Si je n'aime pas mon frère, je suis homicide : et de qui ? de moi-même, de la charité et du prochain. De moi-même, puisque je tue mon âme par une des blessures les plus mortelles qu'elle puisse recevoir. De la charité, puisque j'éteins, autant qu'il est en moi, ce principe de toute société : de la société humaine, de la société chrétienne, et surtout de la société religieuse. Du prochain, puisque je le fais mourir en quelque sorte dans mon cœur, où il devrait vivre, et où je devrais le porter. Quiconque saura bien pénétrer toutes ces vérités, qu'il se trouvera redevable à la justice de Dieu, qui est l'auteur de la charité, et qui doit prendre un jour sa cause en main, et venger si hautement ses intérêts !

IX. Ce qui doit encore sur cela redoubler notre crainte, c'est de voir combien cette charité, qui nous est si expressément commandée, court néanmoins de risques partout et dans tous les états. Rien de plus difficile à conserver, rien de plus rare que de la maintenir pure et entière. C'est un trésor que nous portons dans des vases fragiles : si nous venons à la perdre, tout est perdu pour nous. Y a-t-il donc attention que nous ne devons avoir, y a-t-il circonspection dont nous ne devons user, y a-t-il mesures que nous ne devons prendre ? Et là-dessus ne pensons point à nous prévaloir de la sainteté de notre profession. La retraite religieuse peut nous préserver de tous les autres dangers du monde ; mais la charité n'y est pas toujours plus en assurance qu'ailleurs, et combien y a-t-elle fait de tristes naufrages ?

X. Rien de plus exposé que la charité à de violentes tentations. Comme c'est l'âme du christianisme et le nœud qui soutient toutes les sociétés, il n'y a point d'efforts que le démon ne fasse pour l'arracher de nos cœurs, et c'est contre elle qu'il emploie tout ce qu'il a d'artifice et de pouvoir. En quoi il n'est que trop secondé par nos dispositions intérieures, par notre amour-propre, par notre orgueil, par notre sensibilité et notre extrême délicatesse, par les contradictions des autres, par tous les événements qui allument nos passions et qui sont contraires à nos désirs. Ils nous faut donc une charité assez solide et assez ferme pour n'être point ébranlés de tous ces

assauts , pour réprimer les mouvements les plus vifs , pour nous endurcir contre les traits les plus perçants , pour triompher de tout ce qui pourroit lui donner quelque atteinte et l'affoiblir.

§ II. La pratique et les caractères de la charité.

I. Afin que notre charité soit aussi solide et aussi parfaite qu'elle doit l'être , il faut qu'elle ait tous les caractères que saint Paul nous a si bien décrits , et dont il nous a fait un détail si exact et si instructif. *La charité , dit ce grand apôtre , est patiente , elle est pleine de bonté. La charité n'est point jalouse , elle ne s'enfle point , elle n'est point ambitieuse , elle ne cherche point ses propres intérêts , elle ne s'emporte point , elle ne pense mal de personne ; elle n'a point de joie de l'injustice , mais elle en a de la vérité ; elle endure tout , elle croit tout , elle espère tout , elle supporte tout*¹. Excellentes qualités de la charité qui en comprennent toute la pratique , et qui lui sont tellement nécessaires , que si une seule lui manque , non-seulement ce n'est plus une charité complète , mais elle n'est pas même suffisante pour satisfaire à l'obligation absolue que Jésus-Christ nous a imposée. Reprenons donc par ordre ces différents caractères , et considérons-les chacun en particulier , pour nous les bien imprimer dans l'esprit et dans le cœur.

II. *La charité est patiente.* C'est par-là qu'elle se soutient et qu'elle se purifie. Car de la manière que nous sommes tous faits , il n'est pas possible qu'il ne se rencontre mille choses dans la vie qui nous déplaisent , qui nous piquent , qui nous choquent , dont nous nous sentons rebutés , et qui nous porteroient naturellement aux révoltes et aux éclats. Si nous nous modérons et que nous prenions patience , dans un moment tout est étouffé , tout tombe , et l'on n'en parle plus. Mais si nous suivons le premier mouvement qui s'élève , et que la chaleur nous emporte , combien les suites en sont-elles fâcheuses , et que n'en coûte-t-il pas à la charité ? De plus , c'est par la patience que notre charité se purifie : comment cela ? parce que dans les occasions où nous avons besoin de patience et où nous la pratiquons , il n'y a que la pure charité qui nous retienne. Ce n'est point la nature , ce n'est point l'inclination , ce n'est point le goût , mais la seule vue de Dieu , dont nous voulons garder le précepte , et le seul zèle de la charité que nous ne voulons pas détruire.

III. *La charité est pleine de bonté.* Elle est honnête , prévenante , complaisante , obligeante. Ce qu'elle a de plus merveilleux , c'est qu'elle rend tels des gens qui d'eux-mêmes sont des esprits rudes , aigres , sauvages , impraticables. D'où vient que , selon le monde

¹ 1 Cor., 13.

même, il n'y a point de personnes plus sociables, plus civiles, plus accommodantes, autant qu'il est permis par la loi de Dieu, que les personnes vraiment dévotés et vertueuses : et si au contraire l'on en voit de chagrines, de farouches, d'inaccessibles, et, pour ainsi dire, de barbares dans toutes leurs manières, c'est à elles-mêmes, et non point à la dévotion, qu'il faut s'en prendre. Car la vraie dévotion est charitable; et ce que fait le monde par un esprit profane, la charité le fait par un esprit chrétien, qui est d'adoucir les mœurs et de les polir.

IV. *La charité n'est point jalouse.* En voici la raison : c'est que la charité consiste dans une bonne volonté et dans une sincère affection pour le prochain. Or, dès qu'on est touché de cette affection sincère et qu'on a cette bonne volonté, on souhaite au prochain le bien qu'il n'a pas, et l'on n'a garde, par conséquent, de lui envier celui qu'il possède. Mais du reste, on peut dire et il est certain que la charité n'a pas d'ennemi plus puissant et plus à craindre que cette malheureuse jalousie qui nous infecte de son poison, et dont il n'y a que les esprits fermes et les âmes droites qui sachent bien se défendre. Jalousie des avantages d'autrui, des talents d'autrui, des vertus d'autrui, et des éloges qu'on leur donne. C'est assez pour rompre des amitiés qui sembloient devoir durer jusqu'à la mort. Deux hommes avoient entre eux la liaison la plus étroite; mais que dans une même profession où la Providence les emploie, l'un vienne à l'emporter sur l'autre, que l'un réussisse et soit applaudi, tandis que l'autre demeure en arrière et qu'il n'en est fait nulle mention, cela suffit pour les diviser, et pour les réduire à ne se plus connoître : pourquoi? parce que la jalousie s'empare du cœur de celui-ci, et qu'elle lui inspire des sentiments avec lesquels une véritable union ne peut subsister. On ne peut comprendre combien de ravages cette passion si lâche et si honteuse a causés jusque dans les états les plus saints et les plus consacrés à Dieu.

V. *La charité n'agit point mal à propos.* C'est-à-dire qu'elle nous rend vigilants, circonspects, attentifs sur nous-mêmes et sur les autres : sur nous-mêmes, pour prendre garde à tout ce que nous disons et à tout ce que nous faisons; sur les autres, pour connoître ce qui les offense et pour s'en abstenir. Et en effet, puisqu'il faut si peu de chose pour blesser la charité, et qu'une parole indiscrette, qu'une plaisanterie mal placée, qu'un ton de voix trop élevé est capable d'aigrir certaines personnes, avec quelle précaution ne devons-nous pas ménager leur foiblesse? C'est une erreur de croire qu'il n'y a que ce qui attaque la réputation qui puisse être contre la charité. Ce n'est pas une moindre erreur de penser que la charité ne soit violée, que lorsqu'on parle ou qu'on agit avec réflexion et de dessein

prémédité. Ce sont souvent les indiscretions, les imprudences, les légèretés qui excitent les plus grands troubles. Il est vrai, ce n'est point par malice que vous dites ceci ou cela; les choses vous échappent avant que vous les ayez bien considérées, et sans que vous y entendiez aucun mal; mais après tout, avec votre ingénuité prétendue, ou plutôt avec cette ingénuité trop précipitée et trop aveugle, vous faites sur ceux qui vous écoutent de très-vives impressions, et vous leur portez des coups très-douloureux. Votre inconsideration vous excuse-t-elle? non sans doute. Que n'avez-vous plus de retenue? que ne réprimez-vous votre impétuosité? pourquoi vous donnez-vous une telle liberté de déclarer si aisément toutes vos pensées, et que ne mettez-vous un frein à votre langue pour la régler?

VI. *La charité ne s'enfle point.* Tous ne sont pas dans les mêmes rangs, n'ont pas les mêmes prérogatives, ne vivent pas dans la même distinction ni les mêmes honneurs: mais quiconque se trouve au-dessus des autres n'a pas droit pour cela de les mépriser, ni de les traiter avec hauteur. Outre que ces airs hautains et dédaigneux ne conviennent qu'à des esprits vains et frivoles, rien ne leur attire plus l'envie et ne leur suscite plus d'affaires. Qu'on voie dans l'élevation un homme sans faste, sans orgueil, en usant bien avec tout le monde et ne se laissant point éblouir de sa fortune: on ne cherche point à l'humilier, on ne forme point d'intrigues contre lui, il ne se fait point d'ennemis, et chacun, au contraire, est disposé à se déclarer en sa faveur. Mais si l'on y remarque de la fierté et de l'ostentation, et qu'on lui voie prendre un ascendant impérieux, voilà ce qui engage à le butter en toutes rencontres, à le chagriner, à le déchirer dans les conversations, à renverser toutes ses entreprises, et à l'abattre lui-même si l'on peut. Plus de charité à son égard, comme il témoigne n'en avoir à l'égard de personne.

VII. *La charité n'est point ambitieuse.* Prétendre accorder ensemble la charité et l'ambition, c'est une chimère. Un ambitieux veut toujours monter, il veut être plus considéré que les autres, avoir en tout la préférence, occuper partout les premières places; et voilà justement ce qui ruine la charité dans son cœur. Car il ne manque point de compétiteurs et de concurrents. De quel œil les regarde-t-il, et de quel œil en est-il regardé? Ne sont-ce pas ces fatales concurrences qui entretiennent entre les familles des défiances, des haines, des inimitiés éternelles? Concurrences, non-seulement entre maisons et maisons, mais entre particuliers et particuliers; non-seulement entre les grands, mais entre les petits; non-seulement entre les séculiers, mais entre les religieux. Il ne faut pas beaucoup d'expérience, soit du monde, soit de la vie religieuse, pour savoir quels désordres

sont venus de là , et pour prévoir quels désordres dans la suite il en doit encore venir.

VIII. *La charité ne cherche point ses intérêts.* Voilà de toutes les épreuves la plus sûre , pour démêler la vraie charité de celle qui n'en a que l'apparence et que le nom. Car il n'en faut pas juger par les démonstrations extérieures , même les plus vives et les plus empressées. On voit des personnes donner toutes les marques du plus parfait dévouement et d'une charité sans réserve. A s'en tenir au dehors , on ne peut rien , ce semble , ajouter à leur zèle , et l'on ne doute point qu'ils n'agissent dans les vues les plus pures d'une affection toute chrétienne. Mais si l'on pouvoit pénétrer le fond de leur cœur , on se détromperoit bientôt , et l'on y apercevrait un intérêt caché qui les conduit. Aussi , que cet intérêt vienne à cesser , et qu'il ne se trouve plus dans ces services qu'on rendoit , dans ces assiduités qu'on avoit , dans cette ardeur qu'on témoignoit , c'est là que le mystère tout-à-coup se dévoile. Ces gens si serviables et si officieux ne vous connoissent plus , à ce qu'il paroît , et tournent ailleurs leurs soins , parce qu'ils y espèrent un meilleur compte. L'intérêt même est si subtil , que quelquefois on ne le remarque pas soi-même , et qu'on y est trompé comme les autres ; mais l'occasion est , pour ainsi parler , la pierre de touche ; c'est elle qui découvre l'âme , et qui en révèle tout le secret.

IX. *La charité ne s'emporte point.* Elle peut reprendre , elle peut corriger , elle peut , selon les besoins , s'expliquer avec force et avec fermeté ; mais tout cela se fait ou se doit faire sans violence et sans emportement. Illusion de dire : C'est pour le bien que je m'intéresse , et c'est ce qui m'anime ; votre intention est bonne , mais elle n'est pas assez mesurée ; et si vous n'y prenez garde , de ce bon principe suit un mauvais effet , qui est la passion. Car on a beau se flatter , il y a presque toujours de la passion dans ce feu et cette chaleur qui vous agite , et dont vous n'êtes plus maître dès qu'une fois vous vous y abandonnez. La charité , lors même qu'elle est obligée de se montrer plus sévère et d'user de rigueur , ne perd jamais une certaine onction qui tempère toutes choses , et qui en est comme l'assaisonnement. Si cette onction n'y est pas , la charité ne peut y être , ou n'y peut longtemps demeurer.

X. *La charité ne pense point de mal.* Elle n'est point défiante , point soupçonneuse. C'est des soupçons et des défiances que naissent les jugements téméraires et les aversions ; et il n'y a guère d'esprits plus dangereux dans la société et le commerce de la vie , que ces imaginations fortes et ombrageuses qui se tourmentent beaucoup elles-mêmes , et qui ne tourmentent pas moins les autres. Un esprit de cette

trempe envisage toujours les choses par un mauvais côté, et les interprète toujours ou à son propre désavantage, ou à celui du prochain. Ce ne sont communément que des chimères et des fantômes qu'il se forme; mais ces fantômes et ces chimères, c'est ce qui le prévient, ce qui l'envenime, ce qui l'irrite, ce qui le nourrit dans les ressentiments les plus injustes et les plus mal fondés. Une âme bien faite, et surtout une âme chrétienne et charitable, est au contraire disposée à prendre tout en bonne part. Ce n'est pas qu'elle approuve le mal, mais elle ne le croit pas aisément. Elle se feroit même, et avec raison, une peine de conscience et un serupule d'écouter d'abord toutes les idées qui se présentent, et de les suivre, avant que de s'être donné le temps de les approfondir. Cependant elle se tient en paix, et elle aime mieux être trompée par une trop grande facilité à bien juger, que de l'être par une trop grande rigueur à condamner.

XI. *La charité n'a point de joie de l'injustice, mais elle en a de la vérité.* Si je me réjouis du mal de mon prochain, si je suis bien aise qu'on le blâme, qu'on le mortifie, qu'on le persécute, qu'on se tourne contre lui parce qu'il s'est tourné contre moi, non-seulement c'est une joie basse et indigne d'un cœur généreux, mais c'est une vengeance absolument incompatible avec cette loi d'amour qui nous impose une obligation rigoureuse de pardonner à nos ennemis et de les aimer. De même, si je n'ai pas une sainte joie de la justice qu'on rend à mes frères, et que je leur dois rendre aussi bien que les autres; si je ne bénis pas Dieu de leur avancement, de leur progrès, du bien qu'ils font, du crédit qu'ils acquièrent dans le public, c'est une preuve certaine qu'il y a peu de charité en moi, pour ne pas dire qu'il n'y en a point du tout, puisqu'il n'y a pas même de bonne foi, de droiture, ni d'équité. Y en a-t-il plus ailleurs? et suivant ces deux seules règles, où trouverons-nous de la charité parmi les hommes, et n'aurons-nous pas lieu de nous plaindre qu'il n'y en a presque nulle part?

XII. Enfin, l'Apôtre conclut par ces paroles : *La charité endure tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout.* Qu'elle supporte et qu'elle endure tout, c'est ce que fait la patience, dont nous avons déjà parlé. Mais comment croit-elle tout? Cela ne se doit entendre que de ce qui est à l'avantage du prochain; car pour le mal, ainsi que nous l'avons dit, elle est extrêmement réservée et difficile à se le persuader. Tout ce qui va donc à la justification d'autrui, elle le reçoit avec une prévention favorable, et une certaine simplicité, qui, sans être tout-à-fait aveugle, évite aussi de se rendre trop pointilleuse et trop pénétrante. Mais comme il y a néanmoins des sujets et des occasions où l'évidence des choses ne permet pas de les justifier par aucun endroit, ce que fait du moins la charité, c'est d'espérer

tout. Elle espère, par exemple, que cet homme changera de conduite, qu'il reviendra de ses égarements, qu'il se comportera mieux en d'autres rencontres, qu'il reconnoitra son erreur, qu'il se détrompera de ses préjugés, qu'il réparera le passé, et qu'il en fera une pleine satisfaction. Or cette espérance, dont on ne doit jamais se départir, est une raison de le cultiver, de l'épargner, d'avoir pour lui des égards : et voilà ce qui faisoit dire à saint Augustin que nous devons aimer les libertins mêmes et les impies, parce qu'ils peuvent devenir un jour des élus de Dieu et des Saints. Ayons la charité dans le cœur, et il ne sera point nécessaire de nous fournir de bons tours et de bonnes pensées en faveur du prochain ; nous les trouverons d'abord nous-mêmes.

XIII. Notre charité ne sera pas sans récompense : et saint Paul lui-même nous la promet, lorsqu'il ajoute que la charité *ne doit jamais finir*¹. Elle nous conduira au ciel, et nous l'y conserverons éternellement. Tous les autres dons cesseront, celui de prophétie, celui de science, celui des langues, celui des miracles ; mais dans la félicité éternelle, bien loin que la charité soit détruite, elle n'y sera que plus abondante et que plus parfaite. Commençons dès ce monde à nous mettre dans l'heureux état où nous espérons être pendant toute l'éternité.

INSTRUCTION SUR L'HUMILITÉ DE LA FOI.*

Comme je ne vous dissimule point mes sentiments, et que d'ailleurs vous me faites l'honneur de m'écouter et de bien prendre ce que je vous dis, je ne vous célerai point que je vous trouve un peu trop portée à vous élever contre les décisions de l'Eglise, touchant des matières qui depuis longtemps ont été agitées avec toute la réflexion nécessaire, et sur lesquelles le saint Siège a prononcé. Vous en raisonnez, vous en disputez, vous vous échauffez même quelquefois ; et il vous paroît étrange que, pour couper court à des contestations qui n'auroient point de fin, on se contente de vous répondre, en un mot, qu'il n'est plus temps d'examiner, mais de se soumettre. Cependant cette réponse n'est pas moins solide ni moins vraie, qu'elle est courte et décisive ; et vous la goûteriez davantage si vous aviez ce que j'appelle l'humilité de la foi. Avec cette humilité de la foi, que de raisonnements tomberoient tout-à-coup ! que de difficultés s'évanouiroient ! que de disputes cesseroient ! Car, sans prétendre parler de vous en particulier, on a toujours remarqué que, dans ces sortes de divisions au regard de la doctrine, il se mêloit un orgueil secret qui

¹ 1 Cor., 13.

* Cette instruction regarde une personne peu soumise aux décisions de l'Eglise.

servoit infiniment à les entretenir. Je m'estimerois heureux si je contribuois à vous préserver de cet écueil, et j'espère que ce qu'il m'est venu en pensée de vous écrire n'y sera pas inutile. Du moins vous fera-t-il voir la nécessité d'une foi humble : je veux dire que, sans une solide humilité, il n'est pas possible de conserver une foi bien pure.

I. Vous devez remarquer d'abord qu'il y a deux choses à considérer dans la foi : ce que nous croyons, et la manière dont nous le croyons : l'un est comme la matière de notre foi, et l'autre en est comme la forme. Or l'un et l'autre a une connexion essentielle avec l'humilité, et ne subsiste que sur le fondement de l'humilité. Car ce que nous croyons, c'est-à-dire les humiliations d'un Dieu et les maximes humiliantes de son Evangile, qui sont les principaux objets de notre foi, pour être crues, demandent nécessairement de notre part une préparation de cœur et une pieuse affection à l'humilité ; et la manière dont nous les croyons n'est rien autre chose qu'un exercice continuuel d'humilité. D'où je conclus que c'est donc particulièrement l'humilité qui entretient ce divin commerce qu'il y a entre Dieu et nous, par le moyen de la foi, lorsque Dieu nous parle et que nous croyons à sa parole. Vous pourrez mieux entendre ceci par l'éclaircissement que j'y vais donner.

II. Ce que nous croyons se réduit surtout à des mystères et à des maximes : or ces mystères et ces maximes ne sont la plupart que des mystères et des maximes d'humilité. Un Dieu fait homme, et par-là un Dieu humilié jusqu'à l'anéantissement ; un Dieu incarné dans le sein d'une vierge, comme dans le sein de l'humilité ; un Dieu né dans une étable et couché dans une crèche, comme dans le berceau de l'humilité ; un Dieu inconnu, méprisé sur la terre, et y vivant comme dans le séjour de l'humilité ; un Dieu mourant sur la croix, comme sur le théâtre de l'humilité ; un Dieu présent sur nos autels, mais caché sous de viles espèces, comme dans le sacrement de l'humilité : voilà les grands mystères que notre foi nous propose. De plus, un Dieu ne nous prêchant que l'humilité, ne promettant presque ses récompenses qu'à l'humilité, n'agréant nos services et n'acceptant tous nos mérites qu'autant qu'ils sont fondés sur l'humilité ; nous donnant pour règles de nous abaisser, de fuir la grandeur et l'élévation, de prendre partout les dernières places, de préférer aux honneurs les mépris, les outrages, les calomnies : voilà les plus communes maximes de notre foi. Or comment sera-t-il possible que notre esprit se persuade bien tout cela, et qu'il croie tout cela d'une foi bien vive, à moins qu'il n'y ait dans notre cœur quelques principes d'humilité, et que par l'humilité il ne surmonte sur tout cela ses répugnances naturelles ? d'autant plus que c'est du cœur et de la volonté que la foi dé-

pend. Car notre foi doit être libre, et nous ne croyons par une foi divine que ce que nous voulons croire. Il faut donc un acte du cœur et de la volonté, qui détermine l'esprit à croire. Et si c'est un cœur vain, un cœur orgueilleux et présomptueux, sera-t-il en état de faire les efforts nécessaires pour obliger l'esprit de croire des vérités qui toutes condamnent son orgueil et sa présomption? C'est pourquoi le Fils de Dieu reprochant aux Juifs leur incrédulité, au lieu de leur dire qu'ils ne vouloient pas croire en lui, leur disoit, en termes plus forts, qu'ils ne pouvoient pas même croire en lui, et cela, parce qu'ils étoient remplis d'orgueil, et qu'ils ne cherchoient que l'honneur du monde. Ce n'est pas, remarque saint Chrysostome, qu'ils manquaient de lumières, ni qu'absolument ils ne pussent avoir la foi; car Jésus-Christ alors ne leur eût pas fait ce reproche; mais c'est que l'orgueil qui les possédoit, et dont ils ne vouloient pas se défaire, les mettoit dans une espèce d'impuissance de croire, et que cette impuissance étant volontaire dans sa cause, elle devenoit criminelle dans son effet. Combien y a-t-il de prétendus chrétiens à qui je pourrois adresser ces mêmes paroles du Sauveur : *Le moyen que vous puissiez croire, vous qui vous laissez aveugler par la passion de l'honneur* ¹? Ce n'est pas qu'ils ne croient les mystères de la religion et les maximes de l'Évangile d'une certaine foi vague et superficielle, du moins font-ils profession de les croire, puisqu'ils se disent chrétiens; mais en vérité, quand on les voit si entêtés des vanités du siècle, de l'estime du siècle, des pompes du siècle; si entêtés d'eux-mêmes et de leur propre mérite, peut-on penser qu'ils croient réellement, qu'ils croient solidement, qu'ils croient fermement des mystères et des maximes qui ne les portent qu'à s'avilir dans l'opinion des hommes, et qu'à s'anéantir?

III. Je n'insiste pas davantage sur cet article; mais je m'attache à l'autre, où l'humilité me paroît encore tout autrement nécessaire: c'est la manière dont nous croyons. Car qu'est-ce que la foi, et en quoi consiste la foi? Elle consiste à croire sans voir : *Heureux ceux qui n'ont point vu, et qui ont cru* ². Elle consiste à croire ce qui nous est révélé, et non pas de Dieu même immédiatement, mais par le ministère des hommes et par l'organe de l'Église : *Quiconque refuse d'écouter l'Église, regardez-le comme un païen et un publicain* ³. Voilà l'idée que les apôtres, après Jésus-Christ, que tous les théologiens nous donnent de cette vertu; en voilà l'essence et la nature. Or ne sont-ce pas là les actes d'humilité les plus excellents et les plus parfaits dont soit capable une créature raisonnable, aidée de la grâce de Dieu? Croire ce qu'on ne voit pas, ce qu'on ne comprend pas, ce

¹ Joan., 5. — ² Joan., 20. — ³ Matth., 18.

qui contredit tous nos sens, tous nos préjugés, toutes nos connoissances naturelles ! Ce n'est pas assez : le croire, à la vérité, parce qu'il est révélé de Dieu ; mais, du reste, sans autre évidence de cette révélation, sinon que des hommes comme nous nous le déclarent ainsi. Je dis des hommes comme nous : non pas qu'ils ne soient d'ailleurs et qu'ils ne doivent être distingués de nous par l'autorité divine dont ils sont revêtus, et que nous sommes obligés de reconnoître et de respecter dans eux ; mais, après tout, à n'en juger que par les apparences, que par les dehors, que par les yeux, nous n'y apercevons rien qui nous représente autre chose que des hommes semblables à nous. Ce sont là ceux qui composent avec le reste des fidèles l'Eglise de Jésus-Christ ; ce sont ceux qui la gouvernent au nom de Jésus-Christ, et c'est à leurs décisions que nous devons nous soumettre purement et simplement ; je veux dire, sans autre preuve, sinon que ce sont des décisions émanées de leur tribunal. Une pareille soumission, dis-je, un tel sacrifice de toutes nos lumières et de toutes nos vues, n'est-ce pas la plus grande humiliation de l'esprit humain ?

IV. C'est en ce sens que le Fils de Dieu nous a dit dans l'Evangile : *Si vous ne devenez semblables à des enfants, vous n'entrerez jamais dans le royaume des cieux*¹. Car, selon les interprètes, ce royaume des cieux, c'est l'Eglise militante sur la terre, et triomphante dans le ciel. Afin donc que nous soyons de cette Eglise, il faut nous rendre enfants : et par où enfants ? demande saint Augustin. Par la foi. En effet, poursuit ce saint docteur, un enfant n'est différent d'un homme que parce qu'il n'a encore aucun exercice de sa raison, ou qu'il n'en a que très-peu d'usage. Il croit, mais il ne raisonne point ; et c'est justement ce que la foi opère dans nous. Quand Dieu a une fois parlé, ou par lui-même directement, ou plus communément par son Eglise, la foi nous défend de douter, d'examiner, d'user d'aucunes recherches ; mais elle nous fait un commandement de croire. Ainsi elle nous réduit à une espèce d'enfance : et le moyen que nous nous y réduisions nous-mêmes par une obéissance chrétienne, si nous ne sommes vraiment humbles !

V. C'est encore en ce même sens et selon cette même idée de la foi, que l'apôtre saint Paul nous la dépeint comme une sainte servitude, où nous tenons notre entendement lié, pour ainsi dire, et enchaîné. Que veut-il par-là nous faire entendre ? Saint Chrysostome l'explique d'une manière très-ingénieuse et très-littérale. Voyez, dit ce Père, la condition et l'état d'un prisonnier : il n'est plus en pouvoir d'aller où bon lui semble, ni où il lui plait : il se trouve resserré dans un

¹ *Matth., 18.*

lieu obscur et ténébreux , sans qu'il lui soit permis de faire un pas pour en sortir ; et s'il fait le moindre effort pour se tirer de cette captivité , on le traite de rebelle. Tel est l'assujettissement de la foi : notre esprit a une faculté naturelle de se répandre sur toutes sortes d'objets, de s'élever à ce qui est au-dessus de lui , d'aller rechercher les choses les plus cachées , de passer d'une connoissance à l'autre , et de faire toujours de nouvelles découvertes. C'est là , si j'ose m'exprimer de la sorte , un de ses plus beaux apanages ; c'est là qu'il met sa principale gloire , et c'est de quoi il est le plus jaloux. De vouloir le gêner là-dessus , de vouloir le priver d'un droit qu'il se croit propre et qui flatte sa vanité , c'est étrangement le rabaisser et le dégrader. Voilà néanmoins ce que la foi entreprend. Elle lui interdit toute curiosité , toute liberté de discourir sur le fond des vérités que Dieu nous révèle , et par-là elle le tient captif et sous le joug. Que l'humilité vienne à lui manquer , demeurera-t-il dans cette sujétion , et ne cherchera-t-il pas à s'affranchir d'un empire dont son orgueil est blessé ?

VI. Il est certain , et l'expérience nous le fait bien voir , que c'est en cela que la soumission nous paroît plus difficile et moins supportable. Dans tout le reste , nous nous assujettissons et nous nous captivons. Dans nos affaires , dans nos emplois , jusque dans nos divertissemens et dans nos inclinations , même les plus fortes , nous nous faisons tous les jours violence. Mais s'agit-il de nos sentimens , et des opinions particulières dont nous nous sommes laissé prévenir ; nous ordonne-t-on de les déposer et de les renoncer par le seul respect d'une autorité supérieure , c'est alors qu'il se forme en nous mille contradictions et mille révoltes d'esprit ; et ces contradictions intérieures , ces révoltes sont telles , que souvent ni la raison , ni le devoir , ni la crainte , ni l'espérance , ni la nécessité , ni la force , ne sont pas capables de les surmonter. D'où vient cette différence , et d'où arrive-t-il que nous soyons si dociles sur toutes les autres choses , et si peu sur ce qui est opposé à nos idées et à nos préjugés ? C'est que la docilité et la condescendance sur toutes les autres choses ne porte point ordinairement avec soi un caractère d'humiliation , et qu'au contraire elle passe pour honnêteté , pour civilité , pour bonté : au lieu que de désavouer ses pensées et de les quitter , pour s'attacher à d'autres qu'on nous oblige de prendre et pour s'y conformer , c'est reconnoître qu'on se trompoit , qu'on s'égaroit , qu'on n'étoit point assez éclairé , ni assez bien instruit pour se conduire soi-même : et voilà ce que notre présomption ne peut soutenir , de quoi elle ne peut convenir , à quoi l'on a toutes les peines imaginables de la résoudre et de la faire consentir.

VII. Prenez garde , s'il vous plaît ; je dis , pour s'attacher à d'autres

sentiments et à d'autres pensées, qu'on nous oblige de prendre. Car si c'est de soi-même qu'on vient à changer d'opinion, si c'est avec une pleine liberté de choisir celle qu'on veut, et qu'on retienne toujours sa première indépendance, il n'y a rien là qui choque notre orgueil, et c'est pourquoi notre esprit n'y répugne plus. On se fait même une gloire d'être revenu de son erreur, d'avoir mieux approfondi tel point qu'on n'avoit pas assez pénétré, d'avoir eu des vues plus justes, et d'avoir enfin découvert la vérité. Mais, encore une fois, il faut que tout cela soit de nous-mêmes, c'est-à-dire que ce soit nous-mêmes qui jugions, nous-mêmes qui décidions, nous-mêmes qui nous détrompions. Si c'est un autre qui veut là-dessus nous diriger et nous entraîner dans son sentiment, surtout si c'est une puissance même légitime et à laquelle nous sommes subordonnés, qui exige de nous ce témoignage de dépendance et d'obéissance, ce sera assez pour nous obstiner plus que jamais dans nos préventions; et sans le secours d'une humilité sincère et religieuse, on ne peut guère se promettre de nous que nous nous démettions de la possession où nous nous croyons bien établis, de nous en rapporter à nous-mêmes, et d'être maîtres de nos jugements.

VIII. Fausse et malheureuse possession, qui a fait dans les siècles passés, et qui fait encore de nos jours, tant de libertins en matière de créance. Ne croire que ce que l'on voit, ou que ce que l'on connoît par l'évidence naturelle; ne consulter là-dessus que soi-même, et ne déférer à nul autre que soi-même, voilà le premier principe de l'orgueil de l'homme. On veut comprendre les choses de Dieu avant que d'y ajouter foi; et Dieu nous dit par son prophète : Je veux que vous les croyiez avant que vous les compreniez. Pourquoi cela? c'est, remarque saint Augustin, que l'intelligence des choses de Dieu est un don de grâce, qui doit être mérité par l'humilité de la foi, et qui est la récompense de la foi. Les prétendus esprits forts du monde voudroient que Dieu les gouvernât par la raison : et Dieu leur répond : Je veux que ce soit la foi qui vous gouverne, ou plutôt je veux moi-même vous gouverner par la foi. Toutes sortes de considérations l'y engagent, mais en particulier celle-ci : qu'étant d'aussi foibles et d'aussi petites créatures que nous le sommes, il n'est pas juste que nous soyons les juges et les arbitres de ce qui concerne ses adorables mystères et ses impénétrables conseils; que si c'étoit par la raison que nous fussions conduits, ce ne seroit point précisément à sa divine parole que nous nous soumettrions; mais qu'avec cette raison, qui nous serviroit de guide, nous jugerions de sa parole même, et nous nous érigerions un tribunal au-dessus de lui : ce qui sans doute ne nous appartient pas, ni ne nous peut jamais appartenir.

IX. Quoi donc ! dit un sage du monde , n'ai-je pas droit de demander la raison des choses que Dieu me déclare , ou qu'on me déclare de sa part , et qu'on m'ordonne de croire ? Eh ! qui vous auroit donné ce droit , et pourquoi voudriez-vous vous l'attribuer à l'égard de Dieu et de l'Eglise de Dieu , lorsque tous les jours et en mille sujets vous croyez de simples hommes , sans caractère et sans autorité , sur leur seule parole ? Combien y a-t-il de choses dans l'univers qui vous sont inconnues , et dont néanmoins vous ne doutez pas , parce que vous vous en rapportez au témoignage des savants ? Il est étrange , dit saint Hilaire , que nous soyons si humbles dans la profession que nous faisons de ne pas savoir la plupart des secrets de la nature , et qu'il n'y ait qu'à l'égard des mystères de Dieu et des points de la religion , que nous fassions paroître une ignorance présomptueuse et pleine d'orgueil.

X. Nous savons en quels abîmes cette dangereuse présomption et cet orgueil a précipité tant d'hérésiarques et leurs sectateurs ; nous savons à quelles extrémités et à quels excès ils se sont portés. Ils ont mieux aimé abandonner la religion de leurs pères , déchirer le sein de leur mère , qui est l'Eglise ; être séparés de la communion de leurs frères , qui sont les fidèles ; passer pour des anathèmes dans le monde , voir le trouble et la confusion qu'ils y causoient , que de se relâcher d'un sentiment erroné et nouveau , dont ils étoient préoccupés. S'ils avoient pu dire une fois : Je me suis trompé , je me suis trop laissé remplir de mes pensées , et je ne devois pas m'y attacher avec tant d'opiniâtreté ; s'ils avoient pu , dis-je , parler de la sorte , et agir ensuite conformément à cet aveu , combien de maux cette humble confession eût-elle arrêtés ? Dieu en eût tiré sa gloire , l'Eglise en eût été édifiée , la foi en eût triomphé , et eux - mêmes ils s'en seroient fait devant tout le peuple chrétien une couronne de mérite et d'honneur. Mais il eût fallu pour cela s'humilier et se soumettre ; et l'esprit d'orgueil qui les dominoit n'a pu supporter la moindre sujétion ni la moindre humiliation. Il ne leur est donc plus resté , dit Vincent de Lé-rins , d'autre parti à prendre que celui de l'apostasie et de l'infidélité.

XI. C'est celui qu'ont pris Luther et Calvin. Ils n'ont pu se résoudre à reconnoître cette loi trop humiliante pour eux , de recevoir les révélations de Dieu par l'entremise des hommes ; et , afin de secouer ce joug , ils ont substitué à l'Eglise un esprit particulier , par qui ils prétendoient être instruits de tout , et sans lequel ils ne vouloient rien croire. Au lieu que les Israélites dans le désert demandoient à Moïse que Dieu ne leur parlât point , mais que Moïse , son ministre et son interprète , leur parlât lui-même et lui seul : ceux-ci , par une infidélité tout opposée , ont voulu que Dieu vint leur parler , et ont protesté

qu'ils n'écouteront nul autre que lui. Bien loin de faire l'Eglise juge de leur foi, ils se sont faits eux-mêmes les juges de la foi de l'Eglise; ils lui ont disputé son pouvoir, ils ont blâmé sa conduite, ils ont rejeté ses arrêts et ses définitions, ils ont cherché à la détruire, et employé tous leurs artifices et tous leurs efforts à l'exterminer.

XII. Ce n'est pas qu'ils n'aient d'abord affecté une certaine déférence et un certain respect pour ses oracles. Tant qu'ils ont cru qu'il étoit de leur intérêt de ne se pas encore soulever ouvertement contre elle et d'y paroître toujours unis, ils lui ont fait les plus belles protestations d'un attachement inviolable et d'une pleine soumission; tant qu'ils ont espéré de la disposer en leur faveur, et de lui faire approuver ou du moins tolérer leurs erreurs, ils l'ont en quelque sorte ménagée, et n'ont point refusé d'être cités devant elle pour y rendre compte de leur doctrine. Mais dès qu'éclairée du Saint-Esprit, et ennemie du mensonge, elle a entrepris de censurer et de noter leurs dogmes corrompus, c'est alors que tout l'orgueil qu'ils cachaient dans le cœur a éclaté : elle a jugé, et ils se sont récriés contre les jugements qu'elle portoit; elle les a menacés de ses anathèmes, et ils ont méprisé ses menaces; elle les a frappés, et ils ont laissé tomber sur eux ses foudres sans les craindre, ni en être nullement en peine. Voyez ce que fit Luther : les prélats de l'Eglise le condamnoient, et il les traitoit d'ignorants; le chef de l'Eglise prononçoit contre lui, et il répondoit que c'étoit un juge mal informé; on assembloit un concile où il étoit appelé, et où tout le corps de l'Eglise étoit réuni; mais parce que ce concile n'entroit pas dans ses sentiments, il lui sembloit pitoyable, et lui seul il se tenoit plus habile que tous les pasteurs et que tous les docteurs. Falloit-il donc, pour le convaincre, qu'un ange vint du ciel? Un ange descendu du ciel ne convaincroit pas un esprit opiniâtre et enflé d'orgueil.

XIII. Ce qu'il y a de bizarre dans la conduite de ces hérétiques, c'est qu'en même temps qu'ils renonçoient à la vraie Eglise, et qu'ils la traitoient avec le dernier mépris, ils se faisoient un fantôme d'Eglise, pour lequel ils marquoient de la vénération. Je dis un fantôme d'Eglise : car quel fantôme qu'une Eglise qui ne leur parloit point, qui ne les reprochoit point, qui ne les gênoit en rien, et qui leur laissoit la liberté de tout croire et de tout dire? quel fantôme qu'une Eglise invisible, qu'on ne connoissoit point, à qui par conséquent on ne pouvoit avoir recours, et qui demeureroit renfermée dans le cœur des prétendus fidèles, sans se produire au dehors? Idées chimériques, où, par un orgueil insupportable, ils ont mieux aimé se retrancher, que d'admettre dans le monde chrétien une Eglise visible qui les tint sous sa domination, et qui fût la règle de leur foi.

XIV. Tel est le châtimeut de Dieu. Il permet que les esprits vains et orgueilleux , en s'éloignant du centre de la vérité et de l'unité , s'égarerit presque en autant d'erreurs qu'ils font de pas. Pour justifier une proposition sur laquelle on les presse , et qu'une gloire mal entendue les empêche de rétracter , ils avacent une autre proposition aussi fausse et aussi insoutenable que la première. Pour soutenir cette seconde proposition , sur quoi l'on forme de nouvelles difficultés , ils en imaginent une troisième , aussi mauvaise que les deux autres. Ainsi , par un enchainement d'erreurs qui se trouvent liées nécessairement ensemble , ils s'engagent dans une espèce de labyrinthe où ils demeurent : on les y poursuit ; mais à force de contester , de répliquer , de se défendre par toutes les subtilités et tous les subterfuges que l'esprit de mensonge leur suggère , ils viennent enfin à se persuader absolument qu'ils ont raison , que leurs adversaires n'ont rien de solide ni de convaincant à leur opposer , qu'ils ont bien su leur répondre , et qu'ils en ont remporté une entière victoire. On les renverseroit mille fois , on les accableroit de preuves , on leur mettroit devant les yeux les témoignages les plus irréprochables , que jamais leur orgueil ne se rendroit. Dieu , de sa part , les abandonne à leur aveuglement et à leur endurcissement : ils y vivent et ils y meurent.

XV. En voilà , ce me semble , assez pour vous faire voir la nécessité d'une foi humble. Le grand moyen , et souvent même l'unique moyen , de réduire une infinité d'esprits , ce n'est pas d'entrer en dispute ni en raisonnement avec eux , mais ce seroit de leur inspirer plus d'humilité. Un degré d'humilité qu'on leur feroit acquérir seroit plus efficace que les plus longues et les plus savantes controverses. Quoi qu'il en soit , tâchez de l'avoir cette humilité de la foi ; et si vous l'avez , conservez-la bien ; ne vous laissez point surprendre à une tentation si ordinaire , de se figurer qu'il est du bel-esprit de parler des matières de la religion , et de faire voir qu'on en a plus de connoissance que le commun des chrétiens ; jugez-vous vous-même , et demandez-vous de bonne foi à vous-même : Ai-je sujet de penser que je sois en état de donner là-dessus de justes décisions ; et où aurois-je puisé les lumières pour cela nécessaires ? ai-je bien approfondi les points sur lesquels je m'explique avec tant de chaleur ? et dans le parti que je prends n'y a-t-il pas plus d'orgueil et de vanité , que de raison et de solidité ?

XVI. Souffrez que je vous déclare toute ma pensée , et que je déplore un abus qui croit tous les jours , et qui se répand partout : c'est l'extrême liberté que chacun se donne , de discourir comme il lui plaît sur tout ce qui a rapport à la foi. Si saint Paul , qui a pris soin de nous marquer les caractères de notre foi , en avoit parlé comme d'une

foi subtile , d'une foi curieuse , d'une foi savante , d'une foi de dispute et de contention , alors nous aurions de quoi bénir Dieu et de quoi nous féliciter , puisque jamais la foi des chrétiens n'eut toutes ces qualités plus avantageusement qu'elle ne les a dans notre siècle . Mais quand je viens à considérer que ce grand apôtre ne nous fait mention que d'une foi humble , d'une foi simple , d'une foi sans artifice , d'une foi qui n'a de raisonnement que pour apprendre à obéir , je tremble pour la foi d'une multitude infinie de personnes qui portent néanmoins le nom de fidèles , et qui se disent enfants de l'Eglise . Jamais peut-être n'y eut-il plus de raffinements , ni plus de contestations sur la foi , et jamais aussi n'y eut-il moins d'humilité dans la foi .

XVII. Ne perdons pas l'avantage que nous avons toujours eu jusques à présent sur les hérétiques ; ils nous ont égalés en tout le reste , et quelquefois même en certaines choses ils nous ont surpassés ; ils ont eu l'érudition et la science , ils ont eu la finesse et la pénétration de l'esprit , ils ont eu la grâce et la politesse du langage , ils ont été charitables envers les pauvres , sévères dans leur morale , et plusieurs ont passé parmi eux pour des saints ; mais ce qu'ils n'ont jamais eu , c'est l'humilité de la foi . A cet écueil , ils ont tous échoué ; à cette pierre de touche , on a distingué l'or pur du faux or ; avec toute leur science , ils se sont évanouis dans leurs pensées ; leur pénétration et leur finesse d'esprit n'a servi qu'à les rendre plus artificieux , qu'à leur fournir sans cesse de nouvelles lueurs pour éblouir les âmes crédules , à qui ils imposaient ; leur langage poli et affecté n'a été que déguisement , leur morale sévère qu'apparence fastueuse , et leur sainteté qu'hypocrisie . Je vous renvoie à leurs histoires ; lisez-les , et vous y trouverez de quoi vérifier tout ce que je dis .

XVIII. Voulez-vous donc un bon préservatif contre tout ce qui pourroit endommager votre foi ? Soyez humble dans votre foi même . Non , mon Dieu , devez-vous dire , ce n'est point à moi de m'ingérer en tant de questions qui sont au-dessus de moi . *J'ai Moïse et les prophètes*¹ ; c'est-à-dire , Seigneur , que j'ai votre Eglise pour me conduire , et qu'elle me suffit . Je sais où elle est , cette Eglise ; je sais par quelle succession , depuis saint Pierre , ou plutôt depuis Jésus-Christ , elle s'est perpétuée jusqu'à nous ; je sais où nos pères l'ont reconnue , où ils l'ont consultée , comment elle leur a parlé , et avec quel respect et quelle obéissance ils l'ont écoutée : je m'en tiens là , et c'est assez pour moi . Quel repos intérieur et quelle paix de l'âme ne se procure-t-on point par une telle soumission ? c'est même alors que Dieu , content de nous voir soumis et dociles , nous découvre plus clairement ses vérités . Quoi qu'il en soit , je me souviens de l'avis que

¹ Luc., 16.

donnoit saint Jérôme à une vierge dont il étoit le père en Jésus-Christ et le directeur. Pensez-y vous-même, et souvenez-vous en, pour en faire l'application que vous croirez convenir. Voici les paroles de ce saint docteur, par lesquelles je finis : *Attachez-vous à la foi du saint pape Innocent, qui, dans la chaire apostolique, est le successeur du bienheureux Anastase; et quelque spirituelle, quelque intelligente que vous puissiez être, regardez toute autre doctrine comme une doctrine étrangère, et rejetez-la*¹.

INSTRUCTION SUR LA PRUDENCE DU SALUT.*

I. L'affaire du salut est d'une telle conséquence, qu'elle mérite toutes vos réflexions; et la sagesse chrétienne consiste à bien conduire cette grande affaire, à ne la risquer jamais volontairement, pour quoi que ce soit, ni en quoi que ce soit; à juger de toutes les autres affaires, à les mesurer et à les régler selon le rapport qu'elles ont avec celle-ci : à ne négliger enfin aucun moyen de la faire réussir; mais à y employer toujours, autant qu'il est possible, les plus propres, les plus assurés, les plus efficaces. Voilà ce que j'appelle la prudence du salut; et si cette expression n'est pas tout-à-fait juste, ce que je veux vous faire entendre n'en est ni moins vrai, ni moins important. Car je prétends vous faire ici reconnoître et déplorer votre aveuglement, et celui de tant d'autres qui, comme vous, ne vérifient que trop, par leur conduite, ce que le Fils de Dieu nous dit dans l'évangile de cette semaine, savoir : *Que les enfants du siècle sont plus sages à l'égard de leurs affaires temporelles, que ne le sont les enfants de lumière à l'égard de leur salut éternel*¹.

II. N'est-ce pas ce que la plupart des chrétiens ont à se reprocher? Mais ce qui doit encore bien plus vous confondre devant Dieu, c'est que, vous comparant avec vous-même, vous trouverez que vous avez en effet été jusqu'à ce jour mille fois plus habile, mille fois plus circonspect, mille fois plus prudent sur ce qui concernoit les affaires du monde, où vous envisagiez un intérêt périssable et tout humain, que vous ne l'avez été sur ce qui regardoit l'intérêt de votre âme et de votre éternité, qui de tous les intérêts est néanmoins pour vous le plus essentiel. Disons mieux : le sujet de votre confusion, c'est qu'ayant eu jusqu'à présent de la sagesse pour les affaires du monde, où vous avez presque toujours réussi, cette sagesse ne vous a manqué que dans l'affaire du salut. De sorte (pardonnez la liberté avec la-

¹ Hieron.

* Cette instruction regarde un homme du monde employé dans un ministère important.

² Evangile du huitième dimanche après la Pentecôte. Luc. 16.

quelle je vous parle : vous savez quel zèle m'anime , et je sais comment vous me faites l'honneur de recevoir tout ce qui vient de ma part ; de sorte que vous pourriez dire de vous que vous êtes tout à la fois et un sage mondain , et un insensé chrétien. Comment vous justifierez-vous auprès du Seigneur sur une si énorme contrariété ; et quand Dieu , vous opposant à vous-même , vous demandera compte de votre vie , qu'aurez-vous à lui répondre ?

III. Il me semble que je vous traite encore trop doucement , et que n'ayant point eu la prudence du salut , je devrois conclure que vous avez été absolument dépourvu de toute prudence , puisque , sans la prudence du salut , il n'y a point proprement de vraie prudence. C'est un langage qui n'est que trop ordinaire , et que la corruption du siècle a rendu commun , quand on voit un homme qui s'avance dans le monde et qui conduit heureusement à bout toutes ses entreprises , mais qui du reste vit dans une négligence entière des devoirs du christianisme , et semble avoir abandonné l'affaire de son salut , de dire de lui , quoiqu'en plaignant son sort : Il est vrai , cet homme a de l'esprit , il a d'excellentes qualités ; mais il n'a point de piété. Il est judicieux , éclairé , plein de bon sens ; mais , pour tout ce qui regarde les choses de Dieu , il y est insensible. Hors ce seul point , c'est un homme d'une prudence consommée , c'est de toute sa compagnie la meilleure tête , c'est un génie rare. Voilà comment on parle , comment on en juge ; et moi je prétends que de parler ainsi , c'est abuser des termes , et que d'en juger de la sorte , c'est pécher contre les premiers principes de la véritable sagesse. Je prétends que du moment qu'un homme , chrétien d'ailleurs comme vous l'êtes , et comme vous faites profession de l'être , a quitté le soin de son salut , dès-là il n'a plus , à le bien prendre , ni conduite , ni jugement , ni force d'esprit , ni conseil. Voilà des expressions bien fortes ; mais , avec un peu de réflexion , vous en verrez d'abord la vérité.

IV. En effet , y a-t-il du sens et de la conduite à reconnoître , en qualité de chrétien , un bonheur éternel , qui est le salut ; un bonheur pour lequel vous avez été créé , et que Dieu vous a marqué comme votre fin dernière ; un bonheur au-dessus de tout autre bien imaginable , ou qui seul est le souverain bien et l'assemblage de tous les biens ; y a-t-il , dis-je , le moindre rayon de sagesse et de prudence à croire par la foi ce royaume céleste où Dieu vous appelle , et cette infinie béatitude qu'il vous promet , et à ne l'envisager jamais en tout ce que vous faites , à ne prendre aucunes mesures pour vous l'assurer , à vivre tranquillement et habituellement dans un danger prochain d'en être exclu sans ressource ? Qu'est-ce que la prudence , selon tous les maîtres de la morale ? c'est l'ordre des moyens à la fin : c'est-à-dire

que la prudence consiste à nous proposer une fin digne de nous, et à chercher ensuite les moyens les plus propres pour y parvenir. Or vous ne faites rien de cela dans la vie que vous menez, et dans le profond oubli de votre salut, où vous avez déjà passé la plus grande partie de vos années. Vous agissez donc au hasard; et agir ainsi est-ce être sage?

V. Vous me direz que dans toutes vos démarches et dans tous les soins qui vous occupent, vous avez une fin : que c'est, par exemple, de vous enrichir, que c'est de vous élever et de vous agrandir, que c'est d'établir dans le monde votre fortune, votre réputation, votre nom. Mais prenez garde, je n'ai pas dit seulement que la prudence consistoit à nous proposer une fin, j'ai ajouté, une fin digne de nous, une fin qui nous convienne, une fin qui puisse être notre fin, et qui doive l'être. Or de devenir riche, de devenir grand, de vous distinguer dans le monde, ce ne peut être là votre fin, et ce ne doit point l'être, puisqu'il y en a une autre plus noble, quoique plus éloignée, où vous êtes destiné. Que diriez-vous d'un prince qui, par le droit de sa naissance, pourroit aspirer à la plus belle couronne, et qui, sans se mettre en peine de l'acquérir, borneroit toutes ses prétentions à posséder un petit coin de terre, et se consumerait pour cela de veilles et de travaux? Quoique dans ces travaux et dans tous les mouvements qu'il se donneroit, il eût une fin, qui seroit la possession de ce misérable domaine; et quoique par sa vigilance et son adresse il arrivât à cette fin et se procurât l'avantage qu'il souhaitoit, le compteriez-vous pour un homme sage? loueriez-vous son habileté et son savoir-faire, et ne traiteriez-vous pas au contraire ses frivoles desseins et ses prétendus succès, de folies et d'extravagances? Appliquez cette figure à un chrétien qui, dans tout ce qu'il entreprend et dans tout ce qu'il exécute, n'a en vue que la vie présente, sans penser à son salut : vous trouverez que le parallèle n'est que trop juste.

VI. Ce n'est pas qu'il vous soit précisément défendu, ni qu'il soit absolument contre la prudence, d'avoir pour fin les biens présents, de veiller à vos affaires temporelles, de travailler à vous établir dans le monde, à vous y maintenir, et même à vous y avancer, autant qu'il vous peut être convenable selon votre naissance et votre condition; d'avoir en vue l'honneur de votre maison, la prospérité de votre famille, la fortune de vos enfants, l'exécution de vos projets. Tout cela n'a rien de soi-même qui soit contraire à la véritable sagesse, pourvu que vous fassiez bien la différence de deux sortes de fins, et que vous mettiez entre l'une et l'autre toute la subordination requise. Il y a une fin prochaine et particulière, et il y a une fin dernière et générale. La fin prochaine et particulière, c'est, si vous voulez, le gain de ce

procès , l'acquisition de cette terre , l'entretien de cet héritage , le bon emploi de cet argent , tel dessein à bien conduire , telle place à obtenir , tel mariage à ménager , tel profit à faire , en un mot , tout ce qu'on se propose par rapport à cette vie , et tout ce qui en partage les divers exercices. Mais la fin dernière et générale , c'est une autre vie que celle-ci , une vie éternelle : c'est le salut. Voilà ce que vous devez regarder et ce que vous regardez comme un point essentiel de votre religion. Or n'est-il pas visible et incontestable que la fin dernière et générale doit l'emporter sur toutes les fins prochaines et particulières , et même que toutes ces fins particulières et prochaines ne doivent être considérées que comme des moyens d'atteindre à la fin générale , qui est la fin dernière ? La raison est que toutes les fins particulières n'ont qu'un temps , et même bien court , et qu'elles ne sont que passagères ; au lieu que la fin dernière est le terme qui ne passe point , et après lequel il n'y a plus rien à prétendre ni à désirer. D'où vous devez tirer cette grande règle dans le soin des affaires humaines , d'y faire toujours présider la prudence du salut , c'est-à-dire d'y faire toujours entrer cette prudence du salut , pour y examiner deux points d'une extrême importance : premièrement , s'il n'y a rien dans ces affaires humaines , et dans la manière dont vous y agissez , qui soit contraire au salut ; secondement , en quoi et comment ces affaires humaines peuvent même servir au salut , et y être rapportées. En user autrement , c'est renverser l'ordre qu'il doit y avoir entre la fin prochaine et la fin dernière , entre la fin particulière et la fin générale : par conséquent , c'est pécher contre la sagesse , et en détruire le principe fondamental.

VII. Donnons à ceci quelque éclaircissement , et appliquez-vous , je vous prie , à le bien comprendre. Tout y est d'une conséquence infinie. Je pose pour première maxime de la prudence du salut , de la faire entrer partout , mais particulièrement dans toutes les affaires humaines , pour prendre garde à ne rien entreprendre , à ne rien rechercher , à ne vous engager dans rien qui puisse être nuisible au salut. Peut-être serez-vous surpris de la distinction que je fais , et que je vous porte à consulter la prudence du salut , et à l'appeler surtout dans les affaires humaines , comme si elle y étoit plus nécessaire que dans les autres. Elle y est en effet d'une plus grande nécessité , et la preuve en est évidente. C'est que dans les affaires humaines il y a , à l'égard de la fin dernière et du salut , beaucoup plus de dangers à craindre et à éviter. Pour les affaires spirituelles , pour la prière , l'aumône , les œuvres de charité et de pénitence , pour toutes les dévotions et toutes les pratiques chrétiennes , quoiqu'on ait besoin de conseil , le besoin toutefois est moins pressant. Comme ce sont des œuvres saintes

d'elles-mêmes, il y a moins de risque à courir, et par-là moins de précaution à y apporter. Mais où le salut est plus exposé, et où il se trouve des écueils sans nombre par rapport à la conscience et à l'éternité, c'est dans les affaires du monde, dans les sociétés du monde, dans les engagements du monde, dans les traités, les commerces, les emplois, les ministères du monde. C'est donc là même aussi qu'on doit plus avoir recours à la prudence du salut : de sorte que plus les affaires sont humaines, plus cette prudence y est nécessaire ; parce que plus les affaires sont humaines, plus elles participent à la corruption du monde ; plus elles tiennent de cet esprit du monde, qui est opposé à l'esprit de Dieu, plus elles sont sujettes aux désordres du monde, et qu'elles y conduisent plus directement. Désordre dont il n'est pas possible de se préserver, sans un guide qui nous dirige et qui nous montre les voies où nous pouvons marcher avec assurance, et celles d'où nous devons nous éloigner. Or ce guide, c'est la prudence du salut.

VIII. A parler en général, de quelque nature que soient les affaires, cette prudence du salut y doit toujours être écoutée et mise en usage. Car il est constant, quelles que soient les affaires où nous nous employons, qu'il n'y en a aucune où nous ne devons agir en chrétiens, c'est-à-dire en hommes qui croient un salut éternel, où ils doivent aspirer sans cesse, et qu'il ne leur est jamais permis de hasarder pour quelque chose que ce soit, et en quelque état et quelque condition qu'ils puissent être. De là vous voyez aisément qu'il n'y a donc point d'état ni de condition, et en chaque état et chaque condition point d'occupations ni d'affaires où la prudence évangélique, qui n'est autre que la prudence du salut, ne doit avoir lieu, pour régler toutes nos pensées, toutes nos vues, tous nos sentiments, toutes nos paroles, toutes nos actions, et pour n'y laisser rien glisser qui soit capable de préjudicier le moins du monde à l'affaire du salut. Aussi cette qualité de chrétien, dont nous sommes revêtus, n'est point limitée : mais, comme elle est répandue dans tous les états, elle doit l'être dans toutes nos fonctions. Un juge doit juger en chrétien, un marchand doit négocier en chrétien, un artisan doit travailler en chrétien. Ainsi des autres professions, depuis les plus relevées et les plus distinguées, jusqu'aux plus viles et aux plus obscures. Tellement que ce ne sont point deux choses qu'on soit en pouvoir de séparer, le chrétien d'avec le négociant, le chrétien d'avec l'ouvrier et l'artisan, le chrétien même d'avec l'officier de guerre, le chrétien d'avec le prince et le monarque ; parce que tout cela et tout autre état, si j'ose m'exprimer de la sorte, doit être christianisé dans nos personnes. Quand donc l'un exerce sa charge, que l'autre s'acquitte de sa commission ; quand l'un

vend ou achète, que l'autre s'applique à son ouvrage ; quand l'officier sert son prince dans le métier des armes, ou que le prince sur le trône gouverne ses sujets ; disons absolument en tout et quoi qu'on ait à faire, ce n'est point assez de mettre en œuvre cette prudence humaine dont nous pouvons être pourvus, ni de suivre ce bon sens naturel que Dieu peut nous avoir donné, ni de se conformer aux lois et aux coutumes du monde, ni de s'appuyer de l'autorité et des avis d'un ami, d'un parent, d'une famille ; ni de s'adresser aux maîtres de l'art et aux gens les plus versés dans les affaires du siècle ; ni précisément de se conduire, comme on parle, en homme de probité et d'honneur : autant en feroit un païen, et toutes ces règles ne s'accordent pas toujours avec le christianisme ni avec le salut. Notre raison se laisse prévenir de mille faux principes et de mille erreurs ; les maximes du monde et ses coutumes sont souvent très-corrompues ; des amis, des parents s'aveuglent sur nos intérêts, et la complaisance, en bien des rencontres, la chair et le sang, les engagent à nous flatter ; les maîtres de l'art et les plus habiles dans le manie-ment des affaires du siècle, ne considèrent point les choses, et ne les décident point, par rapport à la conscience ; cet honneur, cette probité mondaine dont on se pique est communément plus spécieuse que réelle, et n'étant fondée que sur les sentiments de la nature, il y a une infinité de sujets où elle ne convient guère avec l'Évangile. La seule prudence de la foi, cette prudence surnaturelle et divine, peut nous fournir des lumières pures, qui nous découvrent les routes du salut et les égarements dont nous avons à nous garantir.

IX. Que fait cette prudence supérieure et toute céleste ? elle nous met à la main la balance du sanctuaire, ou plutôt elle attache continuellement nos regards sur la loi de Dieu, et ne nous laisse rien conclure que nous ne nous soyons auparavant demandé à nous-mêmes : Mais cela se peut-il selon la religion que je professe ? mais cela est-il dans l'ordre de la charité ? mais n'y a-t-il point là de vengeance, de mauvaise foi, d'injustice ? Le conseillerois-je à un autre ; ou si quelque autre se comportoit de même envers moi, le trouverois-je bon ? n'aurois-je point de peine à la mort de l'avoir fait ? Si dans un moment il falloit paroître au jugement de Dieu, le voudrois-je faire ; et en le faisant, ne craindrois-je point pour mon salut ? Ces demandes et ces réflexions salutaires nous ouvrent les yeux, et nous font apercevoir bien des précipices où nous allions nous jeter en aveugles, et où nous étions sur le point de tomber. Car la prudence du salut nous répond sur tous ces articles, et nous donne de sûres et de justes décisions.

X. Souffrez que je me serve ici d'une comparaison, ou que je vous fasse part d'une pensée de Saint Chrysostome, que vous trouverez

comme moi très - solide et très - judicieuse. Voyez , dit-il , ce qui se passe dans les diètes générales et dans les assemblées des états. Aussitôt qu'elles sont convoquées , les princes voisins y envoient des ambassadeurs ; les princes même les plus éloignés , et ceux qui semblent devoir moins s'y intéresser , y ont des agents et des députés qu'ils chargent de leurs négociations , et du soin de les avertir de toutes les résolutions qui s'y prennent. Et , quoique la diète se tienne souvent pour toute autre fin que pour ce qui les concerne , ils ne manquent pas toutefois d'y entretenir leurs intelligences , parce qu'il peut arriver que , dans le cours des délibérations , il naisse quelque incident qui les regarde , et où leur intérêt soit mêlé. Voilà justement ce que Dieu fait à notre égard. C'est un grand monarque , lequel a partout des intérêts à maintenir. Dans toutes les affaires du monde qui se traitent , ces intérêts de Dieu sont en péril. Il y peut recevoir du dommage , et il en reçoit tous les jours ; son honneur peut y être engagé , on y peut donner atteinte à ses commandements ; et c'est pour cela , reprend saint Chrysostome , qu'il veut avoir dans chacun de nous comme un agent et un solliciteur , qui ménage ses droits et qui les défende. Mais qu'est-ce que cet agent ? c'est la conscience , c'est le don d'entendement et de conseil pour discerner le bien et le mal , c'est la prudence du salut. Oui , c'est elle qui , de la part de Dieu et au nom de Dieu , intervient à tout ce que nous nous proposons et à tout ce que nous délibérons , pour le ratifier ou pour s'y opposer , autant qu'il y va de la cause de Dieu et du salut de notre âme. C'est elle qui nous crie intérieurement , et sur mille points que le monde approuve : *Non licet*¹ : Ne le fais pas , Dieu le condamne : c'est ambition , c'est avarice , c'est envie , c'est animosité , c'est déguisement et supercherie , c'est une molle et criminelle sensualité. Dès que tu le feras , j'en appelle contre toi , et je te cite au tribunal du maître tout - puissant , qui s'en tient offensé. Je te le déclare , et je t'annonce par avance les suites malheureuses du péché que tu commettras , qui sont la perte de ton salut et une réprobation éternelle. Voilà comment elle nous parle dans le secret du cœur ; d'autant plus à croire qu'elle est plus fidèle , et qu'elle ne tend qu'à notre souverain bien.

XI. Tout ceci doit vous détromper de deux grandes erreurs qui règnent dans la plupart des esprits , et qu'il est bon de vous découvrir pour votre instruction. L'une est de certaines personnes accommodantes qui font une espèce de partage dans la vie des hommes , et s'imaginent avoir par - là trouvé l'art de concilier toutes choses ; qui , dans les affaires de Dieu et du salut , disent qu'il faut agir selon les maximes du salut et de la sagesse de Dieu ; mais que dans les affaires

¹ *Math.*, 14.

du monde il n'y a point d'autres règles à prendre que les maximes et les principes du monde. Erreur également injurieuse au domaine de Dieu, et pernicieuse au salut de l'homme. Toutes les affaires de Dieu et du salut ne sont pas les affaires du monde, mais toutes les affaires du monde sont les affaires du salut et les affaires de Dieu; et puisqu'elles sont toutes les affaires de Dieu et les affaires du salut, je suis obligé de les ordonner toutes selon la prudence du salut et selon les vues de Dieu. Dire le contraire, ce ne seroit pas moins qu'une impiété. Et pourquoi voudrions-nous que la prudence du salut n'entrât point dans les affaires du monde, puisque nous voulons bien que la prudence du monde entre dans les affaires de Dieu et du salut? On veut qu'un homme, qu'une femme pratiquent la vertu d'une manière conforme à leur état dans le monde; on veut que dans leur dévotion ils aient égard aux engagements, aux devoirs, aux bienséances du monde, et qu'ils règlent ainsi leur piété selon une certaine sagesse du monde. On le veut, et en cela l'on n'est pas tout-à-fait injuste, pourvu qu'on ne passe point les bornes : mais ne seroit-il pas étrange qu'en même temps on ne voulût pas admettre la prudence du salut dans la conduite et le règlement des affaires du monde? L'extrême difficulté est de savoir bien allier ensemble ces deux prudences, celle du salut et celle du monde. Un homme du siècle a besoin tout à la fois de l'une et de l'autre, étant obligé, par sa condition, de vivre dans le commerce du monde, et ayant d'ailleurs, comme chrétien, une religion selon laquelle il doit être jugé de Dieu. La prudence du monde lui est nécessaire pour accomplir une infinité d'obligations où le monde l'assujettit, et la prudence du salut lui est encore plus nécessaire pour être en état de rendre compte à Dieu de la manière dont il s'en sera acquitté. La peine, encore une fois, est de les unir toutes deux et de les bien assortir, de les tenir dans un juste tempérament, de ne les point confondre dans leur action, et d'observer, dans l'usage qu'on en fait, tout ce que demande la différence de leur nature, de leur objet et de leur fin. C'est à quoi les Saints se sont appliqués sans relâche, et ce qui leur faisoit chaque jour redoubler leur vigilance et leur attention sur eux-mêmes.

XII. L'autre erreur qui suit de la première consiste dans la fausse opinion de bien des gens, lesquels trouvent mauvais que les ministres établis de Dieu dans l'Eglise, pour être juges des consciences et directeurs du salut des âmes, prennent connoissance de plusieurs affaires qui ont rapport au monde et qui sont des affaires du monde. Pourquoi, dit-on, s'ingèrent-ils en de telles recherches, et que n'en demeurent-ils à ce qui est de leur ressort? Mais moi, je prétends qu'il n'y a aucune affaire du monde qui ne se réduise au tribunal des

ministres de Jésus-Christ , parce qu'il n'y en a aucune qui ne puisse avoir quelque liaison avec la conscience et le salut. Un mari s'offense de ce que l'état de sa maison et de sa famille est connu d'un homme étranger, qu'une femme vertueuse a choisi pour son conducteur dans les voies de Dieu , et à qui elle confie ce qui se passe dans son domestique , afin d'apprendre comment elle doit s'y gouverner, et y mettre son salut à couvert. Quel sujet y a-t-il de s'en offenser ? Cet homme , tout étranger qu'il est , n'est-il pas le lieutenant de Jésus - Christ ? n'est-ce pas en cette qualité qu'il juge , et par conséquent qu'il a droit de connoître de tout ? Il doit être sage , mais souvent une partie de sa sagesse est d'entrer dans la discussion de ce qu'il y a de plus intérieur et de plus particulier dans un ménage. Il le doit faire avec discrétion ; mais enfin il le doit faire. S'il le fait en homme, je veux dire par une indigne curiosité, il sera lui-même jugé de Dieu ; mais s'il ne le fait point du tout , il trahira son ministère. Et à quoi se termineroit donc le sacrement de la pénitence ? Pourquoi les lèvres du prêtre seroient-elles appelées dans l'Écriture le trésor public et le dépôt de la science du salut , s'il n'étoit permis de le consulter sur toutes sortes d'affaires, dès qu'elles peuvent ou nuire au salut, ou y contribuer ? Mais un directeur, dites-vous, un confesseur ne se doit mêler que de ce qui appartient à la direction et à la confession. Cela est vrai ; mais quelles sont les matières les plus ordinaires de la confession pour les personnes du monde , sinon les affaires du monde ? D'où naissent les doutes , les scrupules , les peines de conscience , dans une femme qui craint Dieu et qui veut se sauver ? n'est-ce pas de tout ce qui compose sa vie la plus commune ? Si le directeur doit ignorer tout cela , quels enseignements pourra-t-il lui donner ? comment pourra-t-il lui marquer ce qu'elle peut et ce qu'elle ne peut pas , ce qu'elle doit et ce qu'elle ne doit pas ? Si nous avons deux âmes , comme le pensoient certains hérétiques, l'une pour les choses du monde et l'autre pour les choses de Dieu, et qu'il n'y eût que celle-ci qui fût peccable , alors , je l'avoue , les choses du monde ne devroient plus être soumises , ni à la confession, ni à la direction ; mais n'ayant qu'une même âme, et pour le monde et pour Dieu , il est nécessaire que celui qui préside à sa conduite et à son jugement soit informé de tout ce qu'elle est selon l'un et l'autre, parce qu'elle peut pécher selon l'un et l'autre , et se damner. J'insiste sur ce point , dans la vue de vous inspirer une pensée bien utile pour vous , et que je voudrois que vous missiez en pratique. Ce seroit , dans la multitude d'affaires toutes mondaines dont vous êtes chargé et qui se multiplient tous les jours, que vous eussiez quelque homme de Dieu , pour en conférer avec lui et pour les examiner ensemble , non point par rapport à la politique

du siècle, où vous n'êtes que trop expérimenté, mais par rapport à Dieu, à la conscience, au salut. Car toutes les mesures que vous prenez pour l'heureux succès de vos desseins, peuvent être admirablement bien concertées selon le monde, et très-mal selon Dieu. Et je vous confesserai ingénument que j'ai mille fois entendu vanter des actions de gens du monde et des traits de sagesse qui me faisoient pitié, et, si je l'ose dire, horreur, quand je venois à en pénétrer le fond et à en démêler les ressorts, parce que je n'y voyois ni bonne foi, ni droiture, ni équité, ni humanité, ni crainte de Dieu, ni religion. Je voudrois donc, encore une fois, que vous suivissiez le conseil que je prends la liberté de vous donner, et que vous fissiez choix de quelqu'un qui raisonnât avec vous sur quantité d'articles où l'innocence de l'âme peut être blessée, et qui, sans être ni trop lâche, ni trop sévère, vous en déclarât ses sentiments. Eprouvez-le, cet homme de confiance, connoissez-le par vous-même, faites-en le discernement entre mille; mais dès que Dieu vous l'aura adressé, et que vous vous y serez arrêté, ouvrez-lui votre cœur, soumettez à son examen toutes vos entreprises et toutes vos démarches, proposez-lui vos raisons, écoutez les siennes, pesez tout dans une juste balance, et ne vous obstinez point contre la vérité, du moment qu'il vous la fera apercevoir. En matière de salut, c'est une souveraine prudence de ne se point appuyer sur sa propre prudence.

XIII. La prudence du salut n'est pas encore toute renfermée dans cette première règle de la faire entrer partout, pour voir s'il n'y a rien qui soit opposé au salut; mais une seconde maxime également importante est de l'employer dans toutes vos affaires, et en particulier dans toutes les affaires humaines, pour les rendre même utiles au salut et profitables devant Dieu. Car ce qui doit être pour vous d'une grande consolation, et ce que vous ne pouvez trop vous imprimer dans l'esprit comme un principe fondamental de votre conduite, c'est que les affaires les plus humaines en elles-mêmes peuvent être sanctifiées, et vous profiter pour le salut, autant que vous aurez soin de les y rapporter. Mais vous me demandez quel rapport elles peuvent avoir avec le salut. Vous concevez assez que des œuvres de piété, telles que sont l'oraison, la confession, la communion, les exercices de mortification, sont des œuvres salutaires, parce qu'elles ont immédiatement Dieu pour objet, et qu'elles tendent vers lui directement; mais il vous semble qu'au regard du salut, toutes les affaires du monde vous sont tout au plus des soins indifférents, et que c'est beaucoup si elles ne vous détournent pas de votre fin dernière, bien loin d'être capables de vous en approcher et de vous y élever. Voilà l'illusion dont se laissent ordinairement prévenir les

chrétiens du siècle, et en quoi ils se trompent. Si vous êtes dans la même erreur, je puis vous en faire aisément revenir. Il y a différentes vocations; et toutes les vocations, si ce sont de vraies vocations, sont vocations de Dieu, puisque c'est à lui de nous placer tous comme il lui plaît, et d'arranger toutes choses selon son gré dans la société des hommes. Dieu veut que nous travaillions tous, et que nous agissions, mais les uns d'une façon et les autres d'une autre; ceux-là dans le monde, ceux-ci dans l'état ecclésiastique, et plusieurs dans la profession religieuse. Cela posé, les affaires humaines, et même les plus humaines, sont donc de l'ordre de Dieu pour ceux qu'il y a destinés; étant de l'ordre de Dieu, elles sont donc de la volonté de Dieu; étant de la volonté de Dieu, elles sont donc agréables à Dieu, en tant qu'elles sont dépendantes de cette divine volonté, et qu'elles y sont unies par la pureté de notre intention; enfin, étant agréables à Dieu, elles sont donc méritoires devant Dieu, elles sont donc dignes des récompenses de Dieu, elles sont donc saintes alors, puisque Dieu n'agrée ni ne récompense dans l'éternité que ce qui est saint. Ainsi vous comprenez comment vous pouvez les référer à Dieu, en y reconnoissant la volonté de Dieu, et vous y appliquant par ce motif et en cette vue.

XIV. Ce n'est pas tout. Dans le soin des affaires humaines, combien y a-t-il de fatigues à essayer? combien de chagrins à dévorer? combien d'incidents fâcheux et de contre-temps, combien de traverses à supporter? En combien de rencontres faut-il se faire violence, se gêner, se surmonter, prendre sur soi? Tel, dans un ministère tout profane en apparence, a néanmoins mille fois plus d'occasions de pratiquer la patience, la douceur, la modération, la charité, la soumission aux ordres du ciel, la mortification de ses désirs et la mortification même de ses sens, que n'en ont les religieux les plus austères. Ce n'est point là un paradoxe, et peut-être n'êtes-vous que trop instruit par vous-même de ce que je dis: or tout cela, ce sont des moyens de salut que vous avez dans les mains, et que vous fournissent les affaires dont vous êtes occupé; car tout cela dirigé, purifié, relevé par un motif surnaturel et chrétien, peut être, au jugement de Dieu, d'un très-grand prix. Combien d'autres, par la même voie, non-seulement se sont sauvés, mais sont parvenus à la plus sublime sainteté?

XV. Voilà quelle est la principale attention de la prudence du salut; elle cherche à profiter de tout pour le salut, parce qu'elle sait que toutes choses, hors le péché, peuvent servir au salut. Au lieu que les mondains, plongés et comme abimés dans les affaires du monde, s'y emploient d'une manière toute naturelle, et par-là laissent échap-

per des trésors de grâces et de mérites dont ils pourroient s'enrichir; un chrétien, éclairé de la prudence évangélique, prend des idées supérieures, s'élève au-dessus de la nature, ne perd point Dieu de vue, et, travaillant dans le temps et aux affaires du temps présent, porte tous ses regards vers l'éternité. De cette sorte, ce qui demeure inutile dans les mains des autres lui vaut au centuple; et dans sa condition, quelque éloignée qu'elle paroisse du royaume de Dieu, il trouve abondamment de quoi l'acquérir et de quoi s'y avancer. L'ambitieux fait consister toute sa sagesse à ne pas manquer une occasion de se pousser aux honneurs du monde; le riche intéressé met toute la sienne à grossir ses revenus et à amplifier ses domaines; mais ce parfait chrétien, tel que vous devez être, et que mon zèle pour vous me fait souhaiter avec ardeur que vous soyez, ne connoît point d'autre sagesse que d'aspirer, par toutes les voies qui se présentent, à une gloire immortelle, et d'amasser chaque jour des richesses qui ne périront jamais.

XVI. Je ne cesserai donc point, et par le devoir de ma profession, et par l'attachement très-respectueux que j'ai pour votre personne, de vous faire la même exhortation que faisoit un prophète au peuple d'Israël : *Apprenez où est la prudence, où est le conseil, où est la force de l'entendement*¹. Je serois bien téméraire si j'entreprendois de vous apprendre où est la prudence du monde; vous me feriez là-dessus des leçons, et ce seroit à moi de vous consulter comme un maître. Mais les plus grands maîtres dans la sagesse humaine et dans la science du monde, sont communément les moins habiles dans la science du salut : or vous ne pouvez plus douter que cette science du salut ne soit néanmoins la véritable prudence. Ainsi j'ose vous redire : Faites une étude sérieuse de cette solide et droite prudence. Mais où la trouverez-vous? elle n'est guère connue dans les cours des princes, ni dans les plus hauts rangs, et je me souviens sur cela d'un beau trait de l'Écriture : il est remarquable. Le Roi prophète, parlant du patriarche Joseph, dit que Pharaon lui donna un pouvoir absolu et une intendance générale dans tout son empire²; et pourquoi l'éleva-t-il à ce rang d'honneur? plusieurs considérations l'y engagèrent; mais entre les autres, ce fut afin que Joseph donnât des règles de prudence aux grands de sa cour, et qu'il enseignât la sagesse à ses ministres d'état : *Ut erudiret principes ejus, et senes ejus prudentiam doceret*. Le moyen que cela pût être, demande saint Chrysostome? à peine Joseph avoit-il atteint l'âge de vingt-cinq ans; c'étoit un jeune homme sans expérience des choses du monde, qui n'avoit eu jusque-là d'autre emploi que de garder des troupeaux; qui,

¹ Bar., 2. — ² Psalm. 104.

tiré par violence de la maison de son père, s'étoit vu réduit à la condition d'esclave; qui, tout récemment, avoit été confiné dans une prison, et ne faisoit encore que d'en sortir; qui se trouvoit tout nouveau en Egypte, et n'en savoit ni les mœurs, ni les coutumes. Au contraire, les ministres de Pharaon étoient des vieillards consommés dans les affaires, et formés par un long usage : cependant il faut qu'ils deviennent les disciples de Joseph, et que ce soit lui qui les dresse et qui les instruisse. Qu'est-ce que cela veut dire? Il est aisé, répond saint Chrysostome, de découvrir ce mystère : c'est que les princes et les ministres de la cour de Pharaon étoient des idolâtres, et n'avoient point encore adoré ni servi le vrai Dieu; c'étoient de grands hommes selon le monde, il est vrai; ils entendoient parfaitement l'art de gouverner les peuples, j'en conviens; ils maintenoient dans tout son lustre et faisoient fleurir l'autorité royale, je le veux; ils mettoient dans les finances et dans le commerce un ordre admirable, j'y consens; et qu'on leur attribue mille autres qualités, je n'en contesterai pas une seule, et je les reconnoîtrai toutes. Mais que leur manquoit-il? L'esprit de religion, le culte de Dieu, la connoissance du salut et le zèle d'y parvenir; sans cela toute leur prudence portoit à faux, et étoit aussi vaine que les principes sur lesquels ils l'établissoient : il n'y avoit que Joseph qui fût en état de les ramener de leurs voies égarées; et plutôt au ciel qu'il y eût dans toutes les cours des rois de pareils docteurs, et qu'on voulût les écouter!

XVII. Le désordre qui perd tout, c'est qu'on n'écoute que la prudence du monde : désordre plus ordinaire dans la grandeur et l'éclat des premières conditions; mais, du reste, désordre presque universel. A bien juger des choses, quelque apparence qu'on ait de religion, et quelque profession qu'on en fasse, on n'a point dans le fond d'autre prudence que celle du monde. Par une malheureuse fatalité, à force de pratiquer le monde, on réduit à la seule prudence du monde les affaires mêmes où le salut est engagé. Dans toutes les délibérations, c'est presque toujours la prudence du monde qui décide; et si la prudence du salut forme quelque difficulté, on la traite de scrupule et de foiblesse : car voici jusqu'où va le désordre. Qu'un homme de bien, et sage selon l'Évangile, témoigne de la répugnance à telle résolution qu'on prend, à tel moyen qu'on lui suggère, à tel avis qu'on lui donne, à tel avantage qu'on lui fait espérer; qu'il balance là-dessus par une raison de conscience, et qu'il craigne d'y exposer son salut, on en rit, on en plaisante, on le regarde comme un petit génie, et l'on conclut qu'il n'est bon à rien. S'il avoit à raisonner et à délibérer avec des païens et des infidèles, je ne m'étonnerois pas qu'on tournât ainsi en raillerie tous ses remords et toutes ses précautions;

mais ce que je ne puis assez déplorer, c'est qu'il ait à soutenir les mêmes mépris parmi des chrétiens, et que des gens qui professent la même foi que lui, et qui prétendent au même salut, soient surpris de lui entendre alléguer ce salut et cette foi contre les principes de la politique humaine et contre les manières du monde. De là vient que, pour s'attacher régulièrement dans le monde à la prudence du salut, on a besoin d'une grande fermeté d'âme et d'un grand désintéressement.

XVIII. Je sais que vous avez l'un et l'autre. Vous êtes ferme dans ce que vous avez une fois résolu; et comme vous ne faites rien à quoi vous n'ayez mûrement pensé, et où vos vues ne soient très-désintéressées, les discours du public vous touchent peu, et ses jugements ne sont guère capables de vous détourner de tout ce que vous croyez être de votre devoir; mais cette fermeté inflexible au sujet des devoirs du monde, prenez garde qu'elle ne vous abandonne lorsqu'il s'agit du salut. Laissez parler ces esprits forts, à qui vous entendez dire quelquefois, par dérision et en se réjouissant, qu'un tel a peur de l'enfer, qu'il est dévot, qu'il a des visions : attendez la fin; c'est la décision de tout. O que ces grands esprits, que ces âmes si élevées au-dessus du vulgaire, que ces sages du siècle trouvent bien à rabattre de cette sagesse dont ils se paroloient et dont ils étoient si fiers, quand la mort arrive, et qu'elle les avertit qu'il faut passer dans un autre monde, où toute la prudence de celui-ci n'est de nulle valeur, et n'est comptée pour rien! Leur prudence mondaine leur a servi à se démêler habilement et honorablement de toutes les affaires qu'ils ont eu à traiter avec les hommes; mais de quel usage leur sera-t-elle pour se démêler heureusement et avantageusement de l'importante affaire qu'ils auront à traiter avec Dieu? Il s'agira de lui rendre compte, il s'agira de justifier devant son tribunal toute la conduite de leur vie; il s'agira de recevoir de lui une sentence de salut ou de damnation; il n'y aura point là d'intrigues à imaginer, de ressorts secrets à faire jouer, d'esprits à ménager. D'un seul rayon, la lumière divine dissipera toutes ces fausses lueurs d'une raison bornée et d'une sagesse qui les aveugloit et les égaroit, plutôt qu'elle ne les éclairoit et les conduisoit. A ce grand jour, à cette révélation qui tout-à-coup leur découvrira toute leur folie passée et toute leur misère présente, que penseront ces philosophes, ces intrépides, ces braves en fait de religion? c'est ce que je voudrois, mais ce que je ne puis maintenant leur faire concevoir : si même je me hasardois à vouloir leur en donner quelques idées, ils ne m'en croiroient pas. Quand donc le concevront-ils? Quand ils l'éprouveront. Mais quand ils l'éprouveront, y aura-t-il du remède, y aura-t-il pour eux quelque ressource?

XIX. Ces réflexions sont terribles, et méritent assurément qu'on s'y rende attentif. Peut-être me direz-vous ce qu'on nous dit tous les jours : que la dissipation du monde et ses mouvements effacent ces sortes de pensées, et empêchent que la plupart ne s'en occupent; mais, vous répondrai-je, c'est donc à dire que la dissipation du monde et que ses mouvements renversent l'esprit à la plupart des gens du monde : car, en vérité, qu'appellez-vous renversement d'esprit, si ce n'en est pas un de savoir qu'on doit mourir, qu'après la mort tout sera comme anéanti pour nous sur la terre, qu'il ne nous restera qu'un seul bien à posséder, qui est le salut; que la possession de ce bien unique et souverain dépendra du soin que nous aurons eu de le rechercher dans la vie, et de nous y préparer; que la perte de ce bien infini nous exposera à un malheur infini et nous y précipitera? que peut-on, dis-je, appeler égarement et même extravagance, si ce n'est d'être instruit de tout cela, et de le négliger, et de n'en être aucunement en peine, et de l'abandonner au hasard, et de n'y tourner jamais ses vues, et de n'examiner jamais ce qui en sera et ce qui n'en sera pas, comme si c'étoit une chose à quoi l'on n'eût nul intérêt, ou qu'un intérêt très-léger? N'est-ce pas en cela que s'accomplit la parole de Dieu, et cette menace qu'il nous fait par son apôtre : *Je perdrai toute la sagesse des sages, et je détruirai toute la prudence des prudents*? Il permet que des hommes d'ailleurs pleins de raison, et du meilleur conseil en toutes les autres affaires, cessent d'être raisonnables et deviennent incapables de tout conseil dans l'affaire de leur salut.

XX. Vous ne serez pas de ce nombre, ainsi que je l'espère, et que je le demande souvent à Dieu pour vous. Vous rentrerez en vous-même, et vous considérerez sérieusement tout ce que je viens de vous marquer. Vous serez toujours, comme vous l'avez été jusqu'à ce jour, sage pour les affaires publiques dont vous êtes chargé, sage pour les affaires domestiques de votre maison; mais vous le serez encore plus pour votre âme et pour l'affaire de votre salut. Vous me faites l'honneur de me mettre au rang de vos amis, et de m'en donner la qualité. Je la reçois avec tout le respect et toute la reconnaissance possible; mais il me seroit bien douloureux qu'un homme que j'honore en qui je remarque les plus beaux talents, et à qui je dois autant qu'à vous, s'oublîât lui-même dans son affaire capitale, lorsqu'il a tant de vigilance et de circonspection dans des affaires ou qui ne le touchent en aucune sorte, ou qui ne sont pour lui que d'une très-petite conséquence, en comparaison de celle qu'il laisse perdre. Mon ministère m'engage à m'employer au salut des âmes. Je dois être sensible à leur perte par le sentiment d'une charité commune : et

fût-ce l'âme du dernier des hommes, et même l'âme de mon plus mortel ennemi, je ne devrois rien épargner pour la sauver. Concluez de là ce que me causeroit de regrets et de sensibilité la perte d'une âme qui, par tant d'endroits et tant de raisons particulières, me doit être aussi chère que la vôtre. Je vous conjure donc, par l'amitié ou plutôt par la bonté que vous me témoignez en toutes rencontres, de me donner la consolation d'avoir travaillé efficacement à votre plus grand bien et à votre intérêt le plus précieux, qui est le salut. Vous avez sans cesse autour de vous une foule de gens qui vous sollicitent pour d'autres grâces qu'ils veulent obtenir : ce ne sont point là celles que je vous demande. Dispensez-les comme il vous plaira, et à qui il vous plaira : mais accordez-moi ce que je désire si ardemment, et sur quoi je ne craindrai point de vous presser jusqu'à l'importunité, savoir, que votre premier soin soit votre salut. Dans ces autres grâces pour lesquelles on s'empresse tant auprès de vous, chacun ne pense qu'à soi-même et ne cherche que soi-même : mais dans la grâce que je souhaite et que j'attends de votre religion, je ne pense qu'à vous, ni je ne cherche que vous.

INSTRUCTION SUR LE CHOIX D'UN ÉTAT DE VIE.*

Dans l'âge où vous êtes, vous devez penser à faire choix d'un état de vie ; et rien n'est plus nécessaire pour vous que de bien connoître l'importance de ce choix, et les règles qu'il y faut garder. Vous me demandez là-dessus quelque instruction, et je satisfais volontiers à une demande aussi raisonnable que celle-là, et aussi digne de votre piété et de votre sagesse.

I. Imprimez-vous bien dans l'esprit cette grande maxime, qu'il n'y a rien dont le salut dépende davantage que de bien choisir l'état où l'on doit vivre, parce qu'il est certain que presque tous les péchés des hommes viennent de l'engagement de leur état. Combien Dieu voit-il de réprouvés dans l'enfer, qui seroient maintenant des Saints s'ils avoient embrassé, par exemple, l'état religieux ? et combien y a-t-il de Saints dans le ciel qui seroient éternellement réprouvés, s'ils avoient vécu dans le monde ? Voilà ce qui s'appelle le secret de la prédestination, lequel roule principalement sur le choix de l'état. Tâchez donc de bien comprendre cette vérité, afin de vous bien conduire dans une affaire si importante. Car que seroit-ce si vous veniez à vous y tromper, et à prendre une autre voie que celle où Dieu vous a préparé des grâces pour faire votre salut ?

* Cette instruction regarde une jeune personne de qualité.

II. Ce qu'il y a de plus essentiel dans le choix d'un état, est de n'y entrer jamais sans vocation, c'est-à-dire sans y être appelé de Dieu. Car il ne vous appartient pas de disposer de vous-même pour choisir selon votre gré tel état qu'il vous plaira. Etant à Dieu comme nous y sommes, c'est à lui de nous placer selon les vues et selon les desseins de sa providence; et si, au préjudice d'une obligation si sainte, nous nous engageons témérairement dans une condition où il ne nous appelle pas, dès-là il est en droit de nous y délaisser, et de ne nous plus accorder cette protection spéciale dont il favorise les Justes. Or quel malheur si cela vous arrivoit jamais, et si vous pouviez un jour vous reprocher que vous êtes dans un état où Dieu ne vous avoit pas destinée! Quand vous seriez alors sur le premier trône du monde, quand vous seriez reine et souveraine, vous devriez plaindre votre sort, et le regarder comme l'état le plus déplorable.

III. Cependant voilà le désordre et tout ensemble la misère des conditions du monde. On n'y entre que par intérêt, que par ambition, que par passion, que pour y chercher des établissements de fortune. Jamais, ou presque jamais, on n'y envisage Dieu; et la dernière chose à laquelle on pense, c'est d'examiner si l'état qu'on prend est de sa volonté, et si le salut y peut être en assurance. Cela ne se voit que trop. Par exemple, dans une alliance qu'on veut faire, et où deux jeunes personnes doivent s'engager par le lien du mariage, à quoi s'applique-t-on? à considérer s'il y a de part et d'autre un bien convenable, s'il y a de la naissance et de la qualité, si l'entrée en telle famille fera honneur, si elle sera de quelque utilité selon le monde. Dès qu'on y trouve là-dessus tout ce qu'on prétend, on ne se met guère en peine de la vocation divine, ou plutôt on la suppose, comme si elle étoit infailliblement attachée à de pareils avantages.

IV. Ce n'est pas qu'il soit absolument mauvais d'avoir égard à tout cela. Il y a une prudence humaine qui n'est point contraire à la sagesse évangélique, pourvu qu'elle lui soit subordonnée. Mais l'abus est de n'écouter que cette prudence du siècle, de ne se conduire que par les principes du siècle, de ne regarder les choses que par rapport au siècle, et de ne s'y déterminer qu'autant que les considérations du siècle nous y portent. Car c'est faire à Dieu le même outrage et la même injustice que feroit à son maître un serviteur qui voudroit se rendre indépendant, ou qui n'agiroit que sous les ordres et sous l'autorité d'un autre.

V. De là vient qu'il y a très-peu de gens du monde qui puissent raisonnablement se flatter d'être dans l'état où Dieu les veut. Je ne prétends point vous faire entendre par-là que les divers états qui composent ce que nous appelons le monde ne soient pas en général

de la vocation de Dieu. C'est lui qui les a établis , lui qui les a partagés, lui qui , par son infinie sagesse , les a disposés et arrangés. Or il ne les a pas établis, ni partagés, ni arrangés de la sorte, pour vouloir qu'ils demeurent vides et sans sujets qui les remplissent. D'où il faut nécessairement conclure qu'entre les hommes il y en a , et un grand nombre, qu'il a fait naître pour ces états, et qu'il y a appelés. Tellement que ce seroit une erreur grossière de croire que d'être engagé dans le monde , ce fût être hors des voies de Dieu : comme si Dieu réprouvoit tous les états du monde , et qu'on n'en pût embrasser aucun avec une vocation légitime et sainte. Le monde , par l'opération du Saint-Esprit et de sa grâce, a produit dans toutes les conditions de parfaits chrétiens , et fourni au ciel une multitude innombrable de bienheureux. Mais tout ceci supposé, la proposition que j'ai avancée et que je reprends n'en est pas moins vraie ; savoir, qu'il y a très-peu de gens du monde qui puissent raisonnablement et prudemment s'assurer qu'ils soient dans l'état où Dieu les demandoit. Car, pour avoir cette assurance raisonnable et prudente, il ne me suffit pas en général qu'il n'y ait point d'état dans le monde où je n'aie pu être appelé de Dieu : il faut de plus que je sache en particulier, et autant que j'en puis avoir de connoissance, que Dieu en effet, dans sa prédestination éternelle, m'avoit marqué tel état plutôt que tel autre. Je n'en puis être instruit ou que par une révélation expresse de la part de Dieu, ce que certainement les personnes dont je parle n'ont pas ; ou que par les soins que j'ai pris pour découvrir, selon qu'il m'étoit possible, ce que Dieu vouloit de moi. Or il est évident que les gens du monde ne prennent communément pour cela nul soin, nul moyen. D'où il s'ensuit qu'ils n'ont donc nulle raison de juger que l'état auquel ils se trouvent attachés soit réellement celui que Dieu, dans ses décrets adorables, leur avoit assigné. Car de se répondre que Dieu, malgré leur négligence, les aura conduits dans une affaire si périlleuse, que sans qu'ils se soient mis en peine d'apprendre ses volontés, il aura bien voulu lui-même les leur inspirer ; qu'il ne les aura pas laissés là-dessus dans l'ignorance, ni livrés à leur aveuglement, ce seroit une présomption mille fois condamnée par la parole de Dieu même et par les sacrés oracles de l'Écriture. Ainsi ils n'ont rien de solide sur quoi ils puissent appuyer leur confiance ; et je dis de plus qu'ils ont, au contraire, tout sujet de craindre l'accomplissement des menaces du Seigneur, qui nous a si hautement et si souvent avertis qu'il confondroit la fausse sagesse du monde, et qu'il l'abandonneroit à ses vues trompeuses et à son sens perversi.

VI. Vous voulez présentement savoir ce que vous devez faire pour connoître les vues de Dieu sur vous et quelle est votre vocation.

C'est ce que je vais vous expliquer , et ce que je comprends en trois articles , qui vous serviront de règles , et que je vous prie d'observer avec une entière fidélité. Le premier est d'avoir recours à Dieu ; le second , de vous adresser ensuite aux ministres de Dieu ; et le troisième , de vous consulter vous-même. Tout ce qu'il y a de plus solide par rapport au choix de votre état , je dis à un bon choix , à un choix sage et chrétien , se trouve renfermé dans ces trois devoirs , dont voici la pratique.

VII. Comme Dieu ne s'explique immédiatement à nous que par ses inspirations intérieures , vous devez d'abord l'écouter dans le fond de votre cœur , et vous rendre attentive à cette voix secrète par laquelle il a coutume de parler à ses élus. Mais afin de l'engager davantage à vous communiquer ses lumières et à se déclarer , vous n'avez point de moyen plus efficace ni plus assuré que la prière. Allez donc aussi souvent que vous le pourrez vous prosterner devant lui , et lui dire comme Samuel : Parlez , Seigneur , et découvrez-moi vous-même quel dessein vous avez formé sur ma personne : car me voilà prête à vous entendre , à vous obéir , et à exécuter toutes vos volontés. Quelque difficulté qui se présente en tout ce que vous me prescrirez , et quelque opposé qu'il soit à mes inclinations , du moment que je comprendrai que c'est ce que vous voulez de moi , je ne balancerai pas ; et , sans différer , je me mettrai en devoir de l'accomplir. Telle est , mon Dieu , ma résolution , et j'espère de votre grâce que rien ne sera capable de l'ébranler , ni de la changer. A cette prière vous pourrez encore ajouter celle de David : *Montrez-moi , Seigneur , le chemin où je dois marcher , parce que j'ai élevé vers vous mon âme* ¹. Le prophète se sert là d'une puissante raison pour toucher le cœur de Dieu , et il ne pouvoit plus sûrement obtenir d'en être éclairé : *Parce que j'ai élevé vers vous mon âme*. En effet , si Dieu ne souhaite rien plus ardemment que de nous voir seconder sa providence et embrasser ses voies , nous les laissera-t-il ignorer , et n'aura-t-il nul égard au désir que nous lui marquons , et à la droite intention que nous avons de les suivre ? Ce qui achèvera enfin de l'intéresser en votre faveur , et de le disposer à vous accorder votre demande , ce sera d'y joindre quelques dévotions particulières et quelques bonnes œuvres , surtout l'usage de la communion , et même quelques pratiques de la pénitence chrétienne. Car voilà , selon saint Paul , les victimes et les sacrifices par où l'on fléchit le Seigneur.

VIII. Après vous être acquittée de ce premier devoir envers Dieu , vous devez ensuite vous adresser aux ministres de Dieu. Ce sont nos guides , nos conducteurs , et ils ont été établis pour nous donner des

¹ *Psalm.* 142.

conseils salutaires. C'est pour cela que Dieu les éclaire spécialement eux-mêmes ; et souvent il arrive que ce qu'il n'a pas voulu par lui-même nous révéler, c'est par leur bouche qu'il nous l'enseigne. Ainsi, dans l'ancienne loi, les prophètes étoient-ils appelés *voyants*, et c'étoit à eux que Dieu envoyoit son peuple pour en recevoir toutes les décisions et tous les éclaircissements nécessaires. Or, par les ministres de Dieu, j'entends deux sortes de personnes. Premièrement, et dans le sens le plus ordinaire et le plus propre, ce sont les prêtres du Seigneur, ce sont nos confesseurs et les directeurs de notre conscience. Ayez un directeur sage, un homme de Dieu en qui vous preniez confiance, et à qui vous exposiez avec simplicité et avec candeur toutes vos vues, toutes vos pensées, toutes les bonnes et mauvaises dispositions de votre âme. Proposez-lui vos doutes ; marquez-lui à quoi vous vous sentez attirée, ou à quoi vous avez de la répugnance. Ne lui dissimulez rien ; et quand vous croirez lui avoir dit toutes choses, priez-le qu'il vous examine encore lui-même, et répondez-lui avec l'humilité d'un enfant. Surtout faites-lui voir qu'il peut vous parler avec une pleine liberté, et demandez-lui qu'il vous détermine précisément au parti qu'il jugera le meilleur selon Dieu, et non point à celui qui pourroit vous être plus agréable selon la nature et selon le monde. Dès que vous agirez avec cette droiture et cette bonne foi, vous aurez tout sujet de vous promettre que Dieu présidera au jugement de son ministre, et que l'esprit de vérité lui suggérera pour vous une décision juste, et où vous pourrez vous en tenir. Mais en second lieu, vous devez de plus compter parmi les ministres de Dieu, le père et la mère dont vous avez reçu la vie. Les pères et les mères sont, après Dieu et selon l'ordre de Dieu, les premiers supérieurs de leurs enfants ; et ce seroit une indépendance condamnable plutôt qu'une liberté évangélique, de vouloir, dans le choix qu'on fait d'un état, se soustraire absolument à l'autorité paternelle. Il est vrai qu'on n'est pas toujours obligé de se conformer aux désirs d'un père et d'une mère trop préoccupés de l'esprit du monde, et qu'il y a des occasions où l'on peut leur répondre ce que disoient les apôtres : *Est-il de la justice que nous vous obéissions préférablement à Dieu* ¹ ? Mais au moins faut-il les écouter, peser leurs raisons, y déférer même, lorsqu'on n'en a point de plus fortes à y opposer ; enfin, soit que l'on condescende à leurs volontés, ou que pour l'intérêt de son salut on s'en écarte, leur donner toujours tous les témoignages d'une soumission filiale, et du respect qu'on reconnoît leur devoir.

IX. Il vous reste de vous consulter, et, selon le mot de saint Paul, de vous éprouver vous-même. Car Dieu ne nous a donné le discerne-

¹ Act., 4.

ment et la raison , qu'afin que nous nous en servions dans toutes les affaires qui nous regardent , mais particulièrement en celles qui nous sont d'une aussi grande conséquence que l'est le choix de notre état. Examinez donc , sans vous flatter , quel est de tous les états de la vie celui où vous pouvez plus glorifier Dieu , celui où vous pouvez faire plus aisément votre salut , celui auquel vous êtes plus propre , eu égard aux qualités de votre esprit et de votre cœur. Car il se peut faire qu'avec le naturel que Dieu vous a donné , vous vous perdrez où un autre se sauveroit , et qu'au contraire vous vous sauverez où un autre se perdrait. Quoi qu'il en soit , souvenez-vous toujours que toute votre délibération doit se rapporter au salut , comme à votre unique fin ; que vous ne devez juger d'un état , ni l'estimer plus que l'autre , qu'autant qu'il pourra vous conduire plus sûrement au salut ; que tout ce que vous avez à considérer en vous-mêmes , se réduit à la seule question que fit ce jeune homme de l'Evangile à Jésus-Christ : *Que faut-il que je fasse pour obtenir la vie éternelle* ¹? Car voilà le grand principe que vous devez poser , et d'où vous devez tirer toutes vos conséquences , comme si vous raisonniez de la sorte : Je veux faire mon salut , et je le veux à quelque prix que ce soit. Ce n'est donc point là-dessus qu'il s'agit de délibérer , puisque je suis déjà toute déterminée , et que je le dois être. Mais pour me sauver , il y a plusieurs moyens ; et un des plus puissants , c'est la condition et l'état. Ainsi , de tous les états qu'on me propose , ou qui se présentent à mon esprit , j'ai à voir devant Dieu quel est celui qui me paroitra le plus avantageux pour arriver à mon terme , qui est toujours le salut. Si je n'avois en vue que de m'élever dans le monde , que de briller dans le monde , que de mener une vie douce et agréable dans le monde , c'est ce que je trouverois en telle condition. Mais , encore une fois , tout cela n'est point ma fin , et par conséquent je ne dois avoir nul égard à tout cela. Ma fin , c'est de *parvenir à la vie éternelle*. Or je connois , ou je crois de bonne foi connoître , que je ne pourrai dans nul état l'acquérir plus sûrement que dans celui-ci : je conclus donc que c'est à celui-ci qu'il faut me fixer.

X. Quand vous aurez délibéré de cette manière avec vous-même , si vous ne vous sentez pas encore dans une parfaite détermination , voici deux règles dont vous devez vous servir , et qui sont de saint Ignace , dans le livre de ses Exercices. 1^o Que voudrois-je conseiller à une autre , si elle étoit en ma place , et qu'elle me demandât mon avis ; à une autre qui auroit les mêmes inclinations ou les mêmes défauts que moi ? Que lui répondrois-je , et à quel genre de vie la porterois-je ? Car quand il s'agit des autres , nous sommes ordinaire-

¹ Luc., 10.

ment bien plus désintéressés, et par-là même bien plus capables de prendre le bon parti. Or pourquoi n'aurois-je pas pour moi la même charité et le même zèle que j'aurois pour autrui? Si c'étoit une de mes amies qui délibérât, ne cherchant que son salut, je sais ce que je lui dirois : pourquoi ne me le dirois-je pas à moi-même? O mon Dieu! dégagez-moi de toutes ces illusions de l'amour-propre, qui m'aveuglent, et qui m'empêchent de penser aussi sainement sur ce qui me touche, que sur ce qui concerne le prochain. 2° Entre ces différents états, lequel voudrois-je avoir pris, lorsque je serai à l'article de la mort? car c'est alors que j'envisagerai solidement les choses, et que mes passions, ni les préjugés du monde, n'obscurciront plus ma raison. Ce que je voudrois donc avoir fait à ce dernier moment, c'est ce que je dois faire aujourd'hui; et voilà sans doute la règle la moins trompeuse et la plus infallible que je puisse suivre. Si j'en use autrement, je dois m'attendre qu'un jour j'en aurai une vraie douleur. Or ne seroit-ce pas une extrême folie, d'embrasser un état dont je prévois que j'aurai à me repentir? O mon Dieu! je vous rends grâces de la vue que vous me donnez. Faites, Seigneur, que j'en profite comme du plus excellent moyen pour me déterminer chrétiennement. Oui, mon Dieu, c'est par-là que je veux décider avec vous de ma destinée. Je veux vivre dans l'état où je serai bien aise de mourir. Malheur à moi si je venois à m'engager dans une condition qui ne me dût produire à la mort que des sujets de crainte et que des regrets!

XI. Sans prétendre vous marquer formellement ma pensée sur l'état qui vous peut le mieux convenir, je finis en vous disant, au regard de l'état religieux, ce que saint Paul disoit aux premiers fidèles touchant le célibat. Ce passage est admirable, et plein de sens et de religion : *Pour ce qui est de l'état des vierges* ¹, écrivoit cet apôtre aux Corinthiens, *je n'ai point là-dessus de précepte du Seigneur à vous intimer; mais je ne fais que donner conseil, comme ayant reçu du Seigneur la grâce d'être fidèle. Je pense donc qu'en égard aux misères qui nous environnent, et aux dangers continuels où nous sommes exposés, c'est un état avantageux. Ce que je désire, poursuivoit le même docteur des Gentils, c'est que vous n'ayez point de soins qui vous inquiètent. Or une femme, dans l'état du mariage, est occupée des choses qui regardent le monde, et du soin de plaire à son époux : au lieu qu'une vierge ne s'occupe que des choses qui regardent le Seigneur, pour être sainte de corps et d'esprit.* Il vous sera aisé de faire l'application de ces paroles à la profession religieuse. Je ne vous en dis pas davantage : c'est au Seigneur à s'expliquer, et vous serez toujours bien partout où vous serez sous sa conduite et par sa vocation.

¹ 1 Cor., 7.

INSTRUCTION SUR LA COMMUNION.

Il y a trois temps à distinguer par rapport à la communion : celui qui la précède , celui de la communion même , et celui qui la suit. Selon cette différence , voici les différents avis que vous devez suivre , et qui vous serviront de règle pour un saint usage de la divine Eucharistie.

§ I. Avis pour le temps qui précède la communion.

I. Bien comprendre que la plus grande , la plus sainte et la plus importante action de votre vie , c'est de communier ; et par conséquent , qu'il n'y en a aucune où il soit plus dangereux pour vous d'agir par coutume et par habitude , où vos négligences soient moins excusables , et où vous puissiez moins espérer de Dieu qu'il ne s'offense pas de vos froideurs et de vos relâchements.

II. Bien concevoir que le plus grand crime que vous puissiez commettre , c'est d'abuser de ce qu'il y a de plus auguste et de plus divin dans votre religion ; de vous rendre coupable de la profanation du corps du Seigneur , et de vous faire un poison mortel de ce que Jésus-Christ a établi pour être la nourriture spirituelle de votre âme.

III. Etre bien persuadé que le plus essentiel de tous vos devoirs , en qualité de chrétien , est de vous mettre en état de communier dignement et de travailler à purifier votre âme , afin qu'elle puisse servir de demeure à Jésus-Christ , en vous disant à vous-même , mais avec bien plus de raison que Salomon : *Il ne s'agit pas de préparer une demeure aux hommes , mais à Dieu , le Roi des rois.*

IV. Bien méditer ces paroles de saint Paul : *Que l'homme s'éprouve donc soi-même , avant que de manger ce pain céleste ; car celui qui le mange indignement mange sa propre condamnation , parce qu'il ne fait pas le discernement qu'il doit faire du corps du Seigneur* ¹. Accomplir , dis-je , mais sincèrement et de bonne foi , ce précepte de l'Apôtre , en sorte que toutes les fois que vous communiez , vous puissiez vous rendre témoignage que vous vous êtes éprouvé , et que sans présumer , non plus que saint Paul , d'être justifié pour cela , votre conscience ne vous reproche rien qui vous puisse être un obstacle , du moins essentiel à ce sacrement , c'est-à-dire , que vous ne la sentiez chargée d'aucun péché mortel ; car c'est en quoi le concile de Trente fait principalement consister cette épreuve que vous devez faire de vous , avant que d'approcher de la communion.

V. Faire une confession aussi exacte , aussi fervente et aussi parfaite pour communier que vous la voudriez faire pour mourir , étant

¹ 1 Cor., 11.

bien convaincu qu'il ne faut pas une moindre pureté de cœur pour aller recevoir Jésus-Christ que pour paroître devant Dieu, et pour subir la rigueur de son jugement. Cette pensée seule suffiroit pour ne tomber jamais dans le désordre des communions sacrilèges, et même pour n'en faire jamais de tièdes, ni d'imparfaites, celle-ci servant bien souvent de disposition aux autres.

VI. Bien entendre que l'épreuve que chacun doit faire de soi-même, avant que de communier, ne consiste pas seulement à confesser son péché, à s'en accuser et à le détester, mais à sortir de l'occasion où l'on pourroit être de le commettre, à en retrancher la cause, à en réparer le scandale, et que, tandis que le scandale d'un péché dure, ou qu'on est dans l'occasion de ce péché sans la vouloir quitter, on n'a pas encore satisfait à l'obligation indispensable que saint Paul nous impose par cette règle : *Que l'homme s'éprouve.*

VII. Vous souvenir que comme la disposition la plus naturelle, c'est-à-dire la plus conforme et aux inclinations de Jésus-Christ et à la dignité de son sacrement, c'est la pureté : aussi, de tous les péchés qui se commettent dans la monde, n'y en a-t-il point qui ait une opposition plus spéciale à la communion, et qui vous en rende plus indigne que le péché d'impureté, parce qu'en déshonorant votre chair, il déshonore la chair de Jésus-Christ même. L'avoir en abomination dans cette vue, et faire souvent réflexion à ces paroles étonnantes de saint Ambroise, qu'il adressoit à Jésus-Christ : *Quelle bonté, Seigneur, que pour sauver l'homme, vous n'ayez pas eu horreur de vous incarner dans le sein d'une vierge*¹ ! Car si toute pure qu'a été Marie, saint Ambroise n'a point cru lui faire tort de parler ainsi, qu'auroit-il dit d'une impudique qui, dans l'engagement et dans le désordre de son péché, approche de la communion, laquelle n'est rien autre chose, selon les Pères, qu'une extension ou une suite de l'incarnation ?

VIII. N'attendre pas jusqu'au jour de la communion même pour vous y préparer ; mais prendre pour cela un temps raisonnable, et y penser d'autant plus tôt, que vos communions seroient plus éloignées les unes des autres, surtout la veille d'un si saint jour, ou même deux ou trois jours auparavant, vous séparer de toutes les choses qui pourroient vous dissiper l'esprit, comme de certains divertissemens et de certaines conversations dont l'inutilité et la vanité, sans parler du reste, sont plus opposées à la sainteté de l'action que vous devez faire.

IX. Employer les trois ou quatre jours qui précèdent votre communion à faire de saintes lectures, qui vous remplissent l'esprit et le cœur des sentiments dont vous devez être pénétré sur un si grand

¹ *Ambr.*

sujet. Le livre du Mémorial de Grenade sera très-propre pour cela. Y ajouter de bonnes œuvres, particulièrement des aumônes, qui vous attirent les grâces nécessaires pour communier saintement et utilement. Y joindre une petite revue que vous ferez de votre conduite, pour reconnoître si depuis votre communion vous avez été plus fidèle à Dieu, et si vous avez avancé dans la voie de votre salut, et marquer en particulier les choses où vous vous apercevrez qu'il y a eu en vous du relâchement; cela même étant la matière des principaux actes intérieurs qui doivent entrer dans la communion suivante.

X. Ménager, s'il est possible, quelques jours avant la communion, un entretien avec votre confesseur, afin qu'il vous aide, par ses conseils, à bien faire une action si sainte; rien n'étant plus capable de vous engager à remplir sur ce point tous vos devoirs, que d'en conférer avec celui qui vous tient la place de Dieu, et en qui vous avez pris confiance. Cet avis est de la dernière conséquence, particulièrement aux personnes de la cour, et à ceux qui vivent dans le commerce du grand monde.

§ II. Avis pour le temps même de la communion.

I. Considérer le jour de votre communion comme un jour que vous devez entièrement et uniquement consacrer à Jésus-Christ; en sorte que vous accomplissiez à la lettre le précepte du Saint-Esprit : *Ne laissez rien échapper d'un bon jour sans en profiter* ¹. C'est-à-dire, qu'aucune partie d'un jour si heureux ne soit perdue pour vous, et que tout ce que vous ferez ce jour-là se rapporte à l'action principale dont vous devez être occupé, qui est la communion même; vous levant, par exemple, dans cette pensée : *Voici le jour que le Seigneur a fait pour moi* ²; allant à l'église dans ce sentiment : *Voici l'Epoux qui vient, allons au-devant de lui*; mais par-dessus tout ne faisant aucune action ni profane, ni frivole, qui puisse marquer un esprit lâche, et peu touché des choses de Dieu.

II. Assister à la messe où vous devez communier, avec le même esprit que vous auriez voulu assister avec les apôtres à la dernière cène, où Jésus-Christ les communia de sa propre main, puisqu'en effet ce qui se passa pour lors dans la personne des apôtres va se renouveler dans vous, et que, par le ministère du prêtre qui vous représente Jésus-Christ, vous allez être participant de la même grâce et recevoir le même honneur qu'eux. Pour cela, vous entretenir pendant la messe, et jusqu'au temps de la communion, dans les affections ou dans les pensées suivantes.

III. D'une vive foi de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eu-

¹ Eccli., 14. — ² Math., 25.

charistie ; faisant intérieurement la profession de cette foi , et disant avec l'aveugle - né de l'Évangile : *Oui , Seigneur , je crois* ¹. Je crois que c'est vous-même que je vais recevoir dans ce sacrement , vous-même qui , étant né pour moi dans une crèche , avez voulu mourir pour moi sur la croix , et qui , glorieux dans le ciel , ne laissez pas d'être caché sous ces espèces adorables : je le crois , mon Dieu , et je m'en tiens plus assuré que si je le voyois de mes yeux , parce que mes yeux me pourroient tromper , et que votre parole est infaillible. Quoique mes sens et ma raison me disent le contraire , je renonce à mes sens et à ma raison , pour me captiver sous l'obéissance de la foi ; et s'il falloit souffrir mille morts pour la confession de cette vérité , aidé de votre grâce , Seigneur , je les souffrirois , plutôt que de démentir sur ce point ma créance et ma religion.

IV. D'une adoration respectueuse , qui est comme la suite naturelle de cet acte de foi : car , puisque c'est Jésus-Christ même que vous allez recevoir , il est juste que vous lui rendiez auparavant l'hommage que vous lui devez , comme à votre souverain et à votre Dieu ; à l'exemple des premiers chrétiens , qui , selon le témoignage de saint Augustin , ne recevoient jamais la chair du Sauveur dans les sacrés mystères , sans l'avoir premièrement adorée. Ainsi , pendant que le prêtre célèbre , mais particulièrement à l'élévation de l'hostie , vous répéterez souvent d'esprit et de cœur ces paroles de saint Thomas : *Mon Seigneur et mon Dieu* ² ; adorant Jésus-Christ sur l'autel , comme les Mages l'adorèrent dans l'étable de Bethléem , et lui protestant , avec saint Bernard , que plus il a voulu se faire petit pour se donner à vous , plus vous voulez avoir de respect , de zèle et de vénération pour lui.

V. D'un profond anéantissement de vous-même , vous étonnant qu'un Dieu d'une si haute majesté daigne bien descendre du ciel pour vous visiter ; disant , avec bien plus de sujet que la mère de saint Jean-Baptiste , lorsqu'elle reçut la visite de la sainte Vierge : *Et d'où me vient cet excès de bonheur* ³ , que mon Seigneur et mon Dieu veuille venir à moi ? ou , comme le centenier : *Ah ! Seigneur , je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison* ⁴ ; ou , comme le saint homme Job : *Et qu'est-ce que l'homme , Seigneur , pour être élevé à une telle gloire* ⁵ ? Et qui suis-je , moi pécheur , moi ver de terre , pour approcher d'un Dieu aussi saint que vous ; pour être assis à votre table , pour y manger le pain des anges , et pour y être nourri de votre chair divine ?

VI. D'une humble confiance : car si Jésus-Christ se plaît et se tient même honoré que l'on se confie en lui , c'est particulièrement dans

¹ Joan., 9. — ² Ibid., 20. — ³ Luc., 1. — ⁴ Matth., 8. — ⁵ Job., 7.

ce mystère, où lui-même, sans réserve, se communique à nous. Or s'il se donne lui-même, dit admirablement saint Paul, comment ne nous donnera-t-il pas tout le reste? pourroit-il nous refuser quelque chose, en même temps qu'il se livre à nous? Vous devez donc considérer l'Eucharistie comme le trône de la miséricorde de Jésus-Christ, où vous avez droit de vous présenter, pour lui exposer vos misères, vos foiblesses, vos aveuglements, vos erreurs, sûr que vous devez être de lui que par la vertu de ce sacrement, si vous n'y apportez point d'obstacle, il vous fortifiera, il vous éclairera, il apaisera la violence de vos passions, il vous délivrera de vos mauvaises habitudes : d'emporté que vous étiez, il vous fera paroître modéré ; de tiède, il vous rendra fervent ; de charnel et de mondain, il vous changera en homme spirituel et chrétien. Vous approcher, dis-je, de Jésus-Christ avec cette espérance, fondée sur sa puissance infinie et sur son infinie bonté : car n'êtes-vous pas, lui direz-vous, ô mon Dieu ! le maître de mon cœur? et quand mon cœur sera-t-il plus absolument dans votre disposition, que quand vous y serez entré par votre adorable sacrement?

VII. D'une crainte filiale, dont il faut que cette confiance soit accompagnée, comme si vous disiez à Jésus-Christ : Mais ne serois-je point, ô mon Sauveur, assez malheureux pour avoir dans moi un péché secret qui fût un empêchement à toutes les grâces que vous me voulez faire? ne serois-je point un Judas, pour vous donner aujourd'hui le baiser de paix; et pour vous trahir demain? ne vous recevrais-je point comme lui dans l'état d'une conscience criminelle? et au lieu de venir à moi, comme à un disciple fidèle, n'y venez-vous point avec horreur et avec indignation, comme à un ennemi caché? Si cela étoit, ah! je vous dirois, comme saint Pierre : *Retirez-vous de moi, Seigneur*¹, parce que je suis un sacrilège et un impie; mais la même confiance que j'ai en vous me fait espérer, Seigneur, que vous m'avez remis mon péché, et qu'ensuite, tout indigne que je suis, vous ne me rejetterez pas de votre présence.

VIII. D'un désir ardent de recevoir Jésus-Christ : car l'une des dispositions les plus nécessaires pour bien communier, c'est de le désirer; comme l'une des meilleures dispositions pour profiter d'une viande, c'est de la manger avec appétit. Vous témoignerez donc à Notre-Seigneur, non-seulement le désir, mais, s'il est possible, l'impatience et l'empressement que vous avez de vous unir à lui dans ce sacrement, en lui disant, comme les patriarches de l'ancienne loi qui attendoient sa venue : *Venez, Seigneur, et ne tardez pas davantage*²; venez prendre possession de mon cœur, il est tout prêt, et il ne peut

¹ Luc., 5. — ² Psalm. 39.

être rempli que de vous : ou , comme le Prophète royal , dans ce Psaume qui convient si bien à une âme chrétienne , au moment qu'elle approche de la communion : *De même que le cerf soupire avec ardeur après les sources des eaux , mon âme soupire après vous , mon Dieu* ¹.

IX. D'une fervente contrition qui achève de sanctifier votre âme , et qui la mette dans ce degré de pureté où elle doit être pour devenir digne de Jésus-Christ ; vous servant pour cela des paroles affectueuses de ce saint roi pénitent : J'espère , Seigneur , que vous m'avez déjà lavé par le sacrement de pénitence ? mais *lavez-moi encore davantage , et purifiez-moi de nouveau de toutes les souillures de mon péché* ² , afin que je sois en état de me présenter à vous. *Créez dans moi un cœur pur , et renouvelez jusqu'au fond de mes entrailles cet esprit de droiture et de justice* ³ , sans lequel toute la dévotion dont je me sens touché en communiant ne seroit que mensonge et illusion. Comme le péché , ô mon Dieu , est l'unique chose qui puisse vous déplaire en moi , je le déteste et l'abhorre , parce qu'il vous déplaît. Quand il ne me rendroit point d'ailleurs sujet aux châtimens terribles et effroyables dont votre justice le punit , et quand il ne mériteroit point l'enfer , il me suffit , pour l'avoir en exécration , qu'il m'éloigne de vous , et qu'il empêche que vous ne vous unissiez à moi par le sacrement de votre corps.

X. D'un parfait amour : car si vous êtes obligé d'aimer Jésus-Christ de tout votre cœur , et de cet amour de préférence qui vous est commandé par la loi divine , beaucoup plus devez-vous lui en donner des marques dans ce sacrement , qui est singulièrement et par excellence le sacrement de son amour et de sa charité envers les hommes. Il faut donc vous imaginer que , dans le moment de la communion , Jésus-Christ vous demande , comme à saint Pierre : *M'aimez-vous* ⁴ ? et ensuite lui répondre avec la même ferveur que cet apôtre : *Oui , Seigneur , vous savez que je vous aime* ⁵. Mais la protestation sincère que je vous fais aujourd'hui est que je veux vous aimer d'un amour solide et effectif , qui ne consiste pas simplement dans les paroles , mais dans l'accomplissement de mes devoirs , dans l'observation exacte de vos commandemens , dans un attachement inviolable à votre loi , dans la crainte de vous offenser , dans la fuite de tout ce qui vous déplaît , dans un renoncement éternel aux fausses maximes du monde , et à tout ce qui est contraire au christianisme que je professe.

XI. D'une attention particulière aux paroles du prêtre , lorsqu'il vous présentera le corps de Jésus-Christ , et qu'il vous dira : *Que le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ garde votre âme jusque dans la vie éternelle* ⁶ ! paroles qui doivent faire sur vous une vive impression ,

¹ *Psalm. 41.* — ² *Psalm. 50.* — ³ *Ibid.* — ⁴ *Joan., 21.* — ⁵ *Ibid.* — ⁶ *Ibid.*

en vous faisant comprendre la fin pour laquelle vous communiez, qui est de persévérer dans la grâce; c'est-à-dire de ne pas communier simplement pour observer pendant quelques jours une certaine régularité de vie, mais pour être constamment fidèle à Dieu, et vous maintenir dans l'état où vous a mis le sacrement de Jésus-Christ, en sorte qu'il soit maintenant pour vous un gage de la vie éternelle.

XII. D'une prière courte, mais affectueuse, que vous ferez à Jésus-Christ, le conjurant de suppléer par sa grâce à tous vos défauts, et de mettre lui-même dans votre cœur les dispositions nécessaires pour le bien recevoir; reconnoissant avec humilité que, quoi que vous ayez fait pour cela, vous êtes toujours infiniment indigne de ce sacrement.

§ III. Avis pour le temps qui suit la communion.

I. Sortir de la sainte table avec un profond respect de la présence de Jésus-Christ, qui est au milieu de votre cœur, et dont il est vrai de dire dans ce moment-là que la plénitude de sa divinité habite en vous corporellement. Etre quelque temps dans le silence, comme saisi d'admiration des choses qui viennent de s'accomplir en vous, et vous considérant vous-même comme le tabernacle vivant où réside alors le Saint des saints : pensée admirablement propre pour vous tenir dans un parfait recueillement, et pour arrêter toutes les distractions de votre esprit, qui ne pourroient être alors que criminelles; comme si Jésus-Christ vous disoit : *Appliquez-vous à me contempler, et reconnoissez que je suis votre Dieu*¹, puisqu'en vertu de ce mystère vous en avez une expérience si sensible.

II. Goûter le bonheur et l'avantage que vous avez de posséder Jésus-Christ, qui est votre souverain, et qui, par la communion, se fait le gage de votre béatitude, comme il en doit être l'objet pendant toute l'éternité, vous appliquant ces paroles du Psaume : *Goûtez, et voyez combien le Seigneur est doux*². Il est glorieux dans le ciel, il est tout-puissant sur la terre, il est terrible dans les enfers; mais il est doux dans ce sacrement, et la douceur dont il y remplit les âmes justes est le caractère de sa divine présence. Ah! mon Dieu, lui direz-vous, que le goût des saintes délices que vous me faites maintenant sentir m'ôte pour jamais le goût des douceurs criminelles et des plaisirs du monde, qui ne font qu'empoisonner mon cœur et corrompre ma raison! Que cet avant-goût que vous me donnez de votre paradis, dans l'adorable Eucharistie, corrige en moi tous les goûts dépravés de mes passions, qui me font aimer ce que je devois souverainement haïr, et qui me font préférer, aussi bien que l'enfant prodigue, la nourriture des pourceaux, c'est-à-dire ce qui contente ma

¹ Psalm. 45. — ² Psalm. 33.

sensualité, aux véritables biens que vous communiquez à ceux qui s'attachent à vous. Entrez dans le sentiment du saint vieillard Siméon, lorsque, pour comble de ses désirs, il vit Jésus-Christ entre ses bras : *C'est maintenant, Seigneur, que j'aurai la consolation de mourir en paix*¹, puisque non-seulement mes yeux vous ont vu, mais que mon âme vous possède, et que ma chair est pénétrée de vous, qui êtes la source de la vie.

III. Faire après la communion ce que David pratiquoit si saintement : *J'écouterai ce que le Seigneur dira au dedans de moi*¹. Car c'est proprement alors qu'il est dans vous; et si vous vous rendez attentif, il ne manquera pas de parler secrètement à votre cœur pour vous dire bien des choses auxquelles vous ne pensez pas, et que vous vous dissimulez à vous-même, mais dont il vous fera convenir. Par exemple, il vous reprochera certaines infidélités où vous tombez, certains désordres dans lesquels vous vivez, certaines lâchetés que vous ne vous efforcez pas de vaincre; il vous dira en quoi il veut que vous changiez de conduite, ce qu'il veut que vous lui sacrifiez, à quoi il veut que vous renonciez. En un mot, lui-même s'expliquant immédiatement à vous, et remuant tous les ressorts de votre conscience, il vous déclarera ses volontés, mais d'une manière dont il sera impossible que vous ne soyez touché, aussi bien que convaincu. Dites-lui donc alors, comme Samuel : *Parlez, Seigneur, parce que votre serviteur écoute*³.

IV. Vous acquitter du principal devoir que Jésus-Christ attend de vous après la communion, qui est de lui témoigner votre reconnaissance pour le bienfait inestimable que vous venez de recevoir de lui. Car quelle ingratitude ne seroit-ce pas, si, rempli de ses dons et de lui-même, vous n'en aviez aucun sentiment? et ne mériteriez-vous pas d'être regardée comme un monstre de la nature, si un amour aussi parfait que le sien ne trouvoit dans votre âme aucun retour? *Ah! Seigneur, devez-vous lui dire, que ma main droite s'oublie elle-même, si je vous oublie jamais; et que ma langue demeure attachée à mon palais, si je ne me souviens éternellement de vous*⁴. J'ai été un infidèle, j'ai été un lâche, j'ai été un prévaricateur; mais je ne veux pas être un ingrat; et puisque le sacrement de votre corps est une véritable Eucharistie, c'est-à-dire un sacrement d'action de grâces, non-seulement je veux vous marquer, par toute la suite de ma vie, combien je vous suis redevable de l'avoir reçu; mais je veux même qu'il me serve pour vous remercier de tous les autres biens que vous m'avez faits et que vous continuez à me faire. Car que vous rendrai-je, ô mon Dieu, pour avoir usé envers moi de tant de miséricorde; et par

¹ Luc., 2. — ² Psalm. 84. — ³ 1 Rea., 3. — ⁴ Psalm. 136.

où puis-je reconnoître les obligations excessives que je vous ai , les grâces dont vous m'avez comblé , les marques singulières de protection par où vous m'avez distingué , sinon en participant à ce calice mystérieux de votre passion ? M'avez-vous enseigné un autre moyen que celui-là pour répondre avec quelque sorte d'égalité à votre charité infinie ? Si je suis assez heureux pour avoir communié en état de grâce , ne puis-je pas me consoler dans la pensée que , vous offrant vous-même à vous-même , puisque vous êtes maintenant à moi , je satisfais pleinement à tout ce que je vous dois ?

V. Faire à Jésus-Christ une oblation entière de votre personne , lui protestant qu'après l'avoir reçu dans la communion , vous ne voulez plus vivre que pour lui , afin de vérifier sa parole : *Celui qui mange ma chair vivra pour moi*¹ ; que vous ne voulez plus avoir de pensées , former de desseins , exécuter d'entreprises , que dans l'ordre de la parfaite soumission que vous lui devez ; que vous ne voulez plus employer votre santé , vos forces , les talents de votre esprit , votre autorité , votre crédit , vos biens , enfin tout ce qui dépend de vous , que pour les intérêts de sa gloire : lui assujettissant toutes les puissances de votre âme , en sorte qu'il en soit le maître , et qu'il y règne absolument ; et afin que cette oblation ne soit pas vaine et d'une pure spéculation , la réduisant en pratique par l'examen que vous ferez de vous-même : c'est-à-dire que si vous étiez assez malheureux pour avoir quelque attache dans le monde , vous en fassiez le sacrifice à Jésus-Christ dans ce moment-là , en lui disant : Non , Seigneur , après la faveur singulière dont vous venez de m'honorer , je ne souffrirai pas qu'il y ait rien dans moi qui puisse partager mon cœur entre vous et aucun être créé.

VI. Demander à Jésus-Christ , tandis qu'il est encore au milieu de vous , toutes les grâces dont vous avez besoin ; le forçant par une aimable et sainte violence à vous les accorder , et lui disant , comme Jacob disoit à l'ange : *Non , je ne vous laisserai point aller que vous ne m'ayez donné votre bénédiction*² . Je ne vous demande point , Seigneur , lui ajouterez-vous , des grâces temporelles , de la réputation , des honneurs , des prospérités , des richesses : tout cela ne serviroit peut-être qu'à me perdre. Je vous demande les grâces de mon salut , un esprit humble et un cœur chrétien ; je vous demande la haine du péché , une horreur éternelle de l'impiété et du libertinage , la crainte de vos jugements , et par-dessus tout votre saint amour. Je vous demande la force et la solidité de l'esprit , qui m'est nécessaire pour me préserver de la corruption du monde , pour ne me pas laisser emporter au torrent de la coutume , pour résister à la tentation et au

¹ Joan., 6. — ² Genes., 32.

scandale du mauvais exemple , pour me mettre au-dessus du respect humain , pour me défendre du poison de la flatterie , pour n'être pas esclave de l'ambition , pour ne point succomber à l'intérêt , pour éviter les pièges funestes que le démon de la chair me tend de tous côtés , pour conserver , au milieu des dangers auxquels ma condition m'expose , la liberté et la pureté de ma religion ; enfin , pour pouvoir tout à la fois être ce que je suis et ce que votre providence m'a fait naître , et être chrétien. Voilà , mon Dieu , les grâces qui me sont nécessaires. J'ai droit en tout temps de vous les demander ; mais quand vous les demanderai-je avec plus de foi et plus d'assurance de les obtenir , que maintenant que je vous possède , vous qui en êtes l'auteur ?

VII. Former de saintes résolutions sur les points particuliers où vous aurez reconnu que Dieu demande de vous quelque changement et quelque réforme de vie : par exemple , sur le défaut le plus notable que vous avez à corriger , sur l'habitude la plus vicieuse que vous devez combattre , sur l'occasion la plus prochaine du péché dont vous voulez sortir. Et afin que ces résolutions soient plus solides , les concevoir en présence de Jésus-Christ , qui , dans le fond de votre cœur , les ratifie et les accepte , comme si vous lui disiez : Oui , Seigneur , c'est à vous-même que je m'engage ; et je veux bien que vous vous éleviez contre moi , si les promesses que je vous fais ne sont sincères et véritables. *J'ai juré , ô mon Dieu , de garder les ordonnances de votre divine loi* ¹. J'ai juré d'être plus régulier et plus exact dans mes devoirs de chrétien , d'avoir plus de charité pour mon prochain , de retrancher en moi la liberté que je me donne de parler d'autrui , etc. J'en ai juré , et c'est vous-même que je prends à témoin de ce serment , afin que vous le confirmiez , et que votre sacrement adorable que je viens de recevoir en soit comme le sceau qu'il ne me soit jamais permis de violer , à moins de passer devant vous pour un parjure et pour un anathème.

VIII. Vous exciter à la persévérance chrétienne , qui doit être l'un des principaux fruits de votre communion , en vous demandant à vous-même , comme saint Paul : *Qui est-ce qui pourra désormais me séparer de Jésus-Christ* ² , après m'être uni à lui si étroitement ? Puis vous répondant avec les paroles du même apôtre : *Non , je suis sûr que ni la mort , ni la vie , ni la prospérité , ni l'adversité , ni la grandeur , ni l'abaissement , ni quelque autre créature que ce soit , ne me séparera jamais de lui* ³. Ce n'est point , mon Dieu , par un esprit de présomption que je parle ainsi ; je connois ma misère et mon néant , et je sais que si vous m'abandonniez à moi-même , je retomberois dans l'abîme de tous mes désordres. Mais , uni à vous comme je le suis par votre sa-

¹ Psalm. 118. — ² Rom. . 8. — ³ Ibid.

crement , j'ai droit de m'élever au-dessus de moi , et de me promettre que , tout inconstant et tout fragile que je puis être , je persévérerai dans votre amour et dans la possession de votre grâce.

IX. Accomplir réellement , dans la suite de votre vie , ce que vous vous êtes proposé dans la communion , vous comportant de telle sorte qu'après avoir communié , vous puissiez encore dire , comme saint Paul : *Je vis ; mais non , ce n'est plus moi , c'est Jésus-Christ qui vit en moi*¹ ; vous souvenant que le plus grand de tous les scandales , selon le jugement même du monde , est de voir un chrétien qui communique , mais dont la conduite n'en est pas pour cela plus chrétienne ni plus édifiante. Il faut donc , puisque Jésus-Christ vit en vous par la communion , que ce soit lui qui désormais agisse en vous ; c'est-à-dire qui vous fasse penser , agir et parler , et qu'il n'y ait rien dans toute votre conduite qui ne soit digne de lui. Car si après la communion vous viviez , comme auparavant , dans le désordre d'une vie lâche ou libertine ; si vos pensées étoient aussi mondaines , vos paroles aussi dissolues , vos actions aussi déréglées qu'elles étoient avant que vous eussiez communié ; ce que Salvien disoit autrefois se vérifieroit dans vous à la lettre , savoir , que Jésus-Christ recevoit en vous de la confusion et de la honte , puisqu'il lui seroit honteux qu'une langue , par exemple , qui a été sanctifiée par le sacrement de son corps , proférât encore des paroles lascives et impures ; qu'un cœur dont il a fait sa demeure fût encore rempli de mauvais désirs.

X. Remarquer , et , s'il est possible , mettre par écrit , après la communion , certains sentiments plus tendres et plus affectueux dont vous avez été touché à la sainte table : afin que , s'il vous arrive ensuite de tomber dans la sécheresse , ou même dans le relâchement et dans la tiédeur , vous puissiez vous ranimer par le souvenir des choses qui ont fait alors impression sur votre esprit. Car vous profiterez ainsi de l'avis salutaire de David , conçu dans ces paroles du Psaume : *Les saintes pensées* dont votre cœur a été rempli dans la communion , étant recueillies et conservées , comme autant de *précieuses reliques* , vous feront un nouveau jour de fête , autant de fois que vous y aurez recours et que vous les appellerez.

¹ Galat., 2.

PENSÉES

SUR DIVERS SUJETS

DE RELIGION ET DE MORALE.

AVERTISSEMENT.

Je m'acquitte de la parole que je donnai il y a quelques années, lorsque je fis paroître les Exhortations et les Instructions du père Bourdaloue. Dans l'avertissement qui est à la tête de ces Instructions et Exhortations, je m'engageai à un nouveau travail, sans savoir bien où il me conduiroit, ni si j'aurois de quoi remplir le dessein que je m'étois proposé. Quoi qu'il en soit, je promis de faire une nouvelle révision des manuscrits du père Bourdaloue, et de recueillir tout ce que j'y trouverois de pensées détachées, de réflexions, de fragments qui seroient demeurés imparfaits, et qu'il n'auroit point employés dans ses sermons.

Car avant que de composer un sermon, le père Bourdaloue faisoit ce que font communément les prédicateurs : il jetoit d'abord sur le papier les différentes idées qui se présentoient à lui touchant la matière qu'il avoit en vue de traiter. Il marquoit tout confusément et sans aucune liaison. Mais s'étant ensuite tracé le plan de son discours, il choisissoit ce qui lui pouvoit convenir, et laissoit le reste. Ce reste néanmoins, qu'il laissoit comme superflu, avoit son prix, et c'est de quoi il m'a paru que je pouvois former un recueil, sous le titre général de *Pensées sur divers sujets de religion et de morale*.

Pendant il y falloit mettre quelque ordre, et tellement distribuer ces pensées, que celles qui ont rapport à un même sujet fussent toutes réunies sous un titre particulier. Cela même ne suffisoit point encore : mais de ces pensées les unes étant bien plus étendues que les autres, il a fallu faire des premières comme autant d'articles ou de paragraphes, et ranger les autres indifféremment et sans suite, sous le simple titre de *Pensées diverses*. Tout cela, comme on le juge assez, demandoit que l'éditeur mît un peu la main à l'œuvre, pour disposer les matières, pour les lier ou les développer, pour les finir et leur donner une certaine forme : mais je n'ai rien fait à l'égard de ce recueil de *Pensées*, que je n'eusse déjà fait à l'égard des Sermons, Exhortations, Instructions, et de la Retraite spirituelle, du même auteur.

Voilà tout le compte que j'ai à rendre de ces opuscules, qui commencent à voir le jour. Car ce ne sont ici proprement que des opuscules, mais où il me semble que l'illustre auteur dont ils portent le nom ne sera point méconnoissable. Les hommes d'un génie supérieur se font partout reconnoître, et jusque dans les moindres choses ils gardent toujours leur caractère. Le public en jugera, et peut-être me saura-t-il gré de la constance avec laquelle je me suis appliqué depuis près de trente ans à lui donner une édition complète des

Œuvres du père Bourdaloue. Il n'y avoit rien à perdre d'un si riche fonds, et c'est beaucoup pour moi, si je puis penser qu'il n'ait point dépéri dans mes mains.

DU SALUT.

NÉCESSITÉ DU SALUT, ET L'USAGE QUE NOUS EN DEVONS FAIRE CONTRE
LES PLUS DANGEREUSES TENTATIONS DE LA VIE.

On parle du salut comme d'une affaire souverainement importante, et on a raison d'en parler de la sorte. Mais c'est trop peu dire : il faut ajouter que c'est une affaire absolument nécessaire ; et ce fut l'idée que le Sauveur des hommes en voulut donner à Marthe, dans cette grande leçon qu'il lui fit : *Marthe, vous vous inquiétez et vous vous embarrassez de bien des choses ; mais une seule chose est nécessaire* ¹.

Ce n'est donc point seulement une affaire d'une importance extrême que le salut, mais une affaire d'une absolue nécessité. Entre l'un et l'autre la différence est essentielle. Qu'on me fasse entendre qu'une affaire m'est importante et très-importante, je conçois précisément par-là que je perdrai beaucoup en la perdant, sans qu'il s'en suive néanmoins que dès - lors tout sera perdu pour moi, et qu'il ne me restera plus rien. Mais que ce soit une affaire absolument nécessaire, et seule nécessaire, je conclus et je dois conclure que si je venois à la perdre, tout me seroit enlevé, et que ma perte seroit entière et sans ressource : or tel est le salut.

Affaire nécessaire, et seule nécessaire : nécessaire, puisque je ne puis me passer du salut ; seule nécessaire, puisque, hors le salut, il n'y a rien dont je ne puisse me passer. Je dis nécessaire, puisque je ne puis me passer du salut : car c'est dans le salut que Dieu a renfermé toutes mes espérances, en me le proposant comme fin dernière ; et c'est de là que dépend mon bonheur pendant toute l'éternité. Je dis seule nécessaire, puisqu'il n'y a rien, hors le salut, dont je ne me puisse passer : car je puis me passer de tout ce que je vois dans le monde ; je puis me passer des richesses du monde, je puis me passer des honneurs et des grandeurs du monde, je puis me passer des aises et des récréations du monde. Tout cela, il est vrai, ou une partie de tout cela, peut m'être utile, par rapport à la vie présente, suivant l'état et la condition où je me trouve ; mais enfin je puis me passer de cette vie présente et mortelle, et il faudra bien, tôt ou tard, que je la perde. Par conséquent, je n'ai de fond à faire que sur le salut : c'est là que je dois tendre incessamment, uniquement, nécessairement, à moins que, par un affreux désespoir, je ne consente

¹ Luc., 10.

à être inmanquablement, pleinement, éternellement malheureux.

Terrible alternative : ou un malheur éternel , qui est la damnation , ou une éternelle béatitude , qui est le salut ! Voilà sur quoi je suis obligé de me déterminer , sans qu'il y ait aucun tempérament à prendre. Le ciel ou l'enfer, point d'autre destinée. Si je me sauve , le ciel est à moi , et il ne me sera jamais ravi ; si je me damne , l'enfer devient irrémisiblement mon partage , et jamais je ne cesserai d'y souffrir ; car la mort n'est point pour nous un anéantissement : ce n'est point , comme pour la bête , une destruction totale ; au contraire , l'homme en mourant ne fait que changer de vie : d'une vie courte et fragile , il passe à une vie immortelle et permanente ; vie qui doit être pour les élus le comble de la félicité et le souverain bien , et vie qui sera pour les réprouvés la souveraine misère et l'assemblage de tous les maux. Ainsi Dieu , dans le conseil de sa sagesse , l'a-t-il arrêté , et ses décrets sont irrévocables. Voilà ma créance , voilà ma religion.

De là même , affaire tellement nécessaire , qu'il ne m'est jamais permis , en quelque rencontre que ce soit , ni pour qui que ce soit , de l'abandonner. Un père peut sacrifier son repos et sa santé pour ses enfants ; un ami peut renoncer à sa fortune , et se dépouiller de tous ses biens pour son ami ; bien plus , il peut , en faveur de cet ami , sacrifier jusqu'à sa vie. Mais s'agit-il du salut , il n'y a ni lien du sang et de la nature , ni tendresse paternelle , ni amitié si étroite qui puisse nous autoriser à faire le sacrifice d'un bien supérieur à toute liaison humaine et à toute considération.

Plutôt que de consentir à la perte de mon âme , je devrois , s'il dépendoit de moi , laisser tomber les royaumes et les empires ; je devrois laisser périr le monde entier. Et ce n'est point encore assez : car , selon les principes de la morale évangélique , et selon la loi de la charité que je me dois indispensablement à moi-même , non-seulement il ne m'est point libre de sacrifier , en quelque manière que ce puisse être , mon salut , mais il ne m'est pas même permis de le hasarder et de l'exposer. Le seul danger volontaire , si c'est un danger prochain , est un crime pour moi ; et quoi qu'il m'en pût coûter , ou pour le prévenir , ou pour en sortir , je ne devrois rien ménager ni rien épargner , fallût-il en venir à toutes les extrémités , fallût-il quitter père , mère , frères , sœurs ; fallût-il m'arracher l'œil ou me couper le bras : pourquoi cela ? toujours par cette grande raison de la nécessité du salut , qui prévaut à tout et l'emporte sur tout.

Allons plus loin , et , pour nous faire mieux entendre , réduisons ceci à quelques points plus marqués et plus ordinaires dans la pratique. Je prétends donc que cette nécessité du salut , bien méditée et bien comprise , est avec le secours de la grâce , le plus prompt et

le plus puissant préservatif contre toutes les tentations dont nous pouvons être assaillis, chacun dans notre état. Mais sans embrasser trop de choses, et sans nous engager dans un détail infini, bornons-nous à certaines tentations particulières, plus communes, plus spécieuses, plus violentes, qui naissent de la nécessité et du besoin où l'on peut se trouver en mille occasions, par rapport aux biens temporels et aux avantages du siècle : je m'explique.

Il y a des extrémités fâcheuses où se trouvent réduits une infinité de personnes : et que fait alors l'ennemi de notre salut, ou pour mieux dire, que fait la nature corrompue ? que fait la passion et l'amour-propre, plus à craindre mille fois pour nous que tous les démons ? C'est dans des conjonctures si critiques et si périlleuses que tout concourt à nous séduire et à nous corrompre. Le prétexte de la nécessité nous devient une prétendue raison dont il est difficile de se défendre, et la conscience n'a point de barrières si fortes que cette nécessité ne puisse nous faire franchir. Par exemple, on manque de toutes choses, et pourvu qu'on voulût s'écarter des voies de l'équité et de la bonne foi, on ne manqueroit de rien : on auroit non-seulement le nécessaire, mais le commode, et on l'auroit abondamment. On voit déchoir sa famille de jour en jour, elle est sur le point de sa ruine ; et pourvu qu'on voulût entrer dans les intrigues criminelles d'un grand et seconder ses injustes desseins, on s'en feroit un patron qui la soutiendrait et l'élèveroit. On est embarqué dans une affaire de conséquence : c'est un procès dont la perte doit causer un dommage irréparable ; il est entre les mains d'un juge accrédité dans sa compagnie : et au lieu de solliciter ce juge assez inutilement, si l'on vouloit, aux dépens de la vertu, écouter de sa part d'autres sollicitations et y condescendre, on pourroit ainsi se procurer un arrêt favorable et un gain assuré. On a un ennemi dont on reçoit mille chagrins ; c'est un homme sans raison et sans modération, qui nous butte en tout, qui nous persécute ; et si l'on vouloit user contre lui de certains moyens qu'on a en main, on seroit bientôt à couvert de ses atteintes. Quel empire ne faut-il pas prendre sur soi et sur les mouvements de son cœur, pour ne pas succomber à de pareilles tentations, et pour demeurer ferme dans son devoir.

Car, encore une fois, de quoi n'est-on pas capable quand la nécessité presse, et à quoi n'a-t-elle pas porté des millions de gens qui du reste avoient d'assez bonnes dispositions, et n'étoient de leur fonds ni vicieux ni méchants ? De combien d'iniquités la pauvreté et l'indigence n'est-elle pas tous les jours le principe ? combien a-t-elle fait de scélérats, de traîtres, de parjures, d'impies, d'impudiques, de ravisseurs du bien d'autrui, et de meurtriers qui sans cela ne l'auroient.

jamais été, qui ne l'ont été en quelque manière que malgré eux et qu'avec toutes les répugnances possibles; mais enfin qui l'ont été, parce qu'ils ont cru y être forcés? Non-seulement ils l'ont cru, mais de là souvent ils se sont persuadés que jusque dans leurs crimes ils étoient excusables; et voilà ce qui rend encore la nécessité plus dangereuse. On se fait aisément de fausses consciences, on étouffe tous les remords du péché, on se dit à soi-même que, dans la situation où l'on est, et dans toutes les circonstances qui l'accompagnent, il n'y a point de loi, et que tout est permis; on exagère cet état, dont on veut se prévaloir, et l'on prend pour dernière extrémité et pour nécessité absolue ce qui n'est que difficulté, qu'incommodité, que l'effet d'une imagination vive et d'une excessive timidité. Quoi qu'il en soit, tout cela mène à d'étranges conséquences, et les suites en sont affreuses.

Or quel est pour nous, en de semblables attaques, le plus solide appui et le soutien le plus inébranlable? le voici. C'est de se retracer fortement le souvenir de cette maxime fondamentale : *il n'y a qu'une chose nécessaire* ¹; c'est de s'armer de cette pensée, selon la figure de l'Apôtre, comme *d'une cuirasse*, comme *d'un casque*, comme *d'un bouclier qui résiste aux traits les plus enflammés* ², de l'esprit tentateur, et que rien ne peut pénétrer. C'est, dis-je, d'opposer nécessité à nécessité, la nécessité de sauver son âme, qui est une nécessité capitale et souveraine, à la nécessité de sauver sa fortune, de sauver ses biens, de sauver sa vie.

Car je dois ainsi raisonner : Il est vrai, je pourrais rétablir mes affaires, si je voulois relâcher quelque chose de cette intégrité si exacte et si sévère, qui n'est guère de saison dans le temps où nous sommes, et qui m'empêche de faire les mêmes profits que tant d'autres : mais en me rétablissant ainsi selon le monde je me perdrois selon Dieu, je perdrois mon âme : or il la faut sauver. Il est vrai, si je ne me rends pas à telle proposition qu'on me fait, je choquerai le maître qui m'emploie; j'aliénerai de moi le protecteur qui m'a placé, et qui peut dans la suite me faire encore monter plus haut; je serai obligé de me retirer, et n'ayant plus personne qui s'intéresse pour moi, ni qui m'avance, je resterai en arrière; et que deviendrai-je? Il n'importe : en acquiesçant à ce qu'on me demande, j'offenserois un maître bien plus puissant que tous les maîtres et tous les potentats de la terre, et pour conserver de vaines espérances, je sacrifierois un héritage éternel, je sacrifierois mon âme, et je la damnerois : or il la faut sauver. Il est vrai, l'occasion est belle de me tirer de l'oppression où je suis, et d'abattre cet homme qui ne cesse de me nuire et de me traverser;

¹ Luc. 10. — ² Ephes., 6.

mais, en me délivrant des poursuites d'un ennemi qui, malgré toutes ses violences, et quoi qu'il entreprenne contre moi, ne peut après tout me faire qu'un mal passager, je me ferois un autre ennemi bien plus redoutable, qui est mon Dieu, et qui, de son bras vengeur, peut également et pour toujours porter ses coups sur les âmes comme sur les corps. A quoi donc exposerois-je mon âme? or il la faut sauver. Il est vrai, ma condition est dure, et je mène une vie bien triste; je n'ai rien, et je ne vois point pour moi de ressources. On me fait les offres les plus engageantes, et si je les rejette, me voilà dans le dernier abandonnement et dans la dernière misère; mais d'ailleurs je ne les puis accepter qu'au préjudice de l'honneur, et surtout qu'au préjudice de mon âme: or il la faut sauver. Oui, il le faut, et à quelque prix que ce soit, et quelque peine qu'il y ait à subir. Il le faut, et quelque infortune, quelque décadence, quelque malheur qui en doive suivre par rapport aux intérêts humains. Il le faut, car c'est là le seul nécessaire, le pur nécessaire. Encore une fois, je dis le pur, le seul nécessaire, parce qu'en comparaison de ce nécessaire, rien n'est proprement ni ne doit être censé nécessaire, parce que dès qu'il s'agit de ce nécessaire, toute autre chose qui s'y trouve en quelque sorte opposée cesse dès-lors d'être nécessaire; parce que c'est à ce nécessaire que doivent se rapporter, comme à la règle primitive et invariable, toutes mes délibérations, toutes mes résolutions, toutes mes actions.

Ce fut ainsi que raisonna la chaste Susanne, lorsqu'elle se vit attaquée de ces deux vieillards qui voulurent la séduire, et qui la menaçoient de la faire périr, si elle ne consentoit à leur passion. Que ferois-je, dit-elle, dans le cruel embarras où je suis? quelque parti que je prenne, je ne puis éviter la mort: mais il vaut mieux que je périsse par vos mains que de pécher en la présence de mon Dieu, et de périr éternellement par l'arrêt de sa justice. Ce fut ainsi que raisonna le généreux Eléazar, lorsque de faux amis le sollicitoient de manger des viandes défendues selon la loi, et de se garantir par-là de la colère du prince. Ah! répondit ce zélé défenseur de la religion de ses pères, en obéissant au prince et en suivant le conseil que vous me donnez, je pourrois, pour le temps présent, me sauver du supplice où je suis condamné, et prolonger ma vie de quelques années, mais, vif ou mort, je ne me sauverai pas des jugemens formidables du Tout-Puissant; et qu'y a-t-il de si rigoureux que je ne doive endurer, plutôt que d'encourir sa haine et de renoncer à ses promesses? C'est ainsi que raisonna saint Paul, ce vaisseau d'élection, et ce docteur des nations. Il se représentoit tout ce qu'il y a de plus effrayant, de plus affligeant, de plus désolant. Il supposoit que la tribulation vint fondre sur lui de toutes parts; qu'il fût accablé d'ennuis, pressé de la

faim , tourmenté de la soif , environné de périls , comblé de malheurs ; qu'il fût abandonné aux persécutions , aux croix , aux glaives tranchants ; que , dans un déchainement général , tout l'univers se soulevât contre lui , la terre , la mer , toutes les puissances célestes , toutes les puissances infernales , toutes les puissances humaines : il le supposoit , et à la vue de tout cela il s'écrioit : *Qui me séparera de la charité de Jésus - Christ ?* Il alloit plus loin ; et , par la force de la grâce qui le transportoit , s'élevant au - dessus de tous les événements , il osoit se répondre de lui - même , et ajoutoit : *Je le sais , et j'en suis certain , que ni la mort , ni la vie , ni les anges , ni les principautés , ni le présent , ni l'avenir , ni ce qu'il y a de plus haut , ni ce qu'il y a de plus bas , ni quelque créature que ce soit , ne pourra me détacher de l'amour de Dieu , mon Seigneur et mon Sauveur*¹. Voilà comme en parloit ce grand apôtre. Et d'où lui venoit cette constance et cette fermeté insurmontable ? c'est qu'il concevoit de quel intérêt et de quelle nécessité il étoit pour lui de sauver son âme , en se tenant toujours étroitement et inséparablement attaché au Dieu de son salut.

Ce sont là , dit - on , de beaux sentiments , ce sont de belles réflexions ; mais , après tout , on ne vit pas de ces sentiments ni de ces réflexions ; et cependant il faut vivre. Avec ces réflexions , on ne fait rien ; et toutefois , il faut avoir quelque chose , il faut faire quelque chose , il faut parvenir à quelque chose. J'en conviens , on ne vit pas de ces réflexions ; mais de ces réflexions on apprend à mourir si l'on ne peut vivre sans risquer le salut de son âme. Je l'avoue , avec ces réflexions on ne fait rien dans le monde , on n'amasse rien , on ne parvient à rien ; mais de ces réflexions on apprend à se passer de tout , si l'on ne peut rien faire , ni rien amasser , ni parvenir à rien , sans exposer le salut de son âme. Disons mieux , on apprend de ces réflexions que c'est tout faire que de faire son salut , que c'est tout gagner que d'amasser un trésor de mérites pour le salut , que c'est parvenir à tout que de parvenir au terme du salut. Voilà ce que ces réflexions ont appris à tant de chrétiens de l'un et de l'autre sexe : car , malgré la corruption dont tous les états du monde ont été infectés , il y a toujours eu dans chaque état des fidèles de ce caractère prêts à quitter toutes choses pour mettre en sûreté leur salut ; il y en a eu , dis-je , et plaise au ciel qu'il y en ait toujours ! La nécessité du salut étoit-elle autre chose pour eux que pour nous ? y étoient-ils plus intéressés que nous ? Non , sans doute ; c'étoit pour eux et pour nous la même nécessité : mais ils y pensoient beaucoup plus que nous ; et en y pensant plus que nous , ils la comprenoient aussi beaucoup mieux que nous. Pensons-y comme eux , méditons-la comme eux ,

¹ Rom., 8.

nous la comprendrons comme eux ; et en la comprenant comme ils l'ont comprise , nous en ferons comme eux notre affaire essentielle , et nous y adresserons toutes nos prétentions et toutes nos vues.

Mais , hélas ! où les portons-nous ? Quand je vois les divers mouvements dont le monde est agité , et qui sont ce qu'on appelle le commerce du monde ; quand je vois cette multitude confuse de gens qui vont et qui viennent , qui s'empressent et qui se tourmentent , toujours occupés de leurs desseins , et toujours en action pour y réussir et les conduire à bout ; n'ayant que cela dans l'esprit , ne travaillant que pour cela , n'aspirant qu'à cela : au milieu de ce tumulte , j'irois volontiers leur crier avec le Sage : *Hommes dépourvus de sens , et aussi peu raisonnables que des enfants à peine formés et sortis du sein de leur mère*¹ , à quoi pensez-vous ? que faites-vous ? Hors une seule chose , tout le reste *n'est que vanité*² ; et par une espèce d'ensorcellement , cette vanité vous charme , cette vanité vous entraîne , cette vanité vous possède aux dépens de l'unique nécessaire ! Je le dirois aux grands et aux petits , aux riches et aux pauvres , aux savants et aux ignorants. Malheur à quiconque ne m'écouterait pas ; et dès à présent , malheur à quiconque demeure là-dessus dans une indifférence et un oubli qu'on ne peut assez déplorer !

ESTIME DU SALUT ET DE LA GLOIRE DU CIEL, PAR LA VUE DES
GRANDEURS HUMAINES.

C'est une morale ordinaire aux prédicateurs , d'inspirer du mépris pour toutes les pompes et toutes les grandeurs du monde. Ils en font les peintures les plus propres à les rabaisser dans notre estime et et à les dégrader. De la manière qu'ils en parlent et dans les termes qu'ils s'en expliquent , ce ne sont que de vaines apparences , que des fantômes et des illusions qui nous séduisent , et dont nous devons , autant qu'il est possible , détourner nos regards. A Dieu ne plaise que je prétende en aucune sorte déroger à la vérité et à la sainteté de cette morale ! Je l'ai prêchée comme les autres en plus d'une rencontre , et je suis bien éloigné de la contredire , puisque ce seroit me contredire moi-même. Mais après tout , quoi que nous en puissions dire , il faut toujours convenir que ces grandeurs et ces pompes humaines , si méprisables d'ailleurs , ne laissent pas d'avoir quelque chose en effet de pompeux et de brillant , quelque chose de grand et de magnifique ; et c'est par où il me semble non-seulement qu'il est permis , mais qu'il peut être très-utile à un chrétien de les envisager , pourvu qu'on les envisage chrétiennement. Donnons jour à cette pensée.

¹ *Sav.*, 12. — ² *Eccles.*, 1.

Les cieux, dit le Prophète royal ¹, nous annoncent la gloire de Dieu, et le *firmament*, dont il est l'auteur, nous fait connoître l'excellence de l'ouvrier qui l'a formé. Aussi est-ce en conséquence de ce principe, et conformément à cette parole du Prophète, que l'apôtre saint Paul reprochoit aux sages de l'antiquité de n'avoir pas glorifié Dieu selon la connoissance qu'ils en avoient par ses ouvrages. Car toutes les choses visibles, ajoutoit ce docteur des Gentils, tous les êtres dont nos sens sont frappés, et qui se présentent à nos yeux avec leurs perfections, nous découvrent les perfections invisibles du souverain maître qui les a créés : tellement que les philosophes mêmes du paganisme ont été inexcusables de ne pas rendre à ces perfections divines, qu'ils ne pouvoient ignorer, le juste tribut de louanges qui leur étoit dû. Or voilà, par proportion et suivant la même règle, à quoi nous peut servir la vue de ce que nous appelons grandeurs et pompes du monde. Ce sont des images, quoiqu'imparfaites, des grandeurs célestes, et de cette gloire qui nous est promise sous le terme de salut. Ce sont des ébauches où nous est représenté, quoique très-légèrement, ce que Dieu prépare à ses élus dans le séjour de la béatitude. Ce sont, pour ainsi parler, comme des essais de la magnificence du Seigneur, qui nous donne à juger quelles richesses immenses il versera dans le sein de ses prédestinés, de quel éclat il les couronnera, de quelles délices et de *quels torrents de joie il les enivrera* ², quand il lui plaira de les retirer de cette région des morts où nous sommes, et de les introduire dans la terre des vivants ; quand il les fera sortir de ce désert où nous passons, et qu'il les recevra dans la bienheureuse Jérusalem ; quand il fera finir pour eux cet exil où nous languissons, et qu'il les établira dans leur glorieuse patrie ; quand il leur ouvrira ses tabernacles éternels, qu'il en étalera à leurs yeux toutes les beautés, tous les trésors, qu'il les revêtira de sa divine clarté et les élèvera dans les splendeurs des Saints ; enfin, quand il les mettra en possession de ce salut qu'ils ne voyoient auparavant que *sous des figures énigmatiques et comme dans un miroir* ³, mais dont ils connoîtront alors le prix, parce qu'ils le verront et qu'ils commenceront à en jouir.

Voilà, dis-je, de quoi les pompes et les grandeurs du siècle nous tracent quelque idée, et une idée assez forte pour exciter tout notre zèle à la poursuite du salut, et à la conquête du royaume de Dieu. Car, d'une part, considérant ces grandeurs mortelles, et y en ajoutant même encore de nouvelles, autant que j'en puis imaginer ; et, d'autre part, consultant la foi et méditant ces paroles du grand Apôtre, que *l'œil n'a jamais rien vu, que l'oreille n'a jamais rien entendu, que*

¹ *Psalm.* 18. — ² *Psalm.* 35. — ³ *1 Cor.*, 13.

*le cœur de l'homme n'a jamais rien pensé ni rien compris, qui égale ce que Dieu destine à ceux qu'il aime, et dont il sera éternellement aimé*¹, quelle conséquence dois-je tirer de l'un et de l'autre? Je m'attache au raisonnement de saint Chrysostome, et je dis : Quelque mépris que je fasse de la terre et que j'en doive faire, il m'est toutefois évident que j'y vois des choses merveilleuses; il ne m'est pas moins évident qu'on m'en rapporte encore d'autres plus surprenantes et plus admirables; et si je veux laisser agir mon imagination et lui donner l'essor, que n'est-elle pas capable de se figurer au-dessus même et de tout ce que je vois, et de tout ce que j'entends? Cependant ni tout ce que je vois, ni tout ce que j'entends, ni tout ce que je puis me figurer, non-seulement selon les idées naturelles et raisonnables, mais par les fictions les plus excessives et les plus outrées, n'approche point de ce que j'espère après cette vie, et de ce que Dieu a fait pour moi dans un autre monde que celui-ci. Quand je vois tout cela, quand je l'entends, que je me le figure, j'en suis charmé : mais tout cela néanmoins n'est point la gloire que j'attends; tout cela ne peut être mis en comparaison avec la gloire que j'attends, tout cela n'est rien auprès de la gloire que j'attends; et si je multipliois tout cela, si je le redoublois, si je l'accumulois sans mesure, après y avoir épuisé toutes les puissances de mon âme et toutes les forces de mon esprit, tout cela seroit toujours infiniment au-dessous de la gloire que j'attends. Qu'est-ce donc, mon Dieu, que cette gloire? qu'est-ce que ce salut? mais en même temps, Seigneur, qu'est-ce que l'homme? et à qui appartient-il qu'à un Dieu aussi libéral et aussi bon, aussi puissant et aussi grand que vous l'êtes, de nous récompenser de la sorte, et de nous glorifier, non-seulement au-delà de tous nos mérites, mais au-delà de toutes nos connoissances et de toutes nos vues?

C'est ainsi que raisoûnoit saint Chrysostome, et c'est ainsi que, par la vue des pompes humaines et des grandeurs du monde, j'acquiers la connoissance la plus sensible et la plus parfaite que je puisse maintenant avoir du salut où j'aspire et de la gloire qui m'est réservée dans le ciel, si je suis assez heureux pour y parvenir. Ne pouvant connoître présentement cette gloire par ce qu'elle est, je la connois par ce qu'elle n'est pas; et la connoissance que j'en ai par ce qu'elle n'est pas me dispose mieux que toute autre à la connoissance de ce qu'elle est.

Il ne s'agit donc point ici de déployer son éloquence en de vagues et de longues déclamations sur le néant de tout ce que nous voyons en ce monde, et de toutes les grandeurs dont nos yeux sont frappés

¹ 1 Cor., 9.

pés. Avouons que ces grandeurs, quoique passagères, ont du reste en elles-mêmes de quoi toucher nos sens, de quoi attirer nos regards, de quoi piquer notre envie, de quoi exciter nos désirs, de quoi allumer nos passions; avouons-le, encore une fois, et reconnoissons-le; mais pourquoi? afin qu'ensuite, montant plus haut, et nous disant à nous-mêmes, Ce n'est point encore là le bonheur qui m'est proposé, ce n'est point encore le saint héritage où je prétends, nous concevions de cet héritage céleste et de ce bonheur souverain une idée plus noble et plus excellente. Quand saint Augustin voyoit la cour des empereurs de Rome, si superbe et si florissante; quand il assistoit à certaines cérémonies où ils se montroient avec plus d'appareil et plus de splendeur, il ne disoit pas avec dédain, ni d'un air de mépris: Qu'est-ce que ce faste et cette abondance? qu'est-ce que ce luxe et cette somptuosité? qu'est-ce que cet amas prodigieux de biens et de richesses? A s'en tenir au premier aspect, ce spectacle lui remplissoit l'esprit, le surprenoit et l'attachoit; mais de là bientôt passant plus avant et s'élevant à Dieu: Si tout ceci, mon Dieu, s'écrioit-il, est si auguste, qu'est-ce de vous-même? et si toute cette pompe se voit hors de vous, que verra-t-on dans vous? Telle devrait être la méditation des grands. Il n'y a personne à qui elle ne convienne; mais c'est aux grands que ce sujet est spécialement propre, parce qu'il leur est plus présent. Ils sont beaucoup plus souvent témoins et spectateurs de la grandeur et de la majesté royale; ils la voient de plus près que les autres, et ils la voient dans tout son lustre. Or il leur seroit si utile et si facile tout ensemble de faire ce que faisoit Moïse au milieu de la cour de Pharaon! Le tumulte et le bruit du monde, les grandes et différentes scènes qui lui passoient continuellement devant les yeux, ne lui firent jamais perdre de vue l'Invisible, selon l'expression de saint Paul; mais il en conserva toujours l'image aussi vivement empreinte dans son esprit que s'il l'eût vu en effet ce Dieu d'Israël, qu'il adoroit au fond de son cœur, et vers qui il tournoit tous ses désirs, comme vers la source de tous les biens et le dispensateur de tous les dons.

O qu'un grand, instruit des vérités du christianisme, et jugeant des choses selon les principes de la religion, feroit de salutaires et de solides réflexions, quand dans une cour, comme sur un théâtre ouvert de toutes parts, il voit paroître tant de personnages et de toutes les sortes; quand il voit tant de mondains et de mondaines que l'ambition rassemble, et qui, tous à l'envi, cherchent à se montrer, à se signaler par la somptuosité et la dépense, à tenir les plus hauts rangs, à jouer les plus beaux rôles; quand il voit certaines fortunes, et tout ce qui les accompagne, tout ce qui les décore; surtout

quand , après mille intrigues dont il ne lui est pas difficile de suivre les traces , et dont les ressorts ne peuvent être si secrets qu'il ne les aperçoive bien , il voit l'iniquité dominante , l'iniquité triomphante , l'iniquité honorée , accréditée , toute-puissante ! S'il avoit alors une étincelle de foi , ou s'il la consultoit , cette foi où il a été élevé , et qu'il n'a peut-être pas perdue , que penseroit-il ? que diroit-il ? Il entreroit dans le sentiment de saint Augustin ; il admireroit la libéralité de Dieu jusque envers ses ennemis les plus déclarés. Mais , mon Dieu , concluroit-il , si c'est là sur la terre le partage des pécheurs , lors même qu'ils se tournent contre vous , qu'avez-vous donc préparé dans votre royaume pour ces bons et fidèles serviteurs qui ne s'attachent qu'à vous ? Cette affluence , ce crédit , cette autorité , ces titres , ces dignités , ces trésors , voilà ce que vous abandonnez indifféremment au vice et au libertinage ; voilà ce que vous accordez plus souvent qu'aux autres , et plus abondamment , à des réprouvés et à des vases de colère ; voilà , pour m'exprimer ainsi , ce que vous livrez en proie à toutes leurs convoitises et à toutes leurs injustices : ah ! mon Dieu , que reste-t-il donc pour la vertu ? que reste-t-il , ou plutôt , Seigneur , que ne reste-t-il point pour ces prédestinés en qui vous avez mis vos complaisances , et que vous avez choisis comme des vases de miséricorde ?

Heureux qui sait envisager de la sorte les grandeurs du siècle présent , et qui de là apprend à estimer les espérances et la gloire du siècle futur ! Il n'est point à craindre que ce présent l'attache , puisque c'est même de ce présent qu'il tire de puissants motifs pour porter tous ses vœux vers l'avenir. Quelque sensation que ce présent fasse d'abord sur son cœur , elle ne lui peut être nuisible , puisqu'au contraire elle ne sert qu'à lui donner une plus grande idée de l'avenir où il aspire , et où il ne peut arriver que par un détachement véritable et volontaire de ce présent. Ainsi , tout ce que ce présent étale à sa vue d'éclat , de charmes , d'attraits , bien loin de le détourner du salut , ne contribue qu'à l'affermir davantage dans cette maxime capitale : *Que sert-il à l'homme de gagner tout le monde , s'il vient à se perdre lui-même ; et quel échange pourra le dédommager de la perte de son âme*¹ ?

Maxime sortie de la bouche de Jésus-Christ même , qui est la vérité éternelle ; maxime assez connue dans une certaine spéculation , mais bien peu suivie dans la pratique. Car voici l'énorme renversement dont nous n'avons que trop d'exemples devant les yeux , et qui croît de jour en jour dans tous les états du christianisme. Parce que les sens , tout matériels et tout grossiers , ne sont susceptibles que

¹ *Math.*, 16.

des objets qu'ils aperçoivent et qui leur sont présents, c'est à ce présent que nous nous arrêtons. Au lieu de dire, comme saint Paul, *Nous n'avons point ici une demeure stable et permanente, mais nous en attendons une autre dans l'avenir*¹, à peine concevons-nous qu'il y ait un avenir au-delà de ce cours d'années que nous passons sur la terre, et dont la mort est le terme; à peine nous laissons-nous persuader qu'il y ait un autre bonheur, qu'il y ait d'autres biens et d'autres grandeurs que ces grandeurs et ces biens visibles dont nous pouvons jouir dans le temps: d'où il arrive que nous avons si peu de goût pour les choses du ciel, et pour tout ce qui a rapport au salut. On nous en parle, nous en parlons nous-mêmes: mais ce qu'on nous en dit, comment l'écoutons-nous, et nous-mêmes comment en parlons-nous? avec le même froid que si nous n'y prenions nul intérêt. Et il n'y a rien en cela de surprenant, *puisque l'homme sensuel et animal ne peut s'élever au-dessus de lui-même, ni pénétrer avec des yeux de chair dans les mystères de Dieu*².

C'est pour cela que la vue du monde nous devient si dangereuse et si pernicieuse. Non-seulement elle pourroit nous être salutaire, mais elle devroit l'être dans la manière que je l'ai fait entendre. Elle l'a été et elle l'est encore pour un petit nombre de chrétiens, accoutumés à juger de tout par les pures lumières de la foi, et non par l'aveugle penchant de la nature. Ils voient la figure de ce monde, ils la considèrent, mais comme une figure, et non point autrement. Car ce n'est dans leur estime qu'une figure; mais de cette figure ils passent à la vérité qu'elle leur annonce, au bien réel et solide qu'elle leur découvre, à la suprême béatitude, dont elle leur trace comme un léger crayon. Que ne regardons-nous ainsi le monde! que ne nous attachons-nous à contempler dans ce miroir ce qu'il nous représente des beautés inestimables et ineffables d'un autre monde, où sont renfermées toutes nos espérances! C'est l'occupation la plus ordinaire de ces âmes fidèles et intérieures que l'esprit de Dieu conduit, et qui, sans se laisser prendre à des dehors trompeurs, tournent à bien pour leur perfection et leur sanctification ce qui pervertit le commun des hommes. Car voilà quel est le principe de ce mortel assoupissement, et, si je l'ose dire, de cette stupide insensibilité où nous vivons à l'égard du salut.

Le prophète reprochoit aux Juifs qu'ils n'avoient tenu nul compte de cette terre promise que le Seigneur leur destinoit, parce que, dans le désert où ils marchaient, ils n'étoient attentifs qu'à ce qu'ils rencontroient sur leur route, et à ce qui pouvoit satisfaire leur sensualité. N'est-ce pas là notre état, et surtout n'est-ce pas là l'état

¹ Hebr., 13. — ² 1 Cor., 4.

d'une infinité de grands et d'opulents , qui semblent , à les voir agir , n'avoir été faits que pour cette vie , et y avoir établi leur dernière fin ? Ce qui les occupe , ce n'est guère leur destinée éternelle ; et pourvu que , dans la voie qui leur est ouverte , rien ne leur manque de tout ce qu'ils y souhaitent , soit richesses , soit honneurs , soit douceurs et commodités , ils se mettent peu en peine du terme où ils doivent adresser tous leurs pas . Mais quel est-il donc ce terme , et sommes-nous excusables de ne le pas savoir , quand nous le pouvons apprendre de tout ce qui se présente à nous , et qui nous environne ? Il ne faudroit que quelques réflexions ; mais l'enchantement de la bagatelle dissipe tellement nos pensées , que , dans une distraction habituelle et perpétuelle , nous oublions sans cesse le seul bien digne de notre souvenir . L'heure viendra , prenons-y garde , l'heure viendra , où nous en connoîtrons l'excellence et la valeur infinie , non plus par des conjectures ni des comparaisons , mais par une connoissance expresse et directe . Cette connoissance , claire et dégagée des illusions qui nous trompoient , reformera dans un moment toutes nos idées , mais peut-être , hélas ! pour exciter en même temps tous nos regrets . Regrets d'autant plus vifs , que nous commencerons à concevoir une plus haute estime du salut , et que cette estime n'aura d'autre effet que de nous en faire ressentir plus vivement la perte .

**DÉSIR DU SALUT, ET LA PRÉFÉRENCE QUE NOUS LUI DEVONS DONNER
AU-DESSUS DE TOUS LES AUTRES BIENS.**

De l'estime naît le désir , et ce désir doit croître selon le prix du bien qui nous est proposé , et selon la mesure de l'estime que nous en devons faire .

Je dois donc , par proportion , désirer le salut , comme je dois aimer Dieu . Parce que Dieu est le souverain bien , je dois l'aimer souverainement ; et parce que le salut est la souveraine béatitude , je le dois souverainement désirer . Si , dans toute l'étendue de l'univers , il y a quelque chose que j'aime plus que Dieu , dès-là je suis coupable devant Dieu , parce que je déroge à la souveraineté de son être , en lui préférant un être créé : et si , dans tous les biens de la terre , il y a quelque chose que je désire plus que le salut , dès-là je manque à la charité que je me dois , et je me rends coupable envers moi-même , parce que je me dégrade moi-même , et que je préfère au souverain bonheur de mon âme une félicité trompeuse et passagère . Ce n'est pas assez : si dans tout l'univers il y a même quelque chose que j'aime autant que Dieu , je l'offense , je lui fais outrage , et je n'accomplis pas le précepte de l'amour de Dieu , parce que Dieu étant par sa nature au-dessus de tout , rien ne peut entrer en com-

paraison, ni ne doit être mis dans un degré d'égalité avec ce premier Etre, cet Etre suprême; et si dans toute la terre il y a quelque chose que je désire autant que le salut, c'est un renversement, c'est un désordre, parce que, dans mon estime et dans mon cœur, j'ôte au plus grand de tous les biens ce caractère de supériorité et d'excellence qui lui est essentiel, et qui ne se trouve ni ne peut se trouver dans aucun bien mortel et périssable.

Ce n'est pas tout encore; et quand je n'aimerois rien plus que Dieu, rien autant que Dieu, si j'aime avec Dieu quelque chose que je n'aime pas pour Dieu, je n'ai pas cette plénitude d'amour qui est due à Dieu, puisque mon amour est partagé; et d'ailleurs, en ce que j'aime avec Dieu, sans l'aimer pour Dieu, je n'honore pas Dieu comme fin dernière à qui tout doit être rapporté. De même, quand je ne désirerois rien plus que le salut, rien autant que le salut, si je désire avec le salut quelque chose que je ne désire pas pour le salut et en vue du salut, je n'ai pas ce désir pur, ce plein désir que mérite un bien tel que le salut, c'est-à-dire un bien que je dois proprement regarder comme mon unique bien, puisque tout autre bien que je pourrois prétendre en ce monde n'est un vrai bien pour moi que selon qu'il pourroit m'aider à parvenir au salut, comme au seul terme de mon espérance et au seul comble de tous les biens.

Mais quoi! n'est-ce pas un bien qu'un établissement honnête et une fortune convenable à ma condition? n'est-ce pas un bien que tout ce qui est nécessaire à l'entretien de la vie, et ne puis-je pas désirer tout cela? Oui, ce sont là des biens, et je puis les désirer; mais ce ne sont que des biens subordonnés au premier bien, qui est le salut; d'où il s'ensuit que je ne dois les désirer qu'avec cette subordination, et que suivant le rapport qu'ils peuvent avoir à ce bien supérieur. Or, en les désirant de la sorte, ce ne sont point absolument ces biens que je désire, mais c'est le salut que je désire dans ces biens et par ces biens, conformément au bon usage que je suis résolu d'en faire; tellement qu'il est toujours vrai de dire alors que je ne désire que le salut, et que j'en ne veux rien que le salut.

Ainsi, il n'y a que le salut que je doive désirer directement, que je doive désirer formellement et expressément, que je doive désirer en lui-même et pour lui-même. Quand je demande à Dieu tout le reste, je ne dois le lui demander que sous condition, et qu'avec une véritable indifférence sur ce qu'il lui plaira d'en ordonner, lui témoignant mon désir; mais, du reste, me soumettant à sa sagesse et à sa providence pour juger si c'est un bon désir, si c'est un désir selon ses intentions et selon ses vues, s'il m'est utile que ce désir s'accomplisse, et s'il en tirera sa gloire renonçant à ce désir si tout cela ne s'y ren-

contre pas , le désavouant de cœur , et même priant Dieu que , bien loin de l'exaucer , il fasse tout le contraire , supposé que sa gloire et mon avantage spirituel y soient intéressés. Mais quand je lui demande mon salut , je le lui demande , ou je dois le lui demander , de toute une autre manière : car je le dois demander déterminément , nommément , sans toutes ces conditions , puisqu'elles s'y trouvent déjà , et sans nulle indifférence sur le succès de ma prière. Expliquons-nous.

Quand je demande à Dieu mon salut , je ne lui dis pas simplement , ni ne dois pas lui dire : Seigneur , donnez-moi votre royaume , et daignez écouter là-dessus mon désir , si c'est un bon désir ; mais je lui dis , et je lui dois dire : Donnez-moi , Seigneur , votre royaume , et rendez-vous là-dessus favorable à mon désir , parce que je sais que c'est un bon désir. Je ne lui dis pas ni ne dois pas lui dire : Seigneur , donnez-moi votre royaume , et daignez écouter là-dessus mon désir , si c'est un désir selon vos intentions et selon vos vœux ; mais je lui dis , et je dois lui dire : Donnez - moi , Seigneur , votre royaume , et rendez-vous là-dessus favorable à mon désir , parce que je sais que c'est un désir selon vos vœux et selon vos intentions. Je ne lui dis pas , ni ne dois pas lui dire : Seigneur , donnez-moi votre royaume , et daignez écouter là-dessus mon désir , s'il m'est utile que ce désir s'accomplisse , et si vous en devez tirer votre gloire ; mais je lui dis et je dois lui dire : Donnez-moi , Seigneur , votre royaume , et rendez-vous là-dessus favorable à mon désir , parce que je sais qu'il m'est souverainement utile que ce désir s'accomplisse ; que c'est dans l'accomplissement de ce désir qu'est renfermée toute mon espérance ; que sans l'accomplissement de ce désir , il n'y a point pour moi d'autre bonheur ; et parce que je sais encore que vous y trouverez votre gloire , puisque c'est dans le salut de l'homme que vous la faites particulièrement consister. Enfin , je ne lui dis pas , ni ne dois pas lui dire seulement : Seigneur , sauvez-moi , si c'est votre volonté ; mais je lui dis , et je dois lui dire : Sauvez-moi , Seigneur ! et je vous conjure , ô mon Dieu , que ce soit là votre volonté , une volonté spéciale , une volonté efficace. Si bien qu'il ne m'est jamais permis de renoncer à ce désir du salut , comme il ne m'est jamais permis de renoncer au salut même ; mais , bien loin de laisser ce désir s'éteindre dans mon cœur , je dois sans cesse l'y entretenir et l'y rallumer.

Conséquemment à ce désir , Dieu veut donc que j'aie recours à lui. Il veut que je frappe continuellement à la porte , et que , par des vœux redoublés , je lui fasse une espèce de violence pour l'engager à m'ouvrir et à me recevoir. Il veut que ce soit là le sujet de mes prières les plus fréquentes et les plus ardentes Il ne me défend pas

de lui demander d'autres biens ; mais il veut que je ne les lui demande qu'autant qu'ils ne peuvent préjudicier à mon salut , qu'autant qu'ils peuvent concourir avec mon salut , qu'autant que ce sont des moyens pour opérer mon salut. Sans cela il rejette toutes mes demandes , parce qu'elles ne sont ni dignes de lui , qui a tout fait pour le salut de ses élus , ni dignes de moi , qu'il n'a créé et placé dans cette région des morts , que pour tendre à la terre des vivants et pour obtenir le salut.

C'est par le sentiment et l'impression de ce désir du salut , que le saint roi David s'écrioit si souvent , et disoit si affectueusement à Dieu : *Hé ! Seigneur , quand sera-ce ? quand viendra le moment que j'irai à vous , que je vous verrai , je vous posséderai , et je goûterai dans votre sein les pures délices de la béatitude céleste*¹ ? Tout roi qu'il étoit , assis sur le trône de Juda , comblé de gloire , et ne manquant d'aucun des avantages qui peuvent le plus contribuer au bonheur humain , il se regardoit en ce monde comme dans un lieu d'exil. Il n'en pouvoit soutenir l'ennui , et il en témoignoit à Dieu sa peine : *Hélas ! que cet exil est long ! ne finira-t-il point , Seigneur ? et combien de temps languirai-je encore , avant que mon attente et mes souhaits soient remplis*² ? Et de là aussi ces transports de joie qui le ravissoient , dans la pensée que son heure approchoit , et que bientôt il sortiroit des misères de cette vie , pour passer à l'heureux séjour après lequel il soupiroit : *On me l'a annoncé , et ma joie en est extrême : j'irai dans la maison de mon Seigneur et de mon Dieu*³.

C'est de la même impression et du même sentiment de ce désir du salut , qu'étoient si vivement touchés ces anciens et fameux patriarches que saint Paul nous représente plutôt comme des anges habitants du ciel , que des hommes vivant sur la terre. Ils y étoient comme des étrangers et des voyageurs ; tous leurs regards se portèrent vers leur patrie et leur éternelle demeure ; ils la saluoient de loin , ils s'y élançoient par tous les mouvements de leur cœur , et rien n'en détournoit leurs yeux ni leur attention.

Désir du salut qui , dans les Saints de la loi nouvelle , n'a pas été moins vif ni moins empressé , que dans ceux de l'ancienne loi. Le grand Apôtre en est un exemple bien mémorable et bien touchant : la vie n'étoit pour lui qu'un esclavage et une triste captivité ; et sans en accuser la Providence ni s'en plaindre , il ne laissoit pas de déplorer son sort et d'en gémir : *Malheureux que je suis !* Quel étoit le sujet de ces gémissements si amers et tant de fois réitérés ? c'est que son âme , retenue dans un corps mortel , ne pouvoit jouir encore de sa béatitude. *Qui me délivrera de ce corps de mort*⁴ ? Qui détruira

¹ Ps. 41. — ² Ps. 119. — ³ Ps. 121. — ⁴ Rom., 7.

cette prison et qui brisera mes liens, afin que je prenne mon vol vers l'objet de tous mes vœux et le centre de mon repos? Dans une semblable disposition, il n'avoit garde de s'abandonner aux horreurs naturelles de la mort; mais, par la force du désir dont il étoit transporté, il savoit bien les réprimer et les surmonter. Bien loin que la mort l'étonnât, il l'envisageoit avec une sorte de complaisance; et, bien loin de la fuir, il s'y présentoit lui-même, et la demandoit. *Mourir, c'étoit un gain*¹, selon son estime, parce que c'étoit passer dans le sein de Dieu et arriver au terme du salut.

Si nous comprenions comme ce Docteur des nations, et comme tant d'autres après lui, ce que c'est que le salut; si Dieu, pour un moment, daignoit faire luire à nos yeux un rayon de sa gloire, et de cette gloire qu'il nous prépare à nous-mêmes, qui peut exprimer quelle sainte ardeur, quel feu s'allumeroit dans nos cœurs? Du reste, sans avoir encore cette vue claire et immédiate qui n'est réservée qu'aux bienheureux dans le ciel, nous avons la foi pour y suppléer. Il ne tient qu'à moi de me rendre, avec cette lumière divine qui m'éclaire, plus attentif aux grandes espérances que la religion me donne, et dont je devrois uniquement m'occuper.

Je le devrois; mais comment est-ce que je satisfais à ce devoir? comment est-ce qu'on y satisfait dans tous les états du monde, et du monde même chrétien? Rien de plus rare que le désir du salut: pourquoi? parce que ce désir est étouffé presque dans tous les cœurs par mille autres désirs qui n'ont pour fin que la vie présente et que ses biens. Non-seulement on désire les biens de la vie avec le salut, sans les désirer pour le salut; non-seulement on les désire autant que le salut, non-seulement même on les désire plus que le salut; mais le dernier degré de l'aveuglement et du désordre, c'est que la plupart ne désirent que les biens de la vie, ne soupirent qu'après les biens de la vie, et ne pensent pas plus au salut que s'ils n'en croyoient point, ou n'en espéroient point. Est-ce en effet par un libertinage de créance qu'ils vivent dans une telle insensibilité à l'égard du salut? est-ce par une espèce d'enchantement et d'ensorcellement? Quoi qu'il en soit, si je considère toute la face du christianisme, qu'est-ce que j'y aperçois? j'y vois des gens affamés de richesses, des gens affamés d'honneurs, des gens affamés de plaisirs, et des plaisirs les plus grossiers. Voilà où s'étend toute la sphère de leurs désirs; voilà les bornes où ils les tiennent renfermés sans les porter plus loin, ni les élever plus haut.

Ce n'est pas que quelquefois dans les discours on ne reconnoisse l'importance du salut, ce n'est pas qu'on ne s'en explique en certains

¹ *Philip.*, 1.

termes, et qu'on ne convienne qu'il n'est rien de plus désirable ni même de si désirable. Les plus mondains savent en parler comme les autres, et souvent mieux que les autres. Mais qu'est-ce que cela? un langage, des paroles affectés, et rien de plus : car sans nous en tenir aux paroles et aux expressions, mais examinant la chose dans la vérité, peut-on dire que nous désirons le salut, lorsque de tous les sentiments et de tous les mouvements de notre cœur, il n'y en a pas un qui tende vers le salut? Nous aimons, mais quoi? est-ce ce qui nous conduit au salut? nous haïssons, mais quoi? est-ce ce qui nous détourne du salut? nous nous réjouissons, mais de quoi? est-ce des mérites que nous acquérons pour le salut? nous nous affligeons, mais pourquoi? est-ce parce que nous avons souffert quelque dommage et fait quelque perte qui intéresse le salut? Parcourons ainsi de l'une à l'autre toutes nos passions et toutes nos affections : laquelle pourrions-nous marquer, quelle qu'elle soit, qui ait pour terme le salut, et où il ait aucune part? Je ne veux pas faire entendre par-là que nous vivions dans une indolence qui ne s'affectionne à rien et que rien n'émeut : au contraire, toute notre vie se passe en désirs, et en désirs qui nous agitent, qui nous troublent, qui nous dévorent, qui nous consomment : car telle est la vie de l'homme dans le monde, et telle est souvent même la vie de bien des hommes jusque dans la retraite ; vie de désirs, mais de quels désirs? de désirs frivoles, de désirs terrestres, de désirs insensés, de désirs pernicious, de ces désirs que formoient les Juifs, et que Dieu sembloit écouter, quand il vouloit punir cette nation indocile, en les abandonnant à eux-mêmes et à la perversité de leur cœur.

Puissions-nous amortir tous ces désirs qui nous entraînent dans la voie de perdition ! Car voilà, dit l'Apôtre, où ils nous conduisent, et à quoi ils se terminent. Ils nous amusent pendant la vie, ils nous tourmentent, ils nous trompent, et par une suite immanquable ils nous damnent : effets trop ordinaires, et que mille gens éprouvent, sans apprendre de là à se détromper ; désirs qui nous amusent par les vains objets auxquels nous nous attachons, et les vaines espérances dont nous nous flattons ; ou ce sont des biens qui nous sont refusés et que nous n'obtenons jamais, malgré tous les soins que nous y apportons ; ou, si nous sommes plus favorisés de la fortune, ce sont des biens dont nous découvrons bientôt, comme Salomon, la fausseté et la vanité : désirs qui nous tourmentent par les inquiétudes, les craintes, les soupçons, les impatiences, les dépités, les mélancolies et les chagrins où ils nous exposent. Interrogeons là-dessus une multitude innombrable de mondains ambitieux, de mondains intéressés, de mondains voluptueux : s'ils sont de bonne foi, ils con-

viendront que ce qui leur ronge plus cruellement l'âme, et ce qui fait leur plus grand supplice dans la vie, ce sont les violents désirs que leur inspirent l'ambition, la cupidité, l'amour du plaisir, qui les domment; désirs qui nous corrompent par les crimes où ils nous précipitent et qu'ils nous font commettre; car on veut les contenter, ces désirs dérégés; et si l'on ne le peut par les voies droites, on prend les voies détournées, qui sont les voies de l'iniquité et de l'injustice; de là même enfin, désirs qui nous damnent: au lieu que, par des avantages tout opposés, un vrai désir du salut sert à nous occuper solidement, à nous tranquilliser dans les événements les plus fâcheux et dans toutes les adversités humaines, à nous sanctifier et à nous sauver.

Ce désir du salut est, pour une âme fidèle, l'occupation la plus solide. Elle s'entretient de sa fin dernière; elle y fixe toutes ses pensées, comme à son unique bien; elle en goûte par avance les douceurs toutes pures, et c'est comme un pain de chaque jour, qui la nourrit. Ce même désir du salut, en dégageant l'âme de tous les désirs du siècle, l'établit dans un repos presque inaltérable. A peine s'aperçoit-elle de tout ce qui se passe dans le monde, tant elle y prend peu d'intérêt, et tant elle est au-dessus de tous les accidents et de toutes les révolutions. Elle n'a qu'un point de vue, qui est le ciel: hors de là rien ne l'inquiète, parce que hors de là elle ne tient à rien, ni ne veut rien. Par une conséquence très-naturelle, autant que ce désir du salut contribue au repos de l'âme chrétienne, autant contribue-t-il à sa sanctification: car si c'est un désir véritable, et tel qu'il doit être, c'est un désir efficace qui, dans la pratique, nous fait éviter avec un soin extrême tout ce qui peut nuire, en quelque sorte que ce soit, à notre salut, et nous applique sans relâche à toutes les œuvres capables de l'assurer et de le consommer. Or ces œuvres, ce sont des œuvres saintes et sanctifiantes: et voilà comment le désir du salut nous sauve.

Renouvelons-le dans nous, ce désir si salutaire; ne cessons point de le réveiller, de le ranimer par la fréquente méditation de l'importance infinie du salut. Que désirons-nous autre chose, et où devons-nous aspirer avec plus d'empressement et plus de zèle, qu'à un bien qui seul nous suffit, et sans quoi nul autre bien ne nous peut suffire?

INCERTITUDE DU SALUT, ET LES SENTIMENTS QU'ELLE DOIT NOUS INSPIRER, OPPOSÉS A UNE FAUSSE SÉCURITÉ.

Affreuse incertitude, Seigneur, où vous me laissez sur mon affaire capitale, sur la plus essentielle et même la seule affaire qui doive

m'intéresser , sur l'affaire de mon salut ! Je suis certain que vous voulez me sauver , je suis certain que je puis me sauver : mais me sauverai-je en effet , mais serai-je un jour dans votre royaume , au nombre de vos prédestinés ; mais parviendrai-je à cette éternité bienheureuse pour laquelle vous m'avez créé , et qui est mon unique fin ? Voilà , mon Dieu , ce qui passe toute mon intelligence ; voilà ce que toute la subtilité de l'esprit humain , ce que tous mes raisonnements ne peuvent découvrir : car de tous les hommes vivant sur la terre , en est-il un qui sache s'il est digne de haine ou d'amour ; et par conséquent , en est-il un qui sache s'il est dans une voie de salut ou dans une voie de damnation ?

Je ne puis douter , Seigneur , que je n'aie péché contre vous , et péché bien des fois , et péché en bien des manières , et péché jusqu'à perdre votre grâce : mais puis-je me répondre que j'y suis rentré dans cette grâce , que j'ai fait une vraie pénitence , et que vous m'avez pardonné ? en suis-je assuré ? Quand même il en seroit ainsi que je le désire , et quand je pourrois me flatter de l'avantage d'être actuellement et parfaitement réconcilié avec vous , suis-je assuré de persévérer dans cet état ? et si je m'y soutiens quelque temps , suis-je assuré d'y persévérer jusqu'au dernier moment de ma vie ? suis-je assuré d'y mourir ?

Tout cela , mon Dieu , ce sont pour moi d'épaisses ténèbres , ce sont des abîmes impénétrables. Dès que je veux entreprendre de les sonder , l'horreur me saisit , et je demeure sans parole. Et qui n'en seroit pas effrayé comme moi , pour peu qu'on vienne à considérer l'importance de cette affaire , dont le succès est si incertain ? Car de quoi s'agit-il ? de tout l'homme , c'est-à-dire du souverain bonheur de l'homme ou de son souverain malheur. Il s'agit , par rapport à moi , d'être mis un jour en possession d'une félicité éternelle , ou d'être condamné à un tourment éternel. Quelle sera la décision de ce jugement formidable ? quel sera le terme de ma course ? sera-ce une gloire sans mesure , ou une réprobation sans ressource ? sera-ce le ciel ou l'enfer ? Encore une fois , dans ces pensées mon esprit se trouble , mon cœur se resserre , toute ma force m'abandonne , et je reste interdit et consterné.

Ce ne sont point là , Seigneur , de ces craintes scrupuleuses , dont les âmes timorées se tourmentent sans raison ; ce ne sont point de vaines terreurs : combien y a-t-il de réprouvés qui , pendant un long espace de temps , avoient mieux vécu que moi , et paroisoient être plus en sûreté que moi ? Qui l'eût cru , qu'éloignés du monde et retirés dans les cloîtres et dans les déserts , ils y dussent jamais faire ces chutes déplorables qui les ont damnés ? Suis-je moins en danger

qu'ils n'y étoient , et ne seroit-ce pas la plus aveugle présomption , si j'osois me promettre que ce qui leur est arrivé ne m'arrivera pas à moi-même ? Une telle témérité suffiroit pour arrêter le cours de vos grâces , et mon salut alors se trouveroit d'autant plus exposé , que j'en serois moins en peine , et que je le croirois plus à couvert.

Je ne vous demande point , ô mon Dieu , qu'il vous plaise de me révéler l'avenir ; je ne vous prie point de me faire voir quel doit être mon sort , et de tirer le voile qui me cache cet adorable , mais redoutable mystère de votre providence. C'est un secret où il ne m'appartient pas de m'ingérer , et qui n'est réservé qu'à votre sagesse. En le dérochant à ma connoissance , et le tenant enseveli dans une si profonde obscurité , vous avez vos vues toujours saintes et toujours salutaires , si j'apprends à en profiter. Vous voulez me préserver de la négligence où je tomberois , si j'avois une certitude absolue de ma prédestination ou de ma réprobation. Car l'un et l'autre , ou plutôt l'assurance de l'un et de l'autre , me porteroit à un relâchement entier. Que dis-je ? l'assurance même de ma réprobation me précipiteroit dans le désespoir et dans les plus grands désordres. Vous voulez que *par de bonnes œuvres* , suivant l'avis du prince des apôtres , *je m'étudie de plus en plus à rendre sûre ma vocation et mon élection ; de sorte que je sois pourvu abondamment de ce qui peut me donner entrée au royaume de Jésus-Christ*¹. Vous voulez que je m'humilie sans cesse sous votre main toute-puissante , comme un criminel qui attend une sentence d'absolution ou de mort , et qui , prosterné aux pieds de son juge , n'omet rien pour le toucher en sa faveur , et pour obtenir grâce. Vous voulez que je vive dans un tremblement continuel , et dans une défiance de moi-même qui m'accompagne partout , et qui me fasse prendre garde à tout. Vous le voulez , Seigneur , et c'est cela même aussi que je vous demande. Par-là , l'incertitude où je suis , tout effrayante qu'elle est , bien loin de m'être nuisible et domma-geable , me deviendra utile et profitable.

Cependant , mon Dieu , je ne perdrai rien de ma confiance , et je n'oublierai jamais que *vous êtes le Dieu de mon salut*². Dieu de mon salut , parce que je ne puis me sauver sans vous et que par vous ; Dieu de mon salut , parce que vous voulez que je me sauve , et que vous-même vous voulez me sauver ; Dieu de mon salut , parce que pour me sauver vous ne me refusez aucun des secours nécessaires , et que vous me mettez dans un plein pouvoir d'en user. Voilà , Seigneur , ce qui me rassure , et ce qui calme mes inquiétudes. Vous m'ordonnez de les jeter toutes dans votre sein , et de m'y retirer moi-même comme dans un asile toujours ouvert pour me recevoir. De

¹ 2 Petr., 1. — ² Psalm. 17.

là, sans présumer de vos miséricordes, je défierai tous les ennemis de mon âme, et je ne cesserai point de dire avec votre prophète : *Le Seigneur est ma lumière, il est ma défense* ¹ ; de quoi dois-je m'alarmer ? Quand je marcherois au milieu des ombres de la mort, mon cœur n'en seroit point ébranlé, parce que mon espérance étant dans le Seigneur, il est auprès de moi. Je ne veux de lui qu'une seule chose, et je la chercherai, je tâcherai de la mériter : c'est d'être avec lui pendant tous les siècles des siècles dans sa sainte maison et dans le séjour de sa gloire. C'est là que se portent tous mes desirs : tout le reste ne m'est rien.

Confiance chrétienne, mais qui, pour être chrétienne, doit avoir ses règles, et n'aller point au-delà des bornes. Car il est certain d'ailleurs qu'il y a des gens d'une sécurité merveilleuse, ou plutôt d'une présomption énorme touchant le salut. Ce ne sont point, il est vrai, des libertins et des impies ; ce ne sont point des pécheurs scandaleux et plongés dans la débauche ; ils n'enlèvent point le bien d'autrui, et ne font tort à personne ; enfin, je le veux, ce sont de fort honnêtes gens selon le monde. Mais sont-ce des apôtres ? Bien loin de s'employer au salut et à la sanctification du prochain en qualité d'apôtres, à peine pensent-ils à leur propre sanctification, et à leur propre salut en qualité de chrétiens. Sont-ce des hommes d'oraison, accoutumés aux ravissements et aux extases ? jamais ils n'eurent nulle connoissance ni le moindre usage de ces exercices intérieurs où l'âme s'élève à Dieu, et s'entretient affectueusement avec Dieu. Quelques pratiques communes dont ils s'acquittent avec beaucoup de négligence et de tiédeur, voilà où se réduit tout leur christianisme. Sont-ce des pénitents ennemis de leur chair, et exténués d'austérités et de jeûnes ? ils ont toutes leurs commodités, ou du moins ils les cherchent ; ils mènent une vie douce, tranquille et agréable ; ils écartent tout ce qui pourroit leur être pénible et onéreux, et ils ne se refusent aucun des divertissements qui se présentent, et qui leur semblent propres de leur état. Avec cela ils vivent en paix, sans crainte, sans inquiétude sur l'affaire du salut ; et parce qu'ils ne s'abandonnent pas à certains désordres, ils ne doutent point que Dieu, selon leur expression, ne leur fasse miséricorde. Or qu'ils écoutent un apôtre, et un des plus grands apôtres, un prédicateur de l'Évangile et le docteur des nations. Qu'ils écoutent un saint ravi jusqu'au troisième ciel, et qui, dans la plus sublime contemplation, avoit appris *des secrets dont il n'est permis à nul homme de parler*. Qu'ils écoutent un pénitent consumé de travaux, crucifié au monde, et à qui le monde étoit crucifié : c'est saint Paul. Que dit-il de lui-

¹ *Psalm, 26.*

même? *Je châtie mon corps, je le réduis en servitude : pourquoi? de peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois réprouvé moi-même* ¹.

J'avoue que je ne lis point, ou n'entends point ces paroles sans frayeur. Quel langage! quel sentiment! cet apôtre, ce maître des Gentils, ce vaisseau d'élection, ce pénitent, Paul tremble; et mille gens dans le monde, tout au plus chrétiens, et chrétiens encore très-imparfaits, se tiennent en assurance! Il tremble, et que craint-il? Est-ce seulement de déchoir en quelque chose de la perfection apostolique, et de ne parvenir pas dans le ciel à toute la gloire où il aspire? Ce n'est point là de quoi il est question : mais il craint pour son salut, il craint pour son âme, il craint d'être condamné et rejeté parmi les réprouvés : et tant de gens dans le monde, n'observant qu'à demi les commandements de la loi, bien loin de tendre à sa perfection, n'ont pas le moindre trouble sur leur disposition devant Dieu, et se mettent comme de plein droit au rang des prédestinés! Il tremble, et où? et en quelles conjonctures? en quel ministère? c'est en prêchant la parole de Dieu; c'est en répandant la foi dans les provinces et dans les empires; c'est en s'exposant à toutes sortes de périls et de souffrances pour le nom de Jésus-Christ. Au milieu de tout cela et malgré tout cela, il est en peine de son sort éternel; et une infinité de gens dans le monde, tout occupés des affaires du monde, engagés dans toutes les occasions du monde, jouissant de toutes les douceurs du monde, sont au regard de leur éternité dans un repos que rien n'altère! Il faut, ou que saint Paul ait été dans l'erreur, ou que nous y soyons : c'est-à-dire il faut, ou que saint Paul, par une timidité scrupuleuse, et par l'effet d'une imagination trop vive, portât la crainte à un excès hors de mesure, ou que, par une aveugle témérité, nous nous laissions flatter d'une espérance ruineuse et mal fondée. Or, de soupçonner le grand Apôtre, inspiré de l'esprit de Dieu, d'avoir donné dans une pareille illusion, ce seroit un crime. C'est donc nous-mêmes qui nous abusons, et qu'est-ce de se tromper dans une affaire d'une telle conséquence?

A Dieu ne plaise que je tombe dans un si terrible égarement! Pour m'en garantir, il n'y a point de vigilance que je ne doive apporter, ni de précaution que je ne doive prendre. Car ce n'est point là de ces erreurs qu'on peut aisément réparer, ou dont les suites ne peuvent causer qu'un léger dommage. La perte pour moi seroit sans ressource; et pendant l'éternité tout entière, il ne me resteroit nul moyen de m'en relever. C'est donc à moi d'être incessamment sur mes gardes, et d'observer tous mes pas, comme un homme qui, dans une nuit obscure, marcheroit à travers les écueils et les précipices, et

se trouveroit à chaque moment en danger de faire une chute mortelle et sans retour. Toute mon attention ne suffira pas pour me mettre dans une pleine assurance, et, quoi que je fasse, j'aurai toujours sujet de craindre : car il sera toujours vrai, mon Dieu, que vos voies sont incompréhensibles, et vos jugements impénétrables. Mais, après tout, vous aurez égard aux mesures que je prendrai, aux vœux que je vous présenterai, aux œuvres que je pratiquerai, à tout ce que pourra me suggérer le zèle de mon salut, que vous avez confié à mes soins, et que vous avez fait dépendre, après votre grâce, de ma fidélité. Si ce n'est pas assez pour m'ôter toute défiance de moi-même, c'est assez pour affermir mon espérance en votre miséricorde, et pour la soutenir. Ce sage tempérament de défiance et d'espérance me servira de sauvegarde, et me préservera de deux extrémités que je dois également éviter : l'une est une défiance pusillanime, et l'autre une espérance présomptueuse. Par-là j'attirerai sur moi la double bénédiction que le Prophète a promise au Juste qui, tout ensemble, craint le Seigneur et se confie dans le Seigneur.

VOLONTÉ GÉNÉRALE DE DIEU, TOUCHANT LE SALUT DE TOUS
LES HOMMES.

Dieu veut-il me sauver ? ne le veut-il pas ? Si je m'attache à la vraie créance, qui est celle de l'Eglise, je décide sans hésiter que Dieu veut mon salut, et qu'il le veut sincèrement, parce qu'il veut sincèrement le salut de tous les hommes.

Est-il rien qui nous ait été marqué en des termes plus exprès dans les divines Ecritures ? et qui en croirons-nous, si nous n'en croyons pas Dieu même, lequel s'en est expliqué tant de fois par ces sacrés organes, et en tant de manières différentes ? Il n'y a qu'à parcourir ces saintes lettres et qu'à les lire, mais sans préjugé et sans obstination, mais avec une certaine bonne foi et une certaine simplicité de cœur, mais dans la vue de s'instruire, et non point dans un esprit de contradiction et de dispute ; voici les idées que nous en rapporterons, et que tout d'un coup nous nous formerons : *Que Dieu ne veut pas qu'aucun homme périsse*¹ ; mais qu'il veut au contraire que tous se sauvent. Que c'est pour cela même qu'il use de patience envers les pécheurs qui s'égarerent de la voie du salut, et que, pour les y faire rentrer, *il les appelle tous à la pénitence*. Qu'à la vérité il y aura peu d'élus, c'est-à-dire qu'il y en aura peu qui parviennent au salut ; mais que le nombre n'en sera si petit que parce que les autres n'auront pas bien usé, comme ils le pouvoient et comme ils le devoient, des grâces que Dieu, de toute éternité, leur avoit prépa-

¹ 2 Petr., 3.

rées, et des moyens qu'il leur avoit fournis dans le temps. Qu'entre les réprouvés il n'y en aura donc pas un seul qui puisse imputer à Dieu sa perte ; mais qu'ils seront forcés de se l'imputer à eux-mêmes, en reconnoissant qu'il ne tenoit qu'à eux de se sauver, et que Dieu ne les a point laissé manquer des secours nécessaires pour arriver au bienheureux terme où il vouloit les conduire. Qu'il a envoyé son Fils pour être le Médiateur, le Rédempteur, le Sauveur de tout ce qu'il y a eu d'hommes dans le monde, et de tout ce qu'il y en aura jusqu'à la fin du monde : si bien que, de même qu'il fait luire son soleil sur les bons et sur les méchants, ou de même qu'il fait tomber la rosée du ciel sur les uns et sur les autres, de même il a voulu que le sang de Jésus-Christ se répandit, sans exception de personne, sur tout le genre humain, et qu'il effaçât toutes les iniquités de la terre.

Voilà, dis-je, ce que nous comprendrons à la simple lecture des divins oracles du Seigneur, et des saints livres où ils sont exprimés. Voilà ce qu'ils nous feront clairement entendre quand nous les consulterons, et que nous les prendrons dans le sens naturel qui se présente de lui-même. Il est bien étrange qu'il se trouve des gens qui, sur cela, deviennent ingénieux contre leur propre intérêt, et qui, par de vaines subtilités, cherchent à obscurcir des témoignages si formels et d'ailleurs si favorables.

Ne raisonnons point tant, ne soyons point si curieux d'innover, ni si jaloux de soutenir à nos dépens des doctrines particulières. La foi de nos pères nous suffit. Ce qu'ils ont cru de tout temps, nous devons le croire avec la même certitude. Car le moins que nous puissions penser d'eux et en dire, c'est assurément qu'ils avoient des lumières aussi relevées que les nôtres ; qu'ils étoient aussi pénétrants que nous, aussi instruits que nous, aussi versés dans la connoissance des mystères de Dieu et dans la science du salut. Or voyant dans l'Écriture, surtout dans l'Évangile et dans les Épîtres des apôtres, des termes si précis et si marqués touchant la prédestination divine, et le dessein que Dieu a de sauver tout le monde, ils se sont soumis sans résistance à une vérité qui leur étoit si authentiquement notifiée. Ils n'ont point eu recours, pour en éluder la force, à de frivoles distinctions. Ils n'ont point partagé le monde en deux ordres : l'un de ceux que Dieu a choisis et favorisés, l'autre de ceux qu'il a rejetés et entièrement délaissés. Ils auroient cru, par ce partage, faire injure à cette miséricorde infinie qui remplit tout l'univers, et en mal juger ; ils auroient cru offenser le Dieu, le Créateur, le Père commun de tous les hommes ; ils auroient cru se rendre homicides de leurs frères, en leur fermant ce sein paternel qui nous est ouvert, et d'où personne n'est exclu, si lui-même il ne s'en sépare. Suivons des guides si

sûrs, et entrons dans leurs sentiments. Au lieu de nous arrêter à des contestations et à des questions sans fin, ne pensons comme eux qu'à profiter du don de Dieu. Goûtons-le dans le silence de la méditation; nous y trouverons non-seulement l'appui le plus ferme et la ressource la plus solide, mais encore une des plus douces et des plus sensibles consolations.

Car, dans la vive persuasion où je suis que Dieu a voulu et qu'il veut le salut de tout le monde, m'appliquant à moi-même ce grand principe, j'en tire les plus heureuses conséquences.

J'adore la bonté de Dieu, je l'admire, j'y mets ma confiance; je me jette, ou pour mieux dire, je m'abîme dans le sein de cette providence universelle qui embrasse toutes les nations, toutes les conditions, tous les états. Je vais à Dieu, et, dans un sentiment d'amour et de reconnaissance, je lui dis avec le Prophète : O mon Dieu ! ô ma miséricorde ! Je mesure sa charité, tout immense qu'elle est, ou je tâche de la mesurer. J'en prends, pour parler de la sorte après l'Apôtre, toutes les dimensions; j'en considère la hauteur, la profondeur, la largeur, la longueur. Toutes ces idées me confondent, et je ne puis assez m'étonner de voir que cette charité divine s'étend jusqu'à moi; jusqu'à moi vile poussière, jusqu'à moi créature ingrate et rebelle, jusqu'à moi pécheur de tant d'années, et digne des plus rigoureux châtimens du ciel.

Si je me sens assailli de la tentation, et que je tombe dans la défiance et en certains doutes qui me troublent au sujet de ma prédestination éternelle, je me retrace fortement dans l'esprit ce souvenir si consolant, que Dieu veut me sauver : *Et pourquoi vous affligez-vous, mon âme, me dis-je à moi-même, comme David ? Pourquoi vous alarmez-vous ? Espérez en Dieu, vous le pouvez ; car c'est votre Dieu, et il n'a pour vous que des pensées de paix* ¹. Si le zèle de ma perfection s'allume dans moi, et que par la pratique des bonnes œuvres je travaille à m'enrichir pour le ciel, ce qui redouble ma ferveur, c'est de savoir, ainsi que s'exprime saint Paul, que je n'agis, *que je ne combats point à l'aventure*; mais que Dieu, qui désire mon salut plus que moi-même, accepte tout ce que je fais, qu'il l'agrée, qu'il l'écrit dans le livre de vie, et qu'il est disposé à m'en tenir un compte exact et fidèle.

Si les remords de ma conscience me reprochent les désordres de ma vie, et que la multitude, la grièveté de mes péchés m'inspirent un secret désespoir d'en obtenir le pardon; pour me rassurer, je repasse cette parole de Jésus-Christ même : *Ce ne sont point les Justes que je suis venu appeler, mais les pécheurs* ². Touché de cette pro-

¹ Psalm 42. — ² Matth., 9.

messe, je m'anime; je m'encourage à entreprendre l'œuvre de ma conversion! Quelque difficile qu'elle me paroisse, nul obstacle ne m'effraie, rien ne m'arrête, parce que je me réponds de l'assistance de Dieu, qui, voulant me sauver, veut par conséquent m'aider de sa grâce, et me soutenir dans mon retour et dans toutes les rigueurs de ma pénitence. Tels sont, encore une fois, les effets salutaires de l'assurance où je dois être d'une volonté réelle et véritable dans Dieu de ma sanctification et de mon salut.

Mais, par une règle toute contraire, du moment que ma foi viendra à chanceler sur ce principe incontestable; du moment que cette volonté de Dieu touchant mon salut, et touchant le salut de tout autre homme, me deviendra douteuse et incertaine, où en serai-je? Tout mon zèle s'amortira, toute ma ferveur s'éteindra; plus de pénitence, plus de bonnes œuvres: et pourquoi? parce que je ne saurai si ma pénitence et toutes mes bonnes œuvres me pourront être de quelque avantage et de quelque fruit devant Dieu.

Est-il rien en effet qui doive plus déconcerter tout le système d'une vie chrétienne, que cette pensée: Dieu peut-être veut me sauver, mais peut-être aussi ne le veut-il pas. On m'exhortera à servir Dieu, à m'acquiescer fidèlement des devoirs de la religion; mais moi je dirai: Que sais-je si tous les soins que je me donnerai pour cela, si toutes les violences que je me ferai, si toute ma fidélité et mon exactitude ne me seront point inutiles, puisque je ne sais si Dieu veut me sauver? On me représentera la gloire du ciel, le bonheur des Saints, leur récompense éternelle; mais moi je dirai: Que sais-je si je suis appelé à cette récompense, puisque je ne sais si Dieu veut me sauver? on me fera une peinture terrible des jugements de Dieu, de ses arrêts, de ses vengeances, de tous les tourments de l'enfer; mais moi je dirai: Que sais-je s'il est en mon pouvoir de l'éviter, cet enfer, et si mon sort n'est pas déjà décidé, puisque je ne sais si Dieu veut me sauver? A l'heure de ma mort, on me montrera le crucifix, et l'on me criera: Voilà, mon cher Frère, voilà votre Sauveur, confiez-vous en ses mérites et dans la vertu de son sang; mais moi je dirai: Que sais-je si ce sang divin, ce précieux sang, a été répandu pour moi? que sais-je si c'est le prix de ma rançon, puisque je ne sais si Dieu veut me sauver?

Je le dirai, ou du moins je le penserai. Or quel goût peut-on alors trouver dans toutes les pratiques du christianisme? avec quelle ardeur peut-on s'y porter? à quelle tentation n'est-on pas exposé de quitter tout, d'abandonner tout au hasard, et de se laisser aller à sa bonne ou à sa mauvaise destinée! Hélas! de ceux-là mêmes qui croient, comme l'Eglise, la vocation générale de tous les hommes au salut, il

y en a tant néanmoins qu'on ne sauroit déterminer à en prendre le chemin et à y persévérer! que sera-ce de ceux qui ne voudront pas reconnoître cette vocation, et qui douteront si Dieu s'est souvenu d'eux, ou s'il ne les a point oubliés?

Non, dit le Seigneur, *je n'ai point oublié mon peuple, non plus qu'une mère n'oublie point l'enfant qu'elle a mis au monde, et à qui elle a donné la vie*¹. Dieu ne dit pas en particulier qu'il n'a point oublié celui-ci, ni celui-là, parmi son peuple; mais il marque son peuple en général. Or, tout indigne que j'en puisse être, je suis de ce peuple de Dieu; je dis même de ce peuple choisi dont Dieu autrefois, et dans un sens plus étroit, disoit : *Vous serez mon propre peuple*. Les Juifs en étoient la figure; et comme entre toutes les nations ils furent la nation spécialement chérie du Seigneur, et appelée à la terre promise par une préférence de prédilection, c'est ainsi que Dieu, par une faveur singulière, a formé de nous un peuple chrétien, c'est-à-dire un peuple qu'il a distingué de tous les autres peuples, et sur qui il paroît avoir des vues de salut plus efficaces et plus expresses. Quand donc, ce qui n'est pas, et ce que je ne pourrois penser que par une erreur grossière; quand, dis-je, il y auroit quelque lieu de douter que Dieu voulût le salut de tant d'infidèles qui n'ont jamais reçu les mêmes lumières ni les mêmes dons que moi, dès-là qu'il a plu à la Providence de me faire naître de parents chrétiens, et comme dans le sein de la foi; dès-là qu'au moment de ma naissance j'ai eu l'avantage, par la grâce du baptême, d'être régénéré en Jésus-Christ, et que je suis devenu, par un droit spécial, l'héritier de son royaume; dès-là même que, par une prérogative qui me sépare de tant d'hérétiques sortis de la voie droite et engagés dans une voie de séduction, je me trouve au milieu de l'Eglise, en qui seule est la vérité, la vie, le salut : tout cela ne sont-ce pas, de la part de Dieu, des témoignages certains d'une volonté bien sincère de me sauver?

Il le veut; mais ce salut si important pour moi, le veux-je? Il est bien étrange que, dans une affaire qui me touche de si près, et qui m'est si essentielle, on puisse être en doute si je la veux véritablement, ou si je n'y suis pas insensible. Quoi qu'il en soit, parce que Dieu veut mon salut et le salut de tous les hommes, que n'a-t-il pas fait pour cela? S'est-il contenté d'une volonté de simple complaisance, sans agir et sans en venir aux moyens nécessaires? Du ciel même, et du trône de sa gloire, il nous a envoyé un Rédempteur; ce Fils unique, ce Dieu-Homme, il l'a livré à la mort, et à la mort de la croix. Où n'a-t-il pas communiqué les mérites infinis de cette rédemption surabondante? à qui a-t-il refusé le sang de Jésus-Christ? et pour

¹ *Isaï.*, 49.

descendre encore à quelque chose de moins commun et de personnel par rapport à moi , dans son Eglise où il m'a adopté et dont je suis membre , quels secours ne me fournit-il pas ? que d'enseignements pour m'instruire , que de ministres pour me diriger , que de sacrements pour me fortifier , que de grâces intérieures , que de pieuses pratiques pour me sanctifier ! Voilà comment Dieu m'a aimé , voilà par où il me fait évidemment connoître qu'il veut mon salut , et qu'il le veut sincèrement. Or , encore une fois , est-ce ainsi que je le veux ? je n'en puis mieux juger que par les effets : car si je le veux comme Dieu le veut , je dois par proportion y travailler comme Dieu y travaille ; c'est-à-dire que je dois user de tous les moyens qu'il me présente , et n'en omettre aucun ; que je dois éviter tout le mal qu'il me défend , et pratiquer tout le bien qu'il me commande ; que je dois être dans une vigilance et dans une action continuelle , pour profiter de toutes ses grâces , et pour mériter le saint héritage qu'il me destine , non point seulement comme un don de sa pure libéralité , mais encore comme la récompense de mes œuvres. Dire sans cela que je veux mon salut , c'est une contradiction ; car vouloir le salut , et ne vouloir rien faire de tout ce qu'on sait indispensablement requis pour parvenir au salut , ne sont-ce pas dans une même volonté deux sentiments incompatibles , et qui se détruisent l'un l'autre ? Hé ! nous tromperons-nous toujours nous-mêmes , chercherons-nous toujours à rejeter sur Dieu ce que nous ne devons imputer qu'à nous-mêmes , et qu'à la plus lâche et la plus profonde négligence ?

POSSIBILITÉ DU SALUT DANS TOUTES LES CONDITIONS DU MONDE.

Quand un homme du monde dit qu'il ne peut se sauver dans son état , c'est une mauvaise marque : car un des premiers principes pour s'y sauver est de croire qu'on le peut. Mais c'est encore pis , quand persuadé , quoique faussement , que dans sa condition il ne peut faire son salut , il y demeure néanmoins : car un autre principe non moins incontestable , c'est que dès qu'on ne croit pas pouvoir se sauver dans un état , il le faut quitter. J'ai , dites-vous , des engagements indispensables qui m'y retiennent ; et moi je réponds que si ce sont des engagements indispensables , ils peuvent dès-lors s'accorder avec le salut , puisqu'étant indispensables pour vous , ils sont pour vous de la volonté de Dieu , et que Dieu , qui nous veut tous sauver , n'a point prétendu vous engager dans une condition où votre salut vous devint impossible. Développons cette pensée ; elle est solide.

C'est un langage mille fois rebattu dans le monde , de dire qu'on ne s'y peut sauver : et pourquoi ? parce qu'on est , dit-on , dans un état qui détourne absolument du salut. Mais comment en détourne-

t-il? Est-ce par lui-même? cela ne peut être, puisque c'est un état établi de Dieu; puisque c'est un état de la vocation de Dieu; puisque c'est un état où Dieu veut qu'on se sanctifie; puisque c'est un état où Dieu, par une suite immanquable, donne à chacun des grâces de salut et de sanctification, et non-seulement des grâces communes, mais des grâces propres et particulières que nous appelons pour cela grâces de l'état: enfin, puisque c'est un état où un nombre infini d'autres avant nous ont vécu très-régulièrement, très-chrétieusement, très-saintement, et où ils ont consommé, par une heureuse fin, leur prédestination éternelle. Reprenons, et de tous ces points, comme d'autant de vérités connues, tirons, pour notre conviction, les preuves les plus certaines et les plus sensibles.

Un état que Dieu a établi. Car le premier instituteur de tous les états qui partagent le monde et qui composent la société humaine, c'est Dieu même, c'est sa providence. Il a été de la divine sagesse, en les instituant, d'y attacher des fonctions toutes différentes; et de là vient cette diversité de conditions, qui sert à entretenir parmi les hommes la subordination, l'assistance mutuelle, la règle et le bon ordre. Or Dieu, qui, dans toutes ses œuvres, envisage sa gloire, n'a point assurément été ni voulu être l'auteur d'une condition où l'on ne pût garder sa loi, où l'on ne pût s'acquitter envers lui des devoirs de la religion, où l'on ne pût lui rendre, par une pratique fidèle de toutes ses volontés, l'hommage et le culte qu'il mérite. Et comme c'est par-là qu'on opère son salut, il faut donc conclure qu'il n'y a point d'état qui, de lui-même, y soit opposé, ni qui empêche d'y travailler efficacement.

Un état qui, établi de Dieu, est de la vocation de Dieu. C'est-à-dire qu'il y en a plusieurs que Dieu destine à cet état, puisqu'il veut, et qu'il est du bien public, que chaque état soit rempli. Que serviroit-il, en effet, d'avoir institué des professions, des ministères, des emplois, s'ils devoient demeurer vides, et qu'il ne se trouvât personne pour y vaquer? Mais d'ailleurs, comment pourrions-nous accorder, avec l'infinité bonté de Dieu notre créateur et notre père, de nous avoir appelés à un état où il ne nous fût pas possible d'obtenir la souveraine béatitude pour laquelle il nous a formés, ni de mettre notre âme à couvert d'une éternelle damnation?

Un état où Dieu veut qu'on se sanctifie et qu'on se sauve. C'est le même commandement pour toutes les conditions, et c'étoit à des chrétiens de toutes les conditions que saint Paul disoit sans exception: *La volonté de Dieu est que vous deveniez saints* ¹. Voilà pourquoi il leur recommandoit à tous d'acquérir la perfection de leur état, et leur pro-

mettoit, au nom de Dieu, le salut comme la récompense de leur fidélité. D'où il est évident que Dieu nous ordonnant ainsi de nous sanctifier dans notre état, quel qu'il soit, et voulant que par la sainteté de nos œuvres nous nous y sauvions, la chose est en notre pouvoir, suivant cette grande maxime, que Dieu ne nous ordonne jamais rien qui soit au-dessus de nos forces.

Un état aussi où Dieu ne manque point de nous donner des grâces de salut et de sanctification. Grâces communes et grâces particulières; grâces communes à tous les états, grâces particulières, et conformes à l'état que Dieu, par sa vocation, nous a spécialement destiné : les unes et les autres capables de nous soutenir dans une pratique constante des obligations de notre état; capables de nous assurer contre toutes les occasions, toutes les tentations, tous les dangers où peut nous exposer notre état; capables de nous avancer, de nous élever, de nous perfectionner selon notre état. De sorte que, partout et en toutes conjonctures, nous pouvons dire, avec l'humble et ferme confiance de l'Apôtre : *Je puis tout par le secours de celui qui me fortifie* ¹.

Un état enfin où mille autres avant nous se sont sanctifiés et se sont sauvés. Les histoires saintes nous l'apprennent; nous en avons encore des témoignages présents : et quoique dans ces derniers siècles le dérèglement des mœurs soit plus général que jamais, et qu'il croisse tous les jours, il est certain néanmoins que si Dieu nous faisoit connoître tout ce qu'il y a de personnes qui vivent actuellement dans la même condition que nous, nous y trouverions un assez grand nombre de gens de bien, dont la vue nous confondroit. Il est difficile que nous n'en connoissions pas quelques-uns, ou que nous n'en ayons pas entendu parler. Que ne faisons-nous ce qu'ils font? que n'agissons-nous comme ils agissent? que ne nous sauvons-nous comme ils se sauvent? Sommes-nous d'autres hommes qu'eux, ou sont-ils d'autres hommes que nous? Avons-nous plus d'obstacles à vaincre, ou les moyens du salut nous manquent-ils? Reconnoissons-le de bonne foi : l'essentielle et la plus grande différence qu'il y a entre eux et nous n'est ni dans l'état, ni dans les obstacles, ni dans les moyens, mais dans la volonté. Ils veulent se sauver, et nous ne le voulons pas.

De là qu'arrive-t-il? parce qu'ils veulent se sauver, et qu'ils le veulent bien, ils se font des peines et des engagements de leur état autant de sujets de mérite pour le salut; et parce que nous ne voulons pas nous sauver ou que nous ne le voulons qu'imparfaitement, nous nous faisons, de ces mêmes engagements et de ces mêmes peines, autant de prétextes pour abandonner le soin du salut. Je sais que pour se conduire en chrétien dans son état, que pour n'y pas échouer, et

¹ *Philip., 4.*

pour se préserver de certains écueils qui s'y rencontrent par rapport au salut, on a besoin de réflexion, d'attention sur soi-même, de fermeté et de constance : or c'est ce qui gêne, et ce qu'on voudroit s'épargner. Au lieu donc de tout cela, on pense avoir plus tôt fait de dire qu'on ne peut se sauver dans son état : on tâche de se le persuader, et peut-être en vient-on à bout. Mais trompe-t-on Dieu? et quand un jour nous paroîtrons devant son tribunal, et que nous lui rendrons compte de notre âme, que lui répondrons-nous, lorsqu'il nous fera voir que cette prétendue impossibilité qui nous arrêtoit n'étoit qu'une impossibilité supposée, qu'une impossibilité volontaire, qu'une lâcheté criminelle de notre part, qu'une foiblesse qui, dès le premier choc, se laissoit abattre, et qui, bien loin de nous justifier en ce jugement redoutable, ne doit servir qu'à nous condamner?

Mais, pour mieux pénétrer le fond de la chose, je demande pourquoi nous ne pourrions pas allier ensemble les devoirs de notre état et ceux de la religion? Notre état, je le veux, nous engage au service du monde; mais ce service du monde, autant qu'il convient à notre condition, n'est point contraire au service de Dieu. Car, quoi que nous puissions alléguer, trois vérités sont indubitables : 1° Que les devoirs du monde et ceux de la religion ne sont point incompatibles. 2° Qu'on ne s'acquitte jamais mieux des devoirs du monde, qu'en s'acquittant bien des devoirs de la religion. 3° Qu'on ne peut même satisfaire à ceux de la religion, sans s'acquitter des devoirs du monde : et voilà de quelle manière nous pouvons et nous devons pratiquer cette excellente leçon du Sauveur des hommes : *Rendez à César, c'est-à-dire au monde, ce qui est à César, et rendez à Dieu ce qui appartient à Dieu*¹. L'un n'est point ici séparé de l'autre. Par où nous voyons, selon la pensée et l'oracle de notre divin maître, qu'il n'est donc point impossible de servir tout à la fois, et conformément à notre état, Dieu et le monde; Dieu pour lui-même, et le monde en vue de Dieu.

J'ai ajouté, et c'est une vérité fondée sur la raison et sur l'expérience, qu'on ne s'acquitte jamais mieux de ce qu'on doit à son état et au monde, qu'en s'acquittant bien de ce qu'on doit à Dieu, parce qu'alors tout ce qu'on fait pour son état et pour le monde, on le fait pour Dieu et dans l'esprit de Dieu : or, le faisant dans l'esprit de Dieu et pour Dieu, on le fait avec une conscience beaucoup plus droite, avec un zèle plus pur et plus ardent, avec plus d'assiduité, de régularité, de probité. Un troisième et dernier principe, non moins vrai que les deux autres, c'est qu'on ne peut même s'acquitter pleinement de ce qu'on doit à Dieu, si l'on ne s'acquitte de ce qu'on doit à son état et au monde, puisque, dès qu'on le doit au monde et à son état,

¹ *Matth.*, 22.

Dieu veut qu'on y satisfasse, et que c'est là une partie de la religion.

De tout ceci concluons que si notre état nous détourne du salut, ce n'est point par lui-même, mais par notre faute : car, bien loin que de lui-même ce soit un obstacle au salut, c'est au contraire la voie du salut que Dieu nous a marquée. Nous devons tous aspirer au même terme, mais nous n'y devons pas tous arriver par la même voie. Chacun a la sienne : or la nôtre, c'est l'état que Dieu nous a choisi ; et en nous y appelant, il nous dit : *Voilà votre chemin, c'est par-là que vous marcherez*¹. Tout autre ne seroit point si sûr pour nous, dès qu'il seroit de notre choix, sans être du choix de Dieu.

Comment donc et en quel sens est-il vrai qu'on ne peut se sauver dans son état? C'est par la vie qu'on y mène et qu'on y veut mener, laquelle ne peut compatir avec le salut : mais on y peut vivre autrement, mais on doit y vivre autrement? mais on peut et on doit autrement s'y comporter.

Cet état expose à une grande dissipation par la multitude d'affaires qu'il attire, et cette dissipation fait aisément oublier les vérités éternelles, les pratiques du christianisme, le soin du salut. Le remède, ce seroit de ménager chaque année, chaque mois, chaque semaine, et même chaque jour, quelque temps pour se recueillir et pour rentrer en soi-même. Ce temps ne manqueroit pas, et on sauroit assez le trouver, si l'on y étoit bien résolu; mais pour cela, il faudroit prendre un peu sur soi, et c'est à quoi on ne s'est jamais formé. On se livre à des occupations tout humaines, on s'en laisse obséder et posséder, on en a sans cesse la tête remplie; le souvenir de Dieu s'efface, et on pense à tout, hors à se sauver.

Cet état donne des rapports qui obligent de voir le monde, de converser avec le monde, d'entretenir certaines habitudes, certaines liaisons parmi le monde : et personne n'ignore combien pour le salut il y a de risques à courir dans le commerce du monde. Le préservatif nécessaire, ce seroit d'abord de retrancher de ces liaisons et de ce commerce du monde ce qui est de trop; ensuite, de se renouveler souvent, et de se fortifier par l'usage de la prière, de la confession, de la communion, de la lecture des bons livres : mais on ne veut point de toutes ces précautions, et on ne s'en accommode point. On se porte partout indifféremment et sans discernement; tout foible et tout désarmé, pour ainsi dire, qu'on est, on va affronter l'ennemi le plus pressant et le plus artificieux; on suit le train du monde, on est de toutes ses compagnies, on en prend toutes les manières : et est-il surprenant alors que dans un air si corrompu l'on s'empoisonne, et qu'au milieu de tant de scandales, on fasse des chutes grièves et mor-

¹ *Isaï.*, 30.

telles ? Je passe bien d'autres exemples, et j'avoue qu'en se conduisant de la sorte dans son état, il n'est pas possible de s'y sauver ; mais consultons-nous nous-mêmes, et rendons-nous justice. Qui nous empêche d'user des moyens que nous avons en main pour mieux régler nos démarches et mieux assurer notre salut ? ne le pouvons-nous pas ? Or, de ne l'avoir pas fait lorsqu'on le pouvoit, lorsqu'on le devoit, lorsqu'il s'agissoit d'un si grand intérêt que le salut, quel titre de réprobation !

Il n'est donc point question, pour nous sauver, de changer d'état, et souvent même, comme nous l'avons déjà observé, ce changement pourroit préjudicier au salut, parce que le nouvel état qu'on embrasseroit ne seroit point proprement, ni selon Dieu, ni selon notre état : c'est - à - dire que ce ne seroit point l'état qu'il auroit plu à Dieu de nous assigner dans le conseil de sa sagesse.

Il n'est point question de renoncer absolument au monde, et de nous ensevelir tout vivants dans des solitudes, pour n'être occupés que des choses éternelles, et pour ne vaquer qu'aux exercices intérieurs de l'âme. Cela est bon pour un petit nombre à qui Dieu inspire cette résolution, et à qui il donne la force de l'exécuter : mais, après tout, que seroit-ce de la société humaine, si chacun prenoit ce parti ? à quoi se réduiroit le commerce des hommes entre eux : et sans ce commerce, comment pourroit subsister l'ordre et la subordination du monde ? Ainsi, rien de plus sage ni de plus raisonnable que la règle de saint Paul, lorsque écrivant aux premiers fidèles nouvellement convertis, il leur disoit : *Mes Frères, demeurez dans les mêmes conditions où vous étiez quand il a plu à Dieu de vous appeler* ¹ ; comme s'il leur eût dit : Dans ces conditions, vous pouvez être chrétiens, et vivre en chrétiens ; car ce n'est point précisément à la condition que la qualité de chrétien est attachée. Or, vivant en chrétiens et pratiquant dans vos conditions l'Évangile de Jésus-Christ, vous vous sauverez, puisque c'est de cette vie chrétienne et de cette fidèle observation de la loi que le salut dépend.

Voilà ce qu'une infinité de mondains ne veulent point entendre, parce qu'ils veulent avoir toujours de quoi s'autoriser dans leur vie mondaine, et que pour cela ils ne veulent jamais se persuader qu'ils puissent vivre chrétiennement dans leurs conditions. Ils sont merveilleux dans les idées qu'ils se forment et dans les discours qu'ils tiennent en certaines rencontres. Il semble qu'ils aient leur salut extrêmement à cœur, et qu'ils soient dans la meilleure volonté de s'y employer ; mais bien entendu que ce sera toujours dans un autre état que celui où ils se trouvent. O si je vivois, disent-ils, dans la retraite, et que je n'eusse à penser qu'à moi-même ! O si je ne voyois plus tant

le monde, et que je pusse ne m'occuper que de Dieu ! Mais le moyen d'être, au milieu même du monde, continuellement en guerre avec le monde, pour se défendre de ses attrait, pour agir contre ses maximes, pour se soutenir contre ses exemples, pour ne se laisser pas surprendre à ses illusions, ni emporter par le torrent qui entraîne tant d'autres ? Quel moyen ? Si l'on me le demande, je répondrai que la chose est difficile ; mais j'ajouterai qu'en matière de salut, à raison de son importance, il n'y a point de difficulté qui puisse nous servir de légitime excuse. Je dirai plus : car ces difficultés à vaincre et ces efforts à faire, ce sont les moyens de salut propres de notre état. Chaque condition a ses peines, et la Providence l'a ainsi réglé, afin que dans notre condition nous eussions chacun des sujets de mérite, par la pratique de cette abnégation évangélique en quoi consiste le vrai christianisme, et par conséquent le salut.

VOIE ÉTROITE DU SALUT, ET CE QUI PEUT NOUS ENGAGER PLUS
FORTEMENT A LA PRENDRE.

L'Évangile de Jésus-Christ est au-dessus de la raison ; mais on peut dire en même temps qu'il n'est rien de plus raisonnable : c'est la droiture et la vérité même. Il ne déguise point, il ne flatte point. Ce qui se peut faire sans peine, il le représente tout aussi aisé qu'il l'est ; et ce qui porte avec soi quelque difficulté, il le propose comme difficile, et ne cherche point à l'adoucir par de faux tempéraments.

C'est ce que nous voyons au regard du salut : car au lieu que, dans la conduite ordinaire, on ne découvre pas d'abord à un homme tous les obstacles qui pourroient le détourner d'une entreprise, et qu'au contraire on lui en cache une partie, afin de ne le pas étonner dès l'entrée de la carrière, et de ne lui pas abattre le cœur, l'Évangile n'use point de ces réserves touchant le salut ; il s'explique sans ménagement, et tout d'un coup il nous déclare que c'est une affaire qui demande les plus grands efforts.

Le Sauveur des hommes n'a rien omis pour nous le faire entendre. Il a mille fois insisté sur ce point ; et de toutes les vérités évangéliques, il semble que ce soit là celle dont il ait eu plus à cœur que nous fussions instruits, tant il l'a souvent répétée, et tant il a employé de termes, de figures, de tours différents à l'exprimer dans toute sa force. S'il parle de la voie du salut, il ne se contente pas de dire qu'elle est étroite ; mais, par une exclamation qui marque jusque dans ce Dieu-Homme une espèce d'étonnement, il s'écrie : *Que cette voie est étroite !* S'il parle du royaume que son Père nous a préparé, et dont la possession n'est autre chose que le salut, il nous avertit qu'on ne l'emporte point par violence.

Si, pour nous donner de ce salut des idées sensibles, il use de comparaisons, il nous le fait concevoir comme un somptueux édifice, mais qui coûte des frais immenses à bâtir; comme un trésor caché, mais qu'on ne trouve qu'à force de remuer la terre et de creuser; comme une pierre précieuse, mais qu'on n'achète qu'en se défaisant de tout le reste et le vendant; comme une moisson abondante, mais qu'on ne recueille que dans la saison des fruits, et lorsque, par un travail assidu, on a cultivé le champ du père de famille; comme un riche salaire, mais qu'on ne reçoit que le soir, et qu'après avoir porté tout le poids de la chaleur et du jour; comme une ample récompense, mais de quoi? d'une ferveur dans la pratique de la justice chrétienne, et d'un zèle semblable à une soif et à une faim dévorante; d'un détachement au-dessus de tout intérêt temporel et humain; d'une pureté d'âme et d'une innocence de mœurs exempte des moindres taches; d'une pénitence austère, et d'une mortification ennemie de toutes les commodités et de tous les plaisirs des sens; d'une douceur que rien n'émeut ni n'aigrit, dont rien ne trouble la paix, et qui s'applique partout à la maintenir; d'une charité bienfaisante et toute miséricordieuse, toujours prête à prévenir le prochain, à le soulager et à l'aider; d'une patience inaltérable dans les maux de la vie, et même au milieu des persécutions et des malédictions: car voilà le précis des enseignements que Jésus-Christ, notre guide et notre maître, nous a tracés, autant par ses exemples que par ses paroles, sur l'affaire du salut: voilà le chemin qu'il nous a ouvert. Il n'y en point d'autre, ni jamais il n'y en aura.

Or nous ne sentons que trop de combien d'épines ce chemin est semé, et combien il est rude à tenir, surtout dans l'extrême faiblesse où nous sommes. C'est pourquoi le même Fils de Dieu ne nous a pas dit simplement, Entrez dans ce chemin, mais, *Efforcez-vous d'y entrer*, mais excitez-vous, animez-vous, et prenez à chaque pas un courage tout nouveau pour y avancer et y persévérer. Les apôtres n'en ont point autrement parlé. Dans toutes leurs Epîtres, ils ne nous prêchent que la fuite du monde, que la retraite, que le recueillement intérieur, que la défiance de nous-mêmes, que la pénitence, que l'abnégation, qu'une guerre continuelle de l'esprit contre la chair, que la mort de tous les appétits déréglés et de tous les désirs du siècle. La nature a beau se plaindre et murmurer, les élus de Dieu ne se sont jamais flattés là-dessus, et n'ont point imaginé de voie plus douce par où ils crussent pouvoir atteindre au port du salut.

On me dira que cette morale est bien sévère: eh! qui en doute? nous en convenons; nous ne prenons point, en l'annonçant, de circuits ni de détours; nous sommes prêts, ainsi qu'il nous est or-

donné, de la publier sur les toits. Mais du reste, avec toute sa sévérité, cette morale subsiste toujours telle que nous l'avons reçue, et toujours elle subsistera. Tout cela est rigoureux, il est vrai ; mais il n'est pas moins vrai, quelque rigoureux que tout cela soit, qu'il ne nous est pas permis d'en rien retrancher ; il n'est pas moins vrai que quiconque refuse de s'assujettir à tout cela est dans la voie de perdition, et qu'il n'y a point de salut pour lui ; il n'est pas moins vrai que de prétendre modérer tout cela, expliquer tout cela par des interprétations favorables à la cupidité de l'homme et à nos inclinations sensuelles, c'est se tromper soi-même, et tromper ceux qu'on entraîne dans la même erreur ; et qu'en se trompant ainsi soi-même et trompant les autres, on se damne et on les damne avec soi. Voilà ce qui ne peut être contesté, dès qu'on a quelque teinture de la morale chrétienne ; et comme les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre l'Eglise de Jésus-Christ, je puis ajouter que jamais tous les artifices ni tous les prétextes de notre amour-propre ne prévaudront contre ces principes évangéliques, et contre les obligations étroites qu'ils nous imposent. Le ciel et la terre passeront, mais la parole du Seigneur ne passera point. Or il nous a dit en venant parmi nous : *Ce n'est point la paix ni un repos oisif que je vous apporte ; mais je viens vous mettre le glaive à la main*¹ ; je viens vous apprendre à vaincre tous les ennemis de votre salut, et surtout à vous vaincre vous-mêmes. N'espérons pas de changer cet ordre de la divine sagesse ; mais ne pensons, pour nous y conformer, qu'à nous changer nous-mêmes.

On me demandera : Qui pourra donc se sauver ? Qui le pourra ? ceux qui pratiqueront l'Évangile. On ira plus loin, et on me demandera : Qui le pourra pratiquer, cet Évangile dont la morale est si pure et la perfection si relevée ? Qui le pourra ? ceux qui, par une volonté ferme et inébranlable, aidée de la grâce, s'y trouveront fortement déterminés. Mais on ne s'en tiendra pas encore là, et l'on me demandera enfin : Qui pourra se déterminer à une vie aussi régulière et aussi laborieuse que l'Évangile nous la prescrit ? Qui le pourra ? ceux qui, par une solide et fréquente réflexion, se seront bien rempli l'esprit et bien convaincus de l'importance du salut. Car quoique je l'aie déjà remarqué plus d'une fois, je le redis et je ne puis trop le redire, c'est de là que tout dépend ; c'est-à-dire de cette vive persuasion, de cette vue toujours présente, de cette idée du salut comme de l'affaire capitale, comme de l'unique affaire, comme d'une affaire qui seule, ou par son succès, doit faire notre bonheur souverain, ou par sa perte, notre souverain malheur. Voilà le ressort qui remuera toutes les

¹ Matth., 10.

puissances de notre âme ; voilà , après la grâce du Seigneur, le premier mobile d'où nous recevrons ces grandes impressions auxquelles rien ne résiste. Tellement que , quelque combat qu'il y ait à soutenir et quelques nœuds qu'il y ait à rompre, quelques charmes que le monde présente à nos yeux pour nous attirer et nous attacher, rien désormais ne nous touchera , ne nous ébranlera , ne nous retiendra : pourquoi ? parce que , dans notre estime , nous ne mettrons rien en parallèle avec le salut.

Expliquons ceci par un exemple familier : la comparaison est très-naturelle. Le feu prend dans une maison, il s'allume de toutes parts, il se communique, il croît, l'embrasement est général ; chacun pense à soi, tous prennent la fuite, on se sauve par où l'on peut et comme l'on peut. Cependant un homme profondément endormi ne sent pas le péril où il est d'être consumé par les flammes et d'y périr ; on court à lui, on l'éveille, il ouvre les yeux, il voit tout en feu. A ce moment que fait-il ? délibère-t-il à se sauver ? prend-il garde s'il lui sera facile de s'échapper ? Un premier mouvement l'emporte, et ne lui donne pas le loisir de rien examiner. S'il faut grimper sur un mur, s'il faut se précipiter d'un lieu élevé, s'il faut passer à travers la flamme, point de moyen qu'il ne tente. Pour éviter un danger, il se jette dans un autre, et pour se garantir de la mort qui le menace, il s'expose sans hésiter à mille morts. D'où lui vient cette ardeur, cette agitation, cette résolution ? c'est qu'il y va de la vie, et que de tous les biens de ce monde nul ne lui est si cher que la vie, parce qu'il sait que le fondement de tous les biens de cette vie, c'est la vie même.

Belle image d'un chrétien qui revient de l'assoupissement où il étoit à l'égard du salut, et qui commence à bien connoître la conséquence infinie d'une telle affaire, après en avoir mûrement considéré le fond, le danger, les obstacles, toutes les suites. Il se voit au milieu du monde comme au milieu du feu : passions ardentes qui dévorent les cœurs, fausses maximes qui corrompent les esprits, objets flatteurs qui fascinent les yeux, sales plaisirs qui amollissent les sens, exemples qui entraînent, occasions qui surprennent, discours libertins, scandales publics, intérêts sordides, injustices criantes, engagements de la coutume, esclavage du respect humain, excès de la débauche, profanation des plus saints lieux, abus, sacrilèges et impiétés : que dirai-je ? et peut-on avoir assez peu de connoissance pour ne pas savoir combien le monde est perverti, et combien il est capable de nous pervertir nous-mêmes ?

Comment se défendre de cette contagion répandue partout, et comment se mettre à couvert de ses atteintes ? comment, assailli de tous côtés, et assiégé de tant d'ennemis, leur faire face et en triompher ?

comment repousser leurs attaques, éviter leurs surprises, parer à tous leurs traits? en un mot, sur le penchant d'une ruine toujours prochaine, comment assurer tous ses pas, et sauver son âme? Comment? laisser agir ce chrétien éclairé de la lumière de Dieu et fortifié de sa grâce. C'est assez qu'il se soit bien imprimé dans le souvenir l'excellence du salut; c'est assez qu'il en ait connu le prix: tant que cette pensée l'occupera, qu'elle le frappera, et que, pour la conserver, il la renouvellera souvent et la rappellera, j'ose dire qu'alors il sera comme invulnérable et comme invincible. Il réprimera les passions les plus violentes, il détruira les habitudes les plus enracinées, il se roidira contre toute considération humaine, contre le torrent de la coutume, contre la chair et le sang, contre les objets les plus corrupteurs et les attraites des plaisirs les plus séduisants; il s'adonnera aux exercices de la religion, sans en négliger aucun, ni par mépris, ni par délicatesse, ni par une vaine crainte des raisonnements du public; il les pratiquera fidèlement, exactement, constamment; et parce que cette assiduité est un joug, et pour plusieurs même, en mille conjonctures, un joug très-pesant, il se captivera, il se surmontera, il s'élèvera au-dessus de lui-même; jamais la peine ne l'étonnera.

A-t-elle étonné tant de solitaires, quand ils se sont confinés dans les déserts et retirés dans les plus sombres cavernes? A-t-elle étonné tant de religieux, quand ils se sont cachés dans l'obscurité du cloître et soumis à toutes ses austérités? A-t-elle étonné tant de vierges chrétiennes, quand elles ont sacrifié tous les agréments de leur sexe, et qu'elles ont porté sur leurs corps toutes les mortifications de Jésus-Christ? a-t-elle étonné tant de martyrs, quand ils se sont immolés comme des victimes, et livrés aux plus cruels tourments? Il s'agit pour nous du même salut, dont l'espérance leur donnoit cette force supérieure et victorieuse. Fallût-il donc l'acheter par les mêmes supplices, par les mêmes sacrifices, nous y devons être disposés. Mais le sommes-nous en effet? et, quoi que nous en disions, peut-on nous en croire, lorsqu'on nous voit céder honteusement et si vite aux moindres difficultés? Car le christianisme, aussi bien que le monde, est plein de ces faux braves qui, loin du péril, témoignent une assurance merveilleuse, et à qui tout fait peur dans l'occasion.

Bizarre contradiction de notre siècle! jamais dans les entretiens, dans les paroles, dans les leçons de morale, on n'a plus rétréci le chemin du salut, parce que les leçons et les paroles n'engagent à rien; et jamais en même temps on ne l'a plus élargi dans la pratique et dans les œuvres, parce que ce sont les œuvres qui coûtent, et que c'est la pratique qui mortifie. Ne cherchons, ni par une rigueur outrée, à le retrécir jusqu'à le rendre impraticable, ni par un relâchement

trop facile, à l'aplanir et à l'élargir jusqu'à lui ôter toute sa sévérité et tout son mérite : l'un nous conduiroit au désespoir, et l'autre nous perdrait par une trompeuse confiance.

Prenons le juste milieu de l'Évangile, et, sans donner dans aucune extrémité, souvenons-nous que la voie du ciel n'est point si étroite qu'on n'y puisse marcher ; mais aussi qu'elle l'est assez pour demander toute notre constance, et pour exercer toute notre vertu.

Cependant, pour la consolation de ceux à qui le zèle de leur salut inspire de suivre cette voie et d'y avancer, voici ce que j'ajoute, et ce que je puis appeler le miracle de la grâce. Car une expérience de tous les siècles depuis Jésus-Christ, l'auteur et le consommateur de notre foi, a fait connoître que cette voie, tout épineuse qu'elle est, devient d'autant plus douce qu'on y cherche moins de douceurs, et qu'on s'assujettit avec moins de ménagement et moins de réserve à ses austérités les plus mortifiantes. Comment cela se fait-il ? c'est aux âmes qui l'éprouvent à nous en instruire, ou plutôt c'est un de ces secrets dont saint Paul disoit qu'il n'est permis à nul homme de les expliquer. Mais, tout impénétrable qu'est ce mystère, il n'en est pas moins réel ni moins véritable. Car, de quelque manière que ce puisse être, et en quelque sens que nous puissions l'entendre, il faut que la parole de Jésus-Christ s'accomplisse : c'est une parole divine, et par conséquent infaillible. Or cet adorable Maître nous a dit que son joug est doux et son fardeau léger ; et en nous invitant à le prendre, il nous a promis que nous y trouverons la paix. Ces termes de joug et de fardeau marquent de la difficulté et de la pesanteur ; mais avec toute sa pesanteur, ce fardeau devient léger, et ce joug devient doux, dès que c'est le joug et le fardeau du Seigneur : pourquoi ? parce que la grâce y répand toute son onction, et qu'il n'est rien de si pesant ou de si amer dont cette onction céleste n'adoucisse l'amertume, et qu'elle ne fasse porter avec une sainte allégresse.

On en est surpris, et, pour ainsi dire, on ne se comprend pas soi-même, tant on se trouve différent de soi-même. Au premier aspect de la voie étroite du salut, tous les sens s'étoient révoltés, et à peine se persuadoit-on qu'on y pût faire quelques pas ; mais du moment qu'on y est entré avec une ferme confiance, les épines, si j'ose user de ces figures, se changent en fleurs, et les chemins les plus raboteux s'aplanissent : *Ah ! Seigneur, s'écrioit un grand saint, vous m'avez heureusement trompé.* En m'enrôlant dans votre milice, je m'attendois, selon les principes de votre Évangile, à des assauts et à une guerre où je craignois que ma foiblesse ne succombât. Je me figurois une vie triste, pénible, ennuyeuse, sans repos, sans goût ; et jamais mon cœur ne fut plus content, ni mon esprit plus calme et plus libre.

Combien d'autres ont rendu le même témoignage? mais le mal est qu'on ne les en croit pas, et qu'on ne veut pas se convaincre par une épreuve personnelle et par son propre sentiment.

SOIN DU SALUT, ET L'EXTRÊME NÉGLIGENCE AVEC LAQUELLE ON
Y TRAVAILLE DANS LE MONDE.

Cherchez *premièrement le royaume de Dieu et sa justice* ¹. En ce peu de paroles, le Sauveur du monde nous donne une juste idée de la conduite que nous devons tenir à l'égard du salut. Ce salut, ce royaume de Dieu, c'est dans l'éternité que nous le devons posséder, c'est à la mort que nous le devons trouver; mais c'est dans la vie que nous le devons chercher. Si donc je ne le cherche pas dans la vie, je ne le trouverai pas à la mort; et si j'ai le malheur de ne le pas trouver à la mort, je ne le trouverai jamais; et dans l'éternité j'aurai l'affreux désespoir d'avoir pu le posséder, et de ne le pouvoir plus.

C'est, dis-je, dans la vie qu'il le faut chercher: car l'unique voie pour y arriver et pour le trouver, ce sont les bonnes œuvres, c'est la sainteté. Or ces bonnes œuvres, où les peut-on pratiquer? en cette vie, et non en l'autre. Cette sainteté, où la peut-on acquérir? dans le temps présent, et non dans l'éternité; sur la terre, et non dans le ciel. En effet, il y a cette différence à remarquer entre le ciel et la terre: la terre fait les Saints, mais elle ne fait pas les bienheureux; et au contraire, le ciel fait les bienheureux, mais il ne fait pas les Saints. Supposez de tous les Saints celui que Dieu aura élevé au plus haut point de gloire dans le ciel, tout l'éclat de sa gloire n'ajoutera pas un seul degré à sa sainteté: cet état de gloire couronnera sa sainteté, confirmera sa sainteté, consommera sa sainteté; mais il ne l'augmentera pas: il la rendra plus durable, puisqu'il la rendra éternelle; mais il ne la rendra ni plus méritoire, ni plus parfaite.

C'est donc dès maintenant, et sans différer, que nous devons donner nos soins à chercher le royaume de Dieu: mais encore comment le faut-il chercher? *Premièrement*; c'est-à-dire que nous devons faire du salut notre première affaire; pourquoi? parce que c'est notre plus grande affaire. Règle divine, puisque c'est le Fils même de Dieu qui nous l'a tracée; règle la plus droite, la plus équitable, puisqu'elle est fondée sur la nature des choses, et qu'il est bien juste que le principal l'emporte sur l'accessoire; règle fixe et inviolable, puisque c'est une loi émanée d'en haut, et un ordre que Dieu a établi, et qu'il ne changera jamais. Mais nous, toutefois, nous prétendons renverser cet ordre, nous entreprenons de contredire cette loi, nous voulons substituer à cette règle une règle tout opposée. Car Jésus-Christ nous dit: Cher-

¹ Luc., 12.

chez d'abord le royaume de Dieu ; et pour ce qui est du vêtement , de la nourriture , des biens de la vie , n'en soyez point en peine. Vous pouvez vous en reposer sur votre Père céleste , qui vous aime , *et qui vous donnera toutes ces choses par surcroît*¹. Mais nous , au contraire , nous disons : Cherchons d'abord les biens de la vie ; et pour ce qui regarde les biens de l'éternité , le royaume de Dieu , le salut , n'en soyons point en peine , mais confions-nous en la miséricorde du Seigneur : il est bon , il ne nous abandonnera pas.

Nous le disons , sinon de bouche , du moins en pratique ; et c'est ainsi que raisonnèrent les conviés de l'Évangile. Ils étoient invités à un grand repas ; il falloit , pour y assister , certains habits de cérémonie , certains préparatifs ; mais eux , tout occupés de leurs affaires temporelles , ils crurent qu'ils y devoient vaquer préférablement à l'invitation qu'on leur avoit faite. Ils ne doutèrent point qu'ils n'eussent sur cela de bonnes raisons pour s'excuser ; et , pleins de confiance , l'un dit : Je me marie , et il faut que j'aie célébrer les noces ; l'autre dit : J'ai acheté une terre , et je ne puis me dispenser de l'aller voir ; un autre dit : J'ai à faire l'essai de cinq paires de bœufs qu'on m'a vendues. Tous conclurent enfin qu'ils avoient des choses plus pressées que ce repas dont il s'agissoit , et répondirent que ce seroit pour une autre fois. Or qu'est-ce que ce grand repas ? Dans le langage de l'Écriture , c'est le salut. Dieu nous y appelle , et nous y appelle tous. Il ne se contente pas , pour nous y convier , de nous envoyer ses ministres et ses serviteurs , mais il nous a même envoyé son Fils unique. On nous avertit que de la part du maître tout est prêt , et qu'il ne reste plus que de nous préparer nous-mêmes , et de nous mettre en état d'être reçus au festin. Mais que répondons-nous ? J'ai d'autres affaires présentement , dit un mondain ; et quelles sont-elles , ces autres affaires ? L'affaire de mon établissement , ajoute-t-il , l'affaire de mon agrandissement , les affaires de ma maison ; en un mot , tout ce qui regarde ma fortune temporelle.

Pour ces affaires humaines , que ne fait-on pas ? et cette fortune temporelle , à quel prix ne l'achète-t-on pas ? Est-il moyen qu'on n'imagine ? est-il moyen , quelque pénible et quelque fatigant qu'il soit , qu'on ne mette en œuvre pour se pousser , pour s'avancer , pour se distinguer , pour s'enrichir , pour se maintenir , soit à la cour , soit à la ville ? Il semble que le monde ait alors la vertu de faire des miracles , et de rendre possible ce qui , de soi-même , paroît avoir des difficultés insurmontables , et être au-dessus des forces de l'homme. Il donne de la santé aux foibles , et leur fait soutenir des travaux , des veilles , des contentions d'esprit , capables de ruiner les tempéraments

¹ Luc., 12.

les plus robustes. Il donne de l'activité aux paresseux, et leur inspire un feu et une vivacité qui les porte partout, et que rien ne ralentit. Il donne du courage aux lâches, et malgré les horreurs naturelles de la mort, il les expose à tous les orages de la mer et à tous les périls de la guerre. Il donne de l'industrie aux simples, et leur suggère les tours, les artifices, les intrigues, les mesures les plus efficaces pour parvenir à leurs fins et pour réussir dans leurs entreprises. Voilà comment on cherche les biens du monde, et comment on croit les devoir chercher. De sorte que si l'on vient à bout de ses desseins, quoi qu'il en ait coûté, on s'estime heureux, et l'on ne pense point à se plaindre de tous les pas qu'il a fallu faire; et que si les desseins qu'on avoit formés échouent, ce n'est point de toutes les fatigues qu'on a essayées que l'on gémit, mais du mauvais succès où elles se sont terminées. Tant on est persuadé de cette fausse et dangereuse maxime, que pour les affaires du monde on ne doit rien épargner, et qu'elles demandent toute notre application.

Cependant que fait-on pour le salut; et quand il s'agit du royaume de Dieu, à quoi se tient-on obligé, et quelle diligence y apporte-t-on? Les uns en laissent tout-à-fait le soin, et tout le soin que les autres en prennent se réduit à quelque extérieur de religion, pratiqué fort à la hâte, et très-imparfaitement. On ne s'en inquiète pas davantage; comme si cela suffisoit, et que Dieu dût suppléer au reste. En vérité, est-ce ainsi que le Sauveur des hommes nous a avertis de chercher ce royaume fermé depuis tant de siècles, et dont il est venu nous tracer le chemin et nous ouvrir l'entrée? Il veut que nous le cherchions comme un trésor; or avec quelle ardeur agit un homme qui se propose d'amasser un trésor? on est attentif à la moindre espérance du gain, sensible à la plus petite perte, prudent pour discerner tout ce qui peut nous servir ou nous nuire, courageux pour supporter tout le travail qui se présente, tempérant pour s'interdire tout divertissement, toute dépense qui pourroit arrêter nos projets et diminuer nos profits. Il veut que nous le cherchions comme une perle précieuse: or cet homme de l'Évangile qui a découvert une belle perle ne perd point de temps, court dans sa maison, vend tout ce qu'il a, se défait de tout pour acheter cette perle dont il connoit le prix, et qu'il craint de manquer. Il veut que nous le cherchions comme notre conquête: or à quels frais, à quels hasards, à quels efforts n'engage pas la poursuite et la conquête d'un royaume? Il veut que nous le cherchions comme notre fin et notre dernière fin: or en toutes choses la fin, et surtout la fin dernière, doit toujours être la première dans l'intention; on ne doit viser que là, aspirer que là, agir que pour arriver là.

Et voilà pourquoi notre adorable Maître ne nous a pas seulement

dit : *Cherchez le royaume de Dieu* ; mais il ajoute : *Et sa justice*. Qu'est-ce que cette justice , sinon ces œuvres chrétiennes , cette sainteté de vie sans quoi l'on ne peut prétendre au royaume éternel ? Car je viens de le dire , et je ne puis trop le répéter , ce royaume n'est que pour les Saints. Il n'est ni pour les grands , ni pour les nobles , ni pour les riches , ni pour les savants : disons mieux , il est et pour les grands , et pour les nobles , et pour les riches , et pour les savants , et pour tous les autres , pourvu qu'à la grandeur , qu'à la noblesse , qu'à l'opulence , qu'à la science , qu'à tous les avantages qu'ils possèdent , ils joignent la sainteté. Tous ces avantages sans la sainteté seront réprouvés de Dieu , et la sainteté sans aucun de ces avantages sera couronnée de Dieu.

Mais cette justice , cette sainteté de vie , ce mérite des œuvres , c'est ce qui ne nous accommode pas , et ce que nous mettons , dans le plan de notre conduite , au dernier rang. Du moment qu'on veut nous en parler , une foule de prétextes se présentent pour nous tenir lieu d'excuses , ou de prétendues excuses : on est trop occupé , on n'a pas le temps , on a des engagements indispensables , et à quoi l'on peut à peine suffire ; on est incommodé , on est d'une complexion délicate , on est dans le feu de la jeunesse , on est dans le déclin de l'âge ; en un mot , on a mille raisons , toutes aussi spécieuses , mais en même temps toutes aussi fausses les unes que les autres.

Ce qu'il y a de plus déplorable , c'est qu'on se croit par-là bien justifié devant Dieu , lorsqu'on ne l'est pas. Ces conviés qui s'excusèrent ne doutèrent point que le maître qui les avoit invités ne fût très-content d'eux , et de ce qu'ils lui alléguoient pour ne se pas trouver à son repas. Mais il en jugea tout autrement , il en fut indigné , et déclara sur l'heure *que jamais aucun de ces gens-là ne paroîtroit à sa table*¹. Tel est , de la part de Dieu , le jugement qui nous attend. Dès que nous refusons de travailler à notre salut , et d'y travailler solidement , il nous rejette par une réprobation anticipée , et nous exclut de son royaume. Quel arrêt ! quelle condamnation ! Malheur à l'homme qui s'y expose ! Ah ! nous avons des affaires : mais du moins , pour ne rien dire de plus , comptons le salut au nombre de ces affaires , et gardons-le comme une occupation digne de nous.

Non-seulement elle en est indigne , mais , par comparaison avec celle-là , nulle ne mérite nos soins ; et tout ce que nous donnons de temps à toute autre affaire , au préjudice de celle-là ou indépendamment de celle-là , ne peut être qu'un temps perdu. Je ne dis pas que c'est toujours un temps perdu pour le monde , mais pour le salut : or étant perdu pour le salut , tout autre emploi que nous en faisons

¹ *Luc.*, 12.

n'est plus qu'un amusement frivole , et tout autre fruit que nous en retirons n'est que vanité et illusion.

SUBSTITUTION DES GRACES DU SALUT ; LES VUES QUE DIEU S'Y PROPOSE ,
ET COMMENT IL Y EXERCE SA JUSTICE ET SA MISÉRICORDE.

Dans l'ordre du salut , il y a de la part de Dieu des substitutions terribles ; c'est-à-dire que Dieu abandonne les uns , et qu'il appelle les autres ; que Dieu dépouille les uns , et qu'il enrichit les autres ; que Dieu ôte aux uns les grâces du salut , et qu'il les transporte aux autres. Mystère de prédestination certain et incontestable. Mystère qui , tout rigoureux qu'il paroît et qu'il est en effet , ne s'accomplit néanmoins que selon les lois de la plus droite justice , et que par le jugement de Dieu le plus équitable. Enfin , mystère où Dieu fait tellement éclater la sévérité de sa justice , qu'il nous découvre en même temps tous les trésors de sa miséricorde , et les ressources inépuisables de sa providence : de sorte qu'à la vue de ce grand mystère , je puis bien dire comme le Prophète : *Le Seigneur a parlé , et voici deux choses que j'ai entendues tout à la fois*¹ , savoir : que le Dieu que j'adore est également redoutable par son infinie puissance , et aimable par sa souveraine bonté.

I. Mystère certain et incontestable , mystère de foi. Toute l'Écriture , surtout l'Évangile , les Epîtres des apôtres , nous annoncent cette vérité , et les exemples les plus mémorables l'ont confirmée jusque dans ces derniers siècles : *Le royaume de Dieu vous sera enlevé , disoit le Sauveur du monde aux Juifs , et il sera donné à un peuple qui en produira les fruits*². Le même Sauveur , et au même endroit , en proposant la parabole de la vigne , ajoutoit : *Que fera le maître à ces vigneronns qui se sont révoltés contre lui ? Il fera périr misérablement ces misérables , et il louera sa vigne à d'autres , qui la cultiveront et prendront soin de la faire valoir*³. N'est-ce pas aussi selon cette conduite de Dieu que saint Paul et saint Barnabé eurent l'ordre d'aller prêcher l'Évangile aux Gentils , et qu'ils se retirèrent de la Judée en prononçant cette espèce de malédiction : *Puisque vous rejetez la parole du salut , et que vous vous jugez indignes de la vie éternelle , voilà que nous nous tournons vers les nations ; car le Seigneur nous l'a ainsi ordonné*⁴.

Il y auroit cent autres témoignages à produire les plus évidents , et qui nous marquent deux sortes de substitutions : substitutions générales , et substitutions particulières. Substitutions générales d'une nation à une autre nation. Les Gentils ont pris la place des Juifs : *Ceux qui étoient enveloppés des plus épaisses ténèbres , et assis à l'om-*

¹ Psalm. 61. — ² Matth., 21. — ³ Ibid., 40. — ⁴ Act., 13.

bre de la mort, ont vu s'élever sur eux le plus grand jour, et ont été éclairés de la plus brillante lumière¹; tandis que le peuple choisi de Dieu, que les enfants de la promesse sont tombés dans l'aveuglement le plus profond, et dans un abandonnement qui s'est perpétué de génération en génération, et d'où ils ne sont jamais revenus. Vengeance divine dont nous n'avons pas seulement la preuve dans cette nation réprouvée, mais ailleurs. On a vu des provinces, des royaumes, des empires, où la vraie Eglise de Jésus-Christ dominoit, et où la plus pure et la plus fervente catholicité formoit des milliers de Saints, perdre tout-à-coup la foi de leurs pères, et se précipiter dans tous les abîmes où l'esprit de mensonge les a conduits, pendant que cette même foi, proscrite et bannie, passoit au-delà des mers, et portoit le salut à des sauvages et à des infidèles. Voilà, dis-je, ce que l'on a vu, et de quoi nous avons encore devant les yeux les tristes monuments. Plaise au ciel de ne nous pas enlever un si riche talent, et que nous ne servions pas d'exemple à ceux qui viendront après nous, comme nous en servent ceux qui nous ont précédés. Le danger est plus à craindre et plus pressant que nous ne le croyons : puissions-nous y prendre garde ! Substitutions particulières, d'un homme à un autre homme. Dans l'ancienne loi, Jacob eut la bénédiction qui, par le droit d'aînesse, appartenoit à son frère Esaü : figure si familière à l'apôtre saint Paul, et qu'il met si souvent en œuvre. Dans la loi nouvelle, saint Mathias succéda à Judas, déchu de l'apostolat; entre quarante martyrs sur le point de consommer leur sacrifice, un fut vaincu et manqua de constance; mais dans le moment même un autre fit le quarantième, et emporta la couronne. Ce n'est pas pour une fois que des solitaires, que des pénitents, que des Justes se sont pervertis, et qu'en même temps des mondains, des pécheurs scandaleux, des impies ont été touchés, ont ouvert les yeux, non-seulement sont revenus à Dieu, mais se sont élevés à la plus haute sainteté. On est encore quelquefois témoin de certaines chutes qui étonnent, et d'autre part on entend aussi parler de certaines conversions qui ne paroissent pas moins surprenantes. Chacun en juge selon sa pensée, et chacun prétend en connoître les véritables causes; mais si nous pouvions approfondir les secrets de Dieu, nous trouverions souvent que cela s'est fait par un transport de grâces que celui-là a rejetées, et dont celui-ci a profité.

Quoi qu'il en soit, n'oublions jamais l'avis que donnoit saint Paul aux Romains, de ne se laisser point enfler des dons qu'ils avoient reçus, mais de se tenir toujours dans une crainte humble et salutaire. Si nous pouvons croire avec quelque confiance que nous mar-

¹ *Isai.*, 9.

chons dans le chemin du salut et de la perfection chrétienne, humiliions-nous à la vue de tant d'autres qui, après y avoir passé de longues années, et y avoir fait incomparablement plus de progrès que nous, ont eu le malheur d'en sortir, et de s'engager dans la voie de perdition, où ils ont péri. Et si nous voyons un pécheur plongé dans toutes les abominations du vice et du libertinage, ne pensons point avoir droit de le mépriser; mais humiliions-nous encore à la vue de tant d'autres aussi corrompus, et pour ainsi dire aussi perdus que lui, qui ont eu le bonheur de se reconnoître, de se relever, d'acquérir, par la ferveur de leur pénitence, un fonds de mérites que nous n'avons pas, et de parvenir dans le ciel à un point de gloire où nous ne pouvons guère espérer d'atteindre. Voilà le grand sentiment que nous avons à prendre, et dont nous ne devons point nous départir. Mais avançons.

II. Mystère qui, tout rigoureux qu'il paroît, et qu'il est en effet, ne s'accomplit néanmoins que selon les lois de la plus droite justice, et que par le jugement de Dieu le plus équitable. Quand dans une cour on voit la décadence d'un grand que le prince éloigne de sa personne, qu'il bannit de sa présence, qu'il dégrade de tous les titres d'honneur qui l'illustroient et le distinguoient, ce renversement de fortune, cette disgrâce répand dans les cœurs une terreur secrète. On se regarde l'un et l'autre; et, dans la surprise où l'on se trouve, on mesure toutes ses paroles, et l'on n'ose d'abord s'expliquer. Mais si l'on apprend ensuite les justes sujets qu'a eus le maître de frapper de son indignation ce favori, ce courtisan, et de retirer de lui ses dons, on revient alors de l'étonnement où l'on étoit, on impute à la personne son propre malheur, et l'on traite la conduite du prince, non point de sévérité, mais de punition légitime et raisonnable.

Image parfaite de ce qui se passe entre Dieu et l'homme. Quand on nous dit que Dieu délaisse une âme, et qu'il ne lui donne plus, comme autrefois, ses soins paternels; qu'il ne fait plus descendre sur cette terre stérile et déserte, ni la rosée du ciel pour l'amollir, ni les rayons du soleil pour l'éclairer; qu'il n'y croît plus que des ronces et des épines: quand nous entendons cette affreuse malédiction que Dieu lance contre son peuple: *Vous ne serez plus mon peuple, et je ne serai plus votre Dieu*¹; quand nous lisons au livre des Rois cette triste parole de Samuel à Saül, *Le Seigneur vous a renoncé*², et que là même nous voyons comment l'esprit de Dieu sort de ce prince malheureux, et va susciter David pour occuper le trône d'Israël; quand nous pensons à cette menace prononcée par le Fils de Dieu: *Plusieurs viendront de l'orient et de l'occident, et, tout étrangers*

¹ Osée. 1. — ² 1 Rois., 15.

qu'ils sont , *ils auront place au festin avec Abraham , Isaac et Jacob , dans le royaume des cieux ; mais les enfants du royaume seront jetés dehors dans les ténèbres* ¹ ; et quand enfin tout cela se vérifie à nos yeux , c'est-à-dire quand nous sommes témoins de la corruption et du débordement de mœurs où se sont précipités des gens dont la vie , il y a quelques années , étoit très-régulière , très-chrétienne , très-édifiante , et que nous faisons cette réflexion qu'il a fallu , pour en venir à de telles extrémités , qu'ils aient été étrangement abandonnés de Dieu , ces idées nous effraient. Nous nous figurons Dieu comme un juge formidable , nous tremblons sous sa main toute-puissante , nous adorons ses jugements ; mais autant que nous les révèrons , autant nous les redoutons. On ne peut disconvenir qu'ils ne soient à craindre , et il est bon même que nous soyons touchés de cette crainte salutaire dont le Prophète royal souhaitoit d'être pénétré jusque dans la moelle de ses os. Mais après tout nous avons d'ailleurs de quoi nous rassurer ; et voici comment. Car , suivant les principes de la religion , cette soustraction de grâces ne vient pas de Dieu primitivement , pour m'exprimer de la sorte , mais de nous-mêmes. Que veut dire cela ? c'est que Dieu ne soustrait à l'homme la grâce qu'après que l'homme , par sa résistance , s'en est rendu formellement indigne ; c'est que Dieu ne cesse de communiquer à l'homme son esprit qu'après que l'homme , par une obstination volontaire et libre , lui a fermé l'entrée de son cœur ; c'est que Dieu n'abandonne l'homme , et ne le retranche du nombre des Justes , qu'après que l'homme a lui-même abandonné Dieu , et qu'il s'est livré à son sens réprouvé et aux ennemis de son salut.

Il ne tenoit qu'à cet homme d'écouter la voix de Dieu , de suivre la grâce de Dieu , d'être fidèle aux inspirations de l'esprit de Dieu , de demeurer , avec l'assistance d'en haut , inviolablement attaché à Dieu : et Dieu alors l'eût toujours soutenu , lui eût toujours été présent par une protection constante , lui eût toujours fourni de nouveaux secours ; car ne plaise au ciel que jamais nous donnions dans cette erreur si hautement condamnée par l'Eglise , savoir : qu'il y ait des Justes que Dieu laisse manquer de grâces nécessaires , lors même qu'ils veulent agir , et qu'ils s'efforcent d'obéir à ses divines volontés , selon l'état et le pouvoir actuel où ils se trouvent ! Si donc Dieu interrompt , à notre égard , le cours de sa providence spirituelle , et laisse tarir pour nous les sources du salut , nous n'en pouvons accuser que nous-mêmes. Il a abandonné les Juifs ; mais n'avoit-il pas auparavant recherché mille fois cette ingrate nation , et n'avoit-il pas employé mille moyens pour vaincre leur opiniâtreté , et pour amollir la dureté de

¹ *Matth.*, 8.

leur cœur? *Jérusalem, Jérusalem, toi qui verses le sang des prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme sous mes ailes, et tu ne l'as pas voulu! Voilà que votre maison va être déserte*¹. Sans insister sur bien d'autres exemples assez connus, quoique éloignés de nous, il abandonne tous les jours une infinité de pécheurs; mais si nous pouvions pénétrer dans le secret de leurs âmes, nous verrions combien, avant que d'en venir là, il fait d'efforts pour les attirer à lui et pour les gagner: *Je vous ai appelés, et vous vous êtes rendus sourds à ma parole; je vous ai tendu les bras, et vous avez négligé de vous rendre à mes invitations; vous avez méprisé mes conseils, et vous n'avez tenu nul compte de mes avertissements ni de mes menaces: c'est pourquoi je vous méprise moi-même*². Or qu'y a-t-il en cela de la part de Dieu que de raisonnable? La conséquence que nous en devons tirer, c'est de prendre bien garde à nous, de redoubler chaque jour notre attention, de conserver chèrement le don de Dieu, si nous l'avons; de ne nous mettre jamais au hasard de perdre un talent si précieux; de nous souvenir que nous le portons dans des vases très-fragiles, et que c'est néanmoins toute notre richesse et tout notre salut. Allons encore plus loin, et achevons.

III. Mystère où Dieu fait tellement éclater la sévérité de sa justice, qu'il nous découvre en même temps tous les trésors de sa miséricorde, et les ressources inépuisables de sa providence. Car (je l'ai déjà dit, et c'est à quoi nous devons faire présentement une réflexion toute nouvelle), il n'en est pas de notre Dieu comme de ces maîtres intéressés qui reprennent leurs dons pour les avoir et pour les garder. Ce qu'il enlève d'une part, il le rend de l'autre; mais à qui le rend-il? à ceux que sa miséricorde choisit pour faire valoir ce que d'autres possédoient inutilement, et ce qu'ils dissipoient. De sorte que les dons de Dieu, si je l'ose dire ainsi, ne font que changer de mains. Substitution où nous ne pouvons assez admirer, ni les adorables conseils de sa sagesse, ni les soins paternels de son amour. Et d'abord, c'est par de telles substitutions qu'il remplit le nombre de ses élus; car il veut que ce nombre soit complet: *Et faudra-t-il donc*, disoit l'Apôtre, *parce que quelques-uns ont été incrédules, que par leur obstination la parole de Dieu demeure sans effet*³? Faudra-t-il que les favorables desseins qu'il a plu à son infinie bonté de former sur le salut des hommes soient arrêtés et renversés? non, sans doute: mais au défaut de l'un, il appellera l'autre; l'étranger deviendra l'héritier, et l'esclave succédera au fils, lequel étoit né libre. Quand le père de famille apprend que ceux qu'il avoit invités à son festin ont refusé d'y

¹ *Luc.*, 23. — ² *Prov.*, 1. — ³ *Rom.*, 3.

venir, il ne veut pas pour cela que tous les apprêts qu'il a faits soient perdus ; mais il ordonne sur l'heure, à son serviteur, d'aller dans toutes les rues de la ville, et de lui amener les pauvres, les paralytiques, les aveugles, les boiteux ; et quand, malgré tout ce qu'on a pu ramasser de monde, on lui rapporte encore qu'il y a des places qui restent, il donne un nouvel ordre qu'on cherche hors de la ville, dans les chemins et le long des haies, et qu'on presse les gens d'entrer : pourquoi ? *afin*, dit-il, *que ma maison se remplisse*¹. C'est ainsi que les anges rebelles ayant laissé, par leur chute, comme un grand vide dans le ciel, Dieu leur a substitué les hommes, ne voulant pas que la damnation de ces esprits réprouvés interrompît le cours de ses largesses, ni qu'elle mît des bornes à sa miséricorde. Or ce qui est vrai des anges à l'égard des hommes, l'est pareillement d'un homme à l'égard d'un autre homme.

De plus, c'est par ces mêmes substitutions que Dieu tourne le mal à bien, et que le péché sert au salut des pécheurs et à leur sanctification. Ce pécheur abusoit de telle grâce, et Dieu l'a transportée à cet autre aussi pécheur, peut-être même plus pécheur que lui, mais qui, dans l'heureux moment où la grâce vient tout de nouveau le solliciter, cède enfin à l'attrait, et le suit, se reconnoît, se convertit, comble de consolation toutes les personnes qui s'intéressent à son salut. Cet olivier sauvage, enté sur l'olivier franc dont les branches ont été rompues, produit des fruits au centuple, et d'excellents fruits. Ce pénitent efface tout le passé par la ferveur de sa pénitence ; il s'avance, il se perfectionne, il se fait un saint : voilà l'œuvre du Seigneur, voilà le miracle de sa droite, voilà ce qui répand l'édification sur la terre, et la joie dans toute la cour céleste. Ajoutez que souvent dans ces substitutions la perte d'un petit nombre de pécheurs est plus que suffisamment, et même plus qu'abondamment compensée par le grand nombre des autres que Dieu prend de là occasion de sauver. Qu'étoit-ce que le peuple juif, en comparaison de toutes les nations du monde ? Or parce que cette petite contrée n'a pas reçu la loi évangélique, à quelles nations et en quels lieux les apôtres ne l'ont-ils pas prêchée ? ils se sont dispersés dans le monde entier ; ils y ont fait retentir le nom de Jésus-Christ ; ils y ont procuré le salut d'une multitude innombrable d'élus. Maison d'Israël, ouvre les yeux, et vois en quelle solitude tu es restée ; il n'y a plus pour toi ni temple, ni autel, ni prophète : mais du levant au couchant, du midi au septentrion, que de prédicateurs ont été envoyés, que de ministres ont été consacrés, que d'autels ont été érigés, que de temples ont été construits en l'honneur du Dieu immortel ! Quelle moisson, quelle

¹ Luc., 5.

récolte , que tant d'âmes qui l'ont connu , qui l'ont glorifié , qui se sont dévouées à lui et à son Fils unique , leur Messie et leur Sauveur ! tant il est vrai , et tant le Prophète a eu sujet de dire , que *les miséricordes du Seigneur sont au-dessus de ses jugements* ¹.

Mais ce n'est pas encore tout , il me semble que dans les substitutions dont je parle , et dont je tâche , autant qu'il m'est permis , de développer le profond mystère , je découvre quelques traits de la miséricorde divine à l'égard même du pécheur que Dieu prive de certaines grâces , pour les répandre ailleurs. Car ces grâces , par l'abus que ce pécheur en faisoit , ne servoient qu'à le rendre plus criminel et plus redevable à la justice de Dieu ; si bien que , dans un sens , il vaut mieux pour lui de ne les point avoir , que de les tourner à sa ruine et à sa condamnation. Donnons à Dieu la gloire qui lui est due , reconnoissons en toutes choses la droiture et la sainteté de ses voies. Si , dans la vue des dérèglements de notre vie , nous craignons qu'il ne nous ait abandonnés , ne nous abandonnons point nous-mêmes ; c'est-à-dire ne nous persuadons point qu'il n'y ait plus de retour à espérer , ni de Dieu à nous , ni de nous à Dieu. Tant que nous vivons en ce monde , il y a toujours un fonds de grâces dont nous pouvons user. Avec ce fonds de grâces , tout petit qu'il est , nous pouvons gémir , prier , réclamer la bonté divine ; et pourquoi le Seigneur ne nous écouterait-il pas ? Heureux le fidèle qui met toute son étude et son application à se pourvoir pour le salut ; qui ne peut souffrir sur cela le moindre déchet ; qui , bien loin de se laisser ravir ce qu'il possède , le fait croître chaque jour , et ajoute mérites sur mérites ! Il doit souhaiter le salut de tous les hommes , il le doit demander à Dieu , et c'est ce que la charité nous inspire ; mais avant le salut des autres , il doit demander le sien , et le souhaiter par préférence : car , en matière de salut , voilà le premier objet de notre charité.

Ah ! quel sera le mortel dépit , quelle sera la consternation de tant de réprouvés au jugement de Dieu , quand il leur montrera les places qu'il leur destinoit , et dont ils seront éternellement exclus ! quand , dis-je , un ecclésiastique verra en sa place un laïque ; quand un religieux verra en sa place un homme du siècle ; quand un chrétien verra en sa place un infidèle ! Nous sommes si jaloux de garder chacun nos droits et nos rangs dans le monde ; soyons-le mille fois encore plus de les pouvoir garder un jour dans le ciel.

PETIT NOMBRE DES ÉLUS ; DE QUELLE MANIÈRE IL FAUT L'ENTENDRE ,
ET LE FRUIT QU'ON PEUT RETIRER DE CETTE CONSIDÉRATION.

Il est constant que le nombre des élus sera le plus petit , et qu'il y

¹ Ps 144.

aura incomparablement plus de réprouvés. Or c'est une question que font les prédicateurs ; savoir, s'il est à propos d'expliquer aux peuples cette vérité, et de la traiter dans la chaire, parce qu'elle est capable de troubler les âmes, et de les jeter dans le découragement. J'aimerois autant qu'on me demandât s'il est bon d'expliquer aux peuples l'Évangile, et de le prêcher dans la chaire. Hé ! qu'y a-t-il en effet de plus marqué dans l'Évangile, que ce petit nombre des élus ? qu'y a-t-il que le Sauveur du monde, dans ses divines instructions, nous ait déclaré plus authentiquement, nous ait répété plus souvent, nous ait fait plus formellement et plus clairement entendre ? *Beaucoup sont appelés, mais peu sont élus* ¹ : c'est ainsi qu'il conclut quelques-unes de ses paraboles : *Le chemin qui mène à la perdition est large et spacieux, dit-il ailleurs : le grand nombre va là. Mais que la voie qui conduit à la vie est étroite ! il y en a peu qui y marchent. Faites effort pour y entrer* ². Est-il rien de plus précis que ces paroles ? Voilà ce que le Fils de Dieu enseignoit publiquement ; voilà, ce qu'il inculquoit à ses disciples, ce qu'il représentoit sous différentes figures, qu'il seroit trop long de rapporter. Sommes-nous mieux instruit que lui de ce qu'il convient ou ne convient pas d'annoncer aux fidèles ? Prêchons l'Évangile, et prêchons-le sans en rien retrancher ni en rien adoucir ; prêchons-le dans toute son étendue, dans toute sa pureté, dans toute sa sévérité, dans toute sa force. Malheur à quiconque s'en scandalisera ! il portera lui-même, et lui seul, la peine de son scandale.

On dit : Ce petit nombre d'élus, cette vérité fait trembler ; mais aussi l'apôtre veut-il que nous opérions notre salut avec crainte et avec tremblement. On dit : C'est une matière qui trouble les consciences ; mais aussi est-il bon de les troubler quelquefois, et il vaut mieux les réveiller en les troublant, que de les laisser s'endormir dans un repos oisif et trompeur. Enfin, dit-on, l'idée d'un si petit nombre d'élus décourage et désespère : oui, cette idée peut décourager et peut même désespérer quand elle est mal conçue, quand elle est mal proposée, quand elle est portée trop loin, et surtout quand elle est établie sur de faux principes et sur des opinions erronées. Mais qu'on la conçoive selon la vérité de la chose ; qu'on la propose telle qu'elle est dans son fond, et non point telle que nous l'imaginons ; qu'on la renferme en de justes bornes, hors desquelles un zèle outré et une sévérité mal réglée peuvent la porter ; qu'on l'établisse sur de bons principes, sur des maximes constantes, sur des vérités connues dans le christianisme : bien loin alors qu'elle jette dans le découragement, rien n'est plus capable de nous émouvoir, de nous exciter, d'allumer toute notre ardeur, et de nous engager à faire les derniers

¹ *Matth., 2.* — ² *Ibid., 7.*

efforts pour assurer notre salut , et pour avoir place parmi la troupe bienheureuse des prédestinés. Il s'agit donc présentement de voir comment ce sujet doit être touché , quels écueils il y faut éviter , et selon quels principes il y faut raisonner , afin de le rendre utile et profitable.

Je l'avoue d'abord , et je m'en suis assez expliqué ailleurs , il y a certaines doctrines suivant lesquelles on ne peut prêcher le petit nombre des élus sans ruiner l'espérance chrétienne , et sans mettre ses auditeurs au désespoir. Par exemple , dire qu'il y aura peu d'élus , parce que Dieu ne veut pas le salut de tous les hommes ; parce que Jésus-Christ , Fils de Dieu , n'a pas répandu son sang ni offert sa mort pour le salut de tous les hommes ; parce qu'il ne donne pas sa grâce , ni ne fournit pas les moyens de salut à tous les hommes ; parce qu'il réserve à quelques - uns ses bénédictions , qu'il épanche sur eux avec profusion toutes ses richesses et toutes ses miséricordes , tandis qu'il laisse tomber sur les autres toute la malédiction attachée à ce péché d'origine qu'ils ont apporté en naissant : je le sais , encore une fois , et j'en conviens , débiter dans une chaire chrétienne de pareilles propositions , et s'appuyer sur de semblables preuves pour conclure précisément de là que très - peu entreront dans l'héritage céleste et parviendront à la vie éternelle , c'est scandaliser tout un auditoire , et ralentir toute sa ferveur , en renversant toutes ses prétentions au royaume de Dieu. Chacun dira ce que les apôtres dirent au Sauveur du monde , et le dira avec bien plus de sujet qu'eux : *Si cela est de la sorte , qui est - ce qui pourra être sauvé* ¹ ? Aussi l'Eglise a-t-elle foudroyé de si pernicieuses erreurs , et a-t-elle cru devoir prévenir par ses anathèmes de si funestes conséquences.

Pour ne pas donner dans ces extrémités , et pour prendre le point juste où l'on doit s'en tenir , si j'entreprendois de faire un discours sur le petit nombre des élus , voici , ce me semble , quel en devrait être le fond. Je poserois avant toutes choses les principes suivants :

1. Que nous avons tous droit d'espérer que nous serons du nombre des élus. Droit fondé sur la bonté et sur la miséricorde de Dieu , qui nous aime tous comme son ouvrage , et dont la providence prend soin de tous les êtres que sa puissance a créés ; droit fondé sur les promesses de Dieu , qui nous regardent tous , surtout comme chrétiens : car c'est à nous , aussi bien qu'aux fidèles de Corinthe , que saint Paul disoit : *Ayant donc , mes très - chers frères , de telles promesses de la part du Seigneur , purifions - nous de toute souillure , et achevons de nous sanctifier dans la crainte de Dieu* ². Droit fondé sur les mérites infinis de Jésus-Christ , auxquels nous participons tous , et en verta

¹ *Matth.*, 19. — ² *Cor.*, 12

desquels nous pouvons et nous devons tous le reconnoître comme notre Sauveur ; droit fondé sur la grâce de notre adoption , puisque nous tous qui avons été baptisés en Jésus-Christ , *nous avons acquis un pouvoir spécial de devenir enfants de Dieu*¹. Or tous les enfants ont droit à l'héritage du père , et par conséquent , en qualité d'enfants de Dieu , nous avons tous droit à l'héritage de Dieu.

2. Que non-seulement nous sommes tous en droit , mais dans une obligation indispensable d'espérer que nous serons du nombre des élus. Comment cela ? c'est que Dieu nous commande à tous d'espérer en lui , de même qu'il nous commande à tous de croire en lui et de l'aimer. L'espérance en Dieu est donc pour nous d'une obligation aussi étroite que la foi et que l'amour de Dieu. Or être obligé d'espérer en Dieu , c'est être obligé d'espérer le royaume de Dieu , la possession éternelle de Dieu , la gloire et le bonheur des élus de Dieu ; de sorte qu'il ne nous est jamais permis , tant que nous vivons sur la terre , de nous entretenir volontairement dans la pensée et la créance formelle que nous serons du nombre des réprouvés : pourquoi ? parce que dès-lors nous ne pourrions plus pratiquer la vertu d'espérance , ni en accomplir le commandement.

3. Qu'il n'y a point même de pécheur qui ne doive conserver cette espérance , qui ne commette un nouveau péché quand il vient à perdre cette espérance , qui ne se rende coupable du péché le plus énorme , ou plutôt qui ne mette le comble à tous ses péchés , quand il renonce tout-à-fait à cette espérance , et qu'il l'abandonne. Car , comme je l'ai déjà fait remarquer , on peut être actuellement pécheur , et être un jour au nombre des élus : témoin saint Pierre , témoin saint Paul , témoin Madeleine. Ce n'est pas , à Dieu ne plaise , en demeurant toujours pécheur , mais en se convertissant. Or il n'y a point de pécheur dont Dieu ne veuille la conversion : *Ce n'est point la mort des pécheurs que je demande ; mais je veux qu'ils se convertissent et qu'ils vivent*². Il n'y a point de pécheur que Jésus-Christ ne soit venu chercher et racheter : *Lorsque nous étions encore pécheurs et ennemis de Dieu , nous avons été réconciliés par son Fils*³. Il n'y a point de pécheur qui ne doive réparer ses péchés par une vie pénitente : *Si vous ne faites pénitence , vous périrez tous*⁴. Donc tout cela étant essentiellement lié avec l'espérance en Dieu , il n'y a point de pécheur qui ne la doive toujours garder dans son cœur , quelque pécheur qu'il soit du reste , et en quelque abîme qu'il se trouve plongé.

Ces principes supposés comme autant de maximes incontestables , j'examinerois ensuite , non point s'il y aura peu d'élus , puisque Jésus-Christ nous l'a lui-même marqué expressément dans son Evan-

¹ Joan., 1. — ² Ezech., 33. — ³ Rom., 5. — ⁴ Luc., 14.

gile, mais pourquoi il y en aura peu ; et il ne me seroit pas difficile d'en donner la raison , savoir, qu'il y en a peu et fort peu qui marchent dans la voie du salut , et qui veulent y marcher. Je ne dis pas qu'il y en a peu qui puissent y marcher ; car une autre vérité fondamentale que j'établirais , c'est que nous le pouvons tous avec la grâce divine , qui ne nous est point pour cela refusée ; que tous , dis-je , nous pouvons , chacun dans notre état , accomplir ce qui nous est prescrit de la part de Dieu pour mériter la couronne et pour assurer notre salut. Sur quoi je reprendrais et je conclurais que si le nombre des élus sera petit , même dans le christianisme , c'est par la faute et la négligence du grand nombre des chrétiens ; que c'est par leur conduite toute mondaine , toute païenne , toute contraire à la loi qu'ils ont embrassée , et à la religion qu'ils professent.

De là, prenant l'Évangile et entrant dans le détail, je dirois : A qui est-ce que le salut est promis ? à ceux qui se font violence : *Depuis le temps de Jean-Baptiste jusques à présent, le royaume des cieux se prend par force, et ceux qui y emploient la force le ravissent*¹ ; à ceux qui se renoncent eux-mêmes , qui portent leur croix , qui la portent chaque jour et qui consentent à la porter : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix, qu'il la porte tous les jours, et qu'il me suive*² ; à ceux qui observent les commandements , surtout les deux commandements les plus essentiels, qui sont l'amour de Dieu et la charité du prochain : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, et votre prochain comme vous-même ; faites cela, et vous vivrez*³ ; à ceux qui travaillent pour Dieu , qui agissent selon Dieu , qui pratiquent les bonnes œuvres , et font en toutes choses la volonté de Dieu : *Ceux qui me disent, Seigneur, Seigneur, n'entreront pas tous dans le royaume des cieux ; mais celui qui fera la volonté de mon Père céleste, celui-là entrera dans le royaume des cieux*⁴ ; à ceux qui mortifient leurs passions , qui surmontent les tentations , qui s'éloignent des voies du monde et de ses scandales , qui se préservent du péché , qui se maintiennent dans l'ordre , dans la règle , dans l'innocence , ou qui se relèvent au moins par la pénitence , et y persévèrent jusqu'à la mort. Voilà le caractère des élus ; mais sans cela ce seroit immanquablement des réprouvés. Or y en a-t-il beaucoup , parmi les chrétiens mêmes , à qui ces caractères conviennent ? Là-dessus je renverrois à l'expérience : c'est la preuve la plus sensible et la plus convaincante. Sans juger mal de personne en particulier , ni damner personne , il suffit de jeter les yeux autour de nous , et de parcourir toutes les conditions du monde , pour voir combien il y en a peu qui fassent quelque chose pour gagner le ciel ; peu

¹ *Matth.*, 11. — ² *Ibid.*, 16. — ³ *Luc.*, 10. — ⁴ *Matth.*, 7.

qui sachent profiter des croix de la vie , et qui les reçoivent avec soumission ; peu qui donnent à Dieu ce qui lui est dû , qui l'aiment véritablement , qui le servent fidèlement , qui cherchent à lui plaire en accomplissant ses saintes volontés ; peu qui s'acquittent envers le prochain des devoirs de la charité , qui en aient dans le cœur les sentiments , et qui dans la pratique en exercent les œuvres ; peu qui veillent sur eux-mêmes , qui fuient les occasions dangereuses , qui combattent leurs passions , qui résistent à la tentation de l'intérêt , à la tentation de l'ambition , à la tentation du plaisir , à la tentation de la vengeance , à la tentation de l'envie , à toutes les autres , et qui ne tombent , en y succombant , dans mille péchés ; peu qui reviennent de leurs égarements , qui se dégagent de leurs habitudes vicieuses , qui fassent , après leurs désordres passés , une pénitence solide , efficace , durable. Et quel est aussi le langage ordinaire sur la corruption des mœurs ? ce ne sont point seulement les gens de bien , mais les plus libertins , qui en parlent hautement. N'entend-on pas dire sans cesse que tout est renversé dans le monde , que le dérèglement y est général , qu'il n'y a ni âge , ni sexe , ni état , qui en soit exempt ; qu'on ne trouve presque nulle part ni religion , ni crainte de Dieu , ni probité , ni droiture , ni bonne foi , ni justice , ni charité , ni honnêteté , ni pudeur ; que ce n'est partout , ou presque partout , que libertinage , que dissolution , que mensonge , que tromperies , qu'envie de s'agrandir et de dominer , qu'avarice , qu'usure , que concussions , que médisances , qu'un monstrueux assemblage de toutes les iniquités ? Voilà comment on nous représente le monde , voilà quelle peinture on en fait , et comment on s'en explique. Or , parler de la sorte , n'est-ce pas rendre un témoignage évident du petit nombre des élus ?

Et si l'on se retranchoit à me dire que c'est la mort , après tout , qui décide du sort éternel des hommes , que ce n'est ni du commencement , ni même du cours de la vie que dépend absolument le salut , mais de la fin , et que tout consiste à mourir dans des dispositions chrétiennes : il est vrai , répondrais-je ; mais on ne peut guère espérer de mourir dans ces dispositions chrétiennes , qu'après y avoir vécu ; et puisqu'il y en a très-peu qui y vivent , je concludrais qu'il y en a très-peu qui y meurent. Car il me seroit aisé de détruire la fausse opinion des mondains , qui se persuadent que , pour bien finir et pour mourir chrétiennement , il n'est question que de recevoir dans l'extrémité de la maladie les derniers sacrements de l'Eglise , et de donner certains signes de repentir. Ah ! qu'il y a là-dessus d'illusions ! A peine oserois-je déclarer tout ce que j'en pense.

Non , certes , il ne s'agit point seulement de les recevoir , ces sacrements si saints en eux-mêmes et si salutaires , mais il faut les rece-

voir saintement , c'est-à-dire qu'il faut les recevoir avec une véritable conversion de cœur, et voilà le point de la difficulté. Je n'entreprendrois pas d'approfondir ce terrible mystère, et j'en laisserois à Dieu le jugement. Mais , du reste , n'ignorant pas à quoi se réduisent la plupart de ces conversions de la mort , de ces conversions précipitées, de ces conversions commencées, exécutées, consommées dans l'espace de quelques moments où l'on ne connoît plus guère ce que l'on fait ; de ces conversions , qui seroient autant de miracles, si c'étoient de bonnes et de vraies conversions ; et sachant combien il y entre souvent de politique , de sagesse mondaine , de cérémonie, de respect humain , de complaisance pour des amis ou des parents , de crainte servile et toute naturelle, de demi-christianisme , je m'entendrois au sentiment de saint Augustin, ou plutôt à celui de tous les Pères, et je dirois en général qu'*il est bien à craindre que la pénitence d'un mourant qui n'est pénitent qu'à la mort ne meure avec lui, et que ce ne soit une pénitence réprouvée.* A ce nombre presque infini de faux pénitents à la mort , j'ajouterois encore le nombre très-considérable de tant d'autres que la mort surprend , qu'elle enlève tout d'un coup, qui meurent sans sacrements , sans secours , sans connoissance , sans aucune vue ni aucun sentiment de Dieu. Et de tout cela, je viendrois , sans hésiter, après le Sauveur du monde, à cette affreuse conséquence : *Beaucoup d'appelés et peu d'élus* ¹.

Cette importante matière , traitée de la sorte , ne doit produire aucun mauvais effet , et en peut produire de très-bons. Elle ne doit désespérer personne , puisqu'il n'y a personne qui ne puisse être du petit nombre des élus. Je dis plus , et quand il y en auroit quelques-uns que ce sujet désespérât , qui sont-ils ? ceux qui ne veulent pas bien leur salut , ceux qui ne sont pas déterminés , comme il le faut être , à tout entreprendre et à tout faire pour leur salut , ceux qui prétendent concilier ensemble et accorder une vie molle, sensuelle , commode, et le salut ; une vie sans œuvres , sans gêne , sans pénitence, et le salut ; l'amour du monde et le salut ; les passions, les inclinations naturelles, et le salut ; ceux qui cherchent à élargir, autant qu'ils peuvent , le chemin du salut, et qui ne sauroient souffrir qu'on le leur proposât aussi étroit qu'il l'est, parce qu'ils ne sauroient se résoudre à tenir une route si difficile. Ceux-là , j'en conviens à l'exemple de ce jeune homme qui vint consulter le Fils de Dieu, s'en retourneront tout tristes et tout abattus : mais cette tristesse , cet abattement , ils ne pourront l'attribuer qu'à eux-mêmes , qu'à leur foiblesse volontaire, qu'à leur lâcheté : et, tout bien examiné , il vaudroit mieux , si je l'ose dire , les désespérer ainsi pour quelque temps , que de les laisser dans leur aveuglement et leurs

¹ Matth., 22.

fausses préventions sur l'affaire la plus essentielle, qui est le salut.

Quoi qu'il en soit, tout auditeur sage et chrétien profitera de cette pensée du petit nombre des élus, et, saisi d'une juste frayeur, il apprendra : 1° à redoubler sa vigilance, et à se prémunir plus que jamais contre tous les dangers où peut l'exposer le commerce de la vie; 2° à ne pas demeurer un seul jour dans l'état du péché mortel, s'il lui arrive quelquefois d'y tomber, mais à courir incessamment au remède et à se relever par un prompt retour; 3° à se séparer de la multitude, et par conséquent du monde, à s'en séparer, dis-je, sinon d'effet, car tous ne le peuvent pas, au moins d'esprit, de cœur, de maximes, de sentiments, de pratiques; 4° à suivre le petit nombre des chrétiens vraiment chrétiens, c'est-à-dire des chrétiens réglés dans toute leur conduite, fidèles à tous leurs devoirs, assidus au service de Dieu, charitables envers le prochain, soigneux de se perfectionner et de s'avancer par un continuel exercice des vertus, dégagés de tout intérêt humain, de toute ambition, de tout attachement profane, de tout ressentiment, de toute fraude, de toute injustice, de tout ce qui peut blesser la conscience et la corrompre; 5° à prendre résolument et généreusement la voie étroite, puisque c'est l'unique voie que Jésus-Christ est venu nous enseigner; à s'efforcer, selon la parole du même Sauveur, et à se roidir contre tous les obstacles, soit du dedans, soit du dehors, contre le penchant de la nature, contre l'empire des sens, contre le torrent de la coutume, contre l'attrait des compagnies, contre les impressions de l'exemple, contre les discours et les jugements du public, n'ayant en vue que de se sauver, ne voulant que cela, ne cherchant que cela, n'étant en peine que de cela; 6° enfin, à réclamer sans cesse la grâce du ciel, à recommander sans cesse son âme à Dieu, et à lui faire chaque jour l'excellente prière de Salomon : *Dieu de miséricorde, Seigneur, donnez-moi la vraie sagesse*, qui est la science du salut, *et ne me rejetez jamais du nombre de vos enfants* ¹, qui sont vos élus. Oui, mon Dieu, souvenez-vous de mon âme, souvenez-vous du sang qu'elle a coûté. Elle vous doit être précieuse par-là. Sauvez-la, Seigneur, ne la perdez pas, ou ne permettez pas que je la perde moi-même : car si jamais elle étoit perdue, c'est de moi-même que viendrait sa perte. Je la mets, mon Dieu, sous votre protection toute-puissante, mais en même temps je veux, à quelque prix que ce soit, la conserver : je redoublerai pour cela tous mes efforts, je n'y épargnerai rien. Telle est ma résolution, Seigneur; et puisque c'est vous qui me l'inspirez, c'est par vous que je l'accomplirai.

Heureux le prédicateur qui renvoie ses auditeurs en de si saintes

¹ Sap., 9.

dispositions ! Son travail est bien employé , et tout sujet qui fait naître de pareils sentiments ne peut être que très-solide et très-utile.

PENSÉES DIVERSES SUR LE SALUT.

J'entends dire assez communément dans le monde , au sujet d'un homme qui , après avoir passé toute sa vie dans les affaires humaines , quitte une charge , se démet d'un emploi et se retire : *Il n'a plus rien maintenant qui l'occupe ; il va penser à son salut.* Il y va penser ? Hé quoi ! il n'y a donc point encore pensé ? il a donc attendu jusqu'à présent à y penser ? il a donc vécu depuis tant d'années dans un danger continuel de mourir sans avoir pris soin d'y penser ? le salut étoit donc pour lui une de ces affaires auxquelles on ne pense que lorsqu'il ne reste plus rien autre chose à quoi penser ? Quel aveuglement ! quel renversement !

Il fera bien néanmoins d'y penser ; car il vaut mieux , après tout , y penser tard , que de n'y penser jamais : mais en y pensant , qu'il commence par se confondre devant Dieu de n'y avoir pas pensé plus tôt. Qu'il tienne pour perdu le temps où il n'y a pas pensé , l'eût-il employé dans les plus grands ministères , et eût-il paru dans le plus grand éclat. Qu'il comprenne que si les autres affaires ont leur temps particulier , l'affaire du salut est de tous les temps , et que tout âge est mûr pour le ciel. Qu'il admire la patience de Dieu , qui ne s'est point lassée de ses retardements. Surtout qu'il agisse désormais , qu'il redouble le pas , et qu'il se souvienne que *la nuit approche* ¹ , et que plus le jour baisse , plus il doit hâter sa marche. Ce ne sera pas en vain : le Juste dont parle le Sage , dans l'étroit espace d'une première jeunesse , *fournit une ample carrière et anticipe un long avenir* ² : pourquoi le mondain revenu du monde , en reprenant la voie du salut , quoique dans une vieillesse déjà avancée , ne pourroit-il pas , selon le même sens , rappeler tout le chemin qu'il n'a pas fait ?

Il est de la foi que nous ne serons jamais damnés que pour n'avoir pas voulu notre salut , et que pour ne l'avoir pas voulu de la manière dont nous pouvions le vouloir ; tellement que Dieu aura le plus juste sujet de nous reprocher ce défaut de volonté , et d'en faire contre nous un titre de condamnation. N'est-ce pas , en effet , se rendre digne de toutes les vengeances divines , que de perdre un si grand bien , lorsqu'il n'y a qu'à le vouloir pour se l'assurer ? Mais est-il donc possible qu'il y ait un homme assez ennemi de lui-même et assez perdu de sens , pour ne vouloir pas être sauvé ? Il est vrai , nous voulons être sauvés , mais nous ne voulons pas nous sauver. Or

¹ Joan., 9. — ² Sapien., 4.

Dieu , qui veut notre salut , et qui nous ordonne de le vouloir , ne veut pas simplement que par sa grâce nous soyons sauvés , mais qu'avec sa grâce nous nous sauvions.

Fausse ressource du mondain : *Dieu ne m'a pas fait pour me damner*. Non sans doute ; mais aussi Dieu ne vous a pas fait pour l'offenser. Vous renverserez toutes ses vues : de quoi vous plaignez-vous , s'il change à votre égard tout l'ordre de sa providence ? Quoi qu'il ne vous ait pas fait pour l'offenser , vous l'offensez ; ne vous étonnez plus que, quoiqu'il ne vous ait pas fait pour vous damner, il vous damne.

Ce n'est point un paradoxe , mais une vérité certaine , que nous n'avons point , après Dieu , d'ennemi plus à craindre que nous-mêmes : comment cela ? parce que nul ennemi , quel qu'il soit , ne nous peut faire autant de mal , ni causer autant de dommage , que nous le pouvons nous-mêmes. Que toutes les puissances des ténèbres se liguent contre moi , que tous les potentats de la terre conjurent ma ruine , ils pourront me ravir mes biens , ils pourront tourmenter mon corps , ils pourront m'enlever la vie , et là-dessus je ne serai pas en état de leur résister ; mais jamais ils ne m'enlèveront malgré moi ce que j'ai de plus précieux , qui est mon âme. Ils auront beau s'armer, m'attaquer, fondre sur moi de toutes parts et m'accabler , je la conserverai , si je veux : et , indépendamment de toutes leurs violences , aidé du secours de Dieu , je la sauverai. Car il n'y a que moi qui puisse la perdre ; d'où il s'ensuit que je suis donc plus redoutable pour moi que tout le reste du monde , puisqu'il ne tient qu'à moi de donner la mort à mon âme , et de l'exclure du royaume de Dieu.

D'autant plus redoutable que je me suis toujours présent à moi-même , parce que je me porte partout moi-même , et avec moi toutes mes passions , toutes mes convoitises , toutes mes habitudes et mes mauvaises inclinations. Aussi , quand je demande à Dieu qu'il me défende de mes ennemis , je lui demande , ou je dois surtout lui demander , qu'il me défende de moi-même. Et de ma part , pour me mettre moi-même en défense , autant qu'il m'est possible , je dois me comporter envers moi comme je me comporterois envers un ennemi que j'aurois sans cesse à mes côtés , et dont je ne détournerois jamais la vue ; dont j'observerois jusqu'aux moindres mouvements ; sur qui je tâcherois de prendre toujours l'avantage , sachant qu'il n'attend que le moment de me frapper d'un coup mortel. *Celui qui hait son âme dans la vie présente* , disoit en ce sens le Fils de Dieu , *la gardera pour la vie éternelle*¹. Triste , mais salutaire condition de

¹ Joan., 12.

l'homme, d'être ainsi obligé de se tourner contre soi-même, et de ne pouvoir se sauver que par une guerre perpétuelle avec soi-même, que par la haine de soi-même!

Nous disons quelquefois à Dieu, dans l'ardeur de la prière : *Seigneur, ayez pitié de mon âme*. Les plus grands pécheurs le disent à certains moments où les pensées et les sentiments de la religion se réveillent dans eux, et où ils voient le danger et l'horreur de leur état : Ah ! Seigneur, ayez pitié de mon âme. Mais Dieu, par la parole du Saint-Esprit et par la bouche du Sage, nous répond : *Ayez-en pitié vous-même de cette âme que j'ai confiée à vos soins, et qui est votre âme*¹. Je l'ai formée à mon image, je l'ai rachetée de mon sang, je l'ai enrichie des dons de ma grâce, je l'ai appelée à ma gloire, je veux la sauver; et si elle s'écarte de mes voies, des voies de ce salut éternel que je lui ai proposé comme sa fin dernière et le terme de ses espérances, je n'omets rien pour la ramener de ses égarements, pour la relever de ses chutes, pour la purifier de ses taches, pour la guérir de ses blessures, pour la ressusciter par la pénitence, et pour lui rendre la vie. N'est-ce pas là l'aimer? n'est-ce pas en avoir pitié? Mais vous, vous la défigurez, vous la profanez, vous la sacrifiez à vos passions, vous la perdez, et tout cela par le péché. N'est-ce donc pas à vous-même qu'on doit dire : *Ayez pitié de votre âme*. Ayez-en pitié d'autant plus que c'est la vôtre. Quand ce seroit l'âme d'un étranger, l'âme d'un infidèle et d'un païen, l'âme de votre ennemi, vous devriez être sensible à sa perte, et vous souvenir que c'est une âme pour qui Jésus-Christ est mort. Mais outre cette raison générale, il y en a une beaucoup plus particulière à votre égard, dès que c'est de votre âme, que c'est de vous-même qu'il s'agit. *Est-il rien de plus misérable qu'un misérable qui n'est pas touché de sa misère, et qui n'a nulle pitié de lui-même*²?

Un courtisan veut s'avancer, faire son chemin, s'élever à une fortune après laquelle il court et où il a porté ses vues; il ne s'embarasse guère si les autres se poussent et s'ils réussissent dans leurs projets. C'est leur affaire, dit-il, et non la mienne; *chacun y est pour soi*. Voilà comment on parle au regard de mille affaires, comment on pense, et ce n'est pas toujours sans raison : car dans une infinité de choses, c'est à chacun en effet de penser à soi, et les intérêts sont personnels. Or si cela est vrai dans les affaires humaines, combien l'est-il plus dans l'affaire du salut? *Chacun y est pour soi*. C'est-à-dire qu'à l'égard du salut chacun gagne ou perd pour soi-même, et ne

¹ Miserere animæ tuæ. *Eccli.*, 30.

² Quid miserius misero non miserante seipsum? *Aug.*

gagne ou ne perd que pour soi-même, indépendamment de tous les autres. Si je me sauve, quand tout le monde hors moi se damneroit, je n'en serois pas moins heureux; et si je me damne, quand tout le monde hors moi se sauveroit, je n'en serois pas moins malheureux. Non pas que nous ne puissions et que nous ne devions, par une charité et des secours mutuels, contribuer au salut les uns des autres; mais dans le fond ce qui nous sauvera, ce ne sont ni les prières, ni les soins, ni les mérites d'autrui, mais nos propres mérites unis aux mérites de Jésus-Christ. Qu'on m'oppose donc tant qu'on voudra la multitude, la coutume, l'exemple; qu'on me dise : C'est là l'usage du monde, c'est ainsi que le monde vit et qu'il agit; ne pouvant réformer le monde, je le laisserai vivre comme il vit, et agir comme il agit; mais moi j'agirai et je vivrai comme il me semblera plus convenable au salut de mon âme; et, sans égard à tous les discours, je me contenterai de répondre en deux mots : *Chacun y est pour soi.*

Nous sommes admirables, quand nous prétendons rendre un grand service à Dieu de nous appliquer à l'affaire de notre salut, et d'y donner nos soins. Il semble que Dieu nous en soit bien redevable : comme si c'étoit son intérêt, et non pas le nôtre. Eh ! mon Dieu, pour qui donc est-ce que je travaille, en travaillant à me sauver ? n'est-ce pas pour moi-même ? et à qui en revient tout l'avantage ? n'est-ce pas à moi-même ? Car qu'est-ce devant vous, Seigneur, et pour vous, qu'une aussi vile créature que moi ? qu'est-ce que tout l'univers avec moi ? Depuis que vous avez précipité du ciel des légions d'anges, et qu'ils sont devenus des démons ; depuis que vous avez frappé de vos anathèmes tant de pécheurs qui brûlent actuellement dans l'enfer, et qui doivent y brûler éternellement, en êtes-vous moins grand, ô mon Dieu ? en êtes-vous moins glorieux et moins puissant ? Et quand le monde entier seroit détruit, et que je me trouverois enseveli dans ses ruines ; quand, par un juste jugement, vous lanceriez sur tout ce qu'il y a d'hommes, et sur moi comme sur les autres, toutes vos malédictions, l'éclat qui vous environne en recevrait-il la plus légère atteinte, et en seriez-vous moins riche, moins heureux ? O bonté souveraine ! sans avoir nul besoin de moi, vous ne voulez pas que je me perde, et vous me faites de la charité que je me dois à moi-même un commandement exprès ; vous m'en faites un mérite et un sujet de récompense.

On est si jaloux dans la vie, surtout à la cour, de certaines distinctions ! On veut être du petit nombre, du nombre des favoris, du nombre des élus du monde ; et moins il y a de gens qui s'élèvent à certains rangs et à certaines places, plus on ambitionne ces degrés d'élévation, et plus on fait d'efforts pour y atteindre. Si le grand

nombre y parvenoit, on n'y trouveroit plus rien qui distinguât ; et cet attrait manquant, on n'auroit plus tant d'ardeur pour les obtenir, et l'on rabattroit infiniment de l'idée qu'on en avoit conçue. Il faut du choix, de la singularité, pour attirer notre estime et pour exciter notre envie. Chose étrange ! il n'y a que l'affaire du salut où nous pensions et où nous agissions tout autrement. Car à l'égard du salut, il y a le grand nombre et le petit nombre. Le grand nombre, exprimé par ces paroles du Fils de Dieu, *Plusieurs sont appelés* ; le petit nombre, marqué dans ces autres paroles du même Sauveur, *Peu sont élus*. Le grand nombre, c'est-à-dire tous les hommes en général, que Dieu appelle au salut, et à qui il fournit pour cela les moyens nécessaires, mais dont la plupart ne répondent pas à cette vocation divine et ne cherchent que les biens visibles et présents. Le petit nombre, c'est-à-dire en particulier les vrais chrétiens et les gens de bien, qui se séparent de la multitude, renoncent aux pompes et aux vanités du siècle, et, par l'innocence de leurs mœurs, par la sainteté de leur vie, tendent sans cesse vers le souverain bonheur, et travaillent à le mériter. En deux mots, le grand nombre, qui sont les pécheurs et les réprouvés ; le petit nombre, qui sont les Justes et les prédestinés. Mais voici le désordre : au lieu d'aspirer continuellement à être de ce petit nombre des amis de Dieu, de ses élus et de ses Saints, nous vivons sans peine, et nous demeurons de plein gré parmi le grand nombre des pécheurs et des réprouvés de Dieu. Nous pensons comme le grand nombre, nous parlons comme le grand nombre, nous agissons comme le grand nombre ; et la seule chose où il nous est non-seulement permis, mais expressément enjoint de travailler à nous distinguer, est justement celle où nous voulons être confondus dans la troupe et suivre le train ordinaire.

O hommes, si jaloux des vains honneurs du siècle, apprenez à mieux connoître le véritable honneur, et à chercher une distinction digne de vous ! le salut, le rang de prédestiné, voilà pour vous le seul objet d'une solide et sainte ambition.

ANALYSES DES SERMONS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

1^{er} SERMON SUR L'ÉTAT RELIGIEUX : LE TRÉSOR CACHÉ DANS LA RELIGION.

SUJET. *Le royaume des cieux est semblable à un trésor enterré dans un champ ; l'homme qui l'a trouvé le cache ; et, transporté de joie, il va vendre tout ce qu'il possède, et achète ce champ.*

Quel est ce trésor, et où est-il caché, si ce n'est dans l'état religieux ?

DIVISION. Le trésor dont il est ici parlé, c'est le parfait christianisme. Or voici les trois avantages de l'âme religieuse : c'est qu'en quittant le monde et se consacrant à la religion, elle trouve parfaitement le christianisme, *invenit* ; première partie : c'est qu'embrassant une vie cachée, elle le met en sûreté, *abscondit* ; deuxième partie : et c'est que, ne se réservant rien, elle l'achète au prix de toutes choses, *et vendit universa quæ habet, et emit* ; troisième partie.

PREMIÈRE PARTIE. Premier avantage de l'âme religieuse, c'est qu'en quittant le monde et se consacrant à la religion, elle trouve parfaitement le christianisme : *invenit*. Le christianisme pur et sans tache ne se trouve point dans le monde ; mais on le trouve dans l'état religieux : car c'est là qu'on trouve des communautés d'âmes élues, qui, vivant dans la chair, comme parle l'Apôtre, ne vivent point selon la chair ; d'âmes innocentes et tout ensemble pénitentes ; de saintes vierges qui usent de ce monde comme n'en usant point, qui sont crucifiées au monde, et à qui le monde est crucifié. Tout cela nous paroît grand et au-dessus de l'homme, mais tout cela est nécessaire pour le vrai christianisme.

Hors de la religion ce trésor ne se trouve que rarement, ou même, à prendre le monde dans le sens de l'Écriture, ne s'y trouve point du tout. Car tout ce qui est dans le monde est ou concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie.

En effet, en quoi consiste ce christianisme qui est par excellence le don de Dieu ? Dans la béatitude de la pauvreté, dans la gloire de l'humilité, dans le goût et l'attrait de l'austérité. Or voilà ce que le monde ne connoît point. Dans le monde il y a des pauvres, mais qui s'estiment malheureux de l'être. Dans le monde on voit des hommes humiliés, mais qui ont en horreur l'humiliation. Dans le monde on souffre, mais on est au désespoir de souffrir. Il n'y a que dans la religion où l'on trouve des pauvres qui se font un bonheur de leur pauvreté ; il n'y a que dans la religion où l'on se glorifie d'être obscur et humilié ; il n'y a que dans la religion où l'on souffre avec joie, et où l'on se fasse un plaisir d'être mortifié.

DEUXIÈME PARTIE. Second avantage de l'âme religieuse, c'est qu'embrassant la vie religieuse, elle met en sûreté ce trésor du christianisme qu'elle a trouvé : *abscondit*. La retraite religieuse est pour elle un préservatif, 1^o contre la corruption du monde, 2^o contre les railleries et la censure du monde, 3^o contre les vaines complaisances et la fausse gloire du monde.

1. Préservatif contre la corruption du monde. Car l'âme religieuse s'étant séparée du monde, elle est à couvert de la dissipation du monde, de ses attrait, de ses exemples, de ses lois, de ses usages ; et, au lieu que le monde corrompt pour les mondains les choses même les plus indifférentes, la religion sanctifie tout.

2. Préservatif contre les railleries et la censure du monde. Il y a des âmes dans le monde qui voudroient servir Dieu, mais le respect humain les arrête : au lieu que l'âme religieuse est indépendante des jugements du monde, et que la censure même du monde seroit pour elle une raison de s'attacher à son devoir ; car le monde ne censure les religieux qu'autant qu'il les voit s'écarter de leur profession.

3. Préservatif contre les vaines complaisances et la fausse gloire du monde. Qu'un

chrétien du monde fasse la moindre partie de ce que fait une âme religieuse, on l'exalte, on le canonise, et les louanges qu'il reçoit sont une dangereuse tentation pour lui : mais dans la religion la vie parfaite est une vie ordinaire, et par conséquent à l'abri de toutes les atteintes d'une vanité secrète.

TROISIÈME PARTIE. Troisième avantage de l'âme religieuse, c'est qu'elle donne tout pour posséder ce précieux trésor du christianisme : *Vendit universa quæ habet, et emit.* On voudroit être chrétien dans le monde ; mais en même temps on voudroit qu'il n'en coûtât rien. Dans la religion, on sacrifie tout pour cela, et l'on se dépouille de tout. Belles paroles dans le monde prétendu chrétien, belles apparences de réforme : mais dans la pratique, oisiveté, mollesse, amour-propre. Dans la religion exercices pénibles, jeûnes, veilles, silence, pauvreté, offices divins, etc.

Dans le monde on professe le christianisme ; mais en même temps on fait dans le monde sa volonté, et on veut toujours la faire. Dans la religion on y renonce ; et n'est-ce pas le plus grand de tous les sacrifices ? La plupart des vertus du monde sont des vertus païennes : dans la religion ce sont des vertus vraiment chrétiennes. Erreur de Luther, lorsqu'il osa avancer que les vœux de la religion n'ajoutoient rien à la sainteté du baptême, et qu'un simple chrétien donnoit autant à Dieu qu'un religieux.

II^e SUR L'ÉTAT RELIGIEUX : LE CHOIX QUE DIEU FAIT DE L'ÂME RELIGIEUSE, ET QUE L'ÂME RELIGIEUSE FAIT DE DIEU.

SUJET. *Souvenez-vous en, Israël, et ne l'oubliez jamais : vous choisissez aujourd'hui le Seigneur, afin qu'il soit votre Dieu ; et le Seigneur vous choisit aujourd'hui, afin que vous soyez son peuple particulier.*

Ces paroles expriment parfaitement ce qui se passe entre Dieu et l'âme religieuse, lorsqu'elle se consacre à la religion.

DIVISION. Le choix que l'âme religieuse fait de Dieu, afin qu'il soit particulièrement son Dieu : première partie. Le choix que Dieu fait de l'âme religieuse, afin qu'elle soit particulièrement sa créature : deuxième partie.

PREMIÈRE PARTIE. Le choix que l'âme religieuse fait de Dieu, afin qu'il soit particulièrement son Dieu. 1^o Choix glorieux à Dieu ; 2^o choix heureux pour l'âme religieuse ; 3^o choix qui lui rend Dieu souverainement nécessaire ; 4^o choix après lequel aussi Dieu lui suffit ; 5^o choix enfin par où Dieu devient spécialement et plus proprement son Dieu.

1. Choix glorieux à Dieu : car c'est reconnoître authentiquement l'excellence de l'être de Dieu et sa souveraineté, puisqu'il n'y a qu'un Dieu qui mérite que nous quitions tout pour le posséder. Hommage qui lui est dû, et qu'il ne reçoit dans toute son étendue, que de l'âme religieuse.

2. Choix heureux pour l'âme religieuse. Ce choix est pour elle une assurance aussi grande qu'on peut l'avoir en cette vie, qu'elle aime Dieu de cet amour parfait dont la grâce est inséparable.

3. Choix qui rend Dieu souverainement nécessaire à l'âme religieuse. Si par son infidélité elle venoit à ne pas trouver Dieu dans la religion, ne pouvant d'ailleurs y trouver les consolations du monde, quelle seroit sa ressource ? Du reste, heureuse nécessité qui l'oblige à s'attacher à Dieu.

4. Choix après lequel aussi Dieu suffit à l'âme religieuse. Les mondains, comblés des biens du monde, ne sont pas encore contents : l'âme religieuse, avec Dieu seul, jouit d'une paix parfaite, et nous sert de preuve sensible pour connoître comment Dieu seul fera dans le ciel toute notre béatitude.

5. Choix par où Dieu devient spécialement et plus proprement le Dieu de l'âme religieuse. Dieu lui tient lieu de tout ; il est donc particulièrement son Dieu. De plus, il est le Dieu de tout l'univers par la nécessité de son être ; mais il est plus proprement le Dieu de l'âme religieuse par le choix libre et volontaire qu'elle a fait de lui.

DEUXIÈME PARTIE. Le choix que Dieu fait de l'âme religieuse, afin qu'elle soit particulièrement sa créature. Elle ne pouvoit choisir Dieu, si Dieu auparavant ne l'avoit choisie et recherchée : mais pourquoi Dieu l'a-t-il choisie ? 1^o afin qu'elle soit sainte ; 2^o afin qu'elle soit irrépréhensible ; 3^o afin qu'elle serve de modèle aux chré-

tiens du siècle ; et c'est ainsi qu'elle appartient spécialement à Dieu , et qu'elle en est particulièrement la créature.

1. Afin qu'elle soit sainte ; car Dieu l'a choisie afin qu'elle soit plus dévouée à son service. Or Dieu étant saint , et le Saint des saints , dit saint Chrysostome , il veut et il doit être servi par des saints. Et n'est-ce pas de quoi sont remplis tant de communautés religieuses ?

2. Afin qu'elle soit irrépréhensible. Dans l'état religieux une sainteté ordinaire ne suffit pas ; il faut une sainteté irréprochable , une sainteté à l'épreuve de toute censure , une sainteté où le monde , ce monde critique et si attentif à observer les personnes religieuses , ne puisse découvrir aucune tache. Il faut , pour l'honneur de Dieu , que les religieux puissent dire aux mondains ce que saint Paul disoit aux païens : *Capite nos* : Examinez-nous , et voyez s'il n'y a rien dans toute notre conduite que vous ayez droit de reprendre.

3. Afin qu'elle serve de modèle aux chrétiens du siècle ; car qu'est-ce qu'un vrai religieux , sinon un chrétien parfait , et une image vivante de la perfection évangélique ?

Les personnes religieuses sont donc le peuple de Dieu particulier , et d'une façon plus propre ses créatures , puisque rien ne leur manque pour être totalement , uniquement et irrévocablement à Dieu.

III^e SUR L'ÉTAT RELIGIEUX : LE RENONCEMENT RELIGIEUX , ET LES RÉCOMPENSES QUI LUI SONT PROMISES.

SUJET. Pierre prenant la parole , dit à Jésus-Christ : Vous voyez , Seigneur , que nous avons tout quitté , et que nous vous avons suivi : quelle récompense en recevrons-nous donc ? Jésus-Christ leur répondit : Je vous dis en vérité qu'au temps de la résurrection , vous qui m'avez suivi , vous serez assis sur des trônes pour juger les douze tribus d'Israël. Et quiconque aura quitté sa maison , ses frères et ses sœurs , son père et sa mère , recevra le centuple , et aura pour héritage la vie éternelle.

Voilà en quoi consiste le renoncement religieux ; et le fruit que l'âme religieuse en doit espérer ; voilà ce qui a porté tant de chrétiens à se séparer du monde , et à se dépouiller de tout pour suivre Jésus-Christ.

DIVISION. Avoir tout quitté pour suivre Jésus-Christ , c'est pour l'âme religieuse une grâce inestimable , et le fonds de toutes les grâces dont elle est redevable à Dieu dans la religion : première partie. Avoir droit aux promesses de Jésus-Christ , c'est pour l'âme religieuse une récompense et une béatitude commencée , mais qu'elle doit soutenir par sa ferveur , et qu'elle doit continuellement mériter dans la religion : deuxième partie.

PREMIÈRE PARTIE. Avoir tout quitté pour suivre Jésus-Christ , c'est pour l'âme religieuse une grâce inestimable , et le fonds de toutes les grâces dont elle est redevable à Dieu dans la religion. Bien loin de se glorifier du sacrifice qu'elle a fait , elle en doit remercier Dieu , qui lui a inspiré le dessein de renoncer , 1^o à des biens onéreux , 2^o à des biens contagieux , 3^o à des biens qui , dans la vicissitude continuelle des choses de la vie , et plus encore dans l'inévitable nécessité de la mort , n'aboutissent qu'à affliger l'homme et à le rendre malheureux.

1. Biens onéreux , je dis onéreux pour la conscience : ce sont de grandes charges devant Dieu , à qui il en faut rendre compte. Les vrais chrétiens en ont tremblé , lorsqu'ils ont été pourvus de ces biens ; mais l'âme religieuse en est déchargée. Et n'est-il pas plus avantageux pour elle de ne les point posséder , que de les avoir , et de courir le risque affreux de se perdre ? A quoi a-t-elle proprement renoncé ? est-ce à l'agréable de ces biens ? Non , puisqu'il est même défendu aux chrétiens du siècle. Elle n'a donc fait , à le bien prendre , que se délivrer de ce que ces biens ont de pénible.

2. Biens contagieux : biens qui souillent l'âme par la cupidité qu'ils y allument. Il est d'une extrême difficulté de les posséder sans s'y attacher ; et , en s'y attachant , il n'est pas possible de se sauver. C'est donc un parti bien plus aisé à l'âme religieuse de s'en défaire tout d'un coup , et de s'épargner ainsi tant de combats que les chrétiens du siècle ont à soutenir , pour accorder ensemble la possession de ces biens et le soin de leur salut.

3. Biens qui, dans la vicissitude continuelle des choses de la vie et dans l'inévitable nécessité de la mort, n'aboutissent qu'à affliger l'homme et à le rendre malheureux. Ce sont des biens fragiles; mille accidents les font perdre, la mort au moins les enlève; et sur cela, à quels chagrins ne sont pas exposés les gens du monde? tandis que l'âme religieuse est indépendante de toutes les calamités publiques ou particulières, et qu'elle voit sans regret approcher la mort.

DEUXIÈME PARTIE. Avoir droit aux promesses de Jésus-Christ, c'est déjà pour l'âme religieuse une récompense et une béatitude commencée, mais qu'elle doit soutenir par sa ferveur, et qu'elle doit continuellement mériter dans la religion. Trois promesses de Jésus-Christ : 1° confiance au jugement de Dieu, et même supériorité et prééminence; 2° le centuple en ce monde; 3° la vie éternelle dans l'autre.

1. Confiance au jugement de Dieu, et même supériorité et prééminence. Exemple de saint Hilarion qui s'écrioit à la mort : *Sors, mon âme; que crains-tu? il y a près de soixante-dix ans que tu sers Dieu.* Outre la confiance, supériorité et prééminence : *Je vous dis en vérité qu'au temps de la résurrection, vous qui m'avez suivi, vous serez assis sur des trônes pour juger les douze tribus d'Israël.* En effet, la vie des personnes religieuses sera la condamnation des mondains.

2. Le centuple en ce monde. Qu'est-ce que ce centuple? La liberté de l'esprit, la paix intérieure, les dons de la grâce. Erreur du mondain qui voudroit jouir de ce centuple, sans se mettre auparavant dans les dispositions nécessaires. Il est vrai qu'il y a des âmes religieuses qui ne le goûtent pas; mais pourquoi? parce qu'elles ne sont pas vraiment religieuses selon l'esprit et le cœur.

3. La vie éternelle dans l'autre monde. Ainsi l'a dit en termes formels le Fils de Dieu : *Quiconque aura quitté sa maison, ses frères et ses sœurs, son père et sa mère, recevra le centuple, et possédera la vie éternelle.* Or de telles espérances et de tels avantages ne sont-ils pas déjà pour l'âme religieuse une félicité anticipée : et qu'y a-t-il de plus propre à exciter sa ferveur?

IV° SUR L'ÉTAT RELIGIEUX : L'OPPOSITION MUTUELLE DES RELIGIEUX ET DES CHRÉTIENS DU SIÈCLE.

SUJET. *Je vous conjure, moi qui suis dans les chaînes pour le Seigneur, de vous conduire d'une manière qui soit digne de votre vocation.*

Une vierge qui se consacre à Dieu par la profession religieuse peut dire, comme saint Paul, qu'elle est dans les chaînes pour le Seigneur; et c'est par son exemple qu'elle nous apprend au moins à remplir dignement les devoirs de la vocation chrétienne.

DIVISION. Rien n'est plus capable de confondre la lâcheté des chrétiens du siècle que de considérer la perfection de l'état religieux : première partie. Et rien n'est plus propre à consoler les religieux et à les confirmer dans leur vocation, que d'envisager les malheurs presque inévitables et les obligations des chrétiens du siècle : deuxième partie.

PREMIÈRE PARTIE. Rien n'est plus capable de confondre la lâcheté des chrétiens du siècle, que de considérer la perfection de l'état religieux. Cette vue 1° leur découvre sensiblement ce qu'ils doivent être et ce qu'ils ne sont pas; 2° les détrompe de l'erreur dont ils se préviennent souvent, que la loi de Dieu est pour eux quelque chose d'impraticable; 3° réfute toutes les excuses qu'ils allèguent, quand on leur reproche leur paresse et leur négligence dans la voie de Dieu.

1. Cette vue découvre sensiblement aux chrétiens du siècle ce qu'ils doivent être et ce qu'ils ne sont pas. Dans les premiers siècles de l'Eglise, il n'y avoit point de religieux, parce que les chrétiens, vivant en chrétiens, étoient alors comme autant de religieux. Dans la suite des temps, cet heureux état du christianisme a changé par le dérèglement des mœurs; et Dieu a suscité les religieux, afin qu'ils fussent pour les chrétiens du siècle une image sensible de la perfection dont ils sont déchus et où ils doivent tendre. Que doivent-ils donc dire en voyant la sainteté de la profession religieuse? ce que disoit à peu près saint Antoine après avoir vu saint Paul anachorète : *Malheur à moi qui porte en vain le nom de chrétien!*

2. Cette vue détrompe les chrétiens du siècle de l'erreur dont ils se préviennent souvent, que la loi de Dieu est pour eux quelque chose d'impraticable. Quand ils

voient tant de religieux pratiquer les conseils même les plus héroïques, comment peuvent-ils se persuader que l'observation des préceptes leur est impossible? *Non poteris quod isti et istæ?* Quoi! vous ne pourrez pas faire au moins une partie de ce que font ceux-ci et celles-là?

3. Cette vue réfute toutes les excuses qu'allèguent les chrétiens du siècle, quand on leur reproche leur paresse et leur négligence dans la voie de Dieu. Quel prétexte peut les justifier? est-ce la naissance, l'éducation, l'âge, le tempérament, les infirmités? mais ils voient dans les communautés religieuses des personnes de toute condition, de tout âge, de tout tempérament, porter avec constance, et même avec une sainte allégresse, tout le poids de la règle la plus austère.

DEUXIÈME PARTIE. Rien n'est plus propre à consoler les religieux et à les confirmer dans leur vocation, que d'envisager, 1^o les misères presque inévitables des chrétiens du siècle; 2^o leurs obligations indispensables jusques au milieu du monde.

1. Les misères presque inévitables des chrétiens du siècle. Le religieux a ses croix: mais n'en a-t-on pas dans le monde; et, croix pour croix, celles de la religion ne valent-elles pas mieux, puisqu'elles sont salutaires? On dépend dans la religion: ne dépend-on pas dans le monde; et la servitude n'y est-elle pas incomparablement plus dure? Ainsi du reste.

2. Les obligations indispensables des chrétiens du siècle. Obligations auxquelles leur salut est attaché; obligations qui, dans ce qu'elles ont de plus essentiel et de plus onéreux, sont aussi étroites pour les personnes du monde que pour les religieux; enfin obligations que les personnes du monde ne peuvent néanmoins remplir qu'avec des violences extrêmes, au lieu que les âmes religieuses ont toutes les facilités imaginables pour s'acquitter, soit des devoirs communs à tous les états du christianisme, soit des devoirs propres de leur profession. Du reste, avantages qui ne diminuent en rien le mérite du sacrifice que font à Dieu les personnes religieuses.

V^e SUR L'ÉTAT RELIGIEUX : COMPARAISON DES PERSONNES RELIGIEUSES AVEC JÉSUS-CHRIST RESSUSCITÉ.

SUJET. *Si nous sommes entés en Jésus-Christ par la ressemblance de sa mort, nous le serons en même temps par la ressemblance de sa résurrection.*

Etat de Jésus-Christ ressuscité, vrai modèle de la perfection religieuse; ou, vie religieuse dans sa perfection, fidèle image de l'état de Jésus-Christ ressuscité.

DIVISION. Conformité de l'état religieux avec l'état de Jésus-Christ ressuscité, soit par rapport au corps, soit par rapport à l'âme. Par rapport au corps; c'est ce que fait l'angélique pureté que professent les âmes religieuses: première partie. Par rapport à l'âme; c'est ce que fait l'entier éloignement du monde, et l'intime commerce avec Dieu où vivent les personnes religieuses: deuxième partie.

PREMIÈRE PARTIE. Conformité de l'état religieux avec l'état de Jésus-Christ ressuscité par rapport au corps: c'est ce que fait l'angélique pureté que professent les personnes religieuses. Quatre qualités des corps glorieux, selon saint Paul, et en particulier du corps de Jésus-Christ ressuscité: 1^o corps tout spirituel, *Surget corpus spiritale*; 2^o corps incorruptible, *Surget in incorruptione*; 3^o corps tout éclatant de gloire, *Surget in gloriâ*; 4^o corps plein de force, *Surget in virtute*. Or voilà dans une vierge dévouée à Dieu les quatre effets de la chasteté.

1. Corps tout spirituel, *Surget corpus spiritale*: c'est-à-dire corps affranchi de la servitude des sens. Tel fut celui de Jésus-Christ ressuscité, tels seront ceux des bienheureux après la résurrection, et tel est l'état où le vœu de chasteté met une personne religieuse.

2. Corps incorruptible, *Surget in incorruptione*. La chasteté, semblable à ce précieux parfum que Madeleine répandit sur les pieds du Sauveur du monde, est, dans la pensée des Pères, comme un baume sacré qui maintient le corps d'une épouse de Jésus-Christ dans une intégrité parfaite. Hors de la religion elle seroit en danger de se corrompre; mais l'état religieux est pour elle un préservatif assuré.

3. Corps tout éclatant de gloire, *Surget in gloriâ*. C'est une inviolable chasteté qui fait aux yeux de Dieu le plus bel agrément d'une vierge. C'est elle qui l'élève à la noble alliance qu'elle contracte avec le Verbe de Dieu, en devenant l'épouse de l'Agneau.

4. Corps plein de vertu et de force, *Surget in virtute*. La pureté des corps gio-

riens après la résurrection sera une pureté sans effort ; mais la pureté d'une vierge sur la terre est une pureté victorieuse , qui résiste et qui triomphe.

Du reste , tout cela demande dans les personnes religieuses un grand soin de se conserver , et l'exercice de toutes les vertus nécessaires pour se maintenir : morale que les chrétiens du siècle doivent s'appliquer à eux-mêmes.

DEUXIÈME PARTIE. Conformité de l'état religieux avec l'état de Jésus-Christ ressuscité par rapport à l'âme ; c'est ce que fait l'entier éloignement du monde et l'intime commerce avec Dieu où vivent les personnes religieuses. Comment vécut Jésus-Christ sur la terre durant les quarante jours qu'il y demeura après sa résurrection ? 1° Il y fut séparé du commerce des hommes ; 2° si de temps en temps il se fit voir à ses disciples , ce ne fut que pour des besoins importants ; 3° dans ces apparitions il vit ses disciples et leur parla , mais en leur témoignant toujours une sainte impatience de les quitter ; 4° du reste , il n'eut d'entretien qu'avec Dieu , et toute sa conversation fut dans le ciel. Or n'est-ce pas là , en figure et en abrégé , la vie d'une âme religieuse ?

1. Jésus-Christ fut séparé du commerce des hommes , et toute la vie d'une âme religieuse est une vie cachée avec Jésus-Christ en Dieu.

2. Jésus-Christ de temps en temps se fit voir à ses disciples , mais ce ne fut que pour des besoins importants , pour les rassembler , pour les confirmer , pour les consoler , pour les instruire. Une âme religieuse ne doit avoir de commerce avec les chrétiens du siècle qu'autant que l'édification , le zèle , la charité , la nécessité le demandent.

3. Jésus-Christ dans ses apparitions vit ses disciples et leur parla , mais en leur témoignant toujours une sainte impatience de les quitter. Dans les visites qu'une âme religieuse reçoit quelquefois de ses proches , elle n'aspire qu'à rentrer bientôt dans sa retraite , et qu'à retourner à ses exercices.

4. Jésus-Christ n'eut d'entretien qu'avec Dieu , toute sa conversation fut dans le ciel ; et une âme religieuse n'est occupée que de Dieu , ni ne goûte que les choses du ciel. Heureuse vie dont elle comprend le bonheur , et dont elle rend sans cesse à Dieu des actions de grâces.

VI^e SUR L'ÉTAT RELIGIEUX : L'ALLIANCE DE L'ÂME RELIGIEUSE AVEC DIEU.

SUJET. *Mon bien-aimé est à moi , et je suis à lui.*

C'est l'âme religieuse qui parle , et qui , sous la figure de l'Épouse des Cantiques , nous fait connoître la sainte alliance qu'elle a contractée avec Dieu.

DIVISION. Trois choses forment une alliance : le choix , l'engagement et la société. Que fait donc une jeune personne en embrassant la profession religieuse ? elle choisit Dieu ; première partie : elle s'engage à Dieu ; deuxième partie : elle s'acquiert , pour ainsi dire , un droit spécial sur tous les trésors de Dieu et sur Dieu même ; troisième partie.

PREMIÈRE PARTIE. L'âme religieuse choisit Dieu. Car qu'est-ce que la profession religieuse ? Le choix le plus singulier que Dieu puisse faire de la créature , et le choix le plus authentique que la créature puisse faire de Dieu. Dieu appelle l'âme , et l'âme lui répond. Or cette correspondance n'est rien autre chose que le choix qu'elle fait de Dieu.

Choix si excellent et si parfait , que l'âme religieuse a droit pour cela de quitter père et mère , et de rompre en quelque sorte les liens les plus sacrés de la nature. Il n'en est pas de même des vierges du siècle : toutes vierges qu'elles sont , elles n'ont pas encore choisi Jésus-Christ d'une manière qui les autorise à se retirer de la maison paternelle. Il y a plus : non-seulement l'âme religieuse quitte père et mère , mais elle se quitte encore elle-même.

Choix qui devient pour l'âme religieuse une raison de servir Dieu avec toute la ferveur que demande son état.

DEUXIÈME PARTIE. L'âme religieuse s'engage à Dieu : 1° engagement sacré ; 2° engagement solennel ; 3° engagement irrévocable.

1. Engagement sacré , car c'est un engagement de vœu. D'où il s'ensuit que c'est le plus grand de tous les engagements , et qu'en ce qui regarde l'observance des

choses que l'âme religieuse a vouées, elle ne peut commettre d'infidélité qui ne tienne de la nature du sacrilège.

2. Engagement solennel. Il n'est appelé profession que parce qu'il est contracté à la face des autels, et devant les ministres de l'Eglise. Différence d'un vœu solennel et d'un vœu particulier. L'Eglise accepte le premier, et n'accepte pas l'autre.

3. Engagement irrévocable. Les vœux de l'âme religieuse sont indissolubles. Elle a néanmoins encore tout à craindre de sa volonté, qui, par son inconstance, peut, non pas se dégager de l'obligation, mais se relâcher dans l'observation de ses vœux; et voilà ce qui doit exciter sa vigilance.

TROISIÈME PARTIE. L'âme religieuse acquiert un droit spécial sur tous les trésors de Dieu et sur Dieu même. Dieu est le Dieu de tout le monde, mais il se donne spécialement aux âmes qui ne veulent que lui, et qui ne s'attachent qu'à lui. Or que veut autre chose l'âme religieuse, et quel autre bien se réserve-t-elle? Deux témoignages tirés de l'Ecriture, l'un de David, l'autre des Juifs lorsqu'ils entrèrent dans la terre promise.

Il est vrai que l'âme religieuse, en faisant alliance avec Jésus-Christ, fait alliance avec un Dieu pauvre, avec un Dieu humilié, avec un Dieu crucifié, et qu'elle doit entrer avec lui en société de peines et de maux; mais dans Jésus-Christ tout s'est converti en biens. Ce sont des maux pour les mondains qui n'en profitent pas, et qui les portent sans consolation: mais ce sont des biens pour l'âme religieuse, qui se les rend salutaires, et qui, par la grâce de Jésus-Christ, y goûte une onction toute divine.

Voilà ce qui doit servir de modèle aux chrétiens du siècle. L'exemple d'une âme religieuse, sa fidélité, sa ferveur, sa constance, son détachement, confond leur tiédeur, leur lâcheté, leurs attaches criminelles aux biens de la terre. Du reste, quelque différence qu'il y ait entre l'état religieux et celui des gens du monde, deux vérités sont certaines: 1^o que les gens du monde peuvent eux-mêmes être parfaits dans leur état et selon leur état, comme les religieux; 2^o que non-seulement ils le peuvent, mais qu'ils y sont même indispensablement obligés.

EXHORTATION SUR LA CHARITÉ ENVERS LES PAUVRES.

SUJET. *Donnez, et vous serez entièrement purifiés.*

La corruption du siècle, selon saint Bernard, vient surtout de trois sources, qui sont l'orgueil des richesses, les attrait d'une vie sensuelle, et la dissipation des affaires humaines. Or point de meilleur préservatif contre ces trois écueils, que les œuvres de la charité chrétienne.

DIVISION. Rien de plus efficace que les œuvres de la charité chrétienne pour défendre notre humilité de l'orgueil des richesses, première partie; notre pureté, des attrait d'une vie sensuelle, deuxième partie; notre piété, de la dissipation des affaires humaines, troisième partie.

PREMIÈRE PARTIE. Rien de plus efficace que les œuvres de la charité chrétienne pour défendre notre humilité de l'orgueil des richesses. Car si le riche a du bien, il doit, en vertu de l'obligation de l'aumône et des œuvres de charité, se dire à lui-même que ce bien n'est point proprement à lui, qu'il ne l'a que par commission, et qu'il en est comptable à Dieu et aux pauvres: à Dieu, dont il l'a reçu; aux pauvres, pour qui il l'a reçu.

De là il s'ensuit qu'il ne doit se considérer que comme le tuteur des pauvres, et comme ayant été établi de Dieu pour les servir.

Servir les pauvres, ministère honorable, puisque c'est servir Jésus-Christ même; mais, du reste, ministère bien capable de rabattre les enflures de notre cœur et les hauteurs de notre esprit. Exemples de saint Loms, et des deux saintes Elisabeth.

DEUXIÈME PARTIE. Rien de plus efficace que les œuvres de la charité chrétienne pour défendre notre pureté des attrait d'une vie sensuelle. La raison est, que la pratique des œuvres de charité nous engage à voir les pauvres, et à être témoins de leurs misères. Or cette vue est le remède le plus prompt et le plus sûr contre l'amour de nous-mêmes et les sensualités du siècle.

De là l'on apprend à s'occuper moins de sa personne, à retrancher les excès dans

les ornements mondains et dans les repas, à souffrir dans les occasions, enfin à soutenir les austérités de la pénitence.

TROISIÈME PARTIE. Rien de plus efficace que les œuvres de la charité chrétienne pour défendre notre piété de la dissipation des affaires humaines. Une vie agissante est à craindre par la dissipation où elle jette ; non pas néanmoins qu'elle soit pour cela condamnable. Il y a des soins dans la vie, et des soins humains, dont on est obligé de se charger ; mais le moyen d'en éviter la dissipation et d'y entretenir sa piété, c'est d'y joindre les œuvres de charité.

Car ces œuvres de charité étant plus communément pratiquées avec une intention sainte et en vue de Dieu, elles inspirent la dévotion, elles la nourrissent, ou elles la rallument lorsqu'elle commence à s'éteindre.

AUTRE SUR LA CHARITÉ ENVERS LES PAUVRES.

SUJET. *Le bon grain, c'est la parole de Dieu.*

Ce bon grain, cette parole de Dieu se dispense encore à certains jours dans les assemblées de charité, et dans les exhortations que les prédicateurs, figurés par le laboureur de l'Evangile, y font en faveur des pauvres. Mais d'où vient qu'on en retire si peu de fruit ? c'est ce qu'il faut présentement examiner.

DIVISION. Dans les différentes qualités de la bonne ou de la mauvaise terre où le grain est jeté, nous pourrions reconnoître les divers caractères des personnes qui assistent aux assemblées de charité et aux exhortations qu'on y fait ; et de là nous apprendrions pourquoi les pauvres retirent si peu d'avantage de tant de discours. Point d'autre partage de cet entretien.

I. Le laboureur alla semer son grain. C'étoit de bon grain ; mais d'abord une partie de cette semence tomba près du chemin : les passants la foulèrent aux pieds, et les oiseaux la mangèrent. Qu'est-ce que ce grand chemin ouvert à tout le monde ? Ce sont ces âmes volages et dissipées, qui apportent aux assemblées de charité un esprit distrait et sans arrêt. Tout ce qu'on leur dit en faveur des pauvres ne fait nulle impression sur leur cœur. Elles n'en profitent, ni pour la réformation de leur vie, ni pour le soulagement des pauvres.

A cette dissipation, que doivent-elles opposer ? Le remède d'une sérieuse réflexion.

II. Une autre partie du grain tomba sur des pierres. Image de ces âmes dures que rien ne peut émouvoir. On a beau leur représenter les besoins des pauvres, elles y sont insensibles. S'agit-il d'elles-mêmes, elles sont délicates jusqu'à l'excès. S'agit-il d'autrui, elles n'y prennent aucune part.

Caractère de dureté, dont nous avons un exemple dans le mauvais riche, et que Dieu punit très-sévèrement.

III. Il y eut encore du grain qui tomba au milieu des épines. Ces épines, selon l'explication même de Jésus-Christ, ce sont les passions du siècle ; et ces passions, suivant la pensée du même Sauveur, se réduisent à trois espèces : savoir, l'inquiétude des soins temporels, la cupidité ou le désir empressé d'amasser les biens de la terre, et l'attachement aux plaisirs de la vie. Trois obstacles qui énervent toute la force de la parole de Dieu, trois sortes d'épines qui étouffent la charité dans les cœurs.

Sur cela trois avis : 1^o point de soin plus essentiel que celui de satisfaire aux devoirs de la charité ; 2^o la charité est récompensée par les trésors du ciel, et même par les biens de ce monde ; 3^o de tous les plaisirs, le plus doux doit être de soulager les malheureux.

IV. Il y eut une bonne terre où le grain tomba et où il profita ; et il y a des âmes où la parole de Dieu opère et produit des œuvres de charité, mais avec cette différence marquée dans la parabole de l'Evangile, qui est qu'elles rendent, les unes trente, les autres soixante, et d'autres cent pour un. C'est-à-dire, que les unes se bornent précisément au précepte de l'aumône ; que les autres ajoutent aux aumônes d'obligation des aumônes de surrogation, et que d'autres enfin vont jusqu'à une espèce de profusion.

Or de quel nombre sommes-nous ? c'est ce que nous devons sérieusement examiner devant Dieu, qui lui-même nous en fera rendre un compte très-exact.

SUR LA CHARITÉ ENVERS LES PRISONNIERS.

SUJET. *L'Esprit du Seigneur s'est reposé sur moi : c'est pour cela qu'il m'a envoyé prêcher l'Évangile aux pauvres, consoler ceux qui sont dans l'affliction, et annoncer aux captifs leur délivrance.*

Ces pauvres, ces affligés, ces captifs, ce sont les prisonniers, que les prédicateurs sont chargés de recommander à la charité des fidèles.

DIVISION. Assister les prisonniers, c'est un des plus excellents actes de la charité chrétienne : comment cela ? Parce que c'est Jésus-Christ qui nous en a donné l'exemple ; première partie : parce que c'est Jésus-Christ qui en a fait le commandement ; deuxième partie : parce que, en soi, c'est un des moyens les plus efficaces de sanctification et de salut ; troisième partie.

PREMIÈRE PARTIE. C'est Jésus-Christ qui nous en a donné l'exemple : et où ? dans tous les mystères de sa vie. Dans son incarnation, il est descendu sur la terre pour sauver des esclaves. Dans sa prédication, il est venu nous annoncer notre liberté. Dans sa passion, il a versé son sang pour nous racheter. Dans sa résurrection, il est allé visiter des captifs qui l'attendoient et qui soupiroient après lui. Dans son ascension, il a emmené avec lui cette troupe d'élus qu'il avoit tirés des limbes, et les a mis en possession de sa gloire.

Récapitulation et application de tous ces exemples.

DEUXIÈME PARTIE. C'est Jésus-Christ qui nous en a fait le commandement : car c'est lui qui nous a fait le commandement de la charité, et de cette charité particulière. D'où vient que, dans l'arrêt qu'il prononcera un jour contre les réprouvés, il marquera ce point : *J'étois en prison, et vous ne m'avez pas visité.*

Il est vrai que cette obligation est renfermée dans le précepte général de l'aumône ; mais ce précepte de l'aumône est fondé sur les besoins et les misères du prochain. Par conséquent, où les misères sont plus grandes, l'obligation est plus étroite : or y a-t-il une misère pareille à celle des prisonniers ?

TROISIÈME PARTIE. C'est en soi un des moyens les plus efficaces de la sanctification et du salut. Outre le mérite de la charité et les bénédictions qu'elle attire de la part du ciel, pour peu qu'on fasse de réflexion aux objets qu'on a devant les yeux en visitant les prisons, on apprend à craindre Dieu, à redouter sa justice et ses jugements, à expier le péché qui en est le sujet, et à s'en préserver.

SUR LA CHARITÉ ENVERS LES ORPHELINS.

SUJET. *La religion pure et sans tache aux yeux de Dieu notre père est de visiter les orphelins dans leur affliction.*

Point de paroles plus propres à exciter tout notre zèle en faveur des pauvres orphelins.

DIVISION. Toute cette exhortation ne doit être, sans autre partage, qu'une exposition suivie de ces paroles de saint Jacques.

1. *La religion.* La charité commune envers les pauvres est sans contredit une partie essentielle de la religion, puisque c'est un devoir que la religion nous recommande, et sur lequel nous serons jugés de Dieu : mais cela est surtout vrai de la charité particulière envers les pauvres orphelins, puisqu'il n'y a qu'un esprit de religion qui nous porte à en prendre soin.

II. *La religion pure et sans tache.* Car la vraie religion doit glorifier Dieu et édifier le prochain. Or est-ce glorifier Dieu que d'abandonner ces pauvres enfants ? n'est-ce pas renverser l'ordre de sa providence ? Et de quelle édification peuvent être pour le prochain toutes les œuvres de piété que nous pratiquons d'ailleurs, si nous manquons à ce devoir important ?

III. *La religion pure et sans tache aux yeux de Dieu notre père.* Dieu est le père des pauvres, et spécialement des orphelins : donc la vraie religion doit engager toute âme chrétienne à aimer singulièrement les orphelins, et à les secourir.

IV. *La religion pure et sans tache est de visiter les orphelins.* Pourquoi les orphelins ? Parce que l'orphelin est de tous les pauvres le plus destitué de secours et de moyens. Aussi Dieu avoit-il ordonné, dans l'ancienne loi, que chaque famille adoptât un

orphelins, et qu'il fût traité comme les autres enfants. Il vouloit de plus qu'une partie des dîmes fût affectée aux orphelins, et que les juges leur rendissent la justice préférablement à tous les autres.

V. *La religion est de visiter les orphelins dans leur affliction.* En quel état se trouve cette maison destinée à les recueillir, et que n'y souffrent-ils point? leur sang demandera justice à Dieu contre ceux qui les auront délaissés.

SUR LA CHARITÉ ENVERS LES NOUVEAUX CATHOLIQUES.

SUJET. *Que la paix soit sur nos frères, avec la charité et la foi.*

Tant de nouveaux catholiques et tant d'autres disposés à le devenir, ce sont nos frères, dont la Providence nous a chargés, et que nous devons assister.

DIVISION. Il faut pourvoir à leurs besoins temporels, première partie; et il faut encore plus pourvoir à leur salut éternel, deuxième partie.

PREMIÈRE PARTIE. Il faut pourvoir à leurs besoins temporels, en les assistant dans leur pressante nécessité. Sans cela ils doivent tomber dans une extrême misère. Car ils n'ont plus les secours qu'ils avoient dans l'Eglise protestante, et qui les faisoient subsister. Si donc ils ne reçoivent encore de nous aucune assistance, où en seront-ils? Quelle honte sera-ce pour le service de Dieu et pour son Eglise?

Leur nombre est trop grand, dit-on: mais le peut-il être trop? Il n'est trop grand que parce que plusieurs ne veulent en rien contribuer, ou ne veulent pas assez contribuer. On ne peut non plus s'excuser sur le malheur des temps, et il n'y a qu'à se consulter soi-même de bonne foi, pour découvrir l'illusion de ce prétexte.

DEUXIÈME PARTIE. Il faut pourvoir à leur salut éternel, en les confirmant dans la foi et en achevant leur conversion, qui n'est encore qu'imparfaite et qu'ébauchée. Il s'agit pour cela de gagner leur esprit et leur cœur: leur esprit, en leur persuadant toujours de plus en plus la vérité de notre religion; leur cœur, en les y affectionnant et la leur faisant aimer. Or jamais nous ne leur ferons mieux connoître la vérité de notre religion que par la charité qui s'y pratique, et dont ils ressentiront les effets; ni jamais nous ne les affectionnerons plus à cette même religion que par le zèle que nous témoignerons pour leur soulagement.

De là concluons que nous y sommes très-étroitement obligés: car si nous devons assister nos frères dans les besoins du corps, à plus forte raison le devons-nous dans les besoins de l'âme.

SUR LA CHARITÉ ENVERS UN SÉMINAIRE.

SUJET. *Marie-Madeleine prit une livre d'huile de senteur, d'un nard excellent et de grand prix, et elle en arrosa les pieds de Jésus.*

Ce que fit Madeleine pour Jésus-Christ, c'est ce que nous devons faire pour ses ministres assemblés dans cette maison, en répandant sur eux nos charités.

DIVISION. Notre charité aura ces trois avantages, qu'elle sera d'un plus grand mérite auprès de Jésus-Christ que l'action même de Madeleine, première partie; qu'elle sera d'une utilité si évidente, qu'il n'y aura point d'esprits assez critiques pour ne la pas approuver, deuxième partie; que le fruit s'en répandra dans toute l'Eglise; troisième partie.

PREMIÈRE PARTIE. Charité d'un plus grand mérite auprès de Jésus-Christ que l'action même de Madeleine. L'action de Madeleine ne fut que l'ombre, que la figure de l'aumône et de la charité chrétienne. Or la seule figure ayant été d'un si grand mérite auprès du Sauveur des hommes, combien plus est-il glorifié de la vérité même et de l'effet?

Madeleine ne se contenta pas de répandre ce parfum sur les pieds de Jésus-Christ: elle le répandit encore sur sa tête. Image de ce que nous faisons en assistant les ministres de l'Eglise. Les autres pauvres sont comme les pieds de Jésus-Christ; mais ceux-ci en sont comme la tête. On a du zèle pour l'ornement des autels: les tabernacles et les autels vivants du Dieu de gloire, ce sont les prêtres.

DEUXIÈME PARTIE. Charité d'une utilité si évidente, qu'il ne peut y avoir d'esprits assez critiques pour ne la pas approuver. On juge de l'utilité d'une entreprise par la

fin et par les moyens. Or la fin qu'on se propose ici, c'est la sanctification de l'Eglise; et les moyens qu'on y veut employer, c'est de former de dignes ministres et d'habiles ouvriers dans la vigne du Seigneur.

Il y en a assez d'autres : mais d'habiles, de zélés, de laborieux, il y en a peu; et c'est pour en élever qu'on travaille à l'établissement de ce séminaire, qui ne peut être fondé que sur les libéralités des fidèles.

TROISIÈME PARTIE. Charité dont le fruit se répandra partout. De cette maison sortiront des troupes entières de prédicateurs, de directeurs, de docteurs vertueux et savants, qui se distribueront dans toute la France, et y porteront la parole du salut et la bonne odeur de Jésus-Christ.

Il ne faut point dire qu'on a d'autres pauvres à assister : si l'on veut bien mesurer ses charités, on trouvera de quoi pourvoir aux uns et aux autres.

Il ne faut point ajouter qu'il y a d'autres séminaires dans tous les diocèses : ce sont des séminaires particuliers, mais celui-ci est comme un séminaire général. Si notre foi nous est chère, nous ne manquerons aucune occasion de l'étendre et de lui soumettre les cœurs.

AUTRE SUR LA CHARITÉ ENVERS UN SÉMINAIRE.

SUJET. *Le zèle de votre maison me dévore.*

Nous pouvons regarder ce séminaire comme la maison de Dieu, et nous devons être là-dessus animés du même zèle que le Prophète.

DIVISION. Dans cette maison de Dieu nous avons deux choses à considérer : qui sont ceux que nous devons assister, première partie : et pourquoi nous les devons assister, deuxième partie.

PREMIÈRE PARTIE. Qui sont ceux que nous devons assister? Ce sont de véritables pauvres, ce sont de saints pauvres, ce sont des pauvres qui ont choisi Jésus-Christ, en embrassant l'état ecclésiastique, et que Jésus-Christ a choisis en les y appelant.

Ce sont de pauvres étrangers, bannis de leur patrie en haine de leur religion. Ce sont des pauvres envers qui nous pratiquerons tout à la fois l'aumône corporelle, en contribuant à leur substance; et l'aumône spirituelle, en les affermissant dans leur attachement à la vraie foi, et en leur associant de zélés ouvriers qui les secondent.

Enfin, ce sont des pauvres qui, par leurs prières, nous rendront au centuple ce qu'ils auront reçu de nous. En est-il donc qui méritent plus nos soins et notre assistance?

DEUXIÈME PARTIE. Pourquoi particulièrement les devons-nous assister? Parce qu'ils sont destinés à combattre l'erreur et à maintenir, autant qu'il leur sera possible, la religion dans des royaumes hérétiques, où l'Eglise est persécutée et opprimée. Avant que d'agir, il faut qu'ils se disposent et qu'ils se forment. Voilà pourquoi on les retire dans ce séminaire, établi selon l'idée du concile de Trente : mais de quoi y seront-ils entretenus, si les charités viennent à leur manquer? C'est donc à nous qu'ils s'adressent, comme l'ange de la Macédoine s'adressa à saint Paul.

La charité, dit-on, ne peut fournir à tout. Faux prétexte : on trouve bien de quoi fournir à tant de dépenses inutiles. Ayons plus de foi et plus de confiance en Dieu. Mais, ajoute-t-on, il faudroit pour cela se retrancher bien des choses : hé bien! peut-on se les retrancher pour une œuvre plus importante?

SUR L'OBSERVATION DES RÈGLES.

SUJET. *Paix et miséricorde à tous ceux qui observeront cette règle.*

Rien de plus important que de maintenir la règle dans une communauté religieuse.

DIVISION. Dans la profession religieuse nous ne pouvons, sans l'observation de nos règles, conserver la paix, ni avec Dieu, première partie; ni avec nous-mêmes, deuxième partie; ni avec le prochain, troisième partie.

PREMIÈRE PARTIE. Dans la profession religieuse nous ne pouvons, sans l'observation de nos règles, conserver la paix avec Dieu. Qu'est-ce que la règle qui nous est prescrite dans la religion? C'est une volonté spéciale de Dieu par rapport à nous et pour nous. Quand donc je m'attache à observer cette règle, je m'unis de volonté avec Dieu, et dès-là je suis en paix avec lui. Mais, par un effet tout contraire, quand

je désobéis à ma règle, je me sépare en quelque sorte de Dieu; par conséquent je romps la paix entre lui et moi.

Si je ne la romps pas absolument, cette paix, parce que la transgression de ma règle ne va pas jusqu'au péché mortel, du moins je la trouble, et j'arrête ainsi le cours des communications et des grâces de Dieu.

Mais, dira-t-on, la transgression de la règle n'est pas même une offense de Dieu vénielle: à quoi je réponds que l'infraction de la règle peut n'être pas un péché, prise en elle-même, et l'être dans ses circonstances. Quoiqu'il en soit, il suffit que ce soit une imperfection, pour m'empêcher d'avoir avec Dieu une union aussi étroite que je dois la souhaiter.

DEUXIÈME PARTIE. Dans la profession religieuse nous ne pouvons, sans l'observation de nos règles, conserver la paix avec nous-mêmes. La raison en est que nous avons alors dans nous-mêmes deux esprits tout opposés qui se combattent sans cesse: savoir, l'esprit de la règle et l'esprit de la liberté: l'esprit de la règle qui nous inspire la soumission, et l'esprit de la liberté qui nous porte à l'indépendance. Or, dans cette contrariété, comment une âme religieuse aura-t-elle la paix? quelles douceurs goûtera-t-elle? Les douceurs du monde lui sont interdites, et elle se prive des douceurs de la religion.

Aussi l'expérience nous apprend-elle que, des personnes religieuses qui se trouvent mal contentes dans leur état, la plupart ne le sont que parce qu'elles ne remplissent pas assez fidèlement leurs devoirs.

TROISIÈME PARTIE. Dans la profession religieuse nous ne pouvons, sans l'observation de nos règles, conserver la paix avec le prochain, c'est-à-dire avec nos supérieurs et avec nos frères. Qu'est-ce, dans une communauté religieuse, que le supérieur? c'est le protecteur et le tuteur de la règle. Le moyen donc de la violer et d'être en paix avec lui? Il est obligé d'agir contre les transgresseurs, et d'en venir à des punitions; ces punitions aigrissent les esprits, et de là les mécontentements mutuels et les divisions. Une sainte régularité entretiendrait entre le chef et les membres une parfaite intelligence.

La paix même ne peut longtemps subsister entre les inférieurs et les particuliers qui composent une maison, dès que la règle n'y est pas gardée. Il n'y a plus d'ordre alors; et sans l'ordre, tout est en trouble. Vérité qui n'est confirmée que par trop d'exemples.

SUR LE RENOUVELLEMENT DES VŒUX DE RELIGION.

SUJET. *Renouvelez-vous en esprit.*

C'est Jésus-Christ même qui nous parle par la bouche de son apôtre, et qui nous demande un parfait renouvellement d'esprit et de cœur.

DIVISION. Quatre choses à considérer: savoir, comment le renouvellement des vœux honore Dieu; comment il nous sanctifie nous-mêmes; comment Jésus-Christ surtout, présent aux yeux des personnes qui le font, a spécialement droit de l'exiger d'elles; et comment enfin elles n'ont jamais été mieux disposées à le faire dignement.

I. Le renouvellement des vœux honore Dieu. Car renouveler ses vœux, c'est ratifier le premier sacrifice qu'on a fait de soi-même à Dieu, et donner à connoître combien le joug du Seigneur est doux; combien Dieu est un bon maître, un maître fidèle dans ses promesses et magnifique dans ses récompenses, un maître digne de nos services, puisqu'après une longue épreuve on veut bien tout de nouveau se dévouer à lui.

II. Le renouvellement des vœux nous sanctifie nous-mêmes. En effet, de la manière dont on le pratique, il entretient dans les esprits et dans les cœurs un souvenir salutaire des obligations qu'on a contractées devant Dieu. Or ce souvenir est le plus excellent moyen pour se maintenir toujours dans une sainte ferveur.

III. Jésus-Christ, présent à ce renouvellement des vœux, a un droit spécial de l'exiger des personnes qui le font. C'est devant le sacrement de nos autels que se passe cette cérémonie. C'est donc en présence de Jésus-Christ sacrifié pour nous. Or, en cet état, n'a-t-il pas droit d'exiger de nous sacrifice pour sacrifice?

IV. Jamais les personnes qui font ce renouvellement de leurs vœux, ne furent mieux disposées à le faire d'une manière digne de Dieu. Elles s'y sont préparées par la retraite, par la revue de leurs fautes, par des œuvres de pénitence; elles y sont encore animées par la solennité de la cérémonie et par les exemples les unes des autres.

SUR L'OBÉISSANCE RELIGIEUSE.

SUJET. *Obéissez à vos supérieurs, et soyez-leur soumis.*

Cette règle générale que l'Apôtre donnoit à tous les fidèles, convient particulièrement aux religieux. L'obéissance est une des plus excellentes vertus de leur état.

DIVISION. Obéissance de l'action, première partie; obéissance de la volonté, deuxième partie; obéissance du jugement, troisième partie.

PREMIÈRE PARTIE. Obéissance de l'action. Elle consiste à faire ce qui est ordonné. Obéissance nécessaire en vertu du vœu.

Mais de plus, obéissance qui doit être prompte et sans retardement.

Universelle et sans bornes.

Indépendante de toute considération humaine et sans acception de personne.

Telle a été l'obéissance de Jésus-Christ; mais souvent ce n'est pas la nôtre. On obéit, mais lentement, mais imparfaitement, mais trop humainement.

DEUXIÈME PARTIE. Obéissance de la volonté. Sans cette disposition du cœur et cette volonté, nous n'avons qu'une obéissance servile et d'esclave. Or une obéissance servile et d'esclave n'est point une obéissance religieuse, ni une vertu. Tout le mérite d'une vraie obéissance est dans le sacrifice de la volonté.

De là trois conséquences: Que je dois trembler, quand un supérieur m'ordonne des choses selon mon inclination et selon mon goût, parce que je dois craindre alors que ma volonté ne soit pas sacrifiée.

Que je dois au contraire me réjouir selon Dieu et en Dieu, quand un supérieur m'emploie à des fonctions qui me mortifient et qui me gênent, parce qu'alors le sacrifice de ma volonté est plus certain et plus excellent.

Que c'est une erreur de croire pratiquer l'obéissance, quand, par des sollicitations et des poursuites, on amène les supérieurs à tout ce qu'on souhaite.

Ce n'est point ainsi que Jésus-Christ a obéi. Il a pleinement soumis sa volonté à la volonté de son Père. Mais, par un étrange renversement, quelle est quelquefois l'obéissance des personnes même religieuses? Une obéissance de respect humain, une obéissance de contrainte, une obéissance d'artifice ou d'une espèce de violence.

TROISIÈME PARTIE. Obéissance du jugement. C'est par-là que nous achevons de soumettre tout l'homme à Dieu, en lui soumettant notre esprit et notre entendement. Soumission d'un prix inestimable, et sans laquelle toute notre obéissance, soit de l'action, soit de la volonté, ne peut se soutenir. Car comment ferai-je avec exactitude et avec promptitude ce que mon supérieur m'enjoint, et comment m'y affectionnerai-je, si je le condamne dans ma pensée?

Mais l'obéissance doit-elle être aveugle? Oui. Non pas qu'en certaines conjonctures elle ne puisse découvrir ce qu'elle pense et le représenter, pourvu que ce soit avec humilité et avec docilité. Du reste, dans son aveuglement elle est plus éclairée, plus droite, plus sûre, que toute la sagesse de l'esprit humain. Le supérieur peut se tromper dans ce qu'il me commande, et c'est à lui d'y prendre garde: mais moi je ne me trompe point en lui obéissant, puisque je fais ce que Dieu veut de moi.

De plus, nous ne pouvons douter que Dieu n'éclaire les supérieurs; et en agissant selon leurs vues, nous agissons selon les lumières de Dieu. Enfin nous ne devons pas aisément juger d'eux: car souvent ils ont des raisons très-solides, mais qui nous sont inconnues.

POUR UNE COMMUNAUTÉ DE CARMÉLITES, SUR SAINTE THÉRÈSE.

SUJET. *Il viendra avec l'esprit et la vertu d'Elie pour former au Seigneur un peuple parfait.*

C'est avec ce même esprit que Thérèse est venue, et pour le même dessein.

DIVISION. Comment Thérèse, animée du double esprit d'Elie, et réformatrice d'un grand ordre, a réformé le corps par la mortification, qu'elle a elle-même pratiquée avec une constance héroïque; première partie; et comment elle a perfectionné l'esprit par l'usage de l'oraison, où elle s'est exercée avec de si merveilleux progrès; deuxième partie.

PREMIÈRE PARTIE. Comment Thérèse a réformé le corps par la mortification, qu'elle

a elle-même pratiquée avec une constance héroïque. Son premier désir fut celui du martyr, et c'est pour cela que, dès son enfance, elle quitta la maison de ses parents, voulant aller en Afrique.

Ramenée bientôt dans la maison paternelle, là elle se condamne à un autre martyre plus rigoureux par sa durée, qui est une mortification entière de ses sens. Esprit de pénitence que Dieu lui inspira par un attrait particulier, par des signes visibles et des apparitions.

De là cette devise qu'elle prit : *Ou souffrir, ou mourir*. Sentiment qui lui fit surmonter tout ; et c'est par ce même sentiment qu'une âme religieuse devient victorieuse de tout.

Cependant de son cœur elle fait passer l'amour de la croix dans le cœur d'une infinité d'autres, par la réforme qu'elle établit au Mont-Carmel. Réforme qu'elle oppose à la fausse réforme de Luther et de Calvin. Réforme la plus mortifiante, et dont elle porte la première toute l'austérité.

Ce ne fut pas sans de grandes difficultés et de grandes contradictions qu'elle entreprit ce saint ouvrage ; mais enfin elle le conduisit à sa perfection, et le déposa, pour ainsi dire, entre les mains de ses filles, à qui elle le confia. Or elles ne le soutiendront jamais mieux que par ce qui en a été le principe, c'est-à-dire par la mortification et une pleine abnégation d'elles-mêmes. Quel sujet de reproche, si elles le laissoient déchoir !

DEUXIÈME PARTIE. Comment Thérèse a perfectionné l'esprit par l'usage de l'oraison, où elle s'est exercée avec de si merveilleux progrès. Il s'agit ici de cette oraison extraordinaire, où elle fut élevée ; et son exemple nous apprend trois choses : 1^o par où l'on se doit disposer à ce don de Dieu ; 2^o avec quel esprit il le faut recevoir ; 3^o de quelle manière on en peut faire le discernement.

Elle s'y est disposée par l'oraison commune et ordinaire, où elle a persévéré pendant vingt-deux ans, malgré toutes les aridités et toutes les sécheresses dont elle a été éprouvée de la part de Dieu. Nous, au contraire, nous abandonnons souvent cette oraison commune, ou du moins nous la négligeons, dès que nous y sentons la moindre peine, et qu'il y a la moindre violence à nous faire.

Elle a reçu ce don de contemplation et d'une oraison sublime et extraordinaire avec humilité, et sans rien perdre d'une docilité parfaite à la conduite de ses directeurs : mais nous, si nous n'y prenons garde, nous nous laissons enfler d'orgueil dès les premières faveurs que nous recevons de Dieu, et nous ne voulons plus d'autre guide que nous-mêmes.

Elle en a fait le vrai discernement par trois signes non suspects, dont le premier est l'attachement à la foi de l'Eglise ; le second, la fidélité aux devoirs de son état ; et le troisième, l'utilité de ces faveurs célestes dont Dieu la gratifioit. C'est aussi, à notre égard, par où nous les pouvons discerner ; sans cela, on prend pour vrai don d'oraison ce qui n'en a que l'apparence.

SUR LA DIGNITÉ ET LES DEVOIRS DES PRÊTRES.

SUJET. *Que vos prêtres, Seigneur, soient revêtus de justice et de sainteté.*

Rien de plus nécessaire aux prêtres que cette sainteté et cette justice.

DIVISION. Les prêtres doivent être saints, parce qu'ils sont les sacrificateurs du corps de Jésus-Christ, première partie ; et parce qu'ils sont les pasteurs de l'Eglise de Jésus-Christ, deuxième partie.

PREMIÈRE PARTIE. Les prêtres doivent être saints, parce qu'ils sont les sacrificateurs du corps de Jésus-Christ. En cette qualité, ils tiennent la place de Jésus-Christ, qui fut lui-même le premier sacrificateur de son propre corps, lorsqu'il institua son adorable sacrement. Or quelle sainteté est nécessaire pour occuper dignement une telle place, et pour exercer un tel ministère ? D'autant plus que le prêtre, quoique substitut de Jésus-Christ, a néanmoins, dans l'exercice de son ministère, une espèce de pouvoir sur Jésus-Christ même.

Quelle dignité ! s'écrie saint Augustin ; c'est en quelque sorte dans les mains des prêtres que le Verbe de Dieu s'incarne tout de nouveau. L'Eglise, poursuit ce même saint docteur, croit en avoir beaucoup dit, quand elle chante que le Verbe divin

n'eut point horreur de demeurer dans le sein d'une vierge, toute sainte qu'elle étoit. N'est-ce pas le même Dieu qui descend sur l'autel, et que les prêtres portent dans leurs mains? Combien donc doivent-ils travailler à se sanctifier!

Mais, par un étrange abus, on ne voit que trop de prêtres bien éloignés de la sainteté qui leur convient, c'est-à-dire, qu'on ne voit que trop de prêtres mercenaires et intéressés, de prêtres ambitieux, de prêtres vains et présomptueux, de prêtres oisifs et voluptueux, de prêtres tout mondains. Honte du christianisme, ou plutôt de ceux qui déshonorent ainsi ce qu'il y a de plus vénérable dans le christianisme!

DEUXIÈME PARTIE. Les prêtres doivent être saints, parce qu'ils sont les pasteurs de l'Eglise de Jésus-Christ. Ils réconcilient les hommes avec Dieu, ils confèrent les sacrements, ils remettent les péchés, ils instruisent le peuple de Dieu : car tout cela est renfermé dans ces paroles de Jésus-Christ à ses apôtres : *Tout ce que vous lierez sur la terre, sera lié dans le ciel; et tout ce que vous délierez sur la terre, sera délié dans le ciel.*

Après cela, nous ne devons point nous étonner que les plus grands monarques du monde aient témoigné tant de révérence pour les prêtres. Mais ce qui doit nous surprendre, c'est que ces prêtres, si distingués par leur caractère, ne s'efforcent pas d'avoir toute la pureté et toute la sainteté des anges. Comment pourront-ils s'entretenir d'une réconciliation aussi sainte que celle des pécheurs avec Dieu, s'ils sont eux-mêmes ennemis de Dieu? Comment oseront-ils administrer les sacrements de Jésus-Christ, et verser sur les fidèles les mérites de son sang avec des mains impures? Comment entreprendront-ils de juger, de condamner, d'absoudre, dans des dispositions toutes criminelles? Enfin comment instruiront-ils le peuple de Dieu, en détruisant par leurs exemples ce qu'ils enseignent par leurs paroles?

Car leurs exemples font beaucoup plus d'impression que leurs paroles. Leurs moindres fautes sont remarquées, et les scandales des prêtres n'ont que trop de fois servi à autoriser le libertinage des laïques. De là le décri du sacerdoce. De là le compte rigoureux que Dieu exigera de tant de prêtres. Les Saints eux-mêmes en ont tremblé. Terribles paroles de saint Grégoire et de saint Chrysostome. Avis important du bienheureux Laurent Justinien.

SUR LA PRIÈRE DE JÉSUS-CHRIST DANS LE JARDIN.

SUJET. *S'étant avancé un peu plus loin, il se prosterna le visage contre terre, priant et disant : Mon Père, s'il est possible, faites que ce calice passe, et qu'il ne soit point pour moi; cependant que votre volonté s'accomplisse, et non la mienne.*

Soumission de Jésus-Christ, modèle de la nôtre.

DIVISION. La soumission chrétienne renferme deux choses, savoir : le sentiment et l'action : le sentiment dans le cœur pour vouloir tout ce que Dieu veut, première partie; et l'action dans la pratique pour faire tout ce que Dieu veut, deuxième partie. Deux devoirs que Jésus-Christ nous enseigne ici par son exemple.

PREMIÈRE PARTIE. Soumission dans le sentiment pour vouloir tout ce que Dieu veut. Ainsi Jésus-Christ dans sa prière 1° se soumet au bon plaisir de son Père : *Mon Père, dit-il, qu'il n'en soit pas comme je le veux, mais comme vous le voulez;* 2° il s'y soumet dans un soulèvement général de toutes ses passions contre lui-même; ennui, crainte, tristesse, agonie; 3° il s'y soumet dans un délaissement total, à ce qu'il semble, et de la part du ciel, et de la part des hommes; 4° il s'y soumet de telle sorte qu'il agréa tout sans exception et sans réserve.

Vrai modèle d'une sainte soumission. Être soumis au bon plaisir de Dieu, lorsqu'il n'y a rien que de contraire à nos inclinations; être docile et souple sous la main de Dieu, lorsque toutes nos passions se révoltent et se soulèvent; se conformer à la volonté de Dieu, lorsque Dieu ne nous soutient par aucunes consolations sensibles, et que le monde nous abandonne; enfin, ne point mettre de bornes à notre soumission et embrasser tout également, sans accepter une chose parce qu'elle nous fait moins de peine, ni rejeter l'autre parce qu'elle nous en fait davantage. Hors de là notre conformité et notre patience ne peut être d'un grand prix, et n'est pas même souvent une vertu chrétienne.

DEUXIÈME PARTIE. Soumission dans la pratique et l'action pour faire tout ce que

Dieu veut. C'étoit la volonté de Dieu que Jésus-Christ fût livré aux Juifs et condamné à la mort. Jusque-là cet Homme-Dieu, malgré toutes ses répugnances naturelles, s'étoit contenté de recevoir là-dessus l'ordre du ciel, parce que le temps de l'exécution n'étoit pas encore venu ; mais dès qu'il se trouve à cette heure marquée par son Père, et que les Juifs avancent pour se saisir de sa personne, quel merveilleux changement se fait en lui ! Auparavant, tout soumis qu'il étoit de cœur, il trembloit néanmoins, il ressentoit les plus violentes révoltes, il se troublait, et demandoit à être délivré de sa passion : mais tout-à-coup le voilà plein de courage, qui anime ses apôtres, qui, sans se cacher, se fait au contraire connoître à ses ennemis, se présente à eux, défend à Pierre de rien entreprendre pour les arrêter, et s'abandonne lui-même entre leurs mains : *Tout cela, dit-il, afin que le monde sache que j'aime mon Père, et que j'accomplis fidèlement tout ce qu'il lui plaît de m'ordonner.*

Or il y a par rapport à nous-mêmes des volontés de Dieu pratiques et qui tendent à l'action : mais les suivons-nous en effet, et agissons-nous conformément à ses vues ? faisons-nous tout ce qu'il veut, et tout ce qu'il nous prescrit dans notre état ? Nous manquons à nos plus essentielles obligations. En vain après cela disons-nous tous les jours à Dieu, *Que votre volonté soit faite* ; ce n'est qu'un pur langage.

Il est vrai que cette soumission en pratique et en œuvres demande de la contrainte et de la gêne : mais Dieu ne mérite-t-il pas bien que nous nous contraignions et que nous nous gênions pour lui ? ne lui obéirons-nous que lorsqu'il ne nous en coûtera rien ? En quelque conjoncture que ce soit, imaginons-nous que Jésus-Christ nous dit comme aux apôtres : *Levez-vous, et marchons.* Souvenons-nous de la grandeur du maître que nous servons, de ses promesses et de ses récompenses ; et, dans la même résolution que saint Paul, disons-lui : *Que voulez-vous, Seigneur, que je fasse ?*

SUR LA TRAHISON DE JUDAS.

SUJET. *Le Sauveur du monde n'avoit pas encore achevé de parler, que Judas, l'un des douze apôtres, arrive, et avec lui une troupe d'hommes armés, qui étoient envoyés par les princes des prêtres. Or le disciple qui le trahissoit leur avoit donné ce signal, et leur avoit dit : Celui que je baiserais est celui que vous cherchez ; saisissez-le.*

Ces seules paroles expriment assez toute l'horreur de la trahison de Judas.

DIVISION. Le principe du crime de Judas, ce fut une passion mal réglée, première partie ; et le comble de son crime, ce fut un aveugle désespoir, deuxième partie.

PREMIÈRE PARTIE. Le principe du crime de Judas, ce fut une passion mal réglée. Quelle passion ? Sa seule avarice. Se voyant frustré du gain qu'il eût fait, si l'on eût vendu ce parfum que Madeleine répandit sur les pieds de Jésus-Christ, et qu'on lui en eût mis l'argent entre les mains, il voulut se dédommager, et vendit pour cela Jésus-Christ même trente deniers.

De là concluons trois choses, qui regardent toute passion en général : combien il est dangereux de fomenter une passion dans notre cœur, puisqu'elle peut nous conduire aux plus grands désordres. Elle a fait de Judas un apostat et un homicide. Aussi quand Dieu a voulu punir les hommes sur la terre, et les plus grands hommes, il n'y a point employé de plus terrible châtement que de les livrer à leurs passions.

Combien il est important d'attaquer la passion de bonne heure, puisque, lorsqu'elle s'est fortifiée, on ne peut, sans une extrême difficulté, la surmonter.

Combien il est nécessaire de n'en épargner aucune et de les réprimer toutes, puisqu'une seule suffit pour nous perdre. C'est une maladie mortelle, et il ne faut qu'une maladie mortelle pour nous causer la mort. Prière à Dieu.

DEUXIÈME PARTIE. Le comble du crime de Judas, ce fut un aveugle désespoir. Un apôtre réprouvé, quel abîme des jugements de Dieu ! C'est là néanmoins que s'est terminée la trahison de Judas : pourquoi ? Parce qu'il désespéra de la miséricorde de Dieu. Il fut touché de repentir, mais d'un repentir de démon, parce qu'il n'étoit pas accompagné de l'espérance chrétienne. Il reconnut son péché, mais il ne reconnut pas en même temps, remarque saint Bernard, la bonté de Dieu envers les pécheurs. Il rendit le prix pour lequel il avoit vendu son maître ; mais, dit saint Augustin, il ne fit point attention au prix dont son maître l'avoit racheté. C'est ce qui le porta à

ce dernier attentat, où, s'arrachant lui-même la vie, il consumma son éternelle damnation.

De là apprenons, 1° à craindre Dieu et à opérer notre salut avec tremblement, en quelque état et en quelque profession que nous soyons; 2° à ne point séparer la confiance de la crainte, mais à espérer toujours en Dieu, quelque pécheurs que nous ayons été. Le plus grand artifice de l'esprit séducteur est de nous donner de la confiance avant le péché, et de nous l'ôter après le péché. Tant que le pécheur se confiera en la grâce divine, ce sera toujours pour lui une ressource, parce que ce sera un motif capable de l'attirer à Dieu, et de lui faire prendre une sainte résolution de se convertir.

SUR LE RENIEMENT DE SAINT PIERRE.

SUJET. *Quelque temps après, ceux qui se trouvèrent là dirent à Pierre : Assurément vous êtes de ces gens-là; car vous êtes aussi de Galilée. Mais il se mit à faire des imprécations, et à dire avec serment : Je ne connois point cet homme-là dont vous me parlez.*

C'est ainsi que l'on renonce encore Jésus-Christ, jusque dans le christianisme.

DIVISION. Jésus-Christ renoncé par les mauvais chrétiens, première partie; les mauvais chrétiens renoncés par Jésus-Christ, deuxième partie. Deux vérités affligeantes, que le reniement de saint Pierre nous donne lieu de considérer.

PREMIÈRE PARTIE. Jésus-Christ renoncé par les mauvais chrétiens. Foiblesse de Pierre, qui, malgré toutes les protestations qu'il avoit faites au Fils de Dieu d'une fidélité inviolable, le méconnut dans l'occasion et le renonça. Ainsi le renoncent tant de mauvais chrétiens.

Renoncement le plus universel, car on le renonce en tout; c'est-à-dire, dans sa vie et ses exemples: on ne veut point s'y conformer. Dans sa mort et dans sa croix: c'est souvent pour nous, tout à la fois, et une folie et un scandale. Dans son Evangile et sa morale: on suit la morale du monde préférablement à la sienne. Dans ses sacrements, et surtout dans celui de son corps: on le déshonore par mille immodesties, par mille abominations, par un délaissement presque total. Dans ses disciples et ses sectateurs: on les méprise et on en raille.

Renoncement le plus criminel. Pierre fut d'autant plus coupable en renonçant Jésus-Christ, qu'il étoit un de ses apôtres; et ce qui nous rend plus criminels quand nous renonçons ce Dieu Sauveur, c'est la qualité de chrétiens dont nous sommes revêtus. Nous tombons alors dans une contradiction où ne tombent ni les infidèles mêmes, ni les hérétiques.

DEUXIÈME PARTIE. Les mauvais chrétiens renoncés par Jésus-Christ. Il n'en fut pas ainsi de Pierre, parce que sa pénitence répara son péché. Mais comme les mauvais chrétiens ajoutent à leur péché l'impénitence, ils verront s'accomplir à leur égard cette terrible menace de l'Evangile où il est dit du Fils de Dieu qu'il sera la ruine de plusieurs, même en Israël.

Dès sa vie mortelle, il a commencé à contredire et à renoncer le monde et les partisans du monde: mais c'est dans son jugement dernier qu'il les renoncera avec plus d'éclat.

Or entre ses ennemis qu'il réprouvera, il n'y en aura point qu'il traite plus rigoureusement que les mauvais chrétiens; pourquoi? 1° parce qu'ils auront été les plus rebelles; 2° parce qu'ils auront été les plus ingrats; 3° parce qu'ils auront eu plus de part aux avantages de sa loi. Voilà ce que nous ne pouvons prévenir avec trop de soin.

SUR LE SOUFFLET DONNÉ A JÉSUS-CHRIST DEVANT LE GRAND PRÊTRE.

SUJET. *Jésus ayant parlé de la sorte, un des soldats qui étoit à son côté lui donna un soufflet, en disant : Est-ce ainsi que vous répondez au grand prêtre?*

Jésus-Christ nous donne ici un bel exemple du pardon des injures.

DIVISION. Supporter les injures comme Jésus-Christ sans en poursuivre la vengeance et sans éclater, première partie; agréer même les injures comme Jésus-Christ, jusqu'à s'y exposer en certaines rencontres et à les aimer, deuxième partie.

PREMIÈRE PARTIE. Supporter les injures comme Jésus-Christ, sans en poursuivre la

vengeance et sans éclater. Quelle injure ! un soufflet reçu , et de la manière la plus outrageante ! Combien de raisons sembloient engager le Sauveur du monde à venger sur l'heure cet outrage ? Il le pouvoit , puisque la vengeance lui appartient en qualité de Dieu : mais il aime mieux nous apprendre par son exemple à réprimer toutes nos vengeances , et il veut détruire par-là tous les faux raisonnemens et tous les prétextes dont notre passion cherche à s'autoriser.

Exemple si convaincant , qu'il ne nous laisse nulle ressource où nous puissions nous retrancher. S'il se fût contenté de nous dire : *Je vous ordonne de ne point repousser la violence par la violence ; mais si quelqu'un vous frappe sur la joue droite , présentez-lui encore la gauche* , cette parole nous eût paru dure. Mais il nous l'adoucit en y ajoutant son exemple : car l'exemple de ce Dieu Sauveur doit être la règle de toute notre vie.

Pendant , il y en a bien peu qui le suivent. On voit des hommes , sages du reste , des hommes vertueux , des hommes religieux ; mais où en voit-on qui soient patients dans les injures , et qui les reçoivent avec modération ? On fait profession de piété et de la plus étroite morale , et néanmoins on est d'une sensibilité extrême sur les moindres offenses. Pour nous confondre , envisageons Jésus-Christ , et considérons cette face respectable et adorable aux anges mêmes , couverte d'un soufflet.

DEUXIÈME PARTIE. Agréer même les injures comme Jésus-Christ jusqu'à s'y exposer en certaines rencontres et à les aimer. Ainsi pour faire son devoir dans une charge , dans une dignité , dans un ministère , combien y a-t-il souvent de mépris , de railleries , de médisances , d'outrages à essayer ? Or je m'en dois faire alors un mérite ; je dois les aimer pour Dieu.

Cela est bien parfait et bien difficile : mais souvenons-nous que notre divin Maître a voulu être rassasié d'opprobres , et qu'il en a fait ses délices. C'est pour cela que les Saints , et entre les autres saint Paul et David , les ont reçus avec tant de joie ; et sans cela même on ne peut avoir l'esprit de Jésus-Christ , ni par conséquent être véritablement chrétien. Mais le moyen d'aimer ce qui nous offense , ce qui nous humilie ? En le regardant comme une portion des opprobres de Jésus-Christ , et comme une matière de sacrifice à Jésus-Christ.

Mais encore à quoi dans la pratique se réduit là-dessus notre obligation ? A aimer mieux se voir méprisé , moqué , condamné , persécuté , que de se départir jamais d'une exacte vertu en consentant à l'iniquité. Ce n'est pas que le cœur ne soit alors bien combattu ; mais au milieu de ces combats , mille considérations le soutiennent , et Dieu d'ailleurs ne lui refuse pas le secours de sa grâce. Avec la force et l'onction de cette grâce , on s'écrie comme le Prophète : *C'est un bien , Seigneur , que j'aie été humilié* , puisque je le suis pour vous. Plaise au ciel que nous soyons animés de ce sentiment ! C'est par le mépris de la confusion , selon l'expression de l'Apôtre , que le Fils de Dieu a consommé notre foi ; et c'est par l'amour de la confusion que nous la consommerons nous-mêmes , et que nous parviendrons au plus pur christianisme , et à la vraie gloire qui en est la récompense.

SUR LES FAUX TÉMOIGNAGES RENDUS CONTRE JÉSUS-CHRIST.

SUJET. *Plusieurs rendoient de faux témoignages contre Jésus , et tous ces témoignages ne s'accordoient point.*

Voilà ce qui nous arrive à nous-mêmes en tant de médisances que nous faisons du prochain.

DIVISION. Désordre de la médisance en celui qui la fait , et qui souvent ne se rend pas moins coupable que ces faux accusateurs qui témoignent contre Jésus-Christ , première partie. Désordre de la médisance en celui qui l'écoute , et qui souvent n'est pas moins condamnable que Caïphe et que tout son conseil , qui prêtent si volontiers l'oreille aux accusations formées contre Jésus-Christ , deuxième partie.

PREMIÈRE PARTIE. Désordre de la médisance en celui qui la fait , et qui souvent ne se rend pas moins coupable que ces faux accusateurs qui témoignent contre Jésus-Christ. Ces accusateurs du Fils de Dieu avancent contre lui mille impostures : et rien ne nous est plus ordinaire dans nos médisances , que d'y mêler des faussetés : car il n'y a guère de médisances où la vérité ne soit blessée en quelque manière. Si ce n'est pas toujours à l'égard du fond des choses , c'est au moins à l'égard des circonstances.

Ces accusateurs du Fils de Dieu veulent le noircir dans l'esprit de ses juges et le faire condamner ; et l'injustice de la médisance est de s'attaquer à la réputation d'autrui, et de la détruire dans l'estime publique. Injustice d'autant plus griève, qu'elle ravit au prochain, de tous les biens naturels, le plus précieux, le plus délicat, le plus difficile à conserver et à réparer, qui est l'honneur.

Ces accusateurs du Fils de Dieu n'agissoient que par passion ; et le principe le plus commun de tant de médisances où l'on se porte, n'est-ce pas une secrète passion qui nous anime ? C'est une vengeance outrée, une haine envenimée, une aveugle antipathie, une jalousie mortelle, un esprit d'intérêt, une humeur chagrine et critique, un zèle mal entendu, une envie démesurée de parler, une légèreté indiscrete et sans réflexion.

DEUXIÈME PARTIE. Désordre de la médisance en celui qui l'écoute, et qui souvent n'est pas moins condamnable que Caïphe et tout son conseil, qui prêtent si volontiers l'oreille aux accusations formées contre Jésus-Christ. Ecouter volontairement la médisance et sans nécessité, c'est y participer, c'est la favoriser et la fomenter. Or participer à un péché, le favoriser et le fomenter, c'est sans contredit un péché. Si chacun faisoit son devoir à l'égard du médisant, et qu'on refusât de l'entendre, il seroit obligé de se taire.

Voilà néanmoins de quoi l'on ne se fait nul scrupule. Content de n'être point auteur de la médisance, on ne compte pour rien de l'écouter. On l'écoute avec indifférence, on l'écoute avec complaisance, on l'écoute par un respect humain et une lâche condescendance, on l'écoute par une vaine curiosité ; et ce qu'il y a de plus criminel, on l'écoute par une secrète malignité.

Préservez-vous donc de la médisance, comme du poison le plus mortel, soit pour celui qui la fait, soit pour celui qui l'écoute. Quels maux ne cause-t-elle pas ? Du reste, si elle nous attaque, imitons la patience de Jésus-Christ.

SUR LE JUGEMENT DU PEUPLE CONTRE JÉSUS-CHRIST, EN FAVEUR DE BARABBAS.

SUJET. *Pilate leur dit : Qui voulez-vous qu'on vous remette des deux ? Barabbas, dirent-ils. Pilate leur répartit : Que ferai-je donc de Jésus qu'on appelle Christ ? Tous lui répondirent : Qu'il soit crucifié..... Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants !*

Image naturelle du péché, et du pécheur qui le commet.

DIVISION. Malice du péché, première partie. Peine du péché, deuxième partie. L'une et l'autre ne se trouvent ici que trop bien exprimées.

PREMIÈRE PARTIE. Malice du péché. Les Juifs renoncent Jésus-Christ et lui préfèrent Barabbas, malgré toutes les instances et toutes les remontrances de Pilate.

Ainsi par le péché sacrifions-nous à nos passions tous les intérêts de Dieu. Car qu'est-ce que le péché ? Une préférence refusée à Dieu et donnée à la créature. On dit comme les Juifs : Otez-moi ce Dieu dont la loi m'importune, et laissez-moi mon plaisir, dont j'ai fait ma divinité.

Et il ne faut point répondre qu'on n'y procède pas communément avec tant de délibération, et qu'on ne fait point ces réflexions. Car, 1° combien de pécheurs les font en effet, et pêchent d'une volonté délibérée ? 2° Si d'autres pêchent avec moins d'attention, peuvent-ils tirer avantage de leur inadvertance et de leur légèreté dans un sujet qui demandoit toute leur vigilance et toute leur précaution ?

De tout ceci concluons que l'énormité du péché est aussi grande par proportion, que Dieu est grand et au-dessus de tout être créé. Pour la comprendre tout entière, il faudroit être en état de comprendre ce que c'est que Dieu.

DEUXIÈME PARTIE. Peine du péché. En conséquence du crime des Juifs, lorsqu'ils renoncèrent Jésus-Christ et qu'ils lui préférèrent Barabbas, le sang de cet Homme-Dieu est retombé sur eux et sur toute leur postérité.

De là tous les maux dont cette malheureuse nation a été affligée, et l'est encore : 1° ruine temporelle ; 2° aveuglement spirituel ; 3° réprobation éternelle.

Voilà, dans une comparaison qui n'est que trop juste, à quelles vengeances de la part du ciel et à quels châtimens le péché nous expose. Pour nous en préserver, que nous reste-t-il ? Contrition, réformation de vie, satisfaction.

SUR LA FLAGELLATION DE JÉSUS-CHRIST.

SUJET. *Alors Pilate fit prendre Jésus et le fit flageller.*

Pourquoi ce supplice, et comment fut-il exécuté ?

DIVISION. Flagellation la plus honteuse et la plus douloureuse. Cette honte que voulut subir Jésus-Christ nous apprendra à corriger les désordres d'une honte criminelle qui souvent nous arrête dans le service de Dieu, et à nous prémunir contre le péché, de la honte salutaire que nous en devons concevoir : première partie. Et cette douleur qu'il a voulu ressentir dans tous les membres de son corps, nous animera à retrancher en nous les délicatesses de la chair, et à nous armer contre nous-mêmes des saintes rigueurs de la pénitence chrétienne : deuxième partie.

PREMIÈRE PARTIE. Flagellation la plus honteuse. Quelle confusion pour un Homme-Dieu, de paroître devant les Juifs dans l'état où il parut : Qu'a-t-il prétendu par-là ? Corriger les désordres d'une mauvaise honte qui nous retient en mille rencontres où il s'agit des intérêts de Dieu, et nous enseigner l'usage que nous devons faire d'une honte raisonnable et utile pour nous garantir du péché.

En effet, d'où vint au Fils de Dieu cette confusion qui le jeta dans un si profond accablement ? De nos péchés, dont il étoit chargé. Mais nous, par un sentiment tout contraire, nous n'avons nulle honte de commettre le mal, et nous en avons de pratiquer le bien : deux dispositions les plus funestes.

Pour les corriger, considérons toujours Jésus-Christ. Point de frein plus puissant pour nous arrêter et nous retirer du péché, que cette pensée : Ce péché, que je commets sans pudeur et sans honte, a fait rougir mon Dieu. Point de meilleur soutien contre le respect humain et la honte de pratiquer le bien, que cette réflexion : Toute la honte de la flagellation de mon Sauveur n'a pu ralentir son zèle pour l'honneur de son Père.

DEUXIÈME PARTIE. Flagellation la plus douloureuse. Il fut livré à toute la barbarie d'une brutale soldatesque, qui le déchira de coups ; et c'est en cet état qu'il nous prêche la mortification de la chair.

La chair de Jésus-Christ étoit une chair innocente, au lieu que la nôtre est une chair criminelle. Combien donc mérite-t-elle plus d'être mortifiée que celle de ce Dieu Sauveur ? Aussi saint Paul recommandoit-il si souvent et si fortement aux premiers fidèles de mortifier leur chair. Et c'est dans cette mortification de la chair que tous les Saints ont fait consister une partie de leur sainteté.

Mais nous raisonnons, ou du moins nous agissons bien autrement. La maxime la plus commune et la plus établie dans toutes les conditions, est d'avoir soin de son corps, et de lui procurer toutes ses aises. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'avec cela l'on prétend être pénitent, l'on prétend être dévot, l'on prétend s'ériger en réformateur du relâchement des mœurs et de la doctrine.

SUR LE COURONNEMENT DE JÉSUS-CHRIST.

SUJET. *Alors les soldats du gouverneur ayant emmené Jésus dans le prétoire, rassemblèrent autour de lui toute la cohorte ; et après l'avoir dépouillé, ils le couvrirent d'un manteau de pourpre : puis faisant une couronne d'épines, ils la lui mirent sur la tête. Ils lui mirent aussi un roseau à la main droite.*

Voilà proprement le mystère de la royauté de Jésus-Christ.

DIVISION. Royauté de Jésus-Christ méprisée et profanée par les indignités qu'exercèrent contre lui les soldats, première partie ; mais en même temps royauté reconnue et solidement vérifiée par une secrète disposition de la Providence, qui se sert pour cela de l'insolence même des soldats et de leur impiété, deuxième partie.

PREMIÈRE PARTIE. Royauté de Jésus-Christ méprisée et profanée par les indignités qu'exercèrent contre lui les soldats. Par la plus sanglante dérision, ils le revêtent d'une robe de pourpre, ils lui donnent pour sceptre un roseau, ils lui mettent sur la tête une couronne d'épines ; et en le saluant comme roi des Juifs, ils lui crachent au visage et le meurtrissent de soufflets.

Or n'est-ce pas ainsi que nous le traitons nous-mêmes ? Nous le couronnons en le

reconnoissant pour notre roi ; mais nous le couronnons d'épines. Ces épines , ce sont tant de désordres où nous nous abandonnons.

De plus , nous ne lui faisons porter pour sceptre qu'un roseau : comment cela ? par nos inconstances et nos légèretés perpétuelles dans son service.

Enfin , nous le couvrons d'une misérable robe de pourpre , c'est-à-dire de nos péchés , plus rouges que l'écarlate , selon la figure du Prophète , et qui le font rougir lui-même. Mais il aura son temps pour venger sa royauté flétrie et profanée. De quelle frayeur serons-nous saisis , quand , à son jugement universel , nous le verrons couronné de gloire ?

DEUXIÈME PARTIE. Royauté de Jésus-Christ reconnue et solidement vérifiée , par une secrète disposition de la Providence , qui se sert pour cela de l'insolence même et de l'impiété des soldats. Les choses mêmes par où ils croyoient le déshonorer , ont été les marques les plus naturelles de sa souveraineté , et ont servi à nous en donner l'idée la plus juste. Ils l'ont couronné d'épines ; or à qui cette couronne pouvoit-elle mieux convenir , qu'à celui qui devoit être le roi surtout des âmes souffrantes ?

Ils lui ont donné pour sceptre un roseau. Rien ne pouvoit mieux représenter la nature de son pouvoir , qui n'a point éclaté par la force ni par la violence , mais par la foiblesse même et par l'infirmité. Avec ce roseau , il a soumis toutes les puissances du monde.

Ils l'ont couvert d'une robe de pourpre. Etoit-il une couleur plus convenable à un roi qui devoit former son royaume sur la terre et l'amplifier par l'effusion de son sang ?

De là concluons ce que nous sommes , à qui nous sommes , pourquoi nous y sommes , et ce que nous devons enfin devenir , selon le caractère que nous portons et les sacrés rapports que nous avons , en qualité de chrétiens , avec Jésus-Christ.

SUR JÉSUS-CHRIST PORTANT SA CROIX.

SUJET. *Alors ils prirent Jésus , et l'emmenèrent ; et Jésus , chargé de sa croix , sortit pour aller au lieu appelé Calvaire.*

Apprenons de l'exemple de Jésus-Christ comment nous devons nous-mêmes porter la croix , c'est-à-dire toutes les souffrances dont nous sommes affligés dans la vie.

DIVISION. Nécessité de porter la croix après Jésus-Christ , première partie. Facilité de porter la croix après Jésus-Christ , deuxième partie.

PREMIÈRE PARTIE. Nécessité de porter la croix après Jésus-Christ. Il la porta depuis le prétoire jusqu'au Calvaire , comme Isaac porta lui-même sur la montagne le bûcher où il devoit être immolé. Or , selon ce qu'il dit à ces femmes qui le suivoient , *Si l'on traite ainsi le bois vert , que fera-t-on au bois sec ?* concluons que si Jésus-Christ notre modèle et notre médiateur a porté la croix , il n'y a donc nul homme qui ait droit de s'en exempter. Jésus-Christ ne l'a portée que parce qu'il l'a voulu ; mais nous , soit que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas , nous sommes condamnés par l'arrêt de Dieu à la porter. Cependant nous pouvons nous la rendre volontaire en l'acceptant , et nous sommes bien à plaindre si nous ne la sanctifions pas au moins par notre soumission.

Ce n'est point assez de porter la croix : il faut la porter après Jésus-Christ , et c'est pour nous le faire entendre qu'il voulut que Simon le Cyrénéen la portât avec lui. Mais il y en a bien peu qui veuillent à ce prix suivre leur Sauveur. On verse assez de larmes en considérant sa passion , mais il nous répond comme à ces femmes de Jérusalem : *Pleurez sur vous-mêmes.* Pleurez sur toutes vos sensualités.

Trois sentiments là-dessus à prendre : 1° d'une vive douleur ; 2° d'une humble reconnoissance ; 3° d'une ferme résolution.

DEUXIÈME PARTIE. Facilité de porter la croix après Jésus-Christ. Car son exemple est si puissant qu'il doit nous aplanir toutes les difficultés , comme l'exemple du chef fait oublier au soldat tous les périls. Sans cet exemple de Jésus-Christ souffrant , que n'ont pas souffert les Justes de l'ancienne loi , et que n'ont-ils pas voulu souffrir ? il n'y a qu'à lire le détail qu'en a fait saint Paul. Quelle seroit donc notre lâcheté , après un tel exemple , de fuir encore la croix ?

D'autant plus que c'est la croix de Jésus-Christ que nous avons à porter , et non point précisément la nôtre ; car il ne nous a pas dit , *Prenez votre joug* , mais *mon*

joug. Si ce pauvre Cyrénéen qu'on força de porter la croix de cet Homme-Dieu eût su que c'étoit la croix de son Sauveur, avec quelle ardeur et quelle joie l'eût-il embrassée ?

Ajoutez que cette croix de Jésus-Christ nous ne la portons pas tout entière, mais qu'il en porte la plus grande partie; et que nous ne la portons pas seuls, mais qu'il la porte avec nous. Or, soutenus de son secours et de celui de la grâce, que ne pouvons-nous pas, et qu'y a-t-il de si pesant qui ne nous devienne léger et doux ?

SUR LE CRUCIFIEMENT DE JÉSUS-CHRIST.

SUJET. *Quand ils furent arrivés au lieu appelé Calvaire, on y crucifia Jésus.*

C'est sur la croix et dans la personne de Jésus-Christ que s'est accomplie cette parole du Prophète : La justice et la miséricorde ont fait ensemble une alliance étroite.

DIVISION. Jésus-Christ mourant sur la croix comme victime de la justice de Dieu, première partie; Jésus-Christ mourant sur la croix comme victime de la miséricorde de Dieu, deuxième partie.

PREMIÈRE PARTIE. Jésus-Christ mourant sur la croix comme victime de la justice de Dieu. Après le péché de l'homme, il falloit que la justice de Dieu fût satisfaite. Nul autre qu'un Dieu ne pouvoit satisfaire à un Dieu. Jésus-Christ vrai Dieu et vrai homme est donc venu, et s'est offert comme victime. Ce n'est pas pour ses péchés, mais pour les nôtres, qu'il a satisfait. Car il s'en étoit chargé, et voilà pourquoi la justice divine le regarde au Calvaire comme un objet digne de ses vengeances.

C'est donc cette redoutable justice qui préside au dernier supplice de ce Fils de Dieu couvert des péchés de tous les hommes. C'est elle qui veut qu'on le dépouille encore une fois de ses habits, qu'on l'étende sur la croix, qu'il obéisse à d'infâmes bourreaux, qu'il soit placé au milieu de deux voleurs, qu'on le comble de nouveaux opprobres, que dans sa soif on ne lui donne à boire que du vinaigre et du fiel, enfin qu'il meure comme abandonné même de son Père.

De là apprenons combien il est terrible de tomber dans les mains du Dieu vivant, et de sa justice. Car s'il n'a pas épargné son propre Fils, que fera-t-il de nous et contre nous? Nous devons ici reconnoître toute la puissance de cette suprême justice, toute sa sainteté, toute sa sévérité, toute sa droiture et son inflexible équité.

Quelles vérités! et de quelle frayeur doivent-elles saisir un pécheur qui vit dans l'impénitence? Mais surtout de quelle frayeur sera-t-il saisi à la mort, en considérant même le crucifix qu'on lui présentera pour sa consolation?

DEUXIÈME PARTIE. Jésus-Christ mourant sur la croix comme victime de la miséricorde de Dieu. Il est vrai qu'il devoit souffrir et qu'il devoit mourir; mais comment le devoit-il? Dans cette supposition toute gratuite de sa part: savoir, qu'il voulût sauver le monde; car il pouvoit ne le pas vouloir et nous abandonner. C'est donc par un effet de sa miséricorde qu'il a pris sur lui nos dettes, et qu'il s'est engagé à les acquitter en souffrant et en mourant. Solide théologie de l'apôtre saint Paul.

De là ne nous étonnons point des témoignages particuliers, ou plutôt des prodiges d'amour et de miséricorde qu'il fait paroître sur sa croix. Il prie, et c'est une prière de miséricorde; il promet, et c'est une promesse de miséricorde; il donne, et c'est un don de miséricorde: il témoigne sa soif, et cette soif qu'il souffre, quelque pressante qu'elle puisse être, n'est que l'image d'une soif mille fois encore plus ardente qui achève de le consumer, et qui est un sentiment de miséricorde.

Ainsi nous devons regarder la croix comme le siège de la grâce et le trône de la miséricorde divine. Ayons-y souvent recours. Solide dévotion dans le christianisme, que la dévotion au crucifix. Où sera notre ressource à la mort, où sera notre consolation? Dans le crucifix.

POUR LE TEMPS DE L'AVEÏT.

Dans ce saint temps l'Eglise honore l'incarnation du Verbe. Nous ne pouvons donc mieux nous y occuper que de la méditation de ce grand mystère, où le Verbe divin est venu sur la terre, 1^o découvrir sensiblement aux hommes la gloire de Dieu; 2^o combattre parmi les hommes et y détruire tous les ennemis de la gloire de Dieu; 3^o allumer dans le cœur des hommes un zèle ardent pour la gloire de Dieu.

I. Comment Jésus-Christ vient découvrir sensiblement aux hommes la gloire de Dieu. Qu'est-ce que la gloire de Dieu ? cette gloire de Dieu, telle que nous la devons maintenant entendre, ce sont ses perfections révélées et publiées au monde. Or n'est-ce pas ce que nous découvrons sensiblement le Fils de Dieu dans son incarnation ?

C'est là que paroît la miséricorde de Dieu,
Sa sagesse,
Sa puissance,
Sa justice.

Cependant n'est-il pas étrange que Dieu soit si peu connu dans le monde, ou qu'on y vive comme si l'on ne le connoissoit point ?

II. Comment Jésus-Christ vient combattre parmi les hommes et y détruire tous les ennemis de la gloire de Dieu. Trois sortes d'ennemis : le démon, le péché, les biens de la terre, ou plutôt l'amour déréglé des biens de la terre.

Il dépouille le démon de l'empire qu'il exerceoit sur la terre. Les idoles des faux dieux tombent, et les oracles se taisent.

Il efface les péchés des hommes, et en qualité de victime il présente à Dieu le sacrifice de notre salut.

Il attaque la cupidité et l'amour déréglé des biens de la terre en deux manières. Dans les Justes, il déracine de leur cœur cette convoitise. Dans les impies et les mondains, il la condamne au moins et la réprouve.

Comment Jésus-Christ vient allumer dans le cœur des hommes un zèle ardent pour la gloire de Dieu. Premièrement, il nous donne la plus haute estime de cette gloire de Dieu.

Secondement, il nous fait trouver pour nous-mêmes un intérêt propre et essentiel dans cette gloire de Dieu.

Par où pouvons-nous glorifier Dieu ? Par les mêmes moyens que Jésus-Christ l'a glorifié : honorons les perfections de Dieu, et reconnoissons-les. Combattons nos passions, qui sont autant de démons domestiques. Pleurons nos péchés, effaçons-les par la pénitence. Renonçons, au moins de cœur, à tous les biens du monde.

POUR LE TEMPS DU CARÊME.

Le temps du carême est un temps de pénitence.

La loi de la pénitence en général est une loi indispensable.

La pénitence du carême ne consiste pas précisément dans l'abstinence ni dans le jeûne, mais dans l'esprit d'une salutaire componction.

Cet esprit de pénitence doit nous porter à la mortification de nos passions et à un véritable changement de cœur.

A cette pénitence il faut joindre les œuvres extérieures, autant qu'elles nous peuvent convenir : mortification des sens, exercices de charité.

Surtout il faut pratiquer l'aumône.

Retrancher les plaisirs et les vaines joies du monde.

Se tenir dans la retraite, à l'exemple de Jésus-Christ.

Assister à la parole divine et vaquer à la lecture.

Approcher des sacrements.

Enfin méditer souvent la passion et les souffrances du Fils de Dieu.

Prière à Dieu pour le remercier de nous avoir encore accordé ce temps de miséricorde et d'expiation de nos péchés.

POUR LA SECONDE FÊTE DE PAQUES, SUR LES DEUX DISCIPLES QUI ALLÈRENT A EMMAUS.

Jésus-Christ, s'entretenant avec ces deux disciples, raffermir leur foi, ranime leur espérance, et rallume enfin leur charité ; d'où nous pouvons tirer pour nous-mêmes de très-solides leçons.

I. Comment Jésus-Christ raffermir la foi des deux disciples. Ils commençoient à se scandaliser du mystère de la croix, et à douter qu'un homme mort si ignominieusement fût le Messie. Mais il confond leur incrédulité par trois arguments invincibles. Car d'abord il leur montre que ce grand mystère d'un Dieu crucifié avoit été prédit par tous les prophètes.

Ensuite il les fait souvenir que lui-même il leur avoit plusieurs fois parlé de son crucifiement et annoncé sa mort.

Enfin , il leur fait entendre et leur explique comment il étoit convenable et nécessaire que le Christ souffrit.

Caractère des incrédules : ce qui altère leur foi , c'est cela même qui devoit l'augmenter. Demandons à Dieu le don de la foi , et conservons-le avec tout le soin possible.

Comment Jésus-Christ ranime l'espérance des deux disciples. Ils commençoient à ne plus espérer , parce qu'il y avoit dans leur espérance des erreurs que Jésus-Christ leur découvre : l'une par rapport au fond , et l'autre par rapport au temps.

Erreur par rapport au fond. Ils espéroient que Jésus-Christ rétablirait le royaume temporel d'Israël ; mais ce n'étoit point là le royaume qu'il leur avoit promis , puisqu'il leur avoit même expressément marqué que son royaume n'étoit pas de ce monde. Ne tombons-nous pas dans une erreur toute semblable ? Nous n'espérons en Dieu que dans la vue des biens de cette vie.

Erreur par rapport au temps. Le Fils de Dieu leur avoit dit qu'il ressusciteroit le troisième jour : ce troisième jour n'étoit pas encore passé , et ils ne laissent pas de témoigner déjà leur impatience et leur défiance. Ainsi nous espérons en Dieu ; mais pour peu qu'il diffère à nous exaucer , nous nous décourageons et nous perdons toute confiance. Ne nous attend-il pas lui-même en tant d'occasions ? Pourquoi ne l'attendrions-nous pas ?

III. Comment Jésus-Christ rallume la charité des deux disciples. Leur amour s'étoit beaucoup refroidi ; mais il en rallume toute l'ardeur en trois manières.

Par ses discours ,

Par la pratique des bonnes œuvres ,

Par l'usage de la divine Eucharistie.

Or ce sont ces trois mêmes moyens dont nous devons nous servir pour renouveler en nous la ferveur de notre dévotion et de notre amour envers Dieu. Mais de quoi parlons-nous communément , et de quoi nous entretenons-nous ? quelles bonnes œuvres pratiquons-nous ? comment approchons-nous du sacrement de Jésus-Christ et de sa sainte table ?

POUR L'OCTAVE DU TRÈS-SAINT SACREMENT.

Cette octave est instituée pour réparer les outrages faits à Jésus-Christ dans l'adorable Eucharistie , considérée , soit comme sacrement , soit comme sacrifice.

I. Comment nous devons réparer les outrages que nous avons faits à la divine Eucharistie considérée comme sacrement. Ces outrages consistent surtout en tant de communions , ou sacrilèges , ou lâches , tièdes , inutiles , que nous avons faites. Réparons-les dans la suite , et en particulier dans cette octave , par de saintes communions.

Approchons de la communion avec humilité et avec amour , avec crainte et avec confiance , avec un profond respect et un désir ardent de nous unir à Jésus-Christ. C'est dans le juste tempérament de ces mouvements du cœur , contraires en apparence , mais d'un merveilleux accord , qu'est renfermée toute la perfection de la communion chrétienne. Pour commencer à en faire l'épreuve , faisons pendant cette octave une amende honorable au Sauveur du monde , et allons à lui avec les mêmes sentiments de repentir que l'enfant prodigue alla à son père.

II. Comment nous devons réparer les outrages que nous avons faits à la divine Eucharistie considérée comme sacrifice. Par rapport à ce divin sacrifice que nous appelons le sacrifice de la messe , on se rend coupable , soit en n'y assistant pas , soit en y assistant mal.

Sur cela les promesses que nous devons faire à Jésus-Christ , et les résolutions où nous devons nous confirmer durant l'octave , se réduisent à quatre ; savoir , d'assister désormais , tous les jours au sacrifice de la messe ;

D'y assister avec révérence , avec attention , avec dévotion ;

D'offrir le sacrifice avec le prêtre toutes les fois que nous y assisterons.

De communier spirituellement à chaque messe.

POUR L'OCTAVE DE L'ASSOMPTION DE LA VIERGE.

Trois fruits que nous devons retirer de cette octave : 1^o Apprendre à mourir de la

mort des Saints. 2° Apprendre à discerner en quoi consiste et sur quoi est fondé le bonheur des Saints. 3° Apprendre quelle est la vraie dévotion envers Marie, mère du Saint des saints.

I. Comment l'exemple de Marie nous apprend à mourir de la mort des Saints. Sa mort fut précieuse devant Dieu : premièrement, par la bonne vie qui l'avoit précédée ;

Secondement, par la paix dont elle fut accompagnée ; paix établie sur l'exemption du péché et sur le détachement du monde ;

Enfin, par la disposition d'esprit et de cœur avec laquelle Marie la reçut. Voilà comment tous les chrétiens pourroient et devoient mourir.

II. Comment Marie nous apprend sur quoi doit être fondé le bonheur des Saints. Dieu, en couronnant Marie dans le ciel, a prétendu couronner surtout sa sainteté et ses bonnes œuvres. Leçon importante qui doit tout à la fois nous instruire, nous confondre, nous consoler.

Trois vertus principales que Dieu, entre les autres, a singulièrement glorifiées dans cette sainte Mère : sa pureté, son humilité, sa charité. C'est par les mêmes vertus et les mêmes mérites que nous obtiendrons la même gloire.

III. En quoi consiste la vraie dévotion envers Marie. C'est d'abord à la prendre pour notre modèle, et à régler toute notre conduite sur la sienne.

C'est de plus à la prendre pour notre protectrice, en nous adressant à elle dans nos besoins. Prière à la Vierge.

SUR LA MORT.

La pensée de se préparer à la mort est une grâce.

Cette pensée de la mort doit produire d'abord en nous le détachement du monde.

Ce détachement du monde ne peut être parfait, si nous n'y joignons le détachement de nous-mêmes.

Ni l'un ni l'autre ne doit aller jusqu'à nous faire négliger les choses de la vie et les soins temporels dont la Providence nous a chargés.

Nous devons encore tirer de la pensée de la mort une autre conséquence, qui est de nous hâter de faire le bien que Dieu demande de nous.

Jésus-Christ ne nous a pas dit seulement : Préparez-vous quand la mort viendra ; mais, Soyez prêts.

La pensée de la mort est un remède contre la tiédeur dans les exercices de la religion.

Enfin, elle nous doit servir pour résoudre toutes les difficultés que nous pouvons avoir dans la conduite de notre vie.

SUR LA PAIX AVEC LE PROCHAIN.

Cette matière regarde surtout les communautés religieuses, et elle se réduit à trois points, qui sont, 1° l'importance de la paix avec le prochain ; 2° les obstacles les plus ordinaires qui la troublent ; 3° les moyens les plus propres à la maintenir.

I. Importance de la paix avec le prochain. Jésus-Christ quittant ses disciples la leur laissa comme le plus précieux héritage. Aussi ne peut-on, sans cette paix, travailler solidement à s'avancer dans les voies de Dieu.

Dès que la paix n'est plus dans une communauté, combien s'y commet-il de péchés ! De là toute la discipline régulière vient à se renverser.

Mécontentements, troubles, scandales qui passent au dehors.

Tant de liens nous unissent ensemble : pourquoi nous divisons-nous ?

II. Obstacles les plus ordinaires qui troublent la paix avec le prochain. Ce sont : la diversité des tempéraments et des humeurs,

La diversité des intérêts et des prétentions ;

La diversité des opinions et des sentiments en matière de doctrine ;

La diversité des directions et des conduites ;

Enfin, les liaisons et les amitiés particulières.

III. Moyens les plus propres à maintenir la paix avec le prochain. S'accoutumer de bonne heure à vaincre son humeur ;

Se désister volontairement de toutes ses prétentions, dès qu'il y va de la paix ;

Ne s'attacher point à son propre sens ;

Sacrifier même, s'il est nécessaire, sa propre raison :

Préférer une sage et religieuse simplicité à une envie dangereuse et immodérée de savoir.

Mais, de tous, le plus efficace et le plus puissant est la bonne et fréquente communion, puisque le sacrement de nos autels est le sacrement de l'unité.

SUR LA CHARITÉ.

Deux choses à considérer dans la charité : son précepte et sa pratique.

I. Le précepte et l'obligation de la charité. C'est le commandement de Jésus-Christ. C'est la marque spécifique et certaine des vrais chrétiens ;

C'est dans ce commandement que sont contenus tous les autres.

Sans l'observation de ce précepte, toutes les autres œuvres sont inutiles.

Sans la charité nous sommes dans un état de mort, c'est-à-dire dans l'état du péché mortel.

Sans la charité nous marchons dans les ténèbres.

Sans la charité nous sommes homicides de nous-mêmes, de la charité et du prochain.

Rien au reste de plus exposé que la charité, non-seulement dans le monde, mais dans la profession religieuse.

II. La pratique et les caractères de la charité. Saint Paul nous les a marqués.

La charité est patiente.

Elle est pleine de bonté.

Elle n'est point jalouse.

Elle n'agit point mal à propos.

Elle ne s'enfle point.

Elle n'est point ambitieuse.

Elle ne cherche point ses intérêts.

Elle ne s'emporte point.

Elle ne pense point de mal

Elle n'a point de joie de l'injustice, mais elle en a de la vérité.

Elle endure tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout.

Elle ne sera pas sans récompense, et sans une récompense éternelle, puisqu'elle ne doit jamais finir.

SUR L'HUMILITÉ DE LA FOI.

Sans une solide humilité on ne peut conserver une foi bien pure.

Deux choses à distinguer dans la foi : ce que nous croyons, et la manière dont nous le croyons. Or l'un et l'autre a une connexion essentielle avec l'humilité.

Ce que nous croyons se réduit à des mystères et des maximes d'humilité : comment les croire sans avoir quelques principes d'humilité dans le cœur ?

La manière dont nous le croyons renferme les actes d'humilité les plus excellents, par la soumission de notre esprit et de notre raison.

C'est nous rendre semblables à des enfants.

C'est nous réduire dans une espèce de servitude.

Servitude ou soumission très-difficile, parce qu'elle nous humilie.

Nous sommes jaloux de nos propres pensées ; mais ce n'est point par nos propres pensées que Dieu veut nous conduire.

Nous voulons que Dieu nous rende raison des choses qu'il nous révèle : mais de quel droit le voulons-nous ?

Présomption et orgueil qui a précipité dans l'abîme tant d'hérésiarques et leurs sectateurs. Exemple de Luther et de Calvin. Au lieu de s'humilier en se soumettant à l'Eglise, ils ont voulu se faire juges de l'Eglise. Ils l'ont rejetée, et lui ont substitué un fantôme d'Eglise.

Châtiment de Dieu, qui permet que les orgueilleux tombent dans les plus grandes erreurs et qu'ils s'y obstinent.

Le grand moyen de réduire une infinité d'esprits n'est pas de disputer et de raisonner avec eux ; mais ce seroit de leur inspirer plus d'humilité.

On parle avec trop de liberté de tout ce qui a rapport à la foi.

Conservons l'avantage que nous avons toujours eu sur les hérétiques, qui est l'humilité de la foi. Avis de saint Jérôme.

SUR LA PRUDENCE DU SALUT.

Nécessité de la prudence du salut, et en quoi elle consiste.

On est souvent sage mondain, et insensé chrétien.

Point de vraie prudence sans la prudence du salut.

La vraie prudence doit se proposer une fin, et une fin digne de nous. Or point de fin digne de nous, que le salut.

On peut néanmoins avoir pour fin les biens de la vie présente; mais pour fin prochaine, et non point pour fin dernière: tellement que cette fin prochaine doit être rapportée à la fin dernière, qui est le salut.

Ainsi la prudence du salut doit entrer dans toutes les affaires, même humaines, pour les régler selon Dieu et selon la conscience. Comparaison de saint Chrysostome.

De là vient la nécessité de savoir bien joindre ensemble la prudence du monde et la prudence du salut.

De là encore la nécessité d'un directeur sage et vertueux, avec qui l'on confère même des affaires temporelles où l'on est engagé.

La prudence du salut ne doit pas seulement entrer dans les affaires humaines pour en bannir le péché, mais pour les rendre utiles au salut même, et profitables devant Dieu; car elles le peuvent être.

Telle est la science du salut, qu'on ne connoît guère dans les cours des princes. Joseph l'enseigna aux ministres de Pharaon.

Désordre des gens du monde, qui ne suivent que la prudence du monde. Pré-tendus esprits forts; combien ils seront confondus au jugement de Dieu.

Ne point penser à tout cela, c'est un renversement d'esprit.

SUR LE CHOIX D'UN ÉTAT DE VIE.

Combien le choix d'un état de vie est important pour le salut.

Il ne faut point entrer dans un état sans vocation.

L'abus est qu'on n'y entre communément que par des vues humaines, et qu'on ne consulte que la prudence du siècle.

De là il arrive qu'il y a très-peu de gens qui puissent se flatter d'être dans l'état où Dieu les veut.

Trois règles pour bien connoître la vocation de Dieu. Premièrement, recourir à Dieu même par la prière.

Secondement, consulter les ministres de Dieu, qui sont, 1° un directeur, 2° père et mère.

Troisièmement, se consulter et s'éprouver soi-même devant Dieu. Surtout examiner deux choses: 1° ce que l'on conseilleroit à un autre dans les mêmes conjonctures; 2° ce qu'on voudroit avoir fait, si l'on étoit au moment de la mort.

Avis de saint Paul touchant le célibat.

SUR LA COMMUNION.

I. Avis pour le temps qui précède la communion.

II. Avis pour le temps même de la communion.

III. Avis pour le temps qui suit la communion.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

SERMONS POUR DES VÊTURES.

I. Sermon sur l'état religieux. <i>Le trésor caché dans la religion.</i>	1
II. Sermon sur l'état religieux. <i>Le choix que Dieu fait de l'âme religieuse, et que l'âme religieuse fait de Dieu.</i>	20
III. Sermon sur l'état religieux. <i>Le renoncement religieux, et les récompenses qui lui sont promises.</i>	53
IV. Sermon sur l'état religieux. <i>L'opposition mutuelle des religieux et des chrétiens du siècle.</i>	57
V. Sermon sur l'état religieux. <i>Comparaison des personnes religieuses avec Jésus-Christ ressuscité.</i>	75
VI. Sermon sur l'état religieux. <i>L'Alliance de l'âme religieuse avec Dieu.</i>	93

ORAISONS FUNÈBRES.

Oraison funèbre de Henri de Bourbon, prince de Condé.	109
— de Louis de Bourbon, prince de Condé.	132
Eloge de M. le premier président de Lamoignon.	162
Sermon pour la fête de saint Benoît.	163

EXHORTATIONS.

Avertissement.	174
Exhortation sur la charité envers les pauvres.	175
— sur le même sujet.	188
— sur la charité envers les prisonniers.	201
— sur la charité envers les orphelins.	215
— sur la charité envers les nouveaux catholiques.	223
— sur la charité envers un séminaire.	232
— sur le même sujet.	246
— sur l'observation des règles.	258
— sur le renouvellement des vœux de religion.	274
— sur l'obéissance religieuse.	283
— pour une communauté de carmélites.	302
— sur la dignité et les devoirs des prêtres.	323
— sur la prière de Jésus-Christ dans le jardin.	337
— sur la trahison de Judas.	354
— sur le reniement de saint Pierre.	368
— sur le soufflet donné à Jésus-Christ devant le grand prêtre.	381
— sur les faux témoignages rendus contre Jésus-Christ.	396
— sur le jugement du peuple contre Jésus-Christ en faveur de Barabbas.	412
— sur la flagellation de Jésus-Christ.	426
— sur le couronnement de Jésus-Christ.	440
— sur Jésus-Christ portant sa croix.	455
— sur le crucifiement et la mort de Jésus-Christ.	470
Instruction pour le temps de l'Avent.	488
— pour le temps du Carême.	499
— pour la seconde fête de Pâques.	506
— pour l'Octave du très-saint Sacrement.	518
— pour l'Octave de l'Assomption de la Vierge.	528
— sur la mort.	537

Instruction sur la paix avec le prochain.	541
— sur la Charité.	551
— sur l'humilité de la foi.	561
— sur la prudence du salut.	571
— sur le choix d'un état de vie.	586
— sur la Communion.	593

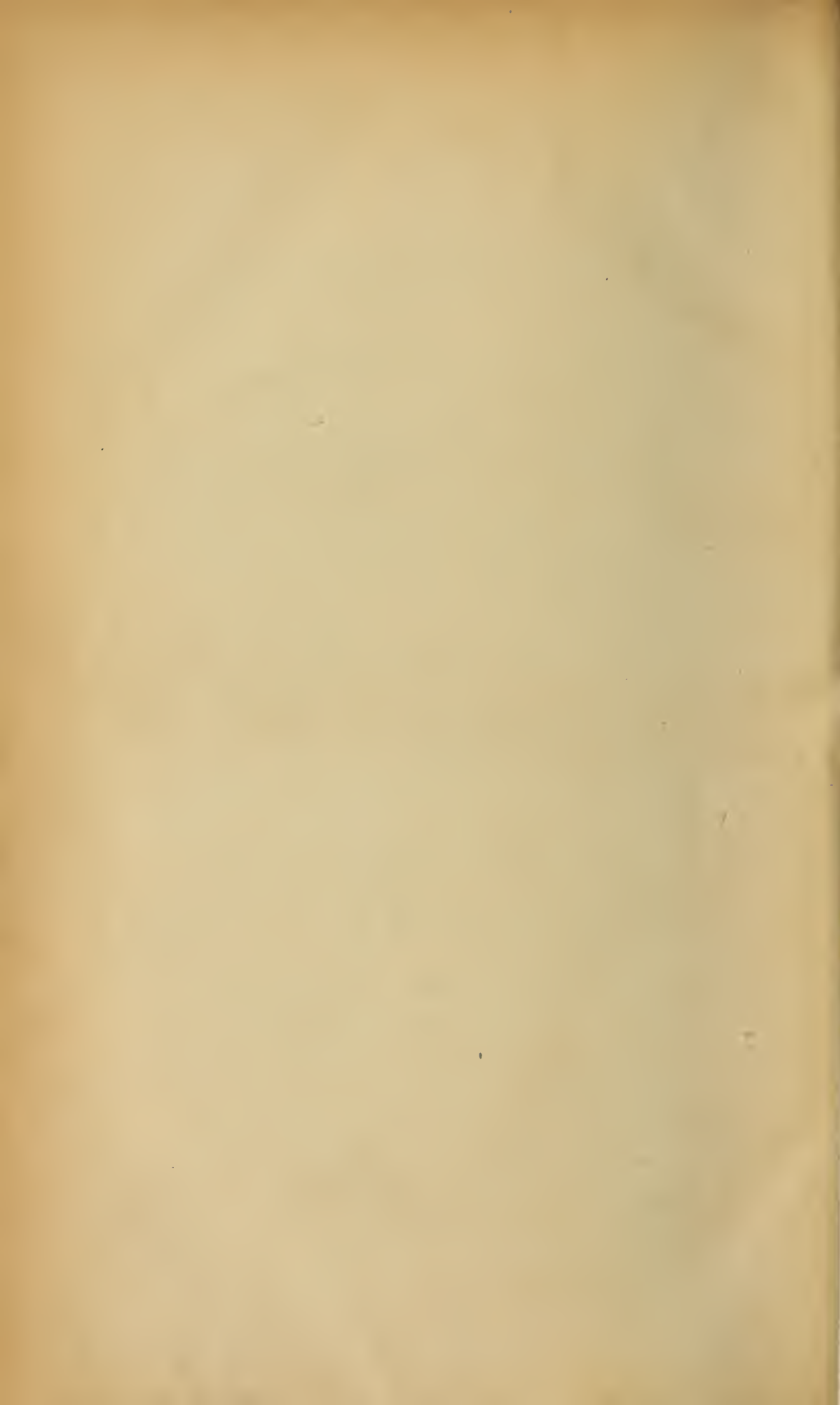
PENSÉES

SUR DIVERS SUJETS DE RELIGION ET DE MORALE.

DU SALUT.

AVERTISSEMENT.	604
Nécessité du Salut, et l'usage que nous en devons faire contre les plus dangereuses tentations de la vie.	605
Estime du Salut et de la gloire du Ciel, par la vue des grandeurs humaines.	611
Désir du Salut, et la préférence que nous lui devons donner au-dessus de tous les autres biens.	617
Incertitude du Salut, et les sentiments qu'elle doit nous inspirer, opposés à une fausse sécurité.	623
Volonté générale de Dieu, touchant le Salut de tous les hommes.	628
Possibilité du Salut, dans toutes les conditions du monde.	633
Voie étroite du salut, et ce qui peut nous engager plus fortement à la prendre.	639
Soin du Salut, et l'extrême négligence avec laquelle on y travaille dans le monde.	645
Substitution des grâces du Salut : les vues que Dieu s'y propose, et comme il y exerce sa justice et sa miséricorde.	649
Petit nombre des élus ; de quelle manière il faut l'entendre, et le fruit qu'on peut retirer de cette considération.	655
Pensées diverses sur le Salut.	662
Analyses des Sermons.	658

FIN DE LA TABLE.





Bourdaloue, L.

Oeuvres de Bourdaloue.

BQ
7016
.A2
1896
v.5^o

